TUFTS COLLEGE LIBRARY.

Purchased.

Bound, April 1893.

28182.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXIIe ANNEE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME CX. — 1er MARS 1892.

Paris. — May & Motteroz, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TUFTS COLLEGE LIBRARY

LXIIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME CENT DIXIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1892

28182

LIBRARY

LA RENCONTRE

DU

FAUBOURG SAINT-ANTOINE[1]

Après le combat de Bléneau (7 avril 1652), le prince de Condé quitta ses troupes pour se rendre à l'appel de ses amis. — Tavannes et Valon prirent le commandement de l'armée des Princes et se firent battre par Turenne, qui les tenait bloqués dans Étampes. Arrivé à Paris, Condé s'était engagé dans un réseau de négociations compliquées et plus ou moins sérieuses : les unes tendant à un accommodement avec la cour; les autres ayant pour objet immédiat de dégager l'armée d'Étampes, soit par un effort arraché à l'indécision de ceux qui commandent dans Paris, Monsieur, le parlement, soit par un secours effectif d'hommes et d'argent obtenu des représentans du roi catholique à Bruxelles.

I. — LES FOURBERIES DE M. DE LORRAINE. TURENNE A VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (JUIN).

Le gouvernement des Pays-Bas avait entrepris une opération que les ministres de l'archiduc prenaient beaucoup plus à cœur que le salut des princes français. Ils voulaient profiter de nos divisions pour rentrer en possession des places de la Flandre maritime et de l'Artois : affaire de longue haleine qui ne pouvait guère être inter-

(1) Ce fragment est extrait du sixième volume de l'*Histoire des Princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale, qui paraîtra le 1er avril chez Calmann Lévy.

rompue et qui, malgré l'absence de nos armées, exigeait le concours de toutes les forces espagnoles. Comme cependant il fallait rester fidèle au plan adopté, faire durer la guerre civile, on trouva ce biais d'envoyer en France les troupes du duc de Lorraine; les provinces belges seraient ainsi pour un temps délivrées de ces pillards, et la présence au cœur du royaume de soldats parlant notre langue semblait devoir causer moins de froissement à l'orgueil français que la vue des écharpes rouges. Souverain sans états, Charles IV était à la solde, à la disposition du roi catholique, tout en conservant une certaine indépendance : l'idée lui sourit; il allait exercer son armée, la nourrir grassement en terre de France, y lever de lourdes contributions, et peut-être regagner quelque lambeau de ses états, arraché au Roi qui occupait en grande partie le duché, ou à M. le Prince qui détenait le comté de Clermont.

Le 30 mai, M. de Lorraine, laissant ses troupes sur la Marne, à Lagny, arriva au Bourget, où l'attendait une brillante cavalcade. Placé entre le duc d'Orléans et le prince de Condé, il fit à Paris une entrée royale, descendit au Luxembourg, chez sa sœur Marguerite, duchesse d'Orléans, et se mit aussitôt à jouer le rôle qu'il s'était tracé. Pendant huit jours, il amusa Paris par ses impertinences et ses grimaces, gambades et génuflexions devant les dames, chantant, jouant du luth, allant jusqu'à courir les rues déguisé en religieuse. Le tout est calculé, comme ces plaisanteries amères débitées d'un air innocent, comme ces propos qui semblent lui échapper, lorsqu'après avoir jeté un jour douteux sur ses véritables intentions, il oppose aussitôt des déclarations contraires. Il veut rester impénétrable, ne cherche qu'à dérouter, déconcerter spectateurs et auditeurs. L'incohérence étudiée du discours, le masque de folie et de frivolité couvre des rancunes profondes et un plan très arrêté.

Condé courbe son orgueil, glisse sur les préséances, accepte, sans mot dire, les menaces voilées, les allusions continuelles à la prétendue spoliation que Charles IV n'oubliait pas (1). Il fallait accepter ces fantaisies de mauvais aloi, ces allures tortueuses, ménager ce comédien couronné qui tenait dans sa main le sort du parti.

Le 7 juin, le duc donne aux Princes et aux dames le spectacle d'une revue dans la plaine de Choisy-sous-Thiais (Choisy-le-Roi).

(1) Le Clermontois ou comté de Clermont en Argonne, saisi par le roi de France, et revendiqué par le duc de Lorraine, avait été cédé par la Couronne, sous certaines réserves, au prince de Condé en 1646.

Les troupes (6,500 chevaux, 3,500 fantassins, 8 pièces) reprirent aussitôt les cantonnemens qu'elles occupaient déjà le long de la Seine, au-dessus de Charenton, ruinant le pays sans merci.

Le conseil se tenait le soir, aux Tuileries ou au Luxembourg. Comme on mettait la dernière main à un plan de conduite et d'opérations : « Nous sommes tous fourbes, dit M. de Lorraine ; il conviendrait d'écrire et de signer ce dont nous sommes convenus. » En prêtant généreusement ses qualités aux autres, Charles IV se montrait trop modeste. Il est le fourbe par excellence, plus complet que Mazarin lui-même. On ne s'explique pas bien ses scrupules en matière d'écriture : la signature ne l'engageait pas plus que la parole, car il avait le matin même conclu et signé un traité avec la cour. Nul n'a trahi avec plus d'aisance, on pourrait presque dire de candeur.

On apprend que le siège d'Étampes est levé ; M. de Lorraine annonce son départ. Gaston lui rappelle les promesses de la veille : « Vous n'avez rien voulu écrire hier. Je m'étais engagé à faire lever le siège d'Étampes ; le résultat est acquis, je pars. »

Partir ! il n'y songeait pas. Il voulait seulement se faire marchander par les Princes comme par la cour. Après s'être laissé bien prier, il consent à demeurer, mais avec sa liberté entière. Par une sage précaution, le prudent capitaine rassembla ses quartiers et s'établit sur les hauteurs qui dominent Villeneuve-Saint-Georges. Au confluent de l'Yères et de la Seine, à quatre lieues au sud de Paris, avec de belles communications, la situation stratégique est incomparable. Couverte par deux rivières et de grands bois, admirablement encadrée et dessinée, la position présente un relief considérable et une ampleur suffisante sans être excessive ; par son caractère particulier, elle a de tout temps fixé l'attention de ceux qui ont étudié l'attaque et la défense de Paris. Ainsi posté, M. de Lorraine attendit.

Étampes avait fait une belle résistance. Cependant, Turenne se croyait assuré de prendre la place et de faire capituler l'armée des Princes lorsqu'il apprit l'entrée des Lorrains en Champagne. Les opérations régulières ne pouvant continuer, un suprême effort fut tenté pour en finir brusquement ; il échoua : le siège fut levé le 8 juin. Pendant quatre ou cinq jours, le maréchal se maintint entre Étrechy et la Seine pour observer la marche de l'armée qui sortait d'Étampes, protéger le passage de la cour, qui avait déjà rétrogradé de Poissy à Corbeil ; enfin, tâcher de savoir le vrai sur le duc de Lorraine, ses arrangemens, ses visées. Turenne tenait à régler sa conduite militaire sur des données certaines. Lorsqu'il sut le Roi en sûreté à Melun, qu'il vit l'armée des Princes appuyer

à droite pour gagner les hauteurs de Saint-Cloud, lorsqu'enfin il fut renseigné sur les procédés de M. de Lorraine, il prit son parti et marcha jour et nuit. Le 14 juin, il passa la Seine à Corbeil, l'Yères à Brunoy, traversa encore un ruisseau encaissé, le Réveillon, sans se laisser arrêter par les difficultés du terrain, par les bois dont le pays est couvert. Dans la matinée du 15, il arrivait à Grosbois et s'établissait hardiment sur le flanc des Lorrains.

Charles IV était au milieu de ses troupes. Il fit savoir aux Princes qu'il allait être attaqué : « Ses positions étaient belles; il était résolu à combattre et voulait donner ce divertissement aux dames. » Était-ce bien sincère? Oui, dans une certaine mesure. La cour se croyait assurée de lui : il y avait parole, et même traité; mais il y avait aussi parole de l'autre côté. Jusqu'au dernier moment, Charles IV s'était réservé le choix de la trahison la plus avantageuse à ses revendications, la plus conforme à ses rancunes. C'était, évidemment, du côté de la cour qu'il rencontrait ces satisfactions; mais il trouva la manœuvre de Turenne presque insolente, fut blessé du ton de quelques messages; et quand il vit le maréchal sous sa main, quand il connut l'approche de l'armée des Princes, la tentation de combattre avec de bonnes chances de succès le saisit un moment. Ce n'est pas une résolution ferme; il continue de peser le pour et le contre.

Cependant Condé a sacrifié jusqu'à cette fierté militaire que le duc d'Anguien opposait jadis aux prétentions du duc de Lorraine. Aujourd'hui, il prend les ordres de Charles IV, le supplie « de gagner un peu de temps; demain 16, il lui mènera les troupes qui arrivent d'Étampes; puis il restera près de lui sans commandement, servira comme volontaire. Paris enverra force bourgeois solides (1). » M. le Prince rejoint aussitôt ses troupes à Saint-Cloud; le 16 au matin, il marche à leur tête, se dirigeant sur le pont de Villeneuve-Saint-Georges.

Ce même jour, 16, de bonne heure, M. de Beaufort se rend au camp des Lorrains avec la cavalerie parisienne. Pas de postes, pas de vedettes. Personne ne vient reconnaître. Beaufort en fait la remarque au premier officier qu'il rencontre. — « Mais l'accord est conclu avec la cour. Notre armée s'en va! »

Turenne avait vigoureusement soutenu la hardiesse de son offensive. Il connaissait bien l'homme qu'il avait devant lui, ses habitudes, ses engagemens et leur valeur. C'était un de ces momens où la guerre devient surtout un art et ne peut être conduite selon les règles absolues de l'arithmétique ou de la

(1) Marigny à Lenet, 16 juin 1652.

géométrie. Le maréchal s'approche de cet ennemi supérieur en nombre, prend ses dernières mesures pour l'attaque de cette forte position, gardée par de bonnes troupes, très habilement occupée. On cherche à l'arrêter ; il avance.

Si M. de Lorraine surprend un symptôme d'hésitation dans les mouvemens de son adversaire, s'il a le temps d'être rejoint par l'armée d'Étampes, il fondra sur Turenne et mènera le combat en vrai capitaine ; la perte de l'armée du Roi est certaine. Si M. de Lorraine se voit menacé d'une brusque attaque avant que l'arrivée des renforts n'ait mis toutes les chances dans son jeu, il ne voudra pas exposer à un accident de guerre cette armée qui est tout son bien, et il s'assurera des avantages certains que la cour lui a garantis.

Charles II d'Angleterre, qui a les pouvoirs de son frère de France, court d'un général à l'autre, donne des assurances, se porte garant de la parole de Charles IV (1). Point d'affaire : Turenne avance toujours ; le voilà sous le canon. Les servans sont à leurs pièces, mèche allumée. Charles IV ordonne d'ouvrir le feu... Presque aussitôt il se ravise, signe le traité, l'envoie à Turenne avec des otages. Et l'armée de Lorraine commence à défiler devant celle de France en bataille. Dans huit jours, les Lorrains passeront la Marne ; dans quinze jours, ils seront hors du royaume.

M. de Beaufort dut se croire fort heureux d'obtenir un passeport et de pouvoir rentrer librement à Paris. — De la plaine qu'il traversait à tire-d'aile, M. le Prince put voir les soldats du Roi descendre jusqu'à la Seine, occuper, couper le pont. Sombre, abattu, il fit demi-tour et ramena jusqu'à Saint-Cloud les 6,000 ou 7,000 hommes qui étaient sortis d'Étampes. Quel retour!

II. — PARIS FERMÉ. CONDÉ SERRÉ CONTRE LA MURAILLE (2 JUILLET).

« Le sensible desplaisir que les Princes et leurs partisans tesmoignent de ce que vous avez fait avec M. de Lorayne fait assez connoistre de quelle importance est l'action pour le service du Roy (2). » Voilà le jugement de Mazarin. C'étaient bien les Princes qui venaient d'être frappés, Condé surtout ; son parti s'effondrait. La bourgeoisie lui avait toujours marqué au moins de la froideur, même au moment où elle espérait triompher par son épée ; aujourd'hui, elle se détache de lui. Il cherche son appui ailleurs. A Bordeaux, il avait trouvé moyen de séduire les démagogues de l'Or-

(1) Marigny à Lenet, 20 juin 1652.
(2) Mazarin à Turenne. Melun, 18 juin 1652.

mée, qui continuaient de l'accabler de leurs félicitations et de leurs adresses (1). A Paris, il se jette à genoux devant les processions, embrasse dévotement les reliques, les touche avec son chapelet, — c'était alors le moyen de plaire à cette foule qui n'avait pas oublié la Saint-Barthélemy ; — mais l'effet ne fut ni profond ni durable. La réaction, incertaine d'abord, se fait partout, se fait complète ; l'opinion suit souvent la fortune, et la fortune ne semble plus favorable à M. le Prince. Étampes et Villeneuve-Saint-Georges avaient fait oublier Bléneau.

L'état de Paris devenait de plus en plus grave. Depuis six semaines, la ville était souvent anxieuse, agitée; vivres rares, misère croissante ; cependant les rues conservaient leur aspect ordinaire; le parlement tenait régulièrement ses audiences; il y avait des retours de confiance, souvent des fêtes brillantes. Après le départ du Lorrain, tout est sombre et l'aspect menaçant. La licence des gens sans aveu augmente avec les souffrances. Les places, les ruelles s'encombrent de charrettes où s'entassent les paysans chassés de leurs villages par les violences des maraudeurs. Les séances du parlement deviennent tumultueuses; prenons celle du 23 juin, les Princes présens. On propose une conférence avec la cour; Broussel combat la motion; aussitôt Monsieur se trouve mal; on veut remettre la séance : « Ces remises sont fâcheuses! s'écrie un conseiller; car enfin il faut vivre, et moi je manque de pain! » Cris, colères, échange d'injures, la séance s'achève au milieu de la confusion (2). C'était l'habitude. Gaston s'en tirait par ses évanouissemens. Cette ressource manquait à Condé, qui, d'abord fort assidu, se fait de plus en plus rare; il y séchait d'ennui (3) : « Je suis las d'entendre parler de résolutions, de déclarations, de grand'chambre, de cour des aides ou des comptes, d'Hôtel de Ville; jamais Monsieur mon grand'père n'a été plus fatigué des ministres de La Rochelle. » — L'anarchie est partout. Chaque jour la foule s'ameute à la porte du Palais, sur la place Royale, devant le Luxembourg, poussant des clameurs confuses, insultant, frappant les magistrats. Les conseillers, espérant désarmer cette tourbe, ouvrent des souscriptions au profit des pauvres; le tumulte redouble. M. de Beaufort essaya d'un singulier calmant : il promit de donner les noms des « Mazarins » que l'on pourrait massacrer à domicile; un incident l'empêcha de réaliser sa promesse. M. le Prince se jeta plusieurs fois

(1) S. d., 13 mai, etc.
(2) L'abbé Viole à Lenet, 23 juin.
(3) *Mémoires* de Retz.

au milieu des émeutiers, leur arracha des victimes, entre autres le président de Maisons, qui allait être assommé. Est-ce Condé qui payait ces bandits, comme on l'a répété souvent? Écoutez la réponse : « Son Altesse n'a pas un sol et j'ay esté obligé de lui prester 20,000 livres pour son pain de munition (1). » Tous ces hommes étaient si peu à lui qu'il dut se colleter avec eux pour se tirer de leurs mains : « Un de ceux qui crioient le plus fort et que M. le Prince avoit pris au collet lui avoua qu'ils estoient là seize qui avoient reçu chacun 17 sols de l'abbé Fouquet (2), » et ainsi des autres. C'est bien cette main qui puisait dans une bourse profonde et qui payait.

Ceci se passait le 23. Le 25, l'émeute fut plus terrible encore; il y eut autant, peut-être plus de gens tués ou blessés qu'en aucune autre journée de l'année, même en celle du 4 juillet, dont nous parlerons plus loin. De ce jour, le parlement cesse de siéger. A ce corps conspué, paralysé, on veut substituer une sorte d'assemblée populaire à l'Hôtel de Ville, et l'on s'occupe des élections. L'esprit de la milice bourgeoise n'est plus le même. Il y a des compagnies factieuses qui s'emparent de certains postes et refusent de se laisser relever. Nul négoce, nulle sécurité pour les personnes; ceux qu'on veut tuer ou voler sont des « Mazarins. » Parmi ces masses égarées, la fureur contre toute idée d'accord égale la résolution de ne pas combattre. Nombre de gens veulent fuir, trouvent les portes gardées. Il faut des déguisemens, mille ruses pour sortir de Paris. Les amis les plus ardens de Condé ne se font pas illusion. Quelques lignes d'un des plus turbulens, des plus passionnés, résument la situation : « Nos désordres augmentent tous les jours et sont à un tel point qu'on n'est plus occupé qu'à tirer Messieurs du parlement des mains des séditieux. Si les choses ne s'accommodent bientost, tout est perdu icy, et vous n'estes pas malheureux d'estre à Bordeaux (3). »

Voici un rayon de lumière qui pénètre cette obscurité; triste lumière! Le bruit se répand que l'archiduc envoie au secours des Princes 4,000 fantassins, 8,000 cavaliers; on dit même que l'avant-garde est à Vaux-sous-Laon. La rumeur avait si bien pris corps que Turenne s'avança de Lagny jusqu'à Dammartin pour observer les mouvemens de l'ennemi, et que M. le Prince fit occuper Poissy pour assurer aux Espagnols un passage sur la Seine en aval de Paris. La cour s'émut; on y parla de nouveau de la retraite sur le

(1) Le président Viole à Lenet, 23 juin.
(2) L'abbé Viole à Lenet, 23 juin.
(3) Le président Viole à Lenet, 23 juin.

Midi, et M. le Prince invita les ministres du Roi catholique à dénoncer la neutralité de la Franche-Comté, afin de permettre aux Comtois de pénétrer en Bourgogne et de menacer la route de Lyon (1).

Fausse alerte ! Il y avait bien eu à Bruxelles quelque velléité de secours ; mais pas un soldat espagnol ne bougea. Le parti ne pouvait compter que sur ses seules ressources, et elles s'épuisaient chaque jour ; la chimère de l'accommodement s'envolait. L'armée royale venait d'être renforcée. L'accord conclu à la hâte avec M. de Lorraine pour le faire déguerpir de Villeneuve-Saint-Georges n'était pas rédigé en termes bien précis ; l'acte conservait cependant assez de valeur pour rendre disponible le petit corps d'armée qui guerroyait dans les états dont la souveraineté nominale appartient à Charles IV. Le maréchal de La Ferté quitta les frontières de Lorraine avec trois mille hommes ; il rejoignit le Roi et Turenne à Lagny. Si précieux que soit le renfort, l'avantage est balancé par un grave inconvénient : la division du commandement reparaît. Très vaillant, La Ferté a plus d'expérience qu'Hocquincourt ; mais léger, vaniteux à l'excès, voulant agir à sa guise, il entravera souvent Turenne.

Débarrassés de tout souci d'invasion, le Roi, ses maréchaux, ses troupes faisaient le tour de Paris par le nord ; des partis détachés jetaient l'alarme jusqu'aux portes. Un avis arrive que Castelnau marchait sur Vincennes. M. le Prince y courut aussitôt avec cinq cents chevaux, ne trouva rien que des paysans terrifiés et le château abandonné. A son retour, il fit donner l'ordre aux compagnies bourgeoises « d'aller en garde l'une après l'autre au Bois de Vincennes. Messieurs de la ville trouvèrent mauvais que les colonels eussent obéy aux ordres des princes sans prendre le leur (2). » L'humeur de Paris se révélait.

L'armée royale, une douzaine de mille hommes, est à Saint-Denis. Celle des Princes, environ six mille, est renfermée, inactive, par-delà l'eau, dans la presqu'île de Gennevilliers, communiquant avec Paris par le pont mal réparé de Saint-Cloud. Les maréchaux se préparent à la déloger, occupent Poissy, jettent un pont à Épinay. M. le Prince, trop souvent retenu loin de ses troupes, reprend sa place au milieu d'elles. Déjà La Ferté, qui a l'avant-garde du Roi, a passé la Seine et se déploie sur la rive gauche. M. le Prince marche droit au maréchal, le charge, le fait reculer, toutefois sans le pousser trop fort ; il ne lui déplaît pas que l'armée royale s'en-

(1) M. le Prince à Lenet. Paris, 20 juin.
(2) L'abbé Viole à Lenet, 23 juin.

gage sur la presqu'île ; il lui convient même de l'y appeler, de l'y retenir, son but étant de se dérober pour gagner Charenton, s'arrêter dans la langue de terre entre la Seine et la Marne, et marcher ensuite au-devant de ce secours qu'il espère toujours voir venir du nord ou de l'est. Mais comment arriver à Charenton ? — Par la rive gauche, en tenant les hauteurs de Meudon, puis la plaine de Grenelle, les faubourgs Saint-Germain et Saint-Victor ? M. le Prince y pensa, discuta même le projet avec ses officiers, le reconnut impraticable. Impossible d'être à Charenton avant Turenne ; et puis comment faire remonter l'équipage de pont ? où passer la Seine ? — Il faut donc user du pont de Saint-Cloud ; pourra-t-on traverser Paris ?

La ville semble résolue à fermer ses portes ; peuple, bourgeois, magistrats, tous sont unanimes ; il n'y a qu'un cri. Ce n'était pas le sentiment de la veille ; ce ne sera pas celui du lendemain ; c'est le courant d'aujourd'hui. Et les représentans du Roi, le gouverneur de Paris, maréchal de L'Hôpital, le prévôt des marchands, Antoine Le Fèvre, si effacés, si oubliés, se trouvent tout à coup entourés, choyés ; surpris de ce retour d'opinion, ils s'empressent de multiplier les consignes que la milice bourgeoise appliquera rigoureusement. Le duc d'Orléans est des plus fermes ; la moitié des troupes qu'on va sacrifier sont à lui ; mais plutôt perdre ses régimens que sauver Condé. Cette jalousie qui le dévore peut enfin se faire jour : il confirme, il redouble les ordres donnés par le gouverneur de Paris.

Cependant les troupes des Princes se sont repliées par échelons, commencent à défiler sur le pont de Saint-Cloud (1er juillet). Leurs bagages les précèdent, si grande est la hâte d'entrer en ville. Mais la porte de la Conférence reste close ; les voitures s'accumulent, encombrent le chemin. Le soir est venu. On parlemente. M. le Prince est autorisé à traverser Paris seul ; pas un soldat, pas un chariot ne pourra le suivre. Il faut faire reculer la colonne de troupes, la ramener vers Chaillot ; les équipages feront demi-tour et suivront. La route est donnée à mi-côte par la Ville-l'Évêque, les Porcherons, pour redescendre sur Popincourt. La nuit est sombre, le détour long ; on marche lentement par de mauvais chemins, coupés d'égouts, de fossés. Le 2 juillet avant l'aurore, M. le Prince sort de Paris par la porte Saint-Martin, envoie aussitôt des reconnaissances vers La Chapelle, à Montfaucon. Les éclaireurs sont ramenés par ceux de l'ennemi ; un corps de cavalerie assez nombreux attaque l'arrière-garde et la pousse jusqu'à la porte Saint-Martin, qui ne s'ouvre pas ; c'est de mauvais augure. M. le Prince dut charger en personne pour mettre fin à cet

engagement. Vers cinq heures du matin, son arrière-garde n'avait pas encore dépassé la Courtille, laissant dans les fossés, près de la porte du Temple, des bagages qui ne pouvaient plus avancer ; la tête de colonne sortait de Popincourt et approchait de la porte Saint-Antoine, qui semble encore mieux barricadée, mieux gardée que les autres. Le bastion qui la précède, le long parapet de l'Arsenal, sont occupés par la milice bourgeoise, garnis de mousquetaires, mèche allumée; la Bastille montre la gueule de ses canons; Condé peut se croire sous les murs d'une place ennemie. En se retournant, il découvre l'armée du Roi, qui a aussi marché la nuit; elle couronne les hauteurs de Belleville, descend sur Charonne; les éclaireurs vont jusqu'à la Seine. En avant, en arrière, toutes les routes, toutes les portes sont fermées. Pas une issue. De toutes parts, la mort s'avance, inflexible. Encore quelques heures, Condé et sa poignée d'hommes seront écrasés par les soldats de Rocroy et de Lens contre la muraille impitoyable de Paris. — Alors il prit une résolution héroïque.

III. — LA PATTE D'OIE DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE. COMBAT HÉROIQUE. LE CANON DE LA BASTILLE.

Non, il ne restera pas adossé à ce mur fatal, piteusement arrêté par cette porte close, au pied de la lugubre forteresse qui projette au loin l'ombre menaçante de ses hautes tours. Il ira chercher, provoquer le combat. Quelques officiers l'entourent : « Je ne vous promets pas la victoire, au moins nous ne nous laisserons pas égorger comme des veaux ; » et il explique son plan, distribue les rôles.

En face de lui s'ouvre une patte d'oie : trois rues en éventail, ou plutôt trois chemins qui mènent à Charonne, à Vincennes, à Charenton, bordés de murs, d'enclos, jardins, maisonnettes ; çà et là, surtout près des carrefours, des groupes de maisons plus élevées et plus solides, peuplées d'artisans, de négocians ; enfin, sur plus d'un point, les vastes bâtimens et les hautes murailles des couvens; l'abbaye Saint-Antoine forme comme une citadelle au milieu du cours de Vincennes. L'aspect des lieux a bien changé depuis deux siècles et demi; la patte d'oie existe encore avec ses trois rues en éventail. Si, prenant la place de la Bastille pour centre, on décrit un arc de cercle de 1,500 à 1,800 mètres de rayon, sur un développement d'environ 1,500, entre les rues de Charonne et de Charenton, on obtient un secteur coupé en deux par la grande rue du faubourg ; c'est dans ce secteur que fut livré le combat du 2 juillet 1652. En ce jour, à environ 1,500 ou 1,800 mètres du centre,

ces trois chemins, ces trois rayons du secteur sont coupés par des ouvrages de campagne, flèches ou redans répartis sur la circonférence, soutenus par un ou deux rangs d'assez fortes barricades. Ces défenses, improvisées trois semaines plus tôt pour arrêter les déprédations des Lorrains, ont été conservées par miracle. M. le Prince va s'en saisir; ce sera le front de combat. La définition de la figure suffit à faire comprendre quel parti un général à la tête claire put tirer de ces trois artères sortant d'un même sommet, garnies d'obstacles, réunies par des communications transversales; quelle facilité il trouva pour remuer, déplacer ses troupes, et compenser la très grande infériorité du nombre (cinq à six mille contre douze mille); tandis que l'assaillant, forcé de répartir ses attaques sur un très grand front, en des points très distans, ne pouvait modifier la distribution de ses troupes que par une série de manœuvres assez longues.

A la gauche, la tête du chemin de Charonne sera défendue par Valon, lieutenant-général du duc d'Orléans, avec ses deux meilleurs régimens, « l'Altesse » et « Languedoc. » Il se porte auprès du carrefour de la Croix-Faubin, afin de rester maître de la traverse, rétablit les barricades, garnit les maisons assez hautes en cet endroit, perce des meurtrières, ouvre des communications, etc. — Dans les vieux corps, officiers et soldats n'étaient pas novices à ce métier; les sièges les avaient formés; toute l'infanterie des Princes était pourvue d'outils (1). — Les fractions des régimens seront engagées successivement par petits groupes, tous reliés et soutenus. Quelques pelotons de cavalerie, masqués dans les enclos, assisteront l'infanterie dans un mouvement offensif ou dans une retraite un peu pressée. Ces dispositions sont prescrites par des instructions générales et appliquées sur toute la ligne.

Le régiment de « Valois » est dans les jardins entre le chemin de Charonne et le cours de Vincennes, qui est défendu par Clinchamp avec ce qui reste du contingent des Pays-Bas et deux régimens de M. le Prince, « Condé » et « Langeron. » Il tient la barri-

(1) Impossible de vérifier d'où venaient les outils. Tavannes dit qu'il en fit distribuer à ses cavaliers pendant l'action. Il est vraisemblable qu'il y avait des voitures d'outils et que la distribution se fit avant le combat. Il est certain que dès le début l'infanterie des Princes marchait en quelque sorte à la sape à côté des rues, et que les grandes maisons de la rue de Charonne étaient déjà crénelées et percées de meurtrières au moment de la charge de Saint-Maigrin. Dans le combat de la rue de Charenton, les cavaliers de Tavannes mirent pied à terre et se servirent de pioches pour ouvrir des communications, percer des meurtrières et même faire tomber des murs. L'armée royale n'était pas pourvue; le manque d'outils fut une des causes de son infériorité dans le combat et du mauvais succès de ses attaques. Turenne l'avait prévu. (Voir les *Mémoires* du duc d'York.)

cade en avant de la rue de Reuilly et autres chemins de traverse; ses réserves sont dans la vaste enceinte de l'abbaye Saint-Antoine.

C'était l'infanterie qui manquait surtout à M. le Prince; il n'en restait plus pour la droite, moins immédiatement menacée; il fallut suppléer au déficit avec des cavaliers qui se préparèrent au combat à pied et aux travaux de défense; on les munit d'outils (1); Tavannes, qui avait déjà parcouru la route de Charenton le matin (2), eut le commandement de ce côté. M. le Prince lui ayant prescrit de s'établir assez loin au sud-est, à Picpus, maison bien connue du Tiers-Ordre, le lieutenant-général fit remarquer qu'il serait là bien « en l'air » et reçut, non sans surprise (3), l'autorisation de se poster à sa volonté; il en profita pour prendre une très bonne position, bien appuyée et bien reliée, autour de l'ancienne maison royale de Reuilly et dans les jardins auxquels le financier Rambouillet avait donné son nom.

Les six pièces qui composent toute l'artillerie sont réparties en deux batteries, l'une près de l'église Sainte-Marguerite, l'autre au-dessous de l'abbaye Saint-Antoine, balayant au besoin la rue de Charonne et le cours de Vincennes. La réserve générale est placée dans la halle et dans les chantiers, à la naissance des trois grands chemins. Elle se compose du régiment de Bourgogne-infanterie, de l'escadron doré des volontaires, très vaillans, mais peu maniables, et d'environ douze cents chevaux de cavalerie régulière.

Huit heures vont sonner. Voici l'instant d'amener l'ennemi à brusquer son mouvement offensif, à procéder sans ensemble par des attaques successives.

M. le Prince s'était avancé avec cent cinquante chevaux sur le chemin de Charonne, en avant de la Croix-Faubin, couvrant ses travailleurs, guettant surtout l'occasion de provoquer son adversaire. Dès qu'il vit l'avant-garde de Turenne à portée, il la chargea et la poussa jusqu'au pied des hauteurs où Louis XIV venait de s'établir. Mazarin avait conduit le jeune roi sur la terrasse d'un jardin qui deviendra le cimetière du Père La Chaise, pour le faire assister à la fin de la plus brillante des battues. Depuis vingt-quatre heures, M. le Prince était traqué, poussé l'épée dans les reins. Le

(1) *Mémoires* de Tavannes.

(2) Il avait été envoyé pendant la nuit à Charenton pour tracer le camp. Rappelé par M. le Prince, il venait d'arriver.

(3) « Il faut que M. le Prince soit bien poussé, » pensa Tavannes, qui n'était pas habitué à tant de liberté; en effet, Condé avait en ce moment fort à faire avec Turenne et Saint-Maigrin.

voici acculé; « le cerf est aux toiles; » il n'y a plus qu'à fermer. Turenne est là; le Roi, le cardinal, le pressent d'en finir: la cour murmure. Le maréchal n'est pas prêt : « l'infanterie de M. de La Ferté ne sera pas en ligne avant deux heures; l'artillerie et les voitures d'outils ne sont pas arrivées; on ne peut se passer ni de canons ni de pioches pour faire la guerre des rues contre un capitaine tel que M. le Prince. Le Roi ne perdra rien pour attendre. » Mais voici les chevau-légers de Condé en vue de Sa Majesté. Ce ne fut qu'un cri d'indignation dans l'entourage. Turenne se résigne, et donne à son lieutenant-général, Saint-Maigrin, l'ordre que celui-ci attendait avec impatience. — M. le Prince était déjà loin; il avait atteint son but.

Nous connaissons Saint-Maigrin: brillant cavalier, grand favori de la cour et des dames, bon officier, ayant assisté à nombre d'actions, mais restant peu aux armées, toujours rappelé par son service auprès du Roi (1), il est peu versé dans le détail de l'infanterie et des travaux de siège. D'ailleurs aujourd'hui il ne se possède pas: l'amant éconduit de Marthe du Vigean est tout à la haine qui depuis dix ans couve dans son cœur (2); l'affront sera lavé dans le sang. Voici enfin l'occasion d'arracher ce masque de belle humeur et de cordialité obséquieuse qui cachait sa rage quand il servait sous M. le Prince. Il s'est ouvert à trois hommes de courage, habiles à manier leurs chevaux et leurs armes, qui se tiendront botte à botte à côté de lui. M. le Prince viendra certainement aux mains; les confédérés trouveront moyen de le joindre, de l'envelopper, et Saint-Maigrin le tuera de sa main. On lui a demandé de ramener Condé chargé de chaînes; c'est un cadavre qu'il rapportera.

Ses troupes sont des meilleures, des plus belles, « Gardes françaises » et « La Marine, » gendarmes et chevau-légers de la garde du Roi, et tout un essaim de volontaires bien montés. Les deux régimens d'infanterie attaquent avec vigueur les retranchemens de la rue de Charonne, enlèvent quelques maisons et deux barricades. Les Condéens leur font payer cher ce succès, et, par les dégagemens qu'ils se sont ménagés, se retirent presque sans perte au-delà de la Croix-Faubin, où ils font ferme dans un îlot de maisons mieux fortifié. Les officiers royaux profitent des abris qu'ils ont conquis pour préparer une attaque moins meurtrière, lorsque

(1) Capitaine-lieutenant des chevau-légers de la garde, il s'était distingué à la bataille de Lens.

(2) Dès 1643, Saint-Maigrin avait demandé la main de Marthe du Vigean. Le duc d'Anguien, alors au plus fort de sa passion, lui fit, à deux reprises et avec hauteur, défendre d'y penser (voir t. v, p. 6).

Saint-Maigrin se fait ouvrir la barricade et s'avance avec sa cavalerie, sans se soucier des coups de feu qu'on lui envoie des fenêtres. La rue de Charonne est vide; mais on tire sur la gauche, on se bat dans la grande rue. Saint-Maigrin y court, se jette dans une traverse, et se trouve en présence d'un peloton de cavaliers qui le chargent. Enfin! — Non, ce n'est pas Condé, c'est Tavannes. — Mais déjà Saint-Maigrin est par terre, ainsi que ses acolytes Du Fouilloux et Nantouillet, tués roide comme lui, et Mancini, frappé à mort. Quelques gendarmes seulement avaient suivi leur capitaine dans la traverse; le gros descendait la rue de Charonne, lorsque Condé débouche de la halle avec une partie de la réserve, et les charge comme il savait le faire. Tous ceux qui avaient passé la barricade sont ramenés pêle-mêle, bousculant leurs mousquetaires, fusillés par ceux de l'ennemi. La barricade est reprise, le carrefour dégagé. Les débris des Gardes et de La Marine s'arrêtent au-delà, dans quelques maisons où ils ne sont pas suivis. C'est à peine s'il reste assez de gendarmes et de chevau-légers pour ramener les blessés et les chevaux des morts. La colonne de droite de l'armée royale était anéantie.

Condé ne s'attarde pas dans la rue de Charonne. Il laisse à « l'Altesse » la garde du carrefour reconquis de la Croix-Faubin, et fait relever par « Languedoc » le régiment de « Valois, » qu'il conduit au secours des troupes très chaudement engagées le long du chemin de Vincennes.

Aussitôt Saint-Maigrin parti, Turenne, prenant avec lui son régiment, les Gardes suisses et quelques escadrons, s'était dirigé sur le grand chemin. Il dut faire un détour pour gagner le site de l'ancienne barrière du Trône, et sa droite était depuis longtemps aux prises quand il commença son attaque centrale. Faute de canons et d'outils, c'est à coups d'hommes que le maréchal peut soutenir le combat et gagner du terrain. Une première barricade est prise, quelques maisons occupées. Les troupes opposées semblent fléchir; Clinchamp, leur chef, est hors de combat. Tavannes, qui n'a encore aucun ennemi sur les bras, laisse à Lanques (1) le soin d'organiser la défense dans la rue de Charenton et vient prendre la place de son camarade blessé. Comme il approche, il voit survenir par les derrières un gros de cavaliers; c'était Saint-Maigrin et sa bande; nous savons ce qui en advint. Ignorant le malheur de son lieutenant-général, Turenne veut pousser son avan-

(1) Clériadus de Choiseul, marquis de Lanques, mestre-de-camp du régiment de cavalerie de Condé depuis 1645, avait accompagné M. le Prince dans ses premières campagnes; sa belle conduite à Lens lui avait valu le grade de maréchal-de-camp. Il quitta Condé au mois d'août 1652 et ne servit plus.

tage, fait avancer sa cavalerie; mais il est pris de flanc par le régiment de Valois-infanterie, qui accourt au travers des jardins, et chargé de front par M. le Prince, qui conduit deux ou trois escadrons du bas de la rue. La panique saisit les chevau-légers du Roi. L'épée à la main, avec ses officiers, Turenne eut grand'peine à les rallier, à les maintenir assez longtemps pour dégager son infanterie, qu'il ramena jusque vers le haut du grand chemin (barrière du Trône). Là, il prend position auprès de quelques moulins qui couronnent ce mamelon. Trois pièces et quelques compagnies (Uxelles et Carignan) viennent de le rejoindre : l'artillerie est braquée sur le cours, qu'elle peut battre jusqu'au coude près de l'abbaye; le détachement d'infanterie occupe les premières maisons du faubourg, et reliera le maréchal avec la troisième attaque, qui se prépare sur sa gauche. Réussira-t-elle mieux que les deux autres?

Les troupes du duc de Navailles, — « Picardie, Plessis-Praslin, Douglas » et quelques escadrons, — avaient eu, pour arriver au point initial, plus de chemin à parcourir que les colonnes de droite et du centre. Elles enlevèrent assez facilement une première barricade sur le chemin de Charenton, mais furent arrêtées plus longtemps au carrefour près des jardins Rambouillet, et surtout à la maison de Reuilly. Le régiment de Condé, envoyé par M. le Prince, venait d'occuper cette position essentielle, clé des communications, et s'y maintint victorieusement tout le jour. Tavannes défendit le carrefour de son mieux avec ses cavaliers démontés; obligé de le céder aux mousquetaires exercés et bien dirigés de « Picardie, » il se sert habilement des maisons crénelées, des barricades successives, et recule d'obstacle en obstacle, gagnant du temps comme il en a reçu l'ordre. Par le cours et les jardins de l'abbaye, M. le Prince amène « Bourgogne, » son meilleur régiment, qu'il tenait en grande réserve, et qu'il va faire donner, selon sa pratique, dans le flanc de l'ennemi.

Tandis que cette troupe d'élite marchait au secours de Tavannes, M. de Beaufort sortait de la porte Saint-Antoine avec quelques cavaliers qu'il avait décidés à le suivre. Arrivé à la halle, où sont réunis les officiers sans troupes et les volontaires, il entend porter aux nues les exploits de M. le Prince; sa vanité se gonfle; il veut qu'on parle aussi de lui. Le feu est plus vif que jamais dans la rue de Charenton; Condé n'est pas là; voilà une belle occasion de faire le général. Que ne chargeons-nous! crie Beaufort à Nemours, La Rochefoucauld et autres, qui déjà rongeaient leur frein, et tous ces vaillans étourdis descendent la rue au galop. Bientôt on tire sur eux de toutes les fenêtres; ils laissent leurs chevaux, courent

à la barricade qu'ils ont devant eux. — C'est la contre-partie de la folie de Saint-Maigrin. — En quelques instans, la rue est jonchée de morts ou de mourans, La Rochefoucauld, Flamarens, le comte de Castres, La Roche-Giffard, bien d'autres; Nemours blessé tombe, se relève, est blessé une seconde fois à la main qu'il mettait sur la barricade pour l'escalader. Les survivans tourbillonnent éperdus. Condé accourt, pousse son cheval à travers les clôtures, saute dans la rue avec quelques soldats de « Bourgogne, » reprend les corps des mourans et des morts, et, tandis qu'une partie des compagnies qui le suivent se dispersent dans les jardins et les cours, pénètrent dans les maisons par derrière, lui, seul à cheval, l'épée à la main, sous le feu croisé des mousquets qui ne visent plus que lui, conduit ses fantassins sur les barricades, qu'il emporte, et mène battant l'ennemi jusqu'au carrefour des rues de Reuilly et de Rambouillet. Il ne peut aller plus loin; l'ennemi est là trop solidement logé; les mousquetaires des deux partis restent embusqués face à face. Ceux qui sont gisans çà et là et qui respirent encore sont ramassés, les uns juchés sur leurs chevaux, les autres emportés comme on peut; les rues sont vides, l'infanterie est derrière les murailles, la cavalerie dans les enclos; on ne tire plus.

Dans ses *Mémoires*, Turenne, traçant une rapide esquisse du combat du 2 juillet, termine son laconique récit par une déclaration nette et précise, qui vaut bien des phrases : « Les ennemis demeurèrent toujours derrière les grandes traverses du faubourg, d'où ils avaient rechassé les nôtres. On leur prit à la main gauche (rue de Charenton) une barricade que l'on garda; mais on ne put passer outre en aucun endroit, toute l'infanterie ayant été fort rebutée... » Pesons ces quelques mots : « On ne put passer outre en aucun endroit. » Qu'ajouterons-nous à cet aveu? Où trouver un témoignage plus formel de l'avantage remporté par M. le Prince et ses troupes?

Le combat a cessé; le silence s'est fait partout; mais la journée est-elle finie? Beaucoup le croient; M. le Prince en juge autrement; il le dit à Tavannes, et se préparait à un engagement suprême, fatal peut-être, lorsqu'il reçut un message qui changeait la situation.

L'après-midi s'avance, deux heures viennent de sonner : il y en a six que le combat a commencé, qu'il dure sans aucune suspension, plusieurs fois déplacé, mais toujours intense et violent. Tout Paris est sur pied, entend le roulement non interrompu de la mousqueterie. La durée inattendue de l'action surprend, confond tous les calculs. Les amis de M. le Prince craignaient de laisser deviner

que leurs espérances se ranimaient, et l'inquiétude gagnait les autorités, en permanence à l'Hôtel de Ville. Gaston, se disant malade, restait au lit, invisible, dissimulant son impatience de savoir Condé anéanti. Seule, une femme eut le courage de parler et d'agir, inspirée par sa fierté et la hauteur de son cœur : Mademoiselle pénètre chez son père, arrache à la mollesse de Gaston une vague autorisation, qu'aussitôt elle porte à l'Hôtel de Ville et que sa parole impérieuse transforme en ordre général de lui obéir. Comme elle sortait, elle est arrêtée par un lugubre encombrement.

Après l'engagement téméraire et malheureux de la rue de Charenton, Beaufort emmena son beau-frère Nemours gravement atteint, et parvint à se faire ouvrir le guichet de la porte Saint-Antoine. La cohue des blessés se précipita derrière lui. Alors commença cet horrible défilé auquel Mademoiselle assista dans la rue de la Tisseranderie (1), et qu'elle a peint en termes saisissans : une foule d'hommes sanglans, se traînant à pied, cramponnés sur leurs chevaux, portés sur des chaises, des planches, des échelles ; le gros Valon, blessé aux reins ; le beau La Roche-Giffard expirant ; un cavalier, sans chapeau, soutenu par deux hommes, plus pâle que son pourpoint blanc, — Mademoiselle le reconnaît : « En mourras-tu, Guitaut? Il fit signe de la tête que non. Il avait un grand coup de mousquet dans le corps ; » — La Rochefoucauld, conduit par son fils, et Gourville, aveugle, soufflant sans cesse pour ne pas être étouffé par le sang qui inondait son visage. Tous ces estropiés se dispersaient, cherchant un abri, un secours ; on les menait aux hôpitaux, on les recueillait dans les maisons. L'émotion fut générale, le revirement de l'opinion complet. Les agens coalisés du cardinal de Retz et de l'abbé Foucquet avaient persuadé aux Parisiens que Condé s'était accommodé avec le ministre, que le combat était une comédie arrangée d'avance, qu'enfin les troupes de M. le Prince, simulant une déroute, se jetteraient dans Paris pour attirer sur leurs traces les troupes mazarines, qui mettraient la ville à feu et à sang. « L'affreux et pitoyable » tableau qui se déroulait dans les rues dessilla les yeux les plus prévenus. Aussi, quand Mademoiselle put reprendre sa course et remonter le courant qui l'avait arrêtée, fut-elle saluée d'acclamations unanimes ; chacun la bénissait, l'encourageait à se hâter, à faire ouvrir ces portes qu'une heure plus tôt on tenait si obstinément fermées, à sauver les restes de cette bande vaillante qui depuis six heures se battait, un contre trois, pour sauver Paris.

Elle descendit tout près de la Bastille, dans la maison de M. de

(1) Prolongement de la rue Saint-Antoine, près de l'Hôtel de Ville.

La Croix, maître des Comptes, et fit appeler M. le Prince. C'était le moment où Turenne repoussé suspendait le mouvement offensif pour préparer un assaut général et définitif. Les troupes du Roi manœuvraient en arrière du front de combat, occupant par des grand'gardes les positions qu'elles avaient gagnées. L'infanterie de M. le Prince se fortifiait dans les maisons qu'elle avait reconquises ou conservées; les cavaliers, pied à terre, se défilaient de leur mieux derrière les murailles des cours ou des jardins; l'artillerie assurait à ses pièces des plates-formes et des abris improvisés. Un morne silence régnait dans les rues désertes du faubourg, à peine rompu par de rares coups de feu échangés aux points de contact. Condé pouvait se rendre au pressant appel qui venait de lui être adressé.

Soudain, il apparaît devant Mademoiselle, l'épée nue à la main (il avait perdu le fourreau), la cuirasse martelée de coups, la chemise tachée de sang, les cheveux tout mêlés, les yeux étincelans à travers le masque de sueur et de poussière qui couvrait son visage, terrible et sublime! A peine est-il en présence de la princesse que les larmes éteignent le feu de son regard; il tombe en pleurant sur un siège : « Pardonnez à ma douleur! J'ai perdu mes amis, tous mes amis! — Après cela, que l'on dise qu'il n'aime rien, » s'écrie Mademoiselle. — Elle le rassure sur le sort de quelques-uns et lui annonce que Paris est ouvert. Condé se remet, baise la main qui vient de sauver ses soldats, ajoute quelques mots d'instruction et retourne en hâte au faubourg. Le calme menaçant qu'il avait laissé derrière lui ne lui faisait pas illusion. Chemin faisant, il presse la marche des voitures, déblaie la route, congédie ce qui reste de la troupe plus que décimée des seigneurs et volontaires; puis il court à l'abbaye Saint-Antoine, monte au clocher; de ce point élevé et central, sa vue embrasse la position de ses troupes et les préparatifs de l'armée royale.

Le maréchal de La Ferté entre en ligne : son infanterie relève au bout de la rue de Charonne les deux régimens des Gardes et de La Marine, presque anéantis; l'artillerie arrive et se répartit entre les trois attaques. Navailles conserve son carrefour sur le chemin de Charenton; il est renforcé et mènera la gauche. Turenne conduira l'ensemble : sa place est au centre, sur le chemin de Vincennes; une partie de sa cavalerie a mis pied à terre. Il attend que le développement soit terminé, et veut surtout voir arriver à hauteur deux partis chargés de mouvemens tournans : l'un, à droite, tâchera de gagner la contrescarpe du côté de la Courtille, l'autre, à gauche, descendra le long de la Seine et s'efforcera de se glisser entre la muraille et l'arrière-garde ennemie.

Du haut de son observatoire, M. le Prince a tout vu, tout compris; il fera face à tout. Son armée va entrer dans Paris; mais elle ne sera pas « poussée; » ce sera une manœuvre plutôt qu'une retraite; s'il ne survient pas d'accident, aucun des résultats obtenus ne sera perdu. Tavannes est auprès de lui; c'est le seul officier-général que le feu ait épargné; il a fort bien fait tout le jour et dirigera l'opération. Les mestres-de-camp sont là aussi, écoutant les dernières instructions de Condé : ce qui importe, c'est d'éviter l'encombrement. Le gros de la cavalerie reprendra le chemin de Popincourt, gagnera le faubourg du Temple; la même fée qui a ouvert la porte Saint-Antoine a aussi rompu le charme de ce côté. Les voitures laissées en arrière vont pénétrer dans Paris par cette voie. La cavalerie les suivra après les avoir protégées, s'il y a lieu, contre le mouvement tournant qui se dessine. Quelques escadrons sont en observation du côté de Bercy et de la Râpée. D'autres, répartis par pelotons dans les cours et jardins du faubourg, assisteront l'infanterie dans son mouvement rétrograde.

Cette infanterie a bien employé le répit qui lui a été accordé, se remettant en ordre, complétant certains travaux de défense et de communication; ses échelons sont formés et se replieront méthodiquement de poste en poste le long des trois rues, bien reliés ensemble, exécutant ainsi une retraite générale en échiquier. Elle emmènera l'artillerie. C'est le prince de Tarente qui fera l'arrière-garde avec le régiment de « Bourgogne. » Les chantiers de la contrescarpe et de la halle ont permis de construire, en avant du glacis de la Bastille, une façon de réduit où les derniers arrivans trouveront un abri contre un suprême effort de l'ennemi. Une centaine de mousquetaires sont distribués sur la courtine de l'Arsenal pour soutenir le courage des compagnies bourgeoises qui viennent d'y prendre le service. Bien que cette garde montante soit favorablement disposée, il y a encore une inconnue à dégager, et l'épreuve n'est pas complète. La ville a ouvert ses portes à M. le Prince; mais, pour emprunter un moment le langage figuré de l'Arabe, Paris fera-t-il parler la poudre contre, — on n'ose pas dire contre le Roi, — contre Mazarin?

Tous les ordres sont donnés. La chaleur est toujours accablante. M. le Prince descend du clocher, traverse le préau; la fraîcheur du tapis vert qui s'étend sous ses pieds à l'ombre de grands arbres le tente, l'attire. Soudain il jette ses armes, ses habits, et, tout nu, comme un poulain sauvage, il se roule dans l'herbe touffue. Après ce bain improvisé, il se fait vêtir et armer, saute à cheval, et donne un dernier coup d'œil au dispositif de son armée. Le moment est venu. Les avant-postes envoient une décharge pour

appuyer le mouvement rétrograde qui commence sur tout le front. Les troupes royales suivent d'assez loin, et tout se passait comme il avait été prévu et réglé, lorsqu'un incident vint troubler l'économie générale de l'opération. La petite batterie établie près de l'église Sainte-Marguerite (rue de Charonne) a été si bien consolidée, qu'on ne peut plus retirer les pièces; or, M. le Prince a défendu d'abandonner le canon. La colonne de gauche se trouve arrêtée. Turenne s'en aperçoit, presse son mouvement, celui de Navailles. Tout à coup un flocon blanc s'élève de la plate-forme de la Bastille; le canon retentit une fois, deux fois, puis une volée tout entière. Cris de joie dans l'entourage du jeune roi : c'en est fait de M. le Prince, Paris a ouvert le feu contre lui; et un éclair illumine le visage de Mazarin, encore tout bouleversé par les tristes nouvelles qu'il venait de recevoir. Les plus empressés appellent le carrosse que la Reine a fait préparer et qui va conduire M. le Prince au cachot, d'où il ne sortira que pour monter à l'échafaud. — « Mais non, s'écrie le maréchal de Villeroy, c'est sur nous qu'on tire; » et il montre la profonde colonne qui oscille et s'arrête, sillonnée par cette ondulation sinistre que trace le boulet. — Les bourgeois qui gardaient la courtine de l'Arsenal suivirent l'exemple du gouverneur de la Bastille, ouvrirent le feu sur la cavalerie qui débouchait du côté de Bercy. Partout l'attaque était manquée, les Condéens hors d'atteinte; il se faisait tard. Turenne donna le signal, renvoya toutes les troupes. La Bastille canonnant l'armée du Roi! C'était bien la fin de la journée. Le maréchal regagna tristement son quartier-général de la Chevrette, et le carrosse qui devait emporter Condé enchaîné, ramena Louis XIV aux Carmélites de Saint-Denis, où il retrouva sa mère encore prosternée devant l'autel.

HENRI D'ORLÉANS.

LE

JOURNAL DE MLLE DE SOMMERS

TROISIÈME PARTIE (1).

Il avait fait si chaud que la pluie d'orage n'avait pas rafraîchi le temps.

Nous étions remontées à onze heures et j'avais flâné sans objet; l'atmosphère, chargée d'électricité, m'avait rendue horriblement nerveuse; je me suis couchée à regret.

J'avais laissé ma fenêtre légèrement entre-bâillée, pour avoir un peu d'air : je ne pouvais pas me décider à souffler ma bougie; enfin, je l'ai fait : — mais impossibilité complète de dormir. J'ai écouté les heures que sonnait l'horloge et je venais de compter une heure moins un quart, quand j'ai cru entendre, sous ma fenêtre, dans le silence de la nuit, deux mots dits très vite, d'un ton d'impatience.

— Veux-tu!

Évidemment, cela s'adressait à un chien. J'étais surexcitée, agacée; j'ai sauté à bas de mon lit, couru à la fenêtre : rien. Rapidement, — sans bruit, — j'ai ouvert un des battans, et en avançant un peu la tête, j'ai vu passer un homme, marchant avec précaution, et conduisant un cheval par la bride.

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 février.

Sky gambadait devant lui, je l'ai reconnu à ses prunelles lumineuses. Le groupe a disparu dans le jardin, par l'allée du milieu que M. de Lostange a fait sabler largement, c'est-à-dire d'une couche fort épaisse de sable, depuis trois jours : je l'ai entendu en donner l'ordre.

Les bonds de Sky indiquaient son maître. Sur ce point, pas de doute.

J'ai senti au cœur une douleur : j'ai ouvert la fenêtre toute grande, passé mon peignoir et me suis promenée dans la chambre.

L'horloge a sonné une heure, puis deux heures. Je me suis chaussée, j'ai pris une jaquette noire, mis un voile de dentelle sur ma tête, et bien enveloppée dans un plaid, ai ouvert la porte.

Le parquet de l'antichambre a craqué... J'ai gagné l'escalier, la cour, le jardin ; il y a, à l'entrée du parc, une porte qui ouvre sur la campagne. C'était par là qu'il avait dû sortir : c'est de ce côté que je suis allée.

A droite de la porte se trouve une espèce de petite terrasse d'où l'on domine à une assez grande distance. J'y suis montée, et, accoudée à l'appui du mur, j'ai attendu.

La nuit commençait de n'être plus aussi sombre : tout au fond de l'horizon, le ciel semblait s'éclaircir d'une mince bande d'un noir moins intense. J'ai entendu au loin le trot d'un cheval : je ne sais quelle heure il pouvait être. Je me suis cachée à un coin de charmille.

Au bout de quelques minutes, M. de Lostange est arrivé à la porte. Il a descendu de cheval, ouvert la porte, fait passer le cheval, refermé, et le bruit de son pas s'est éloigné.

Tout à coup, des branches ont craqué près de moi, comme lorsqu'un gros animal passe au travers d'un fourré, et M. de Lostange a appelé deux fois, assez bas d'ailleurs :

— Sky ! Sky !

J'ai eu un frisson. Sky m'avait éventée ; s'il allait ne pas me reconnaître !

Au même moment, j'ai vu deux yeux flamboyer dans le taillis. J'ai appelé Sky tout bas, en me penchant en avant, et en frappant sur mon genou, comme on fait pour les chiens : j'étais plus morte que vive.

Il m'a reconnue et est venu mettre sa tête contre moi. Son maître a encore appelé. Je lui ai dit :

— Va voir le maître ! — Et heureusement, il est parti.

J'ai quitté la terrasse quelques minutes après, et regagné le château par des allées détournées, aussi vite que possible, car le ciel blanchissait. Je n'ai rencontré personne. Rentrée dans ma

chambre, la pendule marquait trois heures cinq minutes ; dans un quart d'heure le jour allait venir. Je me suis couchée, et me suis trouvée si malheureuse que je n'ai pas pu dormir.

Je viens de me relever, et j'écris ces dernières lignes. Quand j'ai commencé, c'était l'aube, une bande blafarde à l'horizon.

Autrefois, j'aurais été ravie de voir le lever du soleil ; et, en ce moment, est-ce que je sais seulement s'il y a un soleil ! Je suis fatiguée, j'ai la tête lourde, mais cela m'est égal ; je me sens si malheureuse !

Il faut dormir : je suis brisée.

Mon Dieu ! où vais-je ?

Je n'ose rien dire à maman de tout ce que je ressens : elle me ferait partir, et il me semble que l'univers entier est ici, et ici je vis ! Je souffre, mais je vis. Allons ! — je suis folle. Quel intérêt si grand a-t-il donc pour moi ?

En vérité, tout ceci est un rêve ; c'est le cauchemar de la fièvre, l'effet de l'orage qui est dans l'air... Je déraisonne, il faut que cela cesse ; où qu'il aille, que m'importe ? C'est un étranger pour moi : j'ai agi ce soir comme une visionnaire ; personne ne le saura jamais.

J'éteins, — il fait grand jour !

5 septembre.

Je n'ai pas dormi une heure. Cependant, quand je me suis décidée à me lever, j'avais la tête un peu rafraîchie. J'avais pris la ferme résolution de bannir toutes les folles imaginations qui me tourmentent, et de ne plus même songer à de certains sujets. Nous allons voir comment j'ai persévéré dans ma sage résolution.

A 7 heures, je suis descendue au jardin. Marguerite et miss Grey y étaient déjà et cueillaient des fraises. Je les ai aidées. Au bout d'un instant Marguerite est partie chercher une seconde jatte.

Restée seule avec miss Grey, j'ai réfléchi et hésité un instant.

Puis j'ai pris ma résolution, et pour commencer probablement à « ne plus m'occuper de certains sujets : »

— Je voudrais bien, miss Grey, vous demander l'explication d'une anomalie que je trouve dans la conduite de M. de Lostange, ai-je dit d'un air dégagé.

Elle s'est mise à rire et m'a répondu :

— Je vous la donnerai très volontiers si je puis.

— Vous dites que ce n'est pas un fat : vous me l'avez dit l'autre

jour ; mais j'en reviens à ma pensée ; pourquoi alors cette attitude raide, froide, gourmée, cette indifférence si complète, ces airs de supériorité dédaigneuse qui s'affirme en ne parlant que fort peu, parfois même pas du tout aux gens ? Il semble croire, ou qu'on ne peut le comprendre, ou que ce serait faire trop d'honneur à quelqu'un que de lui parler. Si ce n'est pas de la fatuité, c'est en tout cas un prodigieux orgueil, bien bizarre, bien exagéré et fort déplacé.

— Mademoiselle de Sommers, vous désirez que je vous explique ce qui vous semble une anomalie : il faut donc que vous me donniez les moyens et la liberté de le faire, car je compte un peu élargir le débat.

— Liberté pleine et entière, miss Grey.

— Alors, je suis obligée de commencer par vous dire que vous confondez l'amour-propre avec deux sentimens qui n'ont rien de commun avec lui.

— Et qui sont ?

— La misanthropie d'abord, ensuite la dignité. Avant toute chose, il faut vous rappeler que vous avez affaire à un misanthrope, à un vrai misanthrope, comme il vous l'a dit lui-même, et non à un ambitieux ou à un vaniteux déçu, car il n'a jamais rien désiré, et aujourd'hui, a tout ce qu'il ambitionne, c'est-à-dire fort peu de chose.

— Je l'admets : continuez.

— Or, ce misanthrope, à part un petit cercle d'amis avec qui il est de la plus complète intimité, qu'il aime de tout son cœur et qui le lui rendent bien, ce misanthrope qui en vingt ans n'a pas perdu un seul ami, sauf un, dont il s'est éloigné lui-même, son attitude vis-à-vis des gens peut à peu près se traduire ainsi : « De grâce, laissez-moi aussi tranquille que je vous laisse tranquilles, et ne vous occupez pas plus de moi que je ne m'occupe de vous. » Estimez-vous qu'il ait le droit de raisonner ainsi ?

— Oui, très bien.

— Malheureusement, tout le monde ne pense pas comme vous. Il semble que le bon sens le plus ordinaire, la plus simple équité voudraient qu'on acceptât de le laisser à part, et parfaitement tranquille. Mais les gens sont ainsi faits que, l'amour-propre étant le principal mobile de tout chez eux, ils ne peuvent pardonner à quelqu'un de ne pas être « ravi, trop heureux » de se mêler à eux, et « enchanté de jouir de leur société, » et n'osant s'attaquer à lui de face, parce qu'ils savent qu'il n'y fait pas bon, ils se vengent par derrière de mille façons indignes et honteuses. De là encore son plus grand éloignement pour le monde.

Malgré tout j'ai fait un mouvement : miss Grey ne m'a pas laissé le temps de parler et a ajouté :

— Encore une fois un caractère comme le vôtre est au-dessus d'aussi misérables sentimens, cela ne saurait faire question. Voilà ma première démonstration. Vous semble-t-elle suffisamment claire? Ceci pour le gros du monde.

— Tout à fait.

— Nous allons donc passer à la seconde. Forcément M. de Lostange doit avoir, et c'est ce qui vous occupe particulièrement, une manière d'être avec les personnes avec lesquelles il a des relations obligatoires quotidiennes. C'est de cette attitude que vous avez voulu parler. Je dois donc vous demander si cette attitude est la même avec tout le monde.

J'ai rougi et suis restée un instant sans répondre.

Miss Grey a continué, sans paraître le remarquer et sans appuyer :

— C'est ici, laissez-moi vous le dire, que vous commettez votre seconde erreur, plus grosse encore que la première, en confondant l'amour-propre avec la dignité qui est un tout autre sentiment. Il y a des hommes qui ont pour principe que chacun et chaque chose doit être et rester à sa place. Ce principe est celui d'une foule d'hommes dans mon pays, et c'est aussi celui de M. de Lostange. Appliqué au général, il vaut à un pays la tranquillité et de bonnes mœurs politiques; au particulier, il bannit l'envie, la jalousie, et ce qui en découle, et autorise chez tout être humain le respect de soi-même, car il est la base d'une sorte de droit des gens en morale.

Elle s'était arrêtée.

— Mais, miss Grey, quel rapport cela a-t il à ce qui nous occupe?

De nouveau elle a ri.

— Beaucoup plus de rapport que vous ne croyez.

— Soit, mais la démonstration?

— La voici, et, si vous le voulez bien, procédons ici par comparaison. Comparons l'attitude ou plutôt les attitudes de M. de Lostange avec les diverses personnes dont il s'agit. Partout elles me semblent correctes. Il est bien clair qu'il ne peut être avec son frère ce qu'il est avec sa sœur, qu'il ne peut être avec madame votre mère ce qu'il est avec vous, ou avec moi, si vous voulez.

— Soit, mais ne peut-il être avec vous ce qu'il est avec moi?

Je faisais comme miss Grey, et renversais les termes de la comparaison avec intention.

— Mais mademoiselle de Sommers, avant tout, il y a de sa part une

question de générosité. Je suis de bonne famille, et cependant dans une situation dépendante; et, rien que pour cette raison, il me traiterait avec des égards particuliers. Mais mettons ceci à part. S'il y avait ici un jeune homme de dix-neuf ans, comment trouveriez-vous bon qu'il le traitât?

— Comme un enfant.

— Qu'il laisserait fort à l'écart?

— Sans doute.

— Et quel âge avez-vous?

— Dix-neuf ans. Mais je suis femme...

— Aussi ne vous laisse-t-il pas à l'écart...

— Mais il n'y a que six à sept ans de différence entre vous et moi, miss Grey!

— A notre époque de la vie, cette différence vaut le double. Intellectuellement, vous êtes une jeune fille, et je suis une femme.

— Mais une jeune fille de dix-neuf ans vaut un homme de vingt-cinq ans...

— Aussi vous traite-t-il comme un jeune homme de vingt-cinq ans. Maintenant, revenons au jeune homme de dix-neuf ans. Pourquoi trouveriez-vous naturel que, tout en le traitant avec politesse, il s'occupât peu de lui, c'est la vraie expression à employer?

— Mais il me semble que ce serait une question de...

Et à mon tour, je me suis mise à rire.

— Allons, mademoiselle de Sommers, dites le mot!

— Soit! Ce serait une question de dignité.

— Ce qu'il fallait démontrer. M. de Lostange a trente-sept ans, vous en avez dix-neuf : faites la proportion, et comme il est certain d'ailleurs qu'il vous traite, non comme un homme, mais bien avec les égards et la politesse qu'on a pour une femme, je crois que vous n'avez rien à lui reprocher. Est-ce prouvé?

— Oui!

— De bonne foi? sans arrière-pensée?

— Oui. Cela lui est particulier, mais, somme toute, c'est son droit, et le raisonnement est juste.

Et comme, dans l'argumentation irréprochable de miss Grey, inspirée par la plus parfaite sincérité, je n'avais trouvé aucune indication, ni rien qui m'en pût faire espérer une, sur ce que, au fond, je désirais tant de savoir, tout en me gardant bien d'y faire la moindre allusion, j'ai renoncé à continuer l'entretien, et nous nous sommes séparées, c'est-à-dire je suis partie du côté du parc; mais je n'avais pas fait vingt pas que je me suis entendu appeler par Marguerite, qui m'a crié de loin :

— C'est joli de s'en aller quand nous arrivons!

Je me suis retournée, et j'ai vu que son frère aîné était avec elle. Il apportait le courrier. Il a remis, en riant, une lettre à miss Grey, qui, en voyant l'écriture et le timbre-poste, est devenue toute pâle et est restée interdite, regardant cette lettre et semblant ne pas oser l'ouvrir; ses mains tremblaient, et elle était en proie à une émotion profonde; nous nous sommes éloignés.

Au bout de quelques minutes elle est revenue à nous : mais quel changement de physionomie! Pour un instant elle a été vraiment belle; son visage resplendissait.

M. de Lostange s'est approché d'elle et lui a dit, très bas, un seul mot que j'ai entendu.

— *Engaged?*

— *Yes.*

Il lui a tendu les deux mains où elle a mis les siennes, et a ajouté :

— Je suis si heureux pour vous! si heureux!

— Oh! je le sais, vous, cher, noble ami!

— Est-ce un secret?

— Non.

— Marguerite, embrasse miss Frances et félicite-la! tu devines...

Je me suis approchée à mon tour, et bien loyalement, bien franchement, je l'ai félicitée. Elle l'a senti et m'a donné une énergique poignée de main; puis s'adressant à M. de Lostange :

— Savez-vous qu'il vient!

— Pas possible!

— Il est à Brindisi, il sera ici dans deux jours.

— Vite une chambre à lui préparer!

— Quoi! vous voulez?

— En doutiez-vous, miss Frances?

— Et... vous viendrez pour le grand jour?

— Comment j'irai! nous irons, n'est-ce pas, Perle?

— Quel homme vous êtes!

— Encore une fois, en doutiez-vous, miss Frances? je vais me commander un pantalon gris perle.

— Et un habit bleu, mon frère!

— Certainement, et à boutons d'or même!

Vraiment j'étais heureuse pour miss Grey : mes félicitations avaient été bien sincères, et elle s'en était aperçue. Je n'avais donc à m'accuser d'aucun sentiment mesquin, et cependant leur joie à tous m'a fait mal. La fatigue d'une nuit passée à faire ou à penser des choses plus folles les unes que les autres, un sentiment de misère morale dont je ne pouvais me déprendre, tout

m'a accablée à la fois; moi qui ne pleure jamais, j'ai senti que les larmes me suffoquaient, et me suis esquivée. J'ai marché très vite : j'ai gagné le parc, puis, quand je me suis crue assez loin, j'ai appliqué mon mouchoir sur mes yeux, appuyé mon front contre un arbre, et me suis mise à pleurer.

Je n'en étais encore réellement qu'à deux ou trois sanglots, mais de belle venue, quand j'ai senti qu'on me poussait, et j'ai entendu une sorte de gémissement, de grognement très doux. C'était Sky qui m'avait suivie, et semblait, en vérité, me témoigner compassion à sa manière, en me poussant! J'ai crié :

— Ah! Sky! mon brave chien! tu me comprends, toi!

Je suis tombée à genoux, j'ai entouré son cou de mes bras, je l'ai embrassé sur sa grosse tête, j'y ai appuyé ma joue, et j'ai pleuré tout mon soûl : je ne sais combien de temps.

Le bruit du gravier, craquant sous un pas léger, m'a fait tressaillir. M. de Lostange avait assisté à toute la scène, et, par discrétion, tâchait de s'éloigner sans être vu.

Je me suis relevée en sursaut; j'ai essayé de rencogner mes larmes, mais il était trop tard.

Il est venu à moi.

— Vous êtes souffrante, mademoiselle « Madeleine, » tout le monde s'en était aperçu : vous étiez si pâle, ce matin. Vos nerfs sont tout ébranlés, depuis l'accident de ma sœur : il ne faut pas rester seule; mêlez-vous davantage à vos amis, à nous qui vous portons tous amitié, respect ou dévoûment. Voyez, jusqu'à ce monstre de Sky, qui a eu au moins l'esprit de m'aider à vous retrouver.

J'ai ressenti une impression de joie.

— Vous m'avez donc cherchée?

— Sans doute. Le séjour du château est triste, nous tâcherons de l'animer, de vous égayer; chacun s'y mettra, vous êtes aimée de tout le monde ici.

— Oh! de tout le monde!

— Sans doute, mademoiselle Madeleine! mon père, ma mère, miss Grey, mon frère; ma sœur, ceci vous le savez de reste; quant à moi, j'espère que vous me faites l'honneur de ne pas douter de mon dévoûment.

Il y a eu un silence.

J'ai compris que l'instant critique était arrivé. J'ai essuyé mes yeux avec énergie, croisé mes bras, et je l'ai regardé bien en face.

— De votre dévoûment, je ne doute pas : mais...

— Mais?

— Votre amitié, c'est autre chose.

Et, fort sottement, en disant cela, l'idée du fameux homard « qui ne voulait pas passer » m'est revenue à l'esprit : j'ai froncé les sourcils, et j'ai eu un regard qui devait être assez peu aimable; ce n'était vraiment pas le moment.

Il m'a regardée avec étonnement : l'expression bonne, je dirais presque affectueuse qu'avait prise son visage, a disparu : il s'est incliné, et du ton le plus poli :

— Je tâcherai, mademoiselle, de vous prouver ma respectueuse amitié et ma reconnaissance.

Ah! comme je me serais donné des soufflets avec plaisir! Quelle sotte je venais d'être! mais l'occasion était perdue.

Un sentiment de douleur m'a inspiré une sorte de rage; j'ai senti que j'allais recommencer à « braire, » cela ne mérite pas un autre nom; j'ai frappé du pied, et avec colère :

— Je vous tiens quitte de votre reconnaissance! vous entendez bien! (et j'ai souligné!), je vous en tiens quitte complètement. Au revoir, monsieur de Lostange!

Mon menton dansait; je me mordais les lèvres jusqu'au sang; mais j'ai tenu bon et j'ai fait trois pas rapides.

Sky, je ne sais pourquoi, m'a suivie; je me suis retournée pour le caresser, et lui ai dit « va! » d'une voix entrecoupée.

Au même moment, M. de Lostange s'est précipité à moi : nos yeux se sont rencontrés; les miens étaient pleins de larmes, les siens animés de la plus touchante expression, et avec un élan contenu, il m'a dit :

— Soyons amis, Cinna!

Un demi-sourire lui avait mis un éclair dans le regard : je ne me le suis pas fait dire deux fois.

— De bons, de vrais amis, comte de Lostange?

— Oui, mademoiselle!

— J'accepte.

Je lui ai tendu ma main qu'il a prise, avec une sorte de respect, entre les siennes, et pressée d'un mouvement si loyal, si affectueux,.. en s'inclinant au plus bas.

Je me sentais galvanisée; il me semblait que je ne touchais plus la terre.

— Merci, mademoiselle!

— Et, n'est-ce pas, monsieur de Lostange, ni caprices, ni inégalités, une amitié durable?

— Oui, mademoiselle. Sky, sois témoin de nos sermens!

J'ai éclaté de rire au milieu de mes pleurs.

— Il n'y a pas moyen de causer sérieusement avec vous, monsieur de Lostange!

— Mademoiselle, je me hâte d'en rire, de peur...

— Je connais le mot!

Nous avons repris, en causant, le chemin du château. Nous avons rencontré Marguerite qui me cherchait; sans prétexte, je me suis jetée à son cou et je l'ai embrassée avec tendresse; puis nous avons fait un superbe bouquet; chacun, pour mieux dire, a fait le sien, même son frère.

C'était l'heure du premier déjeuner, et nous nous sommes gorgés de café au lait et de fraises. J'étais tellement transfigurée que tout le monde m'a fait compliment de ma mine.

Maman, toute joyeuse, m'a dit : « A la bonne heure, tu as passé une bonne nuit, cela se voit. » Pauvre maman! j'en ai rougi.

Le déjeuner a été prolongé : chacun avait félicité miss Grey; maman et Mme de Puisaye l'ont prise dans un coin, et lui ont parlé avec un véritable intérêt.

La jeunesse représentée par Sky, Spring, Marguerite, moi, et les deux frères, a dit des folies, le frère aîné autant que personne. Je viens de dire une sottise en disant tous. Il faut naturellement excepter Spring et Sky.

Enfin on s'est séparé. Marguerite et son frère aîné sont partis s'occuper d'une chambre pour le cousin Harry, et moi je suis allée faire un tour avec maman que j'ai un peu négligée ce matin.

Je suis partagée entre deux sentimens : le désir de lui tout conter, — je n'ai jamais eu de secret pour elle, je sais qu'aucune jeune fille n'en doit avoir pour sa mère, — et la crainte de la voir prendre les choses au tragique, et accorder à des enfantillages plus d'importance qu'ils n'en méritent. Et alors qu'arriverait-il? que nous partirions? Partir! tout au monde plutôt que partir : je suis trop heureuse ici. Quel mal y a-t-il au fond de tout cela? Aucun. Rien que de parfaitement honorable, ce n'est pas douteux. J'ai mon petit roman du cœur, bien innocent, bien pur : je veux le garder pour moi, et pour ce cher journal; c'est dit, et je n'hésite plus.

Au déjeuner de midi, tout était joie, gaîté. On eût dit que chacun, à part soi, avait quelque motif d'être heureux, et certes il n'en était rien, pour plusieurs du moins. Ni maman, ni le marquis, ni la marquise, ni Jules de Puisaye n'avaient aucune raison particulière de belle humeur; mais les autres, c'est-à-dire nous, nous les entraînions.

Marguerite était ravie pour miss Grey, moi pour moi-même, et M. de Lostange avait un air enchanté et insouciant que je ne lui ai jamais vu. Une fois ou deux il est retombé dans ses idées noires, mais cela n'a duré qu'un instant. Je l'ai vu, les deux fois, faire le mouvement d'un homme qui se dit : n'y pensons plus, tant

pis, arrive que pourra; et sa bonne humeur ne s'est pas démentie. Ici, le second déjeuner est le meilleur moment de la journée. D'abord, c'est l'heure où il fait toujours ou presque toujours beau; quand il pleut, c'est le soir. Puis on est affamé, on dévore, on complote pour l'emploi de la journée; on est encore tout frais, point fatigués; enfin on prend du café, on cause (le soir, on n'en prend pas).

Mon voisin de table et moi nous avons inauguré notre traité d'amitié en causant beaucoup, et avec un abandon dont je ne soupçonnais même pas le charme. Nous nous regardions dans les yeux, tout en parlant; je lisais dans les siens les plus aimables dispositions, et il me semble que les miens ne devaient pas avoir une trop méchante expression.

Je me sentais transportée, et faisais tous mes efforts pour contenir je ne sais quel besoin d'expansion.

A un moment, ç'a été plus fort que moi, et je n'ai pu m'empêcher de lui dire :

— Voyez de quoi dépend un peu de bonheur! Sans Sky qui m'a fait me retourner, nous nous quittions ennemis.

— Ennemis! vous peut-être, mais moi!..

— Vous ne m'eussiez rien laissé voir, et pour moi le résultat eût été le même.

En disant cela, j'ai rougi.

— Tandis que maintenant, a-t-il repris, nous sommes de véritables amis; les amitiés sont les fleurs de la vie. Heureux qui sait les apprécier, et aller au diable avec elles! Il y va en bonne compagnie.

— Quelle charmante idée! Comptez-vous m'entraîner au diable?

— Non... mais y aller si vous y allez!

Il y avait eu une très légère hésitation.

Je l'ai regardé sérieusement et lui ai répondu :

— Vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites.

— Mais d'abord qu'est-ce que je dis?

— Que si j'allais au diable vous y viendriez avec moi.

— Ma foi, me regardant comme damné à l'avance, et appelé à y aller tôt ou tard, j'aimerais autant y aller avec vous; je serais mieux reçu, vous devez être bien avec le diable.

— Ceci est un motif égoïste; moi je vaux mieux que vous; si j'avais un ami qui allât au diable, je serais capable d'y aller aussi, rien que pour le suivre.

— Oh! que non!

— Oh! que si; vous autres hommes, vous ne comprenez pas cela, vous êtes trop égoïstes!

Il y a eu un silence de quelques minutes, puis il a dit :

— Vous avez raison, et votre pensée était meilleure que la mienne.

— Est-ce bien vrai? Vous êtes meilleur que vous ne le laissez voir, et votre vraie pensée était peut-être celle que vous avez exprimée d'abord.

— Quelle était-elle?

— Vous le savez, pourquoi me le demander? Niez-vous que celle-là était la vraie? je vous le demande sérieusement.

Il n'a pas répondu.

— Eh bien! monsieur de Lostange? manquez-vous de franchise?

— Mademoiselle Madeleine, nos situations sont bien différentes. Vous avez, vous, le droit de dire toutes les folies qui vous passent par la tête.

— Merci du mot.

— Et de les oublier après : vos dix-huit ans...

— Pardon, dix-neuf.

— Vos dix-neuf ans ont leur privilège, tandis que mes quarante ans...

— Pardon, vos trente-sept ans.

— Soit, mes trente-sept ans, ne peuvent dire que des choses sérieuses, et qui ont leur importance et leur gravité, dès qu'à mon âge je les dis.

— Soit, mais vous ne mentez jamais. Oui ou non, votre première pensée était-elle la vraie?

— Je ne puis vous répondre.

— Dites-moi que vous ne pouvez pas me répondre parce que vous n'êtes pas sûr que ç'ait été la vraie. Si vous me le dites, je vous croirai.

— Je vous le répète, je ne puis pas vous répondre.

— Oui, mais vous ne pouvez pas me dire ce que je vous demande, donc votre première pensée était la vraie; mais vous ne voulez pas en convenir à cause de son importance.

Il s'est mis à rire et m'a répondu :

— La peste soit du petit docteur! Je vous disais que vous deviez être bien avec le diable, je me trompais; vous êtes le diable lui-même.

— Et vous me ferez combien de révérences, seigneur? Deux, trois, quatre?

— Giroflé, girofla!

— Justement.

Nous venions de rire, d'escarmoucher; cependant je n'étais pas contente. Je me suis pour ainsi dire recueillie, et lui ai dit d'un air fort sérieux :

— Ne parlons plus, ne plaisantons plus ainsi, monsieur de Los-

tange; je n'aime pas ce ton, ce n'est pas celui qui doit prévaloir entre nous.

— Pourquoi?

— Il me semble que nous profanons notre amitié.

Il est devenu songeur, et machinalement, il a regardé les roses que j'avais dans les cheveux. C'est Marguerite qui les y avait piquées elle-même ce matin en me disant : « — Garde-les, elles te vont bien. » Puis il m'a dit :

— Peut-être vous avez raison.

J'avais suivi son regard, et j'ai fait une sottise.

— Si je vous offrais une rose, l'accepteriez-vous?

Il a pâli; et j'ai revu cette fameuse contraction de sourcils que j'avais remarquée le jour de l'accident de Marguerite.

Il a hésité un instant, puis d'un ton très froid :

— Je l'accepterais naturellement, mais j'aimerais mieux que vous ne me l'offriez pas.

— Pourquoi?

— Parce que vous n'avez pas à m'offrir de roses.

— Pourquoi, si cela vous faisait plaisir?

— J'aurais plaisir de la jolie fleur, et déplaisir de vous voir me l'offrir.

— Est-ce qu'on ne peut pas offrir une fleur à un ami?

— Oui, à un ami ordinaire.

— Mais non pas à un ami extraordinaire. Vous êtes donc un ami extraordinaire?

— Mais c'est vous, je vous assure, mademoiselle, qui êtes une amie extraordinaire!

— Il me semble, comte de Lostange, qu'on peut impunément, avec vous, être une amie extraordinaire.

— Je l'espère, mademoiselle.

— Et moi, j'en suis sûre!

— Tant mieux!

Puis brusquement :

— Au fait, mademoiselle, pourquoi êtes-vous mon amie?

Je l'ai regardé bien dans les yeux : il me semblait que mon âme tout entière avait passé dans mon regard.

— Parce que vous êtes bon!

Il a eu un regard qui m'a été au cœur, et d'une voix très douce :

— Je vous remercie, c'est la récompense de ma vie que vous me donnez.

J'étais profondément émue et je lui ai dit, tout naïvement, comme je le pensais :

— Cette rose offerte vous a déplu, mais j'avais cru lire dans votre

regard que vous la désiriez, et je n'ai pas réfléchi; je n'ai vu qu'une chose : que je pouvais vous faire un petit plaisir.

C'était dit si simplement qu'il m'a crue de suite; il a eu un aimable regard et m'a dit :

— Vous êtes bonne!

— Pensez-vous vraiment ce que vous venez de dire, monsieur de Lostange?

— Très sincèrement.

— Alors, moi aussi, j'ai à vous remercier, car vous venez de me donner la récompense de tous mes efforts!

— Vous avez donc fait des efforts?

— Oui, de très grands! pour devenir vraiment bonne, afin que les gens pour qui j'ai une haute estime n'aient plus le droit de penser, de dire, que je suis une petite créature sans cœur. Ne m'interrompez pas, comte de Lostange, jamais pareille occasion ne se représentera peut-être, car jamais je n'aurai plus le courage de vous parler comme je le fais en ce moment. Laissez-moi m'expliquer à cœur ouvert.

Avec mes airs mondains, je suis une véritable enfant, pour tout le monde, mais surtout pour une organisation forte, pour un esprit sérieux comme les vôtres. Acceptez-moi telle quelle : laissez-moi être une enfant avec vous; j'y trouverai une grande douceur, et, si vous le voulez, un grand profit. Ne m'accordez aucune importance, traitez-moi en enfant, traitez-moi comme vous traitez Marguerite, et accordez-moi un peu de ce bon vouloir que vous lui portez; mon amour-propre n'en sera nullement blessé; je ne suis pas une sotte; ma raison vous en remerciera, et mon cœur sera d'accord avec ma raison. Allons, monsieur de Lostange, ayez un bon mouvement, n'hésitez pas, ne me refusez pas!

Je suis sûre que mes regards avaient une singulière éloquence : je lisais sur son visage une bien réelle émotion, et cependant il ne répondait pas. J'ai poursuivi :

— Puis-je vous le demander autrement? N'est-ce pas assez humble?

Il a eu un mouvement de vraie indignation.

— Ah! pour qui me prenez-vous!.. Mais, vous ne savez pas ce que vous me demandez!

— Si, je le sais, c'est pour cela que j'insiste; je vous le demande au nom, — au nom de Marguerite!

Il s'est redressé comme un pur-sang sous l'éperon, puis :

— Je ne peux plus refuser. Quelque chagrin, quelque mal qui puisse en résulter pour moi, j'accepte. Maintenant, parlons d'autre chose!

Et comme je ne répondais pas :

— Tenez, mangeons, disons des folies; il le faut, j'en ai besoin.

— Cependant, c'était si charmant de causer ainsi!

— Non, il le faut!

— J'obéis.

Et j'ai trouvé plaisir à cette obéissance. Nous n'avons plus causé que de futilités.

On était si occupé de la grande nouvelle du jour et de l'expliquer aux autres, — j'entends miss Grey et Marguerite, avec la marquise et maman, auditeurs bienveillans, — que personne n'avait fait attention à notre conversation, et que même le déjeuner s'était prolongé plus que d'habitude.

Dans le salon, c'est une mêlée : les chiens mêmes, à mon intercession, y ont accès maintenant. Comme il faisait beau, on a expédié le café; Jules de Puisaye est parti comme d'habitude au fumoir, et le frère aîné, après avoir fait justice du café et de plusieurs verres de liqueur, a passé par l'antichambre pour prendre sa canne et son chapeau. J'avais trouvé un prétexte à suivre Marguerite qui y va toujours pour les lui donner. Elle les tenait déjà, et quoique j'eusse voulu absolument servir à quelque chose, volonté stérile : il n'y avait rien à faire, et j'étais réduite au rôle du quatrième officier de Malborough, quand Marguerite en a eu l'intuition et m'a dit :

— Tiens, je ne suis pas jalouse, prends la canne.

Marguerite lui a remis son chapeau, moi je lui ai tendu sa canne qu'il a prise en riant; Marguerite, elle, ne s'étonne de rien ; tout cela lui paraît fort naturel; c'est le contraire qui lui semblerait étonnant.

Elle a eu, comme d'habitude, pour salaire, un bon baiser sur le front.

Moi (il faut bien que je me l'avoue, puisque je l'ai pensé) j'aurais voulu avoir le droit de tendre mon front! J'ai eu une cordiale poignée de main.

Mais l'enragée Marguerite n'a pas été satisfaite; elle m'a saisi la tête à deux mains, et donné un baiser sonore sur la joue en disant :

— Par délégation souveraine!

A ce coup j'ai rougi jusqu'aux yeux, et n'ai pu m'empêcher de trouver que Marguerite allait bien loin : tel a paru être aussi l'avis du frère qui a rougi également et est parti en disant, moitié rire et moitié mécontentement :

— On n'a jamais rien vu de pareil!

Rien à dire, du reste, de la journée, si ce n'est dîner gai, soirée

agréable. A présent, je tombe de sommeil; je ne veux plus penser à rien : bonne nuit.

6 septembre, 6 heures du soir.

Je me suis réveillée vers cinq heures. Les moineaux piaillaient dans les marronniers, et une bande d'or du soleil se jouait sur les rideaux de mon lit. Je me suis levée pour pousser complètement mes volets, et voyant l'heure, me suis accordé un bon moment de flânerie : les bras derrière la tête, les yeux au plafond, j'ai délicieusement rêvassé. Délicieusement, c'est-à-dire pendant le premier quart d'heure, car au fur et à mesure que les brouillards du sommeil se dissipaient, le sentiment de la réalité se dégageait de plus en plus nettement et me rendait fort soucieuse. Hier au soir, déjà, je récapitulais avec frayeur la journée passée; aujourd'hui c'est bien pis. L'excitation, la fièvre d'une nuit d'insomnie, d'une journée d'émotion, ont disparu, et avec mille fois plus d'inquiétude qu'hier au soir, je me demande : est-ce bien moi qui ai fait tout cela? Comment ai-je pu sans lutte, sans résistance, en arriver là, et tout naturellement tenir une conduite dont, en tout autre circonstance, l'idée seule m'eût fait bondir? Me voici en présence de lui, de maman, de Marguerite. Que doivent-ils penser?

Marguerite, encore, cela m'est égal : pour elle, son frère est un Dieu. Mais maman? Pour la première fois, j'ai un secret pour elle : et si elle m'interroge? Plus de faux-fuyant : un mensonge est une bassesse dont, grâce à Dieu, je suis incapable, et il va falloir avouer mes équipées. Quelle semonce! Et au bout de la semonce, peut-être notre départ...

Maintenant, maman m'interrogera-t-elle? Elle est souvent distraite : hier, au déjeuner, elle et la marquise étaient toutes à miss Grey et à ses projets d'avenir, et Jules de Puisaye était comme perdu au milieu de leur conversation.

Il n'y avait vraiment que Marguerite qui, je l'ai vu après, avait suivi, avec des yeux pétillans de malice, les savantes manœuvres oratoires de son frère et de moi.

De là, l'idée de me céder la canne. Maman, elle, n'a rien remarqué, je le crois bien. Elle a fait ensuite avec la marquise une longue promenade, et est rentrée brisée. Autre raison pour qu'elle ne pense pas à me rien demander.

D'ailleurs, depuis que nous sommes ici, étant donnée la grande liberté dont on jouit à la campagne, et surtout la si haute, si parfaite honorabilité des gens chez qui nous sommes, maman s'est

un peu accordé, en ce qui me concerne, ce que les braves gens appellent « campos. »

D'abord, elle n'a pas hésité un instant à me permettre d'avoir une chambre seulement au-dessus de la sienne, à côté de Marguerite. Ensuite, il faut bien que je m'avoue à moi-même qu'il ne lui déplaît pas trop, momentanément, d'être un peu relevée de l'obligation où elle est à Paris de s'occuper constamment de moi et de m'accompagner partout. Maman est une bonne mère dans la force du terme, et qui prend grand soin de moi sous tous les rapports ; mais elle n'est plus jeune, et son embonpoint, qui depuis quelques années a fort augmenté, la gêne pour sortir avec moi. Je suis jeune, bonne marcheuse, j'ai besoin d'exercice; maman sent tout cela, et, d'autre part, elle déteste de me laisser sortir à Paris avec la femme de chambre, quoique Zélie soit à la maison depuis vingt ans et que sa tenue soit parfaite. Il en résulte que maman se dévoue toujours, et je sens que la plupart du temps, c'est pour elle une corvée : aussi, très souvent, je l'assure que j'aime beaucoup à prendre la voiture avec elle, et à descendre au bois faire un peu d'exercice : et, de vrai, il n'en est rien.

Maman, ici, se donne à cet égard de véritables vacances, et ne se fait pas prier.

Puis, à se trouver toujours les deux mêmes personnes ensemble, il y a des momens où l'on n'a pas grand'grand'chose à se dire : or, sans compter M. de Lostange, qui est tout à fait un favori, la marquise, le marquis, qui est avec maman aussi causeur qu'il peut l'être, et miss Grey sont des diversions nullement désagréables; maman en jouit avec plaisir et sans le moindre remords, ce qui est bien naturel, pauvre maman, et moi, d'autre part, j'ai un peu de liberté, ce que je ne déteste point.

Conclusion, maman se relâche presque complètement de la surveillance de Paris, et jusqu'ici mes passes d'armes avec M. de Lostange l'ont assez peu préoccupée. Deux ou trois fois j'avais éveillé son attention en parlant de lui. Je n'y suis plus revenue, et en ce moment, il semble qu'elle l'ait oublié.

Je crois donc pouvoir ne m'attendre à aucune question : dont Dieu soit loué.

Mais lui, que j'ai poussé dans ses derniers retranchemens jusqu'à ce qu'il m'ait eu promis ce que je voulais? Le matin, il m'avait déjà surprise toute fondue en pleurs. Puis je lui avais offert sottement cette rose (qui est là, par parenthèse, je l'ai conservée), ce qui m'avait valu l'humiliation d'un premier refus. C'était vraiment bien assez, et il a fallu que je m'en attire à peu près un second en lui demandant, avec la dernière insistance, une amitié tout à fait confiante!..

Maintenant, à bien réfléchir, il n'a pas été lui-même sans quelque faiblesse que son émotion trahissait, et s'il est juste, il m'excusera. Comme il a pâli quand je lui ai offert cette rose! A coup sûr, ce n'est pas naturel. Au fond, je crois qu'il trouve autant de plaisir que moi à cette amitié. Seulement, il est plus ferme, — il sait se faire désirer; c'est sa tactique.

Non! non! Mille fois non! Quelle pensée indigne! Je lui en demande pardon du fond du cœur.

Il obéissait à un sentiment de délicatesse, de loyauté, ayant affaire à une jeune fille. Une hypothèse absurde: si ç'avait été maman, au lieu de se faire arracher cette amitié, il l'eût offerte avec empressement, en trouvant, pour cela, les paroles les plus flatteuses, les plus courtoises. Personne au monde n'est moins capable d'abuser : au contraire, car le fond de son caractère, c'est une complète générosité ; il est toujours prêt à s'oublier pour les autres, et cela lui semble tout naturel.

En vérité, je suis une méchante fille d'avoir eu cette vilaine pensée; bien plus, une égoïste. N'a-t-il pas dit : « J'accepte, quelque chagrin qui en puisse résulter pour moi! » J'aurais dû l'arrêter, et j'ai persisté, j'ai eu l'égoïsme d'accepter!

Et c'est honteux à dire, je n'éprouve aucun remords, pas même un léger regret; je me sens heureuse au milieu de mes inquiétudes, et disposée à tout voir sous des couleurs nouvelles, riantes. Le ciel me semble plus beau, la campagne plus charmante, les fleurs plus parfumées. Hier, à propos de fleurs, Spring m'a paru un amour de chien!

Quand je dis que je n'ai aucun regret, si, de sang-froid, je rougis de moi; puis cela passe, ou s'embrouille dans mon esprit, et ce qui surnage à tout, c'est un inexplicable sentiment de bonheur!..

Maintenant, comment va se passer la journée? Comment surtout va se passer la matinée?

Je vais aller d'abord comparaître, c'est-à-dire me présenter, devant maman. Voilà l'épreuve redoutable: si j'en sors indemne, j'aurai courage pour le reste. Donc, en avant... c'est-à-dire en bas! Et je me suis levée, habillée, et suis allée réveiller et embrasser maman; elle était, m'a-t-elle dit, moulue d'hier; elle ne pensait qu'à sa fatigue et ne m'a pas fait une question. Je suis partie très rassurée.

Il n'y avait personne au jardin.

Cependant je ne sais quel pressentiment me disait que M. de Lostange n'était pas loin; il est arrivé, en effet, au bout d'un instant : salut charmant, figure souriante; pas l'air de se souvenir de quoi que ce fût. J'ai été tout de suite à l'aise, trop à l'aise même; comme on n'est jamais satisfait, j'aurais voulu que lui-

même fût moins naturel, qu'il « ne pût pas s'empêcher de faire allusion à hier. »

Causé de sujets indifférens. Premier déjeuner rapide, mais très gai.

A midi, conversation générale : de temps en temps un aparté avec M. de Lostange qui a parlé voyages; par suite, rien qui prêtât à la plus petite intimité de causerie.

Après le séjour obligé au salon, je guettais le moment de son départ. Que devais-je faire ?

Faire comme hier ou cesser ouvertement ? Ou avoir l'air de ne pas m'apercevoir de son départ ? Pas ce dernier moyen ; c'était un demi-mensonge en action. J'étais fort perplexe : il m'a lui-même tirée d'embarras. Après le nombre réglementaire de verres de liqueur, eau-de-vie, etc., il s'est levé et a dit à sa sœur :

— Perle, apporte-moi mon chapeau et ma canne, je sors par ici.

Et il s'est mis à regarder ou plutôt à montrer à maman un album. Comme l'examen ne finissait pas, il a ajouté :

— Mets cela sur la table, mignonne, en attendant.

J'étais tirée d'embarras et, chose incroyable, je n'étais pas contente. J'aurais voulu aussi qu'il désirât, « qu'il ne pût s'empêcher de désirer » que je lui tendisse encore sa canne.

Au lieu de cela, ce naturel, cette façon de tourner si simplement la difficulté, m'ont mise de mauvaise humeur. Je laisse aux siècles futurs à décider si j'ai eu raison.

Quoi qu'il en soit, le dépit a fait travailler mon imagination, et je me suis dit que s'il tenait si peu à recevoir sa canne de moi, je lui prouverais que je valais mieux que lui, et que je tenais fort, moi, à la lui remettre.

Au couvent, j'avais traduit, en vers assez faciles, quelques passages de Milton ; j'ai eu trois minutes pour préparer mon impromptu, et lorsque, l'album vu, il a gagné la table à grandes enjambées, j'y suis arrivée bonne première, et saisissant la canne, une canne des Highlands, j'ai fait une vraie révérence de menuet, une révérence d'appartement du grand temps, et lui ai dit :

> Daignez, Seigneur, daignez de cette faible main,
> Contre les feux du jour accepter ce gourdin !

La rime n'est pas riche, mais...

Il m'a interrompue.

— La chute en est jolie... élégante, admirable !..

Tout le monde s'est mis à rire.

Il a embrassé Marguerite, puis il m'a dit :

— C'est le sentiment qui est tout. Ne pouvant désarçonner deux ou trois tenans en votre honneur, daignez, dame, me permettre de vous presser la main.

Ainsi a été fait. En somme, je triomphais. C'est ainsi que l'a compris Marguerite qui m'a dit tout bas :

— Tu as positivement le diable au corps !

C'était vrai ; en un instant, toutes mes belles résolutions de ce matin s'étaient envolées, et moi-même, je me sentais le diable au corps, une force incroyable, une audace sans bornes. La journée a été nulle, l'après-midi aussi, dont j'ai passé la dernière partie à faire une toilette de quelque effet, car il y a ce soir un grand dîner. Tantôt, j'ai traversé la salle à manger par hasard : j'ai vu le futur champ de bataille ; six à sept verres. Dieu sait ce que l'on va boire ; on attend dix invités.

2 heures du matin.

Ce soir, le dîner a été fort brillant ; il était arrivé de nouveaux convives, et nous étions vingt-deux à table.

M. de Lostange a été d'une humeur charmante, il a causé avec entrain, et a eu quelques boutades.

On demandait tout haut d'où venait cet usage de servir les femmes les premières, et s'il remontait bien loin.

— Oh ! a-t-il répondu, aussi loin que possible : au paradis. Ève y a été servie de pomme avant Adam.

Quelqu'un a ensuite parlé de combats de coqs, et a dit en avoir vu en Amérique. Il a dit y en avoir vu aussi. On demandait si le coq vainqueur tuait le vaincu.

— Sans doute, a-t-il répondu, surtout quand ce sont des bêtes de race, et je vous assure que c'est une mauvaise affaire pour le propriétaire du vaincu. Outre qu'il perd ses paris, il perd son coq, et n'a même pas la ressource de le vendre comme volaille ou d'en souper lui-même, car il est horriblement dur, comme un lièvre forcé, ou un taureau qui a fait la course.

Puis, après un instant de silence, il a ajouté d'un ton très sérieux :

— C'est ce qui fait que je ne puis pas comprendre l'anthropophagie telle que la pratiquent les cannibales. Qu'un jeune enfant bien gras, ou un missionnaire dodu, soit un morceau savoureux, cela va de soi ; mais on n'en trouve pas tous les jours, et les malheureux sauvages sont, la plupart du temps, obligés de se rabattre sur leurs prisonniers de guerre, qui mettent généralement toute la mauvaise grâce possible à se laisser prendre, et sont d'ailleurs

gens coriaces, à peau dure, n'ayant que les muscles et les os. Quelle pauvre cuisine et comme je comprends ce chef indien, parodiant, sans le savoir, le prince de Conti, et faisant, en regardant cinq ou six prisonniers qu'on amenait, cette réflexion mélancolique : « — Je parierais qu'il n'y a pas un seul de ces coquins-là qui soit tendre ! »

On a ri et quelqu'un a dit :

— En fait de cuisine, voici une sauce aux truffes exquise.

— Certes, a dit M. de Lostange, elle est fort réussie; veuillez me la passer.

Puis il a ajouté à demi-voix, en se tournant à moi de façon à ce que moi seule entende :

— Avec une pareille sauce on mangerait sa belle-mère !

C'était dit d'un ton si sérieux et avec une telle conviction, que j'ai poussé un éclat de rire.

Tout le monde en a demandé la raison.

— Ma foi, ai-je dit, c'est M. de Lostange... peut-être ai-je mal entendu.

— Non, mademoiselle, a-t-il répondu gravement, vous avez très bien entendu. Je disais simplement à mademoiselle qu'avec une pareille sauce, on mangerait ce qu'il y a de plus mauvais au monde.

— Ce ne doit pas être cela, a crié Marguerite, tu n'as pas dû le dire ainsi.

— Oh ! j'ai employé une métaphore, mais cela n'aurait plus aucune saveur ! — Et il a parlé d'autre chose.

Nous avons beaucoup causé; aucune allusion à quoi que ce soit; la réunion était très animée et le dîner s'est fort prolongé.

Il est arrivé encore du monde dans la soirée, des voisins de campagne. On a fait de la musique et ensuite on a dansé.

J'ai beaucoup dansé. Jules de Puisaye valse admirablement. Marguerite a dansé presque tout le temps. J'avais remarqué qu'elle ne valse jamais. Je lui en ai demandé la raison.

Elle a haussé les épaules et répondu :

— C'est une danse que je n'aime pas.

— Tu n'es pas comme ton frère, il valse admirablement.

— Je crois bien ! Du temps qu'il était à Vienne, quand il y avait bal à la Hofburg, une des archiduchesses le faisait toujours nommer pour valser avec elle. Mais comment as-tu pu le faire valser, il ne danse jamais ?

— Comment, mais regarde, le voilà qui danse comme un perdu !

— Lui ! Jules, tu veux dire Jules ? Moi, je parlais de mon frère aîné.

— Ah ! il danse bien !

— Je crois bien ; on ne s'en douterait pas ; il déteste la danse, il trouve cela stupide ; mais il danse si bien que j'ai entendu de bonnes danseuses dire qu'avec lui on valserait des heures sans se fatiguer.

Et, comme là-dessus on a joué la ritournelle d'une polka, nous nous sommes séparées.

Somme toute, je me couche horriblement tard, mais enchantée de ma journée.

8 septembre.

Rien d'extraordinaire hier dans la matinée et l'après-midi. La soirée devait me dédommager. Nous étions au salon. A neuf heures, on a apporté une lettre pour M. de Lostange qui, après l'avoir lue, a paru fort contrarié. A partir de ce moment, il m'a semblé que, sans en avoir l'air, il s'arrangeait pour que l'on se séparât de bonne heure. Je le sentais et n'aurais pu dire sur quoi je me fondais. Mon cœur s'est serré. J'ai voulu secouer cette impression par ce raisonnement bien simple :

— Qu'est-ce que cela peut me faire que M. de Lostange reçoive un message qui lui soit désagréable ? Qu'est-ce que cela peut me faire qu'il veuille se retirer de bonne heure ?.. Et quand il aurait le secret désir de sortir à cheval cette nuit, en quoi cela me toucherait-il ?

Le raisonnement était irréfutable, c'est pourquoi j'ai senti que je devenais tout à fait indifférente à ce qui se passait.

Un sentiment de tristesse, de chagrin, même... de profond chagrin, m'a envahie. C'était tellement visible que Marguerite m'a interpellée tout haut, et que maman s'est jointe à elle. Je suis devenue nerveuse, j'ai échaudé la table en versant le thé, j'ai renversé l'édifice des petits gâteaux secs, j'ai fait en un mot cent maladresses, c'est-à-dire trois ou quatre.

Tout naturellement, dans les momens où je croyais de n'être pas observée, je cessais de composer mon visage.

Marguerite a surpris un de ces changemens de physionomie, et s'est écriée :

— Quelle Melpomène tu fais ! Pourquoi ces airs tragiques ?

Tout le monde m'a regardée, et lui comme tout le monde ; mais il était si préoccupé que c'est à peine s'il m'a donné un instant d'attention. Il paraît que j'étais toute pâlie et que j'avais des airs désespérés.

La soirée s'est achevée : j'ai essayé des mines joyeuses plus ou

moins réussies, et j'ai poussé un soupir de soulagement en me trouvant seule dans ma chambre.

Je me sentais profondément misérable, si horriblement malheureuse que, si ce n'avait été orgueil, je me serais mise à pleurer, — à pleurer, encore et toujours !

De dormir, il n'y fallait pas songer : je me suis d'abord promenée de long en large, à mon habitude ; puis j'ai soufflé les bougies et me suis assise à la fenêtre. A minuit et demi, M. de Lostange, conduisant son cheval, a traversé la cour.

Je me suis jetée alors sur mon lit et j'ai essayé quand même de dormir : en vain. Je me suis relevée, j'ai tenté de lire : inutile ; et je suis allée me rasseoir à la fenêtre, le front sur la barre d'appui. Cette nuit m'a paru interminable : de nouveau, j'ai compté les heures.

La même bande, d'un jaune très pâle, a enfin paru à l'horizon : quelques chants d'oiseaux ont commencé à se faire entendre. J'ai fermé mes volets, et comme trois heures et demie venaient d'être sonnées, j'ai entendu des pas sur le gravier, et il a traversé la cour.

Je me suis couchée. Je crois que j'ai dormi une heure, puis je me suis levée ; j'ai descendu au jardin ; à sept heures, je suis allée réveiller maman : elle m'a dit que j'avais très mauvaise mine. J'ai prétexté la chaleur qui m'empêchait de dormir, et les cousins.

Contrairement à l'habitude de bien des châteaux, on se réunit, ici, même pour le premier déjeuner, afin, dit la marquise, d'obliger tout le monde à être matineux.

Je suis entrée dans la salle à manger d'un air très crâne. Il n'y avait que lui. Nous avons échangé quelques mots ; lui, de son ton calme, quoique très gracieux ; moi, d'une voix nerveuse. Je le regardais avec curiosité. Un peu plus de pâleur : pas d'autre signe de fatigue.

Il s'est aperçu de mon examen et m'a dit en riant :

— Quel crime ai-je commis, mademoiselle, que vous m'honorez d'une pareille attention ?

Toute mon assurance a tombé. J'ai baissé les yeux parce que j'ai senti que je ne pouvais soutenir son regard, et j'ai ébauché un rire forcé. Du reste, ce moment de faiblesse a passé tout de suite, je suis redevenue maîtresse de moi ; j'ai parlé, ri, fait belle contenance.

M. de Lostange qui, depuis notre scène au jardin, est tout à fait charmant, causant d'un ton naturel, parfois presque affectueux, sans aucune familiarité d'ailleurs, avait l'air, lui, ce matin, de très mauvaise humeur. Dès que, y ayant du monde, il n'a plus été obligé de soutenir la conversation par politesse, il n'a plus dit un mot.

Sur quoi j'ai pris l'offensive, et, avec Marguerite, nous nous sommes mises à le taquiner; maman s'est jointe à nous.

Il a eu alors fort à faire, maman et Marguerite l'accablant de reproches sur ses airs de conspirateur, sa mine d'homme absorbé dans de ténébreuses machinations. Il a, comme Job, protesté de son intégrité, et enfin, à force de taquineries, s'est mis aussi en belle humeur. J'ai été enchantée de moi, et j'ai fait, tout en causant, une énergique résolution. C'est, ou de continuer à prendre ainsi le dessus, ou de demander à maman de partir; et, si elle hésite, — ce que je ne crois pas, — de lui tout avouer.

Du reste, je suis obligée de reconnaître qu'il a l'air d'un homme profondément ennuyé, — on peut même dire d'un homme parfaitement malheureux. Après le déjeuner, il a monté à sa chambre. Marguerite voulait le suivre, mais il lui a dit tout bas trois mots que j'ai comptés et reconstitués au mouvement des lèvres : « Je vais dormir. »

Donc, bonne nuit, monsieur de Lostange, ai-je dit en moi-même, rêvez d'or.

Ma belle humeur et ma bonne contenance ont persisté tout le jour. Vers le dîner, je me suis sentie faiblir. Je crois que c'est parce que j'ai rencontré Marguerite et son frère se promenant dans le jardin. Il lui avait mis son bras autour du cou, et elle, n'en pouvant faire autant, à cause de la différence de stature, lui avait passé le sien autour de la taille.

Il avait une fleur, une capucine, à la bouche; et, tout en la mâchonnant, souriait d'un bon sourire, avec des regards affectueux.

Cette vue m'a fait mal, c'est le seul mot qui convienne; et, au lieu d'aller à eux, j'ai profité de ce qu'ils ne m'avaient pas vue pour prendre une allée détournée. J'ai envié Marguerite. Sans que, grâce à Dieu, il y ait rien à ce sentiment dont je doive rougir, je suis jalouse d'elle. Je donnerais tout au monde pour être traitée ainsi. Je n'ai même pas l'excuse de me dire que je voudrais avoir un pareil frère; non, c'est lui-même que je voudrais avoir pour frère. Quelle joie de sentir sa main s'appuyer sur mon épaule, de voir, de sentir la caresse de son regard s'arrêter sur moi, de me dire : « Je suis tout pour lui. » Enfin, il n'y faut pas songer.

Depuis hier au soir, sans que rien soit changé dans son attitude avec moi, il n'a cependant plus dans les yeux cette expression qu'il avait la veille, et qui m'électrisait.

C'est indépendant de sa volonté, mais on sent qu'il est un autre homme. Sans me vanter, pendant les deux derniers jours il semblait que j'eusse, ou que les circonstances où j'avais part, eussent tout changé pour lui. Il avait l'air d'un homme qui a respiré une bouffée de bonheur. La lettre d'hier lui a peut-être rappelé des

soucis oubliés un instant, et la chute n'en aura été que plus rude et plus profonde.

Et moi, que suis-je dans tout cela?

Une pauvre fille qui, jusqu'à ce jour, avait vécu insouciante, confiante en soi-même; heureuse d'un bonheur négatif, peut-être; — tout au moins, pas malheureuse.

Et, en ce moment, je connais des tourmens dont je ne soupçonnais pas la possibilité. A côté de la souffrance nerveuse il y a celle qui est toute morale et vient de ce sentiment que je n'ai même pas su m'envelopper de ma dignité comme d'un réseau impénétrable. J'ai été faible comme un enfant...

Et pourquoi, après tout, n'aurais-je pas été faible comme un enfant? Il y a eu de ma part comme une abnégation de ma volonté, une sorte de soumission, mais toute volontaire, et il me semble qu'une telle soumission n'est pas de celles qui rapetissent.

Si je descends en moi-même, au point de vue mondain, j'ai eu le dessous; mais qu'est-ce que le monde, et de quelle importance est son jugement? Que de fois maman ne m'a-t-elle pas dit :

« Les femmes qui prétendent que la femme est l'égale de l'homme, quand elles ne sont pas des extravagantes, sont des vaniteuses et des sottes, ou, ce qui revient au même, des parvenues prétentieuses, c'est-à-dire des personnes auxquelles ont manqué, avant tout, des traditions de famille. Il n'y a rien d'humiliant à reconnaître la vérité qui ne dépend pas de nous, mais des décrets de la Providence, et, par suite, des lois de la nature; et la vérité, c'est que l'homme, par la vigueur et l'ampleur de son esprit, par la force et la fermeté de sa raison, est supérieur à la femme.

« Cela a été reconnu chez tous les peuples; bien plus, cela a été proclamé dans le livre sacré où nous cherchons la parole, c'est-à-dire les volontés de Dieu.

« Dans toute ma vie, mon enfant, je n'ai pas rencontré une seule femme, de bon lieu ou raisonnant de bon sens, qui le niât. Mais, si nous devons reconnaître ce qui est, il nous reste une bien douce compensation, celle de nous rendre, moralement, l'égale de l'homme par la hauteur de notre dévoûment, et de donner ce dévoûment à celui-là seul que notre raison, et non notre fantaisie, juge le plus méritant. Alors il nous associe à sa vie, nous protège, et nous, nous lui payons en tendresse, en soins délicats, cette sécurité et cette protection qu'il nous donne et que nous sommes fières de lui devoir. »

Voilà les propres paroles de maman, telles qu'elle me les a répétées bien des fois.

Eh bien! si c'est la destinée de la femme en ce monde de se soumettre à celui qu'elle aime...

A celui qu'elle aime!

Est-ce là le mot qui me presse, et que, jusqu'ici, je n'ai jamais voulu m'avouer? La pensée devant laquelle je me dérobe avec frayeur?

. . . . . .

Je suis rentrée au château; j'ai cherché quelqu'un, et j'ai trouvé miss Grey. Je lui ai parlé de son mariage; j'ai forcé mon attention à suivre ses récits; je n'ai pas toujours réussi : deux ou trois fois elle s'en est aperçue, et comme ma bonne volonté était évidente, elle m'a regardée avec un étonnement plein d'intérêt, et m'a dit, avec une expression de bonté d'autant plus touchante qu'elle est très énergique et très peu expansive :

— Vous souffrez, et vous cherchez à fuir vos pensées.

Elle avait un noble regard en parlant ainsi.

J'ai baissé les yeux. L'idée de mentir ne m'est même pas venue; il y a eu un court silence, puis j'ai répondu :

— Continuons à parler de vous.

J'ai monté ensuite me préparer pour le dîner. J'ai mis une robe couleur prune qui est, à ce qu'il paraît, celle qui me va le mieux; je me suis coiffée avec un soin extrême; quelques fleurettes au corsage.

Je me suis regardée avec attention. J'étais très pâle; mais, en vérité, c'est ridicule de se dire cela à soi-même, je crois que je n'ai jamais été aussi jolie, aussi intéressante. Il me semble que tout le monde a été de cet avis à table. La figure de M. de Lostange s'est éclairée en me regardant; quelque chose de l'expression d'avant-hier y est revenu, et nous avons recommencé à nous parler en nous regardant dans les yeux.

Quel plaisir ravissant, quel charme, dans cette conversation où le vrai langage n'était pas dans les quelques mots, parfois sans suite, prononcés par les lèvres, mais dans la seule expression des regards! Et que de choses ils disaient!

Il y avait dans les siens je ne sais quoi de tutélaire, de bon et en même temps de contenu : dans les miens, il me semble que, de nouveau, toute mon âme était passée, et qu'elle se donnait à lui comme une âme d'enfant!

Après le dîner, causerie. La conversation était générale : on parlait des qualités nécessaires dans la vie, à notre époque de culture affinée, de la manière de connaître les caractères, etc. Naturellement, chacun avait sa prédilection ou son système, et comme, à propos des femmes, nous n'étions pas d'accord, maman a dit : — Il faut demander cela à M. de Lostange, — et elle l'a interpellé :

— Monsieur de Lostange, que faut-il faire pour connaître une femme?

Il était assez près de maman, dans un coin, en train de feuilleter une *Revue*. Il a levé la tête et s'est mis à rire :

— Rien, madame. Se recommander à Dieu et mettre tout son espoir à sa miséricorde.

Maman n'a pas pu s'empêcher de rire.

M. de Lostange a ajouté :

— Je ne vois rien de plus à faire... Si, — je puis ajouter un second conseil à celui-ci, — c'est de se défier particulièrement d'une femme sans défauts.

C'est, de toutes, la plus dangereuse, car elle a des défauts comme les autres ; elle est plus fausse et dissimule mieux, voilà tout! Peut-être même en a-t-elle plus que les autres, ce qui a éveillé son attention sur la nécessité de les cacher, et l'y a rendue si habile qu'elle semble parfaite.

— Et, maintenant, a dit maman, l'homme, ce résumé de toutes les perfections de ce bas monde, que faut-il faire pour arriver à le connaître?

— Madame, le voir successivement chez le coiffeur, à la salle d'armes, et à la chasse.

— Pourquoi ces trois fois?

— Pour constater, chez le coiffeur, à quel degré de fatuité stupide, de ridicule prétention et de honteuse coquetterie, il peut tomber; pour apprendre à la salle d'armes à quel point il peut être déloyal, de mauvaise foi, de détestable caractère, non-seulement sans générosité, mais même sans délicatesse; et pour voir enfin, à la chasse, qu'à tous ces agréables défauts il faut encore ajouter l'égoïsme, la grossièreté, la vantardise, et, au besoin, le mensonge.

— Allons, il n'y a rien à dire, vous êtes impartial ; mais, pour en revenir aux femmes, j'avais encore quelque chose à vous demander,.. je ne sais plus,.. ah! c'est cela! — Quelles qualités vous semble-t-il qu'on puisse exiger d'une femme?

— Morales ou physiques, madame?

— Les deux...

— Eh bien! madame, comme qualités physiques, une légère odeur de poudre d'iris.

— Bien. Et comme qualités morales?

— De jolis ongles et des cheveux un peu ondés.

— Rien d'autre?

— Non, madame.

— C'est très flatteur!

— Trouvez-vous que je sois trop exigeant?

— Vous ne l'êtes pas assez, monsieur!

Et maman, mécontente cette fois, s'est levée et est allée s'asseoir près de la marquise.

M. de Lostange l'a suivie des yeux, puis il s'est décidé à quitter son coin : il s'est levé, et avec les allures d'un animal engourdi, a pris une chaise et est allé se planter juste devant maman qui n'a pas daigné tourner la tête, et... un instant après, riait à son ordinaire.

Il a le don de faire rire maman, ou plutôt il l'a ensorcelée.

Pendant ce temps, je disais à miss Grey :

— Il n'y a pas à se le dissimuler, M. de Lostange a les femmes en horreur!

— A une époque où je le connaissais encore fort peu, a répliqué miss Grey, je lui ai dit la même chose. Il m'a répondu simplement : « Pardonnez-moi la vulgarité de la comparaison, mais direz-vous que j'ai le vin en horreur, parce que je n'aime que le bon et déteste le mauvais? » J'ajouterai que peu d'hommes comptent autant d'honorables amitiés de femmes que lui. Au reste, rien qu'ici, et en laissant de côté, naturellement, le culte qu'il a toujours eu pour sa mère, vous voyez ce qu'il est avec Mme de Sommers, avec sa sœur, avec moi, et dans quelque temps, vous pourrez juger par vous-même, de ce qu'il est avec Mlle Paumier, et avec une simple servante, mais qui l'a élevé.

— Mais, en résumé, que pense-t-il des femmes?

— Ce qu'Ésope pensait de la langue.

. . . . . .

A dix heures, tout le monde a remonté ; M. de Lostange seul est resté à finir sa *Revue*.

Je suis entrée dans la chambre de Marguerite ; nous avons flâné, causé ; enfin, j'ai allumé ma bougie et passé chez moi.

Avant de commencer à me déshabiller, j'ai, comme tous les soirs, vidé la poche de ma robe que j'accroche dans l'entrée pour la femme de chambre. Je me suis aperçue que je n'avais plus mon mouchoir et me suis rappelé de l'avoir laissé dans le salon près du piano. C'est un superbe mouchoir de batiste, bordé de point d'Alençon, et qui vient de la grand'mère de mon père, qui était à Mme de Penthièvre. J'y tiens énormément et le prends bien rarement.

Quoique les domestiques ici soient très sûrs, on pourrait le déchirer, que sais-je ; j'avais pris ma bougie, mais j'ai vu que tout était éclairé, et j'ai descendu très vite.

La porte du salon n'était pas complètement fermée ; je n'ai eu qu'à pousser. Mon pauvre mouchoir n'était plus sur le casier.

Le cœur m'en a battu. J'ai regardé de tous les côtés : rien. A tout hasard, je me suis dirigée vers le petit salon, et j'allais franchir le seuil, quand j'ai vu que M. de Lostange était encore là.

Assis devant la table, la lampe l'éclairait en plein et je le voyais très bien de profil.

La *Revue* était devant lui, mais il ne lisait pas et contemplait mon mouchoir qu'il tenait sous la lumière.

De temps en temps il le portait à ses lèvres et le respirait avec force : son œil alors se perdait dans le vague. Plus absorbé que d'habitude, les sourcils froncés, l'air fort sombre, chaque fois qu'il sentait ce mouchoir, sa figure s'éclairait ; on eût dit qu'une pensée heureuse, une pensée rafraîchissante pour dire ainsi, traversait son esprit.

Toutefois, cela n'a pas duré longtemps : c'était trop beau. Brusquement il a haussé les épaules, jeté mon mouchoir sur la causeuse comme une loque indigne, mis les mains dans ses poches, et, se renversant dans son fauteuil, s'est mis à siffler un air anglais que je connais bien, l'air du *Horn-Pipe*.

J'en avais assez vu pour mon amour-propre. J'ai remonté chez moi, sonné et dit à la femme de chambre d'aller chercher mon mouchoir, qu'elle m'a rapporté empestant le cigare, fruit des contemplations de M. de Lostange.

9 septembre.

Ce matin, j'avais une mine de déterrée ; je me suis redonné un peu de couleurs à force d'eau froide. La matinée comme tous les jours.

Aujourd'hui est arrivé le fameux cousin Harry. Miss Grey est allée le chercher à la gare. M. de Lostange a voulu que personne ne l'accompagne et ne trouble les premiers momens du revoir. Le cousin Harry a été admirablement reçu au château. C'est un grand, je dirai même un beau jeune homme d'une trentaine d'années, de physionomie bien anglaise, avec le teint hâlé, des cheveux noirs bouclés, de longues moustaches, des dents superbes, et des yeux bruns bien francs, bien ouverts, qui, dans un moment de danger, doivent avoir une singulière énergie.

Lui et M. de Lostange se sont abordés à l'anglaise, d'une façon toute caractéristique. Ils sont allés droit l'un à l'autre, et se sont donné une poignée de main à se disloquer l'épaule :

— Comment allez-vous ?

— Tout à fait bien : si heureux de vous voir !

— Et moi aussi. J'ai tant entendu parler de vous !

— Moi aussi.

Rien de plus. C'était dit en anglais. Les deux physionomies brillaient d'une expression de mâle cordialité. Voilà deux hommes qui s'apprécient : je jurerais qu'ils sont maintenant des amis pour la vie.

M. Harry Wentworth a apporté des cadeaux pour tout le monde. Pour M. de Lostange, une peau de tigre royal : l'animal était énorme : la tête est effrayante et magnifique. Comme c'est lui-même qui l'a tué, cela donne au présent un certain caractère.

M. de Lostange, en apprenant ce détail, voulait refuser : il se sentait gêné.

Miss Grey est intervenue en lui disant : — Il est si heureux de vous l'offrir !

— Cela, vous le savez ! a dit simplement son cousin. — Il n'y avait plus moyen de refuser.

Miss Grey est tout à la fois très heureuse de la présence de son cousin et très fière de lui, et c'est bien naturel.

Après les premiers momens d'effusion et tandis que M. de Lostange installait M. Wentworth, elle a redescendu et est venue me chercher au jardin où je flânais, en désœuvrée peut-être pas très gaie.

Elle m'a remis un petit écrin contenant une pierre précieuse indienne dont elle m'a dit le nom, et qui est très joliment montée en broche.

En me la présentant, elle m'a dit : — Permettez-moi de vous l'offrir comme un souvenir de notre trop courte liaison. On prétend que cette pierre porte bonheur. Vous m'écrirez, n'est-ce pas?

Miss Grey avait cette même jolie expression du regard que je lui avais vue il y a quelques jours.

J'étais émue : j'ai dit je ne sais quoi, puis j'ai passé mon bras sous le sien que j'ai serré avec énergie. Elle a ajouté :

— Nous sommes bien égoïstes dans notre joie !

J'ai changé la conversation et nous avons causé de choses indifférentes.

Après le déjeuner de midi, on a fait en masse une excursion pour montrer les environs à M. Wentworth. On va organiser pour lui quelques parties de chasse ; en un mot, lui faire les honneurs. Il part dans trois jours, — miss Grey probablement à la fin du mois. Maman a déjà lancé quelques mots relativement à nous, mais c'est un sujet qu'il ne lui est pas permis d'aborder, et la marquise elle-même entend nous garder encore. Le commandant Paumier et sa sœur arrivent la semaine prochaine, et le baron d'Helfaërt dans les premiers jours d'octobre.

Dîner fort gai. M. Wentworth a été placé entre sa cousine et Mar-

guerite. Il parle couramment le français. M. de Lostange a fait servir des vins généreux : il est, au besoin, gros buveur, et M. Wentworth a une tête d'Anglais, capable de tout porter sans broncher.

On a bu largement, et, à la fin du dîner, les petits yeux éteints de M. de Puisaye s'étaient allumés, au grand mécontentement de la marquise. Jules de Puisaye était tout à fait lancé, et disait mille folies. On a dansé et valsé. Jules de Puisaye, cela va de soi, a dansé, et le frère aîné lui-même s'est humanisé à valser.

Il est certain qu'il valse bien, d'après ce que j'ai pu voir, car c'est Marguerite qu'il a fait danser. Naturellement, j'étais échue à Jules de Puisaye.

En commençant ce journal, je me reprochais de ne parler que de deux ou trois personnes : maintenant, c'est encore plus simple, et je m'aperçois que je ne parle plus que de M. de Lostange !

Si discrète, si délicate même que soit la conduite de miss Grey avec moi, je crois bien que mon secret ne m'appartient déjà plus : elle paraît l'avoir deviné. Malgré tous mes beaux raisonnemens d'hier, il n'y a qu'une expression pour caractériser un tel état de choses : c'est humiliant ! Il me semble, par parenthèse, que j'ai pris aussi ma part des libations du dîner, car je me sens une vigueur inconnue, et, s'il faut le dire, en la durée de laquelle je n'ai pas grande foi. Quoi qu'il en soit, il faut que cela ait une fin, et j'ai bien envie de demander à maman de partir, moi qui étais si heureuse de rester. Cependant, je ne veux pas partir ainsi : il faut me relever avant, glorieusement si c'est possible ; faire preuve de dignité, d'indifférence. Ah ! si je pouvais faire croire que je m'occupe de quelqu'un d'autre ! Mais de qui ? Il n'y a que Jules de Puisaye, et celui-là ne demanderait pas mieux. Est-ce bien ce que je ferais là ? Quel mal y a-t-il ? Cela arrive tous les jours ; d'ailleurs, si j'allais me prendre réellement d'intérêt pour lui ? Il a une jolie figure, l'air bien plus jeune que son frère, et sans cet aspect glacial, ce front de prince de l'indifférence. Il a le plus charmant caractère, et avec la moitié de ce que j'ai dit à son aîné, il y a longtemps qu'il serait à mes pieds.

Mais, « lui, » qu'en pensera-t-il ? Que je suis une écervelée ou une coquette ? Il faudrait y mettre un peu d'adresse et que cela se fît peu à peu. C'est possible, et, avec de la volonté, je puis, je dois réussir !

C'est décidé ; allons, sire de Lostange, je vais tâcher de vous montrer qu'on peut vous oublier, et ceci dit, bonsoir !

« A l'ombre de tes ailes ! »

Folle que je suis ! Comme c'est le moment de songer à cela ! Je ferme mon cahier.

10 septembre.

J'ai à peine, à table, parlé à M. de Lostange, qui n'a pas paru s'en inquiéter autrement. En revanche, j'ai plusieurs fois arrêté mes yeux sur ceux de Jules de Puisaye. Au sortir de table, dans le jardin, il s'est approché de moi ; nous avons causé. J'ai essayé de m'intéresser à ce qu'il disait et j'y ai presque réussi. Marguerite s'est mise de la partie. J'ai vu miss Grey me regarder à plusieurs reprises ; je n'en ai pas tenu compte. Je me suis forcée à rire, j'ai eu l'air très gai.

Rien de saillant dans la matinée. Au second déjeuner, même tactique de ma part.

M. de Lostange a semblé étonné et m'a parlé plus que d'habitude. J'ai profité de mon avantage et j'ai tenu bon ; mais je crois que j'ai fait fausse route en exagérant, car, au salon, il ne s'est plus du tout occupé de moi ; mais comme j'étais en pleine conversation avec son frère, j'ai surpris son regard fixé sur nous, et je dois m'avouer que ce regard était fort moqueur. Du reste, il a détourné les yeux de suite, et quelques occasions s'étant présentées de m'adresser la parole, il l'a fait d'un ton parfait, sans aucune apparence de dépit, comme sans indifférence affectée, en un mot, de son ton habituel, sans rien de changé dans son attitude.

Ceci semble indiquer qu'il m'a devinée et qu'il entend ne tenir aucun compte de la manœuvre. Je suis furieuse et décidée à pousser la chose jusqu'au bout. D'autre part, je commence à trouver Jules de Puisaye beaucoup moins ennuyeux, et lui semble si enchanté de l'attention que je lui accorde, que sa joie fait plaisir à voir. Cela me distrait de causer avec lui ; il a de jolis yeux et des airs ravis en me parlant qui sont une compensation pour mon amour-propre. De plus, si la vie est un combat, j'ai le droit de me défendre, que dis-je, — d'attaquer à mon tour et ma petite « flirtation » avec Jules de Puisaye est un des épisodes de la grande bataille générale, il me semble du moins. Et, pourtant, malgré moi, il y a des momens où j'ai des scrupules. Supposons que ce pauvre Jules prenne cela au sérieux, n'aurai-je pas des reproches à me faire ? S'il allait être malheureux ? Bah !.. est-ce qu'on est malheureux aussi facilement ! Cependant,.. être malheureux, souffrir,.. passer par toutes les angoisses !..

Allons, je suis bien sotte d'avoir des scrupules là où d'autres n'en auraient pas !

J'étais montée chez moi : j'ai choisi dans mes bijoux une assez jolie bague pour l'offrir à miss Grey ; j'avais l'écrin, heureusement.

Miss Grey n'était pas en bas : je suis allée à sa chambre pour la première fois. Elle était en train d'écrire à son père. J'ai regardé avec plaisir la façon dont cette chambre est arrangée. Sur une console, sur la cheminée, au mur, des portraits; dans le cadre de la glace, des cartes de Noël; partout, de jolis souvenirs du *home* paternel; et, bien en évidence sur la table, une grosse Bible. J'ai dit en riant : — « Si le diable vous prend, ce ne sera pas faute de préservatifs. »

Elle a rougi légèrement et m'a répondu avec douceur, mais d'un ton sérieux, je dirai même ferme, dans sa politesse : — La reine dit que c'est là la grandeur de l'Angleterre; je trouve que la reine a raison.

Je n'ai plus eu envie de rire, et j'ai rompu les chiens en lui offrant ma bague.

A ma grande surprise, elle l'a presque refusée. Elle semblait gênée, non de la valeur du présent, qui est peu de chose, mais par une arrière-pensée que je ne pouvais démêler.

J'ai dû insister beaucoup, et j'ai été forcée de constater que le présent était accepté sans plaisir, à regret.

Je lui ai dit :

— Je ne puis, comme vous, dire que cela porte bonheur, mais du moins c'est offert avec plaisir.

— Et reçu de même.

— Pourquoi donc teniez-vous à m'offrir quelque chose portant bonheur?

— Pour aucune raison particulière. On offre souvent de ces sortes de choses.

Je l'ai regardée en face :

— Vous n'êtes pas sincère, miss Grey!

— Ni vous non plus, mademoiselle de Sommers!

La colère m'a monté à la tête, et j'ai littéralement toisé miss Grey.

Il n'y avait aucune impolitesse, aucun mauvais vouloir dans son regard. Ce regard était grave, presque triste.

Ma colère a tombé comme elle avait monté, et je me suis sentie fort sotte. Elle a eu pitié de mon embarras et m'a parlé de niaiseries. Malgré tout, je suis partie mécontente. Il est évident que miss Grey, elle aussi, a deviné ma manœuvre et qu'elle me blâme, ce qui me met dans une sorte de rage. Sous prétexte qu'elle est fille d'un clergyman, miss Grey entend-elle me faire des prêches? Me prend-elle pour Marguerite ? J'ai remonté chez moi de très mauvaise humeur. J'ai rangé mes chiffons pour calmer mes nerfs, c'est-à-dire j'ai tout mis sens dessus dessous, puis je suis allée frapper

chez Marguerite. Elle était fort affairée, fort rouge, en train d'écrire une lettre.

— Je te dérange?

— Du tout; mais laisse-moi finir.

— Tu écris...

— Justement, je n'ai que le temps de terminer et de la porter à mon frère.

— Pour qu'il y mette le visa?

— Tu l'as dit.

— Ne t'occupe pas de moi, je vais chercher quelque chose à lire.

— C'est cela.

J'ai cherché et j'ai mis la main sur l'*Imitation*. De la Bible, je passais à l'*Imitation*.

J'ai feuilleté, et suis tombée sur cette pensée :

« Pour aucune chose au monde et pour l'amour d'aucune créature, il n'est permis de faire le moindre mal (1). »

Ceci répondait si bien à mes pensées que j'ai fermé le livre avec colère, et que j'ai dit à Marguerite :

— Je vais un instant dans ma chambre : tu m'appelleras.

Je me suis promenée dans ma chambre de long en large : c'est ma ressource habituelle.

On a frappé à la porte : c'était miss Grey.

Elle est venue à moi les mains tendues :

— Je viens vous faire une visite, si vous voulez de ma société toutefois.

C'était dit d'un ton très franc, très aimable, et comme j'étais aigrie, mal disposée, ma colère de tantôt est revenue, ce qui était absurde.

Par exemple, cette fois, la colère a du moins aiguisé mon esprit.

J'ai cherché autour de moi et saisissant une paire de ciseaux à broder, à lame mince et très pointue, je lui ai dit :

— Si vous m'engagiez à m'enfoncer ces ciseaux dans la poitrine, et si je suivais votre conseil, en raison de la confiance que j'ai en vous, auriez-vous bonne grâce à vous plaindre si je vous le reprochais ensuite?

— Non, c'est vrai.

— Attendez-moi, je reviens.

Je suis allée prendre dans la chambre de Marguerite son livre de *l'Imitation*, je l'ai ouvert à l'endroit où j'étais tombée, et j'ai ajouté :

(1) Lib. I, cap. XV.

— Ce livre n'est pas la grandeur de la France, mais voici une pensée qui vaut celles de la Bible. — Et j'ai lu à haute voix.

— C'est très beau, a dit miss Grey, et...

Marguerite est entrée, miss Grey s'est arrêtée; mais moi j'ai continué :

— Et ce sera fait, quoi qu'il en coûte. Maintenant, descendons, voici qu'on sonne le dîner.

A table, je n'ai pas regardé une fois Jules de Puisaye. J'ai causé avec M. de Lostange toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, simplement, sans chercher comme sans fuir les occasions. Mes manœuvres n'avaient excité que sa moquerie. Ma conduite loyale l'a pris au dépourvu, et il n'a pu s'empêcher de laisser paraître un sentiment de joie dans ses regards.

Au salon, Jules de Puisaye est venu me parler. Je lui ai répondu d'un ton très aimable, mais sans rien de l'empressement des jours précédens.

Miss Grey à son tour s'est approchée. Malgré moi, je l'ai reçue assez froidement. Elle a ouvert un médaillon qu'elle porte à sa chaîne de montre, et m'a dit : Voulez-vous y mettre une de ces violettes que vous avez à la ceinture? Je la conserverai toujours en mémoire de vous.

— Cela me dédommagera de la façon dont vous avez reçu ma bague.

— Vous n'êtes plus en ce moment la femme que vous étiez en me l'offrant.

— Peut-être.

— Ces violettes nous rappelleront à toutes deux Puisaye, car il est probable que, pas plus que moi, vous n'y resterez longtemps. Il est bon de ne pas s'immobiliser trop dans les mêmes lieux.

— Je pense comme vous, miss Grey.

Ce soir, j'ai remonté contente de moi, mais le cœur plus déchiré que jamais. Mon Dieu! que je suis malheureuse! Toute ma vie, tout l'univers, se résument maintenant pour moi... Je voudrais dormir toujours pour ne pas penser, et dormir, c'est ce que je puis le moins, et je pourrais signer comme une grande princesse « la pire que morte. »

11 septembre.

Rien aujourd'hui qui vaille d'être conté. M. Wentworth et M. de Lostange ont passé la journée à chasser, et sont rentrés juste pour dîner, tous deux harassés et mourant de faim. A causé qui

a voulu, eux n'ont songé qu'à dévorer. Le *pale ale*, boisson des dieux, a coulé à flots, et après dîner, ils ont à peine paru au salon et sont partis se coucher.

Miss Grey, Marguerite et moi avons essayé de faire de la musique, mais nous avons joué comme de vraies machines. Jules de Puisaye a fait ce qu'il a pu pour nous divertir, et n'a pas réussi. Le marquis sommeillait derrière son journal. La marquise, pour changer, était furieuse de ce que son beau-fils n'avait pas daigné nous tenir compagnie et avait entraîné M. Wentworth; maman de ce qu'elle ne l'avait pas là pour lui faire un de ces contes qui l'indignent et dont elle raffole; Marguerite de ce qu'elle ne l'avait pas eu de la journée; moi, Dieu sait de quoi; et miss Grey, de n'avoir pas son cousin, quoiqu'elle fût la plus raisonnable de nous toutes, et l'eût même, je crois, secrètement engagé à s'aller reposer.

La soirée a été pitoyable. Ces soirées de septembre commencent à sembler longues; et déjà on fait du feu pour égayer le salon. Je déteste les ouvrages de broderie ou de tapisserie. Cependant, j'en ai commencé un ce soir, pendant que, près de moi, Marguerite causait avec miss Grey et Jules.

Je n'écoutais pas un mot de ce qui se disait, et me livrais à un travail de pensée. Nous voici au 11 septembre. Dans un mois nous serons en plein automne: c'est le temps du retour à Paris, à moins que maman ne se décide à partir pour le sud de l'Italie où la fin de l'année est très belle, à ce qu'il paraît.

Dans l'état d'esprit où je suis, ce voyage, qui autrefois m'eût enthousiasmée, me semble une horrible corvée. Nous serons seules, maman et moi. Nous n'avons aucune famille amie qui voyage par là en ce moment; nous n'aurons donc aucune chance de société, et la perspective de l'isolement m'effraie. A Paris, je ne verrai rien que je ne connaisse, mais je retrouverai en partie un cercle de relations, sinon d'amis. Je redouterais la campagne parce que la campagne c'est la solitude; mais je redoute tout autant un séjour d'automne dans une ville d'Italie, parce que ce sera l'isolement.

A ceux qui ont à ressasser, à ruminer pour ainsi parler, leur bonheur, ou à ceux qui ont besoin de repos, la solitude et l'isolement sont bons par le calme profond, agréable ou salutaire, qu'ils leur procurent : mais ce calme doit être terrible pour les gens en proie à une idée pénible, parce que l'absence de vie active, d'animation, les laisse tout entiers à leurs pensées, par suite à cette idée et aux sensations qu'elle fait naître. J'ai bien peu d'expérience ou plutôt je n'en ai aucune, mais il me semble qu'il faut aux gens

tourmentés par un chagrin ou par une idée qui y ressemble, du mouvement, de l'agitation, qui les étourdissent, et divertissent leurs pensées.

Je le sais, j'ai eu ici des heures délicieuses. A de certains momens, des sentimens... non, des sensations qui m'étaient inconnues se sont révélées à moi. Elles étaient si hautes, si belles, si pures, qu'au prix d'elles, tout me semble indigne d'attention.

J'ai mis le pied dans un monde enchanté,.. j'ai vécu d'une vie nouvelle, et je suis obligée d'admettre qu'elle était toute pleine d'un charme si séduisant, si à part de tout... que je ne puis oublier les courts instans où je l'ai vécue.

A présent et de plus en plus, au fond de moi, je sens sourdre et gronder le chagrin. Je n'ai jamais menti à personne, et je ne me mentirais pas à moi-même. Je me trouve si malheureuse que, aujourd'hui, c'est la vraie raison pour laquelle je ne me confie pas à ma mère : grâce à Dieu, j'espère n'être ni lâche, ni égoïste. Je n'ai jamais fait, ne fais, ni ne ferai jamais rien de mal, rien dont ma conscience d'honnête jeune fille puisse rougir. Je n'ai donc à m'accuser d'aucune faute un peu sérieuse. Je ne pourrais que chercher des consolations près de maman, mais avec cette conséquence que je l'inquiéterais, la tourmenterais et lui causerais des soucis, à elle qui en ce moment est si insouciante et si heureuse. Ce serait, je ne dirai pas une petite lâcheté, mais un parfait égoïsme.

Certes, il doit être bien doux de s'épancher, de soulager son cœur du lourd fardeau du chagrin : je crois sincèrement qu'on doit y trouver une grande consolation, et beaucoup d'apaisement, mais à la condition que ce fardeau, dont on se décharge, ne retombe pas sur un autre, et surtout sur un être cher. Avec maman, ce serait le cas : je ne le ferai donc pas. Je sais souffrir : au couvent, toute petite encore, on disait que je savais souffrir sans me plaindre, et que j'avais plus de courage que d'autres bien plus âgées. Malgré tout, mon énergie m'est restée. J'ai été prise d'abord au dépourvu par les premières attaques de ce mal inconnu de moi, si nouveau. J'ai faibli momentanément. Maintenant j'analyse ; et par suite me rends compte ! voici venir la douleur... C'est bien ! je la supporterai, et nul n'en sera témoin, surtout nul n'aura à en souffrir.

— Pour aucune chose au monde !..

La pensée est admirable, et elle est arrivée à temps. Ma conduite avec Jules de Puisaye était odieuse. Heureusement qu'il semble n'en pas être affecté. C'est bien heureux pour moi ; comment eussé-je répondu à ma conscience ?

Il est inutile de se cacher la tête sous l'aile pour ne pas voir.

Par orgueil pour moi-même, je dois mesurer l'abîme. Je n'ai pas le droit d'être injuste ou de chercher à déprécier, là où il n'y a pas à déprécier.

J'ai un sentiment de vive affection, vive et bien profonde, car elle m'absorbe tout entière, pour un homme chez qui il n'y a aucune de ces petitesses, de ces mesquineries, de ces prétentions ridicules qu'on trouve chez tant d'autres. Je le connais, non par ce qu'il m'a dit de lui-même, mais par l'histoire de sa vie; telle que tout le monde la connaît. Cette histoire, il est impossible de la savoir et de ne pas aimer sincèrement l'homme qui en est le personnage. Miss Grey, cette Anglaise froide, énergique, et dont le cœur est en proie à un sentiment maître, est enthousiaste quand elle parle de lui. Maman, ma propre mère, ne peut se passer de sa présence. Marguerite, sa sœur, qui le connaît depuis l'enfance, a une sorte d'adoration pour lui. Le commandant Paumier, ce vieux soldat si rude, sa sœur, une vieille fille tout en Dieu, n'ont pu échapper à la contagion. Il y a ici une vieille servante qui l'a élevé et qui donnerait sa vie pour lui. Comment pouvais-je, moi, me défendre, à mon âge, à ma faiblesse de jeune fille bien naturelle, contre ce qui s'adresse directement au cœur?

Mon affection pour lui est venue de l'estime qu'il m'a inspirée. Ç'a été le premier sentiment, et Dieu sait plus tard si j'ai résisté : mais je dois me rendre à l'évidence. Or, comme il est bien certain qu'un pareil caractère ne se dément pas, je l'estimerai toujours autant, et par suite je crois que mon affection pour lui demeurera inaltérable. La perspective est peut-être pleine de chagrins... C'est à moi de la regarder bien en face.

Une seule chose eût pu me détacher ou m'éloigner de lui. Orgueilleuse comme je le suis, si j'avais vu un fat tenant ou cherchant à constater le sentiment qu'il m'inspire ou à en faire trophée, j'aurais été révoltée, indignée; la colère et le bon sens m'eussent guérie; mais tant s'en faut qu'il en ait été ainsi : bien plus, je sais que c'est le caractère le plus incapable de concevoir la moindre vanité, le plus incapable d'abuser... Ici, d'ailleurs, moins que jamais peut-être, parce que... sans crainte de m'aveugler moi-même à plaisir, je puis dire, en mon âme et conscience, qu'il a pour moi un peu de cette affection que j'ai pour lui. Cela perce, cela éclate, quoi qu'il fasse, dans ses moindres actions. S'il dissimule, ce n'est pas par amour-propre, mais parce que, j'en suis sûre, des obstacles, dont j'ai une idée plus ou moins nette, existent entre nous, probablement insurmontables. Il est, je crois, aussi malheureux que moi du fait de ces obstacles en eux-mêmes, et ensuite du fait des chagrins ou des tourmens qu'ils causent. Je pense pouvoir le

croire, et ne pas être seule de cette opinion ; miss Grey la partage.

Pendant mes deux jours de coquetterie avec Jules de Puisaye, je l'ai vue, à plusieurs reprises, regarder le frère aîné avec une sorte d'inquiétude pleine de sollicitude, et dans le blâme qu'elle m'infligeait à part elle, il y avait bien plus de crainte pour M. de Lostange que pour son frère cadet. Maintenant, est-ce que je regrette cette affection que je lui ai donnée? Non, quoique j'en apprécie tout le danger; la souffrance qu'elle me cause est réelle, cependant elle m'est chère!.. J'en vis... jusqu'à ce que peut être j'en meure! Je ne voudrais pas guérir ; je n'échangerais pas ma vie d'aujourd'hui, tourmentée, troublée par le chagrin, pour la vie végétative que je menais il y a deux mois.

Je me sens une autre créature : un sentiment puissant me galvanise, comme un souffle supérieur m'anime. Je ne regrette rien ; ce serait à refaire que je demanderais que rien ne fût changé. Encore une fois, je souffre, mais je vis, tout est là : toute autre existence que celle à laquelle ces deux mois m'ont initiée me semblerait si vide et si insipide que je n'en voudrais plus. Voici mon examen moral fait en entière sincérité. J'ai mesuré la douleur, et je l'accepte!

12 septembre.

Je me suis levée aujourd'hui toute pleine d'un calme merveilleux. On dit qu'un problème bien posé est à moitié résolu. C'est le cas pour ma situation : je la vois sous son vrai jour, et me sens parfaitement tranquille. Pour rendre tout d'un coup mon état moral, je suis résignée. Loin de sentir une aggravation de peines, il semble que je découvre certaines compensations; que mes épines verdiront, — et qu'elles pourraient porter des fleurs!

Aussitôt habillée, je suis allée éveiller maman. Cela lui a fait plaisir. Nous avons longuement bavardé, et il a paru que maman était satisfaite, car presque tout le temps elle m'a appelée Madelon. C'est un symptôme qui ne trompe pas.

Je suis ensuite descendue au jardin. J'y ai trouvé, au détour d'une allée, miss Grey et M. Wentworth. J'ai rendu le salut de loin et changé ma route par discrétion ; mais tous deux ont couru après moi. Miss Grey m'a fait une nouvelle, cette fois une très formelle présentation de son cousin. J'entends assez bien l'anglais, c'est mon seul talent.

M. Wentworth m'a paru un homme distingué à tous les égards.

Des manières parfaites, beaucoup de simplicité, de naturel, avec des idées larges et de bon aloi, profondément saines, sans banalités, et parfois aiguisées d'une pointe d'humour. Nous avons fait une longue promenade. Je marchais au milieu. Nous n'avions pas causé dix minutes que M. Wentworth a commencé à parler de M. de Lostange. J'écoutais sans dire un mot, et je sentais que mon cœur se serrait de plus en plus : j'étais heureuse d'entendre parler de M. de Lostange, et en même temps je ressentais une tristesse qui m'accablait. Tout à coup miss Grey m'a regardée, et m'a dit à voix basse :

— Oh! comme vous êtes pâle!

J'ai essayé de sourire, un essai parfaitement infructueux. Miss Grey m'a saisi la main ; puis, passant son bras autour de mon cou, elle m'a baisée sur la joue avec un mouvement si vraiment affectueux, si tendre, que les larmes m'en sont venues aux yeux, pendant que M. Wentworth s'écriait avec un joyeux rire :

— *Why!* mademoiselle de Sommers, vous avez ensorcelé ma cousine. Je ne l'ai jamais vue en faire autant à personne!

— Oh! monsieur Wentworth, je suis une pauvre sorcière!

— Mais une irrésistible enchanteresse, a interrompu miss Grey, et elle a changé la conversation.

Nous sommes revenus vers le château.

Au moment où nous allions entrer dans la cour, j'ai aperçu Sky qui flânait au soleil et l'ai appelé.

Il est arrivé en trois bonds et m'a fait une véritable fête. Il s'est frotté contre moi, me poussant avec de jolis mouvemens et des yeux brillans de joie. Il a fini par s'appuyer contre moi, tenant en l'air une de ses pattes de devant demi-repliée, par un mouvement gracieux que les chiens ont parfois. Je n'ai pu résister à la tentation, et je l'ai plusieurs fois baisé sur sa belle grosse tête.

— *Quien quiere á Juan quiere á su can!* a dit en souriant M. Wentworth.

— Oh! oh! monsieur Wentworth, voici de l'italien, maintenant.

— Non, mademoiselle, c'est un dicton espagnol.

— Et cela veut dire?

— Oh! a interrompu miss Grey, si vous perdez votre temps à écouter les citations de Harry! Je suis honteuse de vous, Harry!

Celui-ci a rougi, et, j'ai eu beau insister, ne m'a pas dit ce que je demandais. J'ai pensé que c'était quelque dicton en vogue à Bombay ou Calcutta, et dont il a l'habitude de se servir, puisque miss Grey le connaît.

Nous nous sommes séparés dans la cour, et je suis partie m'habiller. J'ai frappé à la porte de Marguerite : elle y était. J'ai passé

au moins une heure à jaser, et j'ai fini par être tout juste prête pour le déjeuner de midi.

Au milieu du repas, — nous étions tous de fort belle humeur, — une idée m'est venue.

— Monsieur de Lostange, vous parlez, je crois, toutes les langues. Vous savez l'espagnol?

— Mademoiselle, je le lis encore à peu près.

— Qu'est-ce que veut donc dire un proverbe espagnol, — attendez, il faut que je tâche non pas de me le rappeler, mais de reproduire les sons : *Quien... quien quiere. Quien quiere, quien quiere... á.*

— *Quien quiere á Juan?*

J'ai frappé des mains.

— C'est cela, vous le connaissez?

— Très bien, c'est fort connu.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

Et j'ai lancé une œillade de triomphe à miss Grey et à son cousin; tous deux sont devenus très rouges : mais miss Grey n'a pas perdu la tête et a dit en anglais:

— Oh! monsieur de Lostange, c'est un non-sens de Harry, qui fait des citations à tout propos; je serais honteuse qu'on connût celle-ci qui était si entièrement ridicule! Je vous en prie, cher monsieur de Lostange, ne le dites pas!

Et je n'ai rien su.

Mais en sortant de la table, j'ai entraîné miss Grey dans un coin et je lui ai dit d'un ton très sérieux :

— Je désire connaître la traduction de ce proverbe.

Elle m'a regardée avec des yeux pleins d'une bonté réelle, attendrie, et a répondu :

— Vous me feriez de la peine en m'obligeant à vous la dire.

Et je n'ai plus rien demandé.

M. Wentworth et M. de Lostange ont chassé toute l'après-midi.

Que faire, par ces jours de septembre, quand les premières atteintes de l'automne se font déjà sentir, que les feuilles des arbres commencent à prendre de beaux tons rougeâtres ou orangés, que le soleil a encore l'éclat et la chaleur de l'été, tandis que la terre laisse peu à peu s'effeuiller — sa parure de fleurs!

Tout le monde s'était dispersé, et j'étais montée changer un livre à la bibliothèque. J'ai ouvert la grande baie du bout de la salle, je me suis assise tout auprès, et j'ai admiré le paysage, les bois à perte de vue, les champs aux tons d'ocre, et surtout l'horizon bleuâtre se perdant dans les brumes du fond.

Malgré tout, je préfère la mer, avec son aspect qui change incessamment, le hasard des voiles qu'on suit au loin, et enfin l'activité incessante des flots. Une ballade allemande fait dire aux vagues « qu'elles précipitent leur course pour vivre moins et, par suite, souffrir moins. » Les vagues pourraient bien avoir raison.

Que faisons-nous sur cette terre? De quoi servons-nous? Je sais la collection de pensées toutes faites qu'on pourrait me produire en pareil cas; mais je hais les choses tant de fois répétées, ces banalités qui font l'arsenal des sots. Au vrai, personne ne sait ce que nous faisons ici-bas, et sans trop de hardiesse de pensée, il me semble parfois que nous n'avons aucune destinée vraiment assignée. Agissons-nous au hasard, ou obéissons-nous, tout inconsciens, à des décrets immuables?

Nous avons si peu d'importance, que je pencherais pour la première alternative. Voilà ce que je me suis déjà dit bien des fois, et quand j'arrive à cette conclusion, l'idée de la religion intervient, et je ne cherche pas davantage, non pour m'en épargner la fatigue, mais parce que j'estime qu'il faut croire fermement ce que la religion nous enseigne. Quelle sécurité on sent à être guidés! et quel sentiment de quiétude et de joie on éprouve à se soumettre, à obéir, à croire!..

C'est une chose très curieuse que, dans la disposition d'esprit où je suis depuis quelque temps, la société qui me plaît le plus au monde est celle de Sky! Avec lui, j'ai le charme de la solitude ou plutôt son avantage, c'est-à-dire la possibilité de suivre les pensées qui me plaisent, de n'avoir pas à composer mon maintien, et de pouvoir rester complètement moi-même; en même temps je ne me sens pas isolée, j'ai près de moi une société, un être qui vit.

J'ai une grande crainte, c'est qu'il n'y ait une réelle affinité entre mon âme et celle de Sky. Sky a-t-il une âme? Je suis pour l'affirmative. Ces questions de haute philosophie sont au-dessus de ma portée, mais s'il est vrai que les yeux sont le miroir de l'âme, Sky a certainement une âme, une belle âme, très aimante, bien que les instincts de cette âme ne soient pas tous d'une grande élévation, car il est certain que la gourmandise y a trop de part, et que Sky est souvent tout livré à la matière : telle qu'elle est cependant, je m'en déclare satisfaite. Quand il vient mettre sa tête sur mon genou, assis devant moi; tantôt, fixant sur moi ses yeux brillans, limpides, si naturellement beaux, mais qui le deviennent encore plus par l'expression; tantôt, les fermant à demi, pendant que je lui passe doucement la main entre les oreilles, en lui parlant, non pas comme Marguerite, pour le faire crier, mais tout comme s'il pouvait me comprendre, ce sont pour moi des momens excellens : j'y trouve une sorte d'apaisement.

J'ai passé une grande heure à la fenêtre, pendant laquelle j'ai eu l'idée, entre temps, d'aller inspecter mon gracieux museau au miroir qui est dans un angle du bout de la salle.

Il me semble que je suis bien visiblement changée. Mes yeux se sont légèrement creusés ; du reste, j'ai maigri, je le vois à la taille de mes robes. Mais c'est surtout mon teint, et l'expression de ma physionomie qui sont tout autres. J'ai notablement pâli, et moi qui avais l'air si gai, si indifférent, j'ai maintenant un bel air sérieux tout à fait imposant. Je crois, en vérité, que je passe à l'état de belle ténébreuse, si cela peut se dire.

Après m'être bien regardée, je suis allée regarder le chevalier de Lostange. Quel beau portrait, quel noble et charmant visage, remarquable surtout par l'expression qui est toute particulière à l'époque, et ne ressemble en rien à celle des visages d'aujourd'hui !

Il y a sur le front, dans le regard altier, ferme et loyal, mais sans rien de dur, dans les lèvres point pincées, mais naturellement pressées, dans tout l'ensemble du visage, quelque chose de haut, de pur, qu'on ne trouve plus aux visages d'hommes à notre époque ; « lui seul » a encore cela.

Le chevalier de Lostange, ce n'est pas le seigneur Louis XIV, à perruque fournie et bien bouclée, le visage plein et soigneusement rasé, sauf peut-être deux traits de moustache presque imperceptibles, paré pour la galerie des glaces un jour d'appartement, ayant l'air grand et la révérence aisée, danseur de menuets, passant sa vie entre Versailles, les Marly et les Fontainebleau, se faisant voir, dans l'entourage, sous l'œil du maître, et aspirant, en secret, à l'honneur du bougeoir.

Le chevalier de Lostange, c'est le cavalier Louis XIII tel qu'on me l'a dépeint, et que j'ai pu le trouver dans quelques ouvrages du temps ; encore chevaleresque, avec peut-être une légère pointe de mâle rudesse dans les manières, vivant dans ses terres, guerroyant, lisant une page du vieux Balzac ou de Voiture entre une chevauchée et une partie de chasse ou de paume, simple, franc, droit et courtois, parlant aux femmes avec le ton de la galanterie espagnole de l'époque, toute de noblesse et de grâce, pouvant devenir de l'enthousiasme à l'occasion, et si pleine d'un haut respect !

Je gagerais qu'au fond il était janséniste.

Il paraît qu'il n'a pas été heureux et est mort jeune. Je gagerais aussi qu'il y a eu dans la fin de sa vie une histoire de cœur.

Songeant aux choses espagnoles, j'ai pensé qu'il devait y avoir dans la bibliothèque un dictionnaire espagnol. J'ai cherché et trouvé,

et à la dernière page du dictionnaire, sous la rubrique : *Proverbes*, j'ai eu l'ineffable satisfaction, l'agréable surprise, de trouver le fameux proverbe : *Quien quiere á Juan quiere á su can*, avec la galante traduction : « Qui aime Jean aime son chien. »

J'ai jeté le dictionnaire pêle-mêle de colère parmi les autres, je suis partie, remontée à ma chambre, et là, je me suis dit : « M. Wentworth est l'homme le plus spirituel du monde, et la noble miss Grey est digne de toute la confiance imaginable. » Et j'ai absolument pleuré de colère. Quand j'ai eu bien pleuré toute ma rage, j'ai essuyé mes yeux et me suis mise en quête de miss Grey.

Je l'ai trouvée dans sa chambre, suis allée à elle et lui ai dit :

— Miss Grey, que signifie cette plaisanterie de votre cousin? Je viens de lire dans le dictionnaire le proverbe qu'il a cité.

Miss Grey, qui me tendait la main, l'a retirée et s'est croisé les bras :

— Mademoiselle de Sommers, de quelle indélicatesse, de quel manque de convenance me croyez-vous donc capable? Personne que les intimes ne connaît les fiançailles de Marguerite. Les connaissiez-vous avant votre arrivée?

— Non, c'est vrai!

— Je n'ai donc pas cru pouvoir me permettre d'en parler dans ma correspondance avec mon cousin, tout en lui disant qu'il y avait des projets vagues de mariage dans la maison. Nous avons été si occupés de nos propres affaires que nous n'avons vraiment parlé de rien d'autre depuis qu'il est ici. Il a vu Marguerite, une vraie enfant; pas un étranger auprès d'elle. Il vous a vue, en revanche, placée à table près de son frère, qui cause avec vous avec un plaisir fort évident. Il y a eu confusion dans son esprit. Son tort a été, lui, habituellement si réservé, de faire une plaisanterie innocente en elle-même, mais qui tombait très mal. Je lui ai dit que la chose avait peu d'importance, mais qu'en vérité il avait été malheureux dans sa prétendue saillie. A quel point il en est honteux, vous ne sauriez le croire; j'ai eu, moi, un grand tort : celui de donner à cela plus d'importance qu'il n'en méritait. J'aurais dû, séance tenante, vous fournir l'explication, et si je ne l'ai pas fait, c'est que parfois, nous autres jeunes filles, nous n'aimons pas qu'on se trompe sur ce sujet, toujours intéressant et délicat, des projets de mariage. Je n'ai plus qu'une chose à vous demander : n'en veuillez pas à mon cousin, qui a été bien innocent de toute mauvaise intention. Trouvez-vous qu'il ait l'air bien à son aise, d'ailleurs, quand on en parle?

Je me suis rappelé à ce moment la figure de M. Wentworth à table quand j'ai interrogé M. de Lostange; il avait l'air d'un homme qui eût voulu être à cent pieds sous terre.

Le ton de miss Grey n'admettait aucun doute sur sa sincérité. Toute ma colère a tombé, et j'ai été honteuse de mes soupçons.

Il y avait une réelle délicatesse dans la façon dont miss Grey m'avait donné cette explication. Pas la plus légère allusion aux deux ou trois réflexions qu'elle m'a déjà faites, et qui se sont trouvées indirectement provoquées par moi; pas un mot qui y eût trait.

Je me suis approchée de la fenêtre, et j'ai réfléchi, le front appuyé sur un carreau; puis j'ai regardé bien franchement miss Grey et lui ai dit :

— Je vous demande pardon de mes injustes suppositions, très offensantes pour un caractère comme le vôtre ; vous ne m'en voulez pas ?

— Oh! nullement, je vous le promets!

Et nous avons échangé une loyale poignée de main.

Bien au dîner, ni dans la soirée, où toutefois, à plusieurs reprises, j'ai mis une sorte de coquetterie à aller causer avec miss Grey du ton de la plus sincère amabilité.

Ce soir, en ce moment, malgré tout, ma mauvaise humeur est passée, et, ce qui ne m'arrive plus bien souvent maintenant, peut-être à cause de l'allusion de miss Grey au plaisir que M. de Lostange éprouve à causer avec moi, je me délasse à des pensées presque agréables, en évoquant, sur ces temps derniers, des souvenirs qui ne sont pas dépourvus d'un certain charme.

A coup sûr, l'observateur le plus sagace ne verrait rien, dans l'attitude de M. de Lostange avec moi, qui pût éveiller son attention. Mais moi, j'y découvre mille petites choses insignifiantes en apparence, inappréciables pour les autres, et qui me donnent, je ne dirai pas de la joie, mais un bonheur réel, d'autant plus vif que chacune de ces découvertes constitue une prise faite sur l'ennemi, car ce sont de petits traits ou de très légères nuances, mais surtout des traits, qui lui échappent malgré sa vigilance, son attention la plus suivie, le contrôle le plus rigoureux sur ses moindres actions.

Il s'observe et se surveille soi-même avec un soin infatigable; et malgré cela, le fond de sa pensée, le plus secret de ses sentimens, perce de tous côtés. Si je voulais me lancer dans les comparaisons poétiques, et dans les hyperboles, je dirais qu'il ressemble à un homme qui essaierait de cacher une étoile dans ses mains. Il aurait beau joindre et serrer les mains, les merveilleux rayons passeraient, comme des flèches d'argent, à travers les interstices de ses doigts.

Par exemple, lui qui regarde toujours les gens bien en face

quand il leur parle, ne me regarde jamais lorsqu'il cause avec moi à table. C'est fait sans affectation, et, bien entendu, sans que la plus fine susceptibilité puisse s'en offenser. Forcément, quand nous commençons de causer, il me regarde d'abord, mais d'un seul regard rapide, fugitif, insaisissable. Le reste du temps que dure notre conversation, il regarde à droite ou à gauche, d'un air indifférent, ou fixe les yeux, tout en causant, sur le bas de ma figure ou sur ma robe, mais jamais sur mes yeux. Par suite, l'expression des siens m'échappe, mais comme ce n'est pas naturel, je suis arrivée à trouver du plaisir à cette refuite perpétuelle de ses regards, l'estimant plus significative que tout ce qu'il pourrait faire.

Il y a quelques jours, vers la tombée de la nuit, avant le dîner, nous étions plusieurs personnes, dans le salon, à regarder le coucher du soleil par la porte qui donne sur le jardin.

Il était resté un peu en arrière; nous étions tous debout.

Tout à coup, j'ai senti qu'il me regardait; j'en étais sûre. J'ai attendu un instant, puis je me suis retournée brusquement. Mon mouvement a été si rapide, si réussi, qu'il n'a pu ni détourner son regard, ni surtout en changer l'expression : il n'en a pas eu le temps. Mais qu'a-t-il fait? Il a fermé les yeux, et quand il les a rouverts un instant après, en se plaignant que le soleil l'avait ébloui, l'expression indifférente habituelle était revenue.

Le lendemain, ç'a été autre chose, et cette fois j'ai eu victoire complète.

Au déjeuner de midi, j'avais, je ne sais plus pourquoi, retiré de ma ceinture une rose que j'y avais mise au jardin, et l'avais placée près de moi sur la table. Je l'y ai oubliée, quand on a passé au salon. Je m'en suis aperçue, et j'ai retourné la chercher. Sur le seuil de la salle à manger, je me suis rencontrée avec M. de Lostange qui s'était attardé, et entrait au salon d'un air d'indifférence.

Il a eu, dans le coin des yeux, comme une pointe de malice en me regardant.

Très intriguée, je suis entrée dans la salle à manger, et j'ai repris ma rose. Mais, à première vue, j'ai cru remarquer qu'elle n'était plus aussi belle, aussi grosse. Comme compensation, il est vrai, et, après cela, il n'y avait plus de doute possible, elle avait une feuille de plus. J'avais enlevé les feuilles, sauf deux, de celle que j'avais à la ceinture, et celle-ci en avait trois!

J'ai regardé la corbeille de fleurs qui était au milieu de la table : il y manquait bien évidemment une rose du côté où M. de Lostange et moi étions assis.

J'ai compris le miracle, mais comme j'avais sur le cœur le petit

regard malicieux qu'il avait eu tout à l'heure, j'ai cherché ce que je pourrais lui rendre.

Je suis rentrée au salon. Il était à l'écart, comme cela lui arrive souvent, dégustant son énorme verre de café avec toute la gravité, etc.

Je suis allée à lui, me suis arrêtée à trois pas; puis, j'ai regardé ma rose, l'ai sentie avec une certaine affectation, et alors, je lui ai fait trois profondes révérences de menuet, m'éloignant d'un pas après chacune, et comptant tout haut une, deux et trois.

A la troisième, il a compris, et m'a répondu par un salut de cour, accompagné d'un regard charmant; si charmant même, d'expression aimable et affectueuse que je me suis sentie rougir, et me suis hâtée d'aller prendre ma tasse de café pour y cacher ma confusion.

Mais maman, tout en causant avec la marquise, avait suivi la scène et a dit :

— Je voudrais bien savoir à quel propos Madeleine fait la révérence à M. de Lostange.

— « La ! » a relevé Marguerite, dites « des, » madame, elle lui en a bien fait trois. C'est généralement ce qu'on fait au diable quand on le rencontre.

— C'est bien ainsi que je l'entends, ai-je répondu, le diable étant le plus grand magicien du monde.

— Ce qui veut dire ?

— Je n'en sais rien, maman, demandez à M. de Lostange.

Naturellement, celui-ci n'a rien expliqué, et s'en est tiré par une histoire horrible qu'il est allé raconter tout bas à maman. C'est sa ressource dans les temps difficiles, et il semble qu'il ait un répertoire inépuisable.

Je n'étais pas sans quelque inquiétude, et m'attendais à une question de maman quand nous serions seules; mais ce jour-là, maman était très affairée; elle et la marquise s'occupaient de je ne sais quelle loterie pour le curé du village, et, dans la confusion et le tumulte des billets, le souvenir de mes révérences s'est trouvé perdu.

Ces deux faits sont deux traits importans de mes rapports avec M. de Lostange; mais à côté de cela, que de petits faits, de détails ou de nuances que je savoure en secret !

13 septembre.

Aujourd'hui le docteur Leroy est venu dîner au château ; c'est chose extraordinaire de l'avoir, et on lui a fait fête.

A table, on a causé peinture, portraits ; on est arrivé à parler des portraits de la famille qui sont dans la galerie.

Tout naturellement, mention spéciale a été faite de celui du chevalier de Lostange. Tout le monde l'admire, le docteur plus que personne.

— Je le trouve remarquablement vrai, a-t-il dit, non-seulement au point de vue de la vie, c'est-à-dire vivant, parlant pour ainsi dire, mais je le trouve vrai au point de vue scientifique.

— Comment, a-t-on dit, au point de vue scientifique?

— Oui, au point de vue scientifique. Le chevalier de Lostange n'a-t-il pas été très malheureux?

— Certainement, a dit M. de Puisaye, il est même mort fort jeune.

— De mort violente, je crois?

— Oui, assassiné. Du reste François connaît son histoire mieux que moi.

M. de Lostange a donné alors quelques détails sur le chevalier. Après une vie assez agitée, comme celle de bien des gentilshommes sous le règne de Louis XIII et pendant la régence d'Anne d'Autriche, il est mort assassiné, au cours d'une passion très violente sur laquelle M. de Lostange a glissé aussi légèrement que possible.

— Eh bien! a dit le docteur Leroy, son histoire est parfaitement d'accord avec ce qui se lit sur son visage : c'était un prédestiné.

— Mais, docteur, a demandé maman, est-ce que vous croyez aux fatalités? Croyez-vous aux lignes de la main? Non, n'est-ce pas?

Le docteur s'est mis à rire.

— Non, madame, comme vous l'avez fort bien deviné, je ne crois pas aux lignes de la main. Je ne crois même pas au marc de café ; mais je crois aux traits du visage révélant les habitudes intellectuelles, surtout les habitudes morales de l'homme ; je crois à son regard où se reflète, sinon sa pensée, du moins la nature de cette pensée ; et peut-être plus encore aux instincts dénoncés par sa structure physique, la forme de sa tête, la forme et la contexture de ses traits ; parce qu'on peut, momentanément d'ailleurs, changer l'expression de son regard, et à la rigueur, momentanément aussi, celle de ses traits ; mais de ces mêmes traits on ne peut changer la matérialité. Je vous demande de m'arrêter ici, cela m'entraînerait trop loin.

Pour en revenir au chevalier de Lostange, la noblesse et la douceur du regard, une sorte de contraction à la fois énergique et

douloureuse du sourcil, la pâleur mate du teint, la ferme compression des lèvres, indiquent une nature élevée, mélancolique, pleine de tendresse et de bonté, de dévoûment, mais pleine aussi, aux occasions, d'une indomptable énergie, tranquille, froide, et l'empêchant de jamais reculer ou céder. En même temps que la grâce séduisante des traits, je ne sais quelle élégance mâle et nonchalante, la largeur des épaules, la main nerveuse qui se joue à l'épée, disent le beau et hardi cavalier, qui devait se faire aimer, aimer lui-même, se fier, se fier quand même, peut-être en mourir!

— Bravo, docteur, a crié M. de Lostange, c'est incroyable de justesse de divination.

— J'ajouterai, a continué le docteur Leroy, que de pareils hommes sont des natures d'élite, mais des natures funestes et dangereuses à elles-mêmes, parce qu'elles concentrent toutes leurs affections, c'est-à-dire toute leur vie, sur un seul être, ou, si vous aimez mieux, mettent tout leur bonheur comme enjeu sur une seule carte; et, si elles perdent, ne survivent pas à leur perte, entières et absolues qu'elles sont dans leurs passions, généralement très nobles, presque trop nobles!

Pendant cette dernière partie de ses définitions, il m'a paru que le docteur Leroy, tout en parlant du chevalier, regardait avec persistance M. de Lostange. J'avais toujours présent à l'esprit combien celui-ci ressemble au portrait, et, à tort ou à raison, il m'a semblé qu'il y avait dans la physionomie du docteur, en regardant M. de Lostange qu'il aime beaucoup et tutoie même, une expression d'intérêt mélangé de tristesse, presque d'inquiétude.

En sortant de table, j'ai dit à miss Grey :

— N'avez-vous rien remarqué de particulier chez le docteur Leroy par rapport à M. de Lostange, à table, par exemple, aujourd'hui?

— Si, mais il y a longtemps que cela m'avait frappé : une sorte d'inquiétude en le regardant.

— Précisément.

— Du reste, rien ne justifie cette inquiétude. M. de Lostange a la vie la plus unie, la moins romanesque qu'on puisse imaginer.

— Enfin, l'inquiétude y est; et, quant à la ressemblance de M. de Lostange avec le fameux portrait...

— Oh! c'est tellement connu. Cela a fait le sujet de bien des conversations.

Marguerite est venue à nous sur ces entrefaites, et miss Grey est allée causer avec son cousin. M. de Lostange avait probablement quelque chose à dire à sa sœur et s'est approché d'elle.

De grand hasard, à ce moment, ce que j'avais dit à Marguerite il y a quelque temps lui est revenu à l'esprit, ou plutôt cela s'expliquait par la conversation à table, et elle lui a dit :

— A propos de portrait, n'est-ce pas que tu n'as pas de cicatrice au côté droit de la tête?

En parlant ainsi, elle ne regardait pas son frère : elle mettait un peu d'ordre sur une petite table qui est dans un coin, et où se trouvent toujours, pêle-mêle, les *magazines* et les revues.

Moi, qui étais devant lui, tout naturellement je l'ai regardé. Or, à cette question, son visage s'est troublé, et il a manifestement rougi.

Il a répondu par une sorte de rire et a dit :

— Quelle folie! D'où te vient cette belle idée? Tu sais bien que je n'en ai pas.

— C'est ce que j'ai répondu : c'est Madeleine qui disait cela dernièrement en regardant ton portrait dans ma chambre.

Nos regards se sont croisés. M. de Lostange ne sait pas mentir, et tout ce qu'il pense se lit d'habitude dans ses yeux.

J'estime qu'à ce moment il ne disait pas vrai : il n'avait pas son regard ordinaire. Il s'en est douté, a ajouté quelques mots pour appuyer sa dénégation, et s'est éloigné.

Marguerite, qui n'avait aucune raison d'attacher de l'importance à l'incident, ne s'est aperçue de rien, et s'est contentée de me dire un : « Tu vois bien! » tout à fait insouciant; puis nous avons parlé d'autre chose.

Il est sans doute que M. de Lostange a une cicatrice à la tête, quelque blessure dont il n'aura jamais parlé à sa famille pour ne pas l'inquiéter; peut-être un coup de sabre, dans une rixe en Amérique, ou dans quelque duel de régiment, ou une chute de cheval. Le fait en lui-même n'est rien, mais il m'ouvre tout un champ d'inquiétudes.

En vérité, je n'en avais pas besoin.

On a tant prié M. Wentworth, qu'il a promis de rester quelques jours de plus.

Je me sens fatiguée : d'ailleurs je n'ai plus rien à écrire; quant à penser... j'espère ne pas penser; je ne pense que trop.

Pourquoi M. de Lostange serait-il destiné à de grands malheurs?

CHARLES DE BERKELEY.

(La dernière partie au prochain n°.)

LES

JEUX SÉCULAIRES D'AUGUSTE

L'histoire est toujours à recommencer. Autrefois, il se formait, à propos des événemens et des hommes, une sorte d'opinion moyenne, que presque tout le monde acceptait et dont on n'osait plus guère s'écarter; mais, de nos jours, la fureur d'investigations qui nous possède nous fait trouver sans cesse des documens nouveaux qui modifient nos jugemens. Même l'histoire ancienne, qui paraissait plus stable, plus solide, n'échappe pas tout à fait à ces variations. Il y a près de vingt ans, en m'occupant de la religion romaine, je fus amené à étudier les jeux séculaires d'Auguste (1). Comme les contemporains, qui en furent très frappés, nous en ont souvent entretenus, il semblait qu'on pouvait en parler en toute confiance, et nous pensions en connaître à peu près tout ce qu'on en pourrait jamais savoir; mais voici qu'un coup de pioche heureux vient de mettre au jour toute une série de renseignemens ignorés et que, si l'étude n'est pas toute à refaire, il faut au moins la compléter.

Le 20 septembre 1890, des ouvriers qui travaillaient, sur la rive gauche du Tibre, à la construction des quais et des égouts de Rome, rencontrèrent à plus de 7 mètres de profondeur une vieille muraille construite avec des matériaux empruntés à des édifices plus

(1) *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*, t. Ier, p. 36 (4e édition).

anciens. Il s'y trouvait des morceaux de marbre qui portaient une inscription dont on aperçut vite l'importance. Dès lors, les travaux furent poussés avec plus de précaution et les débris recueillis avec plus de soin; mais, après quelques semaines, on fut obligé de s'arrêter, parce que les maisons placées au-dessus menaçaient ruine. Les fouilles furent reprises au mois de janvier 1891 et continuées jusqu'au mois de mars. On ne s'arrêta que lorsqu'on eut perdu tout espoir de faire de nouvelles découvertes. Ce premier travail achevé, il fallut en commencer un autre, qui n'était pas moins difficile. On essaya de rajuster tant bien que mal tous les fragmens épars qu'on avait trouvés, et, quoiqu'il restât entre eux beaucoup de lacunes, on vit en les rapprochant qu'ils appartenaient à deux séries d'inscriptions qui se rapportaient aux jeux séculaires, la première à ceux d'Auguste, la seconde à ceux de Septime-Sévère. Par bonheur, c'est le premier groupe, le plus important des deux, qui se trouve le mieux conservé. Il se compose de huit fragmens, qui réunis atteignent la hauteur de 3 mètres et contiennent 168 lignes d'une écriture nette et serrée.

Le hasard a voulu que, parmi ces fragmens, il s'en soit trouvé un qui nous apprenne d'une manière très exacte la destination du monument auquel ces marbres appartenaient. C'est un sénatus-consulte, rendu sur la proposition du consul C. Silanus, qui ordonne que, pour conserver la mémoire des jeux séculaires, on inscrira le procès-verbal de ce qui s'y est fait sur deux colonnes, l'une de marbre et l'autre d'airain, à l'endroit même où ces jeux ont été célébrés. Comme il était naturel, la colonne d'airain a disparu; la colonne de marbre est précisément celle dont on vient de retrouver quelques débris. Le sénat avait bien raison de croire qu'elle conserverait jusqu'à la dernière postérité le souvenir des jeux d'Auguste.

C'est M. Mommsen que l'administration romaine a chargé de nous expliquer la précieuse inscription. Le grand épigraphiste vient de nous en donner un commentaire sobre, précis, complet, autant au moins qu'il pouvait l'être. Quelques difficultés restent à résoudre qui probablement ne résisteront pas à un examen plus minutieux ou à des découvertes nouvelles. Dans tous les cas, le plus fort est fait, et l'inscription, dans son ensemble, est devenue claire pour nous. Sans doute elle n'a pas changé l'idée que nous nous faisions des jeux institués par Auguste, mais elle nous donne sur eux des renseignemens que nous ignorions; elle les place plus directement sous nos yeux; elle nous permet d'en suivre de plus près tous les détails, et ces minuties ont une grande importance dans une religion formaliste, comme celle des Romains, où les pra-

tiques sont l'essentiel ; il me semble enfin qu'en l'étudiant avec soin nous saisissons mieux le dessein qu'avait Auguste quand il remit en honneur ces fêtes oubliées. C'est ce que je voudrais essayer de montrer après M. Mommsen et en m'aidant de ses travaux (1).

I.

On sait qu'Auguste voulait avant tout faire croire qu'il n'introduisait rien de nouveau dans l'État. Comme il tenait à n'effaroucher personne, que sa plus grande habileté consistait à ménager les transitions et à sauver les apparences, il avait soin d'appuyer ses innovations sur les précédens les plus respectables. C'était sa politique de se servir du passé pour le détruire et de fonder la monarchie en ayant l'air de restaurer la république. C'est ce qui lui donna la pensée de rétablir à son profit la vieille institution des jeux séculaires.

Ils avaient été, disait-on, établis vers la fin du IIIe siècle de Rome, à la suite de quelques présages effrayans qui faisaient craindre de grands malheurs. Les Romains, quand ils croyaient les dieux irrités contre eux, bâtissaient des temples ou célébraient des fêtes pour les désarmer. Les jeux qu'on institua cette fois, étant nés dans une calamité publique, avaient un caractère funèbre. On y priait les divinités du monde souterrain, le Dieu Riche (*Dis pater*), le Pluton des Grecs, celui qui possède « les trésors de l'Orcus, » c'est-à-dire l'empire des morts, dont les habitans sont mille fois plus nombreux que ceux de la terre, et sa femme Proserpine. On les honorait la nuit, quoique Rome répugnât à ces cérémonies nocturnes, qui, chez les Grecs, amenaient tant de désordres ; on ne leur immolait que des victimes de couleur sombre : c'était un contraste parfait avec les joyeuses fêtes d'Hercule à l'*Ara maxima*, ou les pompes du culte de *Jupiter Optimus Maximus* au Capitole.

Ce qui mettait surtout une grande différence entre ces jeux et les autres, c'est qu'ils ne devaient revenir qu'une fois par siècle, — de là le nom qu'ils portaient. — Seulement on n'était pas toujours d'accord sur le sens que ce mot *siècle* devait avoir. Les Étrusques, auxquels on l'avait emprunté, entendaient par là « la plus longue durée de la vie humaine ; » c'était proprement pour eux une génération d'hommes. Mais les générations ne durent pas toutes le même

(1) Le commentaire de M. Mommsen est inséré dans le 3e fascicule des *Monumenti antichi*, publiés par l'académie des *Lincei*. Il en a résumé les conclusions dans un article très intéressant du journal *Die Nation*, dont j'ai fait beaucoup d'usage.

temps; il y en a de plus longues les unes que les autres. Aussi les Étrusques avaient-ils des siècles de 105, de 119 et même de 123 ans. La difficulté consistait pour eux à déterminer d'une manière exacte quand le dernier homme d'une génération s'éteint et le moment où commence une génération nouvelle; aussi ne se flattaient-ils pas d'y arriver sans la protection divine; ils croyaient que les dieux prenaient la peine d'annoncer par des prodiges particuliers le renouvellement de chaque siècle et se fiaient à leurs aruspices pour les en avertir. Les Romains, qui avaient l'esprit plus précis, s'accommodaient mal de ces incertitudes. Pour les éviter, ils donnèrent au siècle une limite fixe et décidèrent qu'il durait cent ans.

Sur la date des différens jeux séculaires pendant l'époque républicaine, il y a de grandes obscurités. Cependant, on s'accordait généralement à croire que c'était en 605 que les derniers avaient eu lieu; en sorte qu'on aurait dû recommencer cent ans plus tard, en 705. Mais, par un hasard malheureux, à ce moment même la guerre éclata entre César et Pompée, et, pendant vingt longues années, jusqu'à la bataille d'Actium, le sort du monde fut incertain et la paix sans cesse troublée. Ce n'était guère le temps de songer à des fêtes publiques. Il est pourtant remarquable qu'à chaque éclaircie, on essayait de se rassurer. On croyait les misères finies, parce qu'elles s'étaient arrêtées un moment; on se remettait à espérer dans le lendemain; il semblait qu'une ère de calme, de sécurité, de bonheur, allait luire enfin sur le monde. On faisait je ne sais quels calculs pour prouver que la génération maudite, celle des guerres civiles et des proscriptions, avait fini d'exister, et qu'un siècle nouveau et meilleur allait naître. Il n'est pas étonnant que Virgile, le doux Virgile, qui plus que les autres avait soif de repos et de paix, ait cédé à l'illusion commune. Lorsqu'en 714 il vit son ami, son protecteur, Pollion devenir consul, il lui sembla que l'âge d'or recommençait et il crut pouvoir le chanter par avance :

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo !

On comprend qu'il soit venu à l'esprit d'Auguste de faire tourner cette attente inquiète, ces désirs impatiens, au profit de son autorité. Il était très occupé des moindres mouvemens de l'opinion publique et fort habile à s'en servir. Il lui sembla, sans doute, que la célébration solennelle des jeux séculaires, après tant de révolutions, devait marquer le début d'un régime nouveau et donner une sorte de consécration religieuse à l'empire. Mais la chose n'allait pas sans difficultés; pour établir qu'il avait le droit de les

célébrer, pour leur donner un caractère plus conforme à ses desseins, Auguste avait fort à faire. Heureusement, il était le maître. Quoiqu'il ne portât pas encore officiellement le titre de grand pontife, il disposait à son gré des collèges sacerdotaux ; il avait autour de lui des gens fort habiles, très versés dans la connaissance des vieilles lois et des anciens usages, et qui trouvaient dans le passé des raisons d'autoriser toutes ses innovations. Tel était cet Ateius Capito, le chef d'une école de jurisconsultes dévoués à l'empire, le rival d'Antistius Labeo, qui était resté fidèle à la république. Naturellement, Capito avait été comblé de faveurs par le prince, qui l'avait fait consul, tandis qu'on se moquait de l'obstination ridicule de ce pauvre Labeo à ne pas marcher avec son temps, et qu'il passait pour une sorte de sauvage, presque pour un esprit dérangé, *Labeone insanior*. L'empereur s'adressa donc à Capito pour sortir des difficultés que soulevaient les jeux séculaires, et il est probable que c'est la science complaisante du jurisconsulte favori qui trouva le moyen de les résoudre.

D'abord il fallait prouver, — et ce n'était pas une entreprise aisée, — que ces jeux devaient revenir juste à la date où on voulait les fixer. On y arriva au moyen d'un oracle sibyllin que nous avons conservé. Les sibylles étaient alors fort à la mode. Depuis que le recueil officiel de leurs prédictions avait disparu dans l'incendie du temple de Jupiter, où on les gardait, il en était venu beaucoup d'autres de l'Asie, où ce genre de prophéties avait toujours été fort répandu, et, au lieu que les précédentes, soigneusement enfermées dans le sanctuaire, n'en sortaient que pendant les malheurs publics, quand le sénat avait décidé de les consulter, celles-ci couraient librement le monde, excitant à plaisir les imaginations émues, si bien qu'Auguste, qui finit par les trouver dangereuses pour la sécurité publique, ordonna de les saisir et de les brûler. Mais, en attendant, il se servait sans scrupule de celles qui pouvaient lui être utiles. L'oracle sibyllin, dont il invoqua l'autorité pour célébrer ses jeux, ne fut peut-être pas inventé de toutes pièces pour la circonstance. M. Mommsen y remarque certains détails qui paraissent remonter à l'époque de la guerre sociale ; mais il se peut qu'il ait été revu et fort augmenté par Capito et ses amis. Il est sûr, dans tous les cas, qu'on affecta de suivre à la lettre les prescriptions de la sibylle, afin de donner une sorte de sanction religieuse aux fêtes qu'on renouvelait.

C'est notamment sur l'autorité de la Sibylle qu'on se fonda pour décider que le siècle ne comprenait pas un espace de cent ans, comme on le croyait d'ordinaire, mais cent dix ans. Puis, on essaya de faire croire, ce qui était encore plus étonnant, que les aïeux

l'avaient bien entendu ainsi, que les jeux séculaires s'étaient régulièrement succédé à Rome tous les cent dix ans, et que les derniers avaient eu lieu en 628; d'où l'on tira cette conclusion que 738 était la date véritable où ils devaient être célébrés. — En réalité, ils le furent en 737 (17 avant Jésus-Christ) et, ce qui est fort étrange, personne n'a pris la peine de nous apprendre pourquoi on les a ainsi avancés d'un an. M. Mommsen suppose qu'Auguste avait hâte de partir pour la Gaule, où sa présence lui paraissait nécessaire. Mais cette hypothèse ne me paraît pas très vraisemblable. Auguste n'alla en Gaule que vers le milieu de l'année suivante, quand il eut appris la défaite de Lollius, que rien ne faisait prévoir. Je crois qu'il faut chercher ailleurs la raison qui fit choisir l'année 737, et qu'il est possible de la trouver. Dix ans auparavant, le prince avait déposé solennellement tous les pouvoirs extraordinaires dont on l'avait jusque-là revêtu, et, suivant les expressions dont il se sert lui-même dans l'inscription d'Ancyre, rendu la république au sénat et au peuple, — *rempublicam ex mea potestate in senatus populique romani arbitrium transtuli*; — et en récompense on lui avait décerné ce nom d'Auguste que tous les empereurs ont porté après lui. Mais, quoi qu'il dise, il n'avait pas tout rendu. La moitié des provinces, celles qui étaient le plus voisines de la frontière, le plus exposées aux attaques de l'ennemi, étaient restées en son pouvoir, et, avec elles, l'armée tout entière, qui avait la charge de les défendre. — C'était, en somme, le plus beau lot. — On aurait voulu les lui confier pour toujours; mais, fidèle à sa politique de modération et de désintéressement, qui lui avait si bien réussi, il n'avait consenti à les garder que pour dix ans. En 737, le terme qu'il avait lui-même fixé était arrivé, et, après dix ans de paix et de gloire, on s'apprêtait à renouveler ses pouvoirs : c'était une occasion naturelle de réjouissances publiques. « De là vient, nous dit l'historien Dion Cassius, que les empereurs qui ont succédé à Auguste, quoique nommés pour toute leur vie, ne manquent pas de fêter la dixième année de leur règne, comme si c'était le commencement d'une période nouvelle; et cette habitude dure encore de nos jours. » Je crois donc qu'on peut considérer les jeux séculaires d'Auguste comme la première de ces fêtes décennales (*Decennalia*) qui ont été jusqu'à la fin les plus grandes solennités de l'empire.

II.

L'inscription qu'on vient de découvrir et que nous allons étudier va nous apprendre de quelle manière ces jeux furent célébrés.

Elle contient précisément un compte rendu de la fête (*commentarium ludorum sæcularium*), c'est-à-dire la série des actes officiels qui l'ont précédée et préparée, avec un récit très succinct des principales cérémonies. Je demande la permission de reprendre toutes ces pièces l'une après l'autre, au risque de fatiguer un peu l'attention du lecteur. Mais il me semble que ces détails ont leur prix. Il n'est pas sans intérêt, puisque l'occasion s'en présente, de se donner le spectacle d'une des plus grandes fêtes auxquelles le monde ait assisté avant la naissance du Christ.

L'empereur voulait qu'elle eût le plus d'éclat possible, et l'on nous dit que, par son ordre, des hérauts parcoururent les villes de l'empire, convoquant le peuple à des jeux « que personne n'avait vus et que personne ne devait revoir. » C'est aussi la pensée qui a inspiré les actes officiels dont je viens de parler et par lesquels débute notre inscription. On y trouve d'abord les fragmens d'une lettre qu'Auguste adresse aux quindécimvirs. Quoiqu'elle soit très mutilée, il est facile de voir qu'il leur demande de bien instruire le peuple de ce qu'on va faire, afin que tout s'accomplisse avec régularité, et surtout de ne rien négliger pour que l'assistance soit nombreuse.

Les quindécimvirs, mis ainsi en demeure d'agir, prennent alors la parole. — Mais, comme ils vont avoir le premier rôle dans la célébration de la fête, il est bon, je crois, de rappeler d'abord en quelques mots ce qu'ils étaient. Les prêtres à Rome formaient des corporations, ou, comme on disait, des collèges, parmi lesquels il y en avait quatre qui, par leur situation et leurs prérogatives, dominaient tous les autres (*quatuor amplissima collegia.*) L'un d'eux était celui de quindécimvirs, qu'on appelait de leur nom officiel *Quindecimviri sacris faciundis*. Leur origine remontait très loin ; ils avaient été, disait-on, institués par Tarquin au moment où la sibylle de Cumes lui apporta ses prophéties. Ils étaient chargés de les garder; ils les consultaient, quand il était besoin de le faire, ils les interprétaient, et veillaient à l'exécution des volontés divines. Mais, avec le temps, leurs fonctions s'étaient fort étendues. Comme les cultes étrangers pénétraient surtout au moyen des oracles sibyllins, les quindécimvirs en étaient devenus les patrons naturels, et leur clientèle s'augmentait sans cesse, depuis que Rome s'était si largement ouverte aux dieux de la Grèce et de l'Orient. Leur importance égalait presque celle des pontifes, surveillans et défenseurs du culte national, et les fêtes qui se préparaient allaient l'accroître encore; elles reposaient, on vient de le voir, sur un oracle de la sibylle et par conséquent rentraient dans les attributions du collège. Pour l'année 737, Auguste en avait été nommé

président, et c'est en cette qualité qu'il allait diriger la célébration des jeux séculaires.

On comprend que les quindécimvirs se soient empressés d'obéir au président de leur collège, qui était aussi le chef de l'empire. Pour répondre aux prescriptions de sa lettre, ils multiplient les décrets qui doivent apprendre à tout le monde l'ordre des cérémonies. Rien n'y est oublié, et celui qui se trompera ne pourra pas se plaindre de n'avoir pas été bien renseigné. Ces décrets durent être affichés de leur temps au Forum ou à la porte de quelque temple, pour que tout le monde pût les lire. La colonne du Champ de Mars nous les a soigneusement conservés. On y trouve aussi des sénatus-consultes qui nous font comprendre l'importance que les pouvoirs publics attachaient à la fête. L'un d'eux suspend les effets de la loi Julia sur le mariage ; elle avait été faite l'année précédente, on sait en quelles circonstances et sous quelle inspiration. On était alors fort occupé des questions qui s'agitent autour de nous ; les bons citoyens voyaient avec douleur que le nombre des naissances diminuait, et de tous les côtés on cherchait un remède à la dépopulation de l'empire. Auguste crut l'avoir trouvé dans des lois rigoureuses qu'il fit contre les célibataires, pour les contraindre à se marier. Parmi les peines qu'on leur infligeait, il y en avait une qui devait leur paraître plus dure que les autres : on leur interdisait d'assister aux jeux publics ; c'était les priver de ce qu'on regardait alors comme un des plus grands plaisirs de la vie. Mais pour cette fois la loi ne fut pas appliquée ; on jugea qu'il était trop sévère d'empêcher quelqu'un de prendre part à des jeux que personne ne devait plus revoir, et que d'ailleurs la religion exigeait que le nombre des assistans fût aussi grand que possible. C'est la même raison qui fit décider que le deuil des femmes serait abrégé pour la circonstance ; il était réglé par l'usage, et l'usage à Rome était si fidèlement respecté, que personne n'aurait osé quitter le deuil avant le temps, sans une permission expresse des magistrats. La permission fut accordée, car il ne semblait pas convenable que ces beaux jours fussent attristés par l'aspect de vêtemens lugubres, ou qu'une matrone se crût obligée de rester chez elle quand toute la cité se précipitait joyeusement au Champ de Mars ou au Capitole.

Ces préparatifs achevés, tout n'était pas fini; il fallait accomplir encore quelques cérémonies préliminaires avant que la fête pût réellement commencer. Il convenait que personne n'y assistât qu'après s'être purifié selon les rites et avoir offert aux dieux ce qu'il leur devait. Aussi, dans les derniers jours du mois de mai (les 26, 27 et 28), tous les citoyens doivent-ils se présenter en

famille, avec leurs femmes et leurs enfans, à de certains endroits qui sont indiqués d'avance. Ils y trouveront des membres du collège des quindécimvirs, qui leur donneront les objets nécessaires à la purification. Ce sont des torches, du soufre, du bitume ; chacun les emporte chez soi, et doit se purifier lui-même, les siens, et sa maison, par le feu et la fumée. Immédiatement après (les 29, 30 et 31 mai), les mêmes citoyens se présentent devant ces mêmes quindécimvirs, et, en échange de ce qu'ils ont reçu d'eux, ils leur apportent les prémices des fruits de la terre, qui en ce moment commencent à mûrir, du blé, de l'orge, des fèves. Ces dons sont mis en réserve pour être plus tard distribués comme récompense à ceux qui contribuent aux jeux publics. Ce n'est pas, on le pense bien, le seul salaire qu'ils recevront. Nous savons que le sénat avait affecté une somme importante aux dépenses des jeux séculaires, et quand on aura vu avec quelle magnificence ils furent célébrés, on comprendra qu'ils aient dû coûter très cher à l'État.

Les fêtes commencent avec le mois de juin, ou, pour préciser davantage, la nuit qui précède le premier du mois. Elles doivent durer sans interruption pendant trois nuits et trois jours de suite. Dès le début, nous sommes frappés de voir que les cérémonies de la nuit et celles du jour n'ont pas tout à fait le même caractère. C'est une occasion pour nous d'admirer encore une fois l'habileté d'Auguste, et l'art avec lequel il appuie ses innovations sur de vieux usages, pour leur donner plus d'autorité. Il voulait modifier profondément les anciens jeux de la république, et cependant il lui fallait en garder assez pour qu'on les reconnût. Sans cela la transition était rompue, et ce qu'on voulait faire n'aurait pas pu profiter de ce qu'on avait fait jusque-là. C'est dans les cérémonies de la nuit qu'on s'appliqua surtout à rester fidèle aux traditions du passé. On établit d'abord qu'elles s'accompliraient sur le terrain consacré par les fêtes antiques. Le lieu est bien connu : il est situé en face du Janicule, à l'endroit où le Tibre forme un coude en s'éloignant du Vatican pour se diriger vers la mer. Ce quartier est aujourd'hui l'un des plus populeux de Rome, et les maisons s'y pressent autour de la *chiesa nuova*. Alors c'était un grand espace vide, au milieu duquel s'élevait l'autel de *Dis pater*, soigneusement enfermé dans trois enceintes de murailles (1). Sur cet autel vénérable, à la place même où la légende mettait l'origine des jeux séculaires, les sacrifices de la nuit vont s'accomplir comme autrefois. Ils conser-

(1) C'est M. Lanciani, l'homme du monde qui connaît le mieux la topographie de l'ancienne Rome, qui a retrouvé le véritable emplacement et les débris du vieil autel. On peut voir, à ce sujet, le travail si curieux qu'il a publié sur les *Guides* des pèlerins au VIIIe siècle, et qui est inséré dans le tome Ier des *Monumenti antichi*.

veront quelque chose de ce caractère sombre et expiatoire qu'on leur avait d'abord donné. Si les divinités qu'on invoque ne sont plus *Dis pater* et Proserpine, qu'on juge sans doute un peu trop funèbres pour une si belle fête, elles appartiennent toujours au monde souterrain. Ce sont, pour la première nuit, les *Mœres* (Μοῖραι), c'est-à-dire les Destinées, celles que les Romains appelaient les Parques. Auguste et Agrippa immolent à chacune d'elles trois brebis et trois chèvres. La seconde nuit, c'est le tour des *Ilithyies* (Εἰλείθυιαι); ces déesses étranges, quoiqu'elles président à la fécondation et à la naissance, n'en sont pas moins des habitantes de l'enfer; et les mythologues grecs, qui pensent que la vie et la mort s'attirent et se complètent, les mettent en relations avec la nuit et les ténèbres. Comme elles n'aiment pas les sacrifices sanglans, on leur offre diverses sortes de gâteaux, des *liba*, des *popana*, des *phtois* (1). La troisième nuit est consacrée à la terre (*Terra mater*), et on immole en son honneur une truie pleine. Remarquons que le choix de ces divinités trahit les préoccupations secrètes d'Auguste. Ce sont celles du monde souterrain, ce grand laboratoire de la vie universelle, où tout germe et d'où tout sort : il veut les prier d'être favorables à la race romaine et de lui rendre l'abondance et la fécondité qu'elle semble près de perdre.

C'est en pleine nuit que ces sacrifices s'accomplissaient; et à ce propos une question se pose, à laquelle il est bien difficile de répondre. De quel procédé se servait-on pour éclairer ces vastes espaces remplis d'une foule immense? Comment ces étrangers venus de tous les pays du monde arrivaient-ils au Champ de Mars et retournaient-ils dans leurs logis, à travers ce dédale de rues obscures qui formaient la vieille Rome? Parvenus au lieu de la fête, comment pouvaient-ils suivre les cérémonies, voir Auguste et Agrippa immolant les brebis ou la truie pleine? Notre inscription n'en dit rien, et on ne trouve rien non plus dans les historiens du temps. Il est probable que la chose était alors trop connue et paraissait trop naturelle pour qu'on jugeât qu'il valait la peine d'en parler. On devait se servir de flambeaux qui étaient loin d'avoir la puissance de ceux d'aujourd'hui; mais ces armées d'esclaves dont on pouvait disposer permettaient d'en multiplier le nombre à l'infini. On rapporte que, les jeux floraux donnés par Séjan au peuple s'étant prolongés jusqu'à l'entrée de la nuit, quand les spectateurs rentrèrent chez eux, il les fit éclairer

(1) Le lecteur souhaite-t-il savoir la recette de ce genre de gâteau qu'on appelait *phtois?* La voici d'après Athénée : « Prenez du fromage écrasé, et pilez-le; puis passez le dans un crible d'airain; ajoutez-y ensuite du miel et du persil, et pétrissez le tout ensemble, de manière à en former une pâte. »

par cinq mille jeunes gens qui portaient des torches. Néron qui, en sa qualité d'artiste, était épris de nouveautés, imagina un jour, pour ses fêtes, un éclairage extraordinaire : il fit enduire des chrétiens de bitume, et y mit le feu.

Les sacrifices terminés, probablement vers le milieu de la nuit, d'autres genres de plaisirs, et encore plus appréciés du peuple, commençaient. Sur le Champ de Mars, le long du Tibre, s'élevait une scène en bois. Elle avait ceci de particulier, qu'en face d'elle s'étendait un grand espace vide; point d'orchestre, point de gradins superposés, comme dans les théâtres ordinaires ; la foule regarde debout. C'est un vieil usage qu'on renouvelle : dans les premiers temps de la république, et jusqu'après les guerres d'Hannibal, le sénat ne voulait pas que le peuple s'assît aux jeux publics, de peur qu'il n'y trouvât trop d'agrément et ne négligeât tout le reste. Voilà un bien étrange souvenir du passé. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que les jeux, une fois commencés, ne doivent pas être interrompus au moins pendant deux nuits et deux jours de suite. Il faut se figurer que sur cette scène, où la toile ne se lève que pour se baisser presque aussitôt (1), les tragédies, les comédies, les mimes se succèdent sans relâche. Il est vraisemblable qu'on a eu soin d'engager toutes les troupes de comédiens qui couraient Rome et l'Italie, et faisaient de si beaux bénéfices qu'elles pouvaient donner à un acteur en renom 300,000 sesterces (60,000 francs) pour quelques représentations. Devant cette scène toujours occupée, le flot des curieux se renouvelait sans cesse. Ce devait être, avec plus d'art et de magnificence, quelque chose de semblable aux spectacles qu'on offrait, dans ma jeunesse, au peuple de Paris, pendant les fêtes publiques. Dans les ronds-points des Champs-Élysées, en plein air, des tréteaux étaient dressés, sur lesquels on représentait des scènes militaires. Les pantomimes se succédaient sans interruption les unes aux autres, et la foule ne se lassait pas d applaudir les soldats de la république aux prises avec les *kaiserlichs*, ou les zouaves qui mettaient en fuite des Arabes.

Dans les fêtes de la nuit, Auguste avait assez conservé les anciens usages pour qu'il eût le droit de se vanter que ses jeux séculaires étaient célébrés à l'exemple des aïeux (*more exemploque majorum*). Il pouvait donc se permettre de donner aux fêtes du jour un autre caractère. Aussi n'ont-elles plus rien de lugubre, mais au contraire un air de triomphe et de joie. Il faut qu'elles

(1) On sait que, sur les théâtres romains, la toile, au lieu de monter dans les frises, descendait dans le sous-sol, en sorte qu'elle s'abaissait au commencement des pièces et se relevait à la fin.

annoncent un avenir de gloire, qu'elles semblent l'aurore du bonheur public. Le premier jour est consacré à Jupiter *Optimus Maximus*, la grande divinité de Rome qui siège au Capitole; Auguste et Agrippa lui sacrifient un bœuf blanc, dans le sanctuaire où il réside. Le lendemain, c'est le tour de Juno *Regina*, au Capitole aussi, et l'on immole solennellement une vache en son honneur. Le troisième jour, la fête se transporte au Palatin, dans le temple merveilleux d'Apollon qu'Auguste vient de bâtir, et qui est, suivant l'expression de M. Mommsen, comme la chapelle du palais impérial. Apollon était devenu le dieu particulier, le patron de la dynastie régnante. A la bataille d'Actium, il avait donné la victoire à Octave, et depuis il le faisait réussir dans toutes ses entreprises. Aussi l'empereur négligeait-il pour ce nouveau protecteur le culte de Vénus, la mère des Énéades, que César avait tant honorée. C'est chez lui que doit se clore la fête. Auguste et Agrippa la terminent en lui offrant des gâteaux sacrés. Ajoutons que pendant les deux nuits et les deux jours qui précédèrent, d'autres cérémonies encore s'étaient accomplies, dont l'inscription ne nous dit qu'un mot. Cent dix matrones (autant qu'il y avait d'années dans le siècle), toutes âgées de plus de vingt-cinq ans et mariées, avaient célébré, en l'honneur de Junon et de Diane, ce qu'on appelait des *sellisternes* (*sellisternia*). Les *lectisternes* et les *sellisternes* étaient des banquets solennels qu'on offrait aux divinités pour leur faire honneur. Près de la table, couverte de toute sorte de mets, les dieux étaient couchés dans des lits, comme les Romains quand ils prenaient leurs repas, les déesses placées sur des chaises, et l'on faisait la comédie de les servir avec toute sorte de manières respectueuses. Voici enfin quelle fut la dernière des cérémonies, et peut-être pour nous la plus importante : le troisième jour, vingt-sept jeunes gens et vingt-sept jeunes filles, choisis dans l'aristocratie romaine, et dont les pères et les mères vivaient encore, chantèrent l'hymne de la fête. L'inscription tient à nous dire qu'elle avait été composée par Horace. C'est ce que nous appelons « le chant séculaire. »

Nous sommes arrivés au terme des cérémonies officielles, mais les réjouissances vont durer quelque temps encore. Après un jour de repos (le 4 juin), les jeux reprennent, des jeux qui ne sont plus donnés par l'État et à ses frais, mais que les magistrats offrent au peuple pour reconnaître les honneurs dont on les a revêtus, et que, pour cette raison, on appelle *ludi honorarii*. Ils se prolongent pendant sept jours entiers (du 5 au 11); les uns ont lieu sur la scène de bois du Champ de Mars, dont on a parlé plus haut; d'autres, dans le théâtre de Pompée, le plus vaste et le plus beau de Rome; d'autres, sur celui de Marcellus, qui n'était pas tout à fait fini et

qui ne fut inauguré que l'année suivante. Enfin, tout s'acheva par des chasses et des courses de chars qui furent présidées par Agrippa.

Cette fois tout est bien définitivement terminé, et vraiment ce n'est pas trop tôt : il nous semble que tout le monde, aussi bien le prince que les spectateurs, devait être à bout de force. Songeons que, depuis les purifications jusqu'aux courses de chars, les fêtes s'etaient succédé sans repos, et qu'elles avaient duré dix-huit jours pleins, dix-huit jours pendant lesquels pas un moment ne fut perdu pour la curiosité ou le plaisir.

III.

Il nous faut revenir un moment sur le chant séculaire d'Horace. Nous venons de voir que notre inscription le mentionne comme un événement d'importance : *Carmen composuit Q. Horatius Flaccus.* Ainsi la composition d'une pièce de vers a paru mériter l'honneur de n'être pas oubliée dans ces relations officielles ; le nom d'un fils d'esclave est mis à côté de celui d'Auguste et des plus grands personnages de l'empire. Il nous est difficile de ne pas nous demander si l'œuvre répond à l'attrait qu'elle a fait naître, si elle est digne de la réputation qu'elle a conservée.

Les Romains adressaient ordinairement à leurs dieux des prières froides, sèches, encombrées de mots, et qui ressemblaient beaucoup à leurs formules juridiques. Elles avaient aussi ce caractère qu'il fallait les répéter fidèlement, sans rien omettre, sous peine de les recommencer. Nous en connaissons plusieurs, qui nous viennent des recueils épigraphiques ou nous ont été conservées par Caton dans son traité *De la vie rustique*. M. Mommsen s'en est fort ingénieusement servi pour reconstituer celles qui se trouvent dans notre inscription, et qui sont souvent fort mutilées. Ce qui lui a rendu le travail plus facile, c'est qu'elles sont toutes semblables et qu'une seule suffit pour donner une idée de toutes les autres. Voici celle que les cent dix matrones adressent à Junon le dernier jour de la fête ; je la traduis mot à mot, et avec ses longueurs et ses répétitions : « Junon reine, tu sais ce qu'il y a de plus utile pour le peuple romain des quirites. Nous, les mères de famille, les épouses, prosternées à tes pieds, nous te prions et te supplions de faire que l'empire et la majesté du peuple romain des quirites s'accroissent, de protéger toujours le nom latin, d'accorder au peuple romain des quirites le salut, la victoire et la santé, de favoriser le peuple romain des quirites et les légions du peuple romain

des quirites, de garder de toute atteinte la république du peuple romain des quirites, d'être propice et secourable au peuple romain des quirites, aux quindécimvirs, à nous, à nos maisons, à nos familles. Voilà ce que les cent dix mères de famille et épouses, choisies dans le peuple romain des quirites, nous te demandons à genoux. »

Ces formules courtes et monotones, où reviennent sans cesse des mots semblables, et qui rappellent assez les litanies de l'Église catholique, suffisaient à la dévotion des Romains. Comme elles étaient fort anciennes et que chacun se souvenait de les avoir entendu souvent répéter, on les redisait par habitude ou on les respectait par tradition. Personne ne paraît s'être préoccupé de trouver au sentiment religieux une forme plus libre et plus élevée. Il s'est pourtant présenté quelquefois des circonstances exceptionnelles, où l'on a cherché des moyens nouveaux de demander le secours des dieux ou de les remercier de leurs bienfaits. Pendant la seconde guerre punique, après la défaite d'Hasdrubal, le sénat, qui ne savait que faire pour témoigner aux dieux sa reconnaissance, eut l'idée de demander à un poète une prière nouvelle. Comme les esprits devenaient moins rudes et commençaient à trouver quelque agrément à la poésie, on supposa que ce qui plaisait aux hommes pouvait aussi charmer les dieux. Le vieux poète Livius Andronicus, qui, trente-trois ans auparavant, avait fait jouer pour la première fois une pièce imitée du grec, fut chargé d'écrire une hymne en l'honneur de Junon reine, et de l'apprendre à vingt-sept jeunes filles choisies. Le jour de la fête venu, elles parcoururent les rues de Rome accompagnées par les prêtres couronnés de laurier et vêtus de la prétexte; arrivées sur le forum, elles s'arrêtèrent; alors entrelaçant leurs mains et frappant de leurs pieds le sol en cadence, elles chantèrent l'hymne de Livius.

Cet essai ne fut pas souvent renouvelé, et l'on s'en tint d'ordinaire aux prières du rituel; mais il est naturel qu'elles n'aient pas suffi à Auguste, qui souhaitait donner à ses jeux un éclat particulier. A ces vieilles formules qu'il répétait pieusement pendant qu'il sacrifiait les bœufs ou la vache, on comprend qu'il ait voulu joindre un chant qui restât dans la mémoire de la postérité. Il avait précisément sous la main celui qui était le plus capable de faire ce qu'il désirait. Horace venait d'initier Rome à la poésie lyrique des Grecs, la seule qui n'y eût pas été encore acclimatée; aussi son succès avait-il été très grand. On l'avait proclamé « le maître de la lyre romaine, » et lui-même, quoiqu'il fût modeste de sa nature, s'était sans fausse honte décerné l'immortalité.

Quelque cinq ou six ans auparavant, il avait réuni en trois livres ses odes éparses, et ce petit volume était vite devenu la lecture favorite des gens de goût. Horace croyait sa tâche finie; il lui semblait qu'arrivé à l'âge mûr il pouvait prendre congé de la poésie lyrique, et, « comme le gladiateur fatigué, suspendre ses armes aux portes du temple d'Hercule. » Mais le public, qui est un maître tyrannique, ne voulait pas lui accorder le droit de se reposer. On lui demandait toujours des chants nouveaux, surtout des chants nationaux et patriotiques, c'est-à-dire ceux auxquels il se sentait le moins propre. Autant il se trouvait à l'aise quand il chantait en vers les plaisirs simples et les amours faciles, autant les grands sujets lui faisaient peur. Cependant, quand Auguste lui demanda de composer l'hymne des jeux séculaires, il n'osa pas le lui refuser.

Et pourtant, je soupçonne qu'il ne céda qu'à regret. Sans doute, il était flatté que son nom fût associé à ces fêtes brillantes. Dans une ode qu'il adresse à l'une des jeunes filles qui devaient chanter son poème, on lit ces mots : « Épouse, un jour tu diras : Quand le renouvellement du siècle ramena la fête sacrée, j'étais de celles qui redisaient les chants aimés des dieux enseignés par le poète Horace. » Mais, en réalité, l'attente de ce grand jour ne lui causait pas moins d'inquiétude que d'orgueil. Il se connaissait parfaitement lui-même; il s'appliquait le premier le précepte qu'il donne aux autres, et « savait ce que pouvaient porter ses épaules et ce qui était trop lourd pour elles. » Sa nature élégante, fine, un peu sceptique, ne convenait guère aux grands enthousiasmes. Quand on s'est imposé comme règle « de n'être trop frappé de rien, » comment peut-on éprouver ces vives émotions qui entraînent la foule? Pour soutenir l'élan d'une ode patriotique, il faut autre chose que « ce souffle léger de muse grecque » que le poète s'attribue comme sa principale qualité. Plus les circonstances étaient solennelles, plus sa poésie, qui manquait d'ampleur, risquait de n'y pas répondre. La strophe saphique, avec son rythme sautillant, son cadre étroit et raide de quatre petits vers accouplés, a quelque chose de trop grêle pour se produire dans ces vastes espaces et devant ces flots de spectateurs. Il est impossible qu'Horace ne l'ait pas senti et que cette préoccupation n'ait pas gêné son talent.

Ce qui ajoute à son embarras, c'est qu'il s'impose volontairement une loi sévère. A la rigueur il aurait pu se tirer d'affaire, en développant des lieux-communs sur la gloire de Rome; ces grandes pensées n'étaient pas déplacées dans une fête pareille, mais elles pouvaient aussi convenir à beaucoup d'autres; or, il

tient à composer une œuvre de circonstance ; il veut y redire tout ce qui s'est fait dans la célébration des jeux séculaires et n'y pas parler d'autre chose. Ce caractère était autrefois moins apparent; aujourd'hui que nous connaissons ces jeux dans le détail, il nous frappe davantage. L'inscription que nous venons d'étudier peut servir de commentaire au poème d'Horace et nous aide à le comprendre. Aucune des cérémonies qu'elle rapporte n'est omise dans le poème; tous les dieux et toutes les déesses y reviennent à leur tour. Les *Mœres* y sont invoquées sous leur nom romain de Parques, et le poète leur demande « d'ajouter au bonheur passé des prospérités nouvelles; » *Ilithyie*, ou, comme on disait encore, Lucine, est suppliée de protéger les épouses, et « de donner à Rome une moisson d'enfans. » Enfin il prie la terre « de faire naître et mûrir les fruits, à l'aide des pluies et des vents envoyés du ciel : »

Nutriant fœtus et aquæ salubres,
Et Jovis auræ.

Voilà la mention exacte des divinités qu'on implore pendant les solennités de nuit; aucune n'y manque. Quant aux dieux auxquels on offre des sacrifices le jour, Apollon et Diane, comme on pense, n'y sont pas oubliés; c'étaient vraiment les dieux de la fête :

Supplices audi pueros, Apollo.
Siderum regina bicornis, audi,
Luna, puellas!

Le nom de Jupiter n'est prononcé qu'à la fin, ce qui cause quelque surprise; mais, vers le milieu, il est fait allusion aux bœufs blancs qu'on immole en son honneur, et M. Mommsen pense qu'une circonstance particulière pouvait rendre alors cette allusion plus claire qu'elle ne l'est pour nous. Il suppose que l'hymne d'Horace était chantée le long des chemins de Rome, comme celle de Livius Andronicus. Le cortège se formait au Palatin, où naturellement on invoquait Apollon en face de son temple :

Phœbe, silvarumque potens Diana.

Puis, après avoir traversé le forum et gravi la pente sacrée qui menait au Capitole, on arrivait aux portes du temple de Jupiter, et l'on chantait le milieu de l'hymne; à ce moment tous les bras étaient tendus vers le sanctuaire, et tout le monde comprenait,

sans qu'il fût besoin qu'aucun nom fût prononcé, quels étaient les dieux à qui l'on adressait ces prières :

> Dî, probos mores docili juventæ,
> Dî, senectuti placidæ quietem,
> Romulæ genti date remque prolemque
> Et decus omne !

Cette strophe est belle dans sa grandeur un peu nue ; il y en a d'autres encore où le patriotisme a bien inspiré Horace, notamment celle où, invoquant le soleil, « l'astre toujours nouveau et toujours le même, » il assure qu'il ne verra rien dans le monde d'aussi grand que Rome :

> ... possis nihil urbe Roma
> Visere majus.

Il n'en est pas moins vrai que cette obligation à laquelle il s'est soumis de rappeler et de décrire en vers des cérémonies qui n'étaient pas toutes poétiques, ces allusions aux quindécimvirs, aux lois d'Auguste sur le mariage, au cycle de cent dix ans qui compose le siècle, refroidissent souvent son inspiration. Peut-être les contemporains ne s'en sont-ils pas aperçus. L'ode d'Horace dut avoir de son temps un grand succès : elle était comme enlevée et entraînée par l'enthousiasme général, mais aujourd'hui nous ne pouvons nous empêcher de trouver que cette exactitude de procès-verbal a nui quelquefois au libre élan du poète, et il nous semble qu'il n'a pas été toujours à la hauteur de la fête triomphale qu'il chantait.

Ce qui peut-être convient mieux à cette fête, ce qui en conserve plus fidèlement l'esprit, ce qui en reproduit tout à fait la grandeur, c'est un autre ouvrage, un chef-d'œuvre, qui dut être publié la même année : je veux parler de l'*Énéide* (1). Virgile était mort depuis deux ans (735) ; et l'on sait qu'en mourant il avait voulu anéantir son poème qu'il jugeait imparfait. Mais Auguste s'y était opposé ; il avait donné l'ordre aux deux exécuteurs testamentaires, Varius et Tucca, de le publier comme il était, sans y rien ajouter et en n'y faisant que les suppressions qu'ils jugeraient indispensables. Le travail en somme était facile, et rien n'empêche de croire qu'il ait été achevé en un an. Auguste a dû y tenir la main;

(1) J'ai essayé de montrer ailleurs les raisons qu'on a de croire que l'*Énéide* dut paraître vers le commencement de 737. Voyez *La publication de l'Énéide* (*Revue de philologie*, 1884.)

outre l'impatience légitime qu'il avait de voir paraître un si bel ouvrage, il lui était utile que l'apparition de l'*Énéide* coïncidât avec les jeux séculaires. Elle était donc vraisemblablement dans les mains de tout le monde au commencement de 737. La preuve qu'on la lisait, qu'on la dévorait, c'est qu'Horace semble y faire allusion plusieurs fois dans son hymne. On a remarqué qu'il y parle d'Énée, du *pieux* Énée, et qu'il y revient avec complaisance sur ses merveilleuses aventures. Il semble même avoir tenu à rappeler un des plus beaux endroits du poème, quand il représente les Romains terribles dans le combat et généreux après la victoire,

... bellante prior, jacentem
Lenis in hostem,

ce qui ressemble tout à fait à l'admirable vers du sixième livre :

Parcere subjectis et debellare superbos.

Aujourd'hui nous sommes frappés surtout de la partie humaine de l'*Énéide*, c'est-à-dire de la peinture des passions et des caractères. Il est naturel que les Romains l'aient été davantage de ce qui les concernait plus particulièrement, des souvenirs de leur histoire et de la glorification de leur race. C'est la grandeur de Rome qui est le véritable sujet du poème; mais Virgile y chante moins le monde vaincu que le monde pacifié, c'est-à-dire uni sous les mêmes lois et recevant des Romains les bienfaits de la concorde et de la civilisation. Rien n'a donc empêché l'*Énéide* de devenir le poème des vaincus aussi bien que des vainqueurs; elle a été populaire dans toutes les contrées du monde; on l'apprenait, on la commentait partout dans les écoles, et les fils des Celtes, des Ibères, des Carthaginois se sentaient devenir Romains en la lisant. Elle n'est donc pas tout à fait un poème comme un autre et fait uniquement pour le plaisir des lettrés; elle a eu aussi des conséquences politiques, et en cela Virgile se rapproche du divin Homère qu'il avait pris pour modèle, tout en désespérant de l'égaler. On a dit quelquefois que les peuplades helléniques, amoureuses d'indépendance et d'isolement, n'avaient été unies entre elles que par l'admiration qu'elles éprouvèrent pour leur poète national, et que peut-être sans Homère la Grèce n'aurait pas existé; de même, le lien des nations diverses, sous la domination romaine, étant surtout formé par l'éducation commune, et toute l'école tournant autour de Virgile, on peut

prétendre que Virgile a travaillé à cimenter l'unité de l'empire. L'*Énéide* a donc servi les desseins d'Auguste; elle a répandu dans le monde l'admiration pour Rome, le respect de son passé, la confiance dans son avenir, c'est-à-dire les sentimens que le prince voulait exciter dans les cœurs quand il célébrait les jeux séculaires. Je crois donc que, comme l'ode d'Horace, et peut-être plus qu'elle, elle est inséparable du souvenir de ces grandes fêtes.

IV.

La célébration des jeux séculaires dut attirer à Rome un nombre considérable d'étrangers. On commençait à prendre l'habitude d'y venir de partout et à toute occasion. Quelques années plus tard, à propos d'une solennité bien moins importante, Ovide nous dit qu'il y eut un grand concours de visiteurs, et « que l'univers tint dans une seule ville, — *orbis in urbe fuit.* » A plus forte raison l'affluence devait-elle être nombreuse quand il s'agissait d'une fête annoncée d'avance à grand fracas et à laquelle l'empereur prenait la peine de convier le monde entier. M. Mommsen fait remarquer que, bien qu'elle fût surtout destinée à glorifier Rome, Auguste avait tenu à lui donner, par certains côtés, un caractère international et cosmopolite. Il est dit expressément, dans les pièces officielles, que les sacrifices s'accompliront d'après le rite grec, *achivo ritu.* On a vu que c'est sous leur nom grec que les Parques et Lucine sont invoquées; on les appelle les *Mœres* et *Ilithyia.* Enfin, il n'est dit nulle part que, pour participer aux cérémonies, il soit nécessaire d'être citoyen de Rome; il suffit qu'on soit de naissance libre. On voit déjà poindre ici ce qui sera la grande pensée de l'empire et son œuvre maîtresse, l'extension au monde entier du droit de cité, le mélange des races sous la domination romaine, la création d'un peuple unique, formé de tous les peuples, parlant la même langue et jouissant des mêmes droits.

Il est donc naturel de croire que les gens de tous les pays convoqués par le puissant empereur pour assister à ses fêtes y soient venus en foule. Le moment était heureux pour visiter Rome. La vieille ville se rajeunissait, et Auguste, « qui l'avait trouvée de brique, était en train de la faire de marbre. » La plupart des grands ouvrages qu'il avait entrepris étaient achevés ou touchaient à leur terme. La basilique Julia, dont les débris font notre admiration, dressait ses colonnes neuves sur un des côtés de l'ancien forum. Un peu plus loin, on bâtissait tout un forum nouveau, avec des portiques et des statues autour du temple de Mars vengeur. Au Palatin, la demeure du prince et le temple d'Apollon étaient finis

depuis dix ans. Dans les espaces vides du Champ de Mars s'élevaient à tous les pas des édifices nouveaux : les *Septa julia*, sorte de muraille de marbre pour enfermer les citoyens pendant les élections; le portique d'Octavie, avec ses riches bibliothèques; le théâtre de Marcellus, le Panthéon d'Agrippa. C'était partout une fièvre d'embellissemens et de reconstructions que nous avons peine à nous figurer. En une seule année, Auguste fit réparer ou rebâtir quatre-vingts temples qui avaient souffert du temps ou des discordes civiles. On imagine sans peine l'effet que devaient produire sur les étrangers la beauté de cette ville, qui semblait renaître, et le spectacle de ces jeux, « que personne n'avait vus et que personne ne devait revoir. » De retour dans leur pays, ils répandaient autour d'eux l'impression qu'ils avaient reçue; et il est probable que, grâce à leurs récits, ces fêtes magnifiques ont fait l'entretien du monde entier.

A Rome aussi, le souvenir en était resté populaire; ce qui le prouve, c'est l'empressement qu'ont mis plus tard les empereurs à les renouveler. Ils n'eurent pas la patience d'attendre cent ans pour donner de nouveaux jeux séculaires. Claude prétendit qu'Auguste s'était trompé dans ses calculs et se crut en droit de les célébrer de nouveau en l'an 800 de Rome (47 après J.-C.). Domitien, au contraire, soutint qu'Auguste avait raison, et quarante ans après ceux de Claude, il recommença. En 248, Rome entamait la millième année de son existence. A cette occasion, les vieilles cérémonies furent reprises; de plus, on fit combattre ensemble mille paires de gladiateurs, et l'on exhiba dans l'arène les bêtes les plus rares et les plus féroces : des éléphans, des tigres, des lions, des léopards, des hyènes, des hippopotames, des rhinocéros, des girafes, etc. Ce fut une des plus grandes tueries d'hommes et d'animaux qu'on eût jamais vue. Mais voici ce qu'il y avait de plus extraordinaire dans la fête : cet empereur romain, qui présidait à la cérémonie entouré des quindécimvirs, ce successeur d'Auguste, était un Arabe de naissance, le fils d'un chef de brigands; ce prince, qui sacrifiait sérieusement des bœufs blancs à Jupiter et une truie pleine à la déesse Terre, ne croyait ni à la déesse Terre ni à Jupiter; il était probablement chrétien. Enfin, au moment même où l'on remerciait les dieux de la prospérité de l'empire, les barbares l'envahissaient de tous les côtés : les Perses menaçaient l'Orient, les Goths paraissaient sur le Danube, les Germains étaient prêts à passer le Rhin. Cent ans plus tard, le christianisme triomphait : ce n'était plus le temps de célébrer les jeux séculaires. Zosime le déplore amèrement. « Si les saintes cérémonies, dit-il, avaient été religieusement observées, ainsi que l'or-

LA PAPAUTÉ

LE SOCIALISME ET LA DÉMOCRATIE

III[1].

LES SYNDICATS, L'ALLIANCE AVEC LE QUATRIÈME ÉTAT ET LA PAIX SOCIALE.

L'Église peut parler au siècle des associations. Elle s'y connaît. Sa maîtrise en ce genre est incontestée, et sa compétence difficile à nier. Société elle-même, *Ecclesia*, et la plus ancienne et la plus vaste des sociétés humaines, elle a eu, de tout temps, une fécondité sociale sans pareille. Rien de plus merveilleux au monde. De son sein sont nées, durant des siècles, des associations de toute sorte, congrégations, confréries, corporations, communautés des deux sexes, ecclésiastiques et laïques, urbaines et rurales, aristocratiques et populaires, hospitalières, scolaires, scientifiques, ouvrières, militaires. Et après deux mille ans, sa fécondité n'est pas épuisée. On dirait qu'elle ne peut vivre sans enfanter. C'est là sa faculté, ou mieux, sa fonction maîtresse. Le monde le sait si bien que, lorsqu'on parle quelque part de liberté d'association, le grand souci des ennemis de l'Église est que le principal avantage n'en

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1891 et du 15 janvier 1892.

donnait la sibylle, l'empire romain aurait conservé sa puissance; mais, comme on les a négligées, il est tombé sous la domination des barbares. »

C'est pourtant le christianisme qui leur donna, sous une autre forme, une nouvelle vie. Au commencement de l'an 1300, à l'occasion du siècle nouveau, le pape Boniface VIII proclama la bulle du jubilé par laquelle il accorde une indulgence plénière à tous ceux qui visiteront les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Aussitôt les routes se couvrirent de pèlerins; il en vint de toute la chrétienté, et l'on en compta plus de deux millions. L'ardeur de cette foule était incroyable : « Quand les pieux voyageurs voyaient poindre à l'horizon les tours de la ville sainte, ils tombaient à genoux, et un cri de joie sortait de toutes les poitrines : Rome! Rome! Vous auriez cru voir des navigateurs, qui, après une longue traversée, découvrent la terre. » Assurément, la foi religieuse suffit pour expliquer cet enthousiasme. C'était la ville des apôtres qu'on venait voir; qui sait pourtant si au fond des cœurs ne se réveillait pas un vieux souvenir de la Rome des césars, et de son ancienne grandeur? Le monde ne l'a jamais entièrement oubliée. Sur un manuscrit du IXe siècle, Niebuhr a retrouvé une cantilène touchante, qui commence ainsi :

O Roma nobilis, orbis et domina,
Cunctarum urbium excellentissima,
Roseo martyrum sanguine rubea,
Albis et virginum liliis candida ...

C'est bien la ville « rougie du sang de martyrs, » que chante l'admirateur de Rome; mais il n'oublie pas non plus qu'elle a été « la maîtresse du monde. » Dans tous les cas, Boniface VIII n'était pas un ignorant, il avait entendu parler d'Auguste, et nous pouvons être certains que ce sont les jeux séculaires qui lui ont donné l'idée de son jubilé. Ainsi, ces fêtes imaginées par le grand empereur, dans l'intérêt de son pouvoir et pour la gloire de son pays, ont survécu à l'autorité des césars et à la puissance romaine. On peut dire que le souvenir ne s'en est jamais tout à fait perdu, puisqu'elles ont créé des institutions qui durent encore. C'est ce qui me justifiera, je l'espère, d'en avoir un moment entretenu les lecteurs.

GASTON BOISSIER.

soit pour elle; et dans les lois qu'ils fabriquent, ils s'ingénient sournoisement à lui enlever le bénéfice de la liberté promise. Qu'est-ce là, si ce n'est l'hommage de la haine à la vitalité de celle dont tant de bouches menteuses dénoncent la décrépitude?

Associez-vous, dit le pape aux ouvriers. Le levier demandé pour soulever le monde, l'Église l'a dès longtemps découvert; c'est l'association. Et ce qu'il faut pour réunir les hommes et pour les tenir unis, l'Église l'a reçu de sa tradition et de l'Évangile. Si elle possède, à un degré si éminent, le génie de l'association, c'est qu'elle a tout ce qui peut le faire naître et le faire vivre; l'esprit d'amour, de douceur, de dévoûment, et non moins l'esprit d'ordre et de discipline. Comment, après cela, s'étonner que des sociétés chrétiennes grandissent et prospèrent là où nos sociétés profanes s'étiolent et meurent? C'est que, pour le chrétien, solidarité et fraternité ne sont pas une formule sonore. Le christianisme est contraire à l'isolement. En ce sens, il est opposé à l'individualisme. Tout, chez lui, pousse les hommes à s'unir en groupes fraternels. Une société vraiment chrétienne serait un vivant agrégat de libres associations de toute sorte. *Væ soli!* nous crie la Bible, depuis des siècles; et, comme nous le rappelle encore Léon XIII, *melius est duos esse simul quam unum.* En ce sens donc, le christianisme répugne non moins à l'égoïsme individualiste qu'au collectivisme obligatoire et à l'absorption de l'individu par l'État. Le *self-help* ne lui suffit point; et le jour où le problème social devait lui être posé, l'Église devait chercher la solution dans l'association.

I.

Aussi bien, — puisque pour les deux points qui tiennent le plus au cœur des ouvriers, pour la durée du travail et pour le taux des salaires, le saint-père, à l'inverse des socialistes de toute robe, n'attend guère rien de l'État, — il était ramené aux associations libres, aux corporations. C'est à elles, nous l'avons vu, que l'Église, par la bouche de Léon XIII, demande le remède aux plaies sociales. Cette fois, nul n'ira le contester, ce n'est pas là un palliatif sans vertu ou une inoffensive recette de bonne femme. C'est un remède énergique, un réactif violent, assez puissant pour guérir les sociétés, à moins qu'il ne les tue. Tout dépend de la façon dont on le leur applique. Nous en faisons l'épreuve en ce moment; aux mains de certains médecins, je ne sais si le malade aura la force d'y résister.

Il est loin déjà, le temps où vingt Français ne pouvaient se réunir pour parler de religion ou d'économie sociale sans s'exposer à des poursuites; le temps où l'empereur Napoléon III et M. Émile Ollivier

étaient taxés de socialisme pour avoir fait concéder aux ouvriers le droit de coalition; où M. le Comte de Paris s'entendait traiter d'utopiste pour avoir révélé à la légèreté française les *trades-unions* de l'Angleterre. Nous avons fait du chemin, durant ces vingt-cinq ans, et le mérite ou la faute en revient, pour une bonne part, aux catholiques. M. de Mun a le droit de leur en faire gloire; — puissent-ils avoir toujours de quoi en rester fiers!

Il y a quelques mois, en juin 1891, l'éloquent fondateur des cercles catholiques d'ouvriers célébrait, à sa façon, le centenaire de l'abolition des anciennes corporations, en buvant aux syndicats et à la résurrection des corps de métiers. Le hardi gentilhomme avait raison : c'est une belle revanche sur Turgot et sur la Révolution que doivent à la troisième république l'Église et l'ancien régime. Et, pour notre part, nous l'avouons, si peu de regrets que nous aient laissés les jurandes et les maîtrises du vieux temps, nous eussions volontiers levé notre verre au rétablissement du droit d'association; partisan de toutes les libertés, nous ne nous croyons le droit d'en rejeter aucune. Loin de là, s'il est une chose que nous ayons peine à pardonner à la Révolution, c'est d'avoir, dans les domaines les plus divers, supprimé tous les groupes historiques ou naturels, toutes les associations, tous « les corps, » c'est-à-dire tout ce qui, en France, avait vie spontanée; — et si la destruction en était nécessaire, la plupart de ces anciens « corps » ne répondant plus à leur objet, — c'est, après avoir aboli toutes les corporations, les compagnies, les communautés, plus ou moins vieillies et usées, de la France ancienne, d'avoir tout fait pour empêcher les organes sociaux de repousser et de se régénérer, d'avoir proscrit tout agrégat particulier et tout organisme vivant, de n'avoir considéré partout que l'individu isolé, en s'ingéniant à le maintenir dans son isolement.

C'est là, pour nous, comme pour M. Taine, la faute capitale de la Révolution, celle qui explique les autres. Par là seul, la Révolution a placé la France contemporaine dans un état d'infériorité manifeste vis-à-vis des nations étrangères, vis-à-vis de toutes celles du moins qui n'ont pas eu la folie d'imiter son exemple. Par là, nous nous sentons déplorablement au-dessous des peuples anglo-saxons, au-dessous des Anglais, au-dessous des Américains, au-dessous des jeunes colonies britanniques. La défiance invétérée de la France moderne pour tous les corps vivans, pour tout ce qui a une vie collective indépendante de l'État, et, par suite, la mise en suspicion ou en tutelle de tout ce qui tend à s'associer, l'interdiction ou la raréfaction systématique des fondations, sans lesquelles rien de grand et de durable ne peut vivre ou prospérer, l'horreur aveugle et comme superstitieuse de ce spectre d'ancien régime qu'on nomme

avec une terreur d'enfant : « la main morte, » quel obstacle à la solution de nombre de questions sociales, de questions politiques, de questions religieuses ! C'est ainsi que, à leur détriment mutuel, cela rend de longtemps impossible, en France, l'indépendance réciproque de l'État et de l'Église, avec l'entière liberté religieuse, par la séparation de l'Église et de l'État.

Est-ce là l'individualisme de la Révolution ? cet individualisme tant vanté de quelques-uns, nous avons peu de goût pour lui. Loin d'y voir le palladium de la liberté individuelle, nous croyons y découvrir un péril pour la liberté de l'individu. Ainsi compris, en effet, l'individualisme nous mène tout droit au socialisme. En prohibant toute association, en supprimant toute corporation, en traitant en rivales ou en ennemies de l'État toutes les communautés, toute collectivité publique ou privée, la Révolution a, sans le savoir, frayé la voie au socialisme d'État. Ou mieux, comme ici la Révolution n'a guère fait qu'imiter, en les outrant, les procédés de l'ancien régime, on peut dire que tous deux, de concert, l'ancien régime et la Révolution, la monarchie absolue et la république jacobine, résumés tous deux et comme ramassés dans la France de Napoléon, ont préparé de loin l'avènement du socialisme d'État. — Comment cela ? dira-t-on. Mais par leur centralisation excessive, par leurs défiances contre toutes les institutions locales, par leur hostilité contre toutes les forces sociales et tous les groupes naturels. Sur ce point, il nous est impossible de ne pas être de l'avis de M. de Mun et des écrivains catholiques (1). En rompant tous les liens entre les citoyens, en abolissant les corps spontanés et les groupemens naturels, formés par le voisinage ou les intérêts communs, en rasant toutes les franchises communales et toute autonomie provinciale, en ne laissant debout, sur cette France dénudée, pareille à une table rase, que l'État omnipotent en face de l'individu isolé, — l'infiniment grand devant l'infiniment petit, — en nivelant tout sous le pesant rouleau de sa bureaucratie, la centralisation moderne a préparé le sol pour l'établissement légal du socialisme d'État. Ce peuple désagrégé, pareil à une poussière de molécules humaines, cette nation réduite à l'état de grains de sable, comme disait Napoléon, elle s'est habituée à tout attendre de l'État ; et le jour où les modernes devaient s'éprendre de réformes sociales, c'est vers l'État qu'ils se devaient tourner. C'est ainsi que, en France, comme en Prusse, la centralisation administrative était grosse du socialisme d'État. Et c'est de même ainsi que par sa guerre sans trêve à l'esprit d'association et à tout ce qu'elle poursuivait sous le nom de « fédéra-

(1) Voyez, par exemple, M. le comte de Mun : *Quelques mots d'explication*, extrait de l'*Association catholique*. Paris, 1891.

lisme, » par une inévitable réaction contre l'étroitesse de son individualisme, la Révolution devait à la longue mettre les justes droits de l'individu en péril. Loin de tenir à la tradition révolutionnaire, — est-ce qu'il devrait y avoir une tradition de ce qui a été la négation de la tradition? — nous sommes prêts à nous féliciter de voir renaître chez nous le goût et l'habitude de l'association, — à la seule condition que ce droit nouveau ne coûte pas trop cher à nos droits anciens.

Hâtons-nous de le dire, si elles étaient façonnées sur le patron recommandé par le pape, nous verrions sans inquiétude le sol de la France et de l'Europe se couvrir d'un réseau d'associations ouvrières et d'unions professionnelles. Quand il appelle le rétablissement des corporations (*sodalitia opificum*), Léon XIII a soin de nous avertir que ces corporations nouvelles doivent être appropriées aux mœurs actuelles (1). Il ne s'agit nullement, pour lui, d'exhumer du cimetière de l'histoire des institutions mortes. S'il demande à l'État de protéger ces associations professionnelles, il lui demande, en même temps, de ne pas s'ingérer dans leurs affaires. « Que l'État, dit admirablement le souverain pontife, ne s'immisce point dans leur gouvernement intérieur et ne touche point aux ressorts intimes qui leur donnent la vie, car le mouvement vital procède d'un principe intérieur et s'arrête très facilement sous l'action d'une cause externe (2). » Remarquez ces deux lignes : vous y reconnaîtrez une idée, à notre sens, fondamentale pour l'intelligence des questions sociales ou politiques : à savoir l'opposition entre l'activité vivante des organes sociaux spontanés, — des institutions et des associations issues du libre groupement des hommes, — et l'action mécanique de l'État, dont les engrenages aveugles risquent de broyer tout ce qui se rencontre de vivant sous les dents de leurs roues. Ce péril, accru dans nos sociétés modernes par l'énormité de la machine gouvernementale, il n'échappe pas à la vigilance du saint-père. Aussi réclame-t-il pour les associations professionnelles la liberté de se donner des statuts appropriés à leur but. Quant à déterminer lui-même quels doivent être ces statuts, ou à nous en donner un modèle, le pape s'y refuse. En repoussant pour les corps de métiers la réglementation administrative, il n'a nullement la prétention d'y substituer une réglementation ecclésiastique, quoiqu'il engage les travailleurs à s'inspirer des conseils de leurs évêques et de leurs prêtres.

(1) ... *profecto sodalitia opificum flecti ad præsentem usum necesse est.*

(2) Il est bon de citer ici le latin dont la traduction ne peut rendre la précision élégante : *Tutetur hos respublica civium cœtus jure sociatos; ne trudat tamen sese in eorum intimam rationem ordinemque vitæ : vitalis enim motus cietur ab interiore principio ac facillime sane pulsu eliditur externo.*

Ici, comme partout, Léon XIII a trop bien conscience de la variété des lieux et des circonstances pour prétendre imposer à tous un type unique. Le pape se montre exempt de cette passion d'uniformité si fréquente chez les gouvernans. C'est qu'il veut des institutions animées d'une vie propre, et il sait que la première condition de la vie est la variété : « Nous ne croyons pas, dit avec modestie le souverain pontife, qu'on puisse, en pareille matière, donner des règles certaines et précises ; tout dépend du génie de chaque peuple, des usages et de l'expérience, du genre de travail, de l'étendue du commerce et d'autres circonstances de choses et de temps, qu'il faut peser avec maturité. »

On sent que les préférences du saint-père, comme de la plupart des catholiques, sont pour les sociétés de patronage et pour les syndicats mixtes. Par malheur, ce sont justement les deux formes d'association les plus difficiles à faire accepter des ouvriers, ou les plus malaisées à constituer et à faire fonctionner. Les sociétés de patronage qui, en tant de contrées, lui ont rendu d'incontestables services, sont généralement mal vues de l'ouvrier, par cela seul qu'elles le placent dans une situation d'infériorité vis-à-vis des patrons, ou vis-à-vis des bourgeois. Son orgueil, ou ce qu'il appelle le sentiment de sa dignité, y répugne. Pour l'y ramener, il faudrait lui inculquer ce qui presque partout lui fait défaut, l'humilité chrétienne. Les bienfaits qui paraissent faire de lui l'obligé des hommes d'une autre classe, il ne les supporte qu'avec impatience. A l'instar des travailleurs anglo-saxons, jaloux de tout ce qui a l'air d'une tutelle du maître, les ouvriers du continent se montrent de plus en plus défians de tout patronage. Bientôt, il n'y aura plus à s'y résigner que les enfans, les apprentis, les jeunes filles ; les adultes repoussent tout ce qui ressemble à une sujétion et à une dépendance de classe. Leur prétention est d'être mis sur le même pied que les patrons ; ils ne veulent rien avoir de commun avec eux, en dehors de l'usine, à moins d'être traités, par eux, en égaux.

Les syndicats mixtes ne prêtent pas à la même objection. Rien ici qui froisse la susceptibilité ombrageuse des travailleurs, puisque le syndicat mixte a précisément pour objet de réunir dans la même association, sur un pied d'égalité, les représentans des ouvriers et les représentans des patrons. A ce point de vue, c'est là, manifestement, l'idéal des associations professionnelles ; cherche-t-on dans les syndicats un instrument de pacification, ce ne peut guère être que dans le syndicat mixte. Autrement, comme l'ont prévu jadis M. de Mun et l'*Association catholique*, constituer, en face les uns des autres, des syndicats d'ouvriers et des syndicats de patrons, c'est ranger le monde du travail en deux armées hostiles, et orga-

niser la guerre et non la paix. Incontestable vérité que les faits ne confirment que trop déjà! Mais pour faire cesser l'antagonisme du capital et du travail, il ne suffit point, hélas! de rapprocher, matériellement, ouvriers et patrons dans un syndicat commun. Pour être associés en nom, sous la même raison sociale, les deux élémens rivaux n'en demeureront pas moins défians. Ce n'est point les accorder que de les faire délibérer côte à côte dans la même corporation. Rassembler les hommes n'a jamais suffi pour les concilier, et mettre les intérêts en présence, c'est le plus souvent les mettre aux prises.

Les fondateurs des « cercles catholiques » ont senti la difficulté et ils se sont efforcés d'y parer. M. le comte d'Haussonville a exposé naguère, ici même, la méthode recommandée par l'OEuvre des cercles; il nous a décrit ces syndicats mixtes pourvus d'un « patrimoine corporatif » et ayant au-dessus d'eux, pour trancher les différends qui ne manqueraient point de surgir entre leurs membres, des « comités d'honneur, » formés d'hommes des hautes classes, étrangers à la profession, qui serviraient de tiers arbitres (1). Avec M. d'Haussonville, je doute que pareil système soit accepté des ouvriers ou résiste à l'épreuve des faits. Peut-être quelques lignes de l'encyclique de Léon XIII font-elles allusion à ces ingénieux projets; mais le pape y a-t-il réellement songé, il s'est bien gardé d'insister. Il glisse sur le sujet, laissant, comme d'habitude, au temps et à l'expérience le soin d'indiquer les moyens pratiques. Il a senti, d'instinct, tout ce qu'avait d'humainement malaisé le rêve de concilier, par un lien corporatif, les prétentions de l'ouvrier et les intérêts du patron. C'est là en effet, pour les deux égoïsmes en présence, une difficulté presque insurmontable, parce qu'elle est inhérente à la nature humaine. Pour en triompher, il ne faudrait rien moins que le secours de Dieu, et, comme disent les chrétiens, le secours de la grâce qui sait vaincre la nature.

Ici, comme presque partout, la question sociale se heurte à une question morale. Ne nous étonnons donc point, si, en traitant des syndicats professionnels, le pape revient sur une chose dont les réformateurs séculiers se troublent peu d'ordinaire, sur l'esprit qui doit régner dans les nouvelles associations. Pour quiconque a des yeux, c'est bien là le point capital. L'essentiel, sous le rapport social, c'est bien moins les règlemens ou les statuts donnés aux corporations ouvrières que l'esprit de leurs membres. Les statuts, ce n'est là, en quelque façon, que le cadre, la forme extérieure, le corps de l'association professionnelle; et ce qui importe

(1) M. le comte d'Haussonville, *Misère et Remèdes*, p. 352-358 (Calmann Lévy, 1886), et la *Revue* du 5 mars 1885. Cf. Nitti, *Il Socialismo cattolico*, 1891.

surtout à la société, ce qui doit décider de la vie et des œuvres des corporations nouvelles, c'est l'âme dont ce corps sera animé. Ces associations vaudront ce qu'en vaudra l'esprit, et la forme du vase nous inquiète moins que le vin qui doit y être versé. Le pape est donc bien dans la question, quand il soutient que c'est du spirituel qu'il faut s'occuper avant tout. Veut-on qu'elles soient un instrument de prospérité pour les ouvriers et un agent de pacification pour la société, il faut d'abord, aux yeux de Léon XIII, que ces associations ouvrières fassent une place à Dieu. Sans Dieu et sans l'esprit chrétien, le pape n'en attend rien de bon. « Tout en ayant pour but l'accroissement des biens du corps, de l'intelligence et de la fortune, ces associations, nous affirme le saint-père, doivent viser, avant tout, à ce qui est l'objet principal de la vie humaine, au perfectionnement moral et religieux. » C'est l'éternel mot de l'Évangile : *Quærite primum regnum Dei;* et ici encore l'on pourrait ajouter : le reste vous sera donné par surcroît. Certes, le souverain pontife est en droit de nous le promettre : avec des sociétés professionnelles, assises sur le fondement de la religion et inspirées de l'Évangile, il sera relativement facile de « déterminer les relations mutuelles des associés et de concilier les droits et les devoirs des patrons avec les devoirs et les droits des ouvriers. » De même, en cas de contestation entre les deux classes, patrons et ouvriers n'auront pas de peine à s'entendre « pour charger des hommes prudens et intègres, tirés de leur sein, de régler le litige en qualité d'arbitres. » L'esprit de paix habitant en elles, avec l'esprit de Dieu, ces chrétiennes corporations seraient aisément un instrument de paix.

Mais est-ce de ces associations chrétiennes, de ces pieuses confraternités fondées sous le patronage des évêques et bénies par l'Église, que nous voyons surgir, de tous côtés, autour de nous? Est-ce à ces corporations pacifiques, à ces doux troupeaux de brebis évangéliques, respirant la mansuétude et la charité, que ressemblent les syndicats ouvriers dont les revendications grondent sous nos pieds? Elles sont peu nombreuses, hélas ! aujourd'hui, ces chrétiennes corporations qui ont jadis couvert la France, les Flandres, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne des monumens insignes de leur génie et de leur foi; ces glorieuses guildes d'artisans qui se réunissaient dévotement dans leurs chapelles, au jour de leur saint patron, et qui, dans les fresques ou les verrières de nos cathédrales, nous ont légué tant d'admirables témoignages de leur puissance et de leur prospérité. Les temps ont changé, de nouvelles classes ouvrières ont grandi, bien différentes de leurs devancières. Ces anciennes corporations, nées sous le patronage de l'Église, je ne sais s'il serait beaucoup plus facile de les faire revivre que

de faire remonter sur leurs palefrois les chevaliers casqués du heaume et couverts de la cotte d'armes, pour lesquels le moyen âge faisait travailler ses corps de métiers. L'archéologie n'a malheureusement rien de commun avec la science sociale (1).

De ces chrétiennes associations, animées de l'esprit de paix et d'évangélique fraternité que Léon XIII voudrait insuffler aux sociétés ouvrières, j'en vois bien quelques-unes, en Alsace, en Belgique, en Suisse, en Allemagne, en France même peut-être, mais combien rares ! Elles sont disséminées et comme noyées au milieu des syndicats batailleurs, embrigadés par l'esprit de haine. Et jusque dans les unions ouvrières ou dans les cercles catholiques formés par des patrons religieux avec la bénédiction de l'Église, des industriels chrétiens nous en ont fait l'aveu, l'esprit de suspicion et les rancunes de classes ont pénétré ; les patrons et les ouvriers qui s'agenouillent côte à côte devant l'Agneau de Dieu ont senti passer entre eux un vent froid de jalouse méfiance. Chez l'ouvrier catholique même, l'ouvrier est souvent en lutte avec le chrétien, et de ce duel intérieur, le chrétien ne sort pas toujours victorieux. — N'importe, si elles étaient plus nombreuses, ou si elles étaient plus influentes, de pareilles sociétés nous aideraient singulièrement à résoudre le dur problème posé à nos peuples modernes ; car elles seules pourraient nous donner, ou nous rendre, ce qui doit être notre but à tous, la paix sociale. Mais pauvres ou riches, qui, parmi nous, aurait l'illusion que c'est à cette œuvre pacifique que travaillent nos syndicats ? Tandis que le saint-père et les catholiques nous montrent dans les corporations ouvrières l'instrument de la conciliation, les syndicats ouvriers remplissent l'air de leurs fanfares belliqueuses. Leurs parrains du Palais-Bourbon ou de l'Hôtel de Ville ont eu beau nous promettre la paix en leur nom, ce n'est pas avec le rameau d'oli-

(1) Je sais qu'en certains pays, en Autriche notamment, on a essayé de restaurer les anciennes corporations d'arts et métiers, avec l'obligation pour les artisans de produire un « chef-d'œuvre. » Mais l'Autriche ne semble point avoir tiré grand profit de cette restauration, et, l'expérience eût-elle réussi chez elle, il ne faut pas oublier que l'Autriche est peut-être le pays de l'Europe où les mœurs sont demeurées le plus « ancien régime » ou le plus « moyen âge. » Quant à l'Allemagne, une loi de 1881 y a rétabli nominalement les corporations (*Innungen*), mais l'entrée n'en est pas obligatoire et, pour en faire partie, il n'est pas nécessaire de produire un « chef-d'œuvre. » Certains membres du centre catholique ont bien proposé, en 1891-92, de rendre la corporation obligatoire pour tous les patrons et d'introduire à l'entrée de la carrière professionnelle une sorte d'examen technique; mais le gouvernement s'est opposé à cette demande et l'a fait repousser. De pareilles corporations n'aboutiraient, du reste, qu'à créer une classe d'artisans privilégiés aux dépens de la masse des travailleurs. Puis, il importe de le remarquer, en Allemagne comme en Autriche, il ne s'agit ici que des artisans et de la petite industrie, et non des multitudes d'ouvriers occupés par la grande industrie. Cela seul suffirait pour qu'on ne pût attendre de semblables corporations la solution de la question ouvrière.

vier qu'ils se présentent à nous, et ce n'est point encore la paix qu'on se vante de préparer à la Bourse du travail. Les étendards sous lesquels ils se rassemblent, ce ne sont pas les mystiques *vexilla Regis* et le drapeau de la croix arborés sur le Calvaire. Leur étendard de prédilection, nous le connaissons ; c'est celui que, sur nos places publiques, ils portent encore enroulé dans un étui en attendant l'heure de le déployer, de nouveau, et de le faire flotter au vent sur les monumens de nos capitales ; c'est le drapeau rouge, et, pour eux, le rouge, l'écarlate qui semble teint dans le sang, n'est pas la couleur de l'amour qui est plus fort que la mort, ni l'emblème de la charité qui sait donner sa vie, mais la couleur de la haine et l'emblème de la lutte des classes, qui ne reculera pas devant un fleuve de sang. Ces syndicats à peine nés d'hier, les chefs qui les mènent ne se font pas prier pour le confesser, ce qu'ils nous apportent dans leurs statuts, c'est la guerre et non la paix ; et cela, justement parce qu'il leur manque la seule chose qui leur puisse inspirer l'amour de la paix : l'esprit chrétien. C'est bien pour livrer bataille au capital et pour réduire les patrons à merci, que nous voyons tous les corps de métiers se ranger sous les bannières des syndicats, lever des subsides sur tous les compagnons, enrégimenter partout en armées innombrables les ouvriers des deux sexes, et comme autrefois, dans nos guerres de religion, huguenots et ligueurs, chercher des alliés par-delà nos frontières, jusque chez les ennemis de la France.

II.

C'est une grande lutte qui se prépare autour de nous, rude et longue ; — je doute que nos enfans en voient la fin. La guerre sociale est déclarée, et elle durera plusieurs générations. Ce ne sera pas une guerre de trente ans, bornée à notre France et à notre vieille Europe germano-latine, mais bien une guerre de cent ans, et plus peut-être, qui mettra en feu les deux mondes à la fois. Elle sera longue et acharnée ; elle aura, elle aussi, ses phases diverses, chaque parti ayant ses alternatives de victoire et de défaite, et nous ne savons ni quel en sera le dénoûment lointain, ni quelles en seront les péripéties prochaines. Ayons le courage de nous l'avouer, notre Europe, ou mieux, notre civilisation occidentale n'a jamais été plus loin de la paix sociale, de la paix véritable, celle des cœurs et des âmes. L'idyllique Eldorado où nos arrière-grands-pères voyaient déjà en songe entrer l'humanité, recule sans cesse devant nous ; et ce n'est plus seulement les armemens de la triple alliance et la muette douleur de l'Alsace-Lorraine qui nous font douter du règne prochain de la fraternité. Dieu me garde de paraître trop

pessimiste! mais cette Europe, toute meurtrie encore des grandes guerres nationales, il lui sera malaisé d'échapper à la guerre des classes. A défaut du sentiment chrétien, le sentiment national est seul peut-être de force à en arrêter l'explosion; — je voudrais du moins le croire assez puissant pour nous préserver d'avoir des guerres sociales, comme nous avons eu des guerres de religion; mais ce sentiment national, si fort, hier encore, et chez nous Français, et chez nos voisins d'Allemagne ou d'Italie, il est déjà partout sourdement entamé par l'âcre acide du socialisme et le lent corrosif de l'envie. Le XIXe siècle, — « le siècle des nationalités, » comme l'appellera l'histoire, — n'est pas encore à son terme, que déjà nous voyons la nationalité aux prises avec le socialisme; et duquel des deux serions-nous en droit de dire : « Ceci tuera cela? »

Puis, si nous n'avons pas encore de guerre sociale à coups de pique ou à coups de fusil, nous en avons déjà à coups de grèves et de coalitions, et ce n'est peut-être ni la moins meurtrière, ni la moins ruineuse. Les syndicats ouvriers en sont l'instrument. Voici cinq ou six ans qu'ils ont obtenu le droit de vivre, et déjà ils semblent tout faire pour justifier l'opposition contre leur rétablissement. Pendant longtemps, je le confesse, je me suis étonné de l'implacable hostilité manifestée par la Constituante contre toute association des gens de même métier. Je m'expliquais mal l'article 7 de la loi de juin 1791, de cette loi qui, reprenant l'édit de Turgot, de mars 1776, faisait défense aux citoyens, sous quelque prétexte que ce fût, de s'associer pour « leurs prétendus intérêts communs. » Depuis quelques mois, je comprends la Constituante et je comprends Turgot. Nos syndicats m'ont donné une leçon d'histoire. En laissant se former des associations ouvrières ou patronales, les constituans appréhendaient de voir renaître des corporations fermées, exclusives et oppressives, qui voulussent se faire du travail un privilège, et de l'industrie ou du commerce un monopole. Et, aujourd'hui même, que l'État obtempère aux injonctions des syndicats professionnels, que le parlement cède à la pression de la Bourse du travail, et nos syndicats ouvriers, transformés en caste privilégiée, supprimeront la plus précieuse conquête de la Révolution, et briseront, du même coup, le grand ressort du progrès moderne, la liberté du travail. — Il s'agit de savoir si, cette fois encore, les enseignemens du passé resteront lettre morte pour le présent, et si les fautes des grands-pères seront perdues pour les arrière-petits-fils. Laissez le champ libre aux exigences des syndicats, votez la loi Bovier-Lapierre, conférez-leur tous les droits qu'ils réclament vis-à-vis des patrons et vis-à-vis des travailleurs; faites-en les maîtres de l'usine et les dispensateurs du travail; permettez-leur, en un mot, de se transformer

en corporations obligatoires; — et vous verrez la liberté d'association, de nouveau compromise, redevenir suspecte; et il ne faudra peut-être pas quinze ans pour que des assemblées françaises suppriment, une troisième fois, les associations professionnelles, et nous ramènent, à la joie de tous, patrons et ouvriers, aux décrets de la Constituante et aux édits de Turgot. C'est à quoi doivent prendre garde les amis de l'ouvrier.

Que nous ne soyons pas pleinement rassurés devant les procédés des syndicats, ce n'est pas au Vatican qu'on s'en montrera surpris. Le saint-siège, tout le premier, s'inquiète de leurs tendances antisociales. Le pape Léon XIII ne le cache point. Comme nous, il redoute leur despotisme; comme nous, il flétrit leurs violences et leur tactique inhumaine. Tout en se félicitant de la renaissance des associations ouvrières, Léon XIII déplore hautement que « la plupart obéissent à un mot d'ordre également hostile au nom chrétien et à la sécurité des États (1). » Il va jusqu'à engager les ouvriers chrétiens « à ne pas donner leur noms à des sociétés dont la religion a tout à craindre; » il les pousse à fonder entre eux des groupes indépendans, « à joindre leurs forces pour se délivrer hardiment d'une oppression injuste et intolérable; *quo se animose queant ab illa injusta ac non ferenda oppressione redimere.* » — Pesez bien ces paroles; il en ressort une chose importante; c'est que le pape n'admet point de syndicats obligatoires. Loin de là, Léon XIII signale la tyrannie des syndicats vis-à-vis de l'ouvrier qui ne veut pas supporter leur joug; Léon XIII se plaint de ce qu'ils prétendent « accaparer toutes les entreprises et condamner à la misère les travailleurs qui refusent de s'affilier à eux (2). » Ou cela n'a pas de sens, ou cela est la revendication de la liberté du travail, partant la condamnation du monopole réclamé par les syndicats. Car de quelle façon les syndicats réduisent-ils l'ouvrier récalcitrant à la misère, si ce n'est en lui interdisant le travail? S'il demande la liberté des associations professionnelles, s'il en fait, à bon droit, la clé de la réforme sociale, le saint-siège ne s'est, nulle part, prononcé contre la liberté du travail. Tout au contraire, le pape en enjoint partout le respect; s'il permet aux ouvriers de faire grève, — ce qui est manifestement de leur droit strict,—il défend aux grévistes d'employer la contrainte, il leur recommande expressément de ne pas violer la liberté des travailleurs qui veulent travailler, ni la propriété des patrons qui ne veulent pas céder à la grève. Pour s'op-

(1) *Opinio tamen est, multis confirmata rebus, præesse ut plurimum occultiores auctores, eosdemque disciplinam adhibere non christiano nomini, non saluti civitatum consentaneam.*

(2) ... *Occupataque efficiendorum operum universitate, id agere ut qui secum consociari recusarint, luere pœnas egestate cogantur.*

poser aux désordres, le pape ne craint pas de faire appel à l'État : « Il faut, dit-il, mettre un frein aux excitations des meneurs et empêcher les grèves de tourner en violence et en tumulte. » N'est-ce pas encore ici la sagesse et la justice qui parlent par la bouche du vicaire du Christ ? — Mais la chose est si claire, et le devoir de l'ouvrier et le devoir de l'État sont si manifestes, que ce serait faire injure au pape que de lui faire un mérite d'oser le leur rappeler.

Retenons ceci, et que, au milieu de tant de points encore obscurs et contestés, ce soit au moins, pour nous, un point acquis. L'ouvrier a le droit de s'associer à l'ouvrier; et ce droit qu'il tient de la loi de Dieu, ou de la loi naturelle, supérieure aux lois humaines, ni l'État ni le patron n'ont le droit de lui en refuser l'exercice. Voilà ce que la Révolution a eu le tort de méconnaître. Elle qui a eu l'orgueilleuse prétention de dresser, pour tous les peuples et pour tous les temps, la table éternelle des droits de l'homme, elle a oublié ce droit essentiel, d'autant plus respectable et d'autant plus sacré qu'il est, de fait, la grande sauvegarde des masses populaires. Par suite, elle a eu beau proclamer la souveraineté du peuple; en inscrivant en tête de ses lois, comme au fronton de ses monumens, les mots de liberté et d'égalité, la Révolution mentait à sa devise : la liberté et l'égalité la trouvaient infidèle sur le point peut-être qui importait le plus au grand nombre. Et ainsi, alors qu'elle faisait profession d'abolir tous les privilèges, la Révolution constituait indirectement un privilège pour le patron, pour le maître, pour le riche, qui, libre en dépit des lois de s'entendre avec ses pareils, avait un avantage marqué sur l'ouvrier et le prolétaire. Et ainsi, ce dernier avait vraiment le droit de se plaindre de la société « bourgeoise » qui lui retirait la seule arme qu'il eût pour sa défense, le droit de se coaliser et de s'associer. Il y avait là une inégalité qui ne pouvait se prolonger indéfiniment sans devenir une iniquité. L'excuse de la Révolution, l'excuse du code et de notre société bourgeoise, c'était la nécessité d'établir d'abord la liberté du travail, et de garantir cette liberté du travail contre toute réaction. Si un siècle n'y a pas suffi, il faut désespérer de nous.

Nous avons, plus que nos pères sans doute, le souci de la justice sociale, et la justice exige que le travail et le capital soient mis, devant la loi, sur un pied d'égalité. Or, ils ne peuvent l'être que par la liberté d'association. C'est là ce que nous voudrions voir admis de tous. Accorder aux ouvriers, aussi bien qu'aux patrons, le droit de s'associer, c'est le plus souvent, il est vrai, nous l'avons dit, leur reconnaître le droit de préparer la guerre du travail contre le capital. Mais, quoi que nous fassions, le travail et le capital sont déjà en état de guerre ; si elle n'éclate pas encore dans la rue, la

guerre entre eux n'en est pas moins déclarée; elle est dans les esprits, et pour y mettre fin, ce sont les âmes qu'il faudrait pacifier. Dès lors que cet état de guerre existe et que tout annonce qu'il doit persister, la justice exige que les deux adversaires soient mis sur le même pied, que l'un ne soit pas favorisé aux dépens de l'autre. Qu'avons-nous fait, en réalité, quand nous avons octroyé aux ouvriers le droit de se masser en syndicats? Nous leur avons reconnu la qualité de belligérans que nous leur avions déniée jusque-là. C'est, à peu près, tout ce que l'État et la loi peuvent faire ici pour la justice. Qu'on ne s'y trompe point; la justice défend à l'État de prêter main-forte à une partie contre l'autre; elle lui commande de maintenir entre elles la balance égale. L'État n'a pas plus le droit de concéder à l'ouvrier des privilèges contre le patron que d'en conférer au patron contre l'ouvrier; vis-à-vis de l'un, comme vis-à-vis de l'autre, son devoir est de maintenir intacts et les droits de l'individu et les droits même de l'État.

C'est là le grand point. Aux associations professionnelles, l'État doit la liberté, toute la liberté; mais il est deux choses que l'État doit défendre contre les empiétemens des syndicats, deux choses qu'il n'a pas le droit de leur livrer, la liberté individuelle et la puissance publique. Ni l'ouvrier, ni encore moins l'État, ne doivent être asservis aux syndicats. Liberté pour l'individu, liberté pour l'association, telle est, nous semble-t-il, la seule formule équitable, la seule qui donne satisfaction à tous les droits; si elle ne suffit point à nous assurer la paix sociale, elle peut seule empêcher les luttes de classes d'aboutir à l'oppression d'une moitié de la nation par l'autre. Pas plus que la liberté individuelle, la liberté d'association ne doit dégénérer en tyrannie. Toutes deux, et la dernière davantage encore, ont à la fois besoin d'être soutenues et besoin d'être contenues. C'est à la loi et à l'autorité publique de les faire vivre côte à côte. La liberté d'association a, elle aussi, sa limite dans la liberté d'autrui; et cette limite, il importe, d'autant plus, de ne pas la lui laisser dépasser que, de sa nature, elle est plus portée aux envahissemens et aux usurpations. S'il fallait payer cette liberté nouvelle du prix des libertés individuelles, ce serait l'acheter trop cher. Individuelle ou collective, toute liberté doit répondre de ses actes et de ses méfaits, devant la loi et les tribunaux; et pour les associations, comme pour les individus, cette responsabilité doit se traduire, au besoin, par des peines effectives, par l'amende, par des dommages-intérêts, par la prison. Aussi, tout comme M. de Mun, serions-nous, pour notre part, enclin à conférer aux syndicats professionnels la personnalité civile.

Bossuet, dans son traité du *Libre arbitre*, voulant accorder la liberté de l'homme avec la prescience, ou mieux avec la Providence

divine, les compare aux extrémités d'une chaîne dont nous devons « tenir fortement les deux bouts, » quoique nos yeux ne voient pas toujours le « milieu par où l'enchaînement se continue. » J'en dirai autant de la liberté du travail et de la liberté des syndicats. Parce qu'il nous semble parfois malaisé de les concilier, nous n'avons pas le droit de lâcher l'une pour l'autre; nous devons, au contraire, nous tenir ferme à toutes deux, sans en laisser échapper aucune. Pour les mettre d'accord, nul besoin, du reste, de recourir au mystère ou au miracle. Ces deux libertés qui, dans leur apparente opposition, se complètent et se redressent, quand, jusqu'ici, a-t-on sérieusement, en France du moins, tenté de les faire vivre ensemble? Ce que nos pères n'ont pas su, ou n'ont pas osé, nous sommes contraints de le faire. Le problème s'impose à nous, et notre fin de siècle ne peut l'éluder. A cela, en somme, se ramène tout le problème social, c'est à-dire le problème du travail; il n'a rien d'insoluble dans les termes; c'est une équation entre deux libertés qui ne sont point contradictoires. Pour le résoudre, il ne faut ni génie, ni grande science. Ce qu'il faut, aux détenteurs du pouvoir, pour faire cohabiter ces deux libertés si portées à faire mauvais ménage, la liberté du travail et la liberté d'association, ce n'est guère que de la loyauté et de la probité. C'est assez, pour cela, d'un peu d'énergie et d'un peu d'esprit de suite. Tranchons le mot, il suffit que le gouvernement, l'administration, la police ne trahissent pas leur devoir. Point n'est besoin que l'État sorte de ses attributions ; il suffit, au contraire, qu'il accomplisse sa fonction essentielle qui sera toujours d'assurer la paix de la rue, avec le respect des droits de chacun.

De toutes les lois ou de toutes les réformes réclamées de la France contemporaine, si l'on me demande quelle est, à mon sens, la plus urgente et la plus importante, je répondrai : c'est une loi sur la liberté d'association, — une loi qui assure enfin, à tous les Français, ce que leur ont vainement promis tant de constitutions mortes : le plein et libre exercice du droit d'association. Cette loi, il nous la faudrait également pour nos besoins sociaux, pour nos besoins économiques, pour nos besoins religieux et moraux. Rien, pour l'avenir de la France, ne vaudrait pareille réforme; avec cela, elle pourrait braver bien des crises; elle saurait traverser jusqu'aux expériences les plus dangereuses, — à commencer par la séparation de l'Église et de l'État, puisqu'il semble bien que la république n'ait plus la force d'en épargner longtemps l'épreuve au pays. Pareille loi serait vraiment une loi sociale; et c'est ici que la législation peut être un moyen de salut; — non point par ce que le législateur se permet d'enjoindre aux sociétés ou d'imposer aux individus; mais, tout au rebours, par la liberté que

la loi doit assurer à toutes les initiatives, à toutes les spontanéités vivantes, individuelles ou collectives. Une loi rendant aux Français le droit de s'associer dans l'espace et dans le temps, à travers les générations qui se succèdent, comme à travers les lieux et les distances qui séparent; une loi consacrant le droit de travailler en commun à une même œuvre, de créer des entreprises et des sociétés qui dépassent les bornes d'un groupe local et les limites d'une vie humaine, qui puissent s'administrer librement et durer indéfiniment à l'aide de fondations temporaires ou perpétuelles; une pareille loi serait, pour notre pays, le plus puissant instrument de rénovation. Elle réveillerait, elle raviverait partout, chez nous, — dans le corps anémié et dans les membres engourdis de la France, — ce qui a lentement décliné depuis la Révolution, la vigueur virile et l'énergie vitale, et, avec la virilité et la vitalité françaises, elle doublerait les forces sociales, comme les forces morales de la nation. Une fois en possession des mêmes droits que nos rivaux, nous pourrions lutter, à armes égales, avec les mieux doués et les mieux équipés des peuples contemporains. Mais, pour qu'elle soit un instrument de salut, et non un jouet inutile, ou un engin de perdition, il nous faut, non point une loi tronquée et bâtarde, n'accordant la liberté que de nom et la soumettant de fait à l'arbitraire administratif, — non point une loi de privilège déliant les mains des uns et enchaînant les bras des autres, — mais une loi d'un large esprit libéral garantissant à tous, riches et pauvres, patrons et ouvriers, laïques et ecclésiastiques, une égale liberté (1).

Cette loi de liberté, tant de fois annoncée, pouvons-nous l'attendre de nos ministres et de nos majorités parlementaires? Le demander semble se moquer. On a déjà, au ministère de l'intérieur, rédigé, depuis une dizaine d'années, trois ou quatre projets de loi sur la liberté d'association. M. Constans s'y est essayé après M. Waldeck-Rousseau, après M. Floquet et M. Goblet. Dans lequel de ces projets, également tissés par l'esprit de secte, a-t-on pu découvrir le canevas de cette loi de liberté, attendue depuis des générations? Ministres d'hier, ou ministres de demain, la liberté qu'on nous offre est toujours une liberté boiteuse et menteuse. C'est une liberté, selon nos vieilles formules, tempérée par l'arbitraire gouvernemental. Les lois qu'on apporte au Palais-Bourbon se ressemblent toutes par

(1) La nécessité du droit d'association dans les démocraties a été fort bien établie dans le dernier ouvrage de M. Émile de Laveleye, *le Gouvernement dans la démocratie*, Félix Alcan, 1892, t. I, p. 141 : « La démocratie, en faisant les hommes égaux, les isole et les rend faibles. Si l'on ne veut pas que l'État soit chargé de faire les mille choses nécessaires au progrès, il faut permettre aux individus de s'associer, afin qu'ils puissent faire ce qu'isolément ils sont impuissans à accomplir. »

un point : elles reprennent aux uns, en dessous, d'une main hypocrite, ce qu'elles affirment solennellement concéder à tous. Et ainsi, la liberté toujours promise, ministres et majorités se montrent impuissans à nous la donner. Les législatures se succèdent, les cabinets tombent, et la république, en travail depuis douze ans, ne peut accoucher d'une loi sur les associations.

Le législateur a sous sa garde deux droits à défendre contre les usurpations ou les empiétemens des associations et des syndicats : le droit de l'individu et le droit de l'État, celui des citoyens isolés et celui de la collectivité nationale. Cela peut être parfois une besogne incommode en face d'associations professionnelles qui, de Perpignan à Dunkerque, sont en train de couvrir le sol français d'un réseau de corporations ouvrières.

Or, de quel côté se portent les défiances et les précautions gouvernementales? Est-ce du côté des nouveaux syndicats, qui ont déjà la puissance du nombre et le prestige de la force, qui, non contens d'user envers les travailleurs de la contrainte morale, se permettent déjà, sous nos yeux, dans les grèves, d'employer vis-à-vis des patrons ou des ouvriers récalcitrans la violence matérielle? Non, toutes les mesures de défense, toutes les sévérités de la loi et les rigueurs du fisc semblent devoir être réservées pour les associations dont l'objet est le soin des pauvres, l'entretien des vieillards, l'éducation des orphelins, la garde des malades; pour celles dont les membres renoncent à tout avantage personnel, n'ayant d'autre souci que d'adoucir les maux de l'humanité souffrante, et de répandre autour d'eux, avec la foi au devoir et l'espérance en Dieu, l'esprit d'amour et de charité; — car, frères ou sœurs, hommes ou femmes, tel est, en somme, pour la société, le but commun, et, si je puis dire, la fin terrestre de toutes les congrégations religieuses. Voilà les associations contre l'envahissement desquelles nos législateurs vont s'entourer de triples retranchemens. Cent ans après la Révolution, c'est, paraît-il, le moine en froc blanc ou brun, c'est la sœur au voile noir et à la cornette blanche, qui sont une menace pour l'État et pour la tranquillité publique. Quant aux associations qui disposent déjà de formidables masses ouvrières et qui s'apprêtent à enrégimenter, dans leurs cadres disciplinés, tous les travailleurs de la France et du monde; quant aux syndicats, dont les chefs prennent pour mot d'ordre la haine des classes et préparent au grand jour la guerre sociale, il leur sera beaucoup permis, et beaucoup pardonné. Ne sont-ils pas laïques? N'ont-ils pas, d'habitude, à leur tête des libres penseurs? Cela suffit aux esprits forts du Palais-Bourbon. A défaut de la liberté, dont on n'osera peut-être pas leur faire trop large mesure, de peur d'en laisser profiter d'autres, les associations ouvrières non

catholiques peuvent compter sur la tolérance, si ce n'est sur la complicité des pouvoirs publics. Ce sera beaucoup si, pour en assurer la sincérité, on exige des syndicats ouvriers qu'ils ne soient ouverts qu'aux travailleurs, aux gens du métier, et non aux agitateurs de profession et aux politiciens en quête de collège électoral. Et ainsi, nos hommes d'État, ainsi, nos législateurs, dupes des visions qui hantent leur cervelle, et toujours obsédés par les spectres qui ont terrifié leur enfance, tournent le dos au péril et se mettent en garde contre les fantômes et les revenans. Et telle sera la liberté d'association qu'on daignera nous octroyer : les hommes qui enseignent la haine et qui préconisent l'emploi de la force auront le champ libre ; ceux qui prêchent l'amour et qui recommandent l'union et la fraternité auront les pieds et les poings liés.

Cette manière d'entendre la liberté nous paraît aussi peu rassurante pour l'intérêt public que pour les intérêts privés. Après avoir si longtemps dénié aux classes ouvrières le droit de se coaliser et de se syndiquer, nous craignons que l'État, cédant à la pression d'en bas, ne sacrifie aux exigences des foules les droits de l'État avec les droits de l'individu. Tel est, à nos yeux, le péril prochain, péril pour l'indépendance de l'État, comme pour la liberté individuelle. Il est une maxime dont, depuis deux ou trois siècles, nos légistes nous ont rebattu les oreilles ; toutes les entreprises contre les libertés collectives se sont couvertes de cette spécieuse formule : l'État ne peut tolérer d'État dans l'État. Quelque abus qu'en aient fait rois et jacobins, peut-être serait-ce ici le lieu de s'en souvenir ; car, si quelque chose menace de former un État dans l'État et de subordonner la puissance publique à un intérêt de classe, c'est manifestement « le quatrième état, » le parti ouvrier. Que l'on se soumette aux arrogantes exigences des syndicats ; que, non content de leur accorder tous les droits compatibles avec la liberté individuelle, l'État leur concède les privilèges qu'ils réclament, à savoir le monopole du travail et la tutelle des travailleurs, la puissance publique n'est plus intacte. Qu'on ne l'oublie point, la puissance publique, l'indépendance de l'État est ici solidaire de la liberté individuelle. Vous ne pouvez sacrifier l'une sans aliéner l'autre.

Comment ne serions-nous pas anxieux ? Pour compromettre la paix sociale, au lieu de l'assurer, pour nous précipiter dans des conflits dont la France ne sortirait qu'affaiblie et appauvrie, il suffit de l'imprévoyance du législateur et de la mollesse des pouvoirs publics. La liberté d'association, faussée et viciée, deviendrait bien vite un agent d'oppression et un instrument de ruine. C'est là, encore une

fois, le péril prochain. Y voulons-nous échapper, il n'y a qu'un moyen. En face de ces syndicats ouvriers qui, en attendant de devenir les maîtres de la chose publique, prétendent déjà régenter l'État, il importe que l'État n'abdique point, que l'État ne laisse pas usurper, qu'il ne devienne point la chose d'une classe et le serviteur d'une caste. Il doit maintenir entière l'autorité publique et ne la déléguer à aucune association privée; car l'abdication de l'État est peut-être encore pour la société un mal pire que tous les empiétemens de l'État. Au milieu des intérêts en conflit, son rôle est de maintenir l'égalité des droits, avec la paix matérielle, la paix de la place publique. En fait de paix sociale, c'est peut-être la seule qu'il puisse nous garantir. Pour la paix des cœurs, pour l'union des âmes, je doute fort, en vérité, que l'État soit compétent.

III.

La paix des âmes et des cœurs, l'union des volontés, ni l'État et la loi, ni les rois et les parlemens ne peuvent nous la donner. C'est pour eux une source scellée, et la clé n'en est pas dans leur main. Cette paix-là ne nous peut venir que d'en haut, avec l'amour; c'est du ciel qu'elle doit descendre sur nous, du ciel d'où les anges ont laissé tomber le *Pax hominibus bonæ voluntatis*. Un pape n'a pas le droit de nous le laisser oublier; aussi, après avoir énuméré tous les remèdes que la science ou l'empirisme peuvent appliquer aux maux des nations contemporaines, le saint-père en revient à sa maxime fondamentale, terminant par où il avait commencé. « Si la société humaine doit être guérie, — *si societati generis humani medendum est*, — elle ne le sera que par le retour à la vie et aux institutions chrétiennes. » Nous dirions, quant à nous, tout simplement, par le retour à l'esprit de l'Évangile. Le meilleur de tous les baumes sociaux, le plus efficace et le seul inoffensif, c'est le baume évangélique, l'onguent fait de charité et d'espérance; il n'y entre rien d'irritant; on peut, avec confiance, l'appliquer à tous les ulcères; — les autres, ceux qui se préparent dans les officines gouvernementales, gardent toujours quelque chose d'âpre, de cuisant, de caustique, ils risquent d'enflammer la plaie qu'ils prétendent guérir. Le malheur, nous l'avons dit, c'est que ce remède agrée peu aux médecins, et qu'il répugne au patient, qui n'y veut guère voir qu'une recette de bonne femme. L'Église ne l'ignore point; mais elle ne se lasse pas, pour cela, d'offrir ses soins au malade; elle prend à cœur de ne pas le rebuter, le traitant au besoin en enfant, évitant de se montrer trop sévère pour ses caprices et ses lubies. Elle

espère que, après avoir inutilement essayé de tout et éprouvé l'insuffisance du prétendu spécifique des socialistes, le monde moderne lui reviendra, et que les classes populaires, lasses de tous les charlatans, finiront par se tourner vers elle.

Certains catholiques croient qu'il approche, ce moment tant désiré, et ils en montrent, avec joie, les signes avant-coureurs. Dans l'ardeur de leurs espérances, beaucoup, — non-seulement à Rome, mais en France, en Allemagne, en Belgique, en Suisse, en Autriche, en Italie, en Angleterre, jusqu'en Amérique, — voient déjà la démocratie acceptant loyalement la main que lui tend Léon XIII, et, comme au court printemps de 1848, proclamant, à la face du monde, la solidarité de l'Évangile et des nouvelles aspirations sociales. Ils se la représentent, cette inquiète démocratie moderne, concluant, pour les siècles, avec la papauté, un pacte d'alliance semblable à celui conclu sur la montagne entre la maison d'Israël et Jéhovah. — Et ils prouvent, sans grande peine, qu'à pareille alliance des deux grandes puissances de notre monde occidental, rien sur le globe ne résisterait. Je le crois volontiers : nous aurions là un beau spectacle. Ce serait le plus grand événement, peut-être, des temps modernes. Quelle révolution, dans l'histoire de l'avenir, que l'union de la jeune et turbulente reine des temps nouveaux avec la gardienne de la tradition des vieux jours, avec l'antique Église, héritière à la fois de Rome et de Jérusalem! Mais pareille alliance est-elle possible? Et, si possible, est-elle prochaine? C'est là, comme disent les Italiens, un *connubio* moins aisé à négocier que celui de deux groupes parlementaires. Grands et manifestes en seraient les avantages pour l'une et l'autre partie; mais cela ne suffit point. Il faudrait faire taire les rancunes et dissiper les préjugés qui les séparent; et, si l'Église, — chaque acte de Léon XIII en fait foi, — a secoué ses préventions contre la démocratie, celle-ci n'a pu encore s'affranchir de ses défiances contre l'Église. En aura-t-elle jamais la raison, et en aura-t-elle la force? Qui la connaît en peut douter.

Certes, puisqu'elle prétend conquérir le monde, la démocratie ouvrière accroîtrait ses chances de victoire si, arborant, à son tour, le *labarum*, elle acceptait les bénédictions de l'Église, qui étend déjà la main sur son front. Le « quatrième état » n'est pas encore si puissant, ou si aveugle, qu'il doive faire fi d'un auxiliaire tel que la papauté : sur les champs de bataille où il concentre ses troupes, les dociles milices de Rome ne seraient pas, pour lui, un renfort inutile. Mais, pour être assuré de la coopération de l'Église, il ne lui suffirait pas de recevoir des mains du pape une bannière bénie, un gonfalon aux clés pontificales; il lui faudrait d'abord se plier à une discipline contre laquelle ses instincts se révoltent. L'Église

offre deux choses à la démocratie : la foi à l'invisible et un gouvernement spirituel. Ce sont là justement les deux choses dont la démocratie moderne aurait peut-être le plus besoin, et ce sont précisément celles pour lesquelles le quatrième état a le moins de goût. Il n'a cure de l'invisible, et il se soucie peu d'être gouverné, comme un enfant de bonne maison, par un précepteur ecclésiastique. Tout joug lui répugne, tout joug spirituel surtout; et quand il voit l'Église s'approcher de lui, l'appeler, le caresser, il craint de tendre le col au licou.

L'Église, dira-t-on, a dompté d'aussi fiers courages et courbé l'orgueil de plus nobles et plus altiers conquérans. Des empereurs romains et des rois barbares au néo-Charlemagne corse, toutes les puissances qui ont régné sur le monde se sont fait sacrer et légitimer par elle. Pourquoi la nouvelle souveraine, l'impatiente héritière des vieilles dynasties ne ferait-elle point comme ses prédécesseurs à l'empire? et n'irait-elle pas, à son tour, s'agenouiller devant la main qui a baptisé les Césars et oint les monarques? La papauté est là, semble-t-il, qui l'attend sur le parvis des romaines basiliques, prête à la couronner dans Saint-Pierre, ou à traverser les Alpes pour aller, à Reims ou à Notre-Dame, répandre sur son front l'huile de la sainte ampoule. Mais, au rebours de tous les fondateurs de dynasties et des usurpateurs d'autrefois, l'orgueilleuse parvenue se soucie peu de faire consacrer son droit à régner; elle a plus de présomption, et elle a plus de confiance en son droit que tous les potentats et les monarques qui ont tenu dans la main le globe surmonté de la croix. Elle prétend être reine, par droit de naissance, comme par droit de conquête; elle ne veut tenir sa souveraineté que d'elle-même et n'entend point la partager; elle rejette toute tutelle, et, plus que toute autre, celle de l'Église, celle des prêtres, des moines, des hommes qui portent la robe et la calotte, race dont elle goûte peu l'autorité, dont sa jeunesse a trouvé les leçons importunes et dont son humeur gouailleuse aime à se gausser librement.

Le mal, en effet, le grand mal, — il faut toujours en revenir là, — c'est que, loin de sentir la vertu sociale du christianisme, la démocratie moderne la méconnaît. Si elle ne met pas plus d'empressement à répondre aux avances de l'Église, ce n'est pas uniquement par orgueil, par manque de foi, par horreur de tout joug. Entre la papauté et la démocratie ouvrière, il y a, je le crains, autre chose que les rancunes du passé, autre chose encore que des malentendus et des préjugés, autre chose même qu'une sorte d'incompatibilité d'humeur. Entre elles, pour qui veut creuser un peu, le différend est plus profond.

Nous touchons ici à un point essentiel que nous avons plus

d'une fois indiqué ici et ailleurs (1). La démocratie moderne, — qu'on nous permette de le rappeler à qui semble l'oublier, — la démocratie continentale a, contre l'Église et le christianisme, des griefs et des antipathies fondés sur des aspirations inverses. Toutes deux ont une manière opposée de concevoir la vie et la destinée de l'homme. Elles ont beau faire, leurs yeux ne sont pas tournés du même côté; l'Église regarde d'habitude en haut; la démocratie ouvrière en bas. L'une montre du doigt le ciel, l'autre n'aime point que les yeux de l'homme se détournent de la terre. De là leur opposition et leur mésintelligence; de là, au moins, leur peine à se comprendre et leur peine à s'entendre. Ce qui fait le mérite incomparable de la religion et la vertu sociale du christianisme est ce qui indispose, contre le christianisme et contre la religion, les socialistes et l'extrême démocratie. Ils ne lui pardonnent point d'enseigner, comme l'ose faire encore Léon XIII, jusque dans l'encyclique *de Conditione opificum*, « que Dieu ne nous a pas faits pour les choses fragiles et caduques, mais pour les choses célestes et éternelles. » Voilà un langage qui sonne faux aux oreilles des plèbes modernes, et que l'Église pourtant ne peut désapprendre pour gagner leurs bonnes grâces. Plaçant toutes leurs espérances en ce monde sublunaire, les meneurs des classes laborieuses prétendent ramener sur cette terre et sur cette brève vie mortelle toutes les espérances et les ambitions des foules. Ils se font un devoir de borner à l'horizon terrestre les destinées et les songes de l'humanité. Le mystérieux « au-delà » auquel nous ne nous décidons pas à renoncer, ils ne veulent plus en entendre parler ; et, dans leur cœur charnel, ils regrettent de n'avoir pas la main assez longue pour éteindre les étoiles du ciel qui nous font, malgré nous, rêver de l'infini. Ils s'irritent d'entendre le pape et ses prêtres s'entêter à dire aux peuples que ce monde présent n'est qu'un lieu d'exil et de passage. — Et, ainsi, ce qui fait, à nos yeux, la valeur sociale du christianisme en fait, pour les socialistes, une doctrine antisociale. En entreprenant de persuader aux hommes que le but de leur existence n'est pas sur cette terre de boue, en cette vallée de larmes, l'Évangile a le tort impardonnable d'apprendre aux peuples à supporter les souffrances et les inégalités de ce monde. Quand il fait reluire aux yeux de la foule des déshérités les trésors insaisissables de la Jérusalem céleste, quand il les conjure de préférer les biens invisibles aux réalités tangibles, le christianisme les engage à lâcher la proie pour l'ombre. Son crime est de détourner l'humanité des

(1) Voyez notamment *les Catholiques libéraux, l'Église et le libéralisme*, ch. III. Cf. *la Révolution et le libéralisme* (Hachette, 1890). 3e partie: *les Mécomptes du libéralisme.*

novateurs qui lui promettent la félicité ici-bas, avec le règne prochain de l'Égalité et de la Justice.

Par là, entre l'Église et la démocratie sociale, il n'y a rien moins qu'un conflit de doctrines. C'est une foi nouvelle et un nouveau paradis, moins décevant que l'autre, que la démocratie révolutionnaire prétend substituer à la foi ancienne et au lointain paradis du Christ qu'elle n'aperçoit plus dans le ciel vide. Comme la femme rencontrée par le chroniqueur avec un brasier et un seau d'eau, mais pour des motifs moins nobles, elle voudrait brûler le ciel et éteindre l'enfer, afin que chacun fût obligé de trouver, ici-bas, son ciel ou son enfer. Les félicités que l'Église promet à ses saints dans les vagues régions d'outre-tombe et les sphères étoilées, la démocratie ouvrière est résolue à les goûter dans ce monde épais, sur cette planète solide. Les espérances supra-terrestres la font sourire; elle n'y veut voir qu'un leurre, et elle est prête à traiter d'imposteur l'apôtre qui lui vante ce que l'œil n'a point vu et ce que l'oreille n'a point entendu. — Et de même, par suite, des conseils évangéliques. Elle les goûte peu, elle est trop grossière, trop pressée de jouir, tranchons le mot, elle est trop matérialiste pour en savourer l'idéale saveur. N'allez pas lui parler des huit béatitudes; elles lui donneraient la nausée. Le *beati pauperes* n'est guère, à ses yeux, qu'une insanité inepte ou une duperie irritante. Quand l'Église va répétant que les pauvres sont les privilégiés du Christ, l'Église la froisse, au lieu de gagner ses bonnes grâces; car le quatrième état n'admet pas que la pauvreté ait son prix, et il n'a cure d'en connaître les mystiques attraits. La maigre pauvreté, il n'en veut point; il n'a pas d'admiration pour l'illuminé d'Assise, assez fou pour en avoir fait sa fiancée. Il la trouve laide, revêche et repoussante; et s'il a été longtemps contraint d'habiter avec elle, il en est las et n'a plus qu'un désir : se séparer d'elle, divorcer d'avec elle à jamais. Les consolations mêmes que lui offre la main maternelle de l'Église lui agréent peu; car il sent que l'Église a surtout le souci de l'âme, et de l'âme, il se préoccupe peu. Il songe surtout au corps; et aux maux du corps, aux fatigues ou aux souffrances physiques, il n'aime guère qu'on apporte des remèdes moraux. Le baume même évangélique, la vertu calmante du christianisme qui endort la douleur et aide à supporter la vie, les masses ouvrières le rejettent avec dédain; beaucoup n'y veulent voir qu'un fade narcotique, un engourdissant opiacé qui paralyse la virilité, détruit la vigueur de l'homme et l'assoupit dans la misère, au lieu de lui donner la force d'en sortir.

Ce n'est pas que, dans sa présomption, la démocratie ouvrière soit partout assez infatuée d'elle-même pour ne point accepter, à

l'occasion, le concours de la vieille mère dont elle raille dédaigneusement les crédules espérances. Le socialisme est en train de se faire politique; il a passé par les universités de l'Allemagne et il y a pris ses degrés; il a suivi, à Berlin, les leçons des maîtres du réalisme et du grand professeur de la politique pratique; il devient, lui aussi, diplomate; il se dépouille, peu à peu, de ses préjugés de naissance, et son ancien fanatisme lui paraît suranné. Ses idées se sont affinées, en même temps que ses manières; ce n'est déjà plus le rustre grossier, le butor ignorant que nous avons connu; il a appris à se présenter dans un salon et à parler aux puissans et aux grands de ce monde; il commence à savoir compter avec les faits; il ne songe plus autant à emporter les obstacles de vive force; il est prêt à se servir de toutes les complaisances et les complicités qu'il peut rencontrer en chemin. Suivant l'exemple de l'ermite de Friedrichsruhe, il ne répugnerait point, au milieu des hasards d'une bataille électorale, à faire intervenir, en sa faveur, le vieux pontife de Rome, les *Pfaffen* et les curés. Pour se hisser au faîte où il prétend monter, il prendrait volontiers toutes les mains, celle de Dieu, comme celle du diable. N'était le respect humain, s'il y croyait trouver son compte, il irait peut-être au besoin jusqu'à baiser la mule du pape. N'avons-nous pas entendu récemment, à la tribune du Palais-Bourbon, au milieu des trépignemens de la gauche scandalisée, le gendre de Karl Marx, le député collectiviste de Lille, se mettre, pour ses débuts au parlement, sous le patronage de Léon XIII? Cela seul est un symptôme dont les colères de l'extrême gauche ont montré qu'elle comprenait la gravité. Qu'importent, après tout, aux masses ouvrières la lutte contre les évêques et « le péril clérical? » Elles commencent à s'apercevoir que ce n'est là, pour les radicaux bourgeois, qu'un leurre décevant à piper le suffrage des naïfs. Le bon sens du peuple semble se lasser de ce jeu des politiciens dont il a été si longtemps la dupe. Le prolétaire réclame des satisfactions plus substantielles et il est prêt à les accepter d'où qu'elles viennent. « L'Église veut-elle nous donner un coup d'épaule, nous pourrons bien laisser les curés tranquilles, » disait un des chefs du socialisme français, M. Guesde, si je ne me trompe. Et c'est à peu près ce que répétaient, en d'autres termes, vers le même moment, les *leaders* socialistes de l'Allemagne, les Bebel et les Liebknecht. — Laisser les curés tranquilles, c'est à cela, il faut bien le dire, que se bornerait, pour les mieux disposés, la reconnaissance des socialistes envers l'Église. Certes, par le temps qui court, cela seul est quelque chose, et n'eût-il, avec son encyclique et ses discours aux ouvriers, rien gagné de plus sur les masses ouvrières, le pape Léon XIII n'eût pas fait de mauvaise besogne. Mais est-ce assez pour sceller

une alliance entre Rome et la démocratie sociale? et y a-t-il là le point de départ d'une action commune entre les deux grandes rivales d'hier, entre l'Église du Christ et ce qui reste toujours la Révolution, entre les deux grandes internationales, la rouge et la noire?

Cette alliance, il s'est trouvé des catholiques et des hétérodoxes, des mystiques et des politiques pour la conseiller, malgré tout, à l'Église (1). Ils invitent le pape à faire du Vatican le centre du mouvement social et le quartier-général de l'Internationale nouvelle. — Courage, très saint-père! vont-ils lui criant, de divers côtés; ne vous laissez pas arrêter par des scrupules vains ou des terreurs surannées! Allez, osez! donnez aux forces cosmopolites de la démocratie ouvrière la direction et l'unité qui leur font défaut; et l'univers est à vos pieds! — Ainsi parlent, en même temps, les devins des gentils et les prophètes d'Israël, comme si, à ce prix, les oracles promettaient de nouveau à la vieille Rome l'empire du monde. Qu'est-ce à dire? et que penser de pareils conseils? A parler franc, cela me rappelle l'histoire du Christ emporté par Satan sur la montagne du désert de Judée, d'où le Prince de ce monde lui montrait tous les royaumes de la terre. — « Et le diable lui dit : si tu veux te prosterner devant moi, je te donnerai tous ces royaumes, leur puissance et leur gloire; car ils m'ont été donnés et je les donne à qui je veux. » — C'est, sous une forme appropriée aux temps nouveaux, la vieille, l'éternelle tentation de la puissance. L'Église ira-t-elle prêter l'oreille au tentateur? Elle qui s'est refusée à plier le genou devant les empereurs et les rois, peut-elle s'agenouiller devant cette parvenue de démocratie qui prétend, à son tour, régner seule sur le monde? Et la papauté ne va-t-elle pas lui répondre, comme le Christ au Mauvais : « Il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. »

Dût-elle lui valoir l'empire du monde, le vicaire du Christ ne peut acheter l'alliance de la démocratie ouvrière au prix de l'abandon des maximes évangéliques et des règles de la justice. Devant lui, s'il en avait jamais la tentation, se dresserait l'éternel *Non licet;* Il n'est pas permis. Le langage de Léon XIII en est la preuve. Après avoir condamné le socialisme, avec une netteté qui est de la vaillance, la papauté ne saurait lui faire la courte échelle. Aucun intérêt humain ne la fera passer par-dessus ses principes. Il n'en est pas de l'Église, comme des empires et des républiques, des États politiques dont les ligues et les alliances sont dictées par leurs intérêts ou leurs convenances du moment. On peut marier la

(1) Ainsi notamment un écrivain anglais protestant, M. W. Stead, *The Pope and the new era* 1890.

république de Venise avec le Grand-Turc, — voire même la république française avec le tsar autocrate; — mais non le pape avec le socialisme. L'Église est captive de ses principes; elle ne peut passer outre; et ses principes lui interdisent tout pacte avec le socialisme, — avec ce que du moins nous désignons aujourd'hui sous pareil nom. Entre elle et lui, il n'y a pas seulement incompatibilité d'humeur, il y a incompatibilité de principes; et, s'il doit jamais se nouer entre eux une alliance, ce n'est pas l'Église qui abdiquera les siens. Aussi, nous pouvons être tranquilles; nous ne verrons pas, de sitôt, les clefs de saint Pierre sur le drapeau rouge.

L'amour des faibles, la charité pour les opprimés, la défense des pauvres du Christ, ne sauraient, à cet égard, nous faire illusion. L'Église, par sa tradition, doit se ranger du côté des faibles, des humbles, des petits, des pauvres; elle doit étendre sur eux sa protection, quand ils sont foulés par les patrons ou exploités par le capital. Mais lui sied-il encore de prendre fait et cause pour eux, quand les humbles se font arrogans, quand les faibles et les petits veulent, à leur tour, devenir les forts et les puissans, et qu'ils tentent de s'ériger en oppresseurs? Méritent-ils encore d'être appelés les bien-aimés du Christ, la foule des petits et des pauvres, lorsque, forts de leur multitude, ils prétendent devenir les maîtres du monde, et que, pour s'emparer du sceptre de la souveraineté, ils ne craignent pas de recourir à la violence? Or, n'est-ce pas là ce qui, en France et ailleurs, va se préparant sous nos yeux?

Encore un peu de temps, et nous verrons dans le monde un singulier renversement des rôles; encore un peu de temps, et celui qui aura besoin de protection, ce ne sera plus le prolétaire, le travailleur manuel, devenu à son tour l'arbitre de l'État et l'inspirateur des lois; — ce sera, chose nouvelle, le patron d'aujourd'hui, le maître d'hier, celui qui détient une partie du sol ou du capital, par droit d'héritage ou par droit de travail. L'Église a pour mission de maintenir les règles éternelles de la justice; elle ne peut les faire fléchir, ni pour les riches, ni pour les pauvres, ni pour l'ouvrier, ni pour le patron. Elle n'a pas le droit de faire entre eux acception de personne, sacrifiant les droits des uns aux convoitises des autres. L'Église ne se pare pas d'un titre menteur quand elle se vante d'être notre mère à tous; le pape est bien le père commun; il pourrait servir d'arbitre entre ses enfans; ni rois, ni présidens, ni ministres ne le vaudraient pour un pareil office; il serait encore le plus impartial et le plus fiable des conciliateurs entre les classes en lutte. Le pape ne peut, dans la bataille, se jeter tout entier dans un camp, et surtout du côté des violens, bénissant ceux qui attaquent, maudissant ceux qui se

défendent. Le pape, en un mot, ne saurait être partisan. Je ne vois pas, à son ordre, les cardinaux, les évêques, les chanoines, les grands ordres monastiques s'engageant dans l'armée qui monte bruyamment à l'assaut du capital. Il n'est qu'un rôle, pour les ministres du Christ, en ces déplorables conflits; c'est celui de médiateur, de pacificateur; et si leur voix, comme il est à craindre, n'est pas écoutée, c'est celui du vaillant archevêque tombant sur la barricade en s'efforçant d'arrêter les combattans; celui que, à défaut de maire ou de sous-préfet, un humble curé de province, osait reprendre, il y a quelques mois, à Fourmies, devant les fusils Lebel. La voix de l'Église ne peut prêcher que la paix : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix, » a dit Jésus à ses disciples, en manière de testament; et le mot qui demeurera le dernier sur les lèvres de ses prêtres sera le *pax vobiscum*.

Le clergé catholique, avec ses moines et ses frères, ses congrégations d'hommes et de femmes, ses missionnaires, ses confréries, est bien une internationale; mais c'est l'internationale de la paix et de l'amour; il lui est défendu de faire cause commune avec l'internationale de la haine qui se vante, dans ses congrès, d'organiser partout la guerre des classes. Cette guerre des classes, l'une prétend la déchaîner sur le monde et travaille à l'étendre à tous les pays; l'autre veut la prévenir, et si elle n'en peut arrêter l'explosion, elle s'efforce d'en rétrécir le champ et d'en adoucir les maux. L'une y pousse de toutes ses forces, y voyant un moyen de conquête; l'autre la repousse de tout son pouvoir, n'y voyant que péché et malédiction. L'une provoque le conflit, l'autre cherche à l'apaiser. Telle est la vérité, et telle est la différence de point de vue et d'attitude qui, en dépit de tous les sophismes et de toutes les habiletés, empêchera toujours l'Église de se faire l'instrument du socialisme révolutionnaire. Leur activité s'exerce en sens inverse. Tandis que le socialisme travaille à couper l'humanité en deux camps, se réjouissant de tout ce qui sépare les hommes nés pour être frères, l'Église s'obstine à réveiller chez tous, riches et pauvres, la notion chrétienne de la fraternité; l'Église s'ingénie loyalement à concilier les intérêts et à rapprocher les classes. Au milieu des défis et des cris de guerre qui retentissent, de tous côtés, par-dessus les mers et les montagnes, sa devise reste le *Beati pacifici* des Évangiles.

IV.

On le voit bien, partout où peut s'exercer son action sociale, là surtout où ses lois et ses ministres ont gardé le plus d'empire. N'allons pas donner trop d'importance aux témérités de langage,

ou aux écarts de doctrine, de quelque véhément prédicateur ou de quelque tribun échauffé par les ardeurs de la lutte et les applaudissemens de la foule. Sachons voir les choses de haut : ces haines de classes sur lesquelles les socialistes se plaisent à souffler, l'Église cherche à les éteindre. En Europe, comme en Amérique, elle s'applique à fermer les voies à l'internationalisme révolutionnaire. Elle seule peut-être lui dispute hardiment le terrain. Que tel ou tel groupe catholique, en tel ou tel pays, soit emporté par le belliqueux tempérament de ses chefs, ou entraîné par les passions de parti ou les intérêts de la politique locale, — l'action générale de l'Église n'en reste pas moins salutaire, fortifiante, pacificatrice.

Ne nous effrayons point de l'initiative prise par la papauté. Les hommes qui s'en alarment font fausse route. Ce n'est point pour bouleverser la société, c'est pour la consolider que l'Église se risque à intervenir dans nos luttes sociales. La fonction que lui attribuait notre égoïsme, celle de barrière contre les cupidités et de rempart contre les appétits d'en bas, l'Église continuera, malgré tout, à la remplir, parce qu'elle est conforme à sa mission divine. Si peu dignes que nous en soyons, la religion demeurera pour nous, pour nos propriétés, pour nos droits légitimes, une défense et une protection ; aujourd'hui encore, la pire calamité qui puisse atteindre nos sociétés modernes, battues par la marée montante des convoitises, serait la ruine de ce qui reste de l'antique digue.

Je souris, ou mieux, je suis pris de pitié quand je vois des hommes soi-disant éclairés et soi-disant libéraux s'alarmer, pour nos libertés publiques ou pour l'ordre social, de ces velléités d'intervention de l'Église. Il me semble entendre des revenans d'un autre siècle. Et vraiment se peut-il que notre France attardée en reste éternellement à ses vieilles querelles sur les envahissemens du clergé et l'insatiable esprit de domination de l'Église ? Cela était bon pour les bourgeois de la Restauration ou de la monarchie de juillet ; mais ne s'est-il donc rien passé, et n'avons-nous rien appris depuis Béranger, ou depuis M. Havin ? Que tout cela cependant semble mesquin et misérable en face des formidables problèmes qui se dressent devant nous ! Qui ne voit que ce n'est plus du côté de « Rome et des jésuites » qu'est le péril ? Ceux qui frémissent encore à l'apparition d'une soutane ont beau se targuer d'être des hommes de progrès, ils ont beau s'affubler des noms de philosophes et de libres penseurs, ils ne sont que des hommes du passé, momifiés dans des formules vieillies, captifs d'une tradition surannée. Ils n'ont ni l'intelligence, ni la force de se dégager des lisières de leur enfance et des préventions de leur éducation. Ce

sont eux les rétrogrades; c'est l'anticlérical, le mangeur de curés qui retarde sur le siècle. En craignant d'être dupes de l'Église, ils sont le jouet des préjugés d'un autre âge. — Et quand l'Église viserait à reprendre, entre les classes en lutte, le rôle d'arbitre, je ne vois pas ce qu'il y aurait là de si terrifiant pour nos sociétés modernes? Qui oserait soutenir, en conscience, que l'Église du Christ ne serait pas, pour nos différends sociaux, un juge non moins intègre et plus équitable que l'État et les gouvernemens de partis, si souvent corrompus et toujours dominés par l'intérêt électoral? Quand la papauté rêverait de remplacer, par cette sorte de magistrature bénévole, sa puissance temporelle perdue, la papauté en aurait le droit; car ce serait là une fonction en rapport avec la mission de l'apôtre et avec l'esprit du Christ. Cette autorité nouvelle, librement consentie par la confiance des peuples, cette restauration spirituelle de son antique royauté, pour le bien de l'humanité et pour la paix de nos sociétés, est-ce au nom de l'Évangile qu'on oserait la lui interdire? Et serait-ce ici qu'on pourrait jeter au pape le mot du Sauveur: « Mon royaume n'est pas de ce monde? » Que d'autres gardent leurs défiances séniles et leurs craintes enfantines: ce que je redoute, quant à moi, ce que je crains pour notre civilisation, pour notre France surtout, ce n'est pas que l'Église réussisse, c'est qu'elle échoue.

Plût à Dieu qu'elle eût plus de prise sur les travailleurs! et heureux le pays où les masses populaires la choisiraient comme interprète de leurs vœux et comme avocate de leurs doléances! Les revendications ouvrières en passant par ses lèvres perdraient de leur âcreté; elles se purifieraient, elles se rasséréneraient, et il nous serait moins malaisé d'y faire droit. Le malheur précisément, ce qui rend la guerre sociale inévitable et ce qui menace d'en faire une guerre inexpiable, c'est que l'Église n'a plus d'empire sur les masses; c'est que, dans nos faubourgs, l'Évangile est un livre presque aussi inconnu que s'il n'avait jamais été traduit du grec; c'est que l'ombre de la Croix offusque le peuple qui au pied du crucifix trouvait force et réconfort. — Et c'est là surtout le malheur de notre France; c'est là sa grande infériorité vis-à-vis des nations rivales; car, autrement, par la diffusion de la propriété et du capital, la constitution sociale de la France est, sans comparaison, la plus robuste de l'Europe. A cet égard, pour qui n'envisage que la répartition de la richesse, notre supériorité est incontestable; nous sommes des millions de Français intéressés à la défense de la société. C'est par là que nous pouvons nous rassurer; mais cela ne suffit point. Une société fondée tout entière sur les intérêts ne peut échapper aux commotions violentes. Or, telle est la France, ou telle devient chaque

jour la France. Elle a pour clé de voûte le code civil, et elle repose tout entière sur deux piles : le cadastre et le grand-livre ; mais ces deux piles, naguère encore réputées inébranlables, deviennent trop étroites et menacent de fléchir. Aux peuples, il faut d'autres fondemens que le cadastre et le grand-livre. Forte et bien assise au point de vue matériel, notre société française est faible au point de vue moral. Elle manque de base morale. Elle manque de lien spirituel. — A quoi ressemble-t-elle, notre France moderne, si fière de sa cohésion ? Elle ressemble à une maison en pierres sèches posées les unes sur les autres sans ciment ; — le ciment, c'était la religion ; il est tombé, et nous ne savons par quel mortier le remplacer.

Il y a, dans notre Europe convertie en camp retranché, deux hommes qui semblent spécialement appelés à une action sociale, à une mission sociale. Ces deux hommes, c'est le curé et l'officier. Nulle part peut-être, le prêtre et l'officier ne valent mieux que chez nous ; et nulle part peut-être ils ne remplissent moins leur mission sociale. C'est que l'un ne sait point, et que l'autre n'ose point. — L'un, tout entier à ses devoirs professionnels et à la technique du métier, ne croit pas avoir autre chose à faire qu'à dresser un fantassin ou à former un cavalier ; il s'imagine avoir rempli toute sa tâche quand il a présidé aux évolutions des recrues sur le champ de manœuvres, qu'il a veillé à l'alignement et à l'astiquement de ses hommes et fait partout, dans la caserne, respecter la discipline et la consigne. Il ne se préoccupe que de l'extérieur ; il ne songe pas que le soldat puisse apprendre autre chose, sous le drapeau tricolore, que le maniement du sabre ou du fusil à répétition. Il semble oublier que, sous la tunique ou sous le dolman, se cache un cœur d'homme, avec une âme humaine sensible aux bonnes paroles et aux bons procédés, une âme humaine qui mérite un peu d'attention et qui aurait besoin qu'on lui donnât, une fois par hasard, quelque marque d'intérêt ; — ou, si l'idée lui en vient, l'officier craint de se singulariser ; il voudrait s'occuper de ses hommes, en dehors des heures de service, qu'il ne saurait trop comment s'y prendre ; à peine s'il sait leur parler ; il trouve plus militaire de les traiter comme des machines à faire l'exercice, ou comme il traite ses chevaux, ne soignant dans le soldat que le corps et la bête ; et les meilleurs se disent qu'après tout, ils n'ont pas charge d'âmes (1). — L'autre, le curé, n'ignore

(1) La fonction sociale de l'officier, quelques-uns, un bien petit nombre encore, commencent à en apercevoir l'importance. Voir, dans la *Revue* du 15 mars 1891, l'article intitulé : *du Rôle social de l'officier.*

point que les âmes le concernent; les âmes, il en a reçu la garde, il sait que c'est son affaire; mais il est obligé d'attendre qu'elles viennent à lui, et il ne peut atteindre celles qui auraient le plus besoin de ses paroles et de ses secours; il n'ose aller aux vieux ou aux jeunes qui ne savent plus le chemin de l'Église. Lui aussi, comme l'officier, il tend à s'enfermer dans la pratique minutieuse et mécanique de ses devoirs professionnels; il croit avoir rempli sa tâche quand il a chanté les vêpres et fait réciter le catéchisme. Sa haute mission, il est inconsciemment porté à en faire un métier comme un autre; il n'en comprend plus guère l'importance sociale; ou la sent-il encore, il ne lui est plus guère permis de le montrer. Banni de l'école, exclu du bureau de bienfaisance, suspect à l'administration, regardé avec une défiance malveillante ou une rancune jalouse par le maire et l'instituteur, tenu à distance, comme un voisin compromettant, par tous les petits fonctionnaires, employés de la commune ou de l'État, espionné par le garde champêtre et sans cesse guetté par le débitant, exposé aux dénonciations anonymes de la feuille locale, il se cloître peu à peu dans son église et son presbytère, avec son bréviaire et ses livres, heureux de se faire oublier. Il vit isolé, silencieux, n'osant toujours lever les yeux par-dessus le mur de son jardin. Le monde lui est fermé, — non-seulement le vaste monde, à l'existence fiévreuse et énervante des grandes villes, — mais le petit monde routinier et endormi, provincial et campagnard, qui l'entoure; nos préjugés et nos méfiances lui défendent de s'y mêler; et ainsi lui, l'homme du dévoûment par vocation, il prend l'habitude de vivre en célibataire égoïste, occupé surtout de son maigre bien-être, se faisant petit, cherchant « à ne pas faire parler; » il passe ses matinées à réciter des *oremus* devant des bancs vides, ses après-midi à planter ses choux et à tailler ses rosiers. Il avait cependant, ce curé, devenu presque inutile, une fonction à remplir au village ou dans le faubourg, un rôle, non point politique, mais social, ce qui est tout différent; et là où les mœurs locales le lui ont conservé, là où l'opinion ne le lui interdit point, la famille du paysan ou de l'artisan, le père, l'enfant et le jeune homme, la veuve et le vieillard se trouvent bien de ses avis. Il y avait là, sur place, naguère, en chaque paroisse, un conseiller affectueux et désintéressé, au besoin un arbitre gratuit, un pacificateur pour les brouilles domestiques ou les querelles d'intérêt, un homme voué par sa fonction au rapprochement des hommes. Aujourd'hui, elle a presque partout été détruite, cette influence conciliatrice dont les pauvres gens profitaient encore plus que les riches; et dans les campagnes françaises où il en subsiste encore des restes, en Bre-

tagne, en Anjou, en Auvergne, toutes les forces de l'administration, tous les efforts de l'enseignement public et de la presse populaire s'emploient à l'annuler et à la déraciner.

Veut-on savoir quel est, chez nous, le successeur du prêtre dans la confiance des masses; qui est devenu, à la place du curé, le conseiller habituel de l'homme du peuple, de l'ouvrier surtout? Il n'est pas malaisé de le découvrir; il n'y a qu'à regarder où se rassemblent, de préférence, les ouvriers et où se prennent les grandes résolutions qui intéressent les travailleurs. Le nouveau conseiller du peuple, le directeur de l'ouvrier, le guide moral qui s'entend le mieux à le conduire, c'est le marchand de vin. On le voit aux heures de crise, dans toutes les grèves notamment; le « mastroquet » est là, soufflant les syndicats, montant les têtes, excitant l'ouvrier à lutter contre les patrons, lui avançant au besoin des fonds pour la grève, bien sûr que toute augmentation de salaire tournera au profit de son comptoir, et ayant pour sa peine la chance d'aller un jour représenter les travailleurs à la maison commune ou au parlement. Et voilà ce que d'aveugles ou serviles libres penseurs ont le front d'appeler l'émancipation spirituelle du peuple.

Ce n'est pas impunément qu'une société se prive du secours moral que lui apporte la tradition religieuse, car la religion est un réservoir de forces sociales où les peuples puisent patience, amour et courage. Les hommes ont longtemps voulu croire à l'existence d'une fontaine de Jouvence, où vieux et vieilles n'avaient qu'à se plonger pour retrouver la force et la beauté. La fontaine de Jouvence est, hélas! un mythe des poètes, et ceux qui, dans la confiance des peuples, ont succédé au poète, les savans, ont eu beau explorer toutes les terres de la science, ils n'ont pu encore la découvrir. Mais nous avons, non loin de nous, une fontaine plus admirable dont les eaux jaillissantes nous versent quelque chose de plus de prix que la jeunesse et la force ou la beauté juvénile. Cette source merveilleuse, point n'est besoin de la nommer; c'est la religion, le christianisme, dont nous pouvons vraiment dire : *Fons vitæ, fons amoris.* Jeunes ou vieux, riches ou pauvres, ceux qui viennent y tremper leurs lèvres, y boivent l'amour de l'humanité et du prochain; et qui veut y baigner ses membres, s'y imprègne de l'esprit de charité et de dévoûment. Cette fontaine miraculeuse, l'on croirait que les autorités préposées au bien-être des nations s'appliquent à en rendre l'accès facile à tous. Nullement, chez nous du moins; elles s'efforcent, au contraire, d'en éloigner le peuple et de la rendre inabordable aux foules. Ne pouvant la tarir ni la souiller, elles essaient d'en faire oublier le chemin. Pour éprouver l'efficacité de ses eaux, il suffit d'y croire; mais le mal, justement,

c'est que, de nos jours, on y croit peu ; l'on enseigne aux peuples à n'y plus avoir foi, et si vous osez lui en parler, le gamin de Belleville ricane.

Ainsi en est-il de notre France, ainsi en va-t-il de notre peuple français et de nos classes ouvrières. Il leur manque ce qu'il nous est malaisé de leur rendre, une foi, une religion vivantes ; car de quelle manière rendre à autrui ce que, trop souvent, nous n'avons plus nous-mêmes? Heureuse encore cette France si, à travers ses crises politiques et ses luttes sociales, elle conserve intact ce qui lui reste de foi en Dieu et en l'Évangile! Le pape a beau nous dire, et nous faire dire, et dans ses encycliques, et par ses cardinaux, et par le *Petit Journal*, que l'Église n'a rien d'incompatible avec la république, — la déchristianisation du peuple continue à nous être donnée comme la tâche essentielle de la république. L'œuvre de destruction religieuse et de décomposition morale entreprise par les héritiers attardés du XVIIIe siècle s'y poursuit sûrement, sous le couvert des défiances et des rancunes politiques. Un nihilisme haineux et patient, plus pernicieux peut-être que le terrorisme violent des jacobins d'autrefois, pénètre peu à peu les couches gouvernementales; il suinte lentement le long des murs de nos édifices publics et, de proche en proche, il s'infiltre jusqu'au cœur du pays. Presque partout déjà la haute main est aux « destructeurs ; » et derrière le radicalisme qui leur fraie le chemin, s'avancent les partisans des démolitions totales. Cette pauvre France, déjà amputée de plus d'un organe social par le fanatisme « laïque, » nous risquons fort de la voir bientôt livrée, par ses préjugés, à toutes les mutilations des barbares opérateurs qui portent témérairement le couteau sur le cerveau et sur la poitrine du peuple. Comment, dans un pareil pays, quand chaque législature marque une nouvelle conquête de l'athéisme militant et des négateurs obstinés, comment restituer à Dieu et à son Christ leur rôle social? — N'est-ce pas, en vérité, une chimère décevante? — Pas autant peut-être que cela le semble à notre incrédulité ; car, au-dessous de la vie publique et de l'action de l'État, il reste l'initiative privée, l'action des hommes de foi et de dévoûment qui s'exerce en sens inverse, et qui, à la longue, peut amener le pays à s'arracher au joug intolérant des ennemis de l'Évangile et des contempteurs du Christ. Si malaisée que soit l'entreprise, ne vaut-elle point la peine d'être tentée? et pourquoi retenir ceux qui disent : « Dieu le veut! » Mais quand notre scepticisme devrait avoir raison, quand la moderne croisade, prêchée aux peuples par Léon XIII, ne devrait trouver, chez nous, que des indifférens et ne donner en France que des résultats minimes,

les regards de la papauté s'étendent au-delà des plaines de France. L'univers n'est pas encore, tout entier, fait à notre image, et nous ne pouvons toujours juger des autres par nous-mêmes.

V.

La France n'est pas l'Europe, et l'Europe même n'est plus la Terre. Jamais il n'a été plus vrai, le mot du Christ : il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste. En dehors de notre vieux monde romain qui forme son patrimoine primitif, Rome aperçoit dans la chrétienté, dont les limites vont sans cesse s'élargissant, trois ou quatre mondes nouveaux qui grandissent et se peuplent rapidement. Ces nouveaux-venus encore jeunes et déjà pleins de force, qui surgissent de la nuit, à l'Occident et à l'Orient, Rome se rappelle que, avant qu'ils eussent un nom, ils ont, eux aussi, été donnés en héritage au pêcheur de Galilée. Et l'Église se dit tout bas qu'elle peut trouver bientôt, chez eux, un champ plus vaste et un sol plus libre que dans notre Europe vieillie, aux terres épuisées. — Et moi aussi, bien souvent, attardé dans Saint-Pierre, à l'approche de l'angélus du soir, quand, au-dessus de ma tête, je voyais les derniers rayons du soleil s'éteindre sur l'or des mosaïques de la coupole et l'ombre envahir les larges voûtes de la nef, je me demandais, malgré moi, si le flambeau jadis confié à Rome et porté de l'Orient à nos races occidentales ne devait pas, encore une fois, se déplacer, et si, après avoir, durant tant de générations, éclairé et réchauffé l'univers, notre Europe méditerranéenne n'allait point, à son tour, retomber dans l'obscurité et le froid de la nuit. N'est-il pas écrit quelque part : *Candelabrum movebitur?* — Les siècles sont comme un jour devant le Seigneur, et lui seul sait à quelles races et à quel continent aura, dans quelques siècles, passé le flambeau.

Rome elle-même l'ignore ; mais ses yeux ont toujours été attirés par les terres vierges et les peuples neufs. Le massif palais qu'habitent les papes est haut ; il domine le Borgo et les quartiers voisins, et des appartemens pontificaux où il vit en prisonnier, les regards du saint-père s'étendent, par-dessus la ville et la campagne, jusqu'aux croupes violacées des monts Albains ; mais qu'est ce grandiose horizon auprès des perspectives que découvrent, des fenêtres du Vatican, les yeux de l'esprit? De toutes les demeures terrestres, c'est assurément celle d'où la vue porte le plus loin ; quel panorama faire entrer en comparaison ? Les papes ont, de tout temps, été habitués à regarder jusqu'aux extrémités de l'univers. Aujourd'hui surtout qu'ils conservent à peine, en Europe, un coin

de terre où reposer leur tête, ils ont les yeux ouverts sur les mondes nouveaux, et ils les contemplent d'un œil avide, reportant involontairement, sur ces nouveau-nés d'hier, les espérances trahies par leurs aînés d'Occident. — C'est le monde anglo-saxon, le plus vaste et le plus dispersé de tous, débordant à la fois les océans et les continens; déjà, de l'Atlantique à la mer des Indes, il couvre le Nord-Amérique et l'Australie et le Sud-Afrique, et partout sur les terres saxonnes lèvent, au soleil de la liberté britanno-américaine, les semences jetées par Rome, églises, couvens, confréries, séminaires, noviciats. — C'est le monde hispano-américain, où trois ou quatre Europes tiendraient à l'aise, enfant de Rome à l'humeur indocile, adolescent sauvage et turbulent, dont la force et les membres grandissent à travers toutes ses guerres civiles et ses révolutions. — Et vers l'autre pôle et l'autre hémisphère, c'est le monde slave, géant qui s'éveille après dix siècles d'assoupissement et qui étire lentement ses bras au soleil, jeune en dépit des mille années qu'il a obscurément dormi, jeune d'âme et novice de cœur, tout plein de l'ardeur de vivre et déjà jaloux de dépasser ses aînés; ce monde slave sur lequel Rome a, d'ancienne date, plus d'une prise, et qu'elle ne désespère pas de ramener à elle, tout entier, avec le Slave russe, le plus intimement chrétien peut-être des peuples contemporains, celui dont l'Évangile a le mieux pénétré les moelles et qui, au fond de ses moujiks, semble garder des trésors de charité et des réserves de foi auxquelles peut venir un jour se réchauffer la vieillesse de notre Occident. — C'est encore l'Afrique, le massif continent noir, que nous aurons bientôt tout entier découvert et dépecé, et où nos Stanley et nos Crampel, avec leurs laptots sénégalais ou leurs porteurs zanzibariens, ne sont guère, à leur insu, que les pionniers de Rome et du Christ; car, si l'esclavage, — encore une question sociale, et la plus vieille de toutes, — si l'antique esclavage, avec la traite hideuse, doit jamais être aboli, et si le nègre peut être émancipé et civilisé, ce ne sera ni par les lois des parlemens, ni par les congrès de diplomates, mais par la Croix. — C'est enfin la vieille Asie elle-même, l'extrême Orient décrépit aux multitudes vieillottes, qui, avec la Chine et la dynastie tartare, menace de s'écrouler sur nous; car, lui aussi, l'homme jaune, s'il doit jamais être rajeuni, et s'il peut être un jour annexé à notre civilisation, ce ne peut guère être autrement que par le baptême et par l'Évangile. — Quels larges horizons! et que de champs de moisson, pour qui contemple le globe, du haut de la lanterne de la coupole vaticane, comme un domaine promis à l'apôtre!

Mais laissons ces vastes perspectives, aujourd'hui encore lointaines, et qui bientôt, en moins d'un siècle peut-être, sembleront

prochaines à nos fils. Ramenons nos regards sur notre Occident et notre minuscule Europe. La situation de l'Église et des prêtres n'y est pas toujours la même que chez nous. Nos préjugés français contre les curés n'ont guère encore passé les Alpes et les Vosges. A nos portes mêmes, dans notre ancienne et chère Alsace, à côté de nous, en Suisse, en Belgique, en Allemagne, en Autriche-Hongrie, le clergé est souvent demeuré près du peuple. Entre le prêtre et le laïque il n'y a pas encore le même divorce social qu'en Champagne et en Bourgogne. L'ouvrier de Westphalie, de Silésie ou de Bohême, le *Bauer* de Salzbourg, le paysan de Navarre, le *contadino* de Toscane, ne se scandalisent point d'entendre l'homme d'église leur parler de leurs affaires ; ils ne demandent pas encore au prêtre de se contenter de marmotter ses *oremus*. En plus d'un pays de l'Europe, au village, dans le bourg, dans les petites villes mêmes, le prêtre est resté un homme comme un autre, ou mieux, plus respecté et plus écouté que les autres. Les mœurs lui permettent de s'intéresser à tous et de parler de tout. Regardez-le parcourant les campagnes de certaines régions de l'Allemagne ou de la Hongrie, avec son costume presque laïque, ses hautes bottes et son air dégagé : rien qu'à sa démarche on sent que le prêtre est resté en communion d'idées et de sentimens avec ses voisins du peuple. — Et, chez nous-mêmes, si difficile que soit l'action du moine ou du curé, l'action même des patrons ou des ouvriers chrétiens, n'allons pas les décourager. Au lieu d'en sourire, admirons plutôt leur courage et imitons-le. Dans la détresse commune, nous n'avons pas trop de toutes les bonnes volontés et de toutes les initiatives. Laissons les hommes de cœur et les hommes de foi s'appliquer au devoir social; il est non moins urgent que le devoir politique, et il est parfois plus clair. Souhaitons seulement que dans ces pacifiques milices catholiques, les soldats de toute robe et de toute langue imitent la prudence de leur chef; — et si certains dépassent la consigne et prétendent nous entraîner aux aventures, eh bien! ne nous croyons pas obligés de les suivre et ne craignons point de leur crier : halte-là!

Ce que nous ne nous sentons pas de force à faire, pourquoi irions-nous empêcher les autres de le tenter? Est-ce avec nos livres et nos revues, avec nos chaires de professeurs et nos académies que nous comptons barrer longtemps la route au socialisme révolutionnaire? Mince rempart que tout cela devant les passions des foules déchaînées! Nous avons, pour nous, la Science et la Raison, deux hautes puissances, sans doute, mais deux puissances qui ont trop peu de corps, — ou trop peu d'âme, — pour avoir beaucoup de prise sur les masses. Nous tenons pour certain, à bon droit, que contre ces deux filles de l'esprit, contre la Science et la Raison, ni

la force, ni le nombre ne sauraient prévaloir; mais nous savons aussi que, pour témoigner de leur victoire, il peut ne rester que des ruines. Comme il est loin déjà, le temps où nous voulions nous persuader que Science et Raison, étant les reines légitimes du monde nouveau, devaient suffire à mener les hommes! Gardons-nous de l'orgueil stérile d'un doctrinarisme aveugle. Pour arrêter le socialisme, ce n'est pas assez de démontrer savamment l'inanité de sa logique, la fausseté de ses principes ou la folie de ses chimères; il faut autre chose que la dissection des sophismes ou l'anatomie des utopies. Il faut agir sur le peuple, le disputer à la haine et à l'envie, l'arracher aux sectaires et aux passions mauvaises, et quelle ressource ont pour cela la science et les économistes? Ne rejetons donc pas les concours qui s'offrent à nous. Cette plèbe à demi lettrée, adulte de corps, majeure de droits et toujours enfant d'esprit; ces masses urbaines ou rurales, rendues plus redoutables peut-être par les fumées de notions scientifiques qui leur montent au cerveau; la force publique ne saurait longtemps suffire à les contenir, d'autant que déjà la force publique, la force armée est en train de passer dans leurs mains. Il y faut autre chose, une force morale. L'État, nous ne pouvons longtemps compter sur lui, même pour ce qui est strictement de sa fonction, la défense de l'ordre matériel. L'État, en tout cas, n'est pas un être moral; il n'a ni autorité, ni action morale; il n'a guère en réalité que la force matérielle, et cette force, il n'est pas sûr qu'il l'emploie toujours à la défense de la société. L'État peut devenir un jour traître à sa mission; cela s'est vu plus d'une fois; les portes de fer dont il a la garde, l'État peut, à certaines heures, en ouvrir les grilles aux foules envahissantes. Si nous n'avons d'espérance et de recours qu'en lui, je plains nos enfans, encore innocemment endormis au berceau; leur sommeil peut avoir de brusques réveils.

Et dès qu'il faut recourir aux forces morales, où en trouverons-nous de plus actives que la religion et de plus efficaces que le christianisme? Entre toutes les disciplines religieuses et toutes les églises chrétiennes, laquelle nous semble mieux que l'Église de Rome équipée à la fois pour combattre et pour consoler? Elle me fait penser, la vieille Église, à ses jeunes saintes, à ses vierges martyres, à qui les maîtres anciens mettaient dans la main, comme attribut, un glaive avec un vase de baume. — Nous entendons, autour de nous, de vaillans esprits, de ceux « qui ne peuvent regarder d'un œil désintéressé les maladies corporelles ou spirituelles, » et qui croient que « le bonheur personnel ne saurait être la fin de l'univers; » nous les entendons inviter les jeunes hommes qu'a touchés le mal nouveau du siècle à rejeter la vaine curiosité du dilettante, ou l'ironie stérile du sceptique, pour passer à l'action,

et apprendre à vivre en vivant de la vie d'autrui. Le remède à notre détresse morale, c'est, nous assure-t-on, de nous tourner vers le peuple, vers les masses, vers ceux de nos frères dont la misère morale est encore plus noire que la nôtre : en travaillant à les sauver, nous nous sauverons nous-mêmes (1). Et ainsi, pour notre salut spirituel, non moins que pour le salut de notre société, on nous convie à aller au peuple, *itti v narod*, comme disait, il y a quinze ans, entre la forêt et la steppe, l'élite de la jeunesse russe; jeunes gens et jeunes filles quittant la famille ou l'université pour l'usine ou l'atelier et, comme des religieux d'un genre nouveau, échangeant joyeusement les habits du monde et les pelisses coûteuses pour le *touloupe* de peau de mouton du moujik ou de l'ouvrier.

Itti v narod, c'est bien, en ce temps de tolstoïsme et de russophilisme, une devise que nos étudians, comme nos désœuvrés, feraient sagement d'emprunter à ces Slaves mystico-réalistes, chez qui les aspirations idéales se mêlent, si bizarrement, aux instincts pratiques et au besoin d'action. Oui, il faut aller au peuple, il faut prendre contact avec les plus humbles classes; il peut être bon, pour un fils de famille, de s'exiler à Montrouge ou à Ménilmontant et d'y « faire, pendant quelques mois, sa tournée d'apprentissage de la vie. » Il faut apprendre, du moins, à tendre notre main aux mains qui manient l'outil ou la machine, cela pour nous réconforter l'âme en relevant l'âme de nos frères. Encore que semblable conseil soit peut-être plus facile à donner qu'à suivre, l'ouvrier des faubourgs se souciant fort peu d'ordinaire de frayer avec les fils de bourgeois, c'est là, comme dit M. P. Desjardins, « le devoir présent; » et il y a mieux à faire, pour les hommes de loisir et pour les patriotes, que de jouer au club ou de parier aux courses, ou même que d'affronter le tumulte des réunions électorales, ou de s'enfermer dans leur cabinet avec leurs livres et leur lampe de travail. Ce qu'ont osé dans les campagnes moscovites, sous le régime autocratique, avec les déserts de Sibérie en perspective, de jeunes athées et d'enthousiates missionnaires du matérialisme, pour insuffler au moujik des idées de révolte, comment ne se trouverait-il pas, chez nous, des jeunes hommes assez épris d'idéal et assez dévoués au devoir pour le tenter, à leur tour, sous un gouvernement libre; — non plus pour agiter stérilement des masses inconscientes et éveiller en elles des convoitises irréalisables; mais, tout au rebours, pour apporter au peuple l'es-

(1) Voyez M. Paul Desjardins, *le Devoir présent*, 1892; cf. M. le pasteur Wagner, *la Jeunesse:* Fischbacher, 1892, et M. Max Leclerc, *le Rôle social des Universités.*

prit d'union et de concorde; pour lui enseigner un idéal et lui rendre le goût de Dieu et du divin; pour lui révéler le sens de la vie, comme dit Tolstoï, et réveiller, chez lui, avec le sentiment du bien moral, la notion chrétienne du péché? Belle œuvre, en vérité, et noble apostolat bien digne de séduire des âmes de vingt ans! Y rêver est déjà un signe d'élection. Aussi Dieu me garde de décourager ceux de nos amis, les Pierre l'Hermite de journal, les saint Bernard de lettres, qui prêchent vaillamment cette croisade fin de siècle! Je ne saurais, pour ma part, sourire des efforts de ces affamés de vérité et de justice, qui veulent chercher un principe de vie, avec une raison de vivre, dans l'action sociale. Bien au contraire, je les admire et je les envie. Si j'étais né un quart de siècle plus tard, il me semble que je serais des leurs, que j'irais, moi aussi, grossir le nombre de ces échappés du scepticisme qui s'ingénient, à la Pascal, à trouver la foi dans les œuvres. Qui de nous ne souhaite ardemment que leur rêve d'action puisse être autre chose qu'un rêve d'énergie, qu'un beau feu de jeunesse, ou un songe de poète, jaloux de se donner l'illusion de l'action, la plume à la main! — Et quand elle ne servirait qu'à réchauffer quelques âmes de ce temps, pareille prédication ne serait ni peine perdue, ni parole inutile. De ces paroles qui nous remuent et qui nous font lever, alors même qu'elles ne nous décideraient pas à marcher, il nous en faut souvent, ne fût-ce que pour nous préserver de la pire des paralysies, de l'engourdissement moral. Aussi, encore une fois, loin de moi la pensée de retenir ces modernes apôtres ou de refroidir leur ferveur! Mais quand ils auraient là vraiment, comme nous le voudrions, un principe d'action, qui ne voit quelle est la disproportion entre leur but et leurs moyens? L'œuvre est immense, et les moyens combien limités! et s'il nous est facile de nous faire du bien, à nous-mêmes, en allant au peuple, combien moins aisé de faire du bien au peuple! Comment, et avec quoi, pénétrer l'épaisseur de ces masses profondes? Jamais il n'a été plus vrai de dire : la moisson est abondante et les ouvriers sont rares. C'est ici surtout que notre indifférence ou notre incrédulité est obligée de confesser la supériorité des religions, des cultes positifs, des églises ; et c'est une des raisons pour lesquelles je ne me lasserai point de défendre leur liberté. Quelles forces comparées à nous! comme elles se montrent plus puissantes et par leur principe d'action et par leurs moyens d'action! et combien nous tous, qui nous croyons plus ou moins dignes de figurer parmi les « compagnons de la vie nouvelle, » il nous sera toujours malaisé de rivaliser avec elles!

Et cela, malgré tout, est particulièrement vrai de la vieille Église.

Pour sentir ce qu'il lui reste de force, il faut faire un retour sur notre faiblesse. Que sont, en face d'elle, toutes les sociétés de secours moral que nous pouvons imaginer? et combien notre zèle intermittent, à nous, hommes de peu de foi, plus ou moins enlisés dans les glaises du scepticisme, aura peine à jamais égaler la passion de charité de ses frères et de ses sœurs! La remarque d'Isaac Pereire n'a pas perdu de sa vérité (1). Où est, sur le globe, la puissance assez fortement constituée pour exercer une action sociale à mettre en parallèle avec celle de l'Église? Aujourd'hui, comme hier, n'est-elle pas la seule qui, à l'organisation internationale du socialisme, puisse opposer une organisation aussi vaste? Et ce n'est là que sa moindre supériorité. Qui possède, au même degré, le zèle de l'apôtre et sait goûter, comme ses fils et ses filles, « les béatitudes du renoncement? » Qui surtout a, comme elle, la foi qui fait braver, non-seulement le froid et le chaud, la fatigue et la soif, mais ce qui arrête souvent les plus braves d'entre nous, le ridicule? Pour cette œuvre à laquelle on nous convie, pour ce « devoir présent » qui attire de loin l'élite de la jeunesse, beaucoup d'entre ces jeunes se sentiraient assez de cœur, mais non assez de foi. — Et la foi n'est pas seulement nécessaire comme mobile d'action; elle l'est presque autant, et davantage peut-être, comme moyen d'action : la foi est le levier qui soulève le poids que nos bras ne peuvent remuer. Pour renouveler le monde, il n'a pas fallu cinquante apôtres, douze ont suffi; mais ils avaient une foi : c'est bien d'aller au peuple, mais encore faut-il avoir dans la main quelque chose à lui porter; et si nos mains ne sont vides, ce qu'elles contiennent pour lui est bien maigre et peu substantiel. Le chrétien a un livre à porter au peuple, l'Évangile. L'Église peut lui offrir quelque chose qu'on ne tient point dans nos académies ou dans nos bureaux de rédaction : une foi et une espérance.

Et cette foi, l'Église y croit; cette espérance, elle y a confiance, et rien ne saurait la décourager. Elle a foi au triomphe final de la croix, et, par la croix, à la victoire de Dieu sur terre. Autrefois, quand le malheur des temps ne nous avait pas donné un démenti, nous aimions à dire : impossible n'est pas français; le catholique continue à répéter : impossible n'est pas chrétien. Ne raillons pas le croyant, le prêtre ou le moine qui, le crucifix à la main ou le rosaire à la ceinture, ne craint pas de s'aventurer dans la salle enfumée des meetings populaires et ose disputer la tribune des réunions publiques aux apôtres de la révolution sociale et aux prophètes de la grossière Jérusalem que le socialisme se fait fort de

(1) Isaac Pereire, *la Question religieuse.*

substituer à la céleste Sion des apocalypses anciennes. Ils me font penser, ces chrétiens dont nous sommes tentés de sourire, aux missionnaires désarmés qui vont prêcher la bonne nouvelle à des sauvages enfans et cruels, dont la langue imparfaite ne leur fournit même pas de termes pour exposer les mystères. Et ces multitudes, sans espérance et sans foi, des faubourgs de nos grandes villes n'ont pas moins besoin de missionnaires que les noirs anthropophages de l'Oubanghi. Je ne sache pas d'apostolat plus ingrat et plus ardu; les grands convertisseurs de païens ou de barbares, de saint Colomban ou de saint Boniface à François-Xavier, n'ont pas entrepris une tâche plus héroïque ni plus malaisée. Le plus grand miracle du christianisme serait d'y réussir, et lui seul en est capable. Ici, encore, il s'agit du salut de la civilisation, et si, par un prodige vraiment divin, l'Église réussissait dans cette mission à travers les bas-fonds de nos capitales, elle pourrait se vanter d'avoir, une fois de plus, sauvé notre culture occidentale. Cette culture que nous aimons, d'un amour de décadens, pour ses défauts, peut-être autant que pour ses beautés, les barbares qui la menacent, — c'est chose pour nous devenue banale, — ne campent plus en dehors de nos frontières; ils ne viennent plus des steppes de l'Est ou des forêts du Nord; ils sont établis au milieu de nous, ils parlent notre langue, ils sont de notre race et de notre sang; et, s'ils sont retombés dans la barbarie, c'est en perdant la foi en Dieu et l'espérance au Ciel. Ce qui les rend redoutables, ces barbares de la civilisation, ce n'est pas tant leur ignorance, l'incurable ignorance de l'école primaire, qui survit à tous les certificats d'études, ce sont les passions, les rancunes, les ambitions, les haines que plus rien ne comprime et qui, dans les âmes vides, ont rempli la place des croyances évanouies. Telles sont les masses qu'il nous faut évangéliser, car il n'y a pas de salut pour nous, si nous ne les sauvons. Et la bonne parole qu'il nous faut leur porter, ce n'est pas la parole de la science, car la science, aux mains d'un enfant mauvais, est un engin de destruction autant qu'un instrument de vie. Ses formules sont pareilles aux vieilles formules magiques qui, sur des lèvres imprudentes ou malveillantes, renversaient au lieu d'édifier, et tuaient au lieu de guérir. Ce qu'il faut au peuple, nous ne l'ignorons plus, et en cela seulement nous sommes supérieurs à nos pères, c'est une parole morale, une parole de foi et d'amour, la seule qui vivifie et puisse donner la paix avec la vie.

VI.

Un siècle à peine après la Révolution, nous nous retrouvons, de nouveau, à un tournant de l'histoire. Cela encore est devenu banal;

mais ce n'en est ni moins vrai, ni moins inquiétant. Marchons-nous à une dissolution, ou à une rénovation de nos sociétés occidentales? Les signes que nous apercevons à l'horizon annoncent-ils la fin de notre civilisation, ou l'aurore d'une ère nouvelle? De toutes les doctrines en conflit dans notre chaos intellectuel, seraient-ce les apôtres de l'anarchie qui auraient raison? et nos espérances humanitaires et nos rêves de justice ne devraient-ils aboutir qu'à la destruction de tout ce qui fait le charme et le prix de notre culture européenne? Nous faudra-t-il vraiment repasser par une nouvelle barbarie et par un second moyen âge de quelque dix siècles? A mesurer la hauteur des ambitions de la foule et l'imprudence de tant de bonnes volontés téméraires, la peur m'en prend parfois. Il y a quelques semaines, je rencontrai, dans le cabinet d'un de nos maîtres à tous, deux « compagnons anarchistes, » disciples ingénus de Bakounine et de Kropotkine. C'étaient deux croyans; leur foi dans le prochain paradis terrestre égalait celle du chrétien dans le paradis du Père céleste. Cette foi au chimérique avenir, ils essayaient de nous la faire partager, soutenant imperturbablement que, pour renouveler notre société, il suffit d'une chose : la jeter bas. Que de bonnes gens se montrent, sans bien s'en rendre compte, les adeptes et les complices des compagnons anarchistes, s'imaginant, eux aussi, que tout changement est progrès, et que tout ce qui ébranle la vieille société prépare l'avènement de la nouvelle! Pour que la cité idéale, resplendissante de justice et de richesse, surgisse du sol, ils semblent croire qu'il suffirait de lui faire place en laissant crouler la vieille bâtisse qui nous abrite depuis des siècles. Plus raisonnables et plus pratiques étaient les millénaires qui s'attendaient à voir la Jérusalem nouvelle, aux murailles de diamans et aux portes de pierres précieuses descendre, tout à coup, du ciel en terre. Eux du moins étaient logiques en se fiant au miracle. Ce n'est pas à coups de tonnerre et à coups de révolutions que s'accomplit le progrès social, mais, bien plutôt, par une évolution lente des mœurs et du travail. Or tout ce qui bouleverse les sociétés risque, en les appauvrissant, d'en ralentir ou d'en troubler l'évolution. Les pires adversaires du progrès social sont peut-être bien les fanatiques adorateurs du Progrès qui, sous prétexte de hâter l'avenir, en veulent semer la route de ruines et de décombres.

En face de ceux qui rêvent de tout renverser, il y a ceux qui se méfient de tout mouvement et à qui il ne déplairait point d'arrêter l'histoire. Ceux-là aussi se trompent. Les sociétés humaines sont toujours en mouvement. Elles l'ont toujours été, aux époques même où elles semblaient immobiles, pareilles à ces larges et lentes rivières des plaines russes dont les eaux endormies ont le calme d'un lac. Les contemporains ne savaient trop alors en

quel sens coulait l'histoire. Aujourd'hui, l'œil le plus myope ne peut s'y tromper ; un aveugle, assis sur la rive, le devinerait, rien qu'au murmure des eaux. Le courant des choses humaines se précipite, et il est aisé de distinguer vers quel versant incline la pente des temps nouveaux. Jamais l'évolution des sociétés n'a été plus rapide, ni plus marquée. Tout change, tout se meut autour de nous ; rien n'est stationnaire, et l'état social moins que toute chose. A la différence de nos pères, nous avons la sensation du mouvement qui nous emporte, et cette sensation nouvelle, délicieuse et inquiétante à la fois, nous donne à certaines heures le vertige. On pourrait presque dire de l'homme moderne qu'il sent, sous ses pieds, la Terre tourner dans l'espace. Comment, après cela, irions-nous confondre la stabilité avec l'immobilité? Ce n'est point ce que fait la vieille Église dont la jeunesse a bercé le passé dans ses bras. Elle qui ose se dire éternelle, elle que nous nous étions habitués à regarder comme la borne de l'immobilité, elle a, non moins que nous, la notion du mouvement des sociétés humaines, et elle ne s'en épouvante point. Elle ne va pas, comme Josué, prier Dieu d'arrêter le soleil. Elle qui a été la reine du passé, au lieu de s'attacher à ce qui passe et de se suspendre aux basques des sociétés pour arrêter leur marche, elle cherche à leur aplanir la route et à écarter les pierres de leur chemin. C'est un grand exemple qu'elle nous donne. Convient-il de nous mettre en garde contre l'optimisme puéril des aveugles dévots du Progrès qui s'imaginent que toute révolution nous rapproche de la justice idéale et de la lointaine Sion entrevue, du haut du Moriah, par les voyans d'Israël, — il faut, non moins, nous défendre contre le pessimisme chagrin des satisfaits du jour. Ils ont la vue courte aussi et ils sont dupes d'une autre illusion, les hommes qui croiraient l'humanité civilisée arrivée au terme de l'évolution sociale. Nous ne savons, en réalité, qu'une chose, — ou mieux nous en savons deux. — C'est d'abord qu'il y a des lois naturelles, dans le monde économique, aussi bien que dans le monde physique, et que ces lois issues de la nature des choses et de la nature de l'homme, il ne dépend pas de l'homme de les supprimer. — « Contre la nature, tous les efforts sont vains, » nous a dit lui-même le pape Léon XIII. — Et nous savons encore, car c'est précisément la première de ces lois naturelles, que toute organisation artificielle de la société ne saurait amener que décadence, appauvrissement et tyrannie ; qu'il ne peut y avoir de progrès social durable et fécond sans la liberté, et que la liberté, à son tour, ne peut se passer d'un principe moral, sans quoi elle risque d'aboutir, elle aussi, à l'anarchie et au despotisme. Tels sont les deux points auxquels il convient de nous tenir ferme. Tout le reste est obscur.

Et faut-il ajouter une dernière remarque? Si trop de choses nous

font craindre pour l'avenir prochain de nos sociétés civilisées, rien encore ne nous contraint à en désespérer. A coup sûr, ce n'est pas la science; la science ne nous défend point les longs espoirs et les vastes pensers, — à condition seulement de ne pas rêver pour l'humanité de mues trop brusques ou de métamorphoses trop complètes. Sur ce point, l'ancienne et la nouvelle institutrice des hommes sont d'accord : la science, comme la religion, ne prohibe que les ambitions trop présomptueuses. Elle nous dit, elle aussi, à sa manière, que l'homme n'est pas un dieu, et que la terre ne sera jamais un paradis. Voici déjà deux mille ans que, dans sa prière quotidienne au Père céleste, le chrétien de tout rite va répétant : *Adveniat regnum tuum.* — Que votre règne arrive! c'est le cri séculaire de l'humanité souffrante. S'il n'est pas encore arrivé, ce règne de Dieu, c'est que l'esprit chrétien n'a pas encore assez pénétré le monde. Et ce que l'amour du Christ n'a pu faire en vingt siècles, comment espérer que le moderne « altruisme » ou la religion de la « Pitié » l'accompliront en deux ou trois générations? N'importe; notre prière n'a pas le droit de se lasser, et l'humanité ne veut point cesser d'espérer. Et nous aussi, au milieu des ombres qui s'épaississent sur nos têtes, continuons à répéter : *Adveniat regnum tuum!* — alors même que l'aveuglement des hommes, que les exigences irréalisables des foules et les éruptions violentes de l'antique égoïsme nous feraient douter, tout bas, que notre planète puisse jamais le voir, ce royaume de Dieu. — La semaine dernière, je recevais du Midi une lettre d'un curé inconnu, me disant que, pour établir la paix parmi les hommes et installer sur la terre le règne de la justice, il ne fallait rien moins qu'une intervention divine et un nouvel avènement du Sauveur Jésus. Seul, m'affirmait ce prêtre, le Christ, le Prince de la paix, descendant sur les nuées, est de taille à fonder parmi nous le royaume de Dieu, prédit par les prophètes; et, conformément aux espérances des premiers chrétiens, il viendra bientôt, de sa personne, régner sur le monde; et alors seulement, il n'y aura plus de question sociale. — Avec son langage d'illuminé, peut-être ce curé a-t-il raison; sauf l'heure ou la date, il me semble bien avoir pour lui la tradition de l'Église. Ce royaume de Dieu, qu'il nous annonce comme prochain, il croit que, par nos prières et par nos œuvres, nous pouvons en hâter et en préparer l'avènement. Si tous avaient cette foi, l'humanité serait sauvée!

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

JOSETTE

« J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir. »

I.

Elle était assise dans sa grande bergère de gros de Tours flambé, dont les coussins remplis d'herbes de Montpellier jetaient une senteur démodée, en harmonie avec les couleurs fanées du salon.

Lui, à ses pieds, sur une chaise basse. Elle, une douce vieille aux épais cheveux blancs, légèrement poudrés sous une fanchon de dentelle blanche, vêtue comme Mme Helvétius d'une robe feuille morte, à manchettes, d'où sortaient d'exquises petites mains, un peu tremblantes.

Lui, un grand garçon, d'une pâleur brune, avec un beau profil de jeune prince de la renaissance et des yeux veloutés qu'il fermait à demi pour cacher des larmes.

C'étaient la grand'mère et le petit-fils.

Elle ne le quittait pas du regard. Elle l'aimait de toutes les tendresses enfouies au fond du cœur de la femme comme des épargnes secrètes.

Cette frêle blonde, autrefois jolie, n'avait jamais aimé ni son mari, ni son fils, comme ce dernier venu dans la famille, ce rejeton unique d'une race plus vaillante qu'opulente.

Les fleurs de tous ses printemps et de tous ses automnes avaient fait place à cette fleur de son hiver. Tous les parfums de son âme s'étaient concentrés en cet exclusif attachement. Vertueuse, elle l'avait toujours été, mais non sans un peu de peine. Les livres de son temps rendaient les femmes romanesques. Une passion

tardive était née ! L'amour pour ce petit-fils, avec les émotions, les attendrissemens, les enfantillages et aussi la générosité, l'héroïsme de l'autre amour. Tous les sentimens ardens et élevés se ressemblent.

— Eh bien ! mon Ludo, dit-elle de sa voix restée musicale, m'expliqueras-tu ce que tu n'as pas voulu dire à ton père. Pourquoi ce mariage convenu ne peut-il pas se faire?.. un militaire n'a que sa parole, mon enfant, et toi, le capitaine de Kerlys, tu ne peux manquer à la tienne.

— Je n'ai pas promis...

— Tu as dit à ton père que ce mariage ne te déplaisait pas.

— Je ne connais pas Mlle de La Tillaie.

— Tu as dansé avec elle...

— Oui,.. mais je ne lui ai pas parlé.

— Tu ne devais pas l'amuser beaucoup, la pauvre petite !.. Voyons, Ludovic, mon cher enfant, qu'y a-t-il? Est-ce que tu veux de l'argent pour régler ton passé ? J'ai fait des économies pour toi, je t'en donnerai. Je suis si vieille... la mère d'un général, tu peux bien tout me dire.

— Ah ! maman ! s'écria le jeune homme, posant, par un mouvement d'enfant, sa tête sur les genoux de la vieille dame, je suis bien malheureux !

— Eh bien ! dis-moi, raconte-moi, mon fils... que se passe-t-il ? Les sœurs de charité soignent les plaies physiques, et leur pudeur s'y résigne. Une grand'mère peut bien soigner les plaies morales de son petit-fils.

— Grand'mère, je suis plus malheureux que coupable... Je n'ai pas compris où j'allais ; vous autres femmes, vous...

— Si tu voulais bien ne pas établir de comparaison, tu m'obligerais...

— Oui, c'est vrai, j'ai tort, je vous demande pardon. Et pourtant, si vous l'aviez vue, cette pauvre chère petite créature, si vous saviez... si vous saviez !

— Calme-toi, je t'en prie, mon fils, je veux que tu te confesses à moi dans toute la sincérité de ton cœur, je le veux... Et tu sais bien que l'indulgence d'une mère est infinie...

— Maman ! j'espère en vous, reprit le jeune homme, je ne peux pas me marier, je ne le pourrai jamais...

Ludovic de Kerlys se leva, fit quelques pas dans le salon.

L'admiration de l'aïeule enveloppa d'un regard caressant ce beau garçon aux souples mouvemens de jeune fauve, dont le visage brun, aux traits corrects, s'éclairait de deux grands yeux à longs cils noirs d'un bleu profond comme certains saphirs, qui s'assombrissent le soir.

La grand'mère songeait :

— Quelle femme pourrait ne pas l'aimer? Pourquoi pleure-t-il donc?

Ludovic se rapprocha, prit un tabouret et, s'asseyant presque aux genoux de la marquise de Kerlys, il commença :

II.

— Je suis parti, vous vous en souvenez, il y a six mois pour la Bretagne. C'était justement à propos de ce mariage. Mon père voulait me faire acheter un petit château touchant au domaine que notre vieux cousin de Kerlys m'avait laissé.

Vous ne connaissez pas la Roche-Hardouin, maman, et je ne vous conseille pas d'aller visiter cet affreux trou. Un grand village, composé d'une seule rue : des maisons basses, tristes, presque sans fenêtres, percées de lucarnes par économie... Des eaux ménagères coulant sur les pavés, une odeur de fumier, de moisi, d'eau croupie répandue dans l'air. Quelques boutiques où l'on pénètre en baissant la tête, où, sous la poussière, dans l'étroitesse des murailles brunies et lézardées, on aperçoit de vagues objets, des sabots, des paquets de chandelles, des tonnes de poisson salé, des pièces d'étoffe, — car l'épicier vend de tout, depuis des rubans pour les femmes jusqu'à des médicamens pour les chevaux.

C'est, resserrée entre ces deux rangées de maisons déjetées et galeuses, une rue du purgatoire, image de la misère, de l'abominable laideur des choses humaines quand l'intelligence ne les a pas corrigées.

La veille de mon départ, j'étais allé à l'Opéra dans la loge de notre amie Simone de Motteville et j'avais écouté *Sigurd* derrière ses belles épaules parfumées. Le souvenir de cette salle, retentissante de musique, éblouissante de dorures, de femmes, de fleurs, de joyaux, produisait, sous la navrante petite pluie qui se répandait sur ce triste coin de France, une telle opposition, que je me crus endormi, traversant un cauchemar gris, un cauchemar où je me sentais glacé d'ennui, d'humidité, de dégoût. Il ne me semblait pas que ce bourg pût exister à douze heures de chemin de fer de l'Opéra. A peine l'aurais-je cru réel chez les Esquimaux ou les Patagons.

Je faisais ces réflexions assis dans une affreuse carriole à côté d'un homme qui s'efforçait d'être aimable et ne parvenait qu'à rester grotesque. C'était le notaire.

Je l'avais trouvé à la gare, en arrivant; un gros homme, au teint marbré de rouge, vêtu d'une redingote crasseuse, tenant son chapeau dans une main épaisse aux ongles en deuil, des demi-favoris

sur une figure à front pointu où se collaient de longs cheveux gras. Un regard fuyant et un sourire rageur. Il avait l'air d'un pion ivrogne. Après m'avoir salué plus de dix fois en m'appelant : « Monsieur le comte, » il m'avait offert avec insistance son hospitalité en déclarant que « l'hôtel du Cygne, » seule auberge de la Roche-Hardouin, était tout à fait indigne de recevoir M. le comte.

Moi, que les domestiques appellent M. Ludovic, Ludovic à la maison et mon lieutenant au régiment, je ne pouvais pas m'habituer à m'entendre ainsi titrer. Mais passons.

Deux panonceaux au-dessus d'une porte charretière m'indiquèrent que nous étions arrivés. Le notaire, M. Bréant, fit entrer son véhicule sous une voûte, d'où l'on apercevait une cour où picoraient des poules. Au-delà de cette cour, en contre-bas, un petit jardin.

La maison avait bien deux cents ans. Un vieux logis, branlant, dont les vers rongeaient les marches et les boiseries, mais gardant sous sa vétusté, sa pauvreté, ce caractère imposant des demeures anciennes. Il y a dans les maisons séculaires la majesté d'un tombeau. Tout le passé disparu les revêt d'une dignité mélancolique.

Celle-là était bien laide et pourtant plus respectable que les hideux petits appartemens d'épicier d'une rue des Batignolles.

Le notaire m'introduisit dans une grande pièce qui servait de salon et de salle à manger. Un carrelage rouge sous les pieds, sur lequel se détachaient de distance en distance de petits tapis placés devant des fauteuils en paille; une cheminée en bois, avec une pendule Directoire, des rideaux de calicot blanc, bordés d'un galon vert, deux vieilles consoles en acajou, voilà tout ce qu'on voyait dans cette pièce. Au milieu, on avait préparé une table servie. Ce qui m'étonna, ce fut la finesse du linge damassé et l'élégance artistique de l'argenterie, faisant contraste avec des verres et une porcelaine d'auberge.

La voix flûtée de M. Bréant devint impérieuse et dure pour crier : « Josette! » à travers une porte donnant sur l'escalier.

Un pas de femme, un frôlement d'étoffe, et Josette apparut.

III.

Je vous demande pardon, ma chère grand'mère, le souvenir de cette minute me suffoque.

Josette, oui, c'était elle. Une toute petite femme blonde, avec de grands, immenses yeux bleus, si doux, si fluides, si radieux et si tristes à la fois, qu'il n'en existe pas de pareils. Je crois, maman, que vous avez dû voir dans des collections de gravures un portrait célèbre, celui de Mlle Bazin. Josette semblait être l'original de

ce portrait. Elle avait ces mêmes cheveux blonds, légers comme de la cendre fine en auréole sur le front et retombant jusqu'aux sourcils. Elle avait la même forme de visage trop ronde, enfantine, avec ce nez, sans régularité, un peu court, et cette bouche en cerise, aux lèvres fortes, et ce cou de colombe amoureuse, enfin tout cet ensemble incorrect et charmant, qui est le caractère presque national de la beauté française.

Elle paraissait dix-huit ans, bien qu'elle en eût vingt-quatre. Je crus qu'elle était la fille de mon notaire, mais sans tarder Me Bréant me tira de mon erreur.

— Ma femme, monsieur le comte, que j'ai l'honneur de vous présenter !

Mme Bréant devint très rouge et inclina la tête.

Elle s'assit en face de son mari. Je me trouvai placé entre eux deux.

La petite femme portait une robe à fines raies d'un bleu très pâle, une sorte de collerette plissée en mousseline blanche dégageait son cou, dont les mouvemens onduleux paraissaient seuls suivre la conversation. Elle ne disait pas un mot. L'ayant entendue répondre par oui et non à quelques questions polies, je n'osais plus lui adresser la parole.

Le mari faisait l'empressé, rappelait ses souvenirs de jeunesse et se balançait, comme un ours, parmi les fleurs de rhétorique, Il avait vu *la Belle Hélène* et *les Chevaliers du Pince-Nez*. Il se souvenait de Schneider et de Céline Montaland « tout à fait friponne. » Je m'écriai : Et Fulvia ? Vous avez dû voir Fulvia, si belle, si émouvante, dans cette pièce de Sardou qu'on appelait *Fernande*.

Me Bréant prit une figure choquée, troublée, pointue et me répondit :

— Non, monsieur le comte, je n'ai pas vu cette personne.

Je me retournai vers la jeune femme. Elle était pourpre depuis la racine des cheveux jusqu'au bas du cou. Les yeux baissés, les mains tremblantes, elle semblait demander grâce.

Je compris que je venais, sans le savoir, de jeter un trouble extraordinaire dans la pensée de ces deux êtres, et qu'évidemment Fulvia y était pour quelque chose. Mais quel lien mystérieux pouvait rattacher cette belle comédienne à ce rustre et à cette Agnès de Basse-Bretagne ?

Je quittai le sujet brûlant et je parlai littérature. L'homme ne connaissait nullement les modernes. Enfoui dans ses dossiers, dans sa pipe et ses journaux de localité, il ignorait Bourget, Maupassant, Sully Prudhomme et Anatole France, autant que des auteurs chinois.

Mme Bréant se taisait toujours, mais, à quelques éclairs dans ses

yeux, je devinai qu'elle avait feuilleté les inconnus dont je parlais et qu'elle y avait trouvé des joies et des émotions, les seules peut-être de sa triste vie.

Après le déjeuner, quand la servante posa le café sur la table, la femme du notaire se leva, me fit une révérence :

— Monsieur, dit-elle, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Elle disparut, me laissant en face de son horrible mari, d'un café de paysan et d'un verre d'eau-de-vie de grain à emporter la gorge.

Le tabellion me parla du château à vendre, m'en vanta les agrémens et la solidité. Il fut convenu qu'ayant deux graves affaires sur les bras ce jour-là, un contrat de mariage et une assemblée d'héritiers, Me Bréant me mènerait le lendemain matin, de bonne heure, visiter ma future acquisition, située à huit lieues de la Roche-Hardouin.

Un bruit de sabots nombreux sur le pavé de la route fit dresser l'oreille à mon hôte.

— Je suis désolé de vous quitter, monsieur le comte, mais je crois qu'il ne pleut plus, les bords de la rivière sont agréables, vous pourriez faire une petite promenade. Notre église aussi est curieuse; elle date de l'ère romane... Ce ne sont pas des distractions dignes de vous,.. mais vous excuserez de pauvres provinciaux.

— Ne vous inquiétez pas de moi, monsieur Bréant, je ne m'ennuie jamais... allez à vos affaires. J'aurai le plaisir de vous revoir à l'heure du dîner.

Le notaire ouvrit la porte de son étude, et je pris mon chapeau. J'allai visiter le porche roman, l'église et le cimetière. Un cimetière de campagne où l'herbe folle pousse librement, où les petites roses blanches s'enlacent en lourdes jonchées autour des croix de fer rouillé ; un coin muet mélancolique où la vie suspendue des êtres n'apparaît plus terrifiante et hideuse, tant elle est voilée par la vie intense des choses, tant on croit que les âmes palpitent dans les feuilles frissonnantes des arbres et s'exhalent de la suave haleine des roses.

Je regardais ces tombes inconnues, lisant machinalement, lorsqu'un nom me frappa, écrit sur une croix de marbre : « Fulvia des Oisels, morte à trente-quatre ans. Priez pour elle ! »

Fulvia l'éblouissante qui avait traversé le théâtre et la vie comme un météore; elle était là dans ce cimetière de village perdu! Par quelle suite de circonstances funestes, cette idole était-elle venue se briser et s'engloutir dans cette tombe ignorée? Et pourquoi le notaire a-t-il dit : « Je ne connais pas cette personne, » pourquoi la jeune femme a-t-elle paru émue et troublée?

Pendant que je restais debout devant le tombeau de cette pauvre disparue, évoquant le souvenir de Fulvia dans un rôle passionné et fascinant de princesse russe où elle avait ébloui mes yeux de gamin et fait battre mon cœur, un frôlement parmi les herbes m'annonça la présence de quelqu'un, je reconnus Josette.

Elle portait avec peine une énorme gerbe de lilas, qui, à ma vue, s'échappa de ses mains.

Je me découvris devant elle.

— Pardon, madame, lui dis-je, est-ce indiscret de vous demander si Fulvia des Oisels était votre amie?

— C'était ma mère, répondit-elle.

Je ne puis vous exprimer le ton de cette réponse, si fier et si triste, où tout un passé de tendresse revivait.

— Je l'ai tant aimée! reprit-elle en ramassant ses fleurs avec mon aide silencieuse, tant adorée! Pauvre maman! Elle partie, il n'y avait plus rien pour moi au monde!

Je m'éloignai par respect. Je la vis s'agenouiller, prier, puis se relever les yeux humides.

IV.

Je lui offris mon bras, elle le refusa, mais elle se mit à marcher à côté de moi, sans parler. En sortant du jardin funèbre, elle prit une ruelle très ombragée qui menait dans la campagne.

— Vous l'avez vue, monsieur, ma pauvre maman.

— Oui, madame.

— Mais vous êtes bien jeune...

— J'avais quinze ans, madame, c'était l'année des triomphes suprêmes pour elle!

— Oui, la dernière, fit-elle tout bas. Il y a onze ans!.. N'est-ce pas qu'elle était bien belle?

— Admirable!

— J'aime tant qu'on me parle d'elle, reprit Josette, il me semble que cela la ranime pour quelques minutes... Ici, je n'ai qu'une amie, une vieille fille, la maîtresse de poste. On l'appelle Mlle Zoé Duflot. — Elle aussi a vu maman dans ses grands rôles, elle allait très souvent au théâtre autrefois... Elle avait un oncle journaliste... qui l'élevait comme sa fille... Mais cela ne vous intéresse pas, je vous demande pardon.

— Cela m'intéresse de vous entendre parler d'une amie... Savez-vous que, dans ce pays perdu, on devine en vous voyant que vous êtes une fleur rare.

— Oh! fit Josette, rougissant un peu, ce n'est pas l'avis des dames de la ville. Ici, elles me méprisent parce que je suis fille de

comédienne, et pourtant, elles n'ont pas fait autant de bien dans toute leur vie que ma chère maman dans une seule de ses journées... Ce qu'elle a donné aux pauvres! Jamais lasse quand il s'agissait de jouer pour eux. Tous les présens qu'elle recevait des souverains et des villes enthousiasmés étaient envoyés à un orphelinat qu'elle protégeait : C'est la part des enfans sans mère, disait-elle!.. Mon mari me défend d'avouer aux étrangers le nom de ma mère, il en a honte. Il m'a épousée par grâce. On m'a persuadé qu'il me faisait un grand honneur.

— Mais qui vous a persuadé cela?

— Oh! murmura-t-elle, en s'arrêtant, c'est ma triste histoire que vous voulez? Elle n'est pas longue, mais elle n'est pas gaie!

Appuyée contre un arbre, elle baissait les yeux.

— Dites-la, m'écriai-je, elle ne sortira pas de mon cœur.

Josette reprit toujours les yeux baissés :

— Avec sa rare beauté et ses éclatans triomphes, ma mère, vous devez le penser, trouva sur son chemin bien des adorations. Je crois qu'elle y fut insensible. Son talent si pénétrant venait de son âme, la plus passionnée, mais aussi la plus fière de toutes les âmes.

Un seul amour éclaira sa vie. Après en avoir connu les délices, elle en subit toutes les amertumes. Par cet amour, elle fut reine d'abord, puis martyre.

Celui qu'elle avait choisi était un jeune seigneur autrichien, secrétaire d'ambassade à Paris ; mon père.

Pendant bien des années, je portai le nom de ce père et je croyais ma mère mariée avec lui. Je me souviens qu'un certain soir, il me dit adieu en m'annonçant qu'il retournait en Autriche, près de son père malade.

Pendant qu'il m'embrassait, je regardais maman, et son visage était tellement pâle que j'en étais effrayée.

— Pourquoi ne pas nous emmener avec toi? demandai-je à mon père.

Cette simple question fit pousser un tel cri de douleur à ma pauvre mère, que je l'entendrai toute ma vie.

Mon père détacha doucement mes petites mains nerveuses serrées autour de son cou, se leva et partit.

Il n'est jamais revenu.

Depuis ce temps, je vis languir et changer la belle et délicieuse femme qui était ma mère. Elle se décida à partir pour la Bretagne, son pays natal. Elle acheta près de la Roche-Hardouin une maison avec un grand jardin, descendant jusqu'à la rivière. Sa sœur n'avait pas quitté le pays. Veuve d'un petit marchand de drap, elle ressemblait si peu à maman, que je ne pouvais pas

croire à leur parenté. Elle vint s'installer près de nous et soigna la pauvre malade avec un grand dévoûment.

Quand ma mère expira, j'avais quatorze ans. Ma tante resta dans la petite maison appelée le chalet Fulvia. Elle me faisait une peur terrible avec son air froid et ses paroles sèches. Quatre ans après, elle m'obligea à épouser M. Bréant, en me déclarant qu'une femme de notaire était bien au-dessus d'une aventurière comme moi.

Le chalet fut vendu, c'était ma dot. J'ai épousé M. Bréant sans horreur, pour échapper à ma tante... je ne le connaissais pas.

— Et votre père? demandai-je.

— Mon père... tué dans un accident de chasse, un peu après la mort de maman. Je n'ai de lui qu'une lettre, bien tendre... pauvre homme, il nous aimait toutes les deux, mais il craignait sa famille.

Elle releva la tête :

— Vous voyez, ce n'est pas gai. Pardonnez-moi de vous avoir ennuyé.

Je ne répondis pas. Je lui pris la main et je la baisai.

V.

Les sons chantans du biniou et de la cornemuse retentirent tout à coup à nos oreilles.

Mme Bréant sembla vouloir se sauver loin de l'allée couverte, mais je la retins doucement en lui montrant que sa fuite devenait impossible.

Toute une bande joyeuse débouchait d'une route dans le chemin creux. Trois musiciens en tête ; deux binious et une cornemuse, portant le costume du Morbihan, avec le feutre rond enrubanné et fleuri d'une touffe de boutons d'oranger.

Leurs bouquets n'étaient pas nécessaires pour nous apprendre qu'une noce venait au-devant de nous.

Les beaux habits, les robes aux brillantes couleurs, les bijoux, les bonnets de dentelles, papillotaient en tons chatoyans sur la verdure.

La mariée était une toute jeune fille ; mignonne et blonde, avec ses yeux calmes aux cils épais, d'un gris d'Océan, qui appartiennent à la race bretonne. Son visage semblait plus petit encore, sous les grandes ailes blanches de son bonnet laissant à peine entrevoir deux bandeaux dorés. Sa robe, très élégante pour une paysanne, était en soie gris ardoise, largement garnie de velours noir, couverte presque entièrement par un tablier à bavette en taffetas gorge de pigeon. Le bouquet de mariée s'attachait à gauche de la bavette, sur la guimpe plissée toute blanche, au milieu de laquelle étincelait un cœur d'or, suspendu à un velours noir.

Son mari, un beau gars d'environ vingt-cinq ans, la contemplait avec un mélange de triomphe et de désir. Les yeux calmes de la petite mariée se levaient vers lui, comme vers un phare. Se tenant par le bras et se rapprochant de temps en temps comme s'ils avaient voulu se confondre, se jetant des regards aussi doux que des baisers, se pressant les mains avec la force des étreintes, ils représentaient l'amour en sa plus naïve et touchante expression.

La noce suivait. Aux rayons du soleil, cet arc-en-ciel de tabliers de soie, rose, vert, coquelicot, gris de lin, violet, miroitait avec un éclat de plumage, les bonnets rappelaient aussi les oiseaux, frémissant et battant des ailes. Tout ce monde marchait légèrement, emporté par le plaisir, grisé par la joie intense qui se dégageait des époux.

Ils riaient et parlaient, mais les binious bourdonnant et la cornemuse chantant éteignaient le bruit des conversations.

Ils passèrent pareils à une volée de ramiers sauvages. Josette, alors posant sa main sur mon bras, me dit :

— Là est le bonheur. Si l'on m'avait élevée pour être paysanne, j'aurais connu les joies simples, les vraies, de ces deux êtres si bien faits pour se comprendre et pour s'aimer. Avez-vous vu ce qu'ils se disaient sans parler ? Tandis que moi...

— Qui sait, répondis-je, faut-il douter de la vie à votre âge ?

— Je suis de trop en ce monde, répliqua-t-elle, comme tous ceux qui n'auraient pas dû naître.

VI.

Nous nous remîmes à marcher l'un à côté de l'autre dans le chemin couvert. Les branches entrelacées laissaient à peine passer quelques rayons de soleil qui jetaient de lumineuses taches sur la robe bleu pâle de Josette, et je me souviens qu'une de ces lueurs scintillait comme un gros diamant dans ses cheveux et faisait étinceler le médaillon de turquoises et de brillans en forme de cœur qu'elle portait à un bracelet, sans doute un souvenir de sa mère.

Elle était coiffée d'un léger chapeau de paille, attaché par des rubans de velours noir. Elle avait l'instinct de l'élégance, comme elle avait l'instinct de toutes les délicatesses.

Je ne puis dire ce que j'éprouvais auprès d'elle. Ce n'était pas de l'amour, mais une émotion profonde, un enveloppement de tout mon être, par le charme singulier de cette jeunesse et de cette tristesse.

Il y a des héros de légende qui sont vaincus par des fleurs, les

tiges montent autour d'eux, les enferment dans des chaînes impossibles à briser, le parfum de ces fleurs fées les enivre, et ils restent captifs de ce qu'il y a de plus fragile au monde.

Josette exerçait sur moi cet étrange pouvoir. Elle l'exerça dès la première minute de notre rencontre.

Arrivés au bout du chemin creux, Mme Bréant me dit :

— Soyez assez bon, monsieur, pour me quitter. Nous allons rentrer dans la ville, et les habitans de la Roche-Hardouin ne sont pas indulgens.

— Comme vous voudrez, madame.

Elle s'inclina et disparut.

Lorsque je rentrai chez le notaire, je descendis les marches qui conduisaient à un pauvre petit jardin, tout rempli de ces fleurs de curé que vous aimez tant, ma chère grand'mère, et qui sont jolies sans coûter de peine à personne.

Sous un berceau de vigne vierge, Josette brodait. Je n'osai pas m'approcher, j'allai chercher un roman que j'avais apporté pour le voyage, et je me mis à le lire, mais sans faire semblant de la voir.

A travers les treillages verts, je la regardai ; mon roman m'occupait très peu. A un moment nos yeux se rencontrèrent, elle rougit, et sa main trembla sur son ouvrage. Quelques minutes après, je me levai pour ne pas l'embarrasser.

Le dîner qui réunit une seconde fois Mme Bréant, le notaire et moi autour de la table, fut beaucoup plus froid que le déjeuner. Josette ne mangeait rien du tout ; moi, je n'avais guère d'appétit et je ne savais absolument que dire.

Le notaire en fut réduit à parler tout seul de mon futur château, de ses anciens propriétaires qu'il avait fort connus, et de mon oncle de Kerlys, pour lequel il professait une grande vénération.

Je lui répondais par monosyllabes, heureusement je pus mettre sur le compte de la fatigue ma retraite précipitée et je montai dans ma chambre à huit heures.

Cette pièce, toute en boiseries grises, avec un lit rustique en noyer grossièrement sculpté, enveloppé de rideaux en toile de Jouy, gardait un caractère très curieux, ces meubles étant authentiques. C'était une chambre de bourgeois ou de riches paysans Louis XVI.

Une seule chose n'était pas Louis XVI dans cette pièce, c'était la fumée sortant par bouffées énormes de la cheminée, où l'on n'avait pas dû allumer de feu depuis Louis-Philippe. Cette affreuse fumée m'obligea à ouvrir ma fenêtre. J'entendis le notaire parlant à sa femme dans le jardin, sur un ton aigre et brutal.

— Vous êtes si sotte, lui disait-il, que vous avez fait fuir le jeune

comte et qu'il ne voudra certainement pas rester demain ici. Le notaire de Kersabiec me fait savoir qu'il ne sera pas demain à son étude. Comment donc faire pour m'entendre avec lui?

Josette répondit avec une pointe de malice:

— Vous m'avez toujours recommandé de ne pas parler à un jeune homme.

— Mais, s'écria Bréant, emporté par la situation, celui-là n'est pas un jeune homme, c'est un client.

Le feu s'étant éteint, la fumée disparut; je fermai ma fenêtre, non sans me demander jusqu'à quelle limite pouvait s'étendre l'amabilité de Mme Bréant pour un client.

VII.

Le lendemain matin, je trouvai maître Bréant assez empêtré pour m'expliquer le retard de son collègue de Kersabiec.

Bréant craignait de ne pouvoir se rendre à Kerlys que dans deux jours.

— Ne soyez donc pas inquiet, cher monsieur Bréant, m'écriai-je. Votre hospitalité est excellente, je resterai volontiers deux jours de plus ici et même davantage.

— Hélas! reprit le notaire, pour un Parisien habitué au luxe, je crains fort que la chambre bleue...

— Je suis militaire, monsieur Bréant, vous l'oubliez. Puissé-je avoir toujours pour campement une chambre bleue... la cheminée de la vôtre fume un peu, ça me rappelle le bivouac, je n'en suis pas fâché.

— Vous êtes gai, monsieur le comte, c'est de votre âge. Je vous remercie de prendre si bien les choses. Si vous voulez des livres pour vous distraire, j'en ai à votre disposition.

Pendant les trois jours qui s'écoulèrent, par une entente tacite, je ne parlai à Josette ni pendant le déjeuner, ni pendant le dîner, ni dans son jardin; mais aux heures d'après-midi où maître Bréant paperassait dans son étude, je retrouvais la jeune femme dans le chemin creux.

Nous le parcourions dans toute sa longueur cinq ou six fois de suite. Quand nous étions fatigués, nous nous asseyions sur un tronc d'arbre jeté par terre. Nous causions de mille choses, sans évoquer les souvenirs tristes du premier jour.

Josette avait une gaîté d'oiseau et d'enfant. Ces heures volées aux ennuis de sa morne vie, elle les employait à rire avec une insouciance qui m'eût étonné, si je n'avais su qu'aux êtres infiniment sensibles il est accordé d'être extrêmement mobiles.

De sa mère, elle tenait le don d'imitation. Rien n'était plus

charmant que cette adorable blonde contrefaisant une vieille paysanne à l'accent nasillard, le cauchemar de maître Bréant, à qui elle venait réclamer dix-neuf livres neuf sols, indûment perçus pour frais de succession.

Comme un éclair passèrent ces trois journées. Ma blonde au rire argentin allait donc disparaître de ma vie à jamais. En me plongeant dans le lit de la chambre bleue, dont la cheminée ne fumait plus, parce qu'on n'y faisait plus de feu, il me fut impossible de m'endormir.

Allais-je donc partir sans revoir Josette, ou du moins sans la revoir seule dans la route ombragée où son rire et ses larmes avaient pris une part de mon cœur?

— Ah! petite Josette, me sera-t-il possible de t'oublier, pensai-je, en me rappelant la poésie de la première entrevue et sa gaîté du lendemain.

Je trouvais du courage à cette créature délicate, si cruellement ensevelie dans la plus monotone et la plus pénible existence, de garder l'entrain de son âge.

Le déjeuner devait encore nous réunir, Me Bréant ayant quelque acte à dresser avant notre départ.

Il avait de la peine à démarrer, le notaire. Nous devions coucher à Kerlys. Cela lui semblait une grosse résolution de s'absenter pour vingt-quatre heures.

Avare et méticuleux, il craignait de manquer une importante affaire. Il se plaignait entre ses dents de la négligence de sa femme, de son peu d'entente des choses pratiques :

— La maison sera au pillage, monsieur le comte. Je connais ma femme, elle ne fermera ni les portes, ni les armoires, elle est capable de laisser entrer des voleurs ou de mettre le feu. Ça se croit de l'esprit, et ça ne sait seulement pas faire une bouillie au maïs, ni raccommoder des chaussettes. Faut pas croire qu'elle me raccommode les miennes. Elle en serait bien fâchée.

Je n'avais rien à répondre au tabellion sur ce chapitre, je me contentai de murmurer quelques vagues consolations :

Un mari obtient toujours de sa femme ce qu'il désire, et M. Bréant était trop intelligent pour ne pas obtenir de la jeune Mme Bréant qu'elle devînt plus ménagère... de bons conseils, le temps, l'habitude...

VIII.

Le déjeuner apprêté avec quelques soins me révéla pourtant que la petite Josette n'était pas dépourvue de tout instinct de ménage. Un délicieux gâteau aux amandes était son ouvrage. J'eus la maladresse de lui en faire compliment.

Le notaire, qui ne se souciait pas de gâteau aux amandes, marmotta :

— Des futilités, toujours, temps perdu, beurre, farine, œufs, amandes, c'eût été mieux employé à un plat sérieux.

Je ne sais si Josette, comme Peau d'Ane, avait laissé tomber sa bague dans son gâteau, mais je suis sûr qu'elle y laissa tomber une larme en repoussant son assiette où se trouvait déjà servie une petite tranche.

Comme le notaire se livrait consciencieusement à l'allumage de sa pipe, j'eus un mouvement de collégien, je pris le morceau de gâteau dans l'assiette de la jeune femme et je me mis à le croquer. J'en fus récompensé par un de ces sourires semblables à des rayons de soleil qui transfiguraient le visage de Josette.

Tout bas, si bas que le bruit de ses paroles fut léger comme l'aile d'un papillon, Josette me dit :

— Tout à l'heure dans notre allée.

Le notaire, sa pipe bien bourrée, but un verre de soi-disant cognac. Josette se leva, disparut après m'avoir salué, et le respectable Me Bréant, tirant sa montre, me dit :

— Dans une demi-heure, monsieur le comte, le cabriolet sera attelé! Vous me trouverez à votre disposition. Fermez votre valise, je suppose que vous ne repasserez pas par ici et vous en irez directement de Kerlys à Vannes, qui n'est pas loin.

— Bien entendu, répondis-je.

Le notaire entra dans son étude, pendant que je courais vers le chemin creux.

Josette s'y trouvait déjà, un peu pâle :

— Est-ce que je vous reverrai jamais? demanda-t-elle.

— Oh! si, affirmai-je.

— Mais quand? reprit-elle. Vous ne pourriez pas trouver un prétexte pour rentrer ce soir, ou revenir demain?

Je la regardai. Elle rougit :

— Je suis indiscrète, fit-elle, troublée, c'est vrai, je vous demande là un acte... d'amitié. Est-ce que j'y ai droit? Et puis souhaiter de vous revoir une fois de plus, puisque la vie doit nous séparer pour toujours, à quoi bon?

— Nous nous reverrons sûrement, repris-je, je deviens propriétaire dans le pays.

— Oh! à huit lieues, dans un château. Je ne suis pas des personnes qu'on reçoit dans une famille comme la vôtre. Vous êtes un seigneur, vous, et moi, moins que rien. Pourtant, si vous permettez, je vous demanderai de vos nouvelles... pas souvent, une ou deux fois par an, pour ne pas vous ennuyer.

Sa voix se mourait dans sa gorge. Elle avait peine à articuler, tant elle faisait d'efforts pour retenir ses sanglots.

Je lui pris les deux mains :

— Madame Josette, lui dis-je, vous êtes une adorable petite femme, je ne puis pas être votre amoureux, mais votre ami, je veux le devenir et le rester toujours.

— Merci, dit-elle.

Elle me quitta et se mit à marcher du côté de la campagne, tandis que je regagnais le logis de Me Bréant.

IX.

Tout en suivant une route ombragée, fraîche sous le soleil de mai, une de ces vertes routes de Bretagne aux arbres tordus, aux plantes de genêts mouvantes, avec ses lointains de rochers, je me rappelais ce mot navré : « Je suis de trop en ce monde, comme tous ceux qui n'auraient pas dû naître. »

Pauvre Josette, quelles fatalités pesaient sur sa tête?

Tout en moi plaidait sa cause. En évoquant ce joli visage, pétri par la main des grâces, comme on disait autrefois, je pensai que, plus que tout autre, il devait être fiancé au bonheur.

Ses lèvres pourpres semblaient faites pour l'éclair du sourire, ses beaux yeux bleus pour les rayons de l'amour.

L'amour? En avais-je pour elle, sincèrement je ne le croyais pas. Je la souhaitais heureuse comme un grand frère qui retrouve tout à coup une petite sœur. Nous étions du même âge, à peu de chose près, moi bien plus vieux qu'elle par un commencement d'expérience. Elle appartenait à cette race de femmes que leur candeur garde longtemps enfans. Elle devait avoir faim et soif de baisers et de caresses, de confiance et de protection. Je sentais que son jeune cœur se jetait au-devant de moi, comme celui d'un enfant sans mère s'attache à la sœur de charité qui le soigne.

Pendant tout le voyage je me disais : Ce n'est pas possible de ne plus revoir Josette, plus du tout, plus jamais. Et pourtant cela vaudrait peut-être mieux. Ne l'a-t-elle pas dit elle-même? Ce n'est pas très mal de retourner vers elle. Il est probable que je ne pourrai pas même lui parler, que la maison dormira, mais je me réfugierai dans la chambre bleue, et ce sera presque la revoir.

Il y a dans le domaine de mon excellent cousin un pavillon de garde où lui-même venait pour les chasses.

J'y fus reçu par Gaspard, le garde principal, avec toutes les prévenances qu'on prodigue à un héritier. J'eus tout le loisir de visiter mon nouveau domaine, pendant que les notaires conféraient longuement.

La femme du garde croyant encore travailler pour mon cousin, aussi gourmand que Breton, avait préparé un dîner hors ligne auquel je conviai Me Bréant.

Le notaire, sous l'influence de ce repas exceptionnel, changea d'attitude et de langage.

L'homme obséquieux et moralisant laissa place à l'ancien viveur du quartier latin. Après le potage à la bisque et les premiers verres de Château-Yquem, l'étudiant d'autrefois se mit à passer en revue les « cascadeuses » de son temps. J'ai connu Rigolboche, monsieur, me dit-il, et Nini sans-gêne et la grande Tape-à-l'œil, et la petite Molécule. Elles étaient bien drôles, allez. On n'en flanque plus des coups de souliers dans le nez, comme faisait Nini sans-gêne quand elle en pinçait un. C'était des femmes ça, à la bonne heure ! Tout à la joie et si gentilles quand elles n'avaient pas d'argent ! Et vos maîtresses, à vous, sont-elles rigolo, dites ?

Je crois que je devins rouge, car il ajouta :

— Allons, un officier de cavalerie, vous n'allez pas vous formaliser. Les femmes, vous les avez comme vous voulez et tant que vous voulez. D'abord elles aiment le galon.

Je continuai à répondre par monosyllabes, quand on apporta une succulente poularde truffée qu'il engloutit avec délices, en l'arrosant de vin de Chambertin.

Après cet agréable intermède, il reprit :

— Voyez-vous, je suis de l'avis de Proudhon : ménagère ou courtisane, il n'y a pas de milieu. Ainsi, ma femme, Josette, à quoi ça sert-il, une petite dinde pareille ? Ça se croit quelque chose, parce que ç'a été élevée avec une gouvernante et des professeurs. Ça chante, ça lit des romans, ça se lave, ça se parfume, et puis ?.. Je l'ai épousée comme un imbécile, sa tante l'avait sur les bras, avec une pitoyable dot de cinquante mille francs dont n'aurait pas voulu un clerc d'huissier à Paris. Son air sainte-nitouche m'a fait de la peine, je ne suis pas méchant au fond. J'ai pensé lui rendre service en lui donnant une position. Tout le monde n'est pas la dame d'un notaire, n'est-ce pas ?

Eh bien, comment en suis-je récompensé ? madame a ses nerfs, madame a l'air triste, madame me met à la porte. Je suis comme veuf les trois quarts du temps, si je n'avais pas la bonne Jeannic pour me dédommager... Ça ne surveille rien, ça pleurniche, les servantes la volent et les dames du pays ne veulent pas la voir. Joli marché que j'ai fait là !

— Mais pourquoi l'avez-vous fait ? demandai-je.

— Vous savez, cinquante mille francs, ça ne se trouve pas encore dans le pas d'un âne, répondit le notaire, qui commençait

à devenir sincère en devenant gris. C'est égal, si j'avais su, je ne me serais pas embarrassé de cette pécore.

— Rendez-lui sa dot et séparez-vous.

— Comme vous y allez! Est-ce qu'on se sépare chez nous? La dot a payé mon étude. Je suis notaire, je veux rester notaire... Ah! Nini sans-gêne, où es-tu? Puisque vous retournez à Paris, ce serait bien aimable à vous de m'en donner des nouvelles.

— Volontiers, charmé de vous être agréable. Mais elle avait sans doute un autre nom?

— Un autre nom, oui, fit le notaire dont les idées et les paroles s'embrouillaient. Eugénie Potard, je crois, ou Rapotard, ou Flipotard, je ne sais plus bien! Le père et la mère Potard avaient fait là une belle fille... Ah! voilà le café, je ne serai pas fâché d'en prendre, je suis fatigué, ça me ranimera... Peste, quelle eau-de-vie! votre cousin s'entendait à tout, monsieur le comte. Il en avait un Chambertin! du vrai, du fameux.

Là-dessus, il s'effondra sur la table, et termina sa phrase dans un ronflement.

Quand je le vis dormant du lourd sommeil de l'ivresse, la tentation de retourner à la Roche-Hardouin me saisit avec une telle violence que, si je croyais à la suggestion, je penserais l'avoir subie.

Je me levai vivement, j'allai à l'écurie et me fis seller par Gaspard le meilleur cheval de mon oncle, un bon demi-sang, nommé Caillou.

Par cette belle nuit et sous ce beau ciel, mon âme vibrait dans une hallucination joyeuse, elle volait vers un être charmant et malheureux, pour l'entrevoir une minute ou lui laisser un mot, une promesse de retour qui dût lui faire du bien.

Mes sens étaient calmes, rafraîchis dans l'air pur de la nuit et de la campagne déserte. Je me sentais parfumé de toutes les vivaces odeurs des plantes agrestes. Aucune réflexion ne traversait ma tête.

Je trouvais Josette trop pure et trop exquise pour en faire une maîtresse d'aventures. Cette jeune femme m'était chère, mais pas pour la perdre, pour entrer comme un voleur dans sa chambre et dans sa vie.

Et pourtant je galopais vers la Roche-Hardouin.

On m'aurait bien étonné en m'apprenant que Josette était encore debout à onze heures du soir, je n'osais pas espérer que je la trouverais visible.

Oh! cette nuit du 17 mai, je vivrais mille ans, pourrais-je l'oublier? Le premier acte de ce drame fut si délicieux et si doux.

X.

Les sabots de mon cheval sous la voûte firent du bruit. La porte de la salle s'ouvrit, il en jaillit un flot de lumière, et j'aperçus Josette étonnée sur le seuil.

Je sautai à bas de mon cheval, je le pris par la bride :

— Permettez-moi, madame, dis-je à Mme Bréant, de conduire d'abord mon cheval à l'écurie.

Une vieille demoiselle, que je compris devoir être Mlle Zoé, l'amie de Josette, montra le bout de son long nez :

— Monsieur, me dit-elle, voulez-vous venir faire un peu de musique avec nous ?

— Très volontiers, répliquai-je.

Pendant que j'offrais à mon cheval un peu d'avoine réconfortante, je me sentais plus heureux qu'un roi.

Josette debout, jouant du piano et chantant sans doute, quelle fête, après les ronflemens de maître Bréant !

Le salon avait pris un air animé, des fleurs remplissaient les vases, sur le piano un énorme bouquet de roses, apporté sans doute par Mlle Duflot, s'épanouissaient entre deux candélabres allumés. Josette avait toujours sa robe bleue, mais elle paraissait d'un azur plus céleste.

Elle chantait avec une grâce infinie, comme un joli portrait du XVIIIe siècle, qui aurait une voix et une âme, elle chantait :

> Plaisirs d'amour ne durent qu'un moment,
> Chagrins d'amour durent toute la vie.

Une prophétie, ce refrain : pauvre Josette !

Elle me demanda si je savais chanter. Je répondis que je ne savais pas, mais que je chanterais tout de même. Je leur répétai quelques-unes des charmantes vieilleries que vous aimez tant.

Mlle Duflot, fort bonne musicienne, joua, à mon grand étonnement, la partition de *Sigurd*. Comme je la complimentais :

— Ah ! me dit-elle tristement, est-ce un bonheur que d'avoir des talens au-dessus de sa position ?

Pendant qu'elle exécutait la marche des fiancés de *Lohengrin*, je m'étais assis sur une chaise, près du fauteuil de Josette.

Je la regardais sans parler, je la trouvais si troublante à la lumière de ces bougies dans ce vieux cadre où rayonnait sa jeunesse : je ne pouvais pas détourner mes yeux de son visage. Pour m'excuser, je lui dis à demi-voix :

— Laissez-moi vous regarder beaucoup, je pars demain, je vous emporterai dans mes yeux.

Je n'osais pas dire dans mon cœur.

Mlle Duflot se leva pour prendre congé :

— Reste avec moi, ma bonne Zoé, dit Josette, tu sais que cela me fera tant de plaisir, j'ai fait préparer la petite chambre à côté de la mienne.

— Tu rêves, mignonne, répliqua la vieille fille, qui donc ferait demain matin la levée des lettres?

— Tu es restée quelquefois, reprit Josette.

— Je suis même restée huit jours pendant une absence de ton mari, mais j'avais un congé en règle et une remplaçante. Adieu, ma petite Josette, ne me brouille pas avec le gouvernement.

J'offris le bras à Mlle Zoé jusque dans la rue. Elle en parut fort touchée, elle me remercia avec chaleur.

— Vous venez souvent, lui demandais-je, voir Mme Bréant?

— Le plus souvent possible; pauvre petite, elle est si malheureuse!

Je rentrai dans le salon, Josette y était encore.

— Prenez un de ces flambeaux, monsieur, me dit-elle, permettez-moi de me retirer.

Elle me tendit la main. Je la serrai dans les miennes et je regardai encore ma nouvelle amie.

Que se passa-t-il en elle, en moi? Quel trouble dans ses yeux attachés sur les miens! J'y lisais tant de douleur et de passion, ils étaient à la fois sombres comme un lac entrevu la nuit et pleins de rayons comme si un astre s'y était reflété.

Cette âme tout entière se donnait dans ce regard éperdu, âme de martyre où l'expression de la souffrance se mêlait aux lueurs de l'amour.

Je la saisis dans mes bras, j'approchai mes lèvres des siennes, et je l'embrassai follement.

Comme je la sentis défaillir, je montai l'escalier, la tenant à demi évanouie sur ma poitrine.

J'ouvris la porte de sa chambre, je la posai sur son lit, je me mis à genoux devant elle et je lui dis, tout secoué de ce coup de foudre :

— Pardonnez-moi!

Elle se souleva sur son séant, attacha sur moi ses yeux humides, jeta sa tête blonde sur mon épaule et murmura ces trois mots :

— Je vous adore!

XI.

Ce serait manquer à tout le respect que vous m'inspirez, ma chère grand'mère, que d'essayer de vous peindre la nuit du

17 mai. On assure que tout homme, dans sa vie, doit connaître l'extase suprême, mais qu'il la connaît rarement plus d'une fois, infinie, inexprimable comme je l'éprouvai pendant cette nuit divine.

Ce qu'était Josette, je ne saurai peut-être pas vous le faire comprendre; ce qu'elle fut pour moi, aucune autre femme ne le sera jamais.

Aux premières lueurs du jour, j'étais encore auprès de mon adorable petite amie. Elle s'était endormie, ses très longs cheveux blonds flottaient comme un grand voile d'or autour de son jeune visage, ses longs cils dessinaient une ombre sur sa joue, et sa bouche, un peu entr'ouverte, semblait appeler encore les baisers que je lui avais prodigués.

On commençait à aller et venir dans la maison. L'escalier de bois gémissait sous les sabots des servantes.

J'eus conscience du danger que nous courions, et je fis un mouvement pour me lever. Josette se réveilla.

— Oh! dit-elle; vous partez?

— Mais Josette, mais Josette...

— Ah! s'écria-t-elle, s'il pouvait rentrer et me tuer là. Je serais si contente!

— Êtes-vous folle?

— Non, répondit-elle en me prenant la main et me la baisant. Mais je mourrais sur un si beau souvenir! et je n'aurais plus à pleurer jamais.

— Vous ne pleurerez plus, ma Josette, repris-je en m'asseyant sur le lit et en la serrant dans mes bras, c'est moi qui vous le défends. Tant que je vivrai, ces beaux yeux-là, ces touffes de violettes ne seront plus mouillées par la pluie, et ne connaîtront que des rayons de soleil.

— Tant qu'elles vous verront, ô mon unique soleil, mais si elles ne vous voient plus!

— Je vais chercher maître Bréant là-bas, répliquai-je, il est à huit lieues d'ici, ma petite amie, vous n'avez pas l'air de vous en douter. Il faut que mon pauvre Caillou fasse une bonne trotte. Soyez tranquille, votre mari reviendra en bon état, dis-je pour plaisanter.

— Ne parlez pas de lui, murmura-t-elle. Cela me fait mal.

Caillou était un brave animal habitué au galop de chasse. Il ne se fit pas prier pour arriver à Kerlys en moins de deux heures.

Le notaire, levé, habillé, paperassait déjà dans la salle à manger, où, la veille, il avait festiné.

Ayant demandé à Gaspard où je me trouvais, il en avait reçu cette réponse diplomatique:

— Monsieur le comte n'est pas loin, je pense qu'il va revenir.

Gaspard avait l'habitude de servir des maîtres sérieux.

XII.

En m'apercevant, maître Bréant jeta une exclamation satisfaite.

Les fumées du vin s'étaient dissipées, mais il lui restait la reconnaissance de l'estomac.

— Vous voilà, mon noble et aimable amphitryon, me dit-il. Je repars, n'est-ce pas? Je serai à la Roche-Hardouin pour déjeuner.

— Libre à vous. Avez-vous fini toutes vos affaires?

— Parfaitement. Si voulez prendre connaissance...

La plus grande partie du domaine de M. de Kerlys, bien qu'éloigné de la Roche-Hardouin, dépend de la commune de Saint-Pierre, village dont notre petite ville est le chef-lieu de canton.

Les droits de succession de votre regretté cousin doivent donc être versés à mon étude. Au contraire, le château des Sablons se trouve sur le territoire de Kersabiec; vous avez donc à remettre à mon collègue le prix d'achat de cette propriété. Si vous voulez, je me chargerai de tout régler.

— Oh! je vous en prie, maître Bréant, vous m'obligerez. Je n'entends rien à ces sortes d'affaires.

Le notaire me fit remarquer, avec un soupir, que si nous nous mettions à relire ces actes et à les commenter, il resterait bien tard éloigné de sa maison.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur Bréant, je serai encore une fois votre compagnon. Il m'importe peu de partir par Vannes ou par la Roche-Hardouin. Je crois que je puis prendre un train pour Paris vers quatre heures et demie...

— Précisément, monsieur le comte, répliqua le notaire avec empressement, quatre heures quarante. Mais ce n'est point un express.

— Cela m'est égal, j'aurai plus de loisir pour penser à vous.

— Trop bon, trop aimable, fit le notaire en agitant la tête avec la grâce d'un vieux chat.

Quand la carriole fut partie sur cette même route parcourue la veille avec tant de joie, je me sentis horriblement triste.

Triste, pourquoi? Je venais de connaître les plus extrêmes félicités qu'il soit donné à un homme d'éprouver. C'est pour Josette que je tremblais. Je comprenais trop tard.

Le droit d'entrer dans sa vie, je ne l'avais pas.

Je venais ajouter à cette cruelle existence les tortures d'une passion traversée par mille craintes et surtout par les souffrances des séparations forcées.

Que deviendrait Josette avec ces angoisses en plus? J'avais ouvert la porte à l'incendie au lieu de l'étouffer. Je me rendais bien compte que c'était une passion d'autant plus brûlante, que Josette était ignorante des choses de ce monde et pure comme une jeune fille.

Je restais silencieux, regardant le paysage, toujours voilé, immuable et sans soleil.

Je pensais à vous, ma grand'mère chérie, et au chagrin que je serais obligé de vous faire, en vous déclarant que tout mariage était à présent impossible... Ah! j'avais bien raison d'être triste, et pourtant, je ne prévoyais pas ce qui est arrivé.

La présence de Josette me rendit cette ivresse qui produit sur les amoureux un effet si connu et si singulier. On n'est plus en ce monde, on ne pense plus à rien de défini, on respire dans une atmosphère extra-terrestre. L'âme nage dans un fluide particulier d'où la réflexion et la raison restent bannies. On vit sans savoir comment, on est heureux sans savoir pourquoi.

Au moment où quatre heures allaient sonner, je vis les yeux de Josette s'agrandir, une pâleur effrayante se répandre sur ses joues, et je compris qu'elle était évanouie.

— Mme Bréant est malade, dis-je en m'élançant vers elle.

— Ce n'est rien, répliqua le notaire assez calme, je vais chercher Jeannic.

C'était le nom de sa servante préférée.

Pendant qu'il cherchait Jeannic, du vinaigre et du sel de cuisine, j'avais saisi ma pauvre amie dans mes bras et je la ranimai avec un baiser.

— Comme je vous aime! murmura-t-elle en rouvrant les yeux. Écrivez-moi, n'est-ce pas? Vous savez où, ne m'oubliez pas trop.

Le mari rentrait, on baignait les tempes de la jeune femme; le temps pressait, j'étais obligé de m'éloigner.

M. Bréant, ne voulant confier à personne sa précieuse rosse et son abominable carriole, me conduisait au chemin de fer et je quittais la Roche-Hardouin.

XIII.

A Paris, je restai sous une impression de mélancolie profonde. Je vous entendis, ma chère grand'mère, me demander si je n'avais

pas un chagrin. Je répondis que je n'avais rien, comme on répond toujours quand on a quelque chose.

Josette m'écrivait souvent, s'informant, avec sa gentillesse accoutumée, si elle ne m'ennuyait pas. Je répondais, sans jamais faire allusion à quoi que ce fût qui pût l'affliger. Je la sentais si fragile, si facile à briser.

Nos lettres, vous le comprenez, passaient par les mains dévouées de Mlle Zoé Duflot, à qui je m'adressais parfois directement pour avoir des vraies nouvelles de ma petite amie. Jamais elle ne se plaignait ni de sa santé, ni de ses ennuis.

Ses lettres ressemblaient à ses paroles, c'était un ramage d'oiseau, tendre et joli, exprimant des impressions de campagne, toujours nouvelles, ou bien des joies infinies d'une parole amoureuse écrite au courant de ma plume, d'une fleur jetée dans ma lettre.

Ses lettres me replongeaient dans des émotions qui ravivaient le souvenir de la nuit du 17 mai.

Un jour, j'en reçus une commençant ainsi : « Serez-vous comme le soleil, ce matin, qui veut à tout prix embrasser une petite rose blanche épanouie sur le mur? Les nuages sont très lourds, très noirs, mais l'astre courageux en triomphe et il embrasse sa petite rose blanche en dépit de l'orage menaçant et de toutes les noirceurs de l'horizon. Il l'enveloppe de chaleur, de douceur, elle paraît dorée sous sa flamme! Ainsi ferez-vous peut-être, si vous songez encore à l'humble fleur clouée sur la muraille de la Roche-Hardouin.

« Je vais avoir quinze jours de liberté. Y songez-vous? Quinze jours à entendre votre voix et à vous regarder, si toutefois vous y consentez.

« Le médecin me trouve pâlotte. Il l'a dit à M. Bréant. Grâce à la bonne Zoé qui a demandé un congé et m'emmène soi-disant chez une parente en Suisse, j'échappe à ma prison.

« Mon digne maître ne me refuse pas de me laisser m'éloigner, à la condition que Zoé se charge de moi.

« Vous pensez dans quelle folle joie je suis. Mais pourrez-vous me rejoindre? Répondez-moi vite, vite. Je donne le monde pour ces quinze jours. »

Je répondis à Josette que j'étais à ses ordres, trop heureux de lui obéir; que mon colonel m'accordait la quinzaine demandée, à partir du 1er août et qu'elle me trouverait allant à sa rencontre le 2 août, au matin, sur le quai de la gare à Genève.

XIV.

Avez-vous remarqué combien la vie vraie reste banale, même dans les situations émouvantes? Elle n'a pas le temps, comme le

drame, la vie inventée, de préparer ses effets et ses paroles ; la banalité, parfois même la vulgarité, s'introduisent malgré nous dans les momens où nous voudrions les ignorer.

J'avais vingt fois, cent fois rêvé de revoir Josette. Je la replaçais toujours dans un cadre digne d'elle. Je la rencontrais dans l'allée ombragée, où le ciel et les frondaisons vertes poétisaient encore son image, je lui disais des phrases brûlantes. Et voilà ce qui arriva.

Le cadre, une gare bruyante, noire de fumée, chaude de l'haleine des locomotives, émaillée de ballots, de caisses, de colis sans nombre, abritée par la terrible verrière aux carreaux sales où on étouffe matin et soir. Les paroles :

— Bonjour. Vous allez bien, vous n'avez pas trop mal dormi.

Voilà tout ce que je trouvais à dire en face de Mme Bréant, intimidée par mon embarras même.

Puis Zoé intervint :

— As-tu les parapluies, Josette? Et ton sac?

— C'est M. de Kerlys qui le porte.

— Et ton châle?

— M. de Kerlys l'a aussi.

— Je ne retrouve pas mon foulard, Josette, veux-tu voir s'il n'est pas tombé dans le wagon?

Et nous voilà cherchant le foulard de Mlle Duflot.

Ah! les phrases de roman! Sur quelles ailes avaient-elles fui!

Elle me paraissait pourtant charmante, ma chère Bretonne, dans son costume de voyage à la mode anglaise, tout en drap gris, très simple et du bon faiseur.

Comme je lui en faisais compliment :

— Est-ce que vous croyez que je veux être laide, s'écria-t-elle, gauche, et vêtue à la mode de Basse-Bretagne? Oh! mais non. Si je n'ai que quinze jours de bonheur dans toute ma vie, au moins sera-t-il complet.

Je remarquai qu'elle ne portait plus le bracelet à cœur de turquoises et de brillans. Je compris que ce souvenir avait dû être sacrifié au désir d'être élégante pour moi.

Je la regardais, son teint s'était animé. La pâleur du voyage avait disparu. Elle avait un peu maigri depuis mon départ. Cela donnait plus de finesse à son visage et grandissait encore ses admirables yeux.

Je lui offris le bras et nous montâmes dans la voiture que j'avais amenée.

Un camarade du cercle, M. de Valbon, se trouvait par hasard à Genève. Il me croisa au moment où nous descendions devant la porte de l'hôtel :

— Qu'est-ce que c'est que cette jeune inconnue que vous accompagnez? me demanda-t-il.

— Une cousine à moi, répliquai-je sans embarras.

— Ah! reprit Valbon. Vous avez de la chance de promener des cousines pareilles. Elle a l'air d'une petite princesse qui fait l'école buissonnière. Vous me présenterez?

— Sans doute, répondis-je, me promettant bien de n'en rien faire.

Je ne pus m'empêcher d'éprouver un mouvement d'orgueil en gravissant l'escalier de l'hôtel.

Je rejoignis ma mignonne amie, je couvris de baisers ses cheveux d'une teinte délicieuse aux lueurs du matin, et je lui répétai cent fois :

— Tu es jolie! tu es jolie et je t'aime!

XV.

Genève, la ville bleue, la ville d'azur, comme Moscou est la ville dorée et Florence la ville diaprée; Genève, pleine de bijoux et de musique, de boutiques étincelantes sur ses quais, de voiles blanches sur son lac, semble destinée à ces privilégiés

Qui s'en vont sans poser les pieds sur les chemins.

Les yeux de mon amie, échappée aux brumes de sa Bretagne, regardaient avec une joie d'enfant ce décor de paysage et de cité, fait exprès pour abriter un fugitif bonheur.

Josette voulait d'abord faire l'ascension du mont Salève, dont la masse verte et pelée domine la ville de Jean-Jacques Rousseau.

Le Salève est une montagne modeste. On atteint son sommet sans fatigue et sans danger. La route qui serpente sur ses flancs est assez ombragée, et quand on arrive au haut de cette colline, un vaste bois de pins aux mousses veloutées offre aux promeneurs un repos gagné sans peine.

Une blanche auberge nous ouvrit ses portes hospitalières. Le dîner me parut très bon, malgré l'aspect rustique de la maison.

Nous avions fait la plus grande partie du chemin à pied. Zoé seule était restée dans la voiture.

Quand la bonne demoiselle nous déclara qu'elle avait sommeil et qu'elle allait se coucher, Josette et moi, nous échangeâmes un regard d'enfans délivrés de leur maître d'école.

Pendant que tout le monde reposait dans l'hôtellerie, nous ouvrîmes doucement la porte et, nous tenant par le bras, nous nous

mîmes à marcher sous les sapins dans une ombre si noire qu'on percevait à peine une lueur de la lune.

La chaleur accablante de la journée faisait mieux valoir la fraîcheur de la nuit. L'odeur résineuse des arbres s'épandait autour de nous. Josette avait jeté la moitié de son plaid sur mes épaules, nous marchions serrés dans ce châle, d'un pas égal et rythmé, baignés dans la douceur de cette atmosphère si pure sur les altitudes.

Mon amie et moi glissions si parfaitement unis qu'il me semblait avoir une même volonté avec elle et des mouvemens émanans d'un seul être.

C'était une volupté très douce et très pure, si intense pourtant, qu'elle allait jusqu'aux larmes. En m'inclinant pour embrasser Josette, je sentis ses joues mouillées, et mes yeux tout à coup devinrent humides :

— Oh! Josette! m'écriai-je, pourrons-nous jamais nous quitter?

XVI.

Je devrais encore vous raconter bien des instans de ce séjour au bord du lac bleu, qui vit tant d'amans sur ses rives et qui n'en vit certainement jamais de plus épris et de plus dignes de pitié, mais à quoi bon appuyer sur ces souvenirs?

Cela fait tant de mal! D'ailleurs, j'ose à peine, à vous, qui avez ignoré ces folies pendant tout le cours de votre noble vie, vous exposer de pareilles tristesses et des ivresses que vous ne pourriez pas comprendre.

Si j'évoque quelques images de ces instans si regrettables, si coupables et pourtant si beaux, c'est pour que ma confession soit entière et que peut-être votre indulgence, votre miséricorde, descendent sur moi.

A Lausanne, nous nous trouvions plus chez nous, plus à l'aise que dans la grande ville de Genève. Nous avions pris pension dans une hôtellerie remplie d'Anglais, touristes assez modestes en général, professeurs, savans, ou pasteurs de la Grande-Bretagne, accompagnés d'un bataillon d'enfans. Ces bons insulaires nous croyaient mariés, nous traitaient fort poliment sans curiosité gênante.

Zoé nous avait quittés pour passer quelques jours chez sa parente, qui habitait un village près de Coppet. Nous ne nous apercevions pas de son absence, une amie tient si peu de place dans le cœur des amoureux.

Avoir une foi entière dans un être, à travers les mensonges ou les hostilités, les railleries ou les platitudes qu'on trouve sur la face humaine, rencontrer un regard sincère, souriant à votre re-

gard, confiant et subjugué comme celui du chien, c'est si rare et si délicieux! Ce regard confiant et subjugué me disant à chaque minute : Je suis à vous et plus à vous que vous n'êtes à vous-même, ce sourire doux comme une promesse d'amour, toute l'expression de la tendresse infinie et inaltérable, je les trouvais sur le visage de Josette.

Nous n'avions pas à parler, nous échangions nos pensées ou nos réflexions avec les yeux. D'un seul mouvement elle me comprenait, devinait la contrariété, la moquerie ou l'admiration qui passaient dans mon esprit.

Je vous ai déjà dit qu'elle était gaie souvent, ayant un de ces tempéramens très nerveux que la plus faible joie soulève de terre, comme les abat le moindre chagrin.

Elle exprimait des jugemens bien amusans sur les voyageurs rencontrés en route, sur le monde et sur les humains en général. Ses souffrances ne s'effaçaient pas de son souvenir, et sa raillerie s'y attachait aussi :

— Avant de t'aimer, me disait-elle, je croyais qu'il n'y avait pas d'êtres au monde plus horribles et plus mauvais que les hommes : un peu plus fourbes quand ils savaient le latin et un peu plus brutes quand ils ne le savaient pas. C'est toute la différence que j'admettais entre eux.

XVII.

Notre plus grand plaisir, c'était des promenades en barque sur ce lac bleu et fantasque comme des yeux de femme, qui prenait tantôt la teinte pâle et dure d'une coulée d'acier, tantôt la douceur fleurie d'une charretée de bleuets, souvent l'étincellement d'une pluie de pierreries. Nous partions le matin sous les flambées du soleil de neuf heures au mois d'août. Elle se tenait au gouvernail toute droite et grandie par sa robe de laine bleu marine très sombre, très collante. Le jersey traditionnel serrait sa taille, souligné par une ceinture de cuir fauve à laquelle pendaient quelques menus objets en argent. Cette ceinture avec ses chaînettes d'argent mat, soutenant quelques bibelots, c'était un des modestes et rares présens qu'elle avait bien voulu accepter de moi. Tout ce qui semblait avoir une valeur lui déplaisait immédiatement. Sur sa tête le chapeau de paille blanche, au large ruban de moire, lui prêtait un air gamin. Je l'appelais en riant mon petit frère.

Elle manœuvrait bien, m'aidant souvent, leste, alerte, sans peur. Elle avait perdu tout à fait cette langueur presque maladive, inquiétante et touchante, que je lui avais connue à la Roche-Hardouin. Quand nous avions bu le soleil pendant deux heures, nous amar-

rions dans quelque coin herbu où l'on pouvait attraper un peu d'ombre. De ma poche je tirais un livre de poésies et nous en lisions tout haut une pièce ou deux, cela nous berçait dans ce grand silence et cette clarté lointaine se mêlant aux clartés du ciel. Souvent un oiseau s'échappait des hautes herbes, nous lui jetions quelques miettes de pain ou de gâteau (ayant toujours des provisions dans la barque).

Effleurée un matin par l'aile changeante d'un martin-pêcheur, Josette me dit :

— Je voudrais être ce petit oiseau. Je ne te quitterais jamais. Tu me trouverais toujours sur ta fenêtre. La nuit, quand il ferait froid, tu me prendrais en pitié et j'irais me réchauffer sur ton cœur.

— Tu n'as pas besoin d'être petit oiseau, répondis-je, tu sais bien sans cela trouver le chemin de mon cœur.

Je n'ai jamais si bien compris cette définition du bonheur, trouvée dans Sully Prudhomme :

S'asseoir tous deux au bord du flot qui passe,
Le voir passer;
Suivre des yeux un nuage en l'espace,
Le voir glisser.

Ainsi nous faisions, plongés dans une extase muette, emplissant d'une éternité de pensées l'heure trop rapide qui emportait avec elle un morceau de nos joies.

Avec quels regrets je me disais tous les matins : « Plus que huit jours, plus que sept jours ! » Je n'avais pas communiqué cette réflexion à Josette, trop sûr, hélas! qu'elle la faisait aussi.

J'écrivis à mon colonel, prétextant des affaires graves et je demandai une prolongation.

XVIII.

La nuit, que nous aimions tant, comme tous les amoureux, attendris par cette ombre protectrice où les rayons des étoiles ont le charme d'un sourire, nous retournions souvent sur notre lac.

Un soir, c'était la veille de mon départ, elle me demanda, malgré le temps voilé, de faire avec elle une promenade sur l'eau.

— Ce n'est pas la peine, Josette, lui dis-je en souriant, d'imiter Gribouille et d'aller nous noyer pour oublier notre chagrin, je ne pars plus que dans quinze jours, j'ai demandé à mon colonel, qui est un père, une prolongation de congé.

Sa joie fut si violente qu'elle lui fit mal :

— C'est trop! s'écria-t-elle, un si grand bonheur. Oh! mainte-

nant, vois-tu, je crois qu'il ne faut pas douter de la bonté du ciel. Je ne pense plus à rien, je ne m'inquiète plus,.. mon Ludo, peut-être que je serai heureuse.

— Pourquoi ne le serais-tu pas? Tu sais bien à présent que toute ma joie est en toi.

Nous partîmes quand même, jusqu'à notre petit embarcadère, elle, portant légèrement un des avirons.

Un moment après, la barque glissait sur le lac. La nuit était tellement sombre que je distinguais à peine le visage de ma compagne, ses yeux prenaient dans cette ombre un éclat phosphorescent.

Des quantités de barques comme la nôtre sillonnaient le Léman, on n'apercevait que leurs lanternes, pareilles à des fleurs de feu rouges, vertes ou jaunes qui traînaient dans le lac des reflets papillotans. Deux ou trois yachts ou bateaux à vapeur portaient une ceinture de girandoles blanches semblables à un collier de perles lumineuses.

Ces errantes flammes donnaient un fantastique aspect au lac tout entier. On ne distinguait pas les rives, les maisons comme les bateaux se révélaient par des feux allumés. C'était le royaume des ténèbres et des fulgurances. Aucun souffle de vent n'agitait les flots. Comme j'avais cessé de nager, le bateau s'arrêta. Je sentis alors tomber sur mes mains deux larmes brûlantes et un baiser.

Étonné, je regardai Josette :

— Comme tu es bon, me dit-elle très-bas, je n'aurais jamais cru que le cœur d'un homme pût contenir de l'amour comme celui d'une femme,.. j'ai été si malheureuse! vois-tu, il me semble toujours que je vis dans un rêve, que je ne te connais pas, que je ne t'ai jamais connu, que je vais me réveiller tout à l'heure pour entendre hurler M. Bréant.

— Ma pauvre chérie, repris-je, j'ai peur que tu ne sois obligée de l'entendre hurler encore ;.. écoute cependant, si tu es trop malheureuse, tu n'es venue auprès de moi que pour quinze jours, tu peux y rester toute la vie.

— Oh! cela c'est trop, ta famille...

— Ne parlons pas de ma famille,.. comme tu l'as dit, pauvre petite Josette! j'ai pitié de toi, tu es l'oiseau abandonné, perdu, à qui j'ouvre la fenêtre. Je te réchauffe sur mon cœur, il t'aime trop pour te laisser t'enfuir!

Elle ne me répondit pas, elle avait appuyé sa tête sur mes genoux, et là, saisie par une de ces émotions folles, indescriptibles, qui brise notre être, elle pleurait.

Enfin, quelques mots s'échappèrent de ses lèvres, dits sans suite, comme au hasard, comparables à des sanglots parlés.

— Le bonheur par toi, en toi, pour toi, Josette, avec toi toujours... Ah! mon Dieu!

Zoé Duflot, apprenant que nous voulions rester encore en Suisse, avait écrit à M. Bréant, pour lui faire prendre patience, que Josette, un peu souffrante d'une fièvre nerveuse, ne pourrait pas se remettre en route avant une seconde quinzaine, qu'il ne s'inquiétât de rien, Mlle Duflot se chargeant des soins et des dépenses.

XIX.

J'ai toujours eu le goût du barbouillage. Mes aquarelles m'ont aidé à passer bien des heures de désœuvrement. Je ne leur reconnais pas d'autres mérites. Le maître Flameng, qui m'a donné des conseils, déclarait volontiers que j'étais totalement dépourvu de dons artistiques, mais que j'avais un sens naïf de la nature.

En face de ces paysages très connus et incontestablement délicieux, la manie du coloriage et des lavis m'avait ressaisi. Je m'étais même risqué jusqu'au portrait. J'avais crayonné ma petite Josette en pied, en buste et en profil. Deux ou trois de ces essais n'ont pas trop mal réussi. Elle me semblait si jolie et j'en étais si amoureux!

Assis sous un bouquet d'arbres, près du parc de l'hôtel Beau-Rivage, j'avais commencé une vue d'Évian, aperçue de l'autre côté du lac. Les arbres de notre rive et l'eau même formaient le premier plan. Un effet de soleil matinal assez bien rendu m'encourageait à continuer la peinture.

Très absorbé par mon travail, je n'entendis pas venir Josette, qui tout à coup se trouva en face de moi. Elle était entièrement vêtue de batiste écrue, à peu près de la couleur de ses cheveux. Un corsage à la vierge, attaché par une haute ceinture de moire de la nuance de sa robe, dessinait les contours de sa taille. Elle tenait une ombrelle en toile écrue, doublée de rose, déployée sur sa tête. Un reflet, pareil à celui d'une flamme joyeuse, colorait sa figure. J'ai rarement vu un tel effet. Les tons roses et nuancés, très délicats, étaient à la fois si pareils et si différens.

Elle me tendait avec un sourire quelques lettres et un journal.

Parmi ces lettres, s'en trouvait une de vous, ma chère grand'-mère. Je l'ouvris précipitamment, toujours pressé d'avoir de vos nouvelles. En la parcourant, ma figure se rembrunit sans doute, car Josette s'écria : « Qu'arrive-t-il? quelqu'un de chez vous est-il malade? »

— Non, rien du tout! répliquai-je un peu brusquement en froissant la lettre et la mettant dans ma poche.

Josette n'insista pas. Ayant manifesté le désir de la peindre sous

son ombrelle rose, elle s'y prêta de bonne grâce, essayant de sourire.

Au fond de ses yeux, je lisais l'inquiétude et le doute.

Tout en m'aidant à ranger mon bagage d'aquarelliste, elle me dit :

— Je voudrais être assez votre amie pour que vous n'eussiez pas de secret pour moi. Ce n'est pas par curiosité, croyez-le!

— Je sais cela, Josette, je connais votre cœur. Si je ne parle pas de toutes choses, c'est pour vous épargner une peine. Si légère qu'elle soit, je la trouverais trop lourde pour vous.

Elle baissa la tête et sans parler rentra à l'hôtel.

Pendant le déjeuner, elle garda le silence, refusant de manger.

Comme elle était assise près de la fenêtre, muette, en apparence impassible, je m'approchai d'elle, je tirai la lettre de ma poche, je la lui mis dans les mains.

— Avant de lire, Josette, lui dis-je, sois sûre que je ne tiendrai aucun compte des gronderies de ma grand'mère. Te connaissant bien, j'ai craint de t'affliger, je te répète que je t'aime uniquement. Quoi qu'on fasse ou qu'on dise, je suis à toi et je reste à toi.

Elle me regarda avec une lueur éblouissante dans ses grands yeux :

— Pauvre cher! murmura-t-elle.

Cette lettre, ma chère grand'mère, vous vous la rappelez. Elle m'annonçait que Mme de Dives, qui négociait mon mariage avec Mlle de La Tillaie, était venue trouver mon père pour le prier d'adresser une demande officielle.

Mme de La Tillaie, paraît-il, était fort perplexe, ayant à faire une réponse définitive à un autre prétendant qui lui plaisait moins que moi, mais qui ne lui déplaisait pas.

Vous terminiez votre lettre par ces mots :

« Tu as dit à ton père, mon cher Ludovic, que ce mariage te convenait. Ton père a donné sa parole : manquer à sa parole, c'est manquer à l'honneur. »

— Elle a raison, Mme de Kerlys, dit Josette en me rendant la lettre. Puisque ce mariage doit se faire, faites-le.

Je lui racontai que je connaissais à peine cette jeune fille, que je n'avais aucun sentiment pour elle, que j'avais dit à ma famille d'arranger cette union pour leur faire plaisir, n'ayant à ce moment-là aucun empêchement, mais que, maintenant, je mourrais plutôt que de me laisser imposer un mariage malgré moi.

Elle me prit les deux mains, me les serra tendrement et me dit avec une douceur et une tristesse infinies :

— Je n'ai pas cru au bonheur éternel.

Je sortis du salon pour écrire à ma grand'mère.

Vous devez vous souvenir, chère maman, d'avoir reçu cette lettre. Je vous disais combien j'avais de chagrin de ne pas vous obéir pour la première fois de ma vie; mais que ce mariage, ni aucun autre, ne me plaisait, et que j'avais résolu de rester garçon.

Quand ma lettre fut achevée, je la portai à Josette.

Après l'avoir lue, elle me la rendit en me disant :

— Pourquoi contrister Mme de Kerlys ? Nous ne devons jamais affliger nos mères. Réfléchissez avant d'envoyer votre lettre.

— C'est tout réfléchi, je la mettrai à la poste tout à l'heure.

— Refusez ce mariage si vous voulez, sans affirmer que vous en refuserez un autre. L'avenir n'est pas à vous, laissez du moins l'espérance à votre chère grand'mère.

Je remportai ma lettre en assurant à Josette que j'allais la recommencer dans des termes plus mesurés, je retournai dans ma chambre à cette intention. La diplomatie n'étant pas mon fort, je restai la plume en l'air, cherchant des phrases que je ne trouvais pas. J'avais tout le temps devant les yeux le visage altéré de ma chère petite Bretonne, et j'en étais troublé jusqu'à l'absurde. Je résolus donc de vous envoyer ma missive comme je l'avais écrite d'abord, pensant que du moins elle avait le mérite de la clarté.

XX.

Pour oublier un peu les impressions pénibles de la matinée, je proposai à mon amie de monter jusqu'à Glion, d'aller dîner là et de revenir à Lausanne le lendemain matin. Elle accepta.

Après notre dîner, où elle fut doucement aimable, elle me répondit par un sourire; quand je lui demandai si elle avait chassé bien loin les papillons noirs du matin, elle me prit le bras et nous partîmes pour une très longue promenade.

— J'ai lu quelque part, me dit Josette en route, cette parole d'une femme : « Le soleil ne voit jamais la terre triste. » Il ne te sera donc jamais possible de me voir affligée.

La nuit de Glion était tout autre que la nuit profonde sur le lac enténébré. Jamais je n'ai vu astres plus radieux, répandant à profusion des flots de lueurs argentées sur le paysage. Les sentiers paraissaient poudrés de sable d'argent et les gazons rayés comme le velours d'une robe de pâles bandes de satin.

Après avoir longuement marché sans paroles, je m'assis au pied d'un rocher. Josette se blottit à côté de moi. Le sentier, très escarpé, nous avait conduits à une sorte de promontoire. De la hauteur où nous nous trouvions, nous ne voyions plus les mai-

sons ni les chemins égrenés sur la route, au bas de la montagne. Le lac semblait à pic sous nos pieds.

Je ne sais à quelles pensées s'abandonnait Josette : les miennes étaient douloureusement passionnées. Je sentais à la fois les délices de la solitude à deux et le coup de poignard de la séparation. Je me croyais transporté avec ma bien-aimée dans un monde d'azur et de rayons; l'éclat sidéral des étoiles prêtait à l'horizon la blancheur d'une aurore. Je voyais Josette presque aussi bien qu'à la flamme rose du matin : une sorte de nimbe entourait sa tête blonde, empreinte alors d'une expression d'amour si pathétique qu'elle me parut transfigurée. Pendant que je la regardais, le ciel, déjà clair, devint encore plus brillant; des étoiles filantes le traversèrent, pareilles à des flèches de diamans. Il nous sembla qu'elles tombaient en pluie dans l'eau endormie du lac.

— Quelle nuit! s'ecria Josette. Celles du paradis ne sont pas plus belles.

— Josette, répliquai-je en la serrant dans mes bras et en baisant sa chère petite bouche, je voudrais mourir ce soir.

Là-dessus, je fondis en larmes. Gagné par ce singulier attendrissement, elle appuya sa tête sur mon épaule et pleura aussi tout doucement.

Il était deux heures du matin quand nous regagnâmes notre chambre.

En entrant, Josette ouvrit la fenêtre :

— Je veux revoir encore ce ciel, me dit-elle, et faire une prière. Dieu ne donne pas souvent aux pauvres humains des heures comme celles que nous venons de passer. Je veux l'en remercier et toi aussi.

Quand elle eut terminé son oraison, elle revint près de moi, se remit à genoux et me dit :

— Je suis très coupable, mais tu es si bon que tu ne me juges pas. Rappelle-toi toute ta vie ce que je vais te dire : je ne suis pas une grande dame qui croit te faire beaucoup d'honneur en se donnant à toi; je suis une créature misérable, sans appui, sans famille, sans fortune, une de ces pâles fleurs nées dans la poussière, qu'on foule aux pieds sans remords. Tu m'as aimée avec autant de marques de respect et d'adoration que si j'étais une princesse. Pour cela, vois-tu, je te donnerais ma vie en reconnaissance et ce ne serait pas trop.

— Le véritable amour, Josette, ne s'inquiète pas du rang qu'une femme occupe dans le monde, mais de celui qu'elle occupe dans le cœur. Tu es ma souveraine, tu ne me dois rien, c'est moi qui te dois tout.

Plus tard je songeai à ces paroles de Josette et j'en compris la portée.

XXI.

Il arriva, le terrible jour de la séparation. Mon congé finissait, je devais retourner à mon poste.

Josette voulut m'accompagner jusqu'à Paris. Il fut convenu que nous ferions le voyage seuls et que Mlle Zoé nous rejoindrait le lendemain.

Mme Bréant avait fait retenir deux modestes chambres dans un hôtel du quai Voltaire que Mlle Duflot connaissait.

Ce fut dans le banal intérieur d'un hôtel meublé que je vis pour la dernière fois celle qui tenait à toutes les fibres de mon être. A peine arrivés à Paris, après un dîner où nous nous efforcions en vain de cacher notre douleur, je dus repartir pour Orléans afin de rejoindre mon régiment.

La chambre, située au quatrième étage, avait un balcon dominant la Seine.

Le spectacle de ce beau Paris, un soir d'été, avec ses milliers de lueurs se reflétant dans le fleuve, et la noble architecture du Louvre se prolongeant de l'autre côté du quai, peut étonner ou charmer les yeux, même après les paysages alpestres. Je restai un instant à le regarder, disant à Josette :

— N'est-ce pas que c'est beau ?

— Ce que je vois avec toi est toujours très beau, répliqua-t-elle.

Je rentrai dans la chambre ; et, l'attirant à moi, je lui demandai :

— Quand te reverrai-je, ma chérie ?

Avec beaucoup de douceur et d'habileté, aidée de Zoé, Josette avait fini par me faire trouver raisonnable et naturel qu'elle retournât à la Roche-Hardouin, en attendant que j'eusse pris des dispositions pour l'installer près de moi.

Il était entendu qu'à mon premier appel Josette abandonnerait la Roche-Hardouin, viendrait me rejoindre, et plaiderait en séparation. Les détails d'intérêt ne lui plaisaient pas trop ; j'osais à peine lui en parler, mais j'en avais touché quelques mots à Mlle Duflot.

Je ne suis pas riche, comme vous savez ; cependant il n'était ni difficile ni coûteux de subvenir aux dépenses de Josette. Je répétai :

— Quand te reverrai-je, ma chérie ?

Il passa sur son visage une telle angoisse, que j'eus peur. A ce moment, j'eus l'intuition d'une catastrophe. Pourquoi n'obéit-on pas à ses appréhensions ?

Je n'aurais pas dû la quitter, j'aurais dû l'emmener avec moi. Quand on a capturé un ramier sauvage, il ne faut pas le laisser s'échapper! On le retrouve avec une flèche dans le cœur.

Je fus assez malheureux, assez stupide, pour ne pas obéir à mes craintes. Je m'arrachai de ses bras, comptant sur l'avenir.

Elle ne descendit même pas l'escalier, craignant sa propre émotion. Je la baisai sur ses lèvres, qui pâlissaient, et je m'enfuis comme un fou.

Que se passa-t-il pendant cette nuit où je laissais cet être d'une héroïque délicatesse livré à ses réflexions, dans la solitude et dans l'abandon?

Comment arriva-t-elle à se condamner elle-même, à exécuter sa fatale résolution, je ne sais...

A ce moment de son récit, Ludovic de Kerlys s'interrompit.

Puis, d'une voix brisée par les sanglots :

— Oh! si vous l'aviez vue, maman, sur ce lit d'hôtel, morte, ses grands cheveux blonds lui faisant une robe d'or comme à une sainte, et cette funèbre couche disparaissant sous les roses, qu'elle était belle, tragiquement belle, digne d'un immortel, d'un impérissable amour!

C'est moi, oui, moi qui l'ai tuée, je suis un assassin. Et si je ne suis pas mort moi-même, c'est que vous vivez. Si je ne lui avais pas fait quitter sa vieille maison et son humble vie, elle existerait encore... Ah! pauvre, pauvre enfant!

Je commençais à peine à reprendre mon service qu'une dépêche m'arriva, sinistre dans son laconisme :

« *Josette morte.*

« ZOÉ. »

Pour la revoir, je redemandai une permission de vingt-quatre heures.

Pendant que je pleurais au pied de son lit, une lettre me fut renvoyée d'Orléans, d'elle, de sa bien-aimée écriture. — Son testament. — Je l'ai lue cent fois, j'en ai effacé les mots sous mes larmes. La voilà :

XXII.

« Mon Ludovic adoré,

« Tu es parti et je veux partir aussi... La lueur d'espérance qui m'est venue par toi s'est à jamais éteinte. Pendant ces longues

heures de solitude et de torture, j'ai vu ma destinée face à face. Hélas! elle est inexorable, je ne puis pas, je ne dois pas l'accepter telle qu'elle m'est offerte.

« Affranchie de mon odieux mariage, j'aurais pu me réfugier dans un couvent. Là, j'aurais passé ma vie à genoux, te bénissant de mon bonheur en demandant pardon à Dieu de l'avoir reçu. Je ne suis pas libre. On ne voudrait pas de moi.

« M'arracher à toi est horrible, mais d'avance j'y avais songé. Je suis une vaincue de naissance, je n'ai pas à combattre la fatalité.

« Je t'écris une dernière fois; dans ces lignes où je voudrais mettre toute mon âme et tout mon être, je ne voudrais pas qu'il y eût de larmes pour toi! Peut-être une seule,.. une larme d'amour comme j'en ai vu dans tes beaux yeux sombres le jour où tu m'as dit, en me baisant sur les lèvres : « Josette, je voudrais mourir ce soir! »

« Oh! cette nuit d'été, cette promenade à travers les sentiers qui embaumaient, et sur le rocher, cette belle tombée d'étoiles dans le lac, que nous regardions ensemble! Je croyais n'avoir jamais vu, avant cette heure-là, ni le ciel, ni les astres : c'est que je les regardais dans tes yeux.

« Quand je suis venue à toi, ayant soif d'amour et voulant me plonger dans un abîme de délices avant de me précipiter dans un abîme de mystère, j'étais résolue à ne pas survivre à mon bonheur.

« Aussi tu m'as vue bien calme et parfois gaie, car la mort est un grand apaisement. Elle vaut mieux que beaucoup de douleurs.

« Si tu savais, mon adoré, tout ce que j'ai éprouvé près de toi, tu ne regretterais rien! Non, rien! Tu as passé dans ma vie, divinement bon et passionnément aimé, comme Dieu lui-même aurait pu y passer. Tu m'as pétri le cœur dans des rayons de soleil; tu m'as donné des miracles de félicité. Chaque minute de ta présence, chacun de tes mouvemens, chacune de tes paroles m'emportaient au ciel.

« Ton sourire si doux, montrant des perles sous tes moustaches brunes, et tes baisers fous, ardens, joyeux, qui faisaient frissonner tout mon être, suffisent, quand j'y pense, à réveiller en moi d'inexprimables joies et des flammes brûlantes.

« N'est-ce donc rien que d'avoir vécu un mois en plein paradis, quand il y a tant de souffrances et de hontes sur terre?

« Tu as fait des projets, mon ange, que ta générosité croyait réalisables. Ils l'étaient pour toi, mais non pour moi.

« J'ai cru un moment à l'espérance, pendant cette nuit où j'ai délicieusement pleuré à tes pieds; mais, en y réfléchissant, et

après avoir lu la lettre de ta grand'mère, j'ai compris que c'était impossible.

« Pouvais-je accepter de peser sur ta vie? Tu m'aimes beaucoup, je n'en doute pas... Est-ce que cela eût duré?

« Hélas! ma pauvre mère fut adorée aussi, et pourtant!..

« Pouvais-je te donner le spectacle d'une lente agonie, quand ton amour aurait été remplacé par la pitié? Tu ne me l'aurais pas dit, je l'aurais compris.

« Le premier jour où tes yeux se seraient détournés des miens, j'aurais voulu mourir et je t'aurais alors causé des soucis que je t'épargne aujourd'hui. En vivant près de toi, notre liaison eût été connue, on te l'eût reprochée. Crois-moi, il vaut mieux faucher notre bonheur quand sa fleur n'est pas encore flétrie.

« Qu'est-ce que la mort? Rien. J'y étais préparée. J'ai tant souffert, j'ai songé souvent à prendre cette résolution et je ne t'aurais pas connu.

« Mon Ludovic, comment peux-tu penser qu'avec ton dernier baiser sur les lèvres j'aurais pu retourner à la Roche-Hardouin, me retrouver en face de M. Bréant, redevenir sa femme, peut-être... Quel horrible supplice, après avoir marché en plein ciel avec toi!

« Non, je ne profanerai pas les sublimes délices que je te dois. Je crois en Dieu, mon âme est immortelle; j'emporte dans la tombe ton image adorée. Je me rappelle toutes tes paroles, je crois que je sais le compte de tous tes baisers. De telles extases suffisent à une éternité.

« Je ne meurs pas pour toi, mais je meurs enveloppée de toi. Mes yeux fermés te verront à jamais. Mon cœur mort sentira le tien battre, et ton souffle est resté sur ma bouche, pour te dire encore : Je t'ai aimé, je t'aime, je t'aimerai.

« JOSETTE. »

La grand'mère était aussi pâle que le petit-fils. Dans ses yeux meurtris par la vie, décolorés par l'âge, doux comme des fleurs qui vont mourir, brillaient de grosses larmes.

Elle prit la tête de son grand enfant entre ses petites mains très blanches, et le baisant sur ses paupières gonflées, elle lui dit :

— Dieu lui a fait miséricorde, j'en suis sûre, comment ne la lui ferais-je pas?

BARONNE DOUBLE.

UN

SÉJOUR A ATHÈNES

Le royaume de Grèce se compose d'une petite ville et d'un assez grand nombre de villages. Mais cette petite ville possède un trésor pour lequel beaucoup de personnes donneraient toutes les bâtisses des capitales de l'Occident: l'Acropole. Et ces villages sont habités par une race ingénieuse et patiente, qui a vaincu, par sa ténacité, les plus violentes tempêtes, qui est sortie, plus allègre que jamais, d'un naufrage de plusieurs siècles, qui est encore endolorie par les dures années de servage et de misère, mais qui possède les deux qualités par où les nations malheureuses réussissent à lasser la mauvaise fortune : le don de se souvenir quand même, et la capacité d'espérer malgré tout.

Il ne faut point juger ce peuple sur l'apparence. On risquerait d'énoncer sur son compte quelqu'une de ces appréciations partiales et irritées, dont sont coutumiers les voyageurs pressés qui voient l'Attique entre l'arrivée et le départ du paquebot. Toutes les fois que la question d'Orient se complique, si l'armée grecque fait mine de marcher vers la frontière de Macédoine, si les chrétiens de Crète essaient d'apitoyer les puissances sur leur sort, il se trouve régulièrement un touriste pour adresser aux journaux d'Occident une dissertation de politique, où il y a des considérations générales et des phrases solennelles, mais surtout un peu de haine contre un douanier brutal, beaucoup de rancune contre un hôtelier perfide, un ressentiment mal déguisé contre les cochers narquois auxquels on est obligé de recourir si l'on veut déjeuner dans le bois sacré de Colone ou dîner sur les marbres d'Éleusis. Il faut par-

donner à ce genre de littérature facétieuse toutes les sottises qu'il a fait naître ; car nous lui devons un chef-d'œuvre : *la Grèce contemporaine* d'Edmond About.

De tous les peuples bavards et aimables, le peuple grec est celui qui se révèle le moins aisément à l'étranger qui passe. On peut habiter Athènes, courir de salon en salon, causer avec les riches banquiers qui se flattent de bien parler notre langue et de bien copier nos élégances, et ne rien comprendre aux choses de Grèce. C'est le cas de beaucoup de diplomates, dont l'investigation ne dépasse guère la limite des maisons où l'on danse, et l'habitude de quelques Français qui considèrent leur séjour là-bas comme un exil, et qui se construisent laborieusement, au pied de l'Acropole, un petit Montmartre.

I.

Chateaubriand, dans son admirable *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, affirme que la plus belle route par où l'on puisse arriver à Athènes est celle qu'il a prise, et que la ville de Cécrops doit être vue d'abord des hauteurs de Daphni, sur la route d'Éleusis. Les voyageurs ne prennent plus guère cette voie, où l'illustre écrivain avait été engagé par sa fantaisie et son caprice. Aujourd'hui, ceux qui ont peur du mal de mer prennent leur billet à Paris, à la gare de Lyon, traversent l'Italie à toute vapeur, s'embarquent à Brindisi sur un bateau du Lloyd, touchent à Corfou, se transportent avec leurs malles sur un paquebot hellénique qui leur fait payer, par de fortes odeurs de saumure et d'huile, la brièveté charmante de la traversée, voient les maisons neuves de Patras, admirent le golfe de Lépante, abordent à Corinthe, où ils sont inévitablement affligés par la douane et consolés par le buffet, montent en chemin de fer, courent le long d'une corniche, entre la mer et des pentes abruptes, saluent, du fond de leur wagon, les noms illustres de Mégare et d'Éleusis, criés à pleins poumons par le chef du train, aperçoivent des montagnes de plus en plus chauves et des plaines de plus en plus stériles, entendent enfin, comme en un songe doré, ce cri triomphant : Ἀθῆναι ! Ἀθῆναι ! et descendent dans un pêle-mêle de gens qui s'embrassent, de bagages qui tombent, d'employés qui se querellent, sur le quai de la gare du Péloponnèse, vilaine bâtisse dans un terrain vague. Lorsque le voyageur s'élance hors de la gare, heureux et tout ému de fouler enfin ce sol béni, il est étonné de se trouver d'abord dans un désert. Il ne voit, autour de lui, que de pauvres cabanes de bois, où des gens mal vêtus boivent et bavardent. Est-ce là cette Athènes tant rêvée ? Cette station, perdue en rase campagne, comme un campement de Yankees

parmi des tribus de Pawnies, c'est la ville de Périclès? Il faut, en effet, se résigner à faire un assez long chemin avant d'entrer dans des rues et de voir des êtres civilisés. Lorsque les Athéniens eurent permis à des Belges et à des Anglais de construire les deux lignes qui vont d'Athènes au Pirée et d'Athènes dans les bourgs du Péloponnèse, ils exigèrent que les deux gares fussent situées aussi loin que possible de la ville; et, comme on opposait à leurs discours l'incommodité de la distance, la fatigue des voyageurs, ils répondirent que ces raisons n'étaient point bonnes, qu'il ne fallait pas s'inquiéter de l'éloignement de ces deux gares, et qu'avec l'aide de Pallas, la ville d'Athènes, en sa rapide croissance, saurait bien les rattraper.

Les Athéniens ne désespèrent pas de rejoindre un jour le Pirée, ce qui ferait une ville de douze kilomètres de long, et ce qui enlèverait aux voyageurs le plaisir de longer, de temps en temps, le peu qui reste des murs de Thémistocle. L'arrivée par le Pirée est plus conforme que l'autre aux traditions antiques et éveille toutes sortes de rêves exquis. On a beau se dire que l'on est assis sur la dunette d'un paquebot qui ronfle, fume et s'ébat lourdement comme un monstre sans élégance, on pense aux trirèmes enluminées et fleuries qui berçaient les chansons des athlètes vainqueurs.

Il faut, si l'on veut voir l'Attique dans toute sa beauté, et avec la grâce de sa rapide fraîcheur, entrer dans le port du Pirée, un jour de printemps, au moment où les tiédeurs précoces du mois de mars égaient de verdure hâtive et légère la sécheresse des collines de sable. Lorsque Yorghi, batelier de l'école française, qui m'attendait au bas de l'échelle du *Sindh*, accosta au quai de tuf grisâtre près de la douane, je fis un faux pas sur une des marches, et, sans le vouloir, peut-être, par l'effet d'une secrète influence des dieux, j'entrai à genoux dans la patrie de Phidias : j'ai cru depuis qu'il y avait un heureux présage dans le hasard qui me prosternait ainsi, malgré moi, dès mes premiers pas dans le doux pays où a fleuri l'adolescence du monde, et où devait jaillir la source vive de toute joie, de toute science et de toute beauté.

Je fus interrompu, à ce moment, dans la prière mentale que j'adressai à Zeus Hospitalier, protecteur des voyageurs, par l'arrivée des douaniers, hommes injustes et vêtus de tuniques vertes. La vérité m'oblige, bien qu'il m'en coûte, à vous conter mes démêlés avec ces Barbares, qui ne méritent pas le nom d'Hellènes, et que je comparerais volontiers à ces archers scythes qui étaient chargés, au temps de la république athénienne, des basses fonctions de police auxquelles un homme bien né ne saurait consentir.

Chez la plupart des nations civilisées, la douane est ennuyeuse. Au Pirée et à Corinthe, elle est taquine, cocasse, comique, rapace,

philosophe avec tant de sans-gêne et concussionnaire avec tant de bonne humeur, que, de tous les ministres qui se sont succédé au pouvoir, M. Tricoupis seul eut le courage de se fâcher et d'envoyer en prison plusieurs employés, convaincus d'innombrables facéties. Dans certains pays, le voyageur est guetté au passage par des brigadiers graves et dignes, qui procèdent minutieusement à l'examen des bagages, avec la sécurité d'une bonne conscience et la sérénité du devoir accompli. Mais dès que vous entrez dans ce grand et maussade bâtiment, qui gâte avec tant de maladresse et de gaucherie le décor du Pirée, cinq ou six drôles, les uns avec des képis officiels, les autres nu-tête, tous vociférans et surexcités, vous bousculent, vous harponnent, vous arrachent vos caisses, vos valises, vos paquets. Non sans terreur, vous voyez accourir une seconde escouade, qui est armée de haches pour faire sauter les planches rebelles et avoir raison des clous récalcitrans. En moins de rien, le voyageur mélancolique voit ses affaires éparpillées sur le sol, livrées comme une proie à toute une canaille loquace, qui exerce à vos dépens et sans le moindre scrupule le droit de bris et d'épave. Pendant que vous vous morfondez, impatient, nerveux, fébrile, vos bourreaux tâtent l'étoffe de vos habits, examinent vos chapeaux, les apprécient, donnent leur avis en fins et délicats connaisseurs. Cependant, comme vous avez l'habitude des administrations correctes et des tarifs précis, vous cherchez, dans cette foule hostile, quelqu'un qui puisse vous venir en aide. Vous regardez autour de vous, afin de rencontrer la face loyale et le regard secourable d'un inspecteur, d'un contrôleur, d'un vérificateur. Vous demandez à parler à un chef, à une autorité régulièrement constituée. On vous conduit devant un grillage, à travers lequel un Palikare en paletot vous regarde d'un air étonné, écoute vos doléances avec un sourire de stupeur, dit quelques mots inintelligibles à l'oreille de ses voisins, et vous quitte pour s'entretenir familièrement avec un cercle de gens de mauvaise mine, qui n'ont point l'air intimidé par son paletot, et qui l'appellent *adelphé* (frère), dans l'enceinte même de son grillage directorial.

Finalement, on vous réclame une somme quelconque, qui varie entre quatre et cent francs, droits fantastiques, dont personne n'a jamais deviné l'objet et dont on ne verra jamais le mystérieux tarif. Un de mes amis, qui sait le grec aussi bien qu'un cabaretier du Magne, fut tellement indigné par ces vexations, qu'il harangua pendant dix minutes tout le personnel de la douane. Je le vois encore, debout au milieu de ses malles défoncées, de ses valises bousculées et de ses hardes gisantes, montrant d'un grand geste la route de l'Acropole et s'écriant que c'était bien la peine de supporter tant d'avanies pour venir contempler le squelette calciné d'un vieux

temple, et jouir de la société de deux millions de Palikares, qui vivent de cet immortel débris ! Comme la plupart des grands orateurs, il exagérait la vérité afin de la rendre plus frappante. Les douaniers sont les concierges d'une nation : il ne faut pas juger le royaume de Grèce d'après la loge.

Lorsqu'on a des bagages, on ne peut songer à prendre le petit chemin de fer qui fait le trajet d'Athènes au Pirée. Le mieux est d'accepter les services des cochers errans qui vous proposent de vous traîner, vous et votre fortune, dans de grands landaus, exilés on ne sait par quel destin, dans les Échelles du Levant, après avoir suivi, sans doute, en Occident, des noces déjà anciennes. Les vieilles voitures aiment le chemin d'Athènes et les sentiers du bois sacré des Muses : le carrosse doré qui devait servir à la rentrée solennelle du comte de Chambord et qui attendit, longtemps, chez Binder, le retour des émigrés, se repose maintenant dans les remises du roi George. Je l'ai vu passer, rue d'Hermès, lorsqu'on célébra en grande pompe, à l'église métropolitaine, la majorité du prince héritier Constantin. Les patriotes hellènes ne désespèrent pas de le voir un jour grimper les rues montantes et difficiles qui mènent à Sainte-Sophie.

Les landaus athéniens s'appellent, dans la délicieuse langue du pays, *amaxa*. C'est par ce mot, vous vous le rappelez, qu'Homère désigne le char d'Achille. Avant de monter sur le marchepied de ces chars, il faut faire avec le cocher ce qu'on appelle, là-bas, une *symphonie*. Que ce mot n'éveille point en vous l'idée de quelque chose de musical. La *symphonie* grecque est un accord purement commercial, analogue à la *combinazione* des Italiens. Chez ce peuple, amoureux de liberté, il n'y a point de tarifs, et votre cocher vous rirait au nez, si vous lui demandiez son numéro. Il faut s'entendre avec lui, discuter, d'égal à égal, engager un duel, comme deux adversaires qui s'estiment, mais ont une forte envie de se « rouler » mutuellement. Pour ma part, je ne me suis jamais plaint de l'obligation où j'étais de me soumettre à cet usage de la *symphonie*, qui est, chez les Grecs, une institution nationale. Parfois, ces discussions prenaient dans l'air bleu une tournure académique et platonicienne ; j'admirais combien les cochers ont d'esprit dans ce pays d'ingénieuse et subtile flânerie, et j'éprouvais une sensation que je n'ai retrouvée nulle part : le plaisir d'être voituré, au trot de deux chevaux maigres, par Protagoras ou par Gorgias.

En Orient, on accomplit les opérations vulgaires et basses de la vie matérielle avec une lenteur où se marque, à l'égard des nécessités pratiques auxquelles les hommes sont condamnés, un superbe et aristocratique dédain. A Athènes, en particulier, les orateurs ne sont jamais pressés d'en finir, et les cochers prennent

toujours le plus long. C'est une occasion d'apercevoir au passage quelques coins du Pirée. La *marine* est amusante et bariolée : tout le long du quai, sous une galerie couverte, qui fait penser à certaines rues du port de Gênes, les gens se promènent, flânent et bavardent, devant de petites boutiques d'où sort une odeur de poisson salé : il n'est pas besoin d'aller plus loin pour voir ce qui fait le fond immuable de la nourriture des Palikares : les pimens, l'ail, l'oignon, les pastèques, le caviar, la *boutargue* de Missolonghi, pâte sèche et jaune, faite avec des œufs d'esturgeons, puis d'innommables friandises, où les mouches prélèvent, avant qu'elles ne soient livrées aux hommes, une forte part. Par terre, des écroulemens d'oranges que les caïques apportent de Syrie et de Crète, et qu'ils remplacent, en s'en allant, par des monceaux de banales poteries, pour les habitans des îles dorées où il y a des couleurs et des parfums, et pas d'argile (1). Ce coin est le seul endroit pittoresque du Pirée : c'est tout ce qui reste du port misérable et désolé que Chateaubriand et Lamartine ont décrit. Il disparaîtra bientôt, enserré et envahi de plus en plus par les grandes et laides bâtisses de la ville nouvelle, prospère et opulente, mais déplorablement américaine. Les matelots de tous les pays retrouvent là cet éternel café-chantant qui est partout le même, à New-York, à Marseille, à Smyrne, dans les concessions européennes des ports chinois. Seule, la place de la Constitution essaie de garder une couleur un peu locale : on y a planté, sur une colonne, efflanquée et longue comme une vieille Anglaise, un Périclès de pendule, qui semble se demander, sous son casque de pompier, pourquoi on lui a fait une tête et point de jambes. Au sortir du Pirée, la route, blanche et poudreuse, court entre des verdures pâles et courtes. C'est là que l'on commence à respirer cette poussière attique, à qui les récits des touristes ont donné une si grande célébrité. L'action de cette poussière sur l'âme du voyageur est différente, selon les dispositions qu'on apporte aux autels de Pallas-Athéna. M. Perrichon la trouve, pour sa part, aveuglante, cinglante, insupportable ; il éternue, cligne des yeux, crie, gesticule, ouvre son parapluie, reproche à sa femme de l'avoir entraîné si loin, menace de se plaindre à son consul et s'écrie : « Quel peuple! pourquoi l'agent-voyer n'a-t-il pas fait caillouter cette route ? » Le cocher sourit et, pendant ce temps, sans doute, un rire homérique roule de cime en cime sur les sommets de l'Olympe, comme un joyeux tonnerre dans un ciel serein. Je ne serais pas étonné qu'il y eût

(1) J'ai appris, depuis, que l'importation des oranges *hétérochthones* a été soumise à des droits très élevés. On ne sait encore si cette mesure a profité aux oranges nationales.

là une malice des dieux pour se venger des lourds Béotiens qui profanent leur terre de prédilection. Soyez assuré qu'un jour les épigraphistes trouveront, en ces lieux, quelque dédicace à *Apollon semeur de sable* qui éloigne les Barbares et fait reculer jusqu'aux mers cimmériennes les bandes sauvages du redoutable Cook.

Si au contraire vous arrivez dans ce pays, en état de grâce, avec le ferme dessein de vouer à la déesse aux yeux bleus un culte de latrie et de vous agenouiller, avec émotion, sur le stylobate de son temple, les impalpables parcelles qui se détachent, en tourbillons, de ce sol sacré, vous semblent douces au goût et agréables à l'odorat. Elles vous apportent, comme d'alertes messagères, le parfum des montagnes prochaines. Un illustre sculpteur, un de ceux qui, de notre temps, ont retrouvé le secret de l'antique beauté, disait que ces vives étincelles insinuaient en lui l'âme errante de la race sobre et légère qui se nourrit, comme les cigales, de poussière, de chansons et de soleil.

Cet assez long espace, qui sépare le port et la ville, suffit déjà à faire surgir, aux yeux des voyageurs qui sont un peu préparés à ce pèlerinage, des visions antiques. Le Pirée est « l'échelle » d'Athènes, comme Volo est l'échelle de Larisse, comme Nauplie est l'échelle d'Argos, et Jaffa l'échelle de Jérusalem. Les émigrans qui fondaient une ville choisissaient presque toujours un lieu élevé, dans l'intérieur des terres. Il eût été dangereux de s'établir sur le rivage de la mer : les pirates pouvaient descendre à l'improviste et piller les maisons. On recommandait aux jeunes filles de ne point se promener sur les plages, si elles ne voulaient pas être emmenées très loin par des galères barbares. Les marchands, les pêcheurs demeuraient parfois au bord de l'eau ; mais, dès qu'on signalait au large une voile suspecte, ils se sauvaient vers la haute acropole qui abritait de ses remparts crénelés les images des dieux, les tombeaux des ancêtres et les trésors de la cité. Il a fallu de longs siècles pour que la mer cessât d'effrayer les hommes par l'apparition des figures méchantes et hostiles qu'elle amène des pays lointains. Les anciens auraient été bien surpris s'ils avaient prévu qu'un jour le rêve des citoyens paisibles et timorés serait de posséder une maison au bord de l'océan, et que les demoiselles bien élevées iraient, sans crainte des pirates, pêcher des crevettes dans les rochers les plus affreux.

On a le loisir de rêver beaucoup sur la route du Pirée à Athènes; car on s'arrête assez souvent. Un usage, auquel les cochers manquent rarement, veut que l'on fasse halte devant la porte d'un petit café, situé à moitié chemin, et dont la façade, violemment enluminée par un artiste local, représente, en raccourci, presque toutes les scènes héroïques des guerres de l'indépendance. Là, on

vous offre, pour quelques sous, un morceau de loukoum, un petit verre de raki, un grand verre d'eau claire. Ces trois choses réunies représentent, pour un Palikare, le comble de la félicité. Le loukoum est une pâte douce, faite avec du miel, de la farine, du sucre, et parfumée de vanille, d'amande ou de cédrat; le raki est une eau-de-vie blanche qui, mêlée à l'eau pure, à petite dose, lui donne de jolies nuances d'opale et une saveur très rafraîchissante. J'ai voulu, en France, reprendre l'habitude de ce nectar et de cette ambroisie; le loukoum, expatrié, m'a paru fade; le raki, en exil, m'a semblé perdre quelque chose de sa force et de sa vivacité. Là-bas, tout cela me semblait délicieux, et jamais je ne retrouverai l'eau cristalline dont les cascatelles scintillent parmi les lauriers-roses, à Kaisariani, dans l'Hymette.

A mesure qu'on approche de la ville, le paysage s'élargit et se colore. Peu à peu, les petites montagnes basses qui descendent vers la mer en pente douce, l'Égaléon, le Corydalle, se haussent en des formes plus nobles, en des contours de plus en plus fermes et précis. Les pentes, qui ferment l'horizon à gauche de la route, sont stériles et nues, à peine vêtues, par endroits, d'herbes courtes et pauvres, rabougries par le vent de mer. Mais elles ont ces nuances délicates, ces tons légers, que le pinceau ne peut fixer, que le langage humain ne peut saisir, et qui font croire, tout d'abord, que ce pays n'est pas vrai, qu'on est dupe d'un mirage et que le soleil, malgré toute sa magie, ne peut pas faire avec des cailloux, du sable et quelques arbres, cette fête des yeux.

On traverse, sur un petit pont, un étroit fossé, sans se douter qu'on vient d'enjamber le Céphise. On longe la lisière d'un petit bois d'oliviers, qui n'est autre que le bois sacré de Colone. Ces noms harmonieux, dont le souvenir flotte souvent en nous, sans que nous sachions au juste à quel objet précis nous devons les appliquer, achèvent de donner aux abords de l'Attique une grâce décente et exquise. Puis, au détour du chemin, on voit, sur un fond de montagnes plus sombres, le vigoureux relief d'une colline fauve, sèche, d'attitude un peu fière et hautaine, — solide parce qu'elle était un refuge et une citadelle, mais façonnée en forme de piédestal, parce qu'elle portait le temple immortel où les hommes ont adoré le symbole de la raison souveraine et de l'idéale beauté.

Il faut monter à l'Acropole le lendemain du jour où l'on est arrivé à Athènes. On ne doit point faire ce pèlerinage avant d'avoir le corps reposé et l'esprit dispos. Mais, si l'on gravit la colline sainte par une claire matinée, à l'heure où le soleil enflamme les crêtes du Pentélique, ou bien vers la fin d'un beau jour, lorsque le couchant embrase les contours aigus de Salamine, on goûte une plénitude de satisfaction intellectuelle, de volupté morale, de joie

physique, que nul spectacle au monde ne peut donner au même degré. J'avoue que le Parthénon est le seul monument qui ne m'ait point donné de déception. Je me figurais Saint-Pierre de Rome moins boursouflé et moins emphatique, Sainte-Sophie moins lourde, moins contrefaite, moins embarrassée de contreforts chargés de soutenir sa grandeur ambitieuse et chancelante. Le temple de la Vierge victorieuse, de la jeune fille souverainement sage et parfaitement pure, ressemble aux êtres vivans qui ont atteint l'achèvement de leur organisation et l'épanouissement de leur force. Il se suffit à lui-même; il est robuste et charmant. Son accueil est souriant; son attitude est dégagée et libre. Hélas! les belles colonnes doriques, taillées dans ce marbre fin qui a la souplesse et la vie d'une chair délicate, ont été meurtries, à coups de canon, par un bombardement stupide, et les blessures sont encore ouvertes. Les dieux se sont enfuis des frontons martelés. La procession des Panathénées s'est trompée de route et a pris le chemin des pays barbares et froids.

N'importe, si ruiné, si délabré, si émietté qu'il soit, malgré ses trous béans, l'énorme lézarde qui l'a fendu en deux et qui a jeté à terre, dans un pêle-mêle de décombres, les colonnes écroulées et les chapiteaux brisés, le Parthénon reste la plus belle demeure que les hommes aient construite, pour y abriter l'effigie visible de Dieu. Il est l'idéal de la perfection logique. Jamais peut-être l'esprit humain n'a remporté sur le désordre des choses une plus belle victoire, que le jour où il a conçu cet équilibre stable, où il a atteint la beauté non par un furtif éclair d'imagination et de fantaisie, mais par l'effort de la pensée, la précision du calcul, par la splendeur de cette harmonie supérieure que les Grecs appelaient, d'un si beau mot, l'*eurythmie*. Il faut bien que tout cela soit vrai, puisqu'aucun homme, si humble qu'il soit, ne peut résister à l'impression d'apaisement et de clarté que l'on éprouve en face du Parthénon, et puisque tant de nobles esprits, dont quelques-uns sont partis de très loin vers ce doux pèlerinage, sont venus, comme M. Renan, faire leur « prière sur l'Acropole. »

Aucune gravure, aucun tableau, ne peuvent donner l'idée de cette merveille. Il faut admirer les temples de l'Acropole, dans le clair décor où ils ont fleuri, sous le chaud soleil qui a doré leurs marbres, sous le ciel en fête, qui baigne d'azur impalpable leurs colonnes et leurs frontons. Vers la fin du jour, les rayons obliques dorent de lueurs fauves la façade sévère du Parthénon; le temple d'Erechthée profile sur l'horizon vermeil ses hautes et minces colonnes ioniques, qui ressemblent à des tiges de fleur. Le temple de la Victoire-sans-ailes, si petit qu'on le prendrait presque pour une chapelle, brille comme une châsse, tout au bout de la terrasse et si près du

bord, qu'on a peur de la voir crouler dans les précipices. Peu à peu, le soleil descend dans le ciel enflammé, étoilant d'étincelles les maisons de Phalère et du Pirée, et posant sur les eaux du golfe Saronique de larges et aveuglantes splendeurs. Salamine, toute violette, flotte dans la pourpre et l'or. La côte de la Morée apparaît vaguement, dans le miroitement de la mer. La plaine de l'Attique se voile d'ombre, au pied du Parnès, qui bleuit lentement. Mais, du côté de l'Orient, l'Hymette, ample et large, est tout rose; n'essayez pas de retenir et de fixer cette nuance fugitive et changeante; maintenant, il est couleur de lilas, de mauve, de violette. Et les tons s'effacent, les couleurs s'amortissent, les reflets meurent... Le soleil s'éteint dans la fraîcheur des eaux.

Lorsqu'on redescend vers la ville, qui, à cette heure divine, allume timidement ses becs de gaz, comme si elle avait peur d'effaroucher les dieux qui ont fait le soleil si rayonnant et la lumière si belle, on se dit qu'aujourd'hui, comme aux temps antiques, Pallas-Athéna veille encore, tout armée, sur cette terre, et qu'il ne faut pas chercher ailleurs que sur la colline sacrée le génie et l'âme de la cité.

II.

Les Grecs ont bien fait de ne pas écouter les conseils prétendus « pratiques » de ceux qui les engageaient à établir leur capitale à Égine ou à Patras. Sur ce point, comme sur bien d'autres, les plus enthousiastes se sont trouvés les plus avisés, et l'idéalisme a prévalu sur la sagesse vulgaire des petits docteurs de la science politique. En dépit de toutes les belles dissertations qu'on leur fit entendre sur le mouvement des ports et des statistiques qu'on leur fit lire, ils se sont entêtés à vouloir installer derrière l'Acropole le palais du roi et le siège du gouvernement. Il ne faut pas chicaner, sur ses fiertés archéologiques, un peuple pour qui le présent n'est pas toujours clément, et qui s'en console en songeant à son passé : il n'est pas donné à tout le monde d'avoir reçu l'Acropole en héritage. Le vrai centre de l'hellénisme est à Athènes. L'Acropole est un rempart et une parure. L'empereur d'Allemagne, il y a quelque temps, lançait d'Athènes à Berlin des télégrammes lyriques que le château de Belgrade, le konak de Sofia ou la métropole de Bucharest ne lui auraient point inspirés. Derrière cette citadelle, où il n'y a ni murs, ni soldats, ni canons, les Athéniens sont mieux couverts que derrière une forteresse blindée. Il faudrait que l'esprit des nations modernes fût modifié du tout au tout, pour qu'une flotte se permît, comme celle de Morosini, de bombarder cette

égide. Comme l'a démontré récemment un illustre historien (1), il y a une religion qui n'a pas péri, et qui est plus vivace que jamais au cœur de l'humanité : c'est le culte d'Athènes.

Assurément, si l'on regarde avec quelque attention le mur intérieur du sanctuaire d'Athéna, on retrouve, en couleurs éteintes, sur un placage de plâtre effrité, les mains fluettes, la tête penchée et les grands yeux fixes de la Panaghia byzantine. Plus loin, dans une encoignure du temple, un petit escalier en spirale conduisait au balcon du minaret d'où l'iman appelait les croyans à la prière. Il n'y a pas bien longtemps, une tour vénitienne, carrée et nue, se dressait au beau milieu de l'Acropole ; on a bien fait de l'abattre, malgré les réclamations de quelques artistes, qui ne voulaient pas voir ce qu'il y avait de douloureux dans ce pittoresque. Si l'on parcourt les récits et les radotages des chroniqueurs byzantins, on voit que souvent ils oublient Athènes, ou qu'ils lui accordent à peine une mention du bout des lèvres. Malgré tout, l'histoire d'Athènes n'a jamais pu se réduire à la simple biographie d'un district local. Quelque chose vivait en elle, qui devait la sauver. Pendant les années d'esclavage et de honte qui ont failli faire la nuit sur ce pays, les plus misérables des raïas savaient obscurément qu'un jour, après la fuite des Barbares, les nations viendraient en foule contempler le chef-d'œuvre du génie grec, et que l'on verrait briller de nouveau, sur la montagne chère à Pallas, la clarté qui sauve, le signal attendu qui mène aux combats et aux triomphes de la liberté.

La nouvelle Athènes n'occupe pas exactement l'emplacement de l'ancienne. Elle allonge ses rues, étale ses places, disperse ses maisons neuves dans le large vallon qui se creuse entre l'Acropole et le Lycabète. Elle s'étend avec une incroyable rapidité. Lorsque Chateaubriand la visita, elle n'était qu'un petit hameau, opprimé par de gros pachas; Lamartine n'y trouva qu'un misérable village ; au temps d'Edmond About, le palais du roi était tout seul au milieu d'un champ de pierres, et semblait regarder au loin, d'un air assez mélancolique, les échafaudages des chantiers de construction ; maintenant, elle s'étend vers le bois d'oliviers et les flancs du Parnès, descend la petite vallée de l'Ilissus, cerne l'arc de triomphe d'Hadrien, envahit l'Anchesme, s'engage sur les routes de Kephissia et de Patissia, et grimpe joyeusement aux pentes abruptes du Lycabète. Elle est claire et gaie, et si elle n'était pas si dénuée de feuillages et d'ombre, elle ferait penser à Nice ou à Menton. Lorsqu'on la regarde du haut du belvédère de l'Acropole, on est frappé par l'éclat aveuglant de ses façades de marbre, auxquelles les

(1) Ferdinand Gregorovius, *Athènes au moyen âge,* 2 vol. Stuttgart, 1889.

carrières, toujours ouvertes, du Pentélique, suffisent encore; et sa nudité coquette manquerait tout à fait de couleur locale, si la coupole de la métropole et le dôme vert de Sainte-Irène ne nous avertissaient que nous avons devant nous une cité byzantine. Pour la voir dans toute sa grâce, il faut monter, à la fin de la nuit, à une petite chapelle de Saint-George qui termine le Lycabète, comme une pierre de faîte, et attendre là, pendant que le pappas dit sa première messe, que le soleil se lève. Soudain, au-dessus du Pentélique, une mince bande rose avive la pâleur du ciel. La masse bleuâtre de l'Hymette, encore endormie, s'éclaire peu à peu. Une lueur blême s'épand sur la ville blanche. Des coqs chantent. Dans les casernes, la diane sonne. La mer, le long des côtes fauves et dentelées, se délivre lentement de l'ombre et s'éveille au souffle du matin. Puis l'orient prend une couleur plus intense, une ardeur plus enflammée. Le Pentélique est nimbé d'une radieuse auréole. Il se détache, comme un immense fronton, sur un fond d'or. La bande vermeille s'étend, démesurée. La mer se colore de violet. Le ciel, au-dessus de l'Egaléon, s'illumine d'irradiations roses... Puis, au milieu de la ville silencieuse, où de rares promeneurs, déjà éveillés, passent, de loin en loin, comme des ombres, parmi les maisons dont les fenêtres sont closes comme des yeux assoupis, l'Acropole resplendit, isolée et superbe, dans une gloire d'or...

Lorsqu'on flâne au hasard, à travers la ville, on est tenté, tout d'abord, de trouver les rues trop droites, les trottoirs trop réguliers, les boulevards trop larges, les maisons plates, banales ou gauchement emphatiques. En effet, la rue d'Hermès et la rue d'Éole sont deux corridors qui se coupent à angle droit; le boulevard du Stade, le boulevard de l'Université et le boulevard de l'Académie ressemblent assez à trois routes départementales, peu distantes et impitoyablement parallèles. Le palais du roi est rectangulaire, criblé de petites fenêtres, déplorablement semblable à un hôpital ou à une caserne : le roi George, qui est un homme de goût, ne l'aurait sûrement pas fait bâtir dans ce style qui mettait en joie l'âme bavaroise d'Othon, son prédécesseur. La place de la Constitution est, pendant six mois de l'année, un Sahara. La place de la Concorde est un désert planté d'arbres chétifs et maigres. L'aspect de beaucoup de maisons et de la plupart des monumens rappelle le temps où une nuée d'architectes allemands s'abattit sur la Grèce et voulut faire d'Athènes une contrefaçon de Munich (1). Et pourtant, telle qu'elle

(1) Heureusement, un architecte français, M. Troump, s'est établi à Athènes depuis quelques années. Il a construit plusieurs maisons dont les voyageurs remarquent aisément, parmi les colonnades bavaroises, l'élégance et le bon goût.

est, cette ville est charmante, de jour en jour plus douce et plus chère, comme ces femmes que l'on est tenté d'abord de ne point voir, et que l'on aime davantage à mesure qu'on les connaît mieux. Pour ma part, je l'ai aimée de toute mon âme. Trois années d'intimité n'ont pas éteint son charme ni découragé ma fidélité. Beulé pleurait lorsqu'il la quitta ; soyez assuré que, depuis ce temps, beaucoup de ses cadets ont fait comme lui.

Je l'ai vue de toutes les façons, à l'ombre et au soleil, en plein jour et au clair de lune, les dimanches et les jours de fête, calme ou légèrement frondeuse, en temps ordinaire et pendant les fièvres des élections : je l'ai toujours trouvée avenante et aimable, sauf sous la pluie, qui habille de grisailles humides les maisons attristées et fait couler des ruisseaux de boue dans le lit étroit de l'Ilissus.

Au printemps, c'est-à-dire dès le milieu du mois de février, si le terrible Vorias (vent du nord) n'apporte pas du fond des Balkans des bouffées froides, il est doux de se promener, le matin, par les rues, sans penser à rien. Dans ce pays, qui est la terre promise des flâneurs, on peut se livrer à une oisiveté obstinée, sans risquer de trouver, dans l'inaction, un seul moment de langueur ou d'ennui. On se sent alerte et bien portant, peu disposé au travail, mais enclin à une activité éveillée et amusée. Il vous vient à l'esprit des idées drôles, vives, spirituelles, mais on se couperait la main plutôt que de les écrire. Le labeur serait une injure au ciel, à l'air rafraîchissant et parfumé, à la gaîté et à l'insouciance éparses dans les choses.

L'ouverture du printemps et les premières journées de soleil apaisent notablement la fureur politique, détendent les esprits, disposent à une souriante philosophie les plus fougueux énergumènes du gouvernement et de l'opposition. Tandis que Paris est encore noyé de pluies et de brumes, et que l'Angleterre est une petite Sibérie, l'Attique se revêt de verdures printanières. L'horizon de collines et de montagnes flotte dans une lumière diffuse qui accuse les creux et fait saillir les reliefs. La plaine d'Athènes est privilégiée. Son printemps avance sur celui des autres provinces. Pendant que le Cyllène est encore encapuchonné de nuages, chaque soir, le soleil met une traînée d'or sur les pentes du Parnès, encore poudrées, par places, d'une mince couche de neige. Ce n'est plus l'hiver, ce n'est pas encore le printemps ; c'est une saison ambiguë et très douce, une charmante hésitation du soleil qui s'essaie, l'éveil encore indécis des floraisons nouvelles. On se sent invité, malgré soi, à la promenade et à la flânerie : les plus récalcitrans ne résistent pas à ces avances ; l'idée seule de travailler devant une table, ou de haranguer des hommes assemblés, devient

intolérable. A part quelques impénitens, qui ne peuvent s'arracher aux colonnes de l'*Acropolis* ou de l'*Éphiméris*, les plus enragés de politique fuient les cafés, vont prendre l'air, et perdent, dans les plaisirs champêtres, l'âcreté de leur humeur. Nul ne peut se soustraire au charme subtil de ces journées tièdes, dont notre « beau temps » ne donne pas l'idée. C'est quelque chose de très particulier, dont l'analyse est impossible. Cela ne ressemble point à l'amollissante langueur qui vous endort à Constantinople et à Smyrne. C'est un sentiment de vif bien-être qui aiguise les perceptions agréables et les rend plus nettes, qui vous engage à l'inaction remuante et loquace, à l'allégresse, à l'optimisme indulgent. Tout le monde a l'air joyeux et l'âme en fête. A l'agora et dans les boutiques, les marchandages se font sur un ton vif et enjoué. Les querelles mêmes tournent en plaisanterie, et l'expression des plus violentes colères finit en développemens de rhétorique amusante.

Il faut se hâter de jouir de ce moment incomparable. La voie sacrée d'Éleusis est parfumée de lavandes et empourprée d'anémones où se posent des grappes d'abeilles; l'acropole est toute fleurie d'asphodèles, de thym, de sauge. C'est le moment de s'épanouir à l'aise, dans le contentement de toutes choses. Et il faut si peu pour contenter un Palikare! M. Renan a marqué, en quelques pages pénétrantes (1), l'heureuse philosophie de cette race, la sobriété de ses joies, son humeur facilement égayée. Il est facile de vérifier, chaque jour, l'exactitude de ce portrait. Les bombances de nos ouvriers, leurs ébattemens les jours de paie, ne vont pas sans agitation et sans une certaine apparence d'effort. La plupart des étrangers qui s'établissent à Athènes ne savent comment passer leurs soirées : de fait, le tapage des cafés-concerts, le tumulte des bals publics, les flonflons des alcazars et des casinos manquent presque totalement dans cette ville, où il y a pourtant des ouvriers, des soldats et des étudians. C'est que les Grecs n'ont nullement besoin de ces accessoires : ils ont le grand art de faire du plaisir avec rien. Ils ont une façon de s'amuser, à la fois très calme et très remuante, qui est toujours un sujet d'étonnement pour le voyageur. Ils perdent rarement la claire conscience de leurs actes, la possession d'eux-mêmes et leur sang-froid. Ils ont à la fois beaucoup de verve et beaucoup de flegme. On n'imagine pas combien les dimanches athéniens sont paisibles auprès des nôtres. Des familles de boutiquiers marchent très posément, pendant de longues heures, sur les trottoirs du boulevard du Stade ou dans les solitudes de la place de la Constitution (*platia tou Syntagmatos*), autour de l'estrade où la musique militaire jette aux quatre vents

(1) Ernest Renan, *Saint Paul*, p. 202.

des fanfares d'opérette-bouffe. La mère a quitté le mouchoir de tous les jours, et arbore crânement le tarbouch à gland d'or, posé sur l'oreille et rouge comme un coquelicot. Le père, soigneusement rasé et brossé, oublieux de sa boutique de bakal ou de son γραφεῖον d'employé, salue ses nombreuses connaissances d'un *kalimèra* (bonjour), joyeusement donné. Jouir du beau temps, et se montrer, tout le bonheur des Grecs est là. Rester chez soi, quand on n'y est pas forcé par la pluie ou par le soleil, est un signe de deuil ou une marque d'infortune. Un marchand grec ruiné disait un jour à un Français : « Nous étions autrefois parmi les archontes, maintenant, nous sommes pauvres, je n'ose plus me montrer ni parler à personne. »

Les gens modestes, ouvriers endimanchés, matelots en permission, commis échappés du comptoir, vont s'asseoir à mi-côte sur le Lycabète, et chantent, toute la journée, avec des intonations très nasales, d'interminables et monotones cantilènes. Les plus raffinés se mettent à douze pour acheter un agneau, vont le faire rôtir en plein champ, à Kephissia ou à Ambélokipi, le mangent, en l'arrosant de vin résiné, et reviennent, le soir, en se promettant de recommencer l'année prochaine. Éviter autant que possible le poids du temps, faire que les heures soient faciles et légères, c'est pour eux le but de l'existence. Souvent, quand vous causez avec un homme du peuple, et que vous lui demandez la raison de tel ou tel amusement, il vous répond, en clignant de l'œil : Ἐ, περναϊ ἡ ὥρα. (Eh! l'heure passe.) Leur paresse affairée est juste l'opposé de l'apathie sommeillante des Turcs. Ils ne fuient pas précisément le labeur, surtout quand il est facile et bien rétribué ; mais ils le cherchent sans passion et l'oublient sans regret. Là-bas, les ouvriers sans travail ne récriminent pas, au contraire. Un de mes amis avait embauché quelques ouvriers à la journée pour une besogne qui demandait à peu près une semaine de travail. Au bout de trois ou quatre jours, ces bonnes gens l'abordent respectueusement, et lui disent : « Nous avons maintenant gagné de quoi vivre pendant un mois, nous voulons nous en aller. » Comme leur pays de montagnes exquises et nues, ces grands enfans semblent dédaigneux de produire. Leur langue désigne le travail par le mot δουλιά, qui veut dire *servitude*.

Au printemps, ainsi que pendant l'automne, le monde élégant se promène, de dix heures à midi, aux environs du palais du roi. Vers dix heures, le poste qui veille aux portes de ce palais est relevé par la garde montante. Une section en armes et une musique vont chercher le drapeau chez le commandant de place, boulevard du Stade, devant la chambre des députés. Dès que le porte-drapeau apparaît dans l'embrasure de la porte, on entend le commandement : Παρου-

σιάζετε άρμ! (Présentez armes!) Les cuivres éclatent, la grosse caisse tonne, pour saluer l'étendard de Saint-George, à croix d'argent sur champ d'azur. Par file à droite! En avant, marche! Et la foule, entraînée par d'allègres cadences, emboîte le pas aux petits fantassins bleus, dont quelques-uns, surtout aux derniers rangs, négligent l'alignement avec un dédain qui sent son Palikare d'une lieue. D'ordinaire, après cette cérémonie quotidienne, la musique joue des airs sous les fenêtres du roi. C'est l'occasion d'un petit rassemblement: les institutrices et les bonnes arrêtent leurs troupeaux d'enfans; des soldats en corvée posent un instant, sur le sable, leurs gamelles ou leurs marmites; de vieux Moréates en fustanelle écoutent, d'un air attentif, ces accords d'une musique inconnue, et des promeneurs innocens, qui ont des figures de pirates, suivent, d'un involontaire mouvement de tête, les rythmes de la *Mascotte* ou de *Madame Angot*.

A ce moment, la rue d'Hermès est animée et bruyante. C'est l'heure où les Athéniennes élégantes vont faire leurs emplettes dans des magasins qui sont, autant que cela est possible, des réductions minuscules du Louvre ou du Bon Marché. Les boutiques les plus alléchantes ont des enseignes moitié mythologiques, moitié modernes, qui font d'ordinaire la joie des hellénistes fraîchement débarqués. Les marchands de nouveautés se sont donné une peine infinie pour traduire en un grec suffisamment élégant la langue spéciale des prospectus et des commis-voyageurs. Lorsque les Athéniennes cessèrent de porter leur costume national, qui consistait en une chemise et quelques sequins, on se trouva en présence d'une grosse difficulté. Le patriotisme chatouilleux des Palikares ne leur permettant pas d'accepter, du moins officiellement, les mots d'une langue étrangère, il fallut donner des noms à toutes les menues pièces de ce costume informe, qui fut inventé, en Occident, par la pruderie et par le froid, et dont l'Orient adopta, sans mesure, les servitudes et les complications. Les philologues se mirent à la besogne. Pour la première fois de sa vie, le thème grec devint amusant et frivole. Le corset, dès qu'il fit son apparition sur les côtes de la mer Égée, fut appelé στηθόδεσμος, littéralement *le lien de la poitrine;* le pantalon fut nommé περισκελίς, mot à mot, *ce qui se met autour de la jambe*. Les hellénistes, peu habitués à ces divertissemens, riaient, derrière leurs lunettes, de ces admirables trouvailles. Toutefois, les Athéniennes se servent rarement de ces mots, qui leur semblent trop longs et trop savans. Elles disent de préférence τὸ κορσέ, τὸ πανταλόνι, τὸ μαντώ. Les lettrés d'Athènes ont dû renoncer à leurs traductions libres, et quelques personnes ont regretté leurs transparentes périphrases.

Le peuple et les gens qui ne sont pas riches, c'est-à-dire les trois

quarts de l'aristocratie locale, fréquentent assez peu les magasins parisiens de la rue d'Hermès et restent fidèles à l'agora. Ils y passent toute leur matinée à acheter un peu et à causer beaucoup. L'agora est un enchevêtrement de ruelles tortueuses et étroites, bordées de boutiques où les objets les plus divers se mêlent et se bousculent sous de larges auvens. Ce marché ressemble, par sa disposition extérieure, au bazar turc, qui d'ailleurs n'est pas une invention des Osmanlis, et qui est commun à tout l'Orient, depuis Bagdad jusqu'aux bouches de Cattaro, et depuis Homère jusqu'au sultan Abdul-Hamid. L'Oriental, excepté lorsqu'il veut, à tout prix, copier les coutumes « européennes, » n'aime pas à débiter sa marchandise dans sa maison. Le magasin, tel que nous le comprenons, communiquant de plain-pied avec le domicile, et laissant entrevoir, dans la pénombre de l'arrière-boutique, l'alcôve conjugale, la batterie de cuisine, la table de famille et le piano de mademoiselle, est un spectacle que l'on chercherait vainement à Athènes, à Smyrne ou à Constantinople. La boutique où l'on fait le négoce et le change est presque toujours distincte de la maison où l'on vit loin des regards indiscrets. L'Oriental, qu'il soit Grec ou Turc, cache volontiers sa vie privée. Les marchands de l'agora, qui se conforment encore aux vieilles mœurs, quittent, le matin, leurs petites maisons des faubourgs et n'y retournent que le soir, après avoir fermé leurs volets. Ils sont assis, toute la journée, derrière leurs poissons, leurs légumes, leurs fruits ou leurs cuirs, s'interpellant gaîment les uns les autres, discutant avec les acheteurs, clignant de l'œil d'un air malin.

L'agora d'Athènes n'est pas pittoresque. Là, comme partout en Grèce, la turquerie a été impitoyablement chassée par le patriotisme jaloux des Hellènes. Point de ces vieux marchands de tapis, dont le nez s'allonge, sous le haut turban, et qui rêvent, graves et silencieux comme le calife Omar, dans l'ombre humide du bazar de Smyrne. Point de ces vestes brodées d'or, dont les manches flottent au vent avec des gestes étranges. Point de ces parfums capiteux et inquiétans qui versent leur ivresse compliquée aux visiteurs du *missir-tcharchi* de Constantinople, et évoquent soudain, dans une lointaine vision, des bouts de déserts et des profils de palmiers, des coins de forêts vierges, regorgeantes de sève et de vie, des fleurs superbes, des grappes de fruits rouges, becquetés par des oiseaux aux ailes diaprées, ou bien des scènes de harem, dans quelque ville inconnue de la Perse ou du Béloutchistan, où des femmes aux robes lâches traînent leurs babouches indolentes sur les dessins des tapis lourds. Les Grecs n'aiment point à se griser, sans raison, d'encens, de myrrhe et de cinname. Ils ont peu de

goût pour l'arome troublant des plantes méchantes que gonfle la sève trop forte des flores torrides. Ils préfèrent la saine odeur de l'ail, et, les jours de fête, ils répandent volontiers, sur leurs cheveux, les pommades et les cosmétiques imaginés par l'esprit inventif des Occidentaux.

Les broderies et les soutaches du costume national deviennent de plus en plus rares chez les tailleurs de l'agora. Il faut aller au bazar d'Argos ou de Tripolitza, si l'on veut acheter à bon compte le coquet et joli costume que les montagnards d'Albanie ont légué aux Grecs modernes : la calotte rouge, savamment repliée, du côté droit, par un gros gland de laine bleue qui bat sur l'oreille ; l'étroit gilet qui emprisonne, comme un corselet de guêpe, le buste mince des Klephtes ; la veste très courte, dont les manches flottantes sont galonnées d'entrelacs savans ; enfin la fameuse *fustanelle* blanche, dont les plis tuyautés font plusieurs fois le tour de la taille et se superposent les uns aux autres, de façon à former une espèce de jupe bouffante et feuilletée. La mode, qui respecte à peu près les formes immuables du gilet et de la veste, modifie très souvent la coupe de la fustanelle. Au temps du roi Othon, on la portait longue et lourde. Aujourd'hui, elle est courte et légère ; et, parfois les Hellènes, aux jambes nerveuses et agiles, ont l'air d'être échappés d'un corps de ballet.

Pour être tout à fait remarqué des belles filles de Mégare, il ne suffit pas d'avoir une belle fustanelle : il faut avoir aussi de beaux *tsarouks*. Les tsarouks sont des souliers rouges, découverts, sans talons, et terminés, comme les souliers des Chinois, par un bec recourbé ; mais, sur ce bec, la fantaisie des Palikares pique une houppette de laine bleue ou rouge, qui tremble à chaque pas. Les tsarouks sont en cuir souple : cette chaussure est excellente pour la marche en montagne : elle s'accroche aux cailloux, se moule sur l'aspérité des roches, se colle à l'herbe rase, et ne fait pas de bruit. Les brigands, les réfractaires et les contrebandiers le savent bien. Mettez donc, à la poursuite de pareils mocassins, les bottes de la gendarmerie!

Il y a beaucoup de tsarouks au bazar d'Athènes. Les touristes en achètent souvent, parce que ces souliers, si commodes pour les aventuriers, sont aussi, pour les gens sédentaires, des pantoufles inusables et, par-dessus le marché, très exotiques. La rue des cordonniers est une des plus fréquentées de l'agora, et la seule qui soit un peu bariolée. Les tsarouks sont accrochés, en lourdes grappes, aux montans de bois qui soutiennent le toit des boutiques. Le *mastoris* (patron) tire son alène et tape son cuir, tout en échangeant, avec son ouvrier, des vues sur la politique. D'ordinaire, il ne se borne pas à fabriquer des chaussures, et

façonne, avec le cuir, toutes sortes de jolies choses : des bourses dont les Athéniens seuls, à ce qu'ils disent, possèdent le secret, et qui permettent aux Grecs, exilés sur la terre étrangère, de se reconnaître mutuellement, comme à un mystérieux signe de franc-maçonnerie ; des guêtres, des sacs, et surtout ces ceintures artistement travaillées, que les bergers d'Arcadie ne débouclent jamais une fois qu'ils les ont serrées autour de leur taille, où ils mettent tout ce qu'ils possèdent, depuis leurs paquets de tabac jusqu'aux souvenirs de leurs belles amies, et qui leur servent à la fois de sangles et de coffres-forts.

Le marché aux poissons reçoit, chaque jour, la visite de tous les cuisiniers et de toutes les bonnes d'Athènes. Il y a quelques années, l'usage admettait que l'on allât, en personne, faire ses provisions de bouche. On voyait des ministres disputer à des députés de l'opposition, les rougets à bon marché, et même les *octapodes*, petites pieuvres qui ressemblent à de grosses araignées, que les gamins de Phalère pêchent sous les roches et tapent sur les pierres jusqu'à ce qu'elles cessent de grouiller, et dont la chair flasque est très recherchée par les Palikares. Ces mœurs innocentes ont disparu. Les personnes qui croient appartenir à la « société » athénienne aiment mieux se priver d'un plat que d'aller le chercher elles-mêmes. On déjeune d'une assiette d'olives, on dîne d'un morceau de fromage ; on vit d'eau claire et de vanité ; mais on est salué, sur le Stade, par des secrétaires de légation.

III.

A mesure que la saison s'avance, les heures où l'on peut sortir et se donner quelque divertissement deviennent de plus en plus matinales et de plus en plus tardives. Dès la fin du mois de mai, le terrible soleil, dardant à pic sur le sable, commence à faire le vide dans les rues et sur les places. Les arbres des boulevards trop larges sont blancs de poussière. Au mois de juin, la dorure des collines commence à sentir le roussi. Au mois de juillet (que Pallas Athéna, déesse aux yeux glauques, me pardonne ce blasphème !), l'Attique ressemble assez bien au fond d'une poêle chauffée à blanc. Le ciel est horriblement pur et serein. Il faut se lever à quatre heures du matin, avec le jour, si l'on veut respirer un peu de fraîcheur. A dix heures, la ville est aveuglée de soleil, et assoupie. Les trottoirs blancs réverbèrent une lumière féroce. Le long des maisons, closes et mornes, sur une mince bande d'ombre, les ouvriers et les philosophes font la sieste. Les gens sont pâmés comme des poissons sur la paille. Quand le carillon de midi vibre dans l'air chaud, l'engourdissement est universel.

On ne voit dans les rues, suivant un proverbe levantin, « que des chiens et des Français ». Quelques groupes singuliers se promènent avec assez d'aisance dans cette fournaise : ce sont des ingénieurs français, des archéologues de l'École française, des officiers de marine en station au Pirée, et qui bravent l'insolation, l'apoplexie et l'ophtalmie. L'Athénien, à travers ses persiennes, regarde ces hommes du nord, et, rageur, retombe sur le lit de torture où les moustiques le harcèlent.

Pour ceux qui ne craignent pas la chaleur et qui ont, pour le soleil, des tendresses de lézard, c'est une occasion de circuler à l'aise dans les tramways vides, dont les chevaux sont coiffés d'oreillères blanches, et pour admirer l'Hymette ou le Corydalle dans leur brûlante stérilité. Si vous avez le courage de descendre au Pirée dans le train désert qui continue sa route uniquement pour obéir aux règlemens, vous ne regretterez point votre peine : l'eau bleue, luisante, chatoie et scintille. Les voiliers et les canots, amarrés au quai, alignés comme des soldats en bataille, dorment dans la grande torpeur torride. Pas d'herbe. Des collines jaunes, des rochers jaunes, d'un éclat dur. La côte, brûlée et pelée, semble reposer sur un dallage de lapis. Les dernières pentes du Corydalle, baignées d'une lumière poudroyante, avec, dans les creux, des lacs d'ombre bleuâtre, arrondissent leurs croupes fauves sur le bleu profond du ciel. Les rades bleues s'enfoncent dans les terres sèches. Au-delà du port, à l'horizon de flamme, le long des rochers de Salamine une frange d'écume resplendit ; et, tout autour de la grande île, des îlots étincellent, ainsi qu'un collier de topazes égrené lentement dans la splendeur des flots.

Partout, une aridité rayonnante, aromatique et merveilleuse. Tout nage dans la clarté. Des pierres, de l'eau, cela suffit au soleil pour évoquer cette féerie, unique au monde. Cela est trop éclatant ; on est ébloui, presque blessé ; on y voit trop clair ; on est tenté de fermer les yeux. Ces couleurs et ces lignes entrent trop vivement dans l'esprit, s'y implantent d'une façon trop impérieuse et trop brusque. Cette ardeur est trop forte pour notre vision, habituée aux lignes molles et au charme flottant du paysage natal.

Les Athéniens attendent, pour sortir de leur repos, que ce décor soit un peu éteint. Vers six heures, les rues commencent à se peupler. On étouffe moins. On peut essayer de faire quelques pas, sans risquer de tomber raide. L'ombre des maisons et des arbres s'allonge sur le Stade et attiédit les rues, chauffées depuis le matin. Des soldats, fantassins en tunique bleue, cavaliers en dolman vert soutaché de blanc, efzones en costume national, promènent sur les trottoirs leur désœuvrement et leurs causeries. Les officiers sont rasés de frais, serrés et sanglés dans des vestes de toile blanche, qui

collent comme des jerseys. Les jeunes sous-lieutenans, nouvellement sortis de l'école des Évelpides, font sonner leurs sabres et portent fièrement leurs képis galonnés d'or. Les vieux colonels à moustaches grises sont moins allègres et s'affaissent un peu, sous les galons passés de leurs képis avachis. Sur le boulevard de l'Académie, au-dessus duquel le Lycabète avive, dans l'air lucide, avec une netteté d'aquarelle, le relief de ses arêtes et l'éclat de ses couleurs, des domestiques, des ordonnances, promènent des chevaux qui s'ébrouent et se cabrent avec un bruit de gourmettes. Des bonnes, des institutrices conduisent des bandes d'enfans. Les voitures d'arrosage soulèvent la poussière, sous prétexte de l'abattre, et croisent les petits tramways, dont les banquettes se sont peuplées d'hommes et de femmes, qu'on voit passer de profil, dans le flottement des rideaux de toile grise. Les grands landaus qui servent de voitures de place passent, au trot allongé de leurs chevaux maigres. Les cochers, pour écarter les maladroits qui ne se rangent pas assez vite, crient, de toute la force de leurs poumons : Ἐμβρός ! Ἐμβρός ! (En avant ! En avant !) Rue d'Hermès, les magasins s'ouvrent ; les vitrines étalent les élégances parisiennes de l'an passé ; les boutiquiers, en bras de chemise, les yeux alourdis par la longue sieste sur le comptoir, respirent au seuil de leurs portes.

Devant les blancheurs criardes du palais, autour des wagons du tramway de Phalère, il y a un rassemblement. Ce sont les « baigneurs » de Phalère, qui s'apprêtent à partir. Beaucoup de femmes en toilettes claires. Quelques beaux visages, d'un teint mat, illuminés par de grands yeux noirs, se détachent en vigueur sur des ombrelles rouges... Sous les tissus légers et clairs, on sent le riche contour des formes ; les plis des robes tombent légèrement sur la cambrure des pieds, laissant voir le bout des bas bien tirés, au-dessus des fines chaussures. Tout ce monde porte des sacs, ou de simples courroies, enserrant des serviettes-éponges destinées au bain. De petits camelots, hérissés et éveillés, courent, de côté et d'autre, offrant aux beaux messieurs et aux belles dames, des liasses de journaux, des pistaches, des raisins. De toutes parts, on entend leurs voix grêles : Παλιγγενεσία ! ...ἄρμυρα φιστίκια... δροσερά σταφύλια...

Place de la Constitution, des gens attablés boivent des cafés, des glaces, des limonades. Les garçons, hélés à droite et à gauche, vont de table en table, sans grand empressement, affairés et légèrement ironiques. Des orchestres en plein vent jouent des valses allemandes ou des opérettes françaises. Et toujours la voix grêle des petits marchands de journaux : Παλιγγενεσία ! Παλιγγενεσία !

A mesure que la nuit approche, une gaîté se répand sur la ville. La douceur du couchant fait ouvrir les persiennes. Des gens

paraissent aux fenêtres, aux balcons, aux terrasses. Un murmure de voix monte : cris de marchands, voix aiguës d'enfans qui s'amusent, échos assourdis de conversations lointaines, rumeurs confuses. On va lentement, sous la verdure fraîche et les petites grappes rouges des poivriers du boulevard Amélie, le long du Jardin du Roi, jusqu'aux colonnes de Jupiter olympien. C'est là qu'aboutit chaque soir, en été, la procession des jolies Athéniennes, des gommeux guindés, trop haut perchés sur leurs faux-cols, des officiers séducteurs, des institutrices coquettes, des mères de famille graves, qui gouvernent de l'œil de grandes fillettes aux épaules étroites. Les voitures d'arrosage passent et repassent, soulevant derrière elles des nuages de poussière. Sur toute cette agitation du soir, où se trahit encore, dans la mollesse des allures, la lassitude des chaudes journées, le ciel étend son azur assombri. Les statues qui couronnent la maison Schliemann dessinent, dans l'air, des gestes nobles et des poses académiques. Les dorures des frises de l'Université luisent vivement, et paraissent presque jolies, sous les clartés obliques des derniers rayons. Le Parthénon, sur sa roche tailladée et fauve, dresse, dans un nimbe embrasé, le délabrement superbe de ses colonnes. La langue populaire désigne le coucher du soleil par ces mots : Βασιλεῦμα τοῦ ἡλίου. Il est impossible de traduire cette expression, qui évoque l'idée d'une pourpre royale et d'un déclin triomphant, et qui a dû éclore sous le ciel d'Orient à l'heure où le soleil descend lentement, comme un vaste incendie, derrière le rempart violet des sommets lointains.

A ce moment, une fraîcheur subite tombe du ciel, éveillant des frissons dans le dos des Athéniens qui n'ont pas de pardessus et des Athéniennes qui ont oublié leur manteau. L'heure de l'extase pourrait être, pour les poètes imprudens, l'heure de la fièvre. Sur les boues de l'Ilissus flottent des essaims de microbes, mille fois plus redoutables que les oiseaux sinistres du lac Stymphale. Si l'on a soin d'écarter leur influence par des précautions hygiéniques, on peut choisir, sans crainte, selon ses goûts et ses moyens, entre les divers plaisirs qu'offrent, en été, les nuits attiques : une promenade sur la plage de Phalère, une excursion à Kephissia, ou, plus simplement, une glace au café d'Europe ou des bocks à la brasserie Hébé.

Phalère n'était, il y a quelques années, qu'une grève déserte. C'est maintenant une petite ville très présentable et une fort aimable station de bains, bien que les deux sexes y soient parqués sévèrement dans de maussades piscines et séparés par des barrières de planches dont la police éloigne sans pitié les nageurs et les nageuses qui voudraient les franchir. La mer est bornée, d'une part, par les falaises qui enserrent le petit

port de Zéa; de l'autre côté, l'Hymette allonge sa colossale silhouette. On voit que peu de villes d'eaux sont encadrées dans un pareil décor et illustrées par d'aussi beaux noms. Quand la lune apparaît au-dessus de l'Hymette, la rade s'argente de reflets mouvans, et réfléchit, dans ses claires profondeurs, l'assemblée des étoiles. La plage, éclairée par un cordon de lampes électriques, est occupée par de grands hôtels assez disgracieux. Tous les soirs, la société élégante dîne, en plein air, au bord de l'eau. On flirte, on bavarde, on médit passablement à Phalère. Les officiers font des effets de torse, de mollets, d'éperons et de sabre pour les Athéniennes, serrées dans des étuis d'étoffes claires; et, vraiment, ils ont raison, car on ne saurait trop se donner de peine pour faire rire ces gracieux visages et ces yeux étincelans.

Kephissia est une retraite plus calme et moins mondaine. La joie de la mer manque à ce paysage assez agréable. C'est un coin de verdure, une oasis d'ombrages et d'eaux vives. On y a naturellement bâti un hôtel, symbole inévitable de la civilisation. Les gens pratiques, qui veulent avant tout du recueillement, de la tranquillité et de la discrétion, s'accommodent volontiers de ce séjour, propice aux escapades des Athéniens rangés.

Lorsqu'on revient, dans la nuit bleue, par le dernier tramway, qu'emplit un gazouillement de voix fraîches, on est tout surpris de trouver la ville encore éveillée. La place de la Constitution est encore couverte de tables à travers lesquelles circulent des garçons nonchalans. Les Athéniens sont des piliers de café, et cependant ils boivent peu. Ils laissent les Européens s'empiffrer, à la brasserie Hébé, de bière, d'œufs durs et de jambon. Si, par hasard, ils les imitent, c'est simplement par orgueil national, et ils se donnent des indigestions par amour-propre. Mais le plaisir suprême de ce peuple sobre, c'est de parler politique autour d'un verre d'eau, depuis neuf heures du soir jusqu'à trois heures du matin.

Cette vie en plein air, si conforme aux traditions de la république athénienne, dure jusqu'au jour où la brise fraîchit et où le vent du nord fait vaciller sur leurs tiges, parmi des rafales de poussière et les embruns de la mer méchante, les lampes électriques de Phalère. Au commencement de novembre, on est obligé de passer quelques heures par jour chez soi; au mois de décembre, le temps est encore joli, égayé de soleil, avec tout juste assez de vent pour rappeler aux hommes qu'on est en hiver; mais les soirées sont déjà froides, et l'on reste volontiers au coin de la cheminée où flambe un feu clair de bois d'olivier. Aux approches du mois de janvier, les gros nuages s'amoncellent sur les montagnes attristées. Les journaux annoncent que les grands personnages d'Athènes

sont « rentrés d'Europe, » la vie sociale commence, et les gens riches lancent les premières invitations pour les bals de la saison.

La société athénienne se compose principalement de diplomates de tous pays. Le corps diplomatique, ou, comme on dit là-bas, τὸ διπλωματικὸν σῶμα, exerce sur le peuple grec un ascendant irrésistible, dont les motifs sont aisés à deviner. D'abord les Hellènes se figurent que, pour réussir dans la « carrière, » il est nécessaire d'être très rusé ; et ils ne seraient pas dignes d'être appelés descendans d'Ulysse s'ils n'avaient pas un grand respect pour des gens qui se flattent de connaître les paroles mielleuses et les détours secrets par où l'on trompe les autres hommes. Ensuite, ils croient que les nations choisissent toujours leurs représentans parmi les personnages les plus riches, les plus intelligens, les plus vertueux, parmi ceux qui sont appelés à bon droit les princes du peuple. Ils s'imaginent que la valise diplomatique et l'âme des secrétaires et attachés ne renferment que des affaires d'État. Aussi la secrète ambition de toutes les jeunes filles d'Athènes est d'unir leur destinée à celle de ces hommes, à la fois solennels et sourians, dont les habits sont étincelans de broderies et constellés de décorations. Un rêve inoui de grandeurs surhumaines, de voyages en *sleeping-car*, de promenades en voiture, de bals sans fin et de cotillons ininterrompus, éblouit ces folles et enfantines cervelles, à la vue de ces dignitaires chamarrés et graves, dont la vie se passe à dîner en ville et à faire la révérence devant les rois. Plusieurs Athéniennes, de grande beauté, ont déjà réalisé ce songe d'une nuit d'hiver. Je connais des ministres plénipotentiaires dont la froideur professionnelle s'est attiédie au contact d'une grâce souple et maligne et dont le flegme a cédé au prestige insolent des yeux épanouis. Il n'est pas rare de voir, dans les capitales, petites ou grandes, des filles de Palikares, qui ont échangé la « liberté sur la montagne » contre une volière dorée et qui sont devenues baronnes autrichiennes, princesses polonaises ou marquises espagnoles. Les mauvaises langues prétendent que ces mariages de vanité ne sont point solides, que le lendemain des noces est parfois décevant et triste, que ces jolis oiseaux, une fois dépaysés, deviennent insupportables, qu'ils veulent s'enfuir à tire-d'aile vers le pays natal, que la vulgarité du pot-au-feu répugne à leur fantaisie, que ces houris adorables deviennent tout à coup d'impitoyables jurisconsultes et se souviennent que le divorce est inscrit, à une place d'honneur, dans la législation des Hellènes. Après tout, les moralistes moroses auront beau déclamer et médire ; la plus belle fille du monde, même à Athènes, ne peut donner que ce qu'elle a. Faut-il en vouloir à ces exquises poupées si elles ne possèdent au

monde que le parfum capiteux de leurs cheveux lourds et l'étincelle qui tremble au fond de leurs prunelles ardentes?

En tout cas, leur beauté un peu sauvage, leur grâce à la fois provocante et farouche sont dignes de l'antique réputation de la race et l'on comprend qu'elles aient affolé beaucoup d'esprits faibles. Elles sont délicieusement mobiles et capricieuses. Elles ont un charme qui leur est particulier et que l'on ne retrouve point dans le reste de l'Orient. Les Roumaines sont imposantes et attirantes; mais leurs yeux magnifiques semblent noyés d'ivresse, et leurs appas languissans manquent de ressort. Les Smyrniotes, dont la beauté est exubérante et molle, exagèrent, par des artifices trop évidens, la longueur de leurs yeux; et leur nonchalance, appesantie par les lourdes siestes dans les hamacs où elles se bercent, fait trop songer à la torpeur du harem. Les élégantes que l'on voit passer, le dimanche, à Constantinople, dans la rue de Péra, soigneusement corsetées, fardées et pommadées, sont malheureusement de race mêlée, et l'on retrouve, dans leur allure, quelque chose de composite et d'international qui suffit à prouver que de nombreux conquérans, sans compter les Turcs, ont longuement occupé le pays. Les femmes d'Athènes, même en supposant qu'elles ne descendent pas toutes de Périclès et d'Aspasie, sont bien, en tout cas, les filles d'une race fine, d'une terre ardente, lumineuse et sobre. Non pas qu'elles soient façonnées selon les règles de l'art classique. Elles ressemblent plutôt à des figurines de Tanagra qu'à la Vénus de Milo, avec une pointe de sauvagerie mutine qui rappelle le voisinage de la race albanaise. En général, leurs cheveux sont furieusement noirs et leurs yeux brillent sous le voile des longs cils; leur teint est mat, légèrement pâli, comme au temps d'Alcibiade, par la céruse. A quinze ans, elles sont assez minces; leur maigreur attique est étoffée et robuste. A vingt ans, leur beauté s'épanouit comme une fleur splendide, nourrie de lumière et saturée de soleil. Hélas! leur charme inquiétant dure parfois ce que durent les roses sous le ciel d'Athènes; souvent, après quelques années de rayonnement, leurs nobles formes, après avoir atteint à la majesté olympienne, débordent en ampleurs exagérées et éclatent en boursouflures intempérantes. Retrouverai-je jamais, dans l'intégrité de leur grâce, Artémise Vlakhopoulos, qui avait l'air d'une Junon et dont les grands yeux faisaient penser à cette épithète de Βοῶπις qu'Homère prodigue à Pallas-Athéna? Pénélope Télamonidis, dont l'opulente jeunesse avait tant d'éclat et de fraîcheur? Cléopâtre Épaminondas, dont la crinière était noire comme la nuit et dont les yeux ressemblaient à deux étoiles? Kathina Stamboulakis, qui avait, on n'a jamais su pourquoi, des candeurs de fillette? Fôfô Tutunoglou, qui avait l'air d'une cariatide de l'Erech-

theion? La rieuse Irinoula Tabaco, dont le père avait vendu du coton à Manchester et qui avait rapporté, de là-bas, des cheveux blonds, des joues roses, et des yeux bleus de miss anglaise? Esther Della Calamità, vierge de Corfou, dont Raphaël eût fait une madone et dont un diplomate autrichien a fait une comtesse? Surtout cette délicate et fragile Vita Périclès, dont le divin profil et les cheveux vénitiens ont troublé beaucoup d'officiers de marine et détraqué plusieurs archéologues? Où sont-elles? S'il m'était donné de retourner à Athènes, mon premier soin serait de courir à la vitrine du photographe Moraïtis, rue d'Éole. Quand j'ai quitté la Grèce, elles étaient là toutes, dans des cadres de verre, classées et cataloguées, souriantes et immobiles, piquées au mur comme des papillons. On a pu voir ces charmantes images à la section grecque de l'Exposition universelle. Leur gouvernement les exposait avec un légitime orgueil. Et qui sait? Peut-être vaudrait-il mieux regarder le contour fixe et la splendeur muette de leur fragile beauté que d'en considérer les ruines précoces.

Avec ces déesses, ou du moins avec celles qui leur ont succédé, il n'est pas difficile d'organiser un bal fait à souhait pour le plaisir des cinq sens. Les maisons qui reçoivent sont peu nombreuses; mais leur accueil est fastueux et courtois. Si la ville n'était habitée que par des Athéniens, elle serait triste, silencieuse et morose. Heureusement les riches Grecs qui ont cherché la fortune à travers le monde et qui ont fini par la trouver à Marseille, à New-York, à Manchester ou à Calcutta, ne jouiraient qu'à demi de leurs dollars, de leurs roubles ou de leurs louis d'or, s'ils ne les faisaient pas sonner un peu aux oreilles des Hellènes qui sont restés dans leur pays, occupés à faire de la politique et à manger des carottes crues. La ville d'Athènes n'a pas à se plaindre de ce patriotique amour-propre; car des rues entières de jolis hôtels et de coquettes villas sont dues à la magnificence de plusieurs financiers, habiles à multiplier les banknotes. Au début de cette invasion de boyards, les Athéniens, gueux et fiers, firent mine de se fâcher. Ils affectèrent de mépriser ce luxe, firent des allusions sournoises aux présens d'Artaxerxès, à l'or d'Harpale, aux jardins de Cimon, et répétèrent plusieurs fois par jour qu'Aristide était juste et que Phocion était intègre. Les gamins des rues appelèrent les nouveaux-venus des Χρυσοκάνθαροι, ce qui veut dire des *mouches d'or*; les professeurs de l'Université les appelèrent des *hétérochthones;* les députés firent même une loi qui réservait aux seuls *autochthones* les emplois publics et leurs salaires dérisoires. Les capitalistes, d'abord affligés par cet ostracisme à l'intérieur, ne se découragèrent pas. Ils pensèrent que le seul moyen de calmer ces politiciens hargneux, c'était de les faire fumer, manger et danser. Ils meublèrent des salons, aménagèrent

des fumoirs et étalèrent, sur des tables, des viandes froides, des pâtés de gibier et des vins plus agréables au goût que les crus les plus renommés du Parnès, de Marathon et de Décélie. On vint. Les premiers arrivés firent envie aux autres. C'est ainsi que plusieurs tasses de thé ont opéré la fusion des classes et que les figures du cotillon, en mêlant les partis, ont apaisé les haines sociales.

IV.

Les Grecs sont un peuple danseur. Les mondains d'Athènes, ayant quitté la fustanelle pour l'habit noir, ne dansent plus, — du moins sous les yeux des étrangers, — le *syrto* national, farandole assez semblable aux évolutions du chœur antique, ni le fameux *ballo* des danses populaires, véritable solo chorégraphique, plein d'entre-chats savans et de gestes arrondis, triomphe des bonnes gens de Tripolis et de Kalamatta. La jeune Grèce a décidément adopté le τετράχορος (quadrille) et le στρόβιλος (valse). Tout jeune Athénien qui se respecte a soin de se munir, au commencement de l'hiver, de deux choses indispensables : un habit noir et un abonnement chez le khorodidascale (maître à danser). Il y a, aux environs de la rue Solon, de véritables académies où l'on enseigne encore ce que J.-J. Weiss appelait « les danses mortes. » Les stagiaires de l'Aréopage y exécutent avec zèle cette figure bizarre, que nos pères appelaient la *demi-queue-de-chat ;* et, de temps en temps, le khorodidascale s'écrie, d'une voix de Stentor : Μπαλανσέ βό ντάμ ! ce qui veut dire : « Balancez vos dames! »

Les banquiers de la rue du Stade, qui ont des salons et qui les ouvrent, s'efforcent de copier fidèlement le décor, le costume et les accessoires des bals parisiens. Pour édifier l'Europe sur l'élégance de la démocratie athénienne, ils attirent les voyageurs de marque, les ingénieurs de la mission des travaux publics, les membres des écoles étrangères. L'Institut impérial allemand est généralement écarté, comme trop hirsute.

Les bals importans sont d'ordinaire prévus longtemps à l'avance. Il est admis que les cavaliers peuvent faire leurs invitations quinze jours avant la fête. Les Athéniens organisent alors une campagne de visite et marchent à la conquête des beautés les plus renommées. Les étrangers, plus timides ou moins répandus, sont un peu réduits à faire tapisserie, à causer avec de vieilles gens ou à risquer τὸ καδρίλλ τῶν λανσιέρων avec des institutrices françaises, venues, pour la plupart, des cantons de la Suisse. C'est une déception très amère. Mais on a le loisir de regarder autour de soi les Athéniennes, dont les pieds frétillent au seul espoir des cotillons attendus. Elles portent avec une élégance aisée, peut-être avec un imperceptible charme d'exotisme,

sans la moindre trace de lourdeur provinciale, les corsages échancrés que leur ont façonnés des couturières parisiennes. Seulement, il y a une chose que l'uniformité de la mode, heureusement, ne peut atteindre, c'est le caractère très particulier et très local du type, la physionomie à la fois antique et contemporaine, très ambiguë, orientale et pourtant affinée par les grâces d'Occident, le profil d'Athéna, retouché par Chaplin, une statue de Phidias, revue, chiffonnée, émoustillée par Grévin, tout cela et quelque chose encore, malaisé à définir et d'une saveur subtile et imprévue. S'il n'y avait quelque pédantisme à philosopher à propos de ces jolies valseuses, je dirais que ces visages féminins où des hérédités séculaires se confondent, de la manière la plus rare, avec la mobilité de l'expression moderne, sont tout à fait l'image du peuple grec, à la fois très ancien et très nouveau, et qui, après une si longue misère, recommence à vivre, avec un entrain de résurrection tout à fait semblable, malgré l'antiquité de la race, à une joyeuse enfance. Cela est un spectacle suggestif et délicieux. On se prend à suivre de l'œil, dans la confusion des groupes, une natte très noire, étoilée de fleurs d'argent; on jouit de la splendeur de ces yeux d'Orient, à la fois avivés et alanguis par l'ardeur du climat; on observe le manège des coquetteries enfantines, spontanées et savantes; on cause innocemment de George Ohnet avec une interlocutrice qui s'appelle Iphigénie ou Polyxène; en même temps, on perçoit, dans les intonations de la voix chantante, comme un ressouvenir des mélopées de la langue turque. Et cela vous ouvre des perspectives infinies; on est loin du bal, on n'entend plus l'orchestre qui joue le *Beau Danube bleu*; on songe aux longues années, obscures et terribles, qui ont précédé cette renaissance de la nation grecque; à la venue soudaine des cavaliers nomades, accourus, sabre au vent, du fond des steppes d'Asie; à l'effroi des êtres frêles qui ont précédé ces mignonnes danseuses; à l'installation brutale du conquérant; à ces quatre siècles, dont l'histoire ne sera jamais faite... Et vraiment, quand on regagne son logis, par la rue Sophocle, la rue Praxitèle ou la rue Chateaubriand, on ne regrette pas de ne plus retrouver sur l'Acropole l'aga des eunuques noirs.

La cour donne, en moyenne, deux ou trois bals par an. On y retrouve à peu près les mêmes personnes que chez les simples citoyens. On y voit seulement plus d'officiers. Les banquiers enrichis négligent d'ordinaire l'armée, parce qu'elle est pauvre, et beaucoup de jeunes filles de la « société » n'ont d'admiration pour l'uniforme que si les poches du dolman sont gonflées de gros sous. Le roi George estime que le droit de porter l'épée est la première de toutes les noblesses.

Guillaume, prince de Danemark, proclamé roi des Hellènes le 6 juin 1863, sous le nom de George Ier, a eu l'esprit, sans compter

ses autres succès, de régner sans trop de mésaventures pendant plus d'un quart de siècle. C'est un homme intelligent, de manières simples, d'accueil affable, et qui a trouvé le moyen d'être encore plus constitutionnel que les démocrates égalitaires dont il régit pacifiquement les destinées. Ce serait peut-être trop s'avancer que de dire qu'il plaît tout à fait à ses sujets, lesquels sont plus difficiles à satisfaire que la plus capricieuse des jolies femmes. Mais il a su ne pas trop leur déplaire, et c'est déjà beaucoup.

Au reste, les Grecs auraient mauvaise grâce à se plaindre. Ce roi, qui n'a jamais déclaré la guerre, a pris et gardé plus de territoires que beaucoup de conquérans fameux. Il est venu en Grèce sous d'heureux auspices : en débarquant sur le quai du Pirée, il apportait dans ses malles l'acte par lequel la Grande-Bretagne se désistait de tous droits sur les Sept-Iles : c'était un cadeau princier. Lors de son avènement au trône, l'étendue de la Grèce ne dépassait pas 47,500 kilomètres carrés. Par l'annexion des îles Ioniennes, de la Thessalie et du district d'Arta en Épire, elle est maintenant de 63,606 kilomètres. La Grèce n'occupe plus le dernier rang parmi les États de l'Europe. Elle est plus grande que la Belgique et la Hollande réunies. Dans tout autre pays, un monarque auteur de pareils bienfaits serait très populaire. En Grèce, cela suffit pour être respecté et même approuvé. Quand le roi George passe dans la rue, on le salue généralement.

Il a pris pour devise, lorsqu'il entra dans Athènes, avec la députation de notables qui était allée le chercher à Copenhague, cette belle maxime : « Ma force est dans l'amour de mon peuple. » Ce peuple, qui, sous le règne d'Othon, avait changé si souvent de ministères et fait tant de révolutions, s'est contenté, sous le roi George, de quelques émeutes qui n'ont cassé que des vitres. « Je veux, disait le jeune prince, dans son premier message aux assemblées du pays, faire de la Grèce le modèle des royaumes en Orient. » Il a tenu parole. La sécurité, dans ses États, est absolue. Les Grecs n'exercent plus le brigandage que dans les pays étrangers, et les ministres divers qui ont successivement assisté le roi George dans les conseils du gouvernement n'ont jamais eu la maladresse de se mettre sur les bras un Pacifico ou un Chadourne.

George Ier a bien compris l'âme de ses sujets. Il sait que les Grecs, malgré leurs gestes et leur rhétorique, ne s'enthousiasment pas facilement, que cette race démonstrative et loquace a un grand fond de raison calme et placide ; que, malgré les apparences, son équilibre intellectuel est rarement dérangé par l'extase ; que son flegme bruyant est exempt de trouble, et qu'enfin

les orateurs forcenés des cafés d'Athènes sont plutôt des raisonneurs que des poètes lyriques. Avec une rare finesse, il pensa qu'il serait cruel d'offenser, par un faste, d'ailleurs coûteux, la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, et leur passion d'égalité. De plus, lorsqu'il aperçut, dans la foule qui l'acclamait sous les fenêtres du palais, les bergers spartiates, qui se drapent superbement dans un mauvais manteau de feutre, il désespéra d'être plus magnifique que ces descendans d'Agésilas. C'est pourquoi, lorsqu'il rentre dans sa capitale, après les voyages annuels qu'il fait dans les cours d'Europe, il a toujours le soin de télégraphier de Corinthe à son premier ministre, pour dispenser l'artillerie nationale des cent et un coups de canon prévus par les règlemens. Seulement, lorsqu'il est nécessaire de se faire entendre, au milieu de ce concert européen qui couvre volontiers la voix des faibles, il sait trouver les paroles habiles qui désarment les mauvaises volontés ou les paroles dignes qui déconcertent l'insolence des parvenus.

En somme, par la sagesse de sa conduite, par sa modération, par une petite dose de scepticisme souriant qui le sauve de l'ironie des Grecs, gens qui détestent l'excès même en matière de philhellénisme, cet homme à la moustache blonde et aux yeux bleus a bien géré les affaires des petits bruns aux yeux éveillés, qui se sont fiés à lui. Bon an mal an, il a augmenté son domaine, et il ne désespère pas de l'arrondir encore. Il n'a rien à envier à ses voisins. Charles de Roumanie, un sage pourtant, est obligé de réprimer assez souvent des jacqueries violentes. Le Serbe se fait battre par le Bulgare, se brouille avec sa femme, et finalement lâche les rênes de l'État, pour venir coudoyer, dans les cercles du boulevard, les rois en exil qui font la fête. Le Bulgare bat le Serbe, mais se fait révoquer par la Russie comme un simple préfet. Un autre Bulgare survient, qui pérore, fusille, expulse, sans que sa souveraineté soit reconnue, ô comble d'infortune! même par le tribunal de Gotha. Le Grand-Turc a peur de tout. Pendant ce temps, le roi des Hellènes règne paisiblement sur ses peuples, fonde une dynastie, assure l'avenir de sa race, et entoure son trône d'une robuste et jolie famille, qui s'est fait adopter, à force de bonne grâce, par les Palikares apprivoisés.

Il y a peu de reines qui soient plus aimées et plus respectées que la reine Olga. Sa bienfaisance est aussi charmante et aussi gracieuse que sa beauté. Toutes les heures qu'elle ne consacre point à ses enfans et aux devoirs de son état, elle les donne, sans compter, aux pauvres. L'*Evanghelismos*, le plus bel hôpital d'Athènes, est placé sous son haut patronage. Elle y allait souvent, en des temps plus heureux, avec sa fille aînée, la princesse Alexandra;

et, à les voir rentrer le soir, si gaies et si semblables l'une à l'autre, on ne savait quelle était la plus jeune des deux (1).

Le roi et la reine de Grèce, qui aiment la vie de famille, sont en même temps fort sociables et fort hospitaliers. Un de leurs plus grands plaisirs est de se rendre, le dimanche, avec des amis, à une petite maison de campagne qu'ils possèdent à l'entrée du Pirée, sur l'emplacement du tombeau de Thémistocle. Quand la mouche royale, portant en poupe le pavillon blanc barré d'une croix bleue, traverse la rade, les vaisseaux anglais mettent sur le pont leurs fantassins rouges aux casques blancs ; les navires français sonnent et battent aux champs, et les musiques jouent une petite quadrette danoise, air favori du roi.

Les bals du palais ont été organisés, pendant longtemps, par le célèbre colonel Euthyme Hadji-Petro, aide-de-camp de Sa Majesté, presque aussi connu sur le boulevard des Italiens que sur le boulevard du Stade. Il était le fils de cet Hadji-Petro, dont Edmond About a raconté les aventures extraordinaires, en les exagérant un peu. Le pauvre colonel est mort, il y a quelque temps, et tout le monde en Grèce, excepté ceux qui désiraient sa place, l'a sincèrement regretté. Il était fort gai, fort avenant, très bon enfant, malgré ses moustaches terribles. Depuis une dizaine d'années, il faisait danser tout le monde, depuis les grands-croix de l'Ordre du Sauveur jusqu'aux jeunes surnuméraires du bureau de police. On lui écrivait, on l'arrêtait dans la rue pour lui demander un billet de faveur. Il ne refusait jamais, et envoyait le billet presque toujours.

Quelques heures avant l'arrivée des invités, il arpentait, en faisant traîner son grand sabre, les salons, le fumoir, le buffet. Quand il avait constaté que tout était en ordre, quand il avait rangé en bataille, dans le vestibule, la section d'*efzones* chargée de rendre les honneurs, quand il avait donné au chef de musique toutes ses instructions, il attendait, la conscience tranquille. Peu à peu, des groupes arrivaient, déposaient leurs effets entre les mains des valets vêtus de bleu, et entraient dans la grande salle, avec une allure qui dénotait à la fois un certain respect pour le maître de la maison, et cette fierté naturelle qui fait croire à l'Hellène qu'il est chez lui lorsqu'il est chez son roi. Un usage bizarre veut que, jusqu'à l'arrivée de la cour, les femmes aillent d'un côté, les hommes de l'autre. A part cette coutume, rien dans ces fêtes de famille ne rappelle l'étiquette allemande, les chambellans burlesques et les costumes archaïques, chers au roi Othon. De loin en loin, quelques fustanelles tuyautées, reliques vénérables

(1) La princesse Alexandra a épousé, en 1889, le grand-duc Paul de Russie. Elle est morte, il y a quelques mois, à l'âge de vingt et-un ans.

des ancêtres, égaient la monotonie des habits noirs et des plastrons diplomatiques.

A neuf heures, la musique militaire joue de toute la force de ses cuivres les premières mesures de l'hymne national, et le cortège royal entre, avec une solennité de bon goût et sans emphase. Le roi et la reine saluent fort aimablement leurs hôtes, et font le tour des salons, suivis par le prince héritier, le *Diadoque*, jeune homme vigoureux et intelligent, d'autant plus populaire aux yeux des Grecs, qu'il s'appelle Constantin ; — par le prince George, officier de la marine hellénique, solide garçon qui a déjà fait le tour du monde, surnommé le « prince athlétique, » parce qu'il assomma, d'un coup de bâton, le fanatique Japonais qui voulut, l'année dernière, tuer le tsarévitch ; — enfin par le prince Nicolas, joli et délicat adolescent, qui porte avec aisance l'uniforme de l'infanterie hellénique.

Vers minuit, on fait les préparatifs du cotillon. Hélas! c'était autrefois le triomphe d'Hadji-Petro. Le bon colonel s'établissait solidement au milieu de la grande salle, et plaçait les danseurs et les danseuses, en veillant à ce qu'il n'y eût point de tumulte, et surtout pas d'amours-propres froissés. Il frappait dans ses mains, et une valse languissante entraînait, en tourbillons, les couples aux yeux noyés. Parfois, dans l'ardeur du plaisir, des valseurs perdaient l'équilibre, glissaient sur le parquet, et, plus d'une fois, une poitrine nacrée et frémissante est venue tomber entre les bras d'Hadji-Petro. Le colonel n'en était nullement ému, et consolait, de son mieux, les jeunes personnes bousculées. D'autres fois, des *bostonneurs* intempérans troublaient la belle ordonnance de la fête, envahissaient des espaces auxquels ils n'avaient pas droit. Alors le colonel se fâchait. On entendait sa grosse voix à travers les phrases de Strauss et de Métra : « Voyons! voyons! τόπον, messieurs, τόπον, mesdames! soyez raisonnables, que diable! Τόπον!.. » On reculait d'épouvante ; et, aussitôt, comme le bon géant des contes de fées, le colonel reprenait, sous sa moustache hérissée, son sourire bienveillant.

Brave colonel! Bien qu'il n'ait jamais bien compris les calculs de la politique, il a contribué, j'imagine, à désarmer bien des haines et à écarter bien des questions irritantes. Lorsque Euthyme Hadji Petro, Palikare, fils de Palikare, colonel d'artillerie, grand-officier de la Légion d'honneur et de plusieurs autres ordres, avait bien dirigé le cotillon de la cour, les Athéniennes étaient contentes, les Athéniens étaient calmés, la politique chômait pendant quelques heures, et les philosophes se disaient que ce gentil peuple aurait bien tort de chercher des aventures et de se forger des soucis, quand il lui est si facile d'être heureux.

GASTON DESCHAMPS.

L'EMPEREUR GUILLAUME II

SES MINISTRES ET SA POLITIQUE

Le 15 avril 1890, le général de Caprivi, devenu chancelier de l'empire allemand et président du ministère prussien, déclarait solennellement à la chambre des députés de Prusse que rien ne serait changé dans la politique suivie jusqu'alors. Il ajouta : — « Vous savez que l'ancien cabinet reste en fonction ; cela vous prouve assez que le gouvernement n'a pas l'intention d'inaugurer une ère nouvelle. » — M. de Caprivi était sûrement de bonne foi ; mais c'est surtout en politique qu'il y a des vérités qui ne sont vraies qu'un jour durant. Presque tous les ministres qui avaient eu l'honneur d'être les collègues de M. de Bismarck, MM. de Lucius, de Scholz, de Gossler, de Maybach, le général de Verdy, se sont retirés successivement. M. Herrfurth et M. de Boetticher sont restés ; mais ils sont devenus si différens d'eux-mêmes que, comme on l'a remarqué, ni leurs amis, ni leurs ennemis ne les reconnaissent plus. En se privant des services de M. de Bismarck, Guillaume II n'entendait pas seulement se débarrasser d'une gênante tutelle, sortir de servitude ; il avait sur presque tous les points des idées fort différentes de celles du grand homme d'État, et ayant employé les premiers mois de son règne à se sonder, à se tâter, il avait formé des projets qu'il lui tardait d'exécuter lui-même. Il ressemblait à ce jeune ouvrier qui disait en faisant son tour d'Allemagne : — « Le bon Dieu a fait le monde en six jours, et il y paraît bien, car il reste beaucoup à faire. » — Le jeune souverain pensait qu'il restait beau-

coup à faire dans le royaume de Prusse comme dans l'empire allemand.

Dès qu'il fut hors de page, Guillaume II se fit un devoir d'avertir ses sujets que désormais c'était lui qui gouvernerait : — « Il n'y a qu'un maître dans le pays ; ce maître, c'est moi, et je n'en souffrirai aucun autre à côté de moi. » — « Brandebourgeois, disait-il encore, un esprit de désobéissance s'est répandu parmi nous ; de faux docteurs s'appliquent à égarer mon peuple et les hommes qui me sont dévoués. Votre margrave vous parle, suivez-le à travers tous les obstacles, *durch dick und dünn*, dans tous les chemins où il vous conduira. Vous pouvez être certains qu'il n'aura jamais à cœur que le salut et la grandeur de notre patrie. »

Un souverain résolu à pratiquer une politique toute personnelle, à ne suivre que ses propres inspirations, doit choisir à cet effet ses serviteurs et ses ministres en s'assurant de la souplesse de leur caractère, et Guillaume II ne pouvait conserver auprès de lui des hommes qui avaient pris des engagemens qu'ils répugnaient à rompre. Ceux qui l'accusent de tout changer par amour du changement, de céder à l'inquiétude de son humeur, d'avoir du goût pour le papillonnage, lui font tort et ne le connaissent pas. Si dans la seule année 1888 il a mis à pied 65 généraux et 156 officiers d'état-major de toutes les armes, c'est qu'il se proposait d'introduire d'importantes réformes dans l'armée et qu'il savait combien les barbes grises tiennent à leurs habitudes, à leurs routines, à leurs préjugés. Il s'était promis d'être son propre chancelier, son propre président du conseil, comme en cas de guerre il voudra, selon toute apparence, être son propre chef d'état-major. Il s'est séparé, quoi qu'il lui en coûtât, de tous les hommes qui passaient pour jouir de sa confiance, pour exercer quelque empire sur ses résolutions. Il a renvoyé le haut maréchal de sa cour et de sa maison, M. de Liebenau, qui avait été attaché treize ans à sa personne, mais qui se permettait d'avoir des opinions et des préférences. Il a éloigné le comte Waldersee. Il a sacrifié le prédicateur de la cour, M. Stœcker, qui l'aurait vu avec plaisir, disait-on, renoncer volontairement à quelques-unes de ses prérogatives d'évêque de l'église luthérienne, de *summus episcopus*. Guillaume II ne voulait renoncer à aucun de ses droits, et aucun ne lui est plus cher que celui de choisir comme il l'entend ses amis et ses ennemis.

Les pamphlétaires que M. de Bismarck inspire et qui font une guerre acharnée aux ministres de la nouvelle ère, reprochent amèrement à l'empereur d'avoir affaibli les ressorts du gouvernement en s'entourant de conseillers inférieurs à leur place, dépourvus de toute autorité : — « Les hommes qui ont l'étoffe d'un bon sous-secrétaire d'État ou d'un excellent colonel, lit-on dans une brochure intitulée :

Bismarck et la cour, abondent en Prusse ; mais il en est très peu qui possèdent les aptitudes d'un ministre ou d'un chef d'armée. La qualité la plus essentielle leur manque : ils ne savent pas penser par eux-mêmes. Le très adroit M. de Boetticher est bien capable de changer un billet de 1,000 marcs en petite monnaie, mais comment on acquiert ce billet, c'est à peine s'il le sait (1). » Qu'a-t-il besoin de le savoir ? L'empereur se charge de le lui apprendre. Si Guillaume II a confié la plupart des portefeuilles à des hommes qui n'étaient pas du métier, qui avaient peu d'étude ou peu de pratique des affaires, c'est qu'il savait que les hommes du métier sont toujours des faiseurs d'objections. Il a désiré que ses ministres ne fussent pas trop instruits, il se réservait de les instruire lui-même. Il a du goût pour les âmes simples et neuves, ce sont des feuilles blanches où il peut écrire tout ce qu'il lui plaît.

M. de Bismarck disait le 21 décembre 1863 à la chambre des seigneurs : « L'orateur qui vient de parler a bien voulu me donner d'utiles avis touchant la politique européenne. En l'écoutant, je pensais à ces habitans des plaines qui font pour la première fois une excursion dans les montagnes. Quand ils aperçoivent quelque cime escarpée, rien ne leur semble plus aisé que de la gravir. Ne doutant de rien, ils ne croient pas même avoir besoin d'un guide ; la montagne est à deux pas, et le chemin paraît facile. Mais à peine se sont-ils mis en route, ils rencontrent des ravins, des pentes abruptes que toute l'éloquence du monde n'aide pas à franchir... C'est une erreur très dangereuse et aujourd'hui très répandue de s'imaginer que pour pénétrer tous les secrets de la politique, il suffit d'être un simple amateur, un dilettante, qui croit avoir la science infuse. » M. de Bismarck se plaint aujourd'hui par l'organe de ses journalistes et de ses pamphlétaires que le régime introduit en Prusse depuis deux ans est « un dilettantisme colossal, qui, ne sachant ce qu'il veut, porte le trouble dans toutes les sphères de la vie publique. » Qu'est-ce pour lui que M. de Caprivi ? « Un dilettante en politique étrangère, et encore n'a-t il pas la main heureuse ; les grands dilettanti jouent quelquefois de bonheur, ce n'est pas son cas. Cet amateur s'est peint tout entier dans son discours d'Osnabrück, où il disait : « Il y a de bons jours, il y en a de mauvais, on doit les prendre comme ils viennent. » Les vrais hommes d'État ne prennent pas les jours comme ils viennent ; ils font à leur gré tomber la pluie et briller le soleil, ils dissipent les nuages et déchaînent les tempêtes.

C'est encore un dilettante que le comte Zedlitz. On a choisi un général pour remplacer le plus grand homme d'État du siècle ; on a confié le portefeuille de l'instruction publique et des cultes à un ma-

(1) *Bismarck und der Hof,* Dreizehnte Auflage. Dresden, 1892 ; Verlag der Druckerei Glöss.

jor de la cavalerie de la garde, lequel avec ses larges épaules, son embonpoint naissant et son air de bonhomie goguenarde, ressemble, paraît-il, à un gentilhomme campagnard dans l'aisance. « Jadis c'était la coutume en Prusse, lit-on dans un livre récemment paru, que le ministre des cultes imitât les ecclésiastiques dans tout son extérieur. La coiffure, la barbe et la cravate de MM. de Mühler, de Bethman-Hollweg, de Raumer, de Ladenberg, avaient quelque chose d'éminemment pastoral. A la vérité, quand le docteur Falk parut à la cour dans son uniforme, les huissiers se demandèrent si jusqu'alors il y avait jamais eu en Prusse un ministre des cultes laissant pousser sa moustache. Mais assurément, c'est la première fois qu'on ait vu dans l'hôtel du n° 4 des *Linden* un ex-officier de la garde, et qu'on ait trouvé dans le salon où il donne ses audiences une cravache et un fusil de chasse (1). » Les ennemis du comte Zedlitz prétendent qu'il n'avait pas d'autre titre aux fonctions de ministre des cultes que d'avoir passé un examen d'enseigne et de porter le même nom que le protecteur de Kant; mais ils conviennent qu'il aurait fait un excellent ministre de l'intérieur. Voilà justement le point. Peut-être aurait-il eu des vues personnelles en matière d'administration, il n'en a point en tout ce qui concerne les écoles et les églises, et c'est bien là ce que désirait l'empereur : il veut que tout se fasse par sa suggestion, il veut être le grand fournisseur d'idées.

Si M. de Bismarck est sévère pour le dilettantisme, il l'est davantage encore pour les ministres courtisans, à la volonté souple, à l'échine flexible, dont la sagesse consiste à trouver que M. le prieur a toujours raison. Mais parmi tous les membres du cabinet prussien, celui qu'il maltraite le plus et contre lequel il nourrit d'implacables rancunes est M. de Boetticher, qu'il accuse d'avoir trempé dans les intrigues qui ont préparé sa chute. « L'empereur Guillaume II, dit l'auteur anonyme d'une brochure que j'ai déjà citée, prend volontiers à son service les gens qui, étant chargés de famille ou accablés de dettes, voient en lui leur sauveur et se cramponnent à leur emploi, quelques dégoûts qu'on leur donne. M. de Boetticher possède une précieuse qualité, il a le caractère visqueux. Ancienne ère ou ère nouvelle, peu importe, il se tient collé à sa place. Sans fortune propre, réduit pour toute ressource à son traitement, plongé dans des embarras qui n'étaient pas tous des questions d'argent et dans lesquels il fût resté embourbé sans la secourable munificence du prince de Bismarck, il a sur les bras une troupe de neuf enfans et une assez jolie femme, dont les prétentions dépassent la mesure commune et qui sans cesse stimule, aiguillonne son ambition. Dans quelques années d'ici, on saura mieux quelle part elle a eue au ren-

(1) *Kaiser Wilhelm II und seine Leute,* 3e édition. Berlin, 1892.

versement de M. de Bismarck et l'influence qu'a pu avoir sur l'histoire de l'Allemagne la fureur qui la possédait de marcher de pair avec les femmes de feld-maréchaux. » La conclusion de ce réquisitoire est que si M. de Bismarck ne ressemble nullement à Wallenstein, M. de Boetticher ressemble de tout point au perfide Octavio Piccolomini, « qui ne lança pas le trait, mais en aiguisa la pointe. » Cette citation suffit pour démontrer que ce qu'on peut appeler le parti des regrets ne respecte rien et que dans ses guerres de plume, il n'épargne ni les jolies femmes, ni les enfans.

A l'égard de l'homme le plus distingué, le plus influent du nouveau régime, M. le docteur Miquel, aujourd'hui ministre des finances, ne pouvant nier ses grands talens, c'est à son caractère qu'on s'attaque. Un journaliste de Berlin a dit de lui qu'il avait toutes les qualités requises pour gagner la confiance de l'empereur, qu'il est plus adroit, plus avisé qu'aucun des chefs du parti national-libéral, que toujours maître de lui, il n'a jamais ni emportemens ni aigreurs, que plus souple que personne, il se dérobe comme une anguille aux mains qui se flattent de le tenir, qu'au surplus il manie la parole comme le plus habile tireur peut manier le fleuret, que, s'il lui manque ce quelque chose de divin ou de démoniaque qui fait les grands hommes d'État, il est le plus considérable des politiques de second rang et le plus propre à s'insinuer dans la faveur, parce qu'il devine et prévient les désirs du maître.

Les pamphlétaires ne s'en tiennent pas là; ils traitent M. Miquel de jésuite de robe courte, au langage doré, passé maître en rhétorique, qui, s'étant acquis de l'autorité par son expérience et son entente des affaires, a l'habileté de jamais s'en prévaloir et exerce par sa modestie d'emprunt une influence extraordinaire sur son jeune souverain. Jadis M. Miquel figurait parmi les admirateurs les plus chauds, les partisans les plus résolus de M. de Bismarck. En 1888, dans un discours qu'il prononça à Nassau, il avait censuré, flétri, stigmatisé les adversaires du chancelier, tous ceux qui nourrissaient un secret désir de le renverser. Il s'était écrié : « Malheur aux ingrats! Malheur aux peuples capables de méconnaître ou d'oublier de glorieux services, qui n'ont pas d'exemple dans l'histoire! » Aujourd'hui M. de Bismarck est à Friedrichsruhe, où il évapore son ennui par de longs bâillemens de lion désœuvré, qui regarde pousser ses ongles. M. Miquel a tiré adroitement son épingle du jeu, il a prospéré, il est devenu l'homme du jour. Ce sont là des aventures assez communes, et les sages en prennent leur parti; mais M. de Bismarck a tenu à prouver que les grands politiques précipités du pouvoir sont quelquefois moins philosophes que tel petit bourgeois, qui a perdu sa fortune.

Les publicistes bismarckiens se défendent de servir des rancunes

personnelles en attaquant sans relâche les conseillers et les favoris de Guillaume II ; ils prétendent n'avoir en vue que le bien public, l'intérêt de l'État, compromis par l'ignorance des *dilettanti*, par la souplesse courtisane des complaisans chargés de famille. « La jeunesse, disent-ils, a besoin d'être avertie, et où sont à l'heure qu'il est les donneurs d'avis? Le plus grand malheur des rois est de ne souffrir auprès d'eux personne qui ose leur dire la vérité, et dans l'occasion, leur tenir tête. M. de Bismarck était un de ces amis sincères, qui se rendent souvent importuns par leurs utiles remontrances. Ceux qui l'ont supplanté, sans le remplacer, se font un devoir de considérer le *summus episcopus* de l'église luthérienne comme un pape infaillible; à l'homme de fer ont succédé les hommes de la lymphe de Koch. » Désormais c'est une opinion commune en Prusse et en Allemagne, que tout émane de l'initiative du souverain, que rien ne se fait que par son ordre, que ses ministres sont ses agens et ses très humbles serviteurs. Il recueillera seul toute la gloire des succès que pourra remporter son gouvernement; en revanche, c'est à lui seul que seront imputés les échecs et les fautes. Autrefois les ministres couvraient leur roi, aujourd'hui le prince couvre ses ministres ; autrefois, un souverain irresponsable était entouré de conseillers responsables, aujourd'hui, les conseillers ne sont tenus que d'obéir, et le souverain répond de tout. Cette situation est sujette à de graves inconvéniens : qui peut se promettre de réussir toujours? Voilà ce qui se dit à Friedrichsruhe ; mais Guillaume II n'en a cure, il se fie à son étoile.

La jeunesse se flatte et croit tout obtenir,
La vieillesse est impitoyable.

Quelle pitié peut-on attendre des vieux fauves, qui ont une injure mortelle à venger?

M. de Bismarck serait peut-être moins dur pour son jeune souverain, si Guillaume II s'était contenté d'appeler auprès de lui des hommes nouveaux, sans rien changer dans la marche des affaires et dans la méthode de gouvernement suivie jusqu'alors. L'ex-chancelier aurait eu le plaisir de constater que sa politique s'imposait, qu'on continuait de chanter son air, en le chantant beaucoup moins bien que lui, et il aurait pu espérer que les doublures jugées insuffisantes ne tarderaient pas à rendre son rôle au véritable chef d'emploi. Il n'a pas eu cette satisfaction; il a reconnu bien vite qu'on n'avait pas seulement changé les acteurs, que la pièce n'était plus la même, qu'en particulier la politique étrangère adoptée par Guillaume II n'était pas la sienne.

Comme l'a remarqué l'auteur d'une des nombreuses brochures qu'il

n'écrit pas, mais qu'il fait écrire (1), la conclusion de la triple alliance avait eu pour conséquence inévitable un refroidissement marqué entre le cabinet de Saint-Pétersbourg et celui de Berlin; mais il tenait beaucoup à ce que le refroidissement ne se tournât pas en inimitié. Il n'avait eu garde de pousser les choses à l'extrême ; il ménageait l'avenir, il laissait la porte ouverte à une réconciliation, à une entente future. Il prenait toujours en considération les intérêts de la Russie dans la péninsule du Balkan, il s'abstenait soigneusement de toute mesure, de toute démarche qui aurait pu ressembler à une provocation. S'il entretenait avec la France des rapports d'estime et de politesse, il ne lui faisait aucune avance, de peur qu'on ne le soupçonnât de vouloir par ses empressemens supplanter le tsar dans nos affections. Quant aux Anglais, il s'appliquait à demeurer en d'excellens termes avec eux; mais il s'en tenait là : il avait pour principe qu'il ne faut jamais conclure avec le royaume-uni que des arrangemens sur des points déterminés, mais que rechercher son alliance est une entreprise à la fois vaine et dangereuse, attendu qu'un allié déclaré de l'Angleterre est nécessairement un ennemi de la Russie.

En un mot, M. de Bismarck s'attachait à maintenir l'hégémonie politique de l'Allemagne et la paix de l'Europe en ne se brouillant avec personne, en ne réduisant personne au désespoir. Il avait ses sympathies, il avait ses préférences, il n'en était point l'esclave; il ne contractait des engagemens qu'avec de grandes précautions, se réservait le droit de les interpréter, et on savait que, si les circonstances l'obligeaient un jour à faire son choix, libre de tout préjugé, il se donnerait au plus offrant.

On reprochait jadis à Mirabeau de déjeuner avec les jacobins, de dîner avec la société de 89, de souper avec le comte de La Marck et les monarchistes, en prodiguant à tous des assurances pareilles aux déclarations de la chauve-souris de la fable. Les intelligences qu'il avait dans tous les partis étaient la grande ressource de sa politique, et il se promettait de s'en servir pour élever et pousser sa fortune. Camille Desmoulins le comparait à une joueuse coquette « qui, attentive à la fois à tenir son jeu et à occuper ses amans, a ses deux pieds sous la table posés sur ceux de ses deux voisins et tourne languissamment ses regards vers le troisième. Chacun des trois, se croyant préféré, rit des deux autres, ce qui n'empêche pas la belle de prendre du tabac d'un quatrième assis près d'elle, d'appuyer longtemps ses doigts dans la tabatière, et de serrer la main d'un cinquième sous prétexte de voir sa manchette de point. » M. de Bismarck en usait avec tous les gouver-

(1) *Was für einen Kurs haben wir?* Eine politische Zeitbetrachtung von Borussen. Gotha, 1891.

nemens de l'Europe comme Mirabeau avec les partis; il s'arrangeait pour tenir son jeu en occupant tout le monde, et il n'était pas de tabatière où il refusât de puiser. Il ressemblait à la joueuse de Camille Desmoulins, à cela près qu'il n'y eut jamais de langueur dans ses yeux. Il a toujours été la plus fière, la plus impérieuse des coquettes.

La jeunesse a une répugnance naturelle pour les situations compliquées et incertaines; elle s'accommode difficilement de la politique ondoyante, sinueuse, des atermoiemens, des délais. Prompte à agir comme à parler, elle veut savoir à quoi s'en tenir; elle tranche dans le vif, elle aime à tout régler, à tout décider; elle préfère les francs ennemis aux amis douteux et les dangers évidens aux périls cachés. Il semble qu'après avoir, au début de son règne, essayé de reconquérir les bonnes grâces du tsar, ses avances ayant été froidement reçues, Guillaume II, piqué de son échec, ait conçu désormais le projet d'isoler la Russie. Il a fait une tentative maladroite et malheureuse pour se rapprocher de la France, et ses voisins de l'est, tout en constatant son insuccès, ont pris note de son intention. Il ne lui a pas suffi d'entretenir avec l'Angleterre de bons rapports; il a voulu s'assurer, peut-on croire, qu'elle lui accorderait son assistance militaire dans de certaines éventualités, et il attachait tant de prix à son alliance qu'il lui a fait de grands sacrifices en Afrique. Rien n'était plus propre à exciter les ombrages de l'empereur Alexandre III; on le bravait, on le provoquait, et la réplique ne s'est pas fait attendre.

Le parti des regrets reproche à Guillaume II d'avoir tout gâté, tout compromis par ses inopportunes campagnes diplomatiques. On a pu le soupçonner de tramer quelque entreprise contre la Russie, et ses alliés eux-mêmes ont eu lieu de craindre qu'il ne les entraînât dans une fâcheuse aventure. On prétend qu'avant de renouveler le traité, l'Italie, désireuse de s'assurer que la triple alliance conserverait son caractère purement défensif, s'est fait donner à cet effet de nouvelles garanties. A Vienne aussi, on semble avoir senti le besoin de parer à certains dangers. M. de Bismarck s'était fait une loi d'être toujours assez bien avec la Russie pour pouvoir lui offrir ses bons services quand elle avait quelque question à débattre avec l'Autriche; il tenait beaucoup à conserver son rôle de médiateur officieux et nécessaire. Dernièrement l'archiduc François-Ferdinand, héritier présomptif de la couronne, a fait une visite à la cour de Russie. Les rôles étaient intervertis, et M. de Bismarck a fait signifier à l'Allemagne par ses pamphlétaires que c'était là un symptôme des plus graves, que jamais pareil incident ne se serait produit quand il était le maître des affaires.

« M. de Caprivi, disent-ils, paraît considérer comme un des facteurs les plus importans de sa politique le don de séduction de l'empereur Guillaume II. Il semble s'imaginer que toutes les difficultés de la

situation sont résolues quand son jeune maître se montre, qu'il lui suffit de se laisser voir pour se gagner le cœur des princes, des ministres et des peuples. Si le nouveau chancelier n'avait pas cette conviction, il aurait dû l'empêcher à tout prix de courir le monde. Le second voyage qu'a fait Guillaume II en Angleterre et les conséquences que cette équipée a eues à Cronstadt démontrent assez que les intentions généreuses ne sont rien, que la clarté dans les idées, la défiance et une certaine dose de pessimisme sont les premières qualités d'un homme d'État. La politique n'est pas autre chose qu'une connaissance approfondie des hommes. » Hélas! les connaît-on jamais? Si versé qu'il fût dans cette science, M. de Bismarck se reproche de ne s'être pas assez défié de M. de Boetticher, et de n'avoir pas compris que M. Windthorst lui tendait un piège en lui demandant cette fameuse audience qui fut une des causes de sa chute. Mais s'il a pu se tromper quelquefois, il y a des erreurs qu'il est incapable de commettre, et il avait prévu depuis longtemps que le jour où un empereur d'Allemagne se permettrait de donner des inquiétudes à la Russie, surmontant toutes ses préventions, elle lierait société avec la France.

C'est dans les affaires intérieures que Guillaume II s'est le plus éloigné des doctrines et des pratiques de celui qui fut quelque temps son mentor et son oracle. M. de Bismarck est un partisan presque fanatique du protectionnisme; Guillaume II a conclu des traités de commerce. M. de Bismarck cherchait son point d'appui dans la coalition des conservateurs et des nationaux-libéraux; c'est avec d'autres cartes que Guillaume II entend gagner la partie, et il a écarté ses as. M. de Bismarck pensait que pour mater les Alsaciens, il fallait appliquer la loi sur les passeports dans toute sa rigueur; Guillaume II l'a supprimée. M. de Bismarck considère les Polonais du grand-duché de Posen comme des ennemis de l'État, qu'il faut réduire par les vexations et avec lesquels aucune entente n'est possible; Guillaume II s'efforce et se flatte de s'entendre avec eux. — « Il fait faute sur faute, s'écrie le parti des regrets, et il nous mène aux abîmes! » — Mais Guillaume II ne s'en émeut guère. Il disait l'autre jour à ses fidèles Brandebourgeois : « On a pris l'habitude de critiquer, de censurer tout ce que fait le gouvernement; sous les prétextes les plus frivoles, on trouble la tranquillité des gens, on gâte leur joie de vivre et on compromet la prospérité de la grande patrie allemande. On dirait vraiment que notre pays est le plus malheureux du monde et le plus mal gouverné, que c'est un supplice que de vivre en Allemagne. Puissent tous les mécontens qui nous dénigrent secouer de leurs souliers la poussière allemande et échapper ainsi à notre misérable condition! Ils travailleraient ainsi à leur bonheur et nous procureraient du même coup un grand contentement. »

Non-seulement on a fait des innovations, pris de nouvelles mesures, c'est l'esprit même du gouvernement qui a changé. Sous le règne de M. de Bismarck, religion, enseignement public, questions de finances, de douanes, d'impôts, tout était subordonné à la politique, et la raison d'État était la loi suprême. Le jeune roi-empereur est un idéaliste, qui a une tout autre façon de comprendre le métier de souverain et le gouvernement des peuples. Croyant de toute son âme au droit divin, il pense que les empereurs et les rois ont des devoirs aussi étendus que leurs privilèges, et ils méprisent ceux qui mettent leur gloire à devenir de rusés diplomates ou de savans administrateurs. Il estime que les vrais souverains ont charge d'âmes, qu'ils ne doivent pas seulement gouverner leur peuple, qu'ils doivent faire son éducation et le rendre digne de ses destinées, qu'ils sont avant tout de grands instituteurs, de hauts justiciers, et qu'eux seuls ont qualité pour résoudre la question sociale. Cette lourde tâche n'a rien qui l'effraie; il a pour lui le Dieu de ses pères, dont il reçoit les inspirations: « Je continuerai, disait-il le 24 février de cette année, à marcher dans le chemin qui m'a été indiqué par le ciel. » Il ajouta qu'il se sentait responsable « envers le Maître suprême qui trône là-haut... Je suis profondément convaincu que notre vieil allié de Rossbach et de Dennewitz ne m'abandonnera pas. Il s'est donné tant de peine avec notre vieille marche de Brandebourg et avec notre maison que nous ne pouvons pas supposer qu'il ait fait cela pour rien. » Rossbach, Dennewitz! comme on le voit, il pense souvent à nous.

Au lendemain de la chute de M. de Bismarck, après le grand événement que le parti des regrets appelle la catastrophe du mois de mars 1890, on éprouva à Berlin tout d'abord une impression de soulagement et de délivrance. On était affranchi d'une tyrannie hautaine et tracassière qui lassait les patiens, révoltait les superbes; on ressentait une joie d'écoliers soustraits par un heureux accident à la férule d'un maître pour lequel il n'y a point de petits péchés, qui punit les espiègleries aussi sévèrement que les plus gros délits et exige une obéissance muette, qu'il ne se croit pas toujours tenu de récompenser. On admirait le jeune souverain qui avait eu le courage de briser ses fers en congédiant son grand-vizir. On allait jusqu'à prétendre que le 14 mars, à l'heure des explications suprêmes, il avait pu craindre un instant que M. de Bismarck ne lui jetât son encrier à la tête. L'ex-chancelier a traité cette anecdote d'invention mensongère; il a déclaré que loin d'avoir jamais manqué de respect à son royal maître, il avait eu sur lui, dans leur dernière et orageuse entrevue, « l'avantage de la vieillesse, qui sait peser ses paroles. » On peut l'en croire; il n'avait garde de se rendre impossible; il a dû se dire jusqu'au dernier moment: « Ce jeune homme n'osera pas. » Ce jeune homme a

osé, il a bandé son arc, et on a vu tomber un Titan qui n'avait jamais connu la défaite.

Des temps meilleurs, des jours plus heureux étaient venus. Guillaume II avait le cœur sur la main, et son sourire disait : « Venez à moi ; mon joug est doux et mon fardeau léger. » Il y eut alors une véritable trêve du Seigneur ; tous les partis demeuraient dans l'attente. M. Eugène Richter et les progressistes renaissaient eux-mêmes à l'espérance et voyaient se rouvrir pour eux les chemins qui mènent aux emplois. Ils ne tardèrent pas à revenir de leurs illusions. Dans la séance du Reichstag du 28 février 1891, M. de Caprivi trouva l'occasion de rompre avec eux, de leur rappeler toutes les excellentes lois qu'ils avaient rejetées, de leur déclarer qu'il se passait à merveille de leur approbation et faisait peu de cas de leur amitié. Il termina son discours en ces termes : « Nous tenons à avoir une bonne conscience, et, si jamais les circonstances l'exigeaient, nous saurions vous prouver aussi que nous avons la main pesante et ferme. » Cette péroraison fut vivement applaudie des nationaux-libéraux, qui se promettaient d'accaparer toutes les places, toutes les faveurs. Ils ont fait à leur tour de pénibles expériences, on leur a donné de grands dégoûts, et dernièrement on les a vus pour la première fois, depuis de longues années, s'allier aux progressistes pour tenir en échec le gouvernement. Malgré les vives protestations de M. de Caprivi, ils ont voté d'un commun accord la réforme des tribunaux militaires et une résolution tendant à faciliter le droit de plainte aux soldats que leurs sous-officiers mettent à la torture ou contraignent de mâcher le bout de leurs chaussettes sales.

L'ère des difficultés est venue, et elle devait venir. Guillaume II est un de ces princes réformateurs qui ont le visage tourné vers le passé et pour qui réformer, c'est restaurer. Strauss avait comparé jadis son grand-oncle Frédéric-Guillaume IV à Julien l'Apostat. Il paraît tenir beaucoup de son grand-oncle ; il a comme lui la parole imagée et intempérante, et comme lui aussi, il fait consister le progrès à verser le vieux vin dans des vaisseaux neufs. La démocratie socialiste est à ses yeux l'incarnation moderne de l'esprit satanique ; mais ce n'est point par des mesures d'exception qu'il prétend venir à bout de ce dangereux ennemi ; il veut combattre le génie du mal par de bonnes lois, qui inoculeront à son peuple l'esprit d'obédience, de soumission religieuse et tous les respects salutaires. C'est là sa préoccupation dominante, la pensée qui revient à travers toutes les autres. Que de fois M. de Caprivi n'a-t-il pas dit aux chambres : « Votez ce que nous vous demandons, et vous opposerez une digue de plus à la démocratie socialiste ! » Guillaume II s'appuie aujourd'hui sur le parti du centre, et on peut s'étonner que le chef de l'église évangélique fasse cause commune avec les ultramontains. Sans

doute la politique y est pour quelque chose; le centre est un parti si influent et si fortement constitué qu'il est presque impossible de faire voter sans son concours des crédits pour l'armée ou pour la marine. Mais en se rapprochant des catholiques, l'empereur obéit à des sympathies naturelles; comment ne se sentirait-il pas attiré vers un parti qui, ainsi que lui, considère la religion comme le remède de tous les maux, la source de tous les biens?

Ce n'est pas seulement pour complaire à ses nouveaux amis, c'est pour se plaire à lui-même qu'il vient de soumettre à la chambre des députés ce fameux projet de loi qui rend l'enseignement religieux rigoureusement obligatoire et qui restitue au clergé des divers cultes l'inspection, le contrôle, la surveillance de l'école. Si ce projet a causé dans toutes les classes de la société prussienne une si vive émotion, cela tient moins aux mesures proposées qu'aux tendances qu'elles révèlent. On craint que ce ne soit le premier essai d'un système qui sera appliqué plus tard à l'enseignement secondaire et, que sait-on? un jour peut-être à l'enseignement supérieur. L'Université de Berlin a jeté un cri d'alarme; 83 de ses professeurs, parmi lesquels figurent les plus illustres, ont adressé au parlement un pressant appel et l'ont adjuré de se tenir en garde contre l'esprit confessionnel, de soustraire l'école à toute autre influence que celle de l'État, de ne pas mettre en tutelle les instituteurs et en danger « les fruits d'une culture intellectuelle séculaire, qui est pour la Prusse la plus sûre garantie de sa cohésion nationale. »

L'empereur disait, le 24 février : — « Nous traversons une période de trouble et d'agitation. Des jours plus tranquilles suivront, si notre peuple se recueille, s'examine et, sans se laisser abuser par des voix étrangères, se fie à Dieu et aux efforts prévoyans de son souverain héréditaire. » — C'est une situation délicate que celle d'un souverain romantique dont les sujets sont les moins romantiques des hommes, et un roi de Prusse, pays où fleurissent les industries savantes, le rationalisme et l'ironie, doit y regarder à deux fois avant de se brouiller avec les universités, qui ont joué un si grand rôle dans la formation de l'empire allemand. Quand don Quichotte eut été désarçonné par le chevalier de la Blanche-Lune, Sancho, voyant son seigneur mordre la poussière, se demandait avec ébahissement d'où pouvait bien sortir l'indomptable paladin qui avait vaincu cette fleur de chevalerie et réduit sa gloire en fumée. On découvrit après coup que ce paladin au nez camard, au teint blême, à la grande bouche railleuse, s'appelait Carrasco, que c'était un simple bachelier, qui avait pris ses licences à Salamanque.

G. Valbert.

REVUE MUSICALE

UN PROBLEME MUSICAL.

Le Cas Wagner, par Friedrich Nietzsche. Leipzig; C.-G. Naumann.

Avez-vous lu Nietzsche? Nous ne l'avions pas lu nous-même il y a quelques semaines seulement, quand une très substantielle et très intéressante étude de M. T. de Wyzewa (1) nous a donné l'envie de le lire. Frédéric Nietzsche, métaphysicien allemand et pensionnaire d'un hospice d'aliénés, est, paraît-il, ou plutôt a été l'un des hommes qui ont exercé la plus grande influence en ces dernières années sur l'Allemagne et toute l'Europe du Nord. Les pays de brouillard lui trouvent du génie. De ses doctrines, là-bas, des professeurs inspirent leurs cours; des écrivains, leurs drames ou leurs romans. En France, on l'ignore.

Nietzsche est tout ensemble philosophe, critique, poète et musicien. Il a écrit des livres: *de l'Origine de la tragédie*, *Par-delà le bien et le mal*, *Ainsi a parlé Zarathustha*; une cantate pour orchestre et chœurs et la brochure dont nous allons parler: *le Cas Wagner*. L'heure où *Lohengrin* vient de faire parmi nous son apparition officielle n'est peut-être pas mauvaise pour savoir ce qu'a pensé du maître allemand un des plus considérables parmi ses compatriotes. Puisqu'on cherche et qu'on trouve en effet dans le génie de Wagner tant de philosophie, prenons l'avis des philosophes.

Pour un philosophe, au dire de Nietzsche, le premier devoir est de purger son esprit et son âme de tous les germes de maladie. Or Wa-

(1) Voyez la *Revue bleue* du 7 novembre 1891.

gner en est un. Wagner est une maladie. Nietzsche l'a eue et s'en est guéri. Le mal, qui n'est pas sans remède, n'est pas non plus sans profit. Si pernicieux que soit l'auteur de *Tristan et Yseult*, un philosophe ne saurait se passer de lui, parce qu'il est l'interprète incomparable de l'âme contemporaine, le représentant parfait, sans hypocrisie ni réticence, de la modernité.— « Je le déteste, mais je ne peux plus souffrir d'autre musique que la sienne. » Voilà toute la thèse de Nietzsche: prémisses et conclusion. Thèse purement négative, et rentrant par là dans la doctrine générale de l'implacable nihiliste, qui n'eut jamais que la manie de démolir, sans le pouvoir ou la volonté de réédifier.

Nietzsche commence par opposer Bizet à Wagner. Il admire sans restrictions *Carmen*, qu'il a entendue vingt fois et dont chaque audition l'a rendu meilleur, surtout meilleur philosophe. Qu'une telle œuvre, dit-il, est achevée ! Par elle on devient soi-même un chef-d'œuvre, chef-d'œuvre de longanimité, de calme et de paix. « Avez-vous remarqué, ajoute-t-il, que la musique affranchit l'esprit, donne des ailes à la pensée ? Plus on est musicien, plus on est philosophe. Alors le ciel gris de l'abstraction est traversé d'éclairs ; la lumière illumine jusqu'au filigrane des choses ; on approche de plus près les grands problèmes, et l'univers apparaît comme du sommet d'une montagne. »

Nietzsche trouve en *Carmen* l'amabilité, la souplesse, la richesse et par-dessus tout la précision. La musique en est facile, et pour cet Allemand singulier, tout ce qui est bon est facile, et toujours le Divin court d'un pied léger ! Et puis Bizet traite ses auditeurs avec courtoisie, en êtres intelligens, en musiciens ; il a l'air de les considérer et non, comme Wagner, de les mépriser. *Carmen* enfin nous affranchit. Il y a d'autres « rédempteurs » que Wagner. *Carmen* nous délivre des brouillards et de l'humidité au Nord, des vapeurs de l'idéal wagnérien. Elle a la transparence et la netteté de l'atmosphère méridionale ; l'éclat, la gaîté du soleil, et avec cela une sensibilité franche, exempte de sensiblerie et de nerfs, une sensibilité du Sud, plus brune, plus chaude et comme dorée aux feux des midis africains.

Au point de vue passionnel, *Carmen*, plus que le drame wagnérien, nous fournit l'expression véritable et le type de l'amour. Nietzsche se fait de l'amour l'idée la plus concrète, la plus formelle, la plus tragique aussi, la plus opposée par conséquent à la sentimentalité allemande. Il tient l'amour pour fatal et cynique ; il ne voit en lui que la haine à rebours, une passion funeste, qui a trouvé son expression définitive et sa formule dans le cri final de José : *C'est moi qui l'ai tuée, ma Carmen, ma Carmen adorée !* L'amante par excellence, c'est la cigarière de Bizet et non la vierge surnaturelle, *die höhere Jungfrau*, de Wagner. Avec tous les artistes et presque tous les hommes, Wagner s'est mépris sur la nature de l'amour. On croit et on dit l'amour désintéressé parce qu'il recherche le bonheur de l'être aimé, mais au fond il en recherche

surtout la possession. Dieu lui-même est terrible à qui ne veut pas être sien, et toute tendresse, humaine ou divine, encourt ainsi l'amer reproche de Benjamin Constant : « L'amour est de tous les sentimens le plus égoïste et par conséquent, lorsqu'il est blessé, le moins généreux. »

Pour Wagner, la grande question morale, celle qui prime toutes les autres, c'est la rédemption. Voilà le *leitmotiv* de son œuvre entier, le thème de toutes ses variations. Pas un opéra wagnérien où quelqu'un ne soit racheté : une courtisane par un bon jeune homme (*Parsifal*) ; une belle jeune fille par un brillant chevalier (*les Maîtres chanteurs*) ; un pécheur intéressant par une vierge sans tache (*Tannhaüser*) ; voire même le Juif-Errant par une femme qui l'aime (*le Vaisseau fantôme*). Et de ce dernier exemple d'amour, Nietzsche tire un argument contre l'amour même ; il soutient qu'en s'arrêtant l'éternel voyageur s'est perdu, que dans le repos il a trouvé sa déchéance, et qu'ainsi déchoit le génie, le jour où il condescend à la femme, à l'amour, ce parasite de l'âme.

L'Anneau du Nibelung enfin, toujours une histoire de rédemption. Mais c'est ici Wagner lui-même, le racheté. Vous allez voir comment. Pendant une bonne moitié de sa vie, Wagner a cru à la révolution « comme seul un Français a pu jamais y croire. » Parti en guerre contre les conventions et les préjugés, cherchant la révolution jusque dans la mythologie, il fit de Siegfried le type du révolutionnaire par excellence. Rien que par sa naissance, Siegfried proteste contre les lois établies, puisqu'il est fils du meurtre, de l'adultère et de l'inceste. Pour conformer sa vie à ses origines, il se fera l'émancipateur de la femme (rédemption de Brunehild). Siegfried et Brunehild glorifieront l'amour libre ; sur les débris de la vieille morale, ils fonderont l'âge d'or... Ils l'allaient fonder, et le vaisseau de Wagner traçait déjà ce glorieux sillage, quand il toucha sur un bas-fond : la philosophie de Schopenhauer. Qu'est-ce que Wagner allait mettre là en musique ? L'optimisme ! — Il en eut honte, et de cet écueil même, le pessimisme, il fit le terme de son voyage et le havre de son navire. Par un brusque revirement, il accommoda l'*Anneau du Nibelung* à la Schopenhauer. Au lieu de tout réparer, il ruina tout à fond : décidément le nouveau monde ne vaudra pas mieux que l'ancien ; Brunehild, qui, dans le principe, devait prendre congé du public avec un hymne en l'honneur de l'amour libre, n'aura qu'à conclure au rebours par des utopies socialistes. Elle travaillera Schopenhauer et mettra en vers le quatrième volume du *Monde comme représentation et comme volonté !* Du coup, Wagner lui-même était racheté ! En vérité, ce que le musicien doit au métaphysicien, l'artiste de la décadence au philosophe de la décadence, cela est incalculable.

Artiste et artisan de la décadence, voilà Wagner. Il est malade et rend malade tout ce qu'il touche. Il est la maladie, et il se croit et se

dit le médecin! Wagner est une névrose. — Il y a du vrai dans cette définition. Je ne sache pas qu'un musicien ait jamais eu sur les nerfs une prise aussi terrible. C'est par les nerfs que Wagner nous charme ou nous agace, nous ravit ou nous exaspère; par eux qu'il double, qu'il centuple la vie en nous, ou qu'il l'hébète et l'anéantit. On jouit de sa musique et on en souffre comme d'une volupté. Elle affine, elle irrite la sensibilité, jusqu'à ce qu'elle l'émousse et la paralyse. Je connais de Wagner des pages physiquement douloureuses, et sous les mélodies de *Tristan* par exemple, sous telle ou telle phrase d'un chromatisme cruel, sous l'archet des violons et l'étreinte du *leitmotiv*, les nerfs se tordent et crient. Un tel art relève parfois de la physiologie. Aussi Wagner a-t-il plus que tout autre étudié le pouvoir sensuel des instrumens; il sait lesquels nous prennent par les entrailles, lesquels par la moelle épinière. Il en arrive à s'inquiéter pour ainsi dire de la couleur des notes plus que des notes elles-mêmes. Si le génie de Wagner prenait forme et voix humaines, voici, à peu près, selon Nietzsche, comment il parlerait : « Mes amis, il est plus facile de faire de mauvaise que de bonne musique. Et si c'était également plus avantageux, plus efficace, plus persuasif, plus sûr, plus *wagnérien! Pulchrum est paucorum hominum.* Nous entendons le latin et aussi notre intérêt. Pourquoi pas, au lieu du beau, le grand, le gigantesque, auquel on arrive plus aisément? Avant tout, pas de pensée. Rien de plus compromettant qu'une pensée. Mais l'état qui précède la pensée, la foule des pensées encore à naître, la promesse des pensées futures, le monde tel qu'il était avant que Dieu le créât, une recrudescence du chaos (autrement dit, dans le langage du maître, l'infini... mais sans mélodie). Calomnions surtout, calomnions la mélodie. Rien n'est plus dangereux et ne perd aussi sûrement le goût qu'une belle mélodie. Si de nouveau l'on aimait les belles mélodies, c'en serait fait de nous. »

On n'a jamais traité Wagner aussi durement. Sur la question de la mélodie, sur cette autre question, plus discutable encore, de l'absence de pensée chez Wagner, il y aurait beaucoup à répondre, et Nietzsche trop souvent calomnie lui-même celui qu'il accuse de calomnier. Mais, en revanche, il ne pouvait assez reprocher à la musique de Wagner cet état perpétuel d'attente et de pressentiment, d'indécision, d'*in fieri,* comme disent les philosophes, où rien ne commence ni ne s'achève, mais où tout continue. Et voici une autre observation, non moins juste et peut-être plus nouvelle, sur l'importance, dans l'œuvre de Wagner, des infiniment petits. Les infiniment petits sont aujourd'hui maîtres du monde : du monde physique et du monde social; notre corps leur appartient; notre santé et notre maladie, notre vie et notre mort sont leur œuvre; l'être de chacun de nous est la résultante de millions d'êtres élémentaires. En politique aussi bien qu'en physiologie, le principe vital s'est déplacé; il a passé de l'unité au

nombre. Qu'est-ce que le suffrage universel, sinon l'extension de la micrologie à l'organisme social et la remise du pouvoir aux plus nombreux et aux plus petits? L'art a suivi le courant. Wagner, j'entends le Wagner véritable, celui non pas de *Lohengrin*, mais de *Tristan*, a décomposé les forces de la musique jadis plus simples et plus unes. *Tristan*, par exemple, n'est qu'une colossale agrégation d'atomes, et c'est en ce sens que Nietzsche a pu définir le maître de Bayreuth un gigantesque miniaturiste. Certains tableaux de Wagner, fût-ce les plus grands, sont faits des plus petites choses : courts et nombreux motifs ajustés ensemble, vrais microbes musicaux, partout répandus comme une poussière de vie. Ainsi les nuances, les détails, remplacent de plus en plus aujourd'hui l'unité, la largeur et les grands partis-pris d'autrefois.

Pour comprendre pleinement Wagner, il ne faut pas voir en lui un musicien seulement. Il était autre chose : avant tout, selon Nietzsche, un homme de théâtre ; l'incomparable histrion, *le scénique* par excellence. Il ne rentre pas dans l'histoire de la musique à proprement parler. On ne saurait le confondre avec les maîtres de la musique pure, un Beethoven, par exemple. La musique pour lui ne fut jamais le but, mais le moyen, le langage, et Nietzsche va jusqu'à dire qu'en dehors du point de vue ou du goût dramatique, lequel est, comme on sait, fort tolérant, la musique de Wagner est mauvaise, peut-être la plus mauvaise qui jamais ait été faite!.. Doucement, je vous prie, mon maître de philosophie. Ce n'était pas la peine de vous guérir d'un mal pour tomber dans le mal contraire et l'athéisme ne vaut pas mieux que l'idolâtrie.

Nietzsche raille surtout, avec une verve et un bon sens qu'on n'attendait guère d'un philosophe allemand, la littérature et la métaphysique de Wagner. Jusqu'ici la musique n'avait jamais eu besoin d'une littérature. La musique de Wagner était-elle trop difficile pour se comprendre toute seule? A-t-on eu peur, au contraire, qu'elle ne fût point assez difficile? Une phrase que Wagner a ressassée toute sa vie et qui lui a survécu, c'est que sa musique signifie autre chose, infiniment autre chose que de la musique. Wagner avait besoin de commentaire, de glose, pour démontrer que sa musique « signifie l'infini. » Il eut toujours la manie, la folie de la signification et du symbole. « Ce que cela signifie, » voilà sa devise. Par exemple, il s'est demandé ce que signifie Elsa, et s'est répondu : elle signifie l'esprit inconscient du peuple, et voilà par où il est devenu un parfait révolutionnaire... J'allais vous le dire, et voilà pourquoi votre fille est muette.

Ce métaphysicien n'est décidément pas tendre à la métaphysique. Il accuse Wagner d'avoir achevé dans les esprits l'œuvre de perturbation, commencée par les Hegel et les Schelling ; de s'être attaché, cram-

ponné à cette illusion, très allemande, que l'idée signifie quelque chose, une chose pleine d'obscurité, d'incertitude, de pressentiment, mais quelque chose enfin, et même la chose par excellence. Wagner n'a fait qu'appliquer à la musique la théorie hégélienne. Il a inventé en musique un style qui représente l'infini, la musique en tant qu'idée, la musique idée... — « Madame, demandait jadis Henri Heine, madame, avant tout, avez-vous l'idée d'une idée? Une idée est une idée ; une idée, c'est une bêtise qu'on se fourre dans la tête. » C'est en ce sens, ajoutait le poète, que le mot est employé comme titre d'un livre, par M. le conseiller aulique Heeren, à Göttingue. Le maître de Bayreuth et ses disciples ont souvent employé le même mot dans le même sens.

Personne, au dire de Nietzsche, n'a mieux compris Wagner que « le jeune homme allemand. » Le jeune homme allemand se contente admirablement de ces deux termes : « infini » et « signification. » Le jeune homme allemand aime cet art énigmatique, ce jeu de cache-cache derrière les symboles, cette polychromie de l'Idéal, ce partout et ce nulle part, cette chevauchée sur les nuages et tout ce gris et tout ce froid. Le jeune homme allemand, comme Wagner même, est parent du mauvais temps, du temps allemand. Il n'aime pas comme nous tout ce qui manque à Wagner : l'esprit, l'amabilité, la *gaia scienza*, la clarté méridionale et l'azur uni des flots.

Wagner a coûté cher à l'Allemagne. Il l'a domptée par la force, par une puissance de pensée, de travail, sans exemple jusqu'alors. Jamais on n'avait commandé, jamais on n'avait été obéi ainsi. Wagner a donné à tout le personnel de l'art musical et dramatique une conscience inconnue, un esprit nouveau de zèle, de courage et d'abnégation ; il a demandé tous les sacrifices et les a tous obtenus. Mais, dans le fond, on lui résiste encore; un secret instinct continue de protester, et cela est un signe de santé; un symptôme rassurant pour l'Allemagne au sein de la décadence européenne. Quand on jeta sur le cercueil du maître des couronnes avec ces mots : *Erlösung dem Erlöser*, délivrance au libérateur, beaucoup firent tout bas cette correction : *Erlösung vom Erlöser*, délivrance du libérateur. On respirait enfin. Quel effet a produit Wagner sur la culture intellectuelle? Ce mouvement wagnérien a poussé au premier plan les profanes, les « idiots en art. » « Et c'est ça, dit Nietzsche avec mépris, c'est ça qui organise des sociétés, impose son goût et tranche de tout en musique ! » — Autre effet du triomphe de Wagner : *la Théâtrocratie*, la souveraineté extravagante du théâtre, cette manifestation inférieure de l'art, bonne tout au plus pour la foule et qui n'est, dans l'ordre intellectuel, « qu'une forme de la démolâtrie. »

Wagner, enfin, a été un dissolvant. Il ne se plaît qu'à l'équivoque et à l'ambiguïté. Tout ce qui, dans le domaine de l'esprit, est

fatigue, épuisement, danger pour l'activité et la vie, calomnie contre l'univers, tout cela, son art le patronne et l'exalte. Il flatte les instincts de bouddhisme, d'anéantissement ou de religiosité décadente. Il est le grand avocat de la transcendance et de l'au-delà. Sa musique a nom Circé. *Parsifal*, son dernier ouvrage, est son chef-d'œuvre en ce genre. Là sont réunis tous les artifices, tous les enchantemens de la beauté morbide, si bien que *Parsifal* rétroagit même sur les œuvres antérieures pour les obscurcir. Venez maintenant! s'écrie Nietzsche, venez, amis, et buvez à la coupe mortelle. Jamais vous ne trouverez philtre plus délicieux pour endormir votre âme, et, pour vous y amollir, plus de bosquets de roses. Ah! le vieux sorcier, Klingsor des Klingsors! Comme à l'antique Minotaure, on lui conduit chaque année des troupes de jeunes gens et de jeunes filles à dévorer! Chaque année, l'Europe entière retentit du même cri : En Crète! En Crète! Quelle rude guerre il nous fait à nous, les esprits libres! Quel appel, sur les lèvres enchantées de ses jeunes magiciennes, à toutes les lâchetés de l'âme moderne! Il faut le mordre comme un chien de peur de l'adorer. Prends donc garde, vieux séducteur! *Cave canem!*

Voilà un terrible réquisitoire. A quoi va-t-il conclure? Au néant. Contre tous les maux, Nietzsche ne connaît que ce remède. Si dans cet écrit, dit-il, j'ai fait la guerre à Wagner et, par la même occasion, au goût allemand, si j'ai eu de dures paroles pour le crétinisme de Bayreuth, que certains musiciens n'aillent pas s'en réjouir. Auprès de Wagner, les autres artistes ne comptent pas. Wagner a tué la musique, mais la faute en est à lui moins qu'à son temps. Il n'a fait que précipiter le mouvement. Tous ceux qu'on essaie, vainement, de lui opposer, ne composent pas de meilleure musique, mais de plus impersonnelle et de plus indifférente. Lui, du moins, aura été un tout; il aura été toute la ruine, toute la décadence, une décadence volontaire, convaincue, efficace. La force désormais nous manque; notre corps est épuisé. L'étude, le commerce des vieux maîtres, peuvent nous soulager, mais non pas nous guérir. Peut-être verrons-nous luire un dernier rayon, un reflet attardé de la Beauté défaillante, mais elle se meurt, et pas un Dieu ne viendra la sauver.

Telle est la conclusion. — « Il est vrai qu'*elle* est triste! » — Et fausse par bonheur. Nietzsche se trompe. La musique n'est pas le moins du monde en train de mourir. Elle a souffert d'un Wagner, et notre philosophe l'a montré; elle en a profité aussi; j'aurais voulu qu'il le montrât de même. Mais son siège était fait. Pour tout et pour tous, Nietzsche n'a jamais rêvé que le néant. En ce qui le concernait, la folie a réalisé son rêve. Les wagnériens absolus ne manqueront pas d'en triompher. Voyez, diront-ils, où on en arrive pour n'avoir pas aimé Wagner. — Peut-être, mais on y arrive aussi pour l'avoir trop aimé!

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

29 février.

Comme un observateur désintéressé, suffisamment expérimenté ou désabusé et pénétrant, s'il existait parmi nous, trouverait encore son compte et son plaisir aux affaires de la politique du jour! Comme il pourrait s'égayer à suivre d'un regard libre tout ce mouvement un peu vieux sans doute, mais toujours nouveau des délibérations incohérentes, des quiproquos parlementaires, des coups fourrés déguisés en ordres du jour, des petites importances affairées, des crises de pouvoir ouvertes au hasard de toutes les fantaisies! C'est bien évident, rien n'est changé. Le spectacle des petits jeux de la politique n'est pas près de finir. Si on avait cru pour un instant que la comédie était au moins interrompue, qu'on avait trouvé la pierre philosophale, la stabilité ministérielle, qu'on allait être sur le chemin de la paix religieuse, qui au fond est le secret de tout, on s'était trompé. On avait pris une ombre pour la réalité. M. Hubbard, un jeune et fringant député de Pontoise, qui a une interpellation prête pour toutes les circonstances, ne l'a pas voulu. M. Pichon, un autre jeune Sicambre de l'anticléricalisme, veillait pour arrêter le ministère en train de se laisser convertir par la dernière encyclique du pape. Le solennel M. Brisson et l'âpre M. Clémenceau eux-mêmes ont donné! Du coup le ministère, ahuri, assailli de toutes parts, à bout d'explications, est resté dans la bagarre, et le pis est que lorsqu'un ministère a disparu ainsi dans une de ces échauffourées, on ne sait pas le plus souvent ce qu'on a fait ni où l'on va. Voilà justement la question aujourd'hui! c'est ce qu'il y a de plus clair dans cette crise nouvelle qui a été ouverte le 18 février, qui était peut-être bien un peu prévue depuis quelque temps, mais qu'on n'attendait pas sitôt ni ce jour-là, et à laquelle tout le monde a contribué, à commencer par le ministère lui-même.

Eh bien donc, c'est fait aujourd'hui! Le ministère est tombé dans une escarmouche; il est tombé, un peu peut-être parce qu'il avait trop duré pour les impatiens, mais surtout parce qu'il l'a bien voulu, — après

avoir lui-même préparé sa chute. Assurément, on n'aurait pas dit, il y a six mois, qu'il devait avoir cette fin après tout assez médiocre. On était alors à ce moment presque unique, où tout semblait sourire à la fortune de la France, à ce moment des réceptions de Cronstadt et de Portsmouth, des manœuvres de l'est, d'une sorte de manifestation spontanée et universelle pour l'apaisement intérieur, pour la paix morale et religieuse. Le gouvernement avait plus d'autorité et de force qu'il ne le croyait lui-même. Comment donc tout cela a-t-il changé si rapidement? Est-ce que notre diplomatie aurait perdu par ses fautes ce qu'on croyait avoir reconquis? Non sans doute; on n'a aucune peine à reconnaître que M. le ministre des affaires étrangères a dirigé avec une habile mesure les relations de la France. Est-ce que nos intérêts militaires auraient paru compromis ou mal servis? S'il est une chose généralement admise, au contraire, c'est que le dernier président du conseil, ministre de la guerre, par son zèle, par son intelligente et industrieuse activité, a singulièrement contribué pour sa part à refaire cette armée nouvelle dont les manœuvres de l'automne ont offert le rassurant et patriotique spectacle. Non, ce n'est pas cela!

La vérité est que si une situation en apparence si forte s'est trouvée rapidement amoindrie, tout le mal est venu de cette éternelle et irritante question religieuse que les radicaux se sont hâtés de raviver et d'envenimer, au risque de subordonner à leur passion de secte les plus sérieux intérêts de la France, — par laquelle le ministère lui-même s'est laissé embarrasser et enchaîner. Qu'il y ait eu à un certain moment des lettres, des mandemens plus ou moins opportuns de quelques évêques plus vifs que prévoyans, c'est possible: ce n'étaient là après tout que des incidens secondaires, faciles à dominer. Cette effervescence épiscopale à contretemps n'était pour les radicaux qu'un prétexte tout trouvé, perfidement exploité. On le sentait, et il est évident que, si le ministère, sans se laisser émouvoir par les criailleries de secte, avait maintenu sa politique, si, dès l'ouverture de la session, il avait ressaisi d'une main ferme et résolue cette délicate et épineuse question religieuse, il aurait gardé son autorité et ses avantages dans la chambre comme hors de la chambre. Il serait resté, comme on dit, maître de la situation. Le malheur du ministère a été de manquer l'occasion d'exercer son autorité, de préciser sa position, de céder aux intimidations et aux menaces de secte, de donner dès le premier moment aux radicaux la mesure de ses défaillances ou, si l'on veut, de ses indécisions. Son erreur, sa faiblesse a été de se laisser entraîner dans une voie où il n'a cessé de flotter entre toutes les contradictions: d'un côté désavouant toute pensée de guerre religieuse, refusant de se prêter à la séparation de l'Église et de l'État, — d'un autre côté cédant à des impatiences de répression, livrant quelque évêque pour désarmer les passions de secte; un jour parlant encore d'apaisement, de

conciliation, — un autre jour laissant tout espérer aux radicaux, s'ils sont un peu pressans, ou leur donnant le plus compromettant des gages, par ce projet sur les associations, qui est une violation de toutes les libertés, un arbitraire organisé, une menace pour toutes les communautés religieuses. Comment cela aurait-il pu durer?

De fait, quand on en est là, on n'est pas loin du dénoûment; on est à la merci d'une pression de circonstance, d'un incident de discussion, d'un hasard, — et cette fois le hasard s'est appelé M. Hubbard! C'est M. Hubbard qui, de sa main légère, a mis le feu aux poudres, en demandant tout simplement l'urgence pour cette loi sur les associations qui a provoqué un soulèvement universel. Proposer l'urgence pour une loi aussi compliquée, aussi délicate, qui touche à toutes les libertés religieuses et civiles, c'était la puérilité d'un législateur étourdi qui ne doute de rien, qui joue avec les intérêts les plus sérieux. Tout le secret était de faire d'une motion d'urgence une déclaration de guerre religieuse, d'engager la chambre, de forcer le ministère dans ses derniers retranchemens, — et ici encore que s'est-il passé? C'est l'incident décisif où viennent se concentrer et se résumer toutes les contradictions. Le président du conseil, celui qui l'était encore ce jour-là, a certes fait des prouesses de dextérité et d'équilibre pour se défendre sans trop décourager les radicaux qui le pressaient, sans trop s'aliéner non plus les conservateurs qui attendaient. M. de Freycinet, on n'en peut disconvenir, a parlé en politique des rapports nécessaires de notre gouvernement et du Vatican, même de la déclaration récente des cardinaux qu'il a jugée avec sagacité, et surtout du pape, de ce pape qui, a-t-il dit, « a donné des preuves répétées de ses sympathies pour la France, » qui « désire ne pas susciter de difficultés à la république. » En même temps, il est vrai, pour faire plaisir aux radicaux, il leur accordait cette urgence qu'ils réclamaient, sauf à l'atténuer, si l'on veut, par ses explications. Que prétendait-il? Que pouvait-il espérer? Une fois de plus, il a voulu tout concilier, il n'a rien concilié du tout; il n'a satisfait ni les radicaux impatiens de combat, ni les conservateurs déconcertés par de si sensibles contradictions entre les paroles et les actes. En croyant dissiper une équivoque par ses explications, il n'a fait que la prolonger et l'aggraver.

En vérité, plus on s'est expliqué, moins on s'est entendu, et c'est ainsi qu'on est allé, à travers une série de votes confus, à un vrai gâchis parlementaire, passant d'un ordre du jour à un ordre du jour, de la motion Hubbard-Pichon à la motion Trouillot, pour finir par tout rejeter. Premier vote : les radicaux, pressés d'en finir, ont voulu trancher la question en proposant de déclarer qu'on poursuivra plus que jamais la « guerre au cléricalisme. » L'ordre du jour radical est rejeté! — Deuxième vote : survient un autre inconnu, M. Trouillot, son ordre du jour à la main, un ordre du jour un peu moins accentué, qui ne parle que de

poursuivre la politique républicaine, de défendre les droits de l'État, et que le gouvernement, pour se tirer d'embarras, se hâte d'accepter. L'ordre du jour Trouillot, à son tour, est repoussé comme le premier, et avec lui c'est le ministère qui est vaincu ! — Troisième et dernier vote enfin : la chambre, d'un seul coup, sans plus s'expliquer, repousse spontanément et sommairement l'urgence qui vient de déchaîner cette petite tempête parlementaire. La moralité la plus évidente de cette série de votes, de ces confusions, c'est que si, dès le début, M. le président du conseil, après avoir parlé comme il l'avait fait, avait demandé résolument à la chambre de rejeter l'urgence, il aurait été suivi ; c'est que le ministère n'est tombé que pour n'avoir pas soutenu sa propre politique, pour s'être rallié à un ordre du jour qui ne disait rien, qui n'a eu d'autre résultat que de réunir contre lui l'extrême gauche et la droite, les radicaux, qu'il n'a pas pu désarmer, et les conservateurs, qu'il n'a pas su rassurer. Il aurait pu vraisemblablement, avec un peu de résolution, échapper à sa mésaventure ; il n'a pas osé, il a voulu tout ménager. Il n'a pas été plus avancé, — et la situation n'en est pas beaucoup plus claire aujourd'hui pour ceux qui ont à refaire un ministère.

Au fond, telle qu'elle est, cette crise nouvelle qui vient de s'ouvrir assez brusquement, dans la paix universelle du pays, presque dans l'indifférence publique, a sûrement son importance et pourrait soulever bien des questions. — Quel en serait le dénoûment ? comment refaire un cabinet, ou rajuster les morceaux d'un cabinet disloqué ? C'était le plus pressé, ce n'était pas le plus facile. M. le président de la république s'est livré dix jours durant à ce travail de patience, multipliant les consultations et les enquêtes, appelant tout le monde, écoutant tout le monde, les ministres d'hier et ceux qui ne demandent pas mieux que de le devenir, passant la revue des candidats. Il a essayé des combinaisons variées. Il a chargé M. Rouvier, puis le ministre de l'instruction publique, M. Bourgeois, de reconstruire un cabinet : ni l'un ni l'autre n'ont réussi. En désespoir de cause, M. le président de la république s'est adressé à un sénateur de la Drôme, jadis ministre, républicain de poids au Luxembourg, M. Loubet, qui a accepté gaillardement le mandat, et après ces divers essais, il est à peu près sûr que, depuis le premier jour, l'idée invariable a été de refaire l'ancien ministère. M. de Freycinet, dès le début, s'y était visiblement prêté, à la condition de n'avoir plus la présidence du conseil, c'est-à-dire la responsabilité de la politique, de se retrancher dans son ministère de la guerre. M. Ribot n'avait pas refusé de rester aux affaires étrangères. M. Bourgeois, M. Rouvier gardaient toujours leur place à l'instruction publique et aux finances, avec quelques autres de leurs collègues, M. Develle et M. Jules Roche. On y a ajouté deux ou trois noms nouveaux, un jeune député distingué, M. Godefroy Cavaignac.

C'est à peu près le même ministère, — avec cette différence toutefois qu'il y a un nouveau président du conseil, M. Loubet, et un ministre de l'intérieur de moins, M. Constans. A dire toute la vérité, cette élimination de M. Constans paraît même être l'unique nouveauté, et comme le trait caractéristique du ministère qui se forme.

Est-ce fini, cette fois? Cela semble fini. M. le président de la république a ses conseillers, avec lesquels il n'a pas même à faire connaissance. Quels que soient les ministres anciens ou nouveaux, cependant ce n'est pas tout; il y a évidemment quelque chose de plus dans ces derniers incidens. Les hommes sont réunis : reste la question qui est au fond même de la crise, la question de direction, de conduite, la question du choix entre toutes ces politiques qui se rencontrent et se heurtent dans des luttes dont la paix et l'intérêt de la France sont toujours l'enjeu.

A parler franchement, si on le voulait, si on se décidait à s'inspirer de l'intérêt du pays et de l'instinct public au lieu de tout subordonner à des solidarités de partis, la solution ne serait ni impossible ni peut-être difficile. Elle se dégage de la situation même, de tout un ensemble de choses. Que les radicaux, plus bruyans que nombreux, s'efforcent d'imposer leur politique de violence et de guerre religieuse, d'identifier la république avec leurs passions, ils font leur métier de sectaires; mais qu'a gagné le dernier ministère, que peut gagner le ministère nouveau à paraître partager ou ménager leurs fanatismes? Ils ne sont, en définitive, qu'une minorité, même dans cette chambre pourtant si accessible aux préjugés les plus vulgaires. Tous ces votes qui se sont succédé l'autre jour, ils rendent témoignage contre leurs prétentions. La chambre a voté contre l'ordre du jour radical qui réclamait la guerre aux influences religieuses, sous le nom de cléricalisme. Elle n'a pas même accepté l'ordre du jour plus mitigé par lequel le ministère a cru se sauver. Elle a d'elle-même rejeté l'urgence pour la loi sur les associations. En d'autres termes, elle s'est prononcée contre la politique de guerre, de rupture, de séparation de l'État et de l'Église. Et ce sentiment qui s'est fait jour dans la chambre, il est bien autrement vivace, bien autrement profond dans le pays. S'il y a une chose évidente, en effet, c'est que la masse française, sans être plus cléricale qu'elle ne l'a jamais été, est excédée, fatiguée de toutes ces querelles religieuses, de ces vexations de parti, qu'elle ne veut que la paix, la tranquille pratique de son culte et de ses croyances. Quel moment choisirait-on enfin pour céder aux excitations d'un radicalisme agressif? M. de Freycinet, dans la première et la plus habile partie de son discours, l'a dit justement l'autre jour. C'est le moment « où il y a au Vatican un pontife à l'esprit très élevé qui comprend les nécessités de son temps, » qui vient de faire la dernière encyclique au clergé de France. Oh! assurément, on n'attend pas de Léon XIII qu'il cesse de parler en pape,

qu'il livre les intérêts de son Eglise, qu'il souscrive à des lois qui froissent tous les instincts libéraux au moins autant que la foi religieuse; mais c'est certes la première fois qu'un pape tient le langage d'un grand politique, parlant avec la libérale modération d'un pacificateur, donnant à la république une sorte de sanction, assez nouvelle, conseillant aux catholiques d'entrer librement, sans subterfuge, dans le régime légal de leur pays. De sorte que tout se relève à la fois contre une politique de guerre religieuse, et l'instinct même d'une chambre qui recule devant les violences, et le sentiment du pays, et l'esprit de conciliation qui pénètre par degrés dans l'Eglise.

Que demande-t-on d'ailleurs à un gouvernement chargé de conduire les affaires d'un grand pays comme la France? Est-ce qu'on veut qu'il reste désarmé contre ce qu'on appelle les empiétemens cléricaux, qu'il livre la société civile, qu'il abdique les droits de l'État? Mais il ne fait, en sauvegardant, en maintenant ces droits, que suivre les traditions de tous les gouvernemens. Tout ce qu'on lui demande, c'est d'être un pouvoir éclairé, mettant le libéralisme dans ses lois, sachant respecter les mœurs, les croyances, les cultes traditionnels, traitant les affaires religieuses en représentant supérieur et impartial de l'esprit civil, non en ennemi. En un mot, après cette dernière crise encore plus peut-être qu'avant, toute la question est entre une république d'équité, de tolérance libérale, et la république des exclusions, des fanatismes de secte, de la guerre aux évêques ou aux sœurs de charité : c'est au ministère nouveau de faire son choix s'il le peut, d'inaugurer son étape en sacrifiant un peu moins à la concentration radicale, en s'occupant un peu plus des intérêts de la France, de sa paix morale comme de sa position dans le monde.

C'est la saison des parlemens ouverts maintenant un peu partout, et dans tous ces parlemens vieux ou nouveaux, les affaires extérieures ont pour l'instant moins de place que les affaires intérieures. On laisse volontiers sommeiller les questions générales, européennes, qu'un incident imprévu peut, d'ailleurs, toujours réveiller. On s'occupe surtout de la loi scolaire et du régime disciplinaire de l'armée en Prusse, — sans parler des discours mystiques de l'empereur Guillaume et des émeutes qui viennent d'envahir Berlin; on s'occupe de la revision constitutionnelle à Bruxelles, des troubles économiques et des négociations commerciales à Rome, des dernières échauffourées anarchistes à Madrid, de la position des ministères après les élections récentes à Buda-Pesth et à Bucharest. Ce sont les affaires du jour. Le parlement anglais lui-même, qui vient d'être rouvert par un discours assez placide et peu significatif de la reine, ne paraît pas bien disposé à se jeter dans les grandes discussions de politique extérieure.

A la vérité, dès les premiers débats de l'adresse, la question d'Égypte, qui ne laisse pas d'avoir un caractère européen, a fait une

courte apparition, remettant en présence lord Kimberley et lord Salisbury dans la chambre des pairs, M. John Morley et M. Chamberlain dans la chambre des communes. C'est moins une bataille sérieuse, qu'une escarmouche entre des partis qui n'ont pas l'air d'être bien pressés d'en finir. Ni les uns, ni les autres, ni les libéraux, ni les conservateurs ne semblent bien impatiens d'en venir à une explication décisive, sur la politique anglaise dans la vallée du Nil. Lord Salisbury garde cette question d'Égypte comme une arme, comme un moyen de popularité à la veille des élections; il n'avoue pas la pensée d'une occupation permanente, — il refuse de fixer un terme à cette occupation qui par le fait reste indéfinie : c'est le fond de tous ses discours à la chambre des lords comme l'autre jour à Exeter. Les libéraux, de leur côté, en combattant les subterfuges ministériels, en se prononçant pour le principe de l'évacuation de l'Égypte, évitent de trop s'engager, de fixer le jour et l'heure de cette évacuation. Ils semblent tous d'autant plus réservés que, pour le moment, au début d'un nouveau règne au Caire, il y a peut-être quelque difficulté, quelque nuage. On ne voit pas encore bien clair dans cette situation nouvelle. On a eu beau faire exprimer par la reine la confiance que la politique « habile » de Tewfik sera suivie par son fils : on n'en est pas sûr. Le jeune Abbas-Pacha, placé entre le protectorat anglais et le commissaire ottoman Mouktar-Pacha, entre toutes les influences qui l'entourent, n'est peut-être pas aussi soumis qu'on l'aurait cru : il aurait, dit-on, des mouvemens d'humeur indépendante. De plus, si le jeune Abbas-Pacha est par le fait le khédive de l'Égypte, il n'est pas allé encore à Constantinople recevoir des mains du sultan son firman d'investiture, remplir ses devoirs de vassalité. C'est à Constantinople que son firman l'attend, c'est là qu'il doit se rendre, et les Anglais sont visiblement peu favorables à un voyage de cérémonie qui, en attestant, en rehaussant la suzeraineté de la Porte, peut jeter quelque ombre sur la réalité du protectorat britannique.

Qu'en sera-t-il de ce voyage du jeune vice-roi du Nil à Constantinople? Comment va s'engager réellement ce nouveau règne d'un prince adolescent qui a déjà paru avoir quelques velléités d'indépendance? Par quel artifice lord Salisbury réussira-t-il à justifier et à prolonger une occupation mal définie, en ramenant le jeune Abbas-Pacha à la politique « habile, » c'est-à-dire docile de son père Tewfik? Que feraient les libéraux eux-mêmes, s'ils arrivaient au pouvoir, pour préparer une évacuation qu'ils croient juste et nécessaire, qu'ils promettent, sans vouloir la précipiter cependant? Voilà bien des obscurités autour d'une question qui a certes son importance, qui reviendra plus d'une fois, qui a été à peine effleurée à ce début de session où tout semble se concentrer dans les affaires intérieures, dans la lutte croissante des partis, dans l'éventualité d'une dissolution parlementaire.

Tout est là évidemment aujourd'hui en Angleterre. Tous les partis se préparent à la dissolution comme si elle devait être prochaine. Tout dépend de ce qui peut arriver d'un jour à l'autre, d'un incident imprévu, de la tournure que va prendre cette session qui vient de s'ouvrir. Lord Salisbury a sans doute affecté jusqu'ici une certaine impassibilité presque ironique devant les succès croissans des libéraux dans les élections partielles. Il s'est dit qu'il n'y avait rien de pressé, qu'il gardait toujours une majorité, qu'il avait dans tous les cas, d'ici aux élections régulières, dix-huit mois de pouvoir pendant lesquels il se chargeait de conduire les affaires extérieures de l'Angleterre et de régler avec son hardi neveu, M. Balfour, les affaires d'Irlande. C'est possible, lord Salisbury ne manque pas d'assurance et de confiance. Tout peut changer cependant à tout instant. La meilleure preuve que tout peut changer, c'est qu'il y a peu de jours, dès le début de la session, à propos d'une motion d'un Irlandais, M. Sexton, le ministère s'est vu réduit à une majorité d'une vingtaine de voix. Les conservateurs, soit négligence, soit qu'ils aient déjà eux-mêmes le sentiment de la fin prochaine du parlement, ne se sont pas trouvés là pour voter. Le moindre incident peut ainsi précipiter les choses, déconcerter lord Salisbury dans sa politique de temporisation et le contraindre à hâter cette dissolution qu'il aurait voulu ajourner. C'est d'autant plus vraisemblable ou possible, que tout maintenant semble conspirer pour le dénoûment, que la fortune ne sourit plus décidément à la politique conservatrice. Le ministère a voulu sans doute frapper un grand coup ou se donner au moins un air de libéralisme par une réforme destinée à frapper les esprits, et M. Balfour, le brillant complice de lord Salisbury dans les affaires d'Irlande, a porté au parlement, dès l'ouverture de la session, un projet prétendant doter l'île sœur de ce qu'on appelle le *local government*.

Assurément, c'était une idée, qui pouvait avoir sa valeur et peut-être quelque succès, d'opposer à la politique un peu vague, un peu hasardeuse du *home-rule* un vaste système d'autonomie locale. Malheureusement le projet de M. Balfour ressemble à une mystification. Ce qu'il a l'air d'accorder, il le retire aussitôt, et en paraissant favoriser l'Irlande, il l'assujettit à un régime exceptionnel de restrictions. Il crée des conseils de comtés, des conseils de districts; seulement il les compose en grande partie de fonctionnaires anglais, en annulant à peu près la représentation directe du pays. Il accorde à ces conseils le droit de délibérer, de prendre certaines décisions; seulement il attribue en même temps à des magistrats institués par la reine le droit de casser les décisions, même d'exercer une certaine surveillance morale allant jusqu'à la répression sur ces conseils. Bref, c'est un mirage de « gouvernement local » encore plus qu'une réalité, qui a provoqué aussitôt les

protestations véhémentes et ironiques de toutes les oppositions des Irlandais, des libéraux, de sir William Harcourt, et ne paraît pas même avoir satisfait les unionistes alliés du ministère pas plus que beaucoup de conservateurs. On s'est demandé si ce que proposait le ministère était sérieux ou si ce n'était pas tout simplement un expédient, imaginé pour embrouiller une question qu'on ne veut pas résoudre. Le projet de M. Balfour, qui doit être discuté dans trois jours, ne paraît pas destiné à une brillante fortune; il peut être l'occasion d'une épreuve critique pour le ministère. Le résultat le plus clair qu'il aura eu sera peut-être d'avoir hâté cette dissolution que lord Salisbury tient en réserve et à laquelle tout le monde s'attend. On en est là aujourd'hui. Les libéraux multiplient leurs réunions non-seulement à Londres, mais dans les provinces, pour conquérir les populations rurales; ils ont déjà ouvert la campagne, et nul doute que, si le signal de la lutte était donné, M. Gladstone, qui après son voyage dans le Midi de la France rentre en Angleterre, ne surmontât les fatigues de l'âge pour prendre le commandement de l'action. Aux réunions, aux mouvemens des libéraux, les conservateurs, à leur tour, opposent leurs propres réunions, leurs manifestations, et les unionistes qui sont les plus menacés ne sont pas les moins actifs. On se serre pour la bataille qui sera chaude, dont l'issue peut être singulièrement décisive pour la politique intérieure comme pour la politique extérieure de l'Angleterre.

S'il est, après l'Angleterre, un pays de l'Europe où la vie publique se déploie dans toute sa liberté, dans toute son ampleur, c'est la Belgique, moins grande certes par ses dimensions que l'empire anglais, aussi libérale par ses institutions, par ses mœurs. La Belgique le prouve bien aujourd'hui par la hardiesse, la confiance ou peut-être la témérité avec laquelle elle s'est engagée dans ce qu'on peut bien appeler une aventure, l'aventure de la revision constitutionnelle. Ce qui sortira de ce mouvement assez confus, on ne peut certes le dire, puisqu'on en est toujours aux préliminaires, puisque les chambres de Bruxelles en sont encore à délibérer sur des projets qui se succèdent, se transforment, s'étendent sans être arrivés jusqu'à une forme bien précise et bien saisissable. Ce qu'il y a de sûr provisoirement, c'est que les chambres belges sont à peu près d'accord pour admettre la nécessité d'une revision, même d'une revision des plus larges, qu'elles vont avoir à décider la convocation d'une assemblée constituante, à laquelle elles transmettront sans doute le programme de leurs vœux, — et ici on entre évidemment dans l'inconnu. Ce n'est point, si l'on veut, une entreprise au-dessus de la raison et des forces d'un peuple libre qui sait se contenir. L'expérience ne reste pas moins, il faut l'avouer, singulièrement périlleuse: elle l'est surtout par l'extension qu'on lui a donnée, par le caractère indéfini qu'on lui a laissé prendre,

par la libéralité un peu naïve avec laquelle on a ouvert la carrière à toutes les aspirations, à toutes les contestations, à toutes les nouveautés et peut-être à toutes les subversions.

Qu'on remarque bien comment est né et a grandi ce mouvement revisionniste qui agite aujourd'hui la Belgique. Il a commencé dans les réunions populaires par la revendication du suffrage universel. Tout se bornait à une réforme électorale, à un choix entre les applications diverses du suffrage universel. Chose extraordinaire! ce qui semblait déjà un peu révolutionnaire a été bientôt étrangement dépassé! On ne s'en est plus tenu au suffrage universel, aux motions de M. Paul Janson; on est allé bien plus loin, et ce sont les chambres elles-mêmes, c'est le gouvernement tout le premier, qui ont pris l'initiative d'une revision plus générale, étendue à une multitude d'articles de la constitution, au risque de remettre en doute le principe même du régime belge. On en revient tout simplement sans le vouloir au point où l'on en était au congrès de 1830. — Ainsi la revision, telle qu'elle est proposée dans le programme officiel, toucherait à quelques articles qui règlent la successibilité au trône dans des cas déterminés; fort bien! mais alors c'est la question monarchique qui se rouvre tout entière, qui est livrée à toutes les polémiques, qui va être débattue devant le pays, devant l'assemblée constituante qui sera nommée, — et après soixante ans d'existence, la monarchie belge est remise sur la sellette comme au premier jour. S'il y a des républicains en Belgique, ils ont beau jeu, ils sont libres; ce n'est point certes la France qui les encouragera dans ces propagandes et organisera des *Risquons tout* pour les soutenir; mais qui sait si l'on dira toujours, comme en 1848, que la république, pour faire le tour du monde, n'a pas besoin de passer en Belgique? Est-il bien prudent de rouvrir ces perspectives?

Ce n'est pas tout. Par une sorte d'obsession d'idées, on a imaginé d'introduire dans la revision cette étrange nouveauté, le « referendum royal, » le droit pour le souverain d'en appeler directement, personnellement au peuple sur toutes les œuvres du parlement. C'était, dit-on, une nécessité d'armer la royauté, de fortifier le pouvoir exécutif en présence de l'extension du suffrage populaire. Soit; mais y a-t-on bien réfléchi? Ce qu'on propose est ni plus ni moins une hasardeuse révolution constitutionnelle. C'est la substitution du régime plébiscitaire et personnel au régime représentatif et parlementaire. C'est l'annulation organisée du droit des assemblées toujours menacées d'un appel au peuple fait pour dominer ou désavouer leurs résolutions. Depuis soixante ans, la monarchie belge, avec le roi Léopold II comme avec le roi Léopold Ier, a pu avoir des momens difficiles, elle s'en est toujours tirée en restant dans son rôle de médiatrice prudente et respectée entre les partis. Où était la nécessité de tenter cette expérience nouvelle qui a le double inconvénient de mettre la confusion dans les

institutions et de découvrir, d'engager le prince, désormais directement responsable devant le pays de l'usage qu'il fera ou qu'il ne fera pas du plébiscite ? Cette invention assez imprévue du « referendum royal, » à la vérité, est loin d'être acceptée. Elle a rencontré, elle rencontre encore les plus vives résistances ; elle a même provoqué, il y a peu de jours, une crise intime où le chef du cabinet, M. Beernaert, le promoteur officiel du referendum, s'est vu sur le point d'être abandonné par une partie de la majorité catholique. On n'a échappé à la crise que par une sorte de transaction, par un palliatif que M. Beernaert, qui ne manque pas de dextérité, a eu l'art de proposer au dernier moment pour régulariser l'usage du droit de plébiscite. Tout ne reste pas moins en suspens jusqu'au vote définitif des chambres, jusqu'à la réunion du congrès constituant, et la Belgique aura de la chance si elle sort de cette épreuve conduite un peu au hasard avec ses institutions intactes, avec la paix intérieure raffermie.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La crise ministérielle ouverte le 19 courant, et qui ne s'est terminée qu'au moment où ces lignes sont écrites, n'a pas troublé la sérénité de notre marché financier. Les affaires n'ont pas été plus animées, un certain nombre de valeurs restent tenues en défiance par les capitalistes. Dans l'ensemble toutefois, les tendances se sont plutôt raffermies, surtout dans les derniers jours, malgré les incidens politiques, et probablement à cause de l'approche de la liquidation.

La rente française atteignait 95.95 au milieu du mois. Il s'est produit tout d'abord, sur la nouvelle de la chute du ministère, un mouvement de recul à 95.60. Mais cette première impression s'est rapidement effacée ; le cours de 96 francs a été conquis. L'emprunt a dépassé, de son côté, 95 francs ; l'amortissable s'est avancé de 0 fr. 05 à 96.95.

Les fonds étrangers ont eu des fortunes diverses. Le Hongrois or 4 pour 100 a été porté à 93 sur l'impression favorable faite par les déclarations du discours du trône à l'ouverture du Reichsrath concernant le projet de réforme monétaire en Autriche-Hongrie. Il a été ensuite ramené à 92 1/2.

Le marché des fonds russes a été très calme. Le rouble est un peu au-dessus de 200 à Berlin, l'emprunt d'Orient s'est tenu à 64 1/2, le 3 pour 100 est à 75 1/2, soit toujours à plus de 4 points au-dessous de son prix d'émission d'octobre dernier, le Consolidé 4 pour 100 a été porté de 92 1/2 à 93 1/4.

L'Italien a été très offert pendant toute une semaine, reculant de 89.77 à 88.75, mouvement motivé par la dépréciation du change et l'élévation de la prime de l'or en Italie. La menace de levées de titres en liquidation a provoqué ensuite un retour en hausse de 88.75 à 89.20. Le bruit de la démission de M. Luzzatti a été démenti.

Les valeurs turques ont eu une brusque poussée de reprise. Les titres de la Dette générale série D ont été portés de 18.60 à 19.20, la Priorité de 416.25 à 422.50, l'Obligation douanes de 430 à 440, et le 4 pour 100 ottoman consolidé de 342.50 à 358.75. L'explication la plus plausible de cette hausse est la publication des chiffres relatifs à l'action des fonds d'amortissement ordinaire et extraordinaire pendant l'exercice de mars 1891 à février 1892. Il a été racheté des titres des quatre séries de la Dette générale, en proportions diverses, pour un total de 1,327,000 livres turques, valeur nominale, soit 569,000 par le fonds ordinaire et 758,000 par le fonds extraordinaire provenant de la conversion des anciennes priorités.

Le 3 pour 100 portugais s'est tenu sans changement sensible entre 27 1/2 et 28. Ce dernier cours a été dépassé à deux ou trois reprises. Plusieurs comités se sont formés à Paris en vue de défendre les intérêts français dans les arrangemens à conclure avec le gouvernement de Lisbonne pour la fixation du mode de paiement partiel des coupons de la dette de l'État ou des obligations de la compagnie. Les propositions financières présentées au nom du gouvernement par M. Oliveira Martins viennent d'être approuvées dans les deux chambres des Cortès.

L'Extérieure a subi un nouvel accès de défaillance. De 63, cours coté au milieu de février, elle a été précipitée à 61, sur l'annonce de gros embarras de la place de Barcelone. Le change ne s'améliore pas, bien que les derniers bilans de la banque d'Espagne soient plutôt favorables. Les bas cours ont cependant provoqué quelques rachats.

Les cotes de Londres accusent une légère amélioration des cours des valeurs argentines. Le change a légèrement fléchi à Buenos-Ayres. La spéculation anglaise paraît compter sur l'éventualité d'un changement complet de politique financière dans les États de la Plata, après l'élection présidentielle qui a lieu dans quelques mois.

Les fonds helléniques étaient en pleine panique il y a quinze jours. Une plus équitable appréciation de l'état des choses a relevé sensiblement les cours ; le 5 pour 100 1881 a été porté de 300 à 335, le 5 pour 100 1885 de 295 à 330, le 4 pour 100 de 267.50 à 280. A Athènes

comme à Lisbonne, à Madrid et à Rome, le double fléau est le déficit budgétaire et la hausse du change. L'agio de l'or a atteint 40 pour 100.

L'Égypte s'est raffermie de 480 à 483. La question de l'évacuation, un moment aiguë, sommeille de nouveau, et la sécurité revient aux porteurs.

La rente serbe a fléchi de 79 à 78. Le 4 pour 100 brésilien s'est relevé de 55.50 à 58, sans que l'on puisse assigner à cette amélioration des motifs plus plausibles qu'à la dépréciation qui avait précédé.

Les Chemins espagnols ont été plus offerts que jamais. Le Nord de l'Espagne a perdu 17.50 à 172.50, le Saragosse 17.50 également à 177.50, les Andalous 11.25 à 283.75. Les obligations de cette dernière compagnie ont fléchi, celles de la 1re série de 300 à 294, celles de la seconde de 290 à 276. Les dernières séries du Nord de l'Espagne et des Asturies ont de nouveau perdu de 10 à 20 francs. Les Chemins d'Autriche se sont bien tenus.

La probabilité d'un accord entre la compagnie du Gaz et la Ville a valu aux actions du Gaz une hausse de 25 francs. Le Suez, le Rio-Tinto, le Nord, l'Orléans, les Omnibus et les Voitures se retrouvent, à quinze jours d'intervalle, aux mêmes cours.

La Société des Immeubles de France, associée désormais à la Compagnie foncière de France, et placée comme celle-ci sous le patronage du Crédit foncier, a lancé, le samedi 20, une émission de 100,000 obligations rapportant 20 francs d'intérêt annuel, remboursables à 500 fr. en soixante-quinze ans et offertes au public à 475 francs. Cette tentative a peu réussi; il a été souscrit 62,000 titres, dont 50,000 à Paris.

La Banque de France a reculé de 4,470 à 4,390, les acheteurs se lassant d'attendre toujours vainement une indication permettant de prévoir comme prochaine la discussion du projet de loi relatif au renouvellement du privilège. Le Crédit foncier a résisté aux attaques dont un groupe de spéculateurs a pris pour spécialité de l'assaillir. Il s'est négocié entre 1,210 et 1,220. La Banque d'escompte, toujours offerte, a perdu encore 20 francs, de 207.50 à 187.50. Le Comptoir national d'escompte est tenu à 490, de même le Crédit lyonnais à 790, la Banque de Paris a repris 10 francs à 636.25. Le Crédit industriel est sans affaires à 550 francs. Le conseil d'administration de cette société proposera à l'assemblée générale du 10 mars la répartition, pour 1891, d'un dividende de 15 fr. 62, soit 12 pour 100 du capital versé sur chaque action.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

LIBRARY

ÉTUDES DIPLOMATIQUES

FIN DE LA GUERRE DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE. — TRAITÉ D'AIX-LA-CHAPELLE (1748).

III[1].

DERNIÈRES NEGOCIATIONS. — LE TRAITE.

Les préliminaires de paix signés par les plénipotentiaires de France, d'Angleterre et de Hollande portent la date du 30 avril 1748. L'acte définitif, qui convertit ces articles, rédigés à la hâte et revêtus seulement de trois signatures, en un traité régulier, engageant toutes les grandes puissances et réglant pour un temps indéfini la situation générale de l'Europe, n'est que du 18 octobre de la même année. Il sera aisé pourtant de se convaincre qu'entre les deux documens n'existe aucune différence essentielle. Les négociateurs avaient donc eu, dès l'abord, un sentiment assez juste des conditions qu'imposerait à tous un intérêt commun et supérieur. Il n'en est que plus intéressant de connaître comment un si long délai dut encore être employé à des discussions épi-

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier et du 15 février.

neuses pour mener à fin une combinaison que, de gré ou de force, chacun devait finir par accepter. Si cette étude un peu compliquée paraît stérile au premier abord, puisque ces débats n'eurent aucune suite immédiate, on y trouvera tout au moins l'avantage de bien définir de quels sentimens réciproques restèrent animées les diverses puissances qui vinrent, l'une après l'autre, et toutes de mauvaise grâce, mettre leurs signatures au bas du traité de paix : et comme cette paix elle-même ne devait durer, on le sait, que très peu d'années, on est ainsi en mesure de prévoir dans quelles conditions devront s'engager, après un délai très court, de nouveaux et plus graves conflits. On voit déjà à découvert non-seulement se préparer, mais presque s'accomplir, la grande révolution diplomatique, qui, en rapprochant du même coup la France de l'Autriche, et la Prusse de l'Angleterre, changea toutes les traditions d'une politique séculaire, et qui est demeurée jusqu'à nos jours l'objet de tant de contestations. En sorte qu'à le bien prendre, les faits qu'il nous reste à faire connaître forment moins le dernier chapitre de la guerre de la succession d'Autriche que le premier de la guerre de sept ans.

I.

En réalité, à la manière dont les préliminaires avaient été préparés et conclus, ce fut déjà une merveille que d'arriver à en faire admettre la discussion par les puissances qu'on n'avait pas appelées à y prendre part : tant était grand, le premier jour, le trouble, c'est trop peu dire l'indignation, que par leur initiative mystérieuse et hardie, les plénipotentiaires d'Angleterre et de France avaient causé à leurs collègues. C'était, on l'a vu, un *tolle* et un récri général : petits et grands, tous se plaignaient, tous se regardaient comme joués ou lésés : Sardaigne, Espagne, Autriche, et jusqu'aux modestes cliens à qui la France avait promis son appui : l'électeur palatin qu'on avait oublié de nommer, la république de Gênes et le duc de Modène, qui trouvaient mauvais qu'en leur restituant leurs États, on ne parlât pas de leur accorder les intérêts des biens et des capitaux qu'on leur avait confisqués. Il ne fallut pas moins, pour imposer un peu de silence à ces clameurs discordantes, que l'accueil favorable et presque enthousiaste fait au seul mot et à la seule espérance de paix, par les populations souffrantes. Mais ce qui contribua aussi bientôt à calmer les mécontens et à leur faire prendre le ton plus bas, ce fut qu'il ne se trouva aucun terrain commun sur lequel ils pussent mettre leurs griefs d'accord pour en poursuivre ensemble le redressement. Ce dont chacun d'eux, au con-

traire, croyait avoir à se plaindre, c'était d'avoir été sacrifié à l'autre, et il n'en était aucun qui ne se vît bientôt réduit par là à reconnaître, quel que fût son dépit ou son regret, que l'isolement le condamnait à l'impuissance.

Le premier à se rendre compte de cette faiblesse de situation, ce fut le roi de Sardaigne. Les préliminaires lui reprenaient le marquisat de Final et tous les points du littoral de la Méditerranée qu'il avait enlevés à la république de Gênes. C'était un grand désappointement, car il perdait ainsi l'espoir de garder une communication directe de toute une partie de ses États avec la mer, à laquelle il attachait un grand prix. De plus, il prenait en très mauvaise part qu'on eût compris dans l'établissement de l'infant le duché de Plaisance qui faisait partie des concessions à lui faites par le traité de Worms, et dont ses troupes étaient restées en possession depuis la bataille livrée sous les murs mêmes de la ville. Il jetait donc d'abord feu et flamme contre l'Angleterre, qui trompait sa confiance. Mais à qui aurait-il été conter ses doléances? A l'Espagne qui détenait son patrimoine héréditaire de Savoie, et qui demandait hautement à n'en pas sortir? A l'Autriche qui n'annonçait pas, avec moins d'éclat, la prétention de tenir le traité de Worms tout entier pour non avenu, et le sommait ainsi d'avoir à évacuer non-seulement la cité de Plaisance, mais toute la partie du Milanais bordant le cours supérieur du Pô dont ce traité lui avait fait don? C'était, au contraire, la possession de ces belles provinces dont les préliminaires lui assuraient la confirmation, et un grand pas était ainsi fait vers cette domination suprême de la Haute-Italie qui était l'ambition héréditaire de sa race. C'était là un pis-aller dont on pouvait se contenter. Le raisonnement amena donc assez vite la résignation, et le mois de mai n'était pas écoulé que le comte de Chavannes recevait l'instruction d'adhérer aux préliminaires.

Il fallait bien s'attendre que l'Espagne, d'humeur moins endurante, se trouvant peut-être encore moins bien traitée, fût plus difficile à réconcilier. Puisieulx se trompait pourtant, quand il se préparait à voir éclater à Madrid *un vacarme énouvantable*. Ce fut, au contraire, par un silence de mort régnant dans l'entourage royal que l'arrivée d'un courrier apportant de graves nouvelles fut annoncée au public, et quand l'ambassadeur Vauréal dut se rendre au palais, portant le texte des préliminaires que l'envoyé l'Espagne avait déjà transmis, il n'eut point à subir ces emportemens de passion dont il avait dû, du temps de Philippe et d'Élisabeth, braver les orages. Mais ce fut de la part du débile Ferdinand, qui en tout temps parlait peu, et de la reine, dont le naturel était également concentré, un accueil glacial : puis

quand il fallut s'expliquer, un ton de dignité blessée et un accent d'amertume qui firent voir que le trait avait porté au cœur. Parme et Plaisance, même accrus du petit duché de Guastalla, paraissaient un mince échange à offrir en retour de la restitution réclamée de la Savoie et du comté de Nice. Puis le rétablissement des exigences vexatoires imposées par l'Angleterre au commerce espagnol était un affront pour l'indépendance de la nation et pour l'honneur de la couronne que la fierté castillane ne pouvait manquer de ressentir cruellement. Enfin c'était toujours, disait-on, le même procédé : disposer de l'Espagne et de ses plus chers intérêts sans prendre même la peine de la prévenir. Interprète de ces sentimens, mais moins mesuré dans son langage que ses maîtres, le duc d'Huescar fit à Puisieulx des scènes si vives que ce ministre, dont le sang-froid n'était pas la qualité principale, en éprouva un trouble même physique dont Saint-Séverin s'aperçut dans sa correspondance. « Du courage donc et de la santé, mon cher marquis, lui écrivait-il, l'Espagne fait beaucoup de bruit, mais finira par se rendre. » — Et il avait quelque mérite lui-même à ne pas s'émouvoir davantage, car il n'était pas mieux traité à Aix-la-Chapelle par le duc de Sotomayor, qui ne lui adressait pas la parole et lui tournait le dos quand il le rencontrait. En revanche, entre l'Autriche et l'Espagne, l'intimité paraissait rétablie et complète. Kaunitz et Sotomayor passaient leurs journées à faire de la musique ensemble et à épancher dans le sein l'un de l'autre leurs griefs contre leurs alliés. A les voir ainsi inséparables on aurait pu croire qu'ils méditaient quelque opération commune (1).

Mais de quel secours pouvait être l'Autriche à l'Espagne, et l'Espagne qu'aurait-elle pu lui rendre en échange, une fois qu'elle était abandonnée de la France et ne pouvait se rapprocher de l'Angleterre? Quelle mesure efficace pouvait sortir du concert de ces deux co-héritiers de la succession de Charles-Quint, du moment où ils ne pouvaient plus se donner la main ni par mer, dont les croisières anglaises leur rendaient la communication impossible, ni par terre à travers le Piémont et la Provence qui leur étaient désormais fermés? L'Autriche avait-elle des vaisseaux à envoyer dans l'Océan pour empêcher les escadres britanniques d'achever la ruine, déjà presque consommée, du commerce espagnol, et barrer le chemin aux galions du Nouveau-Monde? Puis les troupes espagnoles ne pouvaient se maintenir en Savoie et à Nice qu'avec le concours des Français, et en s'adossant en quelque sorte à la frontière de France;

(1) Vauréal à Puisieulx, 15-17-21 mai 1748. (*Correspondance d'Espagne.*) — Saint-Séverin à Puisieulx, 7-14 mai 1748. (*Correspondance de Bréda et d'Aix-la-Chapelle.* — Ministère des affaires étrangères.)

une fois privées de cet appui, elles ne pouvaient rester au-delà des Alpes et se verraient forcées de quitter la place sans délai. Mieux valait encore recevoir Parme et Plaisance en retour, que de s'en aller les mains vides. Aussi fut-il bientôt visible que la colère, d'abord si vive, s'atténuait insensiblement. On ne parla bientôt plus que d'obtenir la promesse que les humilians contrats de l'*asiento* et du *vaisseau de permission*, dont la durée avait toujours été limitée, ne seraient renouvelés que pour le nombre d'années qui restaient à courir à la déclaration de guerre : enfin, dans les termes les plus maussades, l'accession fut accordée. — « Mon honneur, dit Ferdinand à Vauréal, a été attaqué par la signature faite à mon insu, il le serait plus encore si on me soupçonnait de vouloir continuer la guerre pour mon intérêt. C'est la seule raison qui m'engage à ordonner à mon ministre de signer. » « Et la reine, fort allumée (dit l'évêque), a ajouté que sans cette raison il n'aurait jamais consenti à une chose qui est aussi contraire à son intérêt qu'à sa gloire (1). »

L'Autriche restait donc seule : mais à elle non plus, la solitude ne laissait pas plus de ressources que d'espérance. Elle ne pouvait continuer sans alliés une lutte que, même avec de puissans concours, elle avait très faiblement soutenue. Batthiany, sans Cumberland, pouvait-il même essayer de regarder Maurice en face? Exilé de la Hollande, où se serait-il replié, ne pouvant plus poser le pied dans les Pays-Bas? Les Russes, ce suprême espoir, n'étaient encore qu'à moitié de leur route si péniblement parcourue : pour les empêcher de faire un pas de plus, il suffisait que les deux puissances maritimes, qui s'étaient chargées des frais de leur transport, les avertissent qu'on allait leur couper les vivres. En Italie, la partie était peut-être tenable pour les troupes impériales, tant qu'elles n'auraient en face d'elles que les Piémontais ; mais qui pouvait répondre que Charles-Emmanuel n'allait pas faire preuve une fois de plus de cette facilité à passer d'une alliance à l'autre qui était la vieille habitude de sa dynastie? Pour se retourner vers la France et l'appeler à son aide, il n'avait qu'à tirer de ses cartons le traité préparé naguère par d'Argenson, et le consacrer par une de ces alliances de famille qui avaient si souvent uni les maisons de Savoie et de Bourbon. Si le dauphin était marié, le prince de Piémont ne l'était pas, et Louis XV avait plus d'une fille dont la main serait facilement obtenue. De ce côté, comme de tout autre, le regard ne rencontrait que des ennemis et l'horizon était fermé à l'espérance.

(1) Vauréal à Puisieulx, 3 juillet 1748. (*Correspondance d'Espagne*. — Ministère des affaires étrangères.)

A une force majeure si évidente, comment se fait-il que l'Autriche ait sérieusement essayé de faire tête et qu'elle ait prolongé, six mois durant, une vaine résistance? L'impératrice, malgré la ténacité connue de son caractère, n'était dépourvue ni de prudence ni de jugement, et son orgueil avait dû fléchir à plusieurs reprises devant des nécessités moins impérieuses. Cette obstination serait vraiment incompréhensible, si les documens autrichiens ne nous en fournissaient une explication inattendue. Quelle surprise n'est-ce pas, en effet, de reconnaître que ce fut le ministre de France en personne, le même Saint-Séverin, — qui venait d'enlever par surprise, et presque d'arracher de force, la signature de l'Angleterre et de la Hollande, — qui, se retournant dès le lendemain, vint chercher son collègue autrichien pour lui suggérer tout bas la pensée qu'après tout, rien n'était fait, que les préliminaires étaient conçus en termes si larges qu'en disputant sur l'exécution au lieu de les repousser en bloc, on pouvait encore en modifier le sens, en atténuer la rigueur, changer les clauses les plus pénibles et préparer ainsi la voie à de nouvelles et plus heureuses combinaisons? Quel but poursuivit-il par ce manège clandestin, dont le ministère français ne fut jamais complètement informé, et dont la trace est à peine visible dans sa correspondance? Partageait-il lui-même l'espoir ou l'illusion qu'il se plaisait à faire naître? Avait-il réellement l'intention de réparer en partie le tort qu'il avait causé, de panser, sinon de guérir, la blessure qu'il avait faite, et de se faire pardonner ainsi par Kaunitz le manque de foi dont il sentait qu'il avait justement encouru le reproche? Voulait-il tout simplement se donner l'apparence d'un esprit de conciliation affecté, faire ressortir, par ce contraste, la raideur et la dureté des exigences britanniques et envenimer ainsi le différend qu'il s'applaudissait d'avoir suscité entre les deux alliés? C'est ce qu'il est difficile de déterminer. On ne peut pourtant se défendre de croire que, des deux suppositions, celle qui prête à l'agent de la France le plus d'adresse et le moins de franchise, étant la plus conforme au caractère que nous lui avons vu déployer, est aussi la plus vraisemblable : car c'est celle qui répond le mieux à la joie maligne qu'il éprouvait (c'est lui qui l'a dit, en propres termes) « d'avoir mis le comble au commencement de méfiance et d'aigreur établies entre les ennemis de la France. »

Les relations entre Kaunitz et Saint-Séverin étaient restées naturellement plus que froides, et à peine polies, depuis la scène assez vive qui avait suivi les explications échangées à la suite de la signature des préliminaires; mais elles ne tardèrent pas à être renouées par l'intermédiaire officieux d'un secrétaire d'ambassade saxon, le baron de Kauderbach, que son ministre, le comte de

Brühl, avait envoyé à Aix pour suivre de près et lui faire connaître la marche de la négociation. Si l'on se souvient de l'ardeur et de la persévérance que Brühl avait mises à préparer le rapprochement de la France et de l'Autriche, on peut comprendre le désappointement qu'il avait dû éprouver en apprenant la rupture survenue entre les représentans des deux cours : d'autant plus que, tenu au courant, sinon des détails, au moins des progrès de leur transaction secrète, il se croyait à la veille de mettre la main sur un résultat si longtemps attendu. Il était dur d'échouer au port. Pénétré du chagrin qu'éprouvait son maître et recevant d'ailleurs journellement la confidence de la douloureuse irritation de Kaunitz, Kauderbach se décida à aller trouver tout droit Saint-Séverin. — Qu'avez-vous fait, lui dit-il, et que sont devenues les espérances de paix et de conciliation que vous nous aviez données? — Puis il lui rappela ce nouveau et grand système politique, déjà plus d'une fois développé à Versailles par le comte de Loos, et à Aix par Kaunitz lui-même, et qui consistait à prévenir la ligue, toujours prête à se former, des puissances protestantes, en lui opposant une union catholique capable d'y tenir tête. Ces grandes vues, dont Saint-Séverin s'était laissé entretenir, dont il avait paru apprécier la portée, avait-il cessé d'y être sensible? Comment ne voyait il pas que les préliminaires, en consacrant, de concert avec l'Angleterre, tous les avantages de la Prusse, préparaient précisément cette union protestante qui, une fois la paix conclue, deviendrait intime et menaçante?

Saint-Séverin le laissa parler sans s'émouvoir, puis il lui affirma que ses sentimens, ni ceux de sa cour, n'étaient nullement changés. — « Mais que voulez-vous, lui dit-il, l'Autriche nous faisait attendre, et de l'autre côté on ne cessait de nous presser. Vous ne croiriez jamais jusqu'où de ce côté-là on poussait les concessions et le désintéressement. On allait au-devant de tous nos désirs. Pouvions-nous manquer une occasion pareille? Tenez-vous encore pour heureux que nous n'ayons pas exigé davantage. Pour peu que j'eusse insisté, je faisais imposer à l'Autriche des conditions bien plus désavantageuses encore, et l'Angleterre aurait tout accepté. Croiriez-vous qu'il s'en est peu fallu que j'aie fait insérer dans les préliminaires la restitution de Gibraltar?

Abordant ensuite les vues générales que Kauderbach avait rappelées, Saint-Séverin n'eut pas assez d'admiration à témoigner pour la justesse et la supériorité d'esprit que Kaunitz avait déployées en les développant. — Et puis quelle noblesse dans toute sa conduite! On ne saurait en faire trop d'éloges, surtout si on la comparait à celle des autres ministres des alliés, car de ce côté il fallait bien

le reconnaître, il y avait eu des manœuvres odieuses de nature à laisser *les plus implacables rancunes*. Pourquoi enfin, dit-il, se préoccuper si fort de telle ou telle clause des préliminaires; ce sont de maigres détails auxquels il ne faut pas s'arrêter. Ces articles sont si vagues qu'on leur fera dire tout ce qu'on voudra. J'en tirerai, moi, ce qui me conviendra. *C'est une cire molle, j'en ferai un chien, un chat, un singe, tout ce qui me plaira.* L'essentiel est qu'on ait confiance dans la France et qu'on lui dise clairement ce qu'on désire. Il est encore temps d'aviser.

Kaunitz avait trop chèrement payé sa confiance dans les complimens et les caresses de Saint-Séverin pour mordre cette fois à l'appât sans précaution. Il se borna donc à engager Kauderbach à continuer la conversation, mais en le chargeant de bien faire comprendre qu'après ce qui s'était passé, ce n'était pas à l'Autriche à parler, mais bien à attendre ce qu'on aurait à lui dire. Puis rendant compte à sa cour de cet étrange entretien, il laissait voir assez clairement sa crainte de donner dans un nouveau piège. — La France, disait-il, a cette fois bien réussi à *brouiller toutes les cartes;* elle a brisé tous les liens qui unissaient entre eux les alliés, elle a levé tous les scrupules qui pouvaient nous faire hésiter à rompre avec les puissances maritimes : elle voit l'Angleterre aux abois; il est tout simple qu'elle veuille profiter d'une situation si adroitement ménagée, mais il faut savoir ce qu'elle en veut tirer. Des paroles dites à voix basse et des promesses vagues ne sauraient nous suffire. — Le tableau était exact et la réserve prudente. Seulement ce qu'avec son sens pratique et la précision un peu lourde de son esprit Kaunitz ne pouvait deviner, c'est que derrière les allures changeantes et les retours capricieux de l'envoyé de France, ne se cachaient réellement aucune espérance, ni aucun calcul d'intérêt. Témoin du désarroi des cours naguère alliées, et heureux de pouvoir l'accroître, Saint-Séverin, à qui ses instructions n'avaient pas permis d'en profiter à son gré, se plaisait faute de mieux à s'en donner le spectacle et à s'en faire un jeu (1).

A Vienne on prit la chose plus au sérieux, et l'ouverture fut accueillie avec plus de confiance et plus d'empressement peut-être qu'elle ne méritait. C'est que, si la brusque signature des préliminaires, succédant à des espérances tout opposées, n'avait pas causé à Marie-Thérèse une surprise moins pénible qu'à son envoyé, l'impression pourtant qui lui restait était différente. Kaunitz était surtout sensible au désagrément personnel qu'il éprouvait d'avoir été ou du moins de paraître dupe des bonnes paroles de Saint-Séverin. Pour Marie-Thérèse, il n'y avait qu'un vrai, un

(1) Kaunitz à Marie-Thérèse, 6-15 mai 1748. (Archives de Vienne.)

seul, un grand coupable, c'était l'envoyé anglais, ou plutôt le cabinet britannique lui-même dont ces préliminaires prétendus improvisés n'avaient fait que mettre au jour les frauduleux desseins, conçus déjà de longue daté. De ce côté tous les soupçons étaient enfin justifiés, et dès lors l'irritation de l'impératrice portée à son comble. Que Saint-Séverin eût manqué d'égards, en se dérobant à la dernière heure à un arrangement presque conclu, qu'importait qu'il eût même usé de ruse pour cacher son jeu : et qu'était-ce auprès du trait bien plus noir de l'Angleterre oubliant une amitié presque séculaire et jetant au vent la foi jurée par vingt traités différens? On pardonne plus volontiers le stratagème d'un adversaire que la trahison d'un ami. Et quelle joie ne serait ce pas pour l'impératrice de profiter à son tour des irrésolutions, des artifices mêmes de la France et de sa politique à double face pour retourner contre cette alliée infidèle l'instrument qu'elle avait forgé et la faire tomber à son tour dans le piège qu'elle avait tendu !

Il faut ajouter que l'impératrice fut appuyée dans cette ligne de conduite un peu hasardeuse par ses meilleurs conseillers. Le vieux Bartenstein, en particulier, entra presque de lui-même dans la pensée, au lieu de repousser les préliminaires en bloc et en principe, d'y pénétrer en quelque sorte pour en modifier le détail, en changer l'esprit et en prévenir les effets. En vieux praticien qu'il était, portant dans les affaires politiques l'esprit de procédure et presque de chicane juridiques, il examina article par article, disséqua en quelque sorte le document, et n'eut pas de peine à y reconnaître les traces d'une précipitation irréfléchie. Des points nécessaires à résoudre avaient été omis, et la difficulté se retrouverait à l'exécution. D'autres avaient reçu une solution imparfaite et obscure qui donnerait lieu entre les contractans à de nouvelles dissidences et peut-être à de longs débats. Dans le cours de ces contestations inévitables, l'Autriche, appuyée comme elle pouvait l'être par l'Espagne (dont la colère à ce premier moment n'était pas encore calmée), trouverait l'occasion de présenter et peut-être de faire prévaloir ces justes griefs. Le tout était de savoir si la France était sérieusement disposée à se prêter à cette métamorphose insensible de l'œuvre qu'elle avait elle-même préparée. C'est ce que Kaunitz fut chargé de tirer au clair, « car en ce cas, lui disait une lettre officielle, il y aurait remède à tout (1). »

L'impératrice développa elle-même cette instruction dans une longue dépêche dont la rédaction confuse était, suivant son habitude, parsemée et comme éclairée par des traits lumineux. Après

(1) Uhlfeld à Kaunitz, 13 mai 1748. — Beer. *Friede von Aachen.* Archives de l'histoire d'Autriche publiées par l'Académie de Vienne, t. XLVII, p. 34.

avoir envoyé à son fidèle agent sa pleine approbation de sa conduite, le rassurant ainsi contre les reproches qu'il se faisait à lui-même : — « Ne perds point courage, lui disait-elle, l'intérêt supérieur de notre service te commande de reprendre possession de toi-même. » — Elle convenait alors qu'il n'y avait plus lieu de se fier « pas *plus aux ennemis jusqu'ici irréconciliables de notre maison qu'à ceux qui s'appelaient nos alliés.* » Aussi elle avait appris avec plaisir que, sous le coup d'une première impression, il s'était exprimé avec vivacité, aussi bien devant lord Sandwich que devant Saint-Séverin, sur l'indignité de leur conduite, et elle comprenait qu'il eût été *blessé dans l'âme par les procédés faux et indécens du ministre français.* « Il est toujours utile, disait-elle, de se montrer sensible à un affront et surtout avec l'Angleterre qui, ainsi que *l'atteste l'expérience des temps anciens et modernes, est toujours prompte à assouvir l'impétuosité de ses appétits* (*Nachdem sie ihre ungestummentheit sättiget hat*). » Mais ce n'était pas une raison pour rompre en visière à ses collègues et briser tous les rapports avec eux. Il ne faut se souvenir des torts déjà ressentis « que pour empêcher qu'en nous croyant indifférens, on ne continue à nous sacrifier. »

Entrant alors elle-même dans la discussion détaillée des articles préliminaires, elle distingue ceux qu'elle pourrait accepter ou sur lesquels elle peut, au moins, passer condamnation, ceux, au contraire, qui la blessent au vif et qu'elle trouve autant que jamais intolérables. Dans la première classe, elle range naturellement tout ce qui intéresse la France et peut servir à ménager son appui, comme l'établissement de l'infant en Italie et les satisfactions données à la république de Gênes. La seconde comprend, est-il besoin de le redire? les faveurs faites, les garanties accordées aux deux grandeurs rivales et détestées que la guerre a fait accroître à ses dépens : à Charles-Emmanuel et à Frédéric. Puisque la France a fait la faute de laisser inscrire ces concessions maudites dans l'acte qu'elle a signé, la princesse ne lui demande plus de s'y opposer directement, mais seulement de s'en désintéresser, de ne pas s'attacher à les maintenir dans l'acte définitif, et de montrer par cette indifférence qu'en tout cas on ne peut compter sur elle pour en assurer l'exécution. C'est de cette indifférence (*gleichgültigkeit*) de la France que Kaunitz doit se procurer la certitude, et c'est le sujet sur lequel il ne faut cette fois tomber dans aucune méprise. Ainsi, avec cette ténacité peu raisonnée qui est souvent un des traits du caractère féminin, le seul qu'on puisse relever dans cette âme virile, c'est toujours sur les mêmes points fixes que sa pensée est tendue, et le double engagement qu'elle n'a pu empêcher la France de prendre, elle veut, au moins, qu'on lui promette de

ne pas le tenir. Une autre recommandation qui n'est pas faite à Kaunitz avec moins d'insistance, c'est de n'accepter à aucun prix, en échange des réclamations de divers genres qu'il aura à présenter, les compensations pécuniaires que l'Angleterre pourrait lui offrir. — « Il vaut mieux, s'écrie-t-elle, se fier désormais à nos propres forces que de mendier l'argent étranger et de rester ainsi dans une éternelle dépendance. Notre maison n'a que trop éprouvé la réalité du proverbe : *Fistula dulce canit.* Les subsides d'Angleterre sont estimés dix fois plus qu'ils ne valent. Pour suppléer aux engagemens qu'elle n'a jamais remplis, nous avons dépensé bien plus que ce qu'elle nous a donné pendant quelques années, malgré l'éclat qu'elle a mis à en faire, aux yeux du public, un odieux étalage (1). »

En exécution de ces instructions, Kaunitz vint déclarer à Saint-Séverin qu'il recevait de l'impératrice les pouvoirs nécessaires pour accéder aux préliminaires, mais seulement en ce qui touchait les différends à régler entre elle et les États avec qui elle était en guerre. Cette adhésion limitée excluait par là même les clauses qui n'intéressaient que le roi de Sardaigne, puisqu'il n'avait pas cessé d'être son allié nominal, et le roi de Prusse, avec qui elle était en paix depuis le traité de Dresde. Quant à ce dernier traité, l'ayant déjà souscrit et ne songeant pas à le violer, elle ne voyait pas par quel motif elle aurait à y donner une adhésion nouvelle. Pourtant, ce traité lui-même, ajoutait Kaunitz toujours au nom de sa souveraine, comme toutes les conventions du monde, comportait des obligations réciproques. En même temps que le roi de Prusse avait reçu la cession de la Silésie, il avait dû s'engager à respecter tout le reste des possessions héréditaires de la maison d'Autriche. L'une de ces obligations n'étant pas moins sacrée que l'autre, l'impératrice ne pouvait croire que, *contrairement à toutes les lois humaines et divines*, les puissances signataires des préliminaires eussent le dessein de les séparer, et n'eussent pas entendu donner à toutes deux une égale confirmation. Que ce point fût bien éclairci, qu'il fût clairement exprimé, que la garantie donnée à la Prusse pour sa conquête était assurée également à l'Autriche pour tout ce qui restait de ses domaines patrimoniaux, et elle consentirait que cet ensemble des dispositions corrélatives prît place dans les actes qui établiraient la paix générale (2).

Une déclaration, posant ces deux réserves, était déjà préparée

(1) Marie-Thérèse à Kaunitz, 14 mai 1748. (Archives de Vienne.) — Je n'ai pu découvrir le sens exact du proverbe auquel l'impératrice fait une si singulière allusion. Ce doit être le commencement d'un vers connu dont la signification était : qu'il ne faut pas se laisser séduire par les doux sons de la flûte.

(2) D'Arneth, t. III, p. 369-370.

et devait précéder l'acte formel d'adhésion aux préliminaires. Kaunitz n'hésita pas à en donner connaissance à Saint-Séverin qui ne fit pas difficulté non plus d'en prendre lecture. Il n'y présenta aucune objection positive, indiqua même quelques modifications à faire qui furent insérées, suivant son conseil. Il ne pouvait se dissimuler cependant que, sous une forme ambiguë, et moyennant quelques précautions de langage qui ne pouvaient tromper personne, la pièce à laquelle il collaborait ainsi avait pour effet d'écarter implicitement un des articles des préliminaires et de donner à un autre une très grave extension et que ces points étaient de ceux auxquels son collègue anglais attachait un prix tout particulier. La manœuvre allait donc assez directement à altérer le texte et encore plus l'esprit de l'acte dont il était lui-même l'auteur principal. Il sentait si bien ce que ce procédé avait de louche, sinon de positivement déloyal, qu'il n'en rendait à son ministre qu'un compte imparfait et très atténué. — « M. de Kaunitz, écrivait-il, m'a témoigné ne vouloir se déterminer que d'après mon conseil. Le rôle est difficile à jouer : je crois m'en être tiré de manière à ne laisser naître aucun soupçon sur notre fidélité à remplir nos engagemens, mais d'une façon à ne pas nous aliéner absolument la cour de Vienne, mais plutôt à l'entretenir dans de certaines dispositions pour la retrouver au besoin. »

Pas un mot de la confidence qu'il avait reçue et de l'accueil qu'il y avait fait. A plus forte raison, n'en donna-t-il aucun avis à Sandwich, avec qui il restait en rapports journaliers, dans des termes d'intimité et de confiance apparens, et qui devait être à cent lieues de soupçonner l'atteinte qu'il laissait porter à leur œuvre commune (1).

Naturellement, quand la déclaration fut communiquée aux envoyés d'Angleterre et de Hollande, ceux-ci se récrièrent et déclarèrent d'un commun accord qu'ils ne pouvaient accepter qu'une adhésion pure et simple et ne se prêteraient à aucune réserve. Obligé à son tour de s'expliquer, Saint-Séverin s'en tira par une équivoque. — « Je pris la parole, dit-il, et je dis que comme Sa Majesté n'avait pris aucune part aux traités de Worms, de Breslau et de Dresde, je ne pouvais rien dire sur ce point et que je m'en tenais à l'accession aux préliminaires. » C'était conclure comme ses collègues, mais en s'appuyant sur un motif que Kaunitz, croyant l'entendre à demi-mot, pouvait prendre pour un encouragement. Aussi ce ministre se borna-t-il à répondre qu'il n'avait rien à retrancher, ni

(1) Kaunitz à Marie-Thérèse, 26 mai 1748. (Archives de Vienne.) — Beer. *Friede von Aachen*, p. 42. — Saint-Séverin à Puisieulx, 24 mai 1748. (*Correspondance de Bréda et d'Aix-la-Chapelle.* — Ministère des affaires étrangères.)

à ajouter à sa déclaration et que c'était à prendre ou à laisser. Réflexion faite, on trouva qu'il valait mieux se contenter d'une acceptation conditionnelle que de s'exposer à une rupture absolue. Acte fut donc donné à Kaunitz de son adhésion, mais en le prévenant d'avance que dans la suite de la négociation on regarderait ses réserves comme nulles et on n'en tiendrait aucun compte. — « Après tout, disait Saint-Séverin à Kaunitz, dans un entretien qui suivit cette conférence, en signant les préliminaires, nous n'avons pas pris l'engagement d'intervenir en Italie à main armée pour y exercer sur vous une contrainte, et ce ne sont pas les flottes anglaises que vous avez à y craindre. » Et il laissa entendre qu'il était mandé à Compiègne pour entretenir verbalement de la situation le roi et ses ministres, et que c'était là à peu près le langage qu'il comptait leur tenir. Il est vrai qu'au même moment, il affirmait à Sandwich que son voyage n'avait pas, dans sa pensée, d'autre but que de préparer les mesures qu'ils auraient à prendre en commun, si l'Autriche persistait dans son attitude de résistance et de réserve (1).

Ces paroles étaient consolantes et se rapprochaient assez de la promesse d'*indifférence* que désirait l'impératrice et que Kaunitz était chargé d'obtenir. Ce n'étaient pourtant que des paroles, et le moindre écrit aurait mieux valu. C'est à quoi il paraîtrait que Kaunitz réfléchit, mais un peu tard, quand il eut laissé partir Saint-Séverin pour se rendre à l'appel royal et alors qu'il eût été difficile de courir après lui. Mais Saint-Séverin avait laissé à Aix en son absence, pour veiller aux affaires, son secrétaire d'ambassade Tercier, que j'ai déjà nommé et à qui une capacité reconnue avait valu (on le savait) la pleine confiance de son chef. Ce fut à ce modeste agent que, faute de mieux, Kaunitz crut devoir s'adresser, en usant avec lui d'une ouverture de cœur qui ne laissa pas de l'étonner un peu. Il fallait, lui dit-il, que l'on sût enfin à quoi s'en tenir sur ce que voulait la France. L'Autriche ne pouvait continuer *à marcher à l'aventure* et elle devait se former, ce que dans la langue diplomatique du temps on appelait *un système*. Si ce n'était pas avec la France, ce serait donc avec ses anciens alliés qu'elle devrait lier de nouveau sa partie, et il ne manquerait pas de gens qui la pressaient d'y revenir. Mais pourquoi donc la France tiendrait-elle à ce qui pouvait accroître la situation du roi de Sardaigne? Est-ce que le traité de Worms n'avait pas été fait contre elle dans la *ferveur de la guerre* et avec le dessein avoué d'exclure la maison de Bourbon d'Italie? Et est-ce que la France ne voyait

(1) Sandwich à Newcastle, 19 mai 1748. — *Treaty papers*. — *Record office*. — Beer, p. 42. — Kaunitz à Marie-Thérèse, 26 mai 1748.

pas que depuis ce jour-là le roi de Sardaigne était devenu *la marotte de l'Angleterre :* « Quant à nous, ajouta-t-il, nous offrons à la France une réconciliation loyale et solide : l'établissement de l'infant Philippe deviendra par notre concert aussi sûr que stable : nous lui servirons pour ainsi dire de garde du corps et... nous ne demandons qu'une seule chose à la France qu'il lui est très facile de nous accorder, c'est de ne prendre aucune part à ce qui se fera relativement à l'exécution du traité de Worms... Ce sera à nous à voir ce qu'il nous conviendra de faire, et nous n'aurons pas même besoin de recourir à des voies de fait : car le pays est tout ouvert, et la citadelle de Plaisance est la seule place de quelque défense,.. mais il nous faut quelque chose de plus que des paroles, et c'est jusqu'à présent tout ce que j'ai pu donner à ma cour. Quelque illimités que soient les pouvoirs qu'elle m'a donnés et quelque confiance qu'elle ait en moi, cependant comme dans les cours les sentimens sont différens, je voudrais bien que l'on pût ne me rien reprocher... Pour offrir donc des sûretés à ma cour, je voudrais que le comte de Saint-Séverin me donnât un écrit en forme de déclaration de lettre ou de quelque autre manière que ce soit, car je me prêterai à la forme qu'il voudra choisir,.. qui nous donnât l'assurance que nous avons les mains libres et que ni la France, ni ses alliés ne s'opposeront à ce que nous voudrons entreprendre. » Et ce disant, il tira de sa poche un petit papier écrit d'avance et portant que « Sa Majesté Très Chrétienne n'avait pris aucune part aux traités de Worms, de Breslau et de Dresde et que, par conséquent, par les articles des préliminaires où il est fait mention des cessions déjà faites par Sa Majesté l'impératrice, Sa Majesté Très Chrétienne n'entend point avoir rien ajouté ni ôté à la valeur de ces cessions. »

La communication ainsi faite dépassant par sa nature même la compétence d'un simple chargé d'affaires, Tercier n'avait qu'à s'incliner en promettant de la transmettre. Mais c'était un esprit droit et simple, nullement mêlé, et probablement n'entendant rien aux finesses de son supérieur ; il avait prêté sa plume réputée très habile à la rédaction des préliminaires ; c'était lui qui avait été envoyé pour en porter le texte à Versailles. L'idée d'en altérer le sens naturel par une sorte de restriction mentale imaginée après coup lui causa une surprise qu'il eut peine à dissimuler : et effectivement, sans y être préparé d'avance, il était difficile de comprendre par quelle subtilité de conscience on pourrait souscrire une convention d'une main et de l'autre prendre l'engagement d'en laisser annuler, en fait, une des clauses les plus importantes (1).

(1) Tercier à Puisieulx, 15 juin 1748. (*Conférence de Bréda et d'Aix-la-Chapelle.* — Ministère des affaires étrangères.)

L'expédition aussitôt faite par Tercier ne rejoignit pourtant pas Saint-Séverin à Compiègne, où on ne le garda que quelques jours. Mais il est certain qu'il n'aurait fait aucun effort pour obtenir la permission de mettre sa signature au bas d'un acte pareil à celui que Kaunitz essayait de tirer de lui. Outre qu'il n'avait certainement nulle envie lui-même de laisser une pièce d'une nature si compromettante entre les mains d'un confident qui avait tout intérêt à en user sans discrétion, une fois à Compiègne, il n'avait pas été longtemps à reconnaître qu'une telle proposition ne trouverait aucun accueil pas plus auprès du roi que du ministre. L'un et l'autre, préoccupés avant tout de mener à fin une conclusion qui n'avait que trop tardé à leur gré, écartaient tout ce qui pouvait ouvrir la porte à de nouveaux débats. C'est le propre des caractères irrésolus, une fois que les circonstances les ont obligés à prendre un parti, de repousser avec une sorte d'effroi tout ce qui pourrait les replonger dans les difficultés dont ils sont sortis. Puisieulx, en particulier, informé par le ministre saxon, le comte de Loos, du dépit qu'éprouvait l'Autriche et des expédiens auxquels elle essayait de se rattacher dans sa détresse, avait déjà refusé absolument de donner à ces espérances un mot d'encouragement : « M. de Kaunitz, écrivait-il dès le 21 mai, a écrit une lettre très forte au comte de Loos, ce dernier est venu exprès ici pour m'en faire la lecture. Elle porte que le roi doit être satisfait des coups qu'il a portés depuis quinze ans à la maison d'Autriche. Sa Majesté est trop généreuse pour la réduire au point de se trouver peut-être par la suite obligée de la relever. Cette lettre est remplie d'aigreur contre l'Angleterre et contre le roi de Sardaigne... Le comte de Loos m'a dit encore que la reine de Hongrie souhaiterait qu'on la laissât agir contre le roi de Sardaigne en Italie pour reprendre tout ce qui avait été cédé par le traité de Worms et qu'alors maîtresse de tous les États qui devaient former l'établissement de l'infant, elle les remettrait dans la main de Sa Majesté... et cet ambassadeur m'a prié d'aider la cour de Vienne de mes conseils dans une circonstance si critique. J'ai reçu cette déference avec la modestie qui me convenait. Je lui ai répondu que, me mettant pour un moment à la place de la cour de Vienne, je sentais toute l'amertume de la situation où elle se trouvait par sa faute, que je croyais qu'elle n'avait rien de mieux à faire pour le présent que de ne montrer aucune aigreur à ses alliés, d'accéder aux préliminaires et d'attendre de l'adoucissement du temps et des circonstances. Je lui ai déclaré que le roi ne ferait rien sans le concours de l'Angleterre tant sur ce qui avait rapport à l'Italie que sur les autres articles des préliminaires... Il me paraît, ajoutait-il, que la cour de Vienne est convaincue que l'Angleterre cherchera désormais l'alliance du roi de Prusse de

préférence à la sienne, et ce système, qui ne peut être encore qu'en perspective, a déjà commencé depuis quelque temps à faire faire de sérieuses réflexions à la reine de Hongrie, et cette appréhension vraie ou fausse peut nous servir utilement : mais il faut pour en tirer parti que nous ayons l'air d'ignorer tout cela. »

Sur un esprit ainsi disposé, on peut juger quelle impression avait dû produire la déclaration pleine de restrictions et de réserves dont l'Autriche avait fait précéder son accession aux préliminaires : « C'est la pièce la plus captieuse, s'était-il écrié, qui soit sortie de la boutique de Bartenstein. » Saint-Séverin ne fut pas pressé, on le conçoit, de se vanter d'y avoir mis la main. Il aurait craint de s'attirer cette réponse méritée : c'est que, s'il y avait dans les préliminaires des articles dont l'Autriche pouvait réellement se plaindre, c'était en les rédigeant qu'il aurait dû y songer, et qu'il était trop tard pour réparer l'imperfection de son œuvre par des voies obliques et des interprétations subtiles (1).

Aussi dut-il revenir à Aix-la-Chapelle, ne rapportant rien qui répondît à l'attente impatiente de Kaunitz et aux espérances qu'il lui avait laissé concevoir. En revanche, des propos flatteurs, des complimens empressés pour lui et sa souveraine de la part du roi, du ministre et de toute la cour, y compris Mme de Pompadour, il en revenait, dit-il, les mains pleines et, effectivement, il s'en montra prodigue. Tout le monde regrettait, assura-t-il, les malentendus qui avaient divisé les deux cours et les fausses mesures auxquelles le dernier ministre s'était laissé entraîner, contrairement aux véritables intérêts de la France! A l'avenir, il fallait vivre des deux parts sur un pied de confiance et de cordialité réciproque, et la France, pour sa part, était décidée à travailler, non-seulement au maintien, mais à l'agrandissement de la maison impériale. Mais, pour le présent, les préliminaires étant signés, il fallait les exécuter, l'honneur du roi ne lui permettant pas de rien faire qui parût tendre à en éluder l'obligation.

A part cet objet, sur tout autre point la France était prête à rendre à l'Autriche tous les services qui étaient en son pouvoir, et il en était un en particulier qu'elle offrait tout de suite et de grand cœur. On avait de bonnes raisons de croire que le roi de Prusse songeait à embrasser la religion catholique et qu'il avait même fait prier le pape de lui envoyer deux missionnaires pour l'éclairer. Cette conversion ne pouvait avoir d'autre but que de préparer une candidature à la dignité impériale au détriment du jeune archiduc qui n'était pas encore déclaré roi des Romains : la France

(1) Puisieulx à Saint-Séverin, 22-26 mai 1748. (*Correspondance de Bréda et d'Aix-la-Chapelle.* — Ministère des affaires étrangères.)

était décidée à s'opposer formellement à la réalisation d'un tel dessein.

C'était une étrange manière de détourner la conversation, et la promesse d'un concours contre un danger lointain et probablement imaginaire était une mince compensation au refus de toute assistance immédiate contre un grief présent. Kaunitz eût été excusable de n'y voir qu'une plaisanterie d'un goût médiocre. Il se borna à dire qu'il croyait volontiers que le roi de France ne songerait pas à disputer la dignité impériale à l'Autriche pour en faire don à un souverain dont la puissance serait bien plus à craindre pour les intérêts de sa couronne et les libertés germaniques, et il se retira à la fois piqué et découragé (1).

Ce n'était pas le compte de Saint-Séverin, à qui quelques mots jetés par Kaunitz, dans son entretien avec Tercier, avaient fait craindre que l'Autriche, si on la poussait à bout, ne finît par se rejeter dans les bras, ou plutôt aux pieds de ses anciens alliés, et n'obtînt d'eux quelques concessions qui lui permettraient de rentrer en grâce. Cette réconciliation entre les ennemis de la France (si elle avait lieu) lui enlèverait précisément le seul fruit véritable qu'il se vantait, on l'a vu, d'avoir tiré de sa négociation. Il lui importait donc de tenir Kaunitz en espérance et en quelque sorte en haleine; mais la difficulté était de le faire revenir après s'être vu contraint de lui refuser la seule chose qu'il demandât, et qu'il mît du prix à obtenir. L'occasion naturelle se trouva pourtant, et Saint-Séverin ne perdit pas un moment pour la saisir.

Bartenstein avait bien jugé quand il prévoyait que les signataires des préliminaires auraient quelque peine à s'entendre sur bien des points que, dans leur hâte à conclure, ils avaient négligé de tirer au clair; une dissidence de ce genre s'éleva en effet au sujet de la date qui devait servir de point de départ à la restitution réciproque des provinces conquises. La France voulait en faire remonter les effets au jour de la signature des préliminaires : l'Angleterre, tenant à garder le plus longtemps possible ses conquêtes maritimes, demandait à retarder l'exécution jusqu'à la conclusion du traité définitif : on pouvait la soupçonner de vouloir ainsi se ménager le temps d'achever la démolition des défenses qui protégeaient le Cap-Breton et le fort de Louisbourg : opération qui, soustraite par la distance à toute surveillance, pourrait être menée à fin sans qu'on en fût même prévenu. Le dissentiment ne put rester

(1) Kaunitz à Marie-Thérèse, 25-29 juin 1748. — Beer, p. 45, 46. — Il paraîtrait que l'idée de la conversion de Frédéric fut alors généralement répandue. On la trouve mentionnée dans les correspondances du ministre d'Angleterre en Russie.

longtemps secret parce qu'au même moment le roi d'Angleterre, profitant de l'armistice, venait visiter son cher électorat de Hanovre en compagnie de son premier ministre, et Sandwich, désirant vivement trouver un moyen de conciliation, prit le parti d'aller demander à ses supérieurs de nouvelles instructions. Ce départ donna lieu à beaucoup de commentaires, et on put croire un moment que, si un arrangement n'intervenait pas à la satisfaction des deux parties, une rupture aurait lieu qui remettrait tout en question.

Saint-Séverin n'éprouvait, en réalité, aucune inquiétude véritable sur l'issue de ce débat, car Sandwich, dont les bonnes dispositions lui étaient connues, n'avait pas craint de lui dire que son roi, ne jouissant pas du même pouvoir despotique que le roi de France et les autres souverains d'Europe, était souvent obligé, pour ménager l'opinion de son peuple, de faire des démonstrations qui ne tiraient pas à conséquence : il s'était fait fort de revenir avec un moyen d'accommodement. Mais le seul bruit répandu d'une rupture possible fournissait à Saint-Séverin le prétexte qu'il désirait pour rechercher Kaunitz dans la retraite où il ne voulait pas le laisser s'affliger et s'aigrir plus longtemps. L'officieux intermédiaire saxon était toujours à son service, et il ne fallut qu'un signe pour le faire revenir.

M. de Kaunitz, dit-il à Kauderbach, nous a demandé une chose impossible et qu'on a dû lui refuser. La France ne peut se prêter à rien de ce qui ferait mettre en doute sa bonne foi dans l'exécution des conventions qu'elle a signées. Mais si d'autres puissances venaient d'elles-mêmes à manquer à l'engagement pris, la chose serait bien différente, et la France, retrouvant sa liberté, pourrait se retourner vers d'autres alliances. Seulement, ajouta-t-il, le cas serait très grave, car la reprise de la guerre avec l'Angleterre, qui en serait la conséquence, amènerait la perte des colonies et la ruine du commerce français : il faudrait donc que la France trouvât un équivalent aux risques qu'elle aurait à courir et aux sacrifices qu'elle pourrait faire. Saint-Séverin, paraissant alors s'abandonner à son imagination, traça sous une forme hypothétique un plan de partage absolument différent de celui qu'avaient consacré les préliminaires, et à l'avantage commun de la France et de l'Autriche. — On pourrait, disait-il, laisser à Marie-Thérèse tout ce qu'elle réclamait en Italie, même Parme et Plaisance, en donnant à l'infant la Savoie et Nice en apanage, et en attribuant à la France quelques places fortes des Pays-Bas, principalement choisies, comme Maëstricht, parmi celles qui dépendaient de la Hollande. Paraissant alors se monter et se découvrir de plus en plus, il entra dans certains détails d'exécution. Il faudrait, dit-il, que l'impératrice obtînt de la Russie, son alliée, la promesse de tenir en respect le roi de

Prusse, pour l'empêcher de venir prêter appui aux puissances maritimes. Kauderbach, qui écoutait tout oreilles, mais un peu étourdi, demanda alors s'il devait faire part à Kaunitz de ces vastes et nouvelles perspectives. Saint-Séverin n'hésita pas à l'y engager, mais sous la condition expresse qu'il donnerait le plan tout entier comme une idée à lui personnelle et en se gardant de dire qu'il parlait au nom de la France ou de son envoyé.

D'ordinaire, de telles recommandations sont enfreintes par ceux qui les reçoivent, et ceux qui les donnent ont rarement la naïveté de croire qu'elles seront respectées. Il était difficile de supposer d'ailleurs que Kaunitz pût s'y méprendre et prêtât à l'humble secrétaire d'une petite puissance le dessein ambitieux de remanier, même en pensée, les territoires et les frontières des grands États. Kauderbach n'eut donc rien de plus pressé que de faire savoir, ou du moins de laisser entendre de quelle part il venait. Mais il trouva Kaunitz plongé dans un abattement profond et accueillant toute parole qui portait la marque d'origine française avec un sourire d'incrédulité mélancolique. Au premier mot qui lui fut touché d'un dédommagement à réclamer par la France en échange de l'offre conditionnelle de son alliance : — Et où voulez-vous que je le prenne? amis et ennemis se sont entendus pour nous dépouiller. Où trouverions-nous quelque chose encore à céder? — Kauderbach lui fit entendre que l'Autriche pourrait bien obliger la France sans lui donner rien du sien. — Êtes-vous donc si contens, dit-il, de la Sardaigne et de la Hollande que vous craigniez de faire une affaire à leurs dépens?

L'idée ainsi présentée parut faire sortir l'Autrichien de sa torpeur. — C'est une autre affaire, dit-il, bien que toujours avec un accent de défiance; vous me parlez d'inaugurer un système tout à fait nouveau en Europe et qui vaut la peine que j'entretienne ma cour. Je vais lui envoyer un exprès pour l'en informer. — Kauderbach se retira en lui recommandant une discrétion absolue dont il ne lui avait pas lui-même donné l'exemple.

Saint-Séverin se doutait si bien que la responsabilité de cette démarche aventureuse lui serait imputée et que de Vienne la nouvelle en serait renvoyée à Versailles, qu'il ne crut pas cette fois nécessaire d'en faire mystère à son ministre. Il prit donc les devans pour l'en informer sans trop de détour, mais en insistant sur ce point qu'il n'avait agi et parlé que dans la supposition d'une rupture menaçante avec l'Angleterre et en vue de se ménager une parade et une représaille à cette infidélité. « D'ailleurs, disait-il, Kauderbach est un garçon sage et adroit... je n'avais aucun risque à m'ouvrir à lui sur une simple idée qui n'engage à rien. » Et Puisieulx ne s'étant montré qu'à moitié rassuré par cette précau-

tion : — « Ne soyez point inquiet, lui répétait-il, de ce que j'ai fait dire par Kauderbach ; nous ne sommes engagés et compromis en rien. Je suis de votre avis qu'il faut, de préférence à tout, suivre le plan que nous avons formé, mais je ne crois pas qu'il y ait inconvénient à jeter des propos qu'on peut suivre ou abandonner suivant que le cas l'exige (1). » Et il ajoutait, en même temps, que Sandwich était de retour, apportant sur le point débattu entre eux une concession à peu près complète du cabinet anglais. Dès lors, la prévision d'une rupture n'étant pas réalisée, la démarche qu'il avait faite pour s'y préparer tombait d'elle-même.

L'effet n'en était pas moins obtenu. Kaunitz, sans ajouter beaucoup de foi à une ouverture trop séduisante pour être bien sérieuse, n'en était pas moins obligé d'attendre ce qu'on en penserait à Vienne. L'idée d'un rapprochement avec l'Angleterre (si jamais il l'avait conçue) était par là même éloignée ; et quant à l'impératrice, prompte à se rattacher à tout ce qui lui laissait l'espérance de satisfaire ses ressentimens, elle était confirmée dans la pensée qu'elle avait tout profit à gagner du temps, l'union dirigée contre elle pouvant d'un jour à l'autre se dissoudre d'elle-même par le désaccord de ceux qui l'avaient formée. Kaunitz dut donc continuer par son ordre à faire naître une série de difficultés dans le dessein évident d'éluder et de retarder indéfiniment toute conclusion.

Ce fut d'abord une difficulté de forme. A quoi bon, dit-il, un traité général, signé en commun par toutes les puissances et prétendant trancher par un acte d'ensemble toutes les questions pendantes ? Pourquoi ne pas recourir plutôt à des conventions particulières entre les divers États belligérans, réglant entre eux, isolément, et chacun en tête à tête avec son rival et son adversaire de la veille, les points qui les intéressent et qui les divisent ? Le motif de cette préférence pour un mode de négociation si compliqué n'était que trop visible : c'était toujours le désir d'écarter ces engagemens collectifs que l'Autriche ne voulait pas subir. Et effectivement, on ne voit pas dans quelle convention particulière aurait pu trouver place la garantie promise aux cessions territoriales des traités de Dresde et de Worms. Il n'y avait donc aucune chance que ceux qui avaient repoussé cette pensée sous la forme des réserves mises à l'accession des préliminaires y fissent meilleur accueil, quand elle reparaissait sous une autre tout à fait équivalente. Mais Kaunitz pouvait pourtant invoquer, en faveur du procédé qu'il récla-

(1) Saint-Séverin à Puisieulx, 26 juin, 6 juillet 1748. (*Conférence de Bréda et d'Aix-la-Chapelle.* — Ministère des affaires étrangères.) — D'Arneth, t. III, p. 374. — Beer, p. 47.

mait, tous les précédens et tous les souvenirs diplomatiques, entre autres les plus récens et les plus chers à l'Angleterre, ceux de la paix d'Utrecht, qui n'avait pas donné lieu à moins de neuf traités différens entre tous les intéressés de la succession d'Espagne. Il croyait donc sa cause si bonne à défendre que, d'avance, il se faisait envoyer de Vienne un traité tout rédigé en dix-huit articles qu'il offrait à la France de signer directement avec l'Autriche, et le remettant à Saint-Séverin, il lui fit remarquer que, si l'Angleterre en prenait connaissance, elle ne verrait rien qui pût l'offenser, car elle restait pleinement libre de régler de même ses intérêts avec qui et comme il lui conviendrait. Saint-Séverin reçut la pièce, mais sans lui promettre cette fois de la faire agréer, et peut-être que Kaunitz n'y comptait pas (1).

Une prétention plus embarrassante, parce qu'elle reposait sur des motifs valables, fut celle qu'il émit au sujet de la restitution promise des Pays-Bas. L'Autriche entendait rentrer dans la possession pleine et entière de ces provinces, et la France avait toujours déclaré ne les avoir reçues et ne les garder qu'en dépôt. De ce côté, par conséquent, il n'y avait nulle contestation, ni à élever, ni à craindre. Mais j'ai déjà eu occasion de rappeler que, par un arrangement diplomatique qui avait suivi la paix d'Utrecht, l'Autriche avait reconnu à la Hollande le droit de tenir garnison dans la plupart des forteresses flamandes, afin de constituer ainsi une *barrière* (c'était l'expression consacrée) qui défendît la république contre toute agression de la France. Kaunitz déclara au nom de sa souveraine qu'il ne consentirait pas au renouvellement de ce singulier privilège, et il donna pour motif de son refus que, la plupart de ces forteresses ayant été déjà démolies à la suite de la conquête française, leur possession était devenue sans importance : d'ailleurs, elles avaient toutes cédé si facilement aux premières attaques de Maurice de Saxe que l'impuissance et la vanité de la précaution prise par la Hollande pour sa défense étaient suffisamment démontrées. La raison était bonne, mais ce n'était pas la véritable. En réalité, quand cette fameuse barrière avait été dressée, Autriche, Angleterre et Hollande sortaient d'une lutte acharnée sou-

(1) Saint-Séverin à Puisieulx, 16-23 juillet, 2 août 1748. (*Correspondance de Bréda et d'Aix-la-Chapelle.* — Ministère des affaires étrangères.) — Beer, p. 46-53-170-175. — Cet écrivain donne le texte même du traité proposé, et ce qui prouve la ténacité des espérances de Marie-Thérèse, c'est qu'à ce texte étaient ajoutés deux articles secrets ayant encore pour but d'obtenir de la France la promesse de ne pas concourir à l'exécution du traité de Worms. Kaunitz savait si bien, par une première épreuve, qu'il ne pouvait rien obtenir de pareil qu'il se hâta, sur la prière de Saint-Séverin, de biffer lui-même ces deux articles : « Seulement, dit-il, ne nous mettez pas le couteau sur la gorge pour cette exécution. C'est tout ce que nous vous demandons. »

tenue ensemble contre la France : toute mesure était bienvenue qui les préserverait d'un nouvel assaut de l'adversaire commun. Tout se passait en famille, chacun ayant même intérêt et même crainte. Mais dans les termes où de part et d'autre aujourd'hui on se préparait à rester, un pareil accord n'était plus possible et l'apparence même en semblait dérisoire. Aux yeux de l'impératrice irritée, la Hollande n'était qu'un satellite de l'Angleterre, complice de ses trahisons ; au moment où elle recherchait l'amitié de la France, admettre dans ses murailles les soldats du gendre du roi George, c'était se donner à elle-même des gardiens dont la surveillance allait être très incommode, et il y avait même telle hypothèse déjà prévue où ce serait loger l'ennemi dans la place. Mais par cette même raison, la république, soupçonnant vaguement ces mauvais desseins, n'en était que plus pressée de se garantir contre les chances d'un mauvais voisinage. Le stathouder fit donc défense à son envoyé de rien céder sur ce point capital, et Kaunitz maintenant son exigence, la négociation se trouva absolument en arrêt devant un obstacle en apparence infranchissable (1).

Que faire, en effet, du moment où l'Autriche ne voulait pas prendre livraison des Pays-Bas sous la condition que d'autre part on persistait à lui imposer ? A qui pouvait-on en faire remise ? A quel titre demander à la France de commencer l'évacuation qu'elle avait promise et de se dessaisir de ce précieux gage sans lui faire savoir dans quelles mains elle le laisserait ? Et cependant l'échange réciproque des restitutions étant la base même sur laquelle reposait tout l'échafaudage des préliminaires, tant qu'un soldat français restait en Flandre, l'Angleterre ne voulait pas lâcher prise en Amérique. On espéra bien, un instant, obtenir que la France remît sa conquête en dépôt entre les mains de a Hollande ; mais la France n'avait pas eu assez à se louer de la république pour lui donner une telle marque de confiance. Personne ne voulant ainsi faire le premier pas, tout se trouvait paralysé.

Ce n'était pas tout, ni le seul inconvénient de ce retard indéfini. Tant que l'acte formel n'était pas conclu, la paix n'existait encore qu'en expectative et en espérance : l'humanité commandait bien de suspendre les opérations militaires, mais la prudence ne conseillait pas moins impérieusement de ne pas se dessaisir des moyens de les reprendre, si l'accord préparé venait à ne pas se réaliser. Un armistice, le mot l'indique, n'a jamais permis de désarmer. Chacun garde ses positions et reste en éveil pour se préparer à

(1) Coxe. *Pelham administration*, t. 1er, p. 450. — Saint-Séverin à Puisieulx, 24 juillet 1848. (*Correspondance de Bréda et d'Aix-la-Chapelle.* — Ministère des affaires étrangères.) — Beer, p. 54.

tout événement et se préserver de toute surprise. Point de difficulté pour les troupes qui de part et d'autre restaient en présence sur les deux rives de la Meuse. Mais que faire de ces étranges auxiliaires qu'on avait appelés de si loin, à si grands frais, en proclamant si haut que leur apparition au jour du combat serait nécessaire autant que décisive ? Fallait-il renvoyer les Russes dans leurs solitudes lointaines, au risque de ne plus les retrouver au cas peu probable, mais toujours possible, d'une reprise d'hostilités? Mais les arrêter en pleine marche au centre de l'Allemagne, dans des campemens improvisés, imposer aux populations déjà mécontentes le poids incommode de leur présence, était-ce possible? Pouvait-on abuser à ce point d'un simple droit de passage et mettre à si forte épreuve la tolérance du corps germanique? Il était dur pourtant de laisser ces troupes avancer, quand chaque jour de marche était une lettre de change tirée sur le trésor anglais, et accroissait d'avance les frais du retour à opérer, après une course probablement inutile. L'embarras était grand, d'autant plus qu'il ne fallait pas compter, pour en rendre la charge moins lourde, sur la bonne grâce et l'obligeance de la tsarine.

Cette capricieuse princesse ne s'était décidée, après bien des hésitations, à se mettre en mouvement, que parce qu'on avait grandi à ses yeux l'importance du rôle qu'elle allait jouer, en mettant par un coup d'éclat un terme aux souffrances des peuples. Elle y avait pris goût et ne renonçait qu'à regret à faire cette entrée brillante sur la scène diplomatique et militaire de l'Europe. La signature imprévue des préliminaires lui avait causé une vive contrariété et presque autant qu'à elle, à son chancelier Bestouchef et au ministre anglais accrédité à sa cour, lord Hyndfort, qui, après l'avoir provoquée à se mettre en avant, se trouvait fort déconcerté par le brusque revirement de sa cour. Aussi, ministre, souveraine et ambassadeur travaillaient-ils de concert à tout entraver. A tout le moins la tsarine aurait-elle voulu, en récompense du concours qu'on avait exigé d'elle, être représentée au congrès, mettre sa signature à côté de celle de ses frères en royauté qui ne l'avaient jamais traitée en égale, et acquérir ainsi droit de cité parmi les puissances civilisées : honneur que n'avait pas eu en partage même le grand Pierre, son illustre père. Pour maintenir cette prétention que l'Autriche appuyait, que l'Angleterre ne décourageait pas, mais que la France combattait résolument, il lui importait d'être présente et de faire sentir sa main jusqu'à la dernière heure ; aussi, ne négligeait-elle rien pour rapprocher ses troupes du lieu où se jouerait le dénoûment du grand drame, et on put remarquer que ses soldats n'avaient jamais avancé plus rapidement que depuis qu'au

rendez-vous où ils avaient hâte d'arriver, ils n'étaient plus attendus, ni désirés par personne (1).

Cette attitude des Russes qu'on voyait se porter en avant d'un pas précipité, comme pour arriver à temps sur un champ de bataille au moment où tout le monde croyait à la paix conclue, — ce retard inexplicable d'une solution qu'on avait saluée d'avance comme certaine, répandirent bientôt dans toute l'Europe un trouble et un malaise général, d'autant plus qu'on apprenait en même temps que l'Autriche rassemblait des troupes sur le Tessin, et paraissait prête à les mettre en campagne. Le but de cette démonstration ne pouvait être (nous le savons), de la part de l'impératrice, que de se préparer à défendre contre le roi de Sardaigne, ou à reprendre sur lui les territoires qu'elle se repentait de lui avoir cédés. Mais pour ceux qui ne connaissaient pas ce dessous de cartes, on pouvait croire que, ne s'étant pas fait comprendre dans l'armistice, elle méditait quelque coup de main, et Richelieu, toujours enfermé dans Gênes, aussi bien que Belle-Isle qui avait enfin été prendre le commandement de l'armée d'Italie, se mettaient en garde pour ne pas se laisser surprendre. On entendait ainsi de tous côtés le bruit des armes et on se voyait prêt à rentrer dans les épreuves dont on se croyait sorti. C'était une consternation universelle, et de toutes parts on se retournait vers les signataires des préliminaires pour leur demander compte des fausses espérances qu'ils avaient fait naître et de l'attente dans laquelle ils laissaient languir ceux qui s'étaient fiés à leur parole (2).

Saint-Séverin était peut-être moins troublé qu'un autre d'une émotion qu'il avait dû prévoir, et dont la cause était en partie imputable aux encouragemens secrets qu'il avait donnés à la résistance de l'Autriche. Mais il n'en était pas de même de ses associés Sandwich et Bentinck, qui se sentaient compromis aux yeux de leurs concitoyens et placés, par le retard qui suivait leurs promesses, dans une position fausse dont ils avaient hâte de sortir. Leur impatience contre les difficultés suscitées par l'Autriche (dont ils ignoraient l'origine) était très vive et s'exprimait en termes amers. Ils demandaient instamment qu'à tout prix on en finît, et, pour couper court à toute hésitation, qu'on procédât à l'acte définitif, comme on avait fait pour la convention provisoire, c'est-à-dire en recevant tout de suite les signatures qui seraient prêtes et en laissant le

(1) Coxe. *Pelham administration.* — Frédéric à Chambrier, 15 juin 1748. — (Ministère des affaires étrangères.) — *Pol. Corr.*, t. v, p. 3. — Droysen, t. iii, p. 477. — Le ministre de Prusse à Saint-Pétersbourg dit qu'on a été frappé de la signature des préliminaires comme par un coup de tonnerre.

(2) Coxe. *Pelham administration*, t. ier, ch. xvii, et t. ii, ch. xviii.

protocole ouvert pendant un délai fixé d'avance pour l'accession des dissidens. Nul doute, suivant eux, que l'Autriche, devant ce parti nettement pris, ne finît par se résigner, surtout si on lui faisait entendre qu'on pourrait se passer d'elle, en cédant les Pays-Bas en apanage à l'infant. Le moyen était énergique et, suivant toute apparence, la menace seule aurait suffi : mais le conseil, pour être suivi, avait besoin d'un agrément sur lequel on croyait avoir droit de compter et qui, au dernier moment, ne put être obtenu.

Ce fut le roi d'Angleterre qui se refusa absolument à faire un pas de plus dans une voie où il n'était entré qu'à regret, comme contraint et forcé. Le rapprochement avec la France, fait à l'insu et aux dépens de la plus ancienne alliée de l'Angleterre, renversait toutes ses habitudes et choquait toutes les préventions dans lesquelles son esprit étroit était nourri dès l'enfance. Son ministère anglais l'y avait difficilement converti, en lui parlant au nom d'un parlement qui tenait les clés de son trésor épuisé. Mais dès que la mer le séparait de ses conseillers britanniques, il repassait sous le joug de son ministère hanovrien bien plus cher à son cœur, et lui parlant un langage plus conforme à ses sentimens. Ces confidens, dont les sympathies pour l'Autriche s'étaient manifestées à plus d'une reprise pendant la guerre, n'eurent pas de peine à lui persuader que, la France étant ennemie héréditaire et l'Autriche une amie de longue date, il fallait se garder, par un excès de rigueur et par une injure qui laisserait de longs ressentimens, de convertir une dissidence passagère en une rupture durable. La crise du jour passée, il fallait garder la porte ouverte pour revenir à ce que George appelait lui-même son *vieux système*, la coalition antifrançaise qui avait fait, depuis le commencement du siècle, la force et la sécurité de sa dynastie.

Le premier ministre Newcastle, qui accompagnait le roi et qui avait toujours partagé ou flatté ses préférences, entra aisément dans la même pensée, et la conséquence fut qu'au lieu de l'autorisation de conclure sans délai, Sandwich reçut l'interdiction de pousser les choses à l'extrême et l'ordre de prendre avec Kaunitz un ton plus affectueux pour chercher de concert avec lui un terrain de conciliation. L'instruction assez sèche lui laissait voir qu'on le soupçonnait de s'être laissé séduire par l'envoyé de France et de subir aveuglément son influence (1).

La réprimande, qui ressemblait à un désaveu tardif, causa à Sandwich et à son collègue hollandais, qui ne se séparait plus de lui, un effet égal de colère et de désespoir. Bentinck s'écria que tout était perdu, qu'il n'y avait rien à faire avec des gens dont l'humeur

(1) Coxe. *Pelham administration*, t. Ier, ch. XVII, t. II, ch. XVIII.

variait tous les jours, et qu'il retournait à La Haye, ne voulant plus se mêler de rien. On peut juger quelle impression produisait, dans les cercles bruyans de la Hollande, l'éclat de cette retraite précipitée. Chez Sandwich, très piqué du reproche qui lui était fait, la fierté du pair d'Angleterre se montra plus résistante : il n'hésita pas à en appeler du Hanovre à Londres, et du premier ministre au chef de la majorité parlementaire. Il écrivit directement à Pelham pour le prévenir que les instructions qu'il recevait conduisaient tout droit à la reprise des hostilités, attendu que des ménagemens qui paraîtraient dictés par la faiblesse n'amèneraient certainement pas l'orgueil de l'Autriche à capitulation. Il savait à qui il parlait, car rien ne pouvait moins convenir à celui qui avait à faire dans le parlement aux critiques souvent amères de l'opposition, que la perspective d'y reparaître avec de nouveaux impôts à proposer et de nouveaux sacrifices à demander. Aussi vit-on s'engager entre les deux frères Pelham une correspondance où les formes habituelles de l'affection dissimulaient mal un fond d'aigreur. L'un réclamait la paix à tout prix, l'autre insistait sur les précautions à prendre en vue de l'avenir, avant de s'engager à fond dans une voie nouvelle. Un peu plus, et de cette querelle de famille pouvait sortir la dissolution du ministère. Pour le coup, le désarroi était au comble, et si Saint-Séverin n'avait voulu que jeter partout la confusion, il pouvait s'applaudir d'y avoir réussi, peut-être au-delà de son attente. C'est ce dont le duc de Newcastle se rendait compte avec une perspicacité qui lui fait honneur. « Ne voyez-vous pas, écrivait-il à Sandwich, la joie que vous causez à Saint-Séverin? Il a réussi à se mettre bien des deux côtés, et il sait le parti qu'il en peut tirer; s'il peut nous faire choquer les uns contre les autres (*knock our heads together*), il n'y manquera pas, et il est en bon chemin d'y parvenir (1). »

II.

Il était naturel que les puissances engagées dans la dernière lutte et menacées d'avoir de nouveau à en courir les chances vissent avec un trouble profond cet échec inattendu d'une grande affaire qu'elles croyaient terminée. Mais il paraît moins facile de comprendre au premier abord par quelle raison cette inquiétude fut presque aussi vivement ressentie par un adroit politique qui aurait dû y rester indifférent, puisqu'il avait su prudemment se tenir à l'écart, au

(1) Tercier à Puisieulx, 19 août 1748. (*Conférence de Bréda et d'Aix-la-Chapelle.* — Ministère des affaires étrangères.) — *Pelham administration,* t. II, p. 7. — Beer, p. 64-102-105.

moins pendant les dernières années, de tous les hasards de la guerre.

Il est pourtant vrai que Frédéric qui, de Berlin, suivait avec sa vigilance accoutumée toutes les phases de la négociation, s'émut vivement de ce temps d'arrêt, et que peut-être à aucune époque de sa vie on ne le vit en proie à une aussi grande agitation que pendant ces mois d'attente. C'est qu'il sentait que tout le système fédéral de l'Europe était remis en question dans un sens encore mal défini, et qu'il se demandait avec anxiété à quoi il devait dès lors se préparer, quelles amitiés il avait à rompre, quelles inimitiés à braver, et sur quels nouveaux auxiliaires il pouvait compter.

Au premier moment, le fait même de la paix, ou tout au moins les conditions dans lesquelles elle paraissait prête à être conclue, l'avaient comblé d'une satisfaction sans mélange. Rien ne pouvait mieux lui convenir qu'une rupture ouverte entre l'Angleterre et l'Autriche. Il sentait que, privée de cette amitié précieuse, l'Angleterre devait naturellement chercher à la remplacer. C'était du côté de la Prusse que les liens de parenté des deux familles royales et la communauté d'origine et de religion des deux peuples devaient tourner ses regards. Quant à lui, tout son désir, je l'ai dit, était depuis longtemps de trouver à Londres un appui qu'il pût substituer avec avantage à cette tutelle de la France, dont il avait tour à tour, avec une égale impatience, porté le poids et secoué le joug, mais dont il savait que le patriotisme germanique lui savait très mauvais gré. Par un singulier hasard, il avait eu, justement la veille du jour où la signature des préliminaires fut connue à Berlin, l'occasion de s'exprimer à cet égard avec une franchise inattendue. Il donnait une première audience ce jour-là au ministre anglais, sir John Legge, que le roi George, on l'a vu, s'était enfin décidé, bien à regret, et après bien des hésitations, à lui envoyer. Bien que la démarche de l'oncle ne fût encore qu'à moitié cordiale, le cabinet anglais avait cru pouvoir en profiter pour faire parvenir au neveu les plus chaudes protestations d'amitié. Frédéric les reçut de la meilleure grâce, comme s'il ne doutait pas de leur sincérité, et se mit de lui-même à exposer sous une forme presque dogmatique ses prévisions et ses desseins d'avenir.

« Dès que je suis arrivé à Potsdam, écrivait l'agent anglais, il m'a fait admettre immédiatement et asseoir auprès de lui et commença tout de suite à me dire qu'il était très sensible aux bons sentimens du roi de la Grande-Bretagne à son égard. Il se défendit alors de tout engagement avec la France, et de tout désir d'en contracter de nouveaux, et donna de très justes raisons de cette opinion. Je me souviens, en particulier, qu'il insista sur ce point, que la France était à une trop grande distance de lui pour lui ve-

nir en aide dans les momens critiques, où cette assistance pourrait lui être nécessaire. Il a ajouté que personne n'avait jamais longtemps à s'applaudir d'une alliance avec la France, et qu'il connaissait trop bien le tempérament de la cour de France, pour ne pas savoir les exigences excessives qu'elle impose à ceux qui s'appellent ses alliés, de sorte qu'en réalité, être allié de la France, c'est être son esclave. Il savait, au contraire, m'a-t-il dit, que la situation des puissances maritimes les mettait en mesure de lui venir en aide plus efficacement. De ce côté un fond substantiel d'intérêts communs, les liens les plus forts de la religion, de la politique et du sang permettaient d'établir une alliance solide et sur laquelle on pourrait compter, principalement avec l'Angleterre. Si donc il avait été obligé de recourir par occasion à l'appui de la France, il savait où étaient les vrais et substantiels intérêts de son pays, et il était prêt, aussitôt que la paix générale le délivrerait entièrement de ses obligations envers la France, à entrer dans l'union la plus étroite et la plus cordiale avec les puissances maritimes pour la sécurité future des libertés de l'Europe. Et là-dessus il me donna la main et m'exprima le désir que j'écrivisse à ma cour afin d'obtenir les pouvoirs et les instructions nécessaires pour conclure une alliance défensive avec la Grande-Bretagne, dès que la guerre serait terminée. »

Legge, un peu surpris de la promptitude et de la franchise de l'ouverture, n'avait qu'à abonder dans un sens si conforme à ses instructions et à ses espérances. Mais comme il était loin de s'attendre encore à une si prochaine conclusion de la paix, il aurait désiré naturellement obtenir quelque promesse d'une application plus immédiate. D'ailleurs, il avait reçu à Aix-la-Chapelle, principalement du ministre hollandais, la commission de représenter au roi le danger que l'attaque vigoureuse portée par Maurice de Saxe sur le territoire de la république faisait courir à la religion protestante et de l'engager à s'y opposer au besoin par la force. Puisque le roi voulait, lui dit-il, avoir la Hollande pour alliée dans l'avenir, pourquoi souffrir qu'elle fût accablée dans le présent et laisser fermer ainsi la communication naturelle de l'Allemagne et de l'Angleterre? Connaissant d'ailleurs qu'une des faiblesses de Frédéric était sa méfiance haineuse contre son voisin de Dresde, Legge ne manqua pas d'ajouter que le commandant de l'armée française était allié de la maison de Saxe et qu'on pouvait le soupçonner de travailler, en même temps qu'au succès de la France, à l'agrandissement de sa famille.

« Sa Majesté m'a répondu, continue Legge, qu'il y avait du vrai dans ce que je lui disais, mais qu'il ne lui était pas possible de prendre en ce moment aucune mesure qui le fît sortir de la neu-

tralité. La France, ajouta-t-il, avait mis tout en œuvre pour le décider à lui venir en aide par une action de cette nature, mais il s'y était constamment refusé; il avait assurément toute raison de n'être pas satisfait de la conduite de la France à son égard: mais, d'un autre côté, il avait reçu d'elle tant de services et d'assistance dans ses premières difficultés, qu'il se faisait un point d'honneur de ne pas prendre parti contre elle. Il désirait donc voir la tranquillité générale rétablie, et quand il n'aurait plus de ménagemens à garder avec la France, il serait prêt à s'unir d'une façon aussi ferme que cordiale avec les puissances maritimes (1). »

Pas plus tard que le lendemain, la condition était remplie, puisque la nouvelle de la signature des préliminaires se répandait comme un éclair dans toute l'Allemagne. Frédéric, en mettant ainsi sa pensée à découvert, avait-il eu une communication anticipée de ce brusque dénoûment? On ne peut le supposer, puisque tout s'était passé, on l'a vu, à huis-clos et en quelques heures, dans le cabinet du ministre d'Angleterre. Il est probable que c'était d'un côté opposé qu'il regardait, et qu'informé des relations intimes qui avaient existé jusqu'à la veille de la signature des préliminaires entre Kaunitz et Saint-Séverin, et plus inquiet qu'il n'en voulait convenir de ce qu'il appelait ce *chipotage* entre la France et l'Autriche, il se mettait en garde contre l'éventualité qui en pouvait sortir.

Quoi qu'il en soit, c'était la paix, il était libre : et dans les les termes où la solution s'annonçait, l'Angleterre se trouverait également en liberté de répondre à l'invitation pressante qu'il avait eu la bonne fortune de lui adresser par avance.

Le texte des préliminaires, quand il lui fut communiqué, était bien de nature à accroître sa satisfaction; il y trouvait, en effet, en termes exprès, cette garantie de sa conquête de Silésie qui était l'objet de ses vœux et qu'il n'avait jamais cessé de solliciter. Et ce qui peut-être lui fut aussi agréable que la chose elle-même, c'est que Sandwich eut l'attention de lui faire connaître sans délai cette disposition si désirée, tandis que Saint-Séverin fit la faute de n'y pas songer. Dès lors, il était en droit d'en attribuer tout le mérite, et d'en rapporter toute la reconnaissance à la seule Angleterre. Puisieulx, à la vérité, averti de la négligence de son agent, s'efforça de la réparer. C'était la France, assura ce ministre, qui n'avait jamais cessé d'insister pour faire confirmer une conquête qu'elle avait toujours regardée comme son avantage personnel. Mais il était trop tard, le bienfait avait perdu le mérite de la nouveauté, et Frédéric

(1) Legge au duc de Newcastle. Berlin, 11 mai 1748. (*Correspondance de Prusse. — Record office.*) — Cet entretien est raconté dans des termes assez semblables par Frédéric lui-même. — *Pol. Corr.*, t. VI, p. 100.

en fit des remercîmens très froids sur un ton d'incrédulité presque ironique. — « Les soupçons, écrit Valori, trouvent ici un accès facile, et pour peu qu'ils y soient aidés, ils y prennent racine. Le prince de Prusse (le frère du roi), interrogé par le maréchal de Schmettau, a dit qu'on avait trouvé la France très refroidie sur cet article, depuis que le roi, son frère, avait refusé d'entrer dans aucune mesure pour traverser la marche des Russes, et que, soit pour s'en venger, soit pour quelque autre intérêt, elle se mettait médiocrement en peine de lui procurer cette garantie et eût été charmée d'en abandonner le projet, moyennant quelque intérêt réversible à elle-même. Je ne serais pas étonné que ce fût le sentiment du roi de Prusse... il est assez dans son caractère de chercher des raisons pour diminuer l'obligation qu'il a au roi et tendre à faire partager le service avec d'autres. » — « Je ne doute pas, écrivait en effet Frédéric à Chambrier, que si la France avait pu faire des convenances à son gré, elle ne m'eût sacrifié pour se les procurer... Les sentimens que M. de Puisieulx vous exprime sont admirables, et de nature qu'il ne me resterait rien à désirer à leur égard. Aussi mon intention est-elle que vous le combliez de complimens de ma part, et que vous le payiez de la même monnaie que celle qu'il vous a donnée (1). »

Ainsi délié des obligations qui lui pesaient, il se livre avec une véritable effusion de joie à l'espérance d'une nouvelle amitié bien plus conforme à ses goûts ; et il fait part de cette espérance avec une précipitation peu réfléchie à ceux qui représentent ses intérêts dans les lieux où ils sont le plus sérieusement engagés. A Mardefeld, son ministre à Saint-Pétersbourg : « Quoique j'aie, lui écrit-il, toutes les apparences par *devers moi de me voir sur un très bon pied avec l'Angleterre, et qu'ainsi je n'aurais plus grand'chose à appréhender de la Russie, je ne vous en recommande pas moins pour cela de vous conduire prudemment* là où vous êtes. » — Avec Podewils, son ministre à Vienne, il est plus net encore : — « Tout ce que le sieur Robinson (le ministre anglais à Vienne) peut vous dire ne signifie autant que rien, parce qu'il n'est pas au fait des affaires. Vous pouvez compter, tout au contraire, fort et ferme sur ce que je vous écris, me revenant de la part du chevalier Legge, qui est instruit à tous égards du vrai état des affaires. Comme il paraît que vous ne savez pas proprement ce qui se traite à Vienne, je veux bien vous informer, moi, que le *système de l'Europe s'est déjà changé effectivement en sa plus grande partie*, que je me

(1) Valori à Puisieulx, 25 mai 1748. (*Correspondance de Prusse.* — Ministère des affaires étrangères.) — Frédéric à Chambrier, 20 mai, 11 juin 1748. — *Pol. Corr.*, t. VI, p. 118-186.

trouverai dans peu sur un bon pied avec la Grande-Bretagne, qu'il y a une grande désharmonie et mécontentement entre la reine de Hongrie et l'Angleterre; que le ministère autrichien est même dans une rage terrible contre l'Angleterre. Dans vos raisonnemens sur les conjectures présentes, vous vous bornez simplement à la cour de Vienne sans envisager en même temps le tableau universel de l'Europe, ce que pourtant vous dussiez faire pour vous convaincre que ceux qui gouvernent et donnent le branle aux affaires d'Europe ne sont pas *rencognés* à Vienne. » — Ainsi point de soucis : l'Autriche a beau résister, quand les subsides des puissances maritimes lui manqueront, elle poussera des *cris de douleur*, mais il faudra bien qu'elle cède; les Russes ont beau avancer et s'attarder en Moravie, comme ils sont *mercenaires de l'Angleterre*, « ils n'y feront pas d'autre effet que s'ils étaient auprès des marais Méotides, et quant à la bonne intelligence qui semble vouloir se mettre entre la France et l'Angleterre, elle se fonde sans doute plutôt sur de simples complimens et politesses que sur quelque chose de réel. Les intérêts de ces deux couronnes sont trop différens et trop éloignés les uns des autres pour qu'il en résulte jamais rien de solide (1). »

Quelque chose aurait toujours manqué chez Frédéric à la joie de l'orgueil triomphant et de l'ambition satisfaite, s'il n'avait pu y joindre le plaisir de se jouer, par des propos blessans, de ceux dont il s'applaudissait de contrarier les desseins; et quand c'était la France qui se trouvait sur son chemin, ce contentement paraissait prendre pour lui une saveur toute particulière. Aussi, autant il se felicitait, pour son avantage personnel, de cette paix inespérée, autant il se plut à faire remarquer que le profit en était nul pour la France et qu'elle se faisait mal payer de ses sacrifices et du succès de ses armes : « Ce sont donc des idiots et des ignorans qui gouvernent la France, disait-il, pour savoir si mal tirer parti de leurs avantages. » — Ce jugement était exprimé si haut, et en termes souvent si plaisans, que Valori (attaché, à la vérité, au souvenir de d'Argenson et toujours prêt à prendre en bonne part le mal qu'on pouvait dire de son successeur) ne put s'empêcher d'en rire, et fit même la faute de s'y associer. — « Vous n'avez pas l'air content, disait la reine en souriant à cet ambassadeur. — Je suis enchanté, répondit-il, que le roi ait donné la paix à ses ennemis. » — C'était une manière assez fine et un peu hautaine de faire sentir qu'elle n'avait pas su la leur faire acheter.

Le seul des serviteurs de la France qui fut excepté du blâme

(1) Frédéric à Mardefeld, 27 mai; à Podewils, ministre à Vienne, 24 mai, 3 juin; à Chambrier, 22 juin 1748. — *Pol. Corr.*, t. VI, p. 122-126-130-146.

commun, c'était toujours le maréchal de Saxe, que Frédéric continuait encore, dans une lettre flatteuse, à combler de complimens. Encore pourrait-on trouver l'intention malicieuse de le distinguer de son gouvernement, dans le soin avec lequel, après s'être étendu sur les nouveaux triomphes que le maréchal aurait pu obtenir, si on l'avait laissé achever la campagne, Frédéric ajoutait: « Que la paix se fasse, ou que la guerre se rallume, que la France maintienne ses conquêtes ou qu'elle les restitue, que les Russes joignent les alliés ou qu'ils retournent aux fanges des Palus-Méotides dont ils sont partis, tout cela peut être égal à votre réputation... C'est une vérité que je n'ose vous dire en face, la gloire qui vous est acquise est si solidement établie que dans les fastes des guerriers, malgré la rouille de l'envie et l'oubli du temps, votre nom sera toujours célèbre parmi ceux des plus grands généraux qui ont réuni dans un plus grand degré de perfection des talens les plus opposés. » Et il finissait par l'inviter à venir auprès de lui avec son ami Folard qui « donne de bons préceptes et qui radote (1). »

Quelques semaines se passent et voilà que rien ne se conclut : l'incertitude, au contraire, renaît et se prolonge; son enchantement alors diminue. On lui apprend que des rapports intimes et confidentiels paraissent repris entre Kaunitz et Saint-Séverin. D'où vient cela? Serait-ce que l'Autriche, furieuse contre l'Angleterre, au lieu de comprendre la France dans sa colère, tend au contraire à se rapprocher d'elle pour préparer sa vengeance? « Surveillez cela, » écrit-il à Chambrier. Puis ce sont les retards et la marche également inexplicable des troupes russes qui le surprennent et l'inquiètent. Il n'en avait cure tant qu'il les voyait courir vers un champ de bataille dont il avait eu la prudence de se tenir à l'écart. Mais maintenant pourquoi restent-elles et même avancent-elles encore? Pourquoi ces longues stations, puis ces rapides passages le long de ses frontières? Serait-ce que l'Autriche, après avoir fait sa paix à tout prix, songerait à retourner contre lui ces redoutables auxiliaires et chercherait à retrouver au nord la compensation de ce qu'elle aurait dû céder au midi? Enfin ce qui achève de le jeter dans une perplexité croissante, c'est le séjour du roi et du premier ministre d'Angleterre en Hanovre, le langage qu'ils y tiennent, leurs efforts visibles pour panser la blessure de l'Autriche et se faire pardonner par elle. Voici Legge qui revient après avoir profité du voisinage pour visiter son souverain. Ses sentimens sont très refroidis, son langage bien plus réservé; il recherche les mi-

(1) Valori, *Mémoires*, t. Ier, p. 278. — Frédéric à Chambrier, 24 mai; à Maurice de Saxe, 20 mai 1748. *Pol. Corr.*, t. VI, p. 119-123.

nistres d'Autriche et de Russie à Berlin et s'entretient confidentiellement avec eux. Il semble que ce qu'on propose maintenant à la Prusse, ce n'est plus une alliance particulière avec l'Angleterre, mais une place dans une vaste coalition de toutes les puissances allemandes contre les desseins futurs de la France, où on lui offrirait une place à côté et presque à la suite de Marie-Thérèse. Puis on commence à parler d'ajouter à la garantie que les préliminaires donnent à la conquête de la Silésie, une caution réciproque assurée à l'Autriche pour le reste de ses domaines et à laquelle il serait lui, Frédéric, comme tous les autres souverains, sommé d'accéder. Rien de tout cela ne fait son compte, rien de tout cela surtout ne présente une idée claire à son esprit : il se sent entouré d'intrigues croisées qu'il ne réussit pas à démêler ; ce sont des fils enchevêtrés qu'il ne vient pas à bout de débrouiller (1).

Dans cet embarras, c'est vers la France, objet tout à l'heure de ses appréciations dédaigneuses, qu'il se retourne pour l'associer à ses inquiétudes. D'ailleurs, c'est son habitude, on l'a vu, à plus d'une reprise, de recourir à la France, après s'être éloigné d'elle, quand il voit l'horizon s'assombrir autour de lui, car il se croit sûr, même après l'avoir offensée, de la retrouver toujours en cas de besoin. Est-ce que la France ne voit pas que tout le monde se joue d'elle, que l'Autriche et l'Angleterre ne sont brouillées qu'en apparence, qu'on est en train de les réconcilier au Hanovre, et que c'est pour fondre sur elle par surprise que l'Angleterre a prolongé à grands frais le séjour des Russes en Allemagne : — « Avertissez donc la France, écrit-il à Chambrier, de ce qui se trame là contre elle ; mais cependant, ajoute-t-il, mesurez bien vos expressions afin de ne pas donner lieu au reproche ignominieux que les ministres de France m'ont déjà fait, comme si je ne songeais qu'à souffler le feu et à pêcher en eau trouble (2). »

Effectivement, c'était l'opinion assez généralement répandue sur son compte en Europe, et l'interprétation qu'on aimait à donner, surtout à Versailles, aux jugemens sévères, portés par lui, d'une façon si blessante, sur la générosité excessive des concessions de la France. L'amour-propre de Louis XV et de ses ministres se plaisait à n'y voir que l'expression d'une contrariété égoïste ; s'il médisait ainsi des conditions de la paix, c'est que, dans quelques termes qu'elle fût conclue, ayant su rester tranquille lui-même au milieu de l'agitation générale, il aurait toujours regretté de voir cesser

(1) Frédéric à Chambrier, 7 juin, 8-16 juillet 1748. — *Pol. Corr.*, t. VI, p. 141-150-154-159-164-168-192-198. — Droysen, t. III, p. 478 et suiv. — Valori, *Mémoires*, t. Ier, p. 279.

(2) Frédéric à Chambrier, 16 juillet 1748. — *Pol. Corr.*, t. VI, p. 173.

la discorde qui, en épuisant tout le monde, le grandissait lui seul en proportion. — « On accuse, lui écrit franchement Chambrier, Votre Majesté de désirer l'affaiblissement de toutes les puissances, sans embarras de la destruction du genre humain, pourvu que Votre Majesté croie que cela convient à ses vues. Il y a, outre cela, des impressions données que Votre Majesté ménage peu le ministère de France, et que, dans ses soupers familiers, elle lâche quelquefois des choses qui blessent le maître et ses ministres. Je sais que ceux-ci ont le cœur un peu gros, et bien qu'ils ne m'en aient laissé rien entrevoir, qu'ils sont un peu piqués. »

Averti ainsi du tort qu'il s'était fait et ne voulant laisser fermer aucune des portes auxquelles il pouvait encore, dans l'occasion, avoir besoin de frapper, Frédéric prit le parti assez peu généreux de rejeter la faute sur le malheureux ambassadeur qu'il avait lui-même mené à mal : — « Vous direz au marquis de Puisieulx, écrit-il à Chambrier, que je prenais véritablement part à ce que le roi de France venait de rendre la paix à l'Europe d'une manière qui lui était d'autant plus glorieuse qu'elle était moins intéressée; que, bien loin que j'en eusse témoigné le moindre mécontentement, j'étais pénétré de la plus vive reconnaissance envers Sa Majesté très chrétienne de ce qu'elle avait bien voulu me faire inclure dans les préliminaires ; qu'en attendant, je ne pouvais lui cacher que c'était le marquis de Valori lui-même qui avait jeté partout les hauts cris contre les préliminaires, qu'il en avait fait ses doléances à tous ceux qui les avaient voulu entendre et que, de mon côté, je l'avais fait avertir en secret de son imprudence. Vous insinuerez au marquis de Puisieulx qu'il se pourrait peut-être qu'on eût mis ces explications peu mesurées du marquis de Valori sur mon compte ; que je faisais avertir ingénument lui, le marquis de Puisieulx, qu'après que le marquis de Valori eût fait autant de bruit sur les préliminaires, je m'étais une bonne fois donné l'innocent plaisir, sachant le caractère de ce marquis, qui se fâchait aisément et avec qui on se divertissait quelquefois en le mettant en feu, mais qui se radoucissait d'abord qu'on lui disait quelque chose de flatterie sur la personne du maréchal de Belle-Isle, je m'étais, dis-je, donné l'innocent plaisir de l'agacer un tant soit peu, que cependant je ne pouvais pas concevoir que le marquis de Valori dût avoir pris des plaisanteries pour des choses sérieuses et en eût fait rapport de la sorte à sa cour : que si toutefois il en avait agi ainsi, j'espérais que lui, le marquis de Puisieulx, ne voudrait pas prendre pour un tout de bon ce qui peut-être s'était passé entre le marquis et moi pour nous égayer un peu,.. que, tout au contraire, le marquis de Puisieulx pouvait compter fort et ferme sur une continuation des sentimens

invariablement bons de ma part; qu'au reste je me donnerai bien de garde de parler à l'avenir, de quelque façon que ce puisse être, d'affaires soit avec le marquis de Valori ou tel autre ministre étranger. Vous ne manquerez pas de faire toutes ces insinuations au marquis de Puisieulx d'une manière tout à fait honnête et des plus convenables. »

Avant d'accomplir cette commission si peu digne, Chambrier crut pouvoir demander à son souverain si vraiment il voulait faire à Valori un tort qui l'exposerait certainement à être révoqué : « Car c'est toucher, disait-il, une corde si délicate auprès du roi de France et du marquis de Puisieulx que rien ne pourra faire excuser ici le marquis de Valori,.. et on ajouterait en augmentation de déplaisance contre lui son peu de légèreté à se tirer des plaisanteries de Votre Majesté (1). »

Frédéric n'avait, en réalité, aucun désir de se séparer d'un représentant de la France dont il croyait connaître de longue date le fort et le faible, qui, s'il lui avait quelquefois résisté, ne l'avait jamais desservi. Courant donc encore de nouveau après ses paroles, il ne crut pas pouvoir mieux faire que de charger Valori lui-même d'aller en son nom s'expliquer à Versailles sur les reproches qu'ils avaient encourus en commun. Le pauvre marquis avait obtenu un congé, assurément très mérité, car il n'avait pas quitté son poste un seul jour pendant les sept laborieuses années de la guerre, et quelles épreuves n'avait-il pas dû traverser! Le roi le convia à dîner la veille de son départ, et avant et après le repas, eut avec lui une conversation dont il l'engagea à prendre note sur ses tablettes à mesure qu'il parlait. Il s'exprima alors absolument avec le même accent de franchise que peu de jours avant avec l'agent anglais, et le lecteur jugera lui-même si la ressemblance du ton n'est pas justement ce qui fait le mieux ressortir la différence de langage. Il aborda tout de suite le sujet des rapports qu'on lui supposait déjà avec le cabinet anglais. — « Je vais vous dire, lui dit-il, de quoi il s'agit. Les Anglais m'ont proposé une alliance et en même temps le mariage du duc de Cumberland avec ma sœur. J'ai répondu au premier article qu'avant de donner une réponse sur ce point, il fallait savoir le but de l'alliance proposée, et la nature des engagemens qu'on voulait me faire contracter. Quant au mariage de ma sœur, ma réponse a été purement négative, et en effet, si je ne trouve pas un roi ou un prince, je la garderai; nous avons de quoi la nourrir, et je ne la crois pas

(1) Frédéric à Chambrier, 19-29 juin 1748. *Pol. Corr.*, t. VI, p. 143 et 155. — Chambrier à Frédéric, 19 juin, 26 juillet 1748. — (Ministère des affaires étrangères.)

faite pour épouser un sujet (1). A l'égard de la proposition d'alliance, le seul éclaircissement qui m'ait été donné sur son but a été qu'on exigeait de moi que je garantisse la sanction pragmatique dans toute son étendue. Or, ce n'est pas mon compte, et je ne crois pas que ce soit celui de votre cour, et il n'y a pas d'apparence que vous me le conseilliez. » — Revenant alors sur le jugement qu'il avait porté au sujet des conditions de paix, « quant à ce qui le touchait, il dit qu'il avait tout lieu d'en être satisfait, mais qu'on ne pouvait avec justice lui faire un crime d'avoir désiré pour la France de plus grands avantages, et d'avoir raisonné en ami sur cet événement; qu'il savait qu'on l'avait accusé d'avoir tenu des propos tendant à faire croire que, non-seulement il improuvait la paix, mais qu'il eût désiré la continuation de la guerre. »

Valori l'ayant interrompu ici pour lui dire que ce n'était là que le langage de quelques critiques oisifs et ignorans, et que le ministre ne se prêtait pas à de tels soupçons : — « Je connais mes amis à votre cour, reprit-il, et je ne crois pas que M. de Puisieulx en soit. Peut-être apprendrez-vous, quand vous serez sur les lieux, ce qu'il faut pour vous convaincre que je suis bien informé... Mais pour peu qu'on réfléchisse à mes intérêts, on verra qu'ils sont d'être unis avec la France. J'en fais ma principale occupation; mais rien n'est plus rebutant que ces méfiances : elles sont de la fabrique de la cour de Vienne... Soyez sûr que vos intérêts me sont chers et que vous me trouverez toujours prêt à les appuyer. Je crois vous en avoir donné une preuve en vous confiant les propositions de l'Angleterre pour une alliance avec moi... Je suis averti qu'on traite entre les cours d'Angleterre, de Vienne et de Russie et avec la Hollande... Ces différens objets ont beaucoup de part à la marche des Russes. Je suis au fait de bien des choses depuis quelque temps. C'est le ministère du Hanovre qui gouverne le roi d'Angleterre, et par là ce ministère a la plus grande influence sur le conseil de Londres. » — Là-dessus, il congédia Valori en le priant d'assurer le roi de France qu'il connaissait tout le prix de son amitié, qu'il n'aurait jamais un plus fidèle allié, ni un admirateur plus zélé, et qu'il désirait ardemment et de tout son cœur trouver les occasions de l'en convaincre (2).

(1) Je n'ai pas trouvé trace dans la correspondance anglaise de ce projet de mariage.

(2) Conversation que le sieur marquis de Valori a eu l'honneur d'avoir avec sa majesté prussienne, le 15 août 1748, jour de son départ de Potsdam pour se rendre à la cour. (*Correspondance de Prusse.* — Ministère des affaires étrangères.)

III.

J'ignore si Valori, revenu en France, réussit à justifier Frédéric et à se disculper lui-même du reproche d'avoir mal parlé des conditions de la paix, mais ce qu'il y a de certain, c'est que Chambrier n'exagérait rien quand il disait que Louis XV et ses ministres étaient dans un état de susceptibilité et d'excitation extrêmes au sujet des reproches de complaisance excessive et presque de duperie qui commençaient à leur être communément adressés. Un mal apaisé, on le sait, est vite oublié, et la sécurité est pour les peuples, comme la santé pour les individus, un bien négatif dont la perte est très sensible, mais dont on cesse de goûter la jouissance dès qu'on s'habitue à le posséder. Ainsi on n'avait d'abord vu dans la paix que la fin des souffrances devenues insupportables; mais, dès que le premier effet fut passé, dès que le commerce ne se plaignit plus de souffrances aiguës, dès que l'on cessa d'entendre parler de nouveaux impôts et de nouvelles recrues, on se prit à réfléchir et on dut reconnaître l'insuffisance des avantages obtenus en compensation de tant de sacrifices, et surtout en comparaison des conditions qu'on était obligé de subir. Le marquis d'Argenson qui, au premier moment, s'était vu forcé d'applaudir à la nouvelle de la paix, note avec satisfaction ce revirement de l'opinion dans son journal. Il oubliait sans doute que ces conditions, à la vérité assez peu satisfaisantes, étaient celles mêmes qu'il avait proposées, sans réussir à les faire accepter. Dès le 17 juin, il écrivait : — « A Paris et dans les provinces on est consterné. Quoi! dit-on, nous rendons toutes nos conquêtes, tout sans exception : Louisbourg seul nous est rendu, Louisbourg, que ce mauvais ministre de la marine avait laissé prendre; nous n'obtenons qu'un petit établissement pour don Philippe, établissement d'un bâtard de pape, à qui originairement il fut donné; et l'Espagne, à qui nous rendons service, est mécontente des conditions. C'est un étranger, un Italien, seul ministre du roi au congrès, qui dispose ainsi de la fortune du royaume, et qui tranche comme il veut pour le plus mal! Voilà des discours que je n'ai pu dicter, mais qui font quelque honneur à la mémoire récente de mon ministère (1). »

Ce n'était plus là seulement le ton des conversations de la cour, mais des chansons railleuses circulant sous le manteau et des pamphlets acerbes en portaient partout les échos. Un de ces libelles, très avidement recherché, traitait nettement la paix de déshonorante, et ce qu'il y avait de plus grave, c'est que cet écrit plein

(1) *Journal de d'Argenson*, t. v, p. 227.

de fiel était dédié au maréchal de Saxe, et qu'il y avait toute raison de croire qu'il n'avait pas été le dernier à en prendre connaissance. Maurice, en effet, revenu de Flandre, que ses troupes occupaient encore, ne se gênait pas pour dire très haut qu'on l'avait arrêté en pleine course vers de nouveaux triomphes, que si on l'avait laissé suivre son plan quelques semaines de plus, il menait l'armée française tambour battant jusqu'à Nimègue, et qu'il ne resterait plus rien qu'un souvenir de la république qui avait bravé Louis XIV et de la patrie de Guillaume d'Orange (1). Il est vrai qu'il lui échappait de laisser percer des regrets personnels qui ôtaient quelque valeur à ses appréciations. — « Voilà la paix, disait-il, nous allons tomber dans l'oubli : nous sommes comme les manteaux, on ne songe à nous que pendant la pluie. »

Mais l'opinion fut bien plus émue encore, quand on vit que rien ne se terminait, et qu'on entendit même dire que cette négociation, déjà si peu attrayante, était menacée de ne pas aboutir. Ce ne furent plus seulement des murmures, mais une clameur générale. En vérité, même au prix de tant d'efforts et après tant de succès, ne pouvoir pas même compter sur un peu de repos ! Avoir perdu un temps précieux, laisser échapper une occasion qui ne reviendrait peut-être plus ; en tout cas, effacer par la faiblesse de la politique l'impression de terreur causée par nos armes, la déception était pénible, c'était la preuve chez les gouvernans d'une incapacité notoire.

Puisieulx, tout en faisant bonne contenance, ne laissait pas d'être ému : « Les libelles contre les préliminaires, écrivait-il à Belle-Isle, courent les cafés de Londres et de Paris, on fronde autant le ministère anglais que je le suis ici : cette différence d'opinion est une preuve des préventions de la critique des hommes. L'ouvrage d'Aix-la-Chapelle a été plus applaudi d'abord qu'il ne méritait et on le critique trop aujourd'hui. J'ai reçu, grâce à Dieu, la louange et le blâme avec la même indifférence parce que j'ai cru voir les choses telles qu'elles sont... Il semblerait que les alliés voudraient donner des interprétations forcées aux préliminaires : si cela est, nous aurons bientôt repris les armes. J'espère cependant qu'ils y feront réflexion et que tout s'apaisera. Les peuples qui doivent être comptés pour quelque chose verraient avec douleur les espérances qu'ils ont conçues s'évanouir (2). »

Les peuples, en effet, auraient été très déçus si, prenant au sérieux les saillies frondeuses de quelques critiques, on les eût

(1) Chambrier à Frédéric, 8 juillet 1748. — (Ministère des affaires étrangères.)

(2) Puisieulx à Belle-Isle, 17 juin 1748.— (Ministère de la guerre ; série supplémentaire.)

replongés dans les souffrances dont ils ne commençaient à parler légèrement que parce qu'ils croyaient en être délivrés. Mais ce n'était pas seulement avec les peuples qu'il fallait compter, c'était aussi et surtout avec le roi qui, dégoûté de la vie des camps après l'ingrate station qu'il y avait faite l'année précédente et rentré cette fois pour jamais dans sa vie de plaisir, était résolu à ne plus s'imposer de nouveaux ennuis. Il prenait très mal les murmures mêmes du maréchal de Saxe : — « Voilà, dit-il, le style de MM. les généralissimes, leur politique est toujours à boulet rouge. » — Comprenant très bien que la seule manière de mettre un terme à cette agitation incommode était de placer les mécontens en présence d'un fait définitivement accompli : sentant que tout serait compromis si, l'incertitude se prolongeant, la paix se trouvait décriée avant d'être conclue, il donna ordre de faire revenir de nouveau Saint-Séverin, sous prétexte de lui remettre le cordon bleu, mais, en réalité, pour lui enjoindre cette fois, sans commentaire, de tout terminer au plus vite.

C'était, en effet, sur cet envoyé, un instant porté aux nues, qu'on commençait à rejeter toutes les fautes et à lui que l'impatience publique s'en prenait; on l'accusait couramment de s'être précipité, avec un empressement sans dignité, dans une voie si mal préparée qu'on ne savait plus aujourd'hui où elle allait conduire. Puisieulx, sans pouvoir désavouer un agent qu'il avait choisi et dont il avait approuvé tous les actes, laissait pourtant faire à côté de lui par ses meilleurs amis ce reproche qui lui servait à lui-même, au moins en partie de justification : — « Je ne crois point du tout, lui écrivait, de Gênes, Richelieu (que la reprise des hostilités pouvait exposer à de véritables périls), que mon attachement pour vous m'aveugle, et je suis bien persuadé qu'il n'y aurait que vous de capable de faire une paix qui pût être raisonnable et durable, et il me semble en même temps que personne n'y était moins propre que M. de Saint-Séverin : tout ce qui m'en revient est d'un homme qui a tous les défauts opposés à toutes les qualités qui seraient nécessaires en pareil cas, et je crois que l'empressement démesuré et scandaleux que nous montrons de finir nous fera faire un ouvrage qui nous conduira à une guerre prochaine et à des embarras sans fin. Mais pour vous et pour moi, sortons vite de ceux-ci au moins, car votre situation et la mienne est très mélancolique (1). »

Rappelé ainsi à Versailles en toute hâte, Saint-Séverin reçut l'ordre de conclure sans délai, non-seulement de la bouche royale,

(1) Richelieu à Puisieulx, 10 août 1748. — (Ministère de la guerre, partie supplémentaire.) Voir aussi dans le même recueil une lettre de Chavigny à Belle-Isle dans le même sens.

mais d'une autre qui, pour un bon courtisan comme lui, avait plus d'autorité encore ; ce fut Mme de Pompadour qui, dès son premier entretien et sans le laisser parler, lui dit : — « N'allez pas revenir sans la paix, le roi ne veut plus de guerre. » — Avec Puisieulx, son explication, dont nous n'avons pas les détails, dut être un peu vive, car les étranges communications qu'il n'avait pas craint de faire à Kaunitz, par l'intermédiaire du secrétaire saxon, — rapportées, commentées et amplifiées par ce confident indiscret, — circulaient de Vienne à Dresde et formaient un véritable commérage diplomatique. On ne savait plus comment s'en tirer. Puisieulx était harcelé par le comte de Loos, qui venait lui demander avec surprise pourquoi le langage tenu par l'envoyé de France à Aix-la-Chapelle différait de celui qu'on lui faisait entendre à lui-même, à Versailles, et annonçait que sa cour faisait partir un envoyé exprès pour venir tirer la chose au clair. — « Dans quel galimatias sommes-nous fourrés? s'écriait Puisieulx avec impatience : si on a trompé l'Autriche, comment la désabuser sans l'offenser, et si la chose se sait, comme cela ne peut manquer d'arriver, que va-t-on penser de nous à Londres et à Berlin? » — Je ne sais comment Saint-Séverin réussit cette fois à présenter des explications rassurantes de sa conduite. Ce qu'il y a de certain, c'est que sous prétexte de lui donner un collaborateur plus expert que lui en écritures diplomatiques, — en réalité peut-être pour le surveiller et prévenir de nouveaux coups de tête, — on lui donna un adjoint qui dut repartir avec lui ; c'était le même La Porte du Theil, qui avait déjà figuré à la conférence de Bréda et qui dut être chargé de tenir la plume pour la rédaction du traité définitif. Les deux représentans reçurent un pouvoir collectif qui ne leur permettait pas d'agir, ni même de correspondre l'un sans l'autre, et le roi, en le leur remettant, leur dit d'un ton qui ne souffrait pas de réplique : « Allez, messieurs, et finissez vite (1). »

Une instruction si impérative ne pouvait manquer d'être obéie : et dans la situation dominante qu'occupait la France et dont elle profitait si mal, l'effet en était certain. D'autant plus qu'au même moment le gouvernement anglais, éprouvant la même impatience d'un retard qui remettait tout en question, recourait pour y mettre un terme au même moyen que le ministre français. Aussi peu content de Sandwich qu'on l'était, sans le dire, de Saint-Séverin à Versailles,

(1) Campardon : *Mme de Pompadour*. Puisieulx à Saint-Séverin, 26 juillet, 25 août, 13 septembre 1748. (*Correspondance de Bréda et d'Aix-la-Chapelle.* — Ministère des affaires étrangères.) — Aucun témoignage direct n'existe des entretiens qui durent être échangés verbalement entre Puisieulx et Saint-Séverin au sujet de Kauderbach, j'ai dû emprunter les détails que j'ai placés ici à des dépêches adressées à Saint-Séverin après son retour à Aix-la-Chapelle et qui font clairement allusion à ce qui s'était passé dans ses conversations avec son ministre.

bien que par d'autres motifs, il crut devoir lui adjoindre, sous forme d'auxiliaire, un véritable surveillant. Le choix porta sur le ministre anglais à Vienne, Robinson, dont la situation en face de Marie-Thérèse, après tant de violentes altercations, était devenue très difficile, mais qui, en raison de son long séjour à Vienne, paraissait plus propre qu'un autre à trouver quelque moyen de faire sortir l'Autriche de sa position de bouderie hautaine. Robinson arrivait donc de Vienne, très froidement congédié par l'impératrice, et, par là même, très pressé d'en finir. Les quatre plénipotentiaires, auxquels se joignit le Hollandais, qu'on décida à revenir, formaient ainsi un congrès en miniature, qui se mit à l'œuvre sans retard, et tout marcha dès lors assez rapidement (1).

Du Theil était un esprit conciliant et un écrivain habile, fertile en expédiens pour ménager, par des rédactions heureuses, les amours-propres en conflit. Robinson, au contraire, était un Anglais de la vieille roche, prenant volontiers le ton dogmatique, et pensant tout emporter de haute lutte. Mais ni la douceur insinuante de l'un, ni la hauteur de l'autre, ne suffiraient à expliquer comment des difficultés qui, la veille, paraissaient insolubles, disparurent par enchantement. La vérité est que le retour de Saint-Séverin en compagnie et sous bonne garde fit comprendre à Kaunitz et par lui à Marie-Thérèse qu'ils n'avaient plus rien à attendre du langage ambigu de la France et du double jeu de son envoyé. Le mieux était donc de courber pour ce jour-là la tête sous la nécessité afin de mieux préparer la revanche du lendemain ; c'est ce que Saint-Séverin trouva encore moyen de faire entendre à l'oreille. — « Laissez finir ceci, dit-il à Kaunitz, après chacun pourra se faire un système à l'avenant de son goût, et c'est alors que l'Autriche nous retrouvera si elle nous cherche sincèrement et de bonne foi (2). »

L'accord étant fait ainsi, par suite de cette résignation forcée, au fond des choses, la forme ne devait pas tarder à suivre. Successivement, en effet, la marche des Russes fut arrêtée par une convention intervenue entre les puissances maritimes, sous la condition que la France retirerait, en même temps, des Pays-Bas, un nombre de troupes sensiblement égal à celui que devait apporter ce corps auxiliaire. L'Autriche consentit à laisser rentrer les troupes hollandaises dans celles des places de la barrière dont les fortifications n'étaient pas démolies, moyennant une formule qui réservait ses droits de souveraineté. La garantie des cessions faites à la Sardaigne et à la Prusse qui arrachaient l'âme à Marie-Thérèse fut

(1) Coxe. *Pelham administration*, t. II, ch. XVII. — D'Arneth, t. III, ch. XIV, p. 25-49.

(2) Saint-Séverin à Puisieulx, 31 août 1748. (*Correspondance de Bréda et d'Aix-la-Chapelle.* — Ministère des affaires étrangères.)

plus difficile à obtenir d'elle; mais elle céda à l'assurance qui lui fut donnée que la pragmatique sanction de Charles V serait mentionnée dans le traité, comme l'une des bases de la paix, et qu'une consécration nouvelle serait ainsi donnée à ce qui subsistait encore de cet acte, après toutes les violations et les atteintes qui y avaient été portées. Quand des points de cette importance étaient réglés, que pouvaient signifier les contestations, encore assez vives, élevées par l'Espagne au sujet de la date fixée pour l'expiration du néfaste contrat de l'*asiento* et des cas où l'apanage constitué à l'infant devrait faire retour à ses anciens possesseurs? Ces discussions stériles faisaient seulement voir que chacun, étant mécontent, ne cédait qu'à regret et ne subissait la nécessité qu'en la maudissant. Ce fut par suite de ce sentiment de mauvaise humeur générale que le traité, signé entre les plénipotentiaires de France, d'Angleterre et de Hollande, le 18 octobre 1748, ne reçut qu'après quelques jours et même quelques semaines d'attente, l'accession de l'Autriche, de l'Espagne, et même de la Sardaigne. Toutes ces puissances tenaient à bien établir qu'elles n'abandonnaient pas volontairement leurs prétentions, mais qu'elles n'en faisaient le sacrifice provisoire qu'au bien des peuples et au repos général de l'Europe : — « Nous entrons dans une maison de carton, dit Kaunitz, il faudra voir si on pense en faire quelque chose de plus solide (1). »

Chose singulière, une des premières accessions qui vinrent s'ajouter à la signature des plénipotentiaires, ce fut celle de Frédéric qui, pourtant, s'était tenu jusqu'à la dernière heure à l'écart de la négociation et s'était refusé constamment à accorder à l'Autriche, en échange de ce que le traité lui attribuait à lui-même, la réciprocité qu'elle réclamait et qu'on avait fini par lui accorder. Son historien et son panégyriste, Droysen, s'étonne de cette contradiction et finit par en donner une explication qu'il croit véritable : c'est, suivant lui, que, n'ayant aucune confiance dans la durée de la paix, Frédéric ne voulait pas se trouver isolé en Europe le jour prochain et probable où de nouveaux conflits éclateraient, ni être signalé d'avance comme un trouble-fête qui conspirait dans une retraite maussade contre le repos commun. Il craignait de paraître préparer et provoquer le retour des troubles qu'il prévoyait. Ainsi, ajoute l'historien allemand, voyant l'horizon se charger de nuages, il voulait éviter tout ce qui les ferait amonceler sur sa tête (2).

(1) L'adhésion de l'Autriche est du 8 novembre, celle de l'Espagne du 20 octobre, la Sardaigne ne fit accession que le 20 novembre. — (Beer. *Friede von Aachen*, p. 89.)

(2) Droysen, t. III, p. 501-502. — L'accession de Frédéric fut offerte par lui, mais ne paraît pas avoir été effectivement donnée, on n'en trouve pas la trace officielle dans les archives de Berlin. — Droysen, t. IV, p. 9.

Le traité, composé de vingt-quatre articles au lieu de huit que contenaient les préliminaires, serrait pourtant de très près le texte primitif, auquel n'étaient ajoutés que quelques complémens et explications indispensables. Chose singulière, parmi ces additions qui pouvaient paraître nécessaires, il en est une qu'on devait s'attendre à y trouver et qu'on cherche pourtant vainement, c'est celle qui aurait dû constater la reconnaissance par la France du titre impérial de Marie-Thérèse et de la couronne décernée à François de Lorraine par la diète germanique. Non que la France n'eût fait à plusieurs reprises, pendant les négociations, l'offre de retirer par un acte formel la très vaine protestation qu'elle avait opposée à l'élection de Francfort. Mais Marie-Thérèse avait dédaigné de faire accueil et même de prêter l'oreille à cette satisfaction tardive, pensant probablement (comme le général Bonaparte devait le dire plus tard de la république française) que son droit était trop éclatant pour avoir besoin de la reconnaissance ou de la confirmation de personne. L'omission, pourtant singulière, passa, ce semble, complètement inaperçue. Ainsi de la prétention même qui avait motivé la première prise d'armes, — du dessein d'enlever à l'héritière orpheline de la maison d'Autriche la succession de Charlemagne et de Charles-Quint, — le souvenir même avait disparu! Rien ne restait, dans aucun esprit, du rêve qui avait enflammé l'imagination de Belle-Isle, auquel Louis XV, par une violation éclatante de la foi jurée, n'avait pas craint de sacrifier l'honneur de la parole royale, et qui avait fini par troubler de tant d'angoisses les dernières veilles de Fleury. A voir même avec quel soin le nouveau traité rappelait et rétablissait, autant que la chose était possible, les moindres dispositions des conventions antérieures et s'efforçait de replacer l'Europe dans l'état où la guerre l'avait trouvée, il semble que ce fût cette guerre elle-même et toutes ses péripéties qu'on voulait effacer de la mémoire des peuples, pour ne la laisser figurer dans les annales de l'histoire que comme un sanglant intermède. Les seuls changemens, en définitive, qu'il eût fallu consacrer, c'étaient ceux qui étendaient la domination du roi de Sardaigne en Italie et du roi de Prusse en Allemagne, en sorte que tant de vies et d'or français n'avaient été sacrifiés que pour satisfaire l'ambition de la maison de Savoie et préparer la grandeur de l'électeur de Brandebourg. Je ne crois pas que la justice du sort ait jamais porté sur un acte aussi répréhensible qu'impolitique une condamnation plus éclatante.

Tout étant cependant connu d'avance, la publication officielle du traité n'apprit rien à personne et ne pouvait causer aucune émotion. Ce ne fut ni la joie du premier jour, ni la déception qui avait suivi. Une disposition assez étrange donna même un instant quelque

consolation à la vanité française : ce fut celle qui stipulait que pendant l'intervalle de quelques semaines qui devait s'écouler entre l'évacuation des Pays-Bas et la restitution de Louisbourg, deux pairs d'Angleterre viendraient en France pour y être gardés en otages. Paris vit passer ces deux seigneurs avec une curiosité polie, et la cour les reçut avec une courtoisie de bon goût, non sans se divertir un peu à suivre sur leur visage la trace du léger embarras qu'ils devaient éprouver, et dont, du reste, en gens de bonne compagnie, ils prenaient galamment leur parti.

Tout se serait donc passé paisiblement, et la légèreté française, si prompte à tout oublier, aurait bientôt fait taire critiques, louanges et discussions de toute sorte, quand un scandale inattendu vint jeter une triste lumière sur l'une des faces les plus douloureuses de la nécessité qu'on avait dû subir. L'engagement était pris, en termes très nets, bien que sous une forme mitigée, d'éloigner de France le jeune et brillant guerrier qui avait eu un instant la bonne fortune de disputer la couronne d'Angleterre à la dynastie protestante. L'exécution était pénible, et par là même, il convenait de la faire sans éclat. Rien ne devait faire prévoir qu'on dût rencontrer aucun obstacle sérieux. Pareil sacrifice avait été imposé à Louis XIV après les malheurs de ses dernières guerres, et le chef de la maison de Stuart, celui à qui toute la France rendait les honneurs royaux sous le nom de Jacques III, acceptant sans murmure ce surcroît de proscription, s'était retiré à Rome et trouvait dans cet asile des grandeurs déchues une situation conforme à la dignité de son rang et de son caractère. On devait espérer du prince, son fils, la même résignation aux exigences de la politique et aux caprices de la fortune. Il n'en fut rien : le jeune héros, au milieu des péripéties tour à tour glorieuses et romanesques qu'il avait traversées, s'était accoutumé à voir son nom répété par les échos de la renommée; il était en France l'objet d'une curiosité admirative dont il recevait à toute heure les témoignages les plus flatteurs; il se consolait d'ailleurs de ses disgrâces en prenant sa part des plaisirs de la capitale. Il lui en coûta trop de rentrer dans l'obscurité et l'isolement, où s'était écoulée son enfance. Quand il reçut l'invitation de se retirer sans bruit, il déclara hautement qu'il n'y déférerait pas, laissant en même temps entendre qu'il avait en main une lettre (qu'il ne montra pourtant pas), par laquelle Louis XV s'engageait à ne pas l'éloigner de sa présence, tant qu'il n'aurait pas pu lui assurer un établissement convenable. Tous les moyens furent mis en œuvre pour vaincre cette puérile obstination. On lui fit envoyer de Rome, par son père, l'injonction de se conformer au désir du roi. Pour lui épargner l'ennui de retourner au point dont il était parti, on lui ménagea aux portes de France,

à Fribourg, une retraite que, malgré les menaces de l'Angleterre, les magistrats de ce petit canton ne craignirent pas de lui offrir. Enfin, pour rompre les liens les plus chers qui l'attachaient au séjour de Paris, on fit défense à sa maîtresse, la princesse de Talmont, de le recevoir chez elle; elle dut se conformer à cet ordre, de sorte que, se présentant à sa porte, il la trouva fermée, et qu'essayant de la forcer, il fut arrêté par le poste voisin, accouru pour s'opposer à cette violence. Rien n'y fit, le prince persista dans sa résistance, affectant même de se montrer avec ostentation dans les lieux publics. « Il verrait bien, s'écriait-il, si on oserait mettre la main sur lui, et d'ailleurs, il était décidé à ne pas sortir vivant de France, de sorte qu'il faudrait ou le tuer ou le laisser se tuer lui-même, si on voulait être délivré de lui. » Au duc de Gesvres qui venait une dernière fois le sommer d'obéir à l'ordre royal : « Sans le respect que je dois au roi, lui répondit-il, je ne vous laisserais pas sortir comme vous êtes entré. » Enfin, averti un soir que les deux seigneurs qu'on gardait en otages devaient assister à la comédie, il vint se placer en face d'eux pour faire lever toute l'assistance à son arrivée, et se faire rendre par ceux qui l'entouraient les honneurs dus aux princes royaux.

Après avoir supporté cette bravade pendant plus d'une semaine. il devenait impossible de laisser défier à ce point l'autorité royale et compromettre sans profit le repos public. Ordre fut donc donné par le conseil des ministres, réuni sous les yeux du roi, de faire finir le scandale, en arrêtant le prince le jour où il essaierait encore de se montrer de nouveau dans une réunion publique. Ce fut à l'Opéra qu'eut lieu cette triste exécution, et quoi qu'on pût faire, malgré tous les soins pris pour en adoucir la rigueur, l'emploi de la force ayant toujours plus ou moins un air de brutalité, rien ne put empêcher que les circonstances prissent un caractère repoussant et presque cruel. La salle de l'Opéra était alors contiguë au Palais-Royal, demeure du duc d'Orléans : on demanda au duc, qui n'y consentit qu'à regret, l'autorisation de faire passer, par les cours intérieures du palais, des gardes qui, déguisés en bourgeois, se trouvèrent en face du prince au moment où il descendait de son carrosse. D'autres agens apostés fermèrent au même moment le passage derrière lui. On le saisit, en lui mettant la main sur les deux bras pour l'empêcher de tirer son épée et on le conduisit en étouffant ses cris jusqu'à une rue écartée où l'attendait le duc de Biron avec un carrosse à six chevaux pour le conduire à Vincennes. Il se débattait violemment, et bien qu'on eût eu soin de lui enlever tout de suite un pistolet et un poignard qu'il portait sur lui, on craignait tellement qu'il n'eût quelque autre arme cachée dont il pût faire usage contre lui-même ou contre ceux qui le détenaient, qu'on

crut devoir lui lier les pieds et les mains avec un cordon de soie, et l'emporter à bras dans la voiture, le corps renversé et la tête en arrière. Pendant tout le chemin, il s'emportait en injures contre ses gardiens. Au chevalier de Vaudreuil qui était placé en face de lui : « Vous faites là, mon cher monsieur, dit-il, un bien vilain métier. Où sommes-nous donc? Est-ce la France? Je serais mieux traité au Maroc. » — Arrivé à Vincennes, où un appartement très convenable lui était réservé et un souper lui était préparé, il refusa de manger et se coucha tout habillé. Cet état de fureur dura plusieurs jours, donnant lieu à des accès de fièvre qui faisaient craindre pour sa vie ou pour sa raison. Il était impossible de le faire partir dans cette crise, au risque de voir les mêmes éclats se renouveler tout le long de la route. Il fallut attendre que, la solitude produisant l'effet calmant qui est assez ordinaire, le captif lui-même s'avouât vaincu et se laissât mettre en voiture pour Fontainebleau et de là pour Avignon. Une lettre d'excuse qu'il adressa à Louis XV était encore écrite d'un ton assez fier, et, dit Luynes, comme traitant de couronne à couronne.

Les récits commentés, amplifiés, envenimés de ces tristes faits, dont l'apparence, au moins, était barbare, répandirent partout la stupeur et bientôt l'indignation. La nécessité qu'on ne pouvait guère contester était une excuse difficilement acceptée. On y voyait plutôt la condamnation de l'incapacité et de l'imprévoyance qui n'avaient pas su prévenir une telle extrémité. Dans l'entourage même du roi, le mécontentement s'exprima avec une liberté et une audace inaccoutumées; le dauphin, qui était très lié avec le prince Édouard, ne put s'empêcher de verser des larmes qui lui étaient arrachées moins par la douleur de l'affection blessée que par le ressentiment de l'injure faite au sang royal. La princesse de Talmont, devenue presque une héroïne de roman, grâce à la tendresse dont elle ne faisait pas mystère, prit prétexte de l'arrestation d'un de ses serviteurs, qui avait été pris avec la suite du prince, pour écrire au ministre, Maurepas, cette épître insolente :

« Monsieur, voilà les lauriers du roi portés à leur comble, mais comme l'emprisonnement de mon laquais n'y peut rien ajouter, je vous prie de me le rendre. »

Les vers suivans, dont on est surpris de rencontrer l'accent généreux dans les recueils du temps, à côté de pièces d'un ton bien différent, attestent par ce contraste même la vivacité du sentiment public :

Peuple, jadis si fier, aujourd'hui si servile,
Des princes malheureux vous n'êtes plus l'asile.
Vos ennemis vaincus aux champs de Fontenoy
A leurs propres vainqueurs ont imposé la loi,

Et cette indigne paix qu'Aragon nous procure
Est pour eux un triomphe et pour nous une injure.
Hélas! avez-vous donc couru tant de hasards
Pour placer une femme au trône des Césars?
Pour voir l'heureux Anglais, dominateur de l'onde,
Voiturer dans ses ports tout l'or du Nouveau Monde?
Voilà le fils de Stuart, par vous-même appelé,
Aux frayeurs de Brunswick lâchement immolé.
Et toi, que les flatteurs ont paré d'un vain titre,
De l'Europe, aujourd'hui, te diras-tu l'arbitre,
Lorsque dans tes États tu ne peux conserver
Un héros que le sort n'est pas las d'éprouver,
Mais qui, dans les horreurs d'une vie agitée,
Abandonné de tous, fugitif mis à prix,
Se vit toujours du moins plus libre qu'à Paris (1)?

Un autre factum, dont on ne peut citer que quelques vers, se terminait également par une apostrophe à Louis XV, plus amère et plus injurieuse encore :

George, dis-tu, t'oblige à refuser l'asile
Au vaillant Édouard : s'il t'avait demandé,
Roi sans religion, que ta p..... s'exile,
Réponds-moi, malheureux : l'aurais-tu concédé?

Dans toutes les pièces du monde, c'est le dénoûment qui reste gravé dans la mémoire des spectateurs. Ainsi, un incident, au fond sans importance, allait marquer d'une note de déshonneur et d'humiliation une paix chèrement achetée et dont on contestait déjà les avantages. Bête comme la paix, disait-on, par une expression qui courut et qui fit fortune. Avec plus de justice encore et non moins de sévérité, on aurait pu appliquer la même qualification, non pas à la paix seulement, mais à la guerre elle-même, qui, mal engagée, le plus souvent mal conduite, finissait sans profit, sans éclat, sans que ni le génie de Maurice de Saxe, ni la gloire de Fontenoy, eussent pu réparer l'erreur et la faute du premier jour.

Le présent ainsi péniblement réglé, que devait-on espérer? Que n'avait-on pas à craindre de l'avenir! C'était la question que tout le monde se posait et que chacun s'apprêtait à résoudre dans le sens de ses intérêts et de ses passions. Quelque chose manquerait donc à la conclusion de ce long récit si, avant de tourner la dernière page, je ne rappelais quels devaient être, dans une situation qui demeurait si incertaine, les vœux et les desseins avoués ou secrets des diverses puissances.

(1) *Journal de Barbier*, novembre et décembre 1748; *Journal de Luynes*, t. IX, p. 60 et suiv.; *Journal de d'Argenson*, t. V, p. 280 et suiv.

Aucune d'entre elles, on l'a vu, ne plaçait la moindre confiance dans la durée de la paix. C'était la déclaration que faisait tout haut, dès le premier jour, un excellent observateur, parlant avec la clairvoyance propre à l'intérêt personnel, et avec la sagacité pénétrante qui était la qualité principale de son génie. — « Cette pacification générale, écrivait Frédéric, ressemble plutôt à une trêve dans laquelle toutes les parties profitent d'un instant de repos et cherchent des alliances pour être mieux en mesure de reprendre les armes. » Rien de plus juste ; et rien ne fait mieux comprendre comment l'encre du traité était à peine séchée, que déjà personne n'allait plus le prendre au sérieux. Un vague sentiment d'instabilité continuait à peser sur l'atmosphère. Vainement, les pacificateurs se sont-ils vantés d'avoir remis l'Europe dans l'état le plus voisin possible de l'équilibre où la guerre l'avait trouvée. Chacun sent que, sous le calme assez mal rétabli de la surface, de profonds changemens s'opèrent, de nouvelles combinaisons se préparent, d'où peuvent sortir des périls imprévus, et c'est à qui regardera autour de soi pour reconnaître d'avance sur quel appui il peut compter, et, le jour de la prochaine épreuve venue, quels auxiliaires se mettront en ligne à ses côtés.

Frédéric pouvait d'autant plus parler pertinemment à cet égard, que pour sa part sa résolution est prise, et nulle incertitude ne subsiste plus dans son esprit. Délié, il le croit du moins, de tout engagement envers la France, c'est contre elle qu'il va lier partie avec l'Angleterre. Ne venons-nous pas de l'entendre annoncer ce projet sur un ton de franchise presque cynique, dans son premier entretien tenu avec le ministre anglais, le jour même de la signature des préliminaires de paix? N'est-ce pas lui qui nous apprend que cette paix, attendue comme une délivrance, va lui permettre de retirer de la main de la France celle qu'il se propose de tendre lui-même à l'Angleterre? La neutralité jalouse dans laquelle il s'est renfermé pendant les dernières années de la guerre lui a laissé le temps de préparer et de masquer son évolution. Elle est prête maintenant, et s'il garde encore quelques ménagemens de prudence et de politesse avec les ministres de Louis XV, c'est pour rester libre de choisir le moment où il lui conviendra de déclarer ses nouveaux sentimens. Assurément, il ne dénoncera pas le premier l'armistice européen : il a trop à faire à garder ce qu'il a gagné, pour se jeter à l'aventure dans de nouveaux hasards. Il ne parle encore que de former une ligue défensive pour assurer (c'est son expression) la liberté de l'Europe contre les menaces de l'ambition française. Mais il sait parfaitement à qui il parle, et ce n'est pas lui qui se trompera jamais sur le sens et la portée des paroles. Il n'ignore pas qu'entre France et Angleterre subsiste une riva-

lité à peine assoupie, excitée par le souvenir d'un partage égal de revers et de victoires, et que le plus léger incident, une querelle de frontière, une chicane élevée sur une interprétation de texte, peut, d'un instant à l'autre, porter à l'état aigu. Vienne ce conflit, qu'il prévoit inévitable, il déclare d'avance auprès duquel des combattans il a marqué sa place, et pour une cause qu'il aura une fois embrassée, il n'est pas homme à former longtemps des vœux stériles.

C'est bien ainsi que l'Angleterre entend l'alliance qui lui est offerte et qu'elle a d'ailleurs toujours attendue et sollicitée. Pendant toute la guerre, il n'y a pas eu un jour où l'Angleterre n'ait travaillé à détacher Frédéric de la France, et à le faire passer dans le camp de ses adversaires : à plus d'une reprise, elle a pu croire y avoir réussi. De la part de Frédéric, ç'a été, avec les ministres et les agens anglais, une suite de rapports tantôt secrets, tantôt publics, mais qui, entretenus parfois à l'insu et au préjudice de ses propres alliés, ont eu le caractère d'une véritable trahison : si, à d'autres momens, ces relations ont paru se refroidir et même s'aigrir, ce n'est pas que Frédéric les ait jamais découragées ; au contraire, il a toujours tenu à garder l'oreille ouverte pour entendre ce qui lui viendrait de Londres. Mais c'est que le roi George, songeant plus au Hanovre qu'à l'Angleterre, ou cédant à une sotte antipathie personnelle, a entravé les vues politiques de ses ministres. La nation anglaise n'a jamais partagé ces mesquins dissentimens de famille : elle a toujours suivi avec une sympathie instinctive et prophétique les exploits du jeune héros, enfant de Luther comme elle, et qui semble destiné à raviver, pour l'honneur de la foi protestante, les glorieux souvenirs de Gustave-Adolphe et de Guillaume d'Orange. Vainement l'Autriche est-elle encore l'alliée officielle et la Prusse l'ennemi nominal : les victoires de Molwitz et de Kesselsdorf n'en sont pas moins saluées, avec une satisfaction peu déguisée, dans les cafés et les lieux publics de Londres. Et à toutes les étapes de la longue négociation qui vient de passer sous nos yeux, n'avons-nous pas toujours vu l'Angleterre prendre en main la cause de Frédéric, se prêter à toutes ses exigences, aux dépens, en dépit et malgré les protestations de l'Autriche? N'est-ce pas elle enfin, qui, par un dernier acte d'autorité, met la conquête de la Silésie sous la garantie du nouveau droit public? Ainsi l'alliance de la Prusse ne lui est pas encore proposée que déjà l'Angleterre s'empresse d'en fournir le gage, et ce témoignage anticipé de reconnaissance atteste assez les services qu'elle en attend, et qu'à un moment donné elle se croira en droit de réclamer.

Mais ces avances n'ont pu être faites ni ces avantages assurés

à la Prusse sans contrister péniblement l'Autriche. A quel point Marie-Thérèse est offensée de se voir porter le dernier coup par une main qu'elle croyait amie, en quels termes elle qualifie cet abandon, c'est ce qu'on aurait peine à croire, si dans les textes que j'ai fait connaître, on n'entendait sortir de sa bouche même l'expression de son ressentiment. L'Angleterre, à ses yeux, par la garantie donnée à la conquête de la Silésie, s'est faite complice de l'attentat dont elle a été victime. Si le Prussien a fait le vol, l'Anglais, en le garantissant et en le mettant à l'abri de toute reprise, a joué le rôle ingrat de receleur ; et c'est tout au plus si le complice, moins hardi et plus perfide que l'auteur principal, n'est pas plus digne de réprobation. A ce grief, qui est toujours le plus grave, l'Angleterre a mis le comble par ses faiblesses pour le roi de Sardaigne, en sorte que, si l'héritage de Charles VI n'arrive à sa fille qu'après une double mutilation, c'est l'Angleterre qui la lui a fait subir. Aux traits que j'ai rapportés pour peindre cet état d'âme de Marie-Thérèse, il semble qu'on ne puisse rien ajouter : il en est un pourtant qui les complète et qui les couronne. La paix conclue, quand arrive à Vienne le nouvel envoyé anglais qui doit remplacer Robinson, l'impératrice refuse de le voir : « Je lui ai donné en réponse, écrit le ministre Uhlfeld en lui transmettant ce refus, qu'après avoir fait rapport à Leurs Majestés, ils avaient trouvé que nos pertes étaient trop récentes, et la plaie des préliminaires faits à nos dépens était trop fraîche, pour qu'il leur convînt de recevoir un compliment de félicitations, pendant qu'un de condoléance conviendrait de préférence. Je lui ai doré la pilule de mon mieux (1). »

L'indifférence que l'Angleterre oppose à ces emportemens de la passion féminine atteste assez qu'elle s'y est préparée et même résignée d'avance, et que la perte d'une ancienne amitié, déjà remplacée par une nouvelle, si elle lui cause quelque regret, ne lui fait pourtant concevoir aucune inquiétude sérieuse. Sans doute, il y a encore des politiques attardés, entre autres le roi-électeur et son premier ministre, qui restent fidèles à ce qu'ils appellent le vieux système, à cette coalition des forces impériales et britanniques devant laquelle a fléchi, au début du siècle, l'orgueil de Louis XIV. Les victoires remportées en commun à Malplaquet et à Ramillies vivent encore dans plus d'une mémoire. Mais outre que dans la dernière campagne cette union, très difficilement maintenue, est loin d'avoir produit d'aussi brillans résultats, le bon sens du public anglais ne s'y trompe pas. Il comprend, d'instinct, qu'entre la catholique Autriche et la nation qui a chassé ses

(1) D'Arneth, III, p. 489.

souverains légitimes pour cause de papisme, l'alliance qui n'est fondée sur aucun rapport d'institution, de croyance ou de mœurs, ne peut être qu'accidentelle et doit cesser avec la combinaison de circonstances qui l'a fait naître. Après tout, ce que la politique anglaise appréciait dans l'alliance autrichienne, c'était le concours d'une grande force militaire dont les canons étaient braqués contre la France, et qui complétait par de gros bataillons la très petite armée qu'elle peut elle-même envoyer au dehors. Il lui fallait aussi une grande alliance continentale pour être libre de consacrer toutes ses ressources à établir et à exercer sa domination sur les mers. Mais voici qu'il peut attendre ce double service dans des conditions égales, sinon supérieures, d'une puissance bien plus rapprochée d'elle par des affinités de foi et de race : dès lors, entre l'alliée d'hier, déjà très affaiblie, qui devient exigeante et impatiente, et celle qui s'offre avec toute l'audace de la jeunesse et de la victoire, sa préférence ne peut être douteuse, et s'il est nécessaire de choisir, elle ne regrettera pas l'échange. S'il faut affronter de nouveau, même sur terre, la fortune des combats, l'Angleterre n'est pas certaine que du sein de sa propre armée s'élèvera un second Marlborough, mais elle peut déjà compter qu'en fait d'auxiliaire elle trouvera dans Frédéric plus grand que le prince Eugène.

Ainsi délaissée par l'Angleterre, trop fière pour essayer de s'en rapprocher, inquiète pour sa propre sécurité des pièges que peut lui tendre à toute heure un voisin sans foi et sans scrupule, n'ayant renoncé d'ailleurs ni à la revanche, ni à la vengeance, à qui Marie-Thérèse aurait-elle recours, sinon à la France? Quel autre espoir, quel autre appui possible lui reste? Assurément, il est dur d'implorer le secours, et de se mettre ainsi à la discrétion de l'ennemi héréditaire. Elle aussi a bien des préjugés à vaincre, bien des souvenirs de gloire et des ressentimens d'injure à effacer. Mais le temps presse, la nécessité commande, et Marie-Thérèse n'est pas d'humeur à faire à moitié ce qu'elle entreprend. Aussi avec quelle ardeur elle tend tout de suite les bras à la France! On dirait que, n'était l'orgueil impérial qui la retient, elle va se jeter à ses pieds. Rechercher presque à tout prix l'alliance française, c'est la seule instruction que son confident Kaunitz emporte à Aix-la-Chapelle, et il se croit un moment à la veille de la remplir. Déçu par la brusque signature des préliminaires, il se remet à l'œuvre dès le lendemain pour renouer les fils brisés de sa négociation clandestine. La paix ne découragera ni lui, ni sa souveraine : c'est à Vienne surtout que cette paix ne paraît qu'une trêve, et Kaunitz va passer tout droit d'Aix-la-Chapelle à Paris comme ambassadeur, afin que,

confiée à la même main, la poursuite du même dessein ne subisse ni interruption ni relâche.

Reste à savoir ce que fera la France de ces invitations qui, à certains momens, prennent le ton de véritables supplications. Mais comment le savoir si elle ne le sait pas elle-même? Rien n'égale, on a pu tristement s'en apercevoir, en face de la révolution significative qui s'opère et dont les symptômes sont visibles, en quelque sorte à l'œil nu, l'irrésolution et l'embarras des hommes qui dirigent la politique de la France, ou plutôt qui sont censés la conduire. Louis XV prête peu d'attention à son conseil, et ses ministres ne s'entendent pas : aucun d'eux, le roi moins que tout autre, ne sait clairement ce qu'il pense et moins encore ce qu'il veut. On est las des caprices, des exigences, des impertinentes railleries de Frédéric, mais on n'ose lui déplaire. Les offres de l'Autriche sont séduisantes, mais pour les accepter, il faudrait rompre avec les traditions d'une inimitié séculaire, et le courage d'esprit fait défaut. C'est ainsi que se perdent toutes les faveurs de la fortune. Grâce à la division de ses ennemis, la France était maîtresse de faire la loi de la paix : mais il semble que, fléchissant sous le poids d'une situation trop forte pour le génie de ses ministres, elle se soit hâtée d'en déposer le fardeau par une conclusion précipitée, qui ne termine rien, laisse tout en suspens, et ne la fera pas sortir elle-même de ses perplexités.

Et pourtant, aujourd'hui que le temps doit avoir fait justice de préventions sans fondement, on ne comprend pas ce qui pourrait faire hésiter la France à céder aux instances pressantes de l'Autriche. A quelque point de vue qu'on se place, qu'il s'agisse de prolonger la durée de la paix, ou de descendre de nouveau dans l'arène, le rapprochement de l'Autriche présente à la France des avantages auxquels les plus sages conseillers de Louis XV sont déjà sensibles et qu'on s'étonne de voir si peu et si mal appréciés. C'est, au fond, la seule combinaison qui, servant de contre-partie et faisant contrepoids à l'intimité dont l'Angleterre et la Prusse ne feront bientôt plus mystère, puisse maintenir le repos précaire et l'équilibre instable, fondé à Aix-la-Chapelle sur des bases si chancelantes. Si au contraire, comme chacun s'y attend et s'y prépare, le sort de l'Europe est livré de nouveau aux chances de la guerre, où la France chercherait-elle, pour tenir tête aux menaces de l'orgueil britannique, un auxiliaire plus sûr et maintenant plus ardent qu'à Vienne? Est-ce à Berlin, où elle n'a jamais trouvé que des mécomptes, des déceptions, et la désertion au moment critique, suivie de la raillerie et de l'insulte? Peut-elle oublier que, pendant que Frédéric, après avoir appelé ses armées au fond de l'Allemagne,

les abandonnait sans prendre souci de leur sort, Marie-Thérèse, pour obtenir non pas leur concours, mais seulement leur inaction et leur retraite, a offert un jour d'importantes concessions territoriales propres à étendre la frontière française sur le point où il a toujours paru le plus essentiel de la régulariser et de la couvrir? L'engouement naïf et crédule d'un ministère philosophe a perdu cette occasion inespérée. Mais dans une lutte nouvelle elle peut renaître : où est le mal, où est le danger de se mettre d'avance en mesure pour ne pas la laisser une seconde fois échapper?

Est-ce sérieusement qu'on invoquerait, pour rester sourd aux propositions de l'Autriche, la crainte de s'écarter d'une tradition glorieuse inaugurée par des souverains ou des ministres de génie, d'offenser en quelque sorte, en faisant pacte avec la petite-fille de Charles-Quint, la mémoire d'Henri IV et de Richelieu? La politique peut-elle vivre à ce point de sentimens et de souvenirs? Quand tout change autour d'une nation, peut-elle ne pas changer elle-même, et quand de nouveaux courans traversent l'atmosphère, le pilote n'est-il pas obligé de modifier la direction du navire? C'est bien assez que, par une fidélité aveugle à de grands exemples, Fleury, suivant à regret les conseils de Belle-Isle, ait précipité la France dans la guerre stérile qui vient de finir. Une telle leçon ne doit pas être perdue. L'épreuve, chèrement payée, a fait voir que, si la nouvelle maison d'Autriche est trop solidement établie dans son patrimoine héréditaire pour qu'on puisse lui susciter un concurrent sérieux à la dignité impériale, hors d'Allemagne, privée, comme elle l'est, de l'Espagne et bannie de la moitié de l'Italie, elle ne peut plus exercer la prépondérance qu'on pouvait redouter de la part de ses aïeux. Nulle précaution n'est donc plus de saison contre une omnipotence dont le fantôme a disparu. En Allemagne aussi, tout est devenu bien différent : le saint-empire affaibli n'est plus que l'ombre d'un grand nom, et du sol allemand lui-même s'est levée une nouvelle puissance qui, pour son premier coup d'essai, a vaincu l'Autriche en bataille rangée. La grandeur soudaine de la Prusse change tout le régime intérieur du corps germanique. Du moment qu'il y a au-delà du Rhin deux États en mesure de se tenir tête et de se faire équilibre l'un à l'autre, l'intérêt de la France est non d'écraser l'un des deux, mais de maintenir entre eux la balance en se portant alternativement du côté qui paraît fléchir. Dans le cas présent, c'est évidemment l'Autriche sur son déclin qui reste menacée : c'est elle donc qu'il convient de soutenir, et c'est ce que le coup d'œil du génie aurait sans doute fait reconnaître aux grands maîtres politiques dont les ministres de Louis XV se piquaient de suivre les

leçons, mais en les interprétant avec plus de docilité que d'intelligence, et en s'attachant à la lettre plus qu'à l'esprit.

Au demeurant, le moment va venir, — et il ne tardera pas, — où le pas qu'on se refuse à faire, de gré ou de force, il faudra le franchir. Quelques années seront à peine écoulées, et pour un prétexte frivole qui ne prouve que mieux l'incompatibilité d'humeur des deux peuples, l'hostilité sera rallumée entre la France et l'Angleterre, et tout de suite Frédéric aura pris parti contre son ancienne ennemie et pour sa nouvelle alliée par un traité encore défensif dans la forme, mais au fond tout à fait agressif et qui n'est que l'application littérale du plan que nous avons entendu sortir de sa bouche. Il faudra bien alors, pour ne pas rester dans un périlleux isolement, que la France se décide à écouter ce que l'Autriche, toujours éconduite, mais jamais découragée, n'aura pas cessé de lui redire. Seulement l'heure favorable sera peut-être passée : la nécessité de s'unir, étant devenue égale et également reconnue des deux parts, les conditions qu'on aurait pu dicter, il faudra les débattre, et peut-être en subir qu'on n'aurait pas offertes. Faute d'avoir su se décider à temps et prévoir, l'alliance que la France aurait pu accorder en 1748, en 1756 elle sera heureuse de l'accepter.

Quoi qu'il en soit, je crois en avoir dit assez pour affirmer, sans contestation possible, que le fameux changement de politique, tant reproché à Louis XV, loin d'être son œuvre propre, était opéré autour de lui et sans lui et devenu par là même nécessaire avant qu'il eût songé à y prendre part. Il faut être juste même pour ce souverain digne, sur d'autres points, de tant de reproches. Cette résolution capitale ne fut de sa part ni l'effet d'une complaisance pour sa maîtresse, blessée d'une épigramme ou flattée d'une caresse royale; ce ne fut pas davantage un acte de dévotion superstitieuse, il ne songea pas à réparer par le secours prêté à une puissance catholique le tort fait à la religion par les désordres de sa conduite. Ces contes, d'une ineptie ridicule, propagés par les flatteurs gagés de Frédéric, répétés par les déclamations démagogiques de nos clubs révolutionnaires, et pieusement transmis ensuite à la crédulité populaire par des historiens français même de notre âge, n'ont pas l'ombre d'un fondement. Le traité de 1756 ne fut point, comme on l'a dit, la faute du règne : la faute fut d'avoir attendu pour le conclure une nécessité si pressante, que rien n'en avait préparé l'exécution et qu'il ne restait plus qu'à y apposer d'une main tremblante une signature tardive.

DUC DE BROGLIE.

LE

JOURNAL DE MLLE DE SOMMERS

DERNIÈRE PARTIE (1).

14 septembre.

Nuit détestable. Je me suis levée tard. Nous sommes allés tous en voiture voir des ruines assez belles à quatre lieues d'ici. De la colline où elles se trouvent, on découvre tous les environs. Il faisait un temps superbe, un peu trop chaud peut-être. J'avais si peu dormi la nuit, que je me suis assoupie dans la voiture. J'ai eu un cauchemar : il paraît que j'ai crié ; on a dû me réveiller. C'est demain que part, cette fois sans rémission, M. Wentworth, aussi y avait-il réception aujourd'hui en son honneur. Le dîner a été brillant, et la soirée fort animée. J'ai beaucoup dansé ; par suite, ce soir, je suis fatiguée, et comme il est une heure, je tombe de sommeil.

Bonne nuit ! J'ai essayé de dompter l'âme par la bête, je crois que j'ai réussi.

15 septembre.

M. Wentworth est parti ce matin. Ses adieux à la famille de Puisaye ont été faits avec beaucoup de convenance, une gratitude

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 février et du 1er mars.

simple et vraie qui avait quelque chose de touchant. Ceux qu'il a faits à Marguerite et à son frère ont été tout à fait caractéristiques. Il semblait ne pouvoir les quitter. M. Wentworth n'est pas précisément un damoisel. Il a trente-deux ans, a fait trois fois le tour du monde, rempli des missions dangereuses, chassé le tigre, et risqué sa vie dans plus d'une tempête. L'émotion chez lui se manifeste par la pâleur et une légère contraction des traits : il était visiblement ému. Il y a eu presque de la tendresse dans ses adieux à Marguerite, dont il sait l'affection pour sa cousine.

A M. de Lostange, il a donné une poignée de main qui semblait ne se pouvoir terminer. Ses derniers mots ont été :

— Nul ne peut répondre de l'avenir. Si jamais vous avez besoin de moi, appelez-moi. Est-ce promis?

— Oui, c'est promis.

Miss Grey, de même qu'à son arrivée elle avait seule été au-devant de lui, l'a reconduit, seule, à son départ.

Voilà un vide, mais pour aujourd'hui seulement. Le commandant Paumier et sa sœur arrivent demain.

La journée a été trop chaude : le ciel est plein d'éclairs. Que faire ce soir?

Essayons de dormir : je crois savoir ce qui m'attend.

16 septembre.

Je ne m'occupe même plus de ce que sont mes nuits.

Aujourd'hui sont arrivés, à quatre heures, Mlle Adèle Paumier et son frère le commandant. Marguerite et son frère aîné étaient allés les chercher à la gare. Ils ont été reçus au château comme de vieux amis, de la manière la plus affectueuse, chose presque incroyable, s'agissant de personnes comme le marquis et surtout la marquise. Maman et moi nous étions arrangées de façon à ne pas être là, pour ne pas gêner les premiers épanchemens. C'est au salon, un peu avant le dîner, qu'a eu lieu la présentation.

Le commandant Paumier est un homme de soixante-cinq ans, je crois, les cheveux gris taillés en brosse, le visage bien rasé, sauf la moustache et la mouche. Ses petits yeux gris bleu devaient autrefois avoir une expression un peu dure; ils ont maintenant comme une honnête candeur, une douceur ferme, qui font plaisir à voir. Avec son pantalon gris de fer, sa redingote bleue, boutonnée complètement, serrant une taille encore passable, et sa rosette d'officier de la Légion d'honneur, il a une bonne mine et une bonne tournure d'ancien militaire correct et bien tenu; mais la personne de beaucoup la plus remarquable, c'est sa sœur.

Elle est son aînée, et paraît plus jeune que lui de dix ans, tant

un air de douceur, d'extrême bienveillance, qui d'ailleurs n'exclut pas une aimable dignité, donne de charme, de grâce calme et sereine à son visage.

Quoique sa santé soit excellente, son teint est naturellement pâle. Elle a de grands yeux bleus, d'une expression indéfinissable, et où il semble que se reflète toute son âme, des sourcils bien dessinés, presque châtains encore, un beau front bien encadré de bandeaux gris qu'elle porte plats, à l'ancienne mode : la bouche est moyenne, avec des lèvres fermement pressées, pleines d'énergie, mais dont le joli sourire a souvent une bonté tout à fait séduisante. La forme du visage est harmonieuse, peut-être plus longue que ne l'exigerait la perfection de l'ovale, et les joues sont un peu creuses sans maigreur. Elle n'est pas ce qui se peut dire grande, mais simplement d'une taille au-dessus de la moyenne, mince sans l'être trop, et boite légèrement, si légèrement que cela donne seulement à sa démarche quelque chose d'hésitant et de timide qui lui sied. J'ai lu quelque part que le boiter allait bien à Mlle de La Vallière. On pourrait en dire autant de Mlle Paumier. Elle avait une robe de soie noire qui devait être à la mode il y a dix ans, qui aujourd'hui est encore très seyante, et le sera tout autant dans dix autres années. Comme la personne qui la porte, la robe n'a pas d'âge. Sur cette robe, un petit col blanc, arrondi aux coins, et, au bout des manches plates, des manchettes blanches allant avec le col. Aux mains effilées, blanches, aux ongles soignés, des mitaines de soie noire.

Elle a fait de suite la conquête de maman, et je crois que ç'a été réciproque. Elle a fait surtout la mienne : je me suis sentie irrésistiblement attirée vers elle. Quant à l'impression qu'a produite mon humble personne, je n'ai encore pu en juger. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette femme si douce, si modeste et si sérieuse, religieuse sans bigoterie, bien plus, sans dévotion, rieuse volontiers aux occasions, et avec son sérieux, souvent souriante, répand autour d'elle une sorte de charme auquel nul ne se peut soustraire, dont elle-même semble n'avoir aucune idée, bien loin de s'en prévaloir, et devant lequel même l'aigre roideur de la marquise est tombée. On dit que nul n'est prophète en son pays. Ici le proverbe ment, car le commandant Paumier a une sorte de culte pour sa sœur, qu'il a toute sa vie consultée en tout, et pour qui seule, du temps qu'il était le grincheux capitaine Paumier, son habituelle mauvaise humeur disparaissait.

Je croyais connaître M. de Lostange : j'ai eu l'occasion aujourd'hui de le voir une fois de plus sous un nouvel aspect.

Avec Marguerite il est paternel, à la fois rude et tendre. Avec moi, d'une extrême amabilité, un peu grave peut-être, et sentant facilement l'étiquette; avec maman, rempli « d'humour, » — de

manières parfaites et respectueuses. Avec Mlle Paumier, c'est encore autre chose. Il y a dans sa manière d'être avec elle comme un respect délicat, une confiance entière, et une légère soumission pleine de déférence.

Jusqu'ici, je ne croyais pas que personne eût la moindre influence sur lui. Il me semble, maintenant, qu'il consent sur soi à Mlle Paumier une sorte d'autorité morale.

Sa figure, lorsque Mlle Paumier fixe sur lui ses grands yeux clairs, bons et doux, s'éclaircit presque toujours, souvent même elle prend, pour un instant, je ne sais quoi de jeune. Ses regards ont alors une expression de dévoûment empressé, absolu ; il semble qu'elle n'ait qu'à ordonner pour être obéie. Chose bizarre, tandis que tout le monde l'appelle François, sauf Marguerite qui dit « mon frère, » Mlle Paumier dit, comme son frère, « Lostange, » et cela, avec une honnête et affectueuse familiarité qui fait plaisir à voir, et lui donne à elle, en même temps, un petit air de supériorité officielle tout à fait original et charmant.

J'ai dit que maman et Mlle Paumier ont fait réciproquement la conquête l'une de l'autre. Rien de curieux comme de les voir, avant le dîner, dans le feu d'une nouvelle connaissance, déjà en conférence sur le canapé.

Pendant ce temps, le commandant Paumier causait avec M. de Lostange et Marguerite, et je crois qu'on jetait les bases de cinq ou six projets de cavalcade. Miss Grey, Jules de Puisaye et moi, nous causions dans un coin ; la marquise n'était pas encore au salon. C'est Sky qui m'a valu une présentation particulière à Mlle Paumier et à son frère.

Il était resté à dormir, ou à réfléchir, dans le petit salon. Le bruit des conversations l'a dérangé : il est arrivé, tout engourdi de sommeil ou de méditation, et s'est arrêté au milieu du salon pour se détirer à son aise, en cambrant les reins et en fléchissant sur les pattes de devant, tout en faisant un bâillement démesuré au cours duquel il a prodigieusement tiré la langue.

— Sky ! malheureux chien ! a dit Mlle Paumier, veux-tu bien te sauver ! Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu vas être grondé !

— Oh ! non, non, a répondu Marguerite, il a droit de cité maintenant, grâce à Madeleine. — Et elle s'est approchée du canapé, le commandant aussi ; je n'ai pas entendu ce que Marguerite a raconté, mais à la rougeur de maman, à ses gestes de dénégation, qui étaient ceux qu'on fait quand on reçoit des complimens, j'ai compris qu'il était question de mes hauts faits.

Du reste, Marguerite ne m'a pas laissée longtemps dans l'incertitude. Elle est venue me prendre par la main, et m'a conduite au canapé, en disant :

— Fais une belle révérence.

Ce que j'ai fait. Les petits yeux du commandant brillaient d'un regard fort aimable, et sa sœur m'a cordialement tendu la main. Il m'a semblé qu'elle me regardait avec un bon vouloir très réel.

En me retournant, j'ai vu M. de Lostange qui approuvait du bonnet, je veux dire de la tête.

Dîner on ne peut plus gai.

Je suis à la gauche de M. de Lostange, Mlle Paumier à sa droite. Entre nous trois, la conversation n'a pas tari, pendant que le commandant réussissait à dérider la marquise, et commençait avec Marguerite une guerre de taquinerie qui est de rigueur, pour ainsi dire, et va durer tout le temps de son séjour à Puisaye.

— Et Jeannette, commandant?

— Vous la verrez, Marguerite (il l'a connue à cinq ou six ans), actuellement elle est cachée.

— Sur votre cœur? Il me semble que je distingue sa forme.

— C'est impossible.

— Alors, je la sens. — Et Marguerite a flairé bruyamment.

— Ah! par exemple! Sérieusement, a dit le pauvre commandant, madame la marquise, est-ce qu'on sent ma malheureuse pipe?

— Mais non, commandant, c'est une méchanceté de Marguerite.

— Du tout, maman, j'ai l'odorat plus fin que vous : d'ailleurs vous n'êtes pas sous le vent, moi, j'y suis. — Et Marguerite, levant le nez en l'air comme un limier, a de nouveau flairé bruyamment et dit : Je sens Jeannette. Il n'y a pas à dire, je la sens!

Le commandant était aux abois.

— Mademoiselle Paumier, a dit la marquise, imposez silence à Marguerite, la voilà qui tourmente le commandant!

— A propos de Ja-a-nette! a dit gravement Marguerite, en scandant le mot.

— Mon commandant, a dit M. de Lostange en riant, vous avez un moyen de la punir, c'est de lui dire qu'elle ne pourra pas vous aider à l'allumer, tout à l'heure.

— Ceci, c'est de la trahison! si tout le monde se met contre moi!

Enfin le dîner a fini : comme cela a lieu quand le commandant est là, M. de Lostange, lui et Marguerite sont allés s'enfermer dans un petit cabinet près de la salle à manger, où on leur a servi du café, parce que le commandant en prend le soir, et force liqueurs pour la même raison.

Je suppose, c'est-à-dire je suis sûre que Jeannette a fait son apparition, car Sky, qui avait commis l'imprudence de s'aventurer dans ce lieu de perdition, est revenu au bout d'un quart d'heure,

toussant et éternuant comme un possédé, et apportant une odeur de tabac dont tout le salon a été empesté, ou parfumé, suivant qu'on le voudra trouver.

Depuis que miss Grey est fiancée à son cousin, sa situation dans la maison est complètement changée, c'est-à-dire dans ses rapports avec le marquis et la marquise, car, avec Marguerite et son frère, elle avait toujours été sur le pied de la plus parfaite égalité. Pendant que la fumée faisait rage, nous avons formé un cercle et causé d'une foule de choses.

Comme, pour grands que soient les plaisirs, leur durée, hélas! est limitée et bornée, après certainement que Jeannette eut été fêtée et refêtée, le groupe des fumeurs est revenu. On a fait de la musique. Marguerite et moi avons chanté et même son frère aîné, qui, devant la prière de Mlle Paumier, s'est de suite exécuté, et de bonne grâce. Mlle Paumier, qui est un peu musicienne et par suite aime fort la musique, en est privée toute l'année; elle a désigné franchement ses morceaux de prédilection, et on les lui a joués et chantés. Je lui ai, moi, chanté *l'Ave Maria* de Schubert, et *la Jeune fille et la Mort*, du même. J'étais en voix : je crois que je lui ai fait plaisir.

Ces romances lui rappelaient sa jeunesse ; elle était émue, et j'ai cru lui voir aux yeux un certain brillant qu'y avait fait monter le souvenir des jours passés.

Elle m'a beaucoup remerciée, avec effusion, et tout naturellement je me suis assise près d'elle.

Nous étions tout à fait dans le coin du piano et du salon, comme à part des autres personnes.

— Vous aimez beaucoup ces romances, mademoiselle? ai-je dit.

— Oui, ces deux-là particulièrement. Du reste, comme tout ce qui me rappelle le passé.

— Vous y vivez beaucoup, à ce que je vois.

— Il arrive un âge où l'on ne vit plus que là. Le passé a un charme qu'on ne trouve qu'en lui, un charme...

— Douloureux?

— C'est le mot ; mais comment le devinez-vous, ce mot, mon enfant... mademoiselle?

Les mots « mon enfant » lui avaient glissé des lèvres si vite qu'elle n'avait pu les retenir, et, sans affectation, elle s'était reprise. Je lui ai dit :

— Mademoiselle, pourquoi vous reprendre? Vous aviez si bien dit d'abord !

— C'était venu beaucoup trop vite.

— Mais j'y trouvais un plaisir extrême. Vous me rendriez heureuse de ne pas retirer le terme, et à l'occasion de le répéter.

Il paraît que j'avais l'air très convaincu, car elle m'a dit :

— Cela viendra tout seul : en attendant, à votre âge, comment devinez-vous ce mot?

— J'ai toujours trouvé, mademoiselle, que les souvenirs avaient un charme particulier, moins vif, mais plus profond, et par suite plus puissant, que celui du présent, ou celui des espérances. Enfoncé plus avant dans notre cœur par le long temps, n'effleurant plus, mais ayant pénétré, ce charme en a mieux pris possession, et s'appliquant au passé irréparable, irretrouvable si j'ose employer le mot, il est tout mélangé de regrets, et en devient triste, douloureux même : à la fin, charme et douleur sont tellement confondus dans nos sensations, que nous ne les pouvons plus séparer, pas même distinguer. D'ailleurs charme, douleur, souvent ne font réellement qu'un. Il y a des douleurs agréables. J'ai entendu, un jour, un de nos professeurs dire que les Romains avaient trouvé cette expression « tourmens exquis. » A l'employer au vrai, non plus comme eux, mais dans son sens littéral, il me semble qu'il y a des « douleurs exquises. »

— Pas à votre âge, mon enfant, puisque vous voulez ce terme; vous êtes trop jeune pour cela. Je dirai même que ces idées sont funestes, pour une si jeune tête.

— Pourquoi, mademoiselle? Ce que je suis aujourd'hui, je l'ai été de tout temps ; je ne m'en suis pas trouvée plus mal. Enfant, j'étais une petite fille mélancolique et folle de lecture; on me trouvait toujours dans un coin avec un livre.

— Mais, à votre âge, il faut jouir du présent, et surtout de l'avenir: gardez pour plus tard la jouissance de goûter le passé.

— Pourquoi, mademoiselle, ne pas anticiper? Il me semble, avant tout, que ce qui a été a une grâce et un attrait que n'ont ni le présent, ni l'avenir. Le passé a pour lui la poésie du souvenir. J'aime les fleurs, et je préfère le parfum des fleurs fanées à celui des fleurs fraîches. La simple légère odeur, vague, à peine saisissable, d'une fleur fanée dans un livre, éveille en moi tout un monde de souvenirs, par conséquent de sensations. Elle évoque le passé, avec sa séduction plus pénétrante que celle des autres temps, et je le répète, il me paraît que son charme s'accroît du regret qu'on éprouve de ne le plus pouvoir saisir... D'ailleurs, seul le passé nous appartient, est bien à nous. Le présent ne met pas en jeu notre imagination, l'avenir ressemble aux nuées qui flottent dans l'espace, c'est l'incertain. Le passé seul existe, parce qu'il est certain.

— Avec de pareilles idées, vous ne devez pas toujours être heureuse?

— Vous voulez dire, mademoiselle, que je ne dois pas toujours

être gaie, ce qui, pour moi, n'est pas la même chose. Je puis être triste, et cependant être heureuse, ou, si vous aimez mieux, être en réalité malheureuse, mais d'un malheur que je savoure. Je vous le répète, je crois qu'il y a des douleurs exquises. D'ailleurs, je serais presque disposée à croire que la douleur est bonne en soi, car elle élève et ennoblit. Elle mène à la résignation, puis à l'idée du sacrifice, le plus grand de tous les sentimens, puisque c'est le renoncement le plus parfait à soi-même, et certainement une des branches, peut-être une des sources de la charité, qui est l'amour des autres commençant ou continué par l'oubli de soi!

— Quel docteur vous faites, mon enfant! et comme vous possédez votre sujet!

— C'est que, mademoiselle, j'ai beaucoup pensé depuis un certain temps; j'ai...

J'en étais là quand la figure de Mlle Paumier est devenue très sérieuse; elle a regardé derrière moi : je me suis retournée et j'ai vu... Marguerite et son frère aîné qui ne perdaient pas un mot de l'entretien.

J'ai rougi, beaucoup même, et me suis levée brusquement en disant avec colère :

— Ceci est une trahison! Depuis quand êtes-vous là?

— Depuis le « charme douloureux, » a répondu Marguerite en m'embrassant : — J'avais plaisir à t'écouter; tu étais très bien lancée, c'est pourquoi je n'ai pas voulu t'interrompre. Maintenant, nous venons te demander si tu veux faire un quadrille. Voici les Jussé qui arrivent, et nous serons assez pour danser.

— Soit! je veux bien.

— Mademoiselle, a dit M. de Lostange en s'inclinant, voulez-vous m'accorder le premier quadrille?

J'ai cru rêver : je suis restée interdite.

— Eh bien! tu es polie! a dit Marguerite; tu ne réponds même pas!

— Très volontiers, monsieur, j'étais encore sous le coup de mon indignation de tout à l'heure.

Il s'est éloigné : Marguerite avait déjà pirouetté. Avant de m'éloigner aussi, je me suis assise de nouveau, et j'ai dit à Mlle Paumier, d'un ton plus sérieux que je n'aurais cru pouvoir le faire une demi-heure auparavant :

— Mademoiselle, je causais avec vous d'abondance de cœur, intimement, à cause de la confiance, du respect que vous m'inspirez.

— Et tant que vous avez parlé en termes à peu près généraux, je vous ai laissée parler. Mais à peine avez-vous commencé à aborder ce qui vous concernait vraiment, que je vous ai arrêtée.

C'est pour vous faire voir que nous n'étions pas seules que j'ai alors regardé derrière vous. Vous le rappelez-vous?

— C'est vrai.

— Et je ne pouvais pas vous le faire comprendre autrement. Marguerite m'avait fait signe de vous laisser parler, et vous dire : Interrompez-vous, c'était en quelque façon attribuer trop d'importance à vos paroles. Ce n'était pas mon sentiment et je ne voulais pas que ce fût non plus celui de... Marguerite.

— C'est vrai, mademoiselle, vous avez raison.

— Vous ne m'en voulez plus?

— Oh! non!

Pendant ce temps, on avait poussé les tables et tout préparé pour danser. Mon cavalier est venu me chercher, et nous nous sommes mis en place.

A peine y étions-nous qu'il m'a dit :

— Vous m'en voulez, mademoiselle?

— Oui, monsieur, je trouve peu digne le métier d'écouteur.

— Lorsqu'il s'agit de banalités et que c'est une simple plaisanterie faite ouvertement, cela a-t-il tant de gravité?

— Oui, car vous pouviez surprendre mes pensées.

— Mais comme cela n'a pas eu lieu, comme même cela ne pouvait avoir lieu, car Mlle Paumier ne l'eût pas souffert, il me semble que vous prenez la chose trop à cœur. Quoi qu'il en soit, je vous ai blessée, voici le fait, et je vous prie de vouloir bien en recevoir...

Il s'est interrompu.

— De vouloir bien me le pardonner.

Le mot semblait lui coûter, mais enfin il a été dit.

— Soit, monsieur, je vous le pardonne.

J'ai tenu à me servir de ses propres termes.

Il s'est incliné : nous nous sommes regardés bien dans les yeux, puis il m'a dit froidement :

— Je vous remercie de la bonne grâce parfaite dont vous m'accordez ce « pardon. »

Le mot a été souligné, en parlant. Il y a eu un silence, qu'il a rompu en disant :

— Madame votre mère était tout heureuse, ce soir, de vous entendre chanter. Du reste, le plaisir a été général.

— Mais vous-même vous avez bien chanté.

— A ravir. C'était ce qui se peut de plus parfait.

— Vous vous moquez, monsieur!

— Nullement, mademoiselle, jamais.

— Ce qui veut dire toujours. Quel singulier caractère vous avez! Tour à tour gai, triste, enjoué, taciturne, capable d'élans réels,

généreux même, puis froid et indifférent. Bien habile qui vous déchiffrera, comte de Lostange!

— Me déchiffrer n'intéresserait personne, laissons donc cela de côté.

— Qui sait! Pour une femme, c'est toujours, je crois, chose intéressante qu'une énigme à déchiffrer.

— Il y a énigmes et énigmes. Il y en a qui ne valent pas d'être déchiffrées. Aimez-vous la musique allemande, mademoiselle?

— Beaucoup. Comme il fait chaud, ce soir!

— Oui : je crois que les vendanges seront belles...

— Le temps est beau pour la saison, monsieur de Lostange!

— Mademoiselle de Sommers, vous avez raison!

Nous nous sommes encore regardés dans les yeux.

Il avait pâli, et moi aussi, je le sentais. Nous avons dû nous prendre par la main pour une figure du quadrille, et j'aurais juré que sa main tremblait; mais son visage était impassible, le regard indifférent, la voix calme. A tout cela il pouvait commander, mais il ne pouvait commander au sang de lui colorer les joues, à ses nerfs de ne pas entrer en vibration.

Mille pensées se heurtaient dans ma tête. Nous sommes restés silencieux quelques minutes, puis il m'a dit :

— Je crois que c'est à nous maintenant, — et nous nous sommes avancés.

J'ai répondu :

— Nous sommes toujours en retard.

— Oui, nous ne faisons pas assez attention.

Ç'a été le dernier mot. Le quadrille a fini et il m'a reconduite à ma place.

J'étais fort mécontente, de lui d'abord, mais surtout de moi. Puis je me suis dit qu'il fallait me secouer, et chasser ces idées ennuyantes. J'ai causé avec Marie de Jussé qui est très gaie, et je suis arrivée à rire, beaucoup même, tout en m'interrompant des instans pour songer.

J'ai été horriblement sotte ce soir. Il avait eu le premier tort, d'être indiscret; au fond, était-ce un tort? Bien véniel et qui aurait plutôt dû me flatter. Et comme j'ai été désagréable avec lui! Car enfin il s'était excusé. Ma foi, c'est fait, tant pis, cela lui apprendra une autre fois.

J'ai tort de faire la brave, je suis furieuse contre moi.

19 septembre.

J'ai passé la nuit à me casser la tête. Je n'ai pas pu rattraper mon sommeil ce matin, et voyant à six heures que je n'avais plus

de chance de me rendormir, je me suis levée et une fois prête, ai descendu prendre l'air.

Au moment où je mettais le pied dans la cour, j'ai vu Mlle Paumier qui sortait. Je lui ai dit bonjour : elle allait à la messe de sept heures.

— Oh ! vraiment ! ce doit être charmant d'aller à la messe de sept heures : si j'osais...

— Volontiers, mais il faudrait vous dépêcher.

— Le temps de prendre mon chapeau et mes gants.

Nous sommes arrivées au moment où le curé montait à l'autel. La petite église était déserte. Deux vieilles femmes comme assistance.

Après la messe, Mlle Paumier m'a dit :

— Je vais vous reconduire, si vous le désirez, et je ferai ensuite ce que mon frère appelle le tour Lostange.

— Pourquoi donc ?

— Parce que c'est lui qui m'en a donné l'habitude, quand il venait passer huit ou dix jours à la maison ; et, par parenthèse, c'est ce qui a remis ma santé : je ne faisais pas assez d'exercice au grand air. Je crois que vous, vous faites assez d'exercice : vous êtes toujours dehors.

— Tout au moins dans le jardin. C'est comme Marguerite.

Nous nous sommes mises à causer de Marguerite, et j'ai proposé de faire ensemble le fameux tour. Il était huit heures un quart quand nous sommes rentrées, et on venait de sonner le premier déjeuner. Nous y sommes allées en chapeau, et notre arrivée a fait sensation. J'avoue que j'ai dévoré. On nous a demandé la raison de cette belle tenue, et j'ai pris à la dire un air de grande fierté.

Naturellement, Marguerite a déclaré qu'elle ferait comme nous demain, et il n'y a pas eu jusqu'à maman qui n'ait dit, en soupirant, que demain elle se lèverait de bonne heure. Pauvre chère maman ! Je sais ce que vaut la promesse.

Marguerite, dans la journée, est allée faire une promenade à cheval avec le commandant Paumier. M. de Lostange devait naturellement les accompagner, et « au dernier moment » il y a eu un empêchement.

Personne, à commencer par le commandant, n'est la dupe de ces empêchemens, qui se reproduisent régulièrement, et ont pour but de laisser le brave commandant accompagner seul sa jeune amie et veiller seul sur elle. C'est une responsabilité qu'il ne partage qu'avec Sky, qui se fait un devoir et un plaisir de les accompagner, de les chaperonner à sa manière, quoique, à dire vrai, il soit toujours à plusieurs centaines de mètres d'eux, à droite, à gauche, ou en arrière.

Mais, qui est parfait en ce monde? Les fourrés sont si tentans, et il y a tant de choses à voir, à flairer, à fouiller en fourrageant, le nez en bas; et Sky, comme tous les chiens possibles, a ses affaires à lui auxquelles il lui faut vaquer, des affaires fort sérieuses, fort absorbantes; parfois, il semble, fort compliquées ou fort embrouillées, et, pour les démêler, il lui faut se lancer au plus épais de ces maudits fourrés, au travers des taillis. Il lui faut tout voir par soi-même; et cela prend plus de temps qu'on ne croit; et les chevaux n'ont aucun égard, ils font fort vite, et Sky est en retard; ce qui l'oblige à courir ensuite beaucoup, de quoi, d'ailleurs, il ne semble pas se préoccuper autrement, sauf que cela donne lieu à un développement inusité de langue, et à des lappées de hasard, quand il trouve un peu d'eau. Mais ceci est un plaisir.

Quand, par extraordinaire, M. de Lostange est de la partie, Spring lui aussi est de la partie; mais comme il n'a pas les longues jambes de Sky, il n'a pas de temps à perdre, et toute son occupation est de courir tant qu'il peut, avec une ouverture de gueule disproportionnée, qui le fait ressembler à ces grenouilles qui sont au milieu d'un jeu de tonneau à la campagne, et où le plus beau trait est de lancer un palet. Quant à la langue de Spring, elle défie la description; pas d'animal chimérique, de dragon héraldique lampassé de gueules qui en ait une semblable: tout ce qu'on peut faire, pour en donner une légère idée, c'est de dire qu'en voyant tout ce qu'il y en a, on se demande où diable il est allé la chercher!

Mais les dieux ont donné à Spring une âme héroïque. Quelque pénibles que soient ses fonctions, si rude que soit son service, ce service qui consiste à courir, à haleine perdue, derrière les chevaux, Spring n'aurait pas un instant l'idée de s'y soustraire; Spring est un chien de devoir, il trouve son plaisir dans son devoir même, et mourrait à la peine plutôt que d'y renoncer: il est plein de *pluck*. A peine, de temps en temps, cède-t-il à la faiblesse de flairer un coin d'arbre ou un bout de buisson; et Dieu sait s'il lui faut courir ensuite, et sortir un pouce de langue de plus (si impossible qu'il puisse paraître), pendant que ce gros sybarite de Sky en prend tout à son aise, nage dans les plaisirs, explore et voit tout, et en est quitte, après, pour une vingtaine de bonds gigantesques qui le mettent « au pair. » Le ciel n'est vraiment pas juste, tout bien considéré.

Je ne savais que faire de mon après-midi. Marguerite me manquait. Miss Grey écrivait; maman s'était accostée de la marquise pour aller respirer sur la fameuse petite terrasse; Sky lui-même était absent pour raisons de service: restait Mlle Paumier, et fort heureusement, Mlle Paumier, elle non plus, n'avait rien à faire que

d'aller retrouver la marquise et maman, ou de causer avec son cher Lostange.

Mais celui-ci était invisible : il avait paru de mauvaise humeur toute la matinée. D'abord, je m'étais sentie presque flattée de cette mauvaise humeur où je croyais avoir quelque part : en tout cas, nous n'avions pas échangé quatre paroles aux deux premiers repas. Je n'avais fait, bien entendu, aucun effort pour l'humaniser ; mais j'avais dû reconnaître ensuite qu'il ne paraissait pas s'occuper beaucoup de moi.

Je l'avais vu, avant le départ de la cavalcade, causer avec le commandant d'un air très sérieux, et j'avais entendu celui-ci lui répondre : « Soyez tranquille. » Malgré son attitude, en général impassible et silencieuse, M. de Lostange est sujet à s'inquiéter facilement quand il s'agit de sa sœur. Je n'ai nulle envie d'en rire, car je sais maintenant comprendre les inquiétudes.

Quoi qu'il en fût, je lui en voulais beaucoup moins tantôt, voilà ce qu'il y a de certain.

Donc, soit commune sympathie, soit effet de ce dieu capricieux qui gouverne le monde et qu'on nomme le Hasard, Mlle Paumier et moi avions déterminé, chacune de notre côté, d'aller faire un grand tour. Le même dieu Hasard a fait que nous nous sommes rencontrées, communiqué notre projet, et sommes parties ensemble ; j'avais emporté un album et des crayons ; Mlle Paumier, un horrible tricot blanc que je soupçonne d'être destiné à quelque œuvre de charité ; et nous voilà en route, par le soleil de deux heures, en grand chapeau de jardin.

La cloche de l'église tintait.

— J'aime beaucoup le son des cloches, ai-je dit, et dans la campagne il a un caractère tout particulier, il éveille tant de pensées !

— Oui, tant de souvenirs, et presque tous mélancoliques : avec vos idées, c'est probablement ce qui fait que vous l'aimez.

— Probablement. Et vous, mademoiselle ?

— Oh ! moi, je l'aime parce que j'y suis tellement habituée depuis mon enfance, qu'il me manque quand je ne l'entends plus. J'habite la maison de mes parens, qui est attenante à l'église.

— La ville que vous habitez est-elle grande ?

— Petite ; douze à treize mille âmes.

— Ce doit être un peu triste : trop de calme, probablement ?

— Ce n'est pas bien gai ; mais ce calme me plaît. J'y trouve mille charmes que d'autres n'y trouveraient pas. Ce petit trou de ville est un bon cadre pour une vie retirée, silencieuse, comme la mienne.

— Je vous comprends, mademoiselle. J'aime moi-même beaucoup la province : cette quasi-solitude me plaît.

— Cependant, je vous le répète, vous êtes bien jeune pour cela, mon enfant; à votre âge on devrait aimer la vie brillante, le mouvement.

— Je vous l'ai dit, affaire de nature, mademoiselle, affaire de caractère : la vie retirée me plaît. Et votre frère, il ne regrette pas sa vie animée de régiment?

— Non, il est fatigué; il a besoin de repos. Ensuite, là-bas, il connaît tout le monde, et il chasse. On l'invite à toutes les chasses à courre, et comme il y a beaucoup de châteaux aux environs, il y en a souvent. Cependant, si son année n'était pas coupée par un séjour ici, et par une, quelquefois deux visites prolongées de Lostange et de Marguerite, je crois que le temps lui durerait fort.

Je me suis contentée de répondre : « Vraiment. »

Je me suis rappelé ce qui m'est arrivé avec miss Grey et n'ai pas voulu paraître m'intéresser à un certain sujet ni surtout l'amener.

A ce moment, nous avons trouvé un joli coin frais à l'ombre; nous nous sommes assises.

Mlle Paumier a tiré ce qui m'a semblé une paire de brassières, et moi j'ai pris mes crayons.

Elle a continué :

— Tenez, en ce moment, mon frère est au comble du bonheur; il chevauche aux côtés de Marguerite, et ne donnerait pas son après-midi pour un empire.

— Ceci, je le crois; il avait un air tout joyeux, tout... ragaillardi.

— C'est très vrai, et Lostange le sait bien. Aussi s'arrange-t-il toujours pour les laisser ensemble.

— Le commandant aime beaucoup Marguerite?

— Beaucoup, oh! beaucoup. Elle est si charmante avec lui. Avec tout le monde, d'ailleurs.

— Oh! non, mademoiselle, je vous assure qu'elle n'aime pas tout le monde.

— C'est vrai, vous avez raison.

— Oui, elle est très réservée, très difficile dans le choix de ses affections, et je sais qu'elle vous aime beaucoup, M. votre frère et vous.

— C'est bien réciproque. Moi, je l'aime infiniment. Vous savez que je l'ai connue tout enfant; avec sa petite mine éveillée, elle était si amusante alors avec mon frère, ils étaient si drôles tous les deux; ils discutaient perpétuellement, et je dois dire qu'Adolphe n'avait pas toujours le dessus. Elle avait des reparties, des idées extraordinaires, et ne cédait jamais. Quand elle était à bout d'argumens, elle prenait un air grave et terminait le débat en disant :

« Je verrai, je réfléchirai. » Puis elle lui tendait sa joue à embrasser, et de cette façon c'était encore lui qui avait le dessous. Aussi l'aime-t-il beaucoup : cependant, je n'oserais pas dire qu'il l'aime plus que son frère. C'est une autre affection, mais je ne la crois pas plus grande.

— Vraiment, — ç'a été ma seule réponse.

— Oui, a continué Mlle Paumier suivant le fil de ses idées, et interrompant un instant son tricot pour regarder vaguement devant elle par-dessus son pince-nez, je dirai même plus, il aime mieux Lostange que Marguerite. Marguerite l'amuse plus, le charme davantage, si vous voulez, mais Lostange tient plus de place dans sa vie. C'est à Lostange qu'il doit d'avoir quitté le régiment regretté de tout le monde. C'est Lostange qui a complètement transformé son caractère. Décidément, j'en suis sûre, il l'aime plus que Marguerite.

— Et vous, mademoiselle ?

— Oh ! moi...

Et de nouveau Mlle Paumier s'est interrompue pour regarder devant elle, du même regard pensif et vague de tout à l'heure. J'ai fait ici un petit trait machiavélique, assez innocent au fond, puisqu'il était sans conséquence, et j'ai dit, contre ma pensée :

— Oui, c'est Marguerite que vous préférez.

Or, j'étais convaincue du contraire.

— Non, a dit Mlle Paumier d'un ton remarquablement ferme, j'aime beaucoup Marguerite, je lui rends pleine justice ; mais, sans établir de comparaison, j'aime encore plus son frère, voilà la vraie vérité.

J'ai fait ma réponse habituelle : « Oh ! vraiment. »

— Oui, les années ont passé ; mes impressions, mes souvenirs n'ont pas changé. Souvent, bien souvent, quand je pense à lui, je le vois encore tel qu'il m'est apparu pour la première fois, sur le seuil de notre petit salon, au moment où la vieille Agathe, toute troublée, a ouvert la porte en disant :

— Mademoiselle,.. c'est un monsieur !

Je vois encore, se détachant sur la demi-teinte du corridor, cette noble et charmante figure, ce beau jeune homme de haute taille, si élégant, si bien pris dans sa tenue militaire, avec son grand air et son regard doux, tenant d'une main son képi, de l'autre son fouet de chasse, s'inclinant d'un mouvement plein de grâce, et disant d'une voix presque timide, et comme confus de déranger :

— Madame, je suis M. de Lostange !

Puis s'avançant de deux pas, prenant ma main que je lui abandonnais, interdite, et la portant à ses lèvres avec respect...

La voix de Mlle Paumier, naguère si ferme, était maintenant tout attendrie, et, en vérité, ses yeux avaient un éclat humide.

— Mon frère m'avait beaucoup parlé de lui, et je l'attendais : et du premier coup, il m'avait complètement séduite, moi vieille fille aux cheveux gris. J'avais été sous le charme,... j'y suis encore.

Mon frère l'avait invité à venir passer quelques jours ; sa chambre était prête. A cette époque mon frère était au service ; il était venu pour l'anniversaire de ma mère, amenant avec lui M. de Lostange qui, par discrétion, n'était arrivé à la maison qu'un quart d'heure après lui.

Mon frère, qui l'avait entendu, est venu me tirer d'embarras, et en quelques minutes la conversation est devenue tout à fait cordiale ; nous nous sentions déjà en connaissance. Au dîner, mon frère l'a plaisanté sur une mystérieuse boîte carrée dont il n'avait voulu ni se séparer, ni dire le contenu.

Il a rougi et répondu lui-même par des plaisanteries.

J'ai dit que nous nous sentions en connaissance : cependant le lendemain matin, quand il nous a demandé à nous accompagner au cimetière, j'ai trouvé une excuse polie. Mon frère, lui, ne demandait pas mieux, mais moi, il m'aurait gênée.

Il a compris et s'est excusé de son indiscrétion ; nous y sommes allés seuls, mon frère et moi ; et, quand nous sommes revenus, il était sorti : il a même été assez long à rentrer, nous avons dû l'attendre un peu pour le déjeuner. Il est arrivé rouge, ayant chaud de sa marche rapide, et s'est beaucoup excusé.

Comme le déjeuner finissait, une vieille amie à moi est venue, ainsi qu'elle le fait toujours à cet anniversaire. En voyant un étranger, elle a refusé de s'asseoir. J'ai eu beau insister : je la reconduisais, et j'étais sur le seuil du salon où nous avions déjeuné ce jour-là, quand elle m'a dit :

— A propos, je te fais mon compliment sur le bouquet que tu as porté sur la tombe de ta mère. C'est splendide ! Tu as dû en avoir au moins pour cinquante francs, de roses et de camélias. Comment as-tu pu faire venir cela aussi frais ?

— Quel bouquet ? ai-je dit. Je n'ai pas porté de bouquet !

Et, toute surprise, j'ai regardé mon frère, et M. de Lostange, qui est devenu pourpre.

Ma vieille amie a eu la délicatesse de s'esquiver, pendant que moi, interdite, émue, oh ! bien émue ! j'allais à M. de Lostange, et le regardant bien en face :

— Monsieur de Lostange, vous êtes un brave jeune homme !

— Madame, je fais tout ce que je peux pour tâcher d'en être un !

Je lui ai tendu les deux mains.

— Embrasse-le donc, a crié mon frère, il l'a bien mérité!

— Bien volontiers!

Et je lui ai donné l'accolade, pour la première fois; depuis je lui en ai donné bien d'autres! A partir de ce moment, nous sommes devenus des amis, et bientôt, des amis intimes. Sachant que j'allais tous les matins à la messe de sept heures, il m'a demandé la permission de m'y accompagner; puis, dès le premier jour, après la messe, il m'a proposé de faire un tour de promenade. J'ai accepté et m'en suis bien trouvée.

Dans la journée, après le déjeuner de midi, et deux ou trois pipes fumées avec recueillement, mon frère avait l'habitude, qu'il a encore, d'aller faire une sieste dans sa chambre.

C'était le moment où j'allais m'asseoir et travailler dans le salon près de la fenêtre : je faisais cela depuis quinze ans.

Lostange, lui, a pris l'habitude de venir à cette heure-là s'installer au salon, presque en face de moi, à ce qu'il appelait « le tribunal de la pénitence, » c'est-à-dire ma table à ouvrage, jouant avec un de mes pelotons, ma boule à bas ou mon petit livre à aiguilles, jetant comme moi de temps en temps un coup d'œil sur les passans, qui n'étaient pas plus nombreux alors qu'aujourd'hui, et me parlant avec un entier abandon de tout ce qui l'intéressait ou lui venait à l'esprit. Enfance, jeunesse, famille, amis, surtout sa mère et sa chère Marguerite! Voilà ses sujets de conversation. A mon tour, je lui parlais de mon frère, de notre enfance à tous deux, de notre jeunesse pénible, pour lui surtout, de mes parens, principalement de ma mère : et il m'écoutait avec une attention extrême. Lui, l'élégant jeune homme habitué à une vie raffinée, à une haute société, prenait un intérêt réel, bien visible, à cette histoire monotone de la vie d'une petite bourgeoise dans une petite ville de province. Jamais il ne se lassait, et pour la première fois depuis la mort de ma mère, c'est-à-dire depuis quinze ans, j'ai connu ce plaisir, ce soulagement qu'on éprouve à décharger le faix de son cœur, à dire toutes ses pensées à un être aimable et bon, capable de tout comprendre, de tout apprécier justement, s'intéressant à tout ce qu'on lui dit, et souvent, chose curieuse, devinant les pensées avant qu'elles ne lui soient dites.

Mon frère est aussi bon qu'on peut l'être, et il a pour moi une affection bien touchante, je vous assure, et que je tâche de savoir reconnaître : mais il n'aurait pas supporté un quart d'heure ces bavardages de femme auxquels il n'aurait rien compris.

Lostange, lui, m'écoutait avec une attention infatigable; parfois nous discutions de hautes questions; je dis discuter, c'est traiter, qu'il faudrait dire, car nous étions toujours d'accord. Il entremêlait notre conversation de boutades, de réflexions à lui,

qui me faisaient rire : le temps passait avec une incroyable rapidité ; il y avait bien longtemps que je n'avais eu tant de plaisir !

Or, j'aurais compris qu'il eût joie et intérêt à causer avec une belle jeune fille, qu'il ne se lassât pas de regarder quelque frais visage de dix-huit ans, comme le vôtre, tenez, mon enfant, et que les gracieuses fantaisies ou les jeunes rêveries d'une jolie personne pussent le charmer ; mais moi, avec mes cinquante-cinq ans, mes cheveux gris, mes histoires de l'autre monde, mes idées de province en retard d'un demi-siècle, avouez qu'il fallait être Lostange pour s'y complaire, et que nul autre que lui ne l'eût fait. Ah ! il était bien charmant à cette époque !

— Pourquoi, mademoiselle? Est-ce qu'il n'est plus si charmant avec vous? Il me semble pourtant...

— Lui ! Oh ! le pauvre enfant ! il n'a jamais été si bon avec moi. Il n'a jamais changé avec moi : mais il a changé pour lui-même, changé pour son bonheur ! et c'est ce funeste voyage...

Et Mlle Paumier s'est arrêtée de nouveau, et a interrompu son tricot.

Je n'ai pas eu l'indiscrétion de faire l'ombre d'une question. D'ailleurs, je savais à quel voyage elle faisait allusion. Elle a repris, après un instant de silence :

— Tout en lui me plaisait, satisfaisait ce besoin d'épanchement qu'a toujours la créature humaine, et s'il faut le dire à ma honte, flattait ce petit, oh ! je vous assure, ce bien petit grain de vanité qu'une femme, si vieille qu'elle soit, a toujours aussi en elle.

Mon père était un simple huissier, homme de bien, et qui a toujours compris ses devoirs d'une certaine façon très digne, qui l'a fait bénir plus d'une fois par les malheureux et estimer par les honnêtes gens. Il avait des goûts studieux, et s'était fait une bibliothèque assez intéressante où il passait ses heures de loisir, et où, depuis, j'ai trouvé des livres qui m'ont permis de pousser un peu loin mon éducation, et ont été les plus sûrs amis et les meilleurs compagnons de ma vie de solitude.

Mais enfin notre situation était bien modeste, et plus d'une fois, dans cette ville où j'ai passé toute ma vie, j'avais eu à constater sans en souffrir réellement, d'ailleurs, je tiens à le dire, les airs de grandeur bienveillante et de bonté protectrice que prenaient vis-à-vis de mes parens, de moi et de mon frère, quand il était plus jeune, les gens qui composaient la haute société de ***, c'est-à-dire la haute bourgeoisie, la bourgeoisie cossue, car chez les quelques familles anciennes avec qui je m'étais trouvée en rapport, j'avais rencontré beaucoup plus de simplicité et de naturel.

Or, quand le matin je sortais de la messe, quand je traversais la ville pour faire ma promenade, accompagnée de ce jeune homme

de grande mine, de tournure élégante, qui portait mon livre de messe sans s'en cacher, et dont l'attitude avec moi était si respectueuse, Dieu sait les coins de rideaux que je voyais se soulever, soit au rez-de-chaussée, soit au premier, dans les rues où nous passions, et les airs etonnés et ahuris des gens de quelque importance que nous rencontrions, quand nous revenions vers neuf heures.

Déjà Agathe avait été entourée et questionnée, chez le boucher, le boulanger, l'épicier, surtout chez la mercière du coin de la place, vrai bureau ouvert de cancans. Qui était-il? Comment s'appelait-il? Que venait-il faire? et patati, et patata!

Mais, le jour de sensation, de grand effet, fut le premier dimanche où j'allai à la messe, escortée de mon frère et de Lostange, tous deux en uniforme. Mon frère, n'ayant aucune fortune, n'avait que de vieux vêtemens civils, et aimait mieux rester en tenue. Par suite et par égard pour lui, son jeune ami, ce jour-là, en avait fait autant.

J'avais, avec intention, retardé notre départ pour l'église. J'avais toujours conservé les deux chaises de mes parens; j'étais donc sûre de trois places, et ces places étaient en haut de la nef, presque au premier rang, près du chœur, et tout au bord de la rangée de chaises.

La grand'messe était commencée quand nous arrivâmes, et l'église était pleine.

Par suite, je vous laisse à penser combien de têtes se tournèrent, quel frémissement, quel petit murmure sourd il y eut, quand on entendit un léger, un très léger cliquetis d'éperons, et qu'on vit s'avancer votre très humble servante, suivie de son frère et d'un bel officier, inconnu c'est vrai, mais sentant d'une lieue, comme on disait autrefois, son homme de qualité.

Mon frère passa le premier dans le rang des chaises, puis je me mis près de lui, et enfin Lostange à ma droite, tout à fait au bord de l'allée du milieu. Il avait mon livre, qu'il me remit avec ce geste poli qu'il a pour tout; il ouvrit ensuite un vieux livre de messe que je lui avais prêté, le feuilleta avec candeur, mais sans en lire une ligne, et fit enfin tout ce qu'il fallait pour prendre une attitude édifiante.

J'avais vu dans l'église des robes neuves et des chapeaux flamboyans qui, je crois, n'avaient pas été mis simplement dans l'intention d'honorer la maison du Seigneur : j'avais pu constater que le ban et l'arrière-ban de la population féminine étaient présens et sous les armes, c'est-à-dire affublés de manières diverses, mais concourant toutes à un but unique.

A un moment, le pauvre Lostange, ne pouvant rien tirer de son livre, le jeta, sans y voir malice, sur sa chaise où il tomba avec

fracas, mit son lorgnon dans l'œil par distraction, et dans toute l'innocence de son âme, commença d'inspecter les moulures de la voûte et les différens ornemens du chœur. Je trouvai cette conduite très païenne, et lui touchai le coude du bout de mon livre. Il se pencha, surpris, et je lui fis honte de son attitude. Il sourit, retira son lorgnon, ramassa son livre, l'ouvrit et le tint ainsi très correctement, mais sans y lire, en se contentant de pousser de profonds soupirs.

Il l'aurait certainement tenu sans broncher tout le reste de la messe, si je ne m'étais avisée de jeter un coup d'œil pour voir où il était ouvert, ce qui m'obligea à me pencher vers lui et à lui dire tout bas :

— Mais, malheureux jeune homme, tenez donc au moins votre livre dans le bon sens; il est à l'envers!

Quand on offrit le pain bénit, il prit modestement un très petit morceau : moi, j'en pris trois gros que je lui repassai, et qu'il dévora avec une satisfaction impie en me disant tout bas :

— C'est ce qui s'appelle peloter en attendant partie.

Je n'avais jamais été si distraite à la messe; mais je n'étais pas au bout.

Un malheureux chien, un de ces bull-terriers qui sont toujours dans les écuries, s'était faufilé dans l'église à la recherche de son maître. Le maître l'avait certainement vu, mais s'était empressé de le renier.

Le bull avait enfilé l'allée du milieu de la nef, et était arrivé jusqu'à l'entrée du chœur. Là, les pattes de devant sur la marche qui l'exhausse, il s'était arrêté, surpris de la nouveauté du spectacle, peut-être aussi de la beauté des chants, car les chantres criaient à tue-tête.

A peine Lostange l'eut-il eu aperçu que son cœur fut touché, et qu'il le suivit des yeux avec tendresse. Le bull réfléchissait, incertain ; il avait éternué deux ou trois fois, et, renonçant à chercher davantage à comprendre ce qui se passait et la mélodie, regardait à droite, à gauche et en arrière.

Dans ce dernier mouvement, il vit Lostange. Lostange lui rendit son regard et sourit. Ils s'étaient compris. Le bull vint en trottinant s'arrêter à trois pas de lui, la tête un peu penchée de travers, les yeux brillans, et remuant son tronçon de queue.

Lostange fut ému à cette manifestation flatteuse; et n'osant le caresser, voulant cependant donner une marque de sympathie à un ami dans l'infortune, lui adressa un de ces appels de langue énergiques dont les cavaliers excitent leurs chevaux.

Malheureusement, à ce moment, les chantres s'étaient arrêtés, le silence était complet...

L'appel de langue retentit dans toute la nef : le bull, flatté à son tour, et ne voulant pas être en reste de politesse, répondit par un aboiement joyeux ; mon frère, qui avait suivi la scène, se mit à rire d'un rire inconvenant, il y eut d'autres rires de tous les côtés plus ou moins bien étouffés, et le suisse, découvrant enfin la présence d'un chien, accourut à toute course en brandissant sa canne.

Le bull, instruit probablement par l'expérience, jugea préférable de ne pas attendre, et fila à travers les jambes de l'assistance ; et moi, indignée, je m'écriai : « C'est un scandale, » et fermant les yeux en m'agenouillant, je me cachai la figure dans mon livre, pour dissimuler ma rougeur, — et le rire qui finissait par me gagner. La messe se termina sans autre incident, et nous partîmes, Lostange marchant près de moi dans une attitude pénitente.

A ***, l'entrée de l'église est précédée d'une sorte de galerie assez large, faisant porche, formée par une forte avancée du bâtiment, et soutenue par des pilastres de pierre garnis de dentelures. C'est là qu'en sortant de la grand'messe, on s'attend pour se dire bonjour et échanger quelques mots. Quand nous y arrivâmes tous les trois, plusieurs familles de notre connaissance nous y attendaient, mon frère et moi, avec une mine indifférente et des yeux pétillant de curiosité.

Il y avait dans le nombre plusieurs personnes que j'aimais sincèrement; je leur présentai Lostange, qui fut parfait de simplicité et d'amabilité.

Avec les autres, ces gros bonnets qui m'avaient si souvent lassée de leurs airs protecteurs, je ne fis pas de présentation, et Lostange, saisissant la nuance comme si je l'eusse prévenu d'avance, se montra avec eux ce qu'il sait être à l'occasion plus que personne du monde, le grand seigneur indifférent et hautain qui se sent, et pour qui de certaines gens n'existent pas. J'eus la petite satisfaction de voir plus d'une bouche pincée de dépit, et de surprendre des coups d'œil vexés, lancés à la dérobée.

Pendant ce temps, Agathe, allant chercher chez le pâtissier une tourte et des gâteaux, était reçue comme une personne d'importance, et criblée de questions auxquelles elle répondait, de sa voix traînante, par une vingtaine de « je ne sais point » qui désespéraient les gens, et excitaient encore plus leur curiosité.

O vanité, ô petitesse humaines !

Je vous assure que j'ai eu plus d'un gai moment ce jour-là.

Dans l'après-midi, nous allâmes à la promenade publique, nous asseoir sur des chaises. Quelques vieilles amies à moi, mariées et ayant des filles, vinrent s'asseoir près de nous.

J'encourageai Lostange du regard, et il fit ce qu'on appelle des frais de conversation, et réussit à merveille. Les jeunes filles,

charmées d'être l'objet de l'attention d'un étranger homme du monde, et désirant tout naturellement, si cela était possible, pousser au paroxysme le dépit et la rage de toutes leurs bonnes amies qu'elles voyaient passer et repasser, en se promenant, devant notre petit groupe, où elles ne pouvaient venir faute d'être appelées, aidaient elles-mêmes à la manœuvre, et, pour un mot méritant un éclat de rire, en faisaient libéralement quatre qui entraient comme autant de dards aigus dans les oreilles des autres.

Nous ne nous séparâmes pas, mais revînmes, tous ensemble, une nombreuse et joyeuse compagnie. Je venais de lancer une invitation à prendre une tasse de thé avec nous ce soir-là. Personne n'eut garde de refuser, et, au moment où nous partions, une des « bonnes amies, » devenue tout à fait enragée, ne put y tenir, et vint aborder une des jeunes filles qui faisaient partie de notre groupe.

Celle-ci, saisissant l'occasion, eut le talent, après quatre mots indifférens, de dire qu'elle passait la soirée chez nous : sur quoi la bonne amie, brûlant ses vaisseaux, s'écria tout haut :

— Ah! mademoiselle Paumier devrait bien nous inviter aussi!

J'entendis le mot, je regardai la jeune fille, pour lui faire voir que je l'avais entendue, et j'eus la cruauté de détourner les yeux sans répondre.

Vous me direz que voilà bien de petites méchancetés, fort indignes d'une femme chrétienne; mais c'est la seule vengeance que j'aie jamais tirée de longues années de vexations et même de petites humiliations qu'on ne m'a pas toujours suffisamment épargnées ; il me semble qu'on ne saurait m'accuser d'avoir outrepassé mes droits.

Ce qu'il y eut de mieux, ce furent mes bonnes promenades, mes longues conversations avec Lostange. Nous faisions toujours la même promenade parce qu'elle était fort jolie, et que nous ne nous en lassions pas.

Il me disait en riant :

— Voyez-vous, madame (il m'a toujours appelée madame parce qu'il prétend que l'ancien style est bien plus poli), voyez-vous, madame, c'est pour l'avenir que je travaille. Ces promenades vous font du bien, vous le reconnaissez. Quand je ne serai plus là et que vous les ferez sans moi, en voyant cette route, ce petit sentier, ces arbres devant lesquels nous passons chaque matin, et au loin, ces collines bleuâtres et ce coin de rivière, vous vous direz :

— C'est pourtant ce pauvre Lostange qui m'a habituée à venir ici. C'est avec lui que je voyais cela tous les matins. Ce sera la première pensée, et elle sera déjà bonne. Mais la seconde sera encore bien meilleure, car vous direz : « Tiens, si je lui écri-

vais ! » Et vous m'écrirez, et ce bout de paysage me vaudra plus d'une bonne lettre.

Et sa prophétie s'est réalisée de point en point. Un détail, bien peu de chose, au vrai, mais qui permet de juger l'homme, et m'avait encore plus attachée à lui.

Nous rencontrions souvent, dans nos promenades, des vers de terre ou des limaçons se pavanant au milieu du chemin, après la pluie ou la rosée. La première fois que cela arriva, c'était un superbe limaçon. En le voyant, Lostange me devança d'un pas, prit le seigneur limaçon par la coquille, et le jeta dans l'herbe sur le bord de la route en lui disant : « Imbécile ! va-t'en donc, tu vas te faire écraser. » J'avais cru qu'il voulait le tuer, et ce petit trait me toucha. Ce furent ensuite des vers de terre, qu'il enlevait au bout de sa canne, et jetait de la même façon, en leur adressant le même reproche ou le même conseil, suivant qu'on le voudra prendre.

Et comme je lui disais en riant : « Ce n'est pas un service que vous rendez aux plantes. »

— Bah ! me répondit-il, il doit y avoir place pour tous sur la terre, et puis, à quoi bon tuer !

A quoi bon tuer ! c'est là sa grande théorie. Il tire fort bien et, à la chasse, abat très peu de pièces ; et quand le gibier n'est que blessé, le fait achever sous ses yeux pour être sûr qu'il ne souffre pas, mais ne l'achève jamais lui-même. Vous ignorez probablement qu'on n'achète jamais, pour le château, de volailles ou de lapins vivans. Il ne veut pas qu'on tue chez lui, et ne veut pas à son service de gens capables de tuer des animaux. Une cuisinière qui, un jour qu'on était à court, était allée, chez le fermier, chercher un poulet qu'elle avait ensuite tué elle-même, a été prévenue qu'elle serait renvoyée sur l'heure si elle recommençait. Il y a toujours des canards dans la pièce d'eau. Quand il y en a par trop, on les donne dans les châteaux voisins où l'on sait qu'ils seront heureux, on ne les vend jamais ni on ne les échange. Tout animal qui a vécu à Puisaye doit mourir de sa belle mort. Cet homme capable à l'occasion d'une si grande énergie, si froid souvent et parfois d'un aspect si dur, veut que, autour de lui, tous soient heureux, gens et bêtes. Il ne peut supporter l'idée d'un être malheureux qu'il puisse secourir, sans le faire. Je sais qu'il avait une ancienne connaissance qui lui avait fait du mal, et tombée dans la dernière misère, n'avait plus littéralement de quoi manger. Il a refusé de voir cet homme, mais a fait payer ses repas dans un restaurant pendant un certain temps. Il m'a souvent dit : « La bonté est la seule qualité qu'il dépende de nous d'avoir, si nous le voulons. Nous ne pouvons façonner nos traits, ou donner à

notre esprit les qualités qui lui manquent, mais nous pouvons toujours être bons! »

— Ce que vous venez de raconter m'étonne, ai-je dit, je le croyais ennemi irréconciliable.

— Dans certains cas. L'homme dont il s'agit lui avait nui plutôt par sottise que par méchanceté. Ce n'était pas absolument un homme dépourvu de cœur. Oh! quant à ce qu'il appelle la « canaille morale, » c'est-à-dire les malhonnêtes gens, les ingrats, les fourbes, surtout les hypocrites et les gens sans cœur, qu'il a en vraie horreur, je ne vous dirai pas qu'il est implacable avec eux, cela va plus loin : il devient féroce!

Maintenant, pour l'ordinaire de la vie, vous ne devineriez jamais quel est le plus grand sujet de fierté de ce dédaigneux, de ce blasé, qui a tant vu, tout lu, tout retenu, car vous ne vous imaginez pas ce qu'il sait. Vous ne devineriez jamais quelles sont les grandes joies, les suprêmes triomphes de ce railleur, de ce sceptique qui poursuit et perce de ces sarcasmes les plus ordinaires expressions des sentimens humains!

Je le sais, moi, car avec moi il est toujours en confiance, il a son vrai visage, et non plus ce visage de commande, d'emprunt, qu'il a pour les autres. Or, plus d'une fois il m'a dit :

Plus que personne, madame, ma chère mère était une vraie grande dame de visage, de maintien et de mise. Eh bien! quand dans une gare ou un lieu public, un pauvre homme ou une pauvre femme, tout honteux et décontenancés de ce monde affairé ou brillant, ne savaient à qui s'adresser pour demander un renseignement, s'ils apercevaient ma mère, c'était à elle qu'ils venaient sans crainte, et ils avaient raison. J'ai hérité d'elle ce privilège : c'est le plus bel héritage qu'elle m'a laissé.

Croiriez-vous que, quand je me promène dans la rue, en France ou à l'étranger, si un ou deux petits enfans veulent savoir l'heure, c'est à moi qu'ils s'adressent entre dix personnes qui passent, et ces petits se plantent devant moi, naïfs et confians, sans s'effrayer de ma taille gigantesque et de ma maussade figure : les rusées petites bêtes devinent que je leur répondrai volontiers, et ils ont raison; ils ne savent cependant pas quel plaisir ils me font.

Et quand, dans un jardin public, ici, mais plutôt encore à l'étranger, je m'arrête à regarder une de ces angéliques petites figures, si pures, avec leurs grands yeux bleus pleins de cette sorte de gravité sereine qu'on trouve aux petits enfans, quand, en passant, je m'amuse à tirailler tout doucement un bout de mèche folle, ou du coin de mon journal plié, je donne un petit coup sur

la tête blonde ou sur le bras nu, ils se retournent avec étonnement puis sans hésiter ils me font un beau sourire, ils m'envoient un joli regard : d'abord, nous sommes devenus des amis. Les rusées petites bêtes le sentent. Y a-t-il rien au monde d'aussi ravissant que le regard affectueux ou confiant de deux beaux yeux?

Dire qu'autrefois on m'accusait de ne pas aimer les enfans! Il est vrai que je n'aime pas les singes; mais les vrais enfans!..

Tenez, c'est comme les chiens. Une belle tête de chien me met de bonne humeur pour le reste de la journée. Et il n'y a pas de chien si farouche d'aspect, que j'hésite à l'aller caresser de suite sans le connaître. Je m'approche de lui en lui parlant, et en lui présentant ma main ouverte. Il sent que je me mets à sa merci, qu'il peut me mordre s'il veut, et c'est précisément pour cela qu'il ne le fait pas.

Et ici poussant un soupir :

— Ah! madame! qu'un chien est un bel objet!

Un jour, il ajouta avec ce rire qu'il a parfois, et que je n'aime pas à lui voir, tant je sens qu'il cache de tristesse :

— Au résumé, madame, je suis une bête à sentiment, et quand je mourrai, on pourra mettre sur ma tombe cette pensée de... (Il m'a dit le nom du poète, mais je l'ai oublié.)

> Il avait une puissance d'aimer plus grande que la nature
> N'en donne à la plupart de ceux de forme et de naissance mortelles.

Il avait raison, et c'est bien lui qui, lorsqu'il croit, a le cœur naïf et confiant d'un enfant.

— Oui, ai-je dit, lorsqu'il croit. Mais quand croit-il?

Le mot à peine parti, j'aurais voulu courir après, comme toujours.

Mlle Paumier m'a lancé un regard malicieux, mais d'une malice si charmante, si aimable, que tant s'en faut que je lui en aie voulu, et a répondu :

— Si, il peut croire encore, j'en ai la pr.... la conviction.

Si légère qu'ait été son hésitation, presque imperceptible, j'ai bien compris qu'elle s'était interrompue au moment de dire « preuve, » et reprise avec « conviction. »

Sans s'arrêter, elle a parlé des visites que Marguerite lui avait faites ensuite avec son frère, puis de l'habitude qu'elle-même et le commandant ont prise de venir au château, habitude fort douce, et elle a terminé en disant :

— A propos, il faut que je monte à la lingerie voir la vieille Marie.

— Qu'est-ce que c'est que la vieille Marie, mademoiselle? N'est-ce pas la vieille servante qui a élevé...

— Justement, le frère et plus tard la sœur.

— Mais je crois qu'elle est dans son pays en ce moment.

— Non, elle est revenue depuis hier au soir. Cela me fournira encore une occasion de parler de lui, du « Pitit, » comme elle l'appelle.

— Comme vous l'aimez, mademoiselle!..

— Oui,.. assez!

Et Mlle Paumier s'est mise à rire, et a eu le plus charmant regard du monde. Par moment, avec ses soixante-sept ans, elle a des regards, des rougeurs de jeune fille; tant il est vrai que la fraîcheur et la beauté des sentimens du cœur, la vraie pureté d'âme, donnent l'éternelle jeunesse! C'est une réflexion que j'ai entendu faire bien des fois à maman, et je puis apprécier maintenant combien elle était juste.

Nous avons ensuite parlé de choses et d'autres. Mlle Paumier a travaillé avec ardeur; moi, j'ai fini mon dessin, et l'ai agrémenté d'un certain nombre d'oiseaux volant dans le ciel, et que j'excelle à faire par cette raison bien simple qu'il suffit, pour les représenter, de faire un accent circonflexe renversé.

Puis nous avons rentré, très lentement, et, en arrivant, Mlle Paumier m'a proposé de monter avec elle à la lingerie. C'est tout en haut, au troisième étage. Là, sur le palier, près de la porte, nous avons senti une odeur de tabac. Je voulais m'éloigner, mais Mlle Paumier ne l'a pas permis et m'a dit: — Non, je veux que nous les surprenions.

Elle a mis un doigt sur ses lèvres, a ouvert la porte très doucement, et m'a fait signe de marcher sur la pointe du pied.

Dans la première pièce, personne, mais l'odeur de tabac était beaucoup plus forte, et on causait dans la pièce voisine.

J'ai entendu la voix de M. de Lostange qui disait :

— Comme te voilà superbe maintenant! Tu as une mine,.. le diable m'emporte, tu as l'air plus jeune que moi!

J'ai voulu de nouveau m'éloigner, mais Mlle Paumier m'a saisi par le bras et poussée de force vers la porte. J'ai passé la tête en même temps qu'elle, et j'ai vu, au fond de la lingerie qui est très grande, assise à une table près de la fenêtre, une vieille femme aux cheveux blancs, d'un visage calme et beau, vêtue comme une femme de charge aisée, et examinant du linge qu'on venait de repasser.

A deux pas d'elle, tournant le dos à la porte, M. de Lostange, à cheval sur une chaise et les bras appuyés sur le dossier, tirait des bouffées énormes de sa pipe favorite.

Je me suis ce qui s'appelle sauvée, et, comme j'ouvrais la porte du palier, j'ai entendu Mlle Paumier s'écrier :

— Ah! je vous y prends! — Puis il y a eu des exclamations et des rires, et j'ai refermé la porte.

Je suis allée à ma chambre. J'ai tiré un fauteuil près de la fenêtre, repoussé les volets, et suis restée à regarder le ciel et à penser.

Il y avait peut-être deux heures que j'étais ainsi, quand Marguerite, toute rouge et tout animée de sa promenade à cheval, est entrée sans frapper.

En me voyant, elle s'est écriée d'un air de triomphe : — La voilà!

Puis elle a ressorti jusque sur le palier et crié :

— Elle est ici, madame, ne cherchez pas; elle est ici qui baye aux corneilles.

Elle est rentrée, a fermé la porte et m'a dit : — On te cherchait partout; ta mère était presque inquiète.

— Mais je n'ai pas bougé d'ici.

Marguerite m'a regardée avec attention :

— Tu n'es pas malade, Madeleine?

— Du tout.

— C'est que tu es si pâle : alors, tu es triste?

— Pas davantage.

— Voyons donc : si, — voilà des yeux qui ont pleuré, — Madeleine, tu as du chagrin!

— Tu es folle! ne me parle pas ainsi, car alors tu me ferais pleurer tout de bon! Seulement, je suis un peu nerveuse, cela m'arrive souvent.

— Tu as pleuré!

— Du tout! c'est le soleil; j'ai dessiné au grand jour, et la réverbération du ciel m'a éblouie et m'a rougi les yeux.

— Je ne te demande pas tes secrets, Madeleine, mais j'ai le droit de te faire une question. Personne ne t'a contrariée ici? Tu n'as eu à te plaindre de rien? Dis, bien vrai?

— Mais où vas-tu chercher tout cela?

— C'est que tu es très aimée ici. Je ne te parle pas de moi; mais si l'on savait que quelque chose a pu te faire de la peine, papa et même maman, bien vrai, et surtout mon frère, seraient aux cent coups!

— A la condition qu'il n'eût pas mangé trop de homard!

— Pourquoi rappeler cela? Je ne sais pas comment tu as su cette plaisanterie : tu sais qu'il fait toujours des plaisanteries. Mais depuis il a bien changé pour toi.

Il paraît que je n'avais pas l'air bien convaincu, car Marguerite

a pris un air très sérieux, et elle a parlé avec une chaleur, un accent de vérité auxquels il était impossible de se méprendre.

— Ne sois pas injuste envers lui, Madeleine, il t'aime beaucoup, je t'assure, et il t'estime tant, il a une si haute opinion de toi! Si tu entendais comme il parle de toi, — pas quand tu es là, naturellement; il a beau ne plus être jeune, il y a des choses que, même à son âge, un homme ne peut pas faire. Mais quand il est seul avec moi : là il est bien lui-même. Avec quel accent il parle, alors, comme il s'anime, comme ses yeux brillent! et ils prennent tant d'expression! — Je t'assure, tu serais injuste de croire qu'il ne t'aime réellement pas beaucoup.

Mon cœur battait... à me rompre la poitrine : il me semblait, j'en entendais tellement les battemens, qu'il était impossible que Marguerite ne les entendît pas aussi. J'ai répondu du ton le plus indifférent que j'ai pu :

— Tant mieux! je ne croyais pas que ton frère, sauf ce fameux jour, me fît jamais le très grand honneur de parler de moi.

— Jamais? — Mais à chaque instant, mais tous les jours : nous ne sommes pas ensemble une fois qu'il ne le fasse. Tu es une des personnes qu'il aime le plus au monde, j'en suis sûre, je ne puis pas m'y tromper. Mon frère est très froid, très concentré, mais moi qui connais si bien ses jeux de physionomie, j'ai beau tourner le dos à la porte, — quand tu entres, je sais que c'est toi, je le devine à l'expression de son visage; seulement il n'y a que moi qui puisse m'en apercevoir; je te garantis que les autres n'y voient que du feu. Mais moi, je ne puis pas m'y tromper.

— Que tu es drôle! et à quoi vois-tu cela?

— A plusieurs choses; voyons : d'abord, il y a comme un éclair dans le regard, mais qui ne dure pas même une seconde. Il est pour ainsi dire supprimé aussitôt qu'apparu; puis un mouvement nerveux des paupières; c'est très léger, comme un demi-battement, imperceptible pour tout le monde, mais pas pour moi. Quand je vois ces deux signes, je me dis : — C'est Madeleine qui entre, et cela ne manque jamais, bien que d'ailleurs il fasse tous ses efforts pour les dissimuler et qu'il y arrive à peu près. Mais il y a encore autre chose dont il ne se doute pas!

— Quoi donc?

— Le son de sa voix. Dès que tu parais, le timbre de sa voix change, très légèrement aussi, mais toujours de la même manière. La voix devient à la fois plus profonde, et plus vibrante; le timbre en est plus riche, plus chaud. Ceci, il ne s'en doute pas.

Je me suis mise à rire.

— Sais-tu bien, Marguerite, que tu es un petit serpent! Qui l'aurait cru!

— Bon, bon, un petit serpent qui t'amuse, dans tous les cas, et qui te fait rire. C'est là l'important.

— Tu as raison, cela m'a fait du bien de causer avec toi. Quelles sottes créatures nous sommes, nous autres femmes! un rien nous affecte, et un rien aussi nous met de bonne humeur.

Je l'ai embrassée bien affectueusement, et j'ai ajouté :

— Je te remercie, je me sens tout autre.

— Eh! bien, maintenant, je vais ôter mon amazone, car elle me tient horriblement chaud, et je voudrais bien, moi aussi, me sentir tout autre.

Puis, en ouvrant la porte :

— Au moins tu ne diras rien à mon frère de ce que je t'ai dit?

— Par exemple!

— Ni à personne ?

— A personne.

Elle allait sortir, elle s'est arrêtée, est revenue à moi, m'a pris les deux mains et me regardant bien en face, d'un joli regard limpide, tout brillant d'affection et de bonté :

— Ce que je viens de te dire, Madeleine, je te l'ai dit d'un cœur honnête, sincère, parce que ma conscience me dit que c'est la vérité. Tu sais si je trahirais les secrets de mon frère,.. mais cette vérité, il m'a semblé que tu méritais de la savoir, parce que, au fond, très au fond, mais bien au vrai, il m'a semblé que tu commences à bien aimer mon grand frère, mon bon frère, mon frère Lostange!

Je me suis jetée à son cou sans répondre, et pendant un instant j'ai laissé mon front sur son épaule.

Elle s'est écriée :

— Allons bon! La voilà qui pleure tout de bon, maintenant! On ne sait plus comment s'y prendre. Il n'y a moyen de lui rien dire! *By Jove!* Quelle fille insupportable! Allons, mignonne, assez de ces folies!

Tout cela dit d'une grosse voix.

Je lui ai répondu :

— Il faut les laisser couler. Ce ne sont pas des larmes de tristesse, ce sont de douces larmes. Maintenant, sauve-toi, tu ne seras jamais prête. Je te jure que je suis loin d'être triste.

Et, en effet, je me suis habillée en chantant pour le dîner, et j'ai mis une de mes plus jolies robes.

Je suis allée embrasser maman, qui écrivait dans sa chambre. Elle m'a trouvé une mine superbe et m'a dit que j'embellissais.

— C'est tout comme vous, maman, ai-je répondu, je ne vous ai jamais vu un teint pareil. Ah! l'air de Puisaye vous est favorable.

Là-dessus, maman s'est regardée avec plaisir dans la glace, et m'a dit un : « Crois-tu vraiment? » de bonne humeur.

Bref, tout a été pour le mieux, et je suis arrivée au salon d'un pas leste et dégagé que je n'avais pas eu depuis longtemps. Presque tout le monde y était déjà.

Le commandant racontait sa promenade de l'après-midi. Puis se tournant à moi, il a dit galamment : — Il ne manquait que votre présence à cette promenade, mademoiselle, pour que le plaisir fût complet.

— Mon commandant, a dit gravement M. de Lostange, n'auriez-vous pas été trop exposé au soleil aujourd'hui ?

— Non, impertinent jeune homme, je n'ai pas attrapé de coup de soleil, et il est tout naturel que je pense ainsi.

— Mademoiselle, a repris M. de Lostange, vous nous ramenez au beau temps des miracles, quand Orphée suspendait le cours des fleuves et surtout... apprivoisait les tigres!

— Mon pauvre commandant, a dit la marquise, n'écoutez pas ce qu'ils disent. Venez vous asseoir près de moi, qui sais tout ce que vous valez.

Et la marquise, qui est toujours charmante avec lui, lui a fait une place sur le canapé.

Puis elle a dit à maman qui entrait :

— Le commandant dit que Madeleine aurait dû les accompagner tantôt : il a raison, et je suis sûre que cela lui ferait beaucoup de bien.

— Mais je ne sais pas si elle a pris son amazone.

— Oui, maman, je l'ai prise à tout hasard.

Il a donc été entendu que demain je monterai à cheval avec eux.

Au dîner, on a causé poésie, musique, chevalerie ; on a parlé de la chanson de Roland, et enfin décidé qu'on la lirait tout haut dans la soirée. D'un commun accord, M. de Lostange a été désigné pour être le lecteur.

— Je lirai tout ce que vous voudrez, a-t-il répondu, mais à la condition que vous vous chargerez de trouver le volume. Je ne sais pas où il est.

— Qu'à cela ne tienne, a dit Marguerite, je me charge, ou plutôt (me regardant) nous nous chargeons de le trouver.

Aussitôt le dîner fini, Marguerite a pris une lampe à main qui éclaire très bien, et nous avons monté à la bibliothèque. A peine là, mes terreurs m'ont reprise : tout y était sombre, vaste, triste. J'étais redevenue horriblement nerveuse.

Au moment où Marguerite a levé la lampe au-dessus de sa tête, j'ai presque poussé un cri.

— Qu'est-ce que tu as donc?

— Qui est-ce qui est là?

— Mais personne!

— Si, cette figure pâle!

— Mais, es-tu folle? C'est le portrait du chevalier, tu sais bien qu'il est sur un chevalet.

— C'est vrai, tu as raison, je suis folle. J'ai peur sans raison. Quelle figure triste, malheureuse!

— Ce pauvre chevalier, c'est joli d'avoir peur de lui, toi, qui l'aimais tant.

— Je l'aime toujours autant, mais il m'a fait peur : avec sa pâleur, de loin, il avait l'air d'un mort.

— Allons, peureuse, viens m'aider à trouver Roland. Tiens, prends la lampe; je sais où il faut le chercher.

J'ai pris la lampe, et j'ai éclairé Marguerite : tout en l'éclairant, j'avais tourné la tête, et je regardais dans la direction du portrait. Je ne me rappelle pas avoir eu ce genre de peur de ma vie, même étant enfant. Il faut vraiment que maintenant mon système nerveux soit bien ébranlé par cette continuité de pensées fatigantes, d'inquiétudes, de sommeil insuffisant, et de sentimens nouveaux si puissans, enfin par cette lutte perpétuelle avec moi-même, et la contrainte où je vis, car j'éprouvais une réelle frayeur, telle que si j'avais été seule, je serais partie de suite, ou, si j'avais resté, ce n'aurait été que par orgueil, pour tâcher à dompter une sensation qui m'était nouvelle, et dont j'ai honte.

Jamais la ressemblance de ce portrait avec M. de Lostange ne m'avait paru aussi complète, aussi frappante. De loin, l'obscurité aidant qui dissimulait les détails de costume et les particularités inséparables de toute œuvre d'art, il semblait non-seulement qu'il y eût identité entre les deux personnes, mais bien plus, qu'on fût en présence de l'original même du portrait, et non d'une peinture; et, en vérité, j'avais cru voir le frère de Marguerite, mort, et cependant debout au milieu de la bibliothèque.

Marguerite a trouvé assez vite le volume cherché, et nous sommes parties. Elle a tenu à s'arrêter, en passant, devant le portrait, qu'elle a bien éclairé, et m'a dit :

— Est-tu rassurée maintenant?

Et pendant que je l'examinais, mes idées ont pris un autre cours, et tout ce que le vieux médecin avait dit m'est revenu à l'esprit.

Enfin, nous avons redescendu.

On nous a chaudement félicitées de la trouvaille; et, peu de temps après notre retour, le commandant et M. de Lostange sont rentrés au salon.

— Oh! commandant, a crié Marguerite, que c'est beau! Quoi! Jeannette est déjà couchée?

— Oui, Marguerite, vous n'étiez pas là, elle s'est ennuyée, et a demandé à aller au dodo.

— Commandant, vous avez dit « au dodo. » Je prends tout le monde à témoin : tu entends, Madeleine?

— Veux-tu te taire, Marguerite, a crié son frère aîné, on ne s'entend plus. Quelle fille insupportable! Tu es pire que Sky!

— Très flattée! Sky est mon fils; telle mère, tel fils.

Et elle a fait la révérence.

On s'est mis en rond autour de la table du milieu; on a approché les canapés, mis un plateau avec verre d'eau pour le lecteur; maman, la marquise, Mlle Paumier, les puissances alliées enfin, comme les appelle Marguerite, et miss Grey, ont pris leur ouvrage; il n'y a eu que Marguerite et moi qui avons dédaigné ces travaux domestiques.

Le lecteur a bien lu. On a écouté toute la première partie du poème avec plaisir : nous avons eu juste la moitié, le reste sera pour demain.

Il est horriblement tard; je tombe, malgré tout, de fatigue et de sommeil.

20 septembre.

Temps superbe, aujourd'hui. Journée passée agréablement, mais sans rien de notable.

Ce soir nous avons eu, après le dîner, la seconde partie de *Roland*, qui nous a tenus sous le charme comme la première. Cette fois, cela a fini plus tôt, et on a discuté les beautés du poème, que M. de Lostange a lu en français, mêlant par-ci, par là quelques mots du texte original, qui était en regard de la traduction, quand cela donnait du caractère.

Après le grand épisode de Roncevaux, sur lequel tout le monde était d'accord, les avis se sont partagés sur les autres passages remarquables. Moi, j'ai déclaré que ce qui me plaisait le plus, parce que c'est ce qui me touche le plus, après Roncevaux, c'était la mort de la belle Alde, et surtout sa réponse à Charlemagne, lui offrant d'épouser son fils :

Ce mot m'est étrange.
Ne plaise à Dieu, ni à ses saincts, ni à ses anges,
Après Roland que je vive remaigne!

Mlle Paumier a pensé tout de même, et comme j'ai pu voir qu'elle a l'esprit cultivé et s'y connaît, cela m'a fait plaisir. Pen-

dant que j'expliquais les raisons de ma préférence, M. de Lostange me regardait avec la plus grande attention, et ne perdait pas une de mes paroles. Il s'est, d'ailleurs, abstenu d'émettre lui-même aucune opinion.

Comme j'ai beaucoup écrit hier et que je me suis couchée fort tard, aujourd'hui que je n'ai rien à mettre sur ce journal ; je vais tâcher de regagner le sommeil perdu.

Là-dessus, bonsoir, cher journal, confident de mes joies et surtout de mes peines, car dans cette vie, ainsi que le dit je ne sais plus, ou plutôt la devise de je ne sais plus, quelle maison princière : « Plus deuil que joye! » Il y a tant de ces devises. — Ah! — je crois, — oui, — ce sont les Bauffremont, j'en suis sûre maintenant.

21 septembre.

Ne plaise à Dieu, ni à ses saincts, ni à ses anges,
Après Roland que je vive remaigne!

La pensée est très belle. Elle a bien le caractère enthousiaste et naïf de l'époque : elle est bien la pensée que devait avoir la femme aimée de Roland ; elle est vraie.

Elle s'est présentée en premier à mon esprit ce matin ; je l'y ai tournée et retournée.

Cette après-midi, j'ai monté à cheval avec le commandant et Marguerite : hier, Marguerite était fatiguée. Nous avons fait une longue promenade et beaucoup causé. Le commandant est un digne homme, bon, simple, franc, énergique. Son attitude avec Marguerite est charmante ; il était tout fier d'être l'écuyer cavalcadour de deux jeunes filles. Tout le monde est venu sur le perron assister à notre départ. Je crois que le pauvre Jules serait venu avec nous bien volontiers, mais son aîné s'abstenant, par égard pour le commandant, il lui était force d'en faire autant. Sky, qui décidément m'aime beaucoup, était aux anges et sautait comme un perdu (ceci soit dit sans attenter à sa dignité, mais, je le crains, un peu au détriment de la saine logique des métaphores).

Pendant la promenade, le brave commandant a interrogé Marguerite sur la santé de son frère. Il a dit qu'il le trouvait changé, d'humeur sombre : « On dirait, » a-t-il ajouté, « qu'il a quelque chagrin, quelque idée fixe qui le tourmente et qu'il ne peut secouer. »

Marguerite a répondu avec toute la sincérité possible que parfois son frère avait des accès d'humeur sombre, mais qu'en ce moment elle ne lui connaissait aucun sujet particulier de préoccupation.

Rien de saillant dans la soirée.

Maintenant, me voici seule à ma table. Pas un mouvement, pas le plus léger bruit : je puis penser à loisir. Penser! j'y passe à présent la plupart de ma vie. Depuis longtemps, et plus encore surtout depuis que le docteur Leroy est venu dîner, je suis en proie à une appréhension vague, indéfinie, qui m'énerve et me subjugue. L'autre soir, dans la bibliothèque, j'étais comme hallucinée.

Ce que j'ai de mieux à faire, je crois, c'est de m'abandonner, les yeux fermés, à la destinée, car plus je creuse mes pensées, plus je trouve que je n'ai, après tout, que des raisons non suffisantes, ni probantes, toutes romanesques, d'éprouver cette frayeur, et plus, en même temps, à la difficulté que je trouve à m'en abstraire, je puis constater à quel point elle est intense et résistante.

Indépendamment de cela, il y a mon état proprement dit, qui, en lui-même, est pitoyable. Je suis profondément troublée, livrée tour à tour à des sentimens exagérés de joie ou de tristesse, souvent aussi peu fondés les uns que les autres ; un rien m'abat et me fait voir tout au pis : et, un instant après, me voici presque exaltée d'espérance ; tantôt, il semble, ne touchant pas la terre, tantôt au désespoir.

Comme résultat, excepté quelques momens bien rares de bonheur paisible, mais qui, il est vrai, sont ravissans, je me sens on ne peut plus malheureuse, et j'ai toujours, toujours, quoi que je fasse, le sentiment non justifié et cependant persistant, d'une catastrophe probable, imminente!

Je venais d'écrire tout ceci quand j'ai entendu vaguement ces fameux pas dans la cour qui, plus ou moins nettement, se distinguent toujours au milieu du silence de la nuit, quelques précautions qui soient prises.

Mes grands rideaux étaient fermés et tirés entre mes fenêtres. J'ai soufflé les bougies, et en regardant sans me pencher, j'ai vu passer M. de Lostange tenant son cheval par la bride : il semblait marcher avec plus de circonspection encore que d'habitude; un peu en avant de lui, Sky.

Je ne me coucherai pas : je veux attendre son retour.

J'ai mis un vêtement chaud, ouvert mes rideaux tout grands et suis restée à la fenêtre sans même m'asseoir.

Ce n'est plus le temps des longs raisonnemens ni des pensées à perte de vue. Je suis décidément arrivée à un tel état d'inquiétude, de fatigue d'esprit, résultat de trop penser, de misère spirituelle enfin, que tout est préférable à la prolongation d'une pareille situation. Je n'y tiens plus. Où va-t-il et quels dangers court-il?

En outre, jusqu'ici, à force de puissance sur moi-même, j'ai pu dissimuler tout ce que je ressens, expliquant mon air de fatigue

par les chaleurs, et faisant si bonne contenance que maman ne s'était doutée de rien; mais il y a trois jours, j'ai cru remarquer qu'elle m'observait : aujourd'hui encore. Une question, et je serais perdue; c'est le départ immédiat.

Avant d'en arriver là, je veux au moins en finir avec mes inquiétudes et savoir à quoi m'en tenir, coûte que coûte : j'y suis résolue !

Tout en comptant les heures, j'ai formé un plan. J'en commencerai demain l'exécution.

Il était plus de quatre heures quand il a rentré, et depuis une heure, je me promenais dans ma chambre.

22 septembre.

Je suis allée ce matin à l'écurie : j'ai vu où se trouve Selim, le cheval que je monte, et que je demanderai toujours. Le premier cocher ne couche jamais là, mais dans une chambre par derrière, et qui n'y a pas accès; c'est inusité, mais j'en étais sûre à l'avance. Quant au second cocher, il couche aux communs. Ce doit être M. de Lostange qui a tout réglé ainsi. L'écurie est éclairée la nuit, et n'est séparée de la sellerie que par une porte simplement fermée au loquet.

Grâce à Dieu, je selle et bride facilement un cheval : je l'ai fait maintes fois au manège, du conseil du vieil écuyer qui nous donnait leçon.

Journée vide. Nous avons sorti à cheval cette après-midi. J'ai tenu à seller et brider moi-même ma monture : stupéfaction, puis applaudissemens du commandant. J'ai demandé que la promenade ne soit pas trop longue, ce qui m'a été accordé. Pendant la route, et en descendant de cheval, force morceaux de sucre à la bête.

Rentrée, j'ai pendu mon amazone au lieu de la serrer.

Rien au dîner, soirée incolore. Il n'est pas sorti cette nuit; par suite, je vais me coucher relativement de bonne heure.

23 septembre, 6 heures.

Rien. Nouvelle promenade dans l'après-midi : encore du sucre à Selim. Une sorte d'intuition me dit qu'il sortira cette nuit. Je suis prête. Aujourd'hui encore, j'ai sellé et bridé moi-même ma monture.

24 septembre.

Quelle nuit !

Hier, mes conjectures ne m'avaient pas trompée. Dans la journée,

l'expression du visage de M. de Lostange, un je ne sais quoi, m'avaient indiqué qu'il sortirait la nuit, et que cette sortie lui était plus désagréable que les autres. Le soir, dès qu'il m'a été possible de monter, je l'ai fait et j'ai préparé à l'avance mes affaires de cheval.

A onze heures, j'étais sûre que tout le monde autour de moi était couché. J'ai passé mon amazone, puis je me suis forcée à lire.

Vers minuit, j'ai mis mon chapeau, — soufflé mes bougies, — et attendu.

J'étais en proie à une émotion extraordinaire; j'avais la fièvre: mais je m'étais promis, quoi que j'éprouvasse, de ne pas faiblir, de ne pas hésiter un instant, de ne rien, absolument rien changer au programme que je m'étais tracé, — de l'exécuter jusqu'au bout, quoi qu'il pût survenir.

Il avait plu toute la matinée. La pluie avait cessé ensuite, mais le ciel était resté assez nuageux, le vent était très fort, et parfois la lune restait cachée.

A minuit et demi, M. de Lostange a traversé la cour de la façon accoutumée.

Je me suis levée, et le courage m'a manqué. Je me suis roidie, redressée; une sueur froide pointait dans mes mains qui tremblaient: j'avais de tels battemens de cœur que ma respiration était coupée.

Je me suis dit: il le faut! je le veux!

J'ai ouvert ma porte, et descendu comme une criminelle qui va au supplice. J'ai fait vite, bien, sans tâtonner : en deux minutes Selim a été sellé et bridé.

J'ai traversé la cour, le jardin, avec précaution, mais rapidement, car M. de Lostange avait de l'avance qu'il s'agissait de regagner. Comme j'entrais dans le massif dont l'allée conduit à la porte du parc, j'ai entendu cette porte se fermer : il avait été retardé, et un instant plus tard nous nous rencontrions.

Arrivée à la porte, je l'ai ouverte doucement et j'ai passé la tête: je l'ai vu à cent mètres sur la route.

Par bonheur, le vent, toujours fort, venait de face. J'étais donc sûre que M. de Lostange ne pourrait entendre la marche de mon cheval, et j'avais quelque chance d'entendre la marche du sien et d'y régler ma distance.

Du reste, j'étais à peine en route que j'ai senti tout ce que mon entreprise avait d'insensé, d'irréalisable.

Qu'il s'arrêtât, qu'il se retournât dans un de ces momens où la lune était dégagée, qu'il prît un chemin de traverse où il serait difficile de le suivre de loin, et, ou j'étais découverte, ou la folie que je faisais devenait inutile.

Je ne pouvais prévoir l'épreuve mille fois plus terrible qui m'était réservée.

Il y avait peut-être sept à huit minutes que j'étais en chemin, quand j'ai entendu au loin un son de clochettes. Il faisait alors plein clair de lune, et j'ai vu une file de voitures qui s'allongeait, à gauche, sur une route coupant à angle droit la grand'route que je suivais.

Celle-ci était bordée de fossés et de vignes soutenues d'échalas: je n'ai donc pas osé prendre à travers champs, et j'ai poussé mon cheval, au risque d'être entendue par M. de Lostange, mais espérant passer avant les voitures qui me paraissaient nombreuses.

Peu s'en est fallu que je ne réussisse : mais deux voitures avaient déjà traversé : le passage était coupé.

Forcément, j'ai arrêté mon cheval, et alors j'ai entendu qu'on me parlait, puis ces mots : « Une belle dame... » J'ai eu peur, j'ai voulu retourner en arrière; un roulier a saisi la bride de mon cheval, un autre m'a pris par la taille pour m'enlever de la selle, et j'ai eu le sentiment horrible que j'étais perdue. J'ai rassemblé mes forces, et crié avec l'énergie du désespoir:

— A moi! à moi!.. Au secours!.. A moi!..

Heureusement, le vent venait de tomber.

J'avais pris ma cravache presque par le bout, et j'ai criblé de coups le visage de l'homme qui me tenait.

Il a essayé de me saisir le bras: d'autres rouliers accouraient; mon cheval, qui a la bouche fine, se cabrait sous la main brutale qui le maîtrisait.

Tout à coup, — à quinze pas, — un cavalier noir m'est apparu, semblable au cavalier légendaire des temps fabuleux: droit sur sa selle, on l'eût dit plus grand que nature d'une coudée...

En avant de lui, — dans l'ombre de la route, — deux prunelles étincelantes : j'ai poussé un cri :

— A moi, Sky! à moi, mon chien!

Le noble, le brave animal, a fait un bond énorme, il était temps; et l'homme qui me tenait, saisi à la gorge, a roulé sur la route en jurant.

Celui qui était à la tête de mon cheval s'est retourné, juste à temps pour recevoir en plein visage un coup de cravache, sanglé en travers, qui l'a fait reculer de deux pas, en criant, et en portant la main à ses yeux.

— Mords là! Sky, mords là! — et M. de Lostange a pris mon cheval par la bride et l'a fait tourner.

Au même moment, un des autres rouliers qui étaient accourus s'est élancé vers lui; à la clarté de la lune, j'ai vu quelque chose

étinceler au bout de son bras qui s'allongeait. J'ai poussé un cri.

M. de Lostange a fait une exclamation : « Ah ! gredin ! » lui a écarté le bras d'un mouvement rapide, et de la main droite lui a asséné sur la tempe un coup de la pomme plombée de sa cravache avec une telle force, une telle justesse, que l'homme est tombé de côté comme un bœuf qu'on assomme.

De nouveau, M. de Lostange a saisi la bride de mon cheval : — il a sifflé Sky, et nous sommes partis au galop, poursuivis par les hurlemens de rage et les vociférations de la bande des rouliers.

La file de voitures s'était arrêtée en laissant un passage assez large. Nous l'avons franchi et nous avons suivi la route en tournant le dos au château. Après un temps de galop assez long et deux chemins de traverse pris coup sur coup, M. de Lostange a arrêté les chevaux derrière une charmille.

La lune nous éclairait ; nous nous sommes écriés tous deux en même temps :

— Êtes-vous blessé ?

— Non, ai-je dit, absolument rien, mais vous, ce coup que j'ai vu ?

— Oh ! rien, j'ai paré à temps.

Il était descendu de cheval.

Je lui ai dit timidement :

— Puis-je sans inconvénient descendre aussi un instant ? Je me sens un peu mal à l'aise.

Je tremblais et mes dents s'entre-choquaient. Il s'est approché pour m'aider. J'ai dit :

— Pardon... permettez-moi... d'attendre un instant !..

Je ne pouvais pas parler, tant mes dents claquaient. Son visage, qui avait presque pris une expression de dureté, est redevenu bon.

Il m'a dit :

— Appuyez-vous sur moi, vous ne tenez pas en selle tant vous tremblez ; j'ai peur que vous ne tombiez.

J'ai mis légèrement la main sur son épaule. Nous sommes restés quelques minutes sans parler.

— Maintenant, je crois que je pourrai, si vous voulez m'aider un peu... Mais tenez-moi bien, surtout, monsieur de Lostange !

J'ai rassemblé toutes mes forces ; il m'a enlevée par la taille ; j'avais posé ma seconde main sur son épaule !

J'ai senti le sol sous mes pieds : il m'a lâchée.

J'ai voulu me redresser, mais mes jambes se dérobaient sous moi.

J'ai crié très faiblement : « Je tombe » et instinctivement, je me

suis cramponnée à ses épaules. Mon chapeau a roulé à terre : de nouveau il m'a saisie, ma tête s'est inclinée en avant, et j'ai perdu tout sentiment pour quelques minutes.

Quand je suis revenue à moi, j'étais toujours debout. J'ai senti qu'on baisait légèrement mes cheveux; M. de Lostange me soutenait dans ses bras, et j'avais la tête renversée sur son épaule.

Une sensation de bonheur inouie, ineffable, m'a envahie tout entière : je n'ai pas fait un mouvement. De nouveau, il a baisé mes cheveux, puis il a mis sa joue moitié sur mes yeux, moitié sur le haut de mon visage, comme on fait à un enfant qu'on endort.

Il y avait quelque chose de si tendre, de si vraiment maternel dans cette caresse, le contact de sa joue me donnait des sensations tellement exquises, et je me sentais si faible encore, que je n'ai pas eu le courage de bouger.

Malheureusement ou heureusement, car je n'aurais pas dû rester ainsi un moment, mes larmes m'ont trahie. Sans que je puisse savoir pourquoi, des sanglots ont grondé dans ma poitrine, des pleurs ont coulé... il a senti ma taille se gonfler, senti sa joue humide et m'a dit :

— Êtes-vous revenue à vous ?

— Oui. Oh ! que je voudrais mourir...

Je me suis arrêtée à temps ; ma pensée avait été « mourir ainsi ! »

Je me suis redressée et dégagée.

La lune tombait à plein sur nous : nous étions dans la campagne, au milieu de la nuit fraîche, parfumée ; à quelque distance, le cri mélancolique et persistant d'un oiseau de marais se faisait entendre avec une modulation bizarre.

Je ne suis pas une pleurnicheuse, j'ai ce défaut en horreur; j'ai vite essuyé mes yeux.

Malgré tout, j'éprouvais un sentiment de bonheur presque aussi vif qu'un instant auparavant. Ce calme complet, cette solitude, et il faut bien que je me l'avoue, ces légers baisers, si tendres, si purs, dont je sentais encore l'empreinte ; surtout le contact de sa joue qui s'était appuyée sur mon front avec un mouvement tutélaire plein de caresse... hélas! moi aussi, pour un instant, pour un instant seulement, j'aurais pu dire...

J'aurais voulu ne pas m'éloigner, je regardais les moindres détails autour de nous; devant, les grands arbres; derrière, une sorte de talus au-dessus duquel commençait la charmille... Tout à coup, le sentiment de la réalité m'est revenu. Il devait avoir hâte de partir, on l'attendait peut-être, presque sûrement même, et je lui prenais son temps.

J'ai dit :

— Monsieur de Lostange, vous allez m'aider à remonter à cheval, s'il vous plaît ; puis vous me laisserez : je connais mon chemin.

— Vous laisser, mademoiselle ! à aucun prix. Après ce qui est arrivé !

— Mais il le faut : je vous en prie. Partez, il le faut.

— Non, mademoiselle, n'insistez pas.

— Mais, monsieur, je vous en prie. C'est humiliant pour moi d'être obligée de m'avouer que je vous retarde, que je suis une entrave pour vous. Comme, au fond, vous devez me maudire ! Et sans vous, que serais-je devenue ! quelle dette de reconnaissance !

— Et la mienne envers vous ? Nous ne sommes même pas quittes.

Un sentiment de douleur m'a mordue au cœur, et j'ai senti que les larmes, les maudites larmes me gagnaient. O rage ! si j'allais encore pleurer ! j'ai frappé du pied.

— Partons, monsieur ! veuillez m'aider.

— Je ne vous quitterai pas.

— Mais vous ne comprenez donc pas, vous ne voulez donc pas comprendre... (Et ici les infernales larmes sont arrivées. Quelle honte !)

— Que vous m'humiliez avec votre escorte, que vous m'en faites pleurer de colère ! — Et j'ai frappé du pied de nouveau.

Il est resté un instant à me regarder, puis il a demandé brusquement :

— En quoi ma présence peut-elle vous humilier ?

— En ce que c'est un devoir de reconnaissance que vous remplissez, et que je n'aime pas qu'on remplisse des devoirs envers moi.

— Et si l'idée de vous laisser seule, la nuit, au milieu de cette campagne, me cause une inquiétude horrible que je ne pourrais pas supporter ! si vous sentir près de moi, sous ma sauvegarde, est pour moi une joie, plus que cela, un bonheur !

— Monsieur de Lostange, vous qui ne mentez jamais !

— Mademoiselle !

— Pardonnez-moi, je ne vous crois pas !

— Vous ne me croyez pas !

Il a saisi mes mains, les a conservées dans les siennes, et m'a regardée dans les yeux, en répétant simplement :

— Vous ne me croyez pas !

J'ai baissé la tête.

— Si, je vous crois, mais...

Il a quitté mes mains.

— Mais... Ah! vous voulez être seule! c'est juste : vous étiez sortie seule, à cette heure de la nuit, et moi j'ai l'indiscrétion de vous imposer « mon escorte, » comme vous l'appelez! c'est trop juste, vous êtes libre : je vais vous aider.

Et il a reculé de deux pas, en se rapprochant des chevaux.

La lueur éclairait si bien que je pouvais distinguer les moindres impressions sur son visage, et il avait l'air si profondément malheureux!

Et moi, ce que je souffrais...

Je me suis rapprochée de lui.

— Monsieur de Lostange, ne continuez pas. C'est plus que je n'en puis supporter!

Il s'est incliné.

— Que dois-je faire?

— M'accompagner jusqu'au château.

— Je ne vous gênerai pas?

— Comte de Lostange, je suis l'amie de votre sœur : je n'ai que dix-neuf ans, et je n'ai jamais eu de frère. Ce doit être bien bon, d'avoir un frère pour vous garder, vous protéger; surtout... surtout pour vous aimer! Marguerite est bien heureuse d'avoir un frère; vous la traitez comme votre enfant... pour une fois... traitez-moi comme elle! marchons à côté l'un de l'autre, si vous n'êtes pas fatigué ou pressé. Et... appuyez-vous sur mon épaule, comme vous le faites avec elle!

— Ah! Madeleine!

Le mot a résonné si doucement! comme une caresse : son regard a pris une expression de ravissement.

Et nous avons marché lentement, la bride de nos chevaux passée au bras, lui la main si légèrement appuyée sur mon épaule qu'à peine je la sentais, mais, enfin, je la sentais; et le bon Sky, courant devant nous, et à chaque moment, revenant à cinq pas pour nous regarder et repartir.

De temps en temps, nous nous arrêtions pour nous parler en nous regardant.

Nous marchions lentement, bien lentement : l'horloge du chateau venait de sonner deux heures et demie comme nous arrivions à la petite porte du parc.

Il m'a dit : — Rentrez seule, et dans quelques minutes je rentrerai avec les chevaux.

Je lui ai tendu la main.

— Bonsoir, monsieur de Lostange!

Il a pris ma main, mais au lieu de la serrer simplement, il l'a portée à ses lèvres : je l'ai retirée.

— Je ne veux pas que vous embrassiez mon gant!

Je me suis dégantée. Il a gardé ma main sur ses lèvres un instant : j'ai éprouvé de nouveau une émotion exquise.

Enfin je me suis éloignée : j'ai ouvert la petite porte et suis rentrée dans le parc. Arrivée à la cour, j'ai marché avec précaution, mais tout était parfaitement tranquille.

Je me suis couchée de suite, après avoir vu, toutefois, M. de Lostange rentrer.

J'ai eu quelque peine à m'endormir : mais enfin, comme les premières lueurs du jour se montraient, mes yeux se sont fermés.

25 septembre.

Hier, après avoir rempli mes pages de journal, je me suis couchée pour dormir d'un sommeil de plomb.

Le matin, M. de Lostange et moi étions arrivés au premier déjeuner presque en même temps. A midi nous avons causé d'un ton où perçait encore quelque chose des sentimens de notre promenade nocturne.

Au dîner nous avions eu tous deux le temps de réfléchir.

Moi, j'avais tout à regretter, et mon escapade, et, une fois près de lui, l'irrésistible entraînement auquel j'avais cédé. Lui avait, à coup sûr, beaucoup pensé à ma sortie au milieu de la nuit. Quelle en était la cause? Quelle que fût la conclusion de ses réflexions, elle n'avait pas dû me hausser beaucoup dans son esprit.

Une jeune fille en quête d'aventures, ou bien en ayant une; ou une écervelée : il avait le choix entre ces trois flatteuses suppositions, la dernière restant la moins défavorable encore.

Moi, de plus, je suis dans une situation tellement fausse, que je ne puis même essayer d'en sortir.

Mentir, inventer, jamais.

La vérité, lui dire : je vous épie depuis trois semaines, vous n'êtes pas sorti une fois que je ne vous aie attendu; enfin j'ai voulu voir si vous ne couriez aucun danger, mais j'ai voulu voir aussi où vous alliez et cela sans oser me l'avouer à moi-même, parce que l'incertitude où j'étais était un supplice... C'est encore plus impossible.

Il a été avec moi très aimable, plein d'attentions même, mais habituée, comme je le suis maintenant, à discerner les plus fines nuances, je sentais de la gêne, et une secrète froideur, la contrainte d'un homme qui, lui aussi, regrette de s'être abandonné, donnerait beaucoup pour pouvoir revenir en arrière, et, bien sur ses gardes désormais, veille sur sa voix, ses gestes, ses regards, surtout sur ses moindres paroles, avec une arrière-pensée qui ne le quitte pas.

En commettant ma folle équipée, j'ai cru sortir d'un état d'esprit intolérable, et je n'ai fait qu'empirer cet état, et de beaucoup. Agréable résultat!

Mlle Paumier va partir demain. Sa servante vient de tomber malade, et il faut de toute nécessité qu'elle retourne chez elle, pour mettre ordre à bien des choses.

Le commandant voulait partir aussi, mais elle ne le lui permet pas : elle ne veut pas qu'il écourte son bon temps.

26 septembre.

Mlle Paumier est partie.

Maman et elle étaient devenues de véritables amies, et moi j'avais fait de grands progrès dans sa faveur.

Impossible de voir une femme d'une bonté plus simple, plus touchante, avec, par-ci par-là, assez d'esprit d'observation et de pointes de gaîté malicieuse pour donner du piquant.

Le temps approche où maman et moi partirons, sans rémission cette fois. Je ne veux pas y penser. Du reste, sur un point, j'ai changé d'avis. Nous ne ferons que toucher barre à Paris, et de là, nous partirons pour l'Italie. Cela convient très bien à maman, qui n'y a pas été depuis longtemps, et nous ferons un véritable voyage circulaire, en séjournant fort peu dans chaque ville. De cette façon, toujours du nouveau, toujours du mouvement.

Même situation entre M. de Lostange et moi. Nous sommes, l'un avec l'autre, d'une extrême réserve. De temps en temps, seulement, un regard, un jeu de physionomie, un son de voix qui détonnent avec l'ordinaire. Quant aux mots exprimant les pensées, rien à y trouver, tous deux nous savons y veiller. Mais tous deux aussi, nous sentons que quelque chose couve qu'un rien pourra faire éclater, et alors . . . . . .

. . . . . .

27 septembre.

Journée désastreuse, et qui peut avoir des suites incalculables. Que Dieu, que Dieu détourne la catastrophe que je prévois.

Oh! mes rêves affreux! mes pressentimens! Le malheur, que je sens planer depuis un certain temps sur cette maison comme un oiseau sinistre, va-t-il enfin s'abattre?

C'était après le déjeuner, peut-être vers deux heures.

Tout le monde était sorti, les uns d'un côté, les autres d'un autre. Il n'y avait au salon que la marquise, maman et moi. Je suis très fatiguée en ce moment, et voulais me reposer.

M. de Lostange est rentré, venant de faire une course, l'air assez sombre.

Il a échangé quelques mots avec maman et moi, puis, tout à coup :

— Où donc est Marguerite?

— Sortie, a répondu la marquise, elle est allée voir une malade.

— Une malade? Où donc? Pas aux Hutteaux, j'espère?

Et sa voix a eu une vibration métallique.

— Je n'en sais rien. Qu'y a-t-il, François, vous m'effrayez!

— Depuis combien de temps, madame?

— Oh! une bonne heure. Il me semble qu'elle a parlé et des Hutteaux et de Serbonne.

Il s'est pendu au cordon de la sonnette et a couru en même temps à l'antichambre. Deux domestiques arrivaient.

— Par où est partie mademoiselle?

— Je ne sais pas, monsieur le comte.

— Mademoiselle a fermé la grand'porte derrière elle; nous l'avons vue seulement traverser la cour.

Il est rentré en disant :

— La fièvre typhoïde est aux deux endroits.

Il a réfléchi un instant en portant la main à son front. Puis il a pris sa cape, a ouvert la porte de la cour et crié d'une voix de tonnerre :

— La Brie! la Brie!

Et il a couru à l'écurie, s'est arrêté, retourné, et m'a dit d'un ton presque suppliant :

— Un vêtement de Marguerite, une camisole si c'est possible, quelque chose.

Sans répondre, j'ai couru à l'escalier.

Le piqueur était apparu effaré à la fenêtre de sa chambre.

M. de Lostange a crié :

— Lâche Miraut... vite! — Attends... à la grand'porte...

Je n'ai pas mis une minute et demie : quand j'ai redescendu, il était à cheval près de la grand'porte. Il avait jeté une selle sur son cheval sans même mettre la sangle.

Le piqueur était debout, près de lui, tenant par son collier Miraut, le chien de tête; le meilleur limier de la meute.

Je lui ai tendu un corsage que Marguerite met le matin. En le voyant, ses yeux sont devenus humides.

— Merci!

Il l'a pris et jeté au piqueur.

— Fais flairer cela et quêter!

Sa figure était bouleversée, la voix rauque, brève.

Nous étions là, frémissantes, la marquise, maman et moi.

Le chien a flairé, reniflé longuement, flairé encore, et il a enfilé la grand'porte, le nez bas.

Sur la petite place devant la porte, en dehors, il a décrit plusieurs cercles en courant, puis il s'est arrêté devant la route de gauche, quêtant toujours : enfin il a enfilé la route, le piqueur l'excitant toujours.

M. de Lostange a dit :

— C'est aux Hutteaux ! et de là, elle peut aller ensuite à Serbonne. — Qu'on aille à Serbonne, — vite !.. — et qu'on la ramène.

Et il a poussé son cheval. Je lui ai crié :

— Je vais y aller à cheval.

J'ai dit à un domestique :

— Sellez-moi l'arabe.

Je ne sais pas en combien de temps j'ai mis mon amazone. Je suis redescendue, montée à cheval, et partie au galop par la route de droite.

Et, au loin, à gauche, j'entendais encore la voix haletante du piqueur criant :

— Là, là, là, là, là, Miraut, là ! Après ! après !

Et ces sons burlesques, si vulgaires, avaient à ce moment une résonance terrible.

On n'avait pas vu Marguerite à Serbonne. J'ai pris un chemin qu'on m'a dit mener aux Hutteaux, mais je me suis trompée, j'ai trop descendu, et j'ai débouché sur la route de Puisaye aux Hutteaux, au lieu d'arriver droit aux Hutteaux.

Ç'a été heureux, d'ailleurs, car j'ai aperçu, à droite, Marguerite qui revenait avec son frère.

Il était descendu de cheval, et marchait près d'elle, la bride au bras : j'en ai fait autant, et me suis avancée vers eux.

Au seul aspect du visage du frère, à la tendresse avec laquelle il la tenait enlacée, tout en marchant, comme s'il avait voulu la disputer à quelque danger invisible, j'ai compris qu'il était arrivé trop tard.

Il riait et paraissait causer gaîment, mais ce rire faisait peine à voir : quant à Marguerite, triste, ou plutôt sérieuse et pensive de ce qu'elle venait de voir, elle semblait heureuse, cependant, le teint rose et rapportant en triomphe un superbe bouquet d'herbes.

— Eh bien, m'a dit M. de Lostange, vous avez perdu, mademoiselle ! J'ai atteint le clocher avant vous !

J'ai compris et dit :

— C'est vrai, c'est vous qui aviez raison.

Puis nous avons parlé d'autre chose. Au bout de quelques in-

stans, M. de Lostange a dit, en passant la main sur les épaules de sa sœur :

— Y a-t-il du bon sens d'avoir chaud ainsi! J'espère bien que tu n'as rien bu là-bas?

Ceci d'un ton ordinaire, comme une chose presque sans importance. Marguerite a répondu sur le même ton :

— Oh! tu sais bien que je ne bois jamais entre mes repas.

— C'est vrai, a répondu le frère.

Marguerite marchait entre nous deux.

Machinalement, je l'ai regardée à ce moment, et j'ai vu qu'elle rougissait.

Son frère, lui, ne l'a pas regardée. Je me suis dit :

— Toi, tu as bu, mais pour ne pas inquiéter, tu viens de faire un mensonge, quitte à l'avouer après, et, somme toute, je trouve que tu as bien fait, et j'en aurais fait autant. — Et je n'y ai plus pensé, car, bien souvent en pension, j'ai bu moi-même, ayant très chaud.

Marguerite, voyant à une branche quelques feuilles de beau ton, s'est arrêtée à les cueillir, et son frère en a profité pour me dire :

— Elle ne sait rien, ces gens ne savent pas encore de quoi leur fille est morte ; je vais proposer une partie de cheval pour la changer d'air, veuillez l'entraîner de suite à sa chambre, pendant que je préviendrai tout le monde en bas.

Ce qui a été fait de point en point. Tout en montant, j'ai dit à Marguerite :

— Tu sais que je n'ai pas été ta dupe. Tu as bu aux Hutteaux.

— Oui, mais je ne veux pas que mon frère le sache maintenant, il se tourmenterait. Je m'en suis même joliment donné, je n'ai jamais eu, je crois, une pareille soif; j'ai bu au moins quatre ou cinq verres.

— Et de l'eau de puits bien froide, je suis sûre?

— Non, je n'ai pas voulu déranger ces gens, qui étaient tout à leur chagrin. J'ai pris une tasse sans qu'ils le voient, et j'ai tiré de l'eau à une petite pompe. Ce n'était pas trop froid, et l'eau n'était même pas très bonne, mais j'avais tellement soif!

Nous sommes partis tous les trois faire une longue promenade. En route, nous avons aperçu, de loin, le cabriolet du docteur Leroy.

M. de Lostange nous a quittées un instant, pour aller le joindre en coupant à travers champs.

Quand il est revenu, sa physionomie était métamorphosée; il avait l'air tout rasséréné, et nous a dit, d'un air joyeux, que le docteur viendrait dîner au château.

J'ai pensé que celui-ci avait dû lui donner quelque bonne nouvelle, peut-être que ce n'était pas la fièvre typhoïde, ou quelque

autre chose de ce genre. Bref, moi aussi, je me suis sentie rassurée, et nous avons fait une délicieuse promenade.

Nous sommes rentrés juste à temps pour nous préparer pour le dîner. Comme j'ai été plus prompte que Marguerite, elle m'a dit :

— Descends toujours, et qu'on ne m'attende pas, il est plus de sept heures.

En entendant la porte du salon s'ouvrir, le docteur, qui causait, s'est arrêté; puis voyant que c'était moi, il a continué, et dit à M. de Lostange, en lui frappant affectueusement sur l'épaule, avec un bon sourire :

— Un érudit comme toi, François, devrait savoir qu'on n'attrape pas ainsi la fièvre typhoïde, même à l'âge de ta sœur, qui est le plus dangereux sous ce rapport.

Tout le monde était enchanté, ravi, et au moment ou je faisais la commission de Marguerite, elle-même est arrivée en disant :

— L'exactitude est la politesse des rois, je me suis piquée d'honneur.

On a servi tout de suite, et le dîner a été un des plus gais.

Après le dîner, le commandant, Marguerite et son frère aîné ont passé au fumoir : le pauvre commandant était tout désolé d'avoir manqué notre cavalcade, et Marguerite le dédommageait en le faisant enrager de son mieux.

Comme le docteur Leroy prend du café, on en a servi au salon, où Jules et le marquis en ont pris aussi; c'est moi qui faisais les honneurs.

En versant sa tasse au docteur Leroy, je lui ai dit assez bas :

— Je suis bien heureuse que vous nous ayez tous rassurés, car tantôt...

Il a souri, et tout en sucrant son café, a dit :

— François est toujours aux champs, quand il s'agit de Marguerite. Il n'y avait pas de danger. Ah! si elle avait bu dans cette maison... mais il était sûr du contraire, et...

En disant cela, il a levé les yeux. Il n'a pas achevé sa phrase en voyant mon regard : heureusement, je tournais le dos à la table du milieu, et à la lumière.

Il est resté interdit un instant, et c'est moi qui ai trouvé quelque chose :

— Votre café est trop fort, voulez-vous venir à la salle à manger, je vous verserai un peu d'eau?

A peine dans la salle à manger :

— Elle a bu?

— Oui!

— Êtes-vous sûre?

— C'est elle qui me l'a dit.

— Cré coquin! il ne manquait plus que cela!

Le digne homme en avait pâli.

— Mais... voyons. Est-ce de l'eau de ces gens?

— Oui.

— Beaucoup?

— Au moins quatre ou cinq verres!

— Ah! la scélérate, la petite scélérate! — Et il s'est frappé la cuisse avec désespoir.

— Mais, ils ont deux puits, il y en a un...

— De la petite pompe, elle a trouvé l'eau mauvaise.

— Allons, c'est complet!..

Il s'est promené, puis :

— Pas un mot à personne, surtout à son frère. Maintenant, c'est à la grâce de Dieu! Il y a six ou sept heures de cela, et nous venons de dîner! Je n'ai rien à tenter aujourd'hui.

— Qu'est-ce que vous faites donc? a crié la marquise, du salon.

— Nous venons, madame. Mademoiselle, je viendrai demain matin sous un prétexte. Je vais en chercher un. Maintenant, rentrons.

J'ai su que, en partant, le docteur Leroy a dit à M. de Lostange :

— Pour te faire plaisir, je viendrai pendant quelques jours, si tu veux : ce n'est pas du tout utile, mais avec toi, je n'en ferai jamais assez.

Ce qui a été accepté avec reconnaissance.

Je suis brisée : il est horriblement tard. Donc, à la grâce de Dieu!

28 septembre.

Naturellement, j'ai à peine dormi. Je me suis levée de bonne heure, et suis allée frapper à la porte de Marguerite. J'avais hâte de la voir. Elle était déjà levée.

Pendant qu'elle s'habillait, je suis descendue et j'ai rencontré son frère qui flânait dans la cour.

Je lui ai donné de bonnes nouvelles. Il m'a remerciée avec émotion et m'a dit :

— Que vous êtes bonne!

— Pour combien de temps, monsieur de Lostange?

Au lieu de répondre, il a repris :

— J'ai pour votre caractère la plus haute estime, et je vous dirai ce que je n'ai jamais dit à personne. Si vous saviez combien ma vie est misérable, malheureuse, vous ne m'accuseriez plus d'être versatile ou ingrat.

Et sans attendre ma réponse, il s'est éloigné.

Journée sans incident. Visite matinale « toute fortuite, » du docteur Leroy. Il paraît que M. de Lostange a une douleur dans l'épaule et « qu'il faut voir cela. » Le docteur reviendra demain. Je ne sais ce qu'il a ordonné pour Marguerite : il dit que nous sommes tous malades.

Si la journée a été insignifiante comme incidens, tant s'en faut qu'elle l'ait été pour plusieurs d'entre nous, au point de vue des émotions, de l'inquiétude.

Quoique M. de Lostange ne sache rien, il n'est pas complètement rassuré. Il ne perd pas Marguerite de vue. On voit qu'il est continuellement à observer jusqu'aux plus légers changemens de sa physionomie, cherchant à deviner.

J'ai tout dit à miss Grey : c'est une femme d'une énergie froide sur qui on peut compter. Nous sommes donc trois à savoir la vérité.

Par moment, on dirait que M. de Lostange a comme une intuition.

Quand il parle à miss Grey ou à moi, il a des expressions de regard qui font mal.

Il cherche à scruter notre pensée dans nos yeux pour voir si nous n'avons pas découvert quelque chose qui lui a échappé à lui, ou si nous sommes inquiètes, et s'il n'a pas tort de ne pas l'être davantage.

Son regard, à ces momens, a quelque chose de timide, d'effrayé, d'incertain, navrant à voir chez un homme de ce caractère.

4 octobre.

Je n'ai pas le courage d'écrire : je suis lasse et malheureuse !

6 octobre.

Hier, Marguerite s'est plainte de fortes douleurs de tête. Elle est brisée, n'a plus de force pour rien et a perdu à la fois l'appétit et le sommeil.

10 octobre.

Marguerite a toujours les mêmes douleurs de tête : elle est plongée dans une sorte de somnolence, et cependant ne peut dormir. Si cela continue, elle va rester couchée. On lui a préparé une grande chambre bien aérée, dans le même escalier que son frère.

Je suis allée voir cette chambre. Je suis sûre que je n'y étais

jamais entrée, et cependant, on dirait que je la connais, que je l'ai déjà vue.

13 octobre.

Marguerite est au lit : il est à peu près certain que c'est la fièvre typhoïde.

Son frère ne montre plus la moindre inquiétude. Il est calme, froid, résolu. Voici la bataille arrivée; il veut avoir tous ses moyens : je pense du moins, car il y a des momens où je me demande si c'est bien le sentiment où il obéit, et la raison de ce sang-froid vraiment étrange, si frappant que, qui ne connaîtrait pas M. de Lostange, le taxerait d'indifférence.

Le marquis est extrêmement inquiet. On voulait que nous partions, maman et moi.

J'ai prié maman de rester; elle ne le voulait pas. Je me suis mise à genoux devant elle et je lui ai tout dit, tout raconté.

J'ai beaucoup pleuré : maman aussi. J'ai appris à connaître chez elle une femme dont je n'avais encore eu aucune idée. J'avais toujours cru maman pour qui, grâce à Dieu, j'ai eu constamment tout le respect qu'elle mérite, je l'avais toujours jugée un peu... frivole, si j'ose me l'avouer ; admirablement bonne, mais distraite et peut-être quelquefois voyant les choses un peu légèrement : à mes aveux, une autre femme s'est révélée.

Elle m'a bien peu grondée, ou plutôt l'a fait avec une grande douceur, parce qu'elle me voyait très malheureuse, mais cette douceur n'excluait pas la fermeté, tant s'en fallait. Quand elle a su ma sortie à cheval, elle, si bonne, si indulgente, s'est levée avec un mouvement de colère dont je ne l'aurais pas crue capable. J'ai baissé les yeux sous son regard, et je l'ai saisie par sa robe en disant :

— Mais, maman, je n'ai rien fait de mal?

Elle a eu pitié de moi, et m'a dit :

— Non, Madeleine, rien d'absolument mal, mais que doit-on penser de toi? — Une jeune fille ne doit jamais rien cacher à sa mère : vois les conséquences de tes cachotteries!

Maman s'est rassise, puis elle m'a dit avec une tristesse qui a fait plus d'effet sur moi que tous les reproches qu'elle aurait pu me faire :

— Après tout, c'est ma faute! J'ai manqué de surveillance. J'aurais dû mieux te suivre, je n'ai pas fait mon devoir!

Je l'ai arrêtée et je me suis jetée à son cou en disant :

— Chère, chère maman, accusez tout le monde, excepté vous, car cela, je ne le souffrirai pas. C'est moi seule qui suis coupable!

J'ai été dissimulée, et pas dans une mauvaise intention, je vous assure! D'abord, c'est vrai, je ne voulais rien dire, parce que cela me semblait si peu de chose, et je craignais votre sévérité, vous voyez bien! et comme cela me rendait assez heureuse, j'avais peur que vous ne m'emmeniez. Et ensuite, quand j'ai eu du chagrin, je ne vous ai rien dit pour ne pas vous en faire à vous-même. Bien vrai, maman, je vous assure, bien vrai!

— Je te crois, Madeleine, mais, maintenant, nous allons partir de suite!

— Oh! maman, je vous en prie! dès que le danger sera passé, mais pas jusque-là. Je vous en supplie! pas au moment du danger, c'est lâche!

J'ai promis à maman de ne plus rien faire sans le lui dire, et maman a cédé, à la condition de bien nous assurer que nous ne gênions pas et que surtout je ne lui ferais plus la plus légère cachotterie, le plus petit mystère.

Maman était fort irritée, fort mécontente, mais, chose singulière, on eût dit que, tout en s'abandonnant à son chagrin ou en me grondant, elle suivait, à de certains momens, et, comme malgré elle, une arrière-pensée.

Elle s'est expliquée avec la marquise, qui lui a dit avec la dernière sincérité, que, bien loin de la gêner, notre société était une consolation pour elle.

14 octobre.

La fièvre typhoïde est déclarée.

Marguerite est dans une très grande chambre à deux fenêtres, sur le même palier que son frère. Je suis sûre que j'ai déjà vu une chambre semblable, mais je ne sais plus où.

Miss Grey reste toute la journée près d'elle avec le frère aîné.

Celui-ci passe ensuite les nuits avec la vieille Marie, pour qui on a fait un lit dans une chambre tout à côté et qui communique.

C'est là qu'elle dort, ou plutôt se couche sans se déshabiller, pendant que M. de Lostange passe la nuit près de Marguerite, assis dans un fauteuil.

On a voulu me défendre l'entrée de la chambre; je l'ai forcée de haute main. Maman m'a encore grondée. Je lui ai demandé de ne rien me dire avant de m'avoir écoutée.

Une fois dans sa chambre, je l'ai priée de s'asseoir, je lui ai baisé la main, je suis restée debout, et je lui ai dit :

— Maman, j'ai été imprudente, écervelée. Mais ai-je rien fait dont une honnête jeune fille doive rougir?

— Non, grâce à Dieu!

— Je vous ai promis de ne plus rien avoir de caché pour vous. Je ne ferai plus rien dont vous ayez à me gronder. Mais, maman, laissez-moi remplir mon devoir d'amie comme je le dois.

Il peut être un malheur que je me sois trop affectionnée à Marguerite et... à son frère aîné, mais le mal est fait! Je vous le demande encore, ne me faites pas déserter au moment du danger. Si j'ai fait des imprudences, des folies, laissez-moi les racheter en me dévouant un peu, si j'en trouve l'occasion. Vous savez, d'ailleurs, que la fièvre typhoïde n'est pas à Puisaye, qui est très sain; c'est aux Hutteaux que Marguerite l'a prise. — Au moins que je puisse me dire que, si j'ai été... un peu faible en mon cœur contre des sentimens impérieux qui l'ont maîtrisé, du moins il n'y avait rien de banal ou de vulgaire dans ces sentimens. Que je puisse me dire que c'était une noble, une très noble amitié, une de ces amitiés pour lesquelles on donne sa vie, pour lesquelles on la joue... sur une carte, et on la perd au besoin sans regret, parce qu'elle vaut largement l'enjeu qu'on lui donne, parce qu'elle vous grandit par le sacrifice, et que, comme on l'a dit, mieux vaut une mort chaude et fidèle pour une sainte cause, la cause de l'amitié, de la plus haute floraison du cœur, qu'une vie froide, égoïste ou lâche!

J'ai enlevé maman, qui m'a embrassée en me disant :

— Tu es une digne fille! Tu as l'âme de ton père! Dieu a ses desseins. Il ne peut pas mésarriver de toi!

Maman me juge beaucoup trop favorablement, elle me surfait : mais ce dont je suis sûre, c'est que je suis transformée et que c'est *lui* qui m'a transformée par son exemple. Je le vois chaque jour, infatigable, patient, résolu; rongé, miné par la douleur, disputant à la maladie l'être adoré qui est sa vie, mais n'ayant jamais un mot de plainte.

Ce qu'il souffre doit être horrible. Quand Marguerite l'appelle, il arrive, toujours avec le même sourire sur les lèvres, et son regard, dans ces momens, a quelque chose de sublime. L'amour maternel, car il n'est pas le frère, il est la « mère » de Marguerite, le transfigure, et son visage mâle, énergique, a une expression qui fait rêver à ces martyrs que peignaient les vieux maîtres, dont on torture les chairs, et qui gardent cependant un sourire d'extase, parce que leur regard, par-delà le ciel, entrevoit les célestes splendeurs !

18 octobre.

Je n'ai plus le courage d'écrire. La maladie de Marguerite semble prendre un caractère d'extrême gravité.

Quand elle sort pour un instant de l'espèce de torpeur où elle

est plongée, c'est pour appeler son frère, dont elle prend la main : elle embrasse cette main, la met sur son oreiller et se couche, la joue dessus. Ce matin, elle lui a dit :

— Tu ne me quitteras jamais ? dis, jamais ?

Il s'est penché sur le lit, d'une main il a saisi la petite épaule, de l'autre, la chère tête blonde qu'il a serrée sur sa poitrine, et lui a dit :

— Mon pauvre enfant bien-aimé, je ne te quitterai jamais. Nos deux vies sont rivées l'une à l'autre !

21 octobre.

Je ne me trompais pas pour Marguerite, et le docteur Leroy a dit à maman qu'il commençait à avoir les plus grandes craintes. Le frère aîné le sait. Il sent que l'espoir lui échappe et rien en lui ne paraît changé ! Il y a eu hier consultation avec deux médecins de Paris.

La nuit dernière, je me suis levée à quatre heures et demie, habillée, et suis descendue à la chambre de la malade. J'ai ouvert la porte tout doucement, et suis entrée sans bruit.

Le jour pointait à travers les volets et les rideaux à moitié ouverts. La veilleuse ne donnait plus qu'une clarté tremblante. Il s'était assoupi, la tête sur le bout du traversin, et tenant entre ses lèvres une des belles tresses blondes de Marguerite... il s'était endormi en baisant cette tresse, depuis quelques minutes à peine certainement, car il avait pleuré, et une larme était en train de sécher sur sa joue !

Je me suis agenouillée au pied du lit, j'ai caché mon visage dans mes mains, et mordant la couverture pour étouffer mes sanglots, j'ai prié comme j'ai pu.

J'ai senti qu'on me touchait légèrement l'épaule.

J'ai levé la tête, et nous nous sommes regardés sans dire un mot ; puis il a mis un doigt sur ses lèvres, m'a fait signe de partir, et est allé réveiller la vieille Marie.

Dans la journée, Jules est monté à la chambre de M. de Lostange.

Les deux frères sont restés longtemps enfermés. J'ai rencontré Jules comme il sortait. Il avait la figure bouleversée. J'ai voulu lui parler. Il a fait un geste, m'a saluée, et est parti sans vouloir s'arrêter.

J'ai vu plus tard le commandant Paumier. Nous avons causé un peu. Je lui ai demandé ce que sa sœur disait de cette situation désastreuse.

Mais M. de Lostange lui a défendu d'en écrire un seul mot à sa

sœur, défendu de la façon la plus formelle. Sans cela, il y a longtemps qu'elle serait ici.

Ainsi, M. de Lostange, qui aime tant Mlle Paumier, qui a tant d'estime pour elle, ne veut pas qu'elle soit ici en ce moment...

24 octobre.

L'état de Marguerite est à peu près désespéré.

M. de Lostange a passé une partie de la journée dans sa propre chambre. J'ai vu introduire mystérieusement un monsieur assez âgé, à qui un domestique semblait être allé ouvrir la petite porte du parc. Intriguée, j'ai demandé à ce garçon :

— Est-ce que c'est un nouveau médecin ?

Il m'a répondu :

— Chut ! mademoiselle, M. le comte ne veut pas qu'on le sache : c'est le notaire de la famille.

Je me suis mise de planton dans l'escalier, et quand M. de Lostange est enfin sorti de sa chambre, j'ai pu arriver à temps pour lui dire :

— Monsieur de Lostange, pourquoi aviez-vous besoin aujourd'hui de votre notaire ?

Il a reculé d'un pas, interdit : puis il a répondu :

— Je suis presque toujours dans la chambre de ma sœur ; je puis gagner sa maladie, et il faut tout prévoir.

25 octobre.

Marguerite est perdue, ce n'est plus qu'une question d'heures. Il a fait venir le commandant dans sa chambre.

J'ai guetté le commandant, comme je guette tout. Il était très ému et avait les yeux rouges. Je l'ai entraîné dans la petite pièce du bas, je lui ai saisi les mains, et je lui ai dit ;

— Il va arriver un double malheur, je le sens, j'en suis sûre ! Vous l'aimez tant, votre sœur l'aime tant ! C'est pour cela qu'il n'a pas voulu qu'elle soit ici. Ne peut-on le sauver ?

Les petits yeux gris du pauvre commandant étaient humides, mais il n'a pas répondu un mot.

J'ai poursuivi :

— Vous êtes un homme de cœur ! Je suis une pauvre jeune fille qui lui a donné, sans qu'il le sache, son cœur et sa vie ! S'il meurt, je mourrai ! Ne pouvez-vous nous sauver tous les deux ?

Il a réuni mes deux mains et les a pressées sur sa poitrine : il tremblait autant que moi et ne pouvait pas parler. Enfin, quand la voix lui est revenue :

— Pardonnez-moi !.. J'ai deviné que... que vous l'aimiez, et je le lui ai dit. Pardonnez-moi !..

— Vous avez bien fait ! Après?..

— Je suis un soldat : ma parole est sacrée, et Lostange est mon frère d'armes !

Et il s'est échappé en mettant la main sur ses yeux.

26 octobre.

J'écris d'une main ferme ces lignes, les dernières de ce journal, les dernières que j'écrirai en ce monde.

Marguerite est morte à sept heures.

J'ai entendu, peu après, un coup de fusil du côté de l'écurie, suivi d'un hurlement prolongé, lamentable.

Je suis descendue, j'allais sortir dans la cour.

Je suis remontée à la chambre de Marguerite, en me disant :

— C'est ici qu'il viendra mourir.

Je suis restée devant la porte.

Il est arrivé tenant son fusil qu'il a posé dans l'angle de l'escalier.

Je lui ai dit :

— Vous venez de tuer Sky !

Pas de réponse.

— Vous ne voulez rien laisser derrière vous de ce que vous avez aimé en ce monde ! Maintenant c'est votre tour !

— Non !

— Si, je le sais !

Je lui barrais le passage.

Il a voulu me repousser : je me suis cramponnée à lui.

— Vous ne savez pas... j'humilie devant vous l'orgueil de mon cœur ! Ayez pitié de moi !..

Il a porté son poing crispé à sa bouche avec un mouvement de désespoir.

— Si j'étais un misérable ver de terre, vous m'épargneriez ! Et vous n'avez même pas une pensée pour ceux qui vont sombrer avec vous !

— Croyez-vous que je suis sur un lit de roses !.. Ils ne sombreront pas... Dieu m'est témoin !.. Après ma pauvre !.. ma pauvre Marguerite ! (et à ce nom, il a eu un sanglot déchirant, les larmes lui ont jailli des yeux) je vous avais donné ce que j'avais de cœur ! Mais en ce moment, — tout disparaît, — la force humaine a ses limites, laissez-moi ! J'ai besoin de rester seul !..

De nouveau, il a voulu passer.

— Soit ! je vous suivrai, voilà tout ! Mais avant, rien ne m'empê-

chera de porter votre nom! Maintenant, embrassez-moi, c'est un adieu sacré que nous nous disons!

Et je lui ai tendu mon front.

Il m'a attirée sur son cœur, — avec un gémissement, et m'a gardée ainsi un instant: il a baisé mes cheveux, — j'ai senti des gouttes brûlantes sur le front, puis il m'a repoussée avec une force de géant, a ouvert la porte, l'a refermée à clé.

Je me suis jetée contre cette porte, je l'ai secouée, ébranlée, je suis tombé à genoux en criant: « Grâce! »

Deux lueurs rougeâtres sous la porte, — deux détonations, — le bruit d'un corps lourd qui tombe...

On a enfoncé la porte: il était étendu devant le lit, mort, les yeux grands ouverts, dans cette chambre que j'ai enfin reconnue, — et, le sang collant et séparant ses cheveux près du front, on voyait nettement sur le côté droit de la tête une cicatrice longue, mince, et blanche là où le sang ne passait pas.

DIVERS EXTRAITS.

—

Du Journal des Débats du. . . . . .

« Une touchante cérémonie a eu lieu hier au couvent des Carmélites de la rue d'Enfer, devant une assistance nombreuse et recueillie, la prise de voile de Mlle Madeleine de Sommers. Mlle de Sommers est la fille de Mme la comtesse de Sommers, veuve du général de division comte de Sommers de Rouvre. Les Sommers sont alliés aux plus anciennes familles du faubourg Saint-Germain. Mlle de Sommers a pris, en religion, le nom de « sœur Françoise du Calvaire. »

. . . . . .

D'une lettre du marquis de Puisaye à sa femme.

. . . . . Je suis allé hier voir la pauvre comtesse. Sa vue fait mal et m'a déchiré le cœur en renouvelant tous mes propres chagrins.

Madeleine est morte d'épuisement de ses jeûnes et de ses austérités: elle est morte comme une sainte. Quand je suis arrivé, on venait de rapporter à sa mère divers objets lui ayant appartenu, son crucifix, son rosaire, son livre d'heures, et un morceau de vélin qu'on a trouvé cousu dans le corsage de sa robe de Carmé-

lite et qui venait évidemment d'un livre ancien, puisqu'il portait cette phrase imprimée en vieux langage :

> Ne plaise à Dieu, ni à ses saincts ni à ses anges,
> Après Roland que je vive remaigne.

D'une lettre de Jules de Puisaye à son père.

. . . . . J'ai vu ce notaire de Paris et le consul américain.

J'ai commencé par celui-ci : j'avais une lettre d'introduction, et il m'a très bien reçu. Cette dame n'est pas du tout ce que nous pensions. Elle est fort riche et appartient à une des plus anciennes familles de Philadelphie.

— Mais, a dit le consul en riant, une famille où il y a souvent des démêlés, et par suite des divorces : tout le monde y a la tête à l'envers.

Le pauvre François le savait certainement, puisqu'il dit, dans la lettre qu'il a laissée, qu'il s'était marié avec de grandes craintes pour l'avenir : c'est pour cela qu'il n'avait pas voulu nous annoncer alors son mariage, et avait renoncé à aller au consulat. Cette dame est d'une grande beauté ; c'était une des « belles » de l'Amérique. On l'avait demandée en mariage bien souvent, et elle avait refusé tous les partis.

— J'ai entendu dire, a ajouté le consul en terminant, qu'elle s'est mariée depuis et qu'elle a divorcé, ce qui est bien dans les traditions de la famille. Dans tous les cas, c'est une personne fort honorable et qui serait reçue partout.

Il ne sait donc rien de l'histoire de François. Le notaire m'a dit à peu près la même chose. Cette dame lui a conté son histoire : elle ne réclame que des souvenirs sans valeur, et s'étonne qu'on ne la reçoive pas. Le notaire n'est nullement surpris que François l'ait épousée malgré ses appréhensions. Il dit qu'il est impossible de voir une femme plus belle et plus séduisante. Ils ont divorcé au bout de quatre mois. Elle avoue que c'est elle qui l'a rendu malheureux. Elle est inconsolable. Elle l'avait suivi en Europe.

Il n'a jamais voulu revenir sur le divorce et reprendre la vie en commun, mais il allait la voir quelquefois, parce qu'il en avait pitié.

Il paraît en effet qu'elle l'aimait énormément, mais à sa manière, et sans rien vouloir changer à son terrible caractère.

. . . . . .

CHARLES DE BERKELEY.

LE

ROMAN CONTEMPORAIN

ET

LE NATURALISME EN ALLEMAGNE

I. Mielke (Hellmuth), *Der deutsche Roman des 19ten Jahrhunderts.* Braunschweig, 1890. — II. Ed. de Morsier, *Romanciers allemands contemporains.* Paris, 1890. — III. *Der Realismus vor Gericht.* Leipzig, 1890.

L'Allemagne a vu se réaliser, en 1870, avec son unité nationale, le plus cher de ses vœux. Vingt ans se sont écoulés depuis qu'un nouvel empire allemand s'est fondé sous l'hégémonie de la Prusse victorieuse. L'intervalle est assez grand déjà pour que les conséquences les plus importantes du nouvel ordre de choses commencent à se dégager nettement, et à prendre une consistance historique. Il en est que l'Allemagne avait désirées avec presque autant de passion que l'unité politique même : la prépondérance dans les conseils de l'Europe, où les États allemands, divisés et rivaux, ne pouvaient jouer auparavant qu'un rôle subordonné ; le développement de l'industrie et de la richesse nationales, la formation d'une marine de commerce et d'une marine de guerre, qui portent le pavillon allemand dans les mers les plus lointaines, et s'essaient à fonder en Afrique un tardif empire colonial. D'autres conséquences, plus fâcheuses, ont aussi apparu avec le temps : la plaie vive de l'Alsace-Lorraine qui ne veut pas se fermer, et qui est pour l'Allemagne plus qu'une gêne, un point douloureux et dangereux ; la résistance, défensive et offensive, des catholiques allemands aux prétentions du nouvel empire « évangélique, » et enfin le progrès

méthodique, régulier, irrésistible de la démocratie sociale, qui semble marcher à la conquête légale de l'Allemagne. Comment a retenti, dans la littérature, le contre-coup de ces grands faits, de ces mouvemens qui agitent la nation jusque dans ses couches les plus profondes? Qu'ont produit les imaginations frappées par les coups de tonnerre de Sadowa et de Sedan, par les figures presque naturellement légendaires du vieil empereur et de son chancelier? De grandes espérances étaient permises, et furent conçues, en effet, en Allemagne. La gloire militaire et la grandeur politique de la nation paraissaient le gage certain d'une brillante floraison littéraire.

Il a bien fallu pourtant se rendre à l'évidence : sur ce point-là la déception a été complète. Plus on a attendu pour s'y résigner, plus la démonstration a été décisive. Sans doute, dans le domaine de la science, de l'érudition, de l'histoire, de la philosophie même, l'Allemagne a maintenu son rang avec honneur : il suffit de citer les Ranke, les Helmholtz, les Hæckel, les Mommsen, les Wundt et vingt autres qui se présentent aussitôt à l'esprit. Mais quel nom la littérature proprement dite peut-elle placer à côté de ceux-là? Les plus illustres, Freytag, Spielhagen, Paul Heyse, s'étaient déjà fait connaître avant 1870. Depuis lors, il n'a pas paru en Allemagne d'écrivain nouveau dont la célébrité égale, à beaucoup près, celle de M. Krupp, le fondeur d'Essen. L'auteur d'un travail récent sur le *Roman allemand au XIX*e *siècle*, M. Mielke, tout en rendant justice aux talens même les plus modestes, parle des « traces de décadence » que le roman laisse voir depuis 1880 environ, et de la décadence plus profonde encore du théâtre. Laissons le théâtre, dont les conditions d'existence et de progrès sont assez différentes : nous voudrions étudier d'un peu plus près les caractères du roman allemand de l'heure présente, et, ces caractères une fois fixés, essayer de remonter aux causes historiques et philosophiques qui permettraient d'en rendre raison.

I.

Le roman occupe, dans la littérature actuelle, une place déjà considérable et qui va toujours s'agrandissant. Il amuse, il instruit, il prêche au besoin. Il est l'instrument le plus actif de la diffusion des idées nouvelles. C'est par lui que les théories philosophiques et scientifiques arrivent, — étrangement déformées, — jusqu'à la foule. Sa puissance est faite du nombre des lecteurs. Un romancier, parvenu à la célébrité, compte les siens par centaines de mille et bientôt par millions. A peine a-t-il publié un nouveau livre que l'étranger s'en empare et le traduit. L'œuvre même d'un in-

connu, si elle perce, est bientôt lue dans le monde entier : tel a été le cas de *Robert Elsmere* il y a trois ans, de *Looking Backwards* il y a quelques mois. Le succès de ces livres en Amérique a retenti aussitôt en Europe. Or, parmi les romans qui se répandent ainsi sur toute la surface lisante du globe, depuis la Russie d'Asie jusqu'à l'Amérique du Sud, les allemands jusqu'ici ne comptent guère. Ils ne passent point la frontière; ils se naturalisent difficilement au dehors. Que de romans anglais sont entrés en France dans la lecture courante, je ne dis pas seulement pour les jeunes filles à qui une éducation sévère interdit à peu près les autres, mais pour la grande masse du public! Il suffit de nommer Walter Scott, Thackeray, Dickens, Bulwer, George Eliot : aussitôt nombre de figures familières surgissent à l'esprit. Ce ne sont sans doute point des classiques; ce sont du moins des livres connus et aimés de tous.

Le roman allemand n'a pas eu la même fortune. Auerbach et ses *Histoires villageoises, le Doit et Avoir*, de Freytag, la caricature amusante de Julius Stinde dans *la Famille Buchholz;* peut-être un grand roman de Spielhagen, *Enclume et Marteau;* des histoires galiciennes de Sacher-Masoch, quelques nouvelles humoristiques ou historiques : je ne crois pas qu'un lecteur étranger, même curieux de littérature exotique, pousse beaucoup plus loin la connaissance du roman allemand contemporain. Un certain nombre ont été traduits en français : aucun ne s'est encore frayé sa voie jusqu'au grand public; aucun n'est devenu un de ces livres qu'il ne se lasse point de redemander. Non-seulement le roman anglais, mais le roman russe ou norvégien, aura la préférence. En un mot, le roman allemand n'est pas, comme on dit, article d'exportation. L'Allemagne, en revanche, en importe beaucoup de l'étranger. La demande est active, la concurrence entre les éditeurs fort vive, et tout ce qui arrive du dehors avec une réputation bien établie est aussitôt traduit, aussitôt lu.

Mais peut-être en est-il du roman comme du théâtre, et les œuvres étrangères ne sont-elles recherchées que pour suppléer au défaut de romans indigènes, puisqu'il faut satisfaire la curiosité d'un public toujours en quête de nouveautés? Point. Il paraît chaque année en Allemagne un grand nombre de romans, moindre sans doute qu'en Angleterre ou en France, mais encore plus que suffisant, si le quart seulement en était bon. Il en paraît même beaucoup trop. Le flot des œuvres médiocres ou nulles décourage le lecteur. Il se lasse de recommencer une expérience toujours fâcheuse. En outre, la fabrication d'un certain genre de romans est devenue, en Allemagne, un métier relativement facile et parfois, quoique rarement, assez lucratif. Les femmes surtout y ont acquis

une habileté de main redoutable. Pour l'article courant, pour le roman destiné à être découpé par tranches dans les revues hebdomadaires ou mensuelles, elles l'emportent, sans contredit, sur les hommes. Ceux-ci ont peu à peu lâché pied, et, se sentant incapables de soutenir la concurrence, ils ont dû céder la place. Les femmes savent se contenter d'honoraires moins elevés. Elles ont surtout une abondance intarissable, une fertilité d'invention imitative contre laquelle il serait vain de lutter.

Ce genre qui leur appartient « par droit de conquête, » elles ne l'ont guère renouvelé. Parmi tant de *romancières*, l'Allemagne actuelle a tout au plus, avec Ossip Schubin ou Mme d'Ebner-Eschenbach, l'équivalent de la comtesse Hahn-Hahn, ou de Fanny Lewald. Elle attend encore une George Sand ou une George Eliot. Tous ces romans sont à peu près taillés sur le même patron. Intrigue romanesque, caractères conventionnels, couleur locale démodée : l'ensemble laisse l'impression de quelque chose d'artificiel et de vieillot. Il n'y aurait rien à en dire, si le seul fait que ces romans existent, se multiplient et se lisent, ne devait être signalé à titre de symptôme. De là, en effet, le mauvais goût d'une bonne partie du public, qui se contente de cette pâture ; de là, pour des œuvres plus littéraires, qui trouvent la place prise, la difficulté de percer; de là enfin l'accueil fait aux romans étrangers par les lecteurs d'un sens plus aiguisé. D'où peut venir le remède ? Probablement de l'excès même du mal. Si le nombre des mécontens devenait inquiétant, les directeurs de revues et les éditeurs, habiles à deviner d'où le vent souffle, sauraient fort bien changer de système. Mais les réactions de ce genre, si elles éclatent parfois tout d'un coup, se préparent en général lentement. Il ne suffit pas qu'une œuvre maîtresse et originale apparaisse, il faut encore que le public soit prêt à la recevoir.

Mais justement, dans ces dernières années, ceux mêmes de qui le public attend une direction sont comme désorientés et trahissent leur embarras. Tel romancier qui, comme Spielhagen, était dès avant 1870 en pleine possession de son talent et de sa gloire, et qui continue d'écrire, ne se dissimule pas que ses dernières œuvres ont moins de prise sur le public. Il se dit tout bas, on le sent, qu'à une génération nouvelle il faut de nouveaux romanciers. A cet égard, le ton de ses derniers ouvrages est significatif. Au jour de la victoire, il a partagé l'allégresse générale : mais une fois la première ivresse dissipée, les tendances de l'Allemagne unifiée le déconcertent. Bientôt domine en lui une impression mélancolique et attristée. Déjà dans *l'Inondation* (1876), mais surtout dans ses derniers romans, *Qu'est-ce que cela va devenir?* (1887), et *le Nouveau Pharaon* (1889), Spielhagen semble regretter l'en-

thousiasme idéaliste d'autrefois, et l'opposer au positivisme brutal du temps présent. Un de ses héros a quitté l'Allemagne après 1848. Il fait un long séjour en Amérique, puis il revient, et dans l'empire gouverné par M. de Bismarck, il ne reconnaît pas son Allemagne. Il se sent dépaysé, isolé. Il a perdu, pour ainsi dire, le contact de ses compatriotes. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, le choque, et ses propres sentimens ne trouvent plus de sympathie qui leur réponde. Avec son idéalisme démodé, il s'apparaît à lui-même et aux autres comme un revenant. Il ne lui reste qu'à s'exiler encore. Ce personnage ne représente-t-il pas, en un certain sens, l'auteur lui-même? Spielhagen ne ressent-il pas, lui aussi, un semblable malaise au milieu d'une génération nouvelle, où il ne se reconnaît point? Mais ce qu'il faut ajouter, c'est qu'il a contribué à la former; c'est que, loin d'avoir perdu l'Allemagne de vue pendant de longues années, Spielhagen au contraire, depuis son premier grand ouvrage, *Natures problématiques* (1861), n'a cessé de penser à elle en écrivant, et de combattre avec une éloquence opiniâtre pour ce qu'il croit la vérité et la justice sociales.

L'histoire est pleine de telles ironies. Pendant le second tiers de ce siècle, les écrivains allemands, grands et petits, ont adjuré, sur tous les tons, leurs compatriotes de passer enfin de la période du rêve à celle de l'action. « Assez de métaphysique et d'idéalisme, assez de poésie lyrique! Songez que votre empire doit être de ce monde, et que la mission de l'Allemagne l'appelle non-seulement à la prééminence intellectuelle, mais aussi à l'hégémonie politique parmi les peuples civilisés. Devenez une nation, ayez le sens du réel! » Par malheur, ces apôtres de la mission allemande étaient encore, à leur insu, tout pénétrés de l'idéalisme qu'ils combattaient, tout nourris des principes humanitaires du XVIIIe siècle, et ils prouvèrent, en 1848, que le sens du réel leur faisait complètement défaut. D'autres survinrent bientôt, qui en étaient mieux pourvus : le prince de Bismarck d'abord, ce grand réaliste de l'école de Frédéric II, puis ses adversaires, catholiques et socialistes. Voilà donc en quelques années l'Allemagne unifiée et puissante, l'empire fondé, le suffrage universel établi et la vie politique éveillée dans toute la nation. Voilà du même coup les idéalistes désenchantés, et beaucoup d'entre eux, incapables de réconcilier la réalité qui s'impose à eux avec celle qu'ils avaient rêvée, s'en détournent avec chagrin et se jettent dans le pessimisme.

Bien des causes ont concouru à favoriser en Allemagne, après 1870, le progrès de la doctrine de Schopenhauer. Il y en eut de philosophiques et de sociales; il y en eut de morales et de religieuses. Mais il y faut joindre, comme on voit, la rapidité et la violence des changemens que l'Allemagne venait de subir. Le pes-

simisme est une doctrine de résignation ou de protestation, selon les cas; mais toujours il signifie, — et de là vient sa valeur morale, — que la raison et la conscience souffrent de ce qui est. Les habitudes séculaires de penser et de sentir, les tendances profondes de l'Allemagne à l'idéalisme ne pouvaient s'accommoder du régime nouveau sans de douloureux froissemens. Il n'est donc pas surprenant que le progrès du pessimisme, dans la philosophie et dans la littérature, ait coïncidé avec le moment où l'Allemagne victorieuse était en proie à une sorte de fièvre industrielle, compliquée d'une folie de spéculation. La transformation était trop brusque, les secousses successives trop rudes ; le pessimisme témoigna, pour un temps, du trouble des âmes désorientées.

Le roman archéologique profita de cette disposition générale des esprits. Ebers en avait donné le modèle dès 1864, avec sa *Fille d'un roi d'Égypte;* mais la vogue vint surtout vers 1880 avec l'*Antinoüs* de Taylor, avec les romans romains d'Eckstein et de Günther Walloth, et avec le roman barbare de Félix Dahn, *la Lutte pour Rome.* La réalité présente inspirant un sentiment de malaise, on se plut à dépayser l'imagination, et à évoquer tantôt l'Égypte des Pharaons, tantôt l'empire romain du temps d'Hadrien, tantôt les armées des Germains et des Goths. Mais un décor nouveau ne fait pas supporter longtemps un drame ennuyeux. Encore, lorsqu'il s'agit pour l'auteur, — comme dans *Salammbô*, par exemple, — de faire défiler sous nos yeux des tableaux admirables de lumière et de couleur, il importe moins que la fable du roman soit d'un faible intérêt : quoi qu'on puisse penser du genre, l'œuvre conserve toujours une valeur artistique. Mais, ce cas excepté, — et il est fort rare, — le roman archéologique dure ce que dure la mode qui l'a fait naître. Il ne peut plus espérer la longévité du *Voyage du jeune Anacharsis*, dont la fortune a été unique, et qui paraît à la fois vénérable et comique aux jeunes gens à qui on le donne encore en prix dans les collèges. Presque infailliblement, le roman égyptien, romain ou barbare tourne à la rédaction d'histoire, comme le roman scientifique au cours de physique ou de géographie. Cette sorte d'ouvrage peut bien piquer pour un temps la curiosité du lecteur, étonné d'apprendre sans effort, ou amusé par une couleur locale inattendue : mais sa curiosité est capricieuse, et lorsqu'elle s'éloigne vers d'autres objets, rien ne reste de ce qui l'avait captivée un instant. Les romans de « mosaïque archéologique » sont aujourd'hui tout à fait abandonnés, et M. Mielke n'a pas tort de dire que « rarement le roman allemand est tombé aussi bas qu'avec Ebers. »

La critique, en Allemagne, ne se dissimule pas les faiblesses du roman contemporain, et il est facile d'en surprendre chez elle

l'aveu à peine déguisé. Sans doute, elle n'est pas toujours d'une impartialité incorruptible. Il lui arrive comme à d'autres de servir d'instrument à la réclame, et alors les superlatifs ne lui coûtent rien. Mais personne n'en est dupe, et les épithètes les plus « colossales » ne tirent pas à conséquence. En fait, malgré les éloges maladroits dont telle ou telle œuvre est accablée par des amis complaisans, la critique se rend compte, très nettement, que le roman allemand d'aujourd'hui soutient mal la comparaison avec le roman anglais ou français. C'est pourquoi, depuis quelques années, un groupe de jeunes romanciers a rompu bruyamment avec la tradition. Ils veulent, à tout prix, trouver une formule nouvelle. A leurs yeux, ni le roman de la dernière manière de Spielhagen, — ni, à plus forte raison, celui de Freytag ou d'Auerbach, — ni la nouvelle aristocratique et élégante de Paul Heyse, ni même la nouvelle berlinoise et déjà réaliste de Théodore Fontane, ne répondent plus aux exigences artistiques de notre temps. Les maîtres sont ailleurs : ils s'appellent Zola, Ibsen, Tolstoï, Dostoïevsky, Maupassant. On n'entend plus parler que de réalisme, de naturalisme, de *zolaïsme*. C'est une révolution littéraire qui commence, ou, pour être exact, qui voudrait commencer : car il y a jusqu'ici plus d'intention que de fait.

Tantôt donc, le romancier allemand prend les allures et le style d'un reporter. Il se pique de rendre, avec la plus scrupuleuse exactitude, la physionomie de tel quartier de Berlin, et de prendre sur le vif les mœurs de ses habitans. Ce métier, auquel la nature ne l'avait peut-être pas destiné, il s'en acquitte avec une ponctualité tout allemande. Ce n'est pas lui qui écrirait de verve la description minutieuse d'une ruelle qui n'existe pas, ou qui attendrirait ses lecteurs au tableau d'une cité misérable où il n'aurait jamais mis les pieds. Tantôt, avec une égale docilité, il suivra une autre indication de quelques naturalistes français. Il croira pousser d'autant plus loin le réalisme, qu'il s'abandonnera davantage à « l'obsession sexuelle, » et il écrira des romans qui pourraient passer pour licencieux, s'ils n'étaient surtout naïfs. Trois de ces romanciers eurent la bonne fortune, il y a deux ans, d'être poursuivis avec leur éditeur, à Leipzig, pour outrage à la morale publique ; trois tout jeunes gens, dont l'aîné avait à peine trente ans, MM. Wilhelm Walloth, Conrad Alberti, et Hermann Conradi. Ce dernier mourut avant le procès. Devant le tribunal, les deux autres prévenus se sont bornés à protester de la pureté de leurs intentions et à repousser l'accusation de pornographie. Ils ont plaidé la thèse ordinaire du réalisme : l'indépendance absolue de l'art, et le droit pour le romancier de tout dire et de tout dévoiler, pourvu que son œuvre soit vraie et « objective. » Il n'écrit ni pour les

enfans, ni pour les jeunes filles. Il peint la vie comme il la voit; tant pis pour qui se trouble à cette peinture. Naturellement, les accusés rappellent l'exemple célèbre de *Madame Bovary*, poursuivie, elle aussi, pour immoralité. Ils ne manquent pas de relever dans les classiques, et particulièrement dans les classiques allemands, maint passage aussi libre que ceux dont on leur fait un crime. Le seul argument un peu original et bien fait pour toucher une imagination allemande fut donné par un des avocats, qui s'efforça d'élargir le débat. « Il ne faut pas, dit-il, en substance, juger le réalisme sur le plus ou moins de violence et d'audace de tel ou tel ouvrage : il faut le considérer dans son ensemble. Vous verrez alors que le réalisme est un grand mouvement qui se manifeste non-seulement dans la littérature, mais dans la peinture, dans la sculpture, dans la musique ; un courant irrésistible qui entraîne non-seulement l'art, mais la vie entière de notre temps. » D'où cette conclusion qu'il a droit à l'existence, puisqu'il triomphe ; que le condamner, au nom de la morale par exemple, serait faire preuve d'un esprit étroit, incapable de suivre dans son évolution nécessaire la raison immanente des choses ; que l'arrêt, en un mot, serait à la fois vain, et, dans un sens très élevé, injuste. Deux des prévenus furent néanmoins condamnés à l'amende. Mais le bruit fait autour d'eux ne semble pas leur avoir beaucoup profité. Le public allemand ne s'est passionné ni pour la cause ni pour les œuvres.

D'autres romanciers ont essayé de serrer de plus près la manière des réalistes français. M. Karl Bleibtreu, pour ne prendre à Berlin qu'un exemple, a publié en 1888 un ouvrage intitulé : *Folie des grandeurs, roman pathologique*. Les procédés du roman naturaliste y sont imités avec plus de fidélité que de bonheur. Non que l'auteur ne fasse preuve de talent et surtout de virtuosité : mais qu'il faut payer cher quelques passages agréables ! Le roman, qui se traîne pendant trois volumes, pourrait aussi bien s'étendre jusqu'à six, jusqu'à douze. Il n'y a pas de raison pour que les principaux personnages terminent plutôt aujourd'hui que demain leur pèlerinage quotidien par les cafés de nuit et par les brasseries de Berlin. Chaque soir, ils transportent de l'une à l'autre leur amour-propre irritable et leur demi-ivresse méchante. M. Bleibtreu n'a pas à se reprocher d'avoir flatté la bohème littéraire de Berlin. Jalousie ombrageuse, toujours en éveil contre le succès et surtout contre le mérite, vénalité éhontée chez les critiques, mendicité impudente chez presque tous, et, pour comble, une facilité inexcusable à s'éprendre des filles de brasserie qu'ils fréquentent : c'est un monde qui ne nous est pas présenté comme fort attrayant. Pour paraître plus « réaliste, » le roman n'est pas composé. Par là, M. Bleibtreu, — comme en beaucoup d'autres points, — diffère

de son maître M. Zola, qui charpente fortement les siens. L'auteur a découpé arbitrairement des « tranches » de réalité, et les a juxtaposées en s'abstenant de les relier entre elles. Ainsi, avec les scènes de brasseries berlinoises alternent des esquisses, — moins heureuses, semble-t-il, — de la vie aristocratique en Angleterre. Les transitions sont évitées avec autant de soin qu'on en mettait autrefois à les rechercher.

L'unité qui n'est pas dans l'action, vous ne la trouveriez pas davantage dans les caractères. Sont-ce des portraits? L'auteur, en les dessinant, a-t-il eu devant les yeux certaines figures du monde littéraire de Berlin? Rien ne serait plus conforme au procédé des réalistes modernes. Quoi qu'il en soit, les personnages peuvent être « vrais ; » ils n'en ont certainement pas l'air. Ils sont tous atteints, nous dit-on, de la « folie des grandeurs. » Mais ils ne souffrent, en réalité, que d'une vanité exaspérée, d'une véritable « hypertrophie du moi. » Dégoûtés de la vie, impropres à la lutte, les principaux personnages de M. Bleibtreu finissent par le suicide. L'un se tue en Norvège, où il a suivi la servante de brasserie dont il est épris, et qui voyage avec un autre amant. Un autre se jette sous une locomotive, dans un accès de misanthropie orgueilleuse, au moment où, triomphant au théâtre sous le nom d'un ami, il vient de convaincre de mauvaise foi les confrères envieux et les critiques intéressés qui lui ont toujours refusé justice. Reconnaissez là des petits-neveux dégénérés des Lara, des Manfred et autres héros de Byron, qui ont engendré dans le roman allemand une innombrable postérité. En cherchant bien, on retrouverait toute la lignée, depuis les romantiques contemporains de Byron, en passant par le « roman d'émancipation » de la Jeune-Allemagne, et par les *Natures problématiques* de Spielhagen. Le roman réaliste d'aujourd'hui s'y rattache aussi, qu'il le veuille on non. Ce sont toujours les vieux élémens romantiques, mal transformés par les procédés du naturalisme : mixture imparfaite, combinaison étrange du mélodrame de 1830 et du reportage de 1890.

Avec M. Conrad, « l'apôtre le plus enthousiaste de M. Zola sur le sol allemand, » nous passons de Berlin à Munich. Ses deux grands romans : *Ce que murmure l'Isar* et les *Vierges sages*, ont pour théâtre la capitale de la Bavière, et s'adressent surtout à des lecteurs familiers avec les différens quartiers de la ville. Ici encore se retrouvent les caractères du naturalisme allemand actuel : même défaut d'originalité, même imitation minutieuse, et pour ainsi dire myope, des procédés du modèle. Mais autant les scènes décrites par M. Bleibtreu sont maussades en général et pénibles, autant, — malgré le pessimisme non déguisé de M. Conrad, — il y a de bonne humeur naturelle dans quelques parties de ses

romans. La joie de vivre, ou pour mieux dire, la joie de boire, déborde dans ces *Kneipe* où étudians, fonctionnaires, artistes, négocians, entre-choquant leurs chopes, font largement honneur, en bons Bavarois, à l'incomparable produit de la brasserie royale. Le Munich du réalisme n'en reste pas moins la « ville sainte » de la bière.

Comme les peintres impressionnistes qui procèdent par taches, M. Conrad ne cherche l'effet d'ensemble que par des touches successives et par des tableaux sans lien entre eux. L'unité de l'œuvre, s'il est permis de parler d'unité, tient seulement à ce que les mêmes personnages reparaissent à intervalles d'ailleurs irréguliers. De temps en temps, le récit est coupé par des lettres interminables. Parfois, surviennent des scènes horriblement choquantes : l'auteur veut être naturaliste en conscience, et se croit tenu d'insister sur tous les détails. Si l'on en prend son parti, si l'on a le courage d'affronter, après les deux volumes du premier roman, les trois volumes des *Vierges sages* qui leur font suite, on est récompensé de sa peine par quelques morceaux bien venus. Il ne serait pas impossible d'extraire de là un certain nombre de « scènes de la vie munichoise, » qui plairaient par leur précision, par leur vivacité et leur coloris : une promenade nocturne d'étudians par les rues désertes de Munich, — la réunion pantagruélique des amateurs au jeu de quilles, — l'assemblée et la délibération des francs-maçons, — une *Kaffee-Gesellschaft* de dames de Munich : c'est un *five o'clock tea* qui se tient à quatre heures, où l'on prend du café au lait, et où les hommes, n'étant pas admis, fournissent une ample matière à la conversation. Mais ces jolies esquisses, trop clairsemées, ne suffisent pas à faire un bon roman, et dans le reste, l'auteur s'applique si bien à imiter le modèle étranger que toute saveur originale disparaît.

Comme Berlin, comme Munich, Vienne commence à avoir ses romanciers naturalistes. M. Ernest Ziegler, par exemple, qui s'est fait connaître par des traductions de M. Zola, et qui a reçu du maître français des encouragemens flatteurs, a publié récemment des *Histoires de mariage viennoises*. La peinture y est moins poussée au noir que chez MM. Conrad et Bleibtreu : le réalisme moins âpre, le procédé moins inexorable. Mais ce sont encore des histoires « cruelles, » et l'originalité n'y est pas beaucoup plus marquée. N'insistons pas davantage sur ces premiers essais du naturalisme allemand, qui, de son propre aveu, est encore tout d'emprunt. On ne peut que rendre justice à l'ardeur, à la conscience et parfois au talent de ces jeunes réalistes, et leur souhaiter qu'après avoir été de bons élèves, ils deviennent des maîtres à leur tour.

II.

Le roman traverse donc, en Allemagne, une période critique. Là comme ailleurs, il cherche à s'accommoder aux conditions nouvelles que lui ont faites l'accroissement rapide du nombre des lecteurs et la toute-puissance de la presse quotidienne. Tout en gardant de nombreux vestiges du romantisme, et un goût fâcheux pour le pessimisme byronien et théâtral, il se préoccupe des questions du jour, et surtout des problèmes sociaux. Enfin, pour être neuf, il se jette dans le réalisme naturaliste, au risque de ne pas être original. Mais, à vrai dire, l'a-t-il jamais été?

Certes, l'histoire littéraire de l'Allemagne n'est pas vide, tant s'en faut, au chapitre du roman. Goethe y brille au premier rang. La forme du roman a été particulièrement heureuse à ce poète. *Werther, Wilhelm Meister*, les *Affinités électives* comptent parmi ses œuvres les plus assurées de vivre, et les mémoires qu'il a écrits dans sa vieillesse, sous le titre de *Poésie et vérité*, valent peut-être le meilleur de ses romans. Mais Goethe une fois mis hors de pair, trouverons-nous, pour emprunter une expression favorite de la critique allemande, une autre « étoile de première grandeur? » Et sans faire tort aux Wieland, aux Jean-Paul, aux Auerbach, aux Spielhagen, sont-ils de ces génies créateurs qui laissent sur un genre littéraire une empreinte ineffaçable? Peuvent-ils se comparer aux Rousseau, aux Chateaubriand, aux Balzac, ou aux Walter Scott, aux Dickens et aux Thackeray? Leurs admirateurs mêmes ne le soutiendraient pas. C'est que, en général, le roman allemand ne s'est pas développé spontanément. L'impulsion lui est venue de l'étranger, avec les modèles : conditions peu propices à l'originalité.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, il paraissait déjà en Allemagne un assez grand nombre de romans; mais quels romans? Des imitations encore fort maladroites du roman français ou anglais à la mode. Tant que de Foë est en faveur, les *Robinsonades* se multiplient. Après Richardson, ce ne sont qu'histoires bourgeoises et sentimentales, interminables romans par lettres sur le plan de *Paméla* et de *Clarisse Harlowe*. Mais Richardson est détrôné par Rousseau : aussitôt paraissent en Allemagne nombre de romans où la corruption civilisée est humiliée devant l'homme de la nature, où les droits de la passion sont fièrement opposés aux conventions de la société. Même docilité d'imitation dans notre siècle, non moins nettement marquée par instans, quoique combattue par un effort intermittent vers l'originalité. Dans l'intervalle, en effet, l'Allemagne littéraire a traversé sa période héroïque et classique. Ses grands écrivains lui ont donné la conscience et l'orgueil d'elle-

même : ils ont essayé, par leur exemple, de soustraire le génie national à l'influence séculaire de ses voisins. Mais c'est peut-être pour le roman (et pour le théâtre) qu'ils y ont le moins réussi. Tour à tour Walter Scott, Eugène Süe, Alexandre Dumas, Dickens, George Sand, — Balzac beaucoup moins, — ont donné le ton au roman allemand. On a vu tout à l'heure à quel point il subit, aujourd'hui même, l'ascendant du réalisme étranger.

L'influence la plus durable revient peut-être aux romans de Walter Scott. Il n'est pas jusqu'à leurs défauts, la longueur interminable des conversations, la surabondance du détail pittoresque, le développement lent et majestueux des caractères, qui n'aient dû trouver grâce aux yeux du lecteur allemand. Les longs ouvrages ne lui font pas peur, pourvu que son imagination y trouve une matière où se prendre. Aussi le roman issu de Walter Scott, tout en traversant des périodes alternantes de vogue et de défaveur, ne risque-t-il jamais d'être tout à fait délaissé : témoin le succès encore durable d'*Ekkehard* (1855). Il profite ainsi de sa parenté avec l'histoire, pour laquelle l'Allemagne de notre siècle a montré un goût si vif et si constant. L'histoire, en effet, telle que l'ont comprise les maîtres de l'école allemande contemporaine, les Niebuhr et les Ranke, exige le concours de deux facultés en apparence ennemies : la patience infatigable de l'érudit qui rassemble et critique les documens, — et l'imagination qui, avec ces documens, reconstruit et fait revivre le passé. Il n'est pas rare de rencontrer ces qualités unies dans l'esprit allemand, qui sait user de sa liberté tout en s'astreignant à une méthode. Mais il n'en va pas tout à fait du roman comme de l'histoire, où l'imagination est soutenue par la matière des faits et contenue par la méthode scientifique. Dans le roman, il lui faut créer son cadre et presque son objet. Des qualités toutes nouvelles d'invention et d'adresse deviennent alors nécessaires. Si tant d'imaginations allemandes ont choisi l'érudition et la philologie pour s'y donner carrière, c'est peut-être qu'elles y trouvaient à la fois la discipline et la mesure de liberté dont elles avaient besoin. Une édition critique de Virgile, une hypothèse sur l'auteur de l'*Iliade* a été leur roman.

M. Mielke avoue de bonne grâce que le roman, en Allemagne, a fort souvent cherché ses modèles en France ou en Angleterre : mais il n'en est pas de même, dit-il, de la « nouvelle. » Car la nouvelle serait, selon lui, un genre nettement distinct du roman, ayant sa forme et ses lois propres, et qui aurait évolué séparément. C'est une théorie qui a cours dans la critique allemande. Nous ne voulons pas entrer ici dans une discussion abstraite sur l'essence du roman et de la nouvelle : aussi bien n'est-ce pas nécessaire. Un coup d'œil jeté sur l'histoire littéraire nous aidera peut-être mieux à com-

prendre pourquoi les écrivains allemands se sont montrés, en général, plus originaux et plus heureux dans la nouvelle que dans le roman. D'abord le travail de la composition leur a toujours coûté, et beaucoup. Ils s'en dispensent le plus qu'ils peuvent, non par négligence, mais faute d'en sentir la nécessité. Aussi les œuvres restées à l'état fragmentaire ne se comptent-elles plus dans la littérature allemande. Le « fragment » y est vraiment un genre, et l'on sait que Frédéric Schlegel en a donné la théorie, subtile et paradoxale. Or, sans être un fragment, la nouvelle n'exige pas le même effort de composition que le roman. L'art peut y être aussi parfait; mais, la matière étant plus simple, il y faut moins de travail pour disposer et agencer les différentes parties en les subordonnant à l'unité du tout. Le talent de conter peut suffire, à la rigueur, sans l'art de construire.

D'autre part, le morcellement politique, qui est demeuré la caractéristique de l'Allemagne durant plusieurs siècles, favorisait l'apparition et le développement de la nouvelle. Le roman peut aussi, sans aucun doute, servir à la peinture minutieuse des mœurs et de l'esprit d'un coin de pays; mais la nouvelle est plus naturellement provinciale ou locale. C'est une sorte d'aquarelle, de prétentions plus modestes et de caractère plus intime. Chaque région distincte de l'Allemagne, attachée à ses traditions, à ses usages, à son dialecte, à ses préjugés même contre ses voisins, devait avoir non-seulement ses poètes, mais ses « novellistes; » la Forêt-Noire avec Auerbach, la Thuringe avec Otto Ludwig, le Mecklembourg avec Fritz Reuter, la Suisse allemande avec Gottfried Keller. Plusieurs ont excellé à rendre la physionomie de leur contrée et l'harmonie indéfinissable qui s'établit à la longue entre l'aspect du sol et l'âme de ses habitans.

Les nouvelles de ce genre ne nous manquent pas non plus en France. Nous en avons à foison, de normandes et de languedociennes, d'alsaciennes et de berrichonnes, de franc-comtoises et de savoyardes : il n'est plus un coin de France qui n'ait son romancier attitré. Mais chez nous le goût du détail précis et intime, du paysage vu et pour ainsi dire vécu, de la saveur provinciale dans le dialogue, ne date pas de bien loin. Il est lié au réveil du sentiment de la nature et du sens historique qui se fit sentir, voilà maintenant un siècle, sous l'influence de Rousseau. On aperçoit là une des avenues qui, à travers le romantisme, ont conduit le roman français au réalisme. En Allemagne, les choses se sont passées tout autrement. La nouvelle provinciale n'est pas née d'une sorte de décentralisation du roman. Elle y existait, au contraire, avant lui, et tandis que le roman devait demander presque périodiquement de nouveaux modèles à l'étranger, avouant ainsi son caractère arti-

ficiel, la nouvelle provinciale se produisait spontanément et poussait dans le sol des différentes régions de l'Allemagne de vigoureuses racines. De même qu'en France l'apparition et l'évolution du roman sont liées à l'unité nationale dès longtemps accomplie, et à la centralisation de l'ancien régime, de même, en Allemagne, la prédominance de la nouvelle provinciale se rattache à l'état divisé du pays ; elle en exprime à sa façon le particularisme vivace, elle s'explique enfin par l'absence d'une capitale où se concentrât la vie de la nation.

Tout cela, il est vrai, est bien changé depuis 1870. L'Allemagne, une désormais, a une capitale dont elle est fière, qui grandit à vue d'œil et qui agit sur le reste du pays comme un centre énergique d'attraction. Naturellement, beaucoup d'écrivains l'ont choisie pour théâtre de leurs récits : la capitale de fraîche date est étudiée et décrite dans sa structure, dans ses bas-fonds, dans son grand monde et dans sa bourgeoisie par une foule d'observateurs patiens et attentifs. La nouvelle berlinoise constitue une variété spéciale, déjà fort nombreuse. Mais Berlin n'est pourtant pas pour l'écrivain allemand l'équivalent de Paris ou de Londres. On sent à son langage que l'acquisition est récente, que cette *Weltstadt* poussée en vingt ans lui inspire à la fois de l'orgueil et un respect admiratif. Il y manque cette familiarité naturelle, ces liens subtils et innombrables avec le passé qui font qu'un Français, quel qu'il soit, se sent si vite à l'aise sur le pavé de Paris. Depuis des siècles, Paris est l'organe central d'où partent et où aboutissent les fibres les plus sensibles de la nation. Pour que Berlin devienne ainsi la capitale dans le sens plein du mot, il ne suffit pas que l'Allemagne se soit politiquement unifiée au lendemain d'une grande guerre. Il faut encore, — et cela demande plus de temps, — une transformation progressive du tempérament national. Beaucoup d'Allemands avaient l'habitude séculaire de ne point regarder au-delà des limites de leur petite patrie, si ce n'est, comme disait Mme de Staël, pour s'occuper de l'univers. L'imagination aidant, la « résidence » de leur prince, petite ville ou gros village, leur tenait lieu, très sérieusement, de capitale : — « Quand un Allemand, écrit Stendhal, voit son maître héréditaire revenir de la chasse avec ses trois piqueurs en livrée, il lui semble voir Arminius revenant d'écraser les légions romaines. » — A la fin du siècle dernier, les gens de lettres étaient à peu près unanimes à trouver bon que l'Allemagne n'eût point de capitale. Ils s'en félicitaient surtout dans l'intérêt de la littérature. Mieux valait, selon eux, une multiplicité de centres de différente grandeur, indépendans les uns des autres, qu'une ville unique, énorme, qui aspire toutes les forces vives de la nation. Beaucoup iraient s'y perdre, qui, dans un air plus calme, hors de la concur-

rence acharnée, peuvent librement déployer leur originalité discrète et timide. Lessing, Goethe, Schiller, étaient de cet avis, et plus d'un, il y a trente ans, pensait encore comme eux. Peu de gens, il est vrai, professeraient aujourd'hui cette opinion. Mais les mœurs et les habitudes d'esprit, tout en se transformant aussi, évoluent néanmoins plus lentement que les institutions. Aujourd'hui encore, si vous cherchez une œuvre allemande originale d'inspiration et d'accent, ne la demandez pas au roman berlinois, imité de M. Zola ou de M. de Maupassant. C'est dans la nouvelle provinciale, plus modeste, mais plus sincère, que vous aurez chance de la rencontrer.

III.

L'histoire littéraire se trouve ainsi amenée à poser un problème qu'elle ne peut résoudre seule : pourquoi, sauf exception, les romanciers allemands ont-ils cherché leurs modèles au dehors? Pourquoi l'Allemagne n'a-t-elle pas eu, comme l'Espagne, comme la France, comme l'Angleterre, son roman original? — Précisément, pourrait-on répondre, pour les raisons qui ont favorisé plutôt l'apparition de la nouvelle provinciale. Pendant de longs siècles, faute d'une grande capitale, faute d'une cour brillante, faute d'une société élégante et polie, il n'y eut en Allemagne ni public pour lire des romans ni auteurs pour en écrire. Mais cette explication est elle-même provisoire. Car à leur tour les grands traits de la vie d'un peuple ont leur raison d'être dans son génie même qui seul rend compte à la fois de son histoire et de sa littérature. En sorte que le problème serait plutôt philosophique qu'historique : il s'agirait surtout de dégager les qualités foncières, les tendances les plus intimes et les plus constantes du génie allemand, et de voir si le roman était une forme littéraire par laquelle elles dussent naturellement s'exprimer.

Or il faut sans doute beaucoup de qualités réunies pour faire un bon romancier, mais il est indispensable, avant tout, que l'écrivain soit psychologue. Je n'entends pas par là qu'il doive connaître par le menu l'analyse des opérations de l'esprit, le mécanisme de l'association des idées, de l'imagination, de la mémoire et du jugement. Cette connaissance, sous sa forme scientifique, nous commençons à peine à l'entrevoir aujourd'hui. Les plus grands romanciers n'en ont point senti le manque, et elle n'a pas pour eux, à beaucoup près, l'importance de l'anatomie pour les peintres et les sculpteurs. Nous demandons au roman, comme au drame, des personnages qui vivent ou qui donnent du moins l'illusion de la vie; nous n'avons que faire de mannequins ou d'auto-

mates dont les ressorts visibles sont mus par l'auteur lui-même, qui nous en explique l'ingénieux arrangement. Mais le romancier a toujours dû avoir le goût des choses de l'âme, le discernement de la vie intérieure, l'habitude d'observer les motifs cachés des actions humaines, et surtout une aptitude spéciale de l'imagination à se représenter ces motifs et à en saisir l'enchaînement. En ce sens nous dirons, par exemple, que Shakespeare et Racine, que Benjamin Constant et Thackeray sont psychologues, mais que Byron et Théophile Gautier ne le sont pas.

Comparez, sur ce point, la littérature allemande à la française et à l'anglaise : le contraste est des plus frappans. En France, les moralistes et les psychologues abondent. Ils sont une des gloires les plus solides de sa littérature, et des plus anciennes. C'est un genre qui ne chôme jamais, et qui s'adapte avec une aisance parfaite au génie de la nation. Il s'accommode de tous les tons; il sera, selon le cas, ironique, sérieux, pessimiste, gouailleur, attendri. Le théâtre français vaut souvent plus par la vérité et par la finesse de l'observation psychologique que par l'invention dramatique. Cela est vrai de nos tragiques comme de nos comiques. Cela était vrai hier de Marivaux, et ce l'est aujourd'hui de MM. Meilhac et Halévy. Il n'est pas jusqu'au théâtre de Victor Hugo qui ne témoigne indirectement en ce sens; car si ses meilleurs drames, en dépit de leur splendeur lyrique, ne nous satisfont jamais tout à fait, n'est-ce pas que la psychologie de ses héros est un peu bien rudimentaire? Même goût, même observation abondante et précise des choses de l'âme chez les écrivains et chez les orateurs sacrés qui tiennent une si grande place dans notre littérature classique, et qu'on lisait tant jadis. Vous retrouverez ce trait jusque chez les philosophes de profession : chez Malebranche, qui excelle à analyser les inclinations et les passions, chez Maine de Biran, dont le *Journal intime* survivra peut-être au reste de son œuvre; chez Cousin enfin, dont on connaît le faible pour la critique littéraire et biographique. Partout se révèle le goût naturel de la nation pour l'observation psychologique. Il reparaît jusque dans ses méthodes d'instruction, qui poursuivent, peut-être avec excès, l'art délicat, l'art tout psychologique de composer et de persuader, je veux dire le style.

Telle littérature, telle langue. A force d'être maniée et façonnée par des générations d'artistes, dont plusieurs ont été d'admirables observateurs du cœur humain, la langue française est devenue, pour ainsi dire, la langue la plus psychologique qui soit. Elle peut, sans se faire violence, rendre les nuances de ce genre les plus légères : un tour de phrase suffit. Peu de métaphores, une grande discrétion d'images. La langue n'a pas besoin d'emprunter aux

sensations pour noter les états d'âme : elle ferait plutôt le contraire et traduirait volontiers la nature extérieure en symboles psychologiques. Il n'y a pas d'année où il ne paraisse en France plusieurs recueils de *Maximes*, de *Réflexions* ou de *Pensées*, tellement il semble facile de rivaliser avec La Rochefoucauld ou avec La Bruyère. Et souvent ces *Pensées* ne sont pas sans valeur. Mais le mérite en revient moins à l'écrivain qu'à la langue elle-même. Saturée de psychologie, elle les contenait pour ainsi dire en puissance, et il n'était pas besoin d'une grande originalité pour les en extraire. Quel admirable instrument une telle langue n'offrait-elle pas aux romanciers français, et en effet quel merveilleux parti n'en ont-ils pas tiré?

La littérature anglaise, qui a eu son évolution originale, suggérerait des réflexions analogues. Elle est moins orientée vers le théâtre que la française; mais là aussi les orateurs sacrés et les moralistes, ces maîtres de l'observation psychologique, ont longtemps été les favoris du public. Là aussi ils ont laissé leur empreinte sur la langue, et le roman anglais en a largement profité.

En Allemagne, rien de semblable. L'Allemagne est sans doute la terre classique de la philosophie. Aucune nation, depuis la Grèce antique, n'a produit plus de métaphysiciens, ni de plus grands. Mais parmi ces philosophes, les psychologues sont peu nombreux. Et, en guise de moralistes, on ne trouve guère que des pédagogues. Encore se sont-ils longtemps tenus à l'écart, n'écrivant que pour leurs collègues, et n'exerçant point d'action sur la littérature générale. Wolff est le premier qui ait enseigné et écrit en allemand, au XVIIIe siècle : les professeurs et les savans usaient ordinairement du latin. La noblesse et l'entourage des princes se faisaient gloire de ne pas parler allemand. Il fallut de longs efforts pour que les gens de qualité consentissent à lire des vers ou des romans qui ne fussent pas anglais ou français. Quant au théâtre moderne allemand, il date de Lessing, et malgré Goethe et Schiller, il n'a pas été bien fertile en chefs-d'œuvre.

La langue n'a donc pu subir en Allemagne la même élaboration séculaire qu'en Angleterre et en France. Il faut toujours excepter Goethe, qui n'a peut-être jamais mieux écrit que dans certaines parties de *Wilhelm Meister* et des *Affinités électives;* mais, en général, le romancier allemand a dû lutter contre l'extrême plasticité, et je dirais presque contre l'indifférence de la langue. Les termes abstraits ont été maniés, non pas par des moralistes, mais surtout par des métaphysiciens. De là des associations spéciales qui se sont formées autour de ces mots, et qui font que la philosophie a l'air d'être mêlée à tout en Allemagne. Pour avoir de cette particularité une impression très nette, il suffit, par exemple,

de lire en allemand un article ordinaire de critique. L'auteur y parle la langue courante et veut être compris de tout le monde : involontairement, par une phrase, par un mot, il évoquera une certaine théorie de l'univers (*Weltanschauung*), ou il rappellera une conception de Kant ou de Hegel. L'allusion est plus ou moins bien saisie par le lecteur allemand, accoutumé à ce langage : pour tout autre il y faudrait un commentaire. En un mot, une prose proprement littéraire, une prose homogène fait défaut. Un grand romancier allemand devrait, comme Goethe, créer non-seulement son style, mais presque sa langue.

D'autre part, on s'accorde à reconnaître dans la poésie lyrique et dans la métaphysique les plus purs produits du génie allemand. C'est là qu'il a été le plus lui-même, le plus indépendant de toute influence étrangère. Or, la poésie lyrique allemande trahit une disposition constante à éviter le dessin net et précis qui fixe soit un état d'âme, soit un paysage. Elle recherche plutôt un effet d'ensemble : son grand attrait est l'émotion qui ne s'analyse point. Un lecteur étranger serait tenté parfois d'y regretter le manque de contours arrêtés. Mais pour l'imagination allemande, bercée par la musique du vers, ce vague est plein de sensations et d'idées à l'état naissant. C'est le murmure confus et inexprimable de l'infini. En un mot, cette poésie, loin de peupler la nature de forces semblables à l'âme humaine, tend au contraire à fondre insensiblement cette âme parmi les forces naturelles. De même, rien ne répugne autant à la philosophie allemande que de se représenter Dieu ou la nature à l'image de l'homme. Cette explication lui paraît une hypothèse enfantine, une solution trop naïvement simple, qui serait la négation même de la philosophie. Comme d'autres ont la superstition de la clarté, la pensée allemande a le respect de l'obscur, du mystérieux, de la profondeur insondable du réel. « Il faut comprendre l'inintelligible comme tel, » a dit sérieusement Hegel. C'est peut-être dénaturer les choses que de vouloir les rendre pleinement intelligibles, et les forcer à entrer dans les cadres rigides de notre entendement.

Si telle est bien sa pente naturelle, l'esprit allemand n'allait pas de lui-même à la psychologie ni surtout à l'observation morale. Celle-ci procède en effet d'une autre sorte de réflexion, qui se plaît à remarquer les variations presque imperceptibles des états d'âme, à noter les nuances des sentimens, à suivre la marche et les crises des passions, et qui sait, au besoin, tirer de là des préceptes de sagesse pratique : tel le joli traité de Nicole sur les *Moyens de conserver la paix avec les hommes*. Mais une pensée

qui s'élève spontanément à l'absolu et à l'universel ne s'arrête guère à l'individu. Celui-ci n'a évidemment pour elle qu'un intérêt provisoire. Au moins n'en fera-t-elle pas l'objet ordinaire de sa réflexion. Elle ne le séparera pas du tout dont il dépend et d'où il tient son être. Plutôt que d'analyser les ressorts des passions ou de poursuivre les ruses infinies de l'amour-propre, elle ira droit aux rapports de la raison et de la volonté humaines avec le principe premier de l'univers. En ce sens, l'inaptitude du génie allemand au drame et au roman serait comme la rançon de ses facultés métaphysiques. S'il n'a ni Shakespeare, ni Molière, ni Rousseau, c'est qu'il a Leibniz, Kant et Hegel.

On a donc le droit de supposer, chez les nations comme chez les individus, des dispositions naturelles qui les inclinent secrètement vers une forme d'art déterminée. Celui-là a l'étoffe d'un dessinateur et peut-être d'un peintre, dont l'œil s'arrête avec complaisance sur les formes et sur les contours des objets, les étudie, les compare, les retient et les esquisse déjà dans sa pensée. Mais celui dont l'imagination, en présence des mêmes objets, part en rêve et suit le courant de ses propres suggestions, sera malhabile à reproduire une réalité où son attention ne s'est pas fixée. Or il faut, pour le roman, la vision nette des individus et le talent de les rendre comme on les voit : ce que j'appellerais le *dessin* psychologique, ce qui met le roman (comme le théâtre) au nombre des arts plastiques. Ce genre, évidemment, n'attirera pas d'abord des esprits moins attentifs aux particularités des êtres qu'intéressés par le mystère des choses, et que le spectacle même de la vie entraîne à la méditation de l'absolu. C'est pourquoi le roman a bien pu s'acclimater en Allemagne, y être cultivé par des écrivains de grand mérite, y produire même des œuvres de haute valeur; mais il n'y est pas indigène et il n'y a pas donné ses meilleurs fruits. Les romantiques du commencement de ce siècle, en Allemagne, ont fort bien parlé du roman; ils lui ont emprunté leur nom, ils en ont prédit l'expansion, l'importance sociale et l'empire littéraire. Il ne leur a manqué que d'écrire un bon roman.

Ce roman, c'est en Angleterre que nous le trouverions, chez George Eliot. Par un privilège peut-être unique, elle a uni à l'ampleur de la pensée philosophique des Allemands le talent plastique qui leur fait trop souvent défaut. Elle possède, en effet, les qualités les plus précieuses du romancier : la faculté de créer des personnages vivans que le lecteur voit de ses yeux et qu'il ne peut plus oublier quand il les a vus, le don du dialogue, abondant, naturel, plein d'humour, et surtout l'observation psychologique la plus fine et la plus pénétrante : qu'on se rappelle seulement, parmi tant d'autres, les caractères de Dinah, de Gwendolen, de Dorothée, de

Rosemonde, et cet admirable début du *Moulin sur la Floss,* qui est bien ce que nous connaissons de plus vrai sur « l'âme de l'enfant. » Mais en même temps George Eliot a le sentiment toujours présent du jeu infiniment complexe des effets et des causes dans l'univers. Elle voit les individus dans leur rapport à l'ensemble des choses qui les entourent, qui les expliquent et qui les ont produits. De là l'impression de gravité, de majesté presque, qui sort de ces romans : ils participent à la profondeur de la nature. Les personnages y sont, pour la plupart, des gens comme tout le monde, les premiers venus, d'esprit ordinaire, ni très bons ni très méchans ; et néanmoins George Eliot nous découvre, dans ces consciences à demi obscures, l'humanité même avec le pénible progrès de ses idées morales et les lentes conquêtes de l'hérédité. Ce sont les romans d'un esprit familier avec Spinosa, qui peut voir les êtres « du point de vue de l'éternité ; » d'un esprit qui a étudié, avec Feuerbach et D. Strauss, comment les religions naissent et meurent, et qui a approfondi, avec Goethe et M. Spencer, la théorie de l'universelle évolution. Aussi bien, ces romans de George Eliot ne sont-ils pas toujours irréprochables comme œuvres d'art. Parfois la dualité du penseur et de l'artiste s'y trahit, et l'on dirait que la fusion demeure incomplète entre les élémens d'origine diverse dont s'est formé son génie.

L'Allemagne même n'a pas fait un pareil effort dans le roman. Sans doute un art différent l'attirait davantage ; elle trouvait dans la musique la forme esthétique qui convenait le mieux à ses dispositions naturelles. Et en effet, de même que le roman et le drame sont de la psychologie en action, Schopenhauer définissait la musique : une métaphysique devenue sensible. Ce n'est pas une boutade jetée en passant : Schopenhauer prétend démontrer que les combinaisons des sons représentent symboliquement, mais avec exactitude, les combinaisons des idées éternelles ; que la musique nous élève ainsi, loin du monde des apparences et de la douleur, à une réalité supérieure et harmonieuse, et qu'elle est enfin excellemment ce que tout art est par essence : un affranchissement de l'être qui, ravi dans la contemplation de l'objet, cesse un moment de vouloir vivre, de souffrir et de faire souffrir. De fait, la musique n'a pas pour fonction de fixer le réel, ni de reproduire l'image des êtres et des objets individuels. Elle suggère à l'imagination, ou plutôt elle dispose l'imagination à se suggérer à elle-même des sentimens et des visions. Son premier effet peut se comparer à celui de l'hypnotisme : c'est une sorte d'accommodation simultanée du corps et de l'âme, qui deviennent tout à coup dociles à ce que le rythme, l'harmonie et la tonalité des sons font naître en eux. Et les états d'âme ainsi évoqués ne sont pas nécessairement semblables chez tous les

auditeurs. Justement parce qu'elle est hors de l'espace et presque immatérielle, parce qu'elle est indépendante du langage, ce lien social par excellence, la musique (j'entends la musique des maîtres) a quelque chose d'incommunicable qui ne s'étend pas de conscience à conscience. Observez des amateurs écoutant, par exemple, un quatuor de Beethoven : les uns s'isolent en se couvrant le visage de leurs mains, d'autres fixent sur les artistes des yeux grands ouverts qui regardent en dedans. La musique est du domaine intérieur du moi, dont les fonctions les plus intimes, les plus obscures aussi, s'éveillent à son appel. Cette absence de formes rigides, de symboles extérieurs à signification établie d'avance, convenait admirablement au génie germanique. Là son imagination, délivrée des obstacles que lui opposaient les arts plastiques, se meut sans effort, et, tour à tour grave, spirituelle, légère, touchante ou sublime, elle n'est jamais lasse d'inventer et de créer.

Ainsi se trouveraient ramenées à une origine commune l'admirable fécondité musicale du génie allemand et sa pauvreté relative dans le roman. Mais peut-être, en ce moment même, un grand romancier est-il né à l'Allemagne, qui viendra démentir cette analyse? Il se peut en effet, et l'on risquerait encore trop en affirmant que, si la chose est possible, elle n'est guère probable. Dans une nation de quarante-neuf millions d'hommes, les génies les plus divers ont chance de se produire, et, si l'on croit à la vertu de la race, il y a assez de sang latin et slave mêlé au sang germain pour expliquer la soudaine apparition d'un Balzac ou d'un Tourguénef allemand. En outre, de même que le tempérament d'une personne se modifie peu à peu avec l'âge, ou parfois se transforme brusquement dans une crise, de même le caractère et les tendances générales d'un peuple évoluent sous l'action de mille causes extérieures et intérieures. Rien n'est moins conforme à la réalité positive et historique que de prétendre fixer un type unique et immuable du Français ou de l'Allemand. On peut seulement, de la permanence de certains traits caractéristiques dans le passé, conclure à leur persistance probable pour l'avenir. Mais la vraisemblance est peu de chose en pareil cas, et que de démentis les faits ne lui ont-ils pas infligés!

Certes, l'Allemagne d'aujourd'hui pourrait offrir à un grand romancier une admirable matière. Longtemps demeurée en arrière, alors que les nations occidentales étaient en plein développement, l'Allemagne a repris conscience d'elle-même au XVIIIe siècle, et s'est tout à fait ressaisie après la grande secousse de la Révolution. Depuis lors, comme pour rattraper le temps perdu, elle a vécu très vite, et le mouvement qui l'emporte semble s'accélérer

toujours! Comparez l'Allemagne de 1891 à celle de 1791 : la différence est prodigieuse, bien plus profonde que celle qui sépare la France actuelle de l'ancien régime. Comparez même l'Allemagne de 1891 à celle de 1861 : la distance parcourue en l'espace d'une génération est encore immense. Que de familles, dans l'Allemagne du Sud, par exemple, où les grands parens ont encore le souvenir de l'Allemagne d'autrefois, de l'Allemagne d'avant 1848, des espérances et de l'enthousiasme de cette année unique, et, tout en jouissant de l'œuvre accomplie, gardent au fond du cœur une prédilection secrète pour l'Allemagne qu'ils avaient rêvée ; — où leur fils, qui s'est battu en 1866 contre les Prussiens, et en 1870 avec eux contre la France, est d'autant plus attaché à l'unité allemande qu'il sait ce qu'elle a coûté à établir; — où la jeunesse, enfin, qui n'a pas eu l'expérience de ces crises, tend confusément à un idéal nouveau, et inquiète parfois ses anciens comme une énigme déconcertante !

Mais la rapidité même de ces transformations donne à penser que l'époque est passée où l'Allemagne aurait pu, elle aussi, avoir un roman national. Nous ne dirons pas, avec un de ses historiens, que sa littérature fleurit tous les six cents ans, et qu'ainsi, après les XIIe et XVIIIe siècles, elle devra attendre le XXIVe pour porter de nouveaux fruits. Seulement, la pénétration mutuelle des peuples civilisés les uns par les autres, qui est un des caractères les plus évidens de notre temps, ne saurait être une condition favorable à leur originalité littéraire. Une littérature proprement nationale ne pourrait se produire aujourd'hui que dans un pays où le télégraphe et les chemins de fer n'auraient pas pénétré, où la presse n'existerait pas. Comme la science, comme la philosophie, comme les problèmes sociaux, la littérature tend de plus en plus à devenir internationale. Le théâtre l'est déjà, le roman, tout près de l'être. Le public allemand a donc grandement raison de s'approprier les romans anglais, français, norvégiens, qui le touchent : c'est aussi pour lui que leurs auteurs les ont écrits. « Il n'y a plus de nations, disait Heine, il n'y a plus que des partis. » Il se trompait, ou du moins son espérance impatiente devançait l'histoire; mais qui sait si l'erreur d'aujourd'hui ne deviendra pas demain une vérité ? Peut-être alors faudra-t-il aussi dire : « Il n'y a plus de nationalités littéraires, il n'y a désormais, d'un hémisphère à l'autre, qu'un même public, qui, malgré les différences de race et de langue, se tourne tout entier vers ceux dont la parole sait l'attirer et le retenir. »

LÉVY-BRUHL.

LA

LITTÉRATURE BYZANTINE

I.

Depuis une vingtaine d'années il se fait, peu à peu, un travail de réhabilitation en tout ce qui concerne l'empire chrétien d'Orient. Les expressions de *byzantinisme*, de *bas-empire* n'ont, il est vrai, rien perdu de leur signification méprisante. Toutefois, on commence à mieux apprécier ce qu'a été le monde byzantin, à étudier d'une manière plus approfondie l'histoire de l'empire grec. Les préjugés, à travers lesquels on l'a pendant si longtemps vu, se dissipent graduellement. En France, aussi bien qu'ailleurs, des travaux importans ont été consacrés à diverses phases de ce passé jusqu'ici si méconnu. Le succès de quelques-uns de ces écrits a trouvé un écho au-delà même du public limité auquel ils s'adressaient. Non pas que les choses byzantines soient encore à la mode; mais il semble qu'il ne s'en faut pas de beaucoup.

L'étude de cette période historique nous réserve bien des surprises. Le champ est si vaste, il en reste tant de parties à explorer, que les recherches du savant ou de l'historien auront longtemps l'attrait de l'inconnu. Ainsi, la littérature byzantine était fort difficile à étudier jusqu'à ce jour. Nous ne possédions sur ce sujet, dans aucune langue de l'Europe, un ouvrage sérieux et complet. Cette lacune vient d'être comblée par M. Krumbacher (1).

(1) *Geschichte der Byzantinischen Litteratur, von Justinian bis zum Ende des*

En attendant que son livre soit traduit en français, ceux qui peuvent lire l'allemand n'auront plus d'excuse s'ils dénigrent cette littérature tout entière, sans en rien savoir. Cette étude n'offrît-elle pas d'autre intérêt, on pourrait toujours invoquer en sa faveur ce fait, que les écrivains grecs de ces longs siècles constituent le véritable trait d'union, — ou, si l'on veut la transition, — entre la civilisation antique et la renaissance moderne.

Mais ce n'est pas seulement comme faisant suite au passé que cette époque peut nous intéresser. L'empire grec a été, pendant la plus grande partie de son existence, l'état le plus important du monde civilisé d'alors; au dedans, l'hellénisme, transformé par la religion chrétienne et par l'adoption des traditions romaines, y apparaît sous une face nouvelle; — au dehors, cet empire exerce autour de lui, dans toutes les directions, mais surtout parmi les peuples slaves, une influence dont les résultats sont encore visibles de nos jours. Son histoire se rattache ainsi aux origines de l'Europe contemporaine. Si nous y voyons la fin de l'antiquité, nous y trouvons aussi les commencemens de l'ère moderne. C'est à ce double point de vue que l'on s'est enfin placé pour comprendre et traiter cette histoire, et c'est là, peut-être, la meilleure explication de l'intérêt croissant dont les études byzantines, depuis quelques années, sont l'objet.

Une question se pose ici tout d'abord: où commence la période byzantine? — Parmi ceux qui ont traité l'histoire de l'empire d'Orient, plusieurs ont pris comme point de départ la division de l'État sous les fils de Théodose; d'autres ont préféré le règne de Justinien, ou celui d'Héraclius, ou même celui de Léon l'Isaurien. S'il est malaisé de préciser les commencemens de l'histoire politique, les difficultés deviennent encore plus grandes lorsqu'il s'agit du mouvement littéraire de cette longue période. M. Krumbacher remonte jusqu'à Justinien, pour la simple raison que son travail, faisant partie de la même série que le livre bien connu de M. W. Christ, devait en être la suite. Dans le fait, il considère le milieu du VIIe siècle comme l'époque où finit l'antiquité et où une nouvelle période commence. Dans son introduction, il défend cette thèse par des argumens dont il serait difficile de contester la valeur. Cependant, n'y aurait-il pas quelque chose de trop arbitraire dans ces démarcations?

A première vue, elles paraissent comme justifiées par le nom

Oströmischen Reiches (527-1453), von Karl Krumbacher, privatdocent an der Universität München. (9e volume du *Handbuch der Klassischen Alterthumwissenschaft*, publié par le docteur Iwan von Müller; München, 1891.)

même de littérature *byzantine*. Mais il ne faut pas oublier que le terme *byzantin*, tout commode qu'il soit, est de fabrication moderne. Le monde auquel on l'applique n'en aurait point compris la portée. Il est bon aussi, croyons-nous, de tenir compte d'un autre fait : c'est que les désignations historiques, qui ont leur raison d'être lorsqu'il s'agit de l'Occident, perdent souvent leur signification dès qu'on passe en Orient. Ainsi, on ne pourrait pas y adapter le terme de *moyen âge* avec tout ce que ce nom implique. A proprement parler, il n'y a pas eu de moyen âge grec. Le flot des invasions barbares a contourné l'empire grec, sans l'entamer, pendant qu'il bouleversait l'Occident. En Orient, il y a eu déchéance artistique et littéraire, il y a eu affaiblissement dans la puissance créatrice. Mais il n'y a pas eu interruption radicale dans la marche de la civilisation. Les traditions antiques n'y ont jamais été entièrement oubliées. La perte de l'indépendance nationale, l'absorption dans le monde romain, l'adoption d'une religion nouvelle, ont, sans doute, opéré un changement immense dans les conditions et dans les tendances de l'hellénisme; sous l'influence du contact avec des élémens étrangers ou nouveaux, celui-ci perdit sa première originalité, il ne retrouva plus son ancien essor; mais il n'en conserva pas moins son caractère et son individualité. Ces nouveaux Romains de l'Orient furent et restèrent toujours Grecs.

Mais, avant tout, ils furent chrétiens. L'influence de la religion nouvelle prédomine et se manifeste dans toutes les phases de leur histoire, et non moins qu'ailleurs dans leur histoire littéraire. L'établissement du christianisme marque le commencement de cette troisième période de la littérature grecque, qui succède aux périodes classique et alexandrine. Au lieu de donner à cette troisième période le nom de byzantine, ne pourrait-on pas, tout simplement, la qualifier de chrétienne?

Là, encore, il y aurait une date à fixer. Faudrait-il remonter jusqu'aux premiers temps de la prédication? On ne saurait contester l'influence exercée par les livres sacrés, mais avant qu'elle s'établît, il s'est passé quelques siècles. Les Grecs placent au IVe siècle le commencement de cette ère nouvelle de leur littérature. De même que Constantin le Grand est, pour eux, le premier de leurs empereurs, de même les pères de l'église sont les initiateurs d'une nouvelle période littéraire. Saint Jean Chrysostome, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze ont, de tout temps, été considérés comme les premiers parmi les écrivains de la Grèce chrétienne. Dans tous les pays grecs, ils sont devenus comme les patrons des lettres. Aujourd'hui encore, le 30 janvier de chaque année, leur

mémoire y est célébrée comme une fête à la fois religieuse et académique. Cette fête collective a été instituée en 1100, sous le règne d'Alexis Comnène, comme la consécration d'un sentiment déjà séculaire. Dans les tropaires, chantés en leur honneur, ils sont nommés « les luminaires qui ont embrasé l'univers, — les fleuves coulant le miel de la sagesse, — les hérauts saints inspirés de Dieu. » Sous ces hyperboles poétiques il y a un grand fonds de vérité. Les pères de l'église ont imprimé à l'intelligence grecque le pli qu'elle a gardé pendant de si longs siècles. Nous ne voulons point parler ici des disputes dogmatiques qui ont tenu une si grande place dans l'histoire de l'Orient hellénique; nous laissons de côté la littérature théologique, que M. Krumbacher n'a pas, du reste, fait rentrer dans son cadre, malgré son importance au point de vue de l'influence qu'elle eut, en général, sur le mouvement des esprits. Mais, même dans la littérature purement laïque, on voit toujours percer le sentiment chrétien et les préoccupations religieuses. Sous le style de l'écrivain qui s'attache, plus ou moins heureusement, aux modèles antiques, on découvre, le plus souvent, l'homme nourri de lectures ecclésiastiques.

Sans doute, au milieu de cette rénovation religieuse, l'esprit antique subsiste toujours. Le paganisme ne fut pas détruit du jour au lendemain. Les historiens Dexippe, Eunape et Zosime sont païens; Proclus jette un nouvel éclat sur le néo-platonisme, au milieu du ve siècle: même dix siècles plus tard, Pléthon apparaît comme un novateur, inspiré des doctrines antiques. Mais ce sont là des exceptions. Depuis le IVe siècle, le monde est devenu chrétien; l'esprit religieux est la note dominante dans le mouvement intellectuel des Grecs. Ce n'est pas là la seule explication de leur déclin littéraire. La théologie n'est pas nécessairement fatale aux écrivains. Hier encore elle était qualifiée « d'excellente école de dressage pour l'esprit. » On affirmait, non sans raison, que de « Talleyrand à Renan, diplomates ou savans, tous ceux qui ont passé par les bancs des séminaires en sont sortis plus prestes et plus agiles. » Seulement, pour que cet heureux résultat se produise, il faut que les leçons théologiques soient tempérées par un souffle de liberté, qui manquait dans l'atmosphère politique d'alors. Quoi qu'il en soit, il nous semble que la place attribuée, par les Grecs, aux pères de l'église ne constitue pas une erreur historique et qu'il serait plus sûr de remonter plus haut que ne l'a fait M. Krumbacher, c'est-à-dire jusqu'au IVe siècle, si l'on veut faire un tableau complet du mouvement d'idées dont Constantinople fut le centre et le foyer.

Si l'on ne peut pas facilement préciser la date où commence la

littérature byzantine, — pour employer encore ce terme, — on ne saurait pas non plus dire, au juste, où elle finit. La date de 1453 s'impose sous plus d'un rapport. Avec la chute de Constantinople, l'empire grec s'effondre tout entier; l'état chrétien périt. Cependant, l'Église surnage ; elle reste même, en quelque sorte, aux yeux de la nation asservie, comme l'ombre de l'état disparu. Elle conserva du passé tout ce qu'il était possible de conserver, au milieu du naufrage général. Parmi les épaves à sauver, on s'attache aux traditions littéraires, d'autant plus qu'elles incarnaient, à la fois, la religion et la nationalité. Tout ce qu'il y avait encore de culture littéraire se groupa autour de l'Église, se faisant, comme elle, un devoir de ne pas dévier des chemins déjà tracés.

D'autre part, à côté des lettrés attachés à la conservation du passé, une littérature populaire se faisait modestement jour. M. Krumbacher lui a consacré un chapitre spécial, à la fin de son livre. Les monumens que nous en possédons remontent jusqu'au xe siècle; les origines peuvent en être suivies plus loin encore. Avant comme après la chute de Constantinople, cette littérature vulgaire, s'exprimant dans la langue parlée et vivante, se permit de se produire à l'ombre de la littérature savante qui, elle, employait une langue que l'on persistait à écrire, après même qu'on eut cessé de la parler. Le cours de ces deux littératures a été parallèle pendant des siècles. Souvent l'une influa sur l'autre d'une manière latente et inconsciente. D'un côté, les lettrés, malgré leur dédain pour la langue populaire, se laissaient parfois aller à en adopter certaines formes; de l'autre, on ne pouvait pas toujours oublier les leçons reçues à l'école, où l'on avait appris à écrire en étudiant, tant soit peu, la langue antique ou savante. Quoique ces deux courans n'aient pas encore abouti à une fusion, de leur influence réciproque est sortie une nouvelle langue littéraire qui, tout en penchant tantôt à droite, tantôt à gauche, se plie aux besoins multiples de notre société moderne et semble répondre aux besoins d'une Grèce régénérée.

Sans vouloir entrer dans le détail de cette question, bornons-nous à constater qu'en dehors de la littérature populaire, la plus grande partie de ce qui a été écrit par des Grecs, sous la domination ottomane et jusqu'au commencement de ce siècle, est une continuation fidèle des traditions littéraires du passé : la forme, la langue, ainsi que l'esprit, en justifieraient la classification dans la littérature byzantine. Quant à l'Église elle-même, sa fidélité à ce passé ne s'est jamais démentie, et si l'on se référait aux mandemens, aux prières ou aux services composés pour des occasions spéciales, et, en général, aux écrits émanant des chancelleries ec-

clésiastiques d'Orient, on serait fort en peine d'affirmer que la littérature byzantine ait, en réalité, de nos jours, cessé d'exister.

II.

En dehors d'une introduction et du chapitre consacré à la littérature vulgaire, l'ouvrage de M. Krumbacher est divisé en deux parties : Prose et Poésie. Les prosateurs sont répartis en plusieurs subdivisions : historiens et chronographes, — géographes, — philosophes, rhéteurs, sophistes et épistolographes, — et en dernier lieu, tout ce qui se rapporte à la philologie (*alterthumwissenschaft*). La diversité de ces rubriques témoigne, par elle seule, de l'activité littéraire de cette période; et encore il y manque non-seulement tout ce qui touche à la théologie, mais aussi les travaux ayant trait au droit, à la médecine, aux mathématiques, et aux sciences en général.

Chacun de ces groupes est précédé d'un aperçu d'ensemble, où l'on trouve des renseignemens et des jugemens d'un grand intérêt; puis viennent des notices détaillées sur chacun des principaux écrivains de chaque groupe ; à celles-ci fait toujours suite une bibliographie complète, indiquant non-seulement les éditions, ou les traductions de chaque auteur, mais aussi toutes les monographies ou études spéciales dont il a pu être l'objet dans presque toutes les langues de l'Europe. M. Krumbacher ne s'est épargné aucune peine pour faire de son livre un *vade-mecum* indispensable, un guide aussi minutieux que sûr, pour ceux qui voudraient s'occuper de littérature byzantine. Il a débrouillé cette masse énorme de documens littéraires avec une patience scrupuleuse, avec une précision scientifique, qui seront surtout appréciées par ceux qui ne sont pas étrangers à ces études. La richesse des détails n'alourdit point son livre. La distribution méthodique de la matière et l'arrangement typographique viennent en aide au lecteur, dont l'intérêt se trouve réveillé à la fin de chaque chapitre par les considérations générales qui préparent le chapitre suivant.

De tous les prosateurs, c'est aux historiens que notre auteur donne la préférence. Ainsi qu'il le remarque, aucun peuple européen ne possède une littérature historique aussi riche que les Grecs. D'Hérodote à Laonic Chalcondyle, la chaîne ne s'interrompt pas. Les historiens de la période qui nous occupe s'attachent aux modèles antiques ; ils imitent leurs procédés et s'efforcent même de leur emprunter leur langue. Ils comprennent comme eux le caractère et la mission de l'histoire ; sans pouvoir les égaler, ils suivent fidèlement leurs traces ; beaucoup d'entre eux ont le vrai

sentiment de la science historique et ne manquent point de critique. On ne peut pas leur en vouloir de ne pas avoir devancé leur époque ; il suffit de reconnaître qu'ils sont de beaucoup supérieurs à leurs contemporains de l'Occident. S'ils ont des défauts, ils n'en sont pas toujours responsables; beaucoup de ces défauts sont le fait du régime sous lequel ils vivaient.

Cependant, il ne faut pas croire que la littérature byzantine constitue un tout uniforme et unicolore. En dehors de la valeur individuelle qui met certains auteurs à part et au-dessus de leurs contemporains, la diversité des idées, des tendances, des goûts, se reflète de siècle en siècle dans les produits de cette littérature. Car les siècles se suivent sans toujours se ressembler, et l'empire d'Orient est loin d'avoir été frappé de l'immobilité qu'on lui a souvent attribuée.

Les variations même dans la langue employée par ces écrivains sont un indice des transformations qui se sont opérées. Pour se borner aux historiens, et sans sortir de la période qui embrasse le livre de M. Krumbacher, ceux du VIe et du VIIe siècle diffèrent de ceux du XIe et des siècles suivans. Chez les premiers, l'effort pour se rapprocher des anciens est moins apparent; ils restent d'autant plus naturels qu'on ne les voit pas chercher à s'affranchir des élémens contemporains; le style d'un Procope ou d'un Agathias dénote par lui-même une nature plus raffinée et un sentiment plus artistique. Ces qualités se retrouvent jusqu'au Xe siècle. Quand on passe à Anne Comnène ou à tel autre historien des derniers siècles de l'empire, l'artifice est plus manifeste. On sent que le purisme affecté de ces écrivains est comme une protestation; à mesure que la langue vulgaire s'affirme, ils s'éloignent d'elle et s'attachent aux traditions classiques avec un redoublement d'ardeur, qui les mène jusqu'au pédantisme. Cet effort vers l'archaïsme atteint son plus haut point sous les Paléologue.

D'habitude, on confond dans un seul groupe les historiens et les chronographes byzantins, en ne les distinguant que selon l'époque dont chacun d'eux s'était occupé et pour laquelle il pouvait servir de source. M. Krumbacher observe, avec raison, qu'il y a entre eux une différence marquée, provenant de la classe sociale à laquelle ils appartenaient respectivement, et de celle à laquelle ils s'adressaient.

Les historiens, nous dit-il, s'adressaient à un cercle restreint; aux lettrés, au haut clergé, au monde officiel, en un mot, à une espèce de mandarinat, qui cultivait les lettres classiques. Ils appartenaient eux-mêmes à cette élite qui visait à se tenir au-dessus et en dehors du vulgaire. Parmi ces écrivains, il y a eu des empe-

reurs, comme Constantin Porphyrogénète et Jean Cantacuzène; des princes, comme Anne Comnène ou son époux Nicéphore Bryenne; à côté d'eux on trouve de hauts dignitaires, des prélats, des juristes et des lettrés de profession.

Les chronographes, au contraire, écrivaient pour un public plus vaste et moins trié, spécialement pour la nombreuse population qui remplissait les couvens. Dans leurs compilations ils se préoccupent moins que les historiens, d'art, de style ou même de syntaxe ; ils sont plus modernes et plus populaires. Moines eux-mêmes, le plus souvent, les élémens de l'histoire ecclésiastique les attirent plus que les faits d'ordre temporel et les intéressent davantage.

Nous ne suivrons pas M. Krumbacher dans les autres parties de son livre, consacrées aux prosateurs. Il suffit de répéter, encore une fois, qu'il n'y a pas une branche du savoir humain à laquelle ces Byzantins, tant décriés, ne se soient appliqués. On les accuse de n'avoir fait faire à aucune d'elles un pas en avant. Il serait permis d'alléguer en leur faveur que leur mission n'était pas de créer, mais de conserver. Toutefois, et en laissant de côté ce dont nous sommes redevables à leurs jurisconsultes, on ne peut pas soutenir qu'ils se soient toujours renfermés dans une routine conservatrice, excluant le mouvement et le progrès. La tentative de réforme religieuse entreprise par les iconoclastes échoua, il est vrai; mais elle n'en reste pas moins importante comme un signe des temps. Elle n'aurait pas pu avoir lieu dans un milieu aussi dépourvu d'*idées* qu'on veut représenter le monde byzantin. Ne pourrait-on pas dire la même chose de presque toutes les disputes théologiques de cette période historique? Il ne s'y agissait pas toujours de questions abstraites pour lesquelles on se serait passionné sans les comprendre. Sous les dogmes théologiques se cachaient souvent de grandes questions sociales. Les hérésies étaient, en quelque sorte, un dernier produit de la philosophie grecque. En les combattant, les conciles et les empereurs luttaient pour la stabilité de l'État autant que pour l'unité de l'Église. De même pour ces longues luttes qui ont précédé et suivi le grand schisme de Photius ; lorsqu'on viendra à les étudier sans parti-pris et sans préjugés, on y trouvera, croyons-nous, bien des analogies avec la réforme de l'Occident, et l'on sera porté à accorder à ceux qui y ont pris une part active des aspirations plus élevées et une capacité intellectuelle bien plus grande que celles qu'on a voulu, jusqu'à ce jour, leur reconnaître.

Puisque nous avons parlé de philosophie, n'est-ce pas encore un mérite de ces Byzantins d'avoir les premiers renouvelé l'étude de Platon? — « Tandis qu'en Occident dominait l'autorité exclusive

d'Aristote, tandis que même la scolastique du XIIe siècle ne connaissait Platon que de seconde main, et que Pétrarque osait à peine exprimer ses préférences pour l'Académie, — à Constantinople on s'était, dès le XIe siècle, mis avec ardeur à étudier Platon à côté d'Aristote (1). » Psellus et Jean Italos se distinguent parmi ces nouveaux adeptes du platonisme. Plus tard, au XVe siècle, Pléthon, qui aurait mérité une notice spéciale dans le livre de M. Krumbacher, aida à répandre en Italie les idées du grand disciple de Socrate ; il alla même jusqu'à vouloir renouveler le christianisme par le platonisme.

Nous ne nous sommes occupés jusqu'ici que d'histoire et de philosophie, mais une littérature n'est pas complète, à moins de produire des œuvres d'imagination. N'en a-t-il point existé parmi les Grecs pendant ces dix siècles ? Que lisait-il, ce public, où cherchait-il ses délassemens intellectuels ? Comment s'amusait-il ? Le théâtre, paraît-il, n'était plus qu'un cirque ; on n'avait pas de journaux ; les débats parlementaires n'existaient point, et si l'on s'intéressait, autant que de nos jours, aux crimes célèbres, il est à supposer qu'on n'en publiait pas les comptes-rendus. Comment suppléait-on à tout ce qui manquait de ce chef ?

D'abord, on avait le roman.

M. Krumbacher est bien loin d'être un admirateur du roman byzantin. Il en déplore le ton déclamatoire, la convention, le manque de vérité, et en attribue l'infériorité esthétique aux conditions même de la société à laquelle il s'adressait. « Les personnes qu'on nous y représente, dit-il, ne sont que des ombres, les paysages sont faux ou nébuleux, rien de distinct, rien de réel ; la forme et la couleur sont vides et sans âme. Ces romanciers semblent n'avoir jamais jeté les yeux sur un modèle vivant. Renfermés dans la poussière d'un musée, ils ne travaillent que d'après des moulages. Ils sont les antipodes des Flaubert, des Zola, des Keller, des Dostoïewski, des Tolstoï. » Rien de plus mérité que ces critiques. Seulement, nous croyons que l'on pourrait appliquer aux romanciers ce que notre auteur a dit au sujet des historiens : ne pas leur en vouloir s'ils n'ont pas devancé leur temps. Les Flaubert et les Tolstoï sont un produit du XIXe siècle et ils n'auraient pas pu éclore dans le moyen âge ou dans l'antiquité. Il y a peut-être aussi quelque injustice à condamner un genre tout entier, en ne le prenant que dans sa décadence. Si, comme nous en avons exprimé le souhait en commençant, M. Krumbacher avait compris dans son cadre le IVe siècle, il aurait rattaché le roman byzantin à *Daphnis et Chloé*

(1) Krumbacher, p. 171.

et aux *Éthiopiques*. La sévérité de son jugement en aurait peut-être été mitigée. Manassès, Eustathe le Macrembolite, Eugénianos et les autres romanciers qu'il passe en revue, procèdent des Longus et des Héliodore. Ce sont des imitateurs qui n'ont pas cherché une nouvelle voie, et, — comme il arrive toujours en pareil cas, — la décadence n'a pas été longue à venir.

A côté de l'imitation des anciens modèles, il y a eu une autre influence dont il faut aussi tenir compte, celle qui a été exercée sur le monde byzantin, en général, par les élémens étrangers avec lesquels il s'est trouvé successivement en contact. Ainsi que le dit M. Gaston Paris : — « Le roman en prose est un genre qui se forme après la conquête de l'Asie, dans un milieu qu'on appelle hellénistique, qui fut le grand foyer où se mêlèrent, — pour la civilisation, la religion, l'art, la littérature, — l'Orient et l'Occident. Ce genre a été très fécond dans son pays d'origine, et nous n'en avons conservé qu'un petit nombre de spécimens. Il continua à prospérer dans la période byzantine. Plusieurs de ses productions furent traduites en latin et séduisirent les esprits occidentaux par la bizarrerie même de leurs récits où l'amour jouait toujours un grand rôle (1). »

Plus tard, lorsque les Croisades eurent mis en contact les peuples de l'Europe occidentale avec ceux de l'Orient, l'influence exercée par les uns sur les autres n'a pas été sans s'étendre à la littérature. Il en est sorti le roman de chevalerie. Mais ce roman adopta, en Grèce, la forme et la langue populaires. Or nous ne nous occupons ici que des œuvres écrites dans la langue littéraire qui a été l'organe de la littérature byzantine. L'emploi persistant de cette langue suffit pour donner aux écrivains qui en font usage cette raideur qui fait leur faiblesse, pour entraver le développement naturel de la littérature, pour lui infliger, en un mot, ce caractère plus ou moins factice, dont nous ne la verrons se débarrasser entièrement que lorsqu'elle se laissera dominer par le sentiment religieux.

Ce sentiment a trouvé à se faire jour même dans le domaine de la fiction. A côté du roman d'aventures ou d'amour, il y a le roman religieux. Le chef-d'œuvre du genre est la vie de Joasaph et de Barlaam. Cet écrit a, pendant longtemps, été attribué à Jean de Damas ; la critique moderne lui en conteste la paternité, elle n'en place pas moins la date dans la première moitié du VIIe siècle, c'est-à-dire à la meilleure époque de la littérature byzantine. Plusieurs des épisodes du récit se retrouvent dans les livres bouddhiques, et le nom même de Joasaph ne serait qu'une transcription phonétique d'un des noms

(1) Voir la *Littérature française au moyen âge*, p. 81.

de Bouddha (1) ; ce qui n'empêche pas que le livre ne soit éminemment chrétien. La vogue en a été grande pendant le moyen âge ; il a été traduit dans la plupart des langues occidentales.

Ce livre se rattache par plus d'un point aux vies des saints. Voilà ce qui constituait l'aliment intellectuel de la chrétienté orientale pendant toute cette période. Le roman conventionnel s'adressait à la classe des lettrés ; le peuple lisait les vies des saints. Même après que le roman se fut popularisé par les poètes de langue vulgaire, celles-ci continuèrent à lui disputer la faveur du public. On en écrivait même pendant la domination ottomane en l'honneur des nouveaux martyrs de la foi (2). Ces vies embrassent ainsi toute la période historique comprise entre l'établissement du christianisme et la renaissance hellénique. Elles forment une littérature à part, d'autant plus intéressante qu'on y trouve non-seulement le reflet des sentimens les plus intimes des peuples dont elle faisait la lecture préférée, mais aussi des indications précieuses sur les mœurs, sur les idées, sur les goûts et sur les connaissances de ce public. L'historien y pourrait découvrir des faits nouveaux et tirer parti même des fictions dont ces faits peuvent être enveloppés. Car le merveilleux abonde dans ces biographies des saints, dont une des principales fonctions était d'opérer des miracles. Mais c'est un merveilleux qui diffère des conceptions des romanciers de la même époque en ce que l'écrivain y croyait autant que le lecteur. Ces écrits offrent aussi un grand intérêt au point de vue linguistique ; la langue littéraire s'y laisse adapter aux besoins du jour, et, par ses anomalies même et ses variations, représente, mieux peut-être que tous les autres produits de cette littérature, la longue lutte entre la tradition et l'usage.

Il est à regretter que M. Krumbacher ne nous ait rien dit au sujet de ces vies. Peut-être les a-t-il considérées comme faisant partie de la littérature théologique, exclue de son cadre. Cependant, elles nous semblent se rattacher à la littérature générale de cette période, autant que le roman contemporain se rattache à l'histoire de la littérature française du XIXe siècle. Le nombre seul de ces écrits indique leur popularité. Sans parler des éditions ecclésiastiques grecques, Migne et les Bollandistes en ont publié toute une bibliothèque. Et ce n'est pas le nombre seul qui en atteste l'im-

(1) Voir H. Zotenberg, *Notice sur le livre de Barlaam et Joasaph;* Paris, 1886.

(2) Le lecteur français peut en trouver un spécimen dans un livre publié, à Paris, en 1741 : *État présent des nations et églises grecque, arménienne et maronite en Turquie*, par le sieur de La Croix. Il contient la traduction de la *Vie et du martyre de Nicolas, enfant grec,— né en Thessalie en* 1656, — *et martyrisé à Constantinople pour la foi de Jésus-Christ.*

portance, mais aussi ce que l'on pourrait appeler leur tirage. Dans toutes les collections de l'Europe, et plus encore dans celles d'Orient, on trouverait une centaine peut-être de manuscrits de ce genre pour un manuscrit classique. La circulation des vies des saints et du roman religieux dépassait, dans les mêmes proportions que celles du roman de nos jours, la circulation des autres livres.

III.

Quelques-uns des romanciers dont nous venons de parler ont versifié leurs récits; il y a également des chroniques en vers; Nonnos, l'auteur de l'immense poème des Dionysiaques, nous a laissé une paraphrase de l'Évangile selon saint Jean, en hexamètres ; on employait les vers même dans des traités scientifiques. On aimait à en faire pendant cette période, et la liste des *Poètes profanes* n'en devient que plus longue. M. Krumbacher les groupe sous cette rubrique pour les distinguer des poètes liturgiques, qui représentent, eux, la véritable poésie.

Il nous donne des notices détaillées sur vingt-deux de ces poètes profanes. Citons, parmi eux : *George Pisidès*, que ses contemporains comparaient à Euripide et qui ne mérite pas le dénigrement auquel cette comparaison l'a exposé depuis. Notre auteur lui reconnaît « de la simplicité dans ses conceptions et une grande correction dans ses beaux ïambes. » — L'empereur *Léon le Philosophe* a laissé, en dehors de ses écrits en prose, plusieurs pièces en vers, auxquelles M. Krumbacher accorde le maigre éloge « de ne pas manquer d'intérêt au point de vue de l'histoire littéraire et à celui de la langue. » *Christophe de Mitylène*, « un des meilleurs poètes byzantins, a du goût et possède l'humour, qualité bien rare parmi ces lettrés. » — *Théodore Prodrome,* versificateur très fertile, a échappé à l'oubli grâce à quelques-unes de ses pièces familières qui, étant écrites en langue vulgaire, sont parmi les plus anciens monumens de la littérature populaire. — *Manuel Philès*, auteur de milliers de vers sur les sujets les plus divers, a eu la chance de trouver un éditeur dans la personne d'un savant helléniste français, feu M. E. Miller. Jean Tzetzès a donné lui-même le titre de Milliers (χιλιάδες) à une de ses nombreuses collections.

Ces poètes ont fait en vers ce que les historiens, leurs contemporains, faisaient en prose. S'attachant aux modèles classiques, ils tâchaient de s'en assimiler la forme, la seule chose qu'il leur était

désormais possible d'en imiter. Lorsque la prosodie antique était perdue pour l'oreille, ils s'exerçaient encore dans l'ïambe ou dans les mètres anacréontiques.

Les poètes de la période précédente étaient aussi des imitateurs; mais les Alexandrins étaient plus rapprochés de leurs modèles, et l'effort chez eux est moins apparent. Pour être tout à fait juste, il faudrait ajouter que, si l'époque alexandrine peut se glorifier d'avoir produit Théocrite, il y a eu parmi les Byzantins aussi quelques poètes qui ont su imiter les anciens avec bonheur. Ainsi, leurs contrefaçons d'Anacréon ont, pendant longtemps, donné le change à la critique, qui les rangeait parmi les productions véritables du chantre de Téos. Beaucoup de leurs épigrammes figurent avec honneur dans l'anthologie grecque. On pourrait aussi citer ici le seul drame qui nous reste de cette période, le Χριστὸς πάσχων, qui date du XIe ou du XIIe siècle, et qui a été si longtemps attribué à saint Grégoire de Nazianze. Mais, même chez les mieux doués parmi ces continuateurs de l'antiquité, on chercherait en vain la chaleur et l'originalité d'une véritable inspiration poétique. Les œuvres de ces poètes témoignent de la perpétuité des traditions classiques, elles font honneur au savoir et, parfois, au goût de leurs auteurs, elles offrent de l'intérêt comme monumens littéraires, mais elles sont loin d'être des manifestations poétiques d'un sentiment réel.

Un sentiment pareil existait-il chez les Grecs de l'empire? A-t-il trouvé un moyen d'expression? A-t-il inspiré des poètes qui puissent représenter leur époque mieux que ne l'ont fait les versificateurs parodiant l'antiquité? En un mot, y a-t-il une poésie digne de ce nom dans la période chrétienne de la littérature grecque? A ces questions, M. Krumbacher répond affirmativement et nous pouvons répondre comme lui.

On a refusé aux Grecs du bas-empire toute espèce d'idéal. On ne retrouvait pas chez eux l'amour de la liberté; même l'idée de la patrie semble entièrement éteinte. On n'y voyait qu'une agglomération de peuples, sans autre cohésion que la dépendance commune d'un gouvernement central, sans autre principe politique que la tradition romaine transformée en despotisme asiatique, sans autre culture artistique que la servile et froide imitation des anciens, sans autre sentiment religieux qu'un attachement puéril à des simulacres de piété.

C'est principalement sur ce dernier point qu'il y avait erreur. Le sentiment religieux, il faut le dire encore une fois, a été, pendant toute cette période, aussi profond que puissant. Il tenait lieu de tout. Le signe de la croix sur le labarum était l'emblème sous lequel et pour lequel on se battait. L'empire orthodoxe, tout entier, re-

présentait la patrie en face de l'ennemi, dans lequel on voyait l'infidèle ou l'hérétique bien plus que l'adversaire politique. La religion se mêlait à tout, dans les rapports avec les pays étrangers, autant que dans les questions d'ordre intérieur. Dans ces luttes perpétuelles au nom de la foi, la piété tournait souvent au fanatisme, on ne savait plus se garder contre l'intolérance, la dévotion devenait de la superstition. Mais, pour ne pas toujours rester éclairé, le sentiment religieux n'en était pas moins fort. Il soutenait les courages au milieu des combats, il consolait dans les désastres publics, il animait les esprits et réchauffait les cœurs. Voilà l'idéal de cette époque. C'est de là que procède tout ce que les Byzantins ont produit de meilleur. Il en est ainsi de l'art proprement dit. « C'est surtout dans le domaine religieux qu'il se manifeste avec toute son originalité et tout son éclat; on ne saurait s'en étonner si l'on songe combien, chez les Grecs du moyen âge, la religion était puissante et se mêlait à toutes choses (1). » Leurs monumens, leurs mosaïques, leurs manuscrits illuminés, leur orfèvrerie, leur sculpture sur bois ou sur ivoire, leur peinture, tout a le caractère religieux et a été inspiré par le sentiment chrétien.

C'est là aussi que la critique devait chercher la meilleure expression de leur génie littéraire. Leur littérature, leur poésie ne devait pas être jugée et condamnée d'emblée, avant qu'on eût examiné ce qu'elle a pu produire sous l'inspiration du sentiment qui a prédominé pendant toute cette période.

Les historiens hellènes, qui se sont occupés de cette partie de leur histoire nationale, ont tous, plus ou moins, senti et fait ressortir la valeur de leur poésie religieuse. Mais leur appréciation pouvait paraître entachée de partialité. Descendans de ces chrétiens si préoccupés des questions théologiques, fils des combattans qui ont accompli l'affranchissement de leur patrie en inscrivant sur leur drapeau la foi à côté de la liberté, on les croyait portés à se faire des illusions, ou, tout au moins, à exagérer la beauté poétique des hymnes et des prières qu'ils étaient accoutumés à entendre dès l'enfance. Du reste, les Grecs eux-mêmes, tout en faisant des réserves pour la poésie ecclésiastique, ont subi l'influence des savans occidentaux, qui accablaient de leur dédain la littérature byzantine tout entière, sans examiner ce que pouvaient contenir les eucologes et les bréviaires de l'église orthodoxe. Il est vrai que, dès 1871, MM. Christ et Paranicas avaient publié leur *Anthologia græca carminum christianorum;* mais ce qui avait, surtout, intéressé les hellénistes dans ce recueil (qui du reste ne

(1) *L'Art byzantin*, par Ch. Bayet; Paris, A. Quantin, p. 104.

contenait que des pièces déjà publiées), c'était d'y retrouver encore l'influence des traditions classiques et l'adaptation de la métrique ancienne dans une partie des morceaux qui le composent. Or, c'est justement dans ceux qui sont écrits en vers rythmiques que les hymnographes ont su le mieux donner la mesure de leur talent ou de leur génie. La valeur littéraire de ces productions restait encore à établir. Le mérite de nous en avoir révélé l'importance, sinon l'honneur même de la découverte, revient, en premier lieu, à un Français, feu le cardinal Pitra.

Le révérend père Edmond Bouvy ne peut être, pas plus que l'éminent prélat, suspect de partialité pour l'église orthodoxe. Dans son livre sur les origines du rythme tonique (1), il nous fait voir, sans sortir tout à fait de son sujet, ce que l'hymnographie grecque a été.

« Au VIe siècle, nous dit-il (p. 195), il se forme deux sortes de prédications homilétiques. L'une reste à peu près conforme aux traditions de l'âge précédent; elle expose et défend la doctrine, commente l'Écriture, exhorte à la vertu... Un autre genre de prédication est réservé aux grandes fêtes. Les orateurs en renom sont alors invités; ils préparent leurs discours... Ce ne sont plus en réalité des œuvres oratoires, mais de véritables poèmes; l'exclamation, le dialogue, la prosopopée, les figures les plus hardies de l'ancien lyrisme se succèdent sans transition, s'accumulent sans mesure, et l'orateur lui-même déclare souvent qu'il prononce non un discours, mais un cantique. »

Ces lignes éloquentes sur l'origine de la poésie religieuse sont faites pour augmenter nos regrets de ce que M. Krumbacher ait exclu de son livre, avec tout ce qui touche à la théologie, l'œuvre des orateurs ecclésiastiques.

« L'hymnographie grecque, dit encore le père Bouvy (préf., p. VII), n'est à aucun titre une imitation du lyrisme profane, elle est toute chrétienne dans le fond et dans la forme. Inspirée par la foi, dirigée par les évêques et les conciles, elle ne chante que dans les temples, et les rythmes qu'elle observe ne sont plus les mètres de l'ancienne prosodie, mais des rythmes nouveaux qu'elle a créés elle-même et adaptés à son usage, et où domine l'élément tonique, alors triomphant dans la langue populaire. »

Et ailleurs (p. 273) : « L'isosyllabie et l'homotonie sont les deux lois fondamentales du lyrisme byzantin. La prose devient de

(1) Poètes et mélodes. — *Étude sur les origines du rythme tonique dans l'hymnographie de l'Église grecque*, thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par le père Edmond Bouvy, des Augustins de l'Assomption; Paris, 1888.

la poésie sans y prétendre, et les mélodes furent des poètes. Car vraiment il serait injuste de leur refuser ce nom. Ils ont un rythme qui en vaut un autre ; ils expriment de grandes pensées..., ils se sont faits les interprètes de la prière publique, et c'est la mission par excellence du lyrisme ; enfin, si les livres ont gardé le silence sur leurs noms et sur leurs œuvres, ils ont obtenu une gloire plus solide, la gloire des vrais poètes : ils vivent encore, malgré les siècles, dans la mémoire et sur les lèvres des peuples. »

Nous n'avons pas à nous excuser de la longueur de ces citations. On comprendra que nous aimions à nous appuyer sur un témoignage si éclairé et si sincère. Du reste, M. Krumbacher abonde dans le même sens. Dans cette partie de son livre, qui en est une des plus intéressantes, il examine l'histoire de l'hymnographie et passe en revue les poètes qui en marquent les différentes phases. Ils sont nombreux, ces poètes. Notre auteur consacre des notices détaillées aux principaux d'entre eux. M. Papadopoulos (1) a rempli un gros livre de leurs biographies. Les meilleurs appartiennent au VIe siècle, qui est le point culminant pour toutes les branches de l'art et de la littérature chez les Byzantins.

Le plus grand d'entre ces poètes est Romanos. Il a été canonisé par l'Église grecque, en sa qualité de mélode ; mais, pour citer encore le père Bouvy, « l'Église seule a conservé le souvenir de son existence. Après avoir augmenté par ses hymnes la religion des peuples, lui-même a eu sa place sur les autels, et sa fête est célébrée le 1er octobre dans tout l'Orient. Mais les livres, les écoles, toutes les traditions littéraires sont muettes sur sa mémoire. » Nous n'avons même pas, comme le remarque M. Krumbacher, un témoignage précis qui permette de fixer l'époque où il composait ses hymnes.

Ce poète oublié reprendra la place qui lui est due dans l'histoire de l'esprit humain. M. Krumbacher nous promet une édition complète de ses œuvres. Une petite partie de ses hymnes subsiste toujours dans les livres ecclésiastiques en usage parmi les Grecs, mais la plupart ont été, dans le cours des siècles, remplacés par d'autres poèmes religieux que le goût du temps a préférés, malgré leur infériorité. L'éditeur de Romanos aura à reconstituer son œuvre en la déterrant de la poussière des bibliothèques. L'entreprise est ardue, mais elle comporte sa propre récompense, puisqu'il s'agit d'un auteur que « l'histoire littéraire de l'avenir célébrera peut-être comme le plus grand des poètes religieux de tous les

(1) Voir son ouvrage : Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς παρ'ἡμῖν ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς, Athènes, 1891.

temps. » (Krumbacher, p. 313.) Les quelques érudits qui ont jusqu'ici connu et cité le nom de Romanos (ils ne sont pas nombreux ; M. Krumbacher en cite jusqu'à quatre) sont d'accord pour lui attribuer, avec l'Église orthodoxe, la première place parmi les hymnographes grecs. Le père Bouvy ratifie ce jugement. « Romanos, dit-il (p. 367), est le premier des mélodes par le génie poétique. Ses œuvres représentent l'hymne liturgique dans sa perfection... Suivez-le dans toutes les phases du cycle sacré... et vous conclurez peut-être que le christianisme ne doit envier à l'antiquité aucun de ses poètes lyriques. »

Ce n'est pas peu pour une littérature que d'avoir produit un genre nouveau et, dans ce genre, au moins un poète de génie. Nous voyons par là ce dont les Grecs étaient encore capables aussitôt qu'affranchis des entraves du classicisme, ils s'ouvraient une nouvelle voie sous l'influence du sentiment essentiel de leur temps. Interprètes de ce sentiment, les hymnographes se trouvaient en communion directe avec la masse de leurs contemporains ; ils ne s'adressaient pas à une coterie de lettrés. Se servant de la langue littéraire de leur époque, mais sans pédantisme, sans craindre de se rapprocher des formes populaires, leurs chants étaient à la portée de toutes les intelligences et remuaient tous les cœurs. De là, la chaleur et l'originalité qui les distinguent et dont l'absence fait la faiblesse du reste de la littérature byzantine. Grâce à M. Krumbacher, on ne pourra plus porter un jugement sur l'ensemble de cette littérature, sans tenir compte des poètes religieux; elle n'en sera que mieux appréciée; ses défauts n'en seront pas effacés, mais ils seront en partie rachetés par les qualités des mélodes. Les œuvres de ces poètes ont été la plus haute et la plus belle manifestation du sentiment chrétien, qui prédomine pendant toute cette période; elles font ressortir avec vivacité le caractère fondamental de la civilisation byzantine, et justifient la qualification de période chrétienne que nous avons donnée en commençant à cette partie si considérable, et si peu connue, de l'histoire littéraire du monde grec.

D. Bikélas.

LA

RÉVOLUTION A TOULON

LE CLUB JACOBIN. — L'ESPRIT PUBLIC ET L'ÉMIGRATION.

I. Archives municipales de Toulon. — II. Archives départementales de Draguignan. — III. Lauvergne, *Histoire de la Révolution dans le Var*. — IV. Henry, *Histoire de Toulon depuis* 1789 *jusqu'au Consulat*. — V. Taine, *la Révolution*.

La Révolution n'a eu pendant longtemps pour historiens que des apologistes ou des détracteurs : ceux-ci qui la louaient sans réserves ni mesure; ceux-là, qui la condamnaient tout entière. La raideur tranchante de ces jugemens contradictoires s'explique aisément par ce fait, que chacun abordait cette étude non dans l'esprit d'absolu désintéressement qui seul pouvait conduire à des conclusions équitables, mais avec les préoccupations, ou même les passions propres à l'époque où il écrivait. Or, ces préoccupations, et à plus forte raison ces passions, sont en histoire les mortelles ennemies de la justice.

Il semble que, de nos jours, l'histoire de cette grande et terrible époque commence à entrer enfin dans le domaine de la critique pure. Certes, la Révolution conserve des dévots et des adversaires également passionnés, qui voudraient nous obliger encore à l'admirer ou à la proscrire « en bloc. » Mais beaucoup d'autres esprits, dont la politique, — qui corrompt tout ce qu'elle touche, — n'a pas altéré la naturelle indépendance, protestent contre l'ultimatum de ces deux fanatismes. Et, en dépit de l'intolérance étroite des sec-

taires de l'une et de l'autre école, ces esprits libres et francs deviennent de jour en jour plus nombreux. Ils repoussent résolument le formulaire d'apologie ou de dénigrement qu'on voudrait leur imposer. Ils affirment que la Révolution n'est pas simple, qu'il y a en elle un surprenant mélange des passions les plus basses et les plus hautes, de crime et de vertu, de démence sanguinaire et de magnanime héroïsme. Et ils concluent logiquement que tout jugement simple rendu sur elle, tout jugement qui ne reflètera pas cette intime complexité, qui laissera dans l'ombre un des élémens de ce dualisme essentiel pour mettre l'autre seul en lumière, — tout jugement de panégyriste comme tout jugement de détracteur, par conséquent, — est suspect d'insuffisance, d'erreur, et doit être rejeté. L'auteur de l'étude qu'on va lire ose se flatter d'être un de ces esprits-là. L'étude elle-même montre la Révolution dans deux de ses aspects, l'un repoussant : la tyrannie d'un club jacobin dans une grande ville de province, — l'autre véritablement sublime : l'élan patriotique, les miracles d'héroïsme accomplis en même temps que les crimes, et qui, somme toute, les rachètent.

LE CLUB JACOBIN.

I.

A Toulon, comme dans le reste de la France, le facteur principal des progrès de l'esprit démagogique pendant la Révolution fut le club. Étudions ce pouvoir nouveau : pouvoir non prévu, non défini, et par cela même illimité. Aucun article de la constitution ne le consacre, aucune manifestation régulière de la volonté du peuple ne lui donne un semblant même d'existence légale. C'est une règle fondamentale du nouvel ordre de choses créé par la Révolution, que tout individu ou tout corps dépositaire d'une partie quelconque de la puissance publique soit soumis à l'épreuve préalable d'une élection : lui seul échappe à cette loi. Pouvoir issu du bon plaisir seul de ceux qui l'exercent, il devrait logiquement payer la rançon de son vice originel, manquer d'autorité, de prestige et de force, soulever des résistances : et cependant il est, de sa nature, si envahissant et si formidable, que là où il surgit, il asservit ou absorbe tout, sans que personne songe à lui reprocher l'usurpation qu'il a commise sur le droit de la nation. Une poignée d'hommes,—et quels hommes! — se réunit, annonce à grand fracas sa résolution de veiller désormais sur la chose publique, s'ingère aussitôt avec une violence qui n'a d'égale que son incapacité dans l'administration du village, du bourg, de la cité; enfle son outrecuidance jusqu'à vouloir connaître des affaires de l'État et

contrôler les actes de la représentation nationale : et les corps municipaux tremblent, les administrateurs du district et du département cèdent, les ministres obéissent, l'assemblée même souvent capitule! Qui sont ces gens? On l'ignore. — D'où sortent-ils? On ne sait pas au juste, — du plus reculé et du plus abject des bas-fonds sociaux, à ce qu'il semble. — Qui leur a conféré le droit de parler si haut et si fort? Personne. Qui les a revêtus de cette sorte de magistrature innomée qu'ils prétendent exercer? Leur présomption et leur audace. — Le pouvoir « gisait à terre, abandonné dans la rue (1). » Ils l'ont ramassé en disant : « Bonne trouvaille, le pouvoir est à nous! » Et le club est fondé...

Arrêtons-nous ici pour assister à l'apparition d'un de ces produits spontanés de l'anarchie. L'exemplaire que Toulon nous en offre est tel, qu'on en chercherait vainement ailleurs un autre aussi parfait. S'il est vrai que les clubs soient devenus un des rouages principaux du régime nouveau, le club de Toulon résume à merveille, en les portant à leur plus haut degré de puissance, les traits essentiels de l'institution. Il est le type accompli du conventicule jacobin : qui le connaîtra bien, connaîtra tous les autres. Déterminer, ainsi qu'on se le propose, les origines de ce club, les élémens, — promptement modifiés, — qui concoururent à sa formation, l'esprit dont il fut animé, ses procédés d'action, la nature enfin de la domination qu'il s'arrogea : ce n'est donc point enfler à plaisir l'importance médiocre d'un cas particulier, spécial à la ville de Toulon et qui n'intéresse qu'elle. C'est prendre connaissance d'un phénomène qui s'est produit simultanément sur une foule de points en France, — avec moins d'intensité peut-être qu'à Toulon, mais dans des conditions absolument identiques; — c'est, en un mot, dégager la philosophie générale du fait qui a peut-être influé, de la façon la plus décisive, sur la marche de la Révolution, qui a le plus efficacement contribué à lui imprimer un caractère de violence, et à la précipiter dans les voies de la démagogie. Cette analyse est d'autant moins hors de propos, que l'histoire de Toulon, pendant la période révolutionnaire, est étroitement mêlée à l'histoire de son club, ou plutôt que les deux histoires n'en font qu'une. Histoire tragique et sanglante : car dans aucune ville de France, — pas même à Paris, peut-être, — la liberté ne fut souillée par de pires excès.

II.

Dès les premiers jours de la Révolution, « une société populaire » ou « patriotique » s'était constituée à Toulon, comme dans

(1) Taine, *Révolution*, II, p. 40.

la plupart des villes de France (1). Elle commença par recruter ses adhérens parmi les membres de cette bourgeoisie libérale, éclairée, qui voulait des réformes et qui accueillit avec enthousiasme la Révolution. La société populaire de Toulon fut « établie d'abord *dans un but bien inoffensif par des hommes très honorables.* » Telles avaient été, à Paris, les origines de la fameuse société des Amis de la constitution (2). « Mais, — ajoute l'historien toulonnais à qui nous empruntons ces renseignemens, — *elle se corrompit bientôt par ses relations avec les jacobins de Paris*, et, sous le titre de *club*, devint le foyer de tous les crimes et le centre d'où partirent les actes atroces qui ensanglantèrent notre ville en marquant d'un signe d'horreur une partie de ses lanternes (3). »

Quelques mois, en effet, se sont à peine écoulés, que la composition du club est déjà profondément modifiée. Les membres de la bourgeoisie, qui avaient formé d'abord le noyau de la société, s'écartent peu à peu, bientôt même se retirent tout à fait (4). Leur place est prise par des hommes nouveaux, sortis pour la plupart des derniers rangs du peuple. « Qu'on se représente, dit un autre historien toulonnais, cette assemblée composée d'abord d'une centaine d'énergumènes, ensuite grossie de tous les oisifs qui ont soif et envie des biens que procurent seuls l'industrie et le travail ; en dernier lieu, augmentée par l'admission en masse des ouvriers du port, des matelots, des soldats, des forains sans aveu : et l'on aura une idée, faible encore, de ce que peut devenir à Toulon un véritable foyer d'anarchie (5). » Ces hommes-là ne sont pas, comme les timides représentans de la bourgeoisie qu'ils remplacent, d'humeur à s'effrayer de la tournure que les choses ont prise. En précipitant son allure, la Révolution flatte la violence de leurs instincts. Bien plus, ils trouvent cette allure trop lente et voudraient l'accélérer encore. Ils sont gens d'ignorance robuste qui, ne sachant, ne soupçonnant même rien de l'infinie complexité des problèmes politiques ou sociaux, et se croyant néanmoins investis de la mission de les traiter, jugent que, pour les résoudre, les procédés les plus expéditifs sont les meilleurs : de même que rien ne vaut un coup de poing pour se débarrasser, dans la rue, de qui vous barre

(1) Taine estime qu'à la fin de 1791, il n'y avait pas moins d'un millier de sociétés populaires en France. Ce chiffre devait être de beaucoup dépassé par la suite. « Après la chute du trône, il y en aura presque autant que de communes (26,000), dit Rœderer. » (*Révolution*, II, p. 46.)

(2) Taine, *Révolution*, II, p. 56.

(3) Henry, I, p. 129.

(4) Ce phénomène est général : « Vers la fin de 1789, les gens modérés, occupés, rentrent au logis... La place publique appartient aux autres. » — (Taine, *Révolution*, I, p. 271.)

(5) Lauvergne, p. 106.

le chemin. Dans le vide de leurs cerveaux frustes, deux ou trois formules d'un dogmatisme raide et tranchant sont tombées; elles y ont fermenté comme la vendange dans une cuve, elles obscurcissent de grisantes vapeurs les faibles lueurs de raison, de bon sens, de justice, d'humanité, que la nature leur avait départies. Ils sont ivres de liberté, de fraternité — ivres d'égalité surtout. Mais cette ivresse n'est pas inoffensive; c'est une ivresse sombre, farouche : celle des vins frelatés d'où la gaîté du soleil est absente. Matelots, soldats, artisans, ouvriers, tous avaient un métier, — modeste métier manuel pour la plupart d'entre eux — qu'ils pratiquaient paisiblement, sans regarder à côté ni au-delà, à peu près satisfaits quand le labeur de la veille avait assuré le pain du lendemain. Tout à coup, l'idée leur est venue ou plutôt on leur a dit, — et ils ont cru aussitôt, — que leurs capacités étaient supérieures à cette humble tâche, qu'elles pouvaient se hausser à une vaste entreprise de transformation sociale, que la nation, — et qui sait, peut-être même l'humanité? — attendait d'eux son bonheur, qu'ils se devaient désormais corps et âme à cette œuvre grandiose. Et les voilà partis sur cette chimère, emportés par elle dans une course vertigineuse, galopant bride abattue à travers l'absurde, en plein champ de démence. Une manie s'est emparée d'eux : la manie raisonnante et discoureuse. Tel, simple manœuvre hier, aujourd'hui disserte à perte de vue sur la politique, — dont les premiers élémens lui sont d'ailleurs totalement étrangers, — morigène les législateurs en titre, s'élève avec force contre leur circonspection et leur mollesse, propose des moyens d'une effrayante simplicité pour assurer, d'un trait de plume, la félicité publique. La déclaration des droits de l'homme, évangile politique et social supérieur à toute constitution et à toute loi (1), leur fournit les lumières nécessaires, des lumières qui ne peuvent tromper. De même, la Bible aux puritains de Cromwell. Et pas plus que ces dures « têtes-rondes, » ils ne sont capables d'éprouver une hésitation, de concevoir un doute. Eux aussi possèdent la source de toute vérité. Qu'y pourraient-ils puiser qui ne fût bon, qui ne fût sage, qui ne fût juste ; et de quel châtiment ne sera pas digne l'audacieux, le « non-conformiste » impie, qui oserait discuter les arrêts de cette sagesse, de cette justice souveraines? Que la foudre populaire le frappe, l'anéantisse : le peuple, non plus que Dieu, ne saurait souffrir de blasphémateurs!

Le club, lieu de réunion où des gens d'esprit libéral et cultivé, de mœurs polies, aimaient à deviser entre eux, à se communiquer les nouvelles venues de Paris, à commenter les décrets de l'Assem-

(1) Voir, sur ce point important, Taine, *Révolution*, I, p. 273.

blée, à se réjouir ensemble des bienfaisantes réformes accomplies, — ce club se transforme donc en un bouge, où des goujats apportent une tenue, des propos et une politique de cabaret. — Il arrive quelquefois que des élémens morbides, inoffensifs tant qu'ils restent dispersés dans l'organisme, se réunissent, se condensent en un point : la fièvre alors éclate. Le club, à Toulon, est de même un foyer où s'accumulent toutes les âcretés et toutes les sanies du corps social, une sorte d'abcès monstrueux qui attire tous les fermens malfaisans disséminés dans cette population de trente mille âmes, et qui centuple leur virulence, par cela même qu'il les rapproche. Un sûr instinct amène là les mécontens qui, croyant avoir à se plaindre de la société, ne réclament pas moins que sa subversion totale en expiation de ses torts envers eux. Artisans dégoûtés de leur métier trop rude, tâcherons insurgés contre la dureté de leur tâche, manœuvres las de peiner, ouvriers sans ouvrage parce qu'ils ne veulent pas travailler, soldats ayant déserté la caserne parce qu'ils ne veulent pas obéir, moines ayant jeté le froc parce qu'ils ne veulent pas observer la règle, tous les esprits rebelles à une discipline quelconque accourent au club et s'y enrôlent. Le club fournit à ces insoumis ce qui leur manquait, une tribune où ils vont pouvoir exhaler leurs récriminations ; un auditoire animé des mêmes passions, frémissant des mêmes haines, brutal et grossier comme eux : en sorte que, au lieu de demeurer isolés et par conséquent impuissans, tous ces réfractaires, mettant en commun leurs espérances et leurs rancunes, formeront un groupe formidable, d'autant plus audacieux qu'il se sentira plus compact. A côté des révoltés, les rêveurs, les illuminés en possession de la formule magique qui doit régénérer la nation : et la chimère de ceux-ci n'est pas moins dangereuse que les instincts subversifs de ceux-là, puisqu'elle préconise, elle aussi, les moyens radicaux comme seuls aptes à opérer la refonte de la société. Le club accueille les uns comme les autres; les divagations des utopistes alterneront dans son enceinte avec les déclamations furibondes des sectaires. Il sert aussi de réceptacle aux ambitieux légers de convictions et de scrupules, qui cherchent à capter cette force aveugle au profit de leurs convoitises; aux rhéteurs sans emploi qui s'improvisent tribuns; aux déclassés qui, rebutés par toutes les carrières, trouvent dans le métier de démagogue une facile et fructueuse revanche des déceptions essuyées ailleurs par leur vanité; à tous les hommes, enfin, sincères ou non dans leur fanatisme, dont les appétits de désordre, de violence, de domination brutale et oppressive, de représailles sanguinaires contre l'ancien ordre de choses, ont été déchaînés par la Révolution.

Entrons au club, assistons à l'une de ses séances. Depuis qu'une

délibération de la municipalité, en date du 18 juin 1790, a définitivement reconnu l'existence de la société populaire (1), celle-ci tient régulièrement ses assises et se réunit chaque jour. A l'heure dite, ses membres arrivent, avec la ponctualité d'hommes qui savent qu'une grave mission leur incombe. Un emblème qu'ils portent à la boutonnière, un œil peint sur un ruban tricolore (2), rappelle d'une manière symbolique la nature et l'objet de cette mission, qui est avant tout de surveillance. Et, en effet, ils se considèrent, avec une conviction profonde, comme les sentinelles avancées, les gardiens en titre de la Révolution. Ne leur demandez pas qui leur a confié ce mandat, de quel droit ils prétendent l'exercer avec cette frénésie de zèle inquisiteur qui va leur faire découvrir partout des machinations et des traîtres. N'insinuez pas, surtout, que la validité d'un mandat qu'on se décerne ainsi à soi-même est suspecte, qu'elle fournit à tout le moins matière à contestation. Leur opinion sur ce point est faite, elle est inébranlable : c'est *la volonté du peuple* qui les a investis de ces fonctions. Ne cherchez pas à savoir quand, comment, cette volonté s'est exprimée en leur faveur. N'objectez pas que cette volonté souveraine qu'ils invoquent, à laquelle ils affirment que tout doit céder, c'est la leur, en réalité, qu'ils se sont eux-mêmes désignés, et que c'est une intolérable prétention de donner le caprice d'un individu pour le vœu de la nation. Inclinez-vous devant ce sophisme triomphant, devant ce nouveau Dieu le veut! qui répond à tout, qui autorise tout, — et laissez passer ce mandataire du peuple qui, le bonnet rouge sur la tête, la pipe aux dents, des savates aux pieds, va travailler au bien de la chose publique !

Le local adopté par la société pour ses séances est l'église Saint-Jean. Toute décoration religieuse a disparu. Des attributs, des devises révolutionnaires s'étalent sur les murs. Une tribune a remplacé la chaire. Deux ornemens étranges la surmontent. Le premier est un drapeau polonais : le club a voulu rendre hommage à une nation qui combat pour son indépendance. Ce drapeau resta là jusqu'au 23 octobre 1792. Il fut alors retiré : le club ne voulait plus avoir sous ses yeux l'étendard d'un peuple « tombé sous l'esclavage des tyrans (3). » Se moque qui voudra de ces enfantillages : ils montrent à quel diapason les âmes étaient montées et ne prêtent pas à rire. Car, parmi ces hommes qui faisaient un crime aux Polonais de n'avoir pas préféré la mort à la servitude, plus d'un, ne

(1) Henry, I, p. 129.
(2) *Ibid.*, II, p. 15.
(3) *Ibid.*, I, p. 275-276.

l'oublions pas, était sincère dans l'exaltation forcenée de son patriotisme; et quand la France, à son tour, fut menacée, envahie comme la Pologne, il serait mort, s'il l'avait fallu, pour sauver la patrie et la liberté. — L'autre emblème est sinistre. C'est un lambeau de drap déchiré, troué, maculé de boue et de sang : la manche de l'uniforme d'un garde-suisse, tué le 10 août 1792, à la défense des Tuileries (1). Un des seize fédérés toulonnais qui ont pris part à la journée (2) a rapporté de Paris ce trophée, — comme un sauvage le scalp de son ennemi, — et, pendant un an (3), l'église abritera la hideuse loque qui, placée au-dessus de la tête des orateurs du club, les inspire et stimule leur fanatisme, de même que la vue des reliques réchauffait naguère la piété des dévots.

A chaque séance, une cohue s'entasse dans l'église. Un système de recrutement par voie de simple cooptation, qui équivaut, dans la pratique, à l'admission en masse, a bientôt fait affluer au club, comme dans une sorte de sentine collective, toute la lie de la population toulonnaise. Plusieurs centaines d'individus portent le titre de membre de la « Société des vrais amis de la Constitution. » Ce titre est plus qu'un honneur : il est une sauvegarde. On le recherche, on l'envie, on s'en pare comme d'un brevet de jacobinisme éprouvé. Celui qui le porte n'a plus à trembler pour sa tête, et il peut faire trembler les autres pour la leur. Les professions représentées dans cette foule d'adhérens sont les plus humbles (4), celles qui, en exigeant un constant déploiement d'énergie physique, développent les muscles plus qu'elles n'affinent l'intelligence ; celles qui donnent le goût, le respect de la force, l'habitude de recourir à elle de primesaut, de compter sur elle pour trancher tout. Le club compte, en grand nombre, des portefaix, des bouchers, des forgerons, des charpentiers, des cordiers, des manœuvres, des « travailleurs à la terre, » des « perceurs de bronze » employés au forage des canons de l'Arsenal : tous gens de mœurs brutales, à la main prompte et lourde. A côté d'eux, une certaine quantité de membres de la bourgeoisie, des avocats, des journalistes qui rédigeront sa correspondance, des tabellions, des

(1) Henry, I, p. 275-276.

(2) *Archives de Toulon.* — Lettre de MM. Barrallier et Martelly-Chautard à la municipalité, du 12 août 1792. Un des « seize braves, » Roubaud, a été blessé d'une balle à la jambe. Un autre, Bouquet, a sauvé le drapeau du bataillon parisien de Saint-Marcel, dont les Suisses allaient s'emparer.

(3) Jusqu'en juillet 1793. Le premier soin de la réaction antijacobine fut alors de détruire cet emblème. — (Henry, II, p. 38.)

(4) *Archives de Toulon.* — Affiches des jugemens prononcés en 1793 contre d'anciens membres du club (voir les professions indiquées).

commerçans, des industriels. La crainte de passer pour tièdes révolutionnaires et d'être, à ce titre, placés dans la catégorie des suspects, d'où l'on passe bientôt dans celle des proscrits, les a enrôlés dans les rangs de cette société qu'ils abominent en secret. Et cette même crainte les pousse à renchérir sur le débraillé du costume adopté par les « patriotes, » à porter les bonnets les plus écarlates et les plus sordides carmagnoles (1), à témoigner de leur « civisme » par la violence des propos qu'ils tiennent en public (2). Ils sont les plus assidus aux séances, et c'est de leur bouche que sortent les motions les plus furibondes. S'ils ne tuent pas eux-mêmes, ils en seraient capables, au besoin, pour détourner tout soupçon de « modérantisme, » puisque, non contens de pousser à la tuerie, ils ont encore l'ignominie d'y applaudir. Après les massacres, ces lâches chansonnent gaîment les victimes et composent de petits vers, d'un tour satirique et badin, avec des jeux de mots, des remarques graveleuses sur la mine que faisait, dans les affres de son horrible agonie, tel malheureux qui vient d'être accroché à la lanterne. « N'en pendrem mai d'aristocrates, » — nous en pendrons encore des aristocrates ! — Ainsi débute une sorte de « Ça ira » local, en patois provençal, qui fit fureur à Toulon et qu'on chantait sur l'air très en vogue d'un chœur de *Paul et Virginie :*

Nous porter toi chez tes parens,
Sur un petit lit de feuillage (3).

« Il nous souvient, — dépose formellement l'honnête et véridique Henry, — d'avoir entendu, après les meurtres de juillet 1792, des personnes appartenant aux classes que nous venons de mentionner, composer, portes ouvertes, dans un café renommé alors, des couplets auxquels chacun fournissait un vers ou une idée et les chanter avec de grands éclats de rire : et pourtant, — nous le répétons, — c'étaient des hommes d'une bonne position sociale et jusque-là honorables dans leur état (4). » L'infâme chanson est l'œuvre de ces bourgeois ; la peur les a rendus aussi féroces que

(1) Henry, I, p. 246.

(2) « Le nombre et la brutalité des perturbateurs croissaient de jour en jour ; il n'y avait plus de garantie de sûreté pour le citoyen paisible *dont l'opinion politique ne se traduisait point au dehors en bravades et en provocations.* » — (Lauvergne, p. 96.)

(3) Henry, I, p. 360.

(4) *Ibid.*, I, 265.

les brutes sanguinaires dont ils provoquent et célèbrent ensuite les exploits.

III.

Au milieu d'un air épais, saturé des fortes senteurs du tabac et de l'ail, la foule amassée dans l'ancienne église de Saint-Jean s'agite et vocifère. Un homme, qui porte en sautoir une écharpe tricolore sur une soutane (1), monte à la tribune. Des applaudissemens éclatent : le club a reconnu un de ses orateurs favoris, le prêtre démagogue Simond, membre de la municipalité, mystique redoutable, qui concilie dans ses professions de foi le jacobinisme et l'évangile, Robespierre et Jésus. Un ci-devant capucin lui succède : ce défroqué jette à ses auditeurs un discours blasphématoire et athée (2) qui, sortant de cette bouche et proféré dans ce lieu, leur semble de plus haut goût encore et les fait frémir d'aise. Un trait commun à tous les membres de l'association est, en effet, une instinctive hostilité contre la religion. Elle s'est manifestée d'abord par des attitudes inconvenantes dans les églises, des rires, des coups de sifflet, des huées pendant les offices, au cours des sermons, sur le passage même du saint-sacrement. Ces faits, dénoncés dès novembre 1791, par des curés constitutionnels qui demandent à la municipalité de prendre les mesures nécessaires pour en prévenir le retour (3), étaient répréhensibles assurément, mais, en somme, d'une assez inoffensive polissonnerie. Malheureusement, la résistance du corps ecclésiastique à la constitution civile du clergé, l'imprudente et factieuse lettre pastorale où l'évêque de Grasse, réfugié à Nice au milieu des émigrés, recommande à ses diocésains de ne pas se soumettre aux nouvelles lois (4), ont exaspéré cette hostilité et semblent, dans une certaine mesure, la justifier. Des incidens plus graves se produisent alors. Des iconoclastes s'attaquent aux images des saints et les lacèrent (5),

(1) Henry, I, p. 174.

(2) « Plusieurs prêtres avaient ainsi abondé dans les idées démagogiques et un ex-capucin avait osé, dans son délire, proférer, à la tribune du club, les plus grands blasphèmes contre la vérité de la religion et l'existence de Dieu. » — (Henry, I, p. 359.)

(3) *Archives de Toulon.* — Dossier intitulé : Scandales dans les églises; lettres du curé de la paroisse de Sainte-Marie à la municipalité, en date des 24 novembre 1791 et 27 février 1792.

(4) Lauvergne, p. 86. — L'évêque de Vence avait fait de même. Ces mandemens avaient été répandus à plusieurs milliers d'exemplaires dans les deux diocèses.

(5) *Ibid.*, p. 136.

avec la même rage qui les poussera bientôt à la destruction des emblèmes monarchiques. D'autres clubistes se plaisent à profaner les églises et y donnent rendez-vous à des femmes de mauvaise vie (1). Scandales et sacrilèges ne rassasient pas encore la fureur croissante de leur impiété. Ils viennent « à la porte des temples, armés de nerfs de bœufs, de bâtons et de sabres ; ils tombent ensuite à coups redoublés sur les fidèles et n'épargnent point les membres du clergé (2). » Leurs femmes les imitent : « A Toulon, des mégères se portaient aux abords des églises, accablant d'injures les dames pieuses qui s'y rendaient et allant même quelquefois jusqu'à les fouetter publiquement (3). » Le club confond désormais dans une égale exécration l'aristocrate et le prêtre, l'ancien régime et l'Église. Le simple croyant lui est suspect au même titre que le ci devant gentilhomme : fidélité à Dieu ou fidélité au roi inquiètent, irritent pareillement l'intolérance de sa foi révolutionnaire et lui semblent dignes de pareils châtimens. Ainsi se forme, se précise peu à peu dans son esprit, la doctrine meurtrière de l'extermination en masse de tous les dissidens, déclarés ou secrets, de la Révolution. Vienne la Terreur, — la Terreur officielle, légale, si l'on peut dire, — le club est prêt à adopter, à pratiquer toutes les mesures que le système recommande : car lui-même, du jour qu'il a commencé d'exister, a commencé aussi de terroriser.

Poussons plus avant l'analyse. Après avoir dit ce que le club déteste, cherchons à montrer ce qu'il aime. L'étude de ses sympathies n'est pas moins instructive que celle de ses haines.

Il aime l'indiscipline, il applaudit avec transport à tout acte de rébellion. Des troubles ayant éclaté à Aix, en décembre 1790, les officiers du régiment de Lyonnais voulurent faire marcher la troupe pour rétablir l'ordre. « Les grenadiers s'y sont opposés, — écrit la Société des amis de la constitution d'Aix à celle de Toulon, — et le brave Ferréol, lieutenant de grenadiers, s'est comporté *avec le plus grand patriotisme : il mérite d'être élevé au plus haut grade ; il a empêché tout le régiment de marcher* (4). » Un si beau trait excite l'enthousiasme du club de

(1) *Archives de Toulon.* — Jugemens, imprimés sur affiches, du tribunal populaire en 1793.

(2) Lauvergne, p. 136.

(3) Henry, I, p. 357. — De nombreux faits analogues sont cités par Taine. (*Révolution*, I, p. 240 et 241.)

(4) *Archives de Toulon.* — Dossier intitulé : le club patriotique de Toulon ; lettre de la Société des amis de la constitution d'Aix à celle de Toulon, du 15 décembre 1790.

Toulon. Il adresse aussitôt des félicitations aux sous-officiers de Lyonnais. « Frères et amis, les remercîmens de vos concitoyens vont être la récompense de votre patriotisme... La patrie depuis longtemps vous mit au nombre de ses plus vaillans défenseurs : *elle vous conte aujourd'hui parmi ses meilleurs citoyens.* Grenadiers, honorés-vous de ce glorieux titre. Le droit de la vertu est d'être cité pour modèle et vous venés d'acquérir à Aix le droit d'être celui de tous les soldats patriotes. » Et il se hâte d'offrir l'affiliation à la Société « pour MM. les sous-officiers et grenadiers qui ont contribué à votre généreuse résolution (1). » Cette marque d'approbation collective donnée à des mutins ne lui suffit pas. Le principal auteur de la rébellion n'a-t-il pas conquis des titres à un hommage particulier et plus éclatant? Le même jour, la Société écrit au lieutenant Ferréol : « Monsieur, l'expression manque à nos sentimens. Que pourrions-nous vous dire qui ne fût au-dessous de ce que vous avés fait à Aix? *Il en faut revenir à cette noble simplicité des temps héroïques.* L'assemblée patriotique de Toulon a voté que votre nom serait mis au-dessus de la place de son président et surmonté d'une couronne de chêne. Nous vous demandons l'honneur de vous affilier à la Société des amis de la constitution dont nous sommes membres (2). »

Insurrection contre la société ou résistance à l'autorité des chefs militaires : la sympathie du club est acquise à toutes les révoltes. Les forçats même ont droit à ses bonnes grâces. Le bagne n'est-il pas une Bastille toujours debout et n'évoque-t-il pas le souvenir maudit de l'autre, « de cet horrible monument que des siècles barbares avaient élevé et entretenu pour servir la passion de nos anciens tirans... de ce colosse affreux qui renfermait tant d'innocentes victimes (3) ? » A quoi bon s'assembler si souvent devant le modèle de l'odieuse prison, expédié de Paris et déposé dans une des salles de la maison commune? A quoi bon « pleurer et se lamenter à l'aspect du tableau représentant le cercueil des victimes trouvées mortes dans les cachots, » et pousser « des cris de haine et de vengeance contre les assassins de Latude, lorsqu'un habitué du lieu faisait le récit pathétique de la longue agonie de ce malheureux jeune homme (4) ? » Sans doute, le bonnet vert

(1) *Archives de Toulon.* — Même dossier; lettre du 17 décembre 1790.

(2) *Ibidem.*

(3) *Archives de Toulon.* — Lettre du sieur Palloy, « patriote, entrepreneur de la démolition de la Bastille, » à M. le maire de Toulon, en date du 22 juin 1790. Il annonce l'envoi d'un modèle de la Bastille. Ce modèle existe encore. On peut le voir au musée de Toulon.

(4) Lauvergne, p. 87 : — « La foule s'empressait de toucher la dalle provenant des

et la casaque jaune marquent encore du signe d'infamie plus d'un innocent, aussi digne de pitié que cet infortuné, dont la touchante histoire résume tous les crimes du passé. Arrière donc à ce préjugé qui condamne au mépris ceux qu'une justice souvent inique a condamnés au bagne! La disgrâce qui a frappé ces pauvres gens ne vient-elle pas, en somme, de ce qu'ils ont secoué un joug, — celui des lois restrictives de l'indépendance individuelle, — de ce qu'ils ont protesté contre un assujettissement, fait acte d'hommes libres, en un mot?.. Galériens attachés à la chaîne, soldats rivés à l'étroite et dure discipline du régiment: les uns aussi bien que les autres sont des victimes de l'ancien régime, des frères malheureux, opprimés, qu'il faut plaindre, qu'il faut aimer, qu'il faut aider à s'affranchir. Et c'est pourquoi le club, qui roue de coups les fidèles à la porte des églises pour se faire la main en attendant d'égorger les curés, se constitue protecteur en titre de la chiourme, lui rend visite, reçoit d'elle des adresses de remercîment. « Nous sommes pénétrés de ce que le club fait pour nous. Nous tâcherons de le mériter. Votre patriotisme ne pouvait se montrer avec plus d'éclat qu'en nous honorant de votre présence... Vous ne dédaignez pas les enfans des patriotes. Braves citoyens, que notre reconnaissance est vive! *Qu'elle nous excite à la vertu!* Nous vous supplions d'assurer les amis de la constitution que nous partageons la douleur des peuples dans ce moment et que la cimentation de la liberté de la nation remplit nos cœurs d'allégresse. Pour les forçats : Duplessy (1). »

IV.

Depuis que s'est constitué, à Toulon, cet « organe nouveau, supplémentaire et parasite qui, à côté des organes légaux, se

pierres du cachot et *sur laquelle était empreint le portrait du roi;* elle écoutait avidement, les yeux fixés sur un plan de la Bastille, la description qu'on lui faisait de cette affreuse prison... » — Notez à quel point ces conférences publiques sur la Bastille, entourées d'une savante mise en scène, de plans, d'images destinées à émouvoir la sensibilité des spectateurs, — ces « leçons de choses » faites en présence d'un modèle où se trouve, enchâssée comme une relique, la dalle d'un des cachots, — devaient frapper les esprits. Nous assistons ici à la genèse même d'une de ces tenaces et indestructibles légendes que la démonstration la plus claire de leur fausseté ne parvient pas à extirper de la conscience populaire.

(1) *Archives de Toulon.* — Cette curieuse pièce n'est malheureusement pas datée. Il est probable qu'elle se rattache à une affaire d'avril 1790 qui nous est connue, grâce à une autre lettre adressée, le 28 de ce mois, par les forçats, à M. Richard, maire, dont il sera question plus loin.

développe dans le corps social... cette sorte d'excroissance dévorante dont l'envahissement est irrésistible (1), » toutes les affaires locales passent par les mains du club et n'arrivent à celles des corps chargés de l'administration de la cité, du district ou du département, que traitées à l'avance, triturées et déjà résolues par lui. Là, comme dans le reste de la France, il est « un vrai tribunal d'inquisition, » un « colosse de despotisme (2). » Maître des élections, grâce au découragement des modérés qui s'abstiennent, à Toulon comme partout (3), et le laissent voter seul en faveur de candidats qu'il a choisis et qui, tenant leur mandat de son puissant patronage, obéissent servilement à ses injonctions, il est maître absolu de la municipalité et, par elle, de la ville. Mais les affaires de la commune, du district, du département même ne suffisent pas à assouvir ses appétits de domination, à calmer la fièvre d'activité qui le dévore. Il promène sur les départemens voisins la surveillance aiguë de son « œil » redoutable; il porte plus loin même ses regards, jusqu'à la frontière, jusqu'à Paris; il plane sur la France entière et, dès qu'il a découvert quelque chose de suspect, il dénonce. Écoutez sa profession de foi. Nous sommes, dit-il, « fiers de notre innocence et de notre civisme, inébranlables dans notre amour pour la constitution et dans nos efforts pour en propager les principes, *infatigables dans notre surveillance pour l'observation des lois et dans notre activité pour en dénoncer les infractions* (4). » Surveillance et propagande : tout son programme tient dans ces deux mots. Et il est pénétré de l'importance de sa tâche ; elle prend tout son temps, absorbe toutes ses pensées. C'est avec une conviction profonde qu'il écrit aux Amis de la constitution d'Avignon : « Pardonnez à la brièveté de notre lettre. *Le bien de la patrie en danger remplit tous nos momens* (5). »

Cette tâche, en effet, est énorme. Ces centaines, bientôt ces milliers de sociétés populaires qui, du sein de la décomposition générale, ont surgi, non-seulement se sont affiliées à la société des Amis de la constitution de Paris, sorte de « maison mère », cerveau et cœur de l'association, qui élabore la pensée directrice et qui la transmet (6), — mais elles se sont affiliées entre elles.

(1) Taine, *Révolution*, I. p. 272.

(2) Ces expressions se trouvent dans une pétition des officiers de la garde nationale de Besançon à l'Assemblée, citée par Taine. — (*Révolution*, II, 54.)

(3) Voir les chiffres instructifs donnés par Taine au sujet de ces abstentions. (*Révolution*, II, p. 373-374.)

(4) *Archives de Toulon*. — Correspondance du club ; lettre du 21 novembre 1790.

(5) *Ibidem*. — Lettre du 17 décembre 1790.

(6) Voici un exemple qui fera bien comprendre le mécanisme de ces affiliations. Le

Ainsi s'est formé le réseau souple et serré, au centre duquel veille le club des Jacobins. Celui-ci relie et noue les uns aux autres tous les fils de cette gigantesque toile d'araignée qui enlace la France, qui paralyse jusqu'à la plus faible manifestation de sa libre et sincère volonté. Or, toutes ces sociétés solidaires échangent des communications, des avis, des renseignemens de toute sorte, des offres de service, des congratulations, des certificats de civisme ; elles se font part de leurs inquiétudes, de leurs soupçons, de leurs espérances, de leurs affaires particulières, de leurs vues générales... De là, une correspondance immense et incessante. Le club de Toulon a-t il, par exemple, reçu avis de la présence à Aix d'un individu suspect ? Aussitôt, il prévient la société sœur, lui jette le cri d'alarme, l'exhorte à agir sans retard et sans ménagement contre le traître : « *Salus populi suprema lex esto !* Et quel droit particulier ne s'anéantit pas devant le droit national ? *Cicéron eût-il sauvé la République, s'il eût respecté dans Catilina le droit de citoyen romain* (1) ? » Graves paroles ! Sous la forme un peu pédante du souvenir classique qu'elles rappellent, elles laissent entrevoir comme une première ébauche, molle encore, mais qui se précisera bientôt, de la farouche doctrine du salut public, invoqué comme raison suffisante en faveur de tant de crimes ! Le même jour, — 17 décembre 1790, — le club de Toulon écrit aux sous-officiers et aux grenadiers du régiment de Lyonnais, au lieutenant Ferréol, comme on l'a vu plus haut, pour leur offrir l'affiliation, aux Amis de la constitution d'Avignon, pour accepter celle qu'ils lui proposent. Et il en est de même tous les jours. Le club est une sorte de ministère universel et mystique : le ministère de la volonté du peuple. Sa compétence s'étend à toutes les matières d'ordre politique indistinctement. Après avoir délibéré, dans ses séances, sur les innombrables questions qu'il considère comme tombant de droit sous sa juridiction, il les tranche, dans ses

club de Toulon écrit, le 12 mai 1791, aux jacobins de Paris : « Frères et amis, nos frères d'Hyères nous ont fait part de la condition que vous avés mise à leur affiliation, qui est *que leur demande soit appuyée par deux sociétés voisines.* Nous nous empressons de vous garantir leur patriotisme et leur dévoûment à la Constitution. Nos frères d'Antibes nous ont aussi prié par leur dernière lettre d'appuyer leur demande en affiliation auprès de vous. Cette société, *à qui nous n'avons accordé notre affiliation qu'après nous être complètement assurés de leur civisme,* nous en a donné en diverses occasions des preuves non équivoques et *surtout par la surveillance active qu'ils exercent sur des pays limitrophes.* Ils ont soin de nous instruire exactement de tous les mouvemens des aristocrates réfugiés dans les États de Savoie... » — (*Archives de Toulon*; correspondance du club.)

(1) *Archives de Toulon.* — Correspondance du club ; lettre du club de Toulon à la Société des amis de la constitution d'Aix, du 17 décembre 1790.

lettres, du ton autoritaire et rogue d'un potentat aussi convaincu de son infaillibilité, que sûr de son omnipotence. Juge-t-il, par exemple, insuffisantes les mesures prises par le gouvernement pour déjouer les complots des « ennemis de la constitution » et protéger les frontières ? Il somme la municipalité de réclamer auprès de l'assemblée le renvoi des ministres (1). S'est-il avisé que cette même assemblée, — en essayant, par le décret du 10 mai 1791, de modérer la fureur de pétitionnement qui s'est emparée du pays (2), — que la constitution, en subordonnant à une condition de cens la qualité d'électeur, ont, pour parler le langage du temps, porté atteinte à un droit naturel, « imprescriptible et sacré » du citoyen ? Vite, il rédige une impérieuse adresse à l'Assemblée et la met en demeure ou de se dissoudre ou de révoquer ces décrets « plébicides et liberticides » qui ont « réduit le peuple à la triste condition des ilotes », qui lui ont ôté « jusqu'au droit de se plaindre, dernière consolation des malheureux (3). »

(1) *Archives de Toulon.* — Délibération du club, du 3 août 1790. — Admirez ici l'ingéniosité du mécanisme qui met artificiellement en branle ce qu'on appelle alors la volonté de la nation ! Le ministère a déplu aux Jacobins de Paris. Ceux-ci ont donné aussitôt le mot d'ordre aux innombrables sociétés affiliées à la leur. — Les clubs, obéissant docilement à l'impulsion reçue, inondent l'Assemblée de pétitions, d'adresses, de sommations, entraînent à leur suite les municipalités dans la même campagne : l'Assemblée cède sous cette formidable poussée, qui a toutes les apparences d'une manifestation spontanée de l'opinion publique, alors qu'elle n'est, en réalité, que le choc en retour, si l'on peut dire, de la volonté tyrannique, adroitement déguisée, d'une poignée de brouillons, d'intrigans et de sectaires. Toute cette tactique est exposée avec franchise dans les *Mémoires de Grégoire*, I, p. 387, cités par Taine, qui conclut excellemment : « Il faut que l'Assemblée marche, sinon on la traîne. » — (*Révolution*, II, p. 58.)

(2) Ce décret prohibait les pétitions collectives et n'autorisait plus que les pétitions individuelles. C'était enlever au parti jacobin un de ses moyens d'action les plus efficaces. Il cria aussitôt à la tyrannie.

(3) Adresse du club à l'Assemblée, citée par Henry, I, p. 172. Cette adresse fut imprimée et envoyée à toutes les sociétés populaires avec lesquelles le club de Toulon était en relations. Elle contient des passages bien intéressans : « Nos législateurs, les Amis de la constitution ont depuis longtemps juré de sacrifier leur vie pour la défense de vos sages décrets... Le serment qu'ils ont prêté ne peut être vain, et ils compteront au nombre de leurs ennemis, non-seulement ceux qui attenteraient à leur liberté à force ouverte, mais encore ceux qui, abusant de la confiance de la nation, *chercheraient sous le manteau spécieux de la loi à les charger de nouvelles chaînes. Les législateurs qui ont mis au jour la sublime Déclaration des droits de l'homme et du citoyen seraient-ils les premiers à la violer?...* La série des décrets présentés par le comité de constitution et adoptés par l'Assemblée nationale, malgré les efforts des bons citoyens, est une preuve non équivoque de cette dure vérité. L'un... attache toute la puissance du citoyen à la majeure ou moindre quantité de métal dont il est possesseur. *Ce décret injuste priverait l'immortel auteur du Contrat social, nous ne dirons pas de représenter ceux qu'il aurait éclairés, mais de choisir celui qu'il croirait digne*

Affaires étrangères, complications diplomatiques, sont aussi bien de son ressort que les affaires intérieures. Trois patriotes de passage à Nice ont-ils été malmenés par des agens de recrutement qui veulent les enrôler de force dans les troupes du roi de Sardaigne, le club gourmande aussitôt le consul de France, lui reproche durement d'avoir manqué à son devoir en ne couvrant pas ses nationaux d'une suffisante protection. Le plus autoritaire des monarques, mécontent d'un de ses agens, oserait à peine lui adresser une aussi cruelle réprimande. Mais quoi ! le club est un souverain absolu qui a relégué l'urbanité au nombre des conventions hypocrites de l'ancien régime et qui s'en vante. « Le ton de liberté que notre missive respire vous étonnera peut-être ; mais, monsieur, les Amis de la constitution ne connaissent pas les ménagemens et la duplicité ci-devant appelée politesse (1). » Un maître, en effet, est-il tenu à des formes courtoises lorsqu'il tance son valet ?

Autoritaire et despote, le club peut l'être impunément, car sa domination s'étaie sur un savant système d'intimidation qui fait trembler la ville entière devant lui. L'un des premiers et mieux qu'aucun autre en France, le club de Toulon a compris l'emploi de l'émeute, sa vertu toute-puissante et irrésistible. L'émeute est son instrument de règne. Il s'en sert pour prévenir toute insurrection contre sa monstrueuse tyrannie, pour paralyser d'avance, par la terreur seule qu'il inspire, tous ceux qu'il soupçonne d'être en secret impatiens de son joug. L'émeute est son art propre, l'objet favori de son étude ; il en possède à fond la théorie et, mieux

de sa confiance... » L'expédition de cette adresse à l'Assemblée fut annoncée, par le club, à Robespierre en ces termes : « Robespierre, car votre nom vaut lui seul l'éloge le plus pompeux, *la Société des amis de la constitution a reçu avec reconnaissance le nouveau discours que vous lui avez fait passer et elle a de suite délibéré une adresse à l'Assemblée nationale* pour lui demander la révocation des décrets plébicides et liberticides du marc d'argent... Continués, bon citoyen, à éclairer la nation sur ses véritables droits,.. etc. » — (*Archives de Toulon*; correspondance du club; lettre du 14 mai 1791.) Ici encore on trouve un exemple d'application de la tactique exposée plus haut. La Montagne veut reviser un des articles de la constitution. Robespierre prononce un discours contre cet article. Le discours est envoyé, par les Jacobins, à la Société populaire de Toulon, qui se hâte d'intervenir, dans le sens indiqué, auprès de l'Assemblée. Le branle est donné à Paris : la machine se met en mouvement dans le pays tout entier. Et voilà encore une opinion factice, intéressée, l'opinion d'une infime minorité, qui va être présentée aux législateurs comme le vœu de la nation !..

(1) *Archives de Toulon.* — (Correspondance du club; lettre du 16 mai 1791, au consul de France à Nice.) — Le club de Pontarlier décidait, à la même époque, l'abolition « de l'usage de se découvrir pour saluer son semblable » et recommandait à ses membres « d'éviter soigneusement, en parlant, de se servir des mots : J'ai l'honneur. » — (Taine, *Révolution*, II, p. 48.)

encore, la pratique. Il excelle à la préparer et, quand il en a dressé le programme, il l'exécute avec une incomparable perfection. A-t-il surpris quelque velléité de résistance dans la population qu'il malmène, qu'il pressure, qu'il décime, dans l'un des corps administratifs qu'il asservit ou qu'il brave ? Ses espions lui ont-ils révélé, par exemple, qu'une partie de la garde nationale murmure contre lui et cherche secrètement un appui auprès du directoire départemental ? Que cette haute assemblée, composée de membres de la bourgeoisie libérale et modérée, médite de recourir à la représentation nationale pour délivrer la ville (1)? Aussitôt les meneurs, dans une série de séances tumultueuses, chauffent à blanc les esprits des membres de l'association. Des déclamations furibondes retentissent à la tribune, des motions incendiaires éclatent. Toute cette tourbe grossière, rassemblée à Saint-Jean, se grise de paroles violentes, d'invectives, de menaces. Quand elle est arrivée au paroxysme de la fureur, on la lâche. La meute enragée se rue dans la ville, la parcourt avec des clameurs sauvages, des gesticulations frénétiques, qui redoublent chaque fois qu'elle passe devant la maison d'un suspect, d'un ennemi du club. On se contentait, dans les premiers temps, de faire halte un instant sous ses fenêtres et de le régaler, en manière de sérénade, d'une audition du « Ça ira », accompagné de gestes expressifs. Un peu plus tard, à partir de 1792, on tâche de le saisir et on le pend. Bientôt, on portera en triomphe des têtes coupées, on forcera des *ci-devant* à baiser ces faces blêmes, plantées à la pointe des piques (2). La population paisible se cache et tremble derrière ses volets clos, au passage de la horde hérissée de sabres, de piques et de baïonnettes, qui hurle à plein gosier des refrains sanguinaires. Et c'est là ce qu'on appelle « une promenade civique. » Pas de semaine où le club n'en offre à Toulon le spectacle terrifiant. Aux momens de crise, ces promenades se renouvellent chaque jour. La malheureuse cité est ainsi tenue dans un état chronique de stupeur et d'épouvante qui abolit en elle toute énergie, toute faculté de résistance, qui la livre pieds et poings liés à ces sicaires. Quelque chose de cette terreur a passé dans les termes, singulièrement expressifs, qu'emploie, pour dépeindre ces scènes, un historien toulonnais qui en fut le témoin dans sa jeunesse. « Le club

(1) *Archives de Toulon.* — Correspondance du club; lettre à M. Ricard, député de Toulon, du 21 novembre 1790 : « Nous venons d'apprendre que le directoire départemental du Var... vient d'écrire à l'Assemblée nationale pour obtenir l'interdiction du club de la ville de Toulon... »

(2) Lauvergne, p. 127 : « Les assassins forçaient les portes des royalistes et leur donnaient le choix entre une accolade au trophée et une corde de réverbère. »

de Saint-Jean, dit Lauvergne, domina tous les pouvoirs du lieu sans exception. Ses velléités de désordre s'annonçaient par une émeute dont le bruit suffisait à l'effroi qu'il voulait propager; lorsqu'il voulait frapper de plus rudes coups, *le lion sortait de l'antre en rugissant*, il parcourait la ville en semant dans les familles paisibles l'épouvante et la désolation (1). » La « promenade » achevée, la bête regagnait sa tanière ; et, dans la ville muette, consternée, pas une voix ne s'élevait pour proposer à ces milliers d'hommes inoffensifs, parmi lesquels elle venait de prélever encore son sanglant tribut, de s'unir enfin contre elle et de l'abattre. Cela dura trois ans : de juin 1790 à juillet 1793. Pendant trois longues années, une bande de scélérats audacieux, composée par portions à peu près égales d'énergumènes et de malandrins, put terroriser à merci près de trente mille citoyens honnêtes, ayant pour eux, outre leur innocence, le droit, la loi, la force même, — puisqu'ils avaient le nombre, — mais manquant de la résolution nécessaire pour défendre, contre la plus odieuse des oppressions, leur liberté, leurs biens et leur vie. Devant un pareil spectacle, l'historien confondu s'arrête, ne sait plus que penser ni que dire, et se demande ce qui lui doit inspirer le plus d'horreur et de dégoût, de la férocité des bourreaux ou de la lâcheté des victimes...

L'ESPRIT PUBLIC ET L'ÉMIGRATION.

I.

Cette activité désordonnée, dont la correspondance du club de Toulon nous fournit les indices, n'est point particulière aux quelques centaines d'individus remuans et bruyans qui composent cette société populaire : elle est la marque même de l'époque, son signe propre et distinctif. Jamais l'âme humaine n'a été plus troublée, plus vibrante qu'en ce temps-là. On peut douter qu'à l'époque même des grands conflits religieux du XVIe siècle, qui l'ont si violemment émue, tant et de si puissantes passions se soient déchaînées sur elle, l'aient ainsi agitée en tous sens, labourée jusque dans ses profondeurs, fouettée de souffles si impétueux. Depuis que cette grande et terrible Révolution est commencée, la France a perdu le repos. Elle a les yeux ardemment fixés sur Paris, et la

(1) Lauvergne, p. 106.

persistance même de cette contemplation l'hallucine. Toute parole dite là, tout événement qui s'y accomplit, retentissent aussitôt avec une violence extraordinaire jusqu'aux extrémités du corps, avidement tendu, de la nation. De là ces tressaillemens soudains, tantôt de crainte et tantôt d'espérance, aujourd'hui d'allégresse et demain de colère, ces transports convulsifs qui la secouent. Une vie intense s'est éveillée dans le pays; il sent plus vite, plus fortement qu'autrefois; mais cette sensibilité s'est développée jusqu'au point où elle devient maladive; où la volonté d'un peuple, comme celle d'un individu menacé de démence, perd l'harmonie de son fonctionnement normal et, procédant par impulsions brusques, donne le sceptacle inquiétant d'une force déréglée qui ne sait plus ce qu'elle fait et qui ignore où elle va. Si la France tout entière a la fièvre, Toulon est un des points où l'on peut observer les manifestations les plus caractéristiques de la maladie régnante.

Cette maladie a pour premier symptôme la prédominance exclusive des préoccupations d'ordre politique. — Autrefois, sauf le cas où de grands intérêts nationaux tels qu'une guerre, un traité, étaient en jeu, chacun en France s'occupait de ses affaires d'abord, de celles de sa province, de sa ville, de son bourg ou de son village ensuite, et fort peu de celles de l'État. Au roi et à ses ministres était dévolu le soin de veiller sur celles-là et de les régler de la façon la plus avantageuse et la plus honorable pour le pays. Depuis 1789, l'ordre est interverti : c'est aux affaires de la nation qu'on s'intéresse par-dessus tout. Le mal ne serait pas grand, ou même il n'y aurait là qu'un avantage au lieu d'un mal si, à ce zèle, s'unissaient l'expérience et la modération requises pour aborder d'aussi graves et complexes matières. Mais tout le monde se croyant apte à les traiter sans le moindre apprentissage préalable, tout le monde croyant avoir une opinion raisonnée sur elles, avec le droit d'exprimer cette opinion sous mille formes, articles de journaux, brochures, pamphlets, affiches, adresses, pétitions, discours ; de l'imposer par des manifestations bruyantes ou par la force même, au besoin, il en résulte que cet intérêt passionné pour la chose publique, cette fureur de s'ingérer sans titre ni mandat dans le gouvernement du pays, de donner des conseils aux pouvoirs légaux et de discuter leurs actes, se résout finalement en un affreux désordre, et qu'au lieu de l'activité féconde d'un peuple libre, travaillant dans la plénitude de son indépendance et de sa raison à l'œuvre de ses destinées, la France n'offre plus en spectacle que l'anarchie et le chaos. Qu'on en juge par ce qui se passe à Toulon. « Les affaires de la localité, nous dit expressément

Henry, *n'étaient plus pour l'administration de la ville que des objets bien accessoires; l'état d'agitation pour l'autorité, celui de fermentation et d'émeute pour la population, paraissaient être devenus l'état normal :* les affaires se rapportant à la politique... étaient celles qui dominaient exclusivement tous les esprits (1)... » La conseillère de tant d'inepties, de tant d'iniquités et de tant de violences ; le ferment malfaisant d'agitations stériles où se dépense et s'épuise le meilleur des forces vives d'un pays ; la « politique, » — considérée non pas comme une noble et haute science réservée aux plus éclairés et aux plus sages, mais comme une carrière ouverte à la turbulence des brouillons, aux convoitises des ambitieux, à l'intolérance étroite des sectaires, — la néfaste politique moderne vient de naître.

Et qu'on ne croie pas que ce soient les seuls citoyens « actifs, » c'est-à-dire investis à un degré quelconque du droit de suffrage, que la passion nouvelle ait envahis. Tout le monde est atteint. Les enfans mêmes se préparent, sur les bancs de l'école, au métier qu'ils voient universellement pratiquer autour d'eux : ils étudient, ils apprennent, — que dis-je ! — ils savent déjà les phrases creuses et sonores, les formules qu'un futur politicien doit connaître. On les y pousse, d'ailleurs ; on leur inculque, avec les règles de l'orthographe, les principes de cette vaine science ; on leur enseigne la langue emphatique qui lui est propre, qu'on parle autour d'eux, et qu'eux-mêmes parleront à leur tour. Voici une pièce manuscrite, dont la grosse écriture hésitante et tremblée révèle des doigts rudes encore au maniement de la plume, de lourds doigts de paysan ou d'enfant : c'est une lettre adressée, en 1790, à la municipalité, par de jeunes élèves du collège de Toulon. Cette municipalité a décidé qu'on leur donnerait désormais en prix le recueil des décrets de l'Assemblée ; elle a invité leurs professeurs à « développer devant eux les principes de la constitution. » Avec une ingénuité qui prêterait à sourire, si elle n'était au fond assez touchante et n'accusait un état d'esprit qui fut général à cette époque, et où l'ironie n'a rien à voir, pas plus que dans toute autre matière de foi, — car il s'agit ici, qu'on le remarque bien, d'une véritable religion qui se fonde, le culte de la Révolution, — ces enfans s'écrient : « Notre unique attention sera de puiser, dans ces ouvrages précieux, ces maximes salutaires qui, en formant l'homme de bien, lui font apprécier ce qu'il vaut, *lorsqu'il ne dégrade point, par une conduite odieuse, sa qualité primitive...* Nous maintiendrons de tout notre pouvoir la constitution, nous la chanterons en

(1) Henry, I, 204.

prose, en vers, nous la traduirons en latin et en toutes les langues connues, enfin nous la prônerons aux quatre coins de la terre, où la destinée pourra nous conduire... Vos très humbles et très obéissans serviteurs *et jeunes citoyens*, les écoliers de la troisième du collège de Toulon (1). » De quoi, si ce n'est de politique, voulez-vous que s'occupent plus tard ces « jeunes citoyens de la classe de troisième, » dévoués à la constitution au point de la vouloir chanter en vers latins, et qui connaissent déjà le catéchisme de Jean-Jacques?

Aussi bien qu'à l'école, la politique a pénétré à la caserne. De la bouche des soldats, comme de celle des collégiens, sortent des paroles naïvement déclamatoires qui sembleront d'une haute signification, pour peu qu'on prenne la peine de chercher et de découvrir, sous l'enflure des mots, la profondeur et, pour tout dire, la noblesse du sentiment qu'ils expriment. « Dites si, depuis que nous sommes dans vos murs, nous nous sommes montrés les esclaves du despotisme, *si nous nous sommes comportés comme les soldats du roi ou comme ceux de la nation*, si nous avons voué obéissance à l'homme ou à la loi? L'honneur du soldat français dépend désormais du discernement de ces principes... » Ainsi parlent, en cette même année 1790, dans une adresse expédiée à la municipalité, au nom de leurs compagnies respectives, les sergens-majors du régiment de Dauphiné (2). De ces sous-officiers, sans doute, la discipline, l'esprit de subordination est suspect. Mais leur dévoûment à la nation, — ce qui somme toute vaut mieux encore, — paraît sincère. Ils discuteront peut-être les ordres de leurs chefs; mais, quand la patrie leur commandera de mourir, ils obéiront.

Au bagne même, chose à peine croyable, l'esprit nouveau s'est glissé, et une ardente sollicitude, pour les intérêts généraux de la nation, se manifeste au milieu de gens qu'on ne s'attendait guère à voir livrés à des préoccupations de cette sorte. Les forçats, ces mêmes forçats amis et protégés du club, dont le « cœur était rempli d'allégresse par la cimentation de la liberté de la nation, » écrivent, en avril 1790, au maire Richard, une lettre plus surprenante encore. Ils ont lu « le n° 96 du *Courrier d'Avignon* » et ils y ont vu que cette gazette les accuse de tramer une révolte. Ils se défendent contre cette accusation en termes chaleureux et comiques. « L'alarme est dans leur cœur. » Ils sont « pénétrés du désir le

(1) *Archives de Toulon.* — Lettre à la municipalité, du 28 mai 1790.

(2) *Archives de Toulon.* — Dossier intitulé : *Sentimens patriotiques des militaires de la garnison.*

plus patriotique. » Ils veulent « désabuser les chefs de la nation et tous les citoyens, » adresser un mémoire à l'Assemblée nationale, une lettre au *Courrier d'Avignon* « pour prouver à toute la terre que l'esprit de rébellion n'est pas parmi eux (1). » Ces forçats méconnus et vertueux qui reçoivent et qui lisent des journaux; qui rédigent des mémoires, des adresses, des rectifications; qui s'intéressent à la chose publique; qui font de la politique, en un mot, eux aussi : l'étrange époque que celle-là!..

Cette invasion de la France par la politique ne va donc pas sans certains avantages qui compensent, dans une assez large mesure, les graves inconvéniens qu'on a signalés. Le désordre, assurément, est partout : dans la commune comme dans l'État. L'administration est soumise à l'ingérence brouillonne et tyrannique des clubs, ou à la brutale pression des émeutes. Le pays est profondément troublé, les crises s'y succèdent avec une rapidité et une violence extraordinaires; toutefois, cette agitation n'est que l'excès d'une vitalité supérieure et, à tout prendre, elle vaut mieux que la mortelle torpeur, l'indifférence glacée qui annonce l'épuisement ou la sénilité d'un peuple. Qu'elle est riche, cette sève surabondante qui bouillonne dans les veines de la nation rajeunie! Amour de la liberté, dévoûment passionné à la chose publique, foi dans l'avenir de la Révolution et dans la mission régénératrice de la France, patriotisme indomptable : un peuple qui porte tout cela dans son cœur peut bien délirer par momens. Et quel cerveau serait assez ferme pour n'être point troublé par les fumées d'un tel vin? Mais ce vin est généreux et tout n'est pas malfaisant dans l'ivresse qu'il provoque; le ferment des plus grandes actions s'y trouve, comme des pires! D'ailleurs, s'il est juste de dire que, dès le premier ébranlement reçu de la Révolution, ce peuple a commencé de déraisonner, il est également équitable d'ajouter que, dans la suite, rien n'a manqué de ce qui pouvait l'aider à perdre tout à fait la tête. Au premier rang de ces influences funestes, qui ont fini par rendre chronique et exaspérer la dangereuse exaltation que quelques accès, à peu près inévitables au début d'une pareille crise, auraient sans doute assouvie et calmée, — chacun sait qu'il faut mettre l'attitude follement provocatrice, le langage et les actes inconsidérés ou criminels des émigrés. Mais il y a des vérités qu'il est bon d'affirmer sans cesse, parce que sans cesse on les conteste ou qu'on les oublie (2). L'exemple de ce qui s'est passé à Toulon

(1) *Archives de Toulon.* — Lettre du 28 avril 1790 à M. Richard, maire.

(2) Ou qu'on les néglige. S'il est permis d'adresser ici une critique à l'historien philosophe qui a marqué d'une si forte empreinte chacun de ses jugemens sur la Révo-

nous permettra de montrer la lourde responsabilité des adversaires de la Révolution, dans cette humiliante éclipse que va subir le doux et humain génie de la France, — devenu tout à coup méfiant, sombre et cruel, sous l'empire de la folie qui l'a peu à peu envahi. En effet, du jour où un ci-devant noble, ou un prêtre insermenté eurent passé la frontière, l'appréhension que ce gentilhomme et ce prêtre ne se fussent expatriés pour conspirer plus à l'aise contre la liberté s'empara du pays tout entier. Ce ne fut d'abord qu'un vague instinct de défiance. Rien ne prouve que, si les émigrés s'étaient contentés de mettre, — comme ils en avaient incontestablement le droit, — leur vie en sûreté, cette prévention ne se fût pas peu à peu dissipée. Mais il leur fallut davantage. Ils commirent le crime inexpiable de conspirer contre cette patrie qui devait leur être sacrée, quelque dure et injuste qu'elle se fût montrée envers eux. Ils ne daignèrent même pas conspirer en secret : c'est ouvertement, au grand jour, qu'ils bravèrent, qu'ils provoquèrent, qu'ils menacèrent. Le simple instinct devint alors, et par leur faute, une conviction raisonnée, fondée sur des faits, une passion impérieuse et inexorable. La France, de bonne foi, crut en péril cette Révolution sortie du fond de ses entrailles ; et elle entra aussitôt en fureur.

II.

Dans les derniers mois de 1789, après les sanglantes journées des 5 et 6 octobre surtout, un grand nombre de gentilshommes avaient rejoint, à Turin, le comte d'Artois, réfugié dans cette ville auprès de son beau-père le roi de Sardaigne. Ils attendaient là les événemens, les yeux fixés sur cette France qu'ils n'avaient quittée qu'à regret, et où de tenaces illusions leur persuadaient qu'ils allaient pouvoir rentrer bientôt en triomphateurs. Chassés par la crainte, — une crainte amplement justifiée par les intolérables persécutions dont on les avait accablés (1), — ils étaient devenus à leur tour un sujet de crainte pour les partisans de la Révolution qui, n'ayant laissé à ces malheureux d'autre ressource que l'exil, ne leur pardonnaient pas néanmoins de s'être exilés. Beaucoup d'entre eux, trouvant Turin trop éloigné ou trop triste, avaient choisi pour résidence un point encore plus rapproché de la fron-

lution, le reproche qu'on oserait faire à M. Taine est de n'avoir pas suffisamment mis en lumière certaines causes de cette démence sanguinaire qui, comme les intrigues des émigrés et les menaces des puissances, sont absolument étrangères à la Révolution elle-même.

(1) Voyez Taine : *Révolution*, I, p. 204 à 211 et 388 à 436.

tière et s'étaient établis dans la riante ville de Nice, où le consul de France, Leseurre, homme intelligent et actif, très dévoué à la Révolution, surveillait leurs menées et tenait soigneusement au courant de leurs irritantes fanfaronnades, de leurs propos, de leurs intentions et de leurs actes, les municipalités des villes qui, comme Antibes, Toulon et Marseille, étaient plus particulièrement menacées par les projets d'invasion que ces fous ne prenaient même pas la peine de dissimuler.

Dès le mois de février 1790, Leseurre donne l'alarme. Il envoie à la municipalité de Toulon le signalement d'un agent des émigrés chargé par eux d'une mission secrète en France ; en même temps, il annonce la prochaine invasion du territoire par le comte d'Artois à la tête d'une armée de plusieurs milliers d'hommes (1). La municipalité remercie et promet de faire bonne garde. Elle communique aussitôt ces nouvelles aux municipalités voisines. Un frémissement de crainte et de colère court d'un bout à l'autre du département. Ah! c'est là ce qu'ils méditent, ces aristocrates maudits, campés à deux pas de la frontière!.. Ils guettent le moment de la franchir, de fondre sur des villes désarmées, de rentrer en France avec l'assistance des tyrans étrangers, d'y restaurer l'ancien régime aboli, toutes les iniquités et toutes les servitudes dont la nation s'est enfin délivrée : les dîmes, les péages, les corvées, les lettres de cachet! Aux armes, citoyens!.. Et les demandes de fusils, de sabres, de canons, de poudre, de balles et de boulets arrivent de toutes parts à Toulon. Marseille, La Seyne, Ollioules, Saint-Nazaire, La Valette, en réclament à l'envi (2). A quel plus noble usage, qu'à la défense de la liberté conquise et menacée, pourraient servir ces innombrables engins de guerre dont l'arsenal est plein? Qu'on le vide, s'il le faut, mais qu'on arme ces milliers de patriotes prêts à combattre et prêts à mourir!.. Des armes! c'est le cri que pousse la France tout entière en même temps que le département du Var. Si ces armes se sont trempées dans un autre sang que celui des ennemis de la patrie, qui donc les a mises aux mains de ceux qui en ont fait un si terrible usage?

Trois mois se passent, dans l'attente énervante d'une agression, toujours différée par l'indécision et l'impéritie de ceux qui la préparent, mais regardée toujours comme imminente par ceux qu'elle menace. L'anxiété dont le pays est étreint ne se fait nulle part sentir avec plus de force que dans les départemens que bordent

(1) *Archives de Toulon.* — Dossier contenant la correspondance de Leseurre, consul de France à Nice, avec la municipalité, en 1790 et 1791, ainsi que d'autres pièces relatives aux menées des émigrés.

(2) *Ibid.*

ces frontières, de l'autre côté desquelles on voit, on entend les émigrés tramer ouvertement leurs complots contre la Révolution, avec des airs de jactance, de ridicules rodomontades, qui trahissent l'incurable présomption de ces têtes légères. Dans ces départemens-là, on ne vit plus. Une étrange fièvre d'inquiétude, d'universelle défiance, de colère s'est emparée des esprits, les trouble, les affole, les prédispose aux résolutions violentes. Tout devient matière à soupçon. Le moindre fait, démesurément grossi par ces imaginations surchauffées, prend aussitôt des proportions énormes et menaçantes. Le chevalier de Moriès, par exemple, voulant faire, en juin 1790, un voyage d'agrément par mer le long des côtes, s'avise-t-il de commander à un marchand de Toulon divers pavillons destinés à pavoiser son bateau? Le comité de recherches ouvre immédiatement une enquête; cette commande lui paraît suspecte; ces pavillons ne vont-ils pas servir à faire, « aux ennemis de la liberté, » des signaux? Et un volumineux dossier gonflé d'interrogatoires, de procès-verbaux, de dépositions, se forme sur cette ridicule affaire (1). Deux journaliers viennent affirmer qu'ils ont vu, sur la montagne appelée le « Baux de quatre heures, » un pavillon blanc élevé et abaissé à deux reprises différentes (2). Signal royaliste évidemment : nouvelle enquête, nouveau dossier, nouvelles transes dans la ville et recrudescence de fureur contre les traîtres.

Reste à savoir si ces craintes, assurément excessives, étaient toutes imaginaires; si le péril qui, après leur avoir donné naissance, les entretient, les renouvelle et les ravive sans cesse, était chimérique ou réel. Qu'on en juge. — Le 8 juillet 1790, le consul de France à Nice adresse une circulaire aux Français réfugiés dans cette ville. Le marquis de La Planargia, gouverneur-général de la cité et du comté de Nice, l'a engagé, au nom de sa majesté sarde, « à insinuer à messieurs les Français qui se trouvent à Nice, qu'il est bon qu'ils quittent le séjour de ladite ville parce que, d'après les avis qu'on a reçus, ni eux ni le païs ne peuvent y trouver leur compte. » Le roi ne refuse pas de leur donner asile dans ses États, mais il entend que les émigrés choisissent pour résidence des villes éloignées de la frontière et « qu'ils ne se réunissent pas en grand nombre dans la même ville. » Les villes fortifiées leur sont interdites; Casal, Verceil, Carmagnole, Novare, sont autorisées à les recevoir. Ils sont invités à se conformer à ces ordres « dans le moindre délai possible (3). » Pourquoi ces mesures sévères? Une

(1) *Archives de Toulon.* — Affaire Moriès du 27 juin 1790.

(2) *Archives de Toulon.* — Procès-verbal de la déposition de deux journaliers, du 7 décembre 1791.

(3) *Archives de Toulon.* — Lettre du consul de France à Nice, du 8 juillet 1790.

lettre de la municipalité d'Antibes à celle de Toulon nous l'apprend : « Messieurs, la ville de Nice ne sera plus le repaire des aristocrates qui s'y étaient réfugiés. Sa Majesté sarde, *indignée de leur conduite*, les en a chassés avec défense d'approcher de six lieues de sa côte (1). » Ainsi, l'attitude des émigrés à Nice est telle, si imprudente, si provocante, que le propre beau-père du comte d'Artois est réduit à leur défendre de rester dans le voisinage de la frontière. L'ordre, à la vérité, fut révoqué quelques jours après, mais non pas sans que la cour de Turin leur recommandât expressément de ne plus abuser désormais de l'hospitalité qu'on leur accordait. « Les Français réfugiés dans cette ville sont parvenus à faire révoquer l'ordre qui les obligeait à la quitter, mais il leur a été enjoint de se comporter avec la plus grande modération. C'est M. le comte d'Artois qui leur a obtenu cette faveur (2). » Cet avertissement aurait dû, à ce qu'il semble, sinon couper court à leurs intrigues, du moins les induire à y mettre un peu plus de circonspection. Mais quelle prise un conseil de prudence pouvait-il avoir sur ces écervelés qui, à Nice comme à Coblentz ou à Bruxelles, plaçaient au rang de leurs plus graves préoccupations des intrigues galantes, de futiles querelles de préséance, de simples questions d'uniformes (3)? Ils continuèrent donc : les uns, — les fortes têtes du parti, les politiques, — à prophétiser bruyamment la prochaine restauration du roi dans la plénitude de son autorité, c'est-à-dire le retour de l'ancien régime ; les autres, — les jeunes, les mousquetaires de la cause, — à menacer et à braver de loin la Révolution, qui cependant ramassait contre eux ses forces et qui, dès la première passe du duel où ces téméraires la provoquaient, allait briser comme verre leurs fragiles épées de cour. « La fermentation extrême dont je suis témoin, — écrit Leseurre le 17 novembre 1790, — non de la part du pays, mais de ceux qui s'y sont retirés ; son augmentation sensible depuis quelques semaines ; diverses assemblées entre eux où l'on m'assure qu'a été signée une confédération pour sacrifier biens et vies à une contre-révolution ; le nombre considérable de ceux ailleurs, qui, dit-on, ont donné leurs signatures ; des propos violens jusqu'aux spectacles, dans les caffés, les rues, les boutiques ; l'annonce, que même des principaux ne dissimulent pas, d'une prompte revanche dont quelques-uns fixent l'époque au plus tard

(1) *Archives de Toulon.* — Lettre de la municipalité d'Antibes à celle de Toulon, du 12 juillet 1790.

(2) *Ibid.* — Lettre de la municipalité d'Antibes, du 16 juillet 1790.

(3) Voyez Forneron, *Histoire générale des émigrés*, I, p. 246 et suiv.

en janvier ou février; l'arrivée imprévue à Turin de M. de Calonne, de l'abbé son frère et d'autres; le ton plus fier que tous reprennent : tout chés eux décèle un redoublement d'espoir fondé sur quelque grande entreprise (1). » A côté de cet avis général, déjà passablement alarmant, le détail précis, le fait concret qui frappe l'imagination populaire: « Une première démonstration de leur association est un uniforme qui vient d'être adopté par le party. Le fond de la couleur est bleu, le bouton en cuivre, portant une fleur de lys dans le champ (2). » Leseurre enfin conclut : « On a certainement des vues pour s'emparer de quelque port comme de Toulon ou de Marseille, peut-être des deux. Quelqu'un a entendu dire : si le port était incendié... Je vous laisse, messieurs, à tirer les inductions de ce peu de mots recueillis : mais ils m'effraient... On ne voudrait pas, sans doute, s'engager dans l'intérieur du royaume sans auparavant s'assurer d'une clef par où recevoir des secours. Le projet sur Befford (Belfort) éclaire sur le plan à supposer (3)... » Qu'on juge de l'effet que devaient produire de pareilles révélations sur des esprits inquiets et ombrageux, déjà trop disposés à voir partout des traîtres! Faut-il s'étonner si, instruits d'un si noir complot, ils ont suivi le conseil de Leseurre : « Le meilleur moyen, pour déconcerter, est de paraître en mesure contre tout projet hostile, de *redoubler d'activité pour en découvrir les partisans secrets* (4). »

Et chaque jour arrivent de nouvelles preuves de la grande conspiration ourdie à Nice par les émigrés. Le 20 novembre 1790, le consul de France ajoute, en post-scriptum, à sa lettre du 19 : « Depuis ma lettre écrite, on m'a assuré que l'exécution du plan se tentera beaucoup plus tôt ; je recueille mes notions de diverses parts qui n'ont rien de commun. » Le 25, il écrit : « L'explosion doit se faire au plus tard en février ; d'autres disent beaucoup plus tôt... On ne peut garantir qu'Antibes soit un des objets, mais il y a lieu de craindre, et la chose est probable parce qu'il faut un point d'appui et que c'est la ville la plus à portée... Il est aussi très vraisemblable qu'on fera en même temps des tentatives ailleurs, surtout contre les ports de France, parce qu'on a des intelligences partout. Les forces extérieures ne sont pas les seules à redouter, *mais ce sont les affidés intérieurs qui sont à craindre, parce qu'étant inconnus, on ne sait à qui on doit se fier*. Il est sûr à

(1) *Archives de Toulon*. — Lettre du consul de France à Nice, à la municipalité, du 19 novembre 1790.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

n'en pouvoir douter que l'on travaille à Nice à estamper plusieurs milliers de boutons en cuivre, ayant dans le champ une fleur de lis en creux (1)... » Est-ce tout ? Non. « Trois chariots chargés de ballots d'uniformes français et de caisses d'armes sont partis du port de Limpia dans la direction de la frontière (2). » Un garde national d'Antibes étant allé à Nice en uniforme est hué, insulté, poursuivi par une foule, à la tête de laquelle se trouvent des réfugiés français porteurs de la cocarde noire. On lui arrache sa cocarde tricolore et on la foule aux pieds ; il n'est délivré que par l'intervention de deux ordonnances du gouverneur qui le renvoie, le lendemain, par mer à Antibes, encore tout meurtri des coups qu'il a reçus (3). Le prince de Condé, déguisé, s'est présenté à Turin chez l'armurier du roi de Sardaigne et lui a demandé s'il pouvait se charger d'une fourniture de dix mille fusils de munitions. Le marché a été conclu. L'armurier a envoyé un émissaire à Saint-Étienne pour y embaucher des ouvriers. Les réfugiés français qui se trouvent à Turin « se sont liés entre eux par un serment solennel dont l'objet n'est point public, mais que l'on présume être une ligue contre la Révolution (4)... » Une correspondance est découverte, qui prouve que les émigrés nouent des intelligences dans l'armée, cherchent à gagner à prix d'or des sous-officiers et des soldats à leur cause (5). Au mois de décembre, ce n'est même

(1) *Archives de Toulon.* — Lettre du consul de France à Nice, du 25 novembre 1790.

(2) *Ibid.*

(3) *Archives de Toulon.* — Procès-verbal dressé par la municipalité d'Antibes sur l'insulte faite à Nice à un de ses gardes nationaux. Le fait est postérieur de quelques semaines à ceux qu'on réunit ici : le procès-verbal est daté du 11 janvier 1791. Une lettre de Leseurre, à la municipalité d'Antibes, nous apprend que le gouverneur de Nice, M. de La Planargia, fit punir ceux qui avaient malmené le garde national, et qu'il adressa une sévère réprimande aux réfugiés français complices de ces violences.

(4) *Archives de Toulon.* — Lettre de Leseurre, sans date, mais évidemment de la même époque.

(5) *Archives de Toulon.* — Procès-verbal dressé, le 23 novembre 1790, par la municipalité d'Antibes et constatant la découverte, chez un sieur Audibert, de lettres échangées par cet individu avec le chevalier de Villeneuve-Tourette, et lui donnant des renseignemens sur l'esprit des deux régimens de Provence et des Ardennes. L'esprit des officiers et des sous-officiers est bon. « Provence est toujours le même, attaché d'amour pour son roi et animé du désir de répandre son sang pour le lui prouver. Il reste encore la plus grande partie des soldats des Ardennes qui pensent dans le sens de la Révolution... Je n'ai rien épargné de toute façon pour cimenter l'amitié qui règne entre les sous-officiers. Je désirerais faire plus du côté de la bourse, mais je ne suis pas riche, ayant femme, enfans et un modique emploi.., etc. » Le 29 novembre, nouvelle lettre de Leseurre : « L'on suit toujours le plan d'une contre-révolution. On parle du rassemblement d'une armée pour agir du côté des Alpes, composée de troupes des princes d'Italie. On y fait entrer celles du roi de Sardaigne, mais j'ai tout lieu d'en douter, et je ne vois encore rien qui l'annonce. Un grand person-

plus d'invasion, de complot contre la Révolution qu'il s'agit, mais d'une sorte de Saint-Barthélemy tramée contre les patriotes. « Je me vois avec douleur dans le cas de vous confirmer la phrénésie des Français émigrés. Le même emportement et la même violence règnent toujours dans leurs propos. J'en suis instruit par diverses voyes ; les menaces sont affreuses, nulle tête n'est assés sacrée pour être respectée ; ils prétendent avoir dans Paris même un parti assés nombreux pour tout oser avec espoir de succez ; il n'attend, disent-ils, que l'étincelle pour éclater. Ils annoncent une grande entreprise vers le 1er janvier. Les lettres particulières de Coblentz sont montées sur le même ton (1)... » Leseurre ajoute, il est vrai, ces paroles remarquables : « Ces discours sont si universels, se tiennent avec si peu de précaution dans plusieurs maisons françaises principales, semblent se répandre même avec tant d'affectation, *paraissent si peu proportionnés aux moyens, que je suis bien tenté de croire que ce n'est que pure forfanterie, et qu'à défaut de forces suffisantes au dehors, on tâche de semer l'inquiétude, l'effroi, la terreur au dedans pour achever d'y mettre la confusion, dans l'espoir de faire naître la contre-révolution de l'excès du désordre même* (2)... » Les imaginations ne sont pas moins hantées désormais par cette révélation terrifiante d'un projet d'égorgement en masse, formé contre les patriotes par les perfides adversaires de la Révolution. A nous, qui sommes de sang-froid, l'accusation ne paraît pas reposer sur une base bien solide. Mais à des gens qui traversaient une pareille crise, qui vivaient en pleine lutte, dont toutes les facultés d'enthousiasme, de crainte, de colère, étaient démesurément tendues et vibrantes, qu'importait, je vous le demande, qu'une telle idée fût déraisonnable ?.. Se figure-t-on qu'ils avaient, — était-il même possible qu'ils eussent, — conservé l'équilibre mental nécessaire pour examiner froidement un fait, discerner le vrai du faux, le chimérique du réel ?.. Non ; ils pensaient, comme ils agissaient, par impulsions brusques et irréfléchies. La dénonciation de Leseurre manquait de vraisemblance : elle n'en parut que plus clairement démontrée. Le propre de toutes les convictions profondes n'est il pas de trouver, dans l'absurdité même

nage la commanderait et aurait en second un général prussien, que l'on suppose à Milan pour en diriger les opérations. On ajoute que l'on est sûr de 80 millions pour la former et l'entretenir, que le pape en prête 12... et le surplus avancé par divers princes et États. Je ne garantis pas ces bruits. Il est aussi question d'un concile que le pape convoquerait sur les affaires de l'Église : c'est le moyen favori de nos prélats réfugiés ici... »

(1) *Archives départementales du Var à Draguignan.* — Lettre du consul de France à Nice, du 19 décembre 1791. Série L, 256.

(2) *Ibid.*

d'une croyance, des raisons de croire davantage? D'ailleurs, Leseurre lui-même qui, au mois de décembre 1791, ne parlait encore, comme on l'a vu, de ce complot qu'avec de prudentes réserves, se laisse gagner quelque temps après à l'universelle crédulité, à la manie de tout grossir, de tout dramatiser, d'apercevoir derrière les incidens les plus insignifians, des dessous ténébreux, d'effrayans abîmes de mystère. Ce ferme esprit se trouble comme les autres; tout sens critique l'abandonne, il divague à son tour : « De fortes raisons me laissent croire que ce n'est point sans fondement que l'on assure qu'un affreux complot avait été formé pour égorger, dans plusieurs de nos villes des départemens méridionaux, les citoyens que la fureur des contre-révolutionnaires avait proscrits. Un plan général de massacre avait été concerté... *Deux mots de guet avaient été donnés. Le premier, que j'ignore encore, mais dont j'espère être instruit, devait être prononcé par celui chargé de l'assassinat et, si la personne à qui il s'adressait ne répondait pas par le second mot, elle eût aussitôt été percée du fer meurtrier: or, ce second mot, qui devait sauver ou condamner la victime, était erro.* On a entendu ces mêmes gens convenir que cette abominable conspiration avait été découverte avant le tems et avait rendu victimes les acteurs qui s'étaient chargés d'un rolle dans cette noire machination; mais enfin ils se flattaient de renouer la trame et que le coup n'était que différé. C'était singulièrement contre Marseille que le premier acte de cette horrible tragédie était dirigé (1). » Si ce Leseurre, que sa correspondance nous montre pourvu d'une singulière perspicacité, d'un sens politique à la fois très solide et très fin; si un homme obligé par sa profession même à observer, à juger froidement, à peser ses paroles, en est là, où voulez-vous qu'en soient les autres? Douteront-ils encore, alors que lui ne doute plus? Hésiteront-ils à suivre le conseil que lui-même leur donne, à plusieurs reprises, de se défier des « ennemis intérieurs, » de surveiller « les traîtres du dedans, » plus redoutables que ceux du dehors? Et si tout le monde ou à peu près finit par devenir suspect, si les prisons se remplissent, si l'horrible guillotine se dresse, qui donc, en somme, a déchaîné cette fureur de suspicion et de vengeance? C'est, à n'en pas douter, ce que Leseurre appelle avec force : « la phrénésie des Français émigrés. »

(1) *Archives départementales du Var,* série L, 257; lettre du consul de France à Nice du 10 août 1792.

III.

Mais ce n'est pas la crainte et la colère seules qu'excitent, à Toulon, l'insolente attitude et les provocations des émigrés campés à Nice. Un autre sentiment plus noble trouve aussi, dans ces menaces, le plus puissant stimulant : l'amour de la patrie grandit en même temps que l'anxiété et se fortifie de tout ce qui l'augmente. On ne se contente pas de trembler pour la France et pour la liberté. A les voir en péril, on s'aperçoit qu'on tient à elles plus qu'à la vie même : en sorte que, — chose étrange, — cette crainte partout répandue, au lieu de déprimer les âmes, les élève bien au-dessus de leur niveau ordinaire, leur découvre la sublime beauté des sacrifices noblement consentis aux grandes causes, leur donne enfin cette forte trempe d'héroïsme qui a sauvé la Révolution, — et la patrie avec elle.

Ce point est mis en une vive lumière par la correspondance qu'échangent entre elles les municipalités des départemens menacés. Voici une lettre qu'écrit la petite ville de Cette à Toulon, en juillet 1790 (1). Cette vient d'avoir, par un de ses citoyens « dont le zèle pour le maintien de la Constitution est généralement connu, » la révélation « du plan des sinistres desseins des ennemis du bien public. » Une alliance a été conclue entre l'Espagne, la Sardaigne, l'Autriche et la Prusse. Un de « nos princes fugitifs » en sera le généralissime. Les alliés préparent une double attaque, sur Montdauphin et sur Perpignan. Les contre-révolutionnaires espèrent avoir pour eux Aigues-Mortes, Agde, Toulouse, Montauban, Lyon. « Leur projet est d'attaquer Nîmes et de le razer. » La municipalité de Cette a cru devoir donner à celle de Toulon « cet avis intéressant, » afin que les Toulonnais puissent se mettre en état de défense, « courir au secours de leurs frères menacés, » annoncer par des signaux l'approche des ennemis de l'État. Et les obscurs officiers municipaux qui ont écrit cette lettre trouvent, pour conclure, cette formule admirable qui en condense en trois mots tout l'esprit : « Nos bras, nos cœurs et nos vies sont à vous. » Ah! les braves gens! quelle mâle simplicité! quelle sincérité d'accent! quel profond sentiment de la solidarité nationale!..

Antibes manque de canons. Sentinelle avancée de la France du côté de la frontière sarde, la vaillante petite ville a, dès la fin de juillet 1790, mis en batterie sur ses remparts le peu de pièces dont elle dispose. Elle ne se fait aucune illusion sur la valeur de

(1) *Archives de Toulon.*

ses préparatifs de défense. « Jamais il y eut de magasins plus mal approvisionnés que les nôtres; tous les affûts sont pourris, il n'y a point de madriers pour établir de plates-formes et, si nous avions un siège à soutenir, tout serait hors de service en vingt-quatre heures... Nous n'avons que huit hommes pour la garde du fort et pas un seul sur nos remparts pour veiller sur les canons qui sont en batterie (1). » La situation, qui nous est ainsi dépeinte en août, ne s'est pas améliorée en novembre. « Nous avons peu de bras... Nos remparts manquent de canons et de tous les attirails de guerre nécessaires pour la défense d'une place (2). » De l'autre côté du Var, qui marque la frontière entre la France et les États sardes, à deux pas d'Antibes par conséquent, les émigrés s'agitent, s'organisent, préparent l'invasion du territoire français. Antibes, évidemment, est destinée à essuyer le premier choc. Elle n'en doute pas, du moins. « Des avis certains, que nous venons de recevoir de Nice, nous annoncent que les esprits y sont dans la plus grande fermentation, que les réfugiés y abordent de partout et en grand nombre, et que notre ville court des dangers parce que c'est contre elle qu'ils semblent diriger leurs forces, pour avoir une place de guerre et un point de réunion (3)... » Si peu en état qu'elle soit de résister à une attaque, Antibes n'est pas moins résolue à se défendre. « Nous sommes, messieurs, dans une situation véritablement critique... Cependant nous sommes loin de nous décourager. Le sang de nos anciens Provençaux coule dans nos veines, et nous le garderons toujours pur et sans tache. *Nous avons juré de vivre libres ou mourir, et jamais nous ne fausserons notre serment* (4)... » Marseille, à qui cette lettre est adressée, mande aussitôt à Toulon : « MM. les officiers municipaux d'Antibes nous écrivent que le sang des Phocéens coule dans leurs veines; c'est ce même sang qui vous anime ainsi que nous, et qui nous fait chérir la liberté avec idolâtrie. Non, messieurs, *un peuple qui a brisé ses fers ne les reprend pas*, et nous pouvons attendre avec une tranquille fermeté les attaques des ennemis de la Révolution, certains qu'elles échoueront contre le bouclier du patriotisme (5). » En même temps qu'à Marseille, Antibes avait annoncé à Toulon sa généreuse résolution

(1) *Archives de Toulon.* — Lettre de la municipalité d'Antibes du 9 août 1790 à celle de Toulon.

(2) *Archives de Toulon.* — Lettre du 22 novembre 1790, de la municipalité d'Antibes à celle de Marseille.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) *Archives de Toulon.* — Lettre de la municipalité de Marseille à celle de Toulon, du 27 novembre 1790.

de s'ensevelir, s'il le fallait, sous ses propres ruines, plutôt que de se rendre. Écoutez en quels termes; et, si vous trouvez de l'emphase, de la déclamation dans ces paroles, gardez-vous, comme d'une impiété, de sourire! Car cette emphase est sincère; elle n'est que la traduction toute naturelle, — on pourrait presque dire toute simple, — d'un sentiment qui, ayant acquis chez ces gens-là une force extraordinaire, ne pouvait plus s'exprimer avec des mots ni des formes ordinaires : et nous déclamerions comme eux, n'en doutez point, si la vigueur amoindrie de nos âmes nous permettait d'aimer la patrie comme ils l'ont aimée! « Il est de notre devoir, disait Antibes, de vous instruire que la chose publique est en danger et que les réfugiés français qui sont à Nice font les préparatifs nécessaires pour venir s'emparer de notre place... *Nous mourrons s'il le faut, mais nous mourrons libres... Nous nous ensevelirons sous les ruines de notre patrie. Ils n'iront jusqu'à vous qu'en marchant sur nos cadavres expirans, et nous ne vous demanderons ensuite qu'un marbre avec cette inscription :* ICI FUT ANTIBES (1). » Toulon réplique sur le même ton : « Écrivez-nous tous les jours... Si l'ennemi s'approche, nous volerons vers vous... La municipalité, la garde nationale, *seront jalouses d'aller participer à l'honneur de vos sacrifices pour la patrie*, à la defense de vos possessions et à la destruction des ennemis du bien public. *Envoyez-nous dès lors vos femmes et vos enfans;* ils trouveront des cœurs susceptibles d'un véritable amour; *ils partageront la frugalité de nos foyers que le déshonneur n'aura jamais souillés;* ils occuperont les places de ceux qui auront volé vers vous, *et qui ne sauraient leur raporter d'autre nouvelle, que celle d'avoir réussi avec vous à les maintenir dans la jouissance de leur liberté* (2). » Que pensent, de cet héroïque dialogue entre les deux villes, ceux qui accusent la Révolution d'avoir seulement lâché la bride aux pires instincts de l'homme? L'antiquité nous a-t-elle transmis quelque chose de plus beau? Qu'importe un peu d'enflure dans les mots, quand il y a tant de noblesse dans les idées, tant de grandeur dans les actes!

Et cet héroïsme n'est pas un accès éphémère : il se soutient, il dure, il coule sans s'épuiser du cœur de ces hommes, il marque de son empreinte leurs pensées et leurs actes de chaque jour. —

(1) *Archives de Toulon.* — Lettre de la municipalité d'Antibes à l'administration du département du Var du 22 novembre 1790. Cette lettre fut imprimée, sans doute pour être distribuée aux communes du département. Elle est citée par Lauvergne, p. 79.

(2) *Archives de Toulon.* — Lettre du 25 novembre 1790, écrite par le comité de recherches de Toulon à MM. les officiers municipaux de la commune d'Antibes.

« MM. les administrateurs du département sont venus à notre secours, » écrit encore la municipalité d'Antibes à celle de Toulon. « Sous peu de jours, nous serons hors d'insultes, *et alors nous attendrons avec une espèce d'impatience les ennemis. Mais nous craignons qu'ils ne trompent notre attente*, parce que les traîtres sont toujours lâches (1)... » — L'héroïsme est devenu l'état d'esprit même de la nation tout entière. S'il se manifeste d'abord sur les points voisins de ceux où les émigrés trament leurs complots, il gagne de proche en proche jusqu'aux parties de la France qui semblent n'avoir rien à redouter de l'invasion. Une généreuse envie de coopérer au salut commun s'empare de villes du centre qui pourraient, en des temps de moins chaude solidarité nationale, se désintéresser d'un péril dont la menace est pour elles si lointaine. A la nouvelle d'une prochaine agression des émigrés et de leurs alliés contre Antibes, Le Puy s'émeut et veut aussitôt, comme Toulon, voler au secours de la vaillante petite ville. Un registre est déposé à la maison commune ; les jeunes gens viennent en foule s'y inscrire ; en quelques heures, une légion de volontaires est formée (2). L'Auvergne a soif de combattre et de mourir pour la Provence, c'est-à-dire pour la patrie. Car il n'y a plus d'égoïsme nulle part : à l'étroit particularisme provincial s'est substituée une haute et large conception de la nation. Cette idée nouvelle vaut à elle seule des armées ; elle va produire des miracles, et c'est assurément un des plus beaux spectacles offerts au monde que cet universel élan d'un grand peuple qui vient de prendre conscience de lui-même et qui, poussé à bout par de folles provocations, se dresse tout à coup, animé d'une force invincible que ses ennemis ont mise en lui par ces provocations mêmes.

Tel est en effet le résultat inattendu des intrigues de l'émigration. Elles inquiètent, elles irritent la nation ; mais elles développent en même temps jusqu'au paroxysme le sentiment patriotique, elles resserrent, elles fortifient l'unité du pays, elles le préparent peu à peu à l'idée de combattre jusqu'à la mort pour son indépendance ; elles font aimer la Révolution à beaucoup de gens qui ne l'auraient, ni aimée avec la même chaleur, ni servie avec le même dévoûment, si ses adversaires n'avaient eu la maladresse d'obliger tout Français à confondre la cause de la Révolution avec celle de la patrie elle-même. Vienne la crise de la première invasion, la France est prête. Elle s'attendait à ce choc : elle le repousse victorieusement. Et ce sont les émigrés

(1) *Archives de Toulon.* — Lettre du 29 novembre 1790.

(2) *Archives de Toulon.* — Lettre de la municipalité du Puy à celle d'Antibes, du 18 décembre 1790.

qui, en la tenant depuis deux ans sur le qui-vive sans une minute de repos, ont de leurs imprudentes mains bandé ce terrible ressort qui brise tout, leurs alliés et eux-mêmes, le jour où il se détend. Otez de l'histoire de ce temps ce fait capital : l'émigration ; ou supposez, — cette seconde hypothèse étant plus acceptable, — qu'au lieu de prendre dès le premier jour une attitude fanfaronne, provocante et agressive, l'émigration n'ait été que l'ostracisme volontaire d'un certain nombre de Français s'éloignant de leur pays jusqu'au jour où, l'animadversion populaire qui les en chassait s'étant enfin calmée, il leur eût été loisible d'y rentrer paisiblement et de s'accommoder tant bien que mal du nouvel ordre de choses, qui lui-même se fût accommodé d'eux, — et c'est ainsi précisément que les choses se passèrent dix ans plus tard, au temps du consulat : — tout change aussitôt. Sans l'émigration, la Révolution eût été tout à la fois moins terrible et moins grande ; les faits et les hommes y eussent été de proportions plus normales, y eussent moins complètement échappé à la mesure ordinaire, — qui ne peut pas leur être appliquée, — puisqu'ils la dépassent de toutes parts. L'émigration est indubitablement responsable en grande partie des pires excès de la Révolution : elle a, sinon provoqué, du moins entretenu et exaspéré l'inquiétude, la défiance, la colère, qu'on trouve comme élémens essentiels au fond de ce délire meurtrier qui s'empara du pays. Mais, — qu'on le remarque bien, — dans le même temps qu'ils obligeaient la Révolution à faire ainsi banqueroute à ses belles promesses de fraternité, de justice et d'amour, qu'ils la poussaient à se déshonorer en commettant, à son tour, toutes les iniquités et toutes les violences qu'elle avait chaleureusement flétries, — les émigrés, par cela même qu'ils créaient, concurremment avec l'état d'esprit anxieux, d'où sont sortis les crimes, l'état d'esprit héroïque, d'où sont sorties les grandes actions de cette tragique époque, préparaient sans le savoir le salut de cette Révolution dont ils tramaient la perte. Bien plus, ils travaillaient à sa réhabilitation future autant qu'à son salut présent et avec la même inconscience : puisque, grâce à eux, la Révolution allait pouvoir présenter leurs complots comme excuse de ses fureurs et racheter la grandeur de ses crimes par la grandeur de son patriotisme. Et c'est un problème historique dont l'intérêt n'est pas médiocre de savoir, — non pas si l'émigration a exercé une grande influence sur la marche de la Révolution, ce qui est depuis longtemps hors de doute, — mais si l'émigration peut-être n'aurait pas, tous comptes faits, rendu service à la Révolution.

GEORGE DURUY.

ATHÈNES

AU MOYEN AGE

Ferdinand Grégorovius, *Geschichte der Stadt Athen im Mittelalter*, 2 vol. Stuttgart.

Athènes au moyen âge, quel contraste dans ces trois mots! L'on a peine à se figurer de quelle vie a pu vivre la radieuse capitale de la civilisation hellénique au milieu des ténèbres et des frimas que l'invasion avait amenés à sa suite, et l'on se demande s'il n'eût pas mieux valu pour elle, en tout état de cause, mourir de sa belle mort que de végéter ainsi! Tant de germes féconds conservés dans son sein eurent-ils du moins le privilège de provoquer dans l'empire d'Orient l'une ou l'autre de ces renaissances éphémères qui, dans l'empire d'Occident, ont précédé la renaissance classique proprement dite? Athènes, en un mot, a t-elle été une de ces cités privilégiées qui ont gardé intacte la tradition du passé jusqu'au jour où le prince prédestiné est venu réveiller la Belle au Bois dormant?

Telles sont les questions qui se pressent à l'esprit lorsque l'on ouvre le livre que l'historien de la Rome médiévale, le biographe d'Athénaïs et de Lucrèce Borgia, Ferdinand Grégorovius, a publié peu de mois avant sa mort prématurée, et qu'il nous a laissé comme son testament littéraire. Avec l'ardeur d'un esprit généreux, Grégorovius a voulu s'attaquer à un sujet nouveau, pour lequel ses études antérieures ne pouvaient lui être d'aucun se-

cours; je veux dire que de toutes les conquêtes précédemment réalisées par lui, il n'a entendu mettre en œuvre qu'une seule, la méthode historique et le secret, non moins précieux, de présenter ses récits sous la forme la plus attachante.

L'*Histoire d'Athènes au moyen âge* fait pendant à l'ouvrage classique de Grégorovius, l'*Histoire de Rome au moyen âge*, quelles que soient d'ailleurs les différences entre les deux cités : Rome, siège de l'Église, redevenant capitale de l'Europe civilisée; Athènes tombée au niveau d'une simple bourgade; Rome reprenant et développant les enseignemens du monde antique, Athènes en perdant jusqu'au souvenir. Il est vrai qu'à la place d'Athènes un autre centre intellectuel surgit dans l'empire d'Orient et propagea plusieurs siècles durant, contrairement à l'opinion commune, la culture classique sous toutes ses faces, dans l'art aussi bien que dans la littérature. Mais en remplissant ce rôle glorieux, Byzance y apporta les préoccupations théologiques et l'étroitesse de conception qui s'incarnent dans le mot byzantinisme. Il n'en est pas moins certain que ce furent des savans byzantins, les Gémiste Pléthon, les Bessarion, les Lascaris, qui apportèrent en Italie, au XVe siècle, la bonne parole et provoquèrent le triomphe que la philosophie platonicienne remporta sur les enseignemens d'Aristote, donnant ainsi à tout l'ensemble de la renaissance sa physionomie hautement spiritualiste.

I.

A l'époque de la fondation de la ville qui devait si promptement l'éclipser, Athènes possédait encore assez de prestige pour que Constantin, ses successeurs et jusqu'au fanatique Théodose, évitassent de toucher, soit à ses institutions, soit à son enseignement, soit à ses monumens, chefs-d'œuvre consacrés par une admiration séculaire. Telle était la fascination de la civilisation hellénique qu'en plein IVe siècle un des héritiers de l'empire forma le projet, pendant qu'il étudiait à l'université d'Athènes, de rompre avec la religion de la majorité de ses sujets et de revenir aux anciens dieux. Mais une extrême tolérance semble avoir également tempéré chez les professeurs athéniens l'ardeur des convictions philosophiques, car, en même temps que Julien l'Apostat puisait dans leurs leçons le culte du polythéisme, deux autres jeunes gens, non moins fameux dans la suite, saint Grégoire de Nazianze et saint Basile le Grand, se fortifiaient à ses côtés dans la foi chrétienne. Quelle ironie du sort que la rencontre, aux approches de l'année 355, de ces trois condisciples!

Sur les problèmes, si attachans, que soulève l'histoire de cette

époque de transition, sur le passage de l'ancien au nouveau culte, sur le spiritualisme désintéressé des derniers représentans du paganisme, champions d'un parti désormais condamné, les informations font malheureusement défaut dans le travail de Grégorovius, et il nous faut recourir au tableau qu'en a tracé M. Boissier dans son ouvrage, aussi vivant qu'érudit, sur la fin du paganisme. Le silence n'allait d'ailleurs pas tarder à se faire autour de l'université athénienne : après avoir maintenu sa réputation jusque vers la fin du ve siècle, elle déclina rapidement. Un dernier triomphe était réservé à un de ses membres : en 421 l'empereur Théodose II épousa la fille du philosophe Léontius, la célèbre Athénaïs ou Eudoxie.

Au début, les monumens ne furent pas moins bien partagés que l'université. L'ouragan qui anéantit tant d'autres villes, l'invasion passa sur Athènes aussi bien que sur Rome sans guère laisser de traces. Les deux cités eurent en ceci une destinée commune : tandis que devant Rome l'apparition miraculeuse de saint Pierre et de saint Paul empêcha Attila de porter une main sacrilège sur la capitale du monde chrétien, devant Athènes, la légende nous montre Alaric s'arrêtant à la vue du héros Achille, debout au pied des remparts, et d'Athéna Promachos, marchant tout armée autour de l'enceinte. Le chef des Visigoths se contenta de pénétrer dans la cité avec une escorte et de frapper une contribution de guerre.

De même que le Panthéon de Rome, mais longtemps avant lui (avant l'année 362, d'après les recherches récentes de M. Strzygowski), le Parthénon fut converti en église, et la vierge Marie y prit la place de la vierge Athéna. On constate ici une différence des plus tranchées entre les deux capitales : tandis qu'à Rome les chrétiens des premiers siècles évitaient autant que possible, ainsi que M. de Rossi l'a démontré, d'établir leurs sanctuaires dans des édifices contaminés, à leurs yeux, par la souillure indélébile du paganisme, à Athènes et dans l'Attique, la transformation des temples en églises a été la règle, ainsi qu'il résulte des recherches de M. Petit de Julleville.

On ne saurait trop insister sur ce point : Athènes garda ses œuvres d'art plus longtemps que n'importe quelle ville grecque. Au temps d'Alaric, elle possédait encore le colosse de bronze de Phidias, représentant Athéna Promachos, le Quadrige de l'Acropole, la Lionne de bronze élevée en l'honneur de Leæna, la maîtresse d'Aristogiton, le Cheval de Troie, le Persée de Myron, l'Artémise Leukophryné, l'Erechthée et l'Eumolpe du temple d'Athéna Polias, les statues de bronze des trois Tragiques, et bien d'autres chefs-d'œuvre. Il fallait que la cité eût bien peu souffert pour que la

Stoa Poikilé conservât encore, au temps de Théodose II, les peintures de Polygnote. L'Athéna chryséléphantine de Phidias orna le Parthénon jusqu'en 429 : à ce moment, elle fut enlevée par des chrétiens, sans que l'on ait réussi à découvrir où et comment a péri ce chef-d'œuvre fameux entre tous.

Cependant, l'essor de la nouvelle capitale de l'empire d'Orient ne pouvait pas manquer, à la longue, de faire dériver du côté du Bosphore les élémens de vitalité et de richesse que la Grèce avait retenus jusqu'alors. L'embellissement de Byzance coûta également à Athènes les dernières de celles de ses œuvres d'art qui étaient susceptibles d'être transportées au loin. Les empereurs païens avaient donné le signal de ces expropriations pour cause d'utilité publique ; les empereurs chrétiens s'engagèrent résolument dans la même voie, et enlevèrent les chefs-d'œuvre de Praxitèle, de Myron, de Lysippe et de tant d'autres statuaires célèbres. A un moment donné, la primitive basilique de Sainte-Sophie renfermait quatre cent vingt-sept statues grecques, le plus étonnant musée de sculpture que l'imagination puisse rêver, et dans le nombre une foule de divinités, fort surprises, à coup sûr, de servir d'ornement à un sanctuaire chrétien. Notons à ce sujet que les Byzantins de la première heure n'éprouvaient nullement pour les productions de la sculpture la même aversion que leurs héritiers du VIIe ou du VIIIe siècle, qui en vinrent, en véritables iconoclastes, à proscrire tout ce qui pouvait rappeler les idoles, c'est-à-dire toutes les statues grandes ou petites. De même que dans la Rome impériale, les effigies monumentales des souverains s'élevèrent sur les places publiques : la statue équestre de Justinien subsista jusqu'en plein XVe siècle ; un dessin, conservé au sérail et récemment publié par M. le docteur Mordtmann dans la *Revue de l'art chrétien*, nous montre l'empereur coiffé de la *toufa*, espèce de diadème à plumes, la droite levée, la gauche occupée à tenir le globe : ce n'est plus un dieu, mais c'est encore quelque chose de plus qu'un simple mortel.

En résumé, le drainage administratif et scientifique, on est en droit de l'affirmer, causa plus de dommages à Athènes que les dévastations des Barbares, et lord Elgin put s'autoriser d'illustres exemples lorsqu'il dépouilla le Parthénon de ses frontons et de ses métopes.

II.

Du VIe au Xe siècle, des ténèbres impénétrables masquent les vicissitudes de la malheureuse Athènes : certains érudits sont allés jusqu'à affirmer que pendant cette longue nuit la patrie de Périclès

et de Platon n'était plus qu'un désert. Ces exagérations réduites à leur juste valeur, il n'en demeure pas moins constant qu'Athènes perdit le peu qui lui restait encore de prospérité et de culture. A peine si, de loin en loin, la visite d'un souverain jetait sur la cité déchue une lueur éphémère. L'empereur Constance II y fit une apparition en 662-663, l'empereur Basile II en 1018 : ce fut le dernier représentant de l'empire d'Orient qui foula ce sol classique.

Cependant le sang athénien passait encore pour si noble qu'à deux reprises les empereurs d'Orient vinrent chercher au pied de l'Acropole des héritières pour le trône impérial. En 770, Irène, l'ambitieuse et criminelle Irène, fut choisie par Constantin Copronyme comme épouse de son fils, le futur Léon IV; en 807, la nièce d'Irène, Athénienne comme elle, fut mariée avec Staurakios, l'héritier présomptif.

Il n'est pas impossible que dans ces siècles troublés quelques copistes aient végété au milieu des ruines, mais toute production littéraire nouvelle y avait à coup sûr depuis longtemps cessé. (Il nous faut aller jusqu'au xve siècle pour trouver de nouveau, ne fût-ce qu'un simple chroniqueur!) Cela était surtout vrai de l'université, naguère encore si célèbre. Grégorovius a fait justice à ce sujet d'une légende accréditée jusqu'à nos jours; il a démontré, pièces en main, que cette institution n'existait depuis longtemps plus que de nom, que ce que les chroniqueurs de l'Occident en rapportent (le gouvernement de la Géorgie aurait envoyé chaque année vingt jeunes gens à Athènes pour y faire leurs études ; des prélats, des médecins anglais, y auraient complété leur éducation, etc.) est une illusion à ajouter à tant d'autres. N'importe, cette tradition si répandue de la supériorité de l'école d'Athènes prouve combien le souvenir de l'antique splendeur de ce foyer par excellence des lettres et des sciences avait conservé de vivacité d'un bout à l'autre de l'Europe.

Dans le dernier tiers du xiie siècle, l'arrivée d'un archevêque né en Phrygie et élevé à Byzance, Michel Akominatos, le frère aîné du célèbre historien byzantin Nicétas, et l'élève d'Eustathe, si elle ne rendit pas à l'Attique sa prospérité matérielle ou sa culture intellectuelle, jeta, du moins, quelque lustre sur une contrée si cruellement déchue. Pendant plus de trente ans, de 1175 environ à 1205, ce noble prélat présida aux destinées de l'église d'Athènes. Lorsqu'il fit son entrée, la population le reçut avec enthousiasme : des représentations théâtrales et même des danses signalèrent sa prise de possession. Et quelle merveilleuse résidence épiscopale que l'Acropole, quelle cathédrale incomparable que le Parthénon! Akominatos, ébloui, le qualifia de temple admirable

et radieux, de résidence royale pleine d'agrément, de foyer sacré de la lumière qui s'échappe du sein de la mère de Dieu.

Le nouveau pasteur, quelque misérable que fût ce troupeau parqué au milieu de ruines et de décombres, n'hésita pas, dans son allocution, à proclamer que ses ouailles étaient les dignes héritiers des Athéniens d'autrefois; il célébra la gloire quinze fois séculaire de leur cité, patrie de l'éloquence et de la sagesse, et évoqua le souvenir de la plus belle des fêtes antiques, la course aux flambeaux. Ayant reçu de la main de ses prédécesseurs le flambeau sacré, il ne voulait pas, déclara-t il, se féliciter d'avoir pris possession de son siège pastoral avant d'avoir gagné, lui aussi, la couronne de l'athlète. Il exhortait ensuite les Athéniens à conserver les nobles mœurs de leurs aïeux, les plus libéraux et les plus hospitaliers des Grecs, les plus passionnés pour l'éloquence et la musique. « Bientôt, ajouta-t-il, je découvrirai, à leurs sentimens, si les citoyens actuels d'Athènes descendent de cette semence dorée. En tant que chrétiens, ils doivent surpasser de beaucoup les vertus d'Aristide, d'Ajax, de Diogène, de Périclès et de Thémistocle ou des combattans de Marathon. Autrefois, ajouta-t-il, brûlait sur l'Acropole la lampe éternelle de l'impiété, mais pareil à la lueur d'un ver luisant, ce feu follet pâlit lorsque le soleil de la vérité se leva avec la Cora virginale, et délivra la forteresse de la tyrannie de la fausse Parthénos...

Le Parthénon, en effet, s'il avait depuis longtemps perdu les ornemens dont l'avait doté la magnificence des contemporains de Périclès et de Phidias, s'était enrichi, surtout au temps de Basile, de peintures et d'une foule d'offrandes précieuses. On venait de près et de loin pour admirer une lampe en or, dont l'huile, affirmait-on, ne s'épuisait jamais.

Akominatos, on l'a vu par nos quelques extraits, se piquait à la fois de littérature et d'érudition; ses discours et ses mandemens abondaient en citations mythologiques ou historiques, en prosopopées, en artifices oratoires de toute sorte. Tantôt, il conseillait aux stratèges athéniens de relever l'autel de la pitié, tantôt, il comparait l'empereur Isaac l'Ange, qui venait d'exterminer Andronic, à Harmodius et à Aristogiton. Rien de plus attachant que ce mélange d'enthousiasme pour le paganisme et de ferveur chrétienne, de réminiscences homériques et de versets empruntés à la Bible. Il prouve combien, en plein moyen âge, la tradition classique conservait d'empire sur l'esprit des lettrés grecs.

L'évocation d'un passé si glorieux était malheureusement plutôt de nature à déprimer les descendans dégénérés des Athéniens qu'à exciter leur émulation; ne connaissant que le grec vulgaire, ils

ne comprenaient même plus la langue savante et pompeuse que leur parlait leur pasteur. Aussi, celui-ci ne tarda-t-il pas à revenir de ses illusions. Dans une nouvelle allocution, il laissa un libre cours à sa douleur, à son indignation : « O ville d'Athènes, s'écria-t-il, mère de la sagesse, à quel degré d'ignorance es-tu réduite! Lorsque je prononçai récemment mon discours de bienvenue si simple, si exempt d'art et de prétention, il me semblait que je vous disais des choses incompréhensibles dans une langue étrangère, tel que le persan ou le scythe. »

La contemplation des merveilles enfantées à Athènes par tant d'artistes célèbres pouvait-elle, du moins, consoler le noble archevêque de vivre dans ce Sahara intellectuel ? A l'en croire, en dehors des monumens groupés sur l'Acropole et de la lanterne de Démosthène, il ne serait plus resté à ce moment que des ruines informes : de l'*Heliæa*, du *Péripatos* et du *Lycée*, plus de trace ; l'Aréopage seul montrait encore ses rochers dénudés ; du Pœcile, on n'apercevait plus que de pauvres vestiges, au milieu desquels paissaient les brebis.

La misère qui régnait dans cette région autrefois si fertile n'excusait que trop l'ignorance de ses habitans. La sécheresse, jointe aux incursions des pirates, avait fait de l'Attique un désert : dans les bois d'oliviers, elle avait tari les ruisseaux, dans les jardins les sources ; Callirrhoé ne coulait plus ; les abeilles avaient abandonné l'Hymette ; les brebis, les pâturages. Akominatos se persuadait qu'il habitait une autre Jérusalem, assiégée par les Babyloniens ; pareil à Jérémie, il versait des larmes amères sur ces remparts démantelés, sur ces rues désertes, sur cette populace vêtue de haillons, trompant sa faim avec du misérable pain d'orge. Plus d'industrie, plus de commerce. Tandis qu'à Thèbes et à Corinthe les fabriques de soieries prospéraient de plus belle, Athènes ne comptait plus un seul tisserand habitué à travailler cette matière précieuse ; il fallait faire venir de loin jusqu'aux charrons.

La déchéance intellectuelle n'indignait pas moins le savant prélat, nourri dans tous les raffinemens d'une capitale telle que Byzance. Dans cette ville provinciale, ne possédant pour toutes ressources littéraires qu'une bibliothèque archiépiscopale qui tenait dans deux armoires, Akominatos craignait de devenir un barbare ; par mesure de précaution il avait apporté de Byzance une petite collection de manuscrits comprenant les œuvres d'Homère, d'Aristote, de Galien, d'Euclide, de Thucydide, de Nicander et de quelques autres écrivains de l'âge d'or.

Tant de déceptions n'empêchèrent pas Akominatos de se prendre d'une affection profonde pour ses nouveaux concitoyens ; à tout

instant il usa de ses relations politiques pour défendre leurs intérêts auprès du pouvoir central. Plus tard, lorsqu'il lui fallut se retirer devant la conquête franque, il ne cessa, du fond de l'île de Chio, où il avait cherché un asile et où il mourut vers 1220, d'entretenir avec eux une correspondance assidue. Bien plus, une fois il brava toutes sortes de dangers pour revenir en secret dans son ancien diocèse.

On est heureux de voir planer sur Athènes cette belle et noble figure, et on ne saurait trop vivement féliciter l'historien allemand de l'avoir mise en lumière avec tant de sagacité et d'amour.

III.

Quelles que fussent, au point de vue de la culture intellectuelle, les différences entre Athéniens et Byzantins, du moins les uns et les autres parlaient la même langue et pouvaient évoquer des souvenirs communs. Mais qu'attendre de cette chevalerie bardée de fer, ne connaissant que le culte de la force ou la loi féodale, qui s'abattit sur la Grèce après la chute de la dynastie des Anges et le démembrement de l'empire d'Orient? — Deux siècles et demi durant, jusqu'à la conquête turque, des aventuriers français, aragonais et italiens foulèrent aux pieds ce sol sacré. Peut-être si les Grecs du XIIIe siècle avaient conservé un fonds de culture plus considérable, eussent-ils pu les assimiler à la longue, de même que leurs ancêtres avaient jadis conquis leurs vainqueurs les Romains. Mais dégénérés comme ils l'étaient, ils furent exploités et rançonnés sans pitié par ces farouches conquérans. Aussi cette aventure qui s'appelle l'établissement de l'empire latin d'Orient n'aboutit-elle qu'à une déchéance plus profonde encore pour la malheureuse Grèce et la malheureuse Athènes.

Est-ce à dire que les édifices splendides qui restaient debout n'aient pas frappé l'imagination d'Othon de La Roche, qui fonda, en 1205, le duché d'Athènes, et celle de ses compagnons? Leurs dimensions, non moins que l'originalité de leur structure, mirent en œuvre toutes les ressources de la fantaisie du moyen âge, et bientôt, celle-ci se greffant sur le *folk-lore* grec et byzantin, chaque ruine eut sa légende, une légende bizarre, où la superstition la plus grossière s'alliait à un enthousiasme naïf. A cet égard, Athènes n'eut rien à envier à Rome : la légende de Phidias et de Praxitèle vint former le pendant de celle du sorcier Virgile. M. Sathas, l'historien de la littérature grecque au moyen âge, a montré par des exemples frappans comment une foule de ces mythes helléniques, oubliés par le peuple qui les avait créés, se conservèrent dans des langues étrangères; comment d'autres, ayant

perdu leur caractère légendaire, furent transformés en épisodes historiques. En revanche, ajoute M. Sathas, on vit des personnages historiques métamorphosés en êtres fabuleux. A cette dernière catégorie appartiennent Phidias et Praxitèle : ils furent changés en saints, en philosophes nus, en hommes de marbre et de bronze, enfin en jongleurs qui pouvaient tenir dans leurs mains des masses de fer rouge.

Grégorovius n'est pas éloigné de croire que le monument choragique de Lysicrate donna naissance à cette légende du *Roman d'Alexandre* qui attribue à Platon l'érection d'une colonne, haute de cent pieds, au sommet de laquelle brûlait une lampe qui éclairait tout Athènes :

« En milieu de la ville ont drecié un piler.
« C piés avoit de haut, Platons la fist lever.
« Deser ot une lampe... »

Le *Liber Guidonis,* de son côté, fait des Propylées une fondation de Jason!

Rien ne prouve que des superstitions si étranges aient protégé ces ruines augustes contre le vandalisme, soit des indigènes, soit des étrangers. A distance, leur prestige était plus grand : la bulle par laquelle le pape Innocent III créa notre compatriote Bérard archevêque d'Athènes (1206) rend hommage, en un langage élevé, quoique singulièrement subtil, à tant de souvenirs glorieux : « La grâce de Dieu ne permet pas que l'antique gloire de la ville d'Athènes périsse. Lors de sa fondation première, cette cité nous offre, comme dans un prélude, la figure de la religion moderne divisée en trois parties; elle a d'abord adoré trois divinités fausses, ensuite elle a transformé ce culte, rendu à trois personnages, en celui de la vraie et indivisible Trinité. Elle a également échangé l'étude de la science profane contre l'amour de la sagesse divine; elle a fait de la forteresse de la célèbre Pallas le siège humble de la glorieuse mère de Dieu; elle a acquis la connaissance du vrai Dieu, après avoir longtemps auparavant élevé un autel au Dieu inconnu. »

Des intuitions d'un passé si glorieux se rencontrent jusque chez les personnages les moins lettrés : Pierre IV, roi d'Aragon et duc d'Athènes, déclare en 1380 que « l'Acropole est le joyau le plus riche de la terre et de telle valeur que tous les rois de la chrétienté ne pourraient pas créer son pareil. »

Ces sympathies, longtemps purement platoniques, finirent par amener un résultat considérable. La politique a été pour peu de chose dans le mouvement qui a poussé tant de nations à prendre enfin le parti de la Grèce contre ses oppresseurs; les souvenirs historiques, le philhellénisme, ont pesé d'un poids plus lourd dans

la balance, et une fois de plus, le génie d'Athènes a séduit l'Europe.

IV.

Au début, le réveil des études archéologiques ne profita guère à Athènes. On s'explique difficilement pourquoi l'ancienne capitale de l'Attique resta délaissée, alors que tant d'artistes, de philologues et d'épigraphistes exploraient Constantinople, l'Asie-Mineure, les îles. En dehors d'un croquis du Parthénon, pris au xve siècle par le fameux antiquaire et voyageur Cyriaque d'Ancône, croquis récemment publié par M. Mommsen, en dehors de quelques autres relevés, insérés dans le recueil de l'architecte Julien de San-Gallo, c'est à peine si la renaissance italienne a accordé une attention aux monumens de la Grèce. Tout entière à l'imitation des modèles romains et à l'application des théories de Vitruve, elle témoignait d'ailleurs le même dédain aux chefs-d'œuvre de l'architecture dorique conservés dans le sud de l'Italie et en Sicile. Seul, probablement, Raphaël, en qui, on le sait aujourd'hui, l'artiste se doublait d'un archéologue, conçut le projet de faire relever par des dessinateurs spéciaux les principaux monumens antiques soit de la Turquie, soit de la Grèce; mais sa mort prématurée arrêta brusquement le travail. La copie, dans une esquisse pour la *Bataille de Constantin*, de plusieurs des têtes de chevaux de la frise de Phidias, voilà ce qui reste aujourd'hui d'une tentative si généreuse et qui promettait d'être si féconde.

Le xvie siècle en vint à ce degré d'ignorance sur la situation véritable d'Athènes qu'en 1573 un savant allemand, Martin Crusius, écrivit à Constantinople pour demander s'il était vrai que la cité, mère de toute science, était complètement anéantie, et qu'il n'en restait que quelques cabanes de pêcheurs.

On sait si, depuis, l'érudition a regagné le temps perdu; on sait aussi quelle part glorieuse notre pays a prise à cette résurrection, par l'initiative de savans ou d'artistes tels que le marquis de Nointel, Carrey et Spon, Choiseul-Gouffier et David-Leroy, le marquis de Laborde et Paccard, dont l'œuvre a été reprise et complétée de nos jours par les membres de notre École française d'Athènes, à laquelle son nouveau directeur, M. Homolle, imprime une impulsion si vigoureuse, ainsi que par les architectes pensionnaires de l'Académie de France à Rome. On ne pouvait venger plus noblement l'Athènes du xixe siècle, de l'indifférence que les ducs français des maisons de La Roche et de Brienne avaient témoignée, pendant une domination de plus de cent ans, à l'Athènes du moyen âge.

EUGÈNE MÜNTZ.

HISTOIRE

D'UN

CABINET MINÉRALOGIQUE

Tous les enfans et beaucoup de grandes personnes considèrent le Jardin des Plantes de Paris comme une ménagerie où ils vont voir des fauves, des singes et des oiseaux au plumage multicolore. On les étonnerait fort en leur apprenant que la présence des animaux, qui constitue pour eux la seule attraction de cet établissement, est relativement récente. Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, le Jardin des Plantes, comme son nom l'indique, ne fut qu'une institution de botanique, créée par Louis XIII en faveur de son médecin Hérouard sous le nom de *jardin des plantes médicinales et potagères.*

Lorsque Buffon fut nommé, par Louis XV, intendant du Jardin, il en augmenta les services, fonda un cours et un musée de zoologie et continua la collection de miniatures du duc d'Orléans qui devint, par ce fait, un monument unique au point de vue scientifique et artistique. Cependant, à sa mort, en 1788, le muséum d'histoire naturelle était loin d'avoir l'importance qu'il a actuellement : c'est durant la Révolution qu'il prit le rapide accroissement qui en fit l'établissement le plus complet et le plus vaste du monde en son genre.

D'abord, la ménagerie royale, conservée à Versailles dans le jardin du château, fut, un beau jour de l'année 1792, expédiée à Paris aux

membres de la commune, qui, ne sachant que faire de ces nouveaux administrés, les adressèrent immédiatement au Jardin des Plantes, avec ordre à l'intendant de les y loger. Telle est l'origine de la Ménagerie, aujourd'hui si populaire.

Les autres séries furent constituées de la façon suivante. Au XVIIIe siècle, les princes et les grands seigneurs avaient l'habitude, en France, comme dans le reste de l'Europe, de s'occuper d'histoire naturelle et d'en collectionner les séries les plus diverses. Aussi, lorsque durant la Révolution, on décréta la confiscation des propriétés des émigrés, on trouva parmi les biens mobiliers pris chez un grand nombre d'entre eux des collections variées en ce genre; on les attribua à l'État et elles furent successivement versées, en vertu de décrets et d'arrêtés, dans des dépôts publics, mais surtout, on le comprend, au Jardin des Plantes.

En même temps, nos conquêtes, à travers l'Europe, nous mettaient en possession de musées nombreux que nos généraux faisaient transporter à Paris, dans les établissemens nationaux. Ainsi deux collections importantes, celle du stathouder de Hollande, dont Pichegru s'était emparé en 1795, et celle du prince de Condé, conservée à Chantilly et dont la confiscation avait été prononcée par la Convention, vinrent, pour une large part, constituer les sections de physique et de minéralogie du Muséum.

La seconde de ces collections, celle des princes de Condé, ne quitta pas Chantilly, pour être installée à Paris, au Jardin des Plantes, sans être en butte à bien des vicissitudes dont quelques-unes nous ont paru assez intéressantes pour être contées ici.

I.

Le duc de Bourbon, premier ministre de Louis XV, après la mort du régent, avait fait, dans les opérations de Law, une fortune colossale. Disgracié et exilé dans son château, en 1726, à l'arrivée au pouvoir de son successeur, le cardinal Fleury, il se livra à l'étude de l'histoire naturelle et s'occupa à réunir une collection des plus complètes.

A peine est-il retiré à Chantilly, où il vit dans la plus grande opulence, qu'il recrute des correspondans dans toutes les parties du monde : tantôt il prie le supérieur des Récollets du Canada de lui envoyer les types des oiseaux les plus bizarres de l'Amérique du Nord; une autre fois, il donne mission à un capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes de lui rapporter tout ce que l'on peut acheter de coquillages dans les Indes occidentales. D'autres missionnaires, jésuites, lazaristes ou franciscains et des

diplomates même, sont sans cesse chargés de lui procurer des pièces pour sa collection ; à Paris, enfin, il achète à des marchands, ou se fait céder par des amateurs, des séries d'objets déjà toutes constituées (1). Aussi, lorsqu'il meurt, en 1740, le cabinet de Chantilly existe-t-il déjà, et son fils et héritier, le futur généralissime de l'armée émigrée, appelle pour le diriger un savant français du nom de Valmont de Bomare (2).

La minéralogie était de beaucoup la partie la plus importante de ce cabinet. Or, au milieu du XVIIIe siècle, cette science était encore fort peu avancée, quand un savant suédois, Wallerius, professeur à l'université d'Upsal, inventa une classification nouvelle, qui, pour l'époque, fut considérée comme des plus pratiques, et adoptée dans tous les milieux scientifiques; il divisait le règne minéral d'après les apparences physiques et extérieures des corps, en quatre classes; les pierres, les terres, les minerais et les concrétions. On était encore bien loin du classement minéralogique moderne fondé sur deux sciences premières, la chimie et la cristallographie, par l'étude desquelles on détermine la composition et la formation des matières, pour leur appliquer leur famille et leur espèce.

En France, Valmont de Bomare se fit le propagateur le plus ardent du système de Wallerius; il traduisit ses principaux mémoires en français et, mettant ses principes en pratique, il classa le cabinet minéralogique de Chantilly suivant les règles qu'il avait données.

Lorsqu'en 1783 le roi Gustave III vint en France, il reçut à Chantilly une hospitalité grandiose ; les chasses, les fêtes, les bals et les festins se multiplièrent en son honneur. De retour dans ses États, il voulut témoigner au prince de Condé sa reconnaissance d'une façon qui fût agréable à son hôte, et, comme il avait été frappé de l'importance de son cabinet minéralogique, et que, d'autre part, on n'avait pas manqué de faire valoir que le

(1) Voir les papiers (quittances, inventaires, notes, etc.), concernant la composition des différentes parties de cette collection. Papiers confisqués au moment de la Révolution, envoyés à Paris et conservés dans les archives du muséum d'histoire naturelle de Paris, carton n° 1. — Nous devons à cette occasion remercier particulièrement M. Chaizal, chargé de la conservation des archives du Muséum, pour l'amabilité avec laquelle il nous a accueilli et pour tous les renseignemens qu'il a bien voulu nous donner et qui ont considérablement facilité nos recherches.

(2) Valmont de Bomare, né à Rouen en 1731, mort à Paris en 1807, naturaliste, auteur de nombreux ouvrages dont les principaux sont : *Traité de minéralogie ou Nouvelle exposition du règne minéral*, avec un *Dictionnaire nomenclateur et des tables synoptiques*, 1772, 2 vol. in-8° ; *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*, dont cinq éditions, variant de 5 à 10 volumes, parurent successivement de 1765 à 1800.

classement en était inspiré par l'une des illustrations de son pays, il commanda au plus célèbre ébéniste de Suède, Gustave Haupt, qui avait été longtemps apprenti dans les ateliers parisiens, un meuble d'une forme bizarre, destiné à contenir les types des minéraux du nord de l'Europe classés dans des casiers multiples, suivant les principes de Wallerius.

Ce meuble est un des plus extraordinaires chefs-d'œuvre de l'ébénisterie. De forme rectangulaire et monté sur pied, sa charpente est en bois de rose et ses côtés décorés de marqueterie, en peuplier ou sapin colorié (c'est ainsi, du moins, que l'a décrit Bernardin de Saint-Pierre). La partie supérieure formée en piédestal, avec gorge et frise en bronze doré, supporte une pyramide de cristaux constituant une masse considérable et quelque peu informe pour l'œil. Au centre de l'entablement sur lequel repose la partie supérieure du meuble avec cette masse de minéraux, sont en relief les armes de Condé en bronze fondu, ciselé et doré, surmontées de la couronne fleurdelisée de prince français, avec les bâtons de grand maître et les colliers des ordres. Le centre du devant du meuble s'abat quand on l'ouvre, comme une table de secrétaire, et sert de pupitre. Quand il est fermé, il présente une grande surface verticale, décorée d'une marqueterie de bois de diverses couleurs rehaussés de mastics également polychromes, représentant des guirlandes de fleurs et de lauriers, avec des torches allumées, symbole du flambeau de la science, des marteaux et autres outils nécessaires aux arts et à l'industrie.

A l'intérieur se trouvent vingt-quatre petits tiroirs de même forme, contenant chacun un grand nombre de cases dans lesquelles le roi de Suède avait fait mettre les échantillons minéralogiques.

En arrivant, ce présent royal reçut une place d'honneur, dans la première des quatre salles de la galerie d'histoire naturelle qui existaient au moment de la Révolution.

La première était le cabinet de physique; on y pénétrait par une galerie célèbre dans l'histoire du château, nommée galerie « des Conquêtes » ou des « Actions de M. le Prince (1), » parce que les victoires du grand Condé y étaient représentées en douze grands tableaux. Tout porte à croire que ce salon de Chantilly donna au roi Louis-Philippe, lorsqu'il créa le musée historique de

(1) Voir la disposition de cette partie du château qui n'a pas été détruite, dans Blondel, *Traité d'architecture.* — Dulaure, *Histoire des environs de Paris;* Paris, Furne, 1838, 6 vol. in-8°. — Mérigot, *Promenades et itinéraires des jardins de Chantilly;* Paris, 1791, p. 24.

Versailles, l'idée de la grande galerie de l'histoire de France, où sont peintes les batailles célèbres de notre pays.

En entrant par la galerie « des Conquêtes » dans ce cabinet de physique, qui était à l'un des angles du château, on trouvait à gauche et en face des fenêtres qui éclairaient la pièce, des séries d'armoires ou vitrines murales renfermant des instrumens de physique.

Entre les croisées, il y avait d'autres vitrines et, dans le fond, au milieu du panneau, on voyait le fameux meuble minéralogique, ayant, devant lui, au centre, divers objets de dimension assez grande tels qu'un planétaire, des télescopes, une balance romaine, etc.

Par un passage étroit, dont les murs étaient entièrement couverts de panoplies, d'armes et de vêtemens de sauvages (1), on pénétrait dans trois autres pièces consacrées au cabinet d'histoire naturelle proprement dit. Elles étaient, comme la première, garnies tout autour d'armoires et de gradins au centre. Dans les armoires se trouvaient des bocaux, des oiseaux et des animaux empaillés, et sur les gradins, des coquillages et d'autres objets qui n'avaient rien à redouter des injures de l'air ni de la poussière. Au plafond et au-dessus des portes étaient accrochés des crocodiles empaillés, des lézards, des cornes de cerfs et de rennes, des fanons de baleines, des noix de coco et d'autres objets analogues, qui aujourd'hui nous paraîtraient d'une ornementation un peu bizarre (2).

Dès les premiers mouvemens de la Révolution, les Condé émigrèrent, laissant leurs collections intactes dans leurs diverses demeures et, au mois de juin 1792, les scellés étaient mis au château de Chantilly où tout était demeuré tel quel. Mais, au lendemain du 10 août, comme la destruction des emblèmes de la féodalité et des effigies des conspirateurs avait été décidée, un bataillon de la garde nationale parisienne, celui des Récollets, après avoir touché un certain nombre de cartouches, se mit en campagne, traînant à sa suite trois pièces de canon avec leurs caissons, sous le commandement du chef de bataillon Douay et d'officiers municipaux revêtus de leurs insignes. Ils se dirigèrent d'abord sur Écouen,

(1) Ces pièces, transportées pendant la Révolution au musée du Louvre, furent rendues au prince de Condé en 1816. Elles sont aujourd'hui, en partie, montées en panoplies dans la salle à manger du château, de chaque côté de la porte d'entrée. Archives nationales, F^{17} 1093⁴.

(2) Extrait des inventaires dressés les 13-14 et 15 juin 1792 par les commissaires chargés d'apposer les scellés, et le 18 mai 1793 par Lamarck, Bernardin de Saint-Pierre et Valentiennes. (Archives nationales F^{17} 1131.)

où ils détruisirent quelques armoiries et brisèrent deux ou trois statues des princes de la famille de Condé (1), puis sur Chantilly, où ils enlevèrent les pièces de canon ou plutôt les petits modèles d'artillerie du système Vallières, que l'on voit encore au musée d'artillerie, et mutilèrent aussi quelques marbres (2).

Heureusement, sauf des matelas, des couvertures et des draps ou autres effets de logement, rien des collections ou des meubles de valeur ne fut pillé. Le cabinet d'histoire naturelle entre autres n'eut pas à souffrir de cette expédition, mais comme il avait une très grande réputation, le directoire du district de Senlis craignit qu'on ne le dilapidât en en distrayant quelques-uns des objets qu'il renfermait, principalement des pépites ou échantillons d'or représentés au nombre de cent vingt, et qu'il était facile de dissimuler et de réaliser ensuite. Par une série de lettres, il insista auprès du ministre de l'intérieur et de la commission d'instruction publique de la Convention nationale pour qu'on le débarrassât de la responsabilité qui lui incombait, en faisant transporter à Paris cette collection (3).

A la fin de l'année 1792, les administrateurs du district de Senlis firent un récolement sommaire et constatèrent que rien n'avait été détourné ou dérangé, « sauf le catalogue qu'avait dressé Valmont de Bomare et qu'il fut impossible de retrouver. » Cela aurait été d'autant plus difficile que ce catalogue n'avait jamais existé et que Valmont de Bomare s'était contenté d'étiqueter chacun des objets sans en faire un inventaire raisonné (4).

Le 27 mars 1793, la Convention nationale rendit un décret chargeant deux membres de la commission des monumens et les citoyens Bernardin de Saint-Pierre et Daubenton (5) d'aller prendre possession des objets du cabinet d'histoire naturelle et de les faire transporter au Jardin des Plantes de Paris. Daubenton, à cause de son grand âge et de ses infirmités, refusa cette mission ; il fut remplacé par un autre professeur du Muséum, Valentiennes, auquel on adjoignit le citoyen Gaillard, marchand d'histoire naturelle, c'est-à-dire empailleur d'animaux.

Bernardin de Saint-Pierre et ses collègues allèrent à Chantilly et

(1) Voir le rapport conservé aux Archives de Seine-et-Oise; pièces révolutionnaires concernant la commune d'Écouen.

(2) Rapport du directoire du district de Senlis. (Archives nationales F17 1131.)

(3) Archives nationales F17 1131.

(4) Voyez la lettre de Valmont de Bomare au ministre de l'intérieur du 17 décembre 1792. (Archives de Condé.)

(5) Lettre du 4 avril 1793 adressée par le ministre de l'intérieur au président de la Convention nationale. (Archives nationales F17 1131.)

dressèrent un inventaire des plus complets. Ils étaient partis sans avoir touché aucuns fonds pour leurs frais de voyage et leur déplacement. Tout le temps que dura leur séjour, Bernardin de Saint-Pierre réclama de quoi subvenir à ses besoins les plus usuels et à ceux de ses compagnons; mais ses demandes restèrent vaines et, le travail terminé, il rentra à Paris sans avoir rien acquitté de ses dépenses, mais non sans rapporter les pièces justificatives de ses débours et même le menu de chacun de ses repas qu'un psychologue amoureux d'analyses et de recherches physiologiques peut encore étudier dans les papiers du comité de l'instruction publique de la Convention (1).

Rentré à Paris, Bernardin de Saint-Pierre, conformément au décret de la Convention qui ordonnait le transport du cabinet de Chantilly, fit le compte de ce que coûteraient l'emballage, le voyage et l'installation, et l'évalua à la somme de 86,000 livres.

C'était non-seulement une grosse somme pour l'époque, mais la pénurie d'argent était telle, puisque les commissaires n'avaient même pas reçu leurs frais de déplacement, que Bernardin de Saint-Pierre crut qu'il ne l'aurait jamais à sa disposition.

Il avait la direction du Jardin des Plantes depuis la veille du 10 août, date de sa nomination, la dernière qu'eût faite Louis XVI. En l'investissant de sa charge, le roi lui avait adressé quelques mots : « J'ai lu vos ouvrages, ils sont d'un honnête homme, et j'ai cru nommer en vous un digne successeur de Buffon. » Or Bernardin de Saint-Pierre, littérateur inimitable dans ses peintures de la nature, était loin d'être un savant au sens exact du mot (2), et encore plus éloigné d'être un administrateur. Si sa direction se fût prolongée, les choses seraient sans doute restées en l'état, et jamais les objets de Chantilly n'auraient même été emballés. Aussi, sentant par suite de l'impossibilité où il était de réussir, combien sa situation était fausse, il céda la place, et Daubenton fut élu directeur à l'unanimité par l'assemblée des professeurs du Muséum.

Aussitôt en fonction, ce savant, quoique fort vieux et surtout très usé physiquement, prend en main les affaires du Muséum et tire des événemens un excellent parti; il s'occupe tout de suite de réduire les frais de transport et d'installation des objets qu'il avait à recevoir : d'abord il demande à l'administration des

(1) Archives nationales, F[17] 1131.

(2) Comme il se plaignait un jour à Bonaparte du silence des savans à l'égard des études qu'il avait consacrées à la théorie des marées, qu'il attribuait à la fonte des glaces polaires, le premier consul lui répondit : — « Savez-vous le calcul différentiel? — Non. — Eh bien! allez l'apprendre, vous vous répondrez à vous-même. »

subsistances soixante tonneaux de farine vides, qu'il fait envoyer à Chantilly et qui servent à emballer les objets de la collection, économisant la confection des caisses. Il insiste aussi pour qu'on lui délivre les parquets des principales pièces du couvent du Val-de-Grâce qu'on vient de séculariser (1), et, les ayant obtenus, les amène dans les salles du deuxième étage de la grande galerie du Muséum, que Buffon avait fait élever, mais qui n'est pas encore aménagée (2).

Puis il donne l'ordre au menuisier du Muséum, le sieur Lasseigne, et à l'entrepreneur des transports Sellier, de se rendre à Chantilly, de procéder à l'emballage des collections, et de les conduire par bateaux jusqu'à Paris.

Le travail d'emballage fut long. Comme la Convention n'avait répondu aux objurgations de Daubenton qu'en accordant un crédit de quinze mille francs, cette somme fut bientôt absorbée, et les ouvriers refusèrent de continuer leur besogne si on ne les payait pas. Il fallut obtenir successivement, par les moyens les plus détournés, la délivrance réitérée de petites sommes qui permirent de ne pas laisser abandonner les travaux en cours. Enfin, après bien des difficultés, les soixante barils, les vitrines, les tables, ainsi que le fameux meuble de Gustave III, qui avait fait l'admiration des commissaires et qu'ils estimaient cinq mille francs, arrivèrent au Muséum par les flotteurs de l'Oise et de la Seine.

Daubenton n'était pas encore à la fin de ses peines : une fois en possession de la collection et des divers matériaux destinés à l'exposer, il n'avait plus un sou en caisse, et il se trouvait dans l'impossibilité d'aménager les salles, de poser les parquets du Val-de-Grâce, de monter les armoires et les vitrines et d'y installer les objets. Il avait beau renouveler ses instances auprès de la Convention, aucune réponse favorable ne lui arrivait, et il n'y avait pas de raison pour que les objets et les vitrines ne demeurassent à jamais relégués sous un hangar, lorsqu'une circonstance des plus fortuites permit de procéder à l'installation des collections et assura au muséum d'histoire naturelle une importance considérable.

(1) Toutes ces ressources extraordinaires auxquelles eut recours Daubenton amenèrent dans le devis une économie totale de 25,275 livres; rien que l'emploi des parquets du Val-de-Grâce substituait une dépense de 3,250 francs à une dépense primitive de 13,850 francs.

(2) Cette galerie qui existe encore aujourd'hui, mais qui ne sert plus que de magasin, se trouve en bordure de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire (ancienne rue du Jardin-du-Roi). Jusque vers 1833, elle fut la seule dont se composa le musée, et elle n'avait primitivement qu'un seul étage.

II.

Marat venait d'être tué, et sa popularité, accrue par l'apothéose de son martyre, avait pris auprès du peuple et du gouvernement les proportions d'une déification. Il avait laissé, vivant modestement, sinon même précairement, à Genève, un frère du nom d'Olivier qui se livrait à des travaux d'histoire naturelle, s'occupant particulièrement de la conservation d'insectes. Olivier Marat avait acquis en ce métier une certaine réputation, et il était passé maître en l'art de collectionner, en les maintenant intactes, des araignées et des chenilles soufflées. Pour préparer ces dernières, il introduisait dans leur orifice antérieur ou postérieur un chalumeau ; puis, en soufflant, il expulsait de leur enveloppe extérieure toutes les matières qu'elle contenait. Les chenilles ainsi vidées étaient piquées ensuite dans des boîtes.

Au lieu de végéter tristement en Suisse, Olivier Marat crut pouvoir s'autoriser de son habileté et aussi de la déification dont son frère était l'objet à Paris, pour solliciter un emploi qui lui assurerait, sans grand'peine, l'aisance pour le reste de ses jours. Il alla trouver le ministre plénipotentiaire de la république française à Genève, le citoyen Soulavie, ancien gazetier, auteur de plusieurs mémoires apocryphes des grands hommes du XVIIIe siècle, et il le pria de le recommander chaudement, tant au ministre de l'intérieur qu'à Daubenton, directeur du Muséum, à l'effet d'obtenir une place d'aide-naturaliste, et surtout un logement dans les bâtimens du Muséum.

Soulavie n'eut garde de perdre une occasion d'exercer son style épistolaire. Il remit à la femme d'Olivier Marat deux lettres, l'une pour le ministre, l'autre pour Daubenton. Dans cette dernière, il demandait au « Nestor de l'histoire naturelle » de faire valoir auprès des professeurs du Muséum les talens d'Olivier Marat et terminait en lui rappelant des souvenirs personnels. « Peut-être, te ressouviendras-tu, citoyen Daubenton, qu'il y a seize années que je m'occupay de quelques descriptions de basaltes et objets de cette nature. Je retrouve ici des sçavans qui me parlent de toy ; je retrouve des vues et des tableaux sublimes de la nature, et, en outre, des patriotes qui, par une révolution, viennent d'établir les droits de la nature et de l'homme. Je te souhaite les jours de Nestor (1). »

(1) Archives du muséum d'histoire naturelle (lettre du 29 pluviôse an II).

Daubenton n'avait rien à répondre à la lettre de Soulavie; mais il recevait en même temps une autre missive, celle-là officielle, et signée du ministre de l'intérieur qui lui disait : « ... Je t'invite, citoyen, à prendre avec les professeurs du Muséum une délibération sur l'admission d'Olivier Marat..... En attachant ce naturaliste à ton établissement, ce sera, à la fois, récompenser les talens, servir les sciences et acquitter dans le parent du défenseur des droits du peuple une partie de ce que la république devra toujours à sa mémoire. Je t'engage à destiner, en même temps, un logement à Olivier Marat dans les bâtimens du Muséum et à en mettre sa femme immédiatement en possession; elle le disposera en attendant l'arrivée de son mari (1). »

Daubenton réunit l'assemblée des professeurs pour examiner les pièces envoyées à Genève pour prouver les talens de naturaliste d'Olivier Marat et pour décider de son admission comme employé logé au Muséum. On voit d'ici le vénérable Daubenton, âgé de près de quatre-vingts ans, dont la figure si souvent reproduite, le montre entièrement voûté avec le visage imberbe, la bouche souriante et la physionomie béate d'un bon vieillard, le dessus du crâne entièrement chauve et de longues mèches de cheveux blancs pendant sur le dos et les épaules et encadrant ses traits ; autour de lui, Antoine-Laurent de Jussieu, Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire, tous l'honneur et la gloire de la science française, examinant les chenilles soufflées et les araignées piquées par Olivier Marat, et déclarant que les insectes qui leur sont présentés sont dans l'état le plus avantageux; qu'ils remarquent surtout des chenilles soufflées et une araignée très bien conservée, « objets rares dans les collections d'histoire naturelle, disent-ils, à cause des difficultés qu'on rencontre en les préparant, » et ils constatent « qu'une collection soignée et disposée de la sorte serait du plus grand intérêt pour l'étude de l'histoire naturelle (2). »

Ce premier examen terminé, Daubenton, d'accord avec ses collègues, rédigea une lettre conçue avec tant d'habileté qu'il est impossible encore aujourd'hui, cent ans après qu'elle a été écrite, de savoir si les termes en sont sérieux ou s'il ne faut les prendre que pour un persiflage de l'esprit le plus délicat. « Les professeurs, écrit le vieux savant au ministre, ont partagé unanimement les sentimens que t'a inspirés le frère de l'ami du peuple, de l'homme qui a défendu ses droits avec tant de courage et qui a si bien servi

(1) Archives nationales F-[17] 1131 (lettre du 19 ventôse an II).

(2) Lettre des professeurs du Muséum au citoyen Paré, ministre de l'intérieur, 19 ventôse an II. (Archives nationales F[17]-1131.)

la cause de la liberté. Nous sommes prêts à faire tout ce qui sera en notre pouvoir pour remplir ton vœu à l'égard d'Olivier Marat et à te donner cette preuve de notre dévoûment et de notre patriotisme. — Mais, — et c'est ici que commence la malice, — pour y réussir, citoyen ministre, il est nécessaire que tu nous appuies auprès de la Convention nationale. Nous t'adressâmes vers la fin de frimaire le devis des dépenses qu'exige la nouvelle organisation de l'établissement pour 1794... et cependant rien n'a encore été statué sur le devis en question. Les fonds pour l'année courante ne sont point encore décrétés, de sorte que l'établissement est sur le point d'en manquer dans un moment où il en a le besoin le plus urgent... Toutes ces circonstances nous mettent pour l'instant dans l'impossibilité de suivre le vœu si ardent de notre cœur à l'égard d'Olivier Marat, et de lui procurer la place que tu nous demandes parce que nous n'avons aucuns fonds dont nous soyons sûrs de pouvoir disposer. Mais si le devis pour l'année 1794 est agréé par la Convention nationale, alors Olivier Marat pourra avoir une place d'aide-naturaliste. Mais il est indispensable avant tout que les traitemens à accorder aux personnes qui rempliront lesdites places soient décrétés. En les obtenant de la Convention nationale, tu nous mettras en état de donner une preuve du patriotisme qui nous anime, en accordant au frère et à la belle-sœur de l'ami du peuple la place que tu réclames en leur faveur (1). »

Le ministre de l'intérieur fut quelque peu embarrassé, mais il ne pouvait hésiter, et il dut plaider la cause du Muséum devant la commission d'instruction publique de la Convention nationale. En mettant en avant le nom du frère de l'ami du peuple et en invoquant les argumens que lui fournit l'arrivée inopinée de ce personnage dans la question, il obtint le vote des fonds demandés. On put alors organiser les salles et mettre en place les collections.

En même temps, les professeurs s'occupèrent de préparer un logement pour Olivier Marat et son épouse et de lui conférer un emploi quelconque dans cet établissement lorsque le 9 thermidor survint: Daubenton et ses collaborateurs n'avaient probablement pour l'ami du peuple qu'un enthousiasme et un amour de circonstance, que la fin de la Terreur devait singulièrement modérer; aussi profitèrent-ils du changement de l'opinion publique pour ne pas donner à Olivier Marat ce qu'on leur avait demandé pour lui, et il est probable que le frère de l'ami du peuple, éconduit du Jardin des Plantes, continua à végéter à Genève en soufflant des

(1) Lettre du 23 ventôse an II. (Archives nationales F17-1131.)

chenilles avec un chalumeau ou en piquant des araignées sur un bouchon.

Le meuble de Wallerius eut, au contraire, tous les honneurs que l'on refusa à Olivier Marat et fut placé au centre de la galerie du Muséum. Mais les armoiries de la famille de Condé qui le décoraient avaient offusqué les patriotes, et Bernardin de Saint-Pierre, tout en faisant valoir dans son rapport combien la collection contenue dans ce meuble était importante, tant au point de vue scientifique qu'au point de vue historique, et tout en insistant pour le conserver avec les minéraux qu'il contenait sans en changer le classement, avait proposé de retirer ces armoiries et d'y substituer le médaillon de Wallerius ou une inscription à sa louange (1). Nous ne savons si cette substitution eut lieu ou si dans le sanctuaire de la science le meuble minéralogique de Chantilly demeura tel que le roi de Suède l'avait fait faire : cette dernière hypothèse nous paraît la plus vraisemblable. On se contenta, sans doute, de retirer l'inscription qui rappelait qu'il avait été donné au prince de Condé par le roi de Suède, inscription qui était au moins inutile dans le cabinet national d'histoire naturelle.

La possession de ce meuble de valeur, si apprécié des connaisseurs alors employés au Muséum, avait mis les conservateurs de cet établissement en goût d'obtenir d'autres objets d'art de la même provenance. Les professeurs qui avaient été envoyés à Chantilly pour y examiner le cabinet d'histoire naturelle ne s'étaient pas lassés, durant leur séjour, d'admirer certaines statues qui ornaient la demeure de Condé, en particulier, celles d'une Ariane, d'une Hébé et de deux Vénus, dont l'une, dans leurs notes, est qualifiée d'impudique. Le 3 brumaire an IV, ils demandèrent au ministre de l'intérieur que ces objets d'art leur fussent concédés pour servir à l'ornementation du musée ou de ses jardins, prétextant qu'à Chantilly elles avaient la même destination (2). Comme ils ne recevaient pas de réponse, ils réitérèrent leur demande. Mais les ministres ne crurent pas devoir y acquiescer. D'autres vieillards vénérables profitèrent des œuvres d'art, objets d'une si vive convoitise; car les statues furent attribuées au conseil des anciens et placées au Luxembourg, où, successivement, les sénateurs et les pairs de France en eurent la jouissance jusqu'en 1820, époque où elles rentrèrent à Chantilly.

Quant aux différens objets du cabinet d'histoire naturelle des

(1) Catalogue des livres de la Bibliothèque du château de Chantilly, dressé par Bernardin de Saint-Pierre. (Archives nationales F17-1131.)

(2) Archives nationales F17-1192A.

princes de Condé, comme beaucoup d'entre eux faisaient double emploi avec ceux de collections déjà existantes ou d'autres collections également confisquées à des émigrés, on les répartit entre les musées et cabinets des écoles centrales des départemens que fonda la Convention. Ceux que l'on conserva à Paris furent mélangés, classés au mieux suivant le système fameux de Wallerius, encore en usage à cette époque, sans souci de leur provenance. Depuis le commencement du siècle, ces classemens, devenus à leur tour trop anciens, ont été abandonnés et chaque échantillon a été de nouveau placé et replacé conformément aux principes nouveaux de la science.

Quand le prince de Condé revint en France en 1814, un des premiers soins de ses mandataires fut de réclamer les objets de ses collections. Le ministre de l'intérieur d'alors, l'abbé de Montesquiou, donna l'ordre au directeur du Muséum de rendre ce qu'il en restait. On fit comme d'habitude quelques difficultés, l'administration répondit qu'il était impossible de retrouver les minéraux du roi de Suède, puisqu'on en avait disposé, en partie, pour des établissemens de province et qu'on ignorait l'identité de ceux qui pouvaient encore subsister à Paris. Le prince de Condé, qui attachait plus d'importance au meuble qu'aux minéraux, ne réclama plus que celui-ci, sans souci du reste. On le lui rendit en 1816 (1), et une fois rentré à Chantilly, on le remit en état, on y rétablit l'ancienne inscription relatant la donation, et aujourd'hui il se trouve dans l'une des salles du château, entouré d'objets d'art et d'histoire.

La plupart de ceux qui le voient dans le salon où il est ne se doutent pas qu'il vint, il y a un siècle, en même temps que les rhinocéros, les girafes et les cacatoès de la ménagerie de Versailles, contribuer à la création du Jardin des Plantes, et tandis que depuis ces animaux sont morts, il subsiste et rappelle les généreux efforts de la Révolution française pour la création d'établissemens scientifiques, et témoigne davantage encore de la munificence d'un prince de la maison de France, qui, agissant dans le même dessein, a mis, par un don splendide, son pays en possession d'une des collections les plus belles qui existent au monde.

GERMAIN BAPST.

(1) Voir, aux archives du Muséum (carton de la correspondance), les lettres en date des 7-8 juillet, 13-17 août 1814, échangées à cet effet.

CHATEAUBRIAND

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT (1)

M. de Lescure vient de nous donner le *Chateaubriand*, dans cette galerie des *Écrivains français* qui compte déjà tant d'agréables portraits et deux ou trois petits chefs-d'œuvre. C'est justice de remercier ici l'initiateur de cette utile entreprise, M. Jusserand, qui en poursuit l'achèvement avec un zèle infatigable. On lui doit d'autant plus d'éloges qu'on met plus de paresse à lui obéir. Nos vieux maîtres auront par ses soins leur Panthéon; l'on gravera sur le fronton cette devise : Aux grands hommes les lettrés reconnaissans — et désireux de les faire revivre, ne pouvant les faire oublier.

Malaisée est la tâche des collaborateurs qui s'attaquent à nos premiers personnages littéraires. Comment réduire aux dimensions de la miniature, comment présenter sous un jour nouveau ces grandes figures, tant de fois étudiées? Je plaignais à l'avance M. de Lescure. Il s'est tiré de ces difficultés à son honneur, en insistant sur la biographie de Chateaubriand avec sa conscience habituelle, avec sa curiosité informée. Il puise aux meilleures sources, il écarte le douteux; le portrait qu'il nous montre reste dans la bonne vérité moyenne. On lui reprochera peut-être d'avoir glissé trop rapidement sur l'œuvre : trois pages pour le *Génie du christianisme*, c'est peu. Mais attendait-on un nouveau commen-

(1) *Les Grands Écrivains français. — Chateaubriand*, par M. de Lescure; Hachette, 1892.

taire sur le livre où tant d'habiles gens se sont escrimés? S'il y a quelque découragement dans cette façon de se dérober, elle marque surtout beaucoup de modestie. Quand il traite des écrits de Chateaubriand, M. de Lescure passe volontiers la parole aux maîtres de la critique, il choisit avec tact les jugemens qui ont le plus de poids. Son essai répond à l'objet que se propose la collection des *Grands écrivains*, et c'est le premier mérite de ce genre d'ouvrages; ils doivent résumer pour le grand public, en traits faciles et précis, les notions généralement acceptées sur des hommes dont le nom est illustre, dont la vie et les œuvres sont souvent ignorées. On s'éloignerait du but en s'attachant à des opinions singulières, en cherchant à briller sur un point d'érudition. Cette retenue a dû coûter à M. de Lescure, qui est un rare érudit; il y faut louer une preuve d'intelligence.

J'ai quelque embarras à parler d'un livre où je rencontre des lignes trop obligeantes et une invitation redoutable. Elle se trompe d'adresse, les raisons en apparaîtront à M. de Lescure sans qu'il soit besoin de les dire, si nous tombons d'accord sur les conclusions de cette étude. Après lui et avec une liberté qu'il n'avait pas, je voudrais marquer deux ou trois traits saillans dans la physionomie de Chateaubriand. Devant un portrait bien fait et qu'on ne saurait avoir la prétention de recommencer, il est permis au passant d'interroger le regard du modèle, de hasarder ses conjectures sur l'âme qui s'y livre.

Il écrivait, dans la préface des *Mémoires d'outre-tombe:* « Qu'on sauve mes restes d'une sacrilège autopsie; qu'on s'épargne le soin de chercher dans mon cerveau glacé et dans mon cœur éteint le mystère de mon être. » Soin bien inutile, en effet: le scalpel du médecin n'avait plus rien à chercher. Dans ces douze volumes, achevant l'œuvre des livres qui les avaient précédés, l'homme dévoilait à chaque page « le mystère de son être. » Quand on les a longtemps pratiqués, quand on a confronté leurs aveux sincères et leurs réticences concertées avec tout le cours d'une vie aujourd'hui inondée de clarté, on connaît Chateaubriand jusque dans les moelles; il est facile de dégager l'essentiel de ce cœur et de ce cerveau.

Il s'est fait durant huit siècles: goutte à goutte, avec le sang batailleur, les révoltes et la fidélité grondeuse, la foi naïve et les âpres passions d'une longue lignée de seigneurs bretons. Avant tout, c'est un gentilhomme breton. Il se déguisera suivant les temps, et de la meilleure foi du monde, en libéral, en démocrate sur le tard; doctrines qui ne tiennent pas plus à la chair qu'un habit de circonstance; il sera toujours un féodal, son donjon intérieur restera

imprenable. Il est le plus complet et le plus magnifique produit du vieil orgueil nobiliaire; il le transformera pour d'autres applications, mais sans en altérer le métal solide, tel que sa race le lui a forgé. Chez le dernier de cette race, le père de François-René, « mon géniteur, » comme il l'appelle, l'orgueil du nom était devenu un sentiment exclusif, une monomanie. « Une seule passion dominait mon père, celle de son nom. » Les *Mémoires* nous peignent avec une pointe d'ironie le seigneur de Combourg, passant ses journées à classer des parchemins devant son arbre généalogique; et leur auteur ne s'avise pas qu'il fait la même chose, durant les quinze dernières années de sa vie, par le livre qu'il écrit, par les attitudes qu'il fixe patiemment, par ce labeur de tous les instans avec sa collaboratrice dévouée, labeur qui n'a qu'un objet : l'édification de sa gloire. — Vanité pour vanité, le travail du père était plus désintéressé ; il travaillait pour une race, pour les morts, pour les enfans à naître, pour une idée, en somme; le fils ne se donnait la même peine que pour son individu. — Chateaubriand ne dit pas de ses aïeux, comme Vigny :

Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

Il est plus sincèrement indécis entre ses deux orgueils : celui du passé, dont il aime à faire fi, sachant bien que la parure sied mieux quand on la porte négligemment; celui qu'il tire de lui-même, et qui s'enfle pour absorber l'autre. Son tort est de tourner en dérision une faiblesse qu'il partage au fond. Avec des vues plus soutenues, il aurait pu l'avouer et la défendre. Ces vieux seigneurs que nous avons encore connus, dans nos provinces, et qui n'avaient qu'un souci, qu'une idée fixe, l'ancienneté de leur race, que faisaient-ils dans leur ignorance, sinon proclamer d'instinct l'arrêt le plus certain de nos sciences, la valeur capitale de l'hérédité dans la formation des groupes et des individus?

Ainsi Chateaubriand hérita de l'orgueil accumulé pendant des siècles, et qui allait se nourrir en lui d'un nouvel aliment. Mais cet orgueil féodal, comme l'a si clairement établi le grand historien de nos *Origines*, est indissolublement lié aux deux acquisitions morales du moyen âge chrétien, la conscience et l'honneur. Je ne voudrais pas dire qu'il les engendra, et cependant? Orgueil, conscience, honneur, de quelques noms qu'on veuille appeler les vertus et les défauts branchés sur une tige commune, c'est le legs reçu par René de ses ancêtres, c'est l'axe de fer qui va le soutenir contre les poussées furieuses d'un autre élément, celui qui domine la nature propre de Chateaubriand : le Désir, dont il demeure la plus mémorable incarnation littéraire.

Au début de l'*Essai sur les révolutions*, il cite avec admiration un fragment de Sanchoniathon sur l'origine du monde. « La source de l'univers était un air sombre et agité, un chaos infini et sans forme. Cet air devint amoureux de ses propres principes, et il en sortit une substance mixte appelée πόθος ou le Désir. Cette substance mixte fut la matrice générale des choses ; mais l'air ignorait ce qu'il avait produit. » Voilà bien la cosmogonie qui convenait à Chateaubriand : c'est l'histoire et l'explication de son âme. Sans doute, le mythe phénicien s'applique à toute la nature, à tous les êtres : l'homme, créé dans un baiser, vit et meurt du désir. Mais celui qui nous occupe a porté le désir à un tel degré de violence, il a tendu si fort ce grand ressort de la vie, qu'il a semblé lui donner de nouvelles applications et presque inventer une nouvelle passion, pour laquelle on dut chercher des noms nouveaux. La « langueur secrète, » le « vague des passions, » le « mal du siècle, » tout ce qui fait la substance de *René*, des œuvres postérieures où l'écrivain a développé *René*, et enfin du romantisme sorti de ces œuvres, tout cela peut se résumer dans cette vieille chose et ce vieux mot, le désir. Comment cet éternel principe de vie et de souffrance a pris soudain une physionomie inconnue et une acuité singulière, c'est ce qu'un peu de réflexion fait vite apercevoir.

L'antiquité païenne, à l'exemple des peuples primitifs, bornait ses conceptions de l'autre vie à une continuation de la vie terrestre, plus ou moins améliorée. Par suite, le désir qui agitait les hommes, si puissant qu'il fût et si loin qu'il s'élançât, n'embrassait jamais qu'un idéal connu. Dans les Champs-Élysées et jusque dans l'Olympe, il retrouvait les objets agrandis de ses aspirations coutumières ; il partait de l'homme pour concevoir quelque chose de *plus*, rien d'*autre*. Le christianisme vint rompre brusquement cet équilibre et bouleverser la perspective : il donna comme objet suprême au désir un infini de délices ignorées. Par comparaison avec cet infini, tous les contentemens d'ici-bas n'étaient que misère et dégoût. Tant que la foi fut vive et entière, on n'imagina point les tourmens d'un René ; il n'y avait pas exaspération des grands désirs terrestres, mais transport de ces désirs aux choses éternelles ; on n'eût pas osé concevoir alors une commune mesure entre les joies rêvées au ciel et celles que l'on continuait de chercher dans la créature. Les plus violentes passions connaissaient leur égarement et la limite de leur bonheur ; elles ne prétendaient pas anticiper sur la félicité infinie. Le plus beau coup de génie d'un poète chrétien est d'avoir deviné, quand il prêtait ses sentimens à une païenne, la nuance que revêtiraient les sentimens des chrétiens retombés dans le paganisme. Phèdre la donne par avance dans quelques-uns de ses gémissemens, par exemple, quand elle s'écrie :

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!

Ce sont les mots et la mélancolie propre de René: « Je crus tout à coup que les bois me seraient délicieux. » Cependant le temps arrive où la foi vacille et s'évanouit dans un grand nombre d'âmes; le ciel chrétien s'est fermé. Ces âmes ramènent sur la terre l'immense désir tiré là-haut depuis tant de siècles; mais elles l'y ramènent altéré à jamais des biens inouis qu'on lui avait promis, réduit à chercher dans le fini de quoi combler l'attente accoutumée de l'infini. Alors apparaît la terrible disproportion, entre des satisfactions qui ne se sont pas accrues depuis l'antiquité païenne et un désir démesurément grandi depuis lors. Les bannis ne peuvent oublier le paradis perdu, ils le cherchent dans le champ de ronces. L'heure va venir où les poètes, mêlant deux ordres de sentimens distincts chez l'amant du moyen âge ou du XVIIe siècle, écriront *le Lac* et *Rolla*. L'heure est venue où René peut paraître, avec « son grand secret de mélancolie, » sentir comme il sent, et se faire entendre de tous.

Pourquoi le nouveau mode du désir, amplifié et retombant sur lui-même, fut-il suscité de préférence par ce petit Breton? Les *pourquoi* nous échappent: mais nous voyons bien *comment* tout prédisposait le petit Breton à le ressentir. L'hérédité lointaine lui avait mis dans le cœur la rêverie sauvage des gens d'Armor. L'hérédité immédiate y avait exprimé toutes les puissances de la mer. Les recherches de M. de Lescure ajoutent quelques traits significatifs à la physionomie du comte de Chateaubriand. Cet homme froid et taciturne avait l'esprit d'aventure, et jamais il ne quitta des yeux la mer. Embarqué à quinze ans, blessé au siège de Dantzig, il passe plus tard aux Iles pour y rétablir sa fortune. Revenu à Saint-Malo, il affrète jusqu'à cinq vaisseaux pour augmenter cette fortune; et tandis que ses bâtimens font la course à Saint-Domingue ou aux Antilles, la pensée du gentilhomme armateur les suit sur l'océan, avec d'autant plus de passion, que leurs prises doivent relever la grandeur de sa maison. Ainsi le père a ramassé durant toute sa vie des visions de flots et de terres lointaines, des secousses de tempêtes, des bruits de vagues et des souffles du large qui dorment obscurément dans son souvenir; il en fait à son insu l'âme de René, du fils qui dépensera en prodigue ce capital mort de rêve accumulé. Lui-même, ce fils, né sur la grève, fouetté des embruns, il grossit de ses premières acquisitions le trésor intact qu'il a reçu; ses premiers regards ont suivi les fuites d'oiseaux et de voiles, dans ces doutes de l'horizon marin où l'œil croit saisir encore ce qui a décrû et s'est évanoui; il en conservera le *plus loin* triste, indélébile, qu'on voit aux yeux des

enfans de l'océan. Partir sur les eaux fut son premier désir; il y était destiné; une circonstance fortuite l'arrêta, comme il allait prendre passage sur l'*Indien*, en armement pour Pondichéry. Jusqu'à son dernier soupir, il a toujours dû partir sur l'*Indien*.

Mais c'est surtout à Combourg que le cœur et l'imagination ont pris leur forme inaltérable. Il s'en rendait compte, il l'a dit en maint endroit : « C'est dans les bois de Combourg que je suis devenu ce que je suis, que j'ai commencé à sentir la première atteinte de cet ennui que j'ai traîné toute ma vie, de cette tristesse qui a fait mon tourment et ma félicité. » Chacun a dans la mémoire l'inoubliable tableau de ces lieux et de ces journées, où tout semblait calculé pour renforcer les dispositions natives de l'enfant, pour augmenter la pression qui a fait jaillir, pendant soixante ans, les sources de son génie. Le jour où le chevalier sortit de la Cour Verte, avec cent louis dans sa poche et la vieille épée de son père, pour « s'avancer sur la terre inconnue, comme Adam après son péché, » *René* était fait virtuellement dans son esprit; et le reste de son œuvre n'est qu'un appendice explicatif de *René*. Viennent les grands voyages et les révolutions, les misères et les hautes fortunes, tous les événemens mémorables qui ont heurté l'homme privé et l'homme public, ils ne changeront pas le fond de cet homme; tout ce qu'ils pourront sur lui, ce sera de polir aux angles le caillou de granit, qui s'est cristallisé à Combourg avec ses propriétés définitives.

C'est à Combourg que, par la seule force de son désir, il a créé de rien la sylphide, maîtresse de sa vie. On s'est beaucoup moqué de cette invention, on a voulu y voir un placage, un exercice de style. Que c'était mal connaître le poète! Sa première chimère fut plus vivante, plus réelle, que toutes les créatures de chair et d'os qu'il a magnifiées par la suite; ou plutôt elle les contenait toutes, et les créatures ne furent que ses pâles incarnations. Elle est peut-être la seule qui l'ait eu. On ne sent pas Chateaubriand, si on ne le voit pas sur la bruyère, au tomber des jours d'automne, avec sa magicienne, « roulé dans ses cheveux et dans ses voiles, » cruellement et délicieusement possédé par cet être toujours présent. On ne le comprend pas, si on ne trouve point dans cet épisode la clé de toute son existence; et c'est à très juste titre qu'il a intitulé ce chapitre des *Mémoires* : « Révélation sur le mystère de ma vie.» Je m'étonne qu'un furet de physiologie comme Sainte-Beuve n'ait pas aperçu tout ce qu'il y avait là pour lui.

Jusqu'au jour où Chateaubriand reviendra reposer au Grand-Bé, les diverses et furieuses poursuites de sa vie n'auront qu'un but, étreindre la sylphide. Elle s'appellera tour à tour la femme, telle ou telle femme, le pouvoir, tel ministère ou telle ambassade, la gloire,

les pays que l'imagination voit dans un mirage, le poème flottant dans l'esprit; et je crains bien que la religion servie par l'écrivain, ce soit encore elle. A peine née, elle est déjà tout cela : « Par un autre jeu de mon imagination, cette Phryné qui m'enlaçait dans ses bras était aussi pour moi la gloire et surtout l'honneur. » A travers ses métamorphoses, elle personnifiera le même rêve, pâture du même désir. Le désir n'arrêtera par instans ses poursuites que devant l'injonction de l'autre fantôme qui a pouvoir sur Chateaubriand, l'orgueil, l'honneur. Et durant les minutes où il croira étreindre la sylphide, il n'éprouvera que lassitude et tristesse; parce que le désir trop violent en a joui d'avance, en imagination; parce qu'au moment de se donner, elle substitue à sa place une réalité grossière, et c'est la sylphide qu'il aime.

D'abord, et pendant longtemps, il la chercha dans la femme. Dès les années de Combourg, on sait la redoutable équivoque dont son cœur faillit être victime; on ne saura jamais ce qu'il a mis de souvenir ou ajouté d'imagination à la fiction de *René*. « Je croissais auprès de ma sœur Lucile, notre amitié était toute notre vie. » Passons. Depuis lors, depuis Charlotte Yves jusqu'à Mme Récamier, il semble bien que la sylphide ait pris successivement la figure de toutes les nobles ombres qui passent dans les *Mémoires*. C'est à peu près toute la société féminine de l'empire et de la restauration; un seul nom excepté, peut-être, celui de Mme de Chateaubriand. Quand l'âge vient condamner sans l'éteindre cette forme du désir, il se révolte avec une angoisse tragique : vieillir, ce fut le seul malheur qui l'accabla vraiment et qu'il supporta sans grâce. On connaît l'anecdote rapportée par Sainte-Beuve. — « Vous me paraissez bien triste aujourd'hui, lui disait un matin Mme de Pastoret, en le rencontrant seul dans une allée du parc de Champlâtreux. — Ah! madame, vous l'avouerai-je? répondit-il; il m'arrive aujourd'hui un grand malheur. — Et quoi donc? — C'est que j'ai aujourd'hui quarante ans. — Il voulut du moins se donner ces malheureux quarante ans un peu plus tard que nature. » Et comme, malgré tout, il demeura rebelle à cet avertissement de l'âge, ses admirateurs purent craindre qu'il les affligeât par une vieillesse sans dignité. Le péril en fut grand, on le devine en lisant *les Enchantemens de Prudence*. Son orgueil, frein perpétuel de son désir, le préserva; son orgueil, et la bonne fortune qu'il eut de tomber, aux années de faiblesse, sous la froide domination d'une personne dévouée, mais aussi très calculée, jalouse de ménager une gloire qu'elle avait faite sienne, et qui barra la route aux folies. Comme Louis XIV, ce roi de l'esprit si peu maître de lui-même eut le bonheur de trouver sa Mme de Maintenon; une Mme de Maintenon plus belle, plus poétique, aussi experte à bien encadrer un noble

couchant, à le garder contre les basses misères où glissent les Louis XV.

C'est l'apothéose de l'Abbaye-aux-Bois que le nom de Chateaubriand évoque tout d'abord pour nos imaginations; tant on a mis d'application à nous persuader que ce dernier attachement fut sa grande affaire intime. Mais pour connaître le secret de cette force qui lui donna l'empire intellectuel, pour trouver ce secret dans l'illimité du désir, il faut rechercher l'homme en ces années triomphales dont il garda toujours l'âpre regret, de 1800 à 1810. Chez lui aussi, le consulat valut mieux que l'empire. Grâce aux nombreuses publications qui ont précisé les aveux des *Mémoires*, grâce surtout aux aimables livres de M. Bardoux, on peut rétablir pour chacune de ces années le registre changeant de ses préoccupations féminines; et parfois le registre devrait être tenu en partie double. Entre temps, il écrivait, c'est-à-dire qu'il allait cueillir des bouquets de rêves et de gloire pour les déposer aux pieds de la divinité du moment. Ne le dit-il pas lui-même en partant pour son pèlerinage de Terre-sainte? — « J'allais chercher des images,.. » — et, ajoute-t-il plus tard, « et de la gloire pour me faire aimer. » Pour se faire aimer à l'Alhambra, qui était le but secret et véritable du voyage. Ce que Bonaparte avait fait pour séduire la France, en lui revenant avec le prestige de l'Orient soumis à ses armes, Chateaubriand imagine de l'accomplir pour séduire une femme, en lui rapportant l'Orient soumis à sa plume. Il travaille pour et par ses inspiratrices; il va leur lire, tout bouillant, le chapitre ou l'article politique qu'il vient de composer; parfois il le reçoit de leur suggestion ou le modifie à leur caprice, comme son rival Benjamin Constant. En 1801, il écrit la meilleure part du *Génie du christianisme* sous les yeux de Mme de Beaumont, dans cette retraite de Savigny où il partageait le nid de la pauvre « Hirondelle, » où « elle copiait les citations du livre. » — Elle en mourra, comme Mme de Custine; il leur paiera sa dette avec deux phrases somptueuses, drapées sur leurs cercueils. Lors même qu'on ignorerait ces détails biographiques, il suffirait de lire avec attention les livres de Chateaubriand, — voire les plus graves, — pour y sentir à chaque page que la pensée et le style ne sont qu'une offrande perpétuelle, une transposition de l'amour. Quelque coin de l'univers dont il retrace le tableau, et jusque dans les scènes religieuses, paysages et cérémonies sont des voiles derrière lesquels son désir s'élance pour chercher l'idole. Il l'avoue ingénument en revenant dans les *Mémoires* sur sa belle description de la prière en mer : « Je me figurais qu'elle palpitait derrière le voile de l'univers qui la cachait à mes yeux. »

Si j'insiste sur ce côté de l'homme, c'est qu'il explique à mon

sens tout l'écrivain, ses procédés, sa valeur particulière, sa domination universellement subie. Sainte-Beuve l'a bien aperçue, « cette flamme profane et trop chère qu'il portera, qu'il couvera partout, jusqu'au milieu des scènes et des sujets les plus faits pour ramener à l'austérité simple, qui transpirera comme un parfum d'oranger voilé. » Mais le critique la diminue et la ravale, quand il n'y voit « qu'un élément très positif, élément profane et païen : l'homme de désir, au sens épicurien. » Non ; cette flamme est l'âme même de Chateaubriand et l'essence de son génie, une dans ses manifestations célestes et terrestres ; elle est le Désir, créateur de toutes choses, au sens du mythe ancien ; le souvenir du ciel perdu et l'attente de l'ineffable, au sens chrétien. Sainte-Beuve se trompe surtout quand il signale, comme une cause d'infériorité littéraire, ce qu'il appelle « le désaccord entre l'inspiration véritable et le résultat apparent, le manque d'harmonie et de vérité au sein des plus beaux ouvrages. » En attaquant par ce joint l'œuvre d'art dans le *Génie du christianisme*, « il y a usé ses dents, » comme l'a dit M. Brunetière. La puissance littéraire de notre grand poète naît précisément de cette contradiction entre les sujets qu'il traite et le tour de sentiment qu'il y porte. Sa sensibilité le destinait naturellement à la littérature de passion. Supposons qu'il fût venu cinquante ans plus tôt, dans la licence du XVIIIe siècle ; il eût fait des vers galans. Supposons-le cinquante ans plus tard, dans le relâchement de nos lettres contemporaines ; il eût fait des romans montés de ton, où toute son ardeur se serait donné libre carrière. Dans les deux cas, on peut l'affirmer à coup sûr, sa prise sur les imaginations et les cœurs aurait été moindre, son rang littéraire demeurerait moins éminent. Il eut ce tourment et ce bonheur, qu'il faut souhaiter à tout écrivain, d'être perpétuellement contrarié sur sa pente. Ici encore, son orgueil le servit bien ; si, comme on peut le présumer, le respect de sa condition maintint Chateaubriand dans les sujets sérieux et dans le style soutenu. Il dut aussi au besoin de l'action, plus fort chez lui que le goût d'écrire, la direction prise par son talent à l'encontre de sa nature ; il voulut manier de grandes idées pour agir sur ses contemporains. De ce désaccord intime, qui offusquait Sainte-Beuve, naquit cette vibration musicale des idées sévères ; ce style unique, fort et persuasif comme la passion contenue, pareil aux cimes volcaniques où le sol tremble sous la poussée du feu intérieur, où ce feu jaillit soudain par les moindres crevasses, fondant les neiges d'hiver, brûlant les pieds à côté du glacier. On se rappelle ce qu'en disait Mme de Beaumont : « Le style de M. de Chateaubriand me fait éprouver une espèce de frémissement d'amour ; il joue du clavecin sur toutes mes fibres. »

Alors même qu'il ne pense pas à la femme, comme il n'écrit

jamais que sous l'impulsion d'un désir, cette vibration continue persiste dans sa phrase. Si c'est le désir du pouvoir, ses brochures, ses articles politiques palpitent d'ambition, de colère, d'ironie vengeresse. Les descriptions historiques ou purement pittoresques tirent leur vie et leur éclat du même principe. Chateaubriand, et tous les vrais romantiques après lui, ne regardent pas les scènes de l'histoire ou les aspects du monde avec la sérénité studieuse d'un Goethe. Devant le monde et devant le passé, le premier mouvement de leur *moi* envahissant est de s'assimiler ces objets extérieurs; car il ne se peut souffrir qu'une chose reste en dehors du *moi;* car tout ce que l'on admire est matière à désir. La passion de la couleur locale, de l'exotisme, c'est encore une tentative pour étreindre l'inconnu, pour posséder la sylphide. Le romantique ne va pas au monde, il tire le monde à lui. Et il n'y a qu'un moyen de réaliser cette assimilation : emprisonner les siècles morts ou les paysages lointains dans les mots qui sont notre chose. Plus le désir est intense et plus grande est la puissance de l'écrivain, plus il voudrait embrasser l'univers entier dans une seule de ses périodes. Chateaubriand, l'ayant désiré plus que les autres, reste leur maître à tous. Il lance sa phrase convoiteuse sur cet univers, il la dore aux premiers rayons du jour sur le Taygète ou le Thabor, la trempe dans les eaux du Meschacébé, du Nil et du Jourdain, la promène longuement sur l'étendue triste des mers, l'endort pendant des nuits aux savanes de la Floride et aux déserts de Syrie, l'attarde à recueillir les chants d'oiseaux et les murmures des vents; chemin faisant, il l'élève à Dieu, pour que le Tout-Puissant y laisse quelque chose de sa grandeur et de son éternité; et comme elle ne rapporte pas tout, ce *tout* qui ne remplirait même pas son désir, il la ramène à lui, il la replonge douloureusement dans son cœur; à moins que, las et pris de dégoût, il ne l'arrête court, tremblante et cabrée.

J'ai avancé qu'il avait le besoin de l'action plus que le goût d'écrire. Si l'on s'étonne de l'assertion, qu'on prenne l'ensemble de cette longue vie, qu'on retranche de l'œuvre les parties militantes et de circonstance; il ne restera qu'un moment pour la création littéraire, dans une carrière si diversement remplie. Nous ne nous représentons pas certains grands écrivains faisant autre chose que leur métier d'élection; Chateaubriand n'est pas du nombre, on le voit très bien appliquant ses facultés à d'autres emplois. Il aborda la littérature comme un gagne-pain, dans la misère de l'émigration, dans la gêne du retour en France; ayant réussi, il y prit plaisir; mais surtout il y trouva l'arme de bataille, que ses mains vides cherchaient avec des mouvemens instinctifs d'atavisme. Ce

croisé saisit la plume à défaut de l'épée, pour faire bon service à Dieu d'abord, pour plaire aux dames, gagner des fiefs, pourfendre ses ennemis. Si les temps fussent restés réguliers, Chateaubriand eût servi sur un navire ou dans les mousquetaires, ce cadet eût pointé à la cour et brigué les grandes places. Le fameux manuscrit des *Natchez*, toujours perdu, toujours retrouvé à point quand le besoin s'en faisait sentir, ce manuscrit fût demeuré comme le seul témoignage des rêveries du jeune voyageur; plus tard, ses passions et le tour poétique de son imagination lui eussent dicté des petits vers, entre deux campagnes ou deux intrigues d'ambition. Mais que faire sous Napoléon, à moins que l'on ne songe? quand on est, comme notre Breton, d'humeur trop rétive pour servir un maître aussi dur. A partir de 1814, dès que l'horizon politique s'ouvre devant lui, dès que la sylphide attire vers cette nouvelle chimère une maturité ralentie sur l'amour, il cesse d'écrire, autrement que pour porter des coups. Il ne revient dans la suite au métier que pour réparer ses finances, ou pour préparer silencieusement son mausolée, les *Mémoires*.

Je ne m'étendrai pas sur le rôle politique de Chateaubriand, ayant eu déjà l'occasion de l'étudier. Sans croire avec lui que la guerre d'Espagne fût la grande pensée du siècle, je redirai de ce poète, comme nous le disions l'autre jour de Lamartine, que les gens d'affaires ont trop déprécié cette famille d'esprits. Nous opposions les grandes vues de Lamartine aux habiletés de M. Thiers; on pourrait établir le même parallèle entre Chateaubriand et Talleyrand, ces deux hommes qui se haïssaient cordialement. Certes, Talleyrand était de meilleur service au train quotidien de la politique, à la table d'un congrès; aussi diplomate que Chateaubriand l'était peu, il eût « roulé » cet adversaire dans chaque négociation. Mais Talleyrand ne voyait pas à dix ans devant lui. Nous possédons aujourd'hui ses *Mémoires*, et l'on est stupéfait d'y trouver la preuve que cette vive intelligence n'a rien compris à la Révolution, au changement du monde, à l'avènement de la démocratie. Il n'a vu dans le cyclone qu'un temps de troubles, au sortir duquel on pouvait rebâtir sa maison comme devant. Chateaubriand, abusé sur le moment immédiat par la fougue de son désir, voyait à distance avec le regard de l'historien; il a merveilleusement deviné les suites nécessaires du cataclysme, la fin de tout ce qu'il aimait, l'orientation nouvelle des peuples. L'aigle, facile à prendre à tous les lacets quand il se posait sur terre, retrouvait sa vue perçante en relevant son vol dans les hauteurs. Reconnaissons d'ailleurs qu'il était difficile à un gouvernement d'écouter la voix de ce conseiller quinteux; cette voix qui répétait chaque jour aux Bour-

bons : « Si vous êtes remontés sur le trône, c'est par ma grâce. » Comme elle eût dit volontiers à Dieu : « Si vous êtes rétabli dans le ciel, c'est par mes soins. » Il était plus difficile encore de donner les premières places à un personnage aussi encombrant. Le spirituel Louis XVIII ne s'y résigna jamais, sachant bien qu'une fois sur le devant de la scène, Chateaubriand se fût étalé avec une turbulence qui eût relégué le roi à l'arrière-plan.

Mais ce n'était pas seulement les petitesses de l'homme qui le rendaient impossible ; c'était surtout les grands côtés de son caractère et de son intelligence. D'abord, cette roche de fierté dure et sauvage qui affleurait sans cesse, déchirant les petites trames qu'il avait patiemment ourdies pour satisfaire son ambition. Toujours le sans-souci frondeur du Breton, qui lui avait fait manquer sa fortune lors de sa première présentation à la cour, sous Louis XVI ; et plus au fond du cœur encore, le brusque dédain de tous les biens convoités, que l'on touche enfin, et que l'on rejette, parce que « ce n'est que cela. » Toujours le rire incoercible, à la Pascal, qui s'empare de lui devant les grandeurs de chair, devant la sienne propre, quand il revêt son habit de ministre ou d'ambassadeur. — « En dernier résultat, tout m'étant égal, je n'insistais pas. En politique, la chaleur de mes opinions n'a jamais excédé la longueur de mon discours ou de ma brochure. » En politique, en amour, en tout. Aussitôt atteinte, la sylphide se métamorphose et l'appelle ailleurs. — « Je n'étais occupé qu'à rapetisser ma vie pour la mettre au niveau de la société, » disait déjà *René*. Il s'y efforce consciencieusement ; mais sa vraie nature rebondit et se venge vite ; il se rembarque sur l'*Indien*. Voyez, dans les *Mémoires*, le tableau qu'il fait du conseil des ministres, « des diverses attitudes de ces têtes chauves, » et l'envolée vers les anciens rêves qui l'arrache à ce tapis vert. Voyez, dans l'ambassade de Rome, le crayon malicieux et juste d'un corps diplomatique : « Par-ci, par-là, j'ai entrevu de petits finauds de ministres de divers petits États, tout scandalisés du bon marché que je fais de mon ambassade : leur importance boutonnée, gourmée, silencieuse, marche les jambes serrées, à pas étroits ; elle a l'air prête à crever de secrets, qu'elle ignore. » Ces ironies trahissent les blessures de son ambition, il regrette ce qu'il méprise, soit ; mais tout au fond, quand Chateaubriand parle ainsi, il est plus sincère qu'il ne le croit lui-même ; c'est l'enfant de Combourg qui lutte avec le pair de France, et l'enfant a toujours le dernier mot.

Mêmes obstacles à l'exercice du pouvoir dans l'intelligence de Chateaubriand. Indépendant des partis qu'il juge trop bien, rat-

taché au passé par ses traditions et par ses goûts, à l'avenir par ses divinations, trop ouvert pour regarder la vérité sous un seul angle, il est à cheval sur deux époques, il n'a pas d'assiette et de prise sur l'instant présent. D'où sa force comme écrivain, sa faiblesse comme politique. Pour se faire accepter en politique, il faut écarter les grandes vérités qui gênent, ou du moins n'en voir qu'un aspect; il faut s'asservir à un parti, à un système, être tout en arrière ou tout en avant; il faut amputer son intelligence au profit de sa volonté. Les indépendans qui scandalisent les partis, surtout quand ils procèdent comme l'histoire, en reforgeant les armes du passé au service de l'avenir, sont rarement agréés par les rois ou par les peuples; on ne les subit que dans les temps d'exception, au lendemain des grandes catastrophes, lorsqu'il faut tout refondre, comme un Bonaparte; ou à la veille des grandes constructions, lorsque la réalisation d'un idéal national prime tout, comme un Bismarck.

Chateaubriand comprenait parfaitement, — il la dénonce sans cesse, — la paralysie qui résultait pour lui des clartés de son esprit, contraires à la fidélité de son cœur. Fidélité bougonne, comme celle des vieux serviteurs, et souvent plus insupportable à ses princes que d'aimables trahisons. Il contribua à les renverser, sans le faire exprès. Jusqu'à la fin, il porta au foyer du malheur, au Hradschin, à Butschirad, son attachement implacable de fossoyeur; il en rapportait ces peintures grimaçantes dans leur vérité, qui restent ses meilleurs chefs-d'œuvre d'ironie mélancolique. Fidélité chevaleresque néanmoins, et qui servit bien sa gloire. Chateaubriand connut deux grandes tentations dans sa vie politique, en 1804, après le meurtre du duc d'Enghien, en 1830, après la révolution. Les deux fois il chancela, on le dit, je le crois, je l'aime mieux ainsi, c'est plus humain; mais il sortit victorieux des deux épreuves. On a dit aussi qu'en 1830, il résista parce qu'il avait mal jugé du succès; qu'il regretta trop tard sa précipitation... Des anecdotes coururent, dans des mémoires encore inédits : « Si l'on faisait appel à un vieux pilote... » — A d'autres! Le gouvernement de Juillet n'eût reculé devant aucun sacrifice pour se parer de ce trophée, si le trophée eût été prenable. Avec son prestige et sa popularité d'alors, il eût ombragé le nouveau trône de plus haut qu'un La Fayette. La félonie glissa sur ce cœur sans l'entamer. Il préféra s'acheminer solitairement vers sa tombe, avec des grognemens de mépris pour ce qui était, avec très peu d'illusions sur le retour de ce qui avait été, avec des visions toujours plus nettes de ce qu'allaient être avant peu d'années la France et le monde. Une fois de plus, son orgueil l'avait bien gardé contre son désir.

L'orgueil et le désir! les deux formes les plus condamnables de la concupiscence, dirait un théologien ; les deux sentimens les plus antichrétiens! Est-ce donc là le fond du restaurateur de la religion chrétienne? Je le crois; et en le disant, je ne pense pas diminuer Chateaubriand. Il fut le type supérieur et achevé de toutes nos misères; grandeur relative, purement humaine et peu enviable, mais grandeur encore. Les vrais chrétiens des fortes époques, un Pascal, un Bossuet, eussent regardé avec compassion cette âme vacillante, mal éclairée, sa doctrine mondaine et sentimentale. Le dernier frère convers qui balaie le pavé d'un cloître, ayant fait abnégation de sa personnalité, est plus grand que lui; il n'en eût pas disconvenu. C'est un roi et un apôtre à notre mesure. La volonté cachée qui adapte ses instrumens aux circonstances a tiré grand parti de celui-là. Il est incontestable que le *Génie du christianisme* a relevé une religion; non pas la plus solide et la plus pure; cette croix qu'une femme arbore au frontispice des vieilles éditions, ce n'est ni la croix de bois ni la croix de fer : une croix d'ambre, ou quelque chose d'approchant. Mais la religion du *Génie du christianisme* était la seule qui pût persuader cette société du XVIIIe siècle, ébranlée par l'orage révolutionnaire, fidèle néanmoins à ses habitudes d'esprit, le raisonnement littéraire et la sensibilité. Car il ne faut pas nous laisser tromper par la fausse perspective des millésimes; Chateaubriand, et les hommes faits pour qui il écrit, sont des gens du XVIIIe siècle. Une révolution qui bouleverse le monde prépare des générations très différentes de celles du passé; elle est impuissante à changer le tour d'esprit et de sentiment de la génération qu'elle a surprise. L'*Essai sur les révolutions* est à peine distant de Rousseau et de Mably, il repose sur l'idée fondamentale du XVIIIe siècle : « Heureux sauvages... » Et l'*Essai* se retrouve à chaque page dans le *Génie du christianisme*, avec un éclairage différent, l'idée religieuse en plus. Le *Génie* est un maître livre, mais par le sentiment, qui y est fort, non par les raisons, qui sont faibles. Pourtant, il serait injuste de n'y louer que le sentiment. Avec son coup d'œil politique et son intelligence du grand, Chateaubriand a vu dans l'édifice catholique l'abri naturel et sûr de notre société. Il l'a vu moins fortement que Joseph de Maistre, qui, l'ayant trop vu, a versé durement de ce côté; il l'a vu comme Napoléon; et tandis que Napoléon faisait son profit pratique de cette découverte, Chateaubriand en faisait son profit spéculatif. Il eut le tort d'ajouter à ces parties solides son échafaudage de merveilleux épique, si bien jugé d'un mot par M. Faguet : « Le merveilleux chrétien, c'est une âme chrétienne. » Tel quel, ce livre a fixé le sentiment religieux pour près d'un siècle. Il nous a donné une

poésie et un art religieux. Ce qu'il contenait de substantiel s'est développé en se fortifiant jusqu'à Montalembert et Lacordaire; il a végété dans une autre direction par son vice secret, jusqu'aux arlequinades catholiques de Baudelaire et de Barbey d'Aurevilly. Aujourd'hui, on ne le lit guère; mais il gouverne encore des imaginations qui l'ignorent.

M. de Lescure dresse une liste longue et indulgente des ouvrages de Chateaubriand qui *restent*, que l'on continuerait de lire, selon lui. *Les Martyrs? le Congrès de Vérone??* Mais qui lit? et que lit-on? Rien n'est plus aléatoire que nos conjectures, quand nous enterrons les œuvres littéraires avec notre scepticisme de salon ou de journal. Il y a quelques années, dans une maison perdue au fond des provinces russes, on parlait de Chateaubriand. L'aïeule défendait *Atala*, avec la chaleur du souvenir, contre nos railleries irrespectueuses. Un lettré du sens le plus fin, — pourquoi ne le nommerais-je pas? c'était le commandeur Nigra, — hésitait à prendre parti entre l'attaque et la défense. Pour connaître si *Atala* vivait encore, il proposa sagement de tenter une épreuve sur deux jeunes filles qui n'avaient jamais ouï parler du roman. On leur lut quelques pages; nous retenions nos sourires. Cheveux blanchis du vieux Chactas, quel n'eût pas été votre contentement! L'épreuve était faite; en écoutant les malheurs de l'Indienne, les deux petites sauvages avaient pleuré.

Je croirais volontiers qu'on lit surtout les *Mémoires d'outre-tombe*. Ils ont la préférence de M. de Lescure, de M. Faguet également; et ce dernier en donne la vraie raison : « C'est à la tragédie de notre propre nature que nous nous intéressons dans le monologue tragique de Chateaubriand. » C'est aussi au plus beau des romans historiques, avec un héros central toujours en action, avec mille comparses toujours vivans. Les apprêts de style qui nous laissent froids, quand Chateaubriand les plaque sur une œuvre d'art pur, nous émeuvent dans les *Mémoires*, parce qu'ils sont ici des armes décrochées de la panoplie pour un combat sanglant. Qu'importe s'il y a un masque, et s'il est mal attaché, comme le dit Sainte-Beuve? C'est un intérêt de plus, et le masque ne dissimule guère les véritables jeux de physionomie. Pour ma part, je verrai toujours la première moitié de notre siècle, les événemens et les hommes, dans les arrangemens majestueux de lignes et de couleurs où l'immortel peintre les a saisis. Ils étaient autres, dites-vous? Ils avaient tort.

Et pourtant, tout cela va sombrer, le miroir avec l'image, les *Mémoires d'outre-tombe* avec la société, les goûts et les passions qu'ils reflètent, le *Génie du christianisme* avec les dispositions de

l'âme et la qualité de foi qu'il a consacrées. Un autre monde surgit, rude, sérieux, pratique, impitoyable aux élégances et aux belles conventions de cette foi légère, de cette âme et de cette société de transition. Démocratie, science, labeur, maux réels, croix arrachée, ou croix de fer... Ce sont vos funérailles, Atala, René, héros et héroïnes de l'Abbaye-aux-Bois, vague des passions et orgueil feodal. Napoléon avait construit la maison sociale du siècle, avec son *Code;* Chateaubriand, la maison idéale, avec son *Génie*. Le monde nouveau ruinera de la même poussée les deux maisons. Le *Génie du christianisme* qu'on lui fera, — et on le lui fera, — sortira d'un laboratoire, il sera le contraire de l'autre. Un savant, un grand savant, peut seul s'en charger. Demander ce livre à un écrivain d'imagination, à un lettré, à un érudit même, c'est demander un pastiche ridicule et inutile. Chateaubriand souffrira une éclipse, car sa grandeur et sa beauté n'ont pas de commune mesure avec la grandeur et la beauté qui s'élaborent présentement. Plus tard, les reflux historiques lui ramèneront sans doute des lecteurs. Mais ne dût-il rester de lui qu'un nom, une influence longuement subie, — et combien de grands écrivains n'ont pas laissé davantage! — ce sera le nom et l'influence du père spirituel de ce siècle, de l'homme qui l'a le plus et le mieux pétri, après Napoléon.

Nous tous qui sommes nés dans son giron, nous lui demeurerons fidèles jusqu'au bout. Il nous a donné notre vision du monde, enchantée ou douloureuse, il nous a passé le mal de son désir, il a accommodé à notre lâcheté le peu de vérité que nous pouvions tolérer. Dans l'esclavage où il a réduit nos imaginations, nous l'admirons et nous l'aimons, comme l'esclave aime et admire le maître de race supérieure qui lui apprit à penser, à regarder, à lire. Nous n'ignorons pas ses misères, ses faiblesses, ses artifices; nous sourions parfois de ses manies; nous connaissons aussi sa générosité, sa vaillance, la chaleur et la beauté de ce regard anxieux du ciel. Il ne fut pas un saint, un confesseur ni un docteur; notre raison place au-dessus de lui les grands voyans de vérité, les grands serviteurs de la justice. Mais notre cœur se défend mal d'une secrète préférence pour celui qui fut le plus noble, le plus merveilleux exemplaire de ce pauvre être que nous sommes tous : un homme qui n'est qu'un homme.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars.

Quand on est dans une situation fausse ou équivoque, quand on s'y est engagé et pour ainsi dire enfoncé à plaisir, comme on l'a fait depuis quelques années, on n'en sort pas aisément, c'est trop certain. L'esprit de parti, et à plus forte raison l'esprit de secte, qui est le grand coupable de toutes les déviations, est implacable dans ses aveuglemens. D'abord, on ne veut pas avouer qu'on s'est trompé, qu'on a fait fausse route, et plutôt que de s'arrêter résolument, on va à la dérive, au risque d'épuiser les mécomptes, de sacrifier par de stériles compromis la paix publique elle-même, les plus précieux intérêts du pays. On se débat dans toutes les contradictions, un jour essayant de se ressaisir parce qu'on sent à demi la vérité, la force des choses, le lendemain retombant sous le joug des solidarités périlleuses et des entraînemens dont on comprend le danger, auxquels on n'ose résister. On mêle toutes les politiques sans se fixer, sans se décider à faire un choix, surtout sans sortir de l'équivoque où l'on traîne une vie toujours disputée, toujours tiraillée. Gouvernement et parlement restent pris entre les courans contraires, — et c'est justement, si l'on peut ainsi dire, au confluent de ces courans opposés, tourbillonnans, que le dernier ministère a momentanément disparu, qu'un ministère nouveau a fait son apparition. Est-ce bien un nouveau ministère? N'est-ce pas plus simplement la continuation de l'ancien et par les hommes qui le composent et par l'esprit qui l'inspire? C'est ce qui resterait à savoir; c'est ce que la déclaration portée par le nouveau président du conseil au parlement et la courte discussion qui s'est engagée aussitôt n'éclaircissent peut-être encore que d'une manière peu décisive.

Un seul fait est certain, c'est qu'il y a eu un changement, un remaniement, et que ce ministère, ainsi reconstitué ou rajusté, a cru devoir se donner un programme pour son avènement. Le président du conseil, M. Loubet, a fait son entrée avec assurance, en homme déli-

béré, parfaitement persuadé qu'il représente un pouvoir nouveau, une politique nouvelle, entendant bien être un personnage sérieux. Il a pris sans façon l'attitude d'un premier ministre pénétré de sa mission et de son importance. A dire vrai, M. le président du conseil s'est peut-être fait quelque illusion, non pas sur son importance, mais sur la nouveauté de son rôle. Cette déclaration même par laquelle il a signalé son avènement n'a rien de particulièrement inattendu et original ; pour une bonne part, elle ressemble à bien d'autres. Le chef du nouveau cabinet a fait son compliment à la chambre de la législation économique qu'elle vient de voter ; il l'a entretenue de toute sorte de projets sur « l'amélioration du sort des travailleurs, » sur l'hygiène des ateliers, sur l'arbitrage entre patrons et ouvriers, sur les caisses de retraites ouvrières, sur la réforme du régime des boissons. Il s'est cru obligé aussi de flatter les passions républicaines, de faire appel à l'union des républicains. C'est l'air de bravoure dans toutes les déclarations. Soit! mais ce n'était là évidemment que la partie facile et banale du programme. Restait le point le plus délicat. Le dernier ministère venait de tomber dans une sorte d'échauffourée pour sa politique religieuse, ou si l'on veut à l'occasion de sa politique religieuse, de ses prétendues négociations avec le Vatican, de ses rapports avec l'Église, de la loi sur les associations ; il était tombé faute de décision et de clarté. Qu'avait à dire le nouveau ministère? quelles explications avait-il à donner et sur ses relations avec le saint-siège et sur le concordat et sur la loi des associations? quelle conduite se proposait-il de suivre dans les affaires religieuses? c'est là que l'attendaient les radicaux impatiens de profiter de cette crise, de pouvoir pour rouvrir le feu contre la politique d'apaisement et irriter les conflits s'ils le pouvaient.

Eh bien ! sur ce point le nouveau ministère n'a fait que continuer l'ancien. Il a tenu à peu près le même langage, et dans sa déclaration et dans le débat auquel il a été immédiatement provoqué. Le chef du cabinet, M. Loubet, comme son prédécesseur, s'est hâté de déclarer qu'il ne se croyait pas la mission de préparer la séparation de l'Église et de l'État, qu'il n'avait d'autre devoir que de « maintenir avec fermeté la législation concordataire. » C'est ce qui a été dit plus d'une fois! M. le ministre des affaires étrangères d'aujourd'hui, qui était le ministre des affaires étrangères d'hier, n'a point hésité à son tour à compléter les déclarations de M. le président du conseil en dévoilant le secret de ces fameuses négociations avec le pape dont on a tant parlé, qui sont tout ce qu'il y a de plus avouable et de plus utile. A ces explications toutes simples, faites pour rassurer à demi les modérés, on a cru devoir, il est vrai, ajouter selon l'habitude quelques gros mots, quelques menaces contre l'Église dans l'espoir de désarmer les radicaux. C'est encore ce qui s'est fait plus d'une fois! Le nouveau

ministère comme l'ancien a cru pouvoir jouer le même jeu, essayer de satisfaire radicaux et modérés. La vérité est qu'il n'a peut-être satisfait ni les uns ni les autres, et que, si la discussion qui s'est engagée a fini par un vote favorable au gouvernement, la question est restée ce qu'elle était il y a un mois; elle n'est pas plus avancée sous le nouveau ministère. Elle n'est qu'ajournée, probablement à une courte échéance : d'ici à peu on se retrouvera !

Ce qu'il y a d'assez curieux à observer, c'est la tactique suivie depuis quelque temps par les radicaux dans leur campagne contre le concordat, contre tout ce qui peut contribuer à la pacification religieuse et morale du pays. Il y a dans la chambre, il y a même au sénat d'habiles stratégistes qui, se sentant impuissans à enlever d'assaut cette séparation de l'Église et de l'État qui est leur rêve, s'efforcent de tourner la difficulté. Ils ont de curieuses roueries de polémiques, pour déguiser la violence d'esprits étroits qui font de la politique une œuvre de secte et de fanatisme. Ils ont découvert que la république ne serait la république que si elle était la guerre aux idées religieuses, que l'État laïque ne pouvait, sans s'humilier et abdiquer, traiter avec l'Église : ils ont failli réussir à glisser par subterfuge, dans un ordre du jour, cette sottise « qu'on ne devait permettre à aucun pouvoir étranger, — c'est-à-dire au pape, — d'intervenir dans notre politique intérieure. »

Qu'est-ce que cela peut signifier? Est-ce que le pape est un souverain étranger dans les pays catholiques? C'est le chef d'un grand culte encore reconnu par l'État, mêlé à notre vie nationale, le directeur des croyances de millions de Français. Ce roi sans royaume, sans territoire, sans armée, est de plus un grand pouvoir moral s'étendant à tout le monde civilisé, invoqué comme arbitre par de plus puissans que lui, et les radicaux, en le traitant en étranger, en ennemi, se montrent aussi peu éclairés pour notre politique extérieure que pour notre politique intérieure. Le pape ne fût-il que ce pouvoir moral placé entre les nations, il y aurait un intérêt évident à le ménager, à rester en amicale intelligence, en rapports constans avec lui. A plus forte raison cette entente est-elle légitime et utile lorsqu'il y a entre la France et la cour pontificale un traité qui, depuis près d'un siècle, a garanti la paix religieuse dans notre pays. — On veut interdire à notre gouvernement de négocier avec le pape! mais alors pourquoi maintient-on auprès du Vatican un ambassadeur dont la présence est l'attestation vivante des intérêts communs que les deux puissances ont sans cesse à régler? Des négociations, il y en a toujours : elles sont le résultat du concordat; elles ont pour objet et le choix des évêques, et les rapports de toute sorte de l'État avec l'Église, et les mille questions qui s'élèvent à tout instant. Le dernier président du conseil, M. de Freycinet, le disait il y a un mois : « Tant que l'Église catholique sera unie à l'État par les liens que vous connaissez, nous serons amenés naturellement à dis-

cuter les questions religieuses avec le Vatican... Et ce n'est pas en ce moment que nous nous abstiendrons de faire ce qu'ont fait tous les gouvernemens, de nous entretenir avec le saint-siège des questions qui intéressent la conduite de l'Église française. » M. le ministre des affaires étrangères a montré l'autre jour ces négociations, pour ainsi dire en action, dans leur simple vérité, par la lecture qu'il a faite de ses dernières instructions à l'ambassadeur de France auprès du Vatican : le nouveau président du conseil n'a pas parlé autrement de nos relations avec le saint-siège.

C'est donc un fait nécessaire, permanent, plus fort que la volonté des radicaux : on vit sous le régime concordataire, régime qui suppose une entente habituelle, des négociations, des transactions de tous les instans; mais si la nécessité est reconnue, si on décline le mandat de préparer la séparation de l'Église et de l'État, parce que cette séparation n'aurait pas de majorité dans le parlement et serait encore plus désavouée par le pays, il faut se décider : il faut parler et agir sans subterfuge! La pire des politiques serait d'invoquer le concordat et de le pratiquer avec des arrière-pensées ennemies et des menaces, d'un ton rogue, en paraissant ménager ou encourager les passions radicales qui en poursuivent la destruction. Un homme qui n'a jamais été un politique, mais qui avait la clairvoyance et la finesse du bon sens, Sainte-Beuve, l'a écrit un jour, il y a un demi-siècle, au courant d'une de ses causeries : « Rien ne fait plus de bruit qu'une secte, rien n'est moins au centre d'un pays et d'un temps. » Voilà toute la question : qu'on laisse la secte faire son bruit, qu'on écoute le pays et qu'on l'avoue! Sans cela, on ne cessera de se débattre dans cette équivoque, dans cette situation fausse d'où on ne peut sortir. Les ministères, le nouveau comme l'ancien, dépendront d'une coalition fortuite qui peut se reproduire demain, — et ce qui est plus grave, la France restera à la merci des passions contraires, sans garantie pour sa paix morale qui est la première condition de sa grandeur.

Avant qu'il soit longtemps, dans ce mouvement universel et rapide des choses du jour, il ne restera plus que bien peu de survivans des générations anciennes. Ils s'en vont les uns après les autres, laissant du moins l'héritage de leurs actions et de leurs services, transmettant à leurs successeurs les traditions généreuses dont ils auront été jusqu'à leur dernière heure les fidèles gardiens. Ainsi vient de s'éteindre ce vaillant serviteur de la France, l'amiral Jurien de La Gravière, arrivé au bout d'une carrière bien remplie et toujours honorée. Il était presque octogénaire; on aurait pu à peine s'en douter jusqu'à ces derniers temps, tant il gardait de feu, de bonne grâce et de zèle au travail. Il ne cessait de chercher ce qu'il pourrait faire encore pour l'honneur, pour l'histoire de ce grand art de la guerre navale qu'il connaissait si bien, après l'avoir si bien pratiqué.

Fils de marin, marin lui-même dès son premier âge, Jurien de La Gravière avait passé sa jeunesse, ses plus belles années à la mer, passionnément dévoué à son état, menant avec une intelligente et courageuse activité cette vie semée de campagnes lointaines, apprenant sous les plus illustres maîtres, les Lalande, les Hugon, les Bruat, à commander à son tour. Il était partout, dans les mers de Chine, dans le Levant, en Grèce, dans le golfe du Mexique, dans la Méditerranée, tantôt simple officier, tantôt plus tard commandant d'un navire ou d'une escadre. Déjà capitaine de vaisseau et chef d'état-major sous l'amiral Bruat dans la Mer-Noire, pendant la guerre de Crimée, il avait sa part d'action et de périls dans cette rude campagne d'hiver où la flotte était la généreuse complice de notre armée de terre. Il avait, avec son héroïque chef, ses journées devant Sébastopol, à Kertch, à Kinburn. Lorsque, déjà amiral à son tour, il était appelé à diriger dans ses débuts l'expédition du Mexique, il n'avait pas tardé à démêler le danger; il l'avait signalé, et par une trêve prudemment négociée, il avait ménagé à son gouvernement le temps de la réflexion; il n'avait pas été écouté, il était même désavoué, rappelé, et en cessant d'être le chef d'une expédition promise à une fin sinistre, il mettait sa fierté à rester du moins sur son escadre, partageant les épreuves de ses équipages décimés par un fléau meurtrier. En 1870, retenu malgré lui par un service de confiance, mais ingrat, d'aide-de-camp auprès de la souveraine, il ne quittait les Tuileries, d'où l'empire venait de disparaître, que pour aller reprendre, en soldat fidèle et dévoué à la France, le commandement de la flotte de la Méditerranée. Il servait encore le pays en lui gardant une escadre intacte et en déconcertant, par sa vigilance, les agitateurs ennemis sur la côte des Alpes-Maritimes. Maintenu en activité après l'âge par le privilège de ses commandemens en chef, l'amiral était resté toujours un conseiller écouté, un guide pour les jeunes officiers qui grandissaient déjà, et bien qu'attaché par ses souvenirs à l'ancienne marine, il ne cessait de s'intéresser à la transformation de notre état naval, à la création de la marine nouvelle. Il s'y est intéressé jusqu'au bout. C'était un de ces marins à la fine et forte trempe, à l'esprit toujours ouvert, au cœur généreux, modèles de droiture et de simplicité. Oui, certes, c'était un marin éprouvé, il a aussi cette originalité d'avoir été un lettré, d'avoir commencé dès sa jeunesse à être l'historien de la marine, et c'est par là qu'il était depuis si longtemps l'hôte toujours bienvenu de cette maison, un collaborateur et un ami pour nous tous.

Voilà près d'un demi-siècle que l'amiral Jurien de la Gravière, entre deux campagnes maritimes, commençait ici même cette autre campagne littéraire. Il la commençait par ces instructifs et aimables récits de ses courses, de ses voyages, de son expédition de la *Bayonnaise;* il n'a cessé depuis de la poursuivre, étudiant tour à tour la *marine d'au-*

trefois et la *marine d'aujourd'hui*, tantôt racontant les grandes actions des flottes françaises, tantôt s'attaquant aux guerres maritimes des Anglais avec les Collingwood et les Nelson ; puis remontant plus haut dans le passé, jusqu'à la marine des Grecs, des Romains, des Byzantins, des Espagnols, jusqu'à Actium ou à Lépante. Le brave amiral était inépuisable d'érudition ! Il se plaisait dans sa retraite à servir encore le pays par ses études, après l'avoir servi de son courage souriant dans l'action, — car il le disait, il l'a écrit, il aimait le courage gai. Il aimait ce courage chez les autres, il l'a toujours eu pour lui, comme il a eu toujours l'esprit net et vif. D'autres le remplaceront dans la carrière et lui succéderont à la tête de nos escadres. Avec lui disparaît l'attachante figure d'un homme qui, par la variété de ses dons, par son caractère comme par ses services, reste l'honneur de la France.

A suivre avec quelque attention dans leur marche, dans leur diversité les affaires du monde, on ne peut vraiment pas dire que la politique du temps soit simple et claire sur notre vieux continent; elle n'en est pas là! S'il y a des incohérences, des contradictions, des confusions en France, il y en a dans bien d'autres pays, du Nord au Midi, de l'Occident à l'Orient de l'Europe. Il y en a jusque dans les États scandinaves, où une sorte de conflit constitutionnel, qui n'est pas sans gravité, est engagé entre la Norvège défendant son autonomie et la Suède ; il y en a en Belgique où cette singulière question de la revision constitutionnelle, au lieu de se simplifier, ne fait que se compliquer, divise les esprits, désorganise les vieux partis historiques et prend un caractère de plus en plus aigu. Il y en a surtout en Allemagne, où la politique, livrée à d'étranges oscillations, semble passer par une crise assez profonde, jusqu'ici assez confuse. On est sorti, il est vrai, de ces agitations qui, pendant quelques jours, ont troublé Berlin et ne laissent pas de rester un peu énigmatiques. Ces émeutes, — car ce sont bien des émeutes, où il y a eu des violences, des pillages et où l'empereur lui-même paraît n'avoir pas été toujours respecté, — ces désordres, désavoués par les chefs socialistes, ne sont peut-être qu'un accident; ils peuvent être aussi le symptôme d'un état moral assez équivoque, aggravé et envenimé par les misères de l'hiver. Ils ont cédé dans tous les cas sous l'action un peu rude de la police. Les émeutes de Berlin sont finies pour le moment, elles ne sont plus qu'un souvenir assez maussade pour ceux qui se figuraient qu'il n'y a d'émeutes qu'à Paris; mais il y a visiblement dans les affaires d'Allemagne quelque chose de plus, un phénomène plus sérieux, plus significatif. C'est ce qu'on pourrait appeler l'état d'esprit du souverain lui-même, livré à ses perplexités, cherchant sa voie et sa politique.

Ce nouveau règne allemand n'est pas encore bien long; il est à peine à la quatrième année, et déjà Guillaume II a eu le temps de passer par les phases les plus diverses. Il a eu la phase de l'avènement, des illu-

sions, des exaltations juvéniles, des discours mystiques au peuple prussien, à l'armée, aux évêques. Il a eu aussi bientôt la phase des rêves humanitaires, des rescrits semi-socialistes, des tentatives pour conquérir les ouvriers, des promesses de justice sociale. Depuis quelque temps, le jeune souverain, on le sent, revient sur ses pas; il s'efforce de se ressaisir, de rentrer dans son rôle d'empereur paternel et piétiste. Il a signalé sa métamorphose nouvelle par ce discours à la diète de Brandebourg, qui a été vivement commenté en Europe, qui l'a été aussi en Allemagne et n'a pas laissé d'émouvoir bien des Allemands. Ce discours était certainement curieux par lui-même; il l'était surtout parce qu'il se liait à cette phase de réaction impériale et autocratique dans laquelle le jeune souverain semble entrer aujourd'hui. Guillaume II, c'est bien clair, subit avec impatience la contradiction, et il est assez disposé à serrer les freins de la répression. Il s'inquiète de tout ce qu'il voit autour de lui, des progrès du socialisme, des agitations ouvrières ou révolutionnaires, de la liberté pourtant fort modérée des journaux, de la démoralisation dont les dernières scènes de Berlin ne sont peut-être qu'une démonstration nouvelle. Il se donne la mission de moraliser son peuple, sans oublier de lui faire sentir la force. Presque toutes les lois proposées depuis quelque temps au parlement sont des lois répressives ou prétendues moralisatrices; la réforme scolaire, à laquelle M. de Zedlitz a attaché son nom et que l'empereur lui-même soutient de tous ses efforts, dont il poursuit ardemment le succès, n'est qu'une partie du système. Malheureusement, l'Alsace-Lorraine n'échappe pas à cette bourrasque de répression qui prend pour elle un caractère particulier, qui se manifeste sous la forme d'une loi nouvelle d'état de siège discutée en ce moment même par le Reichstag. Par le fait, sous le régime de cette loi qui n'avait pas semblé nécessaire depuis vingt ans, et qui l'est devenue tout à coup, à ce qu'il paraît, le premier général venu, sur une simple apparence, sur un simple soupçon de danger, pourrait proclamer l'état de siège; le conseil de guerre se chargerait du reste. C'est le pays tout entier livré à la fantaisie discrétionnaire d'un officier! Cette loi, à dire vrai, a rencontré quelques protestations dans le Reichstag, celle d'un député alsacien-lorrain qui n'est pas un irréconciliable, les critiques de quelques socialistes. Qu'on ne se fasse aucune illusion cependant. Les socialistes allemands se gardent de se compromettre pour l'Alsace-Lorraine; ils se bornent à combattre un régime qui pourrait les atteindre et les envelopper dans le réseau de la répression. Ils sentent pour eux-mêmes le danger de la réaction.

Ainsi vont les choses! L'esprit souffle où il veut, la politique varie avec les pays et les circonstances. En Allemagne, la réaction règne dans les conseils officiels, et l'opinion, bien qu'un peu inquiète de ce qui se passe dans cette jeune tête impériale, ne se sent pas assez forte

pour résister. En Angleterre, c'est le mouvement libéral qui gagne la masse du pays et presse de toutes parts le ministère conservateur ; il marche, il n'a cessé de se manifester depuis quelque temps dans une série de scrutins partiels, et il vient de s'accentuer encore plus par une élection d'un ordre tout local, il est vrai, mais avec cela singulièrement significative. C'est cette élection du conseil de comté de Londres qui est aujourd'hui une sorte d'événement, qui vient de mettre les partis en présence. Qu'est-ce que ce conseil de comté ? c'est une institution nouvelle, on le sait, créée par un acte de 1888, à peu près semblable aux conseils-généraux de France, destinée à être la représentation administrative des diverses parties de la métropole britannique, — sauf la vieille cité de Londres qui reste intacte avec son existence traditionnelle et ses privilèges. Ce conseil, élu pour trois ans, représente, par le fait, trois ou quatre millions d'habitans, et ne compte pas moins de 118 membres. Il a des attributions encore assez mal définies, qui peuvent néanmoins s'étendre singulièrement. On voit quelle est, quelle peut être son importance. Déjà, dans une première élection, la lutte s'était engagée entre libéraux et conservateurs déguisés, pour ce scrutin local, sous les noms de progressistes et modérés. Les progressistes avaient eu assez d'avantages pour pouvoir mettre à la tête du conseil de comté, lord Rosebery, le futur ministre des affaires étrangères d'un cabinet libéral ; ils n'avaient pas une majorité assez forte pour engager une campagne de réformes. Cette fois, la lutte a été plus vive encore qu'il y a trois ans. Les conservateurs, les « ducs » qui sont les premiers intéressés dans l'administration municipale de Londres, se sont jetés dans la mêlée. Les chefs libéraux, sir William Harcourt, M. John Morley, les radicaux représentés par M. John Burns, ont déployé une ardente activité. En définitive, la victoire, une victoire complète, est restée aux progressistes qui vont être au nombre de plus de quatre-vingts, dans le nouveau conseil, et ce succès est d'autant plus sérieux que jusqu'ici les conservateurs passaient pour être les maîtres dans la représentation publique de la métropole anglaise.

Que ces élections gardent un caractère particulier et restent jusqu'à un certain point un fait local, c'est possible : même dans ces limites elles auraient encore une sérieuse importance. Les progressistes ont en effet un programme aussi vaste que hardi. Ils ne cachent pas leur intention de se servir des pouvoirs qui leur sont déjà attribués pour en conquérir de nouveaux, pour étendre l'action municipale à la police, à un certain nombre de services publics, pour arriver à une application plus complète du droit commun à la ville entière de Londres. Ils se proposent de plus une réforme des taxes municipales qui touche singulièrement quelques grands propriétaires, le duc de Westminster, le duc de Portland, le duc de Bedford, possesseurs héréditaires du sol d'une grande partie de la ville de Londres ; ils veulent que les

taxes nouvelles qu'on établira atteignent les grands propriétaires et non plus seulement comme aujourd'hui les locataires utiles qui ont consacré leur industrie à faire prospérer l'héritage, qui ne sont que les détenteurs temporaires des terrains sur lesquels ont été construits de grands quartiers. Ils prétendent en un mot mettre fin à une de ces anomalies qui se perpétuent dans la société anglaise, à une fiction féodale, à ce privilège des landlords recueillant, après une location séculaire, l'opulent bénéfice du travail accumulé sur leur propriété, sans participer aux charges communes, sans payer un penny. Voilà assurément de graves réformes qu'on ne réalisera pas en un jour, que l'esprit anglais saura bien atténuer et ramener aux proportions d'un progrès pratique. Le programme ne reste pas moins avec ses hardiesses. Le succès qu'il a eu à Londres est évidemment quelque chose de plus qu'une manifestation municipale, et il est bien difficile d'admettre que les électeurs qui viennent de peupler de réformateurs leur parlement local se désavouent le jour où ils auront à voter pour leur parlement national. Ils cèdent au courant, — et c'est justement ce qui fait de ces élections du conseil du comté de Londres un événement de mauvais augure pour les conservateurs, un présage encourageant pour les libéraux, à l'approche du grand scrutin qui décidera de la direction des affaires de l'Angleterre.

C'était, il y a peu de jours encore, une question de savoir quelles seraient les conséquences des élections récentes de la Hongrie et de la Roumanie pour les ministères qui dirigent les affaires des deux pays. En Hongrie, le ministère du comte Szapary, malgré quelques avantages apparens de scrutin, reste, à dire vrai, dans une situation difficile devant son parlement. — A Bucharest, c'est une autre affaire. Le ministère conservateur-junimiste qui compte dans ses rangs M. Lascar-Catargi, M. Carp, M. Lahovary, ce ministère roumain a eu une pleine et entière victoire dans les élections de la chambre des députés, comme dans les élections du sénat qui s'achèvent à peine. Vainement les libéraux survivans du parti de M. Bratiano, les libéraux plus modérés, amis de M. Vernesco, se sont alliés dans la lutte : ils n'ont pu échapper à une défaite, qui ressemble à une déroute. Le ministère a obtenu une majorité des trois quarts des voix. Il a dû son succès à la résolution avec laquelle il a mené cette campagne et un peu aussi, sans doute, aux moyens qu'il a su employer, devant lesquels aucun ministère roumain ne recule. C'est l'éternelle histoire de l'abus des influences! Quelle est maintenant la signification, quel sera le résultat de cette victoire électorale? La force du ministère roumain est évidemment tout entière dans l'alliance qui s'est formée entre les conservateurs ralliés autour de M. Catargi, et ceux qui d'un ancien nom de guerre s'appellent les « junimistes, » dont M. Carp est un des plus brillans représentans. Bien que les scissions soient toujours possibles dans les

partis victorieux, il n'y a cependant aucune apparence de divisions prochaines entre des hommes qui viennent de vaincre ensemble, qui ont résumé leur politique intérieure dans un manifeste récent au pays sous ce titre : « Appel aux électeurs ! » C'est un assez vaste programme de réformes économiques et administratives. On commence toujours par là, c'est le meilleur moyen de s'entendre. Quant à la politique extérieure du nouveau ministère roumain, qui sort victorieux des élections, elle ne peut se résumer que dans un mot : la neutralité ! Quelles que soient les préférences ou les sympathies des hommes et du souverain lui-même, il ne peut y avoir d'autre politique à Bucharest parce que c'est l'intérêt du pays : c'est la nécessité des choses, c'est la logique de la situation géographique et diplomatique du petit royaume danubien, c'est la raison d'être et le rôle de la Roumanie en Orient.

L'Orient, même depuis qu'il y a des constitutions et des parlemens, est toujours le pays des surprises, des coups de théâtre, des révolutions soudaines de pouvoir, et la crise ministérielle qui vient d'éclater en Grèce n'est point certes l'épisode le moins curieux de cette curieuse histoire. Cette crise hellénique, en effet, elle a cela d'étrange qu'elle est survenue à l'improviste, qu'on ne sait pas encore d'où elle vient ni où elle peut conduire, quelles raisons secrètes ont déterminé le roi George à frapper d'une révocation sommaire un ministère entouré d'une majorité puissante dans le parlement. Comment tout cela s'est-il passé ? De quelles circonstances nouvelles ou mystérieuses est né cet étonnant imbroglio ? Entre les deux principaux partis qui divisent la Grèce, qui ont pour chefs M. Tricoupis et M. Delyannis, se succedant tour à tour dans l'opposition et au gouvernement, la lutte est toujours ouverte. Il y a deux ans à peine c'était M. Tricoupis qui avait le pouvoir et il avait eu à l'exercer dans des momens difficiles, au lendemain d'une crise où la Grèce avait eu à subir les dures injonctions de l'Europe. C'est aujourd'hui, ou plutôt c'était hier encore, M. Delyannis qui avait la présidence du conseil. Il avait été porté aux affaires il y a dix-huit mois par des élections qui étaient un vrai déchaînement d'opinion, un mouvement violent de réaction contre M. Tricoupis. M. Delyannis avait, dans le nouveau parlement, une majorité passionnée et dévouée ; il a gouverné avec elle depuis près de deux ans.

Ce n'est pas que, même avec l'appui assuré de son parlement, le président du conseil d'hier n'eût encore bien des difficultés, et des difficultés de plus d'une sorte, à vaincre. Il avait d'abord à contenir cette majorité aveugle dans ses passions, acharnée à poursuivre M. Tricoupis jusque dans sa retraite, à le menacer d'une mise en accusation. Depuis un an, une commission d'enquête parlementaire est occupée à chercher des griefs, à rassembler les élémens d'accusation contre l'ancien président du conseil. M. Delyannis voulait bien profiter de l'hostilité toujours vive contre M. Tricoupis et s'armer dans une discussion

parlementaire des griefs amassés contre son prédécesseur; il avait assez de sagacité et de liberté d'esprit pour comprendre le danger d'un procès d'État contre un ancien ministre, et, de fait, il a eu tout dernièrement l'habileté de détourner la colère de ses amis, de faire écarter la mise en accusation de M. Tricoupis ; c'était un succès qui n'a pas été facile à obtenir. — D'un autre côté, il y avait une difficulté peut-être plus sérieuse encore. La vérité est que, depuis longtemps, la Grèce est dans une situation financière des plus critiques, des plus troublées, tellement grave que le gouvernement hellénique a été plus d'une fois sur le point d'être réduit à une humiliante suspension de paiemens. Que cette situation soit le résultat de circonstances plus fortes que toutes les volontés, qu'elle doive être attribuée aux fautes, aux dépenses de l'ancien ministère de M. Tricoupis, le fait existe. Il faut aviser! un emprunt a été récemment essayé, il a échoué. Le ministère, après bien des tergiversations, s'est décidé à proposer aux chambres une sorte de programme comprenant diverses combinaisons financières, divers projets d'impôts nouveaux; mais ce n'était encore qu'un programme qui ne pouvait se réaliser en un jour : il avait de plus l'inconvénient de tous les programmes qui imposent au pays des charges nouvelles. Il ne résolvait rien, et si M. Delyannis avait habilement réussi à se dégager des complications de l'affaire Tricoupis, il restait toujours en face des embarras financiers. C'est justement dans ces conditions générales, ostensibles, que la crise a éclaté brusquement, comme un coup de foudre.

Y a-t-il eu quelque cause particulière et déterminante qui a précipité l'explosion? Ce n'est pas l'éventualité du procès de M. Tricoupis, puisqu'elle était déjà écartée par l'intervention même du président du conseil. Est-ce la gravité de la situation financière qui a décidé la crise? Toujours est-il qu'il y a quelques jours à peine, le roi George a envoyé tout simplement, sans plus d'explications, un de ses secrétaires à M. Delyannis pour lui demander impérieusement la démission du ministère. M. Delyannis, visiblement un peu abasourdi, ne s'est point hâté; il a voulu délibérer avec ses collègues, il a consulté ses amis, et cela fait, on a répondu au roi que le ministère, assuré d'avoir l'appui du parlement, ne pouvait se démettre, mais que le roi avait parfaitement le droit constitutionnel de le révoquer. Jusque-là tout restait indécis. Malheureusement, le ministère paraît avoir voulu en appeler à l'opinion, à une délibération du parlement, à une pression extérieure, tandis que le roi s'obstinait dans ses résolutions, et pendant ce temps les esprits se montaient. Les partisans de M. Tricoupis se remuaient, comme les partisans de M. Delyannis. L'agitation commençait à se manifester dans Athènes, autour du palais, autour du parlement ou de la demeure des ministres. La force militaire entrait en action, on ne savait sur quel ordre. La situation devenait violente, lorsque le roi

prenait le parti de trancher le conflit par une révocation sommaire du ministère qui était censé exister encore, puisqu'il n'avait pas donné sa démission. Le roi, pour l'exécution à laquelle il se décidait, avait pourtant besoin de nouveaux ministres. Il paraît avoir appelé un instant à son aide M. Tricoupis, qui s'est prudemment ou habilement récusé, et alors le roi George s'est adressé à quelques hommes appartenant à ce qu'on appelle un tiers-parti. M. Constantopoulo, M. Philaretos, M. Sokhtouris, M. Mastrapas, qui se sont réunis pour former un ministère de miséricorde ou de transition.

Le roi a usé de sa prérogative, la légalité constitutionnelle est sauve, rien de mieux. On ne peut cependant s'y méprendre, ce n'est probablement pas fini, ce n'est peut-être au contraire que le commencement d'une dangereuse aventure. Le nouveau ministère sera obligé de dissoudre le parlement, de faire des élections, — et qu'arriverait-il si les électeurs irrités renvoyaient au parlement la majorité de M. Delyannis? Ils iraient imprudemment peut-être jusqu'à l'extrémité de leur droit, comme le souverain est allé jusqu'à l'extrémité de son droit, et il est douteux qu'à ce jeu la Grèce regagne le crédit dont elle a besoin, le prestige des institutions libres qui ont été l'abri de son indépendance renaissante.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le découvert qui, malgré tant de leçons de l'expérience, se reforme sur la rente française après chaque nouvelle étape de hausse, a dû payer encore, en liquidation de fin février, les frais très onéreux d'une campagne manquée. La crise ministérielle avait provoqué des ventes de spéculation. Les achats de la Caisse des dépôts et consignations ont aidé les haussiers à maintenir le cours de 96. Après la constitution du cabinet Loubet qui laissait les principaux départemens ministériels aux mains des précédens titulaires et notamment les finances à M. Rouvier, la partie était perdue pour les vendeurs. La liquidation leur a infligé un cours de compensation très élevé, 96.60, et un déport qui s'est tendu jusqu'à 0 fr. 18. Il ne restait aux vaincus qu'à procéder à des rachats. Commencés à 96.35 dès le lendemain de la liquidation, ces dégagemens de position ont porté le 3 pour 100 à 97 francs. Un temps d'arrêt s'est alors produit, et la rente, après une légère réaction

à 96.80, reste à 96.85. L'emprunt, compensé à 95.40, a suivi docilement l'impulsion et se tient à 95.97. L'amortissable n'a gagné que 0 fr. 05 depuis la liquidation, le 4 1/2 15.

Les cours actuels, comparés à ceux du samedi 27 février, représentent une plus-value de 0 fr. 80 sur le 3 pour 100 ancien, de 90 sur l'emprunt, de 65 sur l'amortissable, de 40 sur le 4 1/2.

On peut juger, par l'importance des achats de rentes qu'effectue la Caisse des dépôts et consignations pour le compte des caisses d'épargne, de l'influence que ces achats doivent exercer sur cette progression continue des cours de nos fonds publics. Les achats ont porté en 1891 sur un capital de 316 millions de francs, soit 865,000 francs en moyenne par jour, dimanches et fêtes compris. Du 1er janvier au 1er mars 1892, la Caisse a acheté des rentes pour un capital de 53 millions de francs, soit près de 900,000 francs par jour. De tels achats, incessans, finissent par absorber les disponibilités de la place et les titres ne sortent des portefeuilles qu'au fur et à mesure de la hausse des prix. Le fonctionnement de ce mécanisme a faussé depuis longtemps le jeu de la loi naturelle de l'offre et de la demande.

Le 16 courant, un coupon trimestriel sera détaché sur la rente 3 pour 100 ancienne ; le 1er avril prochain, sera détaché le coupon de la rente amortissable. Le dernier versement sur l'emprunt devra être effectué en juillet prochain. Du montant de ce versement sera déduite, comme intérêt sur le capital actuellement payé, une somme de 1 fr. 20 par 3 francs de rente, et la rente nouvelle sera dès lors fondue dans la masse de la rente ancienne. Celle-ci ayant dans l'intervalle deux coupons à détacher, soit 1 fr. 50, il ne devrait y avoir logiquement entre les deux fonds qu'un écart de 30 centimes. Cet écart se maintient cependant encore à 90 centimes. La Caisse des dépôts et consignations porte, paraît-il, de préférence ses achats sur le fonds nouveau, depuis le commencement du mois courant. Le ministre des finances a fait démentir officieusement qu'un projet de conversion du 4 1/2 fût en ce moment à l'étude au ministère.

Parmi les fonds étrangers, les Russes seuls ont montré la même fermeté que la rente française. Le rouble s'est relevé à Berlin de 201.25 à 208.50 sur des rachats du découvert. L'emprunt d'Orient a été porté de 65 à 66 1/2, le 3 pour 100 or, émission d'octobre 1891, de 75 à 76, le Consolidé 4 pour 100 or s'est tenu entre 93.50 et 94. Une souscription, ouverte en Russie le 8 courant, à 85 millions de roubles d'obligations 4 1/2 pour 100 des chemins de fer de Riazan-Ouralsk et de Koursk-Kieff, a été couverte plusieurs fois.

Le 4 pour 100 or hongrois s'est tenu aux environs de 92 francs. L'attention du public financier sur le marché autrichien est toujours concentrée sur le projet de régularisation de la *valuta*. Les commissions d'enquête réunies à Vienne et à Pest pour donner, à titre purement

consultatif, leur opinion sur les bases et conditions de l'opération, ont terminé leurs travaux. Les experts se sont prononcés pour l'adoption de l'étalon d'or. La relation entre la nouvelle monnaie d'or et le florin papier sera fixée au cours du jour.

Les valeurs turques n'ont subi que d'insignifiantes variations; l'Unifiée, très ferme, a été portée à 485.

Les fonds d'État de l'Europe méridionale ne se sont pas relevés de la dépréciation et du discrédit dont ils ont été si rudement frappés depuis plusieurs mois. Les rentes helléniques, malgré le coup de théâtre de la chute du cabinet Delyannis devant une manifestation de la prérogative royale, sont restées immobiles, à 315 les obligations 5 pour 100 et 275 les 4 pour 100. Le change reste mauvais, aucune réforme financière sérieuse ne pourra être tentée avant le renouvellement de la chambre.

En Italie, la faiblesse des rentrées du trésor a trompé les espérances de M. Luzzatti. Les appréciations les plus optimistes ne permettent pas de prévoir un déficit inférieur à 20 millions pour 1891-92 et à 25 millions pour 1892-93.

La réunion de l'assemblée générale des actionnaires de la Banque d'Espagne a donné au gouverneur de cet établissement, M. Camacho, l'occasion de montrer quels efforts a coûté l'amélioration, d'ailleurs très réelle, des encaisses or et argent de la Banque depuis le vote de la loi de juillet 1891 sur la circulation. Le stock métallique s'est notablement accru, et la circulation fiduciaire a été stationnaire. Mais si la situation de la Banque est relativement bonne et saine, il n'en est pas de même de celle des finances du royaume. Le budget présenté par le cabinet Canovas ne satisfait personne, et la sincérité en est suspectée. L'opinion a promptement dénoncé les jeux d'écriture à l'aide desquels les évaluations de recettes et de dépenses ont été présentées en équilibre à 1 million près. Le taux du change ne cesse de s'élever; aux dernières nouvelles, il atteignait 18 et 19 pour 100.

L'Extérieure, en ces quinze derniers jours, a baissé de plus de deux unités à 57.75.

Le Portugais n'a pas été plus heureux; de 28.40 il a été déprécié jusqu'à 27 francs. Le bilan réel des finances de l'État est encore à établir. Les pourparlers ont commencé cette semaine à Lisbonne entre le ministre des finances et quelques-uns des représentans des porteurs étrangers de fonds portugais.

Les titres des sociétés de crédit ont été très offerts pendant toute la quinzaine. Les uns supportent le contrecoup de la défaveur générale que la débâcle de quelques fonds étrangers a jetée sur les valeurs mobilières autres que la rente française ou les obligations garanties par l'État. Les autres baissent parce que l'on suppose que l'année 1891 ne leur a pas dû être favorable et aura infligé à leurs portefeuilles une

dépréciation plus ou moins étendue, désastreuse peut-être pour une ou deux sociétés. Le Crédit foncier a été ramené de 1,216.25 à 1,200, la Banque de Paris de 636.25 à 616.25, le Crédit lyonnais de 788.75 à 778.75, le Comptoir national d'escompte de 487.50 à 478.75 (un moment même à 455), la Banque d'escompte de 190 à 157.50, le Crédit mobilier de 145 à 140. Les sociétés étrangères n'ont pas été mieux traitées; la Banque des pays autrichiens a baissé de 462.50 à 452.50, la Banque ottomane de 543.75 à 535, le Crédit mobilier espagnol de 95 à 81.25.

Le Crédit industriel avait été assez vivement offert sur l'annonce du projet de fusion avec la Banque de dépôts et de comptes courans. Ce projet a soulevé de telles difficultés et rencontré si peu de faveur chez les actionnaires de l'une et de l'autre société que l'abandon en a été décidé. Les actionnaires du Crédit industriel en ont été informés par le président de la société dans leur assemblée générale tenue le 10 courant, où on a fixé à 15 francs net, comme l'année précédente, le dividende de l'exercice écoulé. L'abandon du projet de fusion a valu aux actions une reprise de 555 à 562.50.

La réduction des tarifs de voyageurs va prendre effet le 1er avril sur les réseaux de nos grandes compagnies. La spéculation baissière ne pouvait négliger cette occasion de peser sur les cours des actions qui, d'ordinaire, par suite de la fixité de leurs dividendes, résultant des conventions de 1883, suivent les oscillations de nos rentes et participent à leur fermeté. L'Est a reculé de 897.50 à 890, le Lyon de 1,460 à 1,432.50, le Nord de 1,745 à 1,710, l'Orléans de 1,522.50 à 1,492.50, le Midi de 1,245 à 1,235. A l'étranger, les Chemins autrichiens et Lombards ont de médiocres recettes et reculent, les uns de 615 à 610, les autres de 206.25 à 200. Les titres des compagnies d'Espagne ont été de nouveau constamment offerts, les Andalous de 275 à 250, le Nord de l'Espagne de 165 à 147.50, le Saragosse de 172.50 à 161.25. En Italie, les Méridionaux ont fléchi de 606.25 à 590. Les obligations des Chemins de fer espagnols ont encore perdu de 15 à 30 francs, selon les séries. La première hypothèque du Nord de l'Espagne ne vaut plus que 329, la cinquième 187.50, l'obligation des Andalous 278 au lieu de 294, le Saragosse 300 au lieu de 313. La dépréciation si profonde de tous ces titres est un vrai désastre pour une partie de l'épargne française.

Le Suez est sans changement à 2,720, le Gaz en hausse de 12.50 à 1,480, sur la probabilité de plus en plus grande d'une entente prochaine entre la compagnie et le conseil municipal. Le marché des valeurs industrielles a été en général assez animé et bien tenu. Des capitalistes cherchent de ce côté une compensation aux pertes que leur ont laissées des placemens en actions de banques et en fonds étrangers.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

BELLE-MADAME

PREMIÈRE PARTIE.

I.

— Nancy! Nancy! dit une voix sèche dans l'escalier, troublant soudain le silence monacal de la maison.

La sous-inspectrice attendait, agacée de ne pas recevoir de réponse. Sa main nerveuse agitait le clavier sonore des clés pendues à sa maigre ceinture de vieille fille. Elle dit, pour la seconde fois, avec une impatience mal déguisée :

— Nancy! Nancy!

Celle qu'on appelait continua de rester muette.

— La folle! Trois étages à monter... Comme c'est drôle! Que fait-elle? Encore à rêvasser...

La mauvaise humeur de la sous-inspectrice croissait à chaque marche. Asthmatique, et naturellement geignante, Mlle Thomasset (Florentine) avait peut-être une belle âme, mais à coup sûr un insupportable caractère. Comme tout a une fin, elle franchit le dernier échelon du dernier étage, et frappa à une porte.

— Entrez! répliqua vivement une voix jeune.

— Vous êtes donc sourde, Nancy? Pourquoi ne pas répondre? Ah! bon? vous lisiez. Comme toujours! Est-ce raisonnable de s'user la vue... Et pour quel livre? Donnez... J'en étais sûre!

Nancy subissait en souriant cette averse de reproches. Une belle

fille de dix-huit ans, brune, grande, séduisante, quoique irrégulièrement jolie. Les cheveux très noirs couvraient à demi un front uni, un front intelligent, légèrement bombé vers les tempes. Le nez, trop gros, n'ôtait rien au charme de cette physionomie. Les yeux, superbes, éclairaient tout de leur flamme chaude. Non pas très grands, mais pensifs, lumineux et profonds. Dans le Palais rouge, à Gênes, sourit un portrait de marquise, que les amateurs attribuent au Francia. Nancy rappelait à s'y méprendre la Vénitienne du peintre. Et dans toute l'Italie, les Vénitiennes ont, avec les Livournaises, un renom de beauté. Un joli détail : les paupières lourdes, presque fermées, se rouvraient brusquement à la moindre émotion ressentie.

Mlle Thomasset riait d'un mauvais rire, en tournant de ses doigts osseux les pages du livre confisqué. Elle répéta :

— J'en étais sûre...

Il est vrai que Nancy se souciait fort peu des réflexions de la sous-inspectrice. A demi penchée contre la fenêtre, elle laissait son regard errer dans l'étendue. Envolée dans son rêve, elle n'entendait déjà plus que l'écho de ses pensées. La vieille fille continuait :

— *Don Quichotte!* Encore à lire *Don Quichotte!*.. Madame vous a interdit ce livre-là. Je ferai mon rapport. D'ailleurs, madame vous demande. Une de vos parentes est venue vous voir...

Cette phrase bien simple, bien banale, eut le don d'émouvoir Nancy plus que toutes les observations de Mlle Thomasset.

— Une de mes parentes? murmura la jeune fille stupéfaite.

Après la guerre, Mme de Guerny, veuve d'un chef de bataillon tué à l'ennemi, eut une idée généreuse. Rareté! c'était une idée pratique. Riche et sans enfans, la noble veuve conçut le projet d'ouvrir une maison d'éducation destinée aux filles d'officiers et de soldats tombés pour le pays. D'aucuns prétendaient qu'elle pleurait non-seulement le mari disparu, mais encore un grand amour malheureux. Une vaste maison qu'elle possédait au milieu d'un parc, sur le Prado de Marseille, semblait destinée à réaliser ce rêve. Aucune règle spéciale. Les riches payaient cher; les pauvres ne payaient rien. Mme de Guerny comprit bien vite qu'en temps de paix, elle recruterait malaisément des élèves remplissant la condition première. Alors elle élargit son cadre; et les orphelines des soldats victimes de l'incendie, des matelots et des officiers de marine, noyés dans un naufrage, rejoignirent les enfans que laissaient esseulées la Tunisie, le Sénégal et le Tonkin. C'est pourquoi Nancy Carlier, fille d'un capitaine de turcos, éventré à l'assaut de Son-tay, avait grandi dans la Cadenelle, cette jolie volière de Mme de Guerny. La petite, n'ayant jamais connu sa mère, gardait pieusement la mémoire de l'officier tué sur le champ de bataille. Elle se réfugiait en ce sou-

venir avec la douce fidélité des cœurs tendres. D'ailleurs, qui l'aimait en dehors de Mme de Guerny? Les parens ignorés sont plus loin de nous que les étrangers. On ne leur pardonne pas leur indifférence parce qu'on y sent un égoïsme inquiet. Et Nancy demeurait plus craintive qu'heureuse, en apprenant qu'une de ses alliées demandait à la voir. Laquelle?

— Madame, reprit Mlle Thomasset, en entrant dans le cabinet de travail de la directrice, Nancy lisait encore ce livre, malgré votre défense.

Mme de Guerny regarda la jeune fille qui souriait.

— J'ai tort, madame, je le sais bien, répliqua Nancy. J'ai tort, non parce que je lis ce livre-là, mais parce que je vous désobéis. Hélas! la tentation est toujours plus forte que ma volonté!

Mme de Guerny rappelait ces marquises du dernier siècle que Latour et Watteau ont dessinées de leur pinceau délicat. D'épais cheveux blancs encadraient le visage très fin, illuminé par des yeux bleus d'une expression douce. Autour d'elle, tout le monde l'adorait. Ce n'était pas seulement la mère qu'on chérit, mais encore la sainte qu'on vénère. Dans ce grand cabinet de travail, gaîment ouvert sur les arbres du parc, chaque élève entrait avec joie.

— Je devrais te gronder, mon enfant, répliqua-t-elle d'une voix charmante, une de ces voix qui vont au cœur. Je t'ai interdit la lecture de *Don Quichotte*. Tu ne ressembles que trop à ton héros favori. Et tu es si mal armée pour le combat! Jolie et pauvre! Je t'aimerais mieux laide et riche! Au moins pourrais-tu lutter si tu possédais la notion exacte des choses de la vie. Mais chez toi le cœur et l'imagination emportent toute logique. Tu crois les hommes bons et les femmes généreuses, parce que tu es bonne et généreuse toi-même... Ah! ma petite, fasse Dieu que ta désillusion ne soit pas trop cruelle!

Nancy avait un peu courbé le front.

— Madame, répondit-elle, il est un moyen de me sauver, puisque je suis en danger, à ce qu'il paraît... (elle scandait sa phrase d'un éclat de rire) : c'est de me garder ici, auprès de vous. Si je vous entends bien, je suis incapable de me protéger. Protégez-moi donc vous-même dans l'avenir comme vous l'avez fait dans le passé. Sans compter que je serais heureuse de vous rendre, par mon labeur, un peu du bien que je vous dois. J'ai mon brevet supérieur d'institutrice...

Mlle Thomasset était restée debout contre la fenêtre. Elle souligna d'un grognement railleur les paroles de Nancy. Mme de Guerny se contenta de jeter un regard sur un grand paravent qui coupait en deux le cabinet de travail.

— Oh! je me doute bien que mon projet ne vous agrée pas, mademoiselle Florentine, poursuivit gaîment la jeune fille. Par bonheur, ce n'est pas à vous que j'ai souci de plaire : c'est à madame.

Mme de Guerny, maintenant, contemplait son élève préférée. Le visage de la directrice exprimait une réelle tendresse. Elle dit, avec un gros soupir :

— Chère enfant... hier encore, j'aurais accepté ton offre avec joie. Aujourd'hui...

— Qu'y a-t-il donc de changé en moi depuis hier?

— Tu pouvais te croire abandonnée. A présent, ta tutrice te réclame. N'étant pas majeure, tu ne peux refuser de la suivre...

Une flamme s'alluma dans les yeux de Nancy.

— Ma tutrice? s'écria-t-elle. Il est plaisant, en vérité, qu'elle prétende exercer un droit après l'avoir toujours méconnu! Vous parlez de Mme d'Anglemont, sans doute? Elle est à Bourbon : qu'elle y reste! Je n'ai pas plus besoin d'elle qu'elle n'a besoin de moi.

Mme de Guerny écoutait ces paroles dures avec une gêne visible. Néanmoins, elle n'essaya pas d'interrompre la jeune fille. Celle-ci n'entendit même pas une toux sèche qui sonnait derrière le paravent. Elle continua son petit discours de rébellion, la tête haute, le teint animé :

— Quand mon père est mort, mon oncle d'Anglemont accepta ma tutelle. Le conseil de famille lui adjoignit le président Fabrice comme subrogé tuteur. Le premier n'a jamais quitté Bourbon; le second n'a jamais quitté Rennes. Étranges protecteurs que j'avais là! Lorsque M. d'Anglemont disparut, le même conseil de famille lui donna comme successeur le président Fabrice, qui s'empressa de déléguer ses droits à ma tante. Fort bien, mais je vous le demande, à vous, madame, à vous, ma seconde mère, cette tante a-t-elle été digne du rôle qu'elle acceptait? Lequel a-t-elle rempli des devoirs qui lui incombaient? Et soudainement, elle aurait le pouvoir de m'emmener d'ici, de m'enlever à cette chère maison, où j'ai vécu mes plus heureux jours? Je suis donc devenue une héritière, pour qu'elle s'occupe de moi?

Cette fois, ce ne fut plus une toux sèche qui résonna derrière le paravent : le meuble s'écroula, renversé par une main preste. Et une femme d'une cinquantaine d'années, maigre, petite, apparut, les yeux courroucés; elle brandissait une face-à-main en écaille blonde.

— Je te trouve joliment impertinente, mademoiselle ma nièce! s'écria-t-elle d'une voix étranglée par la colère. Voyez-vous cette créature? Elle est bien élevée... Parlons-en!

Mme de Guerny fronçait le sourcil.

— N'accusez que vous, madame. Ce n'est pas moi qui ai voulu

cette épreuve. Vous avez exigé que je fisse comparaître Nancy sans lui révéler votre présence chez moi. Sans doute, vous imaginiez que cette enfant ne nourrissait pas des sentimens bien tendres à votre égard. Maintenant, vous êtes fixée. Un peu brutalement, peut-être... A qui la faute?

— Pouvais-je supposer une pareille éducation?

— L'éducation n'a rien à voir là dedans. Nancy se croyait seule entre Mlle Thomasset et moi. C'est une nature franche : elle a dit franchement ce qu'elle pensait. De quel droit en seriez-vous surprise? Vous, sa tante, quelle preuve de tendresse lui avez-vous donnée ?

Mme d'Anglemont n'était pas habituée à la résistance. Mais, en dépit de son aplomb naturel, la dignité suprême de Mme de Guerny l'intimidait. Ne trouvant rien à répondre, elle piétinait sur place. Nancy, elle, ne semblait nullement déconcertée.

— Je vous demande pardon, madame, dit-elle : j'ai manqué sans le savoir au respect que je vous dois.

Mme d'Anglemont allait sans doute riposter par un nouveau coup de boutoir. La directrice reprit d'un ton ferme :

— Entendons-nous bien, madame. Vous êtes la tante de Mlle Carlier, et le tuteur légal vous a délégué ses droits. Je n'ai pas à les discuter, mais à les subir. Il vous plaît de nous donner signe de vie après un long silence! la loi est pour vous : je m'incline. Vous avez désiré connaître les secrètes pensées de votre nièce. Peut-être, au fond du cœur, sentiez-vous que cette enfant regretterait de quitter cette paisible maison. J'ai cédé à ce caprice. Cachée derrière un paravent, vous avez entendu... Sachez donc pourquoi j'ai consenti. J'espérais que, mieux au courant des sentimens de Nancy, vous ne la contraindriez pas à vous suivre. Laissez-nous cette chère petite, je vous en supplie. Elle m'aime, et...

D'un bond, Nancy se jeta aux pieds de Mme de Guerny.

— Oh! oui, madame, gardez-moi... gardez-moi!..

Et la pauvre fille enlaçait de ses bras le corps de sa vieille amie. En ces yeux éperdus, on lisait la détresse de ce jeune cœur. Il faudrait donc s'en aller, quitter le doux asile où toujours, toujours on l'avait aimée, choyée, caressée?.. Mlle Thomasset elle-même ne célait pas son trouble. Et cependant l'émotion ne devait pas mordre aisément sur cette nature racornie! Quant à Mme d'Anglemont, elle ne bronchait pas. Lorgnant les deux femmes avec sa face-à-main, elle semblait étrangère au débat. Nancy eut un moment l'espérance de vaincre cette froide résistance.

— Soyez franche, madame,.. — pardon! ma tante,.. vous ne m'aimez pas, vous. Jusqu'à ce jour, j'étais pour vous une indiffé-

rente, une inconnue. Ce n'est donc point par tendresse que vous usez de vos droits... Alors?...

Mme d'Anglemont ramena ses jupes d'un agile mouvement de mains, et s'installa commodément dans un fauteuil.

— Soit, dit-elle, causons. Maintenant, je suis à l'aise. Si j'ai bien compris, ma nièce, vous vous plaisez beaucoup en cette maison. Tant pis! Que voulez-vous? Nous ne sommes pas en ce monde pour écouter nos fantaisies et servir nos caprices. Je suis, de fait, votre tutrice : donc, j'ai pleine autorité sur vous. Sachez-le : il est une personne ici-bas qui m'intéresse plus que toutes les autres, une personne dont le bien-être m'occupe très particulièrement : c'est moi-même. Je suis veuve, seule, et rien ne me pèse comme la solitude. Je veux finir mes jours à Marseille, dans cette villa de la Corniche où votre père et moi sommes nés. Que deviendrais-je entre ma quarteronne et mon valet de chambre? A cheveux gris il faut de jeunes visages : le vôtre m'égaiera. Certes, Mélitte, ma quarteronne, est jolie : mais les négresses, ça ne compte pas. Vos larmes, votre chagrin, ne m'émeuvent donc pas du tout...

Mme d'Anglemont s'interrompit une minute pour prendre une pincée de tabac dans une bonbonnière d'argent. Elle continua toujours sur le même ton :

— Tu serais mieux dans ton couvent? Je n'en doute pas, ma nièce. Mais je m'ennuierais toute seule. Et, tu comprends... moi d'abord ! J'imagine bien que tu ne t'amuseras pas follement. Console-toi, va : tout est affaire d'habitude. Quand tu te seras accoutumée à régler ton existence sur la mienne, les choses marcheront toutes seules.

Nancy frissonna. Ce n'était pas une vieille femme égoïste qui parlait, mais bien l'égoïsme en chair et en os. Mme d'Anglemont s'exprimait tranquillement, sans embarras ni fausse honte. Elle trouvait sans doute sa conduite fort naturelle.

— Tu t'étonnais tout à l'heure que je ne me fusse jamais occupée de toi jusqu'à présent? Tu me la bailles belle! Crois-tu donc que je pensais à toi, même une fois l'an? J'habitais un paradis : j'étais parfaitement heureuse... tu comprends? Mais ces chiens de libéraux ont tout bouleversé aux colonies. Depuis que l'esclavage n'existe plus, rien ne marche à Bourbon. J'ai vendu ma plantation. Et vendu à perte, encore! Enfin, ce qui me console un peu, c'est que j'ai tout mis en viager. De cette façon, il me reste quatre-vingts beaux billets de mille francs à dépenser chaque année. Tu vois que ma succession ne pèsera pas lourd. Tu hériteras de mes bijoux. Et encore!...

Mme de Guerny n'avait garde d'interrompre. Sa tendresse réelle pour Nancy souffrait de la contrainte que subissait la jeune fille. Elle ne pouvait s'opposer au départ : au moins la noble femme voulait-elle connaître à fond cette nouvelle venue qui, soudain, imposait tyranniquement sa volonté.

— Après tout, poursuivit Mme d'Anglemont, tu n'es pas tant à plaindre. Tu n'as pas le sou, c'est malheureux, mais ta frimousse est assez plaisante. Je te crois parfaitement capable d'empaumer un homme riche. Choisis-le pas trop jeune, hein? Or, ce n'est pas en restant confinée à la Cadenelle que tu le trouveras. Chez moi, au contraire, tu verras du monde, beaucoup de monde. Quant à tes idées (elles sont vaguement chimériques, prends garde!), je me charge de les réformer bien vite. Là-dessus, prépare ta malle, ma chère : nous partons dans une heure.

Mme d'Anglemont huma une nouvelle prise de tabac et se rencoigna paresseusement dans son fauteuil. Très satisfaite de son petit discours, la tante! Il lui importait fort peu que sa nièce tremblât devant elle. Néanmoins, elle crut la jeune fille à moitié folle, en la voyant cacher son visage entre ses mains, et brusquement éclater en sanglots. Nancy se jeta de nouveau aux pieds de Mme de Guerny :

— J'ai peur... j'ai peur,.. balbutiait-elle dans ses larmes.

Mme de Guerny se leva. D'un geste large, elle imposa ses mains sur le front de Nancy :

— J'avais tort, mon enfant, dit-elle de sa voix harmonieuse et grave. Reste la créature chevaleresque que tu es! Hélas! tu auras tant besoin des dons précieux que le ciel t'a départis! Certes, tu souffriras, et tu souffriras même beaucoup, avec la nature que je te connais. Je te préfère naïve, franche et crédule. Tu seras souvent trahie?.. Qu'importe! tu auras vécu, puisque tu auras aimé; tu auras vécu, puisque tu te seras dévouée. Le meilleur ici-bas, c'est de se donner, c'est d'ouvrir son cœur sans épargner sa tendresse. Je te bénis, mon enfant! Telle que tu es, l'égoïsme et la méchanceté des autres te blesseront toujours, mais ne t'aviliront jamais.

Mme de Guerny releva la jeune fille, et l'embrassa tendrement. Puis, se tournant vers Mme d'Anglemont, elle ajouta froidement, avec une dignité hautaine :

— Emmenez mon enfant, madame. Je ne la retiens plus. Vous pourrez changer sa vie, vous ne changerez pas son âme.

Trop fine pour ne pas sentir la leçon, Mme d'Anglemont se mordit les lèvres. En dépit de son aplomb, elle était intimidée par le grand air de Mme de Guerny.

— Je comprends, parbleu! pourquoi ma nièce est impertinente! grommela-t-elle entre ses dents.

— Vous dites? demanda la directrice en fronçant le sourcil.

Et, après un silence, Mme de Guerny ajouta :

— Mademoiselle Florentine, vous donnerez l'ordre qu'on porte les malles de Nancy à la villa de sa tante. Adieu, chère enfant de mon cœur. Mieux vaut ne pas nous revoir...

Et elle sortit, après une légère inclination de tête... C'était fini : le lien se brisait. L'existence de Nancy entrait dans l'inconnu. Et à cette seule pensée le cœur de la pauvre petite se déchirait. Il ne restait plus entre elle et sa tante que Mlle Thomasset. Oh! certes, elle n'avait jamais éprouvé une bien grande sympathie pour la sous-inspectrice. Mais, en ce moment, cette vieille fille représentait pour l'enfant tout le passé, le passé chéri qu'elle regrettait. Dans un élan de tendresse, elle prit Mlle Thomasset dans ses bras, en répétant : « Oh! mademoiselle!.. oh! mademoiselle! » avec tant d'émotion communicative, que cette créature séchée par l'âge et les désillusions fut un instant troublée.

N'en est-il pas toujours ainsi? Hélas! trop souvent nos affections les plus sincères ne sont que des reflets! Nancy quittait le doux asile, la maison protectrice. Elle laissait derrière elle un monde de souvenirs, un trésor de sensations. Qu'allait-elle trouver en cette vie nouvelle qui s'ouvrait? La jeune fille soupira. Sa pensée triste évoquait le vers du poète :

It wakes each silent string!

II.

En suivant la Corniche, avant d'arriver au Prado, le voyageur aperçoit une grande villa bâtie sur un monticule. Le jardin part de la route ensoleillée, et grimpe, par des ondulations douces, jusqu'au milieu d'un bois de chênes, de pins et de lentisques. C'est la Germance, ainsi nommée parce que le marquis de Germance y fut arrêté en 93, pour monter ensuite à la guillotine avec quelques bourgeois. C'était par malheur, une fournée peu *select!*

Le grand-père de Nancy, président de chambre à la cour de Nîmes, revenait à petites étapes d'un voyage en Italie; il séjourna deux semaines à Marseille, et l'admirable cité fut la grande séductrice pour lui comme pour tant d'autres. Qui n'a souhaité de finir ses jours en la molle tiédeur de cette ville unique? Marseille, à notre époque de prose, demeure poétique. C'est la résurrection de la Grèce et de la Phénicie. Le soir, quand le crépuscule rose s'é-

tend sur les flots bleus et les rochers à fleur d'eau, l'esprit s'envole dans les souvenirs de Tyr et de Sidon. Au loin, les grands mâts des navires, géans immobiles qui cherchent le repos après la fatigue des longues traversées; et plus près, étagées les unes au-dessus des autres, les maisons multicolores qu'émaille avant la nuit close un dernier rayon de soleil. L'antiquité revit en ce décor merveilleux : les noms magiques de Sophocle et de Périclès, les légendes dorées qu'immortalisa le génie des poètes, chantent soudainement dans la mémoire, et l'imagination n'a pas besoin d'un grand effort pour que le rêveur se croie contemporain des courtisanes aux bras blancs et des guerriers à l'élégante chlamyde.

M. Carlier, le président de chambre, s'était marié deux fois. De sa première union, il n'eut qu'une fille, Jeanne, qui de bonne heure épousa M. d'Anglemont, un créole de Bourbon. Elle quitta Marseille, et ne revit plus son père. Depuis longtemps, le magistrat démissionnaire s'était remarié avec une jeune fille pauvre de Toulon. De ces noces tardives, naquit Charles Carlier, le père de Nancy, tué devant une des redoutes de Son-tay, en enlevant sa compagnie de turcos.

Mais la Germance, peuplée de souvenirs pour la tante, ne disait rien à la pensée de la nièce. En France, les magistrats ne sont riches que de leur patrimoine. A la mort du président de chambre honoraire, on dut vendre la propriété familiale, aussitôt rachetée par la fille aînée. La pauvre Nancy n'avait donc même pas la consolation du « déjà vu » : son cœur ne cherchait pas les vestiges du passé dans ces allées chères à Mme d'Anglemont. Cependant, quand la voiture s'arrêta devant la grille, la jeune fille, malgré son chagrin, ne put retenir un cri d'admiration. Le soir tombait ; des ombres violettes plaquaient leurs reflets très doux sur les gazons et les feuilles frissonnantes ; une nuée d'oiseaux chantaient dans les arbres... Oh ! certes, Nancy souffrait d'avoir perdu sa vieille amie, de recommencer une existence nouvelle, de vivre aux côtés de cette parente égoïste, acariâtre et méchante... La jeunesse possède un tel ressort, que l'enfant se jugea moins malheureuse. Une prison, soit : mais une prison merveilleuse.

— N'allez pas plus loin, dit Mme d'Anglemont au cocher : mademoiselle et moi nous monterons à pied jusqu'à la maison.

Et elle sauta la première hors de la voiture, toujours alerte en dépit de ses cinquante ans. Un physiologiste aurait deviné bien vite la nature de cette femme. La maladie n'avait aucune prise sur ce corps maigre et nerveux. Malgré sa petite taille, Jeanne d'Anglemont rappelait ces hardies moinesses qu'Agrippa d'Aubigné a décrites de sa plume nerveuse et maligne ; créatures agiles et remuantes, au sang vif, au geste prompt, à la parole brève. Rien

qu'à la voir, on devinait tout de suite que, de son vivant, feu M. d'Anglemont n'avait point dû la gêner beaucoup.

— Comme cette allée est jolie ! reprit-elle en entraînant sa nièce vers le chemin qui contournait la pelouse. Oh ! ma chère, ce que j'ai fait de pâtés de sable dans tout cela !... vois-tu cette grosse poignée d'arbres, devant le bois ? C'était l'asile préféré de ton grand-père. La Nymphe, comme il l'appelait. Pourquoi ? Parce que naguère une nymphe en plâtre se dressait sur ce piédestal vide. Par une nuit de tempête, un coup de mistral a mis la pauvre dame à terre. Asseyons-nous là, et regarde devant toi. Est-ce assez beau !

Bien beau, en effet. Du haut du monticule, apparaissait la rade de Marseille, à demi barrée par les rochers du Lazaret et le château d'If. Au loin, à la ligne bleuâtre de l'horizon, un léger flocon de fumée noire indiquait le passage d'un paquebot qui s'élançait vers les mers mystérieuses. Que de rêves ils emportent avec eux, ces navires ailés qui s'envolent à travers l'immensité ! Où vont-ils ? Qui le sait ! Marseille n'est plus l'antique Phocée, Phocée la Grecque : aujourd'hui c'est Marseille la Levantine, la Chinoise, la Japonaise ; c'est Marseille la mère des comptoirs indiens et sénégalais. De ses flancs cosmopolites la vieille cité arrache des trésors qu'elle jette en prodigue à travers tous les mondes.

Et comme Nancy gardait toujours le silence, sa tante continua :

— Va, j'avais raison. Tu ne seras pas à plaindre. A une condition, pourtant : je veux que tu sois gaie, même si tu n'en as pas envie ! Où serait ton mérite, d'abord ?

— Je tâcherai de vous obéir, madame, balbutia Nancy.

— M'obéir ? Fort bien. Il faut encore m'aimer. On commence par faire semblant, et puis l'affection vient toute seule. Ainsi, je te défends de m'appeler « madame ». Trop cérémonieux. Tu es ma nièce, que diable ! Tu diras à l'avenir : « ma tante » ou « man Jeannette » : c'est le nom que me donnaient les nègres de l'habitation.

Pauvre Nancy ! Elle pensait, l'enfant, que l'esclavage est aboli, mais qu'il y a toujours des esclaves. N'en était-elle pas une, elle aussi ? Une négresse blanche, que le monde et la loi pliaient au joug de cette méchante maîtresse. Mme d'Anglemont se leva, et toutes deux marchèrent vers la villa. Une grande et belle quateronne attendait, assise sur un des degrés du perron. Vivement, elle vint au-devant des deux femmes, avec l'agilité nerveuse d'une jeune chatte.

— C'est toi, Mélitte ? Eh ! mais, tu t'es parée ce soir, ma mignonne ! Tu vois cette jolie fille ! C'est ma nièce. Il faudra lui obéir... presque aussi bien qu'à moi...

Mme d'Anglemont s'installa commodément dans une grande bergère, en disant :

— Mélitte, un coussin ! Mélitte, un tabouret ! Mélitte, ma tabatière !

Et la quarteronne s'empressait, active et attentionnée, sachant bien que chaque faute coûtait cher. Par malheur, elle fit un faux pas ; en essayant de se retenir pour ne point tomber, Mélitte heurta le coude de « man Jeannette ».

— Maladroite ! grommela celle-ci.

Et sa main maigre gifla la joue de la servante, qui ne broncha pas. Mme d'Anglemont goûta une longue prise de tabac ; puis elle se mit à examiner sa nièce. En la lorgnant avec sa face-à-main, elle voulait juger de l'effet produit par sa brutalité. Elle dut être satisfaite : le visage de Nancy exprimait l'horreur et le dégoût.

— Tu t'y feras, va, ma petite. Et surtout imite-moi. Autrement, Mélitte te mangera dans la main. Tous voleurs, menteurs et buveurs, ces nègres ! Inférieurs au singe. Au moins le singe a l'instinct.

Nancy était restée immobile. Au lieu de répondre à sa tante, elle alla droit à la quarteronne et la prit dans ses bras.

— Embrassez-moi, ma sœur, et pardonnez à ma tante : elle ne sait pas ce qu'elle fait.

Non, elle n'était point patiente, man Jeannette ! Elle eut presque un accès de rage.

— Oh ! oh ! balbutia-t-elle d'une voix sèche, cela se gâte !...

Elle allait sans doute punir sa nièce de la même façon. Pour cette femme tous les êtres qui se mouvaient autour d'elle lui appartenaient plus ou moins. Mais, à son premier geste, Nancy lui saisit vivement le poignet :

— Je ne vous conseille pas d'user de ces... procédés. Une seule violence et je porte plainte. Croyez-vous qu'on ne m'arracherait pas à votre tyrannie ?...

Et, sans ajouter un mot, elle sortit du salon. A son insu, Nancy venait de frapper un coup de maître. Mme d'Anglemont était lâche, comme toutes les créatures sans générosité. Sa nièce se révélait sous un jour nouveau. Dix minutes avant, man Jeannette ne voyait en elle qu'une pensionnaire pleurarde et sentimentale. Pas du tout. Le caractère de l'enfant se dessinait avec sa franchise et sa loyauté.

— Eh ! eh ! pensa-t-elle... Ce n'est pas la première venue, cette gamine !...

Réfugiée dans la chambre qu'on lui destinait, Nancy ne songeait guère à se plaindre, maintenant. Elle se trouvait heureuse, comparée à tant d'autres. Quelque douleur qu'on éprouve, on songe

qu'il y a partout et toujours des douleurs ignorées qui sont encore plus aiguës. La jeune fille se rappelait la scène violente de sa tante et de la quarteronne, et sa pensée première lui revenait. Oh ! oui, toujours, toujours, il y aura des esclaves, parce que toujours il y aura des êtres humbles, pauvres, souffrans et plaintifs. Que lui commandait sa conscience ? D'être bonne et dévouée, charitable à son prochain, pitoyable aux infortunes humaines. Elle voulait réagir contre les conseils de Mme de Guerny. Sa vieille amie se trompait : on n'a jamais tort d'être chevaleresque. Oh ! son cher don Quichotte, comme il avait raison ! Sancho, c'est la prose ; le doux chevalier, c'est la poésie. Avec l'un on rampe sur la terre ; avec l'autre, on s'envole en plein ciel. Le maître se ruine pendant que l'écuyer s'enrichit ? Eh ! qu'importe ! Le premier a vécu, puisqu'il a souffert. Il a vécu, puisqu'il s'est dévoué aux belles causes, et que les hautes pensées ont fécondé son cœur. Mme de Guerny la plaignait de rester sans armes dans le combat de la vie ? Une femme est suffisamment armée quand elle croit et quand elle espère.

III.

Depuis huit jours, la nièce gîtait chez la tante. En apparence, rien de changé dans l'existence de Mme d'Anglemont ; en réalité, la veuve ne s'ennuyait plus. La présence de Nancy opérait le miracle. Agacée de voir la jeune fille toujours d'égale humeur, mais froide et résistante, man Jeannette essayait naïvement de se faire aimer. Ah ! cette petite se croyait la plus forte ? Ah ! elle jouait aux grands sentimens, embrassant des négresses et se montrant douce et bienveillante ? Mme d'Anglemont s'y prendrait autrement pour arriver à ses fins : mais soit. Le résultat serait le même. La domesticité de la Germance était tout ébaubie. Mme d'Anglemont ne se fâchait plus ; elle ne grondait plus ; elle ne gourmait plus. Telle faute passait inaperçue qui naguère eût encouru la réprimande. Quant à Mélitte, elle éprouvait pour Nancy une tendresse profonde, une de ces tendresses inconscientes de jeune animal au subtil instinct.

Qui l'avait aimée jamais, la pauvre ? Personne. Petite-fille d'esclaves, elle gardait par instinct, par tradition, par atavisme, l'habitude de la soumission. Que lui avait-on appris ? A obéir. Et pour la première fois, elle rencontrait une créature humaine qui lui marquait de la sympathie. Et quelle ? Une de ces blanches, hautaines et méchantes, dont la main n'est jamais ouverte, dont le cœur est toujours fermé.

— Oh ! mademoiselle, comme vous êtes bonne ! disait-elle un

matin en habillant sa jeune maîtresse. Et si vous saviez !... Tout le monde vous adore ici. Madame... c'est madame, n'est-ce pas ? Je n'ai pas le droit d'en médire, puisque je mange son pain. Mais deux ou trois d'entre nous voulaient partir qui sont restés à cause de vous...

— Ne me gâte pas avec tes complimens, bonne Mélitte ! répliquait la jeune fille en riant.

D'un mouvement gracieux et charmant, la quarteronne s'agenouilla ; puis, baisant la petite main tendue :

— Vous gâter ! Le pourrait-on jamais assez ? Voyez-moi. Je suis née sur la plantation de madame, comme maman, comme la mère de maman. Vous m'avez témoigné plus d'affection en huit jours que votre tante en dix ans. Et qui ne vous respecterait pas ? Madame elle-même n'ose plus me battre depuis que vous êtes là.

C'était ravissant de les voir l'une à côté de l'autre, rapprochant leurs visages, échangeant un regard tendre. Elle, la fille du soldat, aristocratique et fine, souriant à la descendante des nègres courbés sur la glèbe. Toutes deux aussi jeunes, toutes deux aussi jolies. Mélitte, avec sa taille fine, avec son visage légèrement bronzé, évoquant la pensée de ces reines hindoues qu'un peuple d'amoureux portait sur le pavois. La grande beauté de la quarteronne, c'était le regard ; un regard ardent et bon, tendre et sensuel. Les cheveux crépus du métis ont disparu à ce troisième croisement de la race noire avec la race blanche ; juste assez pour apparaître ondés et lourds sous le madras rouge coquettement tordu. Comme ceux de sa race, elle oubliait aisément l'heure présente, et murmurait, envolée dans son rêve :

— Je l'ai trouvée, l'amie à qui je pourrai tout dire... L'amie blanche m'a tendu la main ; elle m'a embrassée comme si j'étais blanche, elle m'a aimée... Puisqu'elle m'a aimée, peut-être *lui* m'aimera-t-il aussi ? *lui* vers lequel ma pensée remonte, quoique je m'en sente indigne... Je *l'*ai vu hier : *il* m'a doucement regardée... S'*il* pouvait m'aimer comme je *l'*aime !

Nancy ouvrait ses grands yeux, écoutant avec surprise ce langage mystérieux. Toute femme a dans le cœur un sentiment inné : la compréhension de l'amour. Certes, elle avait jusqu'à ce moment vécu trop retirée, trop seule, pour qu'une pensée pareille se fût glissée en elle. Mais ce roman inconnu, soudainement évoqué par Mélitte, lui causait une émotion douce. Elle prit la main de la pauvre fille.

— Comment, ma bonne Mélitte, tu es amoureuse?

Celle-ci baissa les yeux, et, d'un geste charmant, mit les mains sur son cœur.

— *Il* est là, répliqua-t-elle, avec cette expression mystique des nègres, des Arabes, des Orientaux, de tous les peuples enfans du soleil.

Une surprise joyeuse éclaira les yeux de Nancy :

— Oh! raconte, raconte! dit-elle vivement en battant des mains...

Une aventure bien simple, bien humble, charmante pourtant. Un mois avant, Mélitte s'était trouvée, un dimanche, assise à la messe à côté d'un jeune homme de vingt-cinq ou vingt-six ans. Grand, mince, élégant, pauvrement habillé, l'inconnu échangeait quelques paroles avec la quarteronne. Elle le rencontrait encore à la sortie de l'église; et cette fois, elle le voyait mieux. Un beau garçon, ma foi, au geste nerveux, à l'œil brillant. Cependant, il y avait en lui cette douceur que devine l'instinct des femmes, et qui les touche toujours. Et le roman se nouait de la façon la plus naturelle, la plus bourgeoise. Le dimanche suivant, Mélitte *le* trouvait encore à l'église : cette fois, il s'enhardissait et la reconduisait jusqu'en vue de la Germance. Que lui disait-il? Elle ne savait plus, ayant écouté moins les paroles que leur mélodie. A la troisième rencontre, il avouait son amour; et le cœur de Mélitte battait doucement. Comment ne se fût-elle pas grisée de cette tendresse pénétrante et chaste? L'inconnu ne parlait pas de ses désirs, mais de ses rêves. Il se nommait Pierre Natalis. Ah! s'il était riche, comme il aurait tôt fait de l'épouser, de l'emporter bien loin avec lui! Était-il nécessaire d'être riche? Non, mais au moins ne voulait-il pas pour elle de la misère qu'il acceptait pour lui. L'amour appelle l'amour, et dans cette âme naïve de quarteronne il se glissait sournoisement. La pauvre enfant était plus accoutumée à la rudesse qu'à la douceur. Ne savait-elle point, par les récits de sa mère et de son aïeule, comment les blancs s'y prenaient pour triompher des filles de couleur? Et voilà qu'un de ces êtres, de la race à ses yeux supérieure, lui parlait comme à une de ses pareilles... Dans ce cerveau mal éclairé par l'instruction de l'école primaire, un souvenir mélodieux chantait... Jadis, à Bourbon, elle avait lu *Paul et Virginie*, et ce jeune cœur espérait vaguement un amour semblable; un amour délicat, immatériel et profond. Elle, elle, Virginie...

Nos sentimens sont nourris par nos rêves. Nous aimons plus pour aimer que pour être aimés. Chez toute créature un peu noble, la passion est avivée moins par le désir d'obtenir que par le besoin de se donner...

Nancy avait écouté, rêveuse, le front baissé.

— Oh! oui, tu es amoureuse, ma pauvre Mélitte, murmura-t-elle en soupirant.

Un joyeux sourire éclaira le visage de la quarteronne.

— Pourquoi m'appelez-vous « pauvre Mélitte? » Je suis si heureuse depuis que je le connais!

— Mais, puisqu'il est pauvre, ton M. Pierre! Sais-tu au moins quelle est sa profession?

— Il me l'a dit, mais je n'ai pas compris.

— Alors que faites-vous donc l'un et l'autre quand vous vous promenez ensemble?

— Il me parle, et je l'écoute...

Après un silence, elle ajouta:

— Depuis que je le connais, je ne suis plus Mélitte, la petite fille d'une esclave. Il me semble qu'en aimant M. Pierre je suis montée jusqu'à lui... Madame peut redevenir méchante : je n'entendrai pas les mauvaises paroles et je ne sentirai pas les mauvais traitemens.

Et pendant que Mélitte s'empressait, heureuse de remplir son office de servante, Nancy restait rêveuse. Comme ce devait être doux et réconfortant, l'amour, pour que cette humble créature en fût soudainement transfigurée!

Dans son ignorante chasteté, la jeune fille ne s'était jamais dit qu'elle pourrait un jour rencontrer l'ami, l'amant, l'époux. C'est en toute sincérité qu'une semaine plus tôt elle demandait à Mme de Guerny de la garder auprès d'elle. Son ambition eût été de vivre et de mourir en cette calme maison qu'égaierait toujours pour elle le cher souvenir des années d'enfance. Peut-être changeait-elle lentement de pensée en songeant aux confidences de Mélitte. Toute femme est si bien apte à l'amour que son imagination s'imprègne aisément de tendresse. Et si Nancy, nouvelle venue à la vie mondaine, n'aimait encore personne, elle commençait à aimer l'amour.

IV.

— Enfin, qui la connaît, cette merveille? demanda le petit Saint-Gel.

— Jacques. Il l'a rencontrée sur le Prado, où elle se promenait avec sa tante. Valet de pied!

— Monsieur désire?

— Voyez si M. d'Orsel est au cercle.

— M. le comte est à la bibliothèque.

Au Petit-Cercle, le club *chic* de Marseille, M. de Saint-Gel avait la spécialité du potin. Non qu'il fût méchant. Mais bavard! Au moins possédait-il une qualité : celle de n'empoisonner jamais les *racontars* que semait à droite et à gauche sa prodigieuse insouciance. Mais qu'on ne s'avisât pas de jaser plus que lui! De même

il en voulait aux gens qui semblaient cacher leur vie. Aussi déguisait-il mal son dépit de ne rien savoir sur l'inconnue. Confians en son flair habituel, ses camarades l'interrogeaient vainement. D'où venait-elle, cette Mlle Carlier dont on parlait depuis quelques jours? Deux ou trois *vieux* se souvenaient bien de son père, le capitaine. Du diable s'ils se rappelaient qu'il eût laissé une fille! On était mieux renseigné (du moins on croyait l'être, ce qui revient au même) sur le compte de Mme d'Anglemont. Veuve d'un créole de Bourbon; riche; fantasque, spirituelle; pas bonne : le signalement s'arrêtait là. La comtesse annonçait d'ailleurs l'intention de recevoir. C'en était assez pour conquérir des sympathies que le monde accorde aux gens, en proportion exacte des plaisirs qu'il attend d'eux.

— Enfin, voilà Jacques! s'écria Paul Houchard, en se levant de sa table de bésigue. Nous allons donc apprendre...

— Apprendre quelque chose? grommela le petit Saint-Gel en haussant les épaules. Vous tombez bien avec Orsel!

Celui qu'on appelait Jacques était un grand garçon, mince, élégant, qui donnait le ton à Marseille. Il imposait une certaine déférence à ces Méridionaux exubérans par son flegme d'homme du Nord. Officier d'ordonnance du général Hattier-Beauvoisin, qui commandait la brigade de cavalerie, le comte d'Orsel habitait la ville depuis cinq ans. On disait de lui: « Grand nom et petite fortune. » C'était vrai. Les Orsel sont une des plus vieilles familles du Limousin. Ils appartiennent à cette aristocratie de la race et de l'intelligence qui seule a trouvé grâce devant Saint-Simon. Sa tête de brun, fine, bien modelée, plaisait aux femmes, qu'achevaient de conquérir des yeux bleus, fort beaux, mais sans flamme: ces yeux à la fois tendres et durs de l'homme sensuel. Un air de dédain suprême le rendait irrésistible. Les femmes s'entêtent toujours à conquérir ceux qui feignent de les mépriser. « Je vous aime surtout quand j'ai de la peine à vous rejoindre, » écrivait à son galant une femme d'esprit du XVIIIe siècle. Dernier mot des coquettes! Elles consentent à être vaincues parce que leur défaite est encore une victoire.

— Vous désirez me parler? demanda Jacques à M. de Saint-Gel.

Le jeune officier rentrait un peu la lèvre supérieure, comme pour accentuer davantage le mépris bienveillant que lui inspirait l'humanité.

— Pas moi. C'est Houchard qui vous attendait impatiemment.

— Impatiemment?.. Non. Exagéré. Nous voulons savoir ce qu'est cette Mlle Carlier qu'on dit très belle : pas plus.

— Une fort jolie fille, en effet.

— Et puis?

— C'est tout.

— Ce n'est guère.

— Attendez. Dans trois jours je serai mieux renseigné.

— Pourquoi?

— Parce que je dîne après-demain avec la mystérieuse beauté qui vous intrigue.

Du coup, le petit Saint-Gel fut détrôné. M. d'Orsel passait d'un bond au rang d'homme bien informé. Et comme on le pressait de questions!.. La Fontaine affirme que les femmes sont bavardes: pas autant que les *clubmen*. A moins d'être méchantes ou haineuses, les femmes médisent beaucoup et ne calomnient que du bout des lèvres. Au contraire, les « cercleux » n'hésitent jamais.

— Vous savez que Mme X*** et M. Y***?

— Bah!

Le *potin* est amorcé, et de nouveau Basile a raison. On invente les histoires qu'on ignore... Et une femme livrée aux bêtes! On la déshabille, on la traîne toute nue sur la claie. Quand les gens s'éloignent pour le dîner ou le baccara, nul ne songe qu'il a contribué à salir une réputation, à perdre une créature humaine, et à mettre en loques un honneur! Si, d'aventure, un homme de cœur veut imposer silence aux cancans venimeux, quels éclats de rire, et quelles blagues! Est-il assez gobeur! Un terre-neuve, quoi! Et l'amour-propre étant le plus tenace des sentimens humains, l'orgueil a vite raison de la générosité.

Heureusement pour Nancy, nul ne la connaissait encore. Jacques fut donc forcé d'expliquer comment lui était échue la bonne fortune de cette rencontre. Oh! mon Dieu, rien de plus simple. Le général Hattier-Beauvoisin, alors lieutenant-colonel, avait connu le capitaine Carlier au Tonkin. Présenté à l'orpheline, il se hâtait d'improviser un dîner en l'honneur de la jeune fille... Quand, après une demi-heure de questions et de réponses, on voulut pousser encore l'interrogatoire, le comte d'Orsel déclara qu'il ne savait plus rien. Nul n'insista; d'autant que la complaisance de Jacques surprenait tout le monde. Ah! s'ils avaient su!

S'ils avaient su qu'Orsel, le triomphateur à la mode, celui qui se vantait d'inspirer des passions violentes en restant maître de lui; s'ils avaient su que ce séducteur était séduit, que ce vainqueur était vaincu! Et par qui? Par une pensionnaire de dix-huit ans! Quelle revanche pour les jaloux! Mais comment soupçonner une pareille invraisemblance? Rien de plus réel pourtant. Le comte Jacques d'Orsel était éperdument amoureux de Mlle Nancy Carlier: amoureux comme un collégien de sa première grisette. La plus

tyrannique des passions était entrée dans ce cœur hautain, dans ce cœur qui se croyait si bien cuirassé.

Une seule rencontre avait suffi. Pour la première fois, ce blasé se trouvait en face d'une femme qui réalisait exactement son idéal de beauté. Il se dégageait de Nancy un charme si puissant qu'il devenait irrésistible. La vision disparue, l'image ne s'effaçait pas. Et après l'avoir suivie des yeux, Jacques était resté immobile, le cœur remué par des émotions nouvelles. Non pas sans révoltes! Il y avait trop de sécheresse et d'orgueil chez cet homme pour qu'il n'essayât pas de triompher de ce qu'il appelait déjà une surprise. Pendant qu'il remontait à pied la longue promenade du Prado, Jacques s'efforçait de raisonner avec lui-même. Raisonner quand on est si près de la déraison!

— Je suis un imbécile, pensait-il en haussant dédaigneusement les épaules. J'ai une charmante maîtresse... J'en ai même deux. Rose et Juliette; celle-ci surtout est folle de moi, et je la trouve à mon gré : donc je n'en aime pas une autre. Puis l'amour ne vient pas de façon si brusque...

Était-il sincère pendant que sa vanité meurtrie balbutiait de si pitoyables argumens? Certes on est toujours sincère quand on cherche à leurrer son cœur au profit de son cerveau. Qu'importait en cette aventure le souvenir des autres maîtresses? L'une de ces liaisons était presque avouée. Il y en a tant de ces mondaines qui, lasses du mariage, quêtent des consolations qu'on ne leur épargne pas! Nos pères les appelaient des incomprises : moins naïfs ou plus brutaux, nous les nommons des dépravées. Et les deux mots sont inexacts. Ce sont des chercheuses. Les unes courent après le sentiment, les autres après la sensation : toutes ont soif de ce qu'elles ignorent. Jacques ne pouvait sérieusement se croire protégé contre une passion parce qu'une chaîne de fleurs le liait à la blonde, élégante et nigaude baronne de Chevry. L'émotion qu'il sentait en présence de Nancy lui prouvait au contraire la violence de ce nouvel amour : amour spontané comme tous ceux qui durent.

Quarante-huit heures le séparaient de ce fameux dîner où il devait rencontrer Mlle Carlier. Pas un instant il ne cessa de penser à l'inconnue. Une ensorcelante vision passait et repassait devant ses yeux ravis. De temps en temps, il ne pouvait retenir un geste de colère, et murmurait avec dépit : « Je suis trop bête! » Eh! oui, l'on sait que l'on est bête : mais on se complaît dans sa bêtise!

Le lendemain de cette causerie au Petit-Cercle, le comte fut libre de bonne heure : son général lui donnait congé. Trois jours

plus tôt, il eût glissé un billet à Mme de Chevry, et tous deux, en cachette, se seraient sauvés à la campagne. A quoi bon, maintenant, quelques heures de tendre intimité? Il prit son cheval préféré, et partit à travers champs, décidé à dompter son corps par la fatigue. Mais sa pensée inquiète travaillait toujours. Belle folie, en vérité! Où le conduirait cet amour? Quelle que fût sa vanité, il n'osait espérer que Nancy lui cédât. Le mariage, alors? Mot sinistre, et qui sonne mal aux oreilles d'un jeune homme choyé des femmes. Pourquoi pas, après tout, si ce mariage d'amour était aussi un mariage de raison? Elle devait être riche, cette Mlle Carlier. Sa tante (sans enfans) possédait, disait le monde, une belle fortune. Non que Jacques fût intéressé. Mais l'argent est l'argent. Et puis quand on s'appelle le comte d'Orsel, avec vingt-cinq mille francs de revenus pour tout avoir, c'est la pauvreté. C'est la misère si la femme épousée n'apporte rien. D'ailleurs, Jacques ne s'arrêta pas longtemps à cette idée. Nancy ne pouvait être qu'une héritière. Tout permettait de le supposer; et l'on croit si bien ce qu'on désire!

Le lendemain, comme il rendait visite à Mme de Chevry, il eut encore l'agrément d'entendre parler de la jeune fille. On connaissait encore trop peu Mlle Carlier pour en médire. Les envieux se taisaient jusqu'à nouvel ordre. La maîtresse de la maison elle-même, d'habitude peu tendre pour les autres femmes, se montrait vaguement sympathique. Ah! si elle se fût doutée qu'elle parlait d'une rivale!

Juliette de Chevry passait avec raison pour une fort jolie créature. Grande, blonde, élégante, avec des yeux bleus bien fendus, elle plaisait à première vue par un regard curieux et bon. Cette apparente bonté n'était, de vrai, qu'une insondable sottise. — « Paresseuse, gourmande, lascive et hargneuse, voilà Juliette! » s'écriait naguère le vieux marquis de Matra, son père. Une déclaration si... franche n'encourageait guère les prétendans. Agénor de Chevry fut plus naïf, plus amoureux ou plus entreprenant que les autres. Un an après, il devenait la fable de Marseille. Savait-il ou ne savait-il pas? Philosophe en tout cas. Un de ces philosophes de toutes pièces dont rien ne trouble la robuste sérénité. On citait de Juliette des mots admirables, d'autant plus que son léger zézaiement prêtait aux phrases les plus simples un comique irrésistible.

— Vrai, ma chère, lui disait un jour une de ses amies, votre nouveau flirt, M. de Saint-Gel, est trop bête!

Et la belle de répliquer d'un air indigné:

— Bête! lui, ma chère? Mais il est du Jockey!..

Et tout Marseille de répéter, en imitant l'accent :

— Lui, ma *cère?* mais il est du *Zokey!*

Mme de Chevry se faisait habiller par les premières maisons de Paris, et elle disait avec une moue d'enfant gâtée :

— *Ze* n'ai pas de *çance! Ze* ne peux pas trouver de couturière qui fasse de moi une *lanzeuse!*

Les gens non initiés à ce parler bizarre ne comprenaient pas tout d'abord. Il fallait un certain effort d'intelligence pour saisir le sens de cette phrase. On appelle une *lanceuse* la femme du monde qui, par amour de l'économie ou désir du tapage, consent à porter la première les modes audacieuses.

Jacques ne pouvait être épris de cette pimbêche. Leur liaison ressemblait à beaucoup de liaisons du même genre, nées d'une lassitude et d'une curiosité. Elle durait, parce que la sensualité de l'amant et l'orgueil de la maîtresse y trouvaient leur compte. M. d'Orsel était trop fin cependant pour laisser voir son jeu.

— Vous êtes bien bonne, ma chère, de vous occuper de cette petite fille, dit-il, en haussant légèrement les épaules.

— Je m'en occupe... je m'en occupe parce que tout le monde en parle!

Il dissimula son sourire railleur.

— Au surplus, continua-t-il, nous verrons bientôt un mariage, si elle est aussi jolie qu'on le prétend.

— Oh! un mariage!

— Mme d'Anglemont, sa tante, est fort riche... Mais je ne suis pas venu chez vous pour m'occuper d'une autre femme, ma jolie Juliette... Si nous pensions un peu plus à nous?

V.

Le général Hattier-Beauvoisin est un de ceux qui inspirent le plus de confiance. Capitaine en 1870, il méritait les deux étoiles à quarante-cinq ans. C'est un homme d'assez de science pour justifier cet avancement rapide, et d'une telle intrépidité que ses hommes le suivraient, comme on dit vulgairement, au bout du monde. Grand, très mince, c'est un cavalier incomparable : le meilleur peut-être de l'armée. Son visage maigre, rouge, tanné par le soleil, est illuminé par des yeux verts d'un extraordinaire éclat. D'allures brusques, dur aux autres autant qu'à lui-même, on le dit peu aimé, mais très craint du soldat. Il leur inspire un sentiment pareil à celui qu'éprouvaient les marins de l'amiral Courbet.

— Si Anatole... (l'escadre donnait à l'amiral ce nom familier) si

Anatole nous ordonnait de gouverner droit contre terre, nous penserions que c'est idiot,.. mais on irait en blaguant!

Absolu dans ses idées, fidèle dans ses croyances, le général ne connaissait point Nancy; mais il avait été lié avec le capitaine. La fille d'un officier tué à l'ennemi était sacrée pour lui. Si bien que, se présentant à la Germance, il fit prier Mme d'Anglemont et Mlle Carlier de lui accorder la faveur d'une entrevue.

— Mademoiselle, dit-il à celle-ci, je suis venu me mettre à vos ordres. Veuillez, dès ce jour, me compter au nombre de vos amis. Ma maison et ma table sont les vôtres. Si Mme Hattier-Beauvoisin n'avait été souffrante, elle eût été heureuse de m'accompagner, et de vous dire qu'elle est de moitié dans mes paroles et dans mes pensées.

Ce langage simple et loyal émut profondément Nancy. En cet homme brusque, hautain, elle devinait un de ces cœurs exquis, presque toujours craintifs et méfians d'eux-mêmes. La jeune fille ne répondit rien. Elle se contenta de tendre la main au général qui ajouta, après avoir mis un baiser sur les doigts frêles qu'on lui offrait :

— Merci, mademoiselle. D'aujourd'hui, je vous appartiens.

Il disait vrai. Cette petite lui plaisait. Peu de sentimens naissent aussi vite que la sympathie ; et Nancy appelait irrésistiblement la sympathie des gens de cœur. En revanche, Mme d'Anglemont n'était pas si bien lotie dans l'esprit du brigadier.

— La pauvre enfant est mal tombée, disait-il à la générale, en hochant la tête. Je connais peu cette Mme d'Anglemont, mais le cœur ne l'étouffe pas. Une de ces créoles qui regrettent l'esclave et le fouet du commandeur. Enfin, vous verrez, ma chère.

Mme Hattier-Beauvoisin adorait son mari. Fière de ce brillant soldat, elle n'aurait eu garde de penser autrement que lui. Lorsque Mme d'Anglemont, une fois l'invitation acceptée, fit sa visite de remercîment, elle ne manqua pas d'aigrir encore l'antipathie qu'elle inspirait.

— Figurez-vous, général, que ma nièce voulait rester chez Mme de Guerny... Est-ce que vous la connaissez, cette poseuse?

M. Hattier-Beauvoisin s'inclina railleusement :

— Je serais indigne d'être un soldat, madame, si je n'éprouvais pour cette noble femme tout le respect qu'elle mérite.

La comtesse ouvrit nerveusement sa tabatière. Non que la bonne dame fût interloquée! Mais cette petite opération lui permettait toujours de réfléchir pendant quelques secondes.

— Allez, allez, général! On sait que l'épaulette tient toujours pour l'épaulette. Braves gens de guerre! Ils se défendent entre

eux. C'est vraiment très respectable. Et Mme de Guerny est veuve d'un chef de bataillon, pas vrai? Enfin, comme je vous le disais, Nancy ne voulait pas me suivre. J'ai dû agir d'autorité.

Mme Hattier-Beauvoisin jeta un long regard sur la jeune fille, un regard tendre empreint de profonde pitié.

— Vous adoriez Mme de Guerny, n'est-il pas vrai, mon enfant? J'ai entendu parler d'elle par plusieurs de ses élèves.

Nancy réprimait avec peine un gros soupir :

— On ne peut dire qu'elle soit bonne : c'est la bonté. Qui oserait se flatter de ressembler à une pareille femme?

— Tandis qu'il est facile de me ressembler, à moi, n'est-il pas vrai, mademoiselle ma nièce? interrompit Mme d'Anglemont de sa voix pointue.

— Il n'est pas question de vous, ma tante, répliqua doucement la jeune fille. Vous savez bien que le respect m'interdit de vous juger.

— Mademoiselle Nancy aimera vite Marseille et la vie mondaine, ajouta la générale, désireuse de changer la conversation. Nous présenterons partout cette belle fille-là. J'ai commencé de l'aimer à cause de son père : je continuerai à cause d'elle-même.

Ce petit incident et quelques autres à peu près pareils achevèrent de changer les résolutions de Mme d'Anglemont. On affectait de regarder Nancy comme une victime, et sa tante comme la méchante fée, celle qui, dans les contes, emprisonne traîtreusement les infortunées princesses. Aussi, commençait-elle à rager ferme! Tout d'abord, en prenant sa nièce avec elle, man Jeannette voulait se donner une compagne. Mais quelles conversations étaient possibles entre ces deux femmes de natures si différentes? L'une égoïste, l'autre généreuse, l'une sèche et mauvaise, l'autre tendre et bonne. Pas une idée qui leur fût commune, pas un raisonnement qui leur fût commun. Peut-être Mme d'Anglemont se serait-elle résignée. Mais elle ne plaisait à personne, tandis que Nancy plaisait à tout le monde. Et c'était intolérable!

Non, certes, elle n'aimait pas sa nièce le jour où elle se présentait chez Mme de Guerny : une aimable indifférence, pas plus. Presque aussitôt se produisait le heurt de ces deux caractères dissemblables. A l'indifférence première succédait une sorte de curiosité. Une nature bizarre, cette petite. Ce serait amusant de vaincre ses répugnances et de se glisser peu à peu dans ce jeune cœur instinctivement fermé. Voilà que maintenant un troisième sentiment succédait aux deux premiers. Après la curiosité, l'aversion. Ah! on se permettait de plaindre Nancy! La pécore verrait ce qu'il en coûte d'éveiller des sympathies maladroites!

Les créatures mauvaises, comme man Jeannette, n'arrivent pas d'emblée à la haine. Chez elles, la haine n'est qu'une résultante d'aigrissemens successifs. Mme Hattier-Beauvoisin et ses amies se prenaient de tendresse pour la jeune fille? Cela suffisait pour que sa tante la détestât après l'avoir jalousée. Mme d'Anglemont guettait l'occasion de se venger : cette occasion vint brusquement.

Le général habitait sur le Prado une grande maison, splendidement ornée par les trophées de ses campagnes anciennes. A Marseille, on citait surtout le fumoir comme une des curiosités locales. Des faïences claires, des japonaiseries criardes, et des étoffes somptueuses sonnaient contre les murs des fanfares de couleurs. Sur les divans couverts de tapis de Perse, un amoncellement de coussins montait vers des trophées d'armes, des armes naïves ou extravagantes. Les bahuts pliaient sous le poids des bibelots rares : ivoires, bronzes, porcelaines et cloisonnés. Dans les angles, grimaçaient de fabuleux dragons. Aux fenêtres, de doubles stores de soie tendrement peinte laissaient filtrer un jour mourant, un jour de rêve...

C'est là que M. Hattier-Beauvoisin se plaisait à recevoir ses amis, dont le plus cher, Désiré Roller, ne pouvait manquer au dîner offert en l'honneur de Mlle Carlier. Rien ne ressemble plus à une petite ville qu'une grande : ce sont les mêmes *potins* colportés par plus de gens, voilà tout. Aussi le monde de la haute bourgeoisie, des grands industriels, où vivait M. Roller, était tout aussi curieux que le monde des Saint-Gel de connaître l'étoile nouvelle apparue au firmament de Marseille.

Elle, Nancy, sentait parfaitement l'importance de ce début. Si peu coquette qu'elle soit, une femme l'est toujours assez pour savoir ce qu'elle vaut. La jeune fille avait surpris des regards curieux, des sourires bienveillans qui l'eussent éclairée, à défaut des colères pointues de sa tante. Trop pauvre pour rivaliser avec les opulentes Marseillaises, Nancy était aussi trop fière pour cajoler Mme d'Anglemont. Puis, à quoi bon une riche toilette? Aidée de la fidèle Mélitte, Mlle Carlier se composa un costume très simple : une modeste robe de foulard crème, avec un gros ruché de tulle-illusion, ourlait la jupe, garnie en rubans de même nuance; une ceinture empire remontait très haut sur le corsage, légèrement décolleté. L'étoffe, souple, moulait les formes parfaites de Nancy. La quarteronne, après l'avoir habillée, jeta un cri d'admiration :

— Oh! mademoiselle!.. mademoiselle!.. Ils seront tous amoureux de vous!

— Flatteuse!

Et cependant, se mirant dans la glace, Nancy se souriait à elle-même. Ses cheveux ondés étaient relevés à la grecque. Çà et là

s'échappaient des mèches folles : et cette coiffure la faisait ressembler à quelque fine Athénienne du temps de Périclès. La fille de l'Attique pouvait apparaître à la fille de Phocée : toutes les deux n'avaient qu'à se regarder pour se comprendre. Elle se sentait gaie, heureuse de vivre! Il en est souvent ainsi, et l'on a rarement des appréhensions pour l'avenir. Comment Nancy se fût-elle doutée qu'une seule soirée déciderait de son existence? Rien ne pouvait l'effrayer en cette maison amie, où tous l'accueillaient les bras tendus en souvenir de son père.

Elle s'asseyait à côté de la générale, qui tenait à la placer auprès d'elle, quand un homme de haute taille, très blond, le teint coloré, s'approcha des deux femmes :

— Ma chère amie, dit-il à Mme Hattier-Beauvoisin, voulez-vous me faire la grâce de me présenter à mademoiselle?

C'était M. Désiré Roller, l'un des premiers industriels de Marseille. Président de la chambre de commerce, il dirigeait une importante savonnerie fondée par son arrière-grand-père, au commencement de la Restauration. Personne ne s'expliquait qu'ayant dépassé la quarantaine il n'eût pas encore songé à se marier. Réserve ou prudence? Quel que fût le sentiment qui le fît agir, on ne le lui pardonnait pas. Les mères de famille sont impitoyables et se montrent féroces contre les millionnaires attardés dans le célibat. La vieille marquise de Brévalley, qui faisait autorité, défendait seule l'infortuné Désiré :

— Vous me la baillez belle, vous autres! Pourquoi se marierait-il, ce garçon? D'abord, il est mûr, très mûr. Et quand on n'a pas commis cette bêtise-là étant jeune, il est habile de ne s'y décider jamais. D'ailleurs, avec ses allures de lourdaud et son caractère de collégien, je le plains s'il convole. Il est voué!

— Ne vous y trompez pas, madame, répliquait le général en souriant. Pas si lourdaud, l'ami Désiré! Timide, j'en conviens. Est-ce donc péché mortel? Je le connais depuis l'enfance : c'est le meilleur cœur, le plus généreux, le plus loyal. Si jamais il y a une Mme Roller, les autres femmes pourront l'envier.

La marquise haussait les épaules et maintenait son opinion :

— Tous les mêmes, ces officiers galonnés jusqu'à l'épaule! Une jeune fille se soucie peu des qualités « du cœur et de l'esprit, » comme disent les circulaires matrimoniales : il faut être veuve pour apprécier le moral plus que le physique et savoir qu'on vit moins avec la beauté de son mari qu'avec son caractère.

Quant à M. Roller, il se souciait fort peu des avis de celui-ci ou de celui-là. Il répondait naguère à l'un de ses amis qui l'interrogeait aussi sur le même sujet :

— Je suis resté garçon parce que je n'ai jamais aimé.

Et c'était vrai. Cet homme, bâti comme un cuirassier, s'attardait négligemment dans les amours faciles et sans lendemain. Très actif, absorbé presque exclusivement par ses usines et les multiples détails de son industrie, il allait peu dans le monde. Comment se fût-il épris d'une des jeunes filles à la mode? Quand le soir venait, le solide travailleur se changeait en élégant. Au Petit-Cercle, dans la coterie des jeunes gens, on l'aimait et on le respectait beaucoup. A la longue, il était devenu l'arbitre des petites querelles. Grâce à son autorité, elles se dénouaient rarement sur le terrain.

Nancy ne devina rien de ce caractère très noble. De coutume, les jeunes filles sont peu observatrices. La fumée de leurs dix-huit ans les grise comme un vin généreux. Elle ne vit en M. Roller qu'un bourgeois plus riche que les autres. Comment eût-il frappé son attention? Très timide, Désiré ne sortit guère des banalités courantes ; pendant le dîner, placé à côté d'elle, il n'osa pas se livrer à sa nature. Méfiant de lui-même, il prononçait à peine quelques phrases, que sa voisine écoutait d'une oreille distraite. C'est que toute l'attention de Nancy se concentrait sur le beau Jacques. Très brillant, ce soir-là, il *posait* réellement en l'honneur de la jeune fille. Pour elle, il improvisait des histoires gaies et pas méchantes. Les toilettes de Mme X***, les équipages de Mme Y***, ou les prétentions d'une *prima-donna* géante : tous les cancans du jour et même ceux du lendemain ! Et dits d'une façon leste, avec un air bon enfant qui eût déridé les plus moroses. Comment une innocente ne se fût-elle pas laissé prendre? Jacques n'avait que du bagout : Nancy le trouva spirituel. Il se contentait de médire sans calomnier : elle le jugea bon. On était habitué à voir le comte d'Orsel brillant : ce soir-là, sa verve étonna tout le monde. A la fin du dîner, Mlle Carlier était conquise :

— Eh bien ! mon enfant, lui demanda la générale, vous ne vous êtes pas trop ennuyée?

Nancy rougit un peu, évitant une réponse directe. De vrai, elle fut très flattée que Jacques s'occupât d'elle. Lentement, elle s'enhardit, et sa timidité première disparut. N'ayant pas l'habitude du monde, elle devenait brave en croyant sincères tous ces témoignages de sympathie qui n'étaient que pure curiosité.

— Décidément, cette petite est une fieffée coquette ! dit avec un dépit mal déguisé Mme Soulac, dont le mari siégeait comme vice-président au tribunal de Marseille. Voyez comme elle flirte avec le comte !

Sans qu'elle s'en doutât, Nancy était fort surveillée. Les femmes qui se trouvaient là avaient toutes des prétentions : les jeunes pour elles-mêmes, les mûres pour leurs filles. Comment eussent-elles

pardonné à cette débutante de remporter un si grand succès? Car, on ne pouvait le méconnaître, Mlle Carlier possédait ce don suprême : le charme. Tous les hommes l'entouraient, heureux d'obtenir d'elle un regard ou une parole.

— Voyez, ma chère, murmura le général à l'oreille de sa compagne : notre protégée sera demain la reine de Marseille.

— Réussite trop rapide! J'ai peur des ennemis qu'elle se fait.

— Elle n'a rien à craindre, interrompit M. Roller, en se rapprochant de ses amis. Belle, certes, elle l'est. Mais que serait cette beauté sans l'expression loyale du regard? Ou je me trompe fort, ou cette jeune fille est vouée au bonheur. Riche ou non, elle épousera l'homme de son choix, et, telle que je la juge, celui qui lui donnera son nom sera le plus heureux des hommes.

— Peste! tu es bien enflammé, monsieur le vieux garçon! répliqua le général en éclatant de rire.

Il arrêta net la plaisanterie qui montait à ses lèvres. Un regard expressif de Désiré lui révélait la place que Nancy avait conquise d'un seul coup dans ce cœur rebelle.

— Oh! oh! murmura-t-il.

— Tais-toi, je t'en prie! ajouta M. Roller très bas.

Et il se retira discrètement sans pousser plus loin sa confidence.

La soirée finissait. Son whist achevé, Mme d'Anglemont reparut au salon :

— Quand tu voudras, ma nièce, dit-elle de sa voix impérieuse.

Nancy se leva en soupirant. Elle venait de vivre des heures inoubliables. C'était donc ça le monde? Comme Mme de Guerny le jugeait mal! Pourquoi se méfier? Les femmes avaient eu des mots aimables; les hommes s'étaient montrés empressés et galans. Dans le coupé qui les emmenait vers la Germance, Nancy restait silencieuse pendant que sa tante bavardait à l'aise. Très aimables, les gens de Marseille! hospitaliers, surtout. Et comme on les accueillait bien toutes les deux! Aussi, Mme d'Anglemont projetait de donner des dîners et des bals. Il ne faut pas être ingrate, dans la vie... La jeune fille ne l'écoutait pas. Envolée dans son rêve, elle suivait de sa pensée le souvenir délicieux qui la charmait et se souciait peu du reste. Elle rapportait de cette soirée une impression unique. Et quand elle fermait les yeux, elle voyait un beau jeune homme spirituel et brave, au regard très tendre, qui lui parlait doucement...

VI.

— Et il s'appelle?

— Jacques!

Mélitte sourit. Depuis le matin, sa jolie maîtresse lui racontait les menus incidens de la veille.

— Vous êtes amoureuse, mademoiselle! Je m'y connais.

Les deux jeunes filles éclatèrent de rire. Elle était si experte, cette Mélite!

— Vous plaisantez,.. vous plaisantez... Oh! je ne me trompe guère. Où est le mal, après tout? Vous l'épouserez, ce monsieur, et je ne le plains pas. D'abord, je quitte madame et j'entre à votre service. Vous voulez bien de moi?

Nancy haussa les épaules.

— Tu es folle, Mélitte. L'amour... déjà? Tu vas trop vite. Certes, il me plaît, M. d'Orsel, mais...

Elle soupira tristement. Mlle Carlier se savait pauvre. Jacques était-il riche? Elle ignorait même ce qu'il pensait d'elle. Sans doute, une femme se leurre rarement sur les sentimens qu'elle inspire. Encore, pour juger sainement, faut-il qu'elle reste de sang-froid : et le brillant officier intimidait un peu Nancy. D'ailleurs, en s'interrogeant, elle hésitait à se répondre. Était-ce vraiment de l'amour, cette préoccupation très douce qui la hantait? Quelques heures plus tard, la jeune fille ne pouvait plus douter. Une visite s'étant présentée à la Germance, Mme d'Anglemont fit demander sa nièce. Celle-ci eut un serrement de cœur en reconnaissant la nouvelle venue, cette Mme Soulac dont elle devinait l'hostilité souriante.

— Oh! chère petite, s'écria la femme du magistrat, en une explosion de tendresse, que je suis heureuse de vous complimenter! Vous n'imaginez pas le succès que vous avez eu hier soir.

Mme d'Anglemont se renfrogna vite. Chaque éloge décerné à sa nièce lui crevait le cœur. Armée de sa face-à-main et de sa tabatière, elle se résignait déjà, quand tout à coup sa perspicacité aigrie découvrit une alliée dans cette bavarde.

— C'est vrai, chère madame, vous ne pouvez pas savoir... Le whist vous absorbait. Cette jolie fille a conquis tout le monde, même le mondain célèbre, le comte Jacques d'Orsel.

— Elle a rougi, observa Mme d'Anglemont.

— Je sais bien que les flirts du comte ne sont jamais sérieux, continua la méchante bourgeoise : il a le cœur pris... Vous ne connaissez pas Mme de Chevry? Une femme ravissante. Elle adore Jacques, qui le lui rend bien. On peut être tranquille! il ne la quittera que pour épouser une grosse dot. C'est bien naturel, n'est-ce pas? Il n'a pas le sou, ce garçon!

Mme Soulac éprouvait une jouissance infinie à débiter son petit discours. Nancy devenait tout à coup très pâle : elle ignorait encore l'art de feindre.

— Eh! eh! pensa de nouveau la tante, elle en tient, ma nièce!

— Vous savez, poursuivit l'impitoyable pécore, je vous raconte les *on dit*. Ils ont d'ailleurs toute apparence de raison, et quand vous connaîtrez la jolie Juliette... (c'est Mme de Chevry qui s'appelle Juliette), vous serez toutes les deux de mon avis... Je ne vous ennuie pas, chère madame?

Oh! non, elle ne s'ennuyait pas, Mme d'Anglemont! Elle insista beaucoup pour connaître à fond toute l'histoire. Et Mme Soulac ne se faisait jamais prier, surtout lorsqu'elle avait la joie de médire ou le plaisir de tourmenter. La pauvre Nancy dut subir tout le récit des amours de Jacques avec l'élégante mondaine; où et comment ils s'étaient connus, et de quelle époque datait leur intimité. Enfin, après une heure de bavardage, Mme Soulac se décida gentiment à quitter la place. Elle s'en alla ravie, la chère dame, ayant noté avec délices les agacemens successifs de la jeune fille.

Celle-ci craignait d'être interrogée, même grondée. Man Jeannette avait dû lire si aisément le secret de sa nièce sur ce franc visage! Pas du tout : la tante reprit sa tapisserie d'un air indifférent, et dit de sa voix la plus naturelle :

— Je n'ai pas besoin de toi.

Restée seule, Mme d'Anglemont songea. Non, sa nièce n'aimait pas encore le comte d'Orsel : mais il lui plaisait infiniment. On ne pouvait en douter, après avoir observé l'effet des paroles prononcées par Mme Soulac. Mariage impossible, du reste, entre les deux jeunes gens dénués de fortune. Alors, que faire? Laisser la jeune fille s'embarquer dans un roman qui ne serait jamais dénoué? Du coup, la tante prenait sa revanche. Sa rancune s'aiguisait au souvenir des blessures reçues. Nancy l'avait offensée, chez Mme de Guerny d'abord, ensuite à peine arrivée à la Germance. Chaque parole de cette enfant était une critique inconsciente de ses paroles, à elle. L'impertinente créature verrait ce qu'il en coûte de jouer la chevalerie et les grands sentimens! Si Mme d'Anglemont avait su que le temps et le hasard travaillaient à son profit!

Elle donnait l'ordre d'atteler pour la promenade quotidienne, quand on lui annonça le général Hattier-Beauvoisin. Il lui plaisait peu, mais elle ne pouvait fermer sa porte. Et puis, cette visite inopinée succédant au dîner de la veille piquait sa curiosité toujours en éveil.

— Je crains de vous importuner, madame, dit le général en entrant. N'est-ce pas l'heure où vous sortez d'habitude?

— Le plaisir de votre visite me console aisément.

— Vous êtes mille fois bonne. Croyez bien qu'il a fallu une circonstance grave...

Et, sans faire languir Mme d'Anglemont, dont les yeux brillaient déjà, M. Hattier-Beauvoisin aborda franchement la question.

— Je suis chargé, madame, de vous demander la main de mademoiselle votre nièce.

Elle eut un sursaut d'étonnement.

— La main de Nancy!

— Oui, madame : mon ami M. Désiré Roller n'a pu la voir sans s'éprendre d'elle, et il serait fort heureux si vous consentiez...

Mme d'Anglemont cachait avec peine son trouble joyeux. La veille, elle eût impitoyablement fermé sa porte aux épouseurs. Elle n'avait pas pris sa nièce chez elle pour la céder à un mari. Mais la petite scène de l'après-midi donnait fort à penser. La bonne dame ne pourrait pas toujours garder Nancy : cette enfant se marierait un jour ou l'autre, et, le hasard aidant, qui sait? il adviendrait que le comte d'Orsel... Non, non, mieux valait l'enchaîner tout de suite à cet homme de quarante-six ans qu'elle n'aimait pas, qu'elle n'aimerait jamais... En une minute Mme d'Anglemont eut pris son parti.

— Veuillez répondre à votre ami, général, que sa recherche ne peut que flatter ma nièce. Seulement, je ne vous cache pas que seule elle disposera d'elle-même. Je vous prie de me garder le secret : il faut que j'habitue Nancy à cette idée d'un mariage. J'irai demain prier Mme Hattier-Beauvoisin de vouloir bien dîner chez moi dimanche prochain; M. Désiré Roller vous accompagnera l'un et l'autre, et...

Le général jugea prudent de ne pas insister davantage. De vrai, il n'espérait pas une si prompte réussite. Persuadé que la tante détestait sa nièce, il craignait que Mme d'Anglemont ne combattît un projet qui pouvait assurer le bonheur de Nancy. Et pas du tout! Il trouvait une alliée quand il redoutait une ennemie. Dès lors, plus d'opposition. Certes, elle ne viendrait pas de Mlle Carlier. Ayant le cœur libre, pourquoi refuserait-elle un galant homme, riche à millions, conquis tout entier par une passion subite? Au surplus, le général goûtait fort cette idée de garder le secret. Toutes les mères de famille, furieuses qu'une si belle proie leur échappât, seraient capables de se liguer contre la jeune fille. Au contraire, on préparait tout dans le mystère : et, le jour où la nouvelle éclaterait... trop tard pour rien empêcher!

Contre l'attente de M. Hattier-Beauvoisin, Désiré fut déconcerté par la réponse que son ami lui rapportait.

— Ma parole, tu es extraordinaire! s'écria le général. Voilà que tu me boudes au lieu de me sauter au cou! Mme d'Anglemont t'accepte : n'est-ce pas déjà beaucoup, et que pouvais-tu souhaiter de mieux?

Ce qu'il souhaitait, le pauvre homme, eh! le savait-il bien lui-

même? Un amour tenace, irrésistible, s'était emparé despotiquement de ce cœur jusque-là fermé.

— Ne te hâte pas de me condamner, répliqua-t-il en soupirant. Tu sais que j'avais le mariage en horreur. Bien souvent, tu m'as blâmé de rester garçon... Je te disais toujours : A quoi bon? A quoi bon associer une étrangère à ma vie? Le temps passait, et je ne regrettais pas de vieillir... Quand j'ai vu Mlle Carlier, j'ai oublié mes quarante-six ans... j'ai senti que je serais toujours malheureux si je ne l'épousais pas. C'est une folie! je le sais bien. Je suis trop vieux pour elle... Mais, mon ami, il n'y a pas que les jeunes gens qui sachent dompter un cœur. Pense donc aux trésors de tendresse que j'ai longtemps économisés! Que Nancy m'accepte, et je la gâterai si bien qu'elle finira par me rendre un amour égal au mien.

Désiré se tut quelques secondes, comme dominé par sa pensée. Il reprit avec une chaleur croissante :

— Sache tout! me fût-il prouvé que je marche droit au malheur, je m'entêterais dans ma résolution. Ne me demande aujourd'hui ni sagesse ni prudence. Est-ce qu'on a la force d'être sage, quand on est vaincu par l'amour? Est-ce qu'on a le courage d'être prudent quand on ne peut plus se raisonner soi-même?

Le général connaissait la nature violente et concentrée de son ami. Qu'eût-il répondu à cet homme atteint d'aliénation? On ne sait jamais ce qu'on fait quand on épouse une femme? De toutes les loteries le mariage est la plus incertaine. Folie, peut-être ; du moins, c'est la seule qu'on ne puisse pas recommencer tous les jours.

VII.

— Tenez, mademoiselle, voilà M. Pierre, dit tout bas Mélitte à Nancy.

Et elle lui montrait un grand jeune homme, très simplement vêtu, qui se tenait debout dans un coin de l'église. Les femmes ont l'art de regarder sans être vues. Nancy dévisagea M. Pierre avant qu'il se fût même aperçu qu'on l'examinait.

— Il est charmant, répliqua Mlle Carlier avec un sourire.

C'était bien le mot que méritait Pierre Natalis. Élégant, d'allures très fines, on l'eût remarqué partout. Non qu'il fût beau : rien de plus haïssable que ce qu'on appelle vulgairement un joli garçon. Pierre avait une tête incorrecte, comme hachée à coups de serpe; mais les cheveux blonds, très épais et rejetés en arrière, découvraient un front noble et plein de pensées, le front un peu renflé

vers les tempes des artistes et des penseurs. Ses yeux noirs étaient superbes; leur flamme chaude éclairait le visage. Mélitte ne pria guère ce matin-là. La présence de son « amoureux », ainsi qu'elle disait, lui causait une émotion qui la rendait encore plus jolie. Tout à coup, Nancy, qui promenait son regard autour de l'église, eut un tressaillement en apercevant Jacques. Il était là pour elle : comment douter? Le jeune homme ne la perdait pas de vue.

Le service achevé, Jacques se fraya rapidement un chemin à travers la foule, pour se trouver sous le portail au passage de Mlle Carlier. Il aurait pu lui adresser la parole : il n'osa pas. Cet homme, si hardi avec les autres femmes, se sentait intimidé par cette petite fille. La victoria attendait, rangée dans le bas côté de la rue. Comme le valet de pied ouvrait la portière, Nancy lui dit :

— Nous rentrerons à pied.

Et elle partit d'un éclat de rire.

— Tu comprends, Mélitte? Il faut être bonne. Si nous prenions la voiture, *nos* amoureux ne pourraient pas nous suivre.

— Vous riez, vous riez, mademoiselle... C'est le pauvre Pierre qui ne rit pas! Vous comprenez? Comme vous êtes là, il lui est impossible de venir à moi.

Une délicieuse matinée. Un gai soleil luisait dans le ciel, rafraîchi par trois jours de mistral. Les deux jeunes filles, alertes et vives, remontaient le Prado, toujours escortées par leurs chevaliers. Cependant, à l'angle de la rue Paradis, Jacques tourna brusquement à droite et disparut.

— Le tien est plus fidèle ou plus tenace, dit Nancy un peu piquée... Mais non : je l'accusais à tort. Regarde!

Mme d'Anglemont s'avançait à leur rencontre. Le comte l'avait aperçue de loin, et ne voulait pas être surpris en flagrant délit de galanterie. Très souriante, ce matin, Mme d'Anglemont! Sa nièce aurait dû se méfier.

— Le beau temps invitait à marcher, dit-elle en prenant le bras de la jeune fille, pendant que la quarteronne restait respectueusement à quelques pas en arrière.

— A propos, j'ai oublié de t'avertir : nous avons du monde à dîner ce soir.

— Ah!

— Fais-toi belle... Tu m'entends? fais-toi très belle.

Et, comme sa nièce l'examinait avec curiosité, Mme d'Anglemont se mit à rire, d'un rire méchant qui sonnait faux.

— Je tiens à ce qu'on te trouve jolie... Sais-tu pourquoi? J'ai invité un beau garçon qui est épris de toi; tellement épris qu'il m'a demandé ta main.

La comtesse sentit le bras de la jeune fille trembler contre le sien. Après quelques instans de silence, la tante continua :

— As-tu vu du monde à l'église? Mme Hattier-Beauvoisin, peut-être? Non? alors le comte d'Orsel, j'en suis sûre. Est-ce qu'il te plaît, le comte d'Orsel?

Nancy n'avait pas la force de répondre. Une joie folle entrait dans son cœur. Comment eût-elle soupçonné ce jeu cruel? Sûrement, sa tante disait tout, en ne voulant rien dire. Elle ne nommait pas le « beau garçon » qui demandait sa nièce en mariage; mais, en parlant de Jacques, elle forçait la jeune fille à deviner. Après avoir franchi la grille de la Germance, Nancy n'y tint plus. Elle se jeta au cou de Mme d'Anglemont, et l'embrassa tendrement, en balbutiant :

— Merci, merci... Vous êtes bonne...

Puis, confuse, elle s'enfuit dans une allée. En sa naïveté, elle s'accusait d'avoir méconnu sa tante. Volontaire, colère, peu patiente, soit : mais tendre aussi. Mélitte demeura stupéfaite quand elle apprit l'aventure : elle ne reconnaissait plus sa maîtresse. D'instinct, la quarteronne devina le piège. Elle allait avertir Nancy, peut-être lui crier : « Prenez garde... » Mais un tel bonheur luisait dans les yeux de la jeune fille, que la servante n'eut pas le courage de la détromper. Hélas! les désillusions viennent assez vite! Toute cette journée, Nancy fut pleinement heureuse. Jusqu'à ce moment, elle se plaisait à bavarder avec Mélitte, à lui parler de Jacques. C'est que la sympathie que lui inspirait le comte ne s'était pas encore métamorphosée en passion. Elle envahit Nancy tout de suite, brusquement, lorsqu'elle se crut recherchée par le jeune homme.

Le cœur humain ressemble à ces grands champs que le paysan a labourés pour la saison des semailles. Quels grains jettera-t-il entre les sillons fraîchement creusés? La terre généreuse n'attend que l'orge ou le blé pour que la moisson lève. De même un cœur vierge : il attend le premier amour. Sera-ce l'inconnu qu'on rencontrera demain? Quel qu'il soit, il peut paraître : il lui suffira d'un regard ou d'un sourire, et la moisson d'amour lèvera.

Cette honnête fille *préférait* le comte d'Orsel la veille encore. Se croyant aimée, elle aima; elle aima parce qu'elle s'imaginait en avoir le droit. Et soudain, elle eut la pudeur de ce sentiment nouveau. Vainement la quarteronne l'interrogeait, Nancy soupirait en rougissant, et gardait le silence. Tout entière à son rêve, elle ne se rappelait même plus les paroles envenimées de Mme Soulac. Plus experte, elle se fût dit qu'un comte d'Orsel ne pouvait épouser une femme pauvre. Mais la question d'argent n'existe pas

quand on a dix-huit ans, quand la vie s'ouvre large et souriante, quand les illusions premières ne sont point fanées.

Comment s'habillerait-elle? Grave question! Par délicatesse de pensée, elle voulut porter encore la robe du dîner. Nancy se souvenait que Jacques l'avait félicitée de son bon goût. Et puis, elle se disait qu'à son âge la vraie parure, c'est l'éclat de la jeunesse et le charme de la sincérité. Quand elle descendit au salon, Désiré Roller, le comte d'Orsel, le général et sa femme s'y trouvaient. Nancy se sentait intimidée et confuse. Il lui semblait que son cher secret ne lui appartînt plus, que tous ces étrangers lisaient dans son cœur comme dans un livre ouvert.

Jamais Jacques ne fut plus brillant. Il voulait faire impression sur l'esprit de la jeune fille, ne se doutant guère de la grande place qu'il y possédait déjà. Le comte, à son insu, conspirait avec Mme d'Anglemont. En le voyant si gai, si rieur, si confiant, Nancy fut persuadée qu'elle était la cause première de ce bonheur. Désiré, placé à côté d'elle, prononçait à peine quelques mots. Comment supposer que c'était lui l'amoureux, lui qui attendait avec angoisse une réponse favorable? Le pauvre homme rougissait et pâlissait tour à tour, convaincu que Mlle Carlier n'ignorait rien. L'amour véritable est toujours timide : les femmes le savent bien. Est-ce que la moins coquette n'est pas plus rouée, plus habile que le pire des libertins? Mais Nancy était encore trop jeune. Elle ne s'occupait nullement de son voisin, ne voyant que Jacques, n'entendant que Jacques. « C'est pour moi, pensait-elle, qu'il est spirituel et charmant. » Dans chacune des paroles que le jeune homme prononçait, elle devinait une allusion discrète. Certes, elle eût éclaté de rire en apprenant la vérité. M. Roller, ce colosse, capable d'une passion délicate! Un incident inattendu acheva de bouleverser la jeune fille. On sortait de table, quand Mme d'Anglemont dit à sa nièce :

— Montre à M. d'Orsel le palmier que j'ai rapporté de Bourbon.

Nancy ne comprit qu'une chose : c'est que sa tante voulait lui ménager un tête-à-tête de quelques minutes.

— Venez-vous dans la serre, monsieur? dit-elle à Jacques, en célant à peine son trouble.

Le comte ne se berçait d'aucune illusion. Nancy ne serait jamais sa femme, et l'honneur lui défendait d'émouvoir ce jeune cœur. Mais l'homme le plus honnête n'a guère de scrupules quand son cœur est pris. D'ailleurs, habitué au succès, sûr de triompher, Jacques ne savait pas résister aux élans de sa nature sensuelle. Quand il se trouva seul, dans la serre, avec cette jolie fille, un

frisson de désir le secoua. D'un mouvement brusque, il attira Nancy dans ses bras, en murmurant d'une voix douce :

— Je vous aime... Je vous aime...

Stupéfaite, elle étouffa le cri d'effroi qui montait à ses lèvres. Déjà M. d'Orsel avait disparu. Elle se laissa tomber sur un siège, défaillante. Un horizon s'ouvrait devait elle : il lui semblait qu'elle devenait une autre femme absolument dissemblable : ce baiser inattendu, cette caresse subite la révoltaient et la ravissaient à la fois... Puis elle songea que son absence prolongée étonnerait les convives de sa tante : elle rentra dans le salon.

— Eh ! petite, lui cria Mme d'Anglemont, qu'as-tu donc fait de M. d'Orsel ?

Nancy regarda autour d'elle : Jacques n'était point là. Par quelques mots prononcés, elle comprit que Mme Hattier-Bauvoisin lui avait demandé son bras pour une promenade dans le parc.

— Vous plaît-il de les rejoindre, mademoiselle ? dit M. Roller, en s'approchant de la jeune fille.

Ce fut la comtesse qui répliqua :

— Non, cher monsieur : je garde l'enfant. Il faut que je lui parle. C'est vous que je renvoie, au contraire. Vous entendez, général ?

Les deux hommes échangèrent un regard. Ils devinaient pourquoi Mme d'Anglemont désirait demeurer seule avec sa nièce.

— Eh bien ! quelle réponse dois-je faire? J'ai bien observé le manège de ton amoureux. Il est sérieusement pincé, crois-en mon expérience.

— Mais, ma tante...

— Je ne prétends pas te contraindre : toi seule disposeras de ton sort. Il est pourtant de mon devoir de te donner quelques conseils. Tu n'as pas de fortune, et tu n'en auras jamais...

— Oh ! je vous en supplie ! Vous savez bien que les questions d'argent me répugnent !

— Tant pis, sarpejeu ! Certes, tu es jolie : je suis trop fière de toi pour ne pas en convenir. Il est possible qu'un nigaud s'éprenne de toi plus tard. Mais « un bon tiens... » Tu connais le proverbe ? A ta place, je dirais « oui », sans barguigner. Après tout, il est bien, ce garçon. Il t'apporte son nom, — un beau nom ! — fort respecté à Marseille. Enfin, sache qu'il n'est pas une jeune fille qui ne serait flattée d'être recherchée par lui...

Que pouvait-elle répondre ? Elle ignorait le double sens de ces paroles perfides. Nancy pensait à Jacques : sa tante pensait à Désiré... La jeune fille cacha sa tête dans ses mains et balbutia :

— J'accepte !

— Bravo ! s'écria Mme d'Anglemont. Voilà une affaire réglée !

Elle se leva lestement et fit quelques pas sur la terrasse.

— Eh ! général... venez un peu par ici !

Oh ! elle était bien tranquille ! M. Roller et son ami ne vaguaient pas au loin. Il suffisait pour tout comprendre de regarder Désiré, pâle et tremblant.

— Cher monsieur, lui dit la comtesse d'une voix triomphante, elle consent. Embrassez votre fiancée !

Nancy jeta un cri d'épouvante. Qu'est-ce que cela signifiait ? Elle la fiancée de cet homme ! D'un geste brusque, elle étendit les mains, comme pour se défendre, et tomba raide sur le tapis...

VIII.

Une pâle veilleuse éclaire la chambre... Voyant sa jeune maîtresse râler d'angoisse, Mélitte a ouvert la fenêtre : un rayon de lune glisse discrètement entre les tentures écartées, et les deux lueurs se confondent, mettant un nimbe argenté au front de la petite malade. Mme d'Anglemont est montée après avoir congédié son monde.

— Tu passeras la nuit, Mélitte : laisse dormir cette enfant. Si elle est plus souffrante, tu viendras me chercher.

Puis elle est redescendue, pour rassurer le bon Désiré, qui se lamente et se désole, ne comprenant rien à cet évanouissement subit. Mme d'Anglemont n'est pas en peine de lui expliquer l'événement : les femmes comme celles-là sont toujours d'une rare ingéniosité.

— Ne vous tourmentez pas, mon cher neveu... (quelle jouissance que d'articuler ces trois mots !) Nancy est très sensible... trop sensible même. Rentrez chez vous. Il ne serait pas séant que vous restassiez plus longtemps. Demain matin, je vous permets de venir afin de prendre des nouvelles...

Il est parti, angoissé malgré ces bonnes paroles. La villa s'est enveloppée d'ombre et de silence, et là-haut, étendue dans son lit, la pauvre créature a retrouvé la douleur avec la connaissance des choses. Oh ! comme elle pleure ! C'est qu'elle y voit clair maintenant. Sa tante a deviné le secret penchant qui entraîne Nancy vers Jacques. Et froidement, cruellement, cette méchante femme a joué avec ce cœur de dix-huit ans. Elle est si facile à duper, la pauvre petite ! Les moindres incidens de cette semaine, si courte et si remplie, se retracent devant son souvenir. Elle juge sa tante, Jacques, elle-même, avec l'effrayante lucidité des natures nerveuses.

Sa tante s'est vengée : pas autre chose. Nancy se rappelle tout.

Elle a blessé dans son orgueil cette femme vindicative. Mme d'Anglemont a feint d'oublier et de pardonner : puis, elle a patiemment attendu l'heure de la revanche. Mais comment, elle, elle, Nancy, a-t-elle pu être assez naïve pour croire ?... Hélas ! n'est-on pas toujours naïve quand on aime sincèrement, et que c'est le premier amour ? Ne voulant de mal à personne, elle était incapable de se méfier. Puis son cœur conspirait contre elle, son pauvre cœur si meurtri, si blessé ! Elle aimait Jacques, et s'imaginait qu'il l'aimait également.

Le baiser ! Elle sentait encore le baiser de cet homme ! Comme il s'était joué d'elle, lui aussi ! Quand il l'avait serrée entre ses bras quelques heures auparavant, sa pudeur de vierge ne s'était pas révoltée : elle considérait Jacques comme son fiancé... Et, à l'idée que cet étranger qui ne lui était rien, qui ne lui serait jamais rien, l'avait enlacée passionnément, un frisson de dégoût la secouait des pieds à la tête. Mais qu'est-ce qu'il pensait d'elle, grand Dieu ? Car elle ne doutait plus ; jamais le comte d'Orsel n'avait pensé à la choisir pour femme. Il lui faisait la grâce de la trouver belle et l'honneur de la désirer : pas plus. Est-ce qu'avec son nom et sa mince fortune il pouvait s'empêtrer d'une fille sans le sou ? Alors, pourquoi cette comédie ?

Pourquoi ? Hélas ! oui, sa tante l'avait leurrée ; mais elle, elle Nancy, avait été la première complice. Sûre de son amour pour Jacques, elle avait cru à l'amour de Jacques pour elle. Comme on s'abuse toujours dans le sens où l'on espère, il avait été facile à Mme d'Anglemont de duper l'innocente. Le résultat ? La main de Mlle Carlier était promise à M. Roller. Nancy perdait le fiancé qui lui plaisait, et du même coup se voyait liée au fiancé qui ne lui plaisait pas...

Elle pleure, elle pleure toujours... Agenouillée devant le lit, Mélitte presse les mains de la pauvre désolée.

— Mademoiselle, mademoiselle... du courage !

Du courage ? Comment en aurait-elle ? Il en faudra cependant pour dire à M. Roller qu'elle ne l'aime pas, qu'elle ne peut pas l'épouser. Et comment expliquer à cet homme, qu'elle ne connaît pas, l'erreur où elle est tombée ? Comment lui dire : « C'est vous qui demandiez ma main : j'ai cru que c'était un autre. Pour cet autre, je répondais : oui, pour vous, je refuse... » Non, elle n'oserait pas. Mais si elle osait, qu'adviendrait-il ? C'est qu'elle ne se marierait pas. Alors elle continuerait de vivre à la Germance, sous la férule de cette tante mauvaise et rancunière ? Elle serait condamnée à subir ses méchantes paroles, ses taquineries de toutes les heures ? Au contraire, en épousant M. Roller, Nancy devenait libre. Bien plus, elle devenait riche. Au lieu de pâtir sous le joug

de Mme d'Anglemont, la jeune fille prenait sa place dans le monde... Elle n'aimait pas Désiré ? Belle raison ! Ne savait-elle pas à présent ce que valent l'amour et les sermens des hommes ? Il fallait bien qu'elle se mariât un jour ou l'autre, à moins qu'elle ne consentît à rester toujours une esclave. Alors pourquoi pas Désiré ?

La pauvre petite ne se rendait pas compte que le sang-froid lui faisait défaut. Le dépit et la crainte se partageaient son cœur : dépit de s'être trompée sur le comte d'Orsel ; crainte de retomber au pouvoir de man Jeannette. Après tout, M. Roller était un galant homme que chacun estimait. Nancy se rappelait la phrase prononcée par le général : « Si jamais il y a une Mme Roller, toutes les femmes pourront l'envier... » Mais ce n'étaient là que des considérations secondaires. Avant tout, la jeune fille voulait devenir libre. Et le mariage lui donnait à la fois la liberté, la fortune, l'indépendance.

Elle ne pleure plus maintenant. Sa nature énergique, amollie un instant par l'amour, se retrouvait tout entière. Elle était bien la fille de son père : courageuse et forte devant le péril. Le premier abattement passé, elle regardait l'avenir avec courage. Elle n'aimait pas Désiré ; mais il n'y a pas que l'amour dans la vie. Elle remplirait, du moins, son rôle d'épouse et de mère, si Dieu lui accordait des enfans. Et, sa résolution prise, elle s'endormit apaisée, sinon consolée, bien décidée à remplir son devoir.

Mme d'Anglemont n'était pas sans inquiétude. Quelle mine lui ferait sa nièce à leur première entrevue? Le lendemain de cette nuit douloureuse, vers onze heures, elle frappait à la porte de Nancy. Celle-ci écrivait. En voyant sa tante, la jeune fille se leva : très calme, le visage reposé, elle alla l'embrasser en lui souhaitant le bonjour.

— Hum ! pensa la comtesse, elle ne semble pas très émue.

— Je vous demande cinq minutes, et je suis à vous, ma tante, dit Nancy avec un sourire. Je voudrais avant le déjeuner achever cette lettre pour Mme de Guerny.

— Ah ! tu écris à...

— N'est-il pas naturel que ce soit la première personne à qui j'annonce mon mariage?

Mme d'Anglemont ne la perdait pas des yeux. La tranquillité de sa nièce l'intimidait.

— Ou je me suis trompée, ou décidément cette petite est très forte, pensait la comtesse.

Les cinq minutes écoulées, Nancy s'assit à côté de sa tante sur la chaise longue.

— Il faut que je vous remercie, man Jeannette, dit-elle de sa voix douce. Une mère n'eût pas été plus attentive et plus prudente que vous. Vous voyez que j'ai suivi vos conseils. Soyez assurée que je ne serai pas une ingrate.

Nancy parlait très calme, sans moquerie apparente; une ironie vague perçait à peine sous ce petit discours.

— J'ai fait une *gaffe!* songea Mme d'Anglemont.

Elle prit sa face-à-main pour mieux examiner la jeune fille; et après une large prise de tabac :

— Causons peu, mais causons bien, s'il te plaît, ma nièce. Il paraît que tu as réfléchi pendant la nuit. Tant mieux! J'imagine pourtant que ce mariage, que tu acceptes ce matin si aisément, ne te plaisait guère hier au soir.

— Parfaitement exact, man Jeannette. Vous convient-il de savoir quel petit travail s'est opéré dans mon esprit? Voici : j'ai lentement appris à me méfier de moi-même. Ainsi que me l'a reproché Mme de Guerny, chez moi le cœur et l'imagination emportent toute logique. Pendant quelques jours, j'ai manqué de raison. N'étais-je pas assez folle pour croire que j'aimais le comte d'Orsel, pour croire que le comte d'Orsel m'aimait? Vous m'avez détrompée,.. un peu rudement peut-être... Ce n'en est pas moins fort heureux pour moi. J'épouserai M. Roller sans l'aimer : soit. L'amour naîtra plus tard.

Man Jeannette écoutait avec attention. Puisque sa nièce ne se révoltait plus contre ce mariage, Mme d'Anglemont ne tenait nullement à le conclure.

— Mais rien ne t'oblige à consentir...

— Je le sais. Cependant, je consens : il ne me coûte nullement de devenir Mme Roller.

— Pourtant, si tu crois être malheureuse?

— Je ne sais ce que l'avenir me réserve, mais je ne serai jamais aussi malheureuse dans la maison de mon mari que dans la vôtre.

La comtesse eut un cri de rage :

— Insolente!

Nancy fit une gracieuse révérence.

— Vous avez gagné le premier *robber*, moi le second. Tâchez de ne pas perdre la belle!

Man Jeannette n'eut pas le loisir de répliquer; Mélitte entrait :

— M. Roller est au salon. Il demande comment mademoiselle a passé la nuit.

— Prie M. Roller de m'attendre, mon enfant. Je descends.

Nancy parlait avec une si calme autorité que sa tante ne la re-

connaissait plus. On eût dit que cette jeune fille, enfant la veille encore, avait été soudainement mise hors de pages. Elle s'effaça très poliment, afin que Mme d'Anglemont passât la première, et toutes les deux rejoignirent l'industriel. Très inquiet, ce brave homme! Aussi ne put-il retenir un cri de joie en voyant la bonne mine de Nancy. Elle vint à lui, les mains tendues :

— Vous avez dû me trouver très sotte, n'est-il pas vrai ? Une grande fille comme moi s'évanouir comme une petite-maîtresse ! C'est ridicule, je le sais et m'en excuse.

Désiré baisa longuement, tendrement, ces doigts minces et blancs qu'il tenait prisonniers entre les siens. Une poignante émotion lui coupait la parole.

— Asseyez-vous là, près de moi, continua Nancy : ma tante veut bien le permettre. N'est-il pas vrai, man Jeannette ?

Mais man Jeannette ne pensait pas à répondre. Elle s'efforçait de cacher sa rage. Pendant quelques minutes, elle resta immobile. Puis tout à coup, craignant de ne pouvoir se dominer plus longtemps, elle sortit prestement du salon en faisant claquer la porte. La jeune fille éclata de rire.

— N'ayez crainte, monsieur, ma tante a ses humeurs noires, ce matin. Puisque nous sommes seuls, vous plaît-il de nous expliquer loyalement ?

— Nous expliquer, mademoiselle ? A quoi bon ? Vous consentez à devenir ma femme ; je n'ai pas besoin d'en savoir davantage !

Nancy hocha doucement la tête.

— Cela vous suffit, à vous, non pas à moi. Vous me faites l'honneur de me donner votre nom ; au moins faut-il que vous me connaissiez. Vous êtes riche, très riche, monsieur ; moi je n'ai rien. Je désire donc que nous soyons mariés sous le régime de la séparation de biens.

Désiré eut un sursaut d'étonnement.

— Mais c'est impossible ! Je ne puis accepter...

Elle souriait toujours.

— Il faudra bien que vous acceptiez : c'est la condition formelle que je mets à mon consentement.

Désiré soupira tristement.

— Vous êtes cruelle, mademoiselle. Pourquoi me refuser ce grand bonheur de partager ma fortune avec vous? On est si heureux d'enrichir celle qu'on aime... Et je vous aime tant !.. Oui, vous me regardez avec surprise. Je suis resté si muet jusqu'à présent! Pardonnez-moi. Depuis que je vous ai vue pour la première fois, à ce dîner chez le général, je suis... comment dirais-je ?.. je suis atteint d'aliénation mentale !

— Alors marions-nous bien vite, vous serez plus tôt guéri.

— Que vous êtes bonne de me permettre de vous aimer, de vous confier à moi!.. Si vous saviez!.. Vous êtes le premier, l'unique amour de ma vie. Jusqu'au jour où je vous ai rencontrée, jamais femme n'avait fait battre mon cœur. Vous m'êtes apparue, et du premier regard j'étais conquis. Je vous revois telle que vous étiez ce soir-là, avec votre robe de foulard crème, sans un seul bijou... A peine osais-je parler. Vous m'intimidiez, pensez donc! Le lendemain, j'ai dit à Mme Hattier-Beauvoisin: « Je serai le mari de Mlle Carlier, ou je mourrai garçon. » Je ne croyais pas que vous puissiez m'accepter si vite, je suis si indigne de vous! Et non pas moi seulement, mais tout le monde. Quel homme est assez beau, assez noble, assez généreux pour vous mériter? Tenez, je ne sais plus ce que je dis, tant je suis troublé, je...

Il n'acheva pas. De grosses larmes coulaient sur ce rude visage. L'émotion se gagne vite. En voyant ce colosse pleurer, Nancy sentit son cœur battre. Elle n'aimait pas Désiré, mais elle éprouvait pour lui une sympathie vraie. Pas de femme que ne flatte une adoration sincère.

— Vous vous exagérez beaucoup le prix que je vaux, répliqua-t-elle gaîment. Je ne me plains pas; mais méfiez-vous de la désillusion!

Il eut un geste passionné.

— Vous devenez ma femme... Quelle désillusion puis-je craindre?

— Vous verrez, vous verrez! Du moins, plus tard, vous ne m'accuserez pas de vous avoir déguisé la vérité... Voici ma tante qui revient : embrassez votre femme, monsieur.

Ce ne fut pas un baiser qu'elle reçut, mais dix.

— J'arrive bien! s'écria man Jeannette, qui, le poing sur la hanche, accoudée à la terrasse, les surveillait jalousement. Elle fit volter sa face-à-main, et, de sa voix moqueuse :

— Ne vous gênez pas, mon beau monsieur!

— Pardonnez-moi, madame, mais vous-même, hier soir, m'aviez permis...

Puis, se tournant vers Nancy, Désiré ajouta :

— Quand pourrai-je revenir!

— Demandez à ma tante. Moi, j'aurai toujours du plaisir à vous recevoir.

Quand Mme d'Anglemont fut seule avec sa nièce, elle haussa les épaules.

— Mon Dieu! que les amoureux sont sots! Voilà un homme qui passe pour intelligent: il ne s'aperçoit même pas que tu l'épouses par dépit!

Nancy se mit à rire gaîment :

— Je suis fâchée de vous détromper encore, ma chère tante. J'épouse M. Roller parce qu'il me plaît. C'est un brave cœur.

Le déjeuner fut silencieux. Man Jeannette rageait toujours. Impossible à défaire, ce mariage-là. D'abord Mme d'Anglemont ne se souciait pas de devenir la fable de la ville. Puis les droits d'une tutrice ne sont pas ceux d'une mère. Nancy avait dix-huit ans, et le tribunal pouvait ordonner son émancipation. Soutenue par la famille Roller, par le général, la jeune fille verrait sa requête favorablement accueillie. Mme d'Anglemont savait sa nièce énergique et courageuse. Quelle scandale si elle disait en pleine salle d'audience : « Tant que ma tante a cru que je serais malheureuse en épousant M. Roller, elle a voulu le mariage : elle ne le veut plus parce que de mon plein gré j'accepte la main d'un galant homme. »

Il fallait donc que man Jeannette se résignât. Après tout, son propre intérêt lui commandait de rester en bons termes avec Nancy. Cette petite prendrait une grande place dans le monde. Guidé par elle, Désiré pouvait ambitionner une fortune politique, qui sait? monter très haut. Or Mme d'Anglemont était de celles qui respectent toujours le pouvoir, surtout le pouvoir étayé par des millions... Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Le repas fini, elle mena Nancy dans sa chambre.

— Je t'ai préparé mon cadeau de noces, petite.

— Un cadeau,.. vous?

Mme d'Anglemont feignit de ne pas comprendre l'ironie cachée sous cet étonnement. Elle semblait toute changée, la bonne dame : et mielleuse, confite en sourires, elle ne rappelait que de très loin la man Jeannette des jours précédens.

— Regarde! dit-elle en sortant un écrin de son coffret à bijoux.

Nancy jeta un cri d'admiration. Sa tante lui donnait un collier de perles à trois rangs qu'elle avait reçu jadis de M. d'Anglemont au premier anniversaire de leur mariage.

— Merci, ma tante... Moi qui adore les perles!

Elle ne put résister au désir d'attacher le collier à son cou. Pendant qu'elle se regardait coquettement dans la glace, Mélitte entra, et battit joyeusement des mains :

— Oh! que vous êtes jolie, mademoiselle!.. Vous savez qu'à Bourbon nous donnons toujours des surnoms aux personnes que nous aimons le plus : n'est-ce pas, man Jeannette? Vous, mademoiselle, nous ne vous appellerons plus que *Belle-Madame*...

ALBERT DELPIT.

(La deuxième partie au prochain n°.)

LE

GRAND FRÉDÉRIC

AVANT L'AVÈNEMENT

II[1].

L'IDYLLE DE RHEINSBERG.

I. Correspondance de Frédéric, dans les *Œuvres de Frédéric le Grand*, éditées par J.-D.-E. Preuss. — II. Archives du ministère des affaires étrangères, fonds de Prusse, années 1736 à 1740. — III. Jordan, *Voyage littéraire*. — IV. Bielfeld, *Lettres familières et autres*. — V. Hennert, *Beschreibung des Lustschlosses und Gartens... zu Reinsberg*. — VI. Andrew Hamilton, *Rheinsberg*, traduit de l'anglais par R. Dielitz. — VII. Preuss, *Friedrichs des Grossen Jugend und Thronbesteigung*, et *Friedrich der Grosse mit seinen Verwandten und Freunden*. — VIII. Koser, *Friedrich der Grosse als Kronprinz*. — IX. Von Schlözer, *General Graf Chasot*. — X. Von Knobelsdorf, *Georg Wenceslaus von Knobelsdorf*. — XI. P. Seidel, *Antoine Pesne*, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, livraisons des 1er avril, 1er mai et 1er juillet 1891.

I.

Le voyageur qui sort de Neu-Ruppin pour se diriger au nord vers le Mecklembourg parcourt un des pays les plus tranquilles qu'il y ait au monde. La route est de sable pur où le pas des che-

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1891.

vaux s'étouffe; à la montée des *Kahlenberge*, — les monts chauves, — les roues s'enfoncent, et sous l'effort de l'attelage, la voiture est secouée dans l'ornière et l'essieu gémit. J'ai eu pendant ce voyage l'idée de l'obscur effort continu qui est le trait principal de l'histoire de la Prusse. Le long du chemin s'alignent des bois de pins très bien tenus, comme il convient à des bois du roi. Des poteaux noir et blanc portant la couronne d'or donnent le nom de la circonscription royale forestière. Par endroits s'ouvrent des clairières; un groupe d'habitations apparaît; une chute d'eau fait mouvoir une scierie. Le bois est la seule richesse de ce canton; au bord de la rivière, des prairies verdoient d'un vert pâle à fleur de sable, mais quand l'eau manque et cesse la forêt, l'œil ne distinguerait pas la route sablonneuse des champs sablonneux, où croissent le seigle et la pomme de terre clairsemés, si une quantité de petites bornes ne dessinait pas le chemin. Après une dizaine de kilomètres, on découvre Rheinsberg dans un large défriché. Pour embrasser l'aspect du pays, il faut gagner à gauche une colline où s'élève une tour nommée le phare, et bien nommée ainsi, car la mer semble toute proche; des lignes de dunes ondulent mollement vers le phare, qu'on dirait soulevé par une vague plus haute. Au loin, sous le ciel très pâle, la couche bleu foncé des bois de sapin ferme l'horizon, vers lequel cheminent de petites routes tortues plantées de bouleaux dont l'écorce blanche jette de la lumière.

Rheinsberg est une ville plus petite que Neu-Ruppin, refaite aussi après incendie en un style de « résidence » trop ample et magnifique pour ses deux mille habitans. La place du marché, plantée de tilleuls dans l'ombre desquels sont posées de toutes petites maisons, contiendrait nos halles centrales. Elle descend vers le château, dont le corps de logis, en avancée légère, est flanqué de deux pavillons carrés. Après avoir passé sous la porte et traversé une cour, on arrive au bord d'un lac : c'est le Grinericksee, relié par un chenal au lac de Rheinsberg, dont la nappe, surmontée d'îles boisées, s'étend à perte de vue sur la droite. A gauche, au pied du château, s'échappe du Grinericksee une petite rivière, le *Rhin*, qui a déjà traversé des lacs et en traversera encore avant de finir dans la plate et molle Havel, près du confluent de cette rivière avec l'Elbe. Rheinsberg est le chef-lieu d'un département de forêts calmes et d'eaux qui sommeillent.

Les seigneurs de ce lieu étaient, au moyen âge, les vassaux des comtes de Ruppin. Au XIIIe siècle, un sire de Rheinsberg avait clos de murs son village, qui devint une ville, mais les habitans demeurèrent en servage, trop pauvres pour acheter, pour conquérir ou même pour désirer la liberté. Ce pays était pourtant rongé par des hobereaux, qui vivaient sur les meurt-de-faim, leurs sujets. Plu-

sieurs dynasties se succédèrent au bord du Grinericksee ; après les Rheinsberg, vinrent les Platten, puis les Bredow. Ceux-ci sont restés célèbres grâce à une aventure arrivée à leurs ancêtres. Un jour, le diable, en tournée dans le canton de Ruppin, reconnut que tous les seigneurs étaient du gibier d'enfer ; il les fourra dans un sac et les enleva, mais pendant qu'il se reposait sur le clocher d'une église, plusieurs des prisonniers échappés par un trou retombèrent sur le sol ; parmi eux étaient les Bredow. Ils conservèrent la seigneurie jusqu'au début de la guerre de trente ans. Vers ce moment-là, vivait à l'université de Rostock le professeur Eilhard Lubin, auquel il n'eût pas fallu conter des sornettes comme cette légende du diable, car il était un très savant homme fortement nourri de lettres classiques. Il apprit un jour qu'un tombeau avait été trouvé dans une île du lac de Rheinsberg. Or le mot Rheinsberg s'écrivait de vingt façons, entre autres, celle-ci : Remsberg. Lubin ne doute pas que ce nom ne fût la traduction vulgaire des mots latins *Remi mons*, montagne de Remus, et que ce tombeau ne fût celui de Remus, le frère de Romulus. L'histoire, qui accusait le fondateur de Rome d'un fratricide, avait donc menti. Le professeur composa une longue dissertation latine sur « le sépulcre de Remus, frère de Romulus, nouvellement découvert par l'extraction de deux marbres, l'un très ancien et l'autre plus récent, par lesquels est réfutée l'erreur si longtemps répandue du meurtre de Remus par son frère. » Plus d'un siècle après, le savant Pezoldus prenait encore des précautions pour réfuter l'opinion de Lubin, lorsqu'il publiait dans les *Miscellanea lipsensia* son traité « sur le faux ou tout au moins suspect sépulcre de Remus trouvé dans la marche. » Les gens du pays tenaient à une légende qui faisait un si grand honneur à leur petit canton. Il n'est pas certain que Frédéric n'y ait pas cru un moment ; il la raconte dans une lettre datée de *Remusberg* à Voltaire qui s'en amuse.

En l'an 1618, les Lochow achetèrent la seigneurie aux Bredow, qui l'avaient à peu près épuisée, car les villages étaient quasi-déserts et le terroir abandonné. Pendant la guerre de trente ans, les Impériaux et les Suédois, Wallenstein et Torstenson passèrent et repassèrent sur cette misère, pillant et torturant les derniers habitans et brûlant les dernières maisons : Rheinsberg ne garda que six masures. Après quelques années de paix, les Suédois nos alliés envahirent le pays de nouveau, pour rappeler des bords du Rhin le grand-électeur, qui combattait contre nous ; les Lochow n'avaient plus de quoi vivre, quand ils s'éteignirent en 1685. Mais c'était l'année de la révocation de l'édit de Nantes ; déjà un certain nombre de Français s'étaient réfugiés en Brandebourg sans attendre le der-

nier acte de la persécution, et ils étaient entrés dans l'armée ou dans les conseils du grand-électeur. Ce prince donna Rheinsberg au général du Hamel, qui le vendit au conseiller secret Chenevix de Béville. Des huguenots arrivèrent dans ces solitudes, Rheinsberg eut sa communauté de réfugiés qui élut un pasteur. La petite ville était devenue à peu près française, lorsque Frédéric la visita et eut l'idée d'acheter la seigneurie aux Béville; car c'est lui qui a choisi l'endroit. Son père ne le laissait vivre en garçon à Neu-Ruppin qu'en attendant qu'il eût trouvé une maison où loger la princesse royale et le train d'une petite cour. Le prince fut séduit par la tranquillité du pays et par le charme de son paysage, peut-être aussi parce que la petite ville était plus éloignée de Berlin que Neu-Ruppin. Il n'était pas fâché d'allonger de quelques milles de sable le chemin entre son très gracieux père et lui. Dans les premiers jours de l'année 1734, l'acte d'acquisition était signé par le prince; le roi le confirma, après quelques semaines de réflexion, et donna une bonne part du prix d'acquisition : le reste fut prélevé sur la maigre dot de la princesse royale.

Frédéric-Guillaume voulut que la ville fît toilette pour recevoir son nouveau seigneur. Il ordonna de laver et de peindre les maisons, de remplacer les toits de paille par des toits de tuiles et d'ardoises, et de paver la rue principale et la place du marché. Pour n'être point obligé de trop contribuer à la dépense, il fit remarquer que les pierres ne coûteraient rien et le charroi pas grand'chose. Il abolit les redevances de servage, octroya des privilèges pour tous les corps de métier imaginables et fit planter des mûriers dans le cimetière. C'est à croire qu'il s'imaginait que Rheinsberg pût devenir tout à coup une grande ville, mais c'était sa manière de demander le plus pour avoir le moins: l'occasion se présentant de nettoyer un endroit malpropre et de le relever de sa misère, il l'avait saisie.

Cependant les architectes démolissaient en grande partie le vieux château seigneurial et ils en transformaient les restes. Dès le milieu de la troisième année, la résidence était habitable. Le prince, la princesse et la petite cour s'y installèrent dans l'été de 1736. Frédéric avait approuvé le plan, donné ses idées et inspiré les artistes décorateurs. La maison a été faite sous ses yeux et pour lui et, comme l'homme qui bâtit son logis à sa guise y exprime sa façon de vivre et même quelques-unes des idées qu'il se fait de la vie, le château de Rheinsberg est un document sur l'histoire de la jeunesse de Frédéric.

Le château est dans le style du XVIIIe siècle, qui aimait les proportions réduites et la simplicité élégante, parce que le XVIIe avait aimé la grandeur et la majesté froides. C'est un bâtiment

quadrangulaire, dont les deux longs côtés font façade sur la ville et sur le lac. Une saillie de corniche, une ligne d'encadrement au-dessus des fenêtres, des appuis de croisée en fer forgé où sont dessinées des lyres, des balcons, quelques statues symboliques et des vases composent tout l'ornement. La façade du lac déroge un peu à cette simplicité. L'architecte avait gardé une tour de l'ancien château, qui marque aujourd'hui l'extrémité de l'aile gauche; une autre fut construite pour faire pendant à l'autre aile. Entre les deux court une rangée double de huit paires de colonnes corinthiennes, montée sur dix marches et portant une galerie. Vue du lac, la maison est aimable, ouverte et accueillante : la colonnade et les tours, qui dépassent le faîte de quelques pieds, lui donnent un petit air de grandeur.

A l'intérieur, il ne se trouve qu'une seule grande salle, qui occupe presque toute l'aile droite; le reste est aménagé en petits appartemens pour la vie intime, intime et gaie, car l'ornementation est un décor de fête : plafonds peints et sculptés, pilastres cannelés, consoles portant bustes antiques, et des fleurs, des rinceaux, des coquilles, des acanthes, et ce dessin léger, ennemi des arêtes et des angles, dont les lignes se raccordent dans une harmonie charmante. Les artistes ont égayé les murs des joyeusetés de l'Olympe, qu'ils ont entremêlées d'images de philosophes et de héros de l'antiquité. A la vérité, on s'aperçoit bien qu'on n'est pas à Trianon. Les lambris sont en stuc, ce marbre des princes pauvres; les scènes érotiques sculptées sur les portes de la grande salle sont d'un réalisme un peu cru : l'artiste va droit au fait et ne sait point badiner avec l'amour. La sculpture, tranchant par reliefs brusques sur le panneau, ne semble pas une efflorescence naturelle de la boiserie. L'ensemble de cet intérieur est pourtant très joli. Le premier salon de l'appartement du prince et de la princesse, la seule pièce bien conservée, est tout en fenêtres, en portes et en glaces, surmontées de médaillons et de trophées de bois doré que prolongent des branches porte-bougies. Au-dessus de la cheminée, une grande toile représente Apollon qui saisit au-dessous du sein Daphné, un joli corps laiteux avec des cheveux blonds et des yeux humides. Au plafond, Mars prend le menton de Vénus, dont un amour enlève la tunique, et d'autres amours jouent avec les armes du dieu.

Tout cela était du temps, et point de l'invention de Frédéric, mais il aimait le goût de son siècle. La mythologie gracieuse et mignarde était, avec la philosophie, la source de sa poésie. Le décor des divinités folâtres, où s'égarent les têtes graves des sages d'autrefois, était fait pour lui. Il n'aimait pas la peinture austère. Ses peintres favoris étaient Watteau et Lancret, et il avait une chambre pleine

des toiles de ces gracieux maîtres. Pesne, le décorateur principal de la maison, ayant voulu se donner à la peinture religieuse, le prince lui écrivit :

Abandonne tes saints entourés de rayons;
Sur des sujets brillans exerce tes crayons.
Peins-nous d'Amaryllis les grâces ingénues,
Les nymphes des forêts, les grâces demi-nues,
Et souviens-toi toujours que c'est au seul amour
Que ton art si charmant doit son être et le jour.

Frédéric demandait à l'art, quel qu'il fût, architecture ou musique, peinture ou sculpture, de lui donner du plaisir. Il ne voulait avoir sous les yeux que des images aimables et des couleurs claires : couleur de chair, gris de lin, bleu céladon, rose ; il préférait la couleur de l'argent à celle de l'or. Était-ce que son humeur fût tout à la joie ? Mais cela veut dire peut-être tout le contraire. Il demeurait comme opprimé par les souvenirs de sa jeunesse, et disait que son tempérament, qui le portait jadis à la joie, était un membre démis. Les idées où il allait s'arrêter sur la destinée de l'homme étaient austères et tristes; c'était bien le moins que le dehors fût joyeux et lui sourît. Rheinsberg était le lieu de plaisance qu'il avait rêvé à Neu-Ruppin, une jolie maison pour la vie distinguée et tranquille. Quand elle fut achevée, il fit écrire au front de la voûte d'entrée, au-dessous des statues de la Poésie, de la Musique, de la Peinture et de la Géométrie : *Frederico tranquillitatem colenti,* à Frédéric jouissant de la tranquillité. Réfugié loin de ses souvenirs, il allait vivre au jour le jour, priant chaque journée de lui être douce.

Cependant, à Rheinsberg comme à Neu-Ruppin, il songeait à l'avenir ; tout le monde y songeait autour de lui, et puisque je parlais de documens sur la jeunesse de Frédéric, en voici qui valent des pages de mémoires. Le pont sur le fossé devant l'entrée principale était décoré des statues de Mars, de Vénus, de Saturne et de Diane, de Jupiter, d'Apollon, de Mercure et de l'Aurore : c'était le cortège du soleil levant. Au plafond de la grande salle, la Nuit s'en va, d'un vol rapide, entourée d'oiseaux et de rêves. Diane la suit, le croissant au front ; puis la Renommée qui tient d'une main la trompette, et tend, de l'autre, une couronne au soleil qui va venir. Un cortège d'amours qui jouent avec des guirlandes de fleurs précède Vénus environnée d'étoiles; tout près, se cabrent les chevaux du soleil; ils désarçonnent un amour qui est précipité vers la terre où tombent ses flèches et ses fleurs ; Apollon paraît, ou plutôt paraissait, — car la fresque a souffert en cet endroit, — rayonnant sur son char d'or. Au temps où la peinture avait

l'éclat de sa fraîcheur, c'était une grande scène lumineuse en couleurs d'aurore, une scène triomphale : « le Soleil levant qui chasse les méchans démons de la Nuit. » L'allégorie était parlante et parlait clair. Au-dessous du cortège, à côté de l'Océan et d'Amphitrite encore endormis, une figure, la tête levée, les bras vers le soleil attendu, semble crier : *Adveniat regnum tuum*, Monseigneur, que votre règne arrive !

II.

Au château de Rheinsberg, leurs altesses royales avaient auprès d'elles un service d'honneur et des amis. Le service était fait par des personnes choisies par le roi, presque toutes, et qui étaient agréables; le prince avait recruté les amis avec soin. Il avait cherché des intelligences d'aptitudes variées, mais qui toutes fussent des intelligences. Il s'accommodait des variétés d'humeur, pourvu que la bonne humeur dominât. Il avait arrangé sa compagnie à son goût, comme il avait meublé sa maison, ou plutôt, il l'avait composée comme un concert ; il y présidait avec l'autorité et avec la grâce d'un chef d'orchestre habile et charmant.

Mme de Katsch, grande maîtresse de la princesse, avait les qualités de l'emploi : la soixantaine, un air de dignité et les manières de la grande politesse. Quand les convenances étaient en péril, ce qui arrivait de temps en temps dans cette jeune cour, elle présentait des remontrances en faisant une révérence profonde, mais elle n'était point revêche, ni trop grondeuse. Les demoiselles d'honneur étaient Mlle de Schack, point belle, mais qui avait la main bien coupée, et dont le joli pied dépassait toujours le bord du panier, et Mlle de Walmoden, une blonde gracieuse et vive, qui rappelait au prince les charmes d'Iris. Ces trois dames habitaient la maison; d'autres y faisaient des visites fréquentes. Mme de Kannenberg, fille du général de Finkenstein, avait été la camarade du prince, qui l'aimait pour la communauté de leurs souvenirs et parce qu'elle était « née pour la société. » Mme de Morrien était la femme du grand-maréchal de la reine, un fort brave homme de qui l'on contait une histoire drôle. Un jour, sir Charles Hombury Williams, lui ayant adressé un de ses compatriotes, le comte d'Essex, qui désirait être présenté à la reine, avait terminé sa lettre par cette plaisanterie : « Vous pouvez être assuré que ce comte d'Essex n'est pas celui à qui la reine Élisabeth a fait couper la tête. » Consciencieux comme il était, M. de Morrien aurait jugé qu'il devait exactement répéter ces paroles à la reine de Prusse : « Madame, le comte d'Essex, mais je puis assurer Votre Majesté que ce n'est pas celui qui a été décapité par

ordre de la reine Élisabeth. » Évidemment M. le grand-maréchal de Morrien n'avait pas la réputation d'un homme d'esprit. Mme de Morrien avait tant d'esprit et de vif qu'on la nommait le Tourbillon ; elle était avec cela fort sérieuse, et l'on allait chez elle « faire une partie de raison, comme on va ailleurs faire une partie d'hombre. » Mme de Brandt plaisait au prince par la grâce de sa conversation ; elle aurait voulu lui plaire pour d'autres motifs, et il n'a pas tenu qu'à elle que M. de Brandt se repentît de la mener si souvent à Rheinsberg, où il était goûté pour son talent à organiser des représentations de théâtre. Les méchantes langues disaient encore que la petite Tettau, qui jouait la comédie à merveille avec un visage d'enfant ingénu, avait un bel avenir à la cour de Prusse ; Frédéric l'appelait sa Finette, mais les intrigues amoureuses n'allaient pas loin à Rheinsberg, le prince n'ayant pas un de ces tempéramens forts qui font les chairs faibles. Il apprit du moins à se plaire en la compagnie des femmes. Il plaisantait bien le goût frelaté de ces Allemandes, qu'il comparait au teint fardé des Françaises, mais il savait à Rheinsberg, ce qu'il oubliera bientôt, « que les femmes répandent un charme inexprimable dans le commerce de la vie. »

La princesse royale avait pour aumônier Antoine Deschamps, fils d'un Français réfugié en Mecklembourg. C'était un jeune homme fort instruit en religion et en philosophie. Il avait appelé sur lui l'attention de Frédéric par une traduction d'un traité de Wolf, où est développée la pensée de Platon que les hommes seront heureux quand ils seront gouvernés par des philosophes. Deschamps traduisit encore la *Logique* du même maître, qu'il envoya au prince avec une dédicace où il annonçait la venue prochaine d'un nouvel Auguste, d'un nouveau Trajan, qui rendrait un culte public à la vertu. Ce jeune pasteur savait se pousser dans le monde, et ne dédaignait pas, comme on disait, « les temporalités. » Frédéric n'aimait pas les flagorneurs, ni les ecclésiastiques, mais un ecclésiastique philosophe, et qui se proposait, comme Deschamps, d'appliquer la méthode de Wolf à la discussion des textes sacrés, trouvait grâce devant lui. Il le fit venir à Rheinsberg, et le donna à la princesse. Quant à lui, il n'assistait pas aux prêches du château. En sa qualité de colonel, il était lui-même un peu ministre de l'évangile. Le dimanche, il allait à Neu-Ruppin faire un sermon à son régiment, auquel il récitait des traductions de Bourdaloue, de Fléchier et de Massillon. Et voyez-vous ce prince libre penseur, fils d'un roi protestant dévot, chevauchant de bon matin par les bois, repassant les classiques de notre chaire française, puis, descendu de cheval, entrer dans quelque masure nue, et, devant ces corps

raides et ces rudes visages de soldats, dire de sa voix claire, avec le talent qu'il avait de déclamer, les paroles jadis entendues par Louis XIV et Mme de Sévigné ou par les roués et les rouées de la régence?

Le service du prince royal était dirigé par le maréchal de cour Wolden, que Frédéric connaissait depuis longtemps, puisqu'il avait passé avec lui les deux années de Cüstrin : il le trouvait insignifiant et bavard, mais il était habitué à ce brave homme, qui arrivait au retour de l'âge sans avoir commis une méchanceté, très bien d'ailleurs dans son office, où il mettait, comme Mme de Katsch, de la politesse et de la dignité. Au contraire, le prince continuait à se défier du colonel de Bredow, qu'il appelait l'Argus, et qu'il aurait voulu laisser à Ruppin. Il réservait sa confidence et son affection pour le major Senning, son maître de mathématiques, un vieillard savant, aimable et gai, qui avait laissé une jambe en Flandre et l'avait remplacée par une jambe de bois, si bien faite et si adroitement recouverte d'une guêtre blanche, qu'on avait peine à la distinguer de la vraie.

Outre ces deux mentors militaires, Frédéric voulut avoir auprès de lui des officiers qui fussent ses camarades. Il avait connu à Cüstrin Dietrich von Keyserlingk, pour lequel il s'était pris d'une vive affection. Il avait désiré l'emmener à Ruppin ; le roi n'y avait pas consenti, mais il avait permis à son fils de l'appeler à Rheinsberg où son arrivée fut saluée comme « le lever d'un soleil perçant les ténèbres d'une nuit d'hiver. » Keyserlingk, ancien écolier prodige à l'université de Kœnigsberg, y avait soutenu ses thèses en allemand, en français, en latin et en grec. Il était érudit en lettres anciennes et modernes, faisait des vers, et traduisait, — en français, bien entendu, — les odes d'Horace ; il était musicien, danseur, gros mangeur et buveur *et cætera*. D'origine courlandaise, il avait la taille courte, les yeux petits, le nez large, la bouche laide, le teint jaune brunâtre. C'était un homme d'une autre race, mais civilisé comme personne, aimable dès la première rencontre, traitant un inconnu de façon à faire croire que celui-ci avait depuis longtemps l'honneur d'être son ami intime. En un moment, il récitait des morceaux de la *Henriade* et des tirades de vers allemands, parlait chevaux et chasse, dessinait quelques entrechats et quelques pas de « rigaudon, » puis il passait à la politique, à la mathématique, à la peinture, à l'architecture, au militaire, trouvant d'une matière à l'autre des transitions heureuses. Aussi bien qu'à travers les idées, il circulait dans la maison en tourbillonnant « comme Borée dans le ballet des roses. » Il adorait son prince, parlait de lui à tout propos, il aurait voulu que tout le monde le connût et l'aimât. Frédéric l'appelait son meilleur ami, son tout.

Le major Stille était aussi un savant. Il étudiait à l'université de Helmstadt, quand il entra au service du roi de Prusse dans la guerre contre Charles XII. La guerre finie, il prit un congé pour achever ses études à l'université de Halle. C'était un homme tranquille, sérieux et pieux à la façon allemande, mais point dépaysé dans ce milieu, puisqu'il était homme de plume, en même temps que d'épée, et qu'il parlait et écrivait en plusieurs langues.

Il fallait bien que la France fût représentée dans cet état-major de Frédéric. Le baron de La Motte-Fouqué était né à La Haye en 1698 ; il avait appris la guerre à une rude école, comme page du prince d'Anhalt, qui, lui trouvant un nom de consonance trop française, lui avait enjoint de signer Fouquet. Frédéric l'avait connu à Cüstrin, et l'avait retrouvé sur le Rhin, dans la campagne de 1734. Fouquet, ou, n'en déplaise au vieux Dessau, Fouqué avait, outre sa grande valeur d'officier, des talens de société; il jouait la tragédie, pas bien, d'ailleurs, et même il eut à Rheinsberg un bruyant insuccès dans le rôle de Mithridate, mais Frédéric lui savait gré de sa bonne volonté. Il regretta le baron lorsque celui-ci, brouillé avec Dessau, dut aller prendre du service en Danemark. Heureusement, Frédéric avait alors auprès de lui un autre Français, le comte de Chasot.

Chasot était né à Caen, en 1716, d'une très vieille famille bourguignonne, transportée en Normandie depuis un siècle environ. Après avoir étudié chez les jésuites de Rouen, au collège de Joyeuse, il était entré au corps des cadets gentilshommes, à Metz. En 1734, il faisait la campagne du Rhin, comme lieutenant dans le régiment de Bourbonnais. A l'armée se trouvaient de jeunes courtisans, promus officiers pour la guerre, incapables de commander et d'exercer leurs soldats, et à qui l'on avait conseillé de s'instruire auprès de leurs camarades sortis du corps des cadets ; mais ces jeunes seigneurs croyaient que la naissance, la bravoure et les beaux habits conféraient toute la science militaire. Il n'y avait pas de jour où leur impertinence ne causât quelque mauvaise affaire. Le malheur voulut que celui de ces Parisiens avec qui Chasot eut à en découdre fût un parent du duc de Boufflers, courtisan de grande marque et pair de France, et à qui appartenait précisément le régiment de Bourbonnais. Après qu'il eut laissé son homme sur le terrain, Chasot fut pris de peur : un duel devant l'ennemi était un acte grave d'indiscipline, quand la victime était de la cour et bien apparentée; le jeune homme courut tout droit à l'asile le plus proche, qui était le camp ennemi. Ni lui, ni personne ne pensa qu'il commît une trahison ; les officiers de son régiment l'avaient muni d'une déclaration attestant la parfaite honorabilité de la raison qui le forçait à s'exiler. L'état-major

ennemi l'accueillit comme un hôte et le fêta comme un frère d'armes: c'étaient les aimables mœurs d'un temps où la guerre était encore polie, parce qu'elle se faisait entre des personnes qui se voyaient combattre.

Dès que Frédéric apprit l'aventure, il demanda que Chasot lui fût amené. Il était trop heureux de mettre la main sur un jeune Français, non point fils de réfugié, mais Français direct, pris tout vif au sortir du camp de France. Du premier coup, il le garda deux heures à le faire causer. Le surlendemain, il l'invitait à un grand dîner. Pendant qu'on était à table, on vint annoncer qu'un trompette envoyé par le marquis d'Asfeld, général en chef de l'armée française, venait d'amener les chevaux du fugitif: « Vous devriez vendre tout de suite ces bêtes-là qui ne comprennent pas l'allemand, dit le prince Eugène à Chasot, nous nous arrangerons pour que vous n'alliez pas à pied. » Tout de suite, le prince de Lichtenstein achète les chevaux, qu'il paie le triple de leur valeur: « Voyez, dit tout bas le prince d'Orange, combien il est avantageux de vendre ses chevaux à des gens qui ont bien mangé. » Bien entendu, personne n'attendait de l'officier rien qui fût contraire à l'honneur; Chasot était en visite au camp ennemi, et il ne porta pas les armes contre nous, mais le prince royal de Prusse ne voulut point se séparer de lui; la campagne finie, il l'emmena à Ruppin; puis, de Ruppin, à Rheinsberg. Chasot était le plus jeune de la bande: Keyserlingk, Stille et Fouqué avaient la quarantaine; il était, lui, plus jeune que le prince de quatre ans. Frédéric le traitait en pupille; il lui faisait donner des leçons et prenait plaisir à lui en donner lui-même. Le jeune homme fut frotté de philosophie assez pour pouvoir en disputer à table avec une verve française et se moquer des philosophes et faire rire à gorge déployée le maître du logis. Il essaya de prendre tous les goûts de la maison, mais son amour pour la flûte ne fut pas heureux, si nous en croyons Frédéric:

Pour Chasot, qui, dans son réduit,
En damné travaille sa flûte,
Qui fait enrager, jour et nuit,
Ses voisins qu'il persécute,
D'un instrument tendre et charmant,
Il tire des sons de trompette...

C'était bien d'avoir auprès de soi des officiers comme Frédéric les aimait, c'est-à-dire qui n'eussent pas « contracté dans le service la dureté quant à la conversation et à la société, » mais le prince rêvait d'attirer à Rheinsberg un homme de lettres, un véritable homme de lettres de profession.

Il demanda donc à La Chétardie de lui procurer un secrétaire français et lui désigna Gresset : « Ses ouvrages m'ont extrêmement plu, disait-il, et je pense qu'il est en état de faire de mieux en mieux. Quelle douceur ne serait-ce pas pour moi, dans la solitude où je suis, d'avoir la compagnie d'un homme d'esprit! Il me formerait le goût et me préserverait souvent de l'ennui. Tâchez donc, je vous en supplie, que M. l'abbé Gresset veuille entrer à mon service. » Et il s'excusait de ne pouvoir promettre plus que quatre ou cinq cents thalers de traitement annuel. Sur les instances de La Chétardie, qui recherchait tous les moyens de « cultiver les goûts du prince pour la nation, » le garde des sceaux Chauvelin appela Gresset, qu'il trouva médiocrement disposé à quitter Paris, où il avait quelque commencement de fortune, pour aller si loin gagner un salaire si mince. Frédéric insista ; il promit, non plus quatre ou cinq cents écus, mais cinq cents, et l'argent du voyage, et le vivre et le couvert, plus un avenir magnifique, pour le temps où il serait à portée de disposer de toutes choses. Il donnerait alors à l'abbé une autorité sur tous les catholiques qui sont dans ses États en grand nombre, et même, pour qu'il exerçât sa juridiction avec plus d'éclat, il ne se refuserait pas à ce qu'il se fît revêtir par la cour de Rome de la dignité épiscopale. Gresset ébloui annonce qu'il va se mettre en route. Frédéric lui envoie une lettre de change et lui recommande de bien dissimuler en route sa qualité, pour ne point fâcher le roi de Prusse, qui n'aimait pas « la religion des autres. » Malheureusement le roi fut averti par les nouvelles à la main de Paris, lues à la tabagie, du prochain départ de l'abbé, et il fit un beau tapage. Il fallut inviter Gresset à retarder son départ. Frédéric était au désespoir. Les nouvelles littéraires de Paris étaient si intéressantes à ce moment-là! Il apprenait qu'une terrible guerre venait d'éclater entre les partisans de Voltaire et ceux de J.-B. Rousseau, et il réclamait les pièces de la querelle. Il avait entendu parler de la *Pucelle* que Voltaire préparait, et souhaitait qu'on lui en envoyât des fragmens; mais comme il aurait été mieux informé de toutes choses, s'il avait pu interroger à son aise un homme de lettres arrivant de Paris! Il renouvelle ses instances; avec un peu de précautions, on trompera la vigilance du roi : que Gresset prenne le nom de Sanftar; qu'il se dise officier français, obligé de sortir du royaume pour duel; qu'il aille directement à Hambourg, où il trouvera une lettre de La Chétardie, qui lui indiquera le chemin de Rheinsberg dans le plus grand détail, de façon qu'il n'ait besoin d'interroger personne. Ces précautions mêmes effrayèrent le bon abbé. La Chétardie a beau rappeler au garde des sceaux qu'il a promis de procurer un secrétaire au prince, et qu'il lui serait désagréable de manquer à

sa parole par la fantaisie d'un particulier. Ce particulier n'était pas né pour les aventures; il connaissait la réputation du roi de Prusse et craignait, disait-il, d'avoir quelque désagrément avec lui. Le prince lui-même, après plus d'un an que durait cette négociation, finit par rendre à Gresset sa promesse. Il remettait à un temps plus heureux « le plaisir de se donner des satisfactions aussi innocentes. »

A défaut d'un Parisien, le prince se choisit un secrétaire parmi les réfugiés, et il eut la main heureuse. Jordan, né à Berlin en 1700, — il était donc de douze ans l'aîné du prince, — avait été pasteur dans l'Uckermarck; la perte de sa femme, la douleur qu'il en ressentit, sa mauvaise santé, peut-être aussi la faiblesse de sa foi, le déterminèrent à quitter le ministère. Un de ses frères lui offrit les moyens de faire un voyage à l'étranger. Il hésita, se demandant si un homme de lettres doit voyager. La négative et l'affirmative lui semblaient pouvoir être soutenues par d'égales bonnes raisons. Comme il avait au fond l'envie de faire son tour d'Europe, il se persuada qu'un homme de lettres « ne peut être accusé de perdre son temps, s'il voyage dans le dessein de visiter les bibliothèques, de connaître les savans hommes, de voir les cabinets des curieux, de visiter les ateliers des fameux artistes, d'observer les débris de l'antiquité, les pièces peintes, gravées ou sculptées, que la noble curiosité des hommes a su soustraire à la voracité du temps. » Il s'appuya, en bon classique, de l'autorité d'un ancien, de Sénèque, qui engage le philosophe à étudier les différens caractères des hommes, la nature des climats, la température de l'air, et la disposition des rochers et des montagnes. Et il partit.

Une fois en route, il oublia les conseils de Sénèque. Il n'a pas l'air d'avoir vu la nature, ni en Allemagne, ni en France, ni en Angleterre, ni en Hollande. Dans le livre où il a raconté son voyage, il remplace les descriptions par des listes de relais. Des caractères des hommes, il n'aurait rien dit, si la France ne l'avait vivement intéressé. Il a été ravi de trouver, dès Strasbourg, les manières françaises. A Paris, après le premier étourdissement causé par le tumulte, il admire un peuple « bon et officieux, » honnête envers les étrangers; les marchandes obligeantes et polies, qui engagent par leurs manières prévenantes à acheter ce qu'elles offrent et à payer le prix qu'elles demandent; les comédiens, qui lui paraissent les meilleurs du monde. Il s'offense du spectacle des processions, et les miracles du diacre Pâris et les convulsions du chevalier Folard lui inspirent une dissertation, où il a le tort d'avoir raison en un trop grand nombre de pages. Un personnage serviable, qui est venu s'asseoir auprès de lui sous les arbres des Tuileries, lui a donné des doutes sur la vertu des dames de Paris. Il se moque de la profusion du

rouge sur les joues de ces dames, et de la grandeur de leurs paniers et du tour de main qu'elles ont pour éviter la rencontre des paniers voisins ou le heurt des arbres dans les petites allées, de leur habileté à disposer cette cage pour satisfaire certains besoins en ayant l'air de penser à autre chose. Ces remarques, et une comparaison entre les dames anglaises et les dames françaises,—il dit qu'il faut regarder celles-là sans leur parler, et parler à celles-ci sans les regarder, — sont les seules qu'il ait faites sur les caractères des nations.

En revanche, il ne manque pas de décrire les cabinets de curiosités; celui de M. l'apothicaire Linck, de Leipzig, où il a vu des animaux, des métaux, des pierres, des coquillages, des pétrifications, quelques monstres et une machine concave en bois par le moyen de laquelle on peut allumer une chandelle, pourvu qu'on expose au foyer, à un pied de distance, un charbon allumé; et celui de la maison des orphelins à Halle, où se trouvent réunies la divinité Visthu, qu'on adore au Malabar, plusieurs divinités des Germains et des tarentules conservées dans l'esprit-de-vin. Il a visité toutes les bibliothèques, bouquiné sur le quai Saint-Augustin, heureux quand il découvrait un catalogue ou quand il apprenait d'un libraire le nom de l'auteur d'un ouvrage anonyme. Mais c'est en compagnie des écrivains et des savans illustres qu'il a passé les heures les meilleures de son voyage.

Ceux qu'il a visités à Paris l'ont charmé par un air de politesse et de belle humeur, à l'exception de Voltaire, « jeune homme maigre, qui semble attaqué de consomption et dévoré d'un feu aveugle, » et souffre comme un martyr des parodies de son *Temple du goût*. Fontenelle a regardé Jordan de son œil vif et gai; il lui a parlé de l'impertinente question du père Bouhours : « Si un Allemand peut avoir de l'esprit, » et lui a tenu vingt autres discours où respirait un air de paix et de charité; l'abbé de Saint-Pierre s'est montré plein de douceur et d'humanité; le père Montfaucon était tout enfoncé dans des manuscrits grecs nouvellement arrivés, mais il a reçu l'étranger avec une politesse exquise et enjouée. Jordan a été surpris de voir que Rollin était un petit vieillard sans mine, s'exprimant moins bien qu'il n'écrit, et il a été charmé d'une modestie inconcevable chez un homme tant loué à si juste titre. L'abbé Du Bos l'a émerveillé par la beauté de sa conversation, la pureté de son langage et par une érudition qui s'exprimait en idées précises. Jordan s'est entretenu avec les savans de leurs livres, de l'*Antiquité rétablie*, du *Parallèle de la poésie et de la peinture*, de l'*Histoire de l'établissement de la monarchie en France*, et de la meilleure édition de Platon, de la meilleure traduction de Polybe, de l'emplacement occupé par les anciens

Francs, de l'ouvrage d'Eccard sur la loi salique, de celui de M. Huet sur *la Faiblesse de l'esprit humain*, et des fautes grammaticales de Grégoire de Tours, qui confondait souvent le nominatif avec l'ablatif.

Son petit livre, où il va d'un sujet à l'autre très vite, mais s'arrêtant par endroits pour faire une citation inattendue et inutile, une dissertation grammaticale ou théologique, ou pour insérer quelque morceau peu connu ou encore un catalogue, est l'image de son esprit et donne l'idée de sa conversation. C'était l'homme qu'il fallait pour servir de dictionnaire à la curiosité de Frédéric. Le prince s'amusait à l'entendre répéter de mémoire des passages d'auteurs célèbres que personne n'avait l'honneur de connaître. Il feuilletait cette érudition inépuisable et point pédantesque, car Jordan était d'origine méridionale, — petit, brun avec des yeux très vifs et de larges sourcils noirs, — et le pédantisme n'est pas du midi, où il y a trop de soleil et d'invitations à sortir de soi. Comme il était d'ailleurs doux, bon et sûr, le prince l'employait aux offices de conseiller littéraire, de copiste, de critique, d'atome critique, comme il disait, et d'ami. Il aimait tout en lui, jusqu'à la pauvreté qui achevait cette physionomie de savant et de philosophe.

Sage, discret Jordan,
Plus aimable qu'Érasme, autant et plus savant,
Mais plus gueux de beaucoup, grâce au destin peu sage
Qui réunit sur toi ton bien, ton équipage,
Qui, de livres rongés t'a rendu l'héritier,
Sans feu ni lieu d'ailleurs, même sans encrier...

Frédéric crut avoir fait encore une bonne acquisition en la personne du Hambourgeois Bielfeld, qu'il avait connu d'une façon assez singulière. Le roi son père et lui étant en visite chez le prince d'Orange, au château de Loo, la conversation vint à table sur la franc-maçonnerie. Le roi s'exprima durement sur le compte de cette société secrète, et le prince eut tout de suite envie d'y entrer. Il conta son dessein à un des convives, le comte de La Lippe, qui s'était fait gloire d'appartenir à un ordre « voué au bonheur de l'humanité. » On convint que l'initiation serait faite à Brunswick en grand secret. Bielfeld, qui s'y trouva, fit un si joli discours au prince que celui-ci résolut de se l'attacher, et le fit venir à Rheinsberg. Il semble bien que le nouveau-venu, qui apportait avec lui une très grande ambition, n'était pas aussi bien doué que le reste de la compagnie. Plus de vingt ans après l'avènement de Frédéric, dont il avait quitté le service, pour n'y avoir pas trouvé les honneurs espérés, il écrivit des *Lettres familières*, où il raconta le

temps de Rheinsberg. Ces lettres, où l'on sent, sous les formes de politesse, des aigreurs contre les favoris du prince, ne méritent pas toute créance, mais elles donnent de la petite cour et de la vie qu'on y menait une jolie impression et qui doit être vraie. Malgré lui, Bielfeld était demeuré sous le charme de ses souvenirs.

Une colonie d'artistes complétait le cénacle de Rheinsberg. Le prince, en attendant qu'il pût avoir opéra, entretenait une « chapelle » et donnait des concerts Il aurait bien voulu se procurer des voix du timbre de celles de la chapelle Sixtine ; il en fit chercher en Italie, mais MM. les *tenorini* refusèrent de s'expatrier, et Frédéric dut se priver de ce luxe pontifical. Ses deux principaux musiciens furent les deux frères Graun ; le plus jeune, violoniste, ténor, et compositeur extraordinairement fécond, à la mode des musiciens du siècle dernier, a écrit à Rheinsberg une cinquantaine de cantates, dont le prince donnait le texte qui était ensuite traduit en italien. Il est probable que Frédéric, qui prenait avec Graun des leçons de composition, ne se faisait pas faute de retoucher déjà la musique du maître, comme il fera plus tard, quand il sera roi, car, dans les deux opéras par an que lui fournira Graun, sa majesté taillera et ajoutera au point de les rendre méconnaissables. Et, sans doute, elle aura tort d'en agir avec ce sans-façon, car les deux seules œuvres de Graun qui se jouent encore aujourd'hui, le *Te Deum* sur la prise de Prague et la *Mort de Jésus*, sont précisément de celles auxquelles elle n'a pas collaboré. Pour composer sa chapelle de Rheinsberg, Frédéric se donna beaucoup de tracas, et plus encore pour la tenir en bonne harmonie. MM. les artistes se jalousaient, se querellaient, et toujours haussaient leurs exigences. Un jour, ils menacèrent de s'en aller tous ensemble, et Frédéric étudia le discours de Ménénius Agrippa au peuple retiré sur l'Aventin, afin de ramener ces enfans d'Euterpe s'ils allaient jusqu'à la sécession.

Les architectes, sculpteurs, peintres et décorateurs du château étaient sous les ordres de Pesne et de Knobelsdorf.

Pesne est un Français, né à Paris, en 1683, d'une belle famille d'artistes et d'ouvriers d'art : du côté paternel et du côté maternel, ce ne sont que peintres, graveurs ou orfèvres. A vingt ans, il se distinguait dans le concours de l'Académie sur le sujet : *les Filles de Jethro insultées par les bergers et défendues par Moïse*. Puis il partait pour l'Italie, et, après avoir visité Rome et Naples, s'arrêtait à Venise. Un des portraits qu'il peignit alors fut présenté au roi de Prusse Frédéric Ier. Ce solennel grand-père du grand Frédéric s'installait dans sa récente majesté royale. Il bâtissait des palais, où les murs des salles de parade attendaient les représentations de sa gloire. Il appela le jeune peintre auprès de

lui. Pesne, avant de quitter l'Italie, alla épouser à Rome la Française Anne du Buisson, dont le père, les trois frères et les deux sœurs étaient peintres de fleurs. Femme, beau-père, beaux-frères, belles-sœurs, il emmena tout ce monde avec lui à Berlin, car il était un très brave homme, qui avait de la bonté dans son air de bourgeois de Paris, ses grands yeux bien ouverts, son gros nez, la plénitude de ses joues et le sourire légèrement relevé de ses lèvres épanouies, et aussi du calme dans son menton solide, c'est-à-dire les vertus nécessaires pour vivre en caravane, comme il vivra toute sa vie. Il arrivait en 1711 à Berlin, pour y demeurer plus d'un demi-siècle. Il eut de durs momens à passer après la mort de son magnifique protecteur, Frédéric Ier, car le nouveau roi n'était ni magnifique, ni protecteur. Heureusement Frédéric-Guillaume, barbouilleur à ses momens perdus, avait quelques égards pour la peinture et les peintres, et la manie de donner et de collectionner des portraits. Pesne garda une petite pension, et le roi lui permit d'aller peindre dans les cours étrangères des princes et des scènes de chasse.

Pesne n'oubliait pas son Paris. En 1721, il présentait sa candidature à l'Académie qui l'agréait, et lui donnait pour sujet du tableau de réception *Dalila coupant les cheveux à Samson.* Deux ans après, allant en Angleterre pour y faire les portraits de la famille royale, il prenait séance dans la compagnie, qui le voyait encore au retour, et poliment lui souhaitait bon voyage. Revenu à Berlin, il dirigea un atelier, on pourrait dire une manufacture de portraits, où des aides nombreux travaillaient sous ses ordres à reproduire les effigies royales, princières ou simplemennt nobles. Il lui fallait beaucoup brosser pour peu gagner, et Pesne valait mieux que ces œuvres hâtives. Ce fut un bonheur pour lui d'être appelé à Rheinsberg. Il y passait plusieurs mois par an avec la troupe des du Buisson, et avec ses filles dont les yeux de Françaises ont dû dire de jolies malices aux Berlinois. A Rheinsberg, il se retrouvait dans un milieu de France; il a mis de l'esprit et de la grâce dans ses scènes mythologiques et dans ses portraits. Les physionomies des hôtes de Rheinsberg revivent, vraies, finement vraies, sous ce léger pinceau et ce coloris discret. Le bon Pesne, qui était alors à mi-chemin entre la cinquantaine et la soixantaine, s'est refait une jeunesse à la cour du prince royal. Par le portrait de Frédéric, par la scène du triomphe du soleil, il a rendu ce charme d'aurore qui était répandu sur la veillée du règne.

Knobelsdorf était un vrai Allemand. Fils d'un protestant de Silésie réfugié en Prusse, il avait commencé par être soldat; à quinze ans, il faisait campagne en Poméranie et pensait mourir de froid et de faim sous les murs de Stralsund assiégé l'hiver par le roi de

Prusse. A trente ans, il prenait son congé avec rang de capitaine, pour se donner tout entier aux arts. Il était musicien, peintre, sculpteur, architecte, avec une prédilection pour l'architecture. Il avait travaillé dans l'atelier de Pesne à Berlin, mais il ne reconnaissait pour maîtres que la nature et l'antiquité, qu'il aimait l'une et l'autre comme un païen. Dans un voyage en Italie, il n'admira que les monumens antiques. Tout le moderne lui parut n'être qu'une décadence : « Quel déplorable malheur, écrit-il, que l'empereur Constantin n'ait pas eu aussi bon goût en art qu'en religion ! Avoir détruit les temples païens, pour bâtir avec ces admirables ruines de si méchantes églises au vrai Dieu ! Comment, alors que s'est levée la lumière de la foi, la raison a-t-elle pu tomber en de telles ténèbres? Jusqu'à l'heure présente, elle ne s'est pas encore relevée en Italie. » Même pour les grands artistes de la renaissance, il est sévère. Les plus grands noms ne lui en imposent pas. Il n'admet pas qu'un Christ, « qui s'élève au ciel dans une atmosphère de froideur sibérienne, pendant qu'au premier plan toute l'attention des spectateurs est occupée aux contorsions d'un enfant possédé du démon, ait toute la valeur du monde parce que c'est un Raphaël qui l'ait peint. » Il se vante d'être un hérétique contre la tradition. Il regarde d'ailleurs toute l'Italie du haut de son orgueil de Germain, méprisant la bassesse du peuple obséquieux, servile et perfide, et toute la valetaille des princes nourrie par les pourboires des étrangers qui visitent les collections, et les princes eux-mêmes, les uns, hommes d'église, qui se donnent des mines de dévots et de penseurs, les autres, hommes du monde, qui ont appris chez les jésuites à bien conduire une voiture et à consoler les condamnés à mort. Il se détourne de ces laideurs pour regarder la nature et dessiner des paysages, pour regarder l'antiquité et dessiner des monumens. Encore les monumens romains ne lui plaisent-ils que lorsqu'ils s'inspirent de l'art grec ; son imagination le ramenait sans cesse aux temples et aux portiques d'Athènes et de Delphes.

A Rheinsberg, où il est arrivé d'Italie, les mains pleines d'esquisses et la tête en travail de projets, il a été nommé par Frédéric intendant des bâtimens. La bâtisse était déjà commencée : il l'a hellénisée du mieux qu'il a pu. C'est lui qui a élevé la colonnade entre les deux tours, et, à l'entrée du parc, un portique circulaire à colonnes corinthiennes, portant des vases et des statues. Il n'avait aucun scrupule à transporter l'art de l'Ionie et de la Doride aux confins du Mecklembourg. Il ne sentait pas qu'il faut aux marbres la clémence de l'air, et que les arches des portiques s'ouvrent dans le ciel bleu. Un jour pourtant, il chercha une combinaison d'humour germanique et d'art grec dans le projet d'un temple

de Bacchus, qui devait avoir la forme d'un bol de punch renversé, porté par des satyres. C'était, j'imagine, un de ces Allemands emmagasineurs de formes et d'idées, que jamais ils ne parviennent à exprimer à leur gré, et qui portent en eux un chaos dans l'attente d'un *Fiat lux*, qui ne viendra pas. A Rheinsberg, il avait sa physionomie tout à part : c'était un grand, gros et bel Allemand au front haut, à la figure ovale et pleine, à l'œil ouvert et franc. Il avait gardé l'air d'un soldat : Pesne le représente cuirassé, les mains gantées croisées sur l'épée. Rien de galant en lui; pas la plus petite manière; à peine de la politesse. Il était silencieux ou, quand il parlait, ferme et carré dans son dire. Il tranchait sur ce fond aimable et riant de la petite cour : « Je le compare à un fort beau chêne, dit Bielfeld, et vous savez qu'il n'est pas nécessaire que tous les arbres d'un jardin soient taillés en arcades de Marly. »

III.

A Rheinsberg, Frédéric aurait voulu voir les jours succéder aux jours, tous semblables, « tous jumeaux. » Là, « presque hors du monde, » dans son « couvent, » il goûtait le contentement de l'esprit et la tranquillité de l'âme. Ailleurs, il n'ose, disait-il, se montrer comme la nature l'a fait; il n'est qu'un miroir soumis à la nécessité de se conformer à la bizarrerie des objets qui se présentent devant lui; à Rheinsberg, il est son maître et le maître, et son empire est doux aux autres et à lui-même. Malheureusement, il était souvent obligé de quitter son chez-soi. Il allait à Berlin au printemps pour les grandes revues : le hussard qui lui apportait l'ordre de partir lui semblait « une préfiguration de la mort. » Il y retournait en décembre pour les fêtes de la cour, et, d'avance, il maudissait la méchante et frivole société qu'il allait rencontrer. A Pâques, il était appelé à Potsdam pour s'acquitter en famille de ses devoirs religieux, et il se moquait de la cour qui se mettait en dévotion à heure fixe : — « Je ne sais pas ce qu'ils ont fait, mais ils me disent qu'ils veulent se repentir dimanche de leurs péchés. » — Plusieurs fois il a dû s'absenter des semaines durant; il voyagea en Prusse et en Hollande. Et de partout, de Berlin comme de Potsdam, de Prusse comme de Hollande, il aspirait à « la douce, à la chère solitude; » sitôt qu'il pouvait, il partait « comme une fronde crétoise » et revenait se rencogner.

Autant que les voyages, il redoutait les visites qui troublaient le train habituel de la maison. Il invita pourtant son père à venir le voir au moment où il achevait son installation. On raconte que le roi, arrivé un dimanche, alla droit à l'église et se plaça en face du

pasteur, qui achevait de lire le texte de son sermon : le menton appuyé sur sa canne, il levait les yeux vers l'orateur avec l'expression de recueillement d'un dévot qui attend la parole du Seigneur. Mais le pasteur le reconnut, perdit la tête, bredouilla, et, après quelques efforts pour retrouver le fil de son discours, brusqua la bénédiction. Le roi, furieux, brandissait sa canne; le pasteur n'en descendit que plus vite. A quelque temps de là, il fut cité devant le consistoire pour y répondre du péché de respect humain. Mais la même histoire m'a été racontée et mimée à Spandau par le sacristain qui prétend qu'elle s'est passée dans son église; la canne de Frédéric-Guillaume est restée populaire dans ce pays-là, comme chez nous la poule au pot d'Henri IV. Frédéric se mit en frais pour recevoir son père; il lui donna une « chasse par force, » une pêche et un tir aux pigeons, toutes choses qui l'ennuyaient, mais qu'il savait du goût du roi. Celui-ci fut satisfait et le prouva en déliant les durs cordons de sa bourse. Malgré cette libéralité qu'il avait espérée et qui fut la bienvenue, car le manque d'argent était la seule douleur dont il souffrît alors, Frédéric n'aurait pas vu avec plaisir ces visites se renouveler. Heureusement, le roi n'y était pas fort enclin; il ne parut que deux fois à Rheinsberg.

Le prince était obligé à quelques devoirs de politesse envers son voisinage; il nous a raconté ses relations avec le prince Charles-Louis-Frédéric de Mirow, frère du duc régnant de Mecklembourg-Strélitz : c'est un amusant chapitre de l'histoire de Rheinsberg et qui donne le ton de la maison.

Le château de Mirow était tout près de Rheinsberg; Frédéric part à cheval un beau matin, accompagné d'un officier de son régiment. Arrivé à Mirow, il laisse ses chevaux à la poste et se dirige vers le château. Sur le pont-levis qui mène à la porte d'une tour en ruines, un grenadier en faction avait déposé son bonnet, sa ceinture et son fusil pour travailler plus à son aise à tricoter des bas : « D'où venez-vous et où allez-vous? » crie cette sentinelle. — « Je viens de la poste et vais au bout du pont. » — Très troublé, car il n'était pas habitué à voir des visages étrangers, l'homme appelle le caporal. Celui-ci, qui sortait justement de son lit, paraît sans souliers et culottes ouvertes, et répète la question : — « Où allez-vous? » — Le prince, sans répondre, entre dans la cour. C'est bien un château, pense-t-il; il n'y a pas moyen d'en douter, puisque voici, de chaque côté, la porte, une lanterne, et, au-dessus, un écusson, même deux écussons. Il frappe et refrappe jusqu'à ce qu'une servante toute cassée apparaisse : — « Tiens, se dit Frédéric, ce doit être la nourrice du père de Mirow, » mais déjà la vieille lui a fermé la porte au nez sans parler. Il entre à l'écurie, où il apprend d'un valet que son altesse s'est rendue avec

son épouse à Neu-Strélitz pour y visiter son altesse Mme la duchesse sa mère et qu'elle emmené tous ses gens en gala, si bien qu'il n'est resté que la servante, le valet et la garde d'honneur.

Neu-Strélitz est à deux milles de Mirow; Frédéric prit des chevaux à la poste et fit son entrée à midi sonnant, dans cette capitale, qui se composait d'une rue habitée par des gentilshommes de la cour, des employés et des domestiques. Il sut au château que Mirow était allé dîner à Konow, à un demi-mille de là. Comme il avait faim, l'officier qui l'accompagnait le mena dîner chez un gentilhomme de sa connaissance auquel il ne le nomma point. On parla du duc régnant de Strélitz, et en particulier de l'habileté de son altesse à coudre des casaquins, ce qui donna envie à Frédéric de la voir. L'altesse, à qui on le présenta comme étranger, le reçut avec bonne grâce, mais elle était si timide qu'elle n'eût pas ouvert la bouche si son conseiller, Herr von Altrock, — Monsieur du Vieil-Habit, — ne lui avait soufflé des paroles. Après l'audience, les deux cavaliers partirent pour Konow, une maison de chasse, le Versailles de Neu-Strélitz, flanquée d'un moulin. Frédéric entra au moulin d'où il se fit annoncer. Le maître des cérémonies vint le saluer et le conduisit à la maison. La famille allait se mettre à table. Après les complimens et les cérémonies, le prince de Mirow fit part à son hôte d'un accident déplorable : le meilleur cuisinier de la maison était tombé en revenant des achats; il s'était cassé le bras et les provisions étaient gâtées. Frédéric fit semblant de croire ce conte ingénu. Il dîna moins bien que s'il eût été au cabaret à Potsdam, mais la conversation, digne d'une si noble compagnie, ne roula que sur les généalogies illustres : les Weimar, les Gotha, les Waldeck, les Hoym et quantités d'autres défilèrent sur le tapis jusqu'a ce que le prince de Mirow, las de se verser des rasades, levât la séance. Frédéric reprit le chemin de Rheinsberg, inquiet de la promesse que Mirow lui avait faite de lui rendre sa visite : « Il viendra certainement, mais comment me ferai-je quitte de lui? Dieu le sait, Dieu seul! »

Quelque temps après, Frédéric dormait tranquillement comme c'était son droit, puisqu'il était trois heures du matin, quand ses gens l'éveillèrent pour lui dire qu'une estafette était là. Il se lève en grande hâte. Quelle nouvelle un messager pouvait-il apporter à pareille heure? Toutes les idées durent passer par la tête du prince, et je pense qu'il ne fut pas maître de ne pas penser au premier moment que, peut-être, il lui était arrivé le grand malheur de perdre son gracieux père. L'estafette lui remit une lettre du prince de Mirow, qui annonçait son arrivée pour le jour même, à midi. Frédéric, pestant contre l'esbrouffe de ce message nocturne de voisin à voisin, donna cependant des ordres pour que son hôte fût

reçu avec des honneurs impériaux. A son arrivée, l'altesse fut complimentée par un général et introduite en grande pompe auprès du prince qui attendait, entouré de sa maison : « Voilà, dit le général, le prince Kajuka. » Sur cette présentation inattendue, éclat de rire général ; Frédéric eut de la peine à tourner la chose de façon que Mirow ne se fâchât point ; mais le margrave Henri de Schwedt, qui se trouvait alors à Rheinsberg, entreprit le noble visiteur ; il s'extasiait sur son bel habit, son grand air et l'aisance de ses façons : « Comme Votre Altesse doit bien danser, » disait-il. La compagnie se mordait les lèvres. L'après-midi, comme il pleuvait, Frédéric voulut étudier l'effet de la pluie sur le bel habit de monseigneur. Il le mena tirer les oiseaux. Tout le monde vit bien que le prince souffrait des dégâts faits à sa toilette, mais admira la force d'âme qui lui permettait de simuler une indifférence magnanime. Le dîner fut superbe ; Mirow y but comme quatre, mais, tout à coup : « Des affaires d'État très considérables, dit-il, me rappellent à la maison. » Il resta pourtant jusqu'à deux heures du matin, le vin de Champagne lui avait fait remettre au lendemain les affaires sérieuses.

Si Mirow n'était pas né prince, il n'aurait jamais passé le seuil de Rheinsberg. Frédéric exigeait des simples mortels qui sollicitaient l'honneur de lui être présentés, une condition préalable : avoir de l'esprit. C'était au reste la condition unique. Il disait : « Un tel est un misérable ! mais il est drôle à table, » et il dînait avec ce misérable. Il n'estimait pas La Chétardie, mais le marquis était si spirituel que le prince se délectait à ses visites : « C'est du bonbon pour nous. » Les conversations de la plupart des hommes étaient intolérables à Frédéric, parce que « la plupart des hommes ne pensent pas, ne s'occupent que des objets présens et ne parlent que de ce qu'ils voient. » Pendant un séjour à Berlin, il a entendu un soir ne parler que coiffures, paniers et modes ; la veille, à table, le discours n'avait roulé que sur la différence des soupes et la façon la plus avantageuse de guérir la v.... Il s'étonne que des gens si « profondément remplis de bagatelles aiment à vivre et appréhendent la mort. » A aucun prix, il n'en supportait de pareils dans sa compagnie ; un gros cavalier saxon, très noble, et le jeune Seckendorf, ministre de l'empereur, attendirent vainement une invitatien à Rheinsberg, parce qu'ils étaient « inconversables. » Frédéric disait : « Pour vivre avec nous, il faut que la matière ne l'emporte pas sur l'esprit, » et même il eût voulu supprimer cette matière, vivre avec de pures intelligences, avec des séraphins. Ah ! s'il y avait eu sur terre un royaume habité par de purs esprits, c'est là qu'il aurait voulu régner : « Un prince qui voudrait n'avoir que de pareils sujets serait réduit à n'avoir pas un empire fort peuplé ; je préférerais pourtant son indigence à la richesse des autres ! »

L'esprit était la vie même de la compagnie de Rheinsberg ; chacun des hôtes habituels jouait sa partie dans le concert sans fin et sans trouble. Comme chacun avait sa façon particulière, ils ne se heurtaient point, et, comme il n'y avait point lieu à des cabales autour d'un prince héritier relégué hors des affaires, et ne disposant ni de biens, ni d'honneurs, ces intellectuels n'avaient point de raisons de se haïr : ils s'aimaient donc, et l'esprit produisait, par une rare exception, l'amitié : Frédéric disait qu'il avait consacré Rheinsberg à l'amitié, comme un roi de France avait voué son royaume à la Vierge. Il voulait toujours avoir tout son monde auprès de lui. Il ne s'est séparé de Keyserlingk que pour l'envoyer en qualité d'ambassadeur intellectuel auprès de Voltaire. Si Jordan était absent depuis trois jours, les trois jours lui paraissaient longs comme à des amans trois années d'attente : « On ne peut se passer de vous, lui écrivait-il ; la table a besoin de votre philosophie ; apportez-nous toute l'érudition de votre bibliothèque sans en apporter la poussière et comptez d'être reçu comme un homme qui nous est nécessaire. » Il appelait d'un surnom chacun de ses amis : Jordan, c'était Héphestion ; Keyserlingk, Césarion ou le cygne de Mittau ; Knobelsdorf, le chevalier Bernini.

Il y avait à Rheinsberg du bonheur dans l'air pour tout le monde, même pour la princesse royale. Il est vrai, Frédéric n'aimait point cette aimable femme ; les lettres qu'il lui écrit pendant ses voyages sont glaciales ; il l'appelle toujours *Madame*, et, s'il lui demande une fois la permission de l'embrasser de tout son cœur, il termine d'ordinaire ses billets par de sèches formules. Il n'a jamais le temps de lui écrire longuement ; un jour, il est fatigué ; un autre jour, il a un mal de tête effroyable. Il n'avait jamais mal à la tête quand il s'agissait d'écrire à Voltaire. Du moins, il tolérait la princesse royale, qui regrettera un jour avec une douce mélancolie les années de Rheinsberg ; il lui permettait d'avoir des attentions pour lui et de le gâter. Intelligente et gaie, elle comprenait les conversations les plus sérieuses, s'amusait aux propos joyeux et s'enhardissait à commettre des espièglerie. Un soir, le prince royal avait décidé que l'on ferait ribote : il porta coup sur coup des santés auxquelles il fallut rendre raison et les accompagna d'un débordement de bons mots qui déridèrent les fronts les plus graves. Au bout de deux heures, Bielfeld, le plus jeune de la compagnie, s'aperçut, comme il dit, que les plus grands réservoirs ne sont pas des goufres, et malgré le respect dû à la présence de la princesse, il sortit pour respirer l'air frais dans le vestibule. L'air frais le saisit, et il sentit en rentrant un petit nuage qui offusquait sa raison. Il avait laissé devant lui un grand verre d'eau ; la princesse avait jeté l'eau et rempli le verre d'un vin de Sillery. Du coup, Bielfeld se grisa,

d'un gris qui tirait sur l'ivresse. Le prince l'appela près de lui, lui dit les choses les plus gracieuses, et, tout en le faisant voir dans l'avenir, aussi loin que ses faibles yeux le pouvaient porter, il lui versait du vin de Lunel. La gaîté de la compagnie devenait un peu forte. Une dame ayant été obligée de se lever brusquement pour faire une petite absence, son action fut jugée héroïque et elle fut accablée de caresses et de louanges à son retour. Enfin la princesse royale, par hasard ou à dessein, cassa un verre ; tous les verres volèrent dans tous les coins de la salle aussitôt. Le prince s'esquiva, aidé par ses pages ; la princesse en fit autant, puis toute la société. Bielfeld sortit le dernier, et, ne trouvant aucun valet pour prendre soin de sa chancelante figure, il manqua la première marche de l'escalier et roula tout en bas, où il demeura sans connaissance. Une vieille servante, passant dans l'obscurité, le prit pour le barbet du château, mais s'aperçut, au coup de pied qu'elle lui donna, qu'elle avait affaire à un homme. Elle appela ; les gens de Bielfeld accoururent et le transportèrent dans son lit. Le chirurgien le soigna, pansa ses blessures et parla de trépan, mais Bielfeld fut quitte pour la peur et pour quinze jours d'arrêt de rigueur dans son lit.

Cette petite orgie sortait de l'ordinaire ; la preuve, c'est que le lendemain personne ne parut à table, excepté la princesse royale. Chez le roi, les lendemains de ribote, tout le monde était à son poste et prêt à recommencer. Frédéric n'était ni grand buveur, ni gros mangeur. Sa table, servie par un cuisinier français, était délicate. La commande qu'il fait un jour de 800 bouteilles de vin de Champagne et de 200 bouteilles des vins de Volnay et de Pomard prouve que les vignes de France étaient mieux estimées à Rheinsberg que celles de Hongrie et du Rhin, et qu'entre nos vins les préférés étaient ceux qui donnent le plus de chaleur et de gaîté. Pour tempérer la chaleur, le prince coupait d'eau son vin de Bourgogne. Le vrai plaisir de la table, c'était la conversation. Quand la compagnie était au complet, il y avait une vingtaine de couverts. Comme elle n'était jamais réunie qu'au dîner et au souper, elle avait bien des choses à se dire. On parlait des incidens de la vie du château. Chasot fournissait une inépuisable matière aux plaisanteries : ses voisins de chambre se plaignaient que sa flûte les réveillât ; on le taquinait sur ses aventures de chasse ou d'amour, car ce Normand servait

par semestre
Ou Diane ou tantôt Vénus...

Il était prompt à la riposte et à l'attaque. Un soir que Jordan dissertait sur la nature de l'homme, Chasot lui démontra avec une

verve de gamin français qu'il était formé de la composition d'une douzaine d'œufs. La philosophie se mêlait à toutes les joyeusetés. Un exploit de Mimi, la guenon du prince royal, qui avait brûlé aux bougies le manuscrit d'une traduction de Wolf, pendant que son maître était à souper, donnait lieu à un échange de vues sur les raisons que pouvait avoir cette bête de ne pas aimer la philosophie. Mais de quoi ne parlait-on pas?

Nous parlons de philosophie,
Des charmes de la vérité,
De Newton, de l'astronomie,
De peinture et de poésie,
D'histoire et de l'antiquité,
Des heureux talens, du génie,
De la Grèce et de l'Italie,
D'amour, de vers, de volupté.

Chacun des convives, compétent en toute matière et capable de s'intéresser à tout, avait sa note particulière et la donnait. La présence des dames empêchait que la conversation ne devînt doctorale. L'esprit donnait la couleur gaie et « tempérait la morosité et la trop grande gravité philosophique, qui ne se laisse pas aisément dérider le front par les Grâces. »

Tous les soirs, il y avait concert au château. Le goût du prince pour la musique était devenu une passion : « Nous faisons de la musique à toute sauce. » Il avait toujours sous la main sa *traverse*, et il interrompait sa lecture par des airs de flûte. Entre deux lettres, ou bien au milieu de quelque dissertation philosophique ou politique, il composait des symphonies. Les critiques d'Allemagne discutent aujourd'hui le génie musical du grand roi. Ils y trouvent les défauts du temps, une certaine monotonie, une brièveté de souffle, du dilettantisme, de l'afféterie, trop de facilité, mais aussi de l'habileté, de la vivacité, de l'originalité, de l'invention, aussi de la sensibilité, de la mélancolie, de la rêverie, même de la profondeur. Ils disent que Frédéric musicien est très supérieur à Frédéric poète : le poète, en lui, n'est pas maître de sa forme; il est le disciple d'un esprit étranger et il en est le tributaire, au lieu que le musicien traduit directement la voix intérieure, la *Stimmung*. Ils disent encore qu'à cet homme, qui a eu le malheur de n'aimer jamais une femme, la musique en exprimant le vague de l'âme, et, comme une dévotion, comme une adoration, a tenu lieu de l'amour. Il est certain qu'il a goûté et savouré toutes les joies de la musique. Il y cherche le plaisir intellectuel « d'entendre et de déchiffrer les pensées du compositeur. » Il l'aime, quand elle est jolie et gaie, bien ordonnée et quand « les parties lui paraissent

justes et la composition très pure. » Il l'aime aussi lorsqu'elle égale « l'éloquence la plus véhémente et la plus pathétique, » et que « ses accords touchent et remuent merveilleusement l'âme. » Par elle, il a fait plus que charmer ses loisirs ; il a calmé ses impatiences, apaisé ses chagrins et rendu le je ne sais quoi d'idéal et de réel, d'insaisissable et de certain qui proteste au fond de nous contre la misère de nos ignorances. Point de doute que la musique, avec les lettres et la philosophie, a aidé Frédéric à se composer une âme supérieure à la destinée.

La petite cour jouait aussi la comédie et la tragédie : Racine et Voltaire, — si l'on voulait marquer l'ordre des préférences, il faudrait dire Voltaire et Racine, — étaient les tragiques préférés. Le prince faisait « le héros de théâtre » et il a joué dans *Œdipe* le rôle de Philoctète. Il aimait aussi les mascarades à l'italienne, et les voulait fort gaies, même irrévérencieuses, empruntant au besoin pour les y faire figurer le chapeau et la robe d'un ministre protestant qui les prêtait de bonne grâce; car, disait le prince, en s'y prenant bien, on fait de ces gens-là ce qu'on veut. Enfin il ne dédaignait pas de danser pour se dégourdir les jambes, et, les jours de bal, il quittait, pour l'habit de cour, l'uniforme qu'il portait d'ordinaire.

Tels étaient les plaisirs de Rheinsberg : « Nous nous divertissons de riens, et n'avons aucun souci des choses de la vie qui la rendent désagréable... Nous faisons de la tragédie, nous avons bal, mascarade et musique. » Vingt fois, en prose et en vers, Frédéric a célébré cette vie délicieuse. Quel dommage qu'un peintre, Pesne ou Knobelsdorf, n'en ait pas reproduit pour nous quelques scènes! Quel joli sujet d'illustration, par exemple, que la page où Bielfeld décrit le grand Frédéric dansant un menuet! Le prince y fait très bien sa figure; il a juste la taille qu'il faut : ni trop grand, ni trop petit. Un petit-maître de Paris ne trouverait pas sa frisure assez régulière, mais ses cheveux, qu'il porte au naturel, sont d'un beau brun, bien ajustés à l'air de son visage et tournés en boucle négligemment. Le front est haut et noble. Les grands yeux bleus ont quelque chose de sévère, et qui deviendrait vite hautain et dur, mais aussi de doux et de gracieux. Les manières sont celles d'un homme de grande naissance, et l'on est surpris de lui trouver un tel air de jeunesse. Il paraît à peine vingt printemps. Il est vêtu d'un habit de moire céladon, garni de larges brandebourgs d'argent avec des houppes flottant aux extrémités ; la veste, de moire d'argent, est richement galonnée. Les cavaliers de la cour sont vêtus presque de même, mais moins magnifiques. Les dames portent le long corsage indiscret, fleuri aux épaules et à la taille, et qui semble offrir aux regards la gorge des beautés; leurs

paniers d'étoffes claires sont enguirlandés de fleurs. Et la musique accompagne cette pantomime charmante, qui « représente par les gestes et les attitudes une intrigue amoureuse, une déclaration, un désir mutuel de se plaire, une disposition à s'écouter favorablement en se donnant la main, une petite répugnance, une réflexion en s'éloignant de nouveau, et enfin une conclusion du roman en présentant les deux mains à la dame, et en la conduisant jusqu'à l'endroit où l'on avait commencé. »

Tous ne dansaient point assurément. Jordan, Stille, Knobelsdorf, Sennig, regardent : c'est le groupe des penseurs. Par la fenêtre ouverte, la nature apparaît en accessoire discret, et parée, elle aussi, de bosquets, de salons de verdure et de statues de dieux et de déesses.

Bielfeld, à qui l'on ne peut refuser la justesse d'impression, a été ravi au premier coup d'œil sur le château enchanté. Il avait passé, avant d'arriver à Rheinsberg, par Potsdam, la ville du roi. Il avait été réveillé par le bruit d'une centaine de tambours, et il avait fait sa toilette au son de la musique militaire. C'était dimanche. Il avait vu défiler, pour se rendre à « la parade de l'église, » le régiment du roi dans ses plus beaux atours ; en tête, marchaient les hautbois tout chamarrés, et les tambours et les fifres, et de grands nègres, qui portaient des turbans ornés d'aigrettes, des carcans et des pendans d'oreilles d'argent massif poli. Puis chaque compagnie était passée, précédée de ses fifres et de ses tambours. Les hommes portaient la mitre de cuivre où brillait l'aigle de Prusse, l'uniforme bleu aux brandebourgs d'or, doublé de rouge, avec de petits paremens écarlate, les vestes et les culottes couleur chamois et les guêtres blanches. C'étaient les fameux colosses, dont l'effet était terrible. Dans l'église, Bielfeld était obligé de jeter la tête en arrière pour observer leur physionomie. Il se demandait en regardant les deux statues de Mars et de Bellone, posées en sentinelles à l'entrée du caveau où Frédéric-Guillaume avait préparé sa sépulture, s'il était bien dans un temple du Christ, mais officiers et soldats faisaient d'un grand air de dévotion l'exercice de la prière. Invité à dîner par le colonel, Bielfeld aperçut sur le buffet quantité de bouteilles de vieux vin du Rhin, que des gens rangeaient le long du mur à mesure qu'elles avaient été vidées par ces grands sacs à vin, qui sablaient des rasades « avec une facilité et une bonne foi germaniques. » Et plus s'allongeait la file, plus l'air rébarbatif des visages s'adoucissait. Après le café, que l'on alla prendre chez un capitaine, arrivèrent les hautbois. Comme Bielfeld tournait la tête de tous les côtés, espérant de voir arriver les dames, un officier rubicond et hâlé lui présenta la main pour ouvrir la danse, et l'on dansa un

étrange menuet d'hommes. Le bal, animé de plus en plus par le vin de Champagne, dura jusqu'à huit heures. Un officier proposa de se rendre chez une dame, qui tenait une assemblée; en y arrivant, Bielfeld trouva quelques-uns des convives qui l'avaient précédé, et dont l'un venait de s'asseoir entre deux chaises sans pouvoir se relever. Le lendemain, de bonne heure, il vit le roi partir pour Wusterhausen, le regard terrible, le teint composé des nuances les plus fortes du rouge, du bleu, du jaune et du vert, la tête grosse et le col enfoncé dans les épaules. Et lorsqu'à Rheinsberg il trouva « chère de roi, vin des dieux, musique des anges, promenades délicieuses dans les jardins et les bois, parties sur l'eau, culture des lettres et des beaux-arts, conversation spirituelle, » et ce prince, « le plus joli mortel du royaume qui l'attend, » il crut, dit-il, au sortir d'un Rembrandt, entrer dans un Watteau.

IV.

Et pourtant, Rembrandt aurait trouvé son sujet à Rheinsberg : le grand Frédéric dans son cabinet de travail. Le cabinet est dans la vieille tour. Les meubles en sont argentés et recouverts de soie vert tendre ; le pupitre de la table dorée est tendu de soie rose, et des vases et des guirlandes sont peints sur panneaux clairs, et, ici encore il y a des glaces, des bustes et le décor mythologique, mais le décor est grave : au plafond, Minerve, lance en main, casque en tête, siège sur son trône, et, près d'elle, un génie ouvre un livre où sont écrits les noms d'Horace et de Voltaire. Les trois baies profondes percées dans la muraille épaisse donnent à ce boudoir le sévère aspect d'une niche féodale.

Ici était le saint des saints de Rheinsberg. Aucun bruit n'y arrivait de la maison, ni du dehors. Si le prince levait la tête, il n'apercevait que des arbres, de l'eau et du ciel. Et certes le paysage de Rheinsberg a un charme particulier, le charme d'une oasis ; le contraste des alentours sablonneux y fait l'eau plus fraîche et la verdure plus verte. La simplicité des lignes et la médiocrité des hauteurs grandissent les spectacles du ciel. J'ai vu, du cabinet de Frédéric, le soleil se coucher derrière la colline du parc; il embrasait d'une dorure rougeâtre les sapins du sommet, dont il découpait la ramure; et l'or, la ramure et les moindres nuages se reflétaient dans une bande argentée au milieu du lac, tandis que, sur l'eau du rivage, entrée dans la nuit, l'ombre des sapins dessinait une bordure de velours effrangé. Frédéric aimait-il à regarder ces spectacles? Il n'était pas insensible aux beautés de la nature, mais il n'y était pas non plus très sensible. Le siècle n'en était pas

arrivé à l'admiration des bois et des couchers de soleil, et Frédéric ne devançait pas son siècle. Un beau livre, une belle pensée, un heureux coup de plume, comme il disait, valaient pour lui mieux qu'un paysage. Assurément, il ne levait guère la tête, et, du dehors, il n'avait cure : « Je ne sais trop à la vérité le temps qu'il fait ici. La sphère de mon activité ne s'étend que de mon foyer à ma bibliothèque. » Il lit avec des yeux grands ouverts, fixes. C'est lui qui dira plus tard à un jeune officier : « Sais-tu lire ? Lire, c'est penser. » Ou bien il a fermé le livre ; sa fine écriture court sur le papier en lignes courtes ou longues, en vers ou en prose, à moins qu'il ne place des signes sur une portée. Et sa guenon Mimi le regarde, compagne de sa solitude.

Frédéric ne vivait avec la compagnie qu'à table, et dans les momens qui suivaient le repas et pendant le concert. Il tirait de chacun de ses hôtes tout ce qu'il pouvait de science, de connaissances ou de gaîté, mais il savait ne pas se laisser envahir, et se réservait les longs tête-à-tête avec lui-même. Il faisait quelquefois une longue marche avec un de ses amis, et la conversation était alors un dialogue philosophique. Rarement, il se laissait débaucher pour une promenade en bateau jusqu'à l'île de Remus, où l'on montre aujourd'hui des arbres plantés par lui. Les cavaliers allaient en chasse : « Cette passion, disait-il, est juste le contrepied de la mienne. Il y a ici une coterie qui chasse, et j'étudie pour eux. Chacun y trouve son compte. » Levé à quatre heures, il lisait six heures de suite ; puis, pendant deux heures, il prenait des notes sur ses lectures et en copiait des extraits. L'après-midi, il se remettait à l'ouvrage ; il veillait quelquefois jusqu'à deux heures. Il essaya même de ne pas dormir du tout. Après quatre jours de ce régime, il tomba malade ; des coliques et des crampes d'estomac faillirent l'envoyer dans l'éternité ; les médecins se fâchèrent, mais il ne voulait rien entendre : « L'habitude a changé l'aptitude que j'avais pour les arts en un tempérament ; quand je ne puis ni lire, ni travailler, je suis comme ces grands preneurs de tabac qui meurent d'inquiétude et qui mettent mille fois la main à la poche, quand on leur a retiré leur tabatière. » Il trouvait le médecin plus cruel que la maladie, et il aimait mieux être malade de corps que d'esprit.

Ses premières études dirigées par son maître Duhan lui avaient laissé, bien qu'elles eussent été contrariées par les idées pédagogiques du roi, l'ambition d'une large culture intellectuelle : il se donnait cette culture. Philosophie, histoire, lettres anciennes et modernes, mathématiques, physique, l'attiraient tour à tour ; elles le retenaient plus ou moins longtemps, et il avait des préférences décidées, mais sur tout il voulait des lumières. Il se faisait un de-

voir de comprendre tout l'intelligible; il apprenait pour apprendre, pour la joie de savoir; mais en même temps il cherchait son profit, même dans les études qui semblaient le plus désintéressées. Il avait dans sa curiosité avide un ordre admirable. De toutes les lumières venues de l'horizon immense, il éclairait à l'avance son chemin royal.

Frédéric nous a révélé tout le secret de son travail pendant les années de Rheinsberg. Il y a écrit de petits traités philosophiques en vers et en prose, comme les poèmes sur la *Bonté de Dieu* et sur la *Liberté* et la dissertation sur l'*Innocence des erreurs de l'esprit*, et des morceaux de morale ou de politique, comme les *Considérations de l'état présent de l'Europe* et la *Réfutation de Machiavel*. Il y a écrit aussi plus d'un millier de lettres, car il est de la famille des épistoliers, ces bavards charmans à qui la conversation parlée ne suffit pas ; ils ont trop à dire sur toute sorte de choses, et ils écriraient volontiers à tout ce qui, dans l'univers, porte un nom et tient une plume. Ils choisissent des correspondans variés, dont chacun sache donner la réplique sur tel ou tel des sujets dont leur intelligence est occupée. Ils arrivent ainsi à « expliquer » tout leur esprit, pour employer une expression que Frédéric aimait et qui est heureuse; elle rend bien le besoin de produire au dehors sa vie intime, de se parler soi-même, *sich zu sprechen*, comme disent les Allemands.

Avec aucun de ces amis épistolaires qui s'ajoutaient au cercle des amis présens, le prince royal n'a si bien expliqué son esprit qu'avec Voltaire, dont le portrait « présidait » dans le cabinet de la cour. Il lui a écrit dès le lendemain de son arrivée à Rheinsberg, sitôt qu'il a été libre enfin et maître de lui. Écrire à Voltaire, c'était s'émanciper de la longue tutelle, s'échapper des ténèbres dans la lumière, et prendre rang et place dans le présent et l'avenir. Recevoir une lettre de Voltaire, c'était pour un prince qui voulait régner en philosophe et pour un homme de lettres à son début, un honneur et le commencement de la gloire. Jamais amoureux n'attendit l'heure de la poste avec plus d'impatience que ne faisait Frédéric, lorsqu'il espérait une lettre venant de Cirey. Il envoyait ses domestiques au-devant du courrier, courait à la fenêtre pour les voir revenir de loin, retournait à sa table, se levait au moindre bruit dans l'antichambre; enfin, quand le paquet arrivait, il cherchait vivement l'écriture désirée. S'il l'apercevait, son empressement même l'empêchait d'ouvrir le cachet; il lisait, mais si vite qu'il lui fallait une seconde et une troisième lecture, pour que ses esprits calmés lui permissent de comprendre ce qu'il avait lu. Voltaire, à qui le prince décrit cette scène de l'arrivée du courrier, répond : « Je suis enivré de plaisir, de surprise et de reconnais-

sance. » Le prince et l'écrivain échangent les propos les plus tendres. « C'est bien dommage que vous soyez né pour régner ailleurs, » écrit Voltaire, » et il se déclare le sujet de *Divus Fredericus :* « Le marquisat de Cirey est une ancienne dépendance du Brandebourg. » Pour louer son héros, il emploie l'histoire et la fable : Frédéric « est plus instruit qu'Alcibiade et joue de la flûte mieux que Télémaque. » Frédéric réfutant Machiavel, c'est Apollon terrassant le serpent Python ; s'il envoie à Cirey un flacon de vin de Hongrie, c'est Bacchus guérisseur ; s'il conseille des recettes de médecine, c'est Marc-Aurèle qui se fait Esculape; s'il construit un manège : « apparemment qu'il y aura une place pour le cheval Pégase. » Le prince ne demeure pas en reste : « Il était bien nécessaire que vous vinssiez au monde, pour que j'y fusse heureux! » Mais c'est à peine s'il peut croire qu'il existe au monde un Voltaire. « Il a, dit-il, fait un système pour nier son existence. Non, il n'est pas possible qu'un homme fasse le travail prodigieux qu'on attribue à M. de Voltaire. Il y a à Cirey une académie composée de l'élite de l'univers, des philosophes qui traduisent Newton, des poètes héroïques, des Corneille, des Catulle, des Thucydide, et l'ouvrage de cette académie se publie sous le nom de Voltaire. » Et puisqu'enfin il faut bien croire à ce prodige, et qu'il existe un Voltaire comme il existe un Dieu, il ne reste qu'à les confondre dans un même acte de foi et d'adoration : « Je crois qu'il n'y a qu'un Dieu et un Voltaire, et que ce Dieu avait besoin en ce siècle d'un Voltaire pour le rendre aimable... Vous avez lavé, nettoyé, retouché un vieux tableau de Raphaël. »

Ces deux grands personnages du siècle étaient invinciblement attirés l'un vers l'autre. Frédéric allait vers l'homme qui excellait en tout ce qu'il aimait, vers ce poète dramatique, ce poète épique, cet historien, ce philosophe, ce moraliste, ce libre esprit, cette grande lumière du siècle des lumières, cette science universelle légèrement portée, avec des couleurs claires et gaies, comme les aimait le seigneur de Rheinsberg, et vers cette humanité enfin qui rêvait le bonheur des hommes, en même temps qu'elle les méprisait. Et Voltaire était surpris et ravi de rencontrer « un prince qui pense aux hommes... un monarque fait homme, » et non pas dans un roman, sous le nom d'Alcimédon et d'Almanzor, mais dans la réalité de l'histoire. En même temps, il se sentait triompher en ce roi de demain, prendre sa revanche de la Bastille et de l'exil, et régner sur l'avenir.

Frédéric goûtait dans le commerce de Voltaire les joies d'esprit les plus vives : lui, qui disait qu'une correspondance est un trafic de pensées, il s'enrichissait à ce trafic. Il y cherchait aussi la gloire d'une relation illustre et la bienveillance d'un grand dispensateur

de la renommée, et autre chose encore, qu'il osait à peine s'avouer à lui-même : imiter Voltaire, et l'égaler peut-être! En vain il se répète cent fois : « Malheureux! laisse là un fardeau dont le poids dépasse tes forces! on ne peut imiter Voltaire qu'à moins d'être Voltaire même! » il n'essaie pas moins de mesurer son esprit avec cet esprit. Par moment, il s'échappe à parler d'égal à égal, et il écrit à Voltaire : « Nous autres poètes. » A Voltaire, poète tragique, il annonce qu'il prépare une tragédie dont Nisus et Euryale seront les héros; au poète moraliste, il envoie des poésies morales; au savant, des expériences et des hypothèses sur des questions de physique; à l'historien, ses *Considérations sur l'état présent de l'Europe* et sa réfutation de Machiavel; avec le philosophe, il discute sur Dieu, l'âme et la liberté. Il montre ainsi qu'il n'y a point que barbarie « parmi les descendans des anciens Goths et des peuples vandales... parmi les habitans des forêts d'Allemagne. » Même cette modestie avec laquelle il parle de l'Allemagne, et cette ironie, découvrent sa pensée secrète. Il a quelque honte à laisser croire qu'il veuille mettre en lutte, dans le domaine de l'esprit, la France toute vive et scintillante et l'Allemagne encore engourdie et obscure; mais c'est là pourtant que va son ambition. Avant de partir pour la campagne du Rhin, il avait écrit à sa sœur: « Je prétends montrer à MM. les Français qu'il y a, au fond de l'Allemagne, de jeunes aigrefins assez insolens, qui se présenteront devant toutes leurs armées sans trembler. » Il était aigrefin assez insolent pour se présenter sans trembler devant l'esprit de la France. Et c'est pourquoi sa correspondance avec Voltaire est le document le plus complet sur l'immense travail intellectuel où peina Frédéric dans le cabinet de la vieille tour.

Maintenant, dans ce millier de lettres de Frédéric, dans ses poésies et ses écrits philosophiques et politiques, aidé de tous les témoignages directs ou indirects que nous pourrons rencontrer, nous allons chercher, et, s'il est possible, retrouver les sentimens de ce cœur et les idées de cet esprit, qui se préparent et s'arment, aux bords tranquilles du lac de Rheinsberg, dans cette solitude, ce recueillement, cette grâce d'aurore et la parure apprêtée d'un tableau mythologique, pour une des existences les plus agitées, les plus rudes, les plus fécondes en réalités qu'un homme ait vécue, depuis qu'il y a des hommes et qui agissent.

ERNEST LAVISSE.

LES ÉTATS-UNIS

ET

LA VIE AMÉRICAINE

I.

Notre idée des États-Unis s'est élargie et précisée depuis peu. MM. de Rousiers, de Varigny, Max Leclercq, Gaulieur, de Coubertin, nous ont récemment apporté une riche moisson d'observations compréhensives et détaillées, de documens précis et concrets (1). Nous en avions besoin. Jusqu'ici nous possédions surtout des études de sociologie, des réflexions de politiques et d'économistes, des dissertations profondes à la façon des considérations de Montesquieu sur la grandeur et la décadence des Romains. Nos historiens et nos philosophes s'étaient occupés des grands faits abstraits et permanens d'où sortent les millions de petits faits fugitifs et colorés dont ils ne nous parlaient pas. Quelques promeneurs avaient « noté leurs impressions, » décrit l'*Elevated* de New-York, les grands hôtels de Chicago, les *Pullman-Cars*, les deux ou trois Indiens civilisés qui vendent des corbeilles d'osier près des chutes du Niagara. Comme l'Amérique n'est point pittoresque, que le paysage y varie peu, que les costumes n'y sont pas décoratifs, que de New-York à San-Francisco tous les hommes portent des cols et des pantalons, les plus littéraires égayaient la monotonie du voyage par leur belle

(1) Paul de Rousiers, *la Vie américaine*. — C. de Varigny, *les États-Unis*. — Max Leclercq, *Choses d'Amérique*. — Henri Gaulieur, *Études américaines*. — De Coubertin, *Universités transatlantiques*.

humeur de touristes en vacances. Leur verve s'allumait à nous faire le portrait du Yankee chiqueur, cracheur, hâbleur, qui, renversé dans son *rocking*, les mains dans les poches, les talons alignés sur une table, vous questionne en nasillant.

Des voyageurs que j'ai nommés plus haut, M. de Rousiers nous rapporte la collection la plus méthodique et la plus abondante. Il est parti pour l'Amérique dégagé du souci littéraire. Il ne voulait que la voir, tâcher de comprendre comment les hommes s'y groupent et y vivent, comment ils travaillent, comment ils s'amusent, comment ils s'enrichissent, quelle est leur idée du désirable et par quels procédés spéciaux ils s'efforcent de l'atteindre, bref observer le régime et les instincts d'une certaine fourmilière, afin d'en rapporter le *tableau*. Il a causé avec des *ranchmen*, des *cowboys*, des agriculteurs, des colons européens, des *business-men*, des politiciens, des femmes et des enfans ; il a visité des fermes, des usines, des bureaux d'affaires, des villas, des casinos de bains de mer, et de tant d'expériences il rapporte une collection de spécimens d'où nous voyons se dégager cinq ou six types caractéristiques, cinq ou six systèmes d'idées et de sentimens spéciaux aux principaux modes de groupemens de l'humanité américaine. Des observations multipliées qui peu à peu se classent, se complètent, où l'on voit s'ébaucher des caractères généraux, un exposé circonstancié de ces observations, en cela consiste en effet la meilleure méthode d'enquête et de description. Il n'en est pas d'autre pour découvrir et pour convaincre, car elle seule reproduit la démarche de notre esprit ; elle nous conduit aux idées par les sensations, elle nous montre les grands faits non séparés de la réalité, artificiellement desséchés, mais encore tout entourés de leur pulpe fraîche et périssable. Elle ne nettoie pas le document, elle le laisse tel qu'il était au moment où il a été arraché à la réalité, avec tous ses prolongemens enchevêtrés, mutilés, embourbés dans le terreau natal. Aujourd'hui, pour étudier les espèces sous-marines, il ne nous suffit plus de feuilleter les albums, nous allons regarder les aquariums de Roscoff ; derrière la vitre épaisse, dans la lourdeur de l'eau verdâtre, nous voulons voir tâtonner silencieusement les grands homards ; leurs antennes se déroulent, confondues aux rameaux de leurs algues familières. Faites-vous une lorgnette de votre main de façon à ne point apercevoir les cloisons qui limitent le tableau et vous voilà au fond de la mer, sur ce sable pâle où les empreintes s'effacent vite, dans le demi-jour égal et verdâtre où les choses semblent sans poids, surprenant sur le fait le déroulement des pieuvres, l'épanouissement des mollusques qui fleurissent hors de leurs coquillages. Par des procédés analogues, M. de Rousiers produit une illusion du même genre. Il ne s'est pas contenté de décrire, il a

transporté dans son livre quantité de détails de la vie américaine, extraits de journaux, caricatures découpées, affiches copiées en passant. Il n'y a pas touché : autant de morceaux d'Amérique qu'il nous met directement sous les yeux et qui pour nous sont des expériences personnelles. Pour achever l'illusion, il nous donne la vision des dehors au moyen d'une collection de photographies instantanées. Je ne crois pas faire tort à l'écrivain en disant que l'intérêt des photographies vaut l'intérêt du texte. Ce sont des minutes précises et caractéristiques de la vie américaine qu'il nous présente : un coin de rue à Chicago, un bar d'ouvriers qui lunchent, une partie de *base-ball* sur les pelouses d'un collège, un rassemblement de curieux devant un incendie, un pont de transatlantique à l'heure où les passagers adossés au grand *roof*, allongés sur leurs chaises longues, enfouis dans leurs couvertures, suivent la course grise des vagues ou bien s'enfoncent dans leur *Mark Twain* ou leur *Howells*. Quelle description vaudrait telle photographie d'une rue de Denver? Rien d'extraordinaire dans cette rue : un descriptif n'eût jamais songé à la décrire. Et pourtant nous la sentons singulièrement américaine. C'est le matin, et les piétons projettent une ombre déjà courte sur le sol rugueux. Regardez ces bâtimens de brique qui portent des noms de banques, cette terre d'argile, ces rues rectangulaires, défoncées, éventrées par les tuyaux à gaz, par les lignes de tramways que l'on pose, ce ciel qu'on n'entrevoit qu'à travers un réseau de fils télégraphiques si dense qu'il semble qu'un oiseau n'y passerait pas, ces poutres gigantesques qui supportent leur trame épaisse, ces hommes qui se dirigent en groupes serrés dans le même sens, probablement vers le centre des affaires; ces *policemen* immobiles et raides, ces dalles grossières à peine ajustées qui servent de trottoirs. Ce sont là des images peu européennes. — Où sont nos fiacres, nos femmes de ménage, nos ouvriers en blouse, nos balayeurs, nos arroseurs, nos marchands à la criée, nos bonnes d'enfans, nos soldats? Il n'y a presque rien de tout cela en Amérique. Cette rue de Denver nous parle d'un monde très simple, très neuf, actif et hâtif, d'une civilisation récente et importée, où le barbare côtoie le raffiné. Nous ne possédons pas tous des téléphones, mais nos maisons ne se dressent pas sur le sol brut, sur la terre primitive dont on vient d'arracher l'herbe. Nos administrations sont routinières, mais non vénales, et l'argent des contribuables sert à paver les rues et à les nettoyer. Regardez surtout les figures, ces jeunes hommes à l'allure athlétique, vêtus sans gêne de vestons courts et de *wide-awakes*, tous lancés vers leurs affaires, les mains dans les poches, foulant l'argile d'un pas actif et géométrique. Ils ne ressemblent pas à nos employés de ministères. A feuilleter ces photographies où tant de gestes, tant de mou-

vemens fuyans de la physionomie ont été enregistrés, on se forme une idée du type. Peu à peu, derrière les figures, on aperçoit des âmes, — âmes ardentes, optimistes, volontaires, indépendantes, qui ne se sentent point comprimées par des cadres de castes, de traditions et de carrières, et à ne regarder que les images, on pressent toutes les conclusions du texte.

II.

Traversons tout de suite le Mississipi : c'est à l'Ouest qu'il faut aller pour rencontrer les élémens primitifs de la société américaine : la population hétérogène d'immigrans européens, réfugiés politiques, mécontens et misérables, cadets de famille en quête de fortune, les déchets, les hors-cadre de notre Europe, les aventuriers qui s'attaquent au pays vierge, en défrichant la forêt, en brûlant la prairie, en creusant les premiers sillons dans cette glèbe toute neuve. C'est à l'Ouest aussi qu'est la matière première qui, travaillée, fait la richesse américaine. Dans la grande usine nationale, c'est là qu'arrivent directement tous les produits du sol que l'on voit élaborer et transformer par des engrenages à mesure qu'ils avancent vers l'Atlantique. — Au commencement, c'est un carré de prairie grand comme dix départemens français, et que le président, après négociations avec les Indiens, déclare ouvert à la colonisation. Au mois de septembre dernier, dans le Montana, tombèrent ainsi les barrières qui entouraient un vaste espace vide. Depuis plusieurs jours, une multitude campait autour de la frontière comme la foule qui, aux jours de représentation gratuite, va s'installer le matin aux portes de l'Opéra. Voilà où il faut aller pour voir la matière informe et grossière qui, façonnée par le milieu, en une génération devient américaine, s'assemble avec une rapidité étrange en société organisée. Un jour, à midi, un coup de canon tonne. C'est le signal; le territoire est ouvert, et comme une onde accumulée autour d'un vaisseau en a crevé l'enveloppe, le flot humain fait irruption de toutes parts. A cheval, en voiture, à pied, on s'élance, on bouscule son concurrent, on le gagne de vitesse pour mettre le pied sur un bon lot. Le soir on s'installe sous la tente; le lendemain, les cabanes de bois apparaissent, puis des boutiques en planche, quelques-unes de ces « épiceries » américaines où l'on vend du tabac, des selles de cheval, des haches et du sucre. Au bout de six semaines, les premiers rails coupent la prairie de leurs lignes rigides; les gares surgissent; à côté des gares, les *elevators* où le blé, à portée du chemin de fer, attend les commandes que le télégraphe envoie de l'Est; autour des *elevators*, une banque, une église, et tout de suite on allume les hauts réver-

bères électriques dont la clarté violente, projetée sur vingt baraques en planches et sur les fleurs de la prairie, proclame au loin l'orgueil et l'espoir de la cité naissante.

Ainsi commence un coin d'Amérique ; à présent, que les chemins de fer le favorisent, que plusieurs lignes s'y croisent, que ses moissons soient riches, dans six mois, à la place de nos vingt maisons de bois s'étendra peut-être une petite ville où les fermiers viendront acheter leurs machines agricoles, dans trente ans, une grande cité, un vaste marché de farines comme Saint-Paul et Minneapolis, une puissante *ville de viande* comme Chicago où les bœufs et les porcs viennent tous les ans tomber par millions sous les couteaux d'Armour. Du pâturage à la grande ville, M. de Rousiers nous fait faire le tour de ce monde ; il nous montre les Scandinaves installés à demeure dans la prairie, fondateurs de familles, les Yankees mobiles et spéculateurs qui se font banquiers et « distributeurs du capital » ou bien créateurs de *ranches* et de fermes modèles, façonnant à leur image, par leur énergie et leur autorité, la population neuve et incohérente. — Suivons-le en *buggy*, dans la prairie illimitée, si rase et si plate que l'on y voit au loin le chemin de fer tomber derrière l'horizon comme les mâts d'un navire qui fuit vers le large. Çà et là perdu dans la steppe, sur la platitude de la terre, dans la solitude de sa verte surface, se dresse un grand bâtiment carré, une maison confortable de *ranchman* ou d'agriculteur. Tout autour, des écuries, des hangars, des bureaux, des usines, où l'on concasse le maïs dont on gave les animaux. Voici le maître ; véritable *gentleman*, malgré ses mocassins et son grand chapeau de *cowboy*, souvent ancien élève de Harvard ou de Princeton. A côté de sa jeune femme qui joue du Chopin, il se repose, fume son cigare en se balançant dans son *rocking*, ou bien de sa vérandah, par le téléphone, achète au loin un wagon de génisses, — spécimen authentique d'une aristocratie locale en formation, d'une classe riche, instruite, intelligente, entreprenante, toujours à la tête des œuvres publiques, féconde en « gouverneurs d'hommes, » en fondateurs de sociétés et qui, servant de modèle aux nouveaux arrivans, leur souffle l'esprit américain.

Plus au nord, dans la vallée du Mississipi, dans le Dakota, dans le Minnesota, les *ranches* se font rares ; on entre dans le monde des blés, dans une mer infinie d'épis dont les inépuisables moissons nourrissent les multitudes d'Amérique et d'Europe. Glèbe vierge, terre intacte depuis les premiers âges, riche en antiques réserves d'énergie et qui, n'ayant jamais enfanté, se laisse féconder par le travail hâtif et brutal du premier venu, de l'agriculteur improvisé. Peu de grande culture savante. Comme les globes électriques d'un village en bois, elles ne servent guère que de réclames, ces

fermes mammouths créées et possédées par des Yankees à la fois cultivateurs et banquiers, par des propriétaires de chemins de fer et des spéculateurs qui *lancent* un territoire, comme en Europe on lance une ville d'eau, au moyen de prospectus, d'affiches, de journaux, en vantant ses pluies, son rendement, ses débouchés, en prodiguant les gasconnades américaines qui doivent ébaubir, à la façon d'un verbiage de commis-voyageur, le pauvre colon de Norvège ou de Silésie. C'est ce colon, Scandinave, Suisse, Canadien, Allemand du Nord, qui assure la conquête du sol, qui s'installe là où l'Américain ne fait que passer. Sans bourse délier, il a droit à 64 hectares de terre dont il devient propriétaire au bout de cinq ans, au bout de six mois moyennant 1,100 francs, ou s'il fait œuvre utile par des plantations forestières. Aussi facilement qu'il s'est fait propriétaire, il devient agriculteur; la terre est si riche, les instrumens de culture si perfectionnés, si faciles à se procurer à crédit, que tout de suite un ancien matelot norvégien, un avocat, « un garçon de café, un commis de magasin de *Pygmalion*, » livrés à eux-mêmes, peuvent chacun, sur son *homestead*, faire lever une moisson. Seul au milieu du désert, au centre de ce disque de verdure, juché sur sa semeuse, l'homme pousse son attelage, avance sous le vaste ciel pluvieux, égratignant d'un léger sillon la surface de la profonde terre végétale. Une à une, à des intervalles réguliers, les graines y tombent et sont enfouies par la roue plate de l'instrument. Point de fumures, de drainages, de labours pénibles. Voilà bien le travail américain où la perfection de l'outil remplace la science de l'ouvrier et dont est capable le premier venu, puisqu'il n'a qu'à surveiller la marche d'une machine sans s'occuper de chacun des produits qu'elle fabrique, — travail en gros et en grand où l'abondance de la matière est telle qu'il est plus profitable de la jeter au hasard vers les engrenages qui la broient incessamment que de s'attarder à l'épargner. Point de traditions non plus, rien dans ces fermes de l'Ouest qui dise l'attache à la vie locale. Ces immigrés, garçons de café ou cuisiniers malheureux qui, munis d'une charrue brevetée dont ils n'ont qu'à régler le travail, vont chercher fortune dans les prairies de l'Ouest comme autrefois les *gold-diggers* dans les champs de Californie, comparez-les à nos paysans de Gascogne qui sèment à grands gestes le maïs dans leurs plaines, en chantant à plein gosier, en proférant des cris traditionnels. Il n'y a pas de « fins laboureurs » en Amérique. Les mêmes hommes travaillent la terre au nord-ouest qui travaillent le cuir à Chicago ou le fer à Pittsburg. Dans les fermes, ils manufacturent du blé; dans les *ranches*, ils fabriquent de la viande; ils transforment un certain poids de maïs en un certain poids de chair à boucherie.

Ce monde a pourtant sa noblesse ; un certain souffle héroïque y vibre, on y respire la poésie anglo-saxonne de la Force et de la Volonté humaines. L'homme qui fait le tour de son domaine, à cheval, dans la fraîcheur du matin, aspirant le grand air vierge de la prairie, comptant ses troupeaux de bœufs et de chevaux, ses étalons et ses taureaux modèles, voyant fumer au loin les machines dont les roues broient son maïs, songe au désert qu'il a trouvé il y a vingt ans et à l'œuvre qu'il a fondée. Il sent battre son cœur dans sa poitrine, il est ivre d'action, de courage, de foi dans l'avenir, de volonté de vaincre. De vaincre quoi, sinon la nature? en la traitant comme une mine profonde dont il s'agit d'exploiter jusqu'au bout tous les filons. Il la méprise, cette nature, elle lui semble petite à côté de sa propre œuvre, non plus vivante, mais inerte, faite pour être façonnée. Qu'il est loin de l'Hindou qui suffoquait prosterné par sa grandeur, du Grec qui vivait en frère avec elle, ami des dieux du ciel et de la terre. L'Américain n'en est ni l'inférieur, ni l'égal ; il en est le maître ; toute sa poésie n'exalte que le travail humain. Chicago est pour lui la *Cité des Prairies*, New-York, la *Ville Impériale* ; cependant, le Meschacébé, le vieux père des Eaux, n'est plus que le *Gros Boueux* (1) et la *Mare aux Harengs* devient le terme familier qui désigne l'Atlantique. C'est que maisons, bestiaux, fermes, cités, tout a été transporté dans ces plaines, tout leur a été imposé, rien n'est sorti paisiblement du sol. Quand on a regardé ces troupeaux bouffis de graisse, savamment bourrés de grain à l'étable et qui ne songent même plus à paître, ces bestiaux assoupis dans la prairie autour de l'odieux moulin de fer qui sert à élever l'eau, ces constructions rectilignes, ces *elevators*, ces hangars, ces bâtimens d'exposition qui semblent posés dans les plaines comme des joujoux de bois sur un tapis vert, quand on a vu de près ces fermiers en chapeau rond qui trottent par la prairie dans leurs *buggies*, ces *cowboys* querelleurs et joueurs, le cœur se serre de regret pour nos campagnes d'Europe. On rêve à la pente paisible d'un col alpestre dans la calme clarté du soir, au bord des rochers rosés, tandis que tintent si faibles les chères clochettes des troupeaux. On revoit une falaise froide de Bretagne où vaguent deux pauvres moutons, gardés par une fillette en coiffe qui penche la tête vers son tricot. Oh! notre paysan muet et résigné, celui qu'a peint Millet, fils de la terre ingrate et dont la rigidité et le sérieux font penser à tous les morts, ses ancêtres gaulois qui ont vécu de la même vie que lui, attachés au même point de la planète!

Dans la grande étendue verte que le législateur a découpée en carrés, voyons s'élever les villes. Elles ne naissent pas

(1) *The big muddy.*

au hasard; trois ou quatre millionnaires se sont associés et, en décidant les tracés de chemins de fer, ont arrêté la géographie du territoire. Car le chemin de fer n'est pas, comme chez nous, un réseau d'espèce nouvelle qui vient se superposer à un système de communications établi depuis des siècles. On l'applique sur un pays vide, et c'est aux nœuds principaux du filet que vont s'élever les villes. En Europe, elles ont grandi le long des fleuves, aux points de rencontre des vallées, et le plan de notre fourmilière est l'œuvre de la nature. Ce ne sont pas les dieux de la montagne et de la plaine, mais les « rois de chemins de fer » qui dessinent en Amérique les cadres durables dans lesquels vont se succéder les générations humaines. Regardez l'un de ces tout-puissans, un Vanderbilt ou un Jay Gould qui, de New-York, court vers le Pacifique sur ses propres rails, dans son wagon-palais. « Chaque cité l'acclame comme un souverain qui fait le tour de son royaume, les gouverneurs d'États le courtisent et les parlemens lui soumettent des pétitions (1). » Car il est vraiment maître de son réseau; point d'assemblée d'actionnaires qui puisse lui faire la loi. Très souvent, il s'est passé d'actionnaires, ou bien il s'est arrangé pour posséder la moitié des actions. Point de législation qui lui dicte des plans : il mène ses lignes où il lui plaît; il crée le système circulatoire d'un pays, il lance ou arrête à son gré les courans de commerce, et dans ce monde de l'Ouest où toutes les fortunes dépendent de la réussite ou de l'avortement des cités naissantes, c'est de lui que tout le monde dépend.

Voici donc les territoires qui se peuplent et les villes qui se lèvent à sa voix, petites villes qui ne sont jamais des villages, mais de jeunes cités naissantes qui prétendent à se développer tout de suite, à rivaliser au bout d'un demi-siècle avec Saint-Paul ou Chicago. Voyez leur origine : elles ne sont pas l'œuvre d'une population trop dense qui instinctivement se déplace suivant la ligne de moindre résistance. L'Ouest américain ne se peuple pas comme s'est peuplée l'Europe occidentale. Dans le vaste continent que chaque Américain travaille à mettre en valeur comme une carrière, certains points sont des centres d'exploitation : c'est là qu'aboutissent ou qu'aiguillent les wagons chargés de matière brute, c'est de là qu'on les dirige vers les dépôts ou vers les hauts-fourneaux. C'est là que sont les provisions d'outils et de vivres et que campent les ingénieurs et les contremaîtres intéressés au succès de l'entreprise. Les petites villes de l'Ouest sont des magasins flanqués de bureaux, rien de plus. Au cordeau, on a tracé dans

(1) Bryce, *The American commonwealth*, II, p. 531.

la prairie une large voie que l'on ne prend pas la peine de paver. Un hôtel, une banque, un *saloon*, des *chapels*, des boutiques alignées le long d'un trottoir de planches, tout de suite, avant les maisons d'habitation, sous une forme rudimentaire d'abord, les principaux organes d'une ville apparaissent. Pour population, un hôtelier allemand, un débitant de bois de construction qui vend des cottages transportables, des portes, des *bay-windows*, des balcons, des escaliers, toutes les pièces d'une maison, sciées, rabotées à la vapeur, découpées suivant deux ou trois types fixes. A côté, les cinq ou six commerçans qui munissent le colon de charbon, de meubles, d'outils, de voitures, de conserves, de viande, de *rocking-chairs*, de chemises de flanelle, — tout cela venu de très loin, car ces cultivateurs ne vivent pas des produits de leur terre comme nos paysans, tout cela vendu très cher, avancé à gros intérêts, car ces commerçans sont des spéculateurs comme les prêteurs d'argent, les *land-agents*, les courtiers qui peuplent la banque et les bureaux. En somme, dans ce coin sauvage de l'Ouest, il n'y a encore que des hommes d'affaires. Point de familles proprement dites. La ville ressemble à ces agglomérations, qui spontanément se forment çà et là dans les champs de diamans de l'Afrique australe. Très souvent, sauf les Chinois et les plus pauvres immigrans, tous les habitans demeurent à l'hôtel (1). Comme ces Anglais de Middlesborough dont nous parle M. Max Leclercq, ils sont venus de très loin, attirés par les prospectus des chemins de fer, par la réclame des sociétés qui lancent la nouvelle ville, en *business-men* qui ont flairé une bonne opération, non pas en colons qui viennent s'installer et fonder une famille. « La population d'une cité naissante se renouvelle en quelques semaines (2). » Son affaire faite, chacun s'en va en entamer une autre à cent lieues de là.

Que sont-ils venus faire? Presque toujours ils ont spéculé sur les terrains, travaillé à hausser la valeur de la terre. Là est la source de richesse la plus facile à faire jaillir et à capter. A l'origine, il y a un an, dix-huit mois, lorsque le territoire fut ouvert, l'hectare ne valait rien; tout de suite, en payant un droit insignifiant, chacun pouvait devenir possesseur incontesté d'une vaste bande de terre. Voici qu'un travail d'organisation commençante paraît indiquer la formation d'une grande cité; là-dessus les têtes s'échauffent; on dessine le plan de la ville à venir. Dans la prairie rase, à un mille de la dernière baraque, on marque le lieu où s'élèvera le Capitole; on le désigne comme centre futur de cette ville qui ne

(1) Bryce, II, 697.
(2) Bryce, II, 698.

compte en ce moment que dix maisons. A New-York où les émigrans débarquent, dans les chambres d'hôtel, dans les gares, on affiche ce plan ; la foi qui l'a dressé se propage, les spéculateurs arrivent, la ville se peuple, et les terrains de monter. A Guthrie, dans l'Oklohama, moins d'un an après l'ouverture du territoire, ils valaient 19 francs le mètre carré, on s'attendait à les voir atteindre 41 francs l'année suivante. Aussitôt que la ville compte cinq ou six mille habitans, à Grand-Forks dans le Dakota, à Fremont dans le Nebraska, à Moorhead dans le Minnesota, le pied front se vend 100 et jusqu'à 200 dollars. — Naturellement, les habitans n'ont qu'une occupation : acheter des terrains pour les revendre ; déplacer leur maison roulante à mesure que se succèdent leurs opérations, aider à l'entreprise commune en lui faisant de la réclame. En chemin de fer, à l'hôtel, on vante la fécondité des terres, la salubrité de l'air, la profondeur et la tranquillité du fleuve, on répète ce que disent les prospectus. Nouvel Éden, pays de Chanaan, crème de la terre, avec une exagération demi-naïve et demi-humoristique, chacun travaille par ces termes de grosse poésie à glorifier le territoire. On tire l'horoscope de la nouvelle ville : fatalement, elle deviendra le centre du monde, capitale du plus riche de ces trente-six États qui doivent régner sur le globe.

Le plus étrange est qu'ils finissent par le croire. Excités par leur espoir enthousiaste, ils deviennent capables d'efforts extraordinaires ; avec un optimisme superbe, avec une audace admirable et folle, ils construisent tout de suite des bâtimens de grande industrie, des hôtels et des clubs dignes d'une capitale. Que leur ville brûle comme Chicago en 1871, ils n'attendront pas la fin de l'incendie pour commencer à la rebâtir. Peu à peu, par une élaboration des sentimens égoïstes, la confiance se change en foi et la foi engendre le dévoûment. Imaginez un commis-voyageur qui, à force de vanter sa marchandise, arriverait à se persuader de sa supériorité. Il jouit de cette supériorité, si bien qu'ayant commencé par la proclamer par intérêt, il finit par sacrifier son intérêt pour l'assurer et la faire reconnaître. Ainsi naît cet étrange patriotisme local des Américains, fait d'abord de réclame et de vantardise méridionale, puis de conviction et d'amour (1). On commence par un tramway vide et allumer un globe électrique pour attirer l'attention, pour copier les gros traits saillans d'une capitale, à la façon d'un commerçant qui donne à sa petite boutique les allures

(1) Sur l'*Idée de patrie aux États-Unis*, voir surtout les études de M. Boutmy dans la *Revue bleue*. Sur l'*Idée du bonheur dans l'Ouest* (voir Bryce, ch. 113 et spécialement l'admirable citation intitulée *Why we should be happy*).

d'un grand magasin. Voici que la ville a *boomé*; les habitans se cotisent pour embellir les parcs, les grands capitalistes, un Pullman, un Pilseney, un Carneggie, la dotent d'une église, d'une université, d'un hôpital. Ils aiment leur cité comme un industriel son usine; autrefois, parce qu'ils croyaient à son avenir, aujourd'hui, parce qu'ils participent à sa grandeur.

Voyons quelques-unes de ces villes qui ont *boomé*, celles dont leurs citoyens sont le plus fiers, Chicago, — la Porcopolis, — Reine des Prairies, — Saint-Paul, Minneapolis, Omaha, Kansas-City, Denver. Elles sont les organes spéciaux aux contours précis qui apparaissent peu à peu et auxquels aboutit tout le travail dispersé dans ce monde en formation. Le vaste damier qu'on avait dessiné dans la Prairie d'herbes s'est couvert de maisons de brique : la ville compte 200,000 habitans comme Minneapolis, 1,200,000 comme Chicago. Elle a pourtant gardé son caractère initial; elle est toujours un entrepôt local où viennent converger les produits de la région, le minerai à Denver, les bestiaux des *ranches* à Chicago, à Omaha, à Kansas-City, le blé des fermes à Minneapolis et à Saint-Paul. On spécule toujours sur les terrains. Le flot noir et rapide qui se presse le matin dans les rues est plus dense, mais c'est toujours le même peuple, les mêmes figures d'hommes d'affaires, le même élan, dès sept heures, vers les bureaux. La ville a changé en devenant une usine où l'on travaille le blé ou la viande, mais elle est aussi restée un magasin. Usine et magasin, l'essentiel est qu'on y soit commodément pour travailler, que l'on y trouve beaucoup de *horse-cars*, de téléphones, de télégraphes, de bars, d'hôtels, d'ascenseurs, de gares de chemins de fer, beaucoup d'annonces tendues sur deux fils à travers la largeur des rues. En dépit de ces hôtels géans, de ces maisons de dix étages, et du flamboiement cru de l'électricité, la ville est restée grossièrement pavée, non *finie*, d'aspect misérable. Qu'importe, pourvu que l'homme puisse se transporter au loin sans perdre de temps, transmettre instantanément ses ordres de vente et d'achat? Nous sommes ici dans un vaste *business-building* dont tous les bureaux communiquent, munis de sonneries, de tuyaux acoustiques, de téléphones, d'ascenseurs, de tubes pneumatiques, de buvettes et de restaurans : un tel bâtiment n'est qu'un instrument de travail très perfectionné et très spécial. Le dilettante, le flâneur, le rentier, n'y habitent point, on y étouffe si l'on n'y fait pas d'affaires. Point de villes où le voyageur soit plus isolé que dans ces cités de l'Ouest américain. A New-York, quand il a couru sur l'*Elevated*, quand il a battu l'asphalte de Broadway et de Wall-Street, quand il s'est égaré dans les rues numérotées où l'on suffoque sous l'écrasante carcasse du chemin de fer qui recouvre leur longueur, quand il s'est em-

bourbé dans la boue des quais, dans l'inextricable cohue des camions qui déchargent les bateaux, il peut se réfugier dans des clubs et des salons où il trouve une société cosmopolite, des peintres qui ont travaillé à Paris, des lords anglais en quête de dots américaines, des femmes et des jeunes filles qui ont fait le tour d'Europe, des médecins et des avocats qui ont passé par des universités allemandes, des professeurs qui ont visité l'Egypte et l'Italie. Que faire à Saint-Paul ou même à Chicago, sinon se laisser emporter dans les rues par ce peuple d'hommes d'affaires, anciens élèves de l'école primaire, qui, à sept heures et demie du matin, ayant avalé leur thé et leurs rôties, se précipitent muets vers leurs bureaux ? A passer du trottoir dans un bar où l'on vous sert à la fois tous les plats d'un *quick-lunch*, à sauter du bar dans un *horse-car* où les hommes s'accrochent, collés à la plate-forme comme des grappes d'abeilles, à quitter le *car* pour l'ascenseur qui vous dépose dans la chambre numéro 1500 d'un hôtel mammouth où le service est fait automatiquement par des nègres et des machines, on se sent pris dans un engrenage violent : il faut tourner avec lui, travailler avec lui, contribuer pour sa part, comme la dent d'une roue, au rendement total de l'appareil, sinon on s'affole, on est pris de vertige devant le bruissement continu, devant l'indifférence tranquille, la vitesse monotone, les lignes éblouissantes de sa rotation d'acier.

Remercions donc les voyageurs dont les descriptions et les photographies nous permettent de prendre une idée de ces machines en nous épargnant de les visiter. Pour comprendre leur agencement et leur fin, il vaut mieux en regarder les dessins et les plans dressés par un homme compétent que d'aller respirer leur odeur d'huile et s'assourdir entre leurs parois de métal. A quoi sert Chicago, par exemple ? Chicago sert à transformer de la viande vivante en viande de conserve et de boucherie. A Chicago, dit énergiquement M. de Rousiers, quand la viande va, tout va. C'est que la ville se trouve à l'entrée des grands États producteurs de maïs, c'est-à-dire des pays d'élevage et d'engraissement. Elle est la porte par laquelle passent tous leurs produits pour se répartir dans l'Est, dans l'Amérique populeuse et civilisée, pour arriver aux ports d'embarquement qui doivent la diriger sur l'Europe. Reliée au Mississipi par un canal, elle est maîtresse d'une large voie fluviale qui traverse l'Amérique du Nord des grands lacs au golfe du Mexique. Le lac Michigan la fait communiquer avec les grands États du nord-ouest, avec Milwaukee, Duluth, Detroit, le Canada, Montréal, le Saint-Laurent. Elle est le centre d'où s'irradie le réseau serré des chemins de fer américains, les cinquante et une lignes qui appartiennent à trente-deux compagnies différentes. Certainement, ainsi

située, elle sera bientôt la capitale américaine des États-Unis dont New-York n'est que le port principal où s'attardent les immigrans d'Europe. En attendant, elle garde son caractère spécial et simple. Elle n'a pas d'industries multiples, fonderies, filatures, tissages. Elle est le centre des chemins de fer et ne fabrique point de locomotives. Comme une ville naissante de l'Ouest, elle ne se suffit pas encore; elle reste la principale cliente des grandes industries de l'est. Elle n'est qu'une *ville de viande ;* on peut dire qu'au bout de chaque année le résidu visible, le produit palpable auquel aboutissent l'énergie, la pensée, la vie, brûlées pendant douze mois par ses trois cent mille adultes, c'est telle quantité de viande abattue, emballée et expédiée.

En somme, trois visites suffisent à comprendre Chicago. Regardez d'abord les *stock-yards*, les vastes parcs à bestiaux qui s'étendent autour des gares. Ils ont tout précédé; c'est par eux que commencent les *villes de viande*, comme les *villes de blé* commencent par les *elevators*. Allez voir ces étendues de terre nue et boueuse qui s'étalent à perte de vue sous un réseau de fils télégraphiques dont les poteaux géans se dressent et s'enfoncent au loin dans l'espace brumeux, serrés comme les mâts des navires dans un grand port. Là dedans un entrecroisement de palissades qui découpent les carrés où grouillent les bestiaux, des passerelles qui enjambent pardessus les enclos, tout cela fruste, grossier, rudimentaire, fait de planches brutes, de pieux à peine équarris, mais immense à tel point qu'on ne voit rien d'autre sous le grand ciel, à la fois barbare et grandiose comme les docks de Londres. A présent, si votre cœur est solide, entrez dans un *packing-house ;* longez ces murailles noircies par la fumée, traversez ces voies ferrées, ces chemins défoncés, ces parcs en planches, ces usines accessoires où l'on fabrique les tonneaux et les caisses de fer-blanc, ces bureaux qui entourent les abattoirs. Raidissez-vous contre cette fade odeur de cuisine, d'étable, de tuerie dont les bouffées montent de partout. Prenez garde à ces bœufs que, pêle-mêle, à grands coups de fouet, on pousse dans l'étroit couloir au bout duquel les attend le coup de maillet. Voyez-les plonger dans les piscines bouillantes, brosser, dépecer, écorcher, débiter, cuire, fumer, mettre en boîtes. Voyez ces cours où se confondent dans le désordre les ponts de bois superposés, les poteaux télégraphiques, les échafaudages, les hangars, les structures grossières de bois, les salles où l'on patauge dans une boue sanglante, ces corridors où le long d'une tringle circule la lamentable et grotesque procession des porcs, qui glissent accrochés par la patte à une poulie, tour à tour égorgés, baignés, découpés, raclés, à chaque étape de leur épouvantable voyage. Observez ce peuple d'ouvriers nègres et blancs

qui, dans l'âcre fumée des cuves, manient les treuils, les haches, les scies circulaires, chacun d'eux d'un bout à l'autre de la journée, accomplissant les trois ou quatre mouvemens uniformes, qu'il a appris en une heure et qui forment toute sa part dans le travail total. Une troisième visite, et vous connaîtrez Chicago : voyez construire le matériel roulant qui va transporter toute cette viande; allez chez Pullman dont l'usine fabrique *un wagon de marchandises tous les quarts d'heure* et concluez au caractère énorme et simple de tout ce monde. Énormes, les *stock-yards*, les *packing-houses*, les manufactures Pullman, mais simples ces bâtimens élevés à la hâte, ces constructions grossières et commodes, cette industrie brutale, rapide, fruste, féconde en gros profits et qui ne demande ni science théorique à l'ingénieur, ni éducation technique à l'ouvrier. Telle est aussi cette vaste ville qui a poussé en vingt ans comme un champignon monstrueux et de structure rudimentaire surgirait en quelques heures. Hautes maisons carrées, larges rues rectangulaires, banques et hôtels de dix étages dont la façade étale la richesse, population dénuée de spécialistes et d'originaux, tout entière faite de *dollar-hunters* semblables par l'éducation, le costume et les intérêts, tout cela est grossier et grand comme les deux ou trois industries qui sont la seule raison d'être de cette ville qui a poussé à l'entrée des grandes prairies. Énorme et simple, il faut répéter les deux mots, ce sont ceux qui reviennent le plus souvent à l'esprit en Amérique, devant telle spéculation de Bourse, telle entreprise industrielle, devant tel bâtiment, hôtel, wagon, bateau monstre ou *ferry-boat* de l'Hudson. Ces deux adjectifs, il me semble qu'on les prononcerait assez volontiers à la vue d'une exposition moderne. Avec son luxe d'appareils mécaniques, son opulence voyante, sa grosse richesse, ses monumens sortis soudain du sol, Chicago ressemble justement à une vieille capitale d'Europe comme une exposition, avec ses lignes géométriques, ses bâtimens en fer, ses galeries spacieuses, ses ornemens de commande, ses affiches, ses casinos et ses restaurans, ressemble à une cathédrale où les siècles ont enchevêtré les piliers, les niches obscures, les grands vaisseaux brumeux, les sombres et rayonnantes chapelles, et dont la beauté confuse dit le travail humble des générations qui ont ciselé ses trèfles délicats et joint les mains de ses chevaliers de pierre. Je sais bien que Chicago prétend à un avenir artistique et que ses millionnaires l'enrichissent de tableaux. Mais depuis quand une exposition n'est-elle plus une exposition parce qu'on y ouvre une section de peinture?

Au reste, pourquoi comparer ce qui est terminé à ce qui est gros de vie future, le cycle achevé et le développement dont on ne sait que le point de départ? On ne peut que choisir et que préférer.

Heureusement que les Américains regardent l'avenir avec une insolence joyeuse et s'enorgueillissent d'avoir leur vie devant eux; notre Europe leur paraît un vieux monde fini qui va rejoindre l'Orient dans son immobilité chinoise. Heureusement aussi que beaucoup d'entre nous sont ainsi faits qu'ils aiment mieux rêver de l'autrefois que de se préparer pour l'avenir, et qu'il nous est moins cher de découvrir que de revoir ce qui n'est plus.

III.

Aux États-Unis, l'homme seul est intéressant, et si l'on visite les territoires neufs et les jeunes cités, ce n'est guère que pour connaître l'ouvrier de cette Amérique commençante. Dans ce monde nouveau, une nouvelle variété humaine est maintenant visible. Quel est son point de départ et sa formation?

Nous sommes en automne, sur un transatlantique qui vient de se *démancher*, de laisser à l'est les rudes pointes occidentales de l'Angleterre et de la France. Nous courons maintenant sur les grands fonds, sur cette surface libre de l'astre où les nations n'ont plus de domaines et qui nous parle des grandes périodes de la durée. Mer brumeuse et froide, ciel morne et gris, avec çà et là de petites nuées noires qui sont les seuls êtres distincts dans cette solitude.

L'ennui nous prend, une torpeur qui s'exhale de toute cette grisaille engourdie. Descendons sur le pont des troisièmes, qu'encombre la multitude émigrante. Mêlons-nous à cette foule humaine; faisons-nous coudoyer par elle, chassons la vision des grandes choses durables qui stupéfient. Population hétérogène d'Irlandais, de Bavarois, de Scandinaves, d'Allemands du Nord, de Suisses, dont beaucoup portent encore au chapeau l'edelweiss, l'étoile blanche des glaciers. Hommes et femmes, pâles de froid, serrés les uns contre les autres, ils regardent, les prunelles vagues, la fuite tremblante de toute la Mer; le soir, dans la rougeur glacée des grandes eaux, ondoient bien des images de choses familières qui sont là-bas au pied des grandes Alpes ou au bord des lacs plombés d'Irlande. Les Italiens jouent aux cartes, se distraient en pressant lentement des accordéons nasillards; les Allemands du Nord chantent en chœur. Le dimanche, dans le grand déchirement de l'eau pesante, au rythme de ses grands soupirs réguliers, rien n'est saisissant et doux comme les hymnes qu'ils modulent. En général, tout ce monde est tranquille, satisfait; ils restent assis, parqués en troupeaux serrés, ne se tourmentant pas beaucoup de l'incertain avenir, contens de rêver avec une résignation passive,—

quelquefois, lorsque la mer grossit, avec une inquiétude vague d'animaux effarés. — Et pourtant quel événement! En ce moment chacun d'eux interrompt une lignée humaine qui depuis les temps primitifs se poursuivait sur le vieux continent d'Europe. Chacun d'eux se fait premier ancêtre d'une race nouvelle dont les destinées vont se déployer dans la suite des siècles. Chacun d'eux porte en lui le germe d'un monde futur comme ces vieux Saxons dont parle Carlyle et qui dans leurs barques grossières amenaient les Shakspeare, les Cromwell, les héros et les multitudes obscures de l'Angleterre à venir.

Germes imperceptibles en ce moment. Dans cette population loqueteuse, souffrante, disparate, on voit moins un jeune Monde en puissance que le déchet stérile de l'Europe. On se répète qu'ils affluent aux États-Unis à raison de deux mille par jour et l'on se demande avec inquiétude si, au lieu de se fondre, de s'amalgamer dans le grand pays occidental, cette matière hétérogène, si pleine d'impuretés, ne finira pas de sa masse confuse par en étouffer le vieux levain yankee. Est-ce que l'Amérique anglo-saxonne peut assimiler les huit cent mille émigrans, la multitude misérable et naïve qui lui arrive chaque année de tous les coins de l'Europe? — Là-dessus on monte sur le pont des premières et l'on regarde un autre public qui ne ressemble guère à un troupeau, où l'individu au contraire semble singulièrement isolé, seul juge de ses actes et de ses caprices. Observons ces touristes qui rentrent de vacances, qui lisent ou fument chacun de son côté, étendus sans gêne dans leurs chaises longues, grands corps osseux, figures tout en traits, maigres et mobiles. A part quelques Yankees qui ne sont guère qu'une variété locale, propre à la nouvelle Angleterre, le type national n'est pas encore très visible en eux. Cependant, à coup sûr, ils ne sont ni Anglais, ni Français, ni Allemands; les femmes surtout par leur pâleur, leur grâce frêle, leur beauté expressive, annoncent une espèce à part. — Espèce toute récente, car, sauf nos Yankees, tout ce monde n'est américain que depuis une ou deux générations. En quarante ou cinquante ans, le germe actif qui façonne la race a été assez puissant pour altérer les corps. Une génération lui suffit pour modifier les âmes. Tout de suite il travaille sur l'émigrant débarqué, effaçant les marques antiques enfoncées par la caste et la nationalité, donnant une forme à cette foule, l'organisant suivant un type, en vingt ans la faisant américaine.

Deux causes concourent à cette transformation. La première est celle qui partout a pétri les races, je veux dire le milieu naturel, l'action du climat, ici l'abondance d'électricité, l'extrême sécheresse de l'air, les invisibles influences qui après plusieurs générations ont affiné les corps, allongé les crânes,

aminci les mains, rapproché l'homme du type indien, celles dont le voyageur sent en trois mois l'étrange excitation et qui au bout de quelques années affinent et tendent le système nerveux, exaltent la sensibilité, augmentent l'intensité de la vie. — Plus puissante est la seconde cause, plus rapide l'action du milieu humain dans lequel tombent nos émigrans. Car les caractéristiques américaines ne tiennent pas encore à une originalité de race : entre un Yankee et un Anglais, la différence n'est pas du même genre qu'entre un Anglais et un Français. La preuve en est justement la rapidité avec laquelle l'émigrant se fait Américain. Pour comprendre l'altération que subit un Suisse de Berne, qui devient citoyen de Chicago, pensez plutôt à un provincial qui se fait Parisien. En dix-huit mois, s'il est jeune, ses allures ont changé; il s'occupe moins des faits et gestes de son voisin, il se soucie moins de l'opinion publique, il change plus souvent d'idées, non-seulement parce que ses occupations sont plus variées, mais aussi par l'effet d'une adaptation spontanée, d'une suggestion exercée sur lui par la multitude qui l'environne, parce qu'il est entraîné par le mouvement de ce tourbillon humain plus actif et plus rapide. Dans ce nouveau milieu chacun pense davantage et plus vite, les visages sont plus expressifs, la tension de la vie est plus grande; par une sorte d'induction, des courans de pensée, d'émotion, de volonté, rayonnent de l'un à l'autre. Dans cette atmosphère l'homme est bien vite *entraîné*, c'est-à-dire que, soustrait aux influences naturelles, soumis à un traitement spécial, certaines facultés s'aiguisent en lui. Entre ce Parisien et un paysan de Bretagne, la différence est du même ordre qu'entre un puissant charretier et un athlète de profession, qui, par un régime savant, par une éducation de tout le corps, a réduit sa graisse, durci sa peau, fortifié certains muscles.

L'année dernière, venant d'Europe et passant quelques jours à New-York, je fus justement frappé par un contraste semblable. Dans ces rues numérotées qui coupent les avenues à angle droit, pas une figure naïve; rien de facile et de tranquille. L'homme s'est éloigné de la nature ici; on sent qu'il a coupé les racines délicates et profondes qui l'attachent ailleurs au sol natal. Paysan, homme du peuple, enfant, tout a disparu de ce qui chez nous est *humble*, c'est-à-dire près de la terre, nourri d'une sève paisible où circulent les élémens mêmes de cette terre. Devant ces petits hommes d'affaires de douze ans qui placent de l'argent et fondent des journaux, on pense aux enfans des *nurseries* anglaises, aux petits liseurs de Kate-Greenaway, aux fleurs calmes de leurs yeux où transparaît leur âme timide, à leur croissance lente dans le jardin familier, dans l'intimité de la grande chambre toute tapissée d'images de Noël. Devant ces agriculteurs de l'Ouest, devant ces ouvriers

dégourdis de Pittsburg et de Philadelphie qui veulent bien accepter trois dollars par jour pour surveiller une machine, « en attendant d'être président de la république », on songe à l'ouvrier anglais méfiant, têtu, silencieux, enfoncé dans sa caste, au paysan du Devonshire, fils balourd de la glèbe pesante, aux traits placides, au patois gauche, à l'articulation malhabile. Les Américains sont encore des Anglais pour le fond, mais des Anglais déniaisés, frottés, plus mobiles et plus rapides. Ils diffèrent de leurs cousins comme les Saxons d'Angleterre diffèrent des Saxons de Frise ou d'Allemagne. Ces Anglais qui nous semblent si entreprenans et si volontaires, à coup sûr les plus *entraînés* de la race germanique, les plus ardens, les plus spirituels, les plus brillans par leur *go* et par leur *dash,* les plus capables de verve et d'élan, ils les traitent de peuple lent et tranquille (*easy-going*), ils admirent son flegme; et en effet vous ne rencontrerez pas à Chicago le John Bull, l'animal charnu et rose, le *policeman* géant et paisible, au cou de taureau, aux yeux bleus à fleur de tête. A Londres, dans le torrent des *business-men* que les gares de l'Underground lâchent tous les matins dans la Cité, on aperçoit souvent des figures de vieux *gentlemen* dont les prunelles candides, les joues doucement rosées disent la fraîcheur et la naïveté vierge. Cela est très rare à New-York. L'Américain a vraiment brisé le cordon qui, dans nos grandes villes, relie encore l'homme à la grande matrice de la nature. Pensez à la jeunesse de ce petit Anglais, John Brown ou David Grieve, qui grandit près des humides pelouses et des vieux chênes d'un parc, entouré d'un certain cadre de collines ou bien dans un cottage dont le chaume est fleuri d'iris, dans un de ces villages à qui ses traditions, ses légendes, sa dynastie de recteurs et de squires, comme les angles de ses rues tortueuses font une physionomie facile à reconnaître et à aimer. Un tel enfant se pénètre de tout son milieu. En lui se forment un certain sens et une certaine image de la patrie locale. De ce coin de terre où il est né, il restera toujours le fils. Les vieux contes de Noël, les carillons de cloches le dimanche, les petites cartes enluminées où l'on voit des rouges-gorges qui sautillent dans la neige, au seuil d'une vieille chaumière, tout cela est populaire dans la Cité comme à Melbourne, au cœur comme à l'extrémité de l'Angleterre industrielle et commerçante. Comparez l'Américain qui naquit dans un pays plat, monotone et limité au nord comme au sud par des lignes droites, maintenant *cowboy* dans un *ranche* ou valet de ferme, et nourri non des produits du sol, mais de viande glacée, qu'on lui envoie toute découpée de Chicago, logé dans une maison dont les pièces lui arrivent par le chemin de fer, — tout à l'heure mécanicien chez Baldwin ou citoyen d'une de ces petites villes improvisées dont les

rectangles découpent çà et là la prairie, prêt à vendre son lot de terre et à porter ailleurs sa maison roulante : en quoi ce nomade est-il le fruit d'un certain terroir? Quels sucs spéciaux ont nourri son enfance qui feront la saveur originale de toute sa vie?

Ce n'est là qu'un premier trait. En toutes choses l'Américain est plus *indépendant* que nous. Il ne s'agit pas ici d'une nuance de caractère ou d'un effet de certaines institutions, je veux dire qu'il est véritablement plus isolé, affranchi non-seulement du sol, mais de la vie collective, qu'il a brisé tout cadre de carrière et de caste. Si l'on continue à comparer les Anglo-Saxons des États-Unis aux Anglo-Saxons d'Angleterre, on trouvera qu'ayant gardé le *pluck* et le goût d'aventure, ils ont perdu l'attache passionnée à la tradition, c'est-à-dire à l'habitude instinctive qui maintient l'ordre du groupe et le défend contre les influences perturbatrices, — non-seulement à la tradition, mais au préjugé, c'est-à-dire à l'opinion instinctive qui consacre la tradition. Préjugés et traditions, à quoi servent-ils, sinon, en astreignant l'individu à certains jugemens et à certaines coutumes, à le cristalliser suivant certains angles nécessaires pour que le groupe tout entier garde ses grandes arêtes rigides et persiste dans sa forme? Plus cette forme de l'ensemble est originale, plus précis et durables sont les angles de l'individu. Rien d'étonnant si chez l'Américain qui n'est pas façonné, comprimé, enserré par un certain milieu, ces angles sont moins nombreux et moins visibles. Tout le monde sait que dans ses dehors, dans son attitude et son costume, il a perdu la raideur anglaise, qu'il s'est affranchi de l'étiquette, c'est-à-dire d'une règle traditionnelle et d'origine obscure. Même dans l'Est ses dîners ne sont pas comme en Angleterre des cérémonies solennelles, soumises à certains rites spéciaux. Après le sans-gêne pressé des restaurans de New-York et de Philadelphie, on est tout étonné, quand on s'arrête aux cataractes du Niagara, de retrouver, dans les hôtels où passent les touristes anglais, les nappes étincelantes, les doubles services qui se font face aux deux bouts de la table, les plats mystérieux que l'on découvre avec solennité, les convives silencieux et figés, tout l'appareil religieux et lent d'un repas britannique. On comprend qu'en dépit de leur anglomanie croissante les Américains continuent à trouver les Anglais *formal*, *distant*, glacés, intimidans par leur silence, par leur parole traînante et monosyllabique.

Au moral, les différences sont les mêmes. N'étant plus le produit original d'un terrain particulier, l'Américain s'adapte à tous les terrains. On trouve étrange de rencontrer des Anglo-Saxons si souples, si alertes, si capables d'imagination sympathique, si prompts à comprendre l'étranger, si intelligens en un mot, c'est-à-dire, encore une fois si indépendans, affranchis d'une forme d'es-

prit nationale. Je crois bien que parmi cette multitude d'Américains qui deux ou trois fois dans leur vie passent un an à faire le tour d'Europe, beaucoup reviennent ayant appris et compris. Ils partent pour apprendre, dans un élan de curiosité, non simplement comme les Anglais pour se donner du mouvement, pour couvrir du terrain. Ils s'appliquent à étudier. Telles jeunes filles de Boston, avant de monter sur le steamer, se sont préparées par des lectures allemandes et françaises, partent pour la Hollande avec l'ouvrage de Fromentin pour livre de chevet. Un Français se sent bien plus à l'aise qu'en Angleterre dans la société de Boston et de New-York. Nos livres s'y vendent comme en Autriche et en Russie; on y connaît la France; on en parle avec intelligence et curiosité, au contraire des Anglais de génie, de miss Brontë, de Carlyle, de George Eliot, de Mrs Ward, qui nous ont traité avec l'étroitesse que l'on sait. Mêmes remarques quand on regarde l'enseignement, c'est-à-dire les idées reconnues, vérifiées, classées, que l'on professe en Amérique. A Oxford, où l'on fait toujours beaucoup de vers grecs et très peu de prose anglaise, on a obtenu à grand'peine, il y a quelques années, la création d'un cours de littérature nationale que personne ne suit; les littératures étrangères n'y sont point reconnues. Comparez les programmes de Harvard ou de Princeton, si larges, si compréhensifs, si méthodiques, si peu scolastiques, si propres à faire l'éducation d'un esprit.

Indépendant de la tradition, du préjugé, l'Américain ne diffère pas encore d'un citadin d'Europe, très assoupli et très frotté. Restent d'autres formes de la vie collective dont il s'est débarrassé et dans lesquelles nous sommes encore enrégimentés. Un Européen trouve en naissant des cadres tout faits, dans lesquels il entre et reste toute sa vie. Le plus souvent il naît et reste riche ou pauvre, homme du peuple ou bourgeois; dans tous les cas vers vingt ans, il choisit une carrière dans laquelle il demeure jusqu'à la vieillesse; il se fait industriel, commerçant, professeur, médecin, magistrat. Rien de plus grave qu'une semblable décision; on la prend en conseil de famille, après avoir appelé le parrain et la grand'mère, noté les indices de vocation militaire ou scientifique que l'enfant a montrés par sa prédilection pour les soldats de plomb ou les petits joujoux électriques. — Au contraire, l'Américain débute à la façon du colon, son ancêtre, qui est arrivé n'ayant que ses deux bras et sa volonté de réussir pour capital, prêt en véritable *settler* à toute besogne, à bâtir sa cabane, à coudre ses vêtemens, à défricher la forêt à coups de hache, à chercher du minerai d'or à coups de pioche. Coups de pioche ou coups de hache, peu importe son début; l'essentiel est qu'il sache se retourner et profiter des

occasions. Journalisme ou épicerie, peu importe à l'Américain son premier métier; dans ce monde inachevé, un métier mène à tous les autres : chacun n'est qu'une besogne passagère, celle que l'homme juge la plus fructueuse, la plus opportune; hier l'ensemencement d'un coin de prairie, aujourd'hui l'installation d'une banque parmi les dix maisons qui ébauchent une jeune cité, demain l'impression d'un journal ou le placement des charrues à vapeur. L'important est d'avoir « l'œil ouvert, » de se tenir en alerte, de ne pas se laisser raidir dans une occupation, de savoir trouver des idées correspondantes aux besoins changeans d'un monde qui se développe. Point d'autre condition nécessaire au succès; point de spécialités fermées où l'on pénètre péniblement, où l'on se cantonne ensuite pour toute la vie à l'abri de la concurrence. Dans un monde de *settlers*, de colons, l'intelligence et l'activité sont trop précieuses pour s'appliquer à un labeur improductif de préparation. Tout de suite, telles quelles, on les utilise: les machines sont là pour les transformer en telle besogne particulière. En deux jours, un expéditionnaire fait un bon agriculteur; il n'est pas besoin d'être boucher pour débiter le bœuf préparé à Chicago, que le chemin de fer apporte tout découpé. Même façon d'arriver aux situations commandantes, aux degrés les plus élevés de cette « échelle à laquelle s'accrochent et grimpent infatigablement tous les Américains. » M. Baldwin, le grand fabricant de locomotives, est un ancien orfèvre qui a eu quelques idées commerciales, puis quelques idées industrielles, qui, s'étant découvert des aptitudes mécaniques, sans avoir été jamais destiné au métier d'ingénieur, « placé dès l'âge de quinze ans, en face des problèmes pratiques que soulèvent les affaires, s'est rendu maître du savoir nécessaire au fur et à mesure qu'il en a eu besoin, » justement comme notre émigrant, qui, débarqué hier en quête d'une besogne, se fait *settler*, apprend en bâtissant ou en creusant le métier d'architecte ou de mineur. Même origine aux autres chefs de grandes industries, aux Carneggie, aux Burnham, aux Parry, aux Williams, aux Westinghouse. Entre eux et notre expéditionnaire qui, tour à tour cultivateur, épicier, banquier, journaliste, ne s'élève pas au-dessus du médiocre, il n'y a de différence que dans la valeur personnelle, dans les facultés d'intelligence, d'attention, de ténacité, d'adaptation. C'est que l'homme ne tient pas ici par mille attaches à des groupes distincts qui lui prêtent leur force, et font partie intégrante de sa personnalité. — Nom, famille, carrière sont en Europe des *appendices* de la personne; ils entrent dans l'idée que chacun de nous se fait de son *moi;* nous ne nous en sentons pas entièrement distincts : dans la province française quand on pense à un homme, on

pense à sa fonction et à sa fortune, comme on pense à sa taille et à son caractère; la qualité de millionnaire, de préfet, d'entrepositaire des tabacs, de professeur, lui est invinciblement liée; elle fait vraiment partie du faisceau de qualités qui est lui-même. Qu'il perde sa fortune ou change de fonctions, il lui semble que quelque chose est altéré dans son être intime; son métier est une *caste* dans laquelle, au lieu de naître, il est entré à vingt ans et qui fait sa noblesse ou son humilité. Diplomates, conseillers à la cour des comptes, officiers de hussards, anciens polytechniciens, — mines, ponts et tabacs, — officiers d'artillerie et d'infanterie, receveurs d'enregistrement, préposés aux contributions indirectes, universitaires, — normaliens et anciens élèves des facultés, — s'étagent suivant une hiérarchie savante que consultent les parens de toute jeune fille à marier. Même genre de classification pour les carrières indépendantes, industrielles, ou commerciales. Ici encore l'Américain nous apparaît comme isolé; son moi est bien plus nettement circonscrit, dépouillé des prolongemens qui relient chacun de nous à certains groupes; ici encore il nous rappelle son ancêtre le *settler*, qui débarqua avec un millier d'émigrans, tous armés des mêmes chances dans la course au succès.

Cette absence de castes et de hiérarchie apparaît dès l'abord à l'Européen qui débarque. Sauf les *Pullman-cars*, qui ne sont que des voitures plus commodes où l'on s'installe la nuit, il n'y a qu'une espèce de wagons. Montez-y et regardez ces voyageurs qui chiquent silencieusement, rangés sur des banquettes de velours, ces jaquettes limées, mais correctes, ces vestons à carreaux, ces chapeaux ronds, ces figures creuses et fatiguées de contremaîtres intelligens qui traversent la vie munis d'un forte instruction primaire, qui pour littérature lisent des journaux bien informés, et vous prendrez une idée de cette humanité moyenne qui peuple les États-Unis, de ce fonds d'où sortent les banquiers millionnaires de Chicago et les rois de chemins de fer. Ces ouvriers de Philadelphie, de Pittsburg, de Pullman-City, de Saint-Louis, de Cincinnati, qui gagnent dix, quinze et vingt francs par jour, possèdent une petite maison, meublée de tapis, de lustres, de poêles, de canapés, de glaces, de *rocking-chairs*, de tous les produits que les machines fabriquent en gros et à bon marché. Ces bars confortables où ils vont s'asseoir sur de hauts tabourets, pour boire du thé et manger de l'agneau rôti, ne diffèrent pas des *eating-rooms* que fréquentent les hommes d'affaires de New-York; ils ont un ménage, une vie d'intérieur; leurs femmes ne sont pas prises par l'usine; une telle existence précise et développe en chacun l'individu. Car ils ne doivent rien qu'à eux-mêmes, à leurs qualités d'entreprise et de prévoyance;

ils ont traité librement avec une *building-society;* ils ont contracté des emprunts; ils ne sont pas les obligés d'un patron ou d'une association philanthropique. Rien de plus rare en Amérique que le patron bienfaiteur. Pullman lui-même, qui a créé un modèle de cité ouvrière, se défend bien d'avoir fait œuvre charitable, de contribuer pour cinquante cents au bien-être de la population. Point de barrière infranchissable entre l'ouvrier et le patron. Dans ce pays où l'on manque encore de bras pour exploiter la matière première trop abondante, la principale valeur est encore le service humain; c'est pourquoi les facilités d'emprunt sont telles « qu'avec un peu d'audace et de chance l'ouvrier s'établira à son compte plus aisément que le fils du patron, si celui-ci est moins bien doué. » Avec un tel espoir devant soi, nul ne consent à se reconnaître pour inférieur; chacun fait contrat pour un certain service qu'il promet de fournir. Rien de plus; on n'engage pas sa personne; on ne la soumet pas à l'autorité d'autrui; un domestique n'est pas un *dependent;* moyennant trois cents francs par mois, il entreprend de vous servir à table, de telle heure à telle heure, comme le forgeron s'engage à vous livrer telle pièce d'acier : le jour où il s'ennuiera chez vous, il n'a qu'à partir pour l'Ouest et à choisir les cent soixante acres de terre auxquels il a droit gratuitement. De même une servante travaille à la tâche; cette tâche fournie, la servante est libre; vous n'avez pas à la surveiller. Ainsi entendu, son travail reste déplaisant; elle n'en fait pas son métier; elle l'accepte faute de mieux, en attendant, comme une besogne désagréable, mais non pas humiliante. Dans la nouvelle Angleterre, des jeunes filles instruites, qui veulent gagner un peu d'argent pour acheter des livres, vont quelquefois servir pendant la saison dans les restaurans des plages. Dans les journaux de New-York, vous verrez souvent qu'un *gentleman*, qui vient de manquer sa dernière affaire, cherche une place de domestique pour reconstituer le petit capital de cinq cents dollars dont il a besoin pour recommencer. D'autre part, un millionnaire qui a mis des capitaux dans une pharmacie place son fils de treize ans comme commis chez le pharmacien pour lui faire surveiller l'affaire, et M. Max Leclerq nous parle d'un grand industriel du Maine qui, partant de Middlesborough où il vient de *lancer* une mine, laisse derrière lui ses enfans âgés de onze et de douze ans pour vendre des cigares et des journaux. — En somme, l'échec ou la réussite d'une génération ont peu d'effet sur la suivante. Fils de millionnaires ou d'ouvriers débutent ainsi de même, isolés tous les deux, livrés à leurs propres forces; leur succès ne dépend que de leur énergie, que de la façon dont chacun profitera de son expérience. Là est

le seul élément que consultent ceux qui ont intérêt à connaître ses chances de succès, le banquier qui lui prête de l'argent, la jeune fille qui l'épouse. « Pour prêter sur hypothèque, dit M. de Rousiers, il faut connaître personnellement le propriétaire du domaine : au fond, le vrai gage ce n'est pas la terre, c'est l'homme; ce qu'on doit apprécier, c'est son énergie et son savoir-faire; quant au domaine, il ne vaut rien par lui-même, ou plutôt, il vaut seize francs cinquante l'hectare. » De même une jeune fille qui examine les titres d'un prétendant n'a pas à s'enquérir de sa dot qui est nulle, de sa carrière qui ne se déploie pas dans l'avenir suivant une courbe connue, de la fortune ou de l'âge de son père, qui se soucie beaucoup moins de lui laisser un héritage que de se procurer, en lançant toujours de nouvelles affaires, les plus grandes jouissances possibles d'orgueil et d'activité. Parmi ses amis, ses quinze ou vingt *men-friends* qui lui font visite à son jour et attellent leurs trotteurs pour la promener dans leurs *buggies*, celui qu'une jeune fille cherche à reconnaître, c'est *le plus fort*, le plus souple et le plus intelligent, l'homme à l'œil brillant, au geste rapide et sûr, à la décision prompte, qui promettent le succès (1).

Ainsi séparé de tout ce qui ailleurs encadre et soutient l'homme, le liant aux générations précédentes, modelant sa vie d'après la leur, l'obligeant à une certaine œuvre, lui fournissant des sujets d'intérêt et d'orgueil, limité à lui-même, l'Américain n'est plus attaché à un certain point de l'espace; en changeant de place, il ne brise pas les fibres tendres par lesquelles ailleurs chaque homme plonge dans la vie collective, la manifeste et la continue. On commence par s'étonner de la faculté qui lui permet de vivre également dans la solitude des *cañons* et de la prairie, et dans un hôtel à mille chambres, au milieu du tourbillon de Chicago. On s'étonne moins quand on a remarqué que, dans Chicago et dans son hôtel, il est aussi seul que dans sa prairie; il n'est pas *localisé;* il n'a jamais songé à s'installer à demeure dans une maison qu'il laissera à ses enfans, où se continuera son souvenir, à faire une base solide à sa vie. Dans l'Ouest, il habite une structure de planches numérotées et démontables qu'on agrandit selon les besoins et souvent que l'on déplace. Qu'elle brûle, ce n'est qu'une perte de tant de dollars; il faut trois jours pour en bâtir une semblable. « Pour un Américain, dit M. de Rousiers, le *home*, c'est l'endroit quelconque où il se trouve momentanément, mais où il est le maître, » où il aperçoit l'enceinte qui protège sa

(1) Par exemple, moins la malhonnêteté foncière, le type de Bartley dans *A Modern Instance*, de Howells.

personnalité contre tout contact. — Rien de plus agréable en rentrant du bureau que de se balancer en bras de chemise dans son *rocking*, les pieds sur la cheminée, et de chantonner : *Home, sweet home!* c'est-à-dire, en Amérique : « Qu'il est bon de ne pas être chez les autres ! »

Que faire dans cette cloche à plongeur, sous laquelle l'Américain traverse la vie, sinon pousser en soi le développement de l'individu, et dans cette exploitation du continent que la race a entreprise, se hausser jusqu'aux premiers rôles, moins pour accumuler des dollars que pour déployer toute son activité, pour imposer ses idées et sa volonté, pour se donner la sensation de la puissance (1). Un type idéal règne dont la foule parle avec enthousiasme, dont les jeunes filles rêvent : chacun travaille à s'y conformer, à prouver qu'il possède au degré suprême les facultés d'action qui font ici la valeur de l'homme. On ne connaît guère en Amérique le petit épicier de Coppée, les petits employés de Maupassant, les êtres falots, résignés et mélancoliques, qui broutent jusqu'à la vieillesse au bout d'une longe dans le même pré pelé, et trottinent entre les mêmes brancards ; on refuse de tracer à l'avance le cercle dans lequel on enfermera sa vie, de se tailler sa part une fois pour toutes, comme nos fonctionnaires pour qui l'heure décisive fut celle où à vingt ans ils réussirent une certaine « copie » à l'École normale ou à l'École polytechnique. De même, arrivés à la fortune, ils ne placent pas leurs dollars pour en jouir tranquillement, leurs capitaux qui grandissent ne leur servent qu'à pousser de plus grandes affaires. Tel millionnaire malade de la poitrine, qui passe l'hiver dans la Floride, se renseigne, pour s'occuper, sur les ressources du pays. Le soir, il se balance dans son fauteuil sous la vérandah avec ses compagnons de table d'hôte. Tout en causant, il leur vient une idée ; il y a telle mine abandonnée que l'on pourrait racheter, telle ligne de chemin de fer que l'on pourrait créer. Ils s'associent : six mois après on ouvre la nouvelle voie ou les hauts-fourneaux commencent à flamboyer. Voilà leur façon de se distraire. — A côté de cette tension continuelle de l'intelligence et de la volonté, que notre façon de vivre semble douce et facile ! Quand on s'est promené sur le « cours » d'une petite ville de province, dont les habitans vont jouer aux boules le long du canal, ou bien flânent endimanchés autour du kiosque où la musique militaire rythme une polka de Lecocq, on comprend l'impression de l'Américain de M. James à la vue de nos bourgeois parisiens. On conçoit ce qu'il entend par

(1) Voyez la belle nouvelle de M. Gaulieur, *Pick Jones de Chicago*, dans les *Études américaines*, et le *Silas Lapham*, de Howells.

la lenteur et la médiocrité de nos existences. Dans notre vieille Europe, saturée d'humanité, les vies sont cadastrées comme les territoires. Partout, même dans l'industrie et le commerce, les champs d'activité et de production sont aussi connus, aussi nettement circonscrits que les carrières de houille. Les générations s'y succèdent sans qu'ils s'étendent beaucoup. On sait d'avance ce que chacune va léguer à la suivante. A telle minute donnée, il y a en France tant de places vacantes non-seulement de colonels, d'ingénieurs de l'État, de chefs de bureau, mais aussi de fabricans de locomotives et de pianos. A tout le moins, il y a tant de pianos et de locomotives à fabriquer, la même quantité tous les ans ; aux concurrens à se la répartir. En somme, le nombre des *cases* est déterminé : un jeune homme arrive à se caser comme on arrive à l'Institut, c'est-à-dire lorsqu'une case devient vacante. Quand il s'y est installé, il sait qu'il ne pourra pas beaucoup l'agrandir, qu'elle est bornée de tous côtés par celles de ses voisins. Il s'en contente, il vit comme a fait son prédécesseur. Au contraire, l'Américain travaille dans une mine que tous les jours on découvre plus riche et plus profonde et dont il faudra des siècles pour entrevoir les limites. Il est ivre d'ardeur et d'enthousiasme, son orgueil et son patriotisme consistent à répéter que la veine qu'il suit est la plus profonde de toutes ; il veut le prouver, creuser toujours plus avant ; dans son incessant effort, il oublie qu'il ne peut pas utiliser tout ce qu'il abat, et le travail d'exploitation, lui apparaissant comme une fin en soi, devient sa vraie fonction. Pour l'accomplir, comme il a fait de ses villes des ateliers et des magasins, il se transforme en machine de précision. Le matin, sa façon d'ingurgiter son déjeuner, de tomber dans ses habits et de s'accrocher au *car* qui l'emmène à son bureau, fait penser à ces chevaux de pompiers que l'on voit à New-York et qui en sept secondes se trouvent réveillés, harnachés, attelés, conduits et partis au galop. Au bureau, à l'atelier, il fournit le rendement maximum. D'après des statistiques, son entraînement, apprécié par la somme de travail qu'il produit à l'heure, dépasse l'entraînement de l'ouvrier anglais, comme la production moyenne de l'Anglais dépasse celle du Belge et du Français. A tous, l'Américain est supérieur par son attention plus soutenue, par ses mouvemens plus rapides et plus précis, en sorte que le prix de la main-d'œuvre étant beaucoup plus élevé qu'en Europe, dès maintenant, dans certaines branches industrielles, ils produisent à meilleur marché que leurs concurrens d'Europe. Un manufacturier de Philadelphie qui exporte en Angleterre, me racontait comment, fabriquant autrefois dans un de ses ateliers quatorze mètres de conduites d'eau par jour, il avait réussi, sans améliorer

ses machines, en augmentant les salairés, à faire produire au même nombre d'ouvriers 24, 28, puis 30 mètres par jour, supprimant toutes les minutes vides, toutes les pertes de temps et d'énergie, atteignant cette extrême limite par des économies accumulées. A l'écouter, je pensais à ces constructeurs de bateau qui peu à peu, en augmentant les surfaces de chauffe et les tensions, en affinant les coques au-delà du possible, en gagnant là sur les résistances, là sur les pertes de vapeur, par des ajustemens plus exacts, par un effort perpétuel de leur intelligence, sont arrivés à traverser l'Atlantique en douze, en huit, hier en six, aujourd'hui en cinq jours et quelques heures. Une semblable machine est si parfaite qu'elle ne semble plus pressée ; les bielles s'articulent sans bruit, avec un mouvement souple ; les coups de piston n'ébranlent plus le navire, la coque ne frémit plus que d'une pulsation imperceptible et profonde. — Devant ce silence et cette tranquillité, on ne se rend plus compte de la vitesse. On a déjà noté ce sans-hâte apparent de l'Américain. Son travail est trop régulier pour qu'on le voie souffler et transpirer. Devant un obstacle sur lequel il ne peut rien, il s'arrête de lui-même, il attend ; il sait trop bien régler son énergie pour la gaspiller en efforts vains et saccadés. De même, voyez-le au repos, sur un pont de transatlantique ou dans un de ces sanatorium où les surmenés de New-York vont se détendre : il ne cherche pas à se distraire ; pendant huit jours il s'isole ; à l'hôtel, pendant un mois, il n'ouvre plus ses lettres ni ses journaux ; il ne parle plus ; il s'allonge dans son fauteuil, il ferme les yeux. C'est qu'une machine ne se repose pas en fonctionnant à vide ; elle fait son travail utile ou demeure immobile.

Plusieurs causes très puissantes rendent probables la prédominance et la durée de ce type que forme l'entraînement. Chaque Américain compte au moins un ancêtre énergique, qui a eu la volonté et la force de s'arracher à son groupe naturel d'Europe pour chercher aventure en Amérique : — c'est l'hérédité. Privé des liens, qui chez nous, attachant l'homme à une famille, à une carrière, à une paroisse, à une province, à une caste, l'enveloppent et le protègent, il sent plus fortement la concurrence, et la concurrence fait le tri entre les faibles et les forts : — c'est la sélection naturelle. Libres de leur choix, et moins nombreuses que les jeunes gens dans l'Ouest, les jeunes filles refusent les moins bien taillés pour la lutte : — voilà qui ressemble fort à ce mode particulier de sélection qui, selon Darwin, a coloré le plumage brillant des oiseaux mâles. Hérédité, sélection naturelle et sélection sexuelle, ce sont là les causes profondes qui concourent à faire les variétés durables, à établir les types ethniques.

L'éducation travaille dans le même sens, dégage et fait saillir les linéamens qui s'ébauchent sous l'action des causes naturelles. Cet être à part, solitaire et personnel qu'est l'Américain, apparaît dès l'enfance. De très bonne heure il est détaché de sa mère. Il ne grandit pas dans une atmosphère tiède de tendresse, enveloppé de sollicitude et de vigilance. Dès l'âge de quatorze ans, il est libre, mais ses parens, qui n'ont sur lui presque pas de droits, n'ont envers lui presque pas de devoirs. Ils ne sont pas tenus de l'établir, de lui choisir un métier, de le doter, de l'aider à se marier. Le fils de l'homme riche apprend donc comme l'enfant pauvre à lutter, à se retourner, à guetter l'occasion favorable ; il se forme au contact direct de l'expérience. L'énergie transmise du père qui fonde une fortune au fils qui l'élargit et la consolide, n'aboutit pas au bout de deux générations à l'efflorescence d'un troisième individu qui n'est plus dans la société qu'un organe atrophié, au mieux, un ornement inerte ; la classe pauvre n'est pas la seule à fournir les jeunes hommes actifs, ils sont donc plus nombreux qu'ailleurs (1). S'ils héritent, ils ont déjà l'amour et l'habitude de l'entreprise et leur nouveau capital ne leur sert que de levier plus puissant. C'est que, dès l'enfance, on ne leur a pas demandé d'être sages et disciplinés ; ils n'ont pas passé « sous la surveillance d'une nourrice, d'une bonne, d'un pion et d'un caporal. » Ils n'ont pas dépensé le meilleur de leur sève à préparer des concours, à mal digérer de la science théorique. De dix-huit à vingt-cinq ans, à l'âge où l'homme est en plein elan d'invention et de volonté, ils n'ont pas fait queue à l'entrée des carrières ; ils n'ont pas été immobilisés dans un régiment. Dès l'abord, ils ont vu les hommes et les choses directement, non par l'intermédiaire des formules. Ils ne peuvent pas s'endormir dans la routine et la sécurité d'une carrière et d'une spécialité. Toutes les circonstances ont tendu et précisé chez l'adolescent le jet de la volonté, accéléré la détente de la décision, multiplié les connaissances positives, assoupli les facultés d'adaptation. A dix-sept ans, il est un homme d'affaires et d'action, préparé pour le travail entrepris par la race, comme à dix-sept ans une éducation très spéciale avait fait un soldat du jeune Spartiate, et du jeune Indien un chasseur.

IV.

Voilà quelques-uns des traits les plus visibles de ce type nouveau dont nous n'apercevons encore que l'ébauche changeante.

(1) Naturellement il y a toujours des oisifs riches, mais ils finissent par se fixer en Europe. D'autre part, les États-Unis ne reçoivent d'Europe que des *actifs*. Les premiers sont éliminés et les seconds assimilés.

De ces traits quel est le plus caractéristique, celui dont procèdent tous les autres, sinon cette indépendance de l'individu qui s'est séparé dans la nature, isolé dans la société pour former un système fermé, un empire dans un empire, qui s'est détaché de la *localité* où, en Europe, il vit encore aggloméré en colonies avec ses semblables? En cela, l'Américain marque l'étape actuelle d'une évolution dont l'origine est dans ces sociétés primitives, sortes de fourmilières comme l'Égypte et les premières cités antiques, où l'homme ressemblait à l'homme et cohérait à son groupe comme la fourmi ressemble à la fourmi et ne peut être isolée sans mourir. Toutes semblables, les générations se succédaient, enfermées dans des castes, se transmettant des rites, des traditions, des fonctions immuables, nécessaires à la permanence des choses collectives, — société, religion, patrie, cité, tribu, famille, — c'est-à-dire des seules personnes véritables, des seules consciences claires, des seuls individus distincts, puisque les élémens indiscernables qui les composaient n'avaient point d'être propre ni d'autre fonction que de venir contribuer un moment à la durée de ces formes idéales. En Amérique, l'homme ne ressemble plus guère à la feuille qui ne vit que par l'arbre et que pour l'arbre. C'est en lui-même qu'il a sa raison d'être, non dans la société ou la cité, qui ne sont pas des formations spontanées, d'origine obscure et lointaine, mais des œuvres récentes de l'association réfléchie. L'instinct et la tradition ne sont plus ses principaux ressorts d'action. Il n'est plus un instrument pour servir « aux fins mystérieuses de la nature. » Il n'est plus naïf et « divin; » en Amérique il n'y a pas de *peuple*, au sens profond que Michelet donne au mot. — Quoi de plus étrange aussi que la stérilité de cette race dont la jeunesse, la santé, la richesse, l'optimisme, n'empêcheraient pas la décroissance sans l'afflux incessant des immigrans? Véritablement la vie personnelle se poursuit là-bas aux dépens de la vie de l'espèce : elle est trop intéressante, trop fertile en excitations et en soucis, en ambitions et en efforts, trop intense et trop instable. Toute leur énergie leur est remontée dans les grands lobes cérébraux, dans les régions de la pensée lucide et de la volonté consciente. Chez la femme surtout, qui, chez nous, est restée une créature d'instinct et de tradition, ouvrière des desseins de l'espèce, servante des préjugés sociaux, l'individu est trop affranchi, l'instruction poussée trop loin, l'indépendance trop complète, l'être physique et moral trop affiné et trop civilisé.

Entre les vieilles ruches d'Orient et ce nouveau monde occidental, nos pays d'Europe tiennent une place moyenne. Quand nous les comparons aux antiques sociétés instinctives, ils ne nous semblent différer que par des nuances de la grande association

américaine. Nous aussi nous tendons vers le développement de la conscience personnelle et particulière, vers la stérilité des races, vers la rupture des cadres de familles et de classes, vers l'instruction générale et moyenne, vers l'instabilité de l'homme par le dépérissement de ses attaches locales. Déjà le besoin de parvenir nous inquiète et nous a tous mis en mouvement. Mais déplacez le point de vue, traversez l'Atlantique, et de là-bas vous verrez les groupes d'Europe se rapprocher de ceux d'Orient au point de s'y confondre. Quand un Américain fait son tour d'Europe, il commence par l'Angleterre, qui ressemble assez à son pays pour ne lui donner une impression de contraste qu'à condition qu'il la visite tout de suite, en débarquant. Il continue par la France, la Belgique, l'Allemagne, l'Italie, la Grèce, l'Égypte et la Syrie. Ce ne sont là pour lui que les provinces d'un même monde, d'un monde antique et oriental dont les caractères s'accentuent à mesure qu'il avance vers l'Est, mais dont le premier port d'Europe est déjà l'entrée. Il ne connaît guère nos petites cités mortes de province, mais lisez ses récits de voyage et vous verrez que les rues de Paris l'enchantent par leur aspect reposé, par l'insouciance et le contentement facile de ses habitans (1). A la campagne, la petite culture traditionnelle, les instrumens de labour l'intéressent comme des documens historiques, comme telle coutume rurale d'Égypte, comme telle charrue primitive nous rappelle un vers d'Homère ou de Virgile. Il pense aux grands domaines de l'ouest, aux machines agricoles, aux édifices mammouths, aux soixante gares de Chicago, aux bateaux monstres qui remontent la Fall-River, à la jeune industrie qui a lancé sur l'Hudson le pont géant de Brooklyn et qui, près de Pittsburg, incendie la nuit de l'haleine rouge des fonderies, allume les fours à coke, sonde la terre pour en aspirer le gaz, l'enflamme en torchères fumeuses dont les reflets tournoient dans la noirceur mouvante de la rivière Youghiogheny. A côté de ces vastes manufactures où le mouvement aveugle et simple de la machine fabrique à des milliers d'exemplaires tout ce dont l'homme a besoin, ses chaussures et ses maisons, notre mode de production n'a-t-il pas un air asiatique? Comme l'artisan chinois ou indien, notre ouvrier travaille à bon marché; comme nous importons des cuivres de Bénarès ou des ivoires du Japon, l'Europe est pour l'Américain le pays d'où l'on fait venir les tableaux, les robes, les gants soignés, c'est-à-dire les produits curieux exécutés à la main, les articles qui veulent l'initiation préalable, l'application, le talent d'un artiste ou la patience d'un ouvrier. Au total, selon lui, l'œuvre de

(1) Voyez surtout *The American*, par H. James.

l'homme est mesquine en Europe, et l'homme même est immobile, figé dans une forme héréditaire. Le peuple lui semble une multitude ignorante et confuse et la bourgeoisie ne pouvoir entrer dans la vie que préparée comme pour un sacerdoce par une longue instruction théorique et traditionnelle, qu'après avoir absorbé tout le capital intellectuel, toutes les formules accumulées par la race, comme le jeune brahme dont l'éducation ne finissait qu'à trente-six ans lorsque, véritablement, il savait les Védas et tous les catalogues de syllabes sacrées. Dehors, mœurs, industrie, enseignement, tout annonce à l'Américain qu'il arrive en Orient, dans un pays à castes où les ancêtres sont respectés, les familles fortes, les hautes classes voluptueuses, le bas peuple misérable, l'administration mandarine et paperassière, le cérémonial puissant, l'État omnipotent, l'homme engagé de toutes parts dans son milieu comme dans une gangue, étreint, enrayé dans son développement original par les traditions et les préjugés qui le relient aux générations antérieures auxquelles il doit son rang comme son être.

L'Orient a son charme, auquel l'Américain finit souvent par être assez sensible pour ne pas vouloir retourner à Chicago. Les joies de l'Intelligence y remplacent celles de la Volonté, et elles sont plus délicates et plus profondes. L'homme de l'ouest commence par le dédain pour ces vies limitées et ces sociétés qu'il juge stationnaires; il finit par l'amour et l'admiration pour ce monde « si riche et si complexe qui n'est pas tout entier l'œuvre des rois de chemins de fer ou des agens de change (1) débrouillards. »

Je voyageais, récemment, du Havre à Paris avec un industriel de l'Ouest dont j'avais fait la connaissance sur le transatlantique. La figure collée à la vitre, avidement, il regardait fuir les fermes normandes, les routes blanches, les pâturages étincelans, réguliers, et comme je lui demandais ce qui le frappait le plus dans ce paysage: *Oh the finish of it!* répondit-il. En effet, notre monde est achevé; pendant une longue succession de siècles l'homme a pu le façonner et s'y adapter, en sorte qu'il y a maintenant une harmonie entre lui et la nature. — Un château qui se mire dans les eaux calmes de la Loire, une chaumière de granit dans les genêts bretons, une ferme de Normandie, ne déparent point l'ample fleuve, la pauvre lande ou la profonde verdure des prés. Nous ne sommes pas posés

(1) « It had come back to him that what he had been looking at was a very rich and beautiful world, and that it had not all been made by sharp railroadmen and stock-brokers. » (*The American*, by H. James.)

sur notre terre comme des étrangers et des colons; nous ne vivons pas dans des maisons de bois ou des villes improvisées. Aux États-Unis, même dans les États de l'Atlantique, les grandes villes finissent misérablement devant le désert: les dernières maisons de brique rouge font face à une solitude inculte que ne traverse d'autre route que la voie ferrée. Du chemin de fer on n'aperçoit que la prairie et la forêt primitives, tantôt intactes, tantôt éventrées, entamées par une usine fumante qu'on a mise là comme un outil meurtrier. Dans la montagne, usines et grands hôtels de touristes se dressent brusquement au milieu du pays sauvage. En dépit des écriteaux poétiques où s'étalent les noms de leurs « sites, » en dépit de leurs *Inspiration Points* et de leurs *Lover's Walk*, les cataractes du Niagara ne servent plus qu'à glorifier certaines pilules et certains savons. Tout cela est laid comme une carrière dans un flanc de montagne que l'on dépèce; le blanc cru de la roche taillée à vif et des pierres arrachées blesse les yeux; là-haut, les sapins, qui s'accrochent à la tranche brune de terre végétale, penchent, jaunis par la poussière, et leurs racines mises à nu pendent lamentablement dans le vide.

Notre civilisation ne nous heurte pas par la brutalité de ces contrastes avec la Nature. Elle en a germé doucement et régulièrement. Nous sommes sortis de cette Nature, nous y tenons encore par notre chair. A nos heures de rêverie, nous souffrons par sympathie devant telle tristesse de la mer; tel frisson de la forêt sous un petit souffle d'octobre, devant un couchant ensanglanté, passe mystérieusement en nous. Par des fibres aussi obscures nous plongeons dans le passé de notre race. Devant tel vieux village de France nous les sentons qui s'émeuvent, et la lignée d'ancêtres que chacun porte en soi se met sourdement à remuer. Nous ne vivons pas uniquement d'expérience personnelle, enregistrée dans la cervelle lucide. Nous communiquons encore avec « l'Inconscient. » Et c'est peut-être pour cela que l'on trouve toujours dans notre Orient ce que l'Amérique ne produit pas, je veux dire deux ou trois grands poètes, quelques artistes, quelques philosophes supérieurs qui sont la voix de toute une race, — un Ruskin en Angleterre, un Tolstoï en Russie, en France le brahme bienheureux et bien-aimé qui nous disait hier encore des choses ironiques, si profondes et si légères, de la Vie, de l'Amour, et de la Mort.

André Chevrillon.

DU PROGRÈS

DE LA

SCIENCE ARCHÉOLOGIQUE

ET DE

L'EXÉGÈSE A ROME

I. Wolfgang Helbig, *Führer durch die öffentlichen Sammlungen..*, *Guide pour les collections publiques d'antiquités classiques à Rome*, 2 vol. in-12; Karl Bædeker, 1891.
II. Stéphane Gsell, *Fouilles dans la nécropole de Vulci, exécutées et publiées aux frais de son excellence le prince Torlonia* (École française de Rome), 1 vol. in-4°; avec planches, Thorin, 1891.

L'École française de Rome a publié, il y a seulement quelques mois, un important volume in-quarto, avec dessins et planches, dans lequel un de ses membres, M. Stéphane Gsell, a développé, avec une science étendue et une critique pénétrante, les résultats des fouilles par lui dirigées dans la nécropole étrusque de Vulci. D'autre part, M. le professeur Helbig, l'archéologue bien connu, vient de faire paraître une savante description des sculptures antiques conservées dans les musées publics de Rome. Double occasion de signaler et d'apprécier brièvement, — en nous renfermant dans Rome et la province de Rome, — les récens progrès de la science en deux voies différentes : celle qui conduit, par l'examen des plus anciennes nécropoles, avec le secours de la méthode comparative

et de l'induction, à de nouvelles lueurs sur le plus lointain passé de l'Occident, et celle de l'archéologie figurée, qui, en étudiant les restes subsistans de la sculpture antique, édifie l'histoire de l'art, élève et dirige notre sentiment du beau, et interprète les idées et les mythes du monde gréco-romain. Les abondantes découvertes auxquelles le renouvellement de Rome capitale a donné lieu ont suscité un essor d'exégèse que d'autres surprenantes découvertes survenues dans l'orient hellénique ont secondé, de manière à rendre cette période des vingt dernières années singulièrement féconde en résultats scientifiques. — Examinons d'abord ce qui intéresse l'histoire de l'art.

I.

Les travaux de la Rome nouvelle ont commencé dans la vaste zone de l'Esquilin, entre les Thermes de Dioclétien, Sainte-Marie-Majeure et Saint-Jean *in Laterano*. Il y avait eu là, vers la fin de la république, des solitudes infectées par le mauvais air. J'y ai vu retrouver, en 1876, ces *puticuli* infâmes où l'on jetait au hasard les cadavres des esclaves et les charognes. Auguste voulut mettre fin à la contagion et au scandale. Par son ordre, de brillantes villas, ornées bientôt des chefs-d'œuvre de la Grèce, furent établies dans ces déserts, et ce fut l'origine de ces belles demeures, si célèbres pendant toute l'époque impériale, les *jardins* de Mécène et ceux de Pallas, les *orti Tauriani*, *Lamiani*, etc. Aussi le nombre est-il considérable des précieux monumens retrouvés en ces lieux depuis le temps de la Renaissance : des peintures antiques telles que celles qui sont conservées aujourd'hui dans une salle attenante au musée chrétien du Vatican, les Noces Aldobrandines, découvertes aux Thermes de Titus en 1616, les peintures de la *via Graziosa* d'après l'*Odyssée* retrouvées en 1848, les belles esquisses des amours fatales, etc., et des sculptures telles que ce célèbre *Discobole*, copie la plus parfaite que l'on connaisse du chef-d'œuvre perdu de Myron. Cette statue appartient aujourd'hui au prince Lancelotti : magnifique parure d'une magnifique demeure. C'est l'Esquilin aussi qui nous a rendu plusieurs des Niobides et le célèbre groupe des Lutteurs, œuvres acquises d'abord par le grand-duc Ferdinand de Médicis, au XVIe siècle, pour sa villa du Pincio, et transportées en 1769 dans la galerie de Florence. C'est enfin près des Thermes de Titus qu'on a retrouvé, le 14 janvier 1506, le groupe du *Laocoon*.

L'Esquilin était redevenu solitaire pendant les temps modernes. La reine Christine de Suède y allait secrètement faire de l'or et accomplir des opérations magiques dans les ruines de la

villa Palombara; de beaux débris d'architecture, comme ceux de *Minerva medica* et des Trophées de Marius, y attestaient l'ancienne splendeur. Quand le gouvernement italien, après 1870, y voulut faire un quartier, les travaux de voirie mirent à jour de si nombreux morceaux d'art qu'on en put former, en 1876, tout un musée, annexe de l'ancienne galerie des Conservateurs. Une Vénus devenue bientôt célèbre, six ou sept de ces stèles ou bas-reliefs funéraires, monumens de l'art grec archaïque, dont presque tout débris est précieux, une foule de statues, de sarcophages, de bustes historiques, sans compter les bronzes, composèrent la nouvelle collection. Il faut y ajouter les peintures, cette frise retrouvée dans un *columbarium* près de la station actuelle du chemin de fer, et qui représente en une suite de scènes les origines mythiques de Rome, mais surtout un curieux fragment de fresque, détaché sans doute d'un monument funéraire de la corporation des *tibicines:* il porte inscrit le nom de Fabius Maximus, vainqueur des Gaulois et des Samnites, à cette bataille de Sentinum, si admirablement décrite par Tite-Live, où se dévoua le second Décius. Il reproduit peut-être, en une copie modeste, une grande peinture de Fabius Pictor, et remonte environ à l'an 300 avant Jésus-Christ. C'est peut-être le reste le plus ancien que nous possédions de la peinture romaine.

Un esprit de spéculation effrénée sur les terrains et les constructions d'immeubles s'était éveillé au signal des premières entreprises édilitaires. On le vit envahir la partie de la ville qui occupe la colline et le plateau du Quirinal. Là se trouvaient, dans l'antiquité, la villa des Scipions, le temple du Soleil, élevé par Aurélien, et que le pape Paul V a fait detruire, — d'admirables débris en subsistent dans les jardins Colonna, — les Thermes de Constantin, et ces somptueux jardins de Salluste dans lesquels, au commencement du XVIIe siècle, le cardinal Ludovisi, l'heureux et opulent neveu de Grégoire XV, établit la villa célèbre qui porta son nom. Il n'est pas de voyageurs ayant visité Rome avant ces dernières années qui ne se rappelle les beautés de cette demeure, la grande allée de cyprès ensoleillés, les serres luxuriantes adossées aux vieux murs de Rome, la chaude promenade d'hiver, familière et facile, si près du centre de la cité. Tout cela a disparu pour faire place à un quartier moderne : Rome a perdu l'une de ses merveilles. Le nouveau palais Boncompagni a du moins ménagé un honorable asile à cette riche galerie qui contient tant d'œuvres antiques du premier ordre : la tête en bronze dite de Scipion l'Africain, la fameuse tête de Junon, la prétendue Méduse mourante, le prétendu groupe d'Arria et Pætus, celui d'Oreste et Électre, l'Enfant à l'oie, la Vénus accroupie, le Mars au repos...

Ces beaux marbres, trouvés ailleurs, avaient été acquis par le cardinal, en 1622, de la famille des Cesi; mais le sol même des Jardins de Salluste a rendu le Vase Borghèse, le Faune à l'Enfant, etc.; et l'ancienne collection s'est augmentée d'un insigne morceau trouvé aux mêmes lieux : un trône de quelque divinité, avec des bas-reliefs archaïques relatifs à des mythes encore inexpliqués.

Le Quirinal avait en outre, au XVIe siècle, entre autres villas, celle des Carpi, ornée d'un nombre infini de statues, de colonnes, d'obélisques, d'autels antiques... Nous pouvons nous faire quelque idée de ces splendides collections par les dessins que des artistes ou des curieux du temps de la Renaissance nous ont légués, et que les archéologues de notre temps recueillent avec soin, comme de précieux témoignages qui les aident à réformer nos musées (1).

Les travaux accomplis pour régulariser le cours du Tibre et garnir de quais ses rives dans toute l'étendue de la ville auront coûté à l'Italie plus de 100 millions. C'est une œuvre considérable; nous l'avons vu commencer il y a quinze ans, et elle va s'achever.

Les amis du pittoresque, ceux qui ont connu et aimé les plages infectes et splendides d'autrefois, ont le droit d'en médire. Deux des ponts nouveaux sont d'une laideur assez haïssable; on peut espérer du moins qu'ils sont provisoires, tandis que le pont Garibaldi, tout battant neuf, restera. La physionomie de Rome en est complètement détruite et remplacée par celle d'une ville moderne quelconque. Mais au point de vue archéologique, l'occasion de ces grands travaux a été unique et singulièrement féconde. Si le fond du fleuve ne s'est pas trouvé, comme le disaient les légendes du moyen âge, pavé de lames d'or, si l'on n'y a pas rencontré le chandelier aux sept branches et les dépouilles rapportées de Jérusalem, les recherches qu'on a dû faire dans le lit et sur les berges n'en ont pas moins amené des découvertes d'une grande importance. Les dragues ont recueilli une infinité de petits objets, pierres gravées, médailles et monnaies, poids et balances, instrumens et outils de toute sorte. Au nombre de ces outils, on a remarqué des compas, des ciseaux, des pointes et des poinçons pour le travail des métaux au repoussé; tout cela en un bronze d'un alliage extraordinairement dur : observation importante, qui apporte

(1) Voir notre étude intitulée: *l'Album de Pierre-Jacques de Reims*, d'après les dessins originaux possédés par M. H. Destailleur (*Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome*, t. x, 1890). Jacques a visité Rome de 1572 à 1577, alors que les villas des riches familles romaines, au milieu de l'enthousiasme de la renaissance, recueillaient avec avidité les marbres antiques rendus à la lumière par des fouilles singulièrement heureuses. Jacques a dessiné au crayon ou à la plume ce qui lui paraissait le plus digne de son attention, et il a eu la bonne pensée d'indiquer au bas de beaucoup de ses dessins dans quelles collections il les avait exécutés.

un nouvel élément à une question vivement discutée, à savoir si l'exécution de tant d'objets en bronze qui nous sont restés des temps très anciens, armures et parures, bas-reliefs assyriens, etc., a pu vraiment se passer du fer.

On avait commencé d'instituer un *musée du Tibre* à l'ancien jardin botanique du Transtévère; on reprendra ce dessein d'un musée spécial quelque jour, avec des séries toujours plus nombreuses et plus complètes. Outre les menus objets, on a trouvé dans le lit du fleuve : les restes imposans d'un arc de triomphe élevé pendant le IVe siècle aux empereurs Valentinien et Valens à la tête d'un pont qui paraît avoir occupé l'emplacement du pont Sixte actuel; un tremblement de terre l'aura précipité, — une belle statue de bronze, exposée aujourd'hui au nouveau musée des Thermes de Dioclétien, et puis des marbres, des inscriptions, des fragmens de bas-reliefs, toute une riche moisson, qu'une exploration expresse et spéciale aurait faite bien plus abondante encore.

Les berges du fleuve surtout contenaient de précieux débris. Le trésor artistique de Rome s'est accru, par exemple, d'un brillant joyau par la découverte d'une maison romaine située en avant de la Farnésine. Les deux rives étaient là encombrées depuis des siècles par des amas de limon sablonneux. Quelques désignations locales, sur la rive gauche, tout près du palais Farnèse, rappellent cet ancien fléau : il y a encore la *via del polverone*. Au côté droit, un éperon de la rive s'avançait et obstruait le cours. Quand on voulut le faire disparaître, on fut fort surpris de trouver, à peu de profondeur dans un sol tout pénétré des eaux qui tombent du Janicule, cette riante et élégante demeure de la première période impériale, dont les fragmens considérables figurent aujourd'hui au musée des Thermes. Les stucs des plafonds égalent en élégance ceux des célèbres tombeaux de la Voie latine, et les parois offrent une série de peintures d'un grand charme et d'un vif éclat (1). L'artiste grec qui a inscrit sa signature, encore très lisible, sur ces pages brillantes, n'était pas un simple décorateur de l'école pompéienne ou de celle de Ludius; les peintures de la maison de Livie à Prima Porta n'atteignent pas cette finesse; celles du Palatin, dans leur forte majesté, conviennent à une demeure impériale, — et celles-ci à une belle villa de plaisance.

Les berges mêmes avaient été çà et là construites ou affermies avec des débris de marbres antiques. On y retrouva, précisément au pied du palais Farnèse, plus de deux cents fragmens du célèbre

(1) Un des pensionnaires de l'Académie de France à Rome, M. Chédanne, vient de les reproduire avec talent.

plan capitolin, et, près du port de Ripetta, deux inscriptions considérables concernant la célébration des Jeux séculaires. L'une d'elles compte jusqu'à deux cents lignes; elle est du temps d'Auguste, et mentionne formellement le *Carmen seculare* d'Horace, qui faisait partie du programme des fêtes. Bonne réponse à faire aux hypercritiques qui ont prétendu que les poésies d'Horace, sauf les *Épîtres*, étaient l'œuvre de moines du XIIIe siècle. L'administration italienne avait confié à M. Mommsen le soin de commenter le premier ces textes importans, qui jettent une lumière nouvelle sur la religion romaine; le texte même en était demeuré secret bien des mois : nous l'avons maintenant, avec le beau travail d'un tel maître, — avec la récente et excellente étude de M. Gaston Boissier (1).

Des fouilles heureuses dans la province de Rome donnaient, durant la même période, de remarquables résultats. On déblayait à Ostie le théâtre et le forum. On découvrait à Subiaco, dans la villa de Néron, cette belle statue, peut-être d'un jeune pêcheur qui jette le harpon, qu'on voit maintenant au musée des Thermes, œuvre grecque, selon les meilleurs juges, et de la fin du Ve ou du commencement du IVe siècle (2). D'autre part, la petite ville actuelle de Cività Castellana, l'antique Falérie, offrait aux explorateurs de sa nécropole un si riche butin que la direction des beaux-arts, rien qu'en choisissant les principaux objets, en a pu former tout un musée, installé aujourd'hui dans la villa *di papa Giulio*, aux portes de Rome.

On comprend qu'avec une telle abondance de découvertes (je n'ai mentionné ici que les principales), l'administration italienne puisse ouvrir un nouveau musée tous les quatre ou cinq ans. J'en ai vu se former jusqu'à six ou sept depuis 1876 : celui de l'Esquilin, annexé au musée des Conservateurs; la collection tibérine à l'ancien jardin botanique; le musée de céramique moderne et d'objets de la renaissance à *Capo le case;* celui de la villa *di papa Giulio;* celui des Thermes de Dioclétien, qui n'est pas encore entièrement ouvert au public. Je pourrais ajouter le musée préhistorique, créé au Collège romain par M. le professeur Pigorini. Je pourrais ajouter même tel magasin provisoire où les objets antiques, à mesure qu'ils sortent de terre, sont disposés immédiatement en si bon ordre que le musée proprement dit est là en formation. Je citerais comme très curieux exemple le magasin situé dans le nouveau jardin botanique, sur les premières pentes du Cœlius, tout près du jardin des Passionnistes et de la basilique des saints Jean

(1) Voyez la *Revue* du 1er février.

(2) M. Marcel Reymond l'a récemment publiée dans la *Gazette des beaux-arts*. M. Gasq, pensionnaire de l'Académie de France, en achève en ce moment à Rome une copie en marbre.

et Paul. M. Rod. Lanciani y a institué naguère toute une ingénieuse ordonnance.

Il est une autre sorte de musée, tout à fait nécessaire à l'étude, que Rome va posséder très prochainement. Un généreux donateur a mis le gouvernement italien en possession d'une série considérable de moulages d'après les œuvres de la sculpture grecque. Plus de trois cents caisses contenant ces plâtres, récemment arrivés d'Athènes, n'attendent que le vaste local, facile à trouver, qui pourra recevoir une si utile collection. La méthode comparative étant devenue l'organe le plus efficace pour l'historien de l'art et l'interprète des monumens figurés, il est clair que les galeries de moulages logiquement ordonnées, aussi bien que les collections photographiques, deviennent aujourd'hui plus que jamais, après tant de découvertes, des instrumens indispensables de travail.

Espérons que nous ne resterons plus longtemps, en France, privés de ce secours, que nous invoquons depuis tant d'années. M. Félix Ravaisson et M. Eugène Guillaume, avec l'autorité que leur confèrent leur sens parfait de l'art antique et leurs éminens services à l'enseignement national, n'auront pas vainement, espérons-le, dénoncé tant de fois cette lacune et entrepris même de la combler. La chaire d'esthétique au Collège de France, les chaires naissantes d'archéologie à la Sorbonne et dans nos facultés ne doivent pas continuer à manquer de ce dont ne manque aucune des universités de maint autre pays. Qu'on veuille bien songer à ce qui s'est fait à Strasbourg ; je ne suis pas le premier à relever un tel contraste. Dès 1872, M. Ad. Michaëlis commençait d'y réunir les moulages les plus indispensables. En 1874, sa collection était installée dans sept grandes salles couvrant une superficie de 1,300 mètres carrés, avec une bibliothèque archéologique et une bibliothèque de photographies. Son catalogue raisonné des 1,470 morceaux rassemblés aujourd'hui est une brochure qui coûte 50 centimes; par ses notations abrégées et multiples, par ses divisions précises, par ses renvois au manuel classique de Friedrichs-Wolters, qui commente si savamment le musée de moulages de l'université de Berlin, ce petit volume offre toute une histoire critique de l'art gréco-romain. Voici la galerie de Bonn, accrue peu à peu par des antiquaires tels que Welcker et Otto Iahn, et maintenant une des plus riches de l'Allemagne; celle de Munich avec le catalogue de Brunn, celle de l'Académie des beaux-arts de Vienne avec le catalogue de M. Lützow ; celle de Halle avec le petit volume de M. Conze; celles de Marburg, formée depuis quelques années par M. Louis de Sybel; celles de Breslau et de Würzbourg, celles de Zurich et de Bâle. — L'effort nécessaire ne nous serait pas considérable. M. Ravaisson avait réuni jadis à lui seul une petite

collection de morceaux d'élite qu'on a presque oubliée, mais dont on devait, dont on peut encore se servir comme d'un noyau excellent. A l'École des beaux- arts, M. Guillaume avait, lui aussi, donné l'exemple. On voit, d'ailleurs, par le musée du Trocadéro, ce que nous saurions faire pour l'antiquité classique aussi bien que pour le moyen âge. Il ne faut pas plus de 20,000 francs de première dépense, avec un entretien de 3 à 4,000 francs par année, pour doter notre enseignement national de l'indispensable galerie qui lui manque à Paris comme dans les départemens (1).

Il importe de noter que la même période de vingt années qui a connu dans la seule province et dans la ville de Rome tant de découvertes nouvelles a été marquée en Orient, sur divers points du monde hellénique, par de merveilleuses surprises.

Schliemann, en cherchant Troie, a rencontré tout un monde de beaucoup antérieur à l'époque homérique ou troyenne; il a répandu une lumière inattendue sur les plus profondes origines de l'art grec. Plus récemment, les fouilles pratiquées sur l'Acropole jusqu'au sol vierge ont rendu à la lumière ces premières pages de l'art hellénique encore intempérant, encore oriental, baigné de l'éclatante polychromie dont ces sculptures continuent d'exhaler le prestige (2). Quelle étonnante révélation, après cela, que celle des fouilles de Pergame, en 1878! Toute une épopee sculptée; toute une longue série de bas-reliefs figurant une Gigantomachie, avec une énergie de conception et d'exécution qu'on n'aurait pas soupçonnée à cette date : l'ensemble de monumens dont on retrouvait les ruines datait du règne d'Eumène II, roi de Pergame (195-175). On avait dû croire, sur la foi d'un mot de Pline l'Ancien, sans doute mal compris, *ars cessavit*, que l'art s'était amoindri après le temps des successeurs d'Alexandre; et voilà qu'apparaissait subitement, avec ces débris magnifiques, toute une période de l'art grec, je dis toute une période, car on se convainquit, à la suite de cette découverte, que l'école de Pergame avait été puissante dès avant le règne d'Eumène II, sous le règne d'Attale Ier son prédécesseur. On savait par les textes qu'Attale avait fait aux Athéniens le riche présent d'un monument orné de nombreuses statues. Ce que d'habiles antiquaires avaient conjecturé se confirma, à savoir que ce monument d'Attale était destiné à célébrer le souvenir des défaites plus ou moins authentiques subies par les Gaulois envahisseurs en Orient et en Grèce même, et qu'un certain nombre de statues

(1) L'ouverture récente d'un crédit spécial en faveur de la faculté des lettres, à la Sorbonne, et un commencement d'exécution par les soins éclairés de M. Maxime Collignon, sont d'heureux indices d'un progrès assuré.

(2) Voir, dans la *Revue* du 15 février 1890, l'étude de M. Maxime Collignon.

célèbres éparses dans les musées de l'Europe devaient être des répliques de celles qu'Attale avait fait exécuter pour Athènes. On retrouvait sur les murs de l'autel de Pergame une lutte des dieux contre les géans; mais certaines statues des musées de Florence, de Rome et de Naples, que des caractères communs rattachaient à l'École de Pergame, représentaient des Amazones et des Perses vaincus aussi bien que des Gaulois. On en conclut à bon droit que la vanité des rois de Pergame, flatteurs de la Grèce bien affaiblie, mais pourvue encore de valeureux artistes, avait célébré la défaite des Gaulois sous une quadruple forme, empruntée à la fois aux souvenirs mythiques et historiques. Il se confirma que le prétendu gladiateur mourant du Capitole était un Gaulois blessé, que le prétendu groupe de la villa Ludovisi connu sous le nom d'Arria et Pætus figurait un Gaulois égorgeant sa femme pour la soustraire à l'ennemi et se tuant lui-même aussitôt. L'Apollon du Belvédère parut avoir pu faire partie de cette épopée; et en même temps d'autres œuvres célèbres, telles que le Laocoon et le Taureau Farnèse, furent attribuées au vaste ensemble d'une école naguère si peu connue.

II.

Vienne maintenant, après toutes ces découvertes qui s'éclairent les unes les autres, après les patiens efforts d'observation, de comparaison, de critique attentive auxquels tant de nouveautés ont donné lieu, vienne un savant expérimenté, en possession d'une entière connaissance des grandes galeries de l'Europe, de l'art romain et de l'art grec; si, résumant tout le travail de ces vingt dernières années, il entreprend de commenter les célèbres collections d'antiques formées à Rome depuis le xve siècle, c'est-à-dire les musées du Vatican, du Capitole, du *Laterano*, de la villa Albani et du villino Borghèse, combien de fois n'aura-t-il pas à contester, en présence des statues et des bas-reliefs, les interprétations et les attributions régnantes! Il montrera quelles restaurations téméraires ont défiguré un grand nombre d'œuvres antiques, auxquelles il rendra leurs formes véritables, leur sens original, leur authenticité.

C'est le service que va rendre l'ouvrage de M. Helbig. Nul n'était mieux préparé pour une telle entreprise. Il habite Rome depuis quelque trente années. Pendant plus de vingt-cinq ans, il a siégé aux côtés du regretté Henzen, à la présidence de l'Institut de correspondance archéologique de Rome. Henzen, dans les expositions et les discussions des séances publiques de la saison d'hiver, se

chargeait spécialement de la partie épigraphique; M. Helbig, lui, avait particulièrement le domaine de l'archéologie figurée. On peut dire que, pendant trente ans, pas une fouille considérable, pas une acquisition importante ne s'est faite en Italie qu'il n'en ait été le témoin attentif, s'il n'en était pas le conseiller ou l'arbitre. Il a répandu à profusion, dans les nombreux volumes qu'a publiés l'Institut de correspondance, les mémoires, les dissertations, les observations critiques. Il a publié en outre, sur les peintures murales de la Campanie, sur l'archéologie de l'époque homérique, sur l'émigration des populations italiques, des ouvrages d'une science pénétrante et hardie.

De ses deux nouveaux volumes (1), le premier comprend les galeries du Vatican, celles du Capitole et du *Laterano;* le second contient la villa Albani, la villa Borghèse, le palais Spada, le musée des Thermes de Dioclétien et le musée étrusque du Vatican. Son plan est partout le même. A la manière d'un guide, il suit l'ordre selon lequel les monumens sont exposés dans les galeries, et il explique, un à un, ceux qui méritent un commentaire. Il analyse d'abord avec soin quelles restaurations la statue ou le bas-relief a subies; il recherche la provenance et l'origine; il décrit l'attitude et le geste et interprète le sens général. Il indique enfin quels ouvrages contiennent une représentation figurée, quelles dissertations ou quels mémoires ont discuté avant lui l'interprétation d'ensemble. On peut dire d'un tel livre, dû à un savant d'une telle expérience, qu'il offre sur tout ce qui concerne les œuvres de l'art antique conservées dans les galeries de Rome le dernier mot de la science, et qu'il y ajoute.

Il est curieux de voir, si l'on parcourt les galeries romaines en la compagnie d'un tel guide, mainte statue des plus célèbres se transfigurer étrangement. M. Helbig rend à plus d'une son attitude primitive, ses bras, sa tête, parfois même son sexe. Voyons, par exemple, comment se transforme désormais la Pallas bien connue qui se trouve dans la salle de l'Ariane endormie. C'est la *Minerva pacifera* des anciens catalogues, gravée dans Visconti. Elle tient de la main droite un casque et de la gauche une branche de laurier, l'un et l'autre objets en bronze. Par malheur, la tête, qui est antique, il est vrai, est rapportée, et d'un autre marbre. De plus, cette tête de femme est sur un corps d'homme : tout le buste, quoique vêtu, apparaît évidemment viril. Les deux attributs sont des bronzes antiques, mais empruntés d'ailleurs. Les deux avant-bras sont d'invention moderne. Ce n'est

(1) Une très bonne traduction française, due à M. Toutain, membre de l'École française de Rome, et faite sous les yeux de l'auteur, en paraîtra prochainement.

point Pallas, c'est Apollon Citharède. Le maladroit auteur de la restitution n'a pas remarqué ou n'a pas compris, et il a essayé de faire disparaître un ressaut du vêtement, au côté gauche de la poitrine. Là s'appuyait la cithare, que retenait la main gauche, tandis que la droite présentait probablement une coupe. Braun, dans son excellent manuel, *Ruinen und Museen Roms*, avait le premier fait ces ingénieuses remarques; M. Helbig les étend et les confirme. Il rappelle que tels étaient l'attitude et le vêtement de la statue d'Apollon Citharède élevée dans le temple de Daphné à Antioche sur l'Oronte; il cite une monnaie d'Antiochus Épiphane donnant la même représentation. Il remarque en outre que les monnaies d'Auguste figurent particulièrement ainsi l'*Apollo Actius* consacré à la gloire d'Auguste après la bataille d'Actium.

C'est ce qui nous permet de proposer à côte de ses observations une conjecture. Cette statue, avant d'appartenir aux galeries du Vatican, était dans le jardin du palais Ottoboni-Fiano. Tout visiteur de Rome a pu admirer, sous le vestibule de ce palais, situé au coin de la place San-Lorenzo in Lucina et du Corso, de belles sculptures que des fouilles pratiquées en ce lieu à diverses dates ont mises au jour. Il y avait là, dans l'antiquité, un autel, une *Ara pacis* érigée à la gloire d'Auguste de retour après une campagne victorieuse. Plusieurs bas-reliefs qui ornaient jadis les diverses faces de l'autel et sans doute aussi quelques monumens qui en dépendaient sont aujourd'hui encastrés dans la façade intérieure de la villa Médicis, à Rome, ou conservés dans le musée de Florence. Si la statue qui nous occupe a été trouvée dans ce même lieu, ce qu'on ne sait pas encore, il n'y a pas témérité à conjecturer qu'elle ait pu être un Apollon Actius, et qu'elle ait figuré dans le vaste édifice consacré à l'empereur. Qui sait si la prétendue Pallas n'a pas été un Auguste? Les exemples ne manquent pas de statues offrant l'exact portrait des empereurs divinisés.

Veut-on un second exemple de ces observations critiques qui rectifient notre intelligence des monumens de l'antiquité en montrant les interprétations fausses d'autrefois? Tout le monde connaît la célèbre *Méduse mourante*, — ainsi la désignent les anciens catalogues, — de la villa Ludovisi. Cette dénomination doit probablement être changée, et remplacée par celle-ci : *Tête d'une Erinnys endormie*. Si, en effet, l'on considère attentivement et de près cette belle sculpture, on s'aperçoit vite que la plaque de marbre qui la supporte n'en faisait pas primitivement partie, et que la figure a été sculptée pour la position horizontale, — les cheveux épars qui tombent d'un seul côté l'indiquent suffisamment. Il n'y a aucun des attributs de Méduse, aucun serpent au-

tour de la tête. La bouche est entr'ouverte et respire aisément. Le visage n'exprime pas la souffrance ni les affres de la mort. Tout au plus y trouverait-on les traces d'une agitation dans le sommeil. — Cette tête est sans doute celle d'une des Furies endormie sur les genoux d'une de ses compagnes. On trouve la scène ainsi figurée sur un vase grec. Ce doit être un fragment détaché d'un groupe inconnu qui représentait l'épisode auquel Eschyle fait allusion dans ses *Euménides*, alors qu'Oreste prend la fuite, en profitant du sommeil des déesses vengeresses.

Que deviennent, à la lueur de cette critique contemporaine bien informée et pénétrante, des œuvres consacrées telles que l'Apollon du Belvédère et le groupe du Laocoon? Sont-ce des originaux ou des copies? Ces marbres ont-ils subi des altérations notables? A quelles dates, à quelles écoles, à quels maîtres faut-il attribuer l'un et l'autre? Comment doit-on les interpréter?

On peut compter par centaines les dissertations qui ont essayé de répondre à ces diverses questions.

Trouvé, en 1503, à Grotta-Ferrata, dans un domaine du cardinal Julien de La Rovère, qui, devenu pape sous le nom de Jules II, le fit placer au Belvédère, où il est resté, l'Apollon était mutilé. Montorsoli, un élève de Michel-Ange, le restaura; il y ajouta surtout la main gauche, dans laquelle il plaça un arc. Il pensait, et ce fut l'opinion commune jusqu'à nos jours, que le Dieu, qui porte en effet le carquois, était représenté au moment où il vient de lancer la flèche, dédaigneux de son ennemi et sûr de la victoire, contre le serpent Python ou bien contre un des Géans. Or voilà qu'en 1860 l'archéologue russe Stephani fit connaître une statuette de bronze appartenant au comte Serge Stroganof, qui reproduisait évidemment l'*Apollon* de Rome, mais avec un tout autre objet dans la main gauche. On voit ici, au lieu de l'arc, une forme indécise, comme les bords frangés et repliés d'une étoffe ou d'une peau séchée. On remarqua de plus qu'au lieu même où la statuette avait été découverte, en Épire, on avait recueilli un petit *gorgoneion* de bronze, perdu depuis. Stephani crut pouvoir rapprocher de la statuette ce fragment, et conclut que l'Apollon avait été représenté armé de la redoutable égide, qui frappait de mort tous ceux dont le regard la rencontrait. Les critiques se sont partagés entre les deux opinions; ils ont cherché des argumens dans les souvenirs légendaires et dans les textes littéraires ou poétiques. On a cité le livre xv de l'*Iliade :* — « Les Troyens, dit le poète, commencent l'attaque. Hector les conduit. Apollon le précède, environné d'un nuage; il tient en main l'égide impétueuse, terrible, hérissée de traits et dardant des flammes, que Vulcain remit à Jupiter pour être portée dans les batailles et y répandre la terreur et la fuite. »

— A-t-on suffisamment remarqué que c'est Jupiter qui a confié pour cette fois l'égide au dieu Apollon ? Elle est l'ordinaire attribut, non d'Apollon, mais du maître des nuées. Dans les représentations figurées, elle est portée au bras gauche comme arme défensive si la main droite tient le glaive ou la lance, et sinon, de la main droite plutôt que de la gauche. Le passage du livre xv de l'*Iliade* est, d'ailleurs, ce semble, le seul texte littéraire qui montre l'égide aux mains d'Apollon.

Dans le poème du Rhodien Apollonios (iv, 1692), les Argonautes, égarés en mer, adressent au dieu leur supplication ; aussitôt Apollon, dissipant l'ombre épaisse, étend sur la mer « son arc doré » à la lumière duquel Jason aborde dans l'île d'Anaphé. Il est trop évident qu'il ne s'agit ici que de l'arc-en-ciel. — Une autre *Théophanie* correspondrait mieux, ce semble, à l'attitude et au sens de la statue du Belvédère. Justin (xxiv, 8) nous a transmis le poétique récit de Trogue-Pompée sur la défaite des Gaulois devant Delphes : « Le danger devenait extrême pour les assiégés, dit-il, quand tout à coup les prêtres échevelés, l'air hagard, l'esprit en délire, s'élancent aux premiers rangs. » Ils s'écrient que « le Dieu est arrivé, qu'ils l'ont vu descendre dans le temple ; que, tandis qu'on implorait son appui, un jeune guerrier d'une beauté plus qu'humaine a paru à tous les yeux, accompagné de deux vierges armées, Minerve et Diane ; non-seulement ils les ont vus, mais ils ont entendu le sifflement de l'arc et le fracas des armes... » Les assiégés sentent bientôt eux-mêmes la présence des divinités ; la terre tremble, une tempête survient, avec la grêle et le froid, un quartier de la montagne se détache et renverse l'ennemi, qui fuit épouvanté. — On a cité bien des fois ce texte intéressant ; on a dit que les Delphiens, ayant institué en mémoire de cet épisode de l'année 278 avant J.-C. des fêtes solennelles, avaient pu consacrer dans la même occasion une statue au Dieu protecteur. Il est possible que l'Apollon du Belvédère ait eu précisément cette origine ; mais on voit qu'il n'y est pas question, expressément du moins, de l'égide, et c'est peut-être des flèches lancées par Diane que les prêtres ont entendu le sifflement.

On a contesté, d'ailleurs, que l'objet équivoque que tient de la main gauche la statuette Stroganof puisse signifier l'égide ; quelques-uns y ont vu la peau de Marsyas, que le dieu vient d'écorcher vif. Il paraît enfin que le bras gauche de la figurine est, lui aussi, une restauration, comme la main gauche de la statue du Belvédère, de sorte qu'il faudrait peut-être s'en tenir à l'ancienne opinion et faire amende honorable au dieu qui lance la flèche.

M. Helbig n'est cependant pas le seul, parmi les antiquaires les plus autorisés, à s'en rapporter à la statuette Stroganof et à inter-

préter l'attitude de l'Apollon du Belvédère selon le récit de Trogue-Pompée. La statue primitive est, à son avis, une œuvre de la même date à laquelle ce récit se rapporte ; nous ne la connaissons plus que par la belle copie du Vatican, exécutée sous Auguste, à moins que la très belle tête Steinhauser du musée de Bâle ne soit un débris du modèle.

Puisque nous avons pour but ici de montrer combien ingénieuse et active est devenue l'exégèse concernant l'histoire et l'interprétation des sculptures antiques, à mesure que les découvertes se multipliaient et offraient de nouveaux élémens de comparaison, il convient de mentionner la conjecture du professeur Overbeck au sujet de l'Apollon du Belvédère. M. Overbeck est un des principaux historiens de l'art grec dans notre temps ; son opinion doit compter, d'autant qu'elle est ici fort intéressante et spécieuse.

Il est de ceux qui, invoquant la statuette Stroganof et même une autre statuette analogue de la collection Pulszki, croient à l'égide. Admettant aussi que le récit de Justin nous indique la vraie origine de la statue dont nous avons la copie au Belvédère, il estime qu'elle formait le centre d'un groupe où figuraient également les deux déesses mentionnées par l'historien, Diane et Minerve. Il est même convaincu que nous avons conservé deux statues qui sont des répliques de celles qui accompagnaient l'Apollon. On connaît assez l'élégante Diane à la biche, dite Diane de Versailles, que nous possédons au Louvre. On a remarqué depuis longtemps ses frappantes analogies avec l'Apollon du Belvédère ; on a pu conjecturer que les deux ouvrages étaient du même sculpteur : même facture, même élégance, même fierté de visage, même approche subite, ce semble, contre un ennemi dédaigné. Le bras gauche est restauré ; on peut penser qu'au lieu de s'abaisser vers la biche aux cornes d'or, la main gauche, levée, tenait l'arc, la déesse combattant aux côtés de son frère Apollon. Quant à Minerve, elle aurait été représentée dans le groupe par la célèbre Promachos du musée de Naples. Apollon, au centre, brandissait l'égide ; Diane, à gauche pour le spectateur, tirait de l'arc, et Minerve, à droite, se servait de la lance et du bouclier pour protéger le temple de Delphes contre les barbares gaulois.

Cette conjecture, dit M. Helbig, est de celles qu'on ne saurait aisément confirmer ni réfuter.

Quant au groupe du Laocoon, M. Helbig le tient pour une œuvre originale exécutée à Rhodes entre les années 250 et 200, un peu après l'Apollon et avant la frise de l'autel de Pergame. — Quelles raisons y a-t-il de se prononcer pour cette date ? La plus générale serait que le Laocoon, dans la série des grandes œuvres antiques, doit être placé au temps où l'art, continuant

d'être fécond et inventif, n'a plus la simplicité forte et naïve des grandes époques. M. Helbig estime de plus que la tendance réaliste formellement accusée dans les sculptures de l'autel de Pergame n'est pas encore, dans le groupe de Rhodes, clairement prononcée. Le corps du père montre, il est vrai, une étonnante étude physiologique, mais qui ne dépasse pas la mesure de ce que le sujet imposait à l'artiste. M. Helbig invoque enfin un argument de détail qui peut avoir sa valeur. Il remarque que, dans le Laocoon comme dans toutes les œuvres de la statuaire avant cette époque, les globes des yeux n'ont pas ce relief qu'on note déjà dans la Gigantomachie de Pergame, et qui va devenir un caractère constant de l'art gréco-romain.

Je m'étonne qu'il n'ait pas mentionné une circonstance intéressante, qui confirme en partie son opinion sur cette date tant discutée. Un des plus beaux épisodes de l'épopée sculptée à Pergame représente la lutte de Minerve contre un des Titans. La déesse, qui tient vigoureusement son ennemi par les cheveux, le précipite à terre, tandis que le serpent sacré enlace déjà une des jambes du vaincu. La scène est complétée par une Victoire aux grandes ailes qui couronne Minerve et par la présence d'une divinité dont le buste sort de terre : c'est probablement la déesse Terre elle-même, mère des Titans ; elle assiste avec désespoir à la défaite et à la mort de son fils. Le Titan est jeune et imberbe ; il est ailé ; mais tout le mouvement de son corps tordu par la douleur, l'allure de sa tête et de ses bras, la souffrance et le désespoir que trahit son visage, la présence du serpent, établissent entre le bas-relief de Pergame et le groupe du Vatican une ressemblance qu'on ne saurait méconnaître. On sait que le bras droit du Laocoon, tel qu'on le voit aujourd'hui au Vatican, dressé pour saisir l'un des reptiles, est une restauration du XVIIIe siècle ; on a conjecturé que ce bras droit devait, dans l'œuvre originale, se replier jusque derrière la tête, et c'est ainsi qu'aurait voulu le restituer, dit-on, Michel-Ange. Or le bas-relief de Pergame le figure précisément ainsi, dans l'effort que fait le Titan pour maîtriser la main de la déesse qui a saisi sa chevelure. M. Conze a voulu conclure de la ressemblance partielle entre les deux monumens que les auteurs du groupe avaient imité ceux de la frise, et que, celle-ci ayant probablement pour date le règne d'Eumène II (197-175), il fallait dater le Laocoon de l'année 100 environ. Tout au moins est-il vraisemblable que cette analogie certaine indique une parenté et une proximité chronologique. Elle met à néant, en particulier, la conjecture qui, sur la foi d'un texte obscur de Pline l'Ancien, placerait l'exécution du groupe sous le règne de l'empereur Titus.

De quels souvenirs, historiques ou mystiques, le groupe rho-

dien s'est-il inspiré? M. Helbig rappelle que, suivant une très ancienne légende, Laocoon, prêtre d'Apollon, avait irrité le Dieu en manquant de respect à son temple. Si quelque insulte sacrilège a souillé plus tard l'un des sanctuaires de l'île de Rhodes, les Rhodiens auront pu se rappeler l'antique expiation, et consacrer l'œuvre d'art destinée à en perpétuer la menace. D'autres légendes font plus d'honneur à la victime. Laocoon, suivant elles, a dénoncé la ruse du cheval de Troie, et pour cela il est puni par les dieux favorables aux Grecs. La vengeance divine est raffinée et cruelle. Mordu par l'extrême souffrance, Laocoon voit son plus jeune fils expirer avant lui et devine la mort prochaine de son fils aîné qui, à peine enlacé encore, voudrait en vain se dégager et courir au secours. Le prêtre de Troie succombe avec sa ville, noblement. Les auteurs du groupe, comme celui d'une peinture bien connue de Pompéi et celui d'une des miniatures du célèbre manuscrit de Virgile conservé au Vatican, ont donné à Laocoon une taille gigantesque entre les deux fils démesurément petits; ainsi faisaient les artistes du moyen âge par respect pour quelque personnage consacré ou traditionnel. Les légendes relatives à Laocoon étaient évidemment très anciennes : elles dataient de la fin de l'épopée homérique; Sophocle déjà en avait tiré le sujet d'une de ses tragédies.

Le groupe sculpté par Agesandros et ses deux fils a-t-il été la première représentation figurée du châtiment subi par Laocoon? Virgile, qui a décrit cet épisode au second livre de l'*Énéide*, avait-il vu cette œuvre d'art, et s'en est-il inspiré en même temps que des récits divers des poètes alexandrins? — Autant de questions qui ont donné lieu à d'innombrables écrits. Si des solutions incontestées n'ont pas encore été obtenues, la science a du moins acquis ce résultat, pour le Laocoon comme pour l'Apollon du Belvédère et pour d'autres œuvres antiques, d'en mieux déterminer la date et quelquefois le sens. S'il y a des incertitudes nouvelles, suscitées par une recherche sagace, elles valent mieux qu'un dogmatisme traditionnel décidément erroné. Ce sont des problèmes d'une réelle importance, ceux qui se rapportent à l'histoire de l'art, c'est-à-dire à la matière même de nos jugemens soit sur l'esthétique, soit sur les idées morales et religieuses de l'antiquité. Il y a une question de sérieux profit à se munir d'impressions justes sur ces grandes œuvres qui, au nom du génie antique, parlent au génie moderne pour l'élever et l'instruire. Combien l'exacte appréciation sur ce sujet importe au progrès du savoir général et du goût public, et combien les jugemens peuvent se modifier et s'amender, grâce à la comparaison rendue possible par le progrès des découvertes, on s'en rend compte par le prodigieux change-

ment accompli depuis Winckelmann et Lessing. Winckelmann professe que le siècle d'Alexandre a été le plus beau temps de l'art chez les Grecs; l'art atteignit alors, suivant lui, sa plus haute perfection. « Un ouvrage de ce siècle, écrit-il en parlant du Laocoon, a été conservé à l'admiration du monde par un destin favorable qui veillait sur les arts, et voulait qu'une preuve subsistât de ce que l'histoire raconte sur la beauté de tant de chefs-d'œuvre anéantis. » Lessing croit que le Laocoon date du temps de Titus, et il déclare, lui aussi, que l'art grec a atteint précisément au temps d'Alexandre son plus haut degré de perfection. Excessive était cette admiration insuffisamment éclairée; excessif serait le dédain de plusieurs critiques de nos jours. Il y en a un qui traite l'Apollon du Belvédère de poupée sans artères ni muscles; un autre (c'est M. Taine) croit voir dans l'Apollon un jeune lord anglais qui congédie un importun... Certes, nous avons connu, depuis Winckelmann et Lessing, d'autres œuvres de la sculpture grecque infiniment supérieures à celles-ci; il suffit de nommer Phidias et le Parthénon, les écoles attiques et l'art dorien. Mais notre respect reste dû à ces autres ouvrages dont se sont inspirés Michel-Ange, Raphaël et toute la Renaissance. Ils ont été, en une certaine part, les éducateurs de l'art moderne; ils demeurent de très sincères interprètes du génie antique. Ce qui les concerne est pour nous question de haute culture intellectuelle et morale. Ainsi s'expliquent et se légitiment les efforts de la critique érudite pour les mieux interpréter, et l'on doit souhaiter que de nouveaux progrès de cette critique apportent des solutions décisives à tant d'incertitudes qui les obscurcissent encore.

III.

En observant, sans sortir de Rome et de la province de Rome, le progrès de la science archéologique dans ces dernières années, nous avons vu qu'elle a beaucoup fait pour l'histoire de l'art et pour l'esthétique. Elle n'a pas rendu de moindres services à l'histoire générale, à l'ethnographie, à la recherche des origines de la civilisation occidentale. Par elle, l'abîme de ténèbres qui s'ouvrait pour nous au-delà des plus anciennes notions historiques que l'écriture nous eût transmises a commencé de s'éclairer de lueurs inattendues; le domaine de ce qu'on avait appelé le préhistorique a pris consistance, s'est affermi et précisé. Les découvertes de Schliemann avaient averti les explorateurs et ouvert leurs yeux : l'essor qu'il a donné se propage.

Cette branche de la science archéologique, nous l'avons vue naître il n'y a guère plus de quarante ans dans le Nord de l'Europe. Copenhague et Leyde ont eu les premiers musées où la distinction des divers âges de la pierre, du bronze et du fer s'est montrée d'elle-même, à la suite d'une étude attentive des provenances et par le seul effet d'une classification sévère. L'étonnement n'a pas été médiocre lorsqu'on s'est aperçu que le sol des pays classiques révélait les mêmes indices, et qu'en Italie ou en Grèce, aussi bien que dans la Scandinavie, nous pouvions recueillir les débris subsistans de ces très anciens états de civilisation. Non-seulement les fouilles pratiquées depuis vingt ans dans l'Italie centrale et septentrionale, particulièrement celles de la région de Bologne, ont révélé ces âges primitifs, mais voici de plus que toute une école d'archéologues italiens, MM. Chierici et Pigorini en tête, prétend retrouver jusque dans ces périodes reculées, jusque dans l'âge de bronze, les premiers élémens de ces mêmes traditions que les historiens nous montrent vivantes aux plus anciens temps de Rome.

Il y a dans la Vie de Romulus de Plutarque une page célèbre, celle qui raconte avec quels rites religieux s'est accomplie la fondation de la Ville. Le roi pontife a saisi le manche de la charrue au soc de bronze; les mottes de terre soulevées et rejetées à droite ont formé le tertre ou *agger* dominant le fossé qui marquerait l'enceinte. Après cela, l'augure, de son bâton recourbé, a tracé dans les airs les quatre lignes coupées à angle droit qui, abaissées du ciel sur la terre, y devaient définir le sol sacré, avec les deux lignes principales d'orientation, le *cardo* et le *decumanus*. Ainsi s'est formée, selon le récit de Plutarque, la ville du Palatin, la *Roma quadrata*, la Rome carrée. — Or ces traits primordiaux, qui ont présidé aux premiers commencemens de la ville éternelle et probablement à ceux des petits États de l'Italie centrale qui l'avaient précédée, ces traits dont plusieurs ont subsisté à travers les temps historiques, par exemple dans le mode d'établissement des colonies romaines et du camp romain, les antiquaires italiens croient pouvoir le reconnaître maintenant jusque dans les *terramares* de l'âge de bronze. Les terramares, fréquentes dans l'Italie du nord-est, sont des lieux d'habitations humaines primitives, construites en terre ferme sur un plancher factice que soutiennent des pilotis, à l'exemple et sans doute à la suite des habitations lacustres. Il en reste assez de vestiges pour autoriser les observations suivantes. La forme de ces terramares est presque toujours quadrilatérale; il y a un fossé extérieur, à proximité duquel est une prise d'eau possible, avec un déversoir à l'extrémité opposée. Au dedans

de l'enceinte ainsi délimitée et protégée, il y a un tertre, un *agger*, qui est, après le fossé rempli d'eau, une nouvelle fortification. Cet *agger* est formé de terre et comme muré au côté intérieur par des gabions, par des fascines et des pieux entrelacés dont les traces n'ont pas entièrement disparu. Tous les vestiges de ces habitations où n'entrait pas la pierre, et ceux du partage des lots à chaque famille s'étant effacés, il est impossible de ressaisir les deux lignes d'orientation qui étaient sans doute marquées par les alignemens; toutefois, M. Pigorini vient de retrouver dans une vaste terramare située près de Parme, au milieu du côté sud du quadrilatère, les débris d'un pont de bois; il ne doute nullement qu'une nouvelle recherche ne lui fasse découvrir, au milieu du côté opposé, les débris correspondans : la ligne transversale, du sud au nord, ainsi indiquée était, suivant lui, le *cardo*.

Plus de cent exemples de ces cités primitives à la forme quadrilatérale, munies du fossé et de l'*agger*, et dûment orientées, peuvent être observés, de nos jours encore, dans la seule Émilie, c'est-à-dire dans la région de Plaisance et de Bologne. Il est clair que le grand nombre des exemples est ici un grave témoignage qui importe à la démonstration. Au reste, les plus anciennes villes étrusques, d'une date moins ancienne que les terramares, puisque les restes des constructions en pierre y apparaissent, semblent offrir les mêmes indices, et il est vraisemblable, en effet, que les Étrusques aient été mêlés à la race à côté de laquelle ils se sont établis. Dire que les conclusions de l'école paléo-ethnographique italienne soient dès maintenant adoptées sans conteste et définitivement entrées dans la science serait peut-être prématuré : l'important est de multiplier les observations précises. Le jour où ces résultats seront vraiment acquis, une très intéressante conquête scientifique aura été faite, le mot de *préhistorique* aura beaucoup perdu de sa signification; il faudra enregistrer un tel succès à côté de ceux de la philologie comparée. Ce sera un bel exemple de longue transmission à travers les âges que d'entendre un écrivain de l'époque antonine tel que Plutarque recueillir, en racontant la fondation de Rome, les traditions primitives de la race italique. Ne voyons-nous pas au reste Tite-Live admettre comme à son insu, c'est-à-dire sans en remarquer la portée, des souvenirs de ce que les savans modernes ont appelé les âges de pierre et de bronze, quand il mentionne, par exemple, le soc de bronze adapté à la charrue du roi-fondateur, quand il cite le fameux pont de Rome, dans la construction duquel nul fer ne devait entrer, quand il rappelle le rite sacré selon lequel la victime doit être égorgée avec un silex aiguisé?

Il n'est presque plus une fouille profonde dans Rome ou dans le reste de l'Italie, et l'on peut dire en Europe, qui n'offre, si elle rencontre quelqu'une de ces nécropoles antiques si fréquentes, de très anciens mobiliers funéraires jadis dédaignés ; ces humbles objets, témoins d'un si lointain passé, commencent d'occuper dans les musées archéologiques la place qui leur est due. Le nouveau musée de la villa *di papa Giulio*, à Rome, est particulièrement digne de remarque à cet égard. Il contient un choix des objets trouvés, à la suite des fouilles récentes, dans la nécropole de Cività-Castellana, l'antique Falérie. Or cette nécropole a été sans cesse en usage, depuis les plus anciens temps jusqu'à l'époque impériale et au-delà. Par un très ingénieux arrangement des objets qu'on y a recueillis, le contenu de chaque tombe principale, avec un dessin figurant la tombe elle-même et tout ce qu'elle contenait, s'offre au visiteur à son rang chronologique. La longue série ainsi exposée commence bien avant la fondation de Rome, en des siècles de beaucoup antérieurs, voisins de ceux que les découvertes de Schliemann ont révélés ; elle se termine au temps des Antonins, alors que la diffusion de la romanité efface toutes les distinctions locales. Considérée dans son ensemble, elle montre le progrès continu de la civilisation et de l'art dans une région centrale de l'Italie depuis de très antiques origines. Le premier regard, dès l'entrée, rencontre deux énormes troncs d'arbres sciés dans la longueur et creusés pour servir de cercueils : des fragmens d'ambre, des anneaux, des boucles, des fibules, des bracelets en bronze y sont contenus. Les premières vitrines aussi n'offrent que le bronze et l'ambre, avec la céramique grossière qui a précédé l'invention de la roue du potier. Dans les vitrines suivantes, la céramique se modifie, elle emprunte les ornemens géométriques, puis le dessin des animaux et des fleurs ; la série des métaux se complète ; les influences étrangères, phénicienne et grecque, interviennent ; un art d'emprunt, puis un essai d'art local, puis l'art gréco-romain dans tout son développement, sont attestés par les vases peints, les bijoux d'or, les œuvres de sculpture. On a sous les yeux tout un développement qui remonte à des époques dont nous ne soupçonnions pas les vestiges. La date de la fondation de Rome marque désormais, dans nos souvenirs archéologiques, une période relativement moderne.

La dernière sérieuse enquête qui se soit accomplie dans l'ordre de ces belles études est celle qu'a poursuivie, au nom de l'École française de Rome, un de ses membres, M. Stéphane Gsell, dont le volume sur les fouilles de Vulci a paru il y a quelques mois. Le chef actuel de la puissante maison Torlonia, qui continue les tra-

ditions et les œuvres généreuses de son beau-père le prince don Alexandre (1), nous avait appelés, au commencement de 1889, à pratiquer des fouilles dans la nécropole étrusque qui dépend de son domaine de Musignano, à quelque distance de Rome. M. Gsell n'oubliera pas cette saison d'hiver et ce sévère séjour. Le lieu est pittoresque. Une seule habitation au milieu de la plaine déserte, celle où demeure le fermier avec sa famille. Le vaste espace occupé par les sépultures souterraines est coupé par un torrent, la Fiora, aux bords escarpés, réunis seulement par un fragment d'ancien aqueduc, fortifié au moyen âge sur l'une des rives. L'aqueduc transportait des eaux, peut-être minérales, vers la ville qui s'élevait de ce côté. Les pierres se sont peu à peu disjointes; l'eau s'est échappée goutte à goutte; elle a formé des stalactites qui ont fini par s'étendre jusqu'au sol, transformé lentement en marécage. C'est l'exemple de ce qui a dû arriver pour plusieurs des anciens aqueducs; c'est l'un des accidens qui auront enfanté la malaria, le désert, et la longue décadence de la campagne romaine. Quant à la nécropole, on sait combien de richesses elle a déjà données. Au commencement du siècle, Lucien Bonaparte, prince de Canino, en a tiré une série considérable de beaux vases qui peuplent maintenant les principaux musées d'Europe. C'est là qu'il y a trente ans François et Desvergers ont découvert ces curieuses peintures, aujourd'hui conservées au musée Torlonia à Rome, qui représentent, avec les noms des personnages, des scènes où figurent Mastarna, le Servius Tullius des Romains, et ses compagnons d'aventure. C'est là que se dresse encore aujourd'hui ce tertre de la Cuccumella qui, gardé jadis par des statues d'animaux étranges, transportées maintenant à Musignano, n'a peut-être pas encore, malgré tant de recherches, livré son dernier secret.

Ce que la science attend désormais de fouilles sérieuses pratiquées en Étrurie, ce ne sont plus seulement les heureuses trouvailles de vases peints et de bijoux d'or bien travaillés; c'est encore et surtout un solide ensemble d'observations de détail sur tout ce que contiennent et décèlent ces sépultures souterraines, notamment sur ces mobiliers funéraires, vases de toutes dimensions et de toutes formes, ustensiles, instrumens, objets de toilette, que presque chaque tombe a conservés en grande abondance, et qui se montrent plus ou moins confortables et riches selon les conditions de fortune des personnages ensevelis. La nécropole de Vulci a été fort dépouillée, peut-être dès l'antiquité même,

(1) Voir dans la *Revue* du 15 octobre 1877, notre étude sur la grande opération du *Dessèchement du lac Fucin.*

et, depuis, à travers les siècles; mais ceux qui y recherchaient avant tout les riches objets ont dédaigné à tort tant de témoignages familiers de la vie des Étrusques. En étudiant ces restes du passé, en les comparant avec les débris analogues que contiennent d'autres vastes nécropoles ouvertes de nos jours en diverses parties de l'Europe ou même du monde oriental, la critique de notre temps parvient à quelque connaissance un peu moins imparfaite de ces peuples mystérieux. Je ne parle pas d'un autre vœu de la science, qui, bien entendu, domine tous les autres en cette question : elle invoque et attend l'heureux jour où quelque bonne fortune lui offrira enfin une inscription de nature à donner la clé de la langue étrusque (1). Les textes écrits en cette langue ne nous manquent pas; les caractères étrusques nous sont, un à un, reconnaissables; ils ont servi à des langues que nous savons interpréter, l'ombrien, l'osque, le latin primitif; nous lisons en étrusque les noms propres, les noms de nombre; mais là s'arrête notre succès, et la langue propre de l'Étrurie reste absolument secrète, sans qu'on puisse même savoir à quel groupe, à quelle race il convient de rattacher ce peuple, ni quand il est venu en Italie, ni par quels chemins il a passé.

M. Gsell s'est voué résolument à la minutieuse et patiente enquête que la science réclame, et dont on n'avait encore que bien peu d'exemples pour ce qui concerne le monde étrusque : les meilleurs de ces exemples sont ceux qu'ont donnés M. Helbig, M. Ghirardini et M. Pigorini dans leurs récens travaux. Il y faut une sévère méthode, seule capable d'éviter la confusion et de rendre possibles après coup les comparaisons nécessaires; ces comparaisons elles-mêmes réclament une très vaste lecture, une érudition étendue, la précision la plus rigoureuse. Il suffira de parcourir le volume de M. Gsell pour se convaincre qu'il a satisfait à toutes ces conditions avec une remarquable énergie. Il a donné non pas un livre de divulgation ni de mise en œuvre des élémens déjà découverts, mais un travail de première main, où d'innombrables renseignemens sont amassés en bon ordre, mais aussi comparés habilement entre eux. Nous avions déjà dans le livre de M. Jules Martha sur l'art étrusque un excellent exposé des connaissances acquises; nul ne pourra reprendre les études sur l'Étrurie sans adopter celui de M. Gsell comme un nouveau point de départ, puisqu'il contient tant d'informations, nouvelles, sévèrement observées.

(1) De grandes espérances paraissent s'élever à ce sujet en ce moment même. Un manuscrit étrusque sur toile, découpé en bandelettes, enveloppait une momie égyptienne, donnée en 1808 au musée d'Agram. On vient de commencer l'étude de ce manuscrit jusqu'à ce jour non remarqué.

Cent trente-six tombes ont été ouvertes sous la direction de M. Gsell. Il a pris tout d'abord le double soin de relever l'architecture et, pièce par pièce ou peu s'en faut, le contenu de chacune d'elles. La première partie de son livre est consacrée à cette description, commentée par une suite de dessins géométriques, et à ce catalogue raisonné, qui définit chaque principal objet. On comprend que l'auteur trouve dès ici une double source d'indications chronologiques. La distinction est déjà connue, dans la science, des tombes à puits, à fosse, à chambre. Nul ne confondra, même sans étude, les tombes formées de deux puits cylindriques superposés, contenant l'urne des cendres déposée au bas, avec ces tombes élégantes, aux plafonds et aux murs peints et sculptés comme ceux des chambres des vivans, et munies de banquettes pour étendre le cadavre, telles qu'on les voit à Corneto et à Cervetri. Il est assez manifeste par leur seule construction que celles-ci sont moins anciennes que les autres, et certains degrés entre ces deux extrêmes se marquent clairement. Les mobiliers funéraires ne diffèrent pas moins entre eux; il devra suffire d'en établir un classement logique, — œuvre malaisée, il est vrai, — pour que ces diversités apparaissent, et avec elles les effets de vicissitudes qui sont celles de l'histoire, c'est-à-dire les influences subies soit à la suite de changemens intérieurs, soit après des importations étrangères.

Il va de soi que l'auteur se trouve immédiatement aux prises avec des questions comme celles-ci, qui se posent d'elles-mêmes : A quels états de civilisation, à quelles périodes chronologiques correspondent ces différens âges des tombes à puits, à fosse, à chambre? M. Gsell ne veut pas qu'on lui adresse les autres questions que celles-ci engagent. Avec une extrême prudence dont on ne saurait trop le louer, il se défend des conclusions hâtives: il prétend s'enfermer non pas même dans la seule nécropole de Vulci, mais dans le seul cercle des cent trente-six tombes qu'il a étudiées. « Le moment n'est pas venu, écrit-il, d'entreprendre une étude complète de cette nécropole; elle contient des milliers de tombes, et de nouvelles fouilles faites avec méthode y pourraient avoir d'importans résultats. Je me suis proposé seulement de classer chronologiquement les tombes que nous avons ouvertes, et d'indiquer les ressemblances qu'elles présentent, soit par leur construction, soit par leur matériel, avec les tombes étrusques ou italiennes déjà connues. » Qui ne devine qu'en récompense de sa discrète réserve, il nous instruira beaucoup plus qu'il n'aspire à le faire, et sur ces questions-là mêmes, difficiles entre toutes, qu'il n'a pas prétendu résoudre? En effet, pour établir ces divers degrés de civilisation que son but est de rechercher, il lui faudra

comparer sans cesse ses premiers résultats avec ceux des fouilles pratiquées chez des peuples voisins ou parens; comment lui échapperaient alors les influences exercées ou subies? Comment la comparaison, exacte et patiente, ne lui décélerait-elle pas des affinités de génie et de race, et même de certains indices de migration? Plus l'auteur s'est contenu, avec une rigueur vraiment scientifique, plus il a pénétré. S'abstenant de conclure, s'attachant de préférence à montrer quel travail il faut accomplir encore avant de s'enhardir jusque-là, il donne à la science, par le seul mérite de son observation scrupuleuse et précise, beaucoup d'élémens d'induction historique.

Grâce aux travaux précédens de MM. Ghirardini et Helbig, quelques solides données de chronologie ne manquent pas à la reconstitution de ce lointain passé. La seconde des trois grandes périodes marquées par les différences de construction et de mobilier funéraire touche aux temps relativement connus, puisqu'on y rencontre des vases grecs avec peintures d'animaux, importation que l'on sait remonter au VIe siècle, à la même époque où les historiens nous montrent le premier traité entre Carthage et Rome et l'alliance de Carthage avec les Étrusques contre les Phocéens de la Corse. C'est le temps où la navigation et le commerce ont mis en continuels rapports l'Italie centrale avec l'Orient, avec l'Égypte, dans l'intérieur de laquelle les Grecs se sont établis en 656, avec la Phénicie, avec la Grèce et Chypre. C'est le temps où la Rome royale, celle des Servius Tullius et des Tarquins, emprunte les institutions, l'industrie, les arts de l'Étrurie. C'est la date d'une puissance et d'une richesse étrusque dont nous avons retrouvé avec étonnement les éclatans témoignages dans plusieurs tombes visitées au cours des cinquante dernières années. La tombe Regulini-Galassi, ouverte en 1836 à Cervetri, a donné ces magnifiques bijoux d'or, pectoral, bracelets et colliers, cette coupe d'argent avec figures travaillées à la pointe, ce lit de parade et ces vases de bronze pour lesquels Grégoire XVI a créé le musée *grégorien* du Vatican. La tombe ou grotte d'Isis à Vulci contenait, outre les objets en bronze et les fioles d'albâtre, ces œufs d'autruche ornés de peintures, et une inscription hiéroglyphique de la fin du VIIe ou du commencement du VIe siècle. La tombe *del duce* à Vetulonia et le trésor de Palestrina, trouvé en 1876, avec la célèbre coupe d'argent à inscription phénicienne conservée aujourd'hui au musée Kircher, achèvent d'attester cette incroyable richesse du monde étrusque et cette date : une partie du VIIe et le VIe siècle. Ce qu'on a rencontré dans ces mêmes sépultures d'inscriptions étrusques la confirme encore, puisque l'Étrurie n'a reçu son alphabet,

des Chalcidiens de Cumes, que vers la fin du VIIIe ou le commencement du VIIe siècle, et qu'il a fallu le temps de le faire passer dans l'usage.

La troisième période, celle des tombes à chambre, contemporaine des deux siècles suivans, se distingue sans difficulté par une architecture plus compliquée et beaucoup plus ornée, par l'abondance des vases grecs, corinthiens ou attiques, et par une industrie nationale, le *bucchero*, céramique aux formes nombreuses, imitées le plus souvent de vases métalliques importés.

Mais la période qu'il faut surtout observer est la première. La rude et nue simplicité de ses sépultures la désigne. Elle témoigne presque constamment du système de l'incinération, tandis que l'inhumation commence à être fréquente dans l'âge suivant. Elle offre peu de traces des influences étrangères. Le bronze règne presque exclusivement; l'argent, l'or et le fer ne deviennent fréquens que dans les tombes à fosse. Elle a des poteries en bronze laminé dont les modèles, sans doute en bronze, peuvent avoir été importés. La remarque la plus grave, celle sur laquelle M. Gsell insiste et qu'il éclaire de nouvelles lumières, c'est que des ressemblances indéniables rattachent la civilisation de cette période à celle des terramares. Le rite est le même: l'incinération; les formes de vases y sont pareilles, particulièrement celles des ossuaires; il y a de certaines particularités caractéristiques qui sont communes dans la fabrication de ces mêmes objets d'usage familier, agrafes, épingles à cheveux, dans celle de ces produits céramiques, fidèles témoins du degré d'habileté industrielle, des exigences quotidiennes et du goût, c'est-à-dire du degré de civilisation. Par exemple, un motif spécial pour les anses de vases, celui de l'anse lunulée ou cornue, se trouve en abondance soit dans les terramares, soit dans les tombes à puits, et ne paraît guère ailleurs. Ajoutez que l'incinération est la coutume constante ici et là. Les différences de l'une à l'autre des deux très anciennes périodes s'expliquent aisément par le progrès inévitable de la technique et par quelques importations étrangères, quoique rares encore : ce serait le cas pour les objets en bronze laminé et pour les poteries copiant des modèles en bronze qui se trouvent dans les tombes à puits, et manquent dans les terramares aussi bien que le fer et les métaux précieux.

S'il est vrai que la civilisation de l'époque des tombes à puits se rattache à celle des terramares, il convient de rappeler que cette dernière, selon ce que les travaux de MM. Chierici, Helbig et Pigorini paraissent avoir désormais établi, appartient aux Italiotes, venus de l'Europe centrale en Italie par la partie orientale de la

vallée du Pô. C'est une conjecture qui concorde bien avec ce que la philologie nous apprend de l'état de ces Italiotes au moment où ils se séparèrent des Grecs, et M. Helbig l'a démontré habilement dans son livre sur *les Italiotes dans la vallée du Pô*. On retrouve d'ailleurs cette même civilisation dans des pays certainement habités à une époque postérieure par ces Italiotes : Ombrie, Picénum et Latium. D'autre part, il ne paraît pas possible de dénier aux Étrusques cette primitive période, qui se relie avec des modifications, mais sans solution de continuité, aux périodes suivantes, démontrées entièrement étrusques par les inscriptions et beaucoup d'autres témoignages. Donc, ce semble, les Étrusques eux-mêmes devraient être des Italiotes. Cependant leur langue, si totalement distincte des idiomes italiques, s'oppose à cette conclusion. Il faut donc admettre tout au moins qu'ils ont adopté la civilisation italique sans appartenir à la même famille de peuples. A quelle époque a eu lieu cette fusion? Quand les Étrusques sont-ils entrés en Italie, et par où? Autant de problèmes qui, dans l'état actuel de la science, ne paraissent pas susceptibles de solution.

Les mots changent de sens à mesure que se transforment les idées ou les faits qu'ils doivent représenter. L'archéologie n'est pas ou n'est plus, en Italie et à Rome, où de perpétuelles découvertes la tiennent en éveil, ce qu'elle est en maint autre pays pour une partie de l'opinion, une science étroite, quelque peu myope, digne au demeurant d'un indulgent intérêt. Elle y est bien plutôt, grâce à la méthode comparative et à la critique érudite, l'actif et puissant organe d'une étude pénétrante du passé à l'aide des monumens, des plus considérables et des plus humbles. C'est parfois, nous l'avons vu, en s'adressant aux plus humbles, par exemple à ces pauvres débris contenus dans les sépultures les plus antiques, qu'elle prouve le mieux sa force. Seule habile à interpréter ces témoins souvent uniques des civilisations primitives, elle obtient des lueurs sur le passé lointain de l'humanité, sur les problèmes ethnographiques; elle devient l'émule de la philologie comparée. Plus souvent encore, elle étudie les œuvres de l'art, et, comme l'art est l'expression directe des sentimens, des idées religieuses ou morales des peuples, elle se donne pour objet et obtient pour résultat de dégager et de suivre sous leurs aspects multiples ces hautes manifestations du génie humain. A ces titres et à d'autres encore, elle est un précieux organe et de la science et de la culture littéraire.

A. Geffroy.

UN

ROMAN DE RUDYARD KIPLING

The Light that failed. London, 1891.

Il n'y a guère que deux ou trois ans qu'on parle de Rudyard Kipling, et déjà il est presque célèbre; ses courtes esquisses, pleines de virile énergie, de feu, de puissance descriptive et dramatique, ont intéressé des milliers de lecteurs à la vie anglaise dans l'Inde, comme les tableaux non moins sobres et non moins colorés de Bret Harte avaient intéressé le monde entier à la vie californienne. De même que Bret Harte, Rudyard Kipling a le rare mérite d'avoir bien vu et observé de très près ce qu'il peint. Dès son enfance, il fut en contact avec les indigènes, les soldats, les officiers, les fonctionnaires coloniaux, qui lui ont fourni des types d'une incontestable nouveauté. Parmi les petites nouvelles publiées sous le titre de *Plain tales from the hills,* vingt-huit parurent d'abord dans la *Gazette civile et militaire.* Depuis, toutes les revues anglaises se sont disputé les productions d'une plume dont le premier mérite est d'être originale. Des admirateurs imprudens ont même exagéré l'enthousiasme jusqu'à rapprocher du grand nom de Dickens le nom de ce jeune homme de vingt-trois ans! La comparaison ne saurait se soutenir d'aucune manière, car bien loin de laisser, comme Dickens, sa personnalité se fondre et s'absorber dans celle

de ses personnages, Rudyard Kipling pousse à un degré tout aussi excessif qu'aucun autre artiste de son âge et de son temps l'hypertrophie du *moi*. On le devine derrière ses héros; il leur prête volontiers les qualités qui le distinguent, et parmi lesquelles ne compte pas la méfiance de ses forces. En outre, il ne montre aucun souci de construire des caractères sympathiques; la vérité, une vérité souvent brutale, est le seul but qu'il poursuive. Mais il a de la verve, beaucoup d'humour et même d'esprit, un style facile, naturellement incisif, une vivacité dans le dialogue qui fait que son joli ménage militaire des *Gadsbys* rappelle les ménages de Gyp. C'est peut-être pourquoi il serait superflu de traduire en français ces scènes piquantes qui nous font moins connaître, en somme, la vie de garnison à Simla, que les aventures intimes d'un jeune couple, avant et après le mariage, la femme tenant le plus délicatement du monde son mari sous la pantoufle, quoiqu'il soit capitaine de hussards.

Quant à des morceaux complets en cinq ou six pages, comme *la Prise de Lungtungpen,* par exemple, ceux qui savent lire dans le texte comprendront que les propos du soldat Mulvaney défient la traduction comme ceux de Dumanet en personne. L'incident est burlesque : une ville prise de nuit, par cinquante soldats qui ont passé le fleuve à la nage et qui, vainqueurs, voient l'aurore se lever sur leur trop simple appareil, tandis que les femmes hindoues éclatent de rire et qu'ils rougissent jusqu'au blanc des yeux, en dignes fils de la pudique Albion, — voilà tout, mais il faut entendre l'incomparable Irlandais raconter comment il a ourdi et exécuté un plan stratégique dont son lieutenant a eu tout l'honneur, cela va sans dire. C'est le triomphe même de la *blague*. Mulvaney parlant français perdrait sa liberté d'allure; il serait glacé, pétrifié, comme le serait aussi son compatriote Carnehan, *l'homme qui voulait être roi*, le vagabond extraordinaire qui, avec son ami Dravot, s'en va au hasard conquérir un royaume vaguement entrevu sur la carte et revient, après avoir été détrôné, crucifié, etc., rapportant avec lui, dans un sac, la tête de Dravot, encore ceinte de la couronne du Kafiristan. Jamais la fantaisie n'a été poussée plus loin, jamais les divagations d'un ivrogne n'ont paru, malgré tout, aussi vraisemblables; mais, en touchant à ce prestigieux et fragile tissu de rêves alcooliques, on le déchirerait comme se déchire l'aile d'un papillon.

Le récit intitulé *la Lumière qui s'éteint,* où la vie de l'artiste, à Londres, est indiquée à grands traits, nous a paru moins inabordable, plus susceptible d'être présenté à des lecteurs français. Le voici sous forme d'analyse rapide, entrecoupée de citations caractéristiques :

I.

— Que penses-tu qu'elle ferait si elle nous attrapait? demanda Maisie.

— Je serais battu et elle t'enfermerait dans ta chambre, répliqua Dick sans aucune hésitation. As-tu les cartouches?

— Oui, elles sont là dans ma poche, et terriblement secouées. Crois-tu qu'elles puissent partir toutes seules?

— Prends le revolver, si tu as peur, et laisse-moi les porter.

— Je n'ai pas peur.

Maisie avança lestement, une main dans sa poche, le menton en l'air. Dick la suivait, chargé d'un petit pistolet. Les deux enfans s'étaient persuadé que leur vie serait insupportable s'ils ne la charmaient pas par l'exercice du tir. Après de longues combinaisons et en se privant de tout, Dick avait mis de côté sept shillings six pence, le prix d'un mauvais revolver belge. Maisie n'avait apporté qu'une demi-couronne à la communauté pour l'achat d'une centaine de cartouches.

— Tu peux économiser beaucoup mieux que moi, Dick, avait-elle expliqué; j'aime à manger de bonnes choses, et toi, tu n'y tiens pas. De plus, c'est le devoir d'un garçon.

Dick grogna un peu, puis il accepta l'arrangement et réussit à se procurer en cachette l'arme précieuse dont on allait maintenant faire l'essai. Il n'était pas probable que cette acquisition d'un revolver trouvât grâce devant la veuve irascible qui était censée servir de mère aux deux orphelins. Depuis six ans, Dick était confié à sa sollicitude et elle détournait l'argent attribué à l'entretien du pauvre diable, elle lui prodiguait de haineuses rebuffades. Tout le temps qu'elle pouvait dérober au ménage, Mrs Jennett le consacrait à l'éducation de son pensionnaire, éducation de famille, comme il lui plaisait de l'appeler. Sa religion, fabriquée avec l'aide d'une intelligence étroite et de l'étude assidue des Écritures, l'aidait en cette matière. Même quand elle n'était pas personnellement mécontente de Dick, elle lui donnait à entendre qu'il aurait un compte très lourd à régler avec son Créateur. Il s'ensuivit que Dick apprit à ne pas pouvoir souffrir son Créateur plus qu'il ne pouvait souffrir sa gardienne. Cet état d'âme est malsain pour la jeunesse. La veuve avait décidé qu'il était un menteur incorrigible le jour où la crainte du châtiment le poussa, pour la première fois, à déguiser la vérité; il lui donna raison par la suite, dans une certaine mesure, pratiquant ce vice du mensonge avec économie, se défendant de faire le conte le plus innocent quand il pouvait l'éviter, mais ne reculant pas

devant les plus noires inventions si elles devaient contribuer à rendre pour lui l'existence un peu moins pénible. Les mauvais traitemens qu'il subissait eurent l'avantage de lui apprendre à s'isoler, et ce pouvoir, assez rare, lui fut très utile quand il fréquenta une école publique où les élèves se moquaient de ses habits, toujours de qualité médiocre et raccommodés à l'excès. Les vacances venues, il retombait sous la griffe de Mrs Jennett, qui, dans la crainte que la chaîne d'une discipline nécessaire ne se relâchât au contact du monde, le battait habituellement, sous un prétexte ou sous un autre, avant la fin de la première journée passée sous son toit hospitalier.

L'automne d'une certaine année mémorable amena cependant à Dick un compagnon d'esclavage, un atome de petite fille aux longs cheveux et aux yeux gris, méfiante et contenue autant que lui-même, qui allait et venait par la maison en silence, et qui, durant la première semaine, n'adressa guère la parole qu'à un bouc familier, du nom d'Amomma, l'unique ami qu'elle eût au monde. Mrs Jennett s'opposait à cette intimité avec un bouc, sous prétexte que ce n'était pas chrétien.

— En ce cas, dit l'atome très délibérément, j'écrirai à mes hommes d'affaires que vous êtes une méchante femme. Amomma est à moi, il est à moi !

Mrs Jennett fit un mouvement vers le vestibule où étaient accrochés les parapluies et les cannes. L'atome comprit aussi bien qu'eût pu le faire Dick lui-même.

— J'ai été déjà battue, dit-elle de la même voix calme; j'ai été battue plus fort que vous ne pourrez jamais me battre. Si vous me battez, j'écrirai à mes hommes d'affaires que vous ne me donnez pas assez à manger. Je n'ai aucune peur de vous, allez !

Mrs Jennett ne fit pas usage des cannes, et la petite fille, après une minute d'attente pour s'assurer que tout danger était passé, sortit dans le jardin, où elle alla pleurer sur le cou d'Amomma.

Dick apprit à la connaître par le diminutif de Maisie, et d'abord se méfia d'elle, car il craignait qu'elle ne s'avisât de lui ôter, en l'accaparant, le peu de liberté d'action qu'il possédait. Mais non, elle attendit qu'il eût fait les premiers pas. Longtemps avant la fin des vacances, le joug des punitions partagées rapprocha les deux enfans; ils complotèrent ensemble d'affreux mensonges que goba Mrs Jennett, et, quand Dick reprit le chemin de l'école, Maisie lui dit à voix basse :

— Maintenant je serai toute seule pour me tirer d'affaire; mais, — elle secoua la tête bravement, — j'en viendrai à bout. Tu as promis d'acheter un collier à Amomma; envoie-le bientôt.

Huit jours après, elle réclama ce collier par le retour de la poste,

et fut mécontente d'apprendre qu'il fallait du temps pour le fabriquer. Puis, lorsqu'enfin Dick expédia le cadeau, elle oublia de l'en remercier.

Bien des vacances s'étaient écoulées depuis lors, et Dick était devenu un grand efflanqué plus honteux que jamais de son accoutrement rapiécé. Les tendres soins de Mrs Jennett ne s'étaient pas ralentis une minute, mais les corrections de l'école publique, les coups de canne qui tombaient dru comme grêle sur le dos de Dick environ trois fois par mois remplissaient l'énergique garçon de mépris pour les vains efforts de ce bras féminin.

— Je ne la sens seulement pas, expliquait-il à Maisie, quand celle-ci l'induisait à la révolte, et elle est meilleure pour toi après qu'elle m'a tapé dessus.

Dick traînait cependant des jours qui n'avaient rien de doux, autant que jamais mal tenu, et féroce dans l'âme, comme le savaient bien les garçons les moins forts de l'école, car lorsqu'un démon l'y poussait, il leur rendait ce qu'il avait reçu. Le même démon lui conseilla plus d'une fois de molester Maisie, mais cette petite regimbait résolument contre toute oppression.

— Nous sommes déjà assez malheureux, avait-elle coutume de dire. A quoi bon aggraver les choses? Cherchons plutôt à nous occuper et à oublier.

Le tir au pistolet fut le commencement de cette recherche. Ils ne pouvaient s'y livrer qu'à l'extrémité de la plage, sur une espèce de marais, loin de l'établissement des bains et de la jetée, au-delà des pentes herbues du Fort Keeling. La mer descendait bien à deux milles de distance et les bancs de vase aux mille couleurs qu'elle découvrait envoyaient alentour, quand le soleil venait les toucher, une lamentable odeur d'algues pourries.

Il était tard dans l'après-midi quand Dick et Maisie arrivèrent en ce lieu, avec Amomma qui trottait patiemment sur leurs talons.

— Mf! dit Maisie reniflant l'air. Qu'est-ce qui peut bien rendre la mer si odorante? Je n'aime pas ça!

— Tu n'aimes jamais rien de ce qui n'est pas fait exprès pour toi, répondit brusquement Dick; donne-moi les cartouches, je tirerai le premier. A quelle distance portent ces petits revolvers?

— Oh! à un demi-mille peut-être, répondit Maisie assez légèrement; dans tous les cas, cela fait un rude bruit. Prends garde aux cartouches au moins... Sois prudent.

— Bah! tu comprends que je sais charger. Je tire sur le brise-lames là-bas.

Il tira, et Amomma s'enfuit en gémissant. La balle fit jaillir le limon du côté droit des piles enguirlandées de verdure marine.

— Il part trop haut et trop à droite... A ton tour, Maisie... Pas de plaisanteries... tu sais... il est chargé tout autour.

Maisie prit le pistolet, fit quelques pas, s'arrêta délicatement au bord de la vase, en ajustant, l'œil gauche fermé avec une grimace des lèvres, dont riait Dick, assis par terre. Amomma était revenu avec précaution. Il s'était accoutumé pendant ses promenades de l'après-midi à subir d'étranges épreuves, et, rencontrant la boîte aux cartouches grande ouverte, commença d'y pratiquer avec son nez des investigations. Maisie tira, mais elle ne put distinguer où se logeait la balle.

— Je crois que j'ai atteint le but, dit-elle en abritant ses yeux pour contempler la mer où n'apparaissait aucune voile.

— Parbleu! répliqua Dick en ricanant, elle aura été rejoindre la bouée. Tire plus bas et à gauche; alors peut-être tu y réussiras. Oh! regarde donc Amomma! Il mange les cartouches!

Maisie se retourna, le revolver en main, juste à temps pour voir Amomma fuir devant les cailloux que lui lançait Dick. Rien n'est sacré pour un bouc. Bien nourri et adoré de sa maîtresse, celui-ci n'en avait pas moins avalé deux cartouches de pistolet.

Maisie se précipita pour voir ce qu'il en était.

— Oui, oui, il en a mangé deux... Affreuse bête! Elles vont danser dans son estomac et le faire sauter. Tant pis, il n'aura que ce qu'il mérite... Oh! Dick, est-ce que je t'ai tué?

Les revolvers sont des joujoux dangereux. Maisie n'aurait pu dire ce qui venait d'arriver, mais un voile de fumée la séparait de Dick, et elle était sûre que la charge du pistolet avait frappé son camarade en pleine figure.

Puis elle l'entendit cracher et tomba près de lui, à genoux.

— Dick, tu n'as pas de mal? Parle-moi... Je ne l'ai pas fait exprès.

— Bien sûr, répondit Dick, émergeant de la fumée et s'essuyant la joue; n'empêche que tu m'as presque aveuglé. Cette diable de poudre pique ferme.

Certaine tache de plomb sur une pierre voisine montrait où était allée la balle. Maisie se mit à pleurer.

— Je t'en prie! s'écria Dick sautant sur ses pieds et se secouant. Je n'ai rien, rien du tout.

— Non, mais je pouvais te tuer, répétait Maisie, les coins de sa bouche tout frémissans. Qu'est-ce que j'aurais fait après?

— Tu serais rentrée le dire à Mrs Jennett.

Et Dick manqua de rire méchamment à cette pensée, mais aussitôt il s'adoucit.

— Allons, ne te tracasse pas de ça! Nous perdons du temps. Il faudra être rentrés pour le thé. Je reprends le revolver.

Il aurait suffi du moindre encouragement pour que Maisie fondît

en larmes. L'indifférence de Dick l'arrêta. Émue, haletante, elle resta sur la berge, tandis que Dick, dont la main avait tremblé un peu cependant en ramassant l'arme traîtresse, se mettait à bombarder méthodiquement le brise-lames.

— Ah! je l'ai touché à la fin, s'écria-t-il, voyant qu'une algue se détachait de la pile de bois.

— Laisse-moi essayer encore, dit impérieusement Maisie; cela va bien maintenant.

Ils tirèrent chacun à son tour, jusqu'à ce que le méchant petit revolver fût presque disloqué par l'excès d'usage. Amomma, l'expulsé, — car on craignait qu'il n'éclatât, — broutait à distance, curieux de savoir pourquoi ses amis lui jetaient des pierres.

— Aux prochaines vacances, déclara Dick tandis que le revolver endommagé le repoussait violemment, nous achèterons une autre arme qui portera plus loin.

— Il n'y aura pas pour moi de prochaines vacances, dit Maisie, je m'en vais.

— Où donc?..

— Je ne sais pas. Mes hommes d'affaires ont écrit à Mrs Jennett; je serai envoyée quelque part pour apprendre... en France peut-être, je ne sais où, mais je serai bien contente de partir.

— Moi, je suis fâché!.. Je resterai en arrière, alors? Écoute, Maisie, est-ce vrai que tu t'en vas? Comment! ces vacances sont les dernières où je te verrai?.. Et je retourne à l'école la semaine prochaine!.. Je voudrais...

Son jeune sang lui monta au visage. Maisie arrachait des touffes de gazon et les lançait, du haut de la pente où ils s'étaient assis, à un pavot de mer isolé qui, balançant sa tête jaune, faisait des signes par-delà les bancs de vase, à la mer lointaine d'une blancheur laiteuse.

— Je voudrais bien te revoir un jour ou l'autre, dit-elle après un silence. C'est là aussi ce que tu veux?

— Oui, mais le mieux aurait été encore que tout à l'heure tu aies tiré juste... que tu ne m'aies pas manqué...

Maisie ouvrit de grands yeux. Était-ce vraiment le même garçon qui, dix jours auparavant, décorait les cornes d'Amomma de papier découpé pour le chasser, ainsi paré en signe de dérision, sur la voie publique? Non, ce n'était pas le même. Ses paupières s'abaissèrent un instant, puis d'un ton de reproche :

— Allons! ne sois pas stupide!

Un instinct de femme l'inspira; elle reprit l'offensive :

— Égoïste, égoïste que tu es! Pense donc à ma position si cet horrible outil t'avait tué! Comme si je n'avais pas déjà bien assez de chagrin...

— Pourquoi? parce que tu quittes Mrs Jennett?

— Non pas pour cela.

— Parce que tu me quittes?..

La réponse se fit attendre longtemps. Dick n'osait regarder son amie. Il sentait tout ce que les quatre années précédentes avaient été pour lui; il le sentait d'autant plus vivement qu'il ne trouvait point de paroles.

— Je ne sais pas, dit-elle enfin. Je suppose que c'est ça...

— Maisie, tu dois le savoir au juste. Je ne suppose pas, moi!

— Rentrons! dit faiblement Maisie.

Mais Dick n'avait aucune envie de battre en retraite.

— Je ne m'entends pas à bien dire les choses et je suis très fâché de t'avoir contrariée l'autre soir à propos d'Amomma. Mais tout est changé aujourd'hui... Et tu aurais bien pu m'avertir que tu t'en allais au lieu de me laisser le découvrir tout seul!

— Tu n'as rien découvert du tout. Je te l'ai dit... A quoi bon se lamenter?

— Oh! Maisie, nous avons été ensemble des années et je ne savais pas combien j'y tenais.

— Toi? Cela t'était bien égal!

— Dans le temps,.. mais à présent... cela ne m'est plus égal du tout. Ma chérie, dis que ça ne t'est pas égal à toi non plus!

— Je te le dis et c'est la vérité, mais ça ne sert à rien, puisque je m'en vais.

— Tu peux promettre avant de t'en aller, chérie...

Cette seconde fois, le mot de chérie lui vint plus aisément aux lèvres que la première. Il n'y avait pas eu beaucoup de tendresse dans la vie de Dick, ni au logis, ni à l'école; il lui fallait trouver d'instinct les épithètes caressantes. Dick prit la petite main noircie par les décharges du pistolet.

— Je promets, dit-elle solennellement, mais entre gens qui s'aiment bien, les promesses sont inutiles.

— Tu m'aimes donc bien?..

Pour la première fois depuis cinq minutes leurs yeux se rencontrèrent et parlèrent pour eux.

— Oh! Dick, non! Je t'en prie! C'est bon quand nous nous disons bonjour, mais maintenant ce serait tout autre chose.

Amomma les regardait de loin. S'il les avait vus se quereller souvent, jamais encore on n'avait échangé de baisers en sa présence. Le pavot jaune avait plus d'expérience apparemment, car il approuvait de la tête. En tant que baiser, celui-ci était fort maladroit, mais comme c'était le premier, en dehors de ceux qu'exigeait le devoir, le premier baiser qu'aucun des deux eût donné ou reçu, il leur ouvrit

de nouveaux mondes, tous si glorieux qu'ils en perdirent la notion du monde visible, du monde où l'on est tenu de prendre le thé à heure fixe. En silence, ils restaient assis, très tranquilles, se tenant la main.

— Tu ne pourras plus oublier maintenant, dit à la fin Dick.

Quelque chose sur sa joue le brûlait plus fort que la poudre.

— Je n'aurais oublié d'aucune façon, répondit Maisie.

Ils se regardèrent, et chacun d'eux ne reconnut plus son compagnon de l'heure précédente. Quelle merveille! Comment la concevoir?.. C'était ainsi pourtant. Le soleil allait se coucher, le vent de la nuit battait déjà les courbes du rivage.

— Nous serons terriblement en retard pour le thé! dit Maisie. Retournons à la maison.

— Finissons-en d'abord avec le reste des cartouches!

Et Dick aida Maisie à descendre le talus du fort jusqu'à la mer, descente qu'elle était parfaitement capable d'opérer seule à toute vitesse, mais avec une gravité nouvelle, Maisie avait pris sa main barbouillée de noir. Il se penchait pour regarder les doigts mignons confiés à son étreinte; elle les lui arracha, et Dick rougit.

— Tu as une jolie main, dit-il.

— Bah! répliqua Maisie avec un petit rire de vanité satisfaite.

Elle se tint tout près de Dick, tandis qu'il chargeait le revolver pour la dernière fois et tirait à travers la mer avec l'illusion de protéger Maisie contre tous les périls.

Une flaque d'eau bien loin, au milieu des marais, attrapa les derniers rayons du soleil et se transforma en un disque rouge. Cette lumière attira l'attention de Dick, et tandis qu'il levait de nouveau son revolver, le sentiment d'un miracle le ressaisit; il était là auprès de Maisie, qui avait promis de penser à lui pendant un temps illimité, jusqu'à...

Le vent, qui augmentait, lui jeta les longs cheveux noirs de la jeune fille en travers du visage, tandis que Maisie restait la main appuyée sur son épaule, en traitant Amomma d'imbécile. Un instant, il fut dans des ténèbres qui le mordaient et la balle alla en sifflant s'égarer dans la mer.

— Tu m'as fait manquer mon coup! dit-il. Et je n'ai plus de cartouches. Il ne nous reste qu'à courir vers la maison.

Mais ils ne coururent pas, ils marchaient posément bras dessus, bras dessous, sans même se demander si le malheureux Amomma, avec deux cartouches dans les entrailles, avait sauté ou s'il trottait à côté d'eux, car un magnifique héritage venait de tomber en leur pouvoir et ils disposaient de ce trésor avec la sagesse des jeunes années.

— Alors je serai,... commença vaillamment Dick. — Il s'arrêta. — Non, je ne sais pas ce que je serai, car je ne suis pas en état de passer mes examens, mais je fais de fameuses caricatures des maîtres... Ho! ho!

— Sois peintre, en ce cas. Tu te moques toujours quand j'étudie mon dessin, tu ferais mieux de m'imiter.

— Je ne me moquerai plus jamais de ce que tu fais. Oui, je serai un artiste et je réussirai.

— Les artistes sont toujours sans le sou, n'est-ce pas?

— Mais non,.. j'ai cent vingt livres sterling par an à moi, bien à moi. Mon tuteur m'a dit que je les toucherais quand j'aurai l'âge. Ce sera assez pour commencer.

— Oh! moi je suis riche, déclara Maisie, j'aurai trois cents livres de rente à vingt et un ans. Voilà pourquoi Mrs Jennett est moins méchante pour moi que pour toi. Je voudrais bien pourtant avoir quelqu'un qui m'appartînt, un père ou une mère, par exemple.

— Tu m'appartiens, dit Dick, pour toujours, et toujours...

— Je sais,.. c'est très gentil.

Elle lui serra le bras. La nuit bienveillante les cachait tous les deux et, enhardi parce qu'il ne voyait plus que le profil de la joue de Maisie avec les longs cils qui voilaient ses yeux gris, Dick prononça les paroles devant lesquelles il hésitait depuis deux heures.

— Et... et je t'aime, Maisie! dit-il dans un chuchotement qui lui sembla retentir à travers le monde, ce monde qu'il allait le lendemain ou le jour d'après se mettre en devoir de conquérir.

Il y eut une scène, que nous ne rapporterons pas par respect pour la discipline, quand Mrs Jennett voulut tomber sur lui, d'abord pour le punir de sa révoltante inexactitude et ensuite pour avoir failli se tuer avec une arme défendue.

— Je jouais avec, il est parti tout seul, confessa Dick quand il devint impossible de cacher sa joue endommagée. Mais, ajouta-t-il hardiment, ne croyez pas que vous allez me battre. Jamais plus vous ne me toucherez, entendez-vous? Asseyez-vous là et donnez-moi mon thé. Vous ne pouvez pas nous chiper cela, au moins!

Mrs Jennett devint livide et parut suffoquer. Maisie, sans rien dire, encourageait Dick des yeux, et il se comporta toute la soirée abominablement. Mrs Jennett prophétisa un jugement immédiat de la Providence, avec une chute finale au plus profond de l'enfer, mais Dick, qui était transporté en plein paradis, n'y prit pas garde. Comme il allait se coucher, Mrs Jennett, cependant, recouvra ses esprits et derechef fit acte d'autorité. Dick avait dit bonsoir à Maisie de loin et en baissant les yeux.

— Si vous n'êtes pas un gentleman, vous devriez au moins tâcher

d'en avoir l'air, dit la veuve courroucée. Il paraît que vous vous êtes encore querellé avec Maisie!

Ceci voulait dire que le baiser du soir, baiser réglementaire, avait été omis; Maisie, blanche jusqu'aux lèvres, tendit sa joue d'un air insouciant et fut embrassée par Dick, qui sortit de la chambre, rouge comme braise. Cette nuit-là, il fit un rêve tumultueux. Il rêva qu'il avait gagné le monde et l'apportait à Maisie, dans une boîte à cartouches, mais elle renversait la boîte du bout de son pied, et, au lieu de dire merci, criait :

— Où est le collier que tu as promis pour Amomma? Égoïste! égoïste que tu es!

II.

On ne peut reprocher à cette idylle brûlée de poudre la fadeur ou la miévrerie; néanmoins, comme s'il craignait de devenir par hasard sentimental, M. Rudyard Kipling se hâte d'abandonner la femme, dont, grande ou petite, il fait peu de cas, pour transporter son héros dans un de ces décors guerriers qu'il excelle à peindre et qui ont assuré le succès de ses *Plain tales from the hills*. Nous voici au Soudan. Gordon va périr en défendant Khartoum. Chaque matin, le vertueux public britannique, — amis de la justice, pères de famille exemplaires, — se précipite avidement sur son journal, en quête d'une émotion avant déjeuner, profondément déçu quand il ne trouve pas un récit vrai ou faux sur le héros du moment. Et on lui en prodigue à souhait de cette correspondance sensationnelle, car le nombre est infini des reporters qui suivent les troupes, ignorans presque autant qu'elles-mêmes de la conduite de l'expédition, fort indifférens à la politique, ambitieux purement et simplement de profiter du caractère pittoresque de la campagne pour faire du style à tant la ligne. Ce n'est pas sans péril, d'ailleurs, qu'ils pratiquent ce métier; ils se sont familiarisés avec toutes les privations, toutes les misères; même de temps en temps un *spécial* est tué, ce qui ne nuit pas, loin de là, au journal qui l'employait. Plus souvent, ces messieurs l'échappent belle et le genre de combat qui se livre autour d'eux produit des aventures merveilleuses qui valent la peine d'être télégraphiées moyennant dix-huit pence par mot. Au nombre de ces journalistes nomades, il y a de tout, depuis les vétérans arrivés sur les talons de la cavalerie qui occupait Le Caire en 1882, lorsque Arabi-Pacha s'intitulait roi, jusqu'à des novices lancés, pour ainsi dire, au bout d'un fil électrique pour venir prendre la place de leurs anciens tués, blessés ou malades. En tête se distingue un nommé Torpenhow

qui représente au Soudan « le syndicat central du sud, » comme il l'a déjà fait dans la guerre d'Égypte et ailleurs. M. Rudyard Kipling ne définit pas autrement son caractère et son passé; on apprend à le connaître par les conversations où il se révèle bon garçon, intrépide, le cœur sur la main, assez vulgaire au demeurant et passablement mauvais sujet. Les dialogues entre Torpenhow et Dick sont des spécimens achevés de *go,* pour employer un néologisme fort en faveur qui exprime l'élan, la liberté, la marche rapide et légère du discours ou des faits. A Suakim, Torpenhow a trouvé un jeune homme assis au bord d'une redoute récemment abandonnée, un jeune homme qui est Dick et qui pourrait aussi bien être Rudyard Kipling, car ils se ressemblent comme deux frères. Ce jeune homme dessine avec ardeur un amas de cadavres déchirés par les obus. Le représentant de la presse l'interroge sur ce qu'il fait, et Dick exhibe une poignée d'esquisses qui retracent des scènes telles que celles-ci : querelle à bord d'un bateau chinois chargé de cochons, jonque échouée à Hakodaté, muletier somali soumis aux verges, obus éclatant au-dessus du camp à Berbera, soldat égorgé, gisant au clair de la lune, etc., toutes choses vues et rendues avec une âpre réalité. Torpenhow fait causer ce nouveau Verechagin. Il est venu avec un emploi quelconque, il a oublié lequel, mais, en réalité, pour dessiner, car c'est son goût, et il s'amuse! S'amuser au milieu d'une désolation pareille! Torpenhow n'en revient pas; la chose lui paraît crâne et, en somme, les esquisses sont intéressantes. Il télégraphie à son syndicat : « Garçon, ici, fait bonne peinture, à bon marché, arrangerai-je?.. Ferais le texte. »

Et pendant ce temps-là, Dick, assis sur la redoute, balance ses jambes en murmurant : — Je savais bien que la chance me viendrait tôt ou tard!

Le soir même, Torpenhow déclare à son nouvel ami que l'agence centrale du sud le prend à l'essai en payant ses dépenses pour trois mois. Il engage le jeune homme à le suivre, tandis qu'il remontera le pays avec une colonne, et Dick ne demande pas mieux. Après quelques acquisitions de chevaux, quelques arrangemens financiers et politiques, il se trouve entrer dans la confraternité des correspondans militaires.

La vie n'est pas facile au milieu de ces sables dévorans. Sous l'influence de leurs privations partagées, de leurs courses errantes, de leur travail en commun, les deux hommes arrivent à une étroite intimité, mangeant au même plat, buvant à la même bouteille, se rendant de mutuels services grands et petits, jusqu'au jour où Dick sauve la vie de Torpenhow dans un engagement dont

le récit vaut, pour la brièveté, le fameux *Enlèvement de la redoute*, avec beaucoup plus de couleur, quelques touches, çà et là, faisant penser à Loti en même temps qu'à Mérimée; mais à quoi bon chercher des comparaisons? Rudyard Kipling est lui-même avec ses qualités et avec ses défauts, qualités de peintre et de soldat. Vers la fin de la boucherie, quand le petit carré défendu par le peu d'artillerie que traînent les chameaux est parvenu à mettre en fuite une troupe sauvage et demi-nue, principalement armée de lances et de sabres, Dick est atteint par un coup qui lui donne l'impression de quelque craquement dans la tête et d'une cécité soudaine. N'a-t-il pas déjà éprouvé cela une fois?.. Des mots qu'il a prononcés jadis lui reviennent à l'esprit, tandis que la main qu'il portait à son front retombe rouge de sang ; une scène de son adolescence est brusquement évoquée. Dick bégaie : « Il n'y a plus de cartouches, rentrons chez nous, courons. » Il se trouve reporté au jour où il a été atteint par la charge du petit pistolet de Maisie. C'est à Maisie qu'il parle en délirant, tandis que Torpenhow soigne son crâne fracturé, tout en écrivant un article sur ce qu'il lui plaît d'appeler la sanglante victoire où ont triomphé les armes anglaises. Maisie, toujours Maisie... — Et Torpenhow de dire émerveillé :

— Voilà un phénomène par exemple! Un homme qui ne prononce qu'un seul nom de femme en battant la campagne! J'en ai vu pourtant beaucoup de délires! Tenez, Dick, buvez-moi ça...

— Merci, Maisie, balbutie le blessé.

Nous voyons ainsi qu'il n'a pas oublié, parmi tant d'aventures, ses enfantines amours. Toute autre explication, tout autre développement serait inutile. Ce rappel fait penser à un motif de musique doux et tendre, traversant, pour en augmenter l'horreur, les bruyans éclats d'une scène tragique; il nous donne la mesure de la force de volonté déployée déjà par Dick Heldar pour tenir parole à la petite fiancée qui l'attend Dieu sait où... D'ailleurs, sa tête une fois raccommodée tant bien que mal et la campagne une fois finie, il ne prononce plus ce nom si cher, et jamais son camarade, avec la discrétion britannique dont se piquent les moins réservés quand il s'agit d'amour, ne lui adresse une question directe. Dick et Torpenhow se séparent cordialement sans savoir quand ils se retrouveront. Le premier s'en va travailler au Caire, à Alexandrie, à Ismaïlia, à Port-Saïd, surtout à Port-Saïd où est concentrée l'essence de tous les vices exotiques appartenant aux couleurs les plus diverses. Il a le choix entre une foule de races pour ses études ultra-réalistes et l'avantage d'observer ses modèles sous l'empire des plus violentes excitations que puissent procurer le jeu, la danse, l'ivrognerie et le reste; il jette à mesure

sur le papier, au crayon et à l'aquarelle, tout ce que la Providence lui envoie, en admettant que la Providence se mêle de ce qui se passe dans le bouge d'un certain Binat, jadis artiste, chez lequel on va regarder danser toutes nues les filles de Zanzibar. Binat procure aux voyageurs tout ce que l'argent peut donner, y compris le spectacle de sa dégradation personnelle, qui est pittoresque, elle aussi, d'une certaine façon. Mais le genre d'études auxquelles se livre Dick Heldar a très vite absorbé les petites sommes versées par le syndicat central en guise d'acompte, et il retourne à Londres avec une bourse si mal garnie, qu'il en est bientôt à souffrir de la faim après s'être exclusivement bourré de saucisses et de pommes de terre écrasées à quatre sous la portion. Cette nourriture a pour effet de rendre morose et misanthrope celui qui en abuse; nous ne blâmerons donc pas aussi sévèrement que l'a fait la critique anglaise les interpellations haineuses de Dick aux maisons bourgeoises entrevues à travers un brouillard gris, dans les rues désagréablement froides, malgré l'été qui ne se manifeste comme il arrive souvent en ces climats que par les volets clos :

— Niches à lapins que vous êtes, savez-vous ce que vous aurez à faire plus tard? Vous aurez à me procurer des serviteurs et des servantes et, — faisant ici claquer ses lèvres, — le trésor spécial des rois. Attendez que j'aie acheté des bottes et je reviens vous fouler aux pieds !

Ce qui nous déplaît bien davantage, c'est l'inutile brutalité de la scène qui suit entre Dick et le chef du fameux syndicat, lequel, du reste, l'a volé indignement. Cet homme a une maladie de cœur et, en lui faisant peur de la mort à grand renfort d'injures, le peintre rattrape des esquisses dont on voudrait le frustrer. Rien de plus féroce que ce genre de vengeance de la force contre la faiblesse physique. On se sent dans le pays du pugilat inhumain. La cruauté grossière qui gâte parfois les beaux récits de Kipling ne s'est jamais manifestée d'une façon aussi choquante.

Rentré en possession de ses dessins, Dick Heldar les expose et obtient un immense succès. Non que le succès ait beaucoup de valeur quand il s'agit du public anglais appelé à juger des choses d'art. C'est du moins son opinion et celle de Torpenhow dont il est allé partager le gîte modeste, à l'étage le plus élevé d'une chétive maison donnant sur la Tamise. La lumière du nord ruisselle à souhait dans le galetas qu'il lui plaît d'appeler son atelier, cela suffit; et là il se moque à cœur joie des prétendus connaisseurs qui le traitent de génie sauvage et spontané, sans se douter qu'il a très sérieusement étudié à Paris, qui font des phrases sur l'art avec un grand A,

l'Art sacro-saint auquel ils n'entendent goutte, l'Art dont on parle partout dans les cénacles de Londres et que l'on ne voit presque nulle part. On fera de lui un second Detaille et même un nouveau Meissonier tant que durera cette vogue frelatée qui n'a qu'un bon côté, produire de l'argent. L'âpreté de Dick sur ce point étonne Torpenhow qui ne soupçonne point son secret, le but caché auquel il tend toujours. Pourquoi Dick consent-il à gaspiller ses forces créatrices dans un journal hebdomadaire ? pourquoi essaie-t-il parfois de sacrifier au goût des amateurs du genre chromolithographie, quitte à réduire en pièces dans un juste mouvement d'indignation contre lui-même ces chefs-d'œuvre de mauvais aloi ? pourquoi diable a-t-il tant besoin d'argent ?

C'est que Dick, pendant que son ami se pose ces questions, a revu Maisie. La rencontre est charmante : penché sur le parapet du quai, il observait le cours précipité de la Tamise sous les arches de Westminster-Bridge, et en même temps il se perdait dans l'étude des figures qui passaient innombrables auprès de lui. Le brouillard se divisa un instant et le soleil brilla sur l'eau, comme un grand pain à cacheter rouge. Dick regarda jusqu'à ce qu'il eût entendu le bruit du courant contre les piles mourir, tel que le murmure de la mer à marée basse. Une fille, pressée de trop près par son amoureux, cria très haut : « Eh ! dis, me lâcheras-tu, animal ? » tandis qu'une bouffée de vent chassait dans le visage de Dick la fumée noire d'un bateau à vapeur amarré au bas du quai. Il fut aveuglé un moment, puis tourna sur lui-même et se trouva face à face avec Maisie !

Non, il n'y avait pas à s'y tromper. Les années avaient transformé l'enfant en femme, mais elles n'avaient rien changé aux yeux d'un gris sombre, aux minces lèvres d'écarlate, au menton si fermement modelé ; et comme autrefois elle portait une étroite robe grise. En vérité, l'âme humaine n'est pas infinie et n'a aucun empire sur elle-même ; la preuve, c'est que Dick s'avançant, cria : Halloo ! à la manière des écoliers et que Maisie répondit :

— Oh ! Dick, est-ce toi ?

Puis, contre sa volonté, bien avant que son cerveau eût trouvé le temps de rien dicter à ses nerfs, toutes les fibres du corps de Dick battirent furieusement et sa langue se sécha dans sa bouche. Le brouillard s'était refermé, le visage de Maisie apparaissant à travers, blanc d'une blancheur de perle. Pas un mot ne fut prononcé, mais, côte à côte, tous les deux suivirent le quai, aussi parfaitement d'accord qu'ils l'étaient dans leurs excursions de l'après-midi sur la grève. Enfin, Dick hasarda d'une voix un peu enrouée :

— Qu'est-il arrivé à Amomma ?

— Il est mort ! Non, ce ne sont pas les cartouches qui l'ont tué. Une simple indigestion. Il avait toujours été gourmand. N'est-ce pas drôle ?

— Oui,.. non,.. quoi ? Parles-tu d'Amomma ?

— Oui... Non. Ceci,.. notre rencontre. D'où viens-tu ?

— De par là.

Dick indiqua l'est à travers le brouillard : — Et toi ?

— Oh ! moi, je suis au nord, dans le nord le plus noir, de l'autre côté du Parc. Je travaille.

— Que fais-tu ?

— Je peins sans interruption. C'est là tout ce que j'ai à faire.

— Qu'est-il donc arrivé ? Tu étais à la tête de trois cents livres de rente !

— Je les ai encore et je peins. Voilà tout.

— Tu es seule ?

— Une autre jeune fille demeure avec moi. Marche donc moins vite ! Nous n'allons plus du même pas.

— Tiens ! tu l'as remarqué ?

— Sans doute, tu n'as jamais su marcher en mesure.

— C'est vrai. Pardon. Ainsi tu as continué à peindre ?

— Certes, oui, puisque je l'avais dit. J'ai été dans plusieurs ateliers pour finir chez Kami.

— Mais Kami est toujours à Paris.

— Il a ses élèves l'été à Vitry-sur-Marne. Je travaille avec lui dans la belle saison, et l'hiver je vais à Londres.

— Tu vends beaucoup ?

— De temps à autre. Pas souvent. Voilà mon omnibus. Si je ne le prends pas, je perds une demi-heure. Adieu, Dick.

— Adieu, Maisie. Ne me donneras-tu pas ton adresse ? Il faut que je te revoie. Qui sait, je réussirai peut-être à t'aider. Je peins un peu moi-même.

— Oh ! bien, il est possible que je sois dans le Parc demain, si la lumière me manque pour travailler. Je marche jusqu'à l'Arc-de-marbre et je reviens ; c'est ma petite trotte habituelle.

Elle sauta dans l'omnibus et fut engloutie par le brouillard.

— Eh bien ! que le diable m'emporte, s'écria Dick en rentrant chez lui.

Il y trouve Torpenhow en compagnie d'un confrère, correspondant militaire, dont la longue expérience remonte aux origines du fusil à aiguille. Le trait caractéristique du Nilghai, comme on le nomme, est, avec une figure de travers, l'habitude de commencer toujours la conversation en prédisant qu'il y aura sous peu du bruit dans les Balkans. Mais des nouvelles plus intéressantes encore ne pourraient arracher Dick aux délices de ses récens souvenirs.

— F... moi la paix! dit-il à ses amis. Je vais me coucher jusqu'à demain.

— Comment! il est à peine sept heures! s'écrie Torp stupéfait.

— Il sera deux heures de la nuit, si je veux, riposte Dick en s'enfermant dans son atelier. J'ai à entrer en lutte avec une crise sérieuse et je ne dînerai pas ce soir..

— Que faire d'un pareil homme? dit le Nilghai. Il est fou! Je suppose que sa blessure lui a fêlé le cerveau!

De fait, Dick donne des signes de folie croissante le lendemain, en allant se promener par une matinée des plus claires, lui qui a l'habitude de n'interrompre son travail qu'à la tombée du jour. Torpenhow s'effraie de plus en plus; il commence à craindre qu'il n'y ait une femme au fond de l'affaire, une femme que Dick rencontre quelque part dans le monde, car il est sans exemple qu'une créature enjuponnée ait franchi le seuil de leur repaire de garçons. Toutes les orgies qui s'y passent sont entre buveurs de whisky. De l'avis général, ces orgies-là sont saines et n'entament pas un homme; on aurait honte d'avouer tout autre vice. Rudyard Kipling insiste à plusieurs reprises sur ce trait caractéristique de la vie de bohème en Angleterre. Hélas! il est obligé de nous le laisser voir ensuite; son héros, sans reproche jusque-là, est entamé, entamé tout de bon. La promenade intempestive qui lui a fait abandonner ses pinceaux le conduit vers le Parc; mais, tandis que ses jambes le portent de ce côté, il arpente en esprit les boues du Fort Keeling; il revoit les cornes d'Amomma décorées de guirlandes en papier, Maisie sur la plage courant, les cheveux pendans, devant la rafale qui la crible de grains de sable; Maisie sautillant de pierre en pierre, un pistolet à la main; Maisie en robe grise, assise sur l'herbe, entre la gueule d'un canon et le pavot jaune qui la salue, etc. Ces tableaux passent devant lui un à un, et c'est le dernier qui dure le plus longtemps. Ils ont rempli les dix années qui le séparent du jour où il a déclaré à Maisie qu'il l'aimait, et il est enfin parfaitement heureux; il a complètement oublié qu'il pût avoir autre chose à faire au monde que flâner dans le Parc par le beau temps.

Maisie apparaît sous l'Arc-de-marbre, se dirigeant vers lui; sa démarche est la même; ils ne se saluent pas plus que par le passé.

— Que fais-tu hors de ton atelier à cette heure-ci?

— Je flâne. Je me suis impatientée contre un menton qui ne venait pas et je l'ai gratté.

— Quelle espèce de menton?

— Oh! une tête de fantaisie.

— Moi, je n'aime pas, quand je fais de la chair, travailler sur une toile grattée; le grain ressort laineux à mesure que la peinture sèche.

— Pas si vous savez vous y prendre.

Et Maisie agite la main pour expliquer sa méthode. Il y a une tache de couleur sur sa manchette.

— Aussi peu soignée que jamais, remarque Dick en riant.

— Le reproche te va bien. Regarde ta propre manche !

— Ma foi, oui ! Elle est pire que la tienne. Nous n'avons pas changé. Cependant...

Et d'un œil critique, il regarde Maisie se détachant sur les arbres du Parc avec sa robe grise, sa toque de velours posée sur des cheveux noirs, son profil résolu... La bouche un peu fléchissante au coin. — Qu'est-ce qui nous a fait du chagrin, Maisie ?

— Personne que moi-même. Je n'avance pas, quoique je me donne beaucoup de peine, et Kami dit...

— Ce qu'il dit toujours : « Continuez, mesdemoiselles, continuez, mes enfans... » Cela ne suffit pas à encourager.

— Pourtant, il m'a promis l'été dernier qu'il me laisserait exposer cette année.

— Pas ici, je suppose.

— Non, bien sûr ; à Paris, au Salon.

— Peste ! tu voles très haut.

— Il y a assez longtemps que je bats des ailes. Où exposes-tu, Dick ?

— Je n'expose pas, je vends.

— Quelle est donc ta spécialité ?

Humiliation profonde pour Dick. Elle ne sait rien de lui. Est-ce possible ?

— Viens seulement jusqu'à Oxford-street.

Dans Oxford-street, se trouve un magasin de gravures que Dick connaît.

— Il y a là, dit-il d'un ton de triomphe contenu, quelques reproductions de mes tableaux.

Un groupe s'est formé devant la vitrine. Jamais encore le succès ne lui est apparu aussi enivrant.

— Eh bien ! tu vois le genre de choses que je fais.

Maisie admire l'élan d'une batterie de campagne en action sous le feu. Deux artilleurs, debout derrière elle, approuvent à leur manière : — C'est ça ! c'est bien ça !

Et Dick, gonflé d'orgueil, épie la physionomie de Maisie.

— Voilà ce qu'il me faudrait, dit-elle tout bas. Oh ! voilà, ce qu'il me faudrait !

— Regarde, chérie, ces yeux arrondis, ces bouches ouvertes... Ils ne savent pas pourquoi, mais moi je sais. Cela les touche. Mon travail est donc bon.

— Oui !.. quel bonheur d'arriver au succès !.. Dis-moi comment tu t'y es pris pour réussir?

Et Dick lui raconte toute son histoire d'effort constant, passionné, avec la naïve arrogance d'un jeune homme parlant à une femme, et Maisie écoute en hochant la tête. Le récit de ses périls, de ses privations l'émeut à peine, elle cherche à saisir son secret, quand, après lui avoir conté chaque expérience, il ajoute :

— Voilà ce qui m'a appris à me servir de la couleur, de la lumière.

Il lui fait parcourir, haletante à sa suite, la moitié du globe, en parlant comme il n'a jamais parlé de sa vie. Et, tout le temps, il n'a qu'une idée, prendre dans ses bras cette petite fille qui lui répond brièvement : « Je comprends... continue,.. » la prendre et l'emporter avec lui, parce qu'elle est Maisie, et parce qu'elle le comprend en effet, et parce qu'elle est son bien, une femme qu'il désire entre toutes les femmes.

S'arrêtant soudain : — J'ai conquis tout ce qu'il me fallait, dit-il, mais après avoir rudement combattu pour cela. A ton tour.

L'histoire de Maisie est presque aussi grise que sa petite robe. Des années de labeur patient, appuyé sur un âpre orgueil qui ne s'est laissé abattre ni par le mépris des marchands, ni par les sévérités ou même les railleries du maître, ni par les complimens froids et polis des autres élèves de l'atelier. Il y a bien quelques points brillans, des tableaux reçus aux expositions de province, mais le refrain plaintif revient toujours : — Tu vois, Dick, je n'ai pas eu de succès, moi, quoique je travaille si dur.

Et Dick ne devine pas l'envie latente qui la ronge. Il se rappelle seulement que Maisie parlait ainsi autrefois, quand ses balles n'avaient pas atteint le brise-lames,.. une demi-heure avant de l'embrasser, — et c'était hier.

— Qu'importe ! lui dit-il. Crois-moi, tout cela ne vaut pas certain gros pavot jaune qui fleurit sous le Fort Keeling.

Maisie rougit un peu :

— Cela t'est facile à dire. Mais tu as du succès, et je n'en ai pas.

— Laisse-moi achever, même si la chose te paraît absurde. Ces dix années, vois-tu, n'ont jamais existé. Me voilà revenu et tout est pareil; je te retrouve seule, et je suis seul aussi. A quoi bon se lamenter? Viens à moi plutôt, ma petite bien-aimée.

Maisie, assise auprès de lui sur un banc du Parc où ils sont rentrés, creuse le gravier du bout de son ombrelle, puis lentement : — Je comprends, répond-elle, mais j'ai ma besogne à faire, et je la ferai.

— Fais-la avec moi, je ne t'interromprai pas.

— Non, impossible... C'est ma besogne, la mienne, la mienne!.. J'ai été seule toute ma vie et je ne veux appartenir qu'à moi-même. Je me rappelle aussi bien que toi, mais cela ne compte pas. Nous étions des enfans alors, nous ne savions pas ce qui était devant nous. Dick, ne sois point égoïste. Je vois mon chemin vers un petit succès. Allons, ne me l'enlève pas.

Il n'y a eu qu'une clameur parmi les lectrices contre l'odieuse personnalité de Maisie, qui, tout en défendant au pauvre Dick le moindre espoir, prétend le garder dans sa vie, se servir de ses conseils, maîtriser, grâce à lui, l'art rebelle, sans rien accorder en échange. Il est certain que le personnage de Maisie n'est pas construit d'après les antiques notions de la femme tendre et dévouée, mais nous aurons le courage de reconnaître qu'elle est vraie, merveilleusement moderne, très curieuse à suivre et intéressante à sa manière, car elle ne trompe pas Dick, elle ne le leurre d'aucune espérance même lointaine, elle s'accuse de n'avoir pas de cœur ; ce n'est pas sa faute si elle a une volonté inébranlable et un seul but dans la vie. Dieu veuille que la nouvelle génération de femmes rivales de l'homme, marchant sur ses brisées et lui disputant le succès, ne produise que des créatures aussi sincères, aussi droites, aussi pures que Maisie. C'est parce qu'elle a cette dureté de diamant que Dick l'aime d'un amour à la fois si respectueux et si éperdu. — Il faudra, pense-t-il, que l'un de nous ait raison de l'autre. — Et la lutte exalte ce rude athlète.

Il va la voir chaque dimanche avec sa permission comme un courtaud de boutique va voir une ouvrière, furieux contre sa faiblesse, furieux d'avoir à retenir ses baisers et à causer uniquement de l'art, l'art féminin dont il ne donnerait pas deux sous, trop heureux cependant qu'elle daigne le recevoir dans son pauvre intérieur toujours en désordre, sous les yeux jaloux de sa compagne, une impressionniste à cheveux rouges qui, elle, donnerait volontiers l'art et tout au monde pour l'amour de ce brave garçon, mais naturellement, il hait le tiers incommode qui, en outre, le devine avec une désobligeante clairvoyance. Chaque fois, il s'éloigne déçu et la rage au cœur ; mais rage et déception s'effacent devant le besoin de protéger Maisie, et il sent qu'après tout, le pire c'est de ne pouvoir la défendre contre l'isolement, contre la gêne, contre les misères de sa pauvre vie désemparée. Fraternellement, il l'exhorte à vivre d'autre chose que de thé, à surveiller son estomac ; il est meilleur qu'elle, oh ! meilleur mille fois, et quand elle le lui dit avec une sorte de remords, il baise l'ourlet de son manteau, honteux, presque effrayé d'une telle méprise

en songeant que, si une jeune fille pouvait savoir ce qu'est le passé d'un homme pareil à tous les hommes, elle aurait mille fois raison de ne se marier jamais.

Chaque dimanche, malgré tout, il est plus amoureux ; l'impressionniste aux cheveux rouges le constate et elle le lui prouve un jour ironiquement en faisant son portrait, après l'avoir prié de poser en regardant Maisie, un portrait qui est l'expression même du plus abject esclavage et qu'elle brûle généreusement du reste, après n'avoir permis qu'à lui seul de le regarder. Une fois, une fois unique, cet Argus odieux laisse les deux amis en tête à tête ; il n'y résistera pas, il saisira dans ses bras cette enfant cruelle qui ne daigne même pas flatter en lui l'artiste, car elle accuse tout haut son œuvre de sentir le sang et le tabac.

— Ne peux-tu vraiment faire autre chose que des soldats ? demande-t-elle, à demi dédaigneuse.

Ceci réclamerait une vengeance, mais le pauvre Dick ne la goûtera pas comme il l'entend. Les cinq minutes où ils sont seuls, Maisie va en profiter à sa manière, en lui montrant quelques misérables éloges découpés dans le journal de telle ou telle localité, où elle a envoyé ses toiles, maintes fois refusées :

— Oh ! mon amour, lui dit-il, est-il possible que vous fassiez cas de ces sornettes ! Jetez-les dans la corbeille aux vieux papiers !

— Pas avant d'avoir quelque chose de mieux, répond froidement Maisie.

Elle écoute ses avis cependant avec déférence sur tous les sujets, consent à soigner ses repas où les pickles et les biscuits jouaient le principal rôle, et promet de soigner aussi son dessin, car sur ce chapitre elle manque de probité, cachant un cou mal attaché sous un bouquet de fleurs et enfonçant dans l'herbe jusqu'au garrot le bétail de ses paysages pour esquiver les pièges de l'anatomie. En somme, elle ne possède que le sentiment de la couleur qui est un don naturel : mais en trois mois Dick lui fait faire quelques progrès. Combien Torpenhow serait indigné s'il le voyait transformé ainsi en professeur pour demoiselles ! Déjà il pressent, d'après la mine absorbée de Dick et ses longs silences rêveurs, que le malheureux s'égare et qu'il souffre, mais il n'ose plus rien lui demander, il le regarde seulement avec des yeux de chien dévoué où l'autre pourrait lire son inquiétude, « avec des yeux pleins de cet amour austère, susceptible de jaillir entre deux hommes qui ont manié ensemble le même aviron, qui sont attelés au même joug par l'habitude et par l'intimité du travail. C'est là, nous dit Rudyard Kipling, l'amour vrai et bienfaisant qui permet et même encourage entre deux êtres les disputes, les récrimina-

tions, la sincérité la plus brutale et qui ne meurt pas pour cela, mais qui augmente au contraire, sans avoir rien à redouter de l'absence ni de l'inconduite. » Cet amour austère qui n'est que l'amitié à sa suprême puissance, Rudyard Kipling s'accorde avec Bret Harte pour le mettre bien au-dessus de la passion trop vantée; ce n'est pas le seul point, nous l'avons dit, qu'il ait en commun avec le romancier californien.

Torpenhow, le Nilghai, tous les correspondans militaires, s'épuisent en efforts inutiles pour entraîner Dick soit du côté des Balkans, soit ailleurs où il trouvera dans le spectacle des batailles de quoi grandir encore sa renommée; mais il est enchaîné à l'atelier poudreux de Maisie, il voudrait effacer le temps qui s'écoule d'un dimanche à un autre, et il se croit dédommagé de tous les sacrifices qu'il fait à cette idole insensible autant qu'exigeante, le jour où elle consent à se laisser conduire par lui, du matin au soir, à la campagne. Elle ne s'y est pas décidée sans peine, si rares que soient les congés qu'elle s'accorde, car elle pense : — Je suis sûre qu'il va être ridicule et qu'il m'ennuiera... S'il voulait essayer d'être raisonnable, il me plairait bien mieux!

Il est vrai que Dick n'a aucune envie d'être raisonnable. Il a acheté un superbe manteau de fourrure pour le jeter sur ses genoux en wagon; sans doute elle ne lui donnera pas la joie de l'accepter, Maisie n'accepte jamais rien, mais elle s'en enveloppera ce jour-là sur la plage, car c'est au Fort Keeling qu'il la conduit en pèlerinage, et là, devant la mer qui n'a pas changé, au milieu du triste entourage de leur enfance, ils revivent la journée de leurs précoces fiançailles, journée délicieuse pour eux, atroce pour la compagne de Maisie, pour l'impressionniste aux cheveux rouges. Couchée sur son lit, les mains pendantes à ses côtés, des mains nerveuses qui s'ouvrent et se referment par intervalles, d'un mouvement sauvage, les yeux fixés au plafond, celle-ci écoute le bruit des pas sur le pavé, au dehors, et à mesure que ce bruit devient indistinct dans le lointain, croit entendre des baisers répétés; oui, tout cela n'est qu'un long baiser. Elle n'y peut plus tenir, et quand la femme de ménage qui nettoie l'atelier par extraordinaire en l'absence de Maisie vient lui demander quelle espèce de savon elle doit employer pour cette besogne :

— Qu'est-ce que cela me fait! s'écrie-t-elle dans un paroxysme de rage, que voulez-vous que cela me fasse? N'importe laquelle, n'importe, entendez-vous?

Après quoi, rencontrant dans la glace son visage enflammé, elle le cache entre ses deux mains comme si elle avait crié tout haut quelque secret inavouable.

Mais non, ce ne sont pas des baisers qu'on échange devant le vieux brise-lames, témoin des prouesses au pistolet du jeune Dick et de la petite Maisie. Aux timides tentatives de son ami pour mettre l'entretien sur une pente sentimentale, Maisie a toujours répondu : — « Sois raisonnable, » — ou, — « Vraiment, je ne peux te donner ce que tu demandes... ce n'est pas ma faute... » — ou encore, — « Cela me chagrine de te faire de la peine, mais je ne voudrais pas mentir. Je me méprise bien assez déjà quand je pense que je te prends tout et que je ne rends rien en échange. »

Alors Dick, le cœur fondu de tendresse, réplique :

— Tu n'as pas le moindre reproche à t'adresser, chérie. C'est déjà beaucoup que de me pardonner de t'aimer trop.

Il s'assure qu'elle ne s'est du moins jamais laissé courtiser par personne, et reprend en soupirant son rôle de conseiller. Il lui dit la vérité sur ce qu'elle appelle son ouvrage : cet ouvrage est patient, consciencieux, d'une certaine force parfois, mais il n'y a aucune raison spéciale pour qu'il soit accompli. Du sentiment et pas de parti-pris. Rien qui sente pourtant le colifichet d'amateur ; non, elle est une travailleuse, de la tête aux talons, et Dick la respecte pour cela, mais le succès auquel si passionnément elle aspire lui sera toujours refusé, justement parce qu'elle le désire trop. Cela vient par surcroît, du dehors, sans qu'on y pense. L'opinion? qu'est-ce que l'opinion? Et Dick raconte qu'une fois dans le Soudan, il a fait des études dans un endroit où la bataille avait duré trois jours ; douze cents morts jonchaient le sol, et on n'avait pas eu le temps de les enterrer. Sous le soleil toute cette chair humaine n'était plus que comme un champ d'horribles champignons de toutes nuances. Jamais auparavant Dick n'avait vu l'humanité en masse retourner à ses commencemens. Ce jour-là, il a compris que les hommes et les femmes ne sont après tout pour l'artiste que des matériaux de travail, que ce qu'ils font et disent importe peu. Autant vaudrait coller son oreille à la palette pour savoir ce que chantent les couleurs que de tenir compte de tel éloge, de tel blâme... Bien loin de chercher dans sa petite sphère à étonner une coterie sans valeur, il faut, si l'on veut être grand, observer, comprendre, vivre. Que ferait-elle de bon, elle, qui n'a aucune expérience? Il a vécu, lui, Dick, dans tous les climats, dans des îles lointaines où il n'y avait pour le critiquer que les perroquets d'alentour. Il a médité sur les ruines des villes mortes, il a écouté chanter la voix mystérieuse du désert. Si Maisie le veut, il l'emmènera voir cela, il lui fera connaître le monde... Tous les deux n'auront d'autre souci que de travailler avec désintéressement et de s'aimer.

Pauvre Dick, il en revient toujours là pour son malheur, à l'amour! L'heure est tentatrice, la nuit tombe peu à peu, la lune

se lève sur les flots qui montent avec lenteur; plus un souffle de vent; au loin, on entend un bruit faible comme le roulement étouffé d'un tambour sortir de la brume argentée.

— Qu'est-ce? dit Maisie. On dirait le battement d'un cœur. D'où cela vient-il?

C'est un steamer, un de ces steamers qui aurait pu les emporter vers l'Australie, vers ces rivages fortunés où veut l'entraîner Dick... Alors Maisie lui propose, à demi sérieuse, de voyager ensemble, en camarades. Peut-être avec le temps... Mais Dick est honnête homme, il a peur de lui-même.

— Vous valez, répond-il, qu'on attende le moment où vous vous donnerez sans réserve.

Et au moment où il regrette de ne pouvoir, fût-ce au prix de dix années de son existence, lui assurer la vogue puérile que par-dessus tout elle désire, Maisie a le courage d'avouer l'excès de sa propre ingratitude : en échange de ce succès elle le sacrifierait lui-même, oui, lui, son ami Dick, quoiqu'elle sache ce qu'elle est pour lui.

Devant ce cruel aveu Dick ne se fâche pas, il la plaint; pied à pied il discute, il discute vainement contre le bon sens implacable qu'elle oppose à ses prières.

— Laissez-moi vous aider, chérie; nous marcherons droit, serrés l'un contre l'autre ; peut-être ferons nous ensemble plus d'une bévue, mais cela vaudra mieux que de trébucher séparément.

— Non, deux personnes du même métier ne peuvent s'entendre. Je ne serais votre femme qu'à demi. Je n'aurais que ma besogne en tête, avec des crises de découragement, de colère; quatre jours sur sept, je suis d'une humeur exécrable.

— Comme si je ne connaissais pas cela! Trop heureux si vous n'avez que quatre jours de crise. Je respecterais ces accès-là. Un autre ne comprendrait peut-être pas, mais moi...

Elle tourne les choses en plaisanterie, remet la conversation sur Mrs Jennett, réussit à le faire rire en lui racontant des épisodes de sa vie d'atelier, et revient à Londres sans avoir seulement permis à la moustache de Dick d'effleurer sa joue.

— Voilà une belle journée, dit-elle en guise de récompense lorsqu'il la quitte. Pourquoi cela ne peut-il durer toujours ainsi?

— Parce qu'il en est de l'amour comme du dessin. Il faut avancer ou reculer; on ne demeure pas au même point. Par parenthèse, dessinez le plus possible, Maisie,.. et ne badinez pas avec votre estomac.

Le dévoûment désintéressé est plus fort que tout le reste chez cet homme aux passions ardentes pourtant et habitué à vaincre.

Oui, certes, il vaut mieux que Maisie, car non-seulement celle-ci néglige ses recommandations relatives au dessin et recommence une tête de fantaisie, mais encore, dans l'intérêt de cette tête, —

qu'elle intitule *Melancolia,* comme si Dürer n'avait jamais traité le même sujet, — elle part un mois plus tôt qu'à l'ordinaire pour la France, après avoir promis d'écrire quelquefois de Vitry-sur-Marne. A l'heure des adieux, sur le bateau, la nuit, elle consent à se laisser embrasser une fois, une seule fois; mais cet unique baiser est trop long, il fait peur à Maisie; elle s'arrache courroucée des bras du pauvre Dick tout frémissant, qui balbutie des excuses craintives et se juge en lui-même un grossier animal. Et les voilà séparés, Dick n'ayant d'autre consolation que d'incarner sa peine âpre et profonde dans une figure de la Mélancolie qui battra de toutes les longueurs possibles celle de Maisie, car elle n'est qu'une petite fille froide et obstinée, sans une goutte de sang dans les veines, tandis qu'il lui semble, à lui, avoir fait le tour de toutes les tristesses du monde. Et le hasard suscite un modèle incomparable pour cette Mélancolie.

C'est ici que se place un incident qui est peut-être la meilleure partie du roman, quoiqu'il soit presque absolument hors-d'œuvre. Rudyard Kipling ne possède pas jusqu'ici l'art des transitions; il se ressent de n'avoir jamais écrit que des nouvelles d'une vingtaine de pages; on a pu remarquer déjà que la scène du tir au pistolet, par laquelle s'ouvre le récit, était dans *the Light that failed* comme un thème unique sur lequel sont brodées des variations à l'infini; quelques théories d'art, renforçant le dialogue, remplissent les vides, et nous arrivons ainsi à la moitié du roman sans trop nous apercevoir que le souffle manque à l'auteur, mais ensuite il lui faut attaquer une nouvelle piste, et celle qu'il trouve, après tout, est des plus heureuses, quoiqu'elle n'ait aucun rapport avec la première.

Tandis que son ami, dont les agissemens mystérieux l'intriguent et le tourmentent de plus en plus, reconduit Maisie à Douvres, Torpenhow, oublieux des règlemens de la maison, y a introduit une femme. Il a ramassé dans le ruisseau une malheureuse fille qui tombait d'inanition à sa porte, et la fille est là, elle s'est endormie lourdement aussitôt après avoir mangé; son petit chapeau de matelot, la robe claire qu'elle porte en février, toute crottée au bas des jupes, la jaquette râpée, bordée d'une imitation d'astrakan, l'ignoble parapluie, les bottines de chevreau à la fois prétentieuses et éculées, le rouge de mauvaise qualité qui lui salit les joues, disent assez ce qu'elle est. Elle a dévoré comme une bête fauve les restes que lui a donnés Torpenhow, et maintenant, réveillée de son sommeil d'épuisement par la voix mécontente de Dick, qui parle de remettre la petite gueuse aux mains d'un *policeman*, elle ouvre des yeux effarés, et elle crie de terreur hystérique, devant cet homme dont le regard lui paraît méchant.

Rudyard Kipling peint de main de maître ce genre de créature

qui n'existe peut-être que sur le pavé de Londres sous un aspect aussi brutal, aussi ensauvagé.

La tête est typique avec ses yeux qui sont des abîmes de détresse et les pommettes saillantes de sa face amaigrie. D'un coup d'œil Dick s'est assuré qu'elle l'aiderait merveilleusement à rendre ce qu'il veut mettre dans sa Mélancolie, la mélancolie qui, après avoir traversé l'enfer, finit par rire d'un rire plus sinistre que les fureurs et que les larmes. Il lui propose donc de venir poser moyennant une somme qui dépasse de beaucoup tout ce que la malheureuse a jamais entrevu. Trois pièces d'or par semaine!.. Bessie Stone-Broke, l'ex-petite bonne à tout faire, qui a été rouée de coups le matin pour avoir accosté un homme et qui n'a peut-être pas mangé depuis deux jours, la petite coureuse des bas quartiers de South-the-Water ne peut y croire.

— Et rappelez-vous, Torp, que ce n'est pas une femme, que c'est mon modèle. Attention, vieux !

— Quelle idée ! Un pareil épouvantail! une pareille horreur! réplique Torpenhow en se récriant.

— Attendez un peu... elle meurt de faim, mais ce genre de blonde remonte vite sur l'eau. Vous ne la reconnaîtrez plus dans quinze jours, quand la peur, cette peur abjecte se sera éteinte dans ses yeux. Elle ne sera que trop jolie et trop souriante pour ce que j'en veux faire.

Et, en effet, Bessie, réconfortée par la chaleur de l'atelier, sûre qu'elle ne sera ni battue ni injuriée, se calme, s'enhardit, commence par poser avec une docilité exemplaire, puis se met à l'aise, se souvient de son ancien métier, range la chambre en désordre, fouille dans les tiroirs, raccommode les chaussettes percées et prépare du thé pour les deux hommes comme si elle en avait le droit. Il devient difficile de la renvoyer à l'heure dite, elle s'attarde, prend un soin croissant du linge de Torpenhow, à qui du reste elle ne parle presque jamais, sauf sur le palier en s'en allant.

— J'ai été stupide de le mettre à cette épreuve, pense Dick en remarquant que les regards de son camarade suivent quelquefois furtivement, tandis qu'elle sert le thé, celle que d'abord il appelait une petite horreur du ruisseau. — Je savais bien cependant l'effet que la lumière d'un foyer produit sur le vagabond qui entre dans une ville étrangère.

Ceci encore est singulièrement anglais; ce n'est pas par sa beauté recouvrée, ce n'est pas par la malsaine saveur du vice que Bessie ensorcelle ce rude bohème Torpenhow, c'est en lui offrant le semblant de la vie de ménage. Un jour, Dick entend les supplications que balbutie une voix entrecoupée dans la chambre de son ami,

et aperçoit à travers le crépuscule Bessie à genoux très près de celui-ci, ses mains jointes jetées en avant :

— Je sais,.. dit-elle, je sais que c'est mal! mais je ne peux pas m'en empêcher,.. et vous avez été si bon, si bon, le premier jour... et puis vous n'avez plus jamais fait attention à moi. Et j'ai si bien raccommodé toutes vos affaires? Ça ne vous empêchera pas de vous marier, allez!.. Je ne vous demande pas grand'chose... mais j'userais mes doigts jusqu'à l'os pour vous servir. Et je ne suis pas si laide à voir. Dites que vous voulez bien!

A quoi Torpenhow répond, embarrassé :

— Mais, comprenez donc, je peux être envoyé d'une minute à l'autre au bout du monde si la guerre éclate,.. d'une minute à l'autre, petite...

— Qu'est-ce que ça fait? Jusqu'à ce que vous partiez, alors, jusqu'à ce que vous partiez! Je ne suis pas bien exigeante, et... et si vous saviez comme je fais de la bonne cuisine!

Elle avait passé un bras autour de son cou et attirait sa tête vers elle.

— Jusqu'à ce que je parte,.. alors...

— Torp! crie du dehors la voix émue de Dick, venez vite,.. j'ai besoin de vous.

Et quelque chose comme un juron s'échappe des lèvres de Bessie, qui, dans la terreur qu'elle a du peintre, dégringole précipitamment l'escalier. Assez longtemps après, Torp rentre dans l'atelier. Il va droit à la cheminée, ensevelit sa tête entre ses bras et gémit comme un taureau blessé.

— Qui diable vous a donné le droit de vous mêler de cela?

— C'est votre bon sens qui s'en est mêlé. Il vous dit que vous ne pouvez pas faire une sottise pareille.

— L'avoir vue vivre chez nous comme si elle était chez elle... voilà ce qui m'a perdu. On sent son isolement davantage à regarder aller et venir une femme.

— Je conçois ça... Mais, pour en finir, savez-vous ce que vous allez faire, Torp?

— Du diable si je le sais!

— Vous allez voyager un brin, prendre du ton à Brighton, à Scarborough, à Prawle-Point, observer les navires en partance,.. entendez-vous? J'aurai soin de Binkie... (Binkie est un terrier des plus intelligens qui, supérieur aux hommes et surtout aux femmes, joue un rôle actif dans le récit.) Fuyez la tentation,.. faites votre malle,.. et, une fois parti, n'importe de quel côté,.. oh! oui, n'y manquez pas, grisez-vous ferme ce soir!..

Quand il a expédié son ex-sauveur, à qui, hors des champs de

bataille, il rend ainsi service pour service : — Je la croyais inconsciente, pense Dick, j'avais tort. Elle a dit qu'elle faisait de bonne cuisine. Voilà le péché, le péché prémédité...

Il faut que le brave Torp s'éloigne pour que Dick, privé de la protection de cet ange gardien à figure plus que profane, puisse tomber dans l'abîme au bord duquel sa main robuste l'aurait retenu. Tandis qu'il achève la *Melancolia*, sans tenir compte des criailleries et des reproches de Bessie, il constate qu'il souffre de la tête et que des points noirs, des roues flamboyantes passent devant ses prunelles affaiblies. Un peu plus tard il voit se dérouler, dans l'angle de son atelier, une sorte de voile de la gaze la plus légère, et, il a beau se frotter les yeux, le voile ne disparaît pas. Là-dessus il va consulter un médecin, qui le renvoie à un oculiste, et un horrible arrêt est rendu. C'est à peine si, dans l'agonie qui le saisit, Dick parvient à l'entendre. L'oculiste, après examen, a touché la cicatrice qu'un coup de sabre lui a laissée autrefois à la tête, et il dit quelque chose de menaçant sur l'os frontal, sur le nerf optique, sur les précautions à prendre en évitant toute anxiété d'esprit. Dans un an, malgré les soins, il sera aveugle! S'il ne se soigne pas, ce sera peut-être plus prompt. La blessure est ancienne, et la lumière d'Orient d'abord, l'application d'un travail assidu ensuite... Certes, la vérité est dure à accepter, pour un peintre surtout, et à brûle-pourpoint, sans préparation aucune, mais...

Nous ne croyons pas que l'angoisse de l'espèce de mort à laquelle cet amoureux passionné de la forme est condamné tout vivant puisse être rendue d'une façon plus sobre et plus déchirante à la fois que dans ces pages dont chaque mot nous tord le cœur. Il faut avoir eu le pressentiment et la crainte de ce mal cruel pour réussir à peindre l'état physique et moral d'un malheureux qui, dans la force de l'âge et du génie, n'ayant vécu que pour les délices de la vision, pour la magie de la lumière et des couleurs, est condamné à cette prison perpétuelle, la prison de la nuit, qui ne finit jamais. Et l'attente du supplice, qui le surprendra Dieu sait quand, est pire encore que le supplice lui-même.

— Allah tout-puissant! s'écrie Dick durant ses accès de désespoir furieux, aide-moi à supporter mes dernières heures de grâce, et je ne me plaindrai pas au moment suprême. Que faire, que faire, jusqu'à ce que la lumière s'éteigne?

Rien ne lui répond; alors en véritable artiste, il se dit qu'il utilisera une souffrance de damné, qu'il la fera passer tout entière dans sa *Mélancolie*. Et il se remet au travail, englouti « dans cette joie pure de la création qui ne vient pas trop souvent à l'homme, de crainte

qu'il ne se croie l'égal de Dieu et refuse de mourir à son heure. » Il oublie le monde entier, il s'oublie lui-même, mais il n'oublie pas d'entretenir chez Bessie la rage qui donne à ses yeux farouches le feu sombre qui lui est nécessaire. La sentence prononcée, il n'y pense plus, car il est possédé d'une idée fixe, les choses de ce monde n'ont plus de pouvoir sur lui. D'ailleurs il s'est aperçu qu'au contraire de ce qui arrive d'ordinaire, l'abus des liqueurs fortes l'aide à voir très distinctement. C'est ainsi qu'il réussit à peindre l'image sublime d'une femme qui a connu toutes les douleurs de la terre et qui en rit. Dans l'intervalle, la dive bouteille est devenue sa meilleure amie; elle fait si bien son œuvre, elle aussi, que lorsque Torpenhow revient à Londres, il trouve une ruine humaine à la place de son vigoureux camarade, un être hâve, cassé, méconnaissable, qui ne s'est pas rasé depuis des siècles et qui cligne nerveusement, sous ses sourcils contractés, des yeux presque sans regard.

— Est-il possible que ce soit vous? demande Torp, consterné.

— Oui, tout ce qui reste de moi. Mais j'ai fait de la bonne peinture...

Et en trébuchant, car il est ivre, Dick lui montre sa *Melancolia* presque achevée. Encore trois séances, quoi que puisse dire l'ami, qui le supplie de ne pas se tuer, puis il s'endort content. Bessie est payée, largement payée, on lui a donné congé, on la croit partie,.. non pas!.. Il y a vraiment péril à recueillir les jeunes diablesses de South-the-Water. Après une dernière tentative pour réveiller la fantaisie de Torpenhow, qui a maintenant tout autre chose en tête et ne remarque même pas qu'elle existe, la créature guette sa revanche. Elle la trouve trop facilement. A l'aide d'un torchon mouillé de térébenthine et du couteau à palette, elle gratte, elle anéantit le tableau laissé sur un chevalet, et, les poches pleines d'argent, satisfaite d'avoir eu, somme toute, le dernier mot, retourne à son honorable métier en tirant la langue à Dick, endormi, avec un seul mot : — Floué !

Floué de sa dernière consolation, floué de la gloire, il l'est, le pauvre Dick, mais il ne le saura jamais. Une fois de plus nous voyons un réaliste sacrifier à la convention, et qu'importe si le résultat est une belle scène? La cécité prévue de Dick se déclare cette nuit-là. Du délire de l'ivresse, il passe à des sensations innommées, comme si tous les volcans de la terre jetaient feu et flammes dans son cerveau embrasé, jusqu'au moment où, l'incendie s'éteignant, il reste seul dans le noir dont on ne sort plus. En vain appellera-t-il Torp à son secours, en vain lui enjoindra-t-il d'apporter de la lumière, beaucoup de lumière, pour qu'il puisse

regarder encore sa *Mélancolie;* Torpenhow seul est témoin du désastre, et il en garde le secret. L'aveugle ignorera ce qui achèverait de le rendre fou. Car il est sur les confins de la folie, divaguant à travers la fièvre, ressassant cette scène du pistolet qui est, nous l'avons déjà dit, le fond de l'histoire, demandant à Maisie le baiser qu'elle refuse, la sommant de revenir, instruisant Torpenhow, sans le vouloir, de tout le passé.

Pendant trois jours que dure ce délire, Torpenhow se met à haïr cordialement l'inconnue qui lui a pris son ami. Puis le malheureux se calme, il essaie de se lever, de s'habiller, d'étudier à tâtons la géographie de sa chambre; il se fait donner une lettre grise avec une M majuscule sur l'enveloppe, qui est arrivée pour lui et qui ne sera jamais lue, pas plus que celles qui la suivront. Quand Maisie verra qu'il ne répond plus, elle cessera d'écrire. C'est mieux ainsi. Déjà il est tombé assez bas... Il ne veut point de sa pitié, surtout il ne veut lui faire aucune peine. Ces lettres de Maisie, ces lettres fermées, qui arrivent les unes après les autres, sont toute la consolation de l'aveugle, consolation douloureuse, car il sait bien qu'elle se lassera; il se figure sa bien-aimée l'oubliant auprès d'un homme plus fort que lui et qui verra clair. Elles s'usent, les pauvres lettres, tant de fois froissées avec tendresse ou avec rage, dans la main impuissante qui les tient; mais Torpenhow, le fidèle Torp, en a vu le timbre, l'écriture, il a compris ou plutôt deviné à demi bien des choses. Laissant Dick aux rudes soins de ses confrères, les correspondans militaires, il passe la Manche et se met à la recherche de Maisie. Une campagne va recommencer dans le Soudan; le Nilghai, le Keneu, dit le grand aigle des batailles, toutes les espèces de Goliaths de trempe diverse qui sont par vocation *reporters* du canon et des grands coups d'estoc, se préparent à partir. Torpenhow devrait les accompagner; mais il sacrifiera, s'il le faut, sa carrière à Dick. Celui-là sait aimer comme n'aimera jamais aucune femme. Un instinct qui ressemble au flair d'un bon chien, sans autre intérêt au monde que le service de son maître, le conduit à Vitry-sur-Marne. Là il entre en rapport avec le quartier de cavalerie, réussit à plaire au colonel, se fait prêter un cheval de l'escadron qui le porte à l'atelier de Kami, bref il arrive haletant pour poser cette question saugrenue :

— Y a-t-il ici une demoiselle du nom de Maisie?

— Je suis Maisie, répond la voix un peu émue d'une jeune fille qui depuis des semaines s'inquiète de n'avoir pas de réponse à ses lettres, des lettres pressantes, pourtant, car elles renferment

question sur question au sujet d'une certaine *Melancolia* mal venue et indigne d'être envoyée au Salon.

Dick lui échapperait-il, lui qui était à elle, si complètement à elle? Non, cela semble impossible; néanmoins, elle est exaspérée contre tout, contre la chaleur qui l'empêche de travailler, contre la peinture, contre Kami qui se borne, comme par le passé, à répéter à ses élèves : — Continuez, mesdemoiselles, continuez toujours... Rappelez-vous que ce n'est pas assez d'avoir la méthode, l'art, la puissance, ni même l'habileté de touche, il faut encore la conviction qui cloue l'œuvre au mur... Continuez, mesdemoiselles, continuez, avec conviction surtout!

— Je suis Maisie, répond-elle au cavalier qui surgit dans un nuage de poussière.

— Et moi, Torpenhow, dit ce dernier. Dick Heldar est mon meilleur ami, et le voilà devenu aveugle.

Ce qu'il veut, c'est qu'elle parte sur-le-champ. La fille aux cheveux rouges sauterait en croupe, elle le déclare bravement, et elle baiserait ces pauvres yeux éteints jusqu'à ce que la lumière leur fût rendue. Mais Maisie n'est pas aussi impulsive. Son Dick aveugle, hors d'état de l'aider jamais quand elle aurait tant besoin de lui! Voici évidemment ce qui la frappe d'abord. Elle réfléchit, elle réfléchit un peu trop, mais à la fin elle part parce que c'est son devoir, et cette nuit-là une légende circule dans Vitry-sur-Marne, la légende d'un Anglais extravagant, frappé d'insolation sans doute, qui, après s'être grisé au mess des officiers, a emprunté un de leurs chevaux et est allé enlever une de ces Anglaises plus qu'à demi folles qui dessinent sous la direction du bon M. Kami.

Qu'arrive-t-il ensuite? Quelque chose d'imprévu et qui pourtant ne nous semble nullement invraisemblable. A la vue de l'épave qu'il s'agit de sauver, Maisie perd ce terrible empire sur elle-même qui nous l'a rendue presque antipathique jusque-là; son petit cœur de pierre s'attendrit. Dick l'avait bien dit autrefois que l'un des deux finirait par briser l'autre. Elle parle, et le pauvre homme, assis près de la fenêtre, le menton abattu sur sa poitrine, trois lettres cachetées à la main, des lettres qu'il tourne et qu'il retourne sans cesse, murmure presque épouvanté :

— Encore un nouveau phénomène! Je commençais à m'habituer à l'obscurité, mais je ne veux pas entendre des voix.

Il se lève, avance en chancelant, tâtant çà et là les obstacles, prenant ses pieds dans le tapis, et Maisie se rappelle leurs promenades dans le Parc, ce pas élastique et rapide d'un triomphateur arpentant le monde qui est à lui. Le bruit saccadé de sa respiration guide l'aveugle jusqu'à elle. Maisie étend la main, ne sachant pas bien

encore si elle veut le repousser ou l'attirer tout près... La pitié est la plus forte, cette pitié que Dick refuse d'abord et qui finit par se faire accepter, tant elle ressemble à de l'amour.

N'est-ce pas l'amour qui parle en effet, tandis que Maisie sanglote pour la première fois de sa vie sur l'épaule qui tremble au contact de cette petite main?

— Dick, vous n'allez pas continuer d'être égoïste, maintenant que je suis revenue? Du reste, boudez tant que vous voudrez, je ne me fâcherai pas... Je ne m'en vais plus. J'ai été mauvaise, si mauvaise!.. mais je vous aime... Faut-il que je me mette à genoux pour vous le dire? Ne soyez pas stupide, Dick. C'est peine perdue que de faire semblant. Vous savez bien que vous m'aimez aussi. Avez-vous oublié le bateau, notre adieu?.. Prenez cela, tenez, et soyez raisonnable. De grâce, Dick, aidez-moi donc un peu. Je ne peux pourtant pas vous faire la cour à moi toute seule.

Son orgueil résisterait à toutes les paroles, mais ce baiser rompt les digues, et, tandis qu'il la tient dans ses bras :

— Aveugle, dites-vous? Non, vous n'êtes pas plus aveugle qu'autrefois. Ne m'avez-vous pas assuré vous-même que dix années n'étaient rien. Vous vous rappelez?.. dans le temps sur la plage, quand mes cheveux sont allés droit dans vos yeux?..

Dick entendit tomber deux ou trois épingles, et la longue chevelure de Maisie lui enveloppa tout le visage.

— Eh bien! maintenant vous ne pourriez voir encore à travers, même si vous essayiez. Figurez-vous donc que vous aurez ma crinière dans les yeux un peu plus longtemps, voilà tout,.. l'espace de cinquante ou soixante ans peut-être. Cinquante ans comptent cinq fois moins que dix. Ne comprenez-vous pas, imbécile?

Et elle secoue la tête pour augmenter à la fois cette nuit soyeuse et parfumée et la force de son raisonnement. Dick a beau faire, il est heureux! Ses yeux se sont fermés sur l'impression divine d'avoir produit une belle œuvre; un rêve d'amour, pour lequel il aurait donné cette œuvre même et toute sa vie, lui est accordé par surcroît. Que peut-il désirer encore? Toujours Maisie lui dira que la *Mélancolie* effacée est ce qu'il a fait de meilleur, et il prendra le sanglot qu'elle laisse échapper en regardant cette chose informe pour un tribut d'admiration. Aveugle? qui ne voudrait l'être à ce prix!

C'est du moins l'impression qui nous reste en fermant le *Lippincott's Magazine* où parut la première version de *the Light that failed*. Depuis lors ce roman a été publié en volume avec une fin tout opposée (1). Pourquoi?.. Hélas! Rudyard Kipling, si dédaigneux

(1) *The Light that failed*, rewritten and considerably enlarged by Rudyard Kipling;

qu'il soit des critiques sans valeur, se sera laissé influencer par l'opinion hostile à Maisie. On jugeait généralement que cette fille sans cœur était incapable de venir à résipiscence, indigne d'être touchée par la grâce de l'amour; sa transformation soudaine n'inspirait de confiance à personne. Peut-être Kipling a-t-il été sensible surtout au *tolle* des pessimistes, partisans comme lui du duel entre les sexes et qui veulent que ce duel soit un duel à mort. On l'aura piqué dans son amour-propre de lutteur impassible en lui reprochant de devenir sentimental, de sorte que l'édition définitive de *the Light that failed* nous montre Maisie obstinée malgré tout à vivre seule sa propre vie, Bessie reparaissant pour confesser, dans une scène inutilement désagréable, qu'elle a gratté la *Melancolia,* et Dick réduit à retourner en Orient où l'une des balles qui sifflent sans relâche autour de Suakim lui fait l'aumône de la mort. C'est fort pénible et c'est peut-être moins vrai. Il n'arrive guère qu'un être humain, homme ou femme, reste d'un bout de son existence à l'autre exactement semblable à lui-même, et nous pourrions citer maint exemple de femmes notamment chez qui la pitié a été plus forte que toutes les résolutions. D'ailleurs, si le sexe jadis faible possède une qualité bonne ou mauvaise, c'est, nul ne le niera, la spontanéité. Les reformes qui commencent auront beaucoup de peine à la lui faire perdre. Pour différente de ses devancières que puisse être la femme de l'avenir, le dernier rôle qu'elle abandonnera sera celui de consolatrice. On nous dit que Maisie est intelligente: elle doit donc finir par comprendre qu'il n'y a pas de succès comparable à celui de réconcilier avec l'effacement absolu de l'univers extérieur, un coloriste effréné de la trempe de Dick Heldar.

Libre au lecteur morose de faire ses réserves. Rien ne prouve, en effet, nous le lui accordons, que cette indépendante soit capable de rester très longtemps à la hauteur de son sacrifice; rien ne prouve non plus que Dick puise jusqu'à la fin dans cette source de tendresse qui jaillit par miracle une compensation suffisante aux jouissances perdues de son art, mais l'un et l'autre auront goûté, quoi qu'il arrive, l'instant extra-humain qui compte plus à lui seul que le reste de la vie ensemble et sur lequel tout romancier a le droit de clore une histoire. Peu importe ce qui suit. Le rideau tombe sur un prélude de bonheur peut-être irréalisé, qui certainement ne durera que ce que dure le bonheur, et les plus amers déboires peuvent être imaginés par quiconque manque

Macmillan and C°. En tête d'une nouvelle édition, — Heinemann and Balestier. Leipzig, — nous lisons que, contrairement aux apparences, cette amplification de *the Light that failed* est le premier jet de la pensée de l'auteur.

de la croyance enfantine au roman qui finit bien. Quelle que soit cette fin, le lendemain n'est-il pas là toujours menaçant? Et le signet mis à une page riante empêchera-t-il que ce lendemain sonne? Mais quand le rideau est baissé, nul ne demande si la comédie s'achève en drame dans la coulisse ou si le drame tourne à la comédie. Laissons donc à nos voisins d'Angleterre des récriminations qui n'ont rien de commun avec l'art. Morale à part, — et il faut bien dire que Rudyard Kipling, pas plus que Bret Harte, ne met le moindre grain de morale dans ce qu'il écrit, — *the Light that failed* est une œuvre pleine de passion et de vie intense. Le jeune écrivain ne connaît pas le monde, assure-t-on. Il connaît à merveille du moins la bohème à laquelle appartiennent les Dick Heldar et les Torpenhow et l'écume d'où sortent les Bessie Stone-Broke. Il nous paraît connaître assez bien aussi la nouvelle couche de jeunes filles rivales de l'homme par l'effort, le travail et l'ambition; seulement il n'en a pas peint les échantillons les meilleurs, quoique son impressionniste aux cheveux rouges soit après tout une anonyme assez touchante. Ses admirateurs même le renvoient volontiers dans l'Inde qu'il a tant exploitée et aux courtes esquisses qui ont fait son premier succès. Certes, Rudyard Kipling a écrit des choses plus parfaites dans l'ensemble que ne l'est *the Light that failed*, quand ce ne serait que la pathétique histoire de *Deux Petits tambours* ralliant à eux tout seuls le régiment qui a eu peur, ou l'aventure de l'Indienne amoureuse, aux poings coupés, dans *Beyond the pale* (1). Mais quelque estime que nous fassions de la nouvelle, lorsqu'elle est excellente, nous savons gré à un artiste qui y est passé maître d'essayer d'autre chose, de s'évertuer à tourner la page; nous le félicitons surtout de ne pas s'en tenir au prestige de l'exotisme, de n'avoir point pour but unique de nous étonner par des récits bizarres rapportés de très loin. Les aventures héroï-comiques du soldat Mulvaney sont dédiées principalement à l'armée anglaise, mais l'orgueil si chèrement expié de Dick et l'égoïsme inconscient de Maisie, l'amour, la douleur, la pitié, sont de tous les pays; partout le jeu des passions est le même, et du nord au sud, de l'est à l'ouest, l'homme s'intéresse à ce qui est vraiment de l'homme, sans souci démesuré du « pittoresque » et de « l'exception. »

TH. BENTZON.

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1891 et du 15 février 1892.

DES

ANCIENNES PROVINCES

DE LA FRANCE

LE BERRY.

III[1].

DE FRANÇOIS Ier A LA RÉVOLUTION.

X. — CALVIN A BOURGES, LA COUTUME DU BERRY.

On ne trouve dans la fin du règne de Louis XII rien de changé aux conditions politiques du Berry depuis la restitution des franchises communales aux bourgeois de Bourges par Jeanne, dame de Beaujeu. Toutefois, la province gagnait en prospérité, malgré les malheurs consécutifs qui l'avaient frappée. Je ne puis passer sous silence l'emprisonnement que subit en l'an 1500, — avant d'être

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier et du 15 février.

enfermé à Loches, — dans la forteresse du Lys-Saint-George, près de La Châtre, Ludovic Sforza, dit le More, et duc de Milan; il avait été l'un des plus ardens adversaires du roi de France, lequel, à la suite d'une trahison, le fit prisonnier. En 1808, par trahison encore, le roi d'Espagne qui devait être Ferdinand VII était, par ordre de Napoléon Ier, interné en Berry, au château de Valençay, qu'habita M. de Talleyrand. C'est l'éloignement de toute frontière qui, certainement, valait à notre province ce triste privilège. Peu de routes, et beaucoup de forêts : impossible de songer à une évasion ou à un enlèvement.

Sous le règne de Louis XII également, la reconstruction des églises, des cloîtres, des palais, des maisons à pignons, détruits, sous Charles VIII, par l'incendie effroyable de 1487, appelèrent dans le pays berrichon un grand nombre d'habiles artisans qui y firent des élèves, et bientôt des émules de leurs professeurs. « On s'y entêta de grands édifices, dit un historien de l'époque, et c'est à cet « entêtement » que les maçons et sculpteurs du Berry, les imagiers, les fabricans de vitraux d'église et de chapelle, acquirent une réputation européenne. Clément Marot chanta l'un d'eux, Jean Lallemand, pour la construction d'un hôtel, une merveille de ce temps si mémorable par le réveil de tous les arts. Saint-Étienne, la magnifique cathédrale de Bourges, mérite une mention particulière, car il en est peu qui égalent sa magnificence. On ne sait au juste quand fut construite la première église sur laquelle s'est élevée, siècle par siècle, la merveille actuelle. La construction des portails latéraux serait de 1130 à 1140, tandis que l'abside et le chœur datent du commencement, et la nef de la fin du XIIIe siècle.

George Sand qui, dans sa jeunesse, la visita, la décrivit avec enthousiasme :

« Mon Dieu, s'écrie-t-elle dans une lettre qui n'a jamais été publiée, les belles colonnes, les belles voûtes, les beaux vitrages! Tout cela dépasse Notre-Dame de Paris. Quant à l'extérieur, cette dernière l'emporte certainement pour la régularité, le goût, la richesse et la grâce. Saint-Étienne offre plus de grandeur et de bizarrerie. Il y a moins de sujet pour l'admiration et davantage pour l'étonnement, je dirai presque l'effroi. C'est le romantisme du romantisme, au lieu que Notre-Dame en est le classique. Notre-Dame, c'est, parmi les monumens gothiques, ce que Chateaubriand est parmi les écrivains, et Saint-Étienne ce que Victor Hugo est parmi les poètes, ou bien c'est Byron et Hoffmann, Raphaël et Salvator, Rossini et Weber. Au reste, il me faudrait une huitaine de pages pour vous dire tout ce que j'en pense, et c'est bien ce que je pense faire un jour, Dieu aidant. Notre-Dame est un tout sublime, où, comme dit fort bien Hugo, le génie de l'architecture corrige à chaque instant le caprice de

l'artiste. Saint-Étienne, au contraire, a été envahi par le génie de l'artiste; toutes les règles ont été violées, et les rêveries bizarres, sauvages et magnifiques de l'imagination ont été jetées à pleines mains sur de grandes murailles sévères, ouvrage d'une autre génération qui jure à tout instant à côté des découpures sarrasines, et qui pourtant donne à l'ensemble un caractère de force imposante et de rudesse antique. Le tout, comme dit encore Hugo, a coûté bien des sueurs à toute une généalogie de serfs et rapporté bien des écus à toute une lignée de chanoines, pour donner maintenant bien de l'enthousiasme à un très petit nombre d'amateurs et de curieux. Si vous tenez à présent à savoir de *quel genre d'architecture* elle vient, je vous dirai que l'intérieur, la nef et la plus basse des deux tours sont *purement gothiques*, et que les portiques, la grande tour et les deux jolies portes latérales découpées en trèfle sont *ovales, ou mauresques, ou sarrasines :* c'est tout un. L'église souterraine n'est pas moins admirable que le reste. Il y a des statues fort belles et fort précieuses; la scène qui représente le cadavre de Jésus entouré de bonnes femmes et de bonshommes en pierre peinte est si vivante, si fantastique, si mystérieusement éclairée qu'il y a de quoi rendre fou de terreur un pauvre romantique qu'on renfermerait là sans le prévenir. L'escalier en vis, qui monte d'un seul jet au haut de la grande tour est encore un chef-d'œuvre de solidité et de hardiesse que n'offre point Notre-Dame. Mais les doubles arcs-boutans de Saint-Étienne ont moins d'audace que s'ils étaient simples : j'aime mieux ceux de Paris. »

Les nobles, qui ne voulaient plus de manoirs d'aspect revêche et massif, faisaient, de leur côté, élever d'élégans castels entre lesquels il faut citer le château de Meillant et celui de Louis d'Ars, aux portes de La Châtre. Ce dernier appartint à l'une des plus grandes familles du Berry; Louis d'Ars eut la gloire d'être l'ami et le compagnon de Bayard. A propos de ce grand nom qui fit dire de celui qui le porta : « jamais ne fut gentilhomme de plus noble nature, » s'éteignit, à cette époque, en la personne d'André de Chauvigny, le dernier rejeton d'une forte et grande lignée. On se souvient que c'est dans cette illustre maison qu'était venu aboutir l'héritage de Denise de Déols; il fut divisé entre deux grandes familles, celles de Maillé et d'Aumont. A la suite de procès interminables, le tout fut vendu en 1611 au prince de Condé, et c'est ce qui fit que son fils, le grand Condé, put faire du Berry le refuge des membres remuans de la Fronde.

Ce fut aussi vers cette époque que, non loin des rives de l'Indre, furent jetés les premiers fondemens du château de Nohant, immortalisé par le long séjour qu'y fit George Sand. A ce

titre, mais à ce titre seul, ce que je vais en dire est amplement justifié.

D'après les chroniques du Berry, Nohant ne fut jamais qu'un fief sans importance, mouvant de Saint-Chartier, forteresse féodale longtemps occupée en force par les Anglais, et qu'ils ne livrèrent qu'après une prise d'assaut de Du Guesclin.

A la date du 13 août 1393, selon un parchemin tout jauni par le temps et que j'ai sous les yeux, une famille de Villalumini en était propriétaire. Il ressort encore de ce document que le château de Nohant, dont il ne reste plus que deux tours où des pigeons roucoulent, fut construit par un membre de cette ancienne famille, le noble Charles de Villalumini, écuyer.

En l'an 1529, la terre passa des mains des descendans de ce Charles en celles du « hault et puissant seigneur messire Philibert de Beaulieu, baron de Lignières, seigneur du Barroy, de Chaudemont-Meillant et autres lieux, » ainsi qu'en celles de « haulte et puissante dame Catherine d'Amboise, sa consorte et dame desdits lieux. » Il n'y eut pas vente, mais échange de la seigneurie de Nohant contre celle de Lestour, sise en pays de Beaujolais. Ces grands personnages, humiliés probablement de payer tous les ans une pension de la valeur de douze boisseaux de blé à leur curé, lui abandonnèrent en toute propriété un presbytère qui leur appartenait, mais à la condition de ne plus lui payer une si mince redevance.

Par suite de décès, mutations et échanges, la seigneurie de Nohant avec ses droits de haute, moyenne et basse justice, ses hommes et femmes serfs et de serve condition, y compris leurs postérités et séquelles, rentes, redevances, et à la condition de rendre foi et hommage aux seigneurs de Saint-Chartier, tomba aux mains de messire Olivier Guérin, seigneur de la Beausse ; puis, en 1604, en celles de deux demoiselles, Catherine et Madeleine de Rochefort. L'une d'elles, Catherine, s'étant mariée à Jean Catin, seigneur de Plotard-Champigny et Chillon, en Berry, apporta pour dot à son époux la seigneurie dont elle était restée seule propriétaire par la mort de sa sœur. Une fille unique était née de ce mariage; elle épousa le seigneur Guillaume de Sève, conseiller du roi en ses conseils, et Nohant passa aux mains de ce couple en l'année 1620. Guillaume de Sève n'eut également qu'une fille, qu'il maria au chevalier Girard, comte de Villetaneuse. La comtesse, sa femme, qui mourut veuve et sans enfans, légua au marquis maréchal de Billancourt et à son frère, le comte de Billancourt, brigadier des armées du roi, Nohant et ses terres. Les deux gentilshommes vivaient largement, si largement que l'héritage fut saisi par leurs créanciers.

Le 10 novembre 1767, un écuyer, Pierre-Philippe Pearron, ancien seigneur de Serennes, gouverneur pour le roi de la ville et du château de Vierzon, s'en rendit acquéreur au prix de 78,600 livres. Dans cette somme, figuraient 3,600 livres données comme « épingles, » selon l'usage du Berry, à la femme du très noble acquéreur.

Lorsque la révolution de 1789 éclata, M. Pearron de Serennes était donc propriétaire de Nohant; de l'ancien château construit par Charles de Villalumini, il ne restait que des ruines, à l'exception des deux tours dont j'ai parlé et que leur nouveau possesseur restaura le mieux possible, afin de donner à sa gentilhommière un caractère féodal qui lui manquait. Sur ces ruines, M. de Serennes construisit la maison d'habitation telle qu'elle est aujourd'hui; mais, au moment où il faisait mettre des verrous aux doubles portes bardées de fer d'un cachot, que l'on peut voir encore, l'attitude des paysans, ses vassaux, auxquels cette prison était destinée, lui parut si menaçante, qu'il émigra, et que l'on n'a jamais su, — du moins en Berry, — ce qu'il était devenu. Ses biens ne furent pas confisqués, cependant, car ce fut la grand'-mère de George Sand, Marie-Aurore, fille du maréchal de Saxe, veuve en premières noces du comte de Horn (1) et veuve une seconde fois du grand ami de Mme d'Épinay, Claude Dupin de Francueil, receveur-général des finances de Metz et Alsace, qui, par acte notarié, passé à Paris le 23 août 1793, acheta Nohant et ses dépendances au prix de 230,000 livres.

A cette date, les assignats ne devaient pas avoir perdu toute valeur, puisqu'il est fait mention, dans l'acte de vente, au moment même où cet acte se signait, que M. de Serennes recevait un acompte de 171,000 livres, « en assignats ayant cours, comptés, nombrés et réellement délivrés à la vue des notaires. »

Mme Aurore Dupin avait fait cette acquisition dès que, sauvée de l'échafaud, elle put se retirer en Berry, dont son second mari avait été, depuis son retour d'Alsace, l'un des plus brillans fermiers-généraux. Elle fit combler les fossés dont M. de Serennes avait entouré le château, puis elle en exhaussa le sol de façon à former terrasse du côté du couchant. Quatre murailles grises, d'aspect rébarbatif, entouraient de toutes parts l'habitation; elle fit jeter par terre le pan faisant face au midi et, dès lors, de ses fenêtres, ouvrant dans cette direction, il lui fut possible d'embrasser d'un coup d'œil les collines boisées, d'où se détachent les toi-

(1) Le comte de Horn, fils naturel de Louis XV, nommé gouverneur d'Alsace, n'épousa jamais sa femme, Aurore de Saxe, du moins de fait. Il fut tué en duel la nuit même de ses noces, à Strasbourg, pendant que ses invités et sa jeune épouse dansaient. Comme pour le maréchal de Saxe, mort également, dit-on, à la suite d'un duel, le nom de l'adversaire est resté contesté.

tures rouges du village de Laleuf et les coteaux derrière lesquels se dressent les belles ruines du château de Sarzay.

Afin d'égayer la retraite où elle comptait finir les jours d'une existence bien tourmentée déjà, Mme Aurore Dupin, grande dame dans ses goûts et ses actions, — elle avait été élevée par la dauphine Marie-Josèphe, — créa un parc, un verger, des serres et un jardin; elle traça des allées soigneusement sablées et des charmilles; elle planta à profusion des tilleuls, des peupliers, des marronniers, des ormes, dont les cimes élevées et massives donnent aujourd'hui à Nohant le caractère de résidence seigneuriale qu'il n'eut probablement pas au temps de la féodalité.

L'entrée du château est précédée d'une cour plantée d'acacias et de lilas; elle fait face à la petite place du bourg ombragée par des ormeaux plus que centenaires. Une haute grille en fer, deux niches à chiens et le logement d'un concierge s'élèvent à l'entrée de cette cour comme pour en défendre l'accès aux vagabonds; mais la grille est rarement fermée; il n'y a pas de chien de garde et, grâce au ciel, il n'y a jamais eu de concierge. Au rez-de-chaussée se trouve une belle salle à manger aux riches boiseries de chêne; c'est la première pièce dans laquelle on pénètre après avoir franchi un grand vestibule. A droite, est le salon; il a toujours eu grand air avec son plafond élevé, ses larges fenêtres ouvrant sur le parc et ses vieux meubles Louis XVI.

Par un escalier de pierres blanches et bien éclairé, on arrive du rez-de-chaussée au premier étage, dans un corridor dallé de briquettes rouges et s'étendant en ligne droite dans toute l'étendue du logis. Sur ce corridor s'ouvrent sept chambres à coucher et la pièce qui devait être, à la fois, le cabinet de travail, l'herbier et la bibliothèque de George Sand. Elle vint à Nohant avec son père et sa mère en août 1808. Elle y mourut en juin 1876 (1).

(1) Comme les Charmettes, Nohant abonde en visiteurs, et dans le nombre beaucoup d'étrangers. Sur la fenêtre du cabinet de travail de l'illustre écrivain, j'ai recueilli ces lignes qui, tracées au crayon et par sa main, vont, à bref délai, disparaître : *Go, fading sun! Hide thy pale beams behind the distant trees. Nightly Vesperus is coming to announce the close of the day. Evening descends to bring melancholy on the landscape. With thy return, beautiful light, nature will find again mirth and beauty, but joy will never comfort my soul. Thy absence, radiant orb, may not increase the sorrow of my heart : they cannot be softened by thy return.* « Disparais, ô soleil! Cache tes pâles rayons derrière les arbres lointains. Le nocturne Vesperus va venir pour annoncer la fin du jour; le soir descend apportant la mélancolie sur le paysage. A ton retour, lumière splendide, la nature retrouvera encore la beauté et l'allégresse; mais la joie ne consolera jamais mon âme. Ton absence, orbe radieux, peut ne pas accroître les chagrins de mon cœur ; ils ne peuvent pas être adoucis par ton retour. » Il y a une date : 1820. L'auteur de ces poétiques tristesses avait seize ans.

Avec l'avènement de François Ier et la sanglante bataille de Marignan, le duché du Berry fut donné à la Marguerite des Marguerites, la veuve du duc d'Alençon, qui se remaria au roi de Navarre. Elle y protégea les lettres, et appela à l'université de Bourges les professeurs les plus en renom. Le 20 mars 1518, elle constitua à Bourges les « Grands Jours, » sorte d'assises qui, une fois par an, se réunissaient dans la capitale des provinces pour connaître des décisions de toutes les justices, sans préjudice de l'appel au parlement, s'il y avait lieu. La basoche était alors toute-puissante, frondeuse, remuante, et la création des Grands Jours était une occasion de plus pour ruiner les plaideurs. Ce n'était que le moindre des fléaux, car la peste ravagea le Berry en 1517, 1526 et 1532; elle fut si terrifiante en 1517, que le clergé décida de ne plus exposer à la vénération du peuple le livre des Évangiles par crainte de la contagion dans les églises. En 1523, éclata la conspiration du connétable de Bourbon, dans laquelle plusieurs seigneurs du Berry furent compromis. Le fils de l'un d'eux, Jean de Brosse, afin de trouver grâce auprès de François Ier, épousa Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes, maîtresse du monarque. Cette conspiration amena en Berry des bandes de soldats qu'on oubliait de payer, — et pour cause; — ils parcouraient les villages et les bourgades, en y renouvelant les brigandages des Cotereaux, des Brabançons et des grandes compagnies.

La bataille de Pavie fut meurtrière pour la noblesse berrichonne. Là, périrent le vieux La Trémouille, Louis d'Ars, d'Amboise, âgé seulement de vingt-deux ans, et dernier rejeton de cette maison; puis Gabriel de Prie, René de Brosse, seigneur de Boussac. Il faut en passer, car longue fut la liste des nobles et des roturiers qui firent porter le deuil à beaucoup de familles du Berry. Il fallut avec cela se cotiser pour aider à réunir les douze cent mille écus d'or réclamés pour la rançon de François Ier. On appela cela le « don gratuit de la noblesse, » mais ce ne fut pas sans maugréer qu'elle se dessaisit de son argent.

Les idées de réforme religieuse se propageaient déjà en ce temps-là dans le Berry, Marguerite s'y montrant tout acquise et accueillant avec faveur tous ceux qui venaient chercher protection auprès d'elle. Ce fut pour la province l'origine de troubles sanglans. Malheur à qui osait se dire à haute voix partisan de l'église réformée, et malheur aussi au papiste isolé au milieu d'un groupe de huguenots. En 1540, un étranger, qui était venu du Perigord au bailliage de Dun-le-Roi, fut accusé d'hérésie et brûlé vif, la sentence ayant été confirmée par le parlement.

Issoudun et Sancerre furent deux foyers ardens de protestantisme.

A Sancerre, en l'an 1548, les réformés chassèrent de leur ville le clergé séculier et les moines. On verra comment, en 1562, après avoir interdit le culte ancien dans leurs villes, les Sancerrois, commandés par le comte de Montgomery, s'emparèrent de Bourges, pillèrent les couvens et violèrent les tombeaux vénérés par la piété des fidèles, tels que ceux de Jeanne de France et de la duchesse de Valentinois. Un peu plus tard, ils s'emparèrent de La Charité. Charles IX envoya le maréchal Saint-André et des troupes sous ses ordres pour réduire le pays soulevé à la voix de réformateurs exaltés. On n'ignore pas qu'un acte dit de pacification précéda de neuf jours le massacre de la Saint-Barthélemy. Les catholiques de Bourges, en raison des atrocités commises dans leur ville et dans celle de La Charité par les calvinistes, n'obéirent que trop aux ordres du roi, bourreau de ses sujets. Le sang y coula avec abondance sous prétexte de représailles. Les réformés, enfermés dans les prisons de l'archevêché, furent massacrés ou jetés agonisans dans des fossés pleins d'eau. L'incendie consuma les maisons des victimes. A la nouvelle de ces atrocités, Sancerre se révolta une seconde fois, et ce ne fut qu'après un siège de huit mois, soutenu avec un admirable héroïsme par ses habitans, que se rendit la malheureuse ville; on devine à quelles conditions.

Ce qui explique l'ardeur de la lutte religieuse dans le centre de la France, c'est le long séjour que Calvin fit à Bourges. Il fut un élève brillant de l'université; converti aux idées de réforme religieuse, il commença à prêcher dans le Berry la nouvelle doctrine; il séjourna au village d'Asnières, puis à Linières, dont le châtelain disait qu'il y avait plaisir à l'entendre, car il « disait du nouveau, » et également à Sancerre. Calvin ne quitta l'université qu'en 1532. Pour combattre l'hérésie toujours croissante, on eut l'idée de jouer des « mystères » sur le vieil amphithéâtre gallo-romain de Bourges, appelé les arènes ; mais rien n'y fit. Le spectacle répugnant d'hommes nus figurant les harpies, de diables armés de fourches dont ils frappaient les damnés, un cortège grotesque dans lequel trônait Proserpine, hâtèrent chez les esprits sérieux l'éloignement d'une église qui autorisait de telles bouffonneries. Quand les mystères, qui durèrent quarante jours, furent clos, le nombre des réformés, — et dans ce nombre, beaucoup de membres de l'université, — se trouva considérablement accru.

En 1539, Marguerite ordonna une mesure capitale pour la province, celle de résumer en un texte écrit les anciens usages ayant force de loi, mais après en avoir élagué ce qui ne s'accordait plus avec les nécessités du temps. Ces anciens usages, auxquels on s'était à peu près conformé jusque-là, s'appelaient la « Coutume du Berry. »

Il faut voir dans l'enregistrement de ces coutumes autre chose qu'une mesure d'ordre; c'est la marche en avant, inéluctable, de l'esprit de progrès qui, sous Louis XI, avait combattu les excès de la féodalité, qui, avec Luther et Calvin, combattait l'empiétement du clergé, et qui, enfin, sous François Ier, faisait refleurir les arts et les belles-lettres.

César enseigne, dans ses *Commentaires*, que les Gaulois avaient un droit civil très compliqué. Les druides en étaient, paraîtrait-il, les dépositaires, mais ceux-ci dispersés et anéantis par la conquête, la loi romaine s'établit en Gaule et y fut appliquée pendant cinq cents ans. Je n'ai pas à répéter que le Berry, par sa situation centrale, fut le point de séparation entre le Nord et le Midi, là où la langue d'oil se détachait très nettement de la langue d'oc. Longtemps, très longtemps, le Berry avait été lié à la seconde par toute sorte d'attaches; mais quand Philippe Ier acquit la vicomté de Bourges pour s'en faire une entrée dans l'Aquitaine anglaise, la vicomté fit partie de la langue d'oil; tout ce qui n'était pas dans les limites de cette acquisition n'en resta pas moins attaché à un passé qui lui était sympathique. Ce ne fut que sous saint Louis, lorsque ce roi hérita de Blanche de Castille, que le Berry passa tout entier au nord. Donc, rien de surprenant à ce que les graves jurisconsultes qui allaient condenser en un texte écrit l'ancienne coutume du Berry y trouvassent des vestiges du droit romain tel qu'il domina dans les Gaules jusqu'au ve siècle, des traces de lois germaniques importées par les Francs, et enfin d'anciens usages féodaux ayant acquis force de lois, usages cruels, qui, comme pour le duel, se résumaient en « jugemens de Dieu » et à des épreuves par le feu et par l'eau.

Dès le mois d'octobre 1539, les trois États de la province se trouvaient réunis dans la grande salle du palais à Bourges. Le clergé était représenté par l'archevêque, le doyen et le chapitre de la cathédrale, par les abbés des couvens, les trésoriers, doyens, prévôts ou autres ayant la première dignité dans les églises collégiales et les archiprêtres; la noblesse, par les comtes, les barons, seigneurs, nobles tenant terres, seigneuries et fiefs; le tiers-état, par les maires et échevins de Bourges et autres villes, et ceux qui avaient la superintendance de leurs affaires; les lieutenans, avocats et procureurs du roi aux sièges particuliers du bailliage. On fit l'appel; les recteurs, docteurs, facultés et nations firent défaut. C'était une protestation du vieux droit romain contre le droit coutumier qui allait prendre sa place. Les premiers articles assuraient aux manans et habitans de Bourges, ainsi qu'à ceux des principales villes de la province, la liberté comme aux nobles et la

franchise. Les gens d'église et la noblesse protestèrent : on passa outre. On proclama, par suite d'une *ancienne et invétérée coutume*, qu'aucune confiscation de biens, sauf le crime de lèse-majesté, ne pourrait avoir lieu dans le duché de Berry. La noblesse protesta encore, mais vainement. Celle-ci et le clergé restèrent responsables, mais en se rebiffant, des sentences de leurs juges. Le franc-alleu du Berry, ou la liberté assurée aux héritages roturiers, fut solennellement consacré de droit, mais non sans une forte opposition; heureusement que la cour de Bourges n'hésita jamais à proclamer le franc-alleu comme l'ancien droit de la province.

Le rachat, c'est-à-dire le droit que le vassal devait payer au seigneur à chaque mutation de fief, fut l'objet d'attaques très vives; le clergé, devenu acquéreur de biens immenses, s'y refusait; on l'y contraignit, et la noblesse et le tiers-état se liguèrent cette fois pour qu'il en fût ainsi. Le 30 octobre, les États assemblés déclarèrent que les coutumes telles qu'elles avaient été rédigées étaient bonnes et valables. François Ier demanda aussitôt au parlement de Paris de procéder à leur enregistrement et promulgation, ce qui fut fait. En résumé, modification des anciennes règles d'après le droit commun et addition de dispositions nouvelles.

Avec les idées de progrès qui se produisaient dans toutes les classes, la coutume écrite ne fut bientôt plus suffisante; il fallut y ajouter des ordonnances qui furent l'objet d'études approfondies de la part des plus grands jurisconsultes de France. L'unité dans la législation ne se produisit que lors de la promulgation du code Napoléon, lequel devait résumer en son ensemble et l'expérience acquise et les leçons du passé.

XI. — LA PESTE DE 1580, HENRI IV EN BERRY.

Ce fut une autre Marguerite, Marguerite de France, qui, à la mort de la sœur de François Ier, reçut d'Henri II l'usufruit du duché de Berry. Ainsi que la reine de Navarre, dont l'esprit charmant se plaisait à de poétiques entretiens, la nouvelle duchesse protégea les lettres et l'université; conseillée par l'illustre Michel de L'Hospital, elle fit tout au monde pour rendre le Berry prospère. Elle ne réussit pas à y faire refleurir l'industrie des draps, autrefois célèbre dans toute l'Europe, draps tellement bons qu'un vêtement fait avec eux passait en héritage des enfans aux neveux au point d'en ennuyer les heureux possesseurs. La noblesse accordée par Louis XI aux manufacturiers devenus maires et échevins en fut, ainsi que je l'ai dit, le principal empêchement. C'est Châteauroux

qui hérita de cette fabrication et qui l'a gardée jusqu'à nos jours, mais sans qu'on ait jamais pu reprocher à ses produits la durée par trop parfaite des anciens draps de Bourges. Valençay eut aussi longtemps la réputation de fabriquer une excellente bonneterie. Lorsque Ferdinand VII, qui y avait été détenu par ordre de Napoléon, contracta un second mariage, en 1816, avec l'infante de Portugal, il fit venir de cette châtellenie les bas qui devaient entrer dans le trousseau de sa fiancée ; sous la Restauration, la duchesse de Berry y faisait faire ceux de ses enfans.

L'élevage des moutons y fut porté à un degré de perfection qui s'est toujours conservé. Aux entrées des rois et des gouverneurs dans leur bonne ville de Bourges, figuraient toujours des béliers, de blanches brebis, et jusqu'à un dieu Pan, le roi des pasteurs.

En 1552, furent créés les sièges présidiaux; le siège de Bourges se distingua toujours par la sagesse et l'intégrité des hommes qui y figurèrent. On les institua pour combattre l'abus qui se faisait des appels en parlement et alléger par ce moyen la carte à payer des plaideurs. Même aujourd'hui on cherche à la rendre moins lourde, cette carte, lorsqu'il vaudrait mieux combattre l'esprit de chicane qui hante la moitié du genre humain. On institua aussi des recettes générales, et, dans chacune d'elles, une trésorerie générale des finances. La fiscalité reçut l'ordre de ne négliger aucune occasion d'augmenter les impôts, sans doute pour leur donner de l'occupation et justifier leur création. Les contribuables, qu'ahurissaient tant de réformes, cherchaient bien par des dons gracieux, argent, draperies, confitures de *cotignac*, volailles, gibiers, à attendrir le fisc, rien n'y faisait. Il fallait payer et plus que par le passé, pour les guerres, les apanages et autres charges dont le peuple ne tirait aucun profit.

Le règne de François II n'a laissé aucun souvenir dans le Berry, et celui de Charles IX n'a été qu'une suite de tueries faites au nom d'un Dieu qui ne pouvait en être l'instigateur. Issoudun, Sancerre, La Charité, Mehun et bien d'autres localités, étaient devenues villes tout à fait réformées. Plus de chants dans les églises désertes, plus d'envolées dans l'azur du ciel de joyeuses sonneries, disparus sous terre les moines aux faces rubicondes, les mendians aux loques sordides, aux voix lamentables, implorant une aumône sous les guenillères des monastères et des églises de campagne ; plus de sermons aux périodes enflammées appelant le courroux du ciel sur l'hérésie triomphante. La raideur protestante glaça tout, éteignit toute poésie : les villes semblaient mortes.

Il fallut cependant se décider à faire le siège des cités devenues par trop huguenotes, et on en chargea deux ardens catholiques,

deux Berrichons, les seigneurs de La Châtre et de Sarzay. Catherine de Médicis et le jeune Charles IX ne dédaignèrent pas d'accroître l'ardeur des soldats papistes par leur présence devant les villes qu'on voulait réduire. Bourges, qui, pendant quelques mois, s'était mise aussi du côté de la Réforme, dut capituler entre leurs mains le 1er septembre 1562.

Le massacre de la Saint-Barthélemy eut, en Berry, un sanglant écho. Les Sancerrois, exaspérés, fermèrent les portes de leur cité, accueillant à bras ouverts ceux des protestans, leurs coreligionnaires, qui fuyaient le poignard des fanatiques. M. de La Châtre vint les assiéger par ordre du roi. Si terrible fut la famine qui se déclara après plusieurs mois dans la malheureuse ville, qu'on surprit une famille préparant de monstrueux festins avec un enfant étouffé par elle. Le père fut brûlé vif, la mère étranglée, et son corps jeté dans les flammes. Comme Bourges, Sancerre dut se rendre; mais dans des conditions fort honorables pour l'héroïque cité : l'exercice de la religion réformée resta permis aux habitans ainsi qu'à ceux qui s'étaient réfugiés auprès d'eux; le roi leur remettait leurs offenses, leur garantissait la vie, l'honneur de leurs femmes et de leurs filles. Pour remplacer le pillage que la soldatesque réclamait, une amende de 40,000 écus fut imposée à la ville et répartie entre les assiégeans. M. de La Châtre n'en déshonora pas moins sa victoire, — s'il y a triomphe quand une ville est prise par famine ou trahison, — en laissant commettre d'inutiles cruautés. Après son départ, les catholiques qui, en très petit nombre, se trouvaient à Sancerre, mirent la malheureuse cité au pillage; celui qui l'avait réduite et en avait gardé le gouvernement n'eut pas le courage d'intervenir.

Le duché de Berry fut donné en usufruit sous Henri III à la veuve de Charles IX, Élisabeth d'Autriche ; comme elle quitta bientôt la France, elle se désintéressa complètement de ce don magnifique. Le duc d'Alençon, frère du roi, qui s'était mis à la tête des mécontens, reçut pour prix de sa soumission la ville de Bourges, ainsi que les duchés d'Anjou et de Touraine. Il entra dans Bourges le 15 juillet 1576. Une sorte de trêve s'était établie entre catholiques et réformés, lorsque la peste qui, depuis 1580, sévissait à Paris, y éclata tout à coup et y fit un nombre effroyable de victimes. Comme à Londres, quand régnait l'horrible fléau, une sorte de folie frappa la population. A côté d'exercices pieux, qui devaient éloigner l'épidémie, se commettaient des sacrilèges et des actes de lubricité inqualifiables. On ne voyait dans les rues que mascarades et folies du même genre. C'est dans la maison des « pestés » qu'eurent lieu les plus grands désordres, et les misé-

rables chargés d'ensevelir les morts s'y distinguèrent entre tous par des excès sans nom. Il fallut décréter que si les « malades s'y comportaient immodestement, blasphémaient le nom de Dieu, y commettaient paillardise en allant chercher femme ou fille à cet effet, ils seraient pendus, étranglés ou bien arquebusés selon le rapport qu'en ferait Baudon, barbier desdits pestés. » Le clergé s'y montra antichrétien en supprimant ses aumônes habituelles, et en fuyant les moribonds qui demandaient la confession. Le maire dut intervenir et gourmander ces hommes sans cœur. Les jésuites, qui étaient à Bourges depuis 1573, furent les seuls qui payèrent bravement de leurs personnes. Le duc d'Alençon, indécis et flottant devant tant de calamités, céda le bailliage du Berry à M. de La Châtre, le même qui traita si durement les Sancerrois. Il était temps, du reste, qu'une main énergique prît la direction du duché; la misère était si affreuse dans les campagnes, que les paysans en étaient réduits à démolir leurs misérables demeures, pour en vendre les matériaux contre un morceau de pain. Plus d'assemblées joyeuses sous les ormes centenaires, de gais baptêmes, de noces bruyantes; plus d'abbayes ni d'abbés; plus d'églises ni de cultes; partout la ruine et la famine. On songe au tableau que La Bruyère fit, un siècle plus tard, du serf courbé sur la glèbe, et ce tableau paraît au-dessous de la vérité.

C'est sous ces sinistres auspices que fut formée en 1576 la Sainte-Ligue à laquelle M. de La Châtre, devenu un très puissant personnage, s'affilia. La Ligue, comme l'avait été la réforme religieuse et comme le sera la Fronde, n'est qu'une nouvelle révolte de la féodalité expirante contre le pouvoir royal. Celui-ci doit finir par triompher, mais que de sang sa victoire aura coûté à la France, et que de misères il lui aura values!

Avec M. de La Châtre, la ville de Bourges appartint donc désormais aux ennemis du roi; mais il lui fallut compter bientôt avec l'heureux Henri de Navarre qui, le 28 mars 1590, écrivait à la comtesse de Grammont : « Mon cœur, j'ay faict un voyage de huict jours vers le Berry, où je n'ay été inutile, ayant pris miraculeusement le chasteau d'Argenton, place plus forte que Lectoure, desfait une troupe choisie de la Ligue qui la venoient secourir; réduict bien 300 gentilshommes ligueurs, les uns à porter les armes avec moy, les autres promis de ne bouger, et ont pris saulve-garde, les autres contraints de ne bouger de chez eux, de peur qu'on ne leur prenne leurs maisons. J'ai pris aussi Le Blanc, en Berry, et dix ou douze autres forts. Cela s'appelle cent mille écus de revenus. Je me porte bien, Dieu mercy, n'aimant rien comme vous au monde. J'ay receu vostre lettre; il n'a fallu guère de temps à la lire... Bonjour, mon

âme ; je vous baise un million de fois. C'est le 28e de mais, de Chastellerault. »

Malgré la remarquable activité déployée par l'ambitieux gouverneur de Bourges, le soin avec lequel il augmenta les garnisons des villes confiées à sa garde, il fallut bien, après l'assassinat d'Henri III, que la province du Berry se préparât, comme le reste de la France, à se soumettre au roi de Navarre. Le visage souriant, celui-ci se présenta le 25 juillet 1593, devant le porche de l'église de Saint-Denis.

« — Qui êtes-vous ? lui demanda Renaud de Beaume, l'archevêque de Bourges.

« — Je suis le roi.

« — Que demandez-vous ?

« — Je demande à être reçu au giron de l'église catholique, apostolique et romaine.

« — Le voulez-vous sincèrement ?

« — Oui, je le veux, et je le désire. »

Paris, qui valait plus d'une messe, ne lui ouvrit cependant ses portes que le 22 mars 1594. Bourges en fit autant. Son puissant gouverneur obtint, en échange de la soumission qu'il prétendait avoir obtenue de ses administrés, un édit de pacification pour le Berry et l'Orléanais. Dans le ressort et bailliage de ces deux provinces, l'exercice de la religion réformée était désormais permis, pourvu qu'il fût célébré dans les locaux précédemment autorisés ; toutes les propriétés du clergé, propriétés usurpées durant la guerre, devaient être restituées. Le souvenir des guerres passées était tenu de s'effacer des esprits « comme l'ombre d'un nuage sur le sol ; » personne ne pouvant être inquiété ni recherché à ce sujet. Les habitans de Bourges furent exemptés pendant trois ans d'emprunts et subventions, et remise fut faite aux bourgs, villes et plat pays de tout ce qu'ils pouvaient devoir sur les tailles, jusqu'au mois de décembre 1593. Les anciens privilèges et les concessions octroyées par les rois de France étaient confirmés, mais il ne devait être toléré aucune recherche au sujet des exécutions capitales faites pendant les troubles par autorité de justice et commandement du gouverneur. C'était fort heureux pour M. de La Châtre, dont la quiétude pouvait être troublée. Enfin, le roi n'exceptait de l'amnistie que les actes de brigandage et les complices de l'assassinat d'Henri III. Quant au seigneur de La Châtre, sa part fut scandaleuse pour un révolté. Il conserva sa charge, aux appointemens de deux mille écus, et en outre, les profits et émolumens, et la survivance de sa charge à son fils. Le titre de maréchal de France lui fut conservé, et la somme énorme de

900,000 livres lui fut versée, pour le dédommager de ses frais de guerre.

En 1596, Henri IV donna la jouissance du duché de Berry à Louise de Lorraine, veuve d'Henri III. Avant de se retirer définitivement à Moulins, elle avait quitté Chenonceaux pour venir habiter Bourges où une réception solennelle lui fut faite. A son entrée, les instrumens « sonnèrent bien mélodieusement, » dit un chroniqueur, et sa présence fut comme la garantie d'une paix que chacun souhaitait. Les affaires reprirent leur cours, et c'est alors que l'on constata combien de forteresses et de villes avaient été démantelées pendant les guerres civiles. Leur nombre était considérable. On ne songea pas à relever les premières ni à fortifier de nouveau les secondes, par crainte d'un retour aux habitudes batailleuses du moyen âge, et, avec elles, des calamités qui en avaient été le cortège.

Je dois signaler une curieuse exception à cette idée de la noblesse de ne plus faire construire. Maximilien de Béthune, duc de Sully, le compagnon d'armes et le ministre agronome du roi Vert-Galant, eut le désir d'édifier toute une ville dans le franc-alleu, ou principauté indépendante de Boisbelle. Est-ce le choix que Sully fit de cette terre du Berry, qui lui fit dire que « le labourage et le pasturage étaient les mamelles dont la France s'alimentaient, les vrayes mines et trésors du Pérou? » C'est très probable. Tout était prêt pour l'exécution du projet : emplacement choisi sur un plateau, non loin de Boisbelle, les noms des rues arrêtés, celui de la ville qui devait s'appeler Henri-Mont, — devenu Henrichemont, — quand l'assassinat d'Henri IV mit tout en question. Sully, qui redoutait un sort semblable à celui de son maître, se retira de la cour et se réfugia à Montrond. De la ville projetée, il ne reste plus qu'une place qui devait porter le nom de Béthune, et quatre tracés de rues à angles droits, aboutissant aux quatre portes de la ville rêvée. Sully, qui n'avait plus de persécution à craindre, était resté protestant, et les catholiques se gaussèrent fort de son idée de construire une cité, dans un pamphlet où se lisait : « Dieu sera servy en ladite ville, à la fantaisie du prince d'icelle, nonobstant le concile de Trente, auquel, quant à présent, sera dérogé. — La foy et les cérémonies de la primitive église seront bannies comme surannées, ne servant qu'à tenir le peuple en honneur et obéissance, vice contraire à la réformation du temps qui court... — Tous, juifs, musulmans, anabaptistes, martinistes, zungliens, puritains, calvinistes, et autres telles gens de bien, y seront admis, avec la liberté de conscience tant nécessaire pour maintenir au monde l'indévotion et l'irréligion... — Tous mariages

se feront à ladite ville à discrétion, même se pourront consommer par procureurs, sans procuration... — Ladite ville servira de passage aux paquets qui seront portez de Genève à La Rochelle pour la tranquillité de la France... — Et pour mémoire éternelle de l'heureuse édification de ladite ville, sera gravée sur le front d'icelle cette honorable inscription :

Par l'audace d'un Écossais
Poussé d'un insolent mérite,
Cette ville a été construite
Du sang le plus pur des Français.

A coup sûr, l'inscription manquait d'esprit, et si j'ai reproduit ce triste libelle, c'est pour montrer à quel degré d'intolérance on en était sous Henri IV.

XII. — LES CONDÉ EN BERRY, LE CLERGÉ RÉGULIER AU XVIIIe SIÈCLE.

La minorité de Louis XIII, avec Marie de Médicis pour régente, devait susciter chez quelques nobles du Berry de nouvelles révoltes, révoltes finissant toujours au profit de la royauté. Quant au peuple, il se hâta de prêter serment au nouveau roi entre les mains du baron de La Châtre, — l'homme au bon billet de la tendre Ninon de Lenclos. Ce baron était fils du maréchal, lequel ne termina sa puissante carrière qu'en 1614. En lui, le Berry perdit un maître actif, la noblesse du pays son représentant le plus en vue, et les calvinistes leur plus ardent ennemi. Dès le règne de Charles IX, il les avait combattus, et c'est à peine si au moment de sa mort, à soixante-dix-huit ans, il avait désarmé. On lui fit des funérailles superbes, telles qu'on en vit rarement dans aucune des provinces de France. Elles méritent d'être connues, ne serait-ce que pour assister au défilé de tout ce qu'une ville comme Bourges contenait alors de notabilités.

« Le samedi 21 février 1614, rapporte l'historien du Berry, M. de La Thaumassière, le corps fut amené du château de la Maisonfort à l'église paroissiale de Genouilly dans un grand chariot traîné par quatre chevaux, et couvert d'un drap noir sur lequel se dessinait une grande croix blanche, avec les armes de la maison de La Châtre : elles étaient de gueules à la croix ancrée de vair ; mais, depuis le mariage de Gabriel de La Châtre, seigneur de Nançay et chambellan de Louis XII, avec Marie de Saint-Amadouz, on les écartelait de gueules à trois têtes de loup arrachées d'argent. L'aumônier du maréchal, ses chapelains, sa maison, et environ deux cents gentilshommes du voisinage, accompagnaient le char funèbre. Le lendemain, tout le cortège se rendit à Bourges. Il fut reçu par l'abbé et les reli-

gieux de Saint-Sulpice, le curé et le clergé de la paroisse Saint-Médard; le corps resta déposé jusqu'au lundi dans le chœur de l'église de Saint-Sulpice. On se mit en marche le lundi, à onze heures, pour se rendre à Saint-Étienne. Une foule immense remplissait les rues; depuis la porte de l'Abbaye jusqu'à l'Hôtel-Dieu, des bourgeois armés, — les gardes nationaux du XVIIe siècle, — étaient disposés en haie.

« Douze hommes vêtus de robes et de chaperons de deuil, portant sur la poitrine et sur le dos les armes de La Châtre, à la main des clochettes qu'ils faisaient sonner, ouvraient la marche. Ensuite venaient les confréries de Saint-Claude, de Sainte-Anne et de Notre-Dame-de-Lorette; les capucins, au nombre de vingt-cinq, les quatre ordres mendians, c'est-à-dire les cordeliers, les carmes, les jacobins et les augustins; les seize paroisses, cent pauvres avec des vêtemens de deuil, et cent personnes portant chacune une torche fournie par la ville; puis le prévôt provincial de la maréchaussée, avec ses lieutenans de robe longue et de robe courte, son greffier et ses archers; les chapitres de Notre-Dame de Sales, de Saint-Ursin, du Château, les abbayes de Saint-Ambroix et de Saint-Sulpice; le prévôt du maréchal avec son lieutenant, son greffier et ses archers; des officiers de sa maison et de celle de M. de La Châtre, son fils; les gens de son conseil; enfin, le chapitre de Saint-Étienne. Toutes les torches étaient garnies de deux écussons, 'un aux armes du maréchal, l'autre aux armes des communautés. En avant du corps, porté par quatre religieux mendians, on voyait sept gentilshommes chargés *des sept pièces du petit honneur*, c'est-à-dire des éperons, des gantelets, de l'épée, du heaume, de l'écu, de la cotte d'armes et de la lance; puis les trois chevaux, c'est-à-dire le cheval de bataille, le cheval de secours et le cheval d'honneur, conduits par des valets de pied et suivis chacun par deux pages; l'écuyer, le trompette, l'enseigne et le guidon, le lieutenant de la compagnie des gens d'armes du maréchal, tenant en ses mains le bâton de l'ordre du Saint-Esprit couvert de velours noir; deux gentilshommes, portant le manteau et la croix du même ordre et celle de l'ordre de Saint-Michel. Les quatre coins du drap mortuaire avaient été confiés au lieutenant du bailliage et au conservateur des privilèges royaux de l'université, au maire, puis à l'un des échevins. Autour du corps étaient l'aumônier et les chapelains, et, en avant, un héraut d'armes, vêtu de sa cotte d'armes, de velours tanné, semé de fleurs de lis d'or, sa toque de velours noir sur la tête et son bâton azuré et fleurdelisé à la main. L'évêque de Nevers, M. du Lys, qui devait officier à la place de l'archevêque de Bourges, alors député aux états-généraux à Paris, suivait le cortège. Après lui marchaient en bon ordre la compagnie de cent

hommes d'armes des ordonnances, dont le maréchal était capitaine, et un grand nombre de gentilshommes ; puis le grand deuil, mené par le comte de Marans, René de Beuil, fils unique du comte de Sancerre, et le petit deuil, c'est à-dire la famille. Enfin, ce long cortège se terminait par les officiers du siège présidial, le corps de ville avec les trente-deux conseillers et les cinquante dizainiers, tous vêtus aux couleurs de la ville, vert et rouge, et la milice bourgeoise, portant l'arquebuse sous le bras, l'extrémité inclinée vers la terre, la hallebarde la pointe en bas, les enseignes pliées et traînantes, les tambours couverts de crêpes. »

L'un des derniers et des principaux révoltés de ces temps troublés fut un Florimond du Puy, seigneur de Vatan, calviniste. Il refusa toujours de se soumettre aux exigences du fisc, prenant sans cesse sous sa protection ceux qui faisaient de la contrebande du sel leur principal métier. Ayant appris qu'on avait arrêté un faux-saunier, dont, sans doute, il était le complice, le seigneur de Vatan, à la tête d'une troupe armée, envahit le château de Bellair, dans la commune d'Arçay, et en enleva, en qualité d'otage, l'un des fils du vicomte de Coulognes, receveur-général des finances et fermier-général des gabelles en Berry. Douze cents hommes d'infanterie, une compagnie de Suisses et six pièces d'artillerie furent jugés nécessaires pour mettre le rebelle à la raison. La brèche fut ouverte par le canon, la ville prise d'assaut, et le seigneur de Vatan, réfugié dans son château très bien fortifié, refusait encore de se rendre. Malheureusement pour lui, ses soldats en masse l'abandonnèrent et force lui fut de se livrer. Conduit à Paris sous bonne escorte, et après un jugement en règle, il ne sortit de la Conciergerie que pour être conduit en place de Grève, où il eut la tête tranchée en sa qualité de gentilhomme. Le châtiment était mérité, ce qui n'empêcha pas les calvinistes de prendre son châtiment pour prétexte à de nouveaux troubles.

Entre temps, les états-généraux de 1614, les derniers de l'ancienne monarchie, et qui devaient aplanir toutes les difficultés, n'avaient fait qu'aviver les haines toujours inassouvies entre catholiques et huguenots. A titre de mémoire, voici comment le Berry y fut représenté. Pour le clergé : l'archevêque André Frémiot et Guillaume Foucaut, grand-archidiacre de l'église de Bourges ; pour la noblesse : Henri de La Châtre, MM. de Rodes et de Nançay ; pour le tiers-état : François Le Mareschal et Daniel Millet, trésoriers-généraux des finances ; Gabriel Picault, conseiller au présidial ; Vincent Sarrazin, président en l'élection ; le maire, Louis Foucaut, et deux échevins, Claude Bourdaloue et Claude Lebègue.

Les états-généraux se clôturèrent sur une lettre de Marie de

Médicis; elle y témoignait de « l'indicible contentement qu'elle avait reçu de la bonne volonté des trois ordres. » Il ne pouvait en être autrement, les députés ayant accordé tout ce qu'elle leur avait demandé.

Ce n'était point une telle missive qui pouvait satisfaire l'un des princes les plus remuans de l'époque, Condé, Henri de Bourbon, deuxième du nom. Aussi, dès le mois d'octobre 1615, il était déjà en Picardie à la tête d'une armée qu'il entraîna en Berry, où ses soldats se conduisirent comme des soudards en pays conquis. Le traité de Loudun mit fin à de tels désordres.

En 1616, Condé fut nommé gouverneur et lieutenant-général du Berry; il dut en grande partie ce titre à son acquisition, au prix de 435,000 livres, du magnifique fief de Déols-Chauvigny, dévolu par héritage aux grandes familles de Latour, Landry et d'Aumont. Entraîné dans le parti des mécontens par le maréchal de Bouillon, le prince vint pendant quelques mois dans son duché, cherchant par quels moyens il se vengerait de Marie de Médicis, la reine mère, et du maréchal d'Ancre, son favori. Revenu à Paris et conspirant toujours, il fut arrêté à la sortie d'un conseil aux Tuileries et enfermé à Vincennes. Bourges, qui s'était déclarée en faveur de la régente, ouvrit ses portes au maréchal de Montigny, que Louis XIII y avait envoyé avec le titre de gouverneur. En même temps, le roi érigea en duché-pairie le marquisat de Châteauroux, les baronnies de La Châtre et de Saint-Chartier, et la seigneurie de Déols, Déols bien déchue de sa splendeur des siècles précédens. Il en fut de même de plusieurs autres fiefs, le tout sous le titre de duché de Châteauroux.

La mort du maréchal d'Ancre, assassiné dans la cour du Louvre, rendit la liberté au prince. Sa politique changea : dans la secrète espérance de régner un jour sur la France, Louis XIII n'ayant pas d'enfant, il devint un catholique fervent et un modèle de fidélité à la couronne. Sans cesse désireux d'accroître sa puissance dans le centre de la France, il acheta de Sully la ville de Montrond, puis Orval, Culant, Le Châtelet, La Roche-Guillebault et La Prugne-au-Pot. Il fallait payer comptant toutes ces terres; mais comme ce Condé était d'une grande avarice, il suscita au roi l'idée fort malhonnête de confisquer tous les biens de Sully à son profit, au profit de lui, Condé, bien entendu. Le souverain s'y refusa. Il acheta encore la terre de Sancerre, vendue forcément par le comte Jean de Beuil, et dont il ne prit possession qu'en 1641. Avec cette immense fortune, le prince, ainsi que je l'ai dit, était d'une lésinerie extrême. Aimant fort la jeunesse, il fréquentait les étudians qu'il trichait au jeu, et par lesquels il se laissait payer à souper. Ses ennemis prétendaient qu'il avait l'âme d'un intendant de bonne

maison. Comme il aimait le plaisir et les distractions, il entretenait deux troupes de comédie, l'une française, l'autre italienne. On a le souvenir d'une troupe ambulante qui, en 1621, donna à Bourges quelques pièces de théâtre dont on n'a plus les titres. Cette troupe s'intitulait les *Tragiques Histrions de Sa Majesté;* une autre s'appelait les *Comédiens françois.* Le prince avait une fort belle vénerie et un équipage de fauconnerie. Par cette vie pleine d'amusemens et de distractions de toute sorte, il cherchait, croit-on, à se faire oublier du cardinal, qui, l'œil toujours vigilant, le considérait comme un ambitieux capable de tout entreprendre si une occasion favorable d'augmenter sa puissance venait à se présenter. Sa joie fut grande lorsque sa femme, Marguerite de Montmorency, lui donna, le 7 septembre 1621, un fils, celui qui devait être un jour le grand Condé. L'héritier de ce grand nom fut conduit à Montrond, dont l'air « doux et bénin, » a dit un serviteur du prince, devait admirablement lui convenir.

En août 1628, une nouvelle peste, plus terrible que les précédentes, vint jeter la terreur chez les habitans du pays berrichon.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Au présidial, il ne resta qu'un conseiller; du clergé, deux membres seulement; de l'université, un seul docteur en médecine, Jacques Lebloy. Quatre jésuites, quatre capucins et un seul prêtre séculier affrontèrent l'épidémie pour porter les secours spirituels aux malades. Tous les autres avaient pris la fuite, ainsi que six mille habitans de la ville de Bourges. Malgré tant de calamités, il fallut que les survivans, misérables et appauvris, célébrassent en grande pompe, et avec des transports de joie, les fêtes prescrites par le roi à l'occasion de la prise de La Rochelle.

Le jeune prince de Condé, ou plutôt le duc d'Enghien, fit de fortes études à Bourges au collège des jésuites; puis il s'installa au château de Montrond, l'ancienne magnifique résidence de Sully, transformée si bien en forteresse qu'elle fut le dernier et l'un des puissans refuges des chefs de la Fronde. Très amateur de chasse, il sut réprimer cette passion sur un simple avis que lui donna son père, et la réponse qu'il fit à ce dernier indique déjà avec quelle facilité le futur héros de Rocroy pouvait passer d'un grand entraînement à un calme parfait. « J'ai entretenu, il est vrai, répondit-il à son père, plus de chiens que le besoin ou le plaisir de la chasse n'en exigeait : vous pardonnerez cette faute à ma première ardeur pour cet exercice. C'est une manie ordinaire à tous les

hommes, dès qu'ils sont épris de quelque chose, de rassembler inconsidérément tout ce qui s'y rapporte, et de le dédaigner ensuite. Je ne m'étais pas encore aperçu de cette folie; le lendemain du jour où j'ai reçu votre lettre, je me suis défait de tous mes chiens, excepté de neuf, que vous me permettrez de garder. » Cette épître était écrite en langue latine, comme toutes celles que le duc écrivit jusqu'en 1626. C'était d'après l'ordre de son père.

La fin du règne de Louis XIII se termina sans trouble pour le Berry, grâce à la fermeté du cardinal de Richelieu qui finissait par triompher sur toute la ligne du mauvais vouloir des grands seigneurs.

L'institution des conseillers du roi, intendans-généraux, présidens aux bureaux de finances des généralités du royaume, fut la plus importante des réformes menées à bonne fin par le grand ministre. Le gouvernement y gagnait en force et en unité; puis cela mettait un terme au gaspillage dans les perceptions et de la clarté dans les finances. Tout eût été pour le mieux si, à la date où je me trouve dans ce résumé de l'histoire du Berry, il ne fût survenu sur toute l'étendue du territoire français comme une éclosion de moines prédicans, mendians et autres, tous possédés de la passion irrésistible de combattre à outrance l'hérésie, c'est-à-dire le protestantisme. La charité, la tolérance, l'humilité, ces belles vertus des premiers chrétiens, n'existaient plus depuis longues années; la vie contemplative des anachorètes, des austères apôtres de la foi, avait cessé au désert comme dans les monastères d'hommes et de femmes; abusant de leur caractère sacré, les religieux de ces temps d'intolérance s'introduisaient dans les familles pour y jeter la discorde et la haine. Rien de moins recommandable, au commencement du XVIIe siècle, que le plus grand nombre de ces porteurs de frocs, à la fois paresseux, mendians et débauchés. Voici ce que dit de la célèbre abbaye de Fongombaud, en Berry, le prieur dom Andrieu :

« Chacun des moines demeurait en sa maison, hors de l'abbaye. Chacun y vivait à sa mode, avec très peu d'édification. Quelques-uns croyaient qu'une servante était un meuble nécessaire. On nous a fait bien des contes là-dessus et nous n'en parlerions pas, si nous n'étions obligés d'instruire ceux qui viendront après nous, afin de les persuader de la nécessité où sont les religieux de vivre régulièrement, de mettre tout leur revenu en commun, de bannir les femmes de leurs cloîtres et de vivre dans une grande piété. On disait en ce temps les matines quand il faisait jour, en hiver aussi bien qu'en été; il n'y avait que deux prêtres qui célébraient la

messe quand ils étaient de semaine... Après la messe, chacun allait se réjouir à la chasse ou à des rendez-vous, et quand ils étaient revenus, tôt ou tard, on disait vêpres. Les servantes, qu'on pouvait nommer des maîtresses, se réjouissaient entre elles ou avec des compagnons qui venaient voir leurs maîtres. »

Du commencement du XVIIe siècle jusqu'au milieu, c'est une irruption dans la province berrichonne, de religieux et de religieuses de tout ordre, de toute robe, de toute catégorie. De 1612 à 1630, les capucins envahissent Vierzon, Saint-Aignan, Montluçon, Moulins, Châteauroux, Saint-Amand et Bourbon. Les minimes apparaissent à Issoudun en 1615, ainsi qu'à Dun-le-Roi vers la même année. De 1616 datent les augustins réformés de Bourges, d'Aubigny, du Blanc et de Saint-Benoît-du-Sault; ceux de Châtillon-sur-Indre en 1627; ceux de Sancerre en 1630. En 1624, apparaissent les oratoriens. Notez qu'il y a déjà des jésuites, des ordres mendians. En 1617, les religieuses carmélites arrivent à Bourges; l'année suivante, elles s'établissent à Issoudun et à Bourges aussi; les ursulines sont à Celles-sur-Cher en 1634; elles étaient à Bourges et à Issoudun depuis 1631; les hospitalières viennent dans la première de ces villes en 1628 pour soigner les pestiférés; celles de ces saintes femmes que le fléau épargna y restèrent. D'autres vinrent de Loches à Vierzon en 1633.

Quant aux anciens monastères qui s'étaient élevés du sol dans un temps où la foi créait des merveilles, leurs titulaires, à l'époque où nous nous trouvons, étaient des personnages tout à fait étrangers à la vie et aux règles religieuses. Il s'en trouva même dans le nombre qui appartenaient à l'église réformée. L'on cite un amusant propos que l'on dirait renouvelé de Vespasien, propos d'un calviniste, M. de Rochefort, devenu un jour propriétaire de l'antique abbaye de Fongombaud. Marie de Montmor, la femme de ce grand seigneur, un favori du prince de Condé, disait un jour à son mari que les revenus qu'il tirait de l'abbaye le damneraient et seraient cause de la ruine de la maison. — Bah! dit Rochefort en mêlant deux poignées de pistoles à plusieurs effigies, en faites-vous la différence? — On vit des femmes, des enfans, des abbés de cour, usufruitiers de prieurés dans lesquels ils ne mettaient jamais les pieds. Pourvu que les directeurs des communautés et leurs moines eussent leur pitance journalière, le service du culte ne venait qu'en second lieu. On s'occupait encore moins de restaurer et d'entretenir en bon état les églises ou les abbayes, et c'est de ce siècle d'obscurantisme que datent les premières ruines des édifices merveilleux du moyen âge. A côté de cet abandon des temples sacrés et de cette parodie du

christianisme dont les calvinistes tiraient leurs meilleures railleries, se déroulaient les sinistres drames dont la sorcellerie était le sujet et le bûcher l'inévitable dénoûment.

Henri III, un jour, ayant voulu savoir ce qu'il y avait de vrai chez tant de gens qui se disaient possédés du démon: « Je n'y trouvai, dit le chirurgien délégué à cet effet, que de pauvres gens stupides, les uns qui ne se souciaient de mourir, les autres qui le désiraient; nostre avis fut de leur donner plus tost de l'ellébore pour les purger qu'autre remède pour les punir. » Au XVIIe siècle, on devint plus barbare, et les parlemens de Rouen et de Bordeaux crurent qu'il était de leur devoir de combattre les esprits démoniaques en envoyant une foule de malheureux périr dans les flammes.

En 1616 et 1617, un Berrichon nommé Chenu, bailli de Brécy, se donna la satisfaction de juger toute une bande de sorciers, vivant dans les paroisses de Brécy et de Sainte-Solange, la patronne du Berry. « Je savais, dit Chenu, que le diable avait coutume de marquer les siens dans les parties les plus secrètes du corps. J'y fis enfoncer des épingles et ils n'en éprouvèrent aucune douleur. » Ces endiablés confessèrent qu'ils étaient allés au sabbat, qu'il s'y était passé des scènes de débauche auxquelles Satan présidait sous la forme d'un barbet noir. On l'adorait jusqu'au chant du coq. Trois des accusés du subtil Chenu, un homme et deux femmes, furent condamnés à faire amende honorable, une torche allumée au poing, puis à être pendus, leurs corps jetés au bûcher et les cendres dispersées au vent. Six autres furent encore condamnés à être étranglés; cinq trouvèrent grâce auprès du parlement, « et le chemin leur fut baillé pour prison; » le sixième, un vieux berger qui n'avait cessé d'intercéder pour ses compagnons en disant « qu'il aimait mieux mourir qu'eux, » fut exécuté en place de Grève.

Le pays, toutefois, commençait à s'étonner et à murmurer de tant de supplices. C'était le temps des procès d'Urbain Grandier et des religieuses ensorcelées de Loudun. Ce ne fut que sous Louis XIV que cessèrent les persécutions exercées contre de malheureux fous accusés de sorcellerie par des ignorans cruels. Les membres obscurs de ce clergé dont je parlais plus haut, de ce clergé courageusement flagellé par l'un des siens, le grand Rabelais, contribuèrent le plus à entretenir l'obscurantisme. Quel contraste avec les augures de la Grèce et de Rome!

Regrettez-vous le temps où le ciel, sur la terre,
Marchait et respirait dans un peuple de dieux?

Ils peuplaient de nymphes et de divinités champêtres les bois sacrés, les sources, les prairies, les vergers ombreux et l'intérieur des maisons. Ne plaçaient-ils pas dans des champs élyséens l'idéal de leurs aspirations les plus secrètes, et dans quelque belle étoile bleue le séjour futur de leur félicité suprême avec des êtres aimés? Tout cela fut remplacé, assombri par les démons, les loups-garous, des sorciers horribles et des sorcières plus horribles encore. Les esprits simples se bourrent comme à plaisir d'ineptes superstitions. Au pays du Berry et dans d'autres pays de France, la croyance en des êtres surnaturels, tels que jeteurs de sort, noueurs d'aiguillettes, caillebotiers qui ôtent le lait aux vaches, courtilliers qui sèchent les plantes, grêleux qui amassent les orages, a-t-elle entièrement disparu? Non, certainement. A Paris même, n'y a-t-il pas toujours une maison hantée, un homme au mauvais œil, sans compter les spirites et les sibylles au marc de café qui vivent grassement aux dépens de ceux qui frappent chaque jour à leur porte?

Lorsque le duc d'Enghien quitta le château de Montrond, ce fut pour apprendre le métier des armes sous les maréchaux de Chaulnes, de Châtillon et de La Meilleraye. A vingt-cinq ans, il avait gagné la bataille de Rocroi, pris Thionville, Dunkerque, réduit Philisbourg et Mayence, et assisté à la bataille de Nordlingue. Lorsque son père mourut, le jeune duc hérita du titre de prince de Condé, et avec ce titre, des gouvernemens du Berry et du Bourbonnais, de ceux de Bourges, de Champagne, de Brenne, et d'un nombre considérable de seigneuries, sans compter le duché de Châteauroux et le comté de Sancerre. C'est alors qu'éclata la lutte entre le parlement uni à la noblesse et la régente Anne d'Autriche liée au cardinal de Mazarin. Bourges garda sa fidélité traditionnelle à la royauté. Quant au prince de Condé, « après avoir hésité trois jours et s'être repenti trois cents fois, » a dit de lui le duc de Rohan, il prit d'abord parti contre le cardinal, puis pour la cour, et, finalement, il fut arrêté au Louvre, et conduit, comme autrefois son père, prisonnier au donjon de Vincennes, en compagnie du prince de Conti, son frère, et du duc de Longueville, son beau-frère.

François de Beauvilliers, comte de Saint-Aignan, fut nommé aussitôt gouverneur du Berry, ce qui n'empêcha pas la princesse de Condé de venir s'installer dans son château de Montrond et d'y fomenter la rébellion avec une rare énergie. La garnison de ce castel était assez forte pour se permettre des pointes jusqu'aux portes de Moulins, dans l'Allier; elle réussit à reprendre Bourges, propriété des Condé, mais où les troupes royales tenaient gar-

nison. Lorsque, en 1651, le prince quitta son donjon, il continua avec Conti et la belle princesse de Longueville à fronder la cour, et c'est encore dans ce château de Montrond que se réunirent les mécontens. C'était l'asile de ce qu'il restait de frondeurs, et il n'est pas jusqu'à l'aimable Rabutin, comte de Bussy, qui ne s'y rendît. « Je crois, écrivait-il de là, à sa cousine Mme de Sévigné, que nous jouons aux barres ; cependant, votre party est le meilleur, car vous ne sortez pas de Paris, et moi je vais de Saint-Denis à Montrond, et j'ai peur qu'à la fin, je n'aille au diable. »

Si les frondeurs n'allèrent pas tous au diable, ils durent, du moins, se rendre aux troupes royales à la tête desquelles marchait Louis XIV ; il entra à Bourges le 7 octobre 1651. C'est en ce moment que le grand Condé, le prince de Conti, la duchesse de Longueville, les ducs de Nemours et de La Rochefoucauld furent déclarés, de par le roi et le parlement de Paris, qui ne le fit qu'en rechignant, désobéissans, rebelles et criminels. Le premier ordre du jeune souverain, en entrant à Bourges, fut pour la démolition de la Grosse-Tour, massive forteresse qui, depuis son édification, n'avait cessé d'être prise et reprise par des chefs de partis politiques ou religieux. Il fallut neuf ans pour la raser du sol. Le château de Montrond mit deux ans à capituler, mais, avec lui, se rendit également le parti des mécontens. Ce fut le dernier coup porté à la feodalité, et les grands jours d'Auvergne de 1665 en signalèrent les dernières convulsions. Le tiers-état, qui avait aidé la couronne dans cette œuvre, allait à son tour souffrir lourdement du despotisme royal. Par lettres patentes royales, le receveur de Bourges, son avocat, son procureur, son greffier, ses trente-deux conseillers, les capitaines, lieutenans et sergens de la milice urbaine, furent remerciés ou plutôt démis de leurs fonctions au profit de créatures entièrement dévouées aux volontés absolues du roi.

Condé ne reparut plus en Berry ; profondément atteint dans son orgueil qui était immense, le prince se mit à la tête des troupes espagnoles et se battit contre la France jusqu'en 1659, date du traité des Pyrénées. Quant à Conti, il épousa prudemment une nièce du cardinal Mazarin, recevant, en cadeau de noce, le titre de gouverneur-général du Berry, titre si longtemps porté par son frère. L'épouse du prince rebelle, une Maillé-Brézé, quoique ayant montré le plus grand dévoûment à son époux, aussi bien en Berry qu'en Guyenne, mourut délaissée après avoir été longtemps détenue dans la prison de Châteauroux, où son mari l'avait fait enfermer. Un page de son fils, parent de Mme de Sévigné et de Bussy-Rabutin, aurait été cause de la détention sévère et peut-être imméritée de cette princesse.

XIII. — L'ÉDIT DE NANTES, LE BERRY DIVISÉ EN DEUX DÉPARTEMENS.

Le règne de Louis XIV ne laissa guère d'autres souvenirs en Berry, que les sacrifices et les misères que le peuple dut supporter pour aider à l'éclat du trône, soutenir les frais de guerres désastreuses, et subvenir à l'entretien des favorites. Quelques-uns des personnages qui furent nommés gouverneurs de cette province à cette époque ne mirent jamais les pieds dans leur gouvernement. Le duc de Lauzun fut de ceux-là. Il n'y venait que des gouverneurs besogneux, et, à ce titre, elle eut longtemps à supporter le frère de Mme de Maintenon, d'Aubigné, ancien capitaine d'infanterie, homme de beaucoup d'esprit, mais vulgaire et singulièrement débauché.

La révocation de l'édit de Nantes, en date du 20 octobre 1685, fit sortir de la province un grand nombre d'industriels qui l'enrichissaient. On y comptait, en ce temps-là, cinq mille protestans, dont deux mille deux cents à Sancerre, où il y avait deux temples, deux ministres et un consistoire. Ceux qui ne s'expatrièrent pas et affichèrent imprudemment leurs croyances religieuses durent héberger « à discrétion » les trop célèbres dragons verts, les mêmes qui, en Béarn et dans d'autres provinces de France, commirent tant d'exactions. C'est par de tels moyens que le roi devenu vieux espérait se faire pardonner ses trop nombreux péchés de jeunesse. Les huguenots étaient contraints de chercher un refuge dans les bois, dans la brande déserte; là, seulement, ils pouvaient prier: cela s'appelait « l'assemblée au désert.» Le zèle farouche des catholiques en vint jusqu'à raser les temples des réformés, et à refuser la sépulture à leurs cadavres. M. Raynal en cite un horrible exemple, consignés dans les registres d'Asnières, petite ville où, si l'on s'en souvient, prêcha Calvin.

Une femme d'Issoudun, nommée Anne Prévost, avait refusé au moment de sa mort les sacremens de l'église; elle déclara au curé de Saint-Cyr qu'elle voulait mourir dans la religion réformée et qu'elle regrettait d'avoir abjuré. Dès qu'elle eut rendu le dernier soupir, une procédure criminelle fut dirigée contre son mari comme curateur au cadavre de sa femme, cadavre qu'on lui enleva pour le remettre aux mains du bourreau. Le lieutenant-criminel, appliquant à la lettre la déclaration du 29 avril 1686, ordonna que, pour réparation d'un grand scandale, la mémoire d'Anne Prévost serait éteinte et supprimée, que son corps serait placé sur une claie, la face contre terre, attaché derrière une charrette, puis, traîné dans les rues de

la ville, et, enfin, jeté à la voirie. Ses biens furent déclarés acquis au roi!

Le pouvoir ne se borna pas à torturer les consciences, il continua à couler bas ce qui surnageait encore du grand naufrage des franchises municipales et à donner à ses créatures les meilleurs emplois. C'est ainsi que le prince de Soubise, en récompense des complaisances qu'il permettait à la princesse sa femme d'avoir pour Louis XIV, reçut les charges importantes qu'occupait, en Berry, le prince de Marsillac. Il fallait de l'argent à Versailles et l'on créa toute sorte d'emplois et de fonctions pouvant s'acquérir à beaux deniers comptans. La noblesse ne payant aucune rétribution à la couronne, le privilège qui, depuis le règne de Louis XI, anoblissait les maires et les échevins fut aboli; en outre, il fut ordonné que ceux qui, depuis l'an 1600, avaient obtenu des charges municipales seraient tenus d'acquitter les impôts auxquels ils auraient été taxés s'ils n'avaient pas été tirés de la roture. On devine quelles clameurs fit entendre la noblesse de *cloche*.

Ce furent des intendans sortis du conseil d'État en qualité de maîtres de requêtes, qui, dans la province où on les envoyait, devinrent les gens les plus ardens de la fiscalité. Leur pouvoir devint autrement fort que celui des gouverneurs; on les laissait toutefois peu de temps dans une même localité par crainte qu'ils ne lui devinssent trop attachés et ne nuisissent ainsi au trésor.

Je ne puis que mentionner les efforts infructueux du grand Colbert pour arriver à faire revivre en Berry l'industrie autrefois célèbre des draperies, sergeterie de laines, ainsi que la fabrication des riches draps d'or et d'argent et des tissus de soie. Châteauroux n'avait pas moins de quarante-cinq manufactures en activité; à Bourges, d'où elles avaient disparu, on en installa quelques-unes dont les produits furent surveillés, marqués par des commissaires venus de Paris à cet effet. A la mort de Colbert, par suite d'une fatalité sans cesse renaissante, les établissemens industriels qu'il avait fondés et encouragés ne fonctionnèrent plus. Il ne resta du souvenir de son bon vouloir que l'acquisition qu'il fit à la ville, à un prix dérisoire, du magnifique hôtel de Jacques Cœur, redevenu depuis propriété municipale.

Sous Louis XV, calme plat. Le Berry n'eut qu'à constater la scandaleuse façon dont ses comtés et ses duchés étaient donnés à des personnages indignes d'en porter les noms, véritable outrage aux preux glorieux qui les avaient possédés. On avait vu, sous les précédens règnes, le duc d'Orléans, le futur régent, abandonner le comté d'Argenton à l'une de ses maîtresses, Louise de La Boissière de Vély, et Louis XIV offrir à la duchesse de Portsmouth, la favorite

de Charles II d'Angleterre, le duché d'Aubigny, érigé en pairie à son intention. Louis XV, ayant acheté du comte de Clermont, — mauvais abbé et général incapable, — le duché de Châteauroux, comprenant l'illustre fief de Déols-Chauvigny, le donna à Mme de Tournelle, sa favorite et sœur de la comtesse de Mailly. La marquise de Pompadour hérita des faveurs dont les quatre sœurs de Nesle avaient successivement pris leur part ; si je parle de la marquise, c'est simplement pour dire que Bourges servit de terre d'exil à son plus implacable ennemi, le comte de Maurepas. Il ne fut pas le seul. Le parlement ayant déclaré qu'il n'était pas besoin, pour obtenir la sépulture chrétienne, d'un billet de confession attestant qu'on avait accepté la bulle *Unigenitus*, — arme forgée par les jésuites contre les jansénistes, — trente de ses membres furent exilés à Bourges au mois de mai 1753. Ils ne s'y ennuyèrent pas, paraît-il, car un journal de leur séjour ne fait mention que d'intrigues amoureuses avec les dames de la ville et des duels qui en furent les conséquences. Sous Louis XV disparurent les plus célèbres abbayes du Berry. Fongombaud fut réunie au séminaire de Bourges, et les vieux moines qui s'y trouvaient durent en sortir, non sans regretter un asile où leurs prédécesseurs avaient joui de beaux revenus, de grands privilèges, bon gîte et le reste. Les siècles en ont fait une ruine superbe, intéressante à visiter en raison des souvenirs qu'elle évoque. Malgré la restauration qu'en ont tentée les Trappistes en 1850, son histoire religieuse est bien finie. La Sainte-Chapelle de Bourges, avec ses précieuses reliques, ses 40,000 livres de revenus, fut enlevée à ses chanoines et dépouillée au profit du clergé métropolitain. Des laïques n'eussent point osé. L'abbaye de Saint-Satur, sur les bords de la Loire, après avoir tenu tête aux violences des seigneurs féodaux, résisté aux exactions des papes, aux pillages des soldats anglais, aux persécutions des huguenots et, finalement, à la corruption des moines jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, fut supprimée par le cardinal-archevêque de Bourges, M. de La Rochefoucauld, promoteur des mesures prises contre Fongombaud et la Sainte-Chapelle. Il en fut de même de la splendide abbaye de Saint-Benoît de Fleury, fermée par ordre de Louis XV et du pape Clément XIV, toujours au profit de l'archevêché de Bourges. Le monachisme des temps féodaux avait vécu.

On ne peut oublier qu'en des siècles moins corrompus, les moines avaient gardé intact le dépôt de parchemins rares, qui, reproduits, étaient artistement et patiemment enluminés. C'est aussi dans les monastères du Berry, dans une région sans cesse agitée par les guerres, que beaucoup d'êtres faibles, de filles nobles injustement dépossédées de leurs héritages par des collatéraux vio-

lens, trouvaient un asile et la pitance selon l'expression des communautés. Les abbés les plus humbles y étaient choisis à l'élection, et leur élévation n'était due qu'à un réel mérite. A la fin du XVIIIe siècle, avec l'abolition des privilèges et l'esprit d'égalité qui, de tous côtés, se faisait jour, les cloîtres aux colonnettes élancées, aux dalles sonores, devaient être fatalement désertés. Il fallait aux hommes de la génération nouvelle des arènes où chacun, à titre égal, engagerait la lutte pour la vie. Ceux qui devaient en sortir sans souillure n'avaient-ils pas le droit d'espérer qu'ils en seraient récompensés à meilleur titre que les solitaires de la Thébaïde ou les cloîtrés des monastères?

La naissance d'un nouveau duc de Berry, fils du dauphin Louis et de Marie-Josèphe de Saxe, le futur Louis XVI, avait été accueillie à Bourges par des réjouissances, et, pour la première fois, paraît-il, par d'abondantes aumônes aux pauvres. En 1776, les duchés de Berry et de Châteauroux, le comté d'Argenton et la seigneurie d'Henrichemont, ayant été donnés en apanage au comte d'Artois, ce personnage, pour bien se faire accueillir des Berrichons, fit construire un nombre considérable de hauts-fourneaux sur l'Yèvre, près de Vierzon, ainsi qu'à Ardentes, non loin de Châteauroux. C'était donner la vie et le mouvement à une partie de la province qui en manquait complètement; le pays eût bien voulu lui en témoigner de la reconnaissance, mais le peuple, misérable, pressuré, réclamait autre chose ; il demandait l'abolition des abus, des économies à la cour, le droit de voter ses impôts, et enfin, sa place dans les administrations occupées jusqu'à ce jour par des protégés de grands seigneurs ou de plats courtisans.

Avec le désir d'apaiser un mécontentement devenu général en France, Necker eut une grande pensée, celle de créer des assemblées provinciales qui décideraient de la répartition des contributions dans les provinces, leur donneraient une représentation permanente, se feraient l'écho des plaintes populaires, et qui opposeraient une barrière au despotisme des intendans. Ces assemblées devaient encore exiger l'allègement des charges qui pesaient d'une façon inégale sur les contribuables, fournir des encouragemens à l'agriculture et imprimer une activité plus vive aux travaux publics. Turgot avait, de son côté, essayé une réforme municipale, en faisant élire dans chaque ville et dans chaque paroisse de campagne des municipalités chargées de répartir l'impôt, d'aviser aux travaux utiles à la communauté, de créer une police et d'émettre des vœux d'intérêt local. On ne se serait présenté devant les électeurs ni en qualité de noble, de roturier ou d'ecclésiastique, mais simplement à titre de propriétaire. Les municipalités urbaines ou pa-

roissiales auraient élu les municipalités d'arrondissement, qui, elles-mêmes, auraient nommé les municipalités de province. Turgot et son ami Malesherbes virent ces projets rejetés par le roi, grâce à l'opposition de courtisans qui devaient perdre et la monarchie et leur infortuné monarque.

Si le Berry fut choisi entre toutes les provinces de France pour qu'il y fût fait le premier essai d'une assemblée provinciale, c'est parce que le roi en avait, avec joie, porté le titre de duc pendant vingt ans, que le pays était absolument monarchique, et que les esprits y étaient devenus très calmes depuis que Louis XIV les avait menés à la baguette. La chute de Necker réduisit cet essai à néant, et la misère des campagnes se perpétua ; les bras manquaient faute d'une juste rétribution ; les communautés des cultivateurs dont on avait fait l'essai n'enrichissaient que les chefs. « Nos journaliers, disait le rapporteur de la troisième et dernière assemblée de 1786, nos métayers sont des esclaves qui se vendent à nous à court terme, mais que nous abandonnons à la misère, du moment où ils cessent de nous être nécessaires, que nous punissons en leur ôtant leur pain, du moment où nous en sommes mécontens ; à qui nous laissons l'éducation de leurs enfans, qui seront de même un jour nos esclaves !.. La plupart expient par une longue misère, souvent dans les prisons, quelquefois sur l'échafaud, le crime d'être nés de parens pauvres et incapables de leur donner aucune instruction. Ils sont libres cependant, ces hommes qu'on nomme citoyens ; mais leur liberté n'est que celle de changer de maîtres... Ils sont libres, mais c'est de travailler ou de mourir de faim ; trop heureux encore si le travail ne leur manquait pas ou si on leur en faisait contracter l'habitude de bonne heure, et qu'on ne leur laissât pas le temps de la perdre !.. En Pologne, en Russie, cette condition de nos hommes libres paraîtrait sans doute très déplorable aux serfs que nous plaignons ; et cependant, que devient la terre, toujours tenue précairement et à temps par des hommes qui ne voient dans les améliorations possibles que la certitude d'une augmentation de charges ! »

Les trois seules assemblées provinciales qui avaient eu lieu à Bourges firent deux choses utiles : la première, en ouvrant des voies de communication qui manquaient, le Berry ne comptant alors que quatre-vingt-douze lieues de routes royales ; la seconde, en abolissant la corvée qui y représentait trois cent vingt mille journées de manœuvres, quatre-vingt-seize mille journées de voituriers, et cent quatre-vingt-douze mille journées d'un cheval ou d'une paire de bœufs. On évaluait à 624,000 livres la somme de travail qu'elle dérobait aux gens de la campagne. Elle fut remplacée par la taille, jusqu'à cette grande aurore de 1789, qui éclaira

une France divisée en trois catégories trop distinctes : — un tiers-état qui supportait presque toutes les charges; — une noblesse qui n'habitait plus ses terres, et en dépensait les revenus à la cour, laissant à des intendans sans entrailles toute liberté d'opprimer les paysans; — un clergé composé d'abbés galans, de hauts prélats, se réservant les bénéfices de l'ordre entier, pendant que les curés de campagne, tenus à l'écart, vivaient d'un maigre casuel.

Le 16 mars 1789, le Berry ainsi que toutes les provinces de France nommèrent, frémissantes, les députés chargés d'exposer leurs griefs. Ce fut un député du tiers-état du Berry, M. Legrand, de Châteauroux, qui, à Versailles, fit la motion de nommer Assemblée nationale la solennelle réunion des trois castes. Elle fut adoptée par acclamation. Les justices seigneuriales, les privilèges des nobles, du clergé, des provinces et des villes, les distinctions de la naissance, les maîtrises et les jurandes, tout le régime féodal, en un mot, furent abolis dans la nuit du 4 août avec un irrésistible entraînement. Le 28 octobre, les vœux monastiques sont supprimés; le 2 novembre, les biens des communautés religieuses sont abandonnés à la nation; le 14 du même mois, l'élection des municipalités est rendue aux citoyens des villes; les anciens impôts, tailles, vingtième, capitation, gabelle, droits de douane en vigueur dans certaines localités, se voient remplacés par des contributions à bases également réparties. L'organisation séculaire du clergé devait être, en outre, complètement modifiée : on arrêta qu'il y aurait un évêque électif par département et dix évêques métropolitains. Les cures elles-mêmes furent soumises à l'élection. Le Berry s'associa à toutes ces réformes avec tout l'enthousiasme de l'époque. J'ai déjà dit qu'il n'y eut ni massacres, ni proscriptions, rien de ce qui, à la chute des girondins, déshonora la révolution sur d'autres points de la France.

Voici plus d'un siècle que le royaume de France fut divisé en quatre-vingt-cinq départemens, et que dans ceux de l'Indre et du Cher s'est fondue la province du Berry. Il n'est pas tout à fait inutile de rappeler les raisons, aujourd'hui oubliées, qui motivèrent cette mesure, et, pour cela, quelques citations suffiront.

D'après Mirabeau, il fallait rapprocher « l'administration des hommes et des choses, et y admettre un plus grand concours de citoyens, ce qui augmenterait sur-le-champ les lumières et les soins, c'est-à-dire la véritable force et la véritable puissance. » Le terroriste Duquesnoy, — un ancien moine, — veut faciliter les rapports réciproques entre administrateurs et administrés, fondre l'esprit local et particulier en un esprit national et public. « Ceux, dit-il, qui habitent les campagnes et les petites villes désirent par-dessus tout que l'administration soit rapprochée d'eux

et soit faite pour eux. » D'après Thouret, — le véritable promoteur de la division de la France en départemens, — « l'intérêt des gouvernés consiste en ce que le district de chaque administration soit mesuré, de manière que cette administration puisse suffire à tous les objets de surveillance publique et à la prompte expédition des affaires particulières. » « Une administration n'est bonne, soutient-il, qu'autant qu'elle administre réellement. Or, elle ne remplit bien cet objet que lorsqu'elle y est présente pour ainsi dire à tous les points de son territoire et qu'elle peut expédier avec autant de célérité que d'attention toutes les affaires des particuliers. Cette exactitude serait impossible à des administrations qui auraient un trop grand territoire. » Pour préciser davantage : « Voici, dit Target, l'un des rédacteurs du code civil, ce que nous avons voulu : c'est que de tous les points d'un département on puisse arriver au centre de l'administration en une journée de voyage; il ne faut pas que le pauvre ait dix, quinze ou vingt lieues à parcourir pour parler aux administrateurs ; il faut qu'à chaque affaire, il les trouve en quelque sorte sous sa main, il faut que ses plaintes soient entendues promptement, *qu'il aille, obtienne justice, revienne en un jour.* » Enfin, dans de *Nouvelles réflexions* sur la division du royaume, le girondin Rabaut Saint-Étienne écrit : « Tous seront rapprochés de leurs administrateurs; on n'ira plus chercher au loin la justice, c'est-à-dire la répartition du droit de chacun. Avec quel scrupule n'a-t-on pas calculé les dépenses et les pas qu'on voulait épargner au peuple, vérifié l'existence des communications, étudié les difficultés, évité les obstacles, consulté les mœurs et les habitudes ! »

C'est en raison de ces argumens, avec la carte de France sous les yeux et après avoir interrogé un à un les députés de chaque province, que l'assemblée constituante arrêta la division du royaume en 85 départemens et 85 chefs-lieux. Elle ne pouvait prévoir qu'une civilisation poussée à l'extrême ferait regretter cette mesure, et que ce serait à Paris où, en bien des cas, il faudrait s'adresser pour obtenir justice et une meilleure répartition du droit de chacun. Il n'est pas un des argumens d'alors qui ne serve aujourd'hui à combattre la thèse qu'ils soutenaient autrefois.

XIV. — CONCLUSION.

En terminant ce résumé de l'histoire du Berry, on est heureux de penser que, s'il devait être continué jusqu'à nos jours, l'on n'aurait plus à parler de luttes féodales, de guerres religieuses, de pestes horribles, de bûchers allumés par ordre d'évêques sans

charité, de parlemens sans tolérance, de scandaleuses et royales amours, de la confiscation des droits de cités, de misères qui furent si longtemps accumulées sur un pays dont la fertilité promettait à ses habitans l'âge d'or des poètes. Ce qui frappe dans l'histoire du Berry, c'est l'extrême lenteur avec laquelle les progrès de toute sorte s'y infiltrèrent, puisque c'est par un sentiment inéluctable de liberté qu'ils finirent par triompher.

Du passé qui s'est déroulé devant nous depuis la conquête des Gaules jusqu'à Louis XVI, il est peu de choses qu'il faille regretter. Aussi j'espère ne pas être accusé de vouloir modifier en quoi que ce soit l'admirable unité de la France, en demandant que Paris n'en soit pas la seule expression et qu'il laisse aux départemens une certaine indépendance vis-à-vis du pouvoir central.

Lorsque, en 1871, l'assemblée nationale dut chercher un refuge à Bordeaux, dans une de ces provinces si cavalièrement mises de côté quand il plaît à Paris de s'insurger, le premier soin de l'assemblée fut de nommer une commission de décentralisation. Quoi de plus significatif que cette indépendance à l'égard de la capitale quand il fallait bien reconnaître que Paris ne représentait plus toute la France?

M. Waddington, rapporteur de la commission décentralisatrice, demandait bien que les fonctions des conseils-généraux ne fussent pas modifiées, mais il réclamait la création d'une délégation permanente de ces conseils, délégation munie d'attributions identiques à celles des délégations permanentes des conseils provinciaux, telles qu'elles existent dans presque toutes les nations européennes. Quelles devaient être les attributions de ces délégations permanentes? Elles devaient régler les affaires qui lui seraient envoyées par le conseil-général, et, après avoir entendu l'avis du préfet, répartir les subventions diverses portées au budget départemental; elles devaient passer les contrats au nom du département, et enfin charger un ou plusieurs de ses membres de missions relatives à des objets compris dans ses attributions. Tous les agens payés sur les fonds de l'État dépendaient du préfet, mais les agens payés sur les fonds du département devaient dépendre du conseil-général et être nommés par ce conseil; ces nominations étaient loin d'être excessives, car elles comprenaient simplement le service vicinal, les bourses départementales, le personnel de l'École normale et des asiles des aliénés, plus l'architecte et l'archiviste. Ce qu'il y avait de plus important, — et c'était là en quelque sorte l'unité de toute la loi, — les délégations permanentes devaient recevoir des préfets la tutelle des communes, des hospices et des établissemens de bienfaisance.

Le projet, qui ne convenait pas à M. Thiers, fut repoussé, et nous

en sommes restés en matière départementale au rang du Danemark et de la Norvège, en faisant remarquer que ces deux royaumes ont accordé à leurs comités de districts des pouvoirs étendus, plus larges que ceux réclamés par M. Waddington.

M. Paul Deschanel, dans une série d'articles publiés tout dernièrement par *le Temps*, — articles très remarqués, — semble avoir repris la thèse soutenue par M. Waddington en 1871. M. Taine, dans ses *Origines de la France contemporaine*, a démontré aussi avec sa logique habituelle que l'état actuel était trop centralisé et que de grandes réformes étaient urgentes.

J'ai rapporté les raisons qui avaient fait diviser les provinces anciennes en départemens aujourd'hui trop nombreux à mon avis. Ces raisons n'existent plus, tout étant bien modifié depuis que la vapeur et l'électricité ont changé si profondément nos habitudes. Ce n'est donc pas pour avancer un stupéfiant et antipatriotique paradoxe que je demande s'il ne serait pas possible de changer ce qui est, de rétablir les anciennes limites de nos provinces ou quelque chose d'approchant, si l'on craint que la division en provinces ne cache une restauration du passé.

Aujourd'hui que les chemins de fer mettent les grands centres de population à quelques minutes des plus humbles localités, pourquoi donc, par des raisons multiples d'économie, de concentration, de vitalité provinciale, ne réduirait-on pas le nombre trop considérable, trop coûteux de nos départemens ? Avec les facilités actuelles de communication, un préfet peut aisément diriger quatre et même six sous-préfectures au lieu de trois sur lesquelles s'exerce sa surveillance. Un trésorier général suffirait pour les recettes des impôts et les paiemens de deux ou trois départemens, de même pour les ingénieurs en chef des travaux publics, et ainsi de suite, en ce qui concerne les directeurs des contributions directes, indirectes, etc.

Au point de vue budgétaire, les économies réalisées seraient immédiates, incontestables : moins de personnel, donc moins d'émolumens. Au point de vue administratif, une plus rapide expédition des affaires, puisque les rouages par lesquels elles passent aujourd'hui seraient moindres. En un mot, une sorte d'organisation excentrique, qui, sans rien enlever à la vigueur du pouvoir central de Paris, à l'unité qui réunit en un admirable faisceau les régions si tranchées de notre territoire, permettrait à la province de chercher ailleurs que dans la capitale, qu'elle encombre de ses déclassés, un champ pour son activité morale, industrielle et artistique.

EDMOND PLAUCHUT.

LE

COUVENT DES LOTUS

LÉGENDE BOUDDHIQUE.

Il est dans la religion bouddhique une grande et noble croyance, c'est que les lois de l'âme sont supérieures à celles de la nature et que la pensée humaine peut, par sa propre force, accomplir ses rêves.

Mais une telle puissance n'est point départie à tous. Le vulgaire n'y saurait prétendre, et ses tristes désirs, plus vagues et plus fugitifs que les visions du sommeil, demeurent sans vertu : seule, la pratique fervente de la vie intérieure est capable de produire des effets surnaturels.

Peu importe, d'ailleurs, la durée du songe où s'absorbe le penseur mystique : des existences entières de saints ascètes se sont épuisées en vaines contemplations dans la solitude des forêts et le silence des monastères, alors qu'une extase unique a réalisé parfois le rêve surhumain d'une âme ardente et pieuse. C'est l'intensité du désir, c'est l'énergie de l'élan intime qui est efficace.

La vérité de cette croyance est affirmée par d'irrécusables miracles, dont peut-être voici l'un des plus surprenans.

I.

A la lisière d'une forêt de cèdres et de platanes séculaires, trois étangs de superficie inégale se déversaient l'un dans l'autre, d'un cours très lent que rendait invisible le réseau des nymphæas flottans à la surface.

Le premier de ces étangs, le plus petit, était presque entièrement recouvert par les branches des arbres qui croissaient au bord : une source se cachait au fond qui, alimentant les trois bassins, entretenait la vie dans leurs eaux somnolentes.

Des temples, des pagodes et de longs bâtimens s'élevaient sur les rives.

C'était le Couvent des Lotus, célèbre non-seulement en Chine, mais jusque dans l'empire du Japon, jusque dans le royaume de Corée, dans tous les pays de l'extrême Asie où brille la lumière du Bouddha. Une congrégation de femmes s'y était établie, et depuis plus de deux cents ans qu'elle existait, des milliers de créatures, âmes mystiques éprises d'idéal, cœurs blessés par la vie, consciences éplorées, y avaient trouvé le bien suprême, c'est-à-dire l'oubli, la vue consolante de l'universelle illusion et cet anéantissement des sens et de la pensée qui est le premier degré du Nirvâna divin.

Un miracle avait jadis manifestement désigné le site de ces trois étangs pour quelque grande fondation religieuse. Par une pure nuit d'été où la lune brillait d'un si vif éclat qu'on distinguait à peine les étoiles, des semences de lotus étaient tombées du ciel dans les eaux immobiles. Le lendemain, dès l'aube, une végétation luxuriante était éclose sur la nappe liquide. Puis, pendant le jour, les feuilles s'étaient développés, élargies, éployées, si bien qu'avant le soir, la surface entière des eaux en était recouverte. Et, le crépuscule venu, à l'instant où le soleil disparaissait derrière l'horizon, toutes les fleurs s'étaient épanouies ensemble, exhalant vers le ciel, comme un parfum mystique, la subtile senteur de leurs lobes rosés.

Un temple de proportions grandioses avait été construit sur la rive orientale du plus vaste des étangs. Il était enceint de murs et précédé d'une longue cour dallée de marbre, où des fontaines jaillissaient dans des vasques de bronze.

De l'entrée de la cour on ne voyait que la toiture du temple, incurvée en son milieu pour se relever aux angles ainsi qu'une tente immense, et couverte de tuiles vernissées d'azur. Chargée sur le faîte de gigantesques dragons d'or, elle descendait si près

du sol et projetait si loin son ombre, qu'on ne distinguait d'abord ni les colonnes de cèdre qui entouraient l'édifice, ni les portes qui y donnaient accès.

Mais, de près, au pied du soubassement de marbre qui élevait le temple au-dessus du sol, tout l'intérieur du sanctuaire apparaissait dans un seul regard par les larges baies ouvertes sur le portique.

Des centaines de statues de dieux et de demi-dieux l'emplissaient, évoquant aux yeux la vision du monde supérieur où vont les âmes libérées de la vie, les êtres radieux qui sont affranchis à jamais des transmigrations humaines.

Au fond du temple, dans un lointain mystérieux, à travers la fumée bleuâtre qui montait sans cesse des brûle-parfums, la statue du Bouddha se dressait gigantesque sur son lit de lotus : toute dorée, elle rayonnait au milieu des autres dieux, les dominait tous, emplissait le sanctuaire de son âme.

Auprès du second des étangs, étaient groupés des bâtimens de moindre apparence : c'était l'habitation des religieuses dont les cellules s'ouvraient à la file sous de longues vérandahs, puis le pavillon des cloches, le trésor des reliques et tous les services de la communauté.

Enfin, au bord du plus petit étang, on ne voyait qu'une simple pagode enfouie dans un bosquet de camélias, d'azalées et de mimosas.

L'édicule était consacré à la déesse Kouan-yn, « déesse de la Grâce, reine auguste du ciel lumineux, grande maîtresse à la robe blanche, grande déesse toujours pure, toujours douce et compatissante. » Son image seule y figurait, peinte sur un panneau de soie appendu au mur. Elle était représentée en longs vêtemens blancs, une fleur de lotus à la main, la tête nimbée d'or, telle que jadis elle s'avançait sur les flots azurés de la mer orientale, apportant aux hommes, pour alléger leurs souffrances, le charme de sa pensée, la douceur de ses paroles et la miséricorde infinie de son cœur.

Sur le sol, aux pieds de la déesse, un rameau de saule trempait dans un calice de bronze, le rameau symbolique des aspersions sacrées avec lequel Kouan-yn jette aux âmes altérées les gouttes bienfaisantes de la liqueur sainte. Deux cierges de cire rouge allumés sur l'autel entretenaient dans la chapelle une vague clarté, une douce lueur; et le parfum des fleurs de magnolia qui emplissaient les vases mystiques se mêlait aux senteurs de l'encens qui brûlait perpétuellement. Cette chapelle et le bois de camélias et d'azalées qui l'entourait formaient comme une retraite

dans le couvent, tant le lieu était calme, silencieux, enveloppé de mystère, et propice au recueillement.

Un caractère particulier de sainteté marquait aussi le petit étang où, vers le soir, la pagode baignait son ombre. Les fondatrices du couvent en avaient fait un vivier sacré, car en y jetant des semences de lotus, le Bouddha avait signifié sans doute qu'on y devait pratiquer spécialement son précepte favori : « Aie toujours une larme et un sourire pour les créatures animées ; ne refuse jamais une pensée d'amour aux plus humbles des êtres qui reçurent la vie sur la terre et dans les eaux. » Aussi, toutes sortes d'animaux aquatiques, poissons, tortues, anguilles, serpens d'eau, y étaient entretenus par les soins des religieuses : chaque soir, elles leur donnaient la nourriture, et, trois fois l'an, des prêtres bouddhistes venaient processionnellement leur jeter des gâteaux de riz où l'on voyait figurer le croissant de la lune, déesse des eaux.

II.

Par un soir de printemps, une jeune fille vint se présenter à la supérieure de la congrégation : elle demandait à prononcer immédiatement ses vœux, et à revêtir sans noviciat la robe blanche et violette des religieuses. Elle s'appelait Leï-tse et entrait à peine dans sa dix-huitième année.

Des malheurs tragiques l'arrachaient, si jeune, à la vie du monde et l'amenaient en ce couvent. Elle avait perdu coup sur coup son père, qu'une disgrâce subite avait précipité du faîte des grandeurs, et qui avait payé de la tête une fortune trop insolente, ses deux frères qui avaient péri dans les supplices en refusant d'avouer les crimes paternels, sa mère, qui de douleur s'était laissée mourir, enfin, son fiancé même, qu'une sentence d'exil avait relégué pour jamais aux frontières désolées de la Mandchourie.

Désormais sans appui, sans famille, sans amour, sans aucun lien qui la rattachât à la terre, l'orpheline, renonçant à un monde qui ne lui réservait plus que souffrance et misère, était venue chercher asile au couvent des Lotus.

Ses premières impressions furent pleines de douceur. Après tant d'angoisses et d'épreuves, de terreurs et de larmes, elle trouvait enfin le repos.

La beauté du site, l'aspect calme des étangs et la majesté tranquille de la forêt exerçaient sur elle une bienfaisante influence ; le silence qui régnait dans toutes les parties du monastère et qu'interrompait seulement le murmure des oraisons lui laissait

entendre au fond de son être le souffle renaissant de sa vie suspendue; le retour des mêmes occupations aux mêmes heures réglait le mouvement de ses pensées et le rythme de son cœur; enfin l'âme des choses sacrées qui l'entouraient, se mêlant par degrés à son âme, la pénétrait de leur sérénité.

Deux fois le jour, on célébrait dans le grand temple l'office bouddhique. En longues files, silencieusement, les religieuses entraient par les portes latérales; elles prenaient place sur neuf rangs devant l'autel où brûlait l'encens, et sur un signe de la supérieure, la cérémonie commençait. Toutes à l'unisson récitaient, sur un ton très bas, les litanies saintes : *Om mani padmé houm!* — « Salut, perle divine enfermée dans le Lotus... » Et toutes ces voix, s'élevant et s'abaissant à la fois, faisaient comme le bruit d'ailes d'un grand oiseau qui s'envole.

Dans l'intervalle des offices, on instruisait Leï-tse des vérités de la foi bouddhique. On lui disait que les êtres sont tous condamnés à mourir, et que la vie est une mort anticipée; que les trépassés reçoivent selon leur mérite une destinée nouvelle; que les criminels et les méchans sont jetés aux tourmens de l'enfer; que la foule humaine, dont l'existence s'écoula terne et médiocre sans grande vertu ni grand vice, reprend, sous l'enveloppe d'autres corps, le fardeau terrestre; que les créatures épurées par la méditation et la souffrance sont affranchies de la dure nécessité de renaître et vont résider dans les sphères radieuses du monde immatériel; que seule l'élite des âmes saintes, exemptes de souillure, détachées de toute passion et de tout désir, élevées par la contemplation à la plus haute perfection de l'esprit, parvient au Nirvâna et s'anéantit au sein de l'Infini, comme une lampe qui ne se rallume plus. On lui enseignait encore que les vertus capitales sont celles de l'aumône et de la chasteté; on lui apprenait à distinguer les trois degrés de l'extase, les quatre vérités sublimes, les cinq voies de l'existence, les six formes de la sagesse éminente, les sept substances sacrées, et les huit états successifs de la pensée affranchie; on l'assurait enfin que les qualités surnaturelles du Bouddha sont plus innombrables que ce qui est sans nombre. Et ces croyances, ces symboles, ces formules mystiques frappaient d'autant plus vivement son imagination que sa jeune intelligence les pouvait moins comprendre.

Chaque jour aussi, à l'heure où le soleil disparaissait derrière la forêt, il y avait dans la salle principale du couvent de longues méditations en commun. Silencieuses, accroupies sur les nattes qui couvraient le sol, les religieuses concentraient avec ferveur leur esprit sur quelque verset du « Lotus de la bonne loi, » tel que

celui-ci : « Toutes les conditions de la créature humaine sont semblables à une illusion, semblables à un songe, semblables à l'image de la lune réfléchie dans l'eau ; » — ou tel encore que celui-ci : « Ne sois pas plus attaché aux choses que la goutte d'eau à la feuille de nymphæa, car le désir, la joie, les richesses, le monde, tout est vain. »

Les panneaux de laque dorée et peinte qui couvraient les murs de la salle et où s'égaraient les vagues regards de ces femmes pensives, illustraient le rêve intérieur que poursuivait leur esprit. Sur ces panneaux, la vie héroïque du Bouddha se déroulait : c'était sa naissance dans le jardin en fleurs de Loumbiné, — sa longue retraite à Ourouvilva dans la forêt mystérieuse, — son avènement à l'état de Bouddha accompli sous le figuier de Bodhimanda, — ses miracles sans nombre, — enfin sa mort à Kouçinagara et la crémation de son corps sur un bûcher de santal et d'aloès, en présence des dévâs et de ses disciples. C'était aussi les sphères radieuses où vont les êtres supérieurs qui ont secoué le mauvais rêve de l'existence, ou bien encore le royaume merveilleux d'Amita Bouddha où la nature est émaillée d'or, d'argent, de corail, de perles, de pierreries et de fleurs éternelles, où les êtres et les choses sont toujours purs et lumineux. A travers la fumée de l'encens, une vapeur ambrée semblait se lever sur le fond d'or des laques et rendait plus mystérieux et plus irréels les beaux songes pieux qui se développaient aux murs.

Ces méditations en commun se prolongeaient pendant plusieurs heures. Aucun bruit n'en troublait le recueillement. A peine, par instans, un souffle passait, si faible qu'on doutait si c'était la respiration de toutes ces femmes ou le murmure de leur âme et l'essor de leurs pensées. Les heures qui s'écoulaient ainsi avaient pour Leï-tse un charme ineffable : elle goûtait une paix si profonde qu'elle se croyait miraculeusement transportée au seuil du monde calme et lumineux où l'intelligence pure trouve le repos dans l'oubli absolu de toutes les émotions.

Le soir venu, elle rentrait seule dans sa cellule, et, fuyant le sommeil, elle contemplait par la fenêtre ouverte la nuit, la grande nuit qui couvrait de ses voiles d'ombre la forêt séculaire. Une brise fraîche et pure la caressait au visage et comme un flot de vie l'envahissait tout entière ; l'humide senteur des futaies endormies la pénétrait d'une douce ivresse ; le chant ému d'un oiseau nocturne éveillait dans son cœur des échos attendris, et tout un monde ravissant et subtil de visions et de parfums, de murmures et d'images s'évoquait dans cette âme si dolente hier encore et comme étiolée au souffle du malheur, mais déjà ravivée et prête à refleurir.

Cette quiétude, hélas! ne dura guère. Ce ne fut qu'un répit, comme si la pauvre créature n'avait repris de forces que pour mieux souffrir. Un jour, subitement, sans cause, elle se réveilla de la douce somnolence morale où, depuis son entrée au couvent des Lotus, elle vivait plongée. La misère de sa vie, sa jeunesse perdue, son avenir brisé, lui apparurent dans une seule vision, et un sanglot de détresse lui monta au cœur.

Cependant quelque chose était changé dans sa souffrance : toute une partie de son passé s'était reculée loin, très loin d'elle, s'était recouverte d'ombre et d'oubli, et semblait aussi indécise et flottante que les brumes dorées qui s'élevaient le soir sur les étangs du monastère ; mais dans cet effacement de ses visions tristes d'autrefois, dans cette nuit qui descendait sur son cœur, un seul souvenir demeurait intact et restait en pleine lumière, celui du premier amour qui l'avait fiancée, amour si doucement éclos au matin de sa vie et que rien ne ressusciterait désormais, de sorte que sa douleur, au lieu de s'étendre et de se disperser comme avant sur toutes les causes de souffrance qui l'avaient successivement atteinte, se concentrait à présent sur un seul point et lui semblait ainsi plus vive et plus intolérable encore.

Ses chastes mélancolies des premiers temps, la pieuse résignation de ses premières prières firent place, dès lors, à une passion désespérée : avec des frémissemens de vie intérieure trop longtemps comprimée, elle pensait à son amant tout le jour, elle rêvait de lui chaque nuit.

Loin de la consoler maintenant, les exercices religieux qui occupaient ses journées, les pensées mystiques dont on l'entretenait, les symboles divins dont elle était entourée, ne faisaient qu'alimenter sa douleur en lui donnant plus nettement conscience de sa misère intime. Les visions de bonheur absolu et de repos éternel dans le Nirvâna, que les litanies bouddhiques évoquaient en elle et qui l'avaient si doucement charmée d'abord, la désolaient aujourd'hui, car elles lui semblaient trop lointaines, à jamais irréalisables, tandis que sa souffrance était sans cesse présente et pénétrait chaque jour à de plus grandes profondeurs de son âme. Et même cette félicité trop parfaite, que sa piété lui promettait, l'effrayait ; car elle n'y atteindrait qu'après avoir aboli en elle tout désir, tout sentiment et tout souvenir. Un seul bonheur lui paraissait digne d'envie : revoir, consciente encore, son fiancé bien-aimé ; le revoir ne serait-ce qu'un instant ; échanger avec lui un suprême baiser, et qu'avant de mourir, leurs deux âmes fussent une dernière fois confondues.

C'était surtout le soir, pendant les longues méditations collectives, dans la grande salle du couvent, que cette idée s'emparait

de l'esprit de Leï-tse. Elle demeurait accroupie auprès de ses compagnes, muette comme elles, immobile comme elles, mais aussi éloignée du cercle de leurs pensées que si elle eût vécu dans un autre monde, aussi troublée dans son âme et dans ses sens qu'elles étaient calmes et ravies en dévotion.

Alors la vision de son cœur, se précisant, prenait corps à ses yeux, et c'était son amant qu'à travers la fumée de l'encens, elle voyait se détacher sur le fond d'or des panneaux de laque. Aussitôt, du front jusqu'aux pieds, une caresse passait dans sa chair, et, toute palpitante, elle se délectait à l'image du bien-aimé.

Cependant, la fixité de sa pensée, la senteur lourde des vapeurs de parfum qui flottaient dans la salle, l'immobilité prolongée de son corps, finissaient par l'étourdir. Ses oreilles bourdonnaient, l'engourdissement gagnait ses membres et une torpeur étrange lui ôtait toute conscience du monde extérieur et de sa propre pensée.

Les jours suivans, des troubles plus graves se produisirent. Dès qu'elle apercevait le cher fantôme, un élan éperdu soulevait son âme, et, comme eussent fait de grands coups d'ailes, l'emportait vers lui. Mais soudain une douleur l'étreignait au cœur, aussi aiguë et pénétrante que si quelque fibre secrète se fût déchirée au fond de son être; alors sa respiration s'arrêtait, ses yeux s'emplissaient d'ombre, et elle tombait toute froide et sans connaissance. La crise terminée, il lui restait une stupeur profonde qui lentement s'en allait en tristesse.

Un soir, elle eut un spasme qui dura près d'une heure. A quelques jours de là, les mêmes accidens se renouvelèrent et ils se prolongeaient à mesure qu'ils devenaient plus fréquens; bientôt ils devinrent quotidiens. Les religieuses, ses compagnes, prises de pitié pour elle, attribuaient ces évanouissemens répétés au désordre de sa santé. Son aspect était devenu déplorable; elle ne prenait presque plus de nourriture; son visage était d'une pâleur mortelle; son corps s'était émacié; le regard de ses yeux, toujours cernés de bistre, semblait perdu à des distances infinies, avec une expression singulière de mélancolie, et le timbre même de sa voix s'était modifié : il s'était voilé, il prenait des sonorités d'une douceur étrange. Quand on la voyait s'avancer dans ses longs vêtemens blancs devenus trop larges, elle paraissait un fantôme, une créature de songe suspendue entre le ciel et la terre.

Elle vivait, en effet, dans un rêve perpétuel qui prolongeait l'extase de ses spasmes du soir. Partout elle voyait l'absent chéri et reconnaissait partout sa présence secrète, elle avait avec lui de muets entretiens qui l'enchantaient et de longs abandons qui l'enivraient.

Toute sa vie passait dans son rêve, si bien que, durant les fugi-

tifs instans où elle semblait revenir à la réalité, elle restait brisée de corps et d'esprit, indifférente à tout, n'ayant plus la force de sentir, de penser ni de souffrir : son rêve alors n'était qu'interrompu ; l'éveil n'était qu'apparent, et sa vie la plus consciente ressemblait à un sommeil que ne traverserait aucun songe.

III.

Cependant l'automne était venu, les feuilles avaient jauni, matin et soir une brume argentée flottait sur les étangs, des nuages gris couraient sur le ciel pâle : la terre se voilait de mélancolie.

Et l'automne avait ramené la fête anniversaire des morts.

Dès la veille au soir, de petites tables chargées d'offrandes, de fleurs, de fruits et de mets variés étaient dressées par tout le couvent, aux abords du temple et des pagodes, dans les jardins et sur le bord des étangs ; car aux premières heures de la nuit, les portes du royaume mystérieux où vont les trépassés allaient s'ouvrir toutes grandes, et les âmes se précipiteraient au dehors, altérées de la tendresse et du souvenir des vivans.

C'était dans tout l'empire de Chine et dans tous les pays de foi bouddhique, une fête grave, la plus importante de l'année. Il n'était pas de pagode si humble qui ne la célébrât luxueusement ; il n'était pas de famille si pauvre qui ne disposât sur son autel domestique les flambeaux de cire, les mets et les parfums mystiques.

Au couvent des Lotus, l'anniversaire des morts était l'occasion d'imposantes cérémonies où se déployait une magnificence extraordinaire. Une procession solennelle, qui promenait autour des étangs et des pagodes le trésor sacré de la congrégation, ses reliques les plus vénérées, ses idoles les plus saintes, ses objets rituels les plus précieux, toutes les richesses d'art religieux qu'y avaient accumulées pendant plusieurs siècles les dons des fidèles et des empereurs, y attirait une foule immense. On y venait des villes voisines et de plus de cinquante lieues à la ronde. Dans le temple, les offices se succédaient sans interruption depuis l'aube jusqu'au soir, et tout le peuple était admis à y participer.

Mais les religieuses seules avaient accès à la chapelle de la déesse Kouan-yn. Ce jour-là on l'adorait avec une ferveur particulière, car c'est à elle, à son intervention miséricordieuse auprès du Dieu des enfers, que les âmes des trépassés doivent la grâce de sortir, une fois l'an, des lieux infernaux et de revenir, invisibles et silencieuses, à la lumière terrestre.

Ces cérémonies furent pour Leï-tse une diversion salutaire, quoique pleine encore de tristesse : elles substituèrent à son rêve

du présent l'image funèbre du passé : ses souvenirs se levaient un à un dans sa mémoire; elle les voyait revenir avec une douloureuse surprise, et des larmes débordaient de son cœur oppressé.

Elle demeura, pendant trois heures entières, prosternée devant l'autel qu'elle avait dressé pour les mânes de ses parens. Elle leur offrait tour à tour le parfum savoureux des mets rituels, l'arome des fruits d'automne, la douce odeur du thé, la vapeur spiritueuse du vin de riz, la senteur des fleurs de magnolia qui remplissaient les vases de bronze, enfin la fumée des papiers d'or et d'argent qu'elle allumait sur le réchaud où brûlaient l'encens et le benjoin. Elle priait de toute son âme le divin Bouddha, la miséricordieuse Kouan-yn; elle les invoquait pour ses ancêtres autrefois vénérés, pour son père et ses frères, qu'une injuste sentence, en leur ôtant la vie, avait privés de sépulture, pour sa mère enfin qui n'avait eu aussi que des funérailles misérables et clandestines. Et de vagues remords se mêlaient à son émotion, car elle reconnaissait que ces pieuses réminiscences qui lui venaient en foule avaient été trop vite effacées par le seul souvenir qui tenait aujourd'hui sa pensée asservie.

Près de la pagode de Kouan-yn, parmi les azalées et les camélias, un autel spécial était préparé. Il était destiné aux âmes des morts qui n'ont pas reçu de sépulture, qui n'ont pas eu de postérité, ou que leurs descendans coupables ont délaissées, pauvres âmes en détresse qui errent sans trêve et sans espoir dans le monde invisible et qui ne connaîtront jamais le repos. Seule, la piété des couvens leur offrait asile pendant ce jour qui avait tant de douceur pour les autres trépassés.

L'idée que l'âme de son bien-aimé était peut-être au nombre de ces infortunées, que peut-être il était mort là-bas, seul, abandonné, et que son corps était resté sans honneurs funèbres sur la terre d'exil, cette idée surgissant tout à coup dans son esprit lui causa une si violente émotion qu'elle tomba soudain inerte et comme inanimée. Quand elle revint à elle, dans sa cellule où on l'avait transportée, elle se sentit si faible, si détachée du monde, qu'elle pensa mourir.

Vers le soir une fièvre intense se déclara. Ses sens se réveillaient un à un, mais plus pénétrans que d'habitude. Par la fenêtre ouverte, ses yeux découvraient le ciel à des profondeurs incommensurables : des myriades d'étoiles lui apparaissaient distinctement; la clarté lunaire qui inondait sa cellule lui semblait si éclatante que ses yeux ne la pouvaient soutenir; et, dans le silence qui à cette heure tardive emplissait le couvent, son oreille étonnée

percevait mille bruits infiniment petits dont elle ne pouvait reconnaître ni la cause ni la direction.

Soudain, à quelques pas au dehors, une forme vaporeuse frappa sa vue : un fantôme s'avançait vers elle d'un mouvement onduleux et souple, comme s'il eût glissé sur les rayons de la lune ; la fleur d'or du lotus brillait entre ses doigts.

Et voici qu'arrivé près d'elle, il lui parlait, d'une voix impérieuse, quoique si ténue quel nul souffle ne sortait de ses lèvres : « Viens, disait-il, viens. Cette nuit, les âmes des morts voyagent par milliers dans l'espace, et avec elles aussi toutes les âmes qui, par la grâce d'une foi supérieure ou par l'épreuve d'une grande souffrance, se sont affranchies de la terrestre réalité : viens ; cette nuit est pleine de mystères, pleine de l'amour du Bouddha : les lotus sacrés ont exhalé ce soir leur plus pure essence, et les routes du ciel en restent parfumées... Viens avec moi ! » A ces mots, un trouble inconnu, doux et puissant à la fois, envahit Leï-tse : sa respiration haletait, tous ses nerfs tressaillaient, son cœur débordait. Elle eut une extase, et, dans un soupir, son âme s'échappa de son corps... Elle devenait aussi légère que l'eau qui se vaporise, aussi diaphane qu'une haleine devenue visible. Docile au mystérieux appel du Génie divin, elle allait vers lui ; il la saisissait, abandonnée, entre ses bras et l'emportait dans les airs.

Il l'enlevait d'abord très haut dans la clarté bleuâtre du ciel nocturne et planait un instant au-dessus du monastère, comme incertain de sa route ; puis, rapidement il l'entraînait vers le nord.

Au-dessous d'eux, les collines, les vallées, les bois, les rizières, les villages, les villes disparaissaient dans l'ombre.

Bientôt c'était un grand fleuve qui coupait la plaine : miroitant sous l'éclat de la lune, reflétant par milliers les rayons scintillans des étoiles, il se tordait entre ses rives comme un gigantesque serpent d'argent. La chanson lente d'un pêcheur montait vers le ciel comme une plainte égarée dans la nuit.

Et des collines, des bois, des rizières, se succédaient toujours.

De très loin vers l'Orient, un bruit sourd au rythme continu s'élevait, semblable au souffle puissant et régulier d'un monstre endormi, et des effluves salins flottaient dans l'air.

Mais peu à peu le bruit se perdait dans l'espace ; et des plaines sablonneuses se déroulaient à présent sous le vol des fantômes.

Tout à coup, comme ils s'approchaient de terre, une ville immense apparut : trois enceintes l'enveloppaient, des avenues majestueuses la traversaient en tous sens, et par centaines les temples et les palais dépassaient les maisons. Au centre, des édifices d'une grandeur extraordinaire, dont les toits d'or projetaient sous les rayons de la lune de féeriques lueurs, formaient comme une cité

séparée. Un grand parc, qui s'étendait alentour avec des kiosques et des pagodes, enclavait un lac aux reflets d'opale, où des nymphæas dormaient à fleur d'eau. Des accords, des parfums, les échos d'une fête montaient confusément de ce site enchanté.

Épuisée par la rapidité de sa course aérienne, Leï-tse murmura : « Est-ce là le terme de notre voyage ? N'arrêterons-nous pas ici ? Où m'emportes-tu ? » Mais déjà le Génie l'avait, d'un coup d'ailes, enlevée plus haut dans les airs. « Non, fuyons encore, cette ville est Pékin, ce palais est la demeure mystérieuse du Fils du Ciel. Sous les lambris de ces somptueux édifices, se cachent plus de soucis et de misères qu'en aucun lieu du monde... D'ailleurs, la nuit avance, le jour va bientôt paraître, et il nous reste encore de vastes espaces à parcourir, car voici seulement la Grande Muraille. »

Elle aperçut alors un long ruban de pierre qui, franchissant les ravins et les fleuves, se perdait au loin dans les déserts qui fermaient l'horizon... Aux plaines sablonneuses, des forêts de sapins et de mélèzes succédaient maintenant. La lune resplendissait encore dans un cercle pâle, mais les feux des étoiles s'étaient tous éteints. L'air devenait froid, un vent âpre et strident balayait d'énormes nuages, et des vols d'éperviers s'enfuyaient vers le sud.

Comme les premières lueurs d'une aube blafarde effrangeaient le ciel, le Génie arrêta sa course. Il descendait lentement vers la terre, où quelques pauvres maisons apparaissaient, entassées entre des murs fortifiés et une rivière déjà glacée. Au-delà, des plaines sans fin se déroulaient, sur lesquelles la neige, comme un linceul immense, étalait ses blancheurs. L'heure crépusculaire rendait plus sauvage et plus funèbre encore ce pays désolé. C'était la frontière septentrionale de la Mandchourie.

Là, dans une misérable masure, sur un pauvre grabat, gisait l'amant exilé de Leï-tse. Abandonné de tous, déçu dans ses espérances, privé d'amour, il avait trop souffert, il n'avait plus la force ni la volonté de vivre. Depuis son arrivée dans cette triste contrée, un mal de langueur le minait, et la mort prenait peu à peu possession de son corps. La veille au soir, son état s'était subitement aggravé, et maintenant il respirait à peine, ses yeux voilés d'ombre ne percevaient plus la lumière. Mais la flamme de la pensée brillait encore au fond de son être : dans son agonie, il rêvait de Leï-tse et l'invoquait avec toute l'ardeur des désirs d'autrefois.

Elle entra soudain, posa ses lèvres pâles de fantôme sur la bouche blême du mourant et recueillit son dernier souffle dans un baiser.

Quand il eut expiré, leurs deux âmes enfin réunies montèrent ensemble vers les cieux, et, franchissant les bornes de l'univers apparent, s'élevèrent jusqu'aux régions idéales de l'éther illimité. Un monde nouveau s'ouvrait à elles désormais, monde immatériel

où résident les êtres bienheureux qui ont éliminé leur substance corporelle, monde radieux que domine seule la sphère du néant absolu, du Nirvâna divin. Elles avaient atteint pour jamais l'autre rive de l'océan des larmes, et leurs épreuves terrestres n'étaient même plus un souvenir.

IV.

Cependant, le corps de Leï-tse, qui était resté au couvent des Lotus, continuait de vivre. Il respirait, se levait, marchait; il répétait ses occupations accoutumées, ses prosternemens au temple, ses poses prolongées dans la salle des méditations, ses promenades solitaires au bord des étangs. Mais une pâleur de mort était répandue sur son visage, sa poitrine se soulevait à peine, ses prunelles ternies n'avaient plus de flamme, le filet de voix qui, par instans, sortait de ses lèvres amincies s'en exhalait comme une vapeur, et ses paroles n'avaient point de sens; son allure et ses gestes avaient une lenteur et une indécision étranges : elle semblait obéir à une force étrangère et mystérieuse.

Cet état singulier dura neuf jours.

Parmi ses compagnes, les unes assuraient qu'elle était devenue folle; les autres, effrayées, prétendaient que c'était le fantôme de quelque religieuse, morte jadis au couvent et mal ensevelie, qui revenait errer entre les temples.

Enfin, le matin du dixième jour, ce corps sans âme fut trouvé froid et immobile à jamais.

Selon les rites, on procéda à la toilette funèbre. On revêtit la morte d'une robe neuve de laine blanche; on refit avec soin les tresses des cheveux, que deux épingles d'écaille retenaient au sommet de la tête, on enferma les ongles des mains dans de longs étuis d'argent, on passa du fard blanc sur les joues amaigries, du rouge sur les lèvres, un trait de bleu à la pointe du menton; puis, enveloppée de deux linceuls, on la coucha dans un cercueil de cèdre où l'on mit encore des fleurs de lotus et des feuilles de saule.

Le lendemain, le corps de Leï-tse fut conduit au cimetière du couvent, sur une colline, parsemée d'azalées, qui dominait les étangs et tout le monastère.

Pendant la cérémonie, des phénomènes étranges remplirent d'effroi les assistantes : les papiers d'or et d'argent que l'on enflamme pour apaiser les Esprits se consumèrent sans fumée; les baguettes d'encens brûlèrent sans odeur, et l'on vit les cierges s'éteindre aussitôt qu'allumés, sans que rien décelât aucun souffle dans l'air.

MAURICE PALÉOLOGUE.

L'HISTOIRE

DU

JOURNALISME EN AUTRICHE

D'APRÈS UNE PUBLICATION RÉCENTE

L'auteur de l'*Histoire politique et littéraire de la presse en France*, M. Eugène Hatin, demandait en 1859 qu'on frappât une médaille pour honorer la mémoire de Théophraste Renaudot, qui, avec l'aide et sous les auspices du cardinal de Richelieu, fut le fondateur du journalisme français. On se propose aujourd'hui, paraît-il, de lui ériger une statue. Les médailles ne nous suffisent plus, nous aimons à faire grand. D'ailleurs, le journalisme est devenu le quatrième pouvoir de l'État, et ce quatrième pouvoir fait souvent la loi aux trois autres.

C'était un homme remarquable que Théophraste Renaudot. Il possédait le génie des affaires, et quoiqu'on lui reprochât d'avoir le nez court et plat et même de n'en pas avoir, ce camus avait un flair prodigieux. Il connaissait son temps et son pays, s'accommodait aux désirs d'un public travaillé par des besoins jusqu'alors inconnus, dégoûté des vieilles habitudes, avide de nouveautés. Il a soutenu l'émétique contre la saignée; il a donné à la France les bureaux d'adresse, les monts-de-piété, et renouvelant une invention de la Rome antique, il publiait le 30 mai 1631, au Grand-Coq, rue de la Calandre, près le palais, le premier numéro d'un des premiers journaux qui aient paru dans l'Europe moderne.

Sa persévérance, l'énergie de sa volonté, égalaient son ingéniosité et

son industrie. Il laissait dire, il laissait crier; il méprisait les routiniers et les clabaudeurs et poursuivait sa pointe avec une indomptable obstination. Personne n'eut des ennemis plus acharnés. Le plus rude des médecins saigneurs, le bilieux Gui Patin, le traitait « de bipède très pervers, très médisant et très menteur, de polisson hebdomadaire, » et prétendait que, « si Cacophraste Renaudot, vilain nez pourri de gazetier, n'était soutenu de l'éminence, » on eût bientôt fait de lui intenter un procès criminel « au bout duquel il y aurait eu un tombereau, un bourreau ou tout au moins une amende honorable. » Mais quand une invention est conforme à l'esprit du temps, tous les Gui Patin de la terre sont impuissans à l'étouffer, et la gazette fondée par Renaudot a vécu et vit encore.

Le journal périodique était né hors de France, quelques années auparavant. Sept villes, Anvers, Strasbourg, Francfort-sur-le-Mein, Fulda, Hildesheim, Erfurt et Stettin se sont disputé l'honneur de cette invention. M. Zenker, qui vient de publier une histoire du journalisme viennois depuis ses origines jusqu'en 1848 (1), a démontré que c'est à Vienne qu'appartient la priorité, que cette capitale a possédé dès l'an 1615 ou 1616 son premier journal régulier, tandis que Fulda n'a eu le sien qu'en 1619, Erfurt en 1620, Anvers en 1621, l'Angleterre en 1622, la Hollande en 1626, la France en 1631. Mais M. Zenker s'empresse d'ajouter, en historiographe consciencieux, que les premiers journaux publiés à Vienne étaient loin de valoir la fameuse *Gazette* hebdomadaire, que l'Autriche n'a pas eu son Renaudot.

Cet homme ingénieux estimait qu'un journaliste qui sait son métier ne se contente pas de publier des avis utiles au commerce, de donner des nouvelles aux curieux, de procurer aux vaniteux le plaisir de voir leur nom imprimé tout vif, qu'il doit avoir de plus hautes visées et aspirer à devenir un personnage dans l'État, qu'il ne tient qu'aux gazetiers de rendre de précieux services aux gouvernemens par l'influence qu'ils exercent sur l'opinion publique. Tel était aussi le sentiment de Richelieu, et Renaudot obtint sans peine le privilège qu'il demandait. « Ces feuilles, disait-il, n'ont rien de petit que leur volume. C'est le journal des rois et des puissances de la terre; tout y est par eux et pour eux, qui en font le capital; les autres personnages ne leur servent que d'accessoire. »

La mariée ne pouvait être trop belle, et le journal des puissances de la terre devait être écrit dans un style qui pût leur agréer. Le cardinal pensait que la forme fait valoir le fond et quelquefois le sauve, qu'une gazette dont le principal emploi était de justifier, de glorifier sa politique, devait avoir quelque mérite littéraire, et il attacha à la

(1) *Geschichte der Wiener Journalistik von den Anfängen bis zum Jahre* 1848, von E.-V. Zenker. Wien und Leipzig, 1892.

rédaction Mézeray, Bautru, Voiture, La Calprenède. « Renaudot, a-t-on dit, narrait avec ordre, avec intelligence, et son style vif et agréable conserve encore toutes ses grâces. » C'est beaucoup dire, mais enfin il s'appliquait à mettre un peu de tour, d'agrément dans ses récits. Pour n'en donner qu'un exemple, le roi d'Espagne n'ayant pu se dispenser d'envoyer ses félicitations à Louis XIII qui relevait de maladie, l'ambassadeur chargé de cette mission s'en acquitta fort tard et de mauvaise grâce. Voici comment la *Gazette,* dans son septième numéro, rapportait cet incident, en profitant de l'occasion pour donner un coup de patte à l'Espagne : « Le marquis de La Fuente del Toro, envoyé par le roi catholique pour se conjouir avec Sa Majesté du recouvrement de sa santé à Lyon, et qui arriva il y a un mois, est sur son partement pour l'Espagne, s'étant avisé de ce compliment lorsqu'on n'y pensait plus, comme Sa Majesté le lui fit sentir de bonne grâce, lui disant qu'il y avait dix mois qu'il se portait bien. Ainsi Tibère, visité trop tard par les Thébains sur la mort de son neveu Germanicus, leur dit qu'il ne se pouvait consoler de la mort de leur grand capitaine Achille, jadis malheureusement tué devant Troie. » Voilà des élégances dont on ne s'avisait pas à Vienne et un art d'apprêter, d'assaisonner les nouvelles, inconnu aux Gelbhaar et aux Formica. En revanche, comme Renaudot, ces Viennois déclaraient à leurs lecteurs « que leurs gazettes étaient épurées de toute autre passion que celle de la vérité, » qu'on pouvait les en croire, s'en remettre à leur bonne foi, qu'ils ne donneraient jamais que des nouvelles rigoureusement exactes, qu'ils avaient le culte du vrai. Ils prenaient leurs précautions, et c'est ainsi qu'en usent tous les menteurs patentés.

En Angleterre comme en Hollande, à Vienne comme à Paris, le journalisme a eu partout les mêmes origines ; partout il est né des nouvelles à la main et des relations imprimées, publiées dans les grandes occasions et paraissant à des intervalles irréguliers. L'homme a été dans tous les temps et dans tous les climats curieux jusqu'à l'indiscrétion, et il s'est toujours occupé de tromper son ennui. Mais au moyen âge on n'avait pas la poste ; cette invention romaine s'était perdue. On en était réduit aux récits oraux, colportés par les chanteurs ambulans ; ces ménétriers étaient des gazettes vivantes. Ils abondaient en Allemagne, et comme l'a dit M. Zenker, du Rhin à l'Oder, de la Baltique au Danube, ils allaient de village en village, racontant à des auditeurs émerveillés et béans combien d'adversaires le chevalier Soundso avait désarçonnés, quelle pompe avait déployée tel duc dans un tournois, et combien de sorcières et de juifs on venait de brûler à Ratisbonne.

Mais des temps nouveaux étaient venus, et la poste retrouvée, la découverte de l'imprimerie, la renaissance des sciences et des arts, le développement des relations commerciales, les grands voyages d'ex-

ploration lointaine, la réforme religieuse et les commotions qu'elle produisait dans toute l'Europe, avaient singulièrement agrandi le champ des curiosités humaines. A la fin du XVIe siècle, au commencement du XVIIe, le nouvellisme était devenu une fureur. Il y avait dans toutes les capitales des hommes qui, comme le maniaque de Visé, se piquaient de deviner les pensées secrètes des princes et de savoir exactement à quoi se montaient le trésor et l'armée du grand seigneur. Tel d'entre eux, alité, la mort entre les dents, suppliait encore sa femme, son médecin, son apothicaire, d'aller lui chercher quelque nouvelle :

S'ils n'en apportaient pas, il leur faisait la mine,
Et nous étions obligés quelquefois
D'en inventer entre nous trois
Pour l'engager à prendre médecine.

M. Hatin a remarqué qu'après avoir été une manie, le nouvellisme était devenu un métier lucratif. De grands personnages prenaient à leurs gages des informateurs chargés de leur rapporter les bruits du jour, les contes de ruelles, les anecdotes édifiantes ou scandaleuses qui couraient la ville. Ils avaient un nouvelliste comme ils avaient un maître d'hôtel et un cocher. A la vérité, ils le payaient mal. Le duc de Mazarin, le compte de ses recettes et de ses dépenses en fait foi, donnait 10 livres par mois au sieur Portail « pour les nouvelles qu'il fournissait toutes les semaines par ordre de Monseigneur. » Sans doute, Monseigneur en avait pour son argent. Il arriva que dans certains cercles on tint registre des nouvelles reçues ; on en tira copie, et ces copies étaient distribuées à profusion. Bientôt ce commerce clandestin se régularisa. Chaque cercle eut son bureau de rédaction, ses correspondans en province et ses abonnés payans. Comme on le voit, des nouvelles manuscrites au journal il n'y avait qu'un pas. La poire était mûre, et Renaudot n'eut que la peine de la cueillir (1).

Les gazettes à la main, pleines de commérages, de médisances, renseignaient leurs abonnés sur les intrigues de cour, sur les menus faits, sur tout ce qui se passait dans les coulisses de la politique et dans les alcôves. Ceux qui s'intéressaient davantage aux grands événemens en trouvaient le détail dans des relations imprimées, qu'on appelait en Allemagne des *Newe Zeitungen* et qui n'avaient cessé de se multiplier pendant tout le XVIe siècle. Découvertes importantes, fêtes de cour, aventures de guerre, faits d'armes, exécutions, procès de sorcières, météores et comètes, tels étaient les sujets variés que ces journalistes intermittens traitaient soit en vers, soit en prose. S'il en faut croire M. Zenker, c'est à Vienne que parurent les premières

(1) *Histoire politique et littéraire de la presse en France*, par Eugène Hatin, t. Ier, p. 49.

relations en lettre moulée, et il n'y a pas lieu de s'en étonner. Vienne, résidence impériale, était le centre de la politique européenne ; princes et souverains s'y rencontraient et il s'y donnait de grandes fêtes. Au surplus, l'art de l'imprimerie y avait eu de bonne heure des représentans de grand renom, et les postes autrichiennes valaient celles des pays les plus avancés. Dès le XIVe siècle, Vienne avait des départs de courriers à jours fixes pour Gratz, pour Linz et autres villes, et dès 1516 des communications régulières avec Bruxelles.

La plus ancienne de ces relations qu'on ait retrouvée est de l'an 1488 ; c'est un bulletin destiné à rassurer le peuple sur la santé de l'archiduc Maximilien, alors prisonnier des Brugeois. En 1493, un autre bulletin, de source officielle, raconte les obsèques de l'empereur Frédéric III. Mais les chroniqueurs ne s'occupaient pas seulement des empereurs et des princes, de leurs carrosses dorés, ou des victoires et des défaites du Grand-Turc. Ils racontaient des famines, des apparitions d'astres chevelus et fatidiques, des pullulations miraculeuses de vipères et de lézards, des aventures et des crimes, l'histoire d'une femme vendue par son mari à des brigands et celle d'une jeune servante qui s'était donnée au diable pour six ans et qu'on avait vue disparaître un jour dans un tourbillon de poussière. Souvent la même feuille volante contenait plusieurs récits. On apprenait en la lisant que dans certaine ville de Hongrie, une femme avait accouché d'un enfant à trois têtes, à trois bras et à trois jambes, et que les Turcs contraignaient leurs prisonniers chrétiens à adorer un chat pendu à une croix. A l'origine, le premier venu pouvait publier avec autorisation des bulletins et des récits ; plus tard ce droit fut un privilège, un monopole concédé à certains éditeurs qui offraient des garanties au gouvernement, et ces éditeurs imaginèrent bientôt de publier leurs bulletins aux jours marqués où partait l'ordinaire. Désormais Vienne posséda ses journaux imprimés et périodiques ; vers l'an 20 du XVIIe siècle, elle en avait jusqu'à trois, que, sans se mettre davantage en frais d'imagination, on baptisa du nom d'*Ordentlichen Postzeitungen, Ordinari Zeitungen, Ordentlichen Zeitungen.* Quant aux gazettes à la main, on eût beau leur donner la chasse, elles subsistèrent longtemps encore ; elles avaient le charme du fruit défendu. On écrit beaucoup de choses qu'on n'oserait pas imprimer et les marchandises de contrebande sont toujours recherchées.

Le journalisme a eu partout non-seulement les mêmes origines, mais la même histoire, les mêmes destinées, ou peu s'en faut. Partout il s'est développé par degrés, en proportionnant l'offre à la demande. Avec le temps, les gazettes hebdomadaires ont paru deux fois chaque semaine. Le premier journal quotidien paraîtra à Londres le 11 mars 1702 ; la France n'aura le sien qu'en 1777 ; ce sera le *Journal de Paris*, dont Garat disait : « Un journal de tous les matins était tellement

approprié au goût des Français et à la vie de Paris, qu'on ne faisait plus de déjeuner où celui-là ne fût à côté du chocolat ou du café à la crème. » Les uns plus tôt, les autres plus tard, tous les pays auront leur grande et leur petite presse, leurs journaux graves et leurs journaux plaisans, leurs cuirassiers et leurs hussards, leurs feuilles politiques, littéraires, théologiques, scientifiques, leurs gazettes officielles, leurs Petites-Affiches, leur *Journal des savans* et leur *Mercure galant*. Les innovations heureuses trouvaient bien vite des imitateurs d'un bout de l'Europe à l'autre. Quand Addison et Steele eurent créé le journalisme satirique et moralisant, ils firent école, et toutes les capitales du continent eurent leur *Spectateur*, leur *Babillard*, leur *Mentor*. Il n'y avait que le titre de changé.

Cependant tous les terroirs ne se prêtent pas également à de certaines cultures, et s'il est vrai que Vienne ait créé le journalisme, cette mère fut une marâtre. Durant plus de deux siècles, il n'a eu en Autriche que de très courtes prospérités. La semence était tombée dans une terre ingrate, maigre, et les jours de soleil étaient rares. M. Zenker en convient; mais il s'en prend surtout à la guerre de trente Ans et aux invasions des Turcs. J'aurais voulu qu'au lieu d'écrire une monographie, il écrivît une histoire, qu'il traitât son sujet avec plus de développement et d'ampleur, qu'il nous ouvrît quelques jours sur la société viennoise d'autrefois, qu'il nous montrât par exemple en quoi la Vienne de la première moitié du XVIIe siècle différait du Paris de Louis XIII et ce qu'était le public lettré et lisant sous le règne de ce Ferdinand II, qui haïssait tout ce qu'aimait Richelieu et ne songeait guère à fonder des académies.

Cet empereur bigot et solennel, à la main lourde, au cœur dur, qui n'avait d'autre délassement que la chasse, qui entendait chaque jour deux ou trois messes et ne manquait jamais vêpres et complies, était allé chercher sa femme dans la brillante cour de Mantoue, dans la maison des Gonzague. Il avait épousé Éléonore, fille du duc Vincent Ier, sur laquelle un Italien, M. Intra, vient de publier une très intéressante notice (1). Elle avait amené avec elle des musiciens, des peintres, des poètes, et dès ce temps l'influence italienne commença de se faire sentir à Vienne. On jouait souvent la comédie dans ses appartemens; l'empereur assistait quelquefois à ces représentations et daignait se dérider; mais il méprisait son plaisir. Les lettres, les sciences, les livres, les journaux, lui étaient suspects; il savait quel parti en peuvent tirer les disputeurs, les hérésiarques. Ses sujets ne lui donnaient, ce semble, ni tort, ni raison; tout porte à croire qu'ils restaient fort indifférens à cette affaire.

Un document publié par M. Intra nous apprend qu'en 1623 le duc

(1) *Le due Eleonore Gonzaga Imperatrici*. Mantova, 1891.

Ferdinand, frère de l'impératrice Éléonore, désirant donner plus de lustre à sa petite université de Mantoue, fit demander à Zucconi, son résident à Vienne, de lui chercher un professeur de mathématiques. « Je ferai mon possible pour vous satisfaire, répondait le résident, mais il est bon de savoir que dans cette ville on s'occupe de toute autre chose : *in questa città si attende a ogni altra cosa.* » A Vienne, l'indifférence est une passion. Zucconi ajoutait qu'il y avait à Linz un homme nommé Kepler, réputé pour le premier mathématicien de l'Allemagne, mais qu'étant hérétique et aimant à rester chez lui, *per star comodissimamente in casa sua*, il ne pouvait faire l'affaire. Une autre fois on lui fit demander un livre qu'on ne pouvait trouver à Mantoue; Zucconi ne le trouva pas davantage à Vienne, et on voit par sa réponse qu'il n'y avait alors dans cette grande ville qu'une seule librairie. Évidemment les Viennois de ce temps étaient de petits liseurs, et il leur en coûta peu d'attendre jusqu'aux premières années du XVIIIe siècle pour avoir des recueils analogues au *Mercure galant*, fondé dès 1672.

Littéraire ou politique, le journalisme a été arrêté dans tous les pays par les mêmes entraves, il a été sujet aux mêmes servitudes. Mais il y a censure et censure. Celle que Vienne a connue était une souveraine maussade, tracassière et pédante, à la voix aigre, au front sourcilleux, au teint plombé, qui n'entendait pas plaisanterie et pour qui les vétilles étaient des affaires d'État. Elle avait pour principe que condamner un innocent est un péché véniel, que le péché contre le Saint-Esprit, le seul irrémissible, est de faire grâce à un coupable, et elle frappait à tort et à travers, en laissant à Dieu le soin de reconnaître les siens. Ce fut le 20 mars 1523 qu'un édit organisa la censure autrichienne. Il s'agissait surtout d'interdire la publication et la vente des livres et des libelles hérétiques ou sentant l'hérésie. Les bourgmestres, les officiers de justice étaient préposés à ces poursuites; tout bourgeois était invité à faire la guerre aux écrits prohibés et, le cas échéant, à les prendre de force, *mit Gewalt*, à leurs propriétaires. A la tête de cette police de la presse étaient le grand-chancelier et celui qu'on appelait le *Hofrath*, le conseiller de cour. En 1527, on fit mieux; il fut déclaré que tous les contrebandiers de l'imprimerie seraient punis sans merci par le feu. Ce n'étaient pas là de vaines menaces. Balthasar Hubmayr et Caspar Tauber, qui s'étaient permis de rééditer et de répandre des brochures protestantes, furent brûlés l'un à Nikolsbourg, l'autre à Vienne, belle matière à mettre en vers ou en prose.

L'instrument n'était pas encore parfait ; on le perfectionna. On introduisit en 1528 l'incommode pratique des *Visitationen* ou descentes de justice, destinées à purger les maisons de tout écrit dangereux ou suspect. Le 18 février 1559, on promit une récompense de 300 florins à tout particulier qui dénoncerait un délit de presse, et le syco-

phantisme fut érigé en vertu civique. Sous Ferdinand II, la censure, qui avait été soumise quelque temps à la surveillance et au contrôle de l'université, était passée aux mains des jésuites, lesquels conservèrent ce privilège jusqu'au temps de Marie-Thérèse. Les révérends pères s'acquittaient de leur nouvel emploi avec un zèle méritoire, mais indiscret. Ils pénétraient dans les maisons, les fouillaient du haut en bas, de la cave au grenier, et livres, brochures, journaux, toute écriture malsaine était livrée aux flammes avec accompagnement de psalmodies et d'exorcismes. Les gazetiers qui avaient assisté à ces exécutions se sentaient tenus d'avoir ou la prudence du serpent ou l'innocence de la colombe, et assurément, si beau que soit le Danube, Vienne n'était pas pour eux le séjour des plaisirs.

Cependant, après la pacification des troubles religieux de l'Allemagne, cette haine effroyable pour la lettre moulée fit place à des sentimens plus raisonnables et plus doux. On se ravisa; on se dit que, ne pouvant détruire la presse, il fallait en tirer parti, apprendre à s'en servir et faire de nécessité vertu. En 1703, comme l'avait fait Richelieu près d'un siècle auparavant, le gouvernement impérial résolut d'avoir ses journaux officiels. On accorda à la famille de Ghelen le droit de publier un *Mercure*, « destiné, disait-on, à fournir au public des informations exactes sur les événemens importans, accompagnées de curieux raisonnemens et de réflexions politiques. » Il va sans dire que les journalistes n'avaient pas besoin de se creuser la cervelle pour servir à leurs lecteurs ces réflexions profondes et ces curieux raisonnemens; ils étaient tenus de redire, sans y changer un mot, la leçon qu'on leur avait soufflée.

Quelques mois après, l'imprimeur de la cour, Jean-Baptiste Schönewetter, publiait un second journal non moins officiel, intitulé *Wienerische Diarium*, qui plus tard changea de nom et s'appela *Gazette de Vienne;* c'est la même *Wiener Zeitung* qui paraît encore aujourd'hui et qu'on a surnommée le Nestor de la presse viennoise. Ces deux feuilles, créées la même année, se ressemblaient comme deux jumeaux. Elles donnaient les mêmes nouvelles, accompagnées des mêmes réflexions. La chancellerie impériale avait compris que la même chose, dite deux fois, en devient deux fois plus vraie, et quel empire exerce sur les esprits cette figure de rhétorique qu'on appelle la répétition. Le *Diarium* avait promis dès ses débuts que ses récits seraient purs de tous faux ornemens, « de tout fard oratoire ou poétique. » Il avait tenu sa promesse; il était rédigé dans un style de protocole, dont l'aride sécheresse ne laissait rien à désirer. Toutefois, si pour l'acquit de sa conscience, on s'appliquait à être parfaitement ennuyeux, on se permettait d'égayer la matière et d'allécher l'abonné en joignant aux correspondances politiques et aux curieux raisonnemens des annonces de

naissances, de mariages et de décès. Les petits bourgeois de Vienne ne pouvaient lire ces tristes gazettes sans penser à un temps grisâtre d'automne et sans entendre siffler la bise.

Marie-Thérèse sécularisa la censure; mais non-seulement elle n'eut garde d'en tempérer les rigueurs, elle en compliqua les formalités. Avant d'oser publier une nouvelle, il fallait la soumettre à l'examen de tant de vérificateurs des ouvrages de l'esprit, au contrôle inquisitif de tant d'éplucheurs de mots, que lorsqu'elle paraissait dans un journal, elle n'avait plus la grâce de la nouveauté : on annonçait les fêtes quand elles étaient passées et le déluge quand Noé, sorti de l'arche, plantait déjà sa vigne.

L'esprit du siècle avait pénétré à Vienne; le rationalisme réformateur y avait recruté quelques adhérens, qui en recrutaient d'autres. Marie-Thérèse détestait cette engeance; tout ce qui agréait au grand Frédéric lui déplaisait souverainement. Elle pouvait croire que c'était la libre pensée qui lui avait pris la Silésie, et elle ne souffrait pas qu'on lût *Candide* dans ses États; Van Swieten, son premier médecin, y mettait bon ordre. La ressource des faibles est la ruse; les gazetiers autrichiens rusaient. Ils s'étudiaient à donner aux vérités dangereuses une forme inoffensive et rassurante; ils glissaient des idées hardies sous le couvert des commérages et des menus propos; ils enveloppaient la dragée, ils habillaient le poivre et la cannelle, ils déguisaient la viande et les œufs. On vivait mal, mais on vivait. Le Saxon Christian Gottlob Klemm créa successivement à Vienne des recueils intitulés *le Monde*, *le Patriote autrichien*, où il se permettait d'insinuer, avec force précautions oratoires, que tout n'allait pas pour le mieux dans la meilleure des Autriches possibles. Son ami Sonnenfels publia *le Confident*, *der Vertraute*, et sous le nom de *l'Homme sans préjugés*, une feuille paraissant deux fois par semaine, dans laquelle il exposait timidement le nouvel évangile de Jean-Jacques Rousseau, la théorie du *Contrat social*, un système d'éducation dans le goût de *l'Émile*. Il poussa l'audace jusqu'à demander l'abolition de la corvée, la suppression des corps et métiers, la liberté de l'industrie. Il eut mille difficultés avec la censure, qui confisqua souvent sa marchandise. *L'Homme sans préjugés* étonna Vienne par sa miraculeuse longévité : cahin-caha, il vécut onze années durant.

Joseph II monta sur le trône et régna près de dix ans; ce furent dix années de douceur pour l'imprimerie et les journaux. Dès le 11 juin 1781, Joseph réformait la censure, et faisait donner aux nouveaux censeurs des instructions empreintes d'un esprit de tolérance inconnu jusqu'alors sur les bords du Danube et presque partout ailleurs. On les engageait à ne poursuivre rigoureusement que les récits obscènes, les farces malhonnêtes, les inepties et les fadaises qui pervertissent le bon sens d'un peuple; en revanche, on leur recommandait d'avoir de

grands ménagemens pour les publications raisonnées et savantes. Si on ne tolérait pas les écrits systématiquement hostiles à la religion, on interdisait aussi les brochures destinées à propager des dévotions ridicules. « Les observations critiques, était-il dit, qu'elles soient dirigées contre le souverain ou contre le dernier de ses sujets, lorsqu'elles ne sont pas injurieuses et surtout si l'auteur les signe de son nom et se porte ainsi garant de ce qu'il avance, ne doivent pas être prohibées. » En ce qui concernait les journaux, on prescrivait à l'autorité compétente de ne les examiner qu'en courant et de donner bien vite l'*imprimatur*. M. Zenker a raison, le règne de ce souverain aussi généreux dans ses projets que malheureux dans ses entreprises fut l'âge d'or de la presse autrichienne.

On pouvait oser, on osa beaucoup. De 1782 à 1784 parut un journal qui portait le titre bizarre de *Vérités hebdomadaires à l'adresse des prédicateurs de Vienne*. Léopold Aloïs Hoffmann, fils d'un tailleur bohême, que les jésuites n'avaient pas voulu recevoir dans leur ordre, leur en gardait rancune. Il avait du talent pour l'espionnage, pour la délation. Après avoir fait plusieurs métiers, il s'était convaincu que le meilleur de tous, le plus lucratif, était d'inquiéter les gens et de leur faire acheter leur repos; il se disait, sans doute, en allemand, ce que l'abbé Desfontaines avait dit en français : « Si Alger était en paix avec tout le monde, Alger mourrait de faim. » Depuis deux siècles au moins, les prédicateurs étaient une puissance à Vienne, comme ils le furent à Paris au temps de la Ligue. Le famélique Hoffmann eut bientôt fait de conclure son marché avec un éditeur. Accoutumé aux duretés de la vie, il n'était pas exigeant : il ne demandait que du papier, des plumes, de l'encre, le logement gratuit et 5 florins par semaine. Il était convenu que, si le journal réussissait, on lui donnerait à titre de traitement supplémentaire des souliers, des bas et du linge. Le premier numéro fit sensation. On croyait rêver; il était donc permis de tourner en ridicule les serviteurs de Dieu ! Les uns ne faisaient qu'en rire, les autres s'en indignaient et annonçaient d'une voix lamentable que les jours de l'antéchrist étaient venus. Les prédicateurs eurent la malencontreuse idée de riposter du haut de la chaire; cela ne servit qu'à mettre le journal en vogue, et Aloïs Hoffmann eut des chaussettes et du linge. Dix ans plus tard, il tournera casaque et, quoiqu'il se fût enrôlé dans une loge, il dénoncera les francs-maçons comme il avait dénoncé les jésuites. Il n'avait pas eu la peine de changer d'opinion, il n'en avait jamais eu.

A peine Joseph II fut-il mort, sa loi libérale fut révoquée. On en revint à l'ancien état de choses, toutes les vieilles interdictions furent rétablies et rendues plus rigoureuses. D'année en année on les aggravait; d'année en année les décrets succédaient aux décrets et les édits aux rescrits. Désormais on pouvait parler librement de tout, à condi-

tion de ne pas dire un mot pouvant déplaire à quelqu'un ou tendant à quoi que ce fût. Bien qu'il n'y eût pas deux jacobins dans Vienne, on ne songeait plus qu'à se protéger contre l'infection des idées révolutionnaires. En 1793, il fut défendu aux journaux d'insérer dans leurs colonnes une seule phrase qui pût être interprétée comme un éloge de la révolution française. En 1795, on publia une nouvelle loi d'ensemble sur la censure, contenant un article 4 aux termes duquel il était interdit de publier quoi que ce soit sans le consentement préalable de l'autorité. Quelque vénielle infraction qu'on fît à cette règle, l'édition était confisquée et mise au pilon, le privilège était retiré, et le délinquant devait acquitter une amende de 50 florins pour chaque exemplaire tiré; en cas de non-paiement, il était condamné à un jour de prison pour chaque florin impayé. Comme le remarque M. Zenker, si on avait tiré à mille exemplaires, l'amende montait à 50,000 florins convertissables en cent trente-sept années de prison. C'est assurément une des plus belles lois sur la presse qui aient jamais été édictées.

Quand M. de Metternich eut pris en main les affaires, les mesures imbéciles furent remplacées par des méthodes plus raffinées, par les artifices d'un despotisme ombrageux, mais avisé. Le chancelier avait trop d'esprit pour ne pas comprendre tout le parti qu'un gouvernement peut tirer d'une presse savamment organisée. Il avait à son service un publiciste de premier ordre, Frédéric Gentz, passé maître dans l'art d'accommoder la vérité à ses passions et de donner de belles couleurs au mensonge. « Mépriser l'opinion publique, lit-on dans les papiers posthumes du prince de Metternich, est aussi dangereux que de mépriser les principes moraux; si ces derniers peuvent renaître là même où on aurait voulu les étouffer, il n'en est pas ainsi de l'opinion; elle demande un culte particulier, une suite et une persévérance soutenues. » Le culte particulier qu'il rendit à la presse fut de créer, par le conseil et sous la direction de Gentz, deux journaux, une *Gazette de la cour*, recueil de documens officiels, et un journal politique, *le Beobachter* autrichien, destiné à convaincre l'univers que M. de Metternich ne s'était jamais trompé et que, jusqu'à la fin de sa carrière, il ne se tromperait jamais. « Le but de cette feuille, était-il dit dans une dépêche de la chancellerie, est de servir de journal semi-officiel. Soumise en apparence aux lois communes de la censure, en réalité elle dépend uniquement du département des affaires étrangères. »

Quant aux autres feuilles, le chancelier en subventionnait quelques-unes, comme il avait pris à sa solde quelques journaux étrangers. C'était, comme on voit, un système savant; il n'avait qu'à dire un mot, tous les échos répondaient. Les journaux qu'il ne payait pas, il les tenait de très court. Toutefois on les autorisait à parler avec une entière liberté de tout ce qui se passait au théâtre, sur la scène et dans

les coulisses. Ils avaient le droit d'agiter, de débattre d'importantes questions, de prendre parti pour Franz Wallner ou pour Edouard Weiss et de décider lequel des deux rappelait le plus « l'inoubliable Raimund. » Ils pouvaient décider également si tel acteur devait être puni pour avoir ajouté quelques mots à son rôle, si telle actrice renouvelait ses costumes aussi souvent qu'on le disait, si Binder avait réellement témoigné le désir de monter un cheval de bois en jouant Masaniello, si Othello avait eu la peau noire ou le teint basané, si en parlant de la cachucha que dansait si divinement Fanny Elsler, il fallait prononcer kakuka, ou katschuka, ou katschutscha, ou tschaschuka. Ces questions engendraient de longues querelles, et ces querelles faisaient vivre, un jour ou deux, de nombreux journaux, aussi médiocres qu'éphémères.

La conclusion de M. Zenker est que, jusqu'en 1848, il n'y eut parmi les gazetiers viennois aucune personnalité marquante. Ils n'avaient rien d'individuel, ni qui fût à eux, ils se copiaient les uns les autres, ils chantaient d'office le même air. Au XVIIe siècle et dans le temps « des curieux raisonnemens, » ils répétaient à l'envi la même leçon ; sous le règne de Marie-Thérèse, ils embouchèrent timidement la trompette de la libre pensée ; sous Joseph II, la fanfare fut plus éclatante ; à l'époque de la révolution, on invectiva d'un commun accord les francs-maçons et les jacobins ; sous le gouvernement de M. de Metternich, on glorifiait, par ordre du mufti, le système régnant et on discourait sur la cachucha. Au surplus, on se souciait peu d'avoir du talent et de l'esprit. M. Zenker a-t-il raison de s'en prendre uniquement à la censure ? Tantôt plus sévère, tantôt plus bénigne, elle existait partout, et cependant la France et l'Angleterre ont eu avant l'Autriche des gazetiers de quelque mérite. Quoique Delisle de Sales, qu'on avait surnommé le singe de Diderot, eût défini le journalisme : — « Le besoin de déraisonner réuni au besoin de nuire, » — il y avait de son temps des rédacteurs de feuilles volantes capables de discuter avec habileté, avec agrément ou avec chaleur, un point de morale, de droit ou de critique littéraire. Cela tenait peut-être à ce qu'ils avaient affaire à des lecteurs moins indifférens que les Viennois. Plus que personne le journaliste vit pour le public, et quand le public n'a point de goûts marqués et que rien ne le dégoûte, quand il avale, sans témoigner ni plaisir, ni répugnance, tout ce qu'on lui donne à manger ou à boire, quand il ne se connaît pas en vins ou que peut-être il préfère à une bonne eau-de-vie celle qui gratte le gosier, les journalistes ne se mettent pas en frais de cuisine et le servent comme il mérite d'être servi.

G. VALBERT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mars.

La vie des peuples, dans des temps de transition comme les nôtres, est assurément compliquée, pleine de singularités et d'anomalies. Elle va, cette vie contemporaine, à travers les crises de toute sorte et les contradictions. Elle ne cesse de rouler dans son cours les vœux légitimes et les utopies périlleuses, les progrès utiles et les inventions diaboliques, les sentimens d'une humanité éclairée et les plus grossières passions. Tout se mêle dans notre monde, le bien et le mal, les désirs de paix sociale et les révoltes de la haine, les instincts d'une société libérale et les violences de l'esprit de secte, le patriotisme et l'anarchisme. Le malheur est que dans ce vaste mouvement où se confondent tous les élémens bons et mauvais, il manque une direction, un frein, et faute du frein, de la direction, on ne sait plus trop où l'on va; on vit au jour le jour, flottant entre les raffinemens d'une civilisation poussée à bout et les menaces d'une barbarie renaissante. On se repose par instans dans une sécurité trompeuse; on croit du moins pouvoir se remettre à travailler en paix, à perfectionner les institutions, à discuter sur les finances, sur le commerce, sur les réformes sociales, sur la création des universités nouvelles, et on se réveille tout d'un coup en face de ces sinistres incidens qui se succèdent et se pressent. On se heurte aux explosions de dynamite et à la violation des églises, sous prétexte de défendre le pouvoir civil. Voilà le progrès qui se dessine si on ne se décide à y mettre bon ordre, à ressaisir la protection, la direction de la société française.

Assurément, il y a peu de temps encore, on ne l'aurait pas cru. On n'aurait pas supposé que dans une ville comme Paris, le plus vaste foyer des arts, des sciences, des plus rares industries, de la civilisa-

tion, la « ville lumière, » comme on l'appelait si pompeusement, il se trouverait des artisans de meurtre et de destruction, complotant contre la cité populeuse et florissante. Il faut pourtant bien se résigner à l'aveu de l'humiliante vérité; il n'y a pas à épiloguer puisque le fait brutal existe, puisqu'en quelques jours la dynamite s'est promenée sur les points les plus opposés de Paris, au boulevard Saint-Germain, à la caserne Lobau, hier encore à la rue de Clichy, — puisque les maisons sont là, dévastées, éventrées comme si la guerre y avait passé, et que c'est un hasard heureux, s'il n'y a pas eu plus de victimes humaines. C'est un fait avéré désormais, qu'il y a on ne sait où, on ne sait dans quels repaires, une affiliation du crime, un noyau de conspirateurs pervers sous le nom d'anarchistes, se servant des raffinemens de la science contre Paris, contre la société tout entière, prêts à frapper indistinctement, à l'aveugle, sans s'inquiéter du nombre de leurs victimes, détruisant pour détruire. Voilà le fait constaté et démontré! Non, sans doute, il ne s'agit plus ici d'opinions, même d'opinions hardies, déguisées sous le voile d'un intérêt populaire : ce sont tout simplement des malfaiteurs publics, traitant toute une population en ennemie, méditant, organisant froidement leurs coups, et l'effet de ces explosions méthodiques est doublé encore par le mystère dont le crime est resté jusqu'ici enveloppé. Que de tels attentats, si visiblement coordonnés, soient faits pour émouvoir la population parisienne, et que l'anxiété publique passe dans le parlement lui-même, c'est certes trop naturel. On se tourne vers le gouvernement, on lui demande aide et protection. On le presse de se multiplier, de déployer son énergie et de mettre sa police en campagne. On lui offre, au besoin, de nouvelles lois et pour régler le commerce de la dynamite et pour fortifier la répression des crimes. C'est ce que la chambre a déjà fait. On veut à tout prix se défendre, en défendant Paris, on craint le danger d'un ébranlement d'opinion : rien de mieux assurément, à condition de ne pas se méprendre.

Des lois, des lois, soit! Ce ne sont point, après tout, les lois qui manquent : on peut, si l'on veut, en ajouter de nouvelles, fortifier la répression: mais il est bien clair qu'il ne suffit pas de voter des lois, que toute la question est dans la manière de les appliquer, et, avant tout, on pourrait ici se livrer à un petit examen de conscience. Si on trouve qu'il n'y a pas de répression, que la police s'est laissé un peu surprendre, qu'elle est impuissante ou insuffisante en présence de ces crimes nouveaux, à qui la faute? Est-ce que la police, partout où elle est engagée, n'est pas toujours exposée à être désavouée? Est-ce que ces derniers jours encore, un député radical ne prétendait pas qu'il n'y avait d'autres anarchistes que les « policiers, » — en y ajoutant, il est vrai, les « anarchistes cléricaux? » Depuis dix ans, et plus, on n'est occupé qu'à mettre la police en suspicion, à la décourager, à la

désarmer, à la désorganiser, pour ne pas trop offusquer le conseil municipal de Paris. Le peu qui en reste, c'est un vrai hasard, et le résultat est que le jour où on en a besoin, cette police maltraitée, décriée, troublée dans le sentiment de ses devoirs, est impuissante, au moins un peu surprise. M. le préfet de police a vraiment à déployer de la bonne volonté pour remettre son armée sur pied. Ce n'est pas tout : on trouve, non sans raison, que les anarchistes deviennent menaçans et criminels par ce qu'ils appellent la « propagande du fait, » c'est-à-dire de la dynamite ; mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils se préparent à leur sinistre besogne. Ils n'ont pas caché leurs idées, si on peut appeler cela des idées ; ils ont avoué tout haut leurs haines, leurs projets. Depuis dix ans, leurs réunions sont des foyers de démagogie révolutionnaire, de subversion morale et politique, de propagandes corruptrices : on a laissé tout dire de peur de paraître réprimer des opinions ; on voit maintenant ce qui en résulte. Qu'on vote donc des lois nouvelles, si on les croit nécessaires, et qu'on poursuive une campagne de sûreté publique contre les malfaiteurs de la dynamite, ce sera fort bien ; mais la première condition est certainement de rendre à une société ébranlée et inquiète la garantie d'une police raffermie dans ses devoirs et d'une meilleure hygiène morale.

Est-ce qu'on croit sérieusement qu'il n'y a pas un lien profond, inavoué si l'on veut, entre ces dangereux progrès des mouvemens anarchistes, et les scènes qui viennent de se passer dans quelques églises de Paris ? En réalité, ce n'est ici qu'un autre genre d'anarchie, tout au moins un grand et pénible désordre. Pour la première fois, depuis bien des années, depuis la Commune, on a eu ce triste spectacle des temples religieux violés, transformés, comme l'a dit l'autre jour M. le président du conseil, en théâtres de conflits bruyans, de rixes et de tumultes. On n'a point, il est vrai, fait sauter les églises ; mais on les a envahies avec préméditation, avec une intention évidente d'agitation. C'est ce qui est arrivé à Saint-Merri, à Saint-Joseph, ce qui peut arriver encore ailleurs. Sur un mot d'ordre d'on ne sait quel « comité central révolutionnaire, » on s'est rendu en nombre dans ces églises comme dans des réunions publiques ouvertes à tous les tapages. On s'est donné, en l'absence de toute police, le plaisir de faire une manifestation anticléricale, d'interpeller violemment le prédicateur et même d'escalader quelque peu la chaire, de menacer d'un assaut le sanctuaire ; on a fait le plus de vacarme qu'on a pu et on a chanté en guise de cantique la *Carmagnole*, en molestant ceux qui n'étaient là que pour entendre un sermon, pour assister à une cérémonie de leur culte. Comme c'était inévitable, les esprits se sont montés, les rixes n'ont pas tardé à éclater. Chaises et prie-Dieu ont volé sur la tête des assistans inoffensifs ; il y a même des députés, des conseillers municipaux qui se sont vantés d'avoir conduit la faran-

dole, — en promettant de revenir. Et tout cela parce qu'en ce temps de carême, quelques ecclésiastiques ont cru devoir aborder dans leurs sermons les questions du jour, le problème ouvrier, les systèmes socialistes!

Parlons franchement, simplement : si ce n'étaient ces violences contre la liberté de la chaire, on pourrait peut-être dire que le clergé s'est jeté depuis quelque temps avec un peu d'impétuosité et d'impatience dans ces controverses qui touchent aux questions brûlantes du jour et un peu à la politique. Que des ecclésiastiques, des religieux, comme c'est arrivé récemment à Toulouse, à Bordeaux ou à Paris, aillent dans des réunions publiques affronter des discussions orageuses, défendre leur foi, leurs opinions sur les affaires sociales, c'est déjà beaucoup; c'est même peut-être trop pour leur habit, pour la dignité du sacerdoce. Dans le ministère de l'église, de la chaire, on ne voit pas bien la nécessité et même la convenance d'une mise en scène qui paraît en faveur aujourd'hui, de ces appels au public, de ces programmes un peu tapageurs, — sans compter qu'il y a des ecclésiastiques qui ont plus de zèle que de tact et qui par leur langage semblent avoir un peu trop respiré l'air du siècle. Ils ont certainement le droit de commenter les encycliques, de dire le mot de l'Église sur les problèmes, sur les misères du temps; ils feront toujours mieux d'éviter les polémiques. C'est possible : mais à quel titre les radicaux ont-ils la prétention de faire la police du temple, de troubler un prédicateur dans sa chaire, d'intervenir dans une cérémonie religieuse? Qu'ont-ils à faire d'aller à l'église, au sermon? Ils n'y vont, ils ne le cachent pas, que pour faire du bruit, pour troubler l'ordre du culte, — en quoi ils tombent tout simplement sous le coup du code pénal. Et qu'on ne parle pas de provocation de la part du prêtre: quelle provocation y a-t-il à parler dans une assemblée de fidèles, pour les fidèles, des bienfaits de la foi religieuse même dans les affaires sociales? Au fond, toute cette recrudescence d'anticléricalisme a un but qui a été à peu près dévoilé dans un débat où Mgr d'Hulst, qui a succédé comme député à Mgr Freppel, a pris position entre les partis avec autant de netteté que d'art. La vérité est qu'on craint l'influence des dernières manifestations pontificales; on craint la paix religieuse, l'entrée des catholiques dans la république; on craint tout! On ne serait pas fâché de raviver sans cesse et d'envenimer la querelle, — de provoquer au besoin par des désordres la clôture de quelques églises. Les radicaux sont dans leur rôle. Quel intérêt aurait le gouvernement à se laisser compromettre dans cette campagne d'intolérance? Quant à la république elle-même, elle n'a évidemment aucun avantage à être identifiée avec toutes les passions de secte, et on a pu le dire une fois de plus, si la république devait périr, ce n'est pas par les catholiques, c'est par les radicaux qu'elle aurait été tuée.

Voilà des incidens qui ont certes leur signification dans la marche présente des choses, qui ne sont néanmoins que des incidens si on sait garder quelque sang-froid. Heureusement, nous en convenons, en dehors de ces violences et de ces agitations factices, il y a toujours un travail qui s'accomplit. Il y a des questions qui touchent aux intérêts permanens, profonds, du pays, et qui sont faites pour fixer tous les esprits réfléchis. Il y a de graves et utiles discussions, comme celle qui s'est ouverte récemment au sénat à l'occasion d'une loi destinée à concentrer et à fortifier l'enseignement supérieur par la création d'universités nouvelles. Ce n'est plus ici une controverse bruyante, décousue et stérile où se déploient les passions de parti. C'est un débat relevé par le talent et l'éloquence, soutenu avec autant d'éclat que de force par M. Challemel-Lacour, M. de Rozière dans un camp, M. Bardoux, M. le ministre de l'instruction publique dans un autre camp, — engagé entre ceux qui attendent tout de la réorganisation universitaire proposée et ceux qui n'ont qu'une foi limitée à l'institution nouvelle. Ce n'est encore de plus qu'un débat préliminaire, une première délibération sur le principe même de la loi qui ressusciterait les universités en France. Qu'en sortira-t-il ? A quoi s'arrêtera-t-on en définitive ? Rien certes de plus utile, de plus digne d'un grand pays que de travailler sans cesse à perfectionner l'enseignement national, à développer les généreuses cultures de l'esprit, à multiplier les foyers de la science. Rien aussi de plus séduisant que ce mot d'université. C'est le rôle des pouvoirs intelligens de chercher, d'essayer, — à la condition cependant de ne pas prendre des mirages pour des réalités, de ne point sacrifier des traditions vivaces, des méthodes éprouvées, les idées et les intérêts les plus sérieux à des expériences qui ne seraient que des illusions.

On dirait à entendre de présomptueux novateurs qu'ils ont tout inventé, qu'ils découvrent tout, que le progrès ne date que d'eux, qu'on n'a commencé que de nos jours et sous leur consulat à instruire les hommes ; mais ce n'est pas d'aujourd'hui apparemment que la France est une nation instruite et intelligente. Le plus vieil enseignement, même celui de l'ancien régime, et depuis près d'un siècle, l'enseignement reconstitué, l'université nouvelle, avec leurs méthodes, avec leurs systèmes d'études, ont produit, ce nous semble, des générations qui ont fait une certaine figure dans le monde. Les prétendus novateurs, avec leurs réformes qui ne sont pas toutes des nouveautés, ne feront peut-être pas mieux. On dirait aussi que jusqu'à ces derniers temps tout a été en déclin en France, tandis que tout grandit et prospère au dehors, que les étrangers seuls, Allemands ou Anglais, savent ce que c'est que la science, le progrès, la culture scientifique et intellectuelle ; mais enfin, si les étrangers, avec les institutions scolaires qu'on leur envie, ont eu leurs savans, la France apparemment a eu

aussi les siens. Elle a eu, elle a encore heureusement ses savans dans tous les ordres, inventeurs, chimistes, jurisconsultes, ingénieurs, mathématiciens, lettrés, qui comptent en Europe et dans le monde. Elle en a eu à Paris, elle en a eu même dans ces écoles provinciales qui ont été parfois sous leurs dehors modestes des foyers de science. L'organisation qui a existé jusqu'ici n'a pas été, à ce qu'il semble, si stérile. Qu'il y ait eu dans l'enseignement supérieur des imperfections, des lacunes, des insuffisances, qu'il y eut et qu'il y ait encore beaucoup à faire, c'est possible. On s'est mis avec une ardeur croissante à cette œuvre, et on a été certes bien inspiré. On a renouvelé et agrandi ou créé les laboratoires, les bibliothèques, les collections scientifiques. On a élargi les cadres de l'enseignement, multiplié les chaires et relevé le professorat. On a stimulé l'essor des études et le développement des facultés. On a mieux fait : on a voulu rassembler les forces éparses de l'enseignement supérieur ; on s'est efforcé, par un décret de 1885, de coordonner ces facultés, en leur donnant une sorte de vie collective, une représentation commune. Bref, on a beaucoup dépensé, on a mis à contribution les villes et les départemens, comme l'État ; on s'est beaucoup remué, — mais on a marché. Jusque-là, rien de mieux. La question est maintenant de savoir ce qu'on veut faire avec les universités qu'on propose de créer comme un couronnement de l'édifice, comme des centres régionaux, permanens et organisés, d'enseignement supérieur, — ce que peuvent bien être ces universités et dans leur vie propre et dans le mouvement des choses en France.

Qu'en peut-il être, en effet ? La meilleure preuve qu'on va un peu au hasard, qu'on ne voit pas bien clair, c'est qu'on n'est pas arrivé à définir l'institution nouvelle ; on n'a réussi à la définir ni dans son principe, ni dans son rôle, ni dans ses conditions essentielles. On y a mis certes la meilleure volonté : ni M. Bardoux avec sa bonne grâce persuasive, ni M. le ministre de l'instruction publique avec sa parole brillante et sa philosophie n'ont réussi à dissiper l'obscurité.

Dire que les universités nouvelles sont destinées à dégager la formule ou l'âme de l'enseignement supérieur, à être pour ainsi dire l'expression de l'unité de la science, de l'unité de l'esprit humain, c'est évidemment se payer de mots ou rester dans les nuages ; c'est jouer avec une chimère qui s'est évanouie devant l'inexorable éloquence de M. Challemel-Lacour et les démonstrations si ingénieusement sensées de M. de Rozière. Les deux orateurs, qui ne manquent pourtant pas d'intelligence ni d'expérience dans les affaires de l'enseignement, ont avoué qu'ils ne comprenaient pas, qu'ils ne savaient pas ce que cela voulait dire, ce que c'était que la « science unique et universelle. » Pour rester dans le vrai saisissable et pratique, que seront donc ces universités dont on propose la création ? Sont-elles destinées à devenir des réalités sérieuses, des corpora-

tions vivantes et agissantes, ayant leur autonomie, leur dotation, leur budget, indépendantes dans l'administration et la direction de l'enseignement supérieur? Sont-elles appelées à réaliser graduellement une décentralisation intellectuelle par la substitution des universités régionales à la vieille université de France? C'est la logique de leur origine: elles pourraient certes dans ce cas devenir des institutions puissantes; mais alors, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, elles sont une sorte d'anomalie ou de dissonance dans la vie française, la contradiction du mouvement qui s'accomplit dans notre pays depuis un siècle, depuis la révolution. Les universités, au contraire, sous l'apparence des franchises et des libertés qu'on a l'air de leur accorder, ne seront-elles qu'une réunion assez artificielle de facultés, toujours rattachée à l'État, qui garderait, comme il le paraît, le droit de nommer les professeurs, de fixer leur traitement, de déterminer les programmes d'examen, de ratifier ou de biffer les dépenses? Alors elles ne sont plus qu'une fiction! De telle sorte que ces universités nouvelles en sont à offrir provisoirement cette singulière perspective de dépasser la mesure ou de n'être plus rien, de n'être qu'un mot couvrant plus ou moins la continuation de ce qui existe. Le sénat, sans avoir rien décidé encore, paraît s'être un peu arrêté devant cette alternative; il a le temps d'y réfléchir. Ce qui reste vrai, au demeurant, c'est qu'il y a un travail qui s'accomplit pour l'amélioration de l'enseignement supérieur et que le mieux serait peut-être de le poursuivre simplement, modestement, sans se laisser abuser par des idées vagues qui ne seraient qu'une illusion de plus.

Si c'était une compensation, on pourrait dire sans doute que ce qui est l'histoire de la France est aussi l'histoire de l'Europe, que notre pays n'a pas seul le privilège des œuvres difficiles, des luttes sociales ou religieuses, des menées anarchistes et même des instabilités ministérielles. Les ministères européens du moment n'ont pas en général la vie facile, pas plus à Londres qu'à Rome, pas plus à Vienne ou à Pesth, qu'à Madrid ou à Athènes. — C'est la faute du régime parlementaire avec ses interpellations et ses prétentions, dira-t-on; mais ce n'est pas seulement dans les pays à parlemens qu'il y a des coups de théâtre imprévus, — et voici l'Allemagne elle-même, dont le gouvernement se flatte pourtant de n'avoir rien de parlementaire, voici l'Allemagne qui s'en mêle, qui vient d'offrir à son tour le spectacle d'une crise où tout est au moins bizarre, où se dévoilent et les incohérences d'une politique et le caractère d'un souverain mobile dans ses impétuosités. Un ministre qui disparaît en pleine faveur du prince, le chancelier lui-même, menacé, ébranlé dans sa position, une démission donnée, un ministère rajusté tant bien que mal, qu'est-ce à dire? que signifient ces brusques et soudaines oscillations dans les conseils impériaux? Comment s'est accompli ce coup de théâtre qui met le ministre des cultes,

M. de Zedlitz, hors des affaires, laisse M. de Caprivi à la chancellerie de l'empire en le déchargeant de la direction du ministère prussien, et fait du comte Eulenbourg, un ancien ministre disgracié sous M. de Bismarck, un président du conseil du royaume de Prusse? Voilà qui reste une énigme dont on n'a pas encore le mot, quoique la crise ait eu une apparence de dénoûment.

A n'observer que le mouvement extérieur des choses et la marche ostensible que le jeune souverain allemand semblait décidé à suivre, on ne se doutait certes pas la veille encore de ce qui se préparait. Les troubles qui ont un moment agité Berlin, il y a quelques semaines, étaient passés. Il n'y a pas si longtemps que Guillaume II prononçait cet étrange discours resté fameux où il parlait de la politique comme d'une affaire entre Dieu et lui, où il déclarait lestement aux récalcitrans, aux mécontens, qu'ils n'avaient qu'à quitter l'empire s'ils ne voulaient pas se soumettre. La loi scolaire, qui avait si vivement ému les esprits, suivait son cours devant le parlement, soutenue avec énergie par le ministre des cultes, M. de Zedlitz, et par le chancelier lui-même, M. de Caprivi, qui mettait une sorte d'âpreté à défendre l'œuvre de son collègue. Les deux ministres croyaient manifestement représenter la pensée de l'empereur, dont la loi était l'expression. Que s'est-il donc passé? Guillaume II, qui peu auparavant, troublé par les agitations révolutionnaires et socialistes, avait paru tourner vers la réaction, sentait-il tout à coup le besoin de s'arrêter, de ne pas aller plus loin? S'est-il laissé émouvoir par les protestations du libéralisme allemand, par les résistances des universités, par la crainte de donner une arme au particularisme? A-t-il cédé à une impression du moment, à cette idée singulière qu'il n'avait qu'à vouloir pour changer la direction de la politique et détourner des difficultés croissantes? Toujours est-il qu'il y a quelques jours à peine, brusquement, à l'improviste, dans un conseil, il a témoigné d'un ton impérieux la volonté de renoncer à la loi scolaire. Il ne mettait pas la question en délibération, il la tranchait sommairement, souverainement. C'était le désaveu de ceux qui s'étaient compromis pour lui. C'était mettre les ministres dans l'alternative de se désavouer eux-mêmes du jour au lendemain ou de quitter le pouvoir. M. de Zedlitz, sur-le-champ, avant même de sortir du conseil, s'est décidé à la retraite, et le comte Caprivi lui-même, qui s'était engagé à fond pour la loi, n'a point hésité à offrir sa démission.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'au moment même où il ouvrait d'une main légère et impatiente cette crise soudaine, l'empereur, peut-être atteint dans sa santé, quittait brusquement Berlin sans regarder derrière lui, et courait se réfugier dans un rendez-vous de chasse, au château d'Hubertusstock, au milieu des forêts, — et pendant quelques jours l'opinion est restée indécise, singulièrement intriguée, se demandant

si cette disparition de l'empereur ne cachait pas une maladie réelle, plus grave même qu'on ne le disait, ce qui allait sortir de cet imbroglio entre Berlin et Hubertusstock. On s'est d'autant plus laissé aller à toutes les conjectures, que pour la première fois le frère de l'empereur, le prince Henri, s'est trouvé mêlé à ces affaires de politique et de ministère, intervenant en médiateur, au moins en porte-paroles, entre Hubertusstock et Berlin. On a négocié, on a délibéré, et au demeurant, quand l'empereur a pu rentrer ces jours derniers à Berlin, tout était arrangé. Tout a fini par un expédient aussi confus que la crise elle-même. M. de Zedlitz reste démissionnaire; mais il est remplacé par M. de Bosse, un fonctionnaire de bureau aussi religieux, aussi conservateur par ses opinions que son prédécesseur. M. de Caprivi reste chancelier de l'empire; mais il quitte la présidence du ministère d'État de Prusse, où il a pour successeur une ancienne victime de M. de Bismarck, le comte Eulenbourg. En réalité, que reste-t-il de tout ce mouvement qui a un instant excité la curiosité de l'Allemagne et de l'Europe? C'est à peine un changement dans quelques positions ministérielles à Berlin; ce n'est pas, autant qu'on en puisse juger, un changement de politique et le seul résultat de la dernière crise berlinoise est peut-être d'avoir fait beaucoup de bruit pour rien, surtout de laisser les principaux personnages un peu affaiblis.

De quelque façon qu'on juge les choses, le comte Caprivi ne semble pas sortir bien relevé ou bien fortifié de cet imbroglio. Héritier un peu imprévu de la fortune politique de M. de Bismarck, il avait recueilli la double charge de chancelier de l'empire et de président du conseil de Prusse. Il reste chancelier, il n'est plus président du conseil prussien, moins par sa volonté que parce qu'il s'était trop engagé pour la loi scolaire aujourd'hui abandonnée. C'est ce qui ressemble à un échec pour son prestige; c'est ce qui fait aussi la différence entre M. de Bismarck qui a pu, lui, tenter un jour cette expérience de la division des fonctions sans s'amoindrir, et M. de Caprivi, qui la subit comme une nécessité. Reste à savoir comment le chancelier s'en tirera; mais ce qu'il y a de plus clair, c'est que l'empereur lui-même n'est peut-être pas sans avoir reçu quelque atteinte de ces récens incidens; Guillaume II a déjà soumis l'opinion allemande à plus d'une épreuve par la mobilité de ses résolutions. La dernière crise et la retraite à Hubertusstock ne sont pas faites pour effacer la vague inquiétude qu'il a plus d'une fois inspirée par ses discours et que ses actes n'atténuent pas.

C'est un fait évident que, pour tous les peuples grands ou petits, les problèmes s'accumulent aujourd'hui et que, dans leur vie tourmentée, tout se confond : les questions sociales, les questions religieuses, les questions de gouvernement, même les questions de réorganisation constitutionnelle. La Belgique, notre voisine, n'a pas comme l'Allemagne, il est vrai, sa crise ministérielle, bien qu'elle en

ait été assez près il y a quelques semaines et qu'elle n'en soit pas encore absolument garantie. En revanche, il n'est pas bien sûr qu'elle n'ait eu récemment, — un peu peut-être par contagion, — sa petite panique causée par les anarchistes et les praticiens de la dynamite. Elle a aussi ses grèves ou de ces sinistres accidens du travail, comme cette cruelle explosion d'Anderlues, qui vient de faire d'innombrables victimes. Elle a surtout, pour l'occuper ou pour la distraire, sa revision constitutionnelle; cette revision qui, depuis un an, met tous les esprits en l'air, se complique à chaque pas et crée en définitive une situation passablement critique aux partis, au parlement, au ministère, au roi lui-même. Comment sortira-t-on de ce fourré d'épines? Par quel prodige d'habileté ou de sagesse arrivera-t-on à se mettre d'accord sur un programme de revision pour préparer la réunion d'une assemblée constituante? Mettra-t-on dans le programme le suffrage universel, objet primitif des revendications populaires? Y inscrira-t-on aussi le referendum royal, cette nouveauté singulièrement inattendue dans une constitution libérale, et à quelles conditions admettra-t-on ce droit de referendum? Le fait est que toutes les combinaisons se heurtent dans la mêlée, que la section centrale du parlement en est à son deuxième ou troisième rapport, que le ministère s'épuise en projets de conciliation sans rien concilier, que les vieux partis belges sont en plein désarroi, et que cette campagne de la revision est déjà fertile en incidens étranges ou piquans.

Évidemment, si on s'en était tenu à ce qui a été l'objet primitif du mouvement revisionniste, à l'extension du droit électoral, la question, sans laisser d'être toujours grave, aurait été du moins plus simple; elle serait restée concentrée sur un point précis. Le suffrage universel, réclamé par les pétitionnaires, aurait probablement été admis avec des atténuations, avec des garanties qui auraient suffi pour rallier bon nombre de catholiques et de libéraux. Soit qu'on ait voulu profiter de l'occasion, soit qu'on ait cédé à une secrète logique des choses, on s'est laissé entraîner. Il ne s'agit plus seulement aujourd'hui du suffrage universel complet ou mitigé ; il s'agit d'une revision infiniment plus étendue de la constitution, dont le gouvernement lui-même a cru habile de prendre l'initiative, — qui touche au principe, à l'essence du régime constitutionnel et parlementaire, au rôle des pouvoirs dans l'État. Le premier effet de cette extension de l'idée revisionniste a été de mettre une sorte d'anarchie dans les partis, parmi les libéraux comme parmi les catholiques ou ministériels eux-mêmes. On en est venu rapidement à ne plus s'entendre, à tomber dans de véritables guerres intestines, et un des plus curieux incidens de cette confusion est certainement ce qui vient d'arriver à M. Nothomb, une des têtes du parti catholique, un ancien garde des sceaux, ministre d'État, et hier encore président de l'association conservatrice de Bruxelles.

M. Nothomb, une fois le mouvement revisionniste engagé, s'est prononcé résolument pour le suffrage universel et pour le referendum royal ; il n'a pas craint de convier les catholiques à entrer hardiment dans ce qu'il appelle « l'ordre nouveau, » à se rallier à la « politique de l'avenir. » Il a provoqué aussitôt dans une fraction de son parti une sorte de soulèvement indigné. Bref, M. Nothomb a été positivement excommunié, renié comme traître, obligé de quitter la présidence de l'association conservatrice qui l'a désavoué. Pourquoi? Est-ce parce qu'il s'est prononcé, d'accord avec M. Paul Janson, pour le suffrage universel? Est-ce parce qu'il s'est rallié au referendum royal? Est-ce parce qu'il a cru le moment venu pour son parti d'inaugurer une politique nouvelle ?

Au fond, on ne s'entend pas sur le suffrage universel ou sur la manière de s'en servir; on ne s'entend pas plus, on s'entend peut-être encore moins sur le referendum, et tout est d'autant plus compliqué ici que cette nouveauté, dont le chef du cabinet, M. Beernaert, a pris la responsabilité, est, on le sait, l'idée fixe, l'obsession du souverain très respecté de la Belgique. Le roi Léopold, qui passait jusqu'ici pour le plus constitutionnel des princes, n'a pas craint de s'engager pour ainsi dire personnellement dans la lutte, de combattre presque à visage découvert pour conquérir son referendum, qu'il considère comme son instrument de règne. Il serait même allé, dit-on, jusqu'à menacer d'une abdication si on ne lui accordait pas ce droit de dialoguer avec son peuple par le plébiscite, cette arme aussi dangereuse peut-être pour lui-même que pour les institutions libres. Si ce n'eût été cette intervention royale, le referendum avait des chances pour être rejeté du premier coup par la majorité des catholiques et des libéraux; il aurait été, sans doute, écarté assez dédaigneusement. On s'est rendu devant le vœu impatient du prince plus que devant l'éloquence de son premier ministre, M. Beernaert; mais il est bien clair qu'on s'est rendu sans conviction, que si on a fini par admettre ce nouveau-venu, ce referendum dans le programme de la revision, on ne l'a admis que sous le plus ample bénéfice d'inventaire et de contrôle. Rien ne le prouve mieux que le rapport fait tout dernièrement par M. de Smet de Naeyer au nom de la section centrale du parlement. C'est un rapport sans enthousiasme. On n'admet pas d'abord le referendum comme consultation préalable du peuple avant toute délibération du parlement. On prend de plus toute sorte de précautions pour l'atténuer, le limiter, le ramener à la mesure d'un droit inoffensif. En un mot, c'est bien visible, on cède par égard pour le prince, sans se défendre d'une certaine crainte, en sentant parfaitement le danger de ce droit d'appel au peuple qui est après tout une révolution par la substitution du régime plébiscitaire au large et libéral régime parle-

mentaire. Ce qu'on a fait à la section centrale, c'était pour en finir, pour avoir une proposition à soumettre au parlement.

On en est là, on s'est mis à peu près d'accord sur cette procédure préliminaire ; on n'y est pas arrivé sans peine, sans avoir perdu bien du temps en conférences où le ministère a été plus d'une fois menacé d'être abandonné en chemin. Reste maintenant à savoir si le parlement sanctionnera l'œuvre de la section centrale. Et puis cela fait sans nouveau contretemps, rien n'est fait encore. Tout dépend des élections qui se feront. La revision passera à une assemblée constituante qui peut ne pas se croire liée par le programme du parlement d'aujourd'hui, qui aura nécessairement tous les droits d'une assemblée souveraine renouvelant le congrès de 1830. On entre provisoirement dans l'inconnu. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les Belges se donnent bien du mal pour sortir d'une situation où depuis soixante ans ils ont trouvé la paix, toutes les libertés et la garantie de leur indépendance.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le samedi 12 courant, la rente 3 pour 100 était à 96.80. C'est sur ce cours que le 16 suivant a été détaché le coupon trimestriel de 75 centimes. Le jour même était coté le prix de 96.22 ex-coupon, et la hausse s'est continuée jusqu'au 25 où fut atteinte, comme limite extrême, la cote de 96.55. Un tel mouvement appelait des réalisations qui toutefois n'ont fait perdre d'abord que quelques centimes. Mais le marché, qui avait gardé une sérénité complète après les premiers exploits des anarchistes, paya tribut à l'émotion générale causée par l'explosion de la rue de Clichy. La rente descendit à 96.12. Ce ne fut là d'ailleurs qu'un accès très court de faiblesse. Le 3 pour 100 se relevait déjà très vivement et avait atteint de nouveau 96.40 lorsque la nouvelle de l'arrestation du principal auteur présumé des attentats à la dynamite précipita encore la reprise, et fit coter le cours de 96.57.

Les vendeurs à découvert se sont trouvés de nouveau en face d'un marché démuni de titres et, dès mercredi, le déport coté par anticipa-

tion s'est élevé à 6 et 8 centimes. Les incidens parlementaires n'ont pas eu plus d'action sur le marché que les crimes des anarchistes. D'ailleurs le cabinet est sorti victorieux des escarmouches où les circonstances l'ont engagé; l'argent est partout d'une abondance extrême; la Caisse des dépôts et consignations achète régulièrement des rentes pour les caisses d'épargne; le marché de Berlin a soutenu sans défaillance la crise ministérielle provoquée par une résolution soudaine de l'empereur Guillaume II; enfin le marché de Londres paraît disposé à réagir plus énergiquement qu'il ne l'a fait jusqu'ici contre la torpeur où l'ont tenu si longtemps les affaires argentines.

M. Burdeau a donné lecture, à la commission de la chambre des députés, de son rapport sur le renouvellement du privilège de la Banque de France. La Banque, dans ses négociations avec le ministère des finances, avait déjà consenti de très importantes concessions, notamment la suppression des intérêts sur les 140 millions d'avances au Trésor, le paiement d'une redevance annuelle de 1,700,000 francs jusqu'en 1898 et de 2,500,000 depuis cette date jusqu'à l'expiration du privilège renouvelé, soit jusqu'en 1920, la création de succursales, de bureaux auxiliaires et de dépôts de titres.

La commission, à son tour, a obtenu des concessions nouvelles. Désormais la Banque admettra à l'escompte les lettres de change et autres effets de commerce à ordre qui seront présentés par des associations syndicales, agricoles et autres, notoirement solvables. La redevance annuelle, jusqu'en 1898, sera portée de 1,700,000 francs à 2 millions. La Banque élèvera de 140 à 180 millions le montant de ses avances au Trésor, non productives d'intérêt. Non-seulement elle paiera gratuitement les arrérages des rentes et émettra de même les rentes et valeurs du Trésor, mais elle étendra à des valeurs industrielles françaises la liste des valeurs admises aux avances et fera gratuitement pour les rentiers qui l'en chargeront l'accumulation des intérêts de leurs rentes déposées à la Banque de France.

Ce n'est pas tout. Les concessions faites à la commission portent création d'une succursale dans chacun des chefs-lieux de département qui n'en possèdent pas, transformation de 18 bureaux auxiliaires en succursales, maintien des bureaux auxiliaires non transformés et création de 30 nouveaux bureaux, enfin création de 16 dépôts de titres.

La Banque a concédé encore : l'escompte quotidien dans toutes les succursales, le recouvrement quotidien des effets sur les villes rattachées, la réduction de 0 fr. 50 à 0 fr. 25 pour 1,000 de la commission de virement, l'admission à l'escompte des effets de 5 francs pour le papier sur place et de 10 francs pour le papier de place à place, etc.

Les porteurs d'actions de la Banque se sont un peu effrayés de cette longue liste de concessions faites par la Banque; ils ont craint que le renouvellement du privilège ne fût payé d'un prix exagéré, et les

titres, depuis la lecture du rapport de M. Burdeau à la commission, ont baissé d'abord de 150 francs. Il y a lieu cependant de compter avec l'extension probable des opérations de notre grand établissement, et des bénéfices qu'il en pourra recueillir, en dépit de tant de services qu'il rend et rendra encore gratuitement au Trésor et au commerce. La Banque a calculé elle-même que pour les vingt-huit années qui s'écouleront de 1892 à 1820, le montant en capital des sacrifices qu'elle s'imposait s'élèverait à 140 millions, ce qui représente à peu près un prélèvement de 25 francs par action sur le dividende annuel. En regard de ce sacrifice, se place la prorogation du privilège pour vingt-trois années et l'autorisation de porter à 4 milliards de francs l'émission des billets, dont la limite est actuellement fixée à 3,500 millions. L'action s'est déjà relevée de 50 francs à 4,150.

Les fonds d'État étrangers se sont relevés plus ou moins vivement pendant la seconde quinzaine de mars. L'Extérieure d'Espagne avait été précipitée à 56.60 par la hausse rapide du change à 21 pour 100. Ce mouvement étant dû, pour la plus grande part, à des ventes à découvert, il a été facile aux acheteurs de mettre à profit quelques circonstances plus favorables pour faire regagner à cette valeur près de trois unités. La tension du change était le résultat d'opérations faites par le gouvernement espagnol pour assurer à l'étranger le paiement en or du coupon trimestriel de la dette extérieure échéant en avril. Ces opérations terminées, le change s'est détendu jusqu'à 18.50 pour 100. Les bilans de la Banque d'Espagne ont paru assez satisfaisans, et le cabinet Canovas a promis formellement des économies. Les vendeurs se sont décidés à racheter; les valeurs espagnoles, rente intérieure et rente extérieure, obligations 6 pour 100 et 5 pour 100 de Cuba, actions et obligations des chemins de fer, ont remonté de concert. La rente 4 pour 100 extérieure reste à 59.30 en reprise de 2 fr. 70; les titres de Cuba ont gagné 17.50 à 440 et 400; l'amélioration est de 7.50 sur les actions du Nord de l'Espagne, du Saragosse et des Andalous, de 20 à 25 francs sur les obligations; elle atteint même 40 francs. sur les titres de la 3e série du Nord de l'Espagne.

Le Portugais est à 26.50 comme il y a quinze jours. Le ministre des finances à Lisbonne a remis, le 20 courant, aux délégués des comités allemand, anglais, français et hollandais constitués pour la défense des intérêts des porteurs de fonds portugais, les propositions du gouvernement relatives au règlement de la dette extérieure. L'article fondamental de ce règlement est la réduction à 50 pour 100 des intérêts de la dette consolidée extérieure (3 pour 100 perpétuel, 4 1/2 et 4 pour 100 amortissable). Le montant total de ces intérêts s'élevait jusqu'à présent à 56,331,000 francs. Le gouvernement portugais n'aurait donc plus à payer à l'avenir, en or, que 28,165,500 francs.

Pendant les deux premières années, les intérêts réduits seraient

payés, non en or, mais en titres d'un emprunt de 100 millions de francs, amortissable en quinze ans au moyen d'une annuité de 10 millions de francs. Sur ce montant de 100 millions, 56,331,000 francs seraient ainsi affectés au paiement des intérêts réduits pendant deux ans, et le solde, 43,669,000 francs, servirait à consolider la dette flottante.

En garantie de l'exécution de la convention, le gouvernement affecterait spécialement les revenus des douanes du royaume, évalués pour 1892-93 à 77 millions de francs. Sur cette somme seraient prélevés, d'abord l'annuité de 10 millions pour l'emprunt à émettre, puis le montant nécessaire pour le service de la dette extérieure ; le solde serait appliqué au service de la dette intérieure.

Il convient de faire remarquer que les 77 millions du rendement douanier représentent des recettes en papier et qu'en conséquence il faut réduire de 25 ou 30 pour 100 ce chiffre pour en avoir l'équivalent en or ; il se ramène ainsi à 55 millions environ, à supposer que le change ne dépasse pas le taux actuel. Les sommes nécessaires au service réduit de la dette extérieure, à prendre sur les revenus des douanes, seraient versées à la Banque du Portugal, et celle-ci en ferait hebdomadairement la remise à l'étranger.

Le prix nominal des titres actuels ne serait pas réduit ; l'amortissement continuerait à fonctionner dans les conditions ordinaires pour les obligations 4 1/2 et 4 pour 100, et certains arrangemens seraient pris pour le remboursement ultérieur de la moitié des intérêts non payée aux échéances. A ce remboursement seraient affectées : 1° la moitié de l'augmentation du revenu des douanes sur le chiffre de 77 millions de francs calculé pour 1892-93 ; 2° l'annuité de 10 millions de francs, devenue libre pour l'amortissement complet de l'emprunt de liquidation.

Ces propositions, il est à peine besoin de le dire, ont été accueillies par les porteurs de titres sans le moindre enthousiasme. Le gouvernement portugais promet de payer la moitié des intérêts en papier pendant deux ans, en or ensuite, s'il le peut, naturellement. Les garanties de paiement à la Banque du Portugal et de remise hebdomadaire des fonds à l'étranger sont nominales ; l'affectation du revenu des douanes ne donne aucune sécurité nouvelle, puisque le service de la dette était jusqu'ici garanti par l'ensemble des revenus du royaume. Il a, d'ailleurs, été déclaré officieusement par les délégués auxquels a été remis ce projet de règlement que ces propositions ne constituaient pas « un dernier mot, » et que, du côté des garanties surtout, il était possible d'obtenir des concessions plus substantielles.

La Compagie royale des chemins de fer portugais est entrée aussi dans la voie des arrangemens. Le conseil d'administration a consenti

à la création d'un comité de direction composé de sept membres dont quatre pris parmi les représentans des obligataires.

La troisième semaine de mars a été employée dans la chambre italienne à la discussion du budget rectifié. La politique de M. Luzzatti a été fort attaquée; le cabinet avait promis l'équilibre; mais le rendement des recettes est si affaibli que le déficit sera encore de 30 ou 40 millions. M. Luzzatti et son collègue le président du conseil, M. di Rudini, sont résolus à combler cette insuffisance par de nouvelles économies et des remaniemens d'impôts. Ils l'ont déclaré nettement à la chambre et celle-ci a donné à leur politique une approbation catégorique. Ce succès ministériel a valu à la rente une reprise de 75 centimes, à 87.80 au lieu de 87.05.

Les valeurs turques ont eu d'abord une fusée de hausse, 1 pour 100 à 19.90, Banque ottomane à 552.50. Une réaction assez vive s'est produite, mais déjà le courant est retourné et les acheteurs poussent de nouveau les cours. Le 29 mars a été constitué à Genève, sous le patronage et avec le concours de la Banque ottomane, un *trust* de titres ottomans, sous le nom de Société financière franco-suisse, au capital de 20 millions.

Le Hongrois est en hausse de plus d'une unité à 92.75, les fonds russes ont été très bien tenus, l'emprunt d'Orient a été porté de 65.50 à 66.25, le 3 pour 100 1891 de 75.50 à 76.

Les titres des sociétés de crédit ont été plus offerts que recherchés. Les actionnaires du Comptoir national d'Escompte ont tenu leur assemblée générale le 26, et voté la répartition d'un dividende de 5 pour 100 sur le capital versé. Il n'est question pour l'instant d'aucun appel de fonds.

Les actions des Chemins français avaient fléchi dans la première moitié de mars sur l'application des nouveaux tarifs de grande vitesse à partir du 1er avril. Une reprise s'est déjà produite, 22.50 sur le Lyon à 1,465.50; 12.50 sur le Nord à 1,722.50 et 17.50 sur l'Orléans à 1,515. Le dividende du Nord vient d'être fixé à 70 francs, celui de l'Ouest à 38.50, celui de l'Est à 35.50.

Les Entrepots et magasins généraux de Paris ont leur assemblée le 7 avril. Il y sera proposé la répartition pour 1891 d'un dividende de 27 fr. 50 (contre 25 francs pour 1890). La Compagnie des omnibus a tenu son assemblée le 30 mars. Un dividende de 45 francs a été voté (contre 55 pour 1890). L'action se tient à 1,020.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

TUFTS COLLEGE LIBRARY

BELLE-MADAME

DEUXIÈME PARTIE (1).

IX.

Depuis huit jours, M. et Mme Roller sont partis pour l'Italie. A peine mariés, ils ont fui vers le soleil. L'heureux époux de Nancy a loué la plus élégante villa de Bordighera pour y abriter sa lune de miel. Et pendant ce temps, la jolie Mélitte, passée au service de sa jeune maîtresse, s'est installée dans cette somptueuse demeure que Désiré possède sur le Prado. Bien contente, la quarteronne, d'avoir quitté la tante pour la nièce! D'abord, de femme de chambre, elle est montée au rang d'intendante. Puis, elle est si douce à se faire obéir, la souriante Nancy! Enfin, en restant à Marseille, Mélitte peut songer à ses amours, à elle. Grave question maintenant qu'elle n'a plus à s'occuper des amours de la jeune fille.

Cette propriété, qu'on appelle à Marseille les Imbergères, a été achetée, il y a trente ans, par le père de Désiré. C'est une sorte de petit château construit au fond d'un parc. Chaque soir, quand les serviteurs sont éloignés, quand nulle oreille indiscrète n'écoute, Pierre Natalis se glisse entre les ombres, par la grille entr'ouverte, et ces êtres charmans se disent leurs chastes tendresses.

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

Mélitte ne connaissait jusqu'alors ni la vie, ni la profession de son amoureux. Elle le savait pauvre; elle le voyait discret. Son cœur l'avait entraînée vers lui dès le premier jour. Mais, quand elle apprit ce qu'il était, quelle digne et courageuse existence il avait menée, le sentiment qu'elle éprouvait se changea vite en adoration.

Pierre était le fils d'un petit instituteur de la campagne provençale. Le père, ambitieux pour cet enfant de sa vieillesse, usa ses dernières ressources à lui procurer l'éducation d'un bourgeois riche. Tant de sacrifices ne devaient pas être perdus: tout de suite. l'adolescent se montra discipliné et travailleur. Il achevait à peine de conquérir ses diplômes quand l'instituteur mourut. Qu'allait devenir l'orphelin? Une seule carrière lui plaisait: celle d'homme de lettres. Il rêvait d'être poète, espérant illustrer le nom obscur légué par son brave homme de père. Amère folie, lorsqu'on n'a pas le sou et qu'il faut gagner son pain! Mais quand serait-on fou, sinon à vingt-cinq ans? La pauvreté, la désillusion, Pierre acceptait tout. L'homme dont le cerveau est meublé de pensées hautes se résigne aisément à mâcher de la misère. Cette misère ne dura pas trop longtemps: un heureux hasard fit entrer le jeune poète dans un grand journal de Marseille; l'existence quotidienne était assurée.

Jusqu'au jour où il rencontra Mélitte, Pierre ne vécut que pour son art. Puis, il connut la jeune fille, et s'éprit d'elle. Fréquemment, pendant ses nuits de fécond travail, Natalis avait pensé à l'inconnue qu'il aimerait plus tard. Il la chantait, cette muse encore ignorée, en des vers qu'il cachait avec jalousie aux indifférens. Les vrais artistes sont ainsi: ils portent en eux un idéal de femme qui ressemble à leurs songes. Le plus souvent, hélas! le sort ne la met pas sur leur chemin. Lorsque leur cœur se prend, en celle qu'ils rencontrent, ils adorent surtout celle qu'ils ont rêvée. Le vulgaire ne comprend pas ces passions violentes soudainement allumées dans le cerveau et les sens des êtres qui vivent surtout par l'imagination. Il dit: « Tant d'amour pour une si médiocre séductrice! » C'est que le poète ne voit pas sa maîtresse telle qu'elle est, mais telle qu'il voudrait qu'elle fût. Qu'importe! Le bonheur goûté n'est-il pas le même? Certes, car ce bonheur n'est jamais absolu, mais toujours relatif à la conception que nous en avons formée.

Mélitte était assez belle pour inspirer un caprice sensuel; et Pierre, assez jeune pour que ce caprice devînt aisément de l'amour. Elle était quarteronne? Eh! le savait-il? Il fallait le regard exercé d'un créole pour reconnaître l'origine aux yeux et aux ongles.

Une servante? Et lui-même qu'était-il donc? De vrai, Natalis ne fit pas tant de raisonnemens. Il s'abandonna sans résister à la griserie délicieuse de son cerveau. Pendant les deux mois que dura le voyage de noces, il ne manqua pas une seule fois le rendez-vous du soir. Mélitte avait choisi un bosquet assez épais, dans un fourré de hêtres et de lentisques. Les jeunes gens s'asseyaient sur un banc l'un près de l'autre, et s'aimaient chastement dans l'ombre protectrice. Pas une seule pensée sensuelle. Quand elle lui tendait ses lèvres fraîches, il imposait silence aux désirs qui ardaient son corps. Et leurs causeries continuaient, si du moins c'était une causerie que ce monologue d'un poète élevant peu à peu l'intelligence d'une jeune fille au niveau de la sienne.

Le croisement des races est un de ces mystères qui confondent le physiologiste. Quand le quarteron ou l'octavon sont doués, ils produisent des êtres extraordinaires. Mélitte ne pouvait en devenir un: son instruction primitive avait été trop rudimentaire. Du moins, elle se formait peu à peu, arrivant par degrés à la compréhension d'un langage si nouveau pour elle. Un poète? D'abord ce mot ne lui disait rien. Puis, quand Pierre lui parla d'un grand poète de Bourbon, son *pays* à elle, quand il lui récita les magnifiques vers de Leconte de Lisle, la quarteronne frissonna d'admiration.

Elle y sentait l'âme de sa terre natale, l'âme des ruisseaux et des arbres; elle y buvait des pensées, des rêveries, des souvenirs. Rien qu'en fermant les yeux, la jeune fille revoyait les paysages doux à son cœur. Et, si elle ne goûtait pas encore la marmoréenne beauté de la forme, du moins elle subissait le charme physique des strophes cadencées. Instinctivement musicienne comme ceux de sa race, elle se laissait bercer par cette mélodie. Puis, lentement, quand Pierre l'eut initiée à la splendeur des rimes, à la majesté des nombres, à l'harmonie des syllabes, cette admiration s'augmenta d'une sorte de respect religieux.

Et son amoureux était un de ces êtres rares! Ce fut une jouissance pour son cœur beaucoup plus que pour son orgueil, car elle n'était pas assez compliquée pour mettre de la vanité dans le sentiment. Ainsi lui échut la plus grande joie qu'elle eût encore goûtée. Un soir, Pierre lui dit:

— Vous ne douterez jamais de moi, quoi qu'il arrive?

Elle se réfugia dans les bras de Natalis avec une confiance d'enfant gâtée.

— Merci, murmura-t-il.

Puis, après un silence:

— Il faut que je parte pour Paris.

Pour Paris!.. Elle ne prononça pas un mot. Si Pierre parlait de partir, c'est qu'il le fallait... Peut-être n'aurait-il pas révélé ce gros secret qu'il cachait depuis six semaines; mais il sentit tant d'angoisse dans le silence de la jeune fille, qu'il avoua tout. Eh bien! oui, depuis deux mois il avait chanté sa passion pour elle: un beau volume qui s'appellerait *la Chanson de l'amour*. Toutes les nuits, en la quittant, il travaillait jusqu'à l'aube, jetant dans ses vers le trop-plein de ses désirs contenus.

Melitte ne comprit qu'une chose: c'est que *son* poète faisait d'elle une muse, une créature d'élection. Elle ne devina pas l'égoïsme inconscient des artistes, qui, d'ordinaire, se servent du sentiment au profit de l'art. D'un mouvement brusque, elle saisit la tête de Natalis entre ses mains, et baisa longuement ces lèvres jeunes qui l'avaient chantée. Pour la première fois depuis la naissance de cette idylle, une pensée ardente se glissa dans le cerveau de la jeune fille. Puis, par une réaction naturelle, elle fondit en larmes.

— Ne pleure pas... ne pleure pas... je t'en prie! murmura-t-il en s'agenouillant devant elle.

Quand il la vit un peu calmée, Pierre voulut la reprendre dans ses bras. Mais elle l'éloignait doucement, elle toujours si soumise à ses caresses.

— Ce soir,.. laisse-moi seule... veux-tu? J'ai besoin de penser à tout ce que tu m'as dit. Mais écoute. J'ai reçu ce matin une lettre de Bordighera. Belle-Madame revient dans quinze jours : passe avec moi ces deux semaines de liberté que nous avons encore.

— Tout ce que tu voudras!

— Tu partiras plus tard, quand je ne serai plus maîtresse de mon temps.

— Alors, demain... ici, à la même heure.

— Non, demain reste chez toi, en quittant le journal.

Natalis redevint tout triste; c'était elle maintenant qui souriait.

— Tu as souhaité me faire une surprise: c'est moi qui t'en réserve une. Aussi ne m'interroge pas: je ne te dirais rien.

Il la prit encore une fois entre ses bras, et s'enfuit à travers les arbres. Elle le suivait des yeux; puis, quand elle n'entendit plus le sable de l'allée crier sous les pas du jeune homme, Mélitte remonta lentement chez elle. Nancy, avant de partir, lui avait assigné, dans les communs du château, un petit appartement de trois pièces. C'est dans cet asile que la quarteronne passait le meilleur de ses journées. Elle lisait, elle songeait, se récitant tout bas les vers de son poète. Quand elle rentra dans sa chambre par cette nuit superbe, Mélitte ouvrit toute grande sa fenêtre qui donnait sur le

parc. Offrant son front brûlant à la brise de mer, elle s'enfonça dans ses pensées.

Quel serait leur sort à tous les deux? Elle la femme de Pierre? Impossible. Bien qu'elle n'eût qu'une notion incertaine des conventions sociales, Mélitte sentait bien que cet être jeune et passionné, qui pouvait tout espérer de l'avenir, subirait une déchéance le jour où elle porterait son nom. Un poète épousant une servante? Mésalliance que le monde ne pardonnerait pas. Et elle voulait que pour ce monde-là Pierre fût un des premiers. Mais alors quel serait son rôle, à elle, la pauvre? De se dévouer. Qui l'aimait, ce grand homme inconnu? Personne. Plus de parens; pas encore d'avenir. Elle seule, l'humble fille, elle seule l'adorait, d'une adoration très complexe qu'elle n'aurait su jamais analyser. Mais, avec son instinct de femme, elle devinait que son amour, à elle, ne ressemblait pas aux autres amours. Elle était un peu la protectrice de cet homme qui la dominait de toute son intelligence. Son devoir lui commandait de chérir Pierre, non pour elle, mais pour lui; non pour le bonheur qu'il lui donnerait, mais pour les joies qu'elle saurait lui apporter. Cette conception, qui ne fût pas née dans un cerveau d'Européenne, germait aisément en cette tête africaine, façonnée par l'atavisme à ne pas concevoir l'amour sans l'échange des réalités physiques.

Comment la quarteronne eût-elle hésité devant cette tâche d'un dévoûment accepté? Pierre l'élevait jusqu'à lui; Pierre lui insufflait une sorte de fierté joyeuse, de contentement orgueilleux : en échange, elle livrait le seul trésor qui lui appartînt. Peut-être aurait-elle évité quelque temps encore l'inévitable dénoûment, si Natalis eût demandé. Mais il ne demandait rien. La pensée même d'une impureté n'effleurait pas l'imagination de la jeune fille. En se donnant à Pierre, elle se donnait pour toujours, moins à son amant qu'à son maître...

Les heures coulaient. Déjà l'aube blanchissait la cime des arbres. Comme toujours, à la fin des tièdes nuits provençales, un souffle invisible passait, apportant avec lui les senteurs salines de la mer, les parfums épars dans toute la forêt, où l'odeur douce des mimosas se mêlait à l'odeur plus forte des verveines. Mélitte restait toujours accoudée à sa fenêtre, buvant avec délices les haleines de cette nuit embaumée. Et quand elle s'endormit souriante, ses rêves la bercèrent joyeusement.

Le matin, de bonne heure, elle s'occupait de la maison, s'acquittant de sa mission avec activité. Connaissant les goûts de sa maîtresse, elle désirait qu'au retour celle-ci fût satisfaite de son intendante. On est si heureux de travailler pour ceux qu'on aime!

Puis, elle avait besoin de se trouver libre de bonne heure. Enfin, vers le milieu de l'après-midi, sa besogne achevée, elle remonta dans son petit appartement. Elle voulait se faire belle, et, très doucement, la jeune fille souriait à son rêve. Fermant les yeux, elle se disait à voix basse : « Je l'aime... Je l'aime... » Une voix qui l'appelait l'arracha soudain à sa tendre songerie.

— Est-ce que je peux monter, mademoiselle Mélitte?

Un valet de chambre lui apportait une lettre.

— Merci, Léon, dit-elle en s'efforçant de cacher son trouble.

Elle reconnaissait l'écriture de Pierre.

— Toujours à votre service, mademoiselle Mélitte, riposta le domestique, un bellâtre qui aurait cru manquer à tous ses devoirs en ne courtisant pas une si jolie fille.

Quand elle fut seule, la quarteronne resta quelques secondes sans oser briser le cachet. Elle se disait : — « Nos cœurs se sont rencontrés... Il pensait à moi pendant que je pensais à lui! » — Puis elle déploya une feuille de papier où étaient écrites des lignes de longueur inégale.

— Des vers! des vers! à moi? murmura-t-elle.

Elle rougit de plaisir. Pierre ne mentait donc pas. Elle était bien sa muse et son inspiratrice! Après avoir lu tout bas, elle voulut se donner le plaisir de lire tout haut pour mieux goûter la cadence et l'harmonie :

Tu ne sauras jamais à quel point je t'adore,
Et quel profond amour est entré dans mon cœur...
Va, même en te perdant, je te conserve encore,
Tant je suis bien dompté par ton regard vainqueur.

Qu'importent quelques mois d'une absence éphémère,
Et les longs jours vécus tristement loin de toi?
Ma passion n'est pas une vaine chimère,
Et le temps ne peut rien sur l'ardeur de ma foi!

O chère, mon amour n'est pas de ceux qu'une heure
Suffit à rejeter aux oublis inconstans...
Je te quitte, c'est vrai : ma tendresse demeure,
Ne craignant même pas les épreuves du temps.

Invisible à mes yeux, mais présente à mon âme,
Nous serons réunis n'importe où nous soyons;
Ne m'as-tu pas donné le meilleur de la femme,
Ton cœur : mon souvenir, — et tes yeux : mes rayons?

Oh! comme nous étions heureux de nous comprendre,
Et, sans dire un seul mot, heureux de nous parler!
Heureux d'un serrement de main furtif et tendre
Qui te faisait pâlir et me faisait trembler!

Je pars? Tant mieux! Du moins, tu me sauras fidèle
Plus au rêve indécis qu'à la réalité...
Je pars pour revenir, ainsi que l'hirondelle,
Au toit mystérieux où son nid s'est gîté...

Et quand tu me verras, plus tard, resté le même,
Heureux de mes baisers parfumés par les tiens,
Peut-être, comprenant alors combien je t'aime,
Peut-être diras-tu : « Prends-moi... Je t'appartiens! »

— Comme ils sont beaux! balbutia la jeune fille en essuyant les larmes de joie qui coulaient de ses yeux. . . . . .

Le soir est venu. Marseille s'anime, descendant tout entière dans les rues larges qui conduisent à la mer. Où va-t-elle d'un pas si rapide, la jolie Mélitte? Tellement affairée qu'elle ne voit pas les yeux en coulisse des passans, émerillonnés par cette adorable fille, souple et gracieuse en sa robe de soie brune, sur laquelle tranche le madras rouge. Cependant, vers le milieu de la Canebière, elle hésite un instant, regardant à droite et à gauche, comme si elle tentait de s'orienter : « C'est là! » murmure-t-elle presque à voix haute. *Là*, c'est une boutique de fleurs... Alors, elle fait signe à une voiture de s'arrêter devant la porte. Et cinq minutes après, la *volante* (comme on dit là-bas) se remplissait de roses et de muguets : une montagne odorante! Le cocher se mit à rire.

— Allées de Meilhan? Soyez tranquille, la jolie fille! on marchera vite. Car, bien sûr, vous allez chez votre amoureux!

Elle n'a pas même entendu... Comment s'y prendra-t-elle une fois arrivée? Son petit cerveau travaille... Ah! elle a trouvé... Le concierge de Pierre ne la connaît pas, mais il devine tout de suite pourquoi elle vient. Elle lui a demandé d'une voix si douce de porter les fleurs dans la chambrette de Pierre!.. Et quand Mélitte s'y trouve seule, de quels yeux ardens elle regarde autour d'elle!.. Mais elle devient triste tout à coup... Il est si pauvre, si nu, si triste, le logis du poète! Soit. Les roses et les muguets auront tôt fait de le transformer. Et maintenant que la mansarde est pleine de parfums, Mélitte ouvre la fenêtre toute grande et elle attend. Oh! Pierre ne va pas tarder! Elle sait bien à quelle heure il rentre d'habitude. Un bruit de pas dans l'escalier; puis le nouveau-venu se rapproche...

— Toi! toi, Mélitte! Ici, à minuit... Toi, au milieu de ces fleurs?

Elle s'est avancée vers lui, émue, rougissante, les bras tendus. C'est d'une voix tremblante qu'elle dit presque à voix basse :

Peut-être, comprenant alors combien je t'aime,
Peut-être diras-tu : « Prends-moi... Je t'appartiens! »

Pierre jette un grand cri. Il a compris enfin et qu'elle l'adore, et qu'elle ne veut pas lui faire attendre son bonheur, et qu'elle se donne à lui pour toujours...

X.

Les Imbergères ont repris leur animation d'autrefois. A son retour, Désiré aurait voulu continuer sa vie retirée de Bordighera; mais le général ne l'entendait pas ainsi.

— Eh quoi! mon cher, t'imagines-tu que le monde ne viendra pas te relancer dans ta solitude?

— Le monde?.. Il se soucie bien de moi!

— Comme tu te trompes, mon pauvre ami! On se soucie toujours beaucoup des gens qui possèdent plusieurs millions et une très jolie femme. Quand un célibataire enragé tel que toi se décide à convoler en justes noces, il n'est pas libre en ses actes : il s'est marié autant pour les autres que pour lui-même. Tu te révoltes? Prends garde! Tu passeras pour un jaloux, un avare ou un ours. Choisis!

Tout rechignant qu'il fût, Désiré céda. D'ailleurs, il voulait distraire cette adorable créature qu'il aimait, après la lune de miel, un peu plus encore qu'auparavant. Il la voyait parfois songeuse et triste. Et comme il craignait qu'elle ne s'ennuyât! Mais à la moindre allusion de son mari, Nancy répliquait avec un sourire :

— M'ennuyer, mon ami? Je serais bien ingrate! N'êtes-vous pas le meilleur des hommes?

Désiré soupirait. Nancy l'estimait, le respectait : elle ne l'aimait pas de cet amour profond qu'il ressentait pour elle. Comment s'en fût-il étonné? Encore quelques années et il arriverait au déclin de sa vie : elle, au contraire, serait encore dans toute la fleur de sa jeunesse. Alors un frisson le secouait, un frisson de jalousie inquiète. Jaloux? Certes il l'était. Assez fort pour que Nancy ne s'en aperçût pas ; assez faible pour ne pouvoir s'empêcher de souffrir. Et il souffrait. Son amour était bien cet amour absolu qui dompte les volontés rebelles. La froideur apparente de Nancy ne le rassurait pas. Il savait, par l'expérience de son passé, que l'épouse froide dans les bras de son mari n'est pas toujours insensible pour un autre. Il se souvenait de quelques aveux indélicats, entendus jadis dans une de ces conversations de club, où la bassesse de certains hommes s'étale avec une naïve impudeur : — « Moi je suis sûr de la fidélité de ma femme : un marbre! » — Et de quels sourires discrets on accueillait en général ces confidences

inutiles et choquantes! Nancy seule le tranquillisait, parce qu'il la savait d'une absolue pureté. Pendant les mois solitaires que tous deux venaient de vivre, Désiré s'était plu à étudier à fond le caractère de sa compagne. Travail ni long ni difficile. Pas de nature plus simple, plus naturelle que Nancy. Les femmes sont compliquées, d'ordinaire; elles ressemblent à ces ingénieux ressorts dont on a peine à deviner le secret. Pourquoi le ressort marche-t-il ainsi? pourquoi la femme agit-elle de cette façon? Mme Roller, elle, se laissait deviner tout de suite. Et justement Désiré souffrait, parce qu'elle ne cachait rien :

— Je suis absurde! pensait-il souvent : je voudrais que ma femme m'aimât comme on aime un jeune homme de vingt-cinq ans : et j'en ai quarante-six!..

Tout en ayant conscience de son absurdité, il ne tentait pas d'être plus raisonnable. Quand il prenait Nancy entre ses bras, dans un élan de passion sensuelle, la jeune femme ne dissimulait pas toujours son instinctif effroi.

— Je lui fais peur! songeait-il encore. Un colosse tel que moi n'était point né pour s'unir à cette fine créature...

Et voilà maintenant qu'il était forcé de rentrer dans le monde, de rouvrir ses salons, d'accepter ses invitations, de livrer enfin la nouvelle mariée à tous les dangers, à toutes les tentations! C'est qu'un homme violemment épris est en état de guerre souriante avec ceux qui entourent sa femme ou s'approchent d'elle. Impossible de méconnaître que le général n'eût dit vrai. Avec sa fortune et ses relations, M. Roller ne pouvait condamner Nancy à la réclusion. Il le fit comprendre à la jeune femme :

— J'aurais voulu ne pas vous imposer les fatigues et les tracas d'une maîtresse de maison, ma pauvre amie! mais si vous aviez entendu Hattier-Beauvoisin! Un peu plus, il m'eût accusé d'être un geôlier. Heureusement que vous aimez le monde...

Elle éclata de rire.

— Le monde? Je le déteste!

Une lueur de joie brilla dans les yeux de Désiré.

— Pas plus que moi! Que voulez-vous? Nous sommes forcés de le subir. Je m'étais trompé, à ce qu'il paraît, en vous croyant une mondaine. Je suis un peu rassuré.

— Vous aviez donc peur?... mais de quoi?.. répliqua-t-elle fort étonnée.

Nancy eût été fort surprise si elle eût soupçonné les préoccupations secrètes de son mari. Lui, jaloux? Quelle folie! Elle ne savait pas encore que le jaloux souffre plus des pensées qui le torturent que des actions qu'il observe.

— Voici donc ce que je vous propose, continua Désiré : donner un grand bal à nos amis. Vous serez la plus belle : je suis tranquille.

M. Roller s'aperçut bien vite que les préparatifs de ce bal amusaient beaucoup Nancy. En Provence, la température est délicieuse. Si, par chance, on échappait au mistral, il y aurait deux fêtes : l'une dans le parc, l'autre dans le château. Quant aux invitations à lancer, M. Roller ne voulut pas même s'en occuper.

— Vous êtes et restez absolue maîtresse, ma chère. Voici mon livre de visites. En dehors de quelques amis que j'ai indiqués et que je tiens à recevoir, agissez à votre guise. Réfléchissez, prenez vos dispositions. Quand je monterai ce soir, vous m'expliquerez vos plans.

Pas bien gros, ce carnet où Désiré inscrivait les adresses de ses relations. Il n'était pas de ceux qui ont l'amitié froide ou banale. Le premier nom qui sauta aux yeux de Nancy fut celui du comte d'Orsel. Elle eut un court frisson. C'est vrai, Jacques et Désiré étaient fort liés... Alors elle se demanda s'il lui serait désagréable ou indifférent à elle, Nancy, de recevoir le capitaine. Impossible de l'omettre : tout le monde s'étonnerait de ne pas rencontrer Jacques chez M. et Mme Roller. Les commentaires surpris des uns amèneraient vite les réflexions perfides des autres. Mieux valait couper court aux médisances inévitables. D'ailleurs, nul ne soupçonnait la courte intrigue ébauchée naguère : — « Je l'inviterai comme j'inviterais le premier venu, songea-t-elle. Il m'importe si peu de le revoir! Il ne m'a jamais aimée... Puis, me tromperais-je, est-ce que je m'appartiens encore? »

Dès le lendemain, s'étant montrée à la Germance pour saluer sa tante, la jeune femme apprit que le comte d'Orsel était en congé. Cette absence arrangeait tout... Et c'est ainsi qu'une petite enveloppe bleuâtre, après s'être arrêtée quelques heures à Marseille, rejoignit lentement le capitaine. Il se reposait, dans les environs de Limoges, chez sa sœur, la marquise de Servignac. Cette légère inquiétude écartée, Nancy ne songea plus qu'à éblouir ses hôtes. Pour les gens riches, tout est aisé. Avec un peu d'ingéniosité, on vient rapidement à bout des pires difficultés. Mais Nancy n'eut pas même à se donner beaucoup de mal. Rien de plus simple que de caser cinq cents invités répartis dans les salons et les allées du parc. Quelle nuit paisible et parfumée! Les arbres chargés de lanternes vénitiennes entouraient les treillis d'un jour pâle qui contrastait avec les feux irradians des lumières électriques. Et ces jolies toilettes, ces blanches épaules transformaient cette fête nocturne en féerie théâtrale. On voyait les couples, tour à tour illuminés et

sombres, glisser le long des massifs, onduler à travers les pelouses, comme des apparitions de légende. Chacun évoquait, malgré lui, le souvenir du cinquième acte d'*Hernani :* les jeunes gens et les jeunes hommes, par groupes gracieux, sous les verdures luisantes. Et dans le fond, la musique invisible, presque mystérieuse...

— Mais, ma chère enfant, vous ne vous doutez pas des péchés dont vous serez la cause! disait sur le tard la marquise de Brévalley, qui voyait Nancy, toute radieuse de son succès. Comment voulez-vous que ces jeunes gens et ces jeunes femmes ne soient pas grisés par le décor où vous les enfermez? Ah! je plains les pauvres maris! Et le pis, c'est que vous serez un peu responsable.

Mme Roller se mit à rire :

— Ne vous tourmentez pas à mon sujet, madame. Je vous affirme que ma conscience est très apaisée...

Et soudain, après un silence, l'orchestre lointain lançait des fusées de mélodies... Vraiment inoubliable, ce bal à la fois champêtre et mondain, où l'art et la nature se prêtaient leurs mutuelles séductions. Nancy avait parfaitement oublié Jacques. Tout à son rôle de maîtresse de maison, elle ne songeait qu'à ses hôtes. Mais, après avoir beaucoup surveillé et dansé, elle éprouva le désir très explicable de goûter un peu de repos. A quelque distance du château, la jeune femme connaissait un fouillis de verdure, un bosquet odorant et mystérieux. Elle se glissait déjà entre les arbres quand un bruit de voix la fit tressaillir. — « On m'a précédée, » pensa-t-elle. Au moment de continuer sa promenade, Nancy entendit prononcer tout à coup son nom dans un éclat de rire. La jeune femme s'arrêta court. Qui parlait d'elle? N'osant faire un pas, craignant de se trahir, elle s'appuya contre un arbre et pencha la tête en avant pour mieux écouter :

— Alors, ma chère enfant, le comte d'Orsel ne vous a point donné d'explication? demandait l'une des deux voix.

— Aucune, madame. Il m'a répondu que Mlle Carlier lui déplaisait trop pour qu'il éprouvât le besoin d'être l'ami de Mme Roller.

— Enfin, voilà donc un homme de goût qui ne partage pas l'enthousiasme de tous ces niais pour la petite pécore!

— Je suis arrangée de la jolie façon! songea la souriante Nancy. La pécore,.. c'est moi.

— Cependant le comte a beaucoup d'am...itié pour vous, ma jolie Juliette. En ne venant pas, il a perdu la joie de quelques heures vécues à vos côtés.

— Oh! ce ne sont pas ces joies-là qui lui manquent... ni les heures non plus!

L'effronterie de cette réplique était encore soulignée par un dé-

plorable zézaiement : Nancy reconnut tout de suite l'une des deux causeuses, Mme de Chevry. Celle-ci continua :

— Le plus amusant, c'est que Jacques est revenu exprès deux jours plus tôt. Il a voulu qu'on n'attribuât point son absence à une prolongation de congé. Vous le connaissez, ma bonne Mme Soulac : il a, quand il lui plaît, une impertinence de grand seigneur. Je ne serais pas fâchée, pour ma part, qu'il rabattît un peu le caquet de notre orpheline sans le sou ! Un bal... et un bal pareil offert par une créature qui vivait des charités de sa tante ! Et vous savez quel surnom elle s'amuse à se faire donner par ses gens ? *Belle-Madame !* Quel ridicule ! C'est à se tordre. Aussi, vous comprenez, on la déteste. Toutes les mères de famille qui jetaient leur dévolu sur Désiré sont furieuses. J'en ai vu deux ou trois ce soir, au commencement de la fête. Blêmes de rage !

Nancy en savait assez. Elle s'éloigna doucement, à pas discrets. Avec un peu plus d'expérience, elle n'eût pas été surprise d'être ainsi accommodée, et dans un langage aussi vulgaire.

— Que ces femmes ne m'aiment pas, songea-t-elle, c'est tout simple. Mais elles auraient dû se souvenir qu'elles sont chez moi.

Quelle naïveté, Nancy ! Mais ces deux commères vous déchirent avec un plaisir d'autant plus vif !

La jeune femme marchait lentement, n'ayant aucune hâte de rejoindre ses invités. Elle oubliait déjà les méchancetés entendues, pour ne se souvenir que d'un détail qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer : Jacques la haïssait ?.. Non, impossible. Ces femmes n'avaient pas compris. Le comte ne voulait pas venir aux Imbergères : sentiment très naturel. Ayant été coupable envers Mlle Carlier, il craignait de se trouver gêné devant Mme Roller. Et cependant il s'ingéniait, d'après Mme de Chevry, à raccourcir exprès son congé, afin que nul ne s'y trompât. On le savait chez Mme de Servignac : donc son absence au bal n'aurait soulevé aucun désobligeant commentaire. Pas du tout : le comte avançait de deux jours la date fixée par lui-même. Il voulait que ce fût patent : lui, Jacques d'Orsel ne venait pas chez les Roller parce qu'il lui déplaisait d'y venir. Et Nancy se demandait : « Pourquoi ? oui, pourquoi ! » Car enfin, c'était lui le coupable, non pas elle. Oh ! l'éternelle contradiction du cœur humain ! Se présentant au bal, le comte fût resté indifférent, sans que Mme Roller daignât s'occuper de lui. S'abstenant, il intriguait la jeune femme. Et c'est ainsi qu'elle se remit à se souvenir du passé, de ses illusions si brutalement détruites, des quelques heures où elle le croyait sincère.

Le moment du souper approchait : Nancy était bien forcée de reparaître.

— Qu'étiez-vous donc devenue, mon amie? lui demanda son mari en s'approchant d'elle. Vous n'êtes pas souffrante, au moins?

— Non, un peu de fatigue. J'ai pensé qu'un tour de parc me délasserait.

M. Roller serra doucement, amoureusement, la main de sa femme.

— Je regrette que vous n'ayez pas entendu les éloges qu'on faisait de vous...

Elle se mit à rire.

— Ne craignez rien... J'ai tout entendu!

Mme de Chevry, toujours escortée de Mme Soulac, rentrait également dans le salon.

— Demandez plutôt à ces dames.

Se voyant regardées, celles-ci se dirigèrent vers la maîtresse de la maison. Désiré salua.

— Ma femme me conseille de vous interroger, dit-il, avec un sourire un peu railleur.

— Sur quoi donc? riposta la blonde amie du capitaine.

— Voici, madame, continua Nancy. Mon mari regrettait que je me fusse absentée pendant un quart d'heure... Oui, je me promenais dans le parc... Et, comme il me plaignait de n'avoir pas entendu quelques paroles bienveillantes, à ce qu'il paraît, j'affirmais à M. Roller que je n'ignorais pas les propos tenus sur mon compte. N'est-ce pas, mesdames? Et ce serait dommage; car, si je devenais vaniteuse, pensez donc! Il est parfois nécessaire de leur rabattre le caquet, à ces orphelines sans le sou!

Nancy esquissa une moqueuse révérence, et, prenant le bras de son mari, s'éloigna vivement. Marguerite et Mme Soulac restaient fort penaudes. Mme Roller les écoutait donc tout à l'heure? Les deux amies échangèrent un regard inquiet. Quelque indifférente qu'elle soit, une femme ne tient jamais à se faire des ennemies. Mme Roller expliquerait, sans doute, à son mari le petit incident mystérieux, et Désiré ne pardonnerait pas aux médisantes.

— Pour quelle heure votre voiture est-elle commandée, Juliette? demanda Mme Soulac.

— Minuit. Voulez-vous que je vous emmène?

— J'allais vous en prier.

— Rien de plus facile. Aussi bien, nous ferons mieux de partir. Est-elle insolente, cette... cette Belle-Madame! De quel air elle nous a toisées! Je la détestais seulement, à présent je la hais.

En feignant de ne rien savoir, Nancy n'eût pas inutilement envenimé les jalousies de ces deux mauvaises créatures. Un jour viendrait où elle regretterait amèrement son imprudente loyauté.

Mme Soulac était femme de magistrat. Si l'occasion se présentait, avec quel délice elle dégusterait sa vengeance!

XI.

— Mélitte, tu as un secret!

— Oh! Belle-Madame!..

— Ne mens pas, mon enfant. Comme s'il était bien difficile de deviner! Depuis mon retour, je t'ai plusieurs fois questionnée sur ton amoureux, tu m'as répondu toujours par la même phrase: « Il est en voyage... »

— C'est vrai.

— Soit, mais alors pourquoi es-tu gaie? Gaie quand tu es loin de celui que tu aimes!

— J'ai l'espérance!

— Ainsi tu me caches quelque chose?..

— Oui, Belle-Madame.

Mélitte s'agenouilla devant sa jeune maîtresse, et lui prit les mains, qu'elle baisa nerveusement,

— Est-ce que je ne vous aurais pas tout dit si ce secret appartenait à moi seule? J'ai promis de me taire, au moins pendant quelques semaines. Dès que je serai déliée de ma promesse... Non-seulement vous saurez tout, mais encore vous viendrez à notre secours.

Nancy regarda fixement la quarteronne.

— Oh! oh! ma petite, tu en es déjà à dire *notre!* Prends garde.

Mélitte secoua mélancoliquement la tête.

— Ne vous tourmentez pas, Belle-Madame... Je n'ai *plus* à prendre garde....

Mme Roller ne saisit pas tout d'abord le sens de cette réponse. Elle s'imagina que Mélitte se croyait à l'abri du danger parce que son amoureux voyageait.

Les élégantes mondaines auraient été choquées, sans doute, de cette intimité entre une femme de chambre et sa maîtresse. « Quelle familière, cette Mélitte! » On les eût beaucoup étonnées en leur disant que c'était la coutume créole. Les serviteurs font partie de la famille, comme dans la *gens romana*. Nancy, ayant hérité la quarteronne de sa tante, traitait Mélitte comme on l'eût traitée à Bourbon.

Le temps était radieux: un de ces après-midi tièdes, qui font de la Provence le pays entre tous béni. Après le déjeuner, Désiré était parti pour ses affaires, ainsi que d'habitude. Rentrée dans son

boudoir, Nancy dépouillait gaîment son courrier, volumineux comme il est de règle après un bal. Des remercîmens par centaines, et que de banals complimens! Les gens du monde oublieraient vite les plaisirs reçus sans l'espérance des plaisirs à recevoir. On comptait bien que la maîtresse des Imbergères donnerait de belles fêtes. Non qu'il n'y eût que des mensonges dans ces protestations d'amitié : en général, Nancy était sympathique. Les hommes admiraient franchement sa beauté. Désiré ayant révélé au Petit-Club le surnom décerné par Mélitte à sa maîtresse, tous l'adoptèrent d'enthousiasme, au grand dam des jalouses, qui se vengeaient en moqueries narquoises. Naturellement, moins vantée par les femmes, Mme Roller plaisait cependant aux meilleures, par la bonne grâce de son sourire et la loyauté de son caractère.

Pendant qu'elle répondait à quelques-unes des lettres, Mélitte rôdait à travers la chambre, contant à sa maîtresse quelques *potins* amusans : — Belle-Madame aurait bien tort d'en vouloir à cette méchante Mme de Chevry. Une femme de chambre, renvoyée par Juliette, prétendait que le beau Jacques d'Orsel ne venait presque plus chez son ancienne amie... Et elle ne dérageait pas, la baronne!..

— Que tu es bavarde, ma pauvre Mélitte! interrompait Nancy de temps en temps. Au lieu de ramasser je ne sais où les histoires des autres, tu ferais mieux de me confier les tiennes...

La quarteronne se hâta de changer la conversation. Elle savait que Belle-Madame comptait rendre des visites dans la journée : il fallait qu'elle fût la plus jolie, comme toujours. Puis, virant d'un sujet à un autre avec la légèreté sautillante des femmes de couleur :

— J'étais bien sûre que man Jeannette ne paraîtrait pas au bal!

— Sa migraine l'a retenue à la Germance.

— Sa migraine?.. Nous savons le nom qu'on peut lui donner, à cette migraine-là!

— Tu m'y fais songer, Mélitte... J'irai chez ma tante quand je descendrai en ville.

Malgré son désir de rester en bons termes avec sa nièce, Mme d'Anglemont ne réprimait qu'avec haine sa jalousie aiguë. Quand Nancy sollicita sa présence à la grande fête, la tante n'eut garde de refuser. Il n'en coûte rien d'accepter : surtout pour une femme décidée à n'écouter que son caprice. Man Jeannette comptait bien recueillir les échos du bal par Mme de Chevry ou Mme Soulac, trop fines l'une et l'autre pour ne pas deviner la secrète aversion de l'angélique créature. Cet après-midi-là, Mme d'Anglemont prit un livre et se réfugia sous les arbres de la Nymphe. Toujours le même, ce livre, qu'elle emportait machinalement pour ne le

feuilleter jamais. Au bout de dix minutes, la comtesse dormait. Il lui vint un de ces jolis rêves qui réjouissent les âmes tendres. Sa chère nièce, montée sur un cheval de sang, galopait le long de la Corniche. Tout à coup, la trompette stridente d'un tramway épouvantait l'animal, qui bondissait de côté. Grand péril !.. Un élan de plus, et le cheval roulait dans l'abîme avec la cavalière. Mme d'Anglemont fut réveillée par une voix respectueuse et sonore. Son valet de chambre annonçait le comte d'Orsel. Encore engourdie par le sommeil, peut-être aussi stupéfaite d'une visite si peu attendue, elle fit répéter le nom.

— C'est bien. Priez M. d'Orsel de monter jusqu'ici.

— Pourquoi diable vient-il, pensa-t-elle, à présent que ma nièce est mariée ?

Puis, après quelques secondes de réflexion :

— Naïve ! Dans un quart d'heure, la blonde Juliette le rejoindra. Ils ont pris rendez-vous : c'est clair. J'ai idée que je ne m'ennuierai pas !

N'étaient-ils pas l'un et l'autre les ennemis de Nancy, lui par dépit, elle par colère ? Mme d'Anglemont prit du tabac entre ses doigts minces, afin de le déguster avec lenteur. Quand le capitaine parut entre les arbres, elle le lorgna moqueusement.

— Comment, beau vainqueur, vous vous dérangez pour une vieille femme ? C'est très méritoire, savez-vous ?

— Ne m'avez-vous pas fait l'honneur de m'accueillir fort gracieusement, madame ? Mon devoir...

Mme d'Anglemont se mit à rire, de ce rire pointu qui déconcertait les moins timides.

— Et ma nièce ? Comment va-t-elle, ma nièce ? Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vue ?

— Assez longtemps. Je n'étais pas à Marseille quand Mlle Carlier est devenue Mme Roller.

— Je sais, je sais. Mais l'autre soir, n'étiez-vous pas convié à la grande fête des Imbergères ?

— Si fait. Malheureusement une circonstance imprévue...

Jacques n'acheva point. Le regard aigu de Mme d'Anglemont le gênait. Il se sentait épié, guetté, par cette femme, qu'il savait méchante et qu'il soupçonnait dangereuse. Si le comte avait pu se douter de ce qu'elle pensait ! Man Jeannette eut un malicieux sourire.

— Vous me prenez pour une autre ! Des circonstances imprévues... à votre âge ? Quand on refuse d'aller au bal, on sait pourquoi. Vous rougissez !

Jacques ne rougissait pas du tout. Bien que vaguement inquiet, il ne savait pas même où Mme d'Anglemont voulait en venir.

— Eh! eh! j'imagine autre chose, moi : vous boudez Nancy. Ne niez pas! Vous tourniez autour d'elle, et je ne suis pas la seule qui m'en sois aperçue. Plaisiez-vous ou non à cette enfant? C'est son secret, non pas le mien. Tout ce que je puis vous confier, c'est que j'aurais vu ce mariage-là d'un très mauvais œil.

M. d'Orsel protestait déjà, quand le même valet de chambre parut au bas de l'allée qui conduisait à la Nymphe. Mme d'Anglemont rit franchement.

— Notre tête-à-tête n'aura pas été long, cher monsieur : voici Germain qui monte. Une visite, j'en suis sûre. On ne peut pas avoir cinq minutes de conversation amusante. Et, tenez... je suis un peu devineresse... je parie que c'est votre amie, Mme de Chevry!

C'était bien Juliette, en effet; et Jacques ne l'ignorait pas. Mais il en voulait à cette fée maigre de sa redoutable perspicacité. « — Que signifient ces allusions à sa nièce? » pensait-il, pendant que Mme d'Anglemont s'avançait au-devant de la visiteuse.

— Mettez-vous là, chère madame, à l'abri du soleil! Comme c'est gentil à vous de venir de bonne heure! Je pourrai vous garder longtemps. Décidément le hasard est un malin!.. Vous ne croyiez guère rencontrer M. d'Orsel chez moi?

Toute autre femme que Mme de Chevry eût été désarçonnée par ce coup droit. Mais Juliette ne se démontait pas pour si peu : presque toutes les malices qu'on lui décochait passaient inaperçues.

— Mme de Chevry est bien heureuse, disait un jour Mme Hattier-Beauvoisin : elle ne comprend pas la moitié des phrases,.. et elle se moque du reste!

Déjà Mme d'Anglemont recommençait son petit discours perfide.

— Quand vous êtes arrivée, chère madame, je grondais le capitaine d'avoir esquivé le bal des Imbergères. Vous, au contraire...

— Oh! moi, répliqua Juliette étourdiment, je vais partout où je m'amuse!

Ce « Ze vais partout où ze m'amuse! » était si naïvement bête, que Mme d'Anglemont partit à nouveau d'un éclat de rire bien franc, bien sonore.

— Qu'est-ce que j'ai donc dit? demanda Juliette d'un air étonné. Certes, je suis très décidée à ne pas m'ennuyer dans la vie. Cependant c'est bien la dernière fois que je vais chez votre nièce. Imaginez, chère madame, qu'au moment où je me retirais avec Mme Soulac... et, vous savez, Mme Soulac c'est une vraie bête à bon Dieu!... eh! bien, au moment où nous nous retirions, Mme Roller

nous a lancé quelques phrases peu intelligibles, mais évidemment désagréables. J'ai cru de mon devoir de vous avertir. Vous avez toujours été parfaitement bonne pour moi, chère madame, et je serais désolée si...

Excellente man Jeannette! Le plan qui mûrissait depuis une demi-heure dans son active cervelle prenait un relief inespéré. Décidément, les cartes s'embrouillaient à plaisir, et cette impertinente Nancy pourrait bien payer les frais de la guerre. Tout d'abord, Mme d'Anglemont éprouva le besoin d'embrasser Mme de Chevry avec effusion.

— Fâcherie de jolies femmes! Pas plus. Je ne veux me mêler de rien. Cette querelle entre vous et Nancy est enfantine. Quant à moi, je ne prends parti pour personne. Ma pauvre nièce... elle est vraiment à plaindre. Voilà déjà M. d'Orsel qui la boude ; et vous maintenant...

Mme d'Anglemont avait prononcé très négligemment cette phrase, comme une femme qui n'attache guère d'importance à ce qu'elle dit. La plus sotte comprend toujours quand son amour-propre et sa vanité sont en jeu. Juliette se mordit les lèvres d'un air pincé. Jacques boudait Nancy ? Pourquoi ? Man Jeannette se hâta de fournir l'explication désirée.

— Je crois que ma nièce ne déplaisait pas à notre ami le capitaine, acheva-t-elle d'un air très dégagé. Du moins, c'est l'idée que j'ai eue, après les avoir étudiés l'un et l'autre. Mais impossible, ce mariage !

Mme de Chevry changeait de couleur. Tour à tour blanche et jaune, sa figure exprimait à la fois du dépit, de la colère et de la curiosité.

— Ah ! vraiment, cher monsieur,.. ah ! vraiment,.. vous pensiez à... Quel malheur! Une union si bien assortie !

Jacques se contentait de hausser les épaules, un peu agacé par cette conversation. Mme d'Anglemont ne s'apercevait de rien, et ses yeux béats exprimaient une tranquillité absolue. De vrai, trémoussant d'aise, elle s'efforçait de céler sa joie. Un coup de théâtre éclata soudain. Mme Roller parut, souriante et calme, ne se doutant guère qu'on jasait sur elle. Pour un peu, Mme d'Anglemont se serait écriée :

— Comme vous êtes gentille, ma nièce, d'être si maladroite !

Mme de Chevry se leva raide en apercevant sa rivale détestée.

— Bien désolée de partir, chère madame, dit-elle d'une voix aigre. Vous le voyez, il m'est impossible de rester plus longtemps.

Et se tournant vers e comte, impérieuse comme si elle relevait un défi :

— Vous me suivez, je suppose?

Jacques restait immobile, dévorant Nancy des yeux. Celle-ci ne savait pas trop de quoi il était question; mais sa finesse accoutumée l'avertissait de prendre garde. Tombée en plein clan ennemi, Mme Roller se serait démontée sans ce noble orgueil qui la soutenait toujours. Un peu pâle, elle croisa les bras, attendant sans doute que sa tante relevât l'impertinence de Juliette. Une seconde fois, Mme de Chevry répéta :

— Vous me suivez, je suppose, monsieur d'Orsel?

Et, de nouveau n'obtenant pas de réponse, elle descendit brusquement l'allée de la Nymphe, suivie de Mme d'Anglemont, qui clamait des paroles vagues, en agitant les bras. Jacques et Nancy restaient seuls en face l'un de l'autre. Mais lui se sentait confus, gêné par le rôle maladroit qui lui incombait. Il suffisait de regarder la jeune femme, nerveuse, impatiente, les yeux chargés de colère, pour deviner l'orage prochain. Enfin, relevant la tête avec fierté, d'une voix sèche :

— M'expliquerez-vous ce qui se passe, monsieur? Je croyais pourtant avoir le droit de me présenter chez ma tante, presque chez moi, sans être un objet d'éloignement ou d'horreur?

Et comme il hésitait :

— Vous êtes donc décidé à m'insulter toujours? s'écria Nancy.

— Moi, vous insulter?

— Avez-vous oublié ce qui s'est passé ici même?..

Et, se souvenant du baiser donné dans la serre, elle devenait toute rouge. Jacques eut un mouvement brusque. Puis, entraîné par la violence de ses pensées :

— Pardonnez-moi,.. je vous en supplie,.. pardonnez-moi...

Et comme elle ne comprenait pas, il ajouta, presque à voix basse :

— Le hasard nous a réunis, madame : daignez me permettre de vous tout avouer. Le lendemain de cette inoubliable soirée... vous croyiez donc que je ne me souvenais de rien?.. j'écrivais à ma sœur, Mme de Servignac, pour lui révéler mon secret. Je craignais tant ses remontrances! Ma sœur est mon aînée; elle n'a pas d'enfant. Je suis autant son fils que son frère cadet. Que dirait-elle en apprenant que je rêvais un mariage pauvre?.. Je l'ai tant suppliée, je lui ai tant répété que, si vous ne deveniez pas mienne, je ne pourrais être heureux!.. Enfin, je reçois sa réponse : « Épouse-la donc, puisque tu l'aimes! » Fou de joie, j'accours... et j'apprends que vous êtes fiancée à M. Roller! Comment serais-je resté à Marseille après cette affreuse déconvenue? Je suis parti vous haïssant, vous accusant de coquetterie froide et calculée. A mon re-

tour, vous ne m'avez point vu : je vous détestais trop pour me présenter chez vous...

Il s'arrêta. Une réelle émotion dominait cet homme, habituellement si maître de lui. Émotion du cœur ou des sens? Nancy ne pouvait savoir. Son instinct lui conseillait de s'enfuir, de ne pas en entendre davantage. Est-ce qu'elle ne commettait pas une faute en écoutant ces paroles ardentes?

— Depuis un quart d'heure, madame, je soupçonne que nous avons été l'un et l'autre victimes d'un complot ourdi pour nous séparer. Vous étiez sincère quand vous me laissiez comprendre que je ne vous déplaisais pas... Tandis que j'entends encore Mme d'Anglemont me dire : « Tout ce que je puis vous confier, c'est que j'aurais vu ce mariage-là d'un très mauvais œil... » C'est elle, avouez-le, c'est elle qui vous a détournée de moi, ou plutôt qui a machiné quelque embûche où vous êtes tombée!..

Elle aussi comprenait tout, la pauvre Nancy! Jacques l'accusait, comme elle-même accusait Jacques. Le jeune homme s'était dit : « Elle épouse Roller parce qu'il est riche, » de même que la jeune fille s'était dit : « Il s'éloigne de moi parce que je suis pauvre... » Pendant quelques minutes, ces deux êtres restèrent silencieux, heureux d'avoir lu dans leurs cœurs. Mais Nancy avait trop de dignité pour permettre qu'une situation aussi fausse se prolongeât, elle tendit la main à Jacques dans un élan spontané :

— Je suis fière de ne pas m'être abusée sur vous, dit-elle doucement (et sa voix tremblait un peu) : nous sommes séparés pour toujours. Du moins tâchons, vous et moi, de faire une amitié durable avec la sympathie commune qui nous a réunis un instant. Adieu, monsieur. Mme Roller a d'autres devoirs que Mlle Carlier : l'une et l'autre ont le même cœur...

Elle achevait à peine quand Mme d'Anglemont reparut, curieuse, aux aguets, espionnant déjà le visage de sa nièce et les yeux de Jacques.

— Eh! eh! pensa-t-elle en les voyant troublés, j'imagine qu'ils n'ont point perdu de temps!

— Je priais Mme Roller d'agréer mes respects, madame, dit Jacques : il me reste à vous offrir mes hommages.

Mme d'Anglemont riposta par une aimable banalité. Mais elle n'eut garde d'engager le comte à prolonger sa visite. Pas si maladroite! C'en était assez pour une fois.

— Eh bien! j'espère que M. d'Orsel et toi vous avez conclu la paix? Maintenant que nous sommes seules, tu peux m'avouer...

— Je n'ai rien à vous avouer, ma tante...

Rien! Alors, pourquoi rougissait-elle, la pauvre Nancy? Pour-

quoi se sentait-elle prise d'une émotion à la fois très douce et très aiguë? Elle aurait voulu partir, se réfugier chez elle à l'abri des regards importuns et des questions inquiétantes... Elle n'osait pas! Sa tante aurait cru qu'elle rejoignait M. d'Orsel. Nancy se força, tout au contraire, à prolonger sa visite, affectant même une gaîté bien loin de son cœur. Mais on ne dupait guère aisément cette fine mouche de man Jeannette.

« Va, va, ma fille, murmurait-elle en feignant d'écouter les bavardages de sa nièce, tu es amorcée! »

Mme Roller endura pendant une demi-heure ce supplice volontaire. Enfin elle se leva, et sortit après avoir dit adieu à sa tante. Celle-ci la suivit quelques instans de ses yeux railleurs et méchans, et tout bas elle pensait:

— J'espère bien qu'un de ces jours ce tête-à-tête coûtera cher à monsieur mon neveu!

XII.

— Ce que vous avez fait est indigne! Se conduire de la sorte avec celle qu'on prétend aimer? Je ne vous aurais jamais cru capable d'une telle lâcheté. Vous espériez peut-être que je courrais après vous... que je ferais les premières avances? Non, non, je suis une femme *chic*, moi!

Et, après s'être écriée: « Ze suis une *samme sit!* » Juliette simula une attaque de nerfs. Jacques, qui subissait avec son calme habituel cette scène ridicule, réprima non sans peine une violente envie de rire. Pour une *samme sit*, Mme de Chevry abusait un peu des manières de trottin. Au surplus, M. d'Orsel savait comment s'y prendre pour calmer cette nervosité-là. Il s'assit auprès d'elle et lui baisa tendrement la main:

— Comme vous êtes injuste! Où suis-je maintenant? Chez Mme Roller ou chez vous?

— Vous deviez me suivre quand je partais!

— N'était-ce pas vous afficher?

— Alors vous avez préféré m'infliger un affront public?

— Oh! public, public! Parce que Mme d'Anglemont et sa nièce se trouvaient là!

Il savait bien sa cause gagnée d'avance. Une femme inintelligente se laisse toujours convaincre, et jamais une coquette ne boude contre sa vanité.

La réconciliation fut complète, M. d'Orsel jura, — sur l'honneur! — qu'il n'avait jamais courtisé Nancy. Il se souciait aussi

peu de Mme Roller, que jadis de Mlle Carlier. Simples méchancetés de Mme d'Anglemont, ces allusions dont s'offusquait Juliette. Pendant qu'il s'acheminait vers le Petit-Club, en mordillant sa moustache, Jacques se félicitait de son habileté. Tout n'était pas mensonge dans ses paroles à Mme Roller. Entraîné par la première fougue de sa passion, il avait bien écrit à sa sœur; mais il n'ajoutait pas que la réponse de Mme de Servignac n'était nullement favorable. La marquise ne disait pas à son frère: « Épouse-la donc puisque tu l'aimes! » mais bien: « Si tu épouses cette fille-là, je ne te reverrai de ma vie! » D'ailleurs, M. d'Orsel s'applaudissait que les choses eussent ainsi tourné. Il continuerait discrètement sa cour commencée. Il profiterait de cet avantage énorme: la jeune femme s'imaginait l'avoir un instant méconnu.

La pauvre Nancy se trouvait en face d'un homme dangereux. Redoutable comme tous les hommes que les femmes ont gâtés, Jacques n'avait qu'un point faible: son excessive sensualité. Quand son tempérament le dominait, il était capable de mille folies. Mais, cette fois, le capitaine attachait trop d'importance à sa conquête pour ne pas éviter toutes les imprudences. Il s'interrogea très franchement, se disséquant lui-même, avec le cynisme tranquille qu'il apportait en ses histoires d'amour.

« Quelle est la nature exacte de mes impressions? pensait-il. Évidemment j'ai pour Nancy un sentiment tout autre que pour Juliette et pour Rose. J'y mets beaucoup plus de mon cœur et moins de ma vanité... »

Jacques se rendait parfaitement compte que l'amour chez lui n'existait pas sans le désir; dangereux écueil qu'il devait adroitement éviter. Nancy était de ces femmes que révolte toute pensée brutale: pour la séduire, il fallait lui parler de sentiment, non de sensation. Qu'elle n'aimât point son mari, M. d'Orsel en était sûr. Un homme comme Désiré commandait l'estime et la sympathie: pas plus. Puis, du flirt ancien restait mieux qu'un souvenir. En persuadant à Mme Roller qu'il projetait jadis de l'épouser, et que seul un malentendu les avait un instant désunis, M. d'Orsel jouait serré.

« Je n'ai qu'un moyen de triompher d'elle, songeait-il encore: la convaincre que mon amour n'est que platonique. Dans quelques jours, je romprai plus ou moins ouvertement avec Juliette: Nancy croira donc qu'elle est seule adorée. Personne n'est sûr de ma liaison avec Rose, si d'aucuns la soupçonnent. Mme Roller ne se doutera pas que, me brouillant avec la maîtresse qu'on connaît, j'ai gardé la maîtresse qu'on ignore... »

Peu de femmes se méfient quand on les courtise. Comment devi-

neraient-elles tant de calcul, de ruse et de perfidie chez l'amoureux tendre, empressé et galant? Encore celles qui ont de l'expérience peuvent-elles se défendre. Les débutantes n'ont d'autre arme que leur instinctive honnêteté. Par malheur, Nancy était crédule. A la fois très intelligente et très naïve, elle pressentait un péril que sa droiture l'empêchait de redouter. Et, pendant que le comte établissait avec calme le bilan de son entreprise, elle s'abandonnait au charme de l'émotion ressentie.

« Voilà donc la vie, pensait la jeune femme, pendant que sa victoria roulait sur la Corniche. Sans le piège savamment tendu par ma tante, je serais aujourd'hui Mme d'Orsel. Jacques me plaisait infiniment. J'avais bien deviné la loyauté, la sincérité de son cœur. Par bonheur, je ne l'aime *plus*, si un moment je me suis sentie entraînée vers lui. La meilleure preuve que je ne l'aime *plus*, c'est que j'aime Désiré... »

Cherchait-elle à se tromper elle-même? Non pas: elle était sincère. La créature humaine leurre toujours son esprit au profit de son cœur. Nancy se croyait protégée par un sentiment qui n'existait pas. Loin de s'effrayer, elle envisageait avec plaisir la possibilité d'une affection toute fraternelle qui l'unirait à Jacques. Liaison de cœur, douce, mystérieuse et chaste! Toute jeune fille attend du mariage autre chose que ce qu'elle y trouve. Elle rêve d'un prince charmant, élégant et poétique. Hélas! la réalité la désillusionne bien vite. C'est donc ça l'amour, ce divin amour que tous les poètes ont chanté? Avant l'éveil des sens, elle n'éprouve que du dégoût pour ces fatalités de la chair qu'elle est condamnée à subir. Et comme elle se réfugie avec joie dans le sentiment que la sensation n'avilit pas!

Rentré aux Imbergères, Nancy continua son examen de conscience :

« Est-ce que je commets une mauvaise action en m'abandonnant à la sympathie que Jacques m'inspire? Nullement. Il ne peut plus être un étranger pour moi après ce qui s'est passé entre nous... »

Et de nouveau elle souriait à cette vision d'une tendresse très pure et très noble. Elle aurait dû se dire qu'elle était coupable, puisqu'elle n'aurait eu garde d'avouer à son mari ce qu'elle pensait. Cette idée n'effleura pas même son esprit. C'est que toutes les femmes inventent un code particulier, où elles entendent l'honneur à leur façon. Pour elles, l'infidélité du cœur n'existe pas; et, tant qu'elles gardent la fidélité du corps, elles s'estiment non coupables. Comme si la première n'était pas une initiatrice à la seconde!

XIII.

Un soir, comme Mélitte rentrait aux Imbergères, elle fut accostée tout à coup par le comte d'Orsel, qui la guettait.

— Je sais combien vous aimez votre maîtresse, mon enfant. Veuillez lui donner cette lettre... Et surtout, soyez prudente. Ne la remettez que lorsque Mme Roller sera seule.

Instinctivement, la quarteronne eut envie de répondre par un refus. Elle n'osa pas. Depuis quelques jours elle voyait Belle-Madame songeuse, presque triste, constamment silencieuse. Jugeant Nancy par elle-même, Mélitte se doutait bien que la jeune femme et Jacques s'étaient de nouveau rencontrés. « Il faut qu'elle l'aime pour ne jamais me parler de *lui*... » Servantes ou grandes dames, elles ont toutes une âme pareille; elles ont toutes la même science innée des raisonnemens du cœur. Un amour qui naît se plaît aux confidences; un amour qui fleurit a besoin du secret. Au surplus, mieux valait risquer une gronderie que commettre une maladresse. Glissant dans son corsage la lettre de M. d'Orsel, elle attendit que Nancy fût remontée dans son appartement. Sans prononcer un mot, la quarteronne lui remit la frêle enveloppe.

— Qui t'a donné cela, ma petite?

— M. d'Orsel, Belle-Madame.

Nancy devint très rouge : elle feignit de poser le papier sur sa toilette, d'un air indifférent. La quarteronne eut soin de se retirer discrètement : elle savait bien que Mme Roller ne briserait pas le cachet en sa présence. Jacques avait écrit quatre pages très tendres, banales comme toutes les lettres d'amour. Du commencement jusqu'à la fin, il répétait les mêmes sermens, brodant de jolies phrases sur le thème accoutumé. Il sollicitait humblement la permission d'écrire tous les jours sous le couvert de Mélitte.

— Comme il m'aime! se dit Mme Roller.

Avant le dîner, où le nouveau ménage avait convié plusieurs personnes, elle trouva moyen de relire trois fois ces protestations de tendresses pures. Quand elle descendit au salon, son bonheur luisait dans ses yeux.

— Je ne sais pas comment vous vous y prenez, s'écria Mme Hattier-Beauvoisin en l'embrassant : vous embellissez tous les jours!

Mme d'Anglemont eut soin de mettre bien vite la conversation sur Jacques.

— Ah! çà, général, demanda-t-elle brusquement, que devient le

beau d'Orsel? On vous accuse d'avoir condamné votre officier d'ordonnance aux arrêts forcés.

— Je le vois à peine. Sitôt son service achevé, le capitaine disparaît.

— Pas pour se rendre au cercle, affirma Saint-Gel : plus de Jacques depuis trois jours.

Et l'homme bien informé de raconter avec beaucoup de détails qu'on soupçonnait le comte de nourrir une passion mystérieuse. D'aucuns se récrièrent. Une passion? Impossible. Et Mme de Chevry? Mais Saint-Gel ne se laissait pas aisément démonter. Il certifia que Jacques et Juliette étaient brouillés. De vrai, Mme de Chevry semblait nerveuse, agacée, de mauvaise humeur.

— Que vous êtes insupportable avec vos bavardages! s'écria le général. Laissez donc ce pauvre garçon tranquille : il a bien le droit d'agir à sa guise.

Mais man Jeannette désirait trop qu'on s'occupât des faits et gestes du capitaine. Elle se mit à questionner Saint-Gel, qui inventait des renseignemens quand il était mal informé. Et c'est ainsi que la pensée de Nancy, occupée déjà par Jacques, ne fut pas distraite un instant de sa douce hantise. Elle se taisait, laissant ses hôtes discourir à leur aise. Mais tout bas elle souriait, se disant qu'elle seule connaissait le secret du jeune homme. C'est pour elle qu'il brisait sa liaison avec Mme de Chevry, pour elle qu'il devenait triste et sauvage, pour elle qu'il s'enfuyait du monde.

Dans le courant de la soirée, le général parla d'un désastre financier qui menaçait d'atteindre gravement la place de Marseille. Désiré se trouvait dans son élément. Il émit des pensées justes, qu'inspirait son expérience des affaires; sujet moins attrayant pour une jeune femme. D'ailleurs, Roller n'avait-il pas le grand tort d'être le mari? Et pendant qu'il exprimait des idées saines, mais un peu prosaïques, Nancy comparait mentalement les deux hommes : celui qui était son maître et celui qu'elle croyait son esclave. Le contraste entre eux était frappant. Ce colosse au geste timide, à l'allure embarrassée, ressemblait si peu à l'officier hardi, d'une élégance raffinée!

Mme d'Anglemont partit la dernière. Quand son coupé eut disparu, Désiré prit le bras de sa femme et l'entraîna dans le parc.

— Enfin nous sommes seuls! J'enrage à la pensée que nous appartenons au monde avant de nous appartenir à nous-mêmes! Pourquoi ne pas réaliser le projet que nous avions conçu naguère à Bordighera? Fermer notre porte aux importuns et vivre en sauvages!

— Mais, mon ami, ce serait à périr d'ennui!

Il eut un geste brusque :

— Vous, peut-être; moi, non! Comment ferais-je pour m'ennuyer puisque vous seriez là!

— Oubliez-vous donc qu'ils sont vos amis, ceux-là que vous appelez des importuns?

— Je n'ai plus qu'une amie, c'est vous! vous seule! Ah! chère, l'immense place que vous avez soudainement prise dans mon existence!

Il la saisit entre ses bras avec une telle ardeur que Nancy ne put réprimer un cri d'effroi.

— Je vous ai fait mal? Vous tremblez!

Un frisson la secouait : quelque chose comme une instinctive répulsion. Rentrée chez elle, Nancy poussa le verrou de sa porte, sachant bien que Désiré ne tarderait pas à venir. Elle se prétendrait souffrante pour demeurer seule. Et cependant, tout au fond d'elle-même, la jeune femme s'accusait d'injustice et de méchanceté. En somme, que reprochait-elle à son mari? Rien. Impossible d'être plus tendre, plus amoureux. Nancy se rendait compte qu'il souffrait par elle, — malgré elle. Pourquoi lui avait-il déplu ce soir-là, pendant le dîner, pendant la soirée? Il n'avait point changé depuis la veille. Alors si ce n'était pas lui, c'était donc elle? Nancy eut pendant quelques instans la vision très nette de la réalité : Désiré lui déplaisait parce qu'elle aimait Jacques. La jeune femme avait un grand fond d'honnêteté. Dans une heure de logique, elle comprit que l'infidélité du cœur était aussi coupable que l'autre...

En dépit de tous ces raisonnemens, elle ne pouvait lutter contre les sophismes qu'elle prenait pour des vérités. Où serait le mal de vivre un roman très chaste? Encore une fois, comme le disait Mme de Guerny, le cœur chez elle emportait toute logique. Du moins si elle ne pouvait chasser Jacques de son souvenir, — est-on maître de sa pensée? — elle ne voulait pas que Désiré en souffrît. Et quand, le lendemain matin, son mari se présenta chez elle, inquiet de savoir comment elle se trouvait après sa prétendue indisposition, Nancy l'accueillit avec un sourire.

— Excusez-moi, dit-elle. J'étais maussade hier au soir... Voulez-vous me faire un sacrifice? Abandonnez votre usine pour ce matin, et promenons-nous dans le parc.

Elle appelait cela un sacrifice, la coquette! Désiré jeta un cri : un violent amour ne se rassasie jamais de ces petites joies. Il retrouvait donc une de ces intimités charmantes qui évoquaient le souvenir de la lune de miel. Tous les deux montèrent au

sommet du parc, au milieu des grands arbres. Là, une admirable vue se découvrait soudain aux yeux étonnés. La mer, sillonnée de vaisseaux, étalait sa robe verte et bleue, lamée de franges d'or par les rayons de soleil. Nancy regardait, pendant qu'assis à côté d'elle Désiré serrait sa main entre les siennes sans prononcer un mot. Cet homme timide goûtait en ce moment le bonheur dans toute sa plénitude. Avec une émotion très douce, il parla de lui, d'elle, de sa passion toujours jeune, en dépit des ans qui commençaient à neiger. Et il balbutia des mots éloquens, des pensées fines qui troublèrent Nancy. Pendant qu'ils redescendaient l'un et l'autre vers le château, elle s'accusait, elle se condamnait tout bas. Désiré l'adorait; et c'était son mari, son maître! Quel amour vaudrait jamais celui de cet homme? Par malheur, la lettre quotidienne de Jacques arriva, et le cœur de la jeune femme fut de nouveau partagé entre deux sentimens contraires. Ces drames de la conscience ont parfois une intensité très aiguë. Quand une femme déserte ses devoirs, le monde prononce presque toujours un jugement hâtif, sans étudier les circonstances exceptionnelles qui ont précédé la chute. L'opinion ne se détermine jamais d'après la faute : la situation sociale est tout. Pour les femmes riches, et qu'on croit soutenues par leurs alliés, le *snob* a des trésors d'indulgence : il réserve ses sévérités pour les humbles et les faibles. Et dans ces exécutions sommaires, la lâcheté des hommes n'a d'égale que la perfidie des femmes. Que de malheureuses créatures ont lutté comme Nancy! Encore, Mme Roller ne se reprochait que des pensées. Toute la journée, pendant que Désiré était à son travail, elle essaya de se soustraire à la tendre songerie qui la hantait. « — Je serai la plus forte, songeait-elle. Mon mari m'aime, et moi... » Elle n'osait plus ajouter, comme quelques jours auparavant : « — Et moi j'aime mon mari... » Elle se souvenait avec effroi d'une théorie émise récemment devant elle par le général Hattier-Beauvoisin : « Une femme n'est protégée que par le sentiment qu'elle éprouve. Ayant le cœur pris, elle est invincible. Celle dont le cœur est libre est vouée à la défaite : ou le temps, ou la vanité, ou l'intérêt triompheront d'elle. En réalité, mesdames, votre vertu n'existe pas : elle dépend des circonstances! » On s'était beaucoup récrié, surtout lorsque Mme d'Anglemont, approuvant le général, avait ajouté : « Pas si faux, le paradoxe! » Et, se rappelant cette théorie, Nancy la discutait avec elle-même. Sa vertu dépendrait donc non de sa volonté réfléchie, mais des hasards de son existence?

Ce soir-là, Désiré revint beaucoup plus tard que d'habitude. En le voyant triste et soucieux, sa femme l'interrogea tendrement.

— En effet, mon amie, j'ai un gros ennui. Vous vous rappelez ce désastre financier dont nous parlions hier à dîner? Me voilà forcé de vous quitter pendant huit jours et de partir pour Paris.

Nancy eut un élan spontané :

— Voulez-vous que je vous accompagne?

M. Roller hésita une minute. Il était agacé, non de faire ce voyage, mais de quitter sa femme. Au lieu d'accepter avec joie, il songeait que Nancy aurait à Paris une existence peu gaie. Pris par ses courses, par ses rendez-vous, il ne serait jamais auprès d'elle. Et il était de ces hommes qui aiment une femme pour elle, non pour eux-mêmes.

— Tu es une adorable créature, répliqua-t-il. Certes, je suis heureux, très heureux que tu aies songé à ne pas te séparer de moi, mais... Tiens! n'en parlons pas : j'ai trop gros cœur de partir.

C'est elle maintenant qui n'osait plus insister; elle qui n'osait plus dire à son mari : « — La solitude m'effraie. Quand vous êtes là, je puis lutter, je puis me vaincre... » Comment avouer qu'elle voulait suivre Désiré, non parce qu'elle l'aimait, lui, mais parce qu'elle en aimait un autre? M. Roller, décidé à se sacrifier, condamna résolument sa porte. Il ne voulait recevoir que le général : en un court billet, il l'avait prié de passer aux Imbergères. En arrivant vers neuf heures, M. Hattier-Beauvoisin le trouva en pleine besogne, entouré de paperasses qu'il achevait de mettre en ordre.

— Comment, tu pars?

— Il le faut bien. Je prends le rapide demain matin.

— Alors, je devine pourquoi tu m'as si vite mandé, mon camarade. Ne crains rien, nous ferons si bien, ma femme et moi, que Nancy ne s'ennuiera pas trop.

XIV.

Oui, Nancy avait peur. Et dès qu'elle fut seule aux Imbergères, le danger qui la menaçait lui apparut nettement. Elle redoutait beaucoup moins Jacques qu'elle-même. En somme, M. d'Orsel ne se montrait pas, s'il écrivait tous les jours avec une tendre régularité. Mais elle, elle, Nancy, ne pouvait distraire sa pensée de ce roman qui vivait et palpitait à ses côtés. Résolue à triompher, elle crut prendre un parti héroïque en n'ouvrant plus ces lettres qu'elle attendait la veille encore avec tant d'impatience. Un matin, elle glissa sous une enveloppe celle qu'elle venait de recevoir, en y ajoutant ces quelques mots : « Je vous supplie de ne plus m'écrire. »

— Mon enfant, dit-elle à Mélitte, porte ce paquet chez M. d'Orsel. Insiste pour le remettre à lui seul. A aucun prix tu ne dois le confier à son ordonnance.

Elle soupirait, la pauvre Nancy, et Mélitte soupirait aussi en la regardant de ses grands yeux tendres. La servante souffrait tout comme la maîtresse et ne comprenait pas que l'on fût ainsi dur et sévère pour soi-même. Mélitte aimait Pierre autant que Nancy aimait Jacques : il n'entrait pas dans le cerveau de la quateronne qu'on se fît le bourreau de son propre cœur. Si Pierre eût été là, elle n'aurait pas songé à se plaindre... Et voilà que Belle-Madame, heureuse et riche, ne goûtait pas le bonheur qui s'offrait à elle !

Mélitte se hâta d'obéir. Une heure après, elle était de retour aux Imbergères.

— Tu as vu le comte?

— Oui, Belle-Madame.

— Qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait?

— Rien, d'abord. Après avoir brisé le cachet, M. le comte a lu la ligne que vous aviez tracée sur l'enveloppe. Alors, très pâle, il a passé sa main sur ses yeux. Puis il m'a dit : « Il sera fait selon sa volonté. »

Nancy détourna la tête : elle regrettait déjà son sacrifice ! N'imposait-elle pas à Jacques une souffrance nouvelle? Pendant la journée, elle ne voulut pas sortir, craignant de le rencontrer. Son amie, Mme Hattier-Beauvoisin, vint la chercher avant le dîner.

— Je vous enlève, ma petite. Et ne refusez pas ! J'ai pleine autorité sur vous pendant l'absence de votre mari. Ne vous habillez pas : inutile. Nous serons seuls tous les trois.

Mme Roller aurait refusé l'invitation si elle avait su que le capitaine devait dîner aussi chez son général. Et cependant elle eut une petite déconvenue à la pensée qu'il ne s'y trouverait pas. Le cœur féminin est fait de contradictions. Du moins cette course et cette soirée en ville égayèrent la recluse. Le général avait beaucoup d'esprit, et Nancy éprouvait une réelle sympathie pour ce galant homme. Il fut plein de verve et d'entrain : par plaisir autant que par devoir, il essayait de distraire sa protégée.

— Expliquez-moi un mystère, lui demanda-t-il. Pourquoi votre mari est-il parti seul?

— Je désirais l'accompagner : il n'a point voulu. J'ai cru comprendre qu'il craignait pour moi l'ennui de la solitude, dans ce grand Paris où je ne connais personne. Ici, au contraire, il me sait au milieu de mes habitudes, entourée d'amis tels que vous, qui me gâtez si gentiment.

— N'importe! Abandonner sa jeune femme au bout de quelques mois de mariage... Ce serait imprudent avec toute autre que vous.

Nancy se sentit rougir : elle méritait si peu un pareil éloge! Cependant, quand le général lui souhaita le bonsoir, après l'avoir escortée jusqu'à la grande allée qui montait aux Imbergères, elle était plus contente d'elle. La nuit, d'une admirable pureté, conviait à la rêverie. Au lieu de rentrer dans son appartement, Nancy enveloppa sa tête d'une mantille et s'enfonça dans le parc. Elle arriva bientôt dans le fourré d'arbres où Juliette et Mme Soulac s'étaient réfugiées le soir du bal :

— Que fait-il à cette heure-ci? pensait-elle. Il est au cercle, sans doute, cherchant à se distraire... Pauvre garçon!

Soudain elle entendit un bruit de feuilles froissées et tressaillit. Était-ce un lièvre peureux qui s'enfuyait ou quelque merle éveillé qui voletait lourdement dans les branches? D'un bond Jacques sortit hors du taillis et courut auprès d'elle.

— Vous! vous! balbutia Nancy dans son effroi grandissant.

M. d'Orsel avait pris les mains de la jeune femme entre les siennes et les serrait tendrement.

— Je vous fais donc bien peur? demanda-t-il d'une voix très douce. Peur? moi qui obéis docilement à toutes vos volontés! Vous me défendez brusquement de vous écrire, après m'y avoir autorisé... Est-ce que je me suis plaint?

— Alors, pourquoi êtes-vous ici?

— Parce que toutes les nuits je rôde à travers ces arbres, parce que ma seule joie est de voir de loin la maison où vous reposez. Si vous n'étiez pas venue dans le parc, vous auriez ignoré ma présence...

Il s'était assis près d'elle et de sa voix persuasive il lui racontait sa vie, sa lamentable vie, depuis leur dernière rencontre. Il ne sortait de chez lui que pour son service. On ne le voyait plus nulle part... Et Jacques ne mentait pas, Nancy le savait bien. Ce qu'il lui disait, d'autres le lui avaient dit déjà. Comment se fût-elle douté que tant de douceur enveloppait beaucoup de perfidie? Comment se serait-elle méfiée, elle si crédule et si sincère? Est-ce que les natures loyales soupçonnent jamais la déloyauté des autres?

... Et cette causerie d'amour continuait chaste, infiniment tendre, dans le grand silence de la nuit. Les parfums voltigeans, l'âcre senteur des arbres, montaient au cerveau de la jeune femme, la grisant, l'étourdissant, l'empêchant de voir le péril. Pour se protéger, Nancy renonçait au bonheur de lire les lettres de Jacques : et voilà que même ce sacrifice ne servait à rien!

Il fut le premier à dire : « Je pars,.. il le faut... » C'est qu'il

redoutait sa fougue sensuelle. Le charme pénétrant de cette rencontre nocturne lui tournait la tête : et il risquait de tout perdre si l'amant passionné se laissait trop vite deviner sous l'amoureux platonique. Du moins, s'il trouvait sage de s'éloigner d'elle, il tira bientôt profit de cette prévoyance. Nancy fut charmée, — et rassurée : aussi Jacques obtint qu'elle reviendrait le lendemain à la même heure. Et, comme elle s'efforçait de ne pas promettre, il invoqua tant de bonnes raisons qu'elle n'osa plus refuser. Était-ce donc là sa récompense? Lorsqu'il avait le bonheur de la sentir près de lui, dans le profond repos de cette nuit embaumée, il consentait à s'enfuir! Ne lui saurait-elle pas gré d'un pareil sacrifice? Pauvre, pauvre Nancy! Elle était bien condamnée d'avance!

Mme Roller se glissa dans le château, craintive et frissonnante, emportant de la joie plein son cœur. Elle aimait, elle était aimée... Une délicieuse insomnie la tint éveillée jusqu'à l'aurore. Elle revivait minute par minute ces deux heures inoubliables. Et pendant toute la journée du lendemain, elle en évoqua le souvenir, émue, ravie, sans défense contre le courant qui l'entraînait. Une seule personne avait deviné son secret : Mélitte. Mélitte, qui, la veille, guettait sa chère Belle-Madame afin que nul ne pût la surprendre, la nuit, dans le parc, avec un étranger; Mélitte, qui ne s'était couchée qu'en entendant se refermer discrètement la porte de sa maîtresse. Et, à son réveil, la quarteronne revoyait Mme Roller, non plus triste et pensive comme les jours précédens, mais follement joyeuse, le teint animé, les yeux luisans. Un amour naissant est un poison subtil qui embellit sa victime avant de la tuer. La créature vaincue ne peut résister à cette absorption lente : et c'est ainsi que succombent les volontés les plus robustes.

Toute cette journée-là, Nancy trouva les heures lourdes. Cependant elle ne quitta pas les Imbergères. Ayant, la veille, promis sa visite à Mme Hattier-Beauvoisin, elle écrivit un mot à son amie, alléguant une excuse banale, se prétendant souffrante. Elle craignait tant de ne pouvoir céler sa joie! Vers le soir, Nancy entraîna Mélitte dans le parc. Son amour heureux s'intéressait à l'amour de cette douce, charmante et fidèle créature qui vivait à ses côtés avec une résignation de chien dévoué.

— A nous deux, ma petite, commença Mme Roller quand elles furent assises sous les arbres. Et M. Pierre? Que devient-il, M. Pierre? J'espère qu'il t'écrit souvent?

— Très souvent, Belle-Madame.

— Daigneras-tu me révéler ce qu'il fait à Paris?..

Et, fière d'être interrogée, Mélitte dit enfin son secret. Natalis avait écrit un poème, un admirable poème qui chantait leurs jeunes amours... Et là-bas, dans la grande ville, il rôdait tristement, en

quête d'un éditeur, frappant à toutes les portes, qui tardaient bien à s'ouvrir. Mme Roller restait stupéfaite. Comment! l'amoureux de Mélitte était un poète! Alors Nancy comprit pourquoi le visage de l'humble fille exprimait à présent une sérénité si haute. Les femmes, et surtout les femmes de couleur, possèdent une grande faculté d'assimilation. Aimant un homme doué d'une intelligence supérieure, Mélitte tentait de se hausser à son niveau et la figure reflète toujours les pensées nobles que le cerveau conçoit. Mélitte dit tout, et comment Pierre se glissait la nuit dans le parc, et comment elle s'était peu à peu grisée de cet amour subtil et vivace. Quand elle lut les vers du jeune homme, Nancy battit des mains.

— Ils sont ravissans, les vers de ton poète! s'écria-t-elle.

Mélitte ne rougissait point de sa chute, chute voulue, préméditée, réfléchie. Sa confession fut loyale. A peine baissa-t-elle un peu la voix pour raconter le dénoûment du premier chapitre. Mme Roller comprenait : Mélitte s'était livrée tout entière... Comme l'histoire de l'une ressemblait à l'histoire de l'autre! A cause même de cette parité, Nancy goûtait un infini plaisir à ce récit naïf. Elle retrouvait tant de pensées à elle, la maîtresse, dans les pensées de la servante! En amour, les situations sociales s'effacent et les rangs se rapprochent : la duchesse et la pauvre fille n'ont pas deux façons de sentir. Ainsi Nancy comme Mélitte, Mélitte comme Nancy, subissaient l'empire d'un sentiment vainqueur. Mais l'une acceptait la fatalité logique du dénoûment, tandis que l'autre la repoussait avec indignation. Une idée germait dans le cerveau de Mme Roller :

— Ah! ma petite, dit-elle dans un éclat de rire, tu as eu joliment raison d'être franche! Fais atteler. Je descends en ville afin de m'occuper de ton bonheur...

Justement parce qu'elle sentait comme Mélitte, parce que leur état d'âme était pareil, Nancy voulut aplanir la route où marchait sa fidèle quarteronne. Ceux qui aiment savent seuls comprendre l'amour des autres; seuls, ils ont de délicates pensées. Mélitte restait songeuse, tandis que Mme Roller partait gaîment. Que signifiaient les paroles de sa maîtresse et comment celle-ci pourrait-elle « s'occuper du bonheur » de sa servante?

Nancy ne resta pas plus d'une heure absente : elle revint radieuse.

— Nous montons dans ma chambre, mademoiselle Mélitte, dit-elle avec une gravité comique.

Quand elles furent seules, Belle-Madame ouvrit son secrétaire, et prit deux billets de mille francs.

— Tu ne comprends pas encore? Attends un peu. Vois-tu cette phrase que je viens d'écrire sur une feuille de papier à lettre?..

La phrase disait ceci :

« Offrande d'un ami inconnu pour éditer *la Chanson de l'amour*. »

— J'ai consulté l'imprimeur de la fabrique. Tu me donnes l'adresse de M. Pierre, et demain il reçoit cette lettre chargée... Y es-tu maintenant? Le poème de ton amoureux doit être fort beau, si j'en juge par les vers que tu m'as montrés. Nous lui octroyons de quoi le faire imprimer. De cette façon, M. Pierre devient célèbre, et, une fois célèbre, il devient riche!

Certes, Mélitte était accoutumée aux bontés, aux générosités de Belle-Madame : cependant, cette fois elle fut touchée aux larmes. C'est qu'on est moins reconnaissant pour soi que pour ceux qu'on aime. Et pendant que la quarteronne s'éloignait afin de porter elle-même la précieuse lettre à la poste, Nancy songeait aux confidences reçues. Ainsi, parce qu'elle aimait, parce qu'elle se savait aimée, Mélitte s'était loyalement donnée! Timide comme elle le dépeignait, Pierre n'eût rien osé : il se fût résigné à l'attente. Et c'était la femme qui allait au-devant des désirs de l'homme ; c'était la femme qui s'offrait, abdiquant même la coquetterie de la défense...

— Mélitte vaut-elle mieux que moi? pensait Nancy, ou bien aime-t-elle plus que moi?...

Mme Roller se voyait en face de la réalité brutale; pour la première fois, elle comprenait que l'amour platonique d'un homme peut exister, non durer longtemps. Par malheur, sa nature crédule et prompte à l'illusion se plaisait à voir les choses dans leur vérité relative : elle jugeait Jacques, non comme il était, mais comme elle voulait qu'il fût. Pourquoi cet homme-là ne serait-il pas supérieur aux autres? Pourquoi n'attendrait-elle pas de lui une générosité plus grande, un désintéressement plus haut? Et, bercée par cette espérance, elle attendit impatiemment l'heure du revoir... Oh! la longue, longue, longue journée!

XV.

Beaucoup d'hommes sont pareils au comte d'Orsel. C'est-à-dire qu'ils considèrent la femme courtisée comme une ennemie : une ennemie qu'on attaque et qui se défend. Toutes les armes leur paraissent bonnes dans ce combat du désir contre la pudeur. Jacques avait pour lui son expérience et son audace. Il disait à Nancy : « — Je ne pense qu'à vous, je ne m'occupe que de vous,.. » sachant bien que Belle-Madame n'ignorait pas son évasion subite du monde où l'on s'amuse. Mais il se gardait bien de lui révéler le « pourquoi » de cette nouvelle existence. Très bon officier, ambitieux, aimant son

métier de soldat, il se préparait à l'école de guerre. Condamné par son travail à la retraite, il tirait profit auprès de Nancy de sa réclusion forcée. Mme de Chevry se dépitait bien un peu d'être reçue plus rarement que jadis dans le *home* de l'ingrat : mais enfin elle se résignait. Qu'eût-elle dit si elle avait su que, chaque soir, la cantatrice consolait le solitaire ?

Et M. d'Orsel ne s'ennuyait pas, lisant, étudiant beaucoup pendant le jour, attendant sans trop d'impatience que la nuit ramenât l'heure du rendez-vous. Les choses marchaient comme il le souhaitait. Le voyage imprévu de Désiré réjouit fort le jeune homme : c'était lui livrer la partie trop belle. A peu près sûr que, par ces belles nuits tempérées, Nancy ne résisterait pas à la séduction de la promenade, le capitaine était certain de la rencontrer dans le parc des Imbergères. Il espérait moins obtenir des rendez-vous suivis ; et voilà que Belle-Madame consentait ! Une demi-heure avant le moment fixé, M. d'Orsel se glissait sous les taillis. Pas une minute il ne craignit qu'elle ne vînt pas. Nancy l'aimait : impossible d'en douter. Le trouble même de la jeune femme, son effroi instinctif révélaient le secret de son cœur. Quand elle parut, il alla vivement au-devant d'elle, et, couvrant de baisers les petites mains qu'on lui abandonnait :

— Oh ! chère, comme vous êtes bonne d'avoir tenu votre promesse !

Nancy frissonnait.

— Ce que je fais là est mal...

Naturellement, il protestait avec indignation. Oh ! Jacques jouait bien son rôle ! Il n'ignorait aucune des banalités qui rassurent les consciences timorées. Comment pouvait-elle rougir de la très tendre affection qui les unissait ? Ce n'est pas commettre une faute que d'écouter son cœur ! etc. Les phrases sont toutes faites !

— Voyez-vous, disait-il, de sa voix persuasive, je n'ai jamais aimé avant de vous connaître. Est-ce qu'on peut donner ce nom d'amour à des galanteries vulgaires ?

Une femme un peu experte, ou même simplement un peu coquette, aurait deviné l'effronterie de ce mensonge. Mais les plus honnêtes, les plus naïves, sont toujours aisément dupées. Et Jacques continuait, lui jurant qu'elle était pour lui le commencement et la fin de tout, qu'en dehors d'elle aucune ambition ne lui tenait au cœur. Et pendant qu'il murmurait ces paroles douces et perfides à l'oreille charmée de Nancy, il serrait ses mains plus fort, comme pour glisser en elle un peu de sa fièvre et de son désir, à lui. La pauvre créature subissait l'étrange empire de cet homme : rassurée parce qu'il évitait tout geste, toute parole, qui eussent

alarmé sa pudeur défiante. Jacques pouvait mesurer déjà ses rapides progrès dans ce cœur à demi vaincu. La veille, Nancy était restée dans le parc jusqu'à minuit. Cette fois, trois heures, quatre heures, s'écoulèrent avant qu'elle parlât de rentrer... Quel beau cadre d'amour, ce taillis épais, ces arbres frissonnans caressés d'un rayon de lune. Autour d'eux, le calme d'une nuit provençale bercée par le chant des rossignols?.. Tout ce que disait M. d'Orsel saisissait au vif cette créature loyale, mais trop romanesque, qui demandait à la vie plus que la vie ne pouvait lui donner.

— Vous êtes surprise, murmurait-il, de me voir si craintif, si respectueux?.. Je ne ressemble guère au comte d'Orsel qu'on vous a décrit! Vous me croyiez, comme tout le monde, un mauvais sujet? La vérité, c'est que par vous, pour vous, je suis devenu un autre homme. Vous imaginez bien que je suis moins pur, moins éthéré que vous. C'est dans votre rôle de femme de croire à l'amour platonique. Si je n'y crois pas, moi, du moins il me plaît de respecter vos illusions. Et puis j'ai la foi : j'attendrai. Impossible que vous ne m'apparteniez pas un jour. Seulement je me suis juré de vous obtenir et de ne pas vous prendre. Vous ne serez à moi que par la volonté réfléchie de votre cerveau, non par l'entraînement tendre de votre cœur.

Et Nancy le croyait! Pourquoi ne l'aurait-elle pas cru? Dans la demi-obscurité, elle ne voyait pas l'ardeur fiévreuse qui luisait dans les yeux de Jacques. Aussi, quand elle se leva pour rentrer, au château, s'appuyait-elle sans crainte sur le bras qu'il lui offrait. Il frissonnait, lui, mourant d'envie de la saisir entre ses bras, de la couvrir de baisers... Il n'osait pas, craignant de l'épouvanter et de la perdre à jamais.

Elle disparut; il restait seul. Alors il se cacha derrière un arbre, contemplant les fenêtres closes. Au bout de quelques minutes, une lueur scintilla derrière les jalousies. Une attente d'un quart d'heure encore, et la secrète espérance de Jacques ne fut pas leurrée: les bougies s'éteignirent et la croisée s'ouvrit. Il voyait Nancy, de loin, dans son peignoir blanc, à demi penchée et rêveuse... C'en était trop: le jeune homme perdit la tête. Cette chambre de jolie femme, de femme ardemment désirée, l'affolait. Il se glissa jusqu'à la maison, cherchant du regard et de la main les creux et les anfractuosités de la muraille. Nancy ne se doutait pas encore du danger. Soudain elle tourna la tête et aperçut Jacques, qui grimpait assez rapidement. Un cri s'étouffa dans sa gorge. Comment pourrait-elle se défendre s'il arrivait auprès d'elle? Terrifiée, elle regardait. Le premier étage était assez haut... Elle cessa de trembler pour elle : maintenant elle trembla pour lui. Un dernier effort, et le capitaine sautait de plain-pied sur le

balcon... Soudain la main de Jacques glissa : il perdit l'équilibre, et tomba rudement sur le sol. La chute fut si lourde que Nancy jeta un long cri d'épouvante. Mais Jacques s'était relevé déjà. Il salua la jeune femme de la main, et s'enfonça dans le parc.

Ce petit drame bouleversa tout à fait Belle-Madame. L'homme qu'elle aimait, seul dans sa chambre, seul au milieu de la nuit ! Elle n'accusait pas Jacques d'avoir manqué à sa parole : la femme pardonne toujours les fautes commises dans un coup de folie passionnelle. Toute sa sévérité, Mme Roller la gardait pour elle-même. En permettant à Jacques de pénétrer dans le parc, en consentant à l'y rejoindre, elle avivait cet amour violent qu'elle lui commandait de réprimer : donc c'était elle la coupable, non pas lui. Et s'examinant avec loyauté, interrogeant sa conscience, scrutant son arrière-pensée, elle se vit perdue, perdue !

Perdue ! non. Elle lutterait avec vaillance. Oh ! bien passée, l'heure des sophismes et des illusions ! Nancy avait devant elle une voie toute droite : celle du devoir et de la fidélité. Si elle en sortait un peu, elle en sortait complètement. Elle n'est pas assez forte pour se défendre seule ? Soit. Elle sait à qui demander secours. Pauvre Nancy ! Elle a bien du mal à s'endormir, cette nuit-là. Cependant ses remords s'apaisent, son calme renaît ; elle se sent à l'abri désormais. Sa résolution est prise. Puisqu'elle ne peut plus se protéger elle-même, elle va se réfugier dans la chère maison où s'est écoulée son heureuse enfance.

— Comment ! Belle-Madame, vous sortez de si bonne heure ? s'écrie Mélitte en voyant sa maîtresse prête et habillée.

Mme Roller hoche la tête sans répondre. Elle va chez Mme de Guerny. Non sans craintes, non sans hésitations. A Mme de Guerny, à cette noble femme qu'elle aime à l'égal d'une mère, il faudra tout confesser. Et elle se sent coupable, Belle-Madame ! Coupable de faiblesse, presque de lâcheté... Mlle Thomasset reste bouche bée lorsqu'apparaît son ancienne élève.

— Eh quoi ! madame, vous ne nous avez donc pas oubliées ?

Il y avait un peu d'ironie dans l'accent de la sèche Florentine. Cette ironie ne tint pas devant l'élan de tendresse qui jetait Nancy entre ses bras. Pour Mme Roller, le meilleur de son passé était renfermé là, dans cette grande Cadenelle. Ses rires de petite fille, ses tristesses et ses joies d'enfant, palpitaient encore entre les arbres familiers, ses premiers amis et ses muets confidens.

— Oh ! mademoiselle Florentine, comme je suis heureuse de vous revoir ! Est-ce que madame est là ?

Naguère, Nancy tremblait toujours un peu quand elle pénétrait dans le cabinet de la directrice : on ne s'y présentait que pour recevoir quelque douce gronderie : d'autant plus redoutée qu'on la

savait plus tendre. Aujourd'hui, la jeune femme se retrouvait aussi craintive que la jeune fille. Que répondrait sa seconde mère ? Quelle remontrance infligerait-elle à la coupable ?

— Viens vite, ma jolie, s'écria Mme de Guerny en ouvrant ses bras. C'est mignon à toi d'être fidèle. Est-ce vrai ce que m'apprend Mlle Thomasset ? Tu passes quelques jours avec nous ? Mais comme tu es triste !.. Des larmes dans tes yeux ?.. Parle vite, ma petite. A qui te confesseras-tu, sinon à moi ?

Et, s'agenouillant devant sa vieille amie, Nancy commença le récit triste. Elle ne cacha rien, ni ses premières luttes avec Mme d'Anglemont, ni l'impression produite sur elle par le comte d'Orsel ; enfin comment, dans sa désillusion, elle avait accepté Désiré Roller. Mme de Guerny écoutait, le front penché, émue par cet aveu loyal, et par ce cri de détresse.

— Tu as été très coupable, ma pauvre enfant ; mais ton repentir est trop sincère pour ne pas mériter mon pardon. Maintenant, que comptes-tu faire ?

— Demeurer avec vous jusqu'au retour de mon mari... Ne me repoussez pas ! La solitude est une conseillère perfide.

— Ma maison est la tienne. Mais te crois-tu sauvée parce que tu te mets à l'abri pour quelques jours ? Ah ! Nancy, Nancy, combien j'avais raison en te reprochant ta conception romanesque de la vie ! A quoi se réduit l'aventure qui te ramène à moi toute tremblante ? Deux hommes se rencontrent qui s'éprennent de toi. L'un demande ta main, l'autre garde le silence. Tu te crois dédaignée par le second, et, par dépit, tu épouses le premier. Un jour, tu découvres que ton préféré voulait, lui aussi, faire de toi sa femme. Et cela suffit ! Et ton cœur se remet à battre ! Et tu oublies ce que tu dois à l'être généreux et bon qui t'a choisie entre toutes pour te faire riche, toi qui étais pauvre, pour te faire heureuse, toi qui souffrais ? Tu n'es plus une enfant. Il y a dans la vie un autre but que l'amour : c'est le devoir. Devoir envers tes enfans, si Dieu t'en accorde ; devoir envers ton mari, qui t'a donné le bonheur, le repos, la dignité.

Nancy écoutait, le front courbé, sans répliquer un mot. Toutes ces paroles, elle se les était déjà dites ! Mais au fond de son cœur une voix parlait, et combien séduisante ! Une voix qui répondait à Mme de Guerny : « Certes, vous avez raison, l'amour, ce n'est pas le but de la vie... Alors, pourquoi est-ce la grande songerie des hommes et des femmes de mon âge ? Quand j'aurai le vôtre, quand il aura neigé sur moi, je penserai comme vous, sans doute, comme vous qui êtes revenue des illusions dorées. L'amour, ce n'est pas le but de la vie... Alors pourquoi tous les poètes l'ont-ils chanté ?

Pourquoi tous les philosophes l'ont-ils étudié? Pourquoi des êtres jeunes et robustes sont-ils morts pour l'avoir perdu? »

Mais Belle-Madame ne demandait pas asile et protection à sa vieille amie pour se révolter contre elle. Elle préféra tout dire, achever sa confession, révéler même ces pensées de « derrière la tête » dont on rougit parce qu'elles sont basses.

— Sauvez-moi, madame, sauvez-moi, vous qui êtes ma mère! Depuis que cet amour me possède, je rougis de moi. C'est vous qui avez raison. Mon mari est bon, tendre, généreux. Au lieu de lui savoir gré de ces qualités-là, je lui en veux de les posséder. Il m'a élue entre toutes pour partager sa fortune, et je me révolte à l'idée que je tiens tout de lui: tout! Et le petit palais où je demeure, et le luxe qui m'entoure, et les hommages qu'on m'accorde. Est-elle assez coupable, votre pauvre Nancy?

Mme de Guerny comprit que ce n'était plus avec de la morale qu'elle triompherait. A ce cœur endolori, il fallait de douces paroles. Elle savait aussi qu'on échappe rarement à l'influence du milieu. Dans cette calme retraite, Nancy revivrait ses années d'enfance, ces années chastes et bonnes où ses rêves d'adolescente ne montaient pas bien haut! Les souvenirs tendres apaiseraient cette âme meurtrie. La vue quotidienne de ces humbles créatures accomplissant avec courage leur besogne ignorée ramènerait insensiblement Nancy à la réalité des choses. Le roman paraît si mesquin quand on le compare à la dureté de la vie! Pour commencer, Mme de Guerny fit en sorte que la retraite de Mme Roller chez elle ne soulevât aucun méchant commentaire. Sur son conseil, la jeune femme prévint son mari que, s'ennuyant aux Imbergères, elle attendrait le moment du retour à la Cadenelle. Une seule personne trouva mauvais que Nancy eût choisi cette retraite: Mme d'Anglemont. Naturellement! Elle se plut à voir dans cette action bien simple une offense à ses droits naturels.

— Ah! chère madame, disait-elle à Mme Soulac, les enfans sont bien ingrats! J'ai toujours considéré Nancy comme ma fille, n'est-il pas vrai? Elle ne me témoigne pas la plus petite reconnaissance. Elle ne veut point demeurer seule en l'absence de son mari? C'est sage. Alors, pourquoi se réfugie-t-elle chez une étrangère, et non chez moi?

Elle enrageait, l'excellente femme! Elle enrageait, sachant bien que chez Mme de Guerny sa nièce était à l'abri de tout péril.

ALBERT DELPIT.

(La troisième partie au prochain n°.)

LE

SYSTÈME DU MONDE

SELON DESCARTES ET SELON LA SCIENCE CONTEMPORAINE

I. Liard, *Descartes;* Alcan, 1882. — II. Veitch, *The Method and Meditations of Descartes;* London, 1879. — III. Mahaffy, *Descartes;* London, 1884. — IV. Millet, *Vie de Descartes;* Didier, 1867. — IV. Mouchot, *la Réforme cartésienne;* Gauthier-Villars, 1876.

Ce n'est point un vain orgueil national, c'est une légitime ambition qui fait que chaque peuple, par ses savans et ses philosophes, prétend avoir contribué pour la meilleure part au mouvement d'idées qui emporte le monde. — « Votre nation, disait Hegel à Victor Cousin, a fait assez pour la philosophie en lui donnant Descartes. » — Et il écrivait dans son histoire de la philosophie : — « Descartes est le vrai fondateur de la philosophie moderne, en tant qu'elle prend la pensée pour principe. L'action de cet homme sur son siècle et sur les temps nouveaux ne sera jamais exagérée. C'est un héros ; il a repris les choses par les commencemens. » — Faut-il encore citer le témoignage des étrangers, moins suspect peut-être que celui des compatriotes de Descartes ? Selon un des premiers savans de l'Angleterre, Huxley, il y a deux sortes de grands hommes : les uns sont des miroirs vivans de leur époque, et, comme on l'a dit de Voltaire, expriment mieux que personne les pensées de tout le monde ; d'autres, bien plus grands, expri-

ment les pensées qui, deux ou trois siècles plus tard, seront les pensées de tous : « C'est un de ceux-ci que fut Descartes. Considérez n'importe laquelle parmi les plus capitales productions des temps modernes, soit dans la science, soit dans la philosophie, vous trouverez que le fond de l'idée, sinon la forme même, fut présent à l'esprit du philosophe. »

Si c'est pour un peuple une condition de vitalité que d'avoir le culte de ses gloires et de retremper sans cesse son génie dans les œuvres de ses grands hommes, la France ne saurait trop souvent reporter ses souvenirs vers celui qui, dans le domaine de la pensée, fut peut-être le plus grand de tous les Français. Supposez que Descartes fût né en Allemagne ; on célébrerait son centenaire par des fêtes triomphales, comme on y célèbre Leibniz et Kant. Les commentaires de son œuvre, sans cesse renaissans, y formeraient, comme ceux de l'œuvre kantienne, une véritable bibliothèque. En un mot, il continuerait d'être un des perpétuels éducateurs et initiateurs de l'esprit national. En France, malgré de beaux ouvrages récemment consacrés à Descartes, nous sommes plus sobres et d'honneurs et de commentaires. Faut-il donc réserver les longs travaux seulement pour la Révolution de 1789 et pour Napoléon, sans se souvenir que Descartes, lui aussi, a fait une révolution, avant-courrière de l'autre, et livré ce qu'il appelait les « grandes batailles? » Quoiqu'il semble, au premier abord, que tout ait été dit sur la philosophie cartésienne et sur ses destinées, nous croyons qu'il est toujours utile de ramener l'attention des philosophes et des savans vers ceux qui ont montré le but à atteindre et donné l'exemple des grands élans. Le progrès même des connaissances, à notre époque, nous expose à nous perdre dans les détails de l'analyse et dans des études spéciales qui rétrécissent nos perspectives. La fréquentation des génies nous ramènerait sur les sommets, devant les espaces infinis, d'où l'on entrevoit les premières lueurs des vérités avant même qu'elles soient levées sur l'horizon.

I.

Ceux qui nient la révolution cartésienne ne la comprennent point. Ils la font consister, soit à renverser le principe d'autorité, qui était déjà ruiné ; soit à admettre pour signe du vrai l'évidence, ce qui, en ces termes vagues, peut sembler une banalité ; soit à prendre pour point de départ l'observation par la conscience et pour méthode la réflexion psychologique, ce qui est interpréter Descartes avec les

préjugés de Victor Cousin. Il importe donc de marquer en quoi Descartes a renouvelé et l'idée de la science et l'idée de la méthode, car ce n'est rien moins que ce renouvellement qui caractérise la révolution cartésienne. A l'époque de Descartes, il ne manquait pas de philosophes pour intituler leurs ouvrages : *la Science nouvelle* ou *le Nouvel organum;* mais ces titres ne conviennent proprement qu'à l'œuvre même de Descartes. Pour la comprendre, il faut donc caractériser ce qu'étaient avant lui et la science et la méthode. Les leçons de Descartes, croyons-nous, seront encore bonnes à entendre pour les savans et les philosophes de notre époque : qui peut jamais se flatter, même de nos jours, d'avoir entièrement dépouillé les préjugés scolastiques?

La logique d'Aristote, comme celle de Platon et de l'antiquité tout entière, c'était la logique de la « qualité » et de « l'essence » plutôt que de la quantité et des phénomènes. Les choses étaient conçues comme un système de qualités : l'homme, par exemple, comprend les qualités générales de l'animalité, plus une « qualité spécifique, » qui est la raison; et celle-ci est son essence. Après avoir déterminé les qualités, on les réunissait en genres et espèces, on les classait : la classification semblait être le plus haut degré de la science, le résumé de l'univers. De là les *Idées* de Platon, cette grande classification des choses dans l'éternité, à laquelle croient encore aujourd'hui ceux qui admettent l'immutabilité des espèces; de là les *genres* d'Aristote, les définitions par le « genre et la différence, » le syllogisme descendant du général au particulier. C'est donc, en somme, par les essences qu'on expliquait les choses : tout le mouvement de la science consistait soit à remonter de genre en genre, soit à descendre l'échelle des « différences spécifiques. » Aristote, il est vrai, attachait aux faits une légitime importance; il n'en est pas moins certain que ce qu'il poursuivait dans sa philosophie, c'était l'ordre hiérarchique des formes, ainsi que des causes finales : toute la science se déroulait pour lui dans le domaine infiniment varié de la qualité. Au moyen âge, ce qu'il pouvait y avoir de profond dans cette antique vision des choses fit place aux rêveries sur les « qualités occultes, » sur les « formes substantielles, » sur les finalités de la nature et les intentions du Créateur. Même quand on s'occupait des nombres et des figures, c'était moins pour découvrir leurs rapports mathématiques que pour s'enchanter, comme Pythagore et Platon, de leurs harmonies esthétiques, de leur ordre, de leur finalité cachée. Képler était animé de cet esprit quand il pythagorisait et apercevait dans les orbites des astres (auxquels il donnait des âmes) non la nécessité mathématique, mais la pour-

suite divine des lignes les plus belles et les plus harmonieuses. Képler admettait aussi les forces occultes, et s'il devinait que la lune produit les marées, il lui attribuait aussitôt la vertu étrange « d'astre humide. » C'étaient toujours les composés et leurs « qualités, » non les élémens et leurs rapports « quantitatifs » que poursuivait la science de l'antiquité et du moyen âge. Si donc il est vrai de dire, avec Kant, que l'explication finaliste est celle qui cherche la raison des parties dans le tout qu'elles forment, comme la raison d'un organe dans l'organisme entier, au lieu d'expliquer le tout par les parties et l'organisme par les organes élémentaires, nous pouvons conclure que la science de l'antiquité et du moyen âge, en son ensemble, fut une vaste spéculation sur les causes finales, par conséquent une esthétique, une morale et, en dernière analyse, une théologie; car le principe suprême de l'ordre, du beau, du bien, de la finalité sous toutes ces formes, c'était Dieu. On croyait que, déroulant le plan divin, la nature même procédait des idées aux choses, par conséquent du général au singulier, et descendait, pour ainsi dire, du but universel préalablement imposé par Dieu à la série des moyens particuliers capables de l'atteindre.

A la Renaissance, deux grands courans se produisirent, de plus en plus irrésistibles, qui allaient aboutir à la révolution cartésienne : on peut appeler l'un le courant expérimental, l'autre le courant mathématique. Les grands initiateurs de la Renaissance renouvellent partiellement et la méthode et les diverses sciences. Léonard de Vinci, non moins savant qu'artiste, excite à l'observation de la nature, dont l'expérience, dit-il, est la « seule interprète; » il faut donc consulter toujours l'expérience, et la varier de mille façons. D'autres observateurs étudient les êtres vivans, — Rondelet, Vésale, Servet, Aselli, Harvey, — non sans mêler bien des chimères à leurs observations. En somme, les physiciens et les naturalistes avaient beau induire et expérimenter, la théorie même de l'induction et de l'expérimentation était toujours représentée comme une recherche des *essences*, des *qualités* propres aux choses, des *formes* sous lesquelles elles se révèlent à nous, enfin des *puissances* et des *forces* qu'elles enveloppent. D'autre part, les mathématiciens ne songeaient guère à universaliser leur science : ce qu'ils cherchaient dans les nombres et les figures, c'était toujours la qualité plus encore que la quantité et les rapports abstraits. La géométrie et l'arithmétique demeuraient des spécialités et même, en grande partie, selon le mot de Descartes, des « curiosités. » On s'amusait à résoudre des problèmes et à s'envoyer des cartels mathématiques d'un bout de l'Europe à l'autre, pour se disputer l'honneur d'avoir deviné quelque énigme. C'étaient de vastes par-

ties de jeu intellectuel. Les mathématiciens, d'ailleurs, le disputaient parfois aux physiciens en fantaisies de l'imagination. Pourtant, avec Tartaglia, Cardan, Ferrari, Viète, Neper, Snellius, les sciences mathématiques faisaient des progrès de plus en plus rapides. Galilée a la gloire d'avoir appliqué le premier les mathématiques à la physique selon l'esprit de la science moderne. Il avait la passion de la *mesure* appliquée à toutes choses : la règle et le compas, voilà ses instrumens de prédilection et comme les « attributs » de son génie. Même quand il ne pouvait résoudre directement un problème de géométrie, il s'adressait encore à la mesure pour tourner la difficulté. Demandait-on aux géomètres d'évaluer le rapport de l'aire de la cycloïde ordinaire à celle du cercle générateur, le nouvel Archimède de Florence pesait deux lames de même matière et de même épaisseur, dont l'une avait la forme d'un cercle, l'autre la forme de la cycloïde engendrée ; puis, trouvant le poids de la seconde constamment triple du poids de la première, il concluait : l'aire de la cycloïde est triple de l'aire du cercle générateur. C'était l'induction et l'expérimentation remplaçant la déduction *a priori*. Mais Galilée, tout en donnant tant d'exemples admirables de la méthode *positive*, ne s'élevait pas à une vue de la nature, de la science et de la méthode même, qui fût en complète opposition avec le passé. Il ne se demandait point si on ne pourrait pas substituer partout, dans le monde physique, des quantités aux qualités, aux forces et causes efficientes, enfin aux causes finales. Il admettait que les plus petites parties des corps sont pleines, mais séparées par des vides ; que la matière renferme des « forces motrices » ou « causes efficientes, » qui ont pour « effet naturel » de transporter certaines masses à certaines distances en des temps donnés ; il admettait jusqu'à la « force du vide ; » il déclarait les « causes finales » évidentes dans la nature : c'était même au nom des causes finales qu'il rejetait l'hypothèse de Ptolémée, comme plus compliquée et moins harmonieuse que celle de Copernic. — « Galilée, dit Descartes, examine les matières de physique par des raisons mathématiques, et en cela je m'accorde avec lui, car je tiens qu'il n'y a pas d'autre moyen pour trouver la vérité. » — Mais, ajoute Descartes, avec une sévérité hautaine : — « Galilée ne fait que des digressions et n'explique suffisamment aucune matière, ce qui montre qu'il ne les a point examinées *par ordre*, et que, sans avoir considéré les *premières causes de la nature*, il a seulement cherché les raisons de quelques *effets* particuliers, et ainsi qu'il a bâti sans *fondemens*. » — Quelque injuste que soit cette appréciation trop sommaire, elle nous montre bien qu'aux yeux de Descartes, la vérité scientifique n'acquiert sa vraie

et définitive valeur qu'en devenant partie intégrante d'un système qui enferme, d'une part, les lois générales du monde, et de l'autre, celles de l'intelligence humaine.

Combien Bacon, trop célébré, est loin de Galilée! Il n'invente rien, ni dans la philosophie, ni dans les sciences, dont il s'occupe en dilettante. Il se borne à analyser, avec une minutie plus imaginative que rationnelle, les procédés de l'observation et de l'induction. Sa méthode est insuffisante, même dans les sciences expérimentales, parce qu'elle n'accorde point leur place légitime ni à l'hypothèse, ni à la déduction, ni au calcul. Bacon se défie des mathématiques, qui doivent être, dit-il, les servantes et non les maîtresses de la physique. Il combat aveuglément le système de Copernic pour y substituer un système de sa façon, enfantin et burlesque. On lui a justement reproché d'admettre une masse de superstitions, de prêter aux corps une espèce « d'imagination, » de faire « reconnaître à l'aimant la proximité du fer; » de supposer la « sympathie » ou « l'antipathie » des « esprits » comme cause des phénomènes naturels; de croire à la suppression des verrues par la sympathie, d'admettre le « mauvais œil; » de mêler la « chaleur astrologique » d'un métal, ou d'une constellation, à la chaleur telle que l'entend la physique. Bacon, quand il est plus pénétré du véritable esprit de la science, ne cesse pas de se perdre dans des classifications incertaines qui se prêtent à toutes les imaginations; il nous décrit les « cas migrans, » les « cas solitaires, » les « cas clandestins, » etc. Il surcharge sa théorie de la démonstration d'idées superflues. Enfin, il met trop souvent des métaphores à la place de démonstrations.

En somme, on a justement appliqué au XVIe siècle tout entier ce que Campanella, jouant sur le sens de son propre nom, disait de lui-même : « Je suis la cloche qui annonce le lever du jour. » Le jour n'est levé que quand ont disparu toutes les ombres, tous les fantômes créés par la nuit, quand les réalités apparaissent avec leurs vrais contours, à leur vraie place, dans la pleine lumière qui les fait saillir. Ce complet lever de la science moderne, avec la disparition simultanée de toutes les chimères et de tous les rêves scolastiques, il ne commence pas seulement, il s'achève, en une seule fois avec Descartes. Le système cartésien du monde, s'il renferme des erreurs, ne laisse pas place à une seule des entités, formes et vertus occultes qui peuplaient avant lui la philosophie et la science. Nous allons même voir que, sous ce rapport, Descartes est en avance sur beaucoup de doctrines contemporaines, si bien qu'il n'y a pas, dans toute l'histoire, pareil exemple d'un changement à vue aussi complet.

II.

D'abord, Descartes n'attribue plus aux genres et aux espèces une valeur indépendante de notre esprit; il n'y voit plus aucune révélation du plan divin. La classification n'est plus pour lui l'opération fondamentale de la science : ranger tous les êtres dans leurs groupes respectifs, les hommes dans le groupe de l'humanité, les animaux dans le groupe de l'animalité, ce n'est point avoir pénétré dans la réalité même. Le premier stage de la science, c'est sans doute de définir et de classer les qualités apparentes des choses, comme la couleur, le son, la pesanteur, etc. Mais, selon Descartes, à quoi tiennent toutes ces qualités? A nous, non aux choses; elles ne sont donc pas le véritable objet de la science. Les *formes* mêmes des choses, comme la forme d'une plante, d'un animal, ne sont que des résultats dérivés, des combinaisons de qualités visibles ou tangibles qui, provenant de nos sensations, ne représentent point la véritable nature des objets. Seules les formes géométriques répondent à quelque chose d'indépendant de nous, mais ces formes sont encore des dérivés du mouvement dans l'étendue. C'est donc, en somme, le mouvement dans l'étendue qui est l'objet véritable de la science. Les genres et les espèces ne sont que des produits extérieurs; ce qu'il y a de général dans les choses n'existe, au fond, que dans notre pensée. Le nombre même, dit Descartes dans ses *Principes*, « si nous le considérons en général sans faire réflexion sur aucune chose créée, *n'est point hors de notre pensée,* non plus que toutes ces autres idées générales que, dans l'école, on comprend sous l'idée d'universel. » Si une pierre tombe vers le centre de la terre, ce n'est pas parce qu'elle appartient au genre des corps pesans, c'est parce que le tourbillon de l'éther, animé d'une énorme vitesse centrifuge, ne peut pas ne pas repousser la pierre vers le centre. Si un homme meurt, ce n'est pas parce qu'il fait partie des animaux mortels, mais parce que « le feu sans lumière » qui entretient le mouvement de sa machine corporelle ne peut pas ne pas être affaibli et éteint par des mouvemens adverses. Expliquer, dans les sciences de la nature, c'est trouver la combinaison nécessaire de mouvemens qui aboutit à tel mouvement actuel.

La philosophie antique et scolastique se perdait dans la considération des « choses » et de leurs « accidens. » Mais qu'est-ce qu'une chose? Il n'y a, dans la nature extérieure, aucune « chose » qui soit vraiment séparée du reste, rien qui possède une unité

propre et inhérente : chaque ensemble de mouvemens que nous appelons une pierre, un arbre, ou même un animal, et que nous individualisons, n'est, au point de vue physique, qu'une partie inséparable d'un ensemble de mouvemens plus vaste, qui l'englobe; et cet ensemble, à son tour, renferme d'autres mouvemens et d'autres encore, à l'infini, puisque l'étendue est indéfiniment divisible et même indéfiniment divisée par le mouvement qui anime chacune de ses parties. C'est un tourbillon de tourbillons où le regard se perd, comme à compter, dans un gouffre d'eau tournante, les gouttes d'eau qui passent, reviennent, passent. Une *chose*, dans la nature, n'est donc qu'une portion de la quantité universelle, qui est l'étendue. Et maintenant, qu'est-ce qu'un « accident » inhérent à la chose? L'odeur, la saveur, sont en nous, non dans le corps odorant ou sapide. Quant au mouvement, il n'est pas un « accident » de la *masse*, car la masse elle-même n'est rien, sinon l'expression d'une certaine quantité de mouvement; et, d'autre part, dira-t-on qu'un mouvement soit « l'accident » d'un autre mouvement, auquel il serait « inhérent? » Imaginations. Il n'y a donc point «d'accidens; » il n'y a qu'une étendue essentiellement mobile et où le mouvement, par des lois nécessaires, détermine des figures de toutes sortes. Ces figures mêmes, encore une fois, sont des résultats, non des principes. Un mouvement est rectiligne ou curviligne en vertu des liaisons de ses parties : il n'est pas dépendant de la ligne droite ou de la ligne courbe, qui ne lui importent guère. C'est nous qui trouvons, après coup, que tel mouvement a décrit une ligne droite ou une courbe, et nous nous extasions devant des harmonies qui n'existent que pour nous et par nous. Les noms et les qualités que nous donnons aux choses, nos substantifs et nos adjectifs, tout cela n'est que de la langue humaine : la nature ne connaît que l'alphabet mathématique.

Comme les genres et les espèces, l'ordre, la symétrie, la beauté, n'existent pas dans les choses, mais en nous. Sans doute Descartes admet un ordre universel, mais purement logique et mathématique; une symétrie, mais résultant des lois du nombre et de l'étendue, non antérieure et supérieure à ces lois; il admet une beauté, mais identique à la vérité même et parfaitement indépendante de ce qui peut plaire ou déplaire à nos sens. La beauté d'un paysage, en tant qu'elle résulte de couleurs, de sons, d'apparences sensibles qui nous charment, est nécessairement en nous, puisque tout ce qui la compose n'est qu'en nous. Le fond réel de la beauté est mathématique : les sons qui nous ravissent sont ceux qui ont entre eux « des rapports simples; » le plaisir n'est qu'une

idée « confuse » où nous percevons vaguement une géométrie cachée.

Restent ces fameuses causes efficientes et ces causes finales qui, sous diverses formes, faisaient l'objet de la spéculation antique et scolastique. Ici, Descartes est impitoyable. Il bannit d'abord du monde extérieur toutes les forces, même les forces motrices, qui ne sont pour lui que des mouvemens *actuels*. La force, c'est le mouvement intestin et invisible d'où le mouvement visible de masse peut sortir, sous certaines conditions mathématiques. Descartes ne se contente pas de bannir du monde physique la « force; » c'est encore la « cause » même qu'il remplace par des rapports mathématiques. Faisons-y attention, le principe de causalité a deux sens possibles : ou il désigne la cause efficiente, c'est-à-dire une puissance active, une « efficace, » d'où l'effet sortirait comme par génération, ainsi que l'enfant du ventre de sa mère. C'est là ce que chacun croit apercevoir en soi-même quand il fait effort pour atteindre un but. Mais y a-t-il, aux yeux de la science, rien de semblable dans le monde *extérieur?* Non, répond Descartes, et il rejette de la nature visible tout ce qui ressemble, de près ou de loin, à une volonté, à une activité. Sur ce point encore, il inaugure la science moderne de la nature, qui ignore entièrement ou devrait ignorer les causes efficientes, leur vrai domaine étant le monde psychique. Agir et pâtir ne sont, répète Descartes, que « différentes façons de considérer une même chose. » Ce qui est actif sous un rapport est passif sous un autre : la flamme qui brûle le bois est active par rapport aux mouvemens dont ses propres mouvemens sont les principes; elle est passive par rapport aux mouvemens dont ses propres mouvemens sont les conséquences. D'une activité vraie, qui serait inhérente aux choses étendues comme telles, vous n'avez qu'une idée « confuse » et « obscure, » ce qui prouve bien qu'alors vous ne concevez point « vraiment des choses *hors de vous*, » mais simplement votre image dans les choses. La seule idée claire, ici, c'est celle de principe et de conséquence, et (puisqu'il s'agit de mouvemens) de principe mathématique et de conséquence mathématique. L'activité, dans le monde des sciences de la nature, n'est donc qu'une métaphore humaine pour exprimer des relations toutes logiques, des rapports de dépendance mathématique entre les termes d'une équation.

Reste le second sens du principe de causalité, qui ne désigne plus alors qu'un rapport de succession constante entre des phénomènes. C'est le sens empirique, sur lequel Bacon et plus tard Stuart Mill ont tant insisté. Je frotte deux morceaux de bois l'un

contre l'autre, et ils s'échauffent; Bacon dit : le frottement et la chaleur sont dans un rapport de succession constante, et il croit avoir ainsi trouvé une *loi* de la nature. Descartes, dédaigneux, ne voit là qu'un fait brut généralisé, et il demande : *Pourquoi?* Nous apprendre que la chose se passe toujours ainsi, c'est nous poser le problème à résoudre, ce n'est pas nous donner la solution. On ressemble alors aux hommes primitifs qui, mesurant les angles d'un premier triangle, puis d'un second, puis d'un troisième, trouvaient sensiblement la même somme et se contentaient de dire, en généralisant : la somme des angles est la même dans les divers triangles. Mais *pourquoi?..* Une loi de succession constante, ou de simultanéité constante, n'est pas une raison. Quand Galilée avait trouvé par la mesure son rapport d'aires, il ne pouvait pas en démontrer la nécessité. La causalité ainsi entendue n'est qu'une approximation pratique des vraies raisons explicatives. Aussi Descartes ne s'en contente-t-il pas : entre le frottement et la chaleur consécutive, il cherche un rapport de continuité mathématique et mécanique, réductible logiquement, tout comme les rapports d'aires, à une déduction ayant pour loi l'axiome d'identité. La chaleur n'est qu'un mouvement, comme le frottement du bois; c'est donc le même mouvement qui se *continue* sous des formes diverses, d'abord comme va-et-vient des morceaux de bois, puis comme ébranlement de leurs particules subtiles. L' « effet » se réduit à la solution d'un théorème de mécanique dans la réalité; la « cause » se réduit aux données réelles de l'équation. La causalité empirique ou succession constante n'est donc que le masque de la nécessité rationnelle et de l'identité; l'induction n'est qu'une déduction retournée et incomplète : elle est utile, elle est nécessaire, mais elle n'est pas le terme de la science.

Quant aux causes finales, Descartes les chasse pour jamais du temple, dans la physique et l'histoire naturelle. Entendez-le se moquer de ceux qui « croient assister au conseil de Dieu. » C'est, dit-il, une chose « puérile et absurde » de s'imaginer que Dieu, « à la façon d'un homme superbe, n'aurait point eu d'autre fin, en bâtissant le monde, que celle d'être loué par les hommes. Il n'aurait créé le soleil, qui est plusieurs fois plus grand que la terre, à autre fin que d'éclairer l'homme, qui n'en occupe qu'une petite partie! » — « Que de choses, ajoute-t-il, sont maintenant dans le monde, ou y ont été autrefois et ont cessé d'être, sans qu'aucun homme les ait jamais vues ou connues, et sans qu'elles aient jamais été d'aucun usage pour l'humanité! » Même en physiologie, Descartes rejette les causes finales au profit des raisons mécaniques. « L'usage admirable de chaque partie dans les plantes et

dans les animaux » ne nous permet pas, dit-il, « de deviner pour quelle fin » chaque partie existe. En un mot, dans les sciences de la nature, « où toutes choses doivent être appuyées de solides raisons, » la recherche des fins est « inepte. »

Bacon avait énuméré les erreurs et « idoles, » mais le grand iconoclaste qui les a brisées, c'est Descartes. Sa méthode se ramène à chercher en tout, par l'analyse, l'élément irréductible et « simple, » qui, « clair » en lui-même et « distinct » du reste, entraîne « l'évidence; » après quoi, il faut recomposer la réalité par synthèse, « en supposant de l'ordre là même où nous n'en apercevons pas. » Descartes ne rejette nullement l'expérience, qui va, dit-il, « au-devant des causes par les effets. » Il était lui-même un observateur et expérimentateur de génie. Il pratiqua, le premier peut-être, la vivisection. Ses expériences sur l'arc-en-ciel sont un modèle. Tout l'avenir de la physique dépend, selon lui, « d'expériences qui doivent être faites avec soin et dépense par des hommes fort intelligens. » Sa fierté se refuserait à accepter l'argent nécessaire aux expérimentations, sinon de la part de l'État, qui, par malheur, ne s'en occupe guère. Il compare les philosophes qui négligent l'expérience à des hommes qui croient que la vérité sortira tout armée de leur cerveau, « comme Minerve du front de Jupiter. » L'expérience est doublement nécessaire, selon lui : pour nous fournir les « problèmes » mêmes à résoudre, pour « vérifier » nos déductions et solutions. Le monde, dit-il avec profondeur, est comme une écriture secrète, un « chiffre » qu'il s'agit de lire et d'interpréter. On attribue, par hypothèse, un sens à chaque lettre, et, si on obtient ainsi « des paroles qui aient du sens, » on ne doutera point que ce ne soit le vrai sens du chiffre. Le contraire, quoique possible, n'est pas « moralement croyable. » De même, si l'alphabet mathématique nous fournit une règle pour interpréter « les propriétés de l'aimant, du fer et des autres choses qui sont au monde, » nous aurons acquis pour notre science une « certitude morale. » Or, c'est à l'expérience d'établir cette certitude morale en confirmant nos hypothèses. Mais il y a une seconde sorte de certitude supérieure à la certitude morale : c'est « lorsque nous pensons qu'il n'est aucunement possible que la chose soit autrement. » Et il y a dans la nature des lois qui offrent cette certitude : ce sont les lois générales du mouvement : il faut donc s'efforcer d'y tout réduire.

Descartes se formait, on le voit, une idée très exacte des conditions de la science; beaucoup de nos contemporains s'en font une bien moins parfaite. Son tort est d'avoir préféré trop exclusivement l'ordre déductif à l'ordre inductif. Il va, comme on l'a dit, du

centre à la circonférence, du principe aux faits, au lieu d'aller de la circonférence au centre, des faits au principe. D'un seul coup, il se place à la source de toutes choses et prétend en voir sortir, pour le suivre en ses détours, le torrent sans fin des phénomènes.

III.

Il y a quelque chose de plus grand que d'ajouter à la somme des connaissances humaines, c'est d'ajouter à la puissance même de l'esprit humain. C'est ce qu'a fait Descartes par la création de sa « mathématique universelle. » Biot lui-même, qui reproche à Descartes d'avoir trop fait de métaphysique, reconnaît, en parlant de l'application de l'algèbre à la géométrie, que « Descartes fut servi beaucoup en cette occasion par la métaphysique de son esprit. » Et Descartes avait alors vingt-trois ans! C'est un moment solennel, et dans la vie de Descartes et dans l'histoire de la science, que cet hiver de Neubourg où le jeune homme, renfermé dans son « poêle, » découvrait, avec l'application de l'algèbre à la géométrie, les règles de la mathématique universelle. Son imagination était surexcitée; il vivait dans un monde de figures et de mouvemens qui lui apparaissaient se combinant à l'infini, selon des lois de composition régulière : c'était le monde des possibles, lié par un lien secret au monde des réalités. Comment trouver ce lien? Une clarté se fit dans son esprit: il se représenta les vérités géométriques, d'une part, et les vérités arithmétiques ou algébriques, de l'autre, comme ne faisant qu'un dans une science générale de l'ordre et des proportions, qui serait « la mathématique universelle; » puis, dans cette mathématique, il crut découvrir le secret de la nature entière. C'est ce que nous apprend la lecture du *Discours de la Méthode;* c'est ce que confirme son épitaphe, écrite par un de ses amis les plus intimes, Chanut : « Dans les loisir de l'hiver, comparant les mystères de la nature avec les lois de la mathématique, il osa espérer qu'une même clé pourrait ouvrir les secrets de l'une et de l'autre. » Dans ses *Olympiques*, Descartes disait que, « le 10 novembre 1619, rempli d'enthousiasme, il avait trouvé les fondemens d'une science admirable. » C'était la méthode d'analyse et de synthèse universelle, avec la réduction de l'algèbre, de la géométrie et de la mécanique à une seule et même science, celle de l'ordre et des proportions. Pendant la nuit suivante, il eut trois songes qu'il interpréta, avant même d'être éveillé, comme des révélations de l'esprit de vérité sur la voie qu'il devait suivre : *Quod vitæ sectabor iter?* Car il avait

l'imagination ardente, une sorte d'exaltation intérieure qui allait, dit Voltaire, jusqu'à la « singularité, » mais que contenait la raison la plus ferme peut-être qu'ait montrée un philosophe.

Les découvertes de Descartes devaient révolutionner et les sciences mathématiques et les sciences physiques. La notation des exposans a transformé l'algèbre, la théorie des fonctions variables a préparé le calcul des fluxions ou calcul différentiel. La méthode cartésienne des indéterminées, dit Carnot, « est si admirable qu'elle touche à l'analyse infinitésimale, et que l'analyse infinitésimale n'est qu'une heureuse application de la méthode des indéterminées. »

Mais nous ne pouvons ici entrer dans le détail de ces découvertes; c'est l'application de la méthode au système du monde que nous voulons mettre en évidence : nous voulons faire voir que Descartes est le vrai fondateur de l'évolutionnisme entendu dans son sens légitime. Combien il est supérieur à tous ceux qui, de nos jours, parlent de l'évolution au sens vague, comme d'une loi ou force primordiale ! A vrai dire, l'évolution n'est qu'un résultat de lois plus profondes ; elle ne produit rien, elle est produite; elle n'explique pas, elle est à expliquer. Depuis les travaux de Spencer, on met sans cesse en avant l'Évolution, comme une sorte de divinité qui présiderait au développement des êtres; c'est confondre l'effet avec la cause, la conséquence avec le principe. « L'évolution, dit Spencer, est un passage graduel de l'uniformité primitive à la variété, de l'homogène à l'hétérogène, de l'indéfini au défini. » A la bonne heure; mais ce sont les lois du mécanisme universel qui ont pour résultat final ce passage des choses d'un état de dispersion relativement uniforme, où elles sont pour nous indistinctes et imperceptibles, à un état de concentration et de variété régulière, où elles deviennent pour nous distinctes et perceptibles. L'évolution n'est donc qu'une application de la mathématique universelle, dont les principes doivent, avant tout, être établis. Ils l'ont été par Descartes; bien plus, ils ont reçu de lui leurs premières et leurs plus importantes applications.

Descartes a compris d'abord une vérité que la doctrine de l'évolution et de la sélection naturelle a mise hors de doute : c'est que « nos sens ne nous enseignent pas la réelle nature des choses, mais seulement ce en quoi elles nous sont utiles ou nuisibles. » La raison que Descartes en donne, avant Helmholtz, c'est que nos sensations sont des « signes » du rapport « qu'a notre corps avec les autres corps », et que ces signes ont pour unique objet « sa conservation. » Le darwinisme ajoutera que, dans la lutte pour la vie, ces sensations seules se sont développées qui per-

mettaient au vivant de se mettre en harmonie avec ses conditions d'existence. Si le sens de l'ouïe, dit Descartes, apportait à notre pensée la vraie image de son objet, « il faudrait, au lieu de nous faire concevoir le son, qu'il nous fît concevoir le mouvement des parties de l'air qui tremblent contre nos oreilles. »

De là dérive la véritable notion de la matière, qui est le point de départ de l'évolutionnisme. Tous les savans et philosophes reconnaissent aujourd'hui avec Descartes que la couleur et le son, comme l'odeur et la saveur, n'existent point dans les corps. Mais on voudrait encore, de nos jours, faire exception pour certaines qualités, comme la pesanteur, la résistance, l'impénétrabilité. C'est reculer jusqu'aux prédécesseurs de Descartes, qui croyaient, eux aussi, que la pesanteur est une des qualités inhérentes aux corps, que tout corps est lourd ou léger « par nature. » Descartes l'a montré, et on ne devrait pas l'oublier maintenant, la pesanteur n'est qu'un cas du mécanisme; c'est un problème à expliquer, ce n'est pas une explication. A cela on objecte : — N'apprécions-nous pas la pesanteur par l'effort que nous sommes obligés de faire pour soulever un poids? — Sans doute; mais il est clair que cet effort n'est qu'un mode de sentir et de réagir qui nous est propre. L'instinct nous porte à projeter un effort analogue dans les corps eux-mêmes, mais l'instinct nous porte aussi à y projeter la couleur et les sons. Pourquoi donc, demandera Descartes, nous imaginer que l'effort ait le privilège d'exister hors de nous dans les choses plutôt que la couleur et le son?

De même pour la résistance et pour la dureté. La résistance, en physique, n'est qu'un mouvement arrêté dans une direction et obligé par cela même de se transformer. Il y a une certaine sensation musculaire qui accompagne cet arrêt de mouvement et qui même, en certains cas, va jusqu'à être pénible, comme quand nous recevons un coup; mais la sensation musculaire n'existe pas plus indépendamment de nous que la douleur elle-même. Imaginez, dit Descartes, que, toutes les fois que nous portons les mains quelque part, les corps qui sont en cet endroit se retirent aussi vite que nos mains en approchent : « Il est certain alors que nous ne sentirions jamais de dureté; et néanmoins nous n'avons aucune raison qui nous puisse faire croire que les corps qui se retireraient de cette sorte perdraient pour cela ce qui les fait corps. » L'impénétrabilité elle-même est une sorte d'idole qui, malgré Descartes, subsiste encore aujourd'hui dans la physique. Les parties de l'étendue sont en dehors l'une de l'autre et s'excluent mutuellement, voilà qui est certain; mais, quand nous transportons aux existences cette exclusion mutuelle et absolue, nous ne faisons que nous figurer par

l'imagination, sous un symbole plus ou moins grossier, la propriété intelligible qu'ont les parties de l'espace d'être en dehors les unes des autres. Si rien ne nous causait la sensation originale de résistance, d'effort arrêté, nous ne concevrions pas l'impénétrabilité. Scientifiquement, celle-ci se résout en deux mouvemens de sens contraire qui se font équilibre; c'est un simple arrêt de mouvement.

Au point de vue de la physique, Descartes a donc raison et ses idées seront de plus en plus confirmées. En dehors du moi et de tous les êtres sentans et agissans, il n'y a rien dans l'univers, pour le physicien, que des relations géométriques ou mécaniques, qui peuvent être soumises au calcul. De là le mot fameux de Descartes : « Donnez-moi l'étendue et le mouvement, je construirai le monde. » Comme la physique proprement dite n'a pas à s'occuper de l'essence des corps, comme elle se borne à l'étude des phénomènes et des lois, on peut dire que Descartes a fondé la physique sur sa base définitive.

Si, en dehors du mental, la matière proprement dite, la matière nue n'est que l'espace, il en résulte immédiatement que le monde est infini en étendue. Avec quelle mordante ironie Descartes raille ceux qui veulent enfermer l'univers « dans une boule ! » Il implique « contradiction, ajoute-t-il, que le monde soit fini ou déterminé, parce que je puis concevoir un espace au-delà des bornes du monde, quelque part que je les assigne. » Autre, d'ailleurs, est cette infinité d'étendue, et autre l'infinité de perfection que l'on conçoit « en Dieu seul. » Sur l'éternité du monde dans le passé, Descartes n'ose se prononcer ouvertement, cette opinion sentant trop le bûcher; mais il est facile de voir quelle était sa pensée de derrière la tête. Pourquoi Dieu aurait-il attendu un certain moment précis pour créer? Il répugne à la raison, dit quelque part Descartes, de croire que la puissance suprême « soit restée, dans la création, au-dessous de la puissance de notre imagination. » Descartes admet tous les infinis de quantité; et si on lui objecte qu'il y a alors des infinis plus grands les uns que les autres, comme deux bandes parallèles infinies dont l'une est le double ou le triple de l'autre, il répond, avec une concision et une force admirables : « Pourquoi pas, puisque c'est sous quelque rapport fini que les infinis sont plus ou moins grands? » *Cur non, in ratione finita?*

Le mouvement étant le mode d'existence essentiel à la matière, la matière infinie est nécessairement mue et « enveloppe une infinité de mouvemens qui durent perpétuellement dans le monde; « il n'y a rien dans aucun lieu qui ne se change, et ce n'est pas dans

la flamme seule qu'il y a quantité de parties qui ne cessent point de se mouvoir : il y en a aussi dans tous les autres corps. » Diderot se souviendra de cette pensée quand il dira : « Vous qui imaginez si bien la matière en repos, pouvez-vous imaginer le feu en repos ? » Il est étonnant que, de nos jours encore, il se trouve des philosophes pour rêver une matière immobile qui aurait eu besoin d'un moteur afin de se mettre en voyage dans l'espace. La matière, selon Descartes, ne pouvant ni se perdre, ni se produire en dehors de l'action divine, son mouvement ne peut davantage « ni se perdre ni s'engendrer ; » ce Protée, sous ses transformations, se retrouve toujours le même.

Descartes suppose donc la matière sans bornes animée, depuis un temps indéfini, de la quantité de mouvement qu'elle possède actuellement, et il en tire cette conséquence d'une prodigieuse audace : « Quand bien même nous supposerions le chaos des poètes, on pourrait toujours démontrer que, grâce aux lois de la nature, cette confusion doit peu à peu *revenir à l'ordre actuel*... Les lois de la nature sont telles, en effet, que la matière doit prendre nécessairement *toutes les formes* dont elle est capable. » C'est le principe même de l'évolution. Principe si hardi et si hérétique qu'il scandalisait Leibniz, lequel, à propos de cette page, insinuait que Descartes « y montre son âme à nu. » De nos jours encore, combien de philosophes et de savans reculent avec inquiétude devant cette nécessité pour la matière, essentiellement mobile, de prendre successivement toutes les formes dont elle est capable, et d'arriver, quel que soit le point de départ, à l'état présent du monde, où vous vivez et où je vis !

Outre la permanence du mouvement, principe de l'évolution, Descartes admettait également ce que les évolutionistes appellent le continuel passage de l'homogène à l'hétérogène. La matière, pour lui, c'est l'espace homogène, et tout l'hétérogène a son explication *physique* dans les figures que le mouvement engendre à travers l'espace. Quant à cette variété par excellence qui est dans nos pensées et états de conscience, elle forme un monde tout différent du monde de l'étendue, lequel est déjà constant et complet en soi.

Au grand principe de la permanence et de la continuité du mouvement, qui, depuis Descartes, domine la science moderne, se rattache la conception de l'inertie. « Chaque chose, dit Descartes, demeure en l'état qu'elle est autant qu'il lui est possible, et jamais elle ne le change que par la rencontre d'autre chose. » Lorsqu'une chose a commencé une fois de se mouvoir, « nous n'avons aucune raison de penser qu'elle doive jamais cesser de se mouvoir avec la même vitesse, tant qu'elle ne rencontre rien qui retarde ou qui ar-

rête son mouvement. » L'inertie n'est donc encore, sous un autre nom, que la persistance de la même quantité de mouvement. La seule erreur de Descartes consiste à avoir admis qu'on pourrait, à la rigueur, changer la « direction » des mouvemens sans en altérer la « quantité. » C'était pour sauvegarder notre libre arbitre que Descartes nous attribuait ce pouvoir de changer la direction du mouvement. Par malheur, c'est seulement en modifiant la quantité qu'on peut modifier la direction. Leibniz l'a fort bien montré, mais il n'a pas lui-même trouvé la vraie formule mathématique pour exprimer la permanence de la force. En définitive, d'après la science contemporaine, qu'est-ce qui reste constant dans l'univers? C'est la somme de deux quantités variant en sens inverse l'une de l'autre : ces deux quantités sont l'énergie actuelle (ou force vive de Leibniz) et l'énergie potentielle; mais, en réalité, il n'y a dans la matière comme telle d'autre « énergie » que le mouvement, d'autre cause du mouvement ou de ses modifications qu'un autre mouvement ou une autre modification de mouvement; c'est ce que Descartes a compris; il n'y a donc pas d'énergie potentielle proprement dite; toute énergie est actuelle et « cinématique. » Donc encore, les deux quantités dont la science moderne admet la constance dans l'univers sont deux quantités de mouvement à forme différente. Mais alors, c'est le triomphe définitif de Descartes, non de Leibniz, puisqu'en somme la science reconnaît la constance de la même quantité totale de mouvement, tantôt sous une forme visible, tantôt invisible et intestin. C'est une observation qu'il importait de faire en présence de toutes les spéculations scolastiques qu'on hasarde, encore aujourd'hui, sur la prétendue « énergie potentielle. »

La deuxième loi générale du mouvement, d'après Descartes, concerne la direction rectiligne de tout mouvement simple. La philosophie aristotélicienne admettait, en vertu de considérations sur les causes finales et la beauté, des mouvemens curvilignes simples et primitifs; Képler même, sous le prétexte que le cercle est la plus belle des figures, avait jugé que les planètes doivent décrire des cercles. Descartes, qui avait chassé de la mécanique ces considérations de beauté et de finalité, montre que le mouvement rectiligne est seul simple et primordial. Cette loi, aujourd'hui incontestée, Descartes la déduit avec profondeur de la loi plus générale qui concerne la conservation du mouvement. « Le mouvement, dit-il, ne se conserve pas comme il a pu être quelque temps auparavant, mais comme il est précisément au *moment même où il se conserve.* » Or, considérez la pierre d'une fronde dans le moment actuel et au point précis où elle se trouve, il n'y a « aucune courbure en cette pierre. » Si donc elle se meut en ligne

courbe, c'est que sa direction naturelle est continuellement changée par l'obstacle que lui apporte la corde ; sans cela, la pierre s'échapperait par la tangente, et c'est ce qu'elle fait dès qu'elle est abandonnée à son mouvement propre. De tous les mouvemens, « il n'y a que le droit qui soit simple » et irréductible ; tout autre est complexe et peut se réduire à la résultante de mouvemens divers. C'est donc dans la ligne droite que nous trouvons ici « l'idée claire et distincte, la nature simple » où se repose l'esprit, et que la méthode cartésienne prescrit partout de poursuivre.

La troisième loi, qui a également acquis droit de cité dans la science moderne, concerne la communication du mouvement. Celle-ci ne dépend, dit Descartes, que d'un seul principe : lorsque deux corps se rencontrent qui ont en eux des mouvemens incompatibles, « il doit se faire quelque changement à ces modes pour les rendre compatibles ; mais ce changement est toujours *le moindre qui puisse être*. Lorsque la nature a plusieurs voies pour parvenir à un même effet, elle suit toujours infailliblement la plus courte. » Ainsi, un fleuve coule là où il y a le plus de pente et le moins d'obstacles. C'est donc encore Descartes qui a formulé cette célèbre loi de la *moindre action*, de la *moindre dépense*, de *l'économie de la nature*, des *voies les plus simples et les plus faciles*, toutes expressions synonymes. Cette loi, soutenue ensuite par Fermat, par Euler et Maupertuis, donna lieu à de nombreuses et interminables controverses philosophiques. Les partisans des causes finales ne manquèrent pas d'y voir un dessein de la nature ou de Dieu. Mais Lagrange, revenant à Descartes, démontra qu'elle dérive des lois primordiales du mouvement. « Le principe de la moindre action, conclut Lagrange, ne doit donc pas être érigé en cause finale : » il ne faudrait pas, encore aujourd'hui, s'extasier sur les résultats mécaniques de cette loi comme si elle manifestait une intention et une finalité.

Il est un autre grand principe de la mécanique moderne dont on veut faire honneur au génie de Newton et que nous devons, nous Français, revendiquer au profit de Descartes, puisqu'il faut rendre à chacun ce qui lui est dû. C'est le principe de l'égalité de l'action et de la réaction, inexactement appelé « principe de Newton. » Descartes l'énonce comme corollaire de sa troisième loi : « Quand un corps en pousse un autre, dit-il, ce corps ne peut lui donner aucun mouvement qu'il n'en perde en même temps autant du sien, ni lui en ôter que le sien ne s'augmente d'autant. »

On le voit, si Descartes s'est trompé sur plusieurs des lois particulières du choc, il n'en a pas moins formulé avec exactitude et réduit le premier en système ces grandes lois générales du mouvement qui sont les vraies raisons de l'évolution cosmique.

De cette mécanique universelle, Descartes a déduit, bien avant Laplace, la mécanique céleste. C'est même lui, et non pas Newton, qui, le premier, eut l'idée féconde d'expliquer par un seul et même mécanisme la pesanteur à la surface de la terre et les révolutions des planètes autour du soleil. Il n'a pas, comme Newton, vu la pomme tomber, pour se demander ensuite, par analogie, comment la lune ne tombait point sur la terre; mais, grâce à la puissance de son génie synthétique, il a embrassé d'avance tous les corps de l'univers dans les mêmes lois du « mouvement rotatoire. »

Roberval, dans son *Aristarque*, en 1644, attribuait à chaque particule matérielle la propriété d'*attirer* toutes les autres parties de l'univers et d'être attirée par elles. Descartes s'élève contre cette notion d'une force vraiment attractive qui nous ramènerait aux vertus occultes. Loin de s'attirer, tous les corps tendent, selon lui, à s'écarter les uns des autres par le fait même du choc. S'ils ne se dispersent point dans le vide infini, c'est que ce vide n'existe pas; si les planètes s'écartaient par la tangente, elles seraient repoussées vers le centre par des corps dont la force centrifuge est plus grande, et qui, conséquemment, tendent plus qu'elles à se diriger vers la surface du tourbillon. La pesanteur, sur la terre, n'est pour Descartes qu'un cas particulier de cette loi universelle; la terre, en effet, est le centre d'un tourbillon particulier, qui agit sur les corps terrestres comme le tourbillon solaire agit sur les planètes. Qu'un corps terrestre, par exemple une pierre, s'éloigne d'abord de la surface de la terre, ce corps y sera bientôt repoussé par les parties du tourbillon dont la force centrifuge est plus grande que la sienne. Une pierre tombe en vertu du même mécanisme qui fait qu'un morceau de liège remonte à la surface de l'eau. La pesanteur n'est donc qu'une impulsion et non une attraction (1). La « forme sphérique d'une goutte liquide » est l'effet de la pression « d'une matière subtile environnante, qui se meut et la pousse en tous sens, » en tendant elle-même à continuer tous ses mouvemens en ligne droite : « C'est la même matière subtile qui, par cela seul qu'elle se meut autour de la terre, pousse aussi vers elle tous les corps qu'on nomme pesans. » — D'Alembert reconnaît que cette explication mécanique de la pesanteur est « admirable. » Si donc il est juste d'attribuer à Newton la découverte des vraies lois et formules de la gravitation, il faudrait pourtant se souvenir que c'est Descartes qui a conçu la pesanteur universelle et l'a ramenée du premier coup à un simple mécanisme.

(1) On sait que, pour Newton même, l'attraction n'était qu'une métaphore, qui fut prise plus tard au sérieux par les newtoniens.

Descartes a pressenti une autre loi qui joue un rôle très important dans la doctrine de l'évolution et dans les prédictions relatives à l'état futur du monde : c'est qu'il y a plus de mouvement de masse à se transformer en mouvement moléculaire que de mouvement moléculaire à se transformer en mouvement de masse, si bien que l'univers tend vers un état où les mouvemens de masse seraient supprimés et remplacés par les mouvemens moléculaires : — « Il y a bien plus de rencontres, dit Descartes, où le mouvement des plus grands corps doit passer dans les plus petits qu'il n'y en a, au contraire, où les plus petits puissent donner le leur aux grands. »

En somme, la cosmogonie de Descartes est la première cosmogonie scientifique que mentionne l'histoire. État essentiellement vibratoire des corps, tous composés « de petites parties qui se meuvent en même temps de tous côtés ; » composition gazeuse du soleil, assimilation du soleil à une flamme qui, à chaque instant, a besoin de nourriture pour réparer ses pertes ; état primitivement gazeux de toutes les planètes ; feu central de la terre, périodes géologiques, « encroûtement » des corps célestes par refroidissement, variation d'éclat des étoiles due au changement de « croûtes » qui se forment à leur surface (explication reprise de nos jours par M. Faye), etc. Ajoutons que Descartes, malgré les précautions excessives dont il s'enveloppa en apprenant la condamnation de Galilée, est le savant qui contribua le plus à faire triompher la doctrine de Copernic. Si l'histoire des idées est encore plus importante que celle des événemens, on nous pardonnera sans doute d'avoir insisté sur la vraie part de Descartes dans les découvertes de la mécanique céleste.

IV.

La permanence du mouvement a pour corollaire sa transformation. Descartes, on l'a déjà vu, a aperçu et formellement énoncé cette conséquence. Il a donc, le premier, soutenu la doctrine contemporaine de l'unité des forces physiques : — « C'est, dit-il, le mouvement seul qui, selon les différens effets qu'il produit, s'appelle tantôt chaleur et tantôt lumière. » — « Qu'un autre, » ajoute-t-il, avec la fierté du savant qui a conscience de parler comme parleront les siècles à venir, « qu'un autre imagine dans le corps qui brûle la *forme* du feu, la *qualité* de la chaleur et enfin l'*action* qui le brûle comme des choses diverses ; pour moi, qui crains de me tromper si j'y suppose quelque chose de plus que ce que je vois nécessairement y devoir être, *je me contente d'y concevoir le mouvement de*

ses parties; et cela seul pourra produire en lui tous les changemens qu'on expérimente quand il brûle. » — Voilà donc, ici encore, l'explication mécanique substituée aux explications prétendues par les « formes, » les « qualités » et les « actions. »

Poursuivant sa marche triomphale à travers toutes les sciences et jetant les vérités comme à pleines mains, Descartes explique le magnétisme par les lois du mouvement et compare la terre à un vaste aimant. Il explique la lumière non par l'émission de particules à travers l'espace, comme le soutiendra faussement Newton, mais par la transmission d'une *pression* à travers le fluide éthéré : — « De même, dit Descartes, le choc se transmet à travers une série de billes qui se touchent. » Par là il pose la base du système des « ondes, » que le cartésien Huyghens opposera victorieusement à la théorie newtonienne de l'émission. Il découvre aussi la théorie mécanique de la chaleur, et explique la chaleur par un mouvement oscillatoire des « particules corporelles ; » il montre que « tout mouvement violent produit le feu, » que la chaleur à son tour peut produire les effets mécaniques les plus divers, enfin que le mouvement lumineux peut se transformer en mouvement calorifique.

Le premier encore, Descartes découvre et démontre, par une décomposition de mouvemens, la loi de la réfraction de la lumière ; il en donne l'élégante formule trigonométrique qui porte encore son nom ; il en déduit la théorie des principaux instrumens d'optique. Comparant la décomposition de la lumière dans la goutte d'eau à sa décomposition par le prisme, il explique le premier la formation des deux arcs-en-ciel. C'est par une ridicule injustice qu'on a voulu, sans le moindre fondement, attribuer à l'Allemand Snellius la découverte de la réfraction.

Non moins injustes sont ceux qui attribuent à Torricelli la première idée de la pesanteur de l'air et à Pascal tout l'honneur des expériences du Puy-de-Dôme. Descartes, qui a toujours tenu pour le plein, a toujours aussi reconnu que l'air était pesant et qu'il faut rapporter à cette pesanteur de l'air, avec l'ascension des liquides, « la suspension du vif-argent. » C'est à Descartes, non à Torricelli, qu'est due l'idée de la pesanteur de l'air et de son influence sur l'ascension des liquides. Et c'est aussi à Descartes qu'est due l'idée de l'expérience du Puy-de-Dôme, ainsi que la célèbre comparaison de l'air avec « la laine : » Pascal la lui emprunte sans le nommer (1).

(1) Dès le 2 juin 1632, Descartes écrivait à un anonyme : « Imaginez l'air comme de la laine et l'éther qui est dans ses pores comme des tourbillons de vent qui se meuvent çà et là dans cette laine ; le vif-argent qui est dans le tuyau ne peut commencer à descendre qu'il n'enlève toute cette laine, laquelle, prise tout ensemble, est fort

Que Descartes, lui, n'ait rien emprunté à personne, nous sommes loin de le soutenir; mais c'est toujours sur les détails que ses emprunts portent. Il est tellement épris de l'universel que, pour lui, les vérités isolées doivent leur principale valeur à leur rapport avec le tout, à leur place dans le système intégral. C'est ce qui fait qu'il croit retrouver son bien quand il fait entrer les idées d'autrui dans sa doctrine. Il est architecte en philosophie : pour construire une œuvre personnelle, il faut des pierres, du marbre même et de beau marbre; mais tous ces matériaux n'ont leur valeur architecturale que par la manière dont ils sont disposés. « J'avoue, dit Descartes, que je suis né avec un esprit tel que le plus grand bonheur de l'étude consiste pour moi, non pas à entendre les raisons des autres, mais à les trouver moi-même. » Un livre tombait-il entre ses mains, il aimait à en regarder le titre, l'introduction, à voir aussi l'énoncé du problème, puis, le livre aussitôt refermé, à découvrir lui-même la démonstration. Un livre était donc pour lui un problème sur lequel il se plaisait à exercer sa propre méthode.

pesante. » Ce passage témoigne que Descartes avait devancé d'au moins douze ans Torricelli, lequel ne parvint qu'en 1643 à sa conception. En 1638, Descartes écrivait encore à Mersenne : « Galilée donne deux causes de ce que les parties d'un corps continu s'entretiennent; l'une est la crainte du vide, l'autre certaine colle ou liaison qui les tient, ce qu'il explique encore par le vide; et je les crois toutes deux fausses; car ce que Galilée attribue à la crainte du vide ne se doit attribuer qu'à la pesanteur de l'air. L'observation que les pompes ne tirent point l'eau à plus de 18 brasses de hauteur ne se doit point rapporter au vide, mais à la pesanteur de l'eau qui contrebalance celle de l'air. » Jusqu'en 1648, Pascal, qui devait toujours défendre le vide, avait hésité à admettre la pesanteur de l'air et son influence. Pendant deux séjours à Paris, Descartes entretint plusieurs fois et longuement Pascal. Nous savons par Jacqueline Pascal et par Baillet qu'il était le plus souvent question entre eux du vide et de la cause de l'ascension des liquides. Après l'expérience du Puy-de-Dôme (17 août 1649), Descartes écrit à Carcavi : « J'avais quelque intérêt de savoir cette expérience, à cause que c'est moi qui avais prié M. Pascal, il y a deux ans, de la vouloir faire; et je l'avais assuré du succès, comme étant entièrement conforme à mes principes, sans quoi il n'aurait eu garde d'y penser, à cause qu'il était d'opinion contraire. » Dans son traité de l'*Équilibre des liqueurs*, Pascal voulut à son tour, en 1653, rendre saisissable la pesanteur de l'air et ses effets; et ce fut précisément à la comparaison qu'avait employée Descartes qu'il eut recours : « Comme il arriverait en un grand amas de laine, écrivait-il, si on en avait assemblé de la hauteur de 20 ou 30 toises, etc. » — Autre démêlé avec les partisans de Pascal. Celui-ci ayant publié, à seize ans, son *Essai sur les sections coniques*, le père Mersenne transmet cette merveille à Descartes, qui répond : « Avant que d'en avoir lu la moitié, j'ai jugé qu'il avait appris de M. des Argues. » Plus tard, les ennemis de Descartes l'accusèrent d'avoir, par jalousie et injustice, avancé une chose fausse. Or, en 1862, on a retrouvé un des rares exemplaires de l'*Essai sur les sections coniques*, et on y a vu l'aveu même de Pascal : « Je dois le peu que j'ai trouvé sur cette matière aux écrits de M. des Argues. » Descartes avait donc raison. C'est dans sa discussion mathématique avec Fermat qu'il semble s'être obstiné à tort, selon la plupart des géomètres; mais cette discussion aboutit à la plus sincère amitié entre Fermat et Descartes.

Quand il avait tout retrouvé à sa manière et tout rangé à sa place dans son système, il lui arrivait parfois d'oublier la bonne occasion que les autres lui avaient offerte de repenser leur pensée. En ce qui concernait ses inventions propres, tantôt il était fort jaloux de leur nouveauté et de leur originalité, tantôt il se laissait prendre son bien sans trop de souci, et se montrait généreux des miettes de son génie ; un de ses amis lui reproche sur ce sujet sa magnanimité. Au reste, c'était entre les savans d'alors un tel conflit de prétentions pour toute découverte, que l'historien finit par s'y perdre. Ce n'en est pas moins Descartes qui, d'après les travaux les plus récens, sort à son honneur des discussions relatives à la découverte des lois de la réfraction et des lois de l'ascension des liquides.

En somme, Descartes a établi sur ses vraies bases la physique moderne, qui est l'étude des transformations diverses du mouvement. Mais, supérieur en cela à bien des savans et philosophes de notre temps, il n'a jamais admis la transformation possible du mouvement, comme tel, en pensée. Tandis que, par exemple, nous voyons Spencer osciller pitoyablement sur ce point, passer de la négation à l'affirmation, présenter parfois la pensée comme une transformation de la chaleur et des vibrations cérébrales, Descartes, lui, n'hésite jamais : le mouvement est d'un côté, la pensée est de l'autre, et de tous les mouvemens réunis ne peut, comme dira Pascal en commentant Descartes, réussir la moindre pensée. Descartes n'eût donc pas admis, comme Spencer, que l'évolution du monde soit de nature uniquement mécanique et que ses facteurs primitifs ne renferment aucun élément mental. Pour Descartes, l'évolution est indivisiblement mécanique et intellectuelle.

V.

De même que la physique moderne, la physiologie moderne a été établie par Descartes sur ses vrais fondemens. Les corps organisés réclament-ils, au point de vue de leurs fonctions *vitales*, un principe nouveau différent du pur mécanisme? Nullement; l'organisme vivant n'est encore, selon Descartes, qu'un mécanisme plus compliqué, la physiologie n'est qu'une physique et une chimie plus complexes. Le vitalisme de l'école de Montpellier, avec son « principe vital » digne du moyen âge, l'animisme de certains médecins, qui attribuent à l'âme la vie répandue dans le corps, sont pour Descartes des rêveries scolastiques. Dans son écrit *des Passions de l'âme*, Descartes fait cette remarque grosse de conséquences, que le cadavre n'est pas mort seulement parce que l'âme

lui fait défaut, mais parce que la machine corporelle est elle-même en partie détruite et ne peut plus fonctionner. « C'est se tromper que de croire que l'âme donne du mouvement et de la chaleur au corps. » Quelle différence y a-t-il donc entre un corps vivant et un cadavre? La même différence qu'entre « l'horloge qui marche » et l'horloge usée et détraquée qui ne peut plus marcher.

Sur les origines de la vie et des espèces vivantes, Descartes se tait, par prudence sans doute; mais ses principes parlent assez haut : tout ce qui n'est pas la pensée même doit s'expliquer par le mouvement; la machine organisée ne peut donc être différente des autres et doit avoir son origine dans les lois de la mécanique universelle. Descartes admet les générations spontanées, — auxquelles on reviendra un jour, croyons-nous, sous une forme moins enfantine que celle dont M. Pasteur a fait la réfutation; — Descartes reconnaissait donc la transformation possible du mouvement ordinaire en un tourbillon vital. La génération n'est pour lui qu'un phénomène chimique et calorifique. Et si l'on s'étonne, il répond avec l'éloquence géométrique d'un Pascal : « Quelqu'un dira avec dédain qu'il est ridicule d'attribuer un phénomène aussi important que la formation de l'homme à de si petites causes; mais quelles plus grandes causes faut-il donc que les lois éternelles de la nature? Veut-on l'intervention immédiate de l'intelligence? — De quelle intelligence? De Dieu lui-même? Pourquoi donc naît-il des monstres? »

Devançant Darwin, Descartes pressent la loi qui veut que les organismes mal conformés et stériles disparaissent, tandis que les organismes féconds subsistent seuls avec leurs espèces en apparence immuables. « Il n'est pas étonnant, dit-il, que presque tous les animaux engendrent; car ceux qui ne peuvent engendrer, à leur tour, ne sont plus engendrés, et dès lors ils ne se retrouvent plus dans le monde. » En conséquence, les espèces fécondes subsistent seules à la fin. Mais il ne faut pas croire pour cela qu'elles aient été les seules productions de la nature, ni les œuvres d'un dessein spécial, pas plus que les formes de la neige ou de la grêle. Les objections qu'on adresse encore de nos jours à la grande conception de Darwin eussent fait hausser les épaules à Descartes.

Une fois produit mécaniquement, le germe se développe à son tour suivant les règles de la mécanique. « Si on connaissait bien, dit Descartes, quelles sont toutes les parties de la semence de quelque espèce d'animal en particulier, par exemple de l'homme, on pourrait déduire de cela seul, par des raisons entièrement mathématiques, toute la figure et conformation de chacun de ses membres, comme aussi réciproquement, en connaissant plusieurs

particularités de cette conformation, on en peut déduire quelle est la semence. » Et il s'efforce hardiment de faire ces déductions sur la vie. « La chaleur, conclut-il, est le grand ressort et le principe de tous les mouvemens qui sont en la machine. » Et cette chaleur est toute chimique : « Il n'est pas besoin d'imaginer qu'elle soit d'autre nature qu'est généralement toute celle qui est causée par le mélange de certains liquides. » Le mouvement de nos membres n'est qu'une transformation du « feu sans lumière. »

La respiration, en particulier, est par là entretenue. Après Lamarck et Darwin, voici venir Lavoisier : « La respiration, dit avant lui Descartes, est nécessaire à l'entretien de ce feu qui est le principe corporel de tous les mouvemens de nos membres. L'air sert à nourrir la flamme; de même, l'air de la respiration, se mêlant en quelque façon avec le sang avant qu'il entre dans la concavité gauche du cœur, fait qu'il s'y échauffe encore davantage... » Aussi les animaux sans poumons « sont d'une température beaucoup plus froide. » Le sang, à son tour, par sa circulation incessante, « porte la chaleur qu'il acquiert à toutes les parties du corps et leur sert de nourriture. » La matière de notre corps « s'écoulant sans cesse, ainsi que l'eau d'une rivière, il est besoin qu'il en revienne d'autre à sa place. »

Pour comprendre comment chaque particule de l'aliment « va se rendre à l'endroit du corps qui en a besoin » faut-il, comme on le faisait alors, comme on le fait parfois aujourd'hui, imaginer des affinités, « supposer en chaque partie du corps des facultés qui choisissent et attirent les particules de l'aliment qui lui sont propres? » Non, « c'est feindre des chimères incompréhensibles, et attribuer beaucoup plus d'intelligence à ces choses chimériques que notre âme même n'en a, vu qu'elle ne connaît en aucune façon, elle, ce qu'il faudrait que ces causes connussent. » Restituons donc, encore ici, les vraies raisons mécaniques, savoir : « la situation de l'organe par rapport au cours que suivent les particules alimentaires, la grandeur et la figure des pores où elles entrent ou des corps auxquels elles s'attachent. » Quant aux particules non assimilées, elles sont excrétées par des organes qui ne sont que « des cribles diversement percés. La découverte de Harvey avait rencontré une opposition générale. L'adhésion de Descartes eut une influence décisive en sa faveur.

Les « esprits vitaux ou animaux » dont on s'est moqué assez sottement, bien que Descartes les déclare, à mainte reprise, « purement matériels, » ne sont autre chose que le fluide nerveux, qui lui-même, comme tout fluide, se ramène pour Descartes à des phénomènes d'impulsion et de pression. Les esprits vitaux se

meuvent et opèrent le mouvement des organes exclusivement d'après les lois de la mathématique et de la mécanique. Ce sont les « impulsions venues du dehors » qui produisent des « pressions dans les nerfs, » et nous avons déjà remarqué la parenté du phénomène de la pression avec celui de l'ondulation.

Loin de trouver ici à rire, nous trouvons encore à admirer; car c'est à Descartes que remonte la théorie et le nom même des actes réflexes : *undulatione reflexa*. Tous les mouvemens que nous accomplissons, dit-il, sans que notre volonté y contribue, « comme il arrive souvent que nous respirons, que nous marchons, que nous mangeons... ne dépendent que de la conformation des membres et du cours que les esprits suivent naturellement dans les nerfs et dans les muscles; de même façon que le mouvement d'une montre est produit par la seule force de son ressort et la figure de ses roues. » En face d'un objet effroyable, par exemple, dont l'image se forme dans le cerveau, les esprits animaux du fluide nerveux, « réfléchis de l'image, vont se rendre en partie dans les nerfs qui servent à tourner le dos et à remuer les jambes pour s'enfuir. » Chez d'autres individus, ceux qui ont le tempérament courageux, « les esprits vitaux, réfléchis de l'image, peuvent entrer dans les pores du cerveau qui les conduisent aux nerfs propres à remuer les mains pour se défendre, et exciter ainsi la hardiesse. » Descartes en conclut que l'homme, s'il avait une science suffisante, pourrait fabriquer un automate accomplissant toutes les fonctions du corps humain, capable même de « répondre par des cris et des mouvemens aux coups et aux menaces. » Descartes se sert ici d'une comparaison ingénieuse et frappante. C'était le goût du temps, dans les jardins princiers, que de fabriquer des grottes et des fontaines où la seule force de l'eau faisait mouvoir des machines, jouer des instrumens, prononcer même des paroles. On entrait dans une grotte, et une Diane au bain prenait la fuite. Descartes compare les nerfs « aux tuyaux des machines de ces fontaines, « les muscles et tendons aux divers engins et ressorts qui servent à les mouvoir, » le fluide nerveux « à l'eau qui les remue. » Les objets extérieurs, « qui par leur seule présence agissent sur les organes des sens, et qui, par ce moyen, déterminent des mouvemens en diverses façons, sont comme les étrangers qui, entrant dans ces grottes, causent eux-mêmes, sans y penser, les mouvemens qui s'y font en leur présence; car ils n'y peuvent entrer sans marcher sur certains carreaux tellement disposés qu'ils amènent tel ou tel mouvement. » L'âme raisonnable est le « fontainier, » qui se rend compte de tout ce qui se passe.

Descartes eut le tort de déclarer inutile l'existence d'une conscience chez les animaux. Mais cette théorie même de l'animal-machine, que Descartes n'a pas soutenue sans hésitation ni restriction, provoqua des discussions fécondes : elle passionna Mme de Sévigné et La Fontaine ; elle fut utile pour faire comprendre le caractère exclusivement mécanique de toutes les fonctions corporelles, même chez l'homme, à plus forte raison chez les animaux. Dans l'homme, l'automate corporel est certainement lié, selon Descartes, à un automate sentant et pensant ; dans l'animal, Descartes se contente de poser, comme seul certain, l'automate corporel. Par là, il manque à toutes les lois de l'analogie ; mais c'est là une erreur de psychologie, non de naturaliste. Descartes demeure le fondateur de la physiologie moderne.

V.

Examinez, au Louvre, le portrait de Descartes par Franz Hals ; vous y retrouverez cette grosse tête, « si pleine de raison et d'intelligence, » disait Balzac, ce front large et avancé, ces cheveux noirs et rabattus sur des sourcils accentués, ces yeux grands ouverts, ce nez saillant, cette large bouche dont la lèvre inférieure dépasse légèrement celle de dessus, enfin toute cette physionomie sévère et un peu dédaigneuse où il y avait plus de force que de grâce. On lit sur son visage la méditation patiente, obstinée, qui rappelle le bœuf traçant son sillon. L'œil est scrutateur, il semble dire : qu'est cela ? Les lèvres nous semblent indiquer le jugement et le calme, avec de la bonté. De fait, ses biographes nous apprennent qu'il avait un naturel bon et sensible : il se fit aimer de tous ceux qui le servaient, — y compris son valet Guillot, lequel devint, grâce à ses leçons, professeur de mathématiques. Si Descartes refusa de se marier, ce fut sans doute pour ne point enchaîner sa liberté. On sait qu'en Hollande il connut une personne nommée Hélène, avec laquelle il passa l'hiver de 1634 à 1635 ; au printemps, il s'enferma avec elle dans sa solitude de Deventer. Elle donna le jour à une fille, qui fut baptisée sous le nom de Francine, et qui, cinq ans après, mourut entre les bras de son père, le 7 septembre 1640. Descartes n'éprouva jamais, dans sa vie, de plus grande douleur. Millet a remarqué que c'est après la naissance de Francine et en songeant peut-être à l'avenir de son enfant que Descartes se résolut enfin à publier ses écrits. Il n'aimait pas à faire des livres, — quoiqu'il en dût faire un si grand nombre ; — et il ne les publiait que sur les instances réitérées de ses amis. Sa devise était : *Bene vixit, qui bene latuit.* Sa prudence

de Tourangeau, son esprit de conduite, sa finesse, sa patience politique, son art de ménager les puissances tout en arrivant à ses fins, font songer qu'il est né à quelques pas du château de Richelieu. Sa forte personnalité, sa sincérité hautaine, que seule tempérait sa prudence, son indocilité aux opinions d'autrui, son assurance en soi-même, tenaient non à sa prétendue origine bretonne, imaginée par Victor Cousin, mais simplement à la conscience de son génie. « Je suis devenu si philosophe, écrit-il à Balzac, que je méprise la plupart des choses qui sont ordinairement estimées, et en estime quelques autres dont on n'a point accoutumé de faire cas. » On lui a reproché le sentiment qu'il avait de sa valeur; il a répondu d'avance et fièrement : — « Il se faut faire justice à soi-même, en reconnaissant ses perfections aussi bien que ses défauts; et si la bienséance empêche qu'on ne les publie, elle n'empêche pas pour cela qu'on ne les ressente. » « D'ailleurs, ajoute-t-il, ce sont les plus grandes âmes qui font le moins d'état des biens qu'elles possèdent; il n'y a que les faibles et basses qui s'estiment plus qu'elles ne doivent et sont comme les petits vaisseaux que trois gouttes d'eau peuvent remplir. » Ce génie, qui n'a guère d'égal, réunissait le souci scientifique des détails à la recherche philosophique des plus vastes ensembles. Si Descartes s'est montré tellement curieux de toutes choses, depuis les lois de la musique jusqu'à celles des météores ou à celles du développement de l'embryon, ce n'était point pour chaque chose en elle-même, mais pour la lumière qui peut en rejaillir sur tout le reste, ou plutôt pour celle qui descend d'un foyer supérieur et que le moindre des objets reflète. De nos jours, on a beau vouloir séparer la science positive de la philosophie, l'idéal de la vraie science, celui que Descartes a poursuivi, demeure toujours le même : la philophie ne cessera jamais d'être nécessaire pour apercevoir les choses dans leur unité. Kant était fidèle à la pensée de Descartes, quand il disait que « les sciences n'ont rien à perdre à s'inspirer de la vraie métaphysique. » Rien, en effet, n'est plus propre à susciter les grandes inventions que le retour aux principes dominateurs de la science. Depuis un demi-siècle, dans le pays même de Descartes, les savans l'ont trop oublié. Il en est résulté que les grandes hypothèses et généralisations scientifiques sont venues d'ailleurs, et qu'à force de « positivisme » nous avons laissé stériles les vérités qui étaient déjà dans Descartes. N'est-ce pas à la France qu'il appartenait d'établir la théorie mécanique de la chaleur? Cette théorie, nous venons de le voir, est en toutes lettres dans Descartes (qu'on ne lit pas), et elle n'avait plus besoin que de quelques confirmations expérimentales. Et la théorie de la corrélation des forces vives? Et

celle de l'évolutionisme? Elles sont encore dans Descartes. On a dit avec raison que l'esprit français a manqué les plus grandes découvertes de notre siècle faute d'idées philosophiques. Il n'y a pas lieu d'en féliciter Auguste Comte, qui a rétréci et découronné le cartésianisme en même temps que le kantisme. Est-ce en plein XIXe siècle qu'il était utile de proclamer la science indépendante de la métaphysique, comme si la métaphysique était aujourd'hui gênante? Quant à confondre la métaphysique, comme le fait Auguste Comte, avec « l'explication des choses par des entités, » c'est oublier que ce sont précisément les grands métaphysiciens et, plus que les autres, Descartes, qui ont chassé toutes les entités du domaine de la science. N'avons-nous pas vu qu'avant Descartes la science était anthropocentrique, comme l'astronomie de Ptolémée, puisqu'elle expliquait tout par des qualités, des forces, des causes et des fins, qui ne dépendent que de la nature humaine et n'existent que d'un point de vue humain? Ce n'est donc pas Auguste Comte, ce n'est pas même Kant, c'est Descartes qui est le vrai Copernic de la science moderne.

Descartes a remarqué avec raison que le plus important pour la science est encore moins la solution actuelle des problèmes que la détermination par avance des « conditions de la solution juste. » Or, Descartes a lui-même déterminé par avance, et sans erreur, toutes les *conditions de solution juste* dans les problèmes que posent les sciences de la nature. S'il est des questions particulières qu'il n'ait pas exactement résolues, qu'importe en comparaison de son infaillible conception du mécanisme universel? Pris en son ensemble et au point de vue purement *physique*, le système cartésien du monde est le vrai; aussi peut-on dire que Descartes est le père spirituel de tous les savans de notre époque.

On a cependant adressé à ce système du monde bien des objections. Deux seulement, selon nous, ont de la valeur. D'abord, dit-on, comment les parties d'un tout absolument plein peuvent-elles se mouvoir? Votre monde purement géométrique n'est-il point à jamais « pris dans les glaces? » — Mais, répondrons-nous, on peut concevoir, avec Descartes, que les vides qui tendraient à se former par le déplacement de telles parties soient, à l'instant même, comblés par d'autres parties. — Pour cela, réplique-t-on, il faut que tout mouvement se communique instantanément. — C'est bien là, il est vrai, ce que Descartes a admis lui-même : tout mouvement se transmet instantanément et produit instantanément « quelque anneau ou cercle de mouvement. » Mais Descartes a eu tort d'aller si vite et d'en conclure que la lumière du soleil, par exemple, « étend ses rayons en un instant depuis le soleil jusqu'à

nous. » Il compare chaque rayon à un bâton dont on ne peut mouvoir un bout sans que l'autre soit mû en même temps. C'était là une application fausse d'une théorie qui peut être vraie en son principe. Selon nous, le *plein* universel ne s'oppose pas aux *ondulations* du mouvement, et ce sont celles-ci qui l'empêchent de se transmettre en un seul instant sous la même forme, par exemple sous la forme lumineuse. L'onde éthérée qui produit la lumière peut décrire sur soi des cercles innombrables, elle peut, en tournant ainsi, aller en avant, revenir en arrière, aller de nouveau en avant. Cette danse réglée peut exiger et exige un certain temps pour faire arriver les ondes lumineuses depuis le soleil jusqu'à la terre. Dès lors que la transmission de la lumière n'est pas rectiligne, mais ondulatoire, c'est-à-dire « par *tourbillons*, » on n'a plus le droit de conclure l'instantanéité de la transmission entre le soleil et la terre. Il y a donc eu, chez Descartes, erreur d'application, non de principe. Ce qui rend si difficile ce problème, c'est que la nature de la durée y est impliquée; mais le temps exigé par la lumière pour venir jusqu'à nos yeux ne prouve pas l'existence du vide, comme le croient beaucoup de savans à notre époque.

On a objecté, en second lieu, au mécanisme cartésien l'élasticité de la matière. C'est l'objection capitale de Leibniz, reprise de nos jours par MM. Renouvier et Ravaisson, par Lange et beaucoup d'autres. On a voulu voir dans l'élasticité la preuve d'une *force* inhérente à la matière; mais, au point de vue cartésien, l'élasticité ne peut pas plus être une qualité primordiale que la pesanteur. L'idée d'atome dur et indivisible serait sans doute incompatible avec celle d'élasticité; car celle-ci suppose une molécule composée dont les différentes parties, sous le choc d'un corps extérieur, se déplacent en se comprimant, puis reprennent leur position en rendant l'impulsion qu'elles ont reçue. Mais Descartes n'admet pas d'atome : toute particule de matière est pour lui composée ; il n'y a donc aucune molécule qui ne puisse avoir de l'espace pour se comprimer et rebondir. Seulement, ici encore, il faut que le mouvement qui cause l'élasticité soit un tourbillon. Or, les belles recherches de Poinsot sur les corps tournans expliquent comment des particules éthérées, sans être (comme le croyait Huyghens) élastiques « par nature, » peuvent cependant rebondir les unes sur les autres et produire les effets apparens de l'élasticité : un corps non élastique peut, s'il tourne, être renvoyé par un obstacle, tout comme un corps doué d'élasticité ; il a même souvent, après le choc, une vitesse beaucoup plus grande qu'auparavant, car une partie du mouvement de rotation s'est changée en mouvement de

translation. Deux tourbillons ou deux ondes peuvent donc, par des combinaisons mécaniques, produire ce rebondissement d'élasticité dont on voudrait, encore aujourd'hui, faire une force occulte : la physique l'expliquera un jour, nous en sommes convaincus, par des principes de mécanique essentiellement cartésiens.

La mécanique universelle, telle que Descartes l'a conçue, sera la science à venir. Les études expérimentales elles-mêmes, à mesure qu'elles feront plus de progrès, prendront de plus en plus la forme des sciences démonstratives. La mécanique est déjà ramenée aux mathématiques, la physique tend à se réduire à la mécanique ; de même pour la chimie, pour la physiologie ; la psychologie et les sciences sociales font dans leur propre domaine une part de plus en plus grande à la mécanique : tout apparaît soumis au nombre, au poids, à la mesure, « les nombres régissent le monde. » Arrivera-t-il un jour où, selon le rêve secret de Descartes, l'expérimentation sera remplacée par la démonstration? Pour que cela eût lieu, il faudrait que l'homme pût égaler ses conceptions aux réalités, ses combinaisons mentales aux combinaisons des choses elles-mêmes. Idéal dont l'esprit humain peut se rapprocher toujours, mais qu'il ne saurait atteindre. Le caractère de la nature, en effet, est l'infinité. Dans une machine vivante il y a une infinité de petites machines ou organes qui en contiennent d'autres encore, et ainsi de suite ; dans une masse quelconque de matière il y a une infinité de parties. Descartes reconnaît lui-même que tout est infiniment grand ou infiniment petit selon le point de comparaison, et on sait la conclusion que Pascal en tire : l'homme a beau enfler ses conceptions, il ne peut les égaler à l'ample sein de la nature. Or, s'il en est ainsi, les constructions de notre esprit et les formules de nos raisonnemens ne sauraient être assez vastes pour tout embrasser : il faut recourir sans cesse à l'expérience, revenir au contact de la réalité même pour saisir sur le fait les combinaisons nouvelles que nous n'aurions pu prévoir. L'univers, mêlant et démêlant toutes choses, comme il le fait sans cesse, demeurera donc toujours supérieur à la pensée de l'homme. Au reste, Descartes le dit lui-même, on ne peut se passer de l'expérience pour savoir ce qui est réalisé actuellement parmi l'infinité des possibles, pour déterminer où en est la grande partie qui se joue sur l'échiquier de l'univers. Descartes n'en conçoit pas moins l'espoir d'arriver du moins à connaître la loi fondamentale de la matière, et cette espérance n'est point aussi étrange qu'elle le semble au premier abord. Il n'y a peut-être pas dans la nature, sous le rapport des qualités, cette infinité qu'elle offre sous

le rapport des quantités; la nature n'a peut-être pas un fonds aussi riche que nous le supposons. Ne se répète-t-elle pas elle-même d'une planète à une autre, d'un soleil à un autre, avec une sorte de pauvreté et une désespérante monotonie? Les métaux qui sont dans les étoiles sont les mêmes que nos métaux de la terre. Nous ne connaissons qu'une soixantaine de corps simples en apparence, qui en réalité sont composés et que la science décomposera sans doute un jour; pourquoi donc un moment ne viendrait-il pas où nous connaîtrions le vrai et unique corps simple? L'atome même, s'il existe, n'est peut-être pas aussi insaisissable, aussi inviolable qu'on le prétend. Peut-il d'ailleurs exister des atomes? Descartes nous dira que ces prétendus indivisibles sont encore des tourbillons de mouvemens qui en enveloppent d'autres, et, si nous ne pouvons épuiser la spirale de ces rotations sans fin, nous en pouvons saisir la formule mathématique. Celui qui connaîtrait, dit Descartes, « comment sont faites les plus petites parties de la matière, » celui-là posséderait le secret de la physique. Le code de la nature est déjà entre nos mains : c'est la mathématique universelle; nous n'avons plus qu'à faire rentrer sous ses lois les démarches particulières des choses; nous n'y parviendrons jamais dans le détail, sans doute, mais nous n'en possédons pas moins les principes et les procédés généraux. Quand on a résolu mille équations particulières, est-il nécessaire de continuer indéfiniment le même travail? Nous amuserons-nous à expliquer une à une les formes singulières des vagues de l'océan qui se brisent à nos pieds? Au fond, chacun de ces mouvemens est une équation résolue d'après la même formule, et chaque vague qui murmure, sur des tons divers, nous répète le même mot.

Descartes a donc, d'une vision claire, aperçu l'idéal et le but dernier de la science; il en a déterminé la méthode; il a marqué d'avance les grands résultats aujourd'hui obtenus, il a annoncé tous nos progrès. Et il n'a pas seulement, comme du haut d'une montagne, contemplé de loin la terre promise, il l'a envahie lui-même, il y a fait de vastes conquêtes; par ses préceptes et par ses exemples, il a enseigné aux autres la vraie tactique et la vraie direction; enfin, il leur a laissé le plan précis de tout ce qu'ils devaient eux-mêmes découvrir. Sainte-Beuve a dit de Bossuet qu'il était le prophète du passé; on peut dire de Descartes qu'il est le prophète de la science à venir.

ALFRED FOUILLÉE.

MULTATULI

Lorsque, le 19 février 1887, Édouard Douwes Dekker, ce Hollandais évadé, s'éteignit dans la petite maison de campagne qu'il habitait depuis dix-sept ans sur les bords du Rhin, tous les journaux démocratiques et libres penseurs de son pays, imités par quelques recueils littéraires, parurent encadrés de noir. Les Pays-Bas venaient de perdre une de leurs intelligences les plus vives, sinon les mieux équilibrées, et surtout un de leurs plus brillans écrivains. Pendant plus d'un tiers de siècle il avait, d'une main fiévreuse, jeté ses écrits, comme autant de quartiers de roc, dans l'étang hollandais, dont ils avaient remué les eaux dormantes, faisant monter à la surface beaucoup d'écume et quelque peu de vase. Il avait dénoncé les abus du système colonial, stigmatisé l'égoïsme de la bourgeoisie commerciale, percé à jour de ses sarcasmes l'hypocrisie des mœurs calvinistes, fait des appels désespérés à la pitié, à la justice, en faveur des déshérités, rhabillé à neuf quelques vieilles vérités et pas mal de sophismes, soulevé des rancunes profondes et de chaudes sympathies, provoqué des courans d'opinion comme jamais publiciste ne l'avait fait avant lui dans le pays classique du flegme et du froid calcul.

Pourtant, au-delà des frontières de son pays, on ne s'est guère occupé de lui. Son nom n'est pas devenu, et ne deviendra probablement jamais européen. Il a eu la mauvaise chance de naître dans un petit pays, et d'écrire dans une langue qu'on ne lit pas à l'étranger. Dans un milieu plus vaste, il se fût élevé plus haut. Pour le penseur, l'écrivain, il n'est pas désirable d'être le premier d'un village.

Tel qu'il est, cependant, ce révolté qui tient de Proudhon et de Heine, ce Batave réchauffé au soleil des Indes, mérite d'attirer quelques instans l'attention du public français. Nous essaierons de le juger plus impartialement que ne l'ont fait, dans son pays, des détracteurs systématiques et des admirateurs passionnés.

I.

Édouard Douwes Dekker, plus connu sous son pseudonyme significatif de *Multatuli*, naquit à Amsterdam le 2 mars 1820.

Son père, capitaine d'un navire marchand, était un vrai loup de mer, renommé à cause de son habileté nautique et de sa froide résolution. Un trait peindra l'homme, flegmatique même pour un Hollandais. Il était au gouvernail, un soir de tempête. Soudain on crie : « Un homme à la mer ! » — En voilà un qui ne reparaîtra plus, grommela t-il. Qui diable est-ce? — C'est moi, père, répondit son fils aîné, qui, par un bonheur providentiel, avait pu se saisir d'une amarre, et qui venait de regrimper, ruisselant d'eau, sur le pont. — Tiens ! dit le père, sans trahir l'ombre d'une émotion.

La mère était une de ces robustes Hollandaises de l'île d'Ameland qui offrent, dans toute sa pureté, le type blond, aux yeux bleus, au teint blanc et vermeil de la Germanie maritime. Elle avait la tête près du bonnet, le verbe haut, et, à l'occasion, la main leste.

Édouard eut une sœur, qui se maria, et trois frères, dont les deux aînés suivirent la profession paternelle. Le troisième devint prédicant baptiste. C'est à cette secte, presque déiste, qu'appartenait la famille. L'atmosphère du logis était religieuse. On y lisait la Bible à haute voix. De là peut-être, chez le penseur émancipé, cet acharnement contre l'idée chrétienne. Il en avait subi l'influence et se rendait bien compte de l'obstacle qu'elle opposait à son projet de transformer l'idéal humain.

L'enfant avait une intelligence vive et beaucoup d'esprit naturel. On ne songea pas à tirer parti de ses heureuses dispositions. Après l'école primaire, il fit peut-être une classe inférieure au gymnase; puis on le plaça dans un comptoir de commerce, où il ne puisa qu'une grande aversion pour les affaires et pour ceux qui en faisaient; ce que voyant, son père, qui partait pour Java, l'emmena avec lui.

Arrivé à Batavia le 6 janvier 1839, Douwes Dekker entra dans l'administration des Indes néerlandaises. On lui donna un petit emploi dans le bureau de la comptabilité, en attendant qu'il apprît

le malais et quelques autres des cinquante langues ou dialectes parlés dans l'Insulinde. Actuellement on exige des aspirans fonctionnaires un diplôme délivré par l'école de Delft, où l'on enseigne les langues orientales. Poussé par le désir de se mettre en contact plus direct avec les populations indigènes et de demander à la vie orientale ces confidences intimes qui ne se traduisent pas, au moins autant que par la volonté de faire son chemin, il se mit en peu de temps en état de parler et d'écrire, non-seulement le malais, mais encore deux ou trois des langues les plus répandues dans l'archipel. Ses loisirs, il les partageait entre des études faites un peu au hasard et des travaux littéraires destinés à rester inédits, car l'Inde n'offrait aucune possibilité de les publier. En passant, il avait trouvé moyen d'apprendre le français, l'anglais, l'allemand, et de se donner une idée superficielle des trois grandes littératures de l'Europe occidentale. Si peu instruit qu'il fût, d'ailleurs, il l'était plus que la plupart de ses collègues ; il avait une compréhension vive, le désir de se rendre utile, une grande facilité à s'exprimer et une rédaction des plus alertes. Aussi, dès l'été de 1842, fut-il promu au grade de contrôleur à la côte ouest de Sumatra. Pendant les huit années qui suivirent, il occupa successivement des positions analogues à Natal, à Kroewangie, à Bagalen, à Menado. Ses allures indépendantes et l'irritabilité de son humeur, encore exaspérée par le climat, lui valurent sans doute ces fréquens déplacemens, ainsi que deux mises en non-activité temporaire.

Pendant qu'il était comptable à Batavia, il s'était converti à la religion romaine, par amour pour une demoiselle Caroline V..., fervente catholique, qu'il finit cependant par ne point épouser.

En 1846, il se maria dans des circonstances caractéristiques. Un jour, dans un bal officiel, il dansa avec une jeune personne dont le mouchoir portait ces initiales : E. H. V. W. *Everdina H. van Wijnbergen.* Dekker lut : *Eigen haard veel waard!* (rien ne vaut un foyer à soi), et demanda la jeune fille en mariage.

Cette union fut très heureuse pendant quelques années. La jeune baronne de Wijnbergen appartenait à une famille de bonne noblesse hollandaise presque complètement ruinée. « Elle n'était pas jolie, nous apprend-il lui-même, mais elle avait dans le regard et la voix quelque chose d'agréable. Elle n'avait rien de cet air contraint et guindé des bourgeoises qui affectent la distinction. » Dekker aimait beaucoup sa femme, pour laquelle il se montra toujours tendre et affectueux. Pour troubler la paix du ménage, il fallut la terrible question du pain quotidien.

A cette époque, Dekker était un beau garçon, svelte, élancé,

fort pâle, les cheveux et la moustache blond clair, avec des yeux d'un bleu pâle où la passion, la colère, l'enthousiasme, mettaient souvent des flammes.

En 1851, il fut nommé résident assistant à Amboine, aux appointemens de 5,000 florins (10,650 francs).

Si l'indépendance de son esprit et de ses allures lui avaient quelquefois aliéné la faveur de ses chefs, Douwes Dekker, partout où il résida, fut toujours aimé de ses collègues et populaire parmi les indigènes, qu'il traitait avec une douceur affable, dont il défendait les intérêts, épousait les griefs, qu'il aidait en toute circonstance de ses conseils et de sa bourse. Compatissant et généreux jusqu'à l'imprudence, on le vit à Padang se jeter à l'eau pour sauver un chien qui se noyait. Européens et Javanais mêlaient à leur sympathie pour lui un peu de pitié souriante. « C'est un excellent garçon, » disaient les premiers. « C'est un digne seigneur, » déclaraient les seconds. Et les uns ajoutaient comme les autres : « Mais il est un peu fou. »

Il ne remplit pas longtemps ses fonctions de résident assistant à Amboine. Le climat de l'Inde commençait à exercer sur lui et les siens son influence débilitante; un accès de nostalgie le prit, il voulut revoir Amsterdam et faire un pèlerinage au tombeau de sa mère. En avril 1852, il obtint un congé de deux ans, et s'embarqua pour la Hollande.

Ce retour temporaire dans la mère patrie fut pour lui la source des plus cruels déboires. Le fonctionnaire des Indes qui rentre en Europe est presque toujours un déclassé. Il pense et vit autrement que ses compatriotes. Chose pire, une société qui a le commerce pour base, et qui mesure sa considération à la fortune, n'a que froideur et dédain pour l'employé à la demi-solde, qui naguère était un satrape entouré d'un respect presque religieux.

Orgueilleux et impressionnable, Douwes Dekker devait souffrir plus qu'un autre de ces froissemens, de ces humiliations de tous les jours. Il s'était aisément habitué à la politesse cérémonieuse, au caractère expansif des Javanais, à leurs manières insinuantes, aux flatteries qu'ils ne ménagent pas à ceux qui les gouvernent. Quand il passait dans sa voiture à quatre chevaux, escorté d'un petit état-major de fonctionnaires subalternes, les indigènes se prosternaient sur la route, ou bien, fermant leur parasol, si brûlant que fût le soleil, ils tournaient le dos, par respect, et comme éblouis par la majesté d'un visage hollandais. Si l'un d'eux recevait une lettre en sa présence, il la lui présentait pour qu'il la lût d'abord. Devant le résident, comme devant un envoyé de Dieu, les disputes faisaient trêve, les conversations les plus animées fai-

saient place à un silence au milieu duquel on eût entendu une mouche voler.

Du temps de Douwes Dekker, le gouvernement néerlandais et ses représentans dans les Indes ne négligeaient rien pour maintenir les indigènes dans cet état d'infériorité. On les empêchait d'apprendre le hollandais pour leur fermer l'accès de la culture européenne, et, loin de favoriser leur conversion au christianisme, on faisait tout ce qu'on pouvait pour l'empêcher.

Dans le monde d'Amsterdam, on ne fait pas grande figure avec un traitement de non-activité de 2,700 florins (environ 5,800 fr.), surtout lorsqu'on est marié et père de famille. Dekker, qui n'hésita jamais à braver l'opinion dans les grandes choses, manquait de stoïcisme et de philosophie pratique pour le dédaigner dans les petites. Il commença par mener un train disproportionné à ses ressources, s'habilla chez le tailleur à la mode, exigea que sa femme fît toilette, rendit ses visites en voiture à deux chevaux, précédé d'un piqueur. En même temps, son excellent cœur l'entraînait à des actes de générosité irréfléchie. Les mendians qui l'accostaient recevaient de lui plus souvent un écu de cinq florins qu'une pièce de deux sous. Il lui arriva de régaler de gâteaux et d'orgeat tous les pensionnaires d'un orphelinat, rencontrés dans un jardin public, de racheter le piano d'un pauvre diable qui avait fait faillite, et dont les enfans se désolaient d'être privés de leur plus cher passe-temps, de payer à souper à des filles, afin de les affranchir pour un soir de la servitude du vice, de conduire en voiture à la kermesse de Harlem une vieille femme qui avait souhaité, en soupirant, de ne pas mourir sans avoir eu cette joie, et à qui il persuada que le roi de Hollande l'avait chargé de procurer des distractions aux bonnes vieilles qui avaient toujours fait leur devoir.

Les petites économies qu'il avait faites dans l'Inde y eurent bientôt passé. Alors il emprunta, sans se demander s'il pourrait jamais rendre. Son congé expiré, il repartit pour l'Inde, criblé de dettes, et réduit à demander un délai pour acquitter le prix de son passage.

Le 4 janvier 1856, il fut nommé résident assistant à Bantam, arrondissement de Lebak. Il ne remplit ces fonctions que pendant six semaines. Ayant refusé de se conformer aux instructions de ses supérieurs dans des circonstances sur lesquelles nous reviendrons en parlant de son roman de *Max Havelaar*, il fut déplacé et donna sa démission.

Quelques semaines après, il s'embarquait de nouveau pour l'Europe, cette fois sans retour.

Revenu en Hollande avec sa femme et son petit Max, auquel il ne tarda pas à donner une sœur, Dekker connut toutes les misères de la bohème obscure, cent fois plus horribles dans un pays où la richesse et une tenue irréprochable donnent seules droit à la considération. Il gagna son pain au jour le jour, faisant des traductions à la ligne pour les journaux, remplissant temporairement de petits emplois mal rétribués, tout en faisant des démarches auprès du ministre des colonies pour obtenir le redressement de ses griefs. Mais il posait des conditions et prétendait traiter de puissance à puissance. Il paraît qu'on lui offrit une place, qu'il qualifia lui-même d'honorable et de lucrative, mais qu'il refusa. Tout espoir fut alors perdu de ce côté. Il se rendit à Bruxelles, où il fut correspondant de divers journaux hollandais et collabora même à l'*Indépendance belge*. Il parlait et écrivait bien le français, ne trahissait son origine étrangère que de loin en loin par quelques abus de termes et des tournures d'une élégance douteuse. En même temps, il préparait le roman de *Max Havelaar*, son apologie et sa vengeance, qui devait faire connaître à la Hollande et au monde les abus du système colonial, et prouver au roi des Pays-Bas qu'il n'y avait qu'un moyen de réparer le passé et de sauver l'avenir, c'était de confier le gouvernement des Indes, avec des pouvoirs dictatoriaux, à M. Édouard Douwes Dekker.

Vers la fin de 1859, laissant sa famille à Bruxelles, il se rendit à Amsterdam pour tâcher de trouver un éditeur. Il reconnut bientôt qu'il lui faudrait publier le livre à ses frais. Mais où trouver les 1,200 florins qu'il fallait pour cela?

C'est alors qu'il fit la connaissance de M. Jacques van Lennep, le romancier dont M. Albert Réville a apprécié l'œuvre ici même. M. van Lennep lui témoigna la plus cordiale sympathie.

« Je suis allé chez lui, écrit Dekker à sa femme, le 23 novembre 1859, et je ne puis t'exprimer comment cet homme m'a reçu. Voilà qui me dédommage complètement d'avoir été si longtemps méconnu. Jamais je n'aurais osé espérer quelque chose de pareil. Il m'a déclaré qu'il se charge de moi et de mon affaire. »

M. van Lennep s'engagea à publier *Max Havelaar* à ses frais, et prit les pertes éventuelles à sa charge. Les bénéfices, s'il y en avait, devaient être partagés par moitié entre l'auteur et l'éditeur.

En ce moment même, Douwes Dekker entamait des négociations avec le gouvernement, auquel il offrait de supprimer son livre à la condition qu'on le nommât résident à Java, en tenant compte pour la pension des années écoulées depuis sa démission, qu'on lui fît une avance de fonds *et qu'on lui conférât l'ordre du Lion néerlandais*.

La façon dont il parle de cette affaire dans ses lettres à sa femme dénote une absence de sens moral qui va jusqu'à la naïveté.

Les négociations n'aboutirent pas, et Douwes Dekker fut obligé de se rejeter du côté de M. van Lennep.

C'est ainsi que, sous le patronage de l'un des membres les plus distingués du parti conservateur, parut en 1860 un livre qu'on ne tarda pas à qualifier de subversif, — et que le plus révolutionnaire des écrivains hollandais fit avec fracas son entrée dans le monde littéraire.

II.

Max Havelaar n'est pas à proprement parler un roman. C'est un fragment d'autobiographie. Douwes Dekker, ou plutôt Multatuli, car c'est sous ce pseudonyme qu'il fut connu désormais, raconte simplement ce qui lui est arrivé et ce qu'il a vu pendant qu'il était résident assistant à Lebak. Il fait longuement, et sans fausse modestie, les honneurs de sa personne, sous un nom supposé, met en scène sa femme, « sa bonne Tine, » le seul être qui le comprit et lui rendit justice, » puis ses subordonnés, le lieutenant Duclari et le contrôleur Verbrugghe, enfin les chefs indigènes et le troupeau taillable et corvéable à merci des cultivateurs javanais.

Ce sont des fonctions importantes et auxquelles s'attache une grande responsabilité que celles des résidens. Les possessions hollandaises des Indes sont divisées en provinces, gouvernées nominalement par un *régent*, pris d'ordinaire parmi les anciens souverains médiatisés, ou parmi les familles les plus puissantes de la noblesse javanaise. Par une politique très habile, le gouvernement des Pays-Bas s'est assuré l'appui de ces personnages influens, qui l'aident à maintenir sa domination sur les indigènes. Le régent touche de gros appointemens, une part dans le produit des impôts et des prestations en nature, et de plus s'arroge le droit de pressurer les habitans par des corvées, des réquisitions et des dons volontaires, qu'il n'est pas prudent de refuser.

A côté de ces grands seigneurs, qui mènent un train presque royal, font grande dépense, ont des harems bien peuplés et ne sortent que suivis de gardes et entourés d'une véritable cour, le résident de la province, ou le résident assistant de l'arrondissement, n'est en apparence qu'un bien petit personnage. En réalité, c'est le maire du palais d'un vice-roi fainéant. Il l'assiste, le conseille, c'est-à-dire lui dicte ses circulaires, ses ordonnances, ses moindres mesures, surveille ses démarches, l'encourage ou le réprimande, et fait sur lui des rapports, qui règleront l'attitude du

gouvernement colonial à son égard. Il est tacitement entendu que le régent peut tout se permettre contre les indigènes, à la condition de ne rien entreprendre contre la domination hollandaise. En général, le régent et le résident sont dans les meilleurs termes, se passant mutuellement la casse et le séné.

Max Havelaar n'était pas homme à se prêter à de pareils accommodemens. Ses prédécesseurs, se conformant à l'esprit des instructions de leurs gouvernemens, avaient fermé les yeux sur la conduite des oppresseurs, et les oreilles aux plaintes des opprimés. Il y a deux stades dans la carrière de tout fonctionnaire des Indes. Le premier est celui du vertige, de la présomption, des illusions et des bonnes intentions. Le second, celui des désillusions, de l'indifférence, du scepticisme, du laisser-faire et du laisser-passer. Quelques atteintes de dysenterie servent ordinairement de transition.

Très clairvoyant, Havelaar n'avait pas connu la première période. Épris d'idéal, et soutenu par une rare énergie nerveuse, il échappa aussi à la seconde.

Sa tâche était rude, ingrate. Il avait devant lui une véritable écurie d'Augias, et ne devait attendre de ses collègues, et même de ses administrés, que le plus tiède, le plus timide des concours.

Lebak avait alors pour régent un *adhipatti* (prince), appartenant à l'une des races les plus illustres du pays, mais presque complètement ruiné. Son traitement officiel et sa part dans le produit des taxes ne pouvaient suffire à défrayer les énormes dépenses que lui imposaient un faste vraiment oriental, une nuée de parens pauvres, oisifs et vaniteux, et des largesses de musulman dévot envers les pèlerins, qui chaque année allaient en grand nombre à la Mecque à ses frais.

C'était naturellement aux contribuables, et surtout aux petits cultivateurs, à combler le déficit du trésor princier. Non content de les obliger à cultiver gratuitement ses domaines, à lui livrer sans paiement des matériaux pour ses bâtisses, et des rations pour ses innombrables serviteurs, il faisait enlever chez eux tout ce qu'il trouvait à sa convenance : buffles, volailles, meubles, denrées. Les chefs de district et de village prenaient exemple sur le haut dignitaire qui se trouvait à la tête de l'arrondissement, et le pays était mis en coupe réglée.

La situation des cultivateurs javanais est toujours et partout fort précaire. C'est à ces malheureux qu'on pourrait appliquer à la lettre le *sic vos non vobis*. Le gouverneur-général van den Bosch avait introduit en 1832 une sorte de régie du café et des épices, destinée à rétablir l'équilibre compromis du budget de la mère

patrie. C'est ce qu'on appelle le *système de culture*, c'est-à-dire la culture forcée. Un cinquième du territoire de chaque commune fut cultivé pour compte du gouvernement, qui imposait aux indigènes une corvée d'un jour de travail sur cinq. Les propriétaires étaient obligés de livrer leur café à l'administration à un prix dérisoire, qui ne dépassait guère la moitié de celui du marché, et dont on déduisait encore le transport, et un impôt des deux cinquièmes de la valeur. Ce système fut pendant longtemps la source d'immenses bénéfices pour la *Société néerlandaise de commerce*, par l'entremise de laquelle s'effectuaient le transport et la vente du café. De son côté, le gouvernement des Pays-Bas en retirait un profit net, qui s'élevait parfois à 25 millions de florins par an. En revanche, la population javanaise était réduite à la plus extrême misère. Plus dense que celle de la France, et presque autant que celle de la Hollande, elle se nourrissait à peu près exclusivement de riz, et se voyait forcée d'abandonner cette culture. Il s'ensuivit de fréquentes et horribles famines. Java menaçait de devenir une sorte d'Irlande. Une famille javanaise, dont l'habitation de bambous pouvait bien valoir vingt francs, n'avait pour vivre que vingt-cinq à trente centimes par jour. Que prendre à ces malheureux? Le diable y eût perdu son droit; mais les régens javanais, favorisés par la complicité ou l'apathie des autorités hollandaises, n'y perdaient pas le leur.

Les cultivateurs, qu'on réduisait ainsi de la pauvreté au dénûment absolu, n'osaient pas même se plaindre. A Lebak, les plus résolus, ou les plus exaspérés, se mettaient en route la nuit, se glissaient comme des voleurs le long d'un ravin qui se creusait derrière les jardins du résident assistant, et rôdaient dans l'ombre sous les fenêtres de la maison, dans l'espoir d'être aperçus de lui et de pouvoir lui faire leur déclaration. Souvent ils avaient été épiés, et alors, vigoureusement bâtonnés par les bourreaux du régent, ils retiraient leur plainte, ou bien, quelques jours après, le courant de la petite rivière qui arrose Lebak emportait leur cadavre vers la mer.

Voyant son arrondissement se dépeupler par la famine et les maladies nées de la misère, et, chose pire au point de vue politique, par l'émigration des habitans les plus résolus, vers les provinces indépendantes ou insurgées de Sumatra, le résident assistant Slotering, prédécesseur de Havelaar, après de longues hésitations, s'était décidé à braver le mécontentement probable de ses supérieurs endormis dans un optimisme volontaire. Mais il ne put donner suite à son dessein. Au cours d'une tournée d'inspection, il fut pris de douleurs d'entrailles et mourut presque subitement.

L'opinion générale fut qu'il avait été empoisonné par un des chefs de district les plus compromis.

Havelaar, esprit enthousiaste, passionné pour la justice et la vérité, ne se laissa pas détourner par le péril de ce qu'il considérait comme son devoir impérieux. Il encouragea les indigènes à lui révéler les exactions et les mauvais traitemens dont ils étaient victimes, s'efforçant de leur persuader qu'il avait le pouvoir de les protéger contre le ressentiment de leurs chefs. A peine en fonctions depuis un mois, il était entouré de renseignemens qui lui permettaient de porter une accusation formelle d'abus de pouvoir et d'exactions contre l'*adhipatti* qui gouvernait l'arrondissement en qualité de régent. Il concluait en demandant une enquête, durant laquelle il recommandait d'éloigner le régent pour empêcher qu'il ne pesât sur les déclarations des administrés.

Le résident de la province de Bantam, à qui Havelaar s'était adressé, se montra fort mécontent de ce qu'il appela la précipitation imprudente de son assistant. Il se rendit à Lebak sous prétexte de se faire donner des explications, mais, en réalité, pour se concerter avec l'adhipatti sur les moyens de se débarrasser d'un fonctionnaire maladroitement zélé.

Havelaar n'avait pas tardé à comprendre qu'aucune suite ne serait donnée à sa demande d'enquête, à moins qu'il ne recourût aux grands moyens. Il écrivit directement au gouverneur-général des Indes néerlandaises. Celui-ci avait été prévenu par le résident de Bantam. Aux dénonciations passionnées de Havelaar, il répondit par une verte réprimande, lui reprocha de compromettre les intérêts du gouvernement, en aliénant à celui-ci les précieuses sympathies des hauts fonctionnaires indigènes, ses fidèles alliés, et lui annonça qu'il le révoquait comme résident assistant de Lebak. En considération de ses services antérieurs, on l'envoyait provisoirement dans la même qualité à Ngawie, où il pourrait faire des réflexions sur le danger des jugemens téméraires et des accusations précipitées.

— Tine, vous avez du courage, n'est-ce pas? demanda Max à sa femme, lorsqu'il eut achevé la lecture de cette dépêche.

— Oui, Max, lorsque vous êtes auprès de moi.

Il prit la plume, et, sans hésiter, envoya sa démission. C'était le sacrifice d'un avenir brillant peut-être, en tout cas d'une carrière assurée et honorable, c'était un bond les yeux fermés dans l'incertain, la nécessité de se frayer tardivement un chemin difficile dans une nouvelle profession, c'était le déclassement probable, la misère possible. Mais il avait enfin compris qu'il ne pouvait servir le gouvernement colonial comme celui-ci voulait être servi

Après avoir en vain attendu pendant des mois à Batavia que le gouverneur-général voulût lui accorder une demi-heure d'audience, il s'embarqua pour la Hollande avec sa femme et son enfant.

A Amsterdam, il se mit, presque quadragénaire, au régime de la vache enragée, si salutaire et si fortifiant quand on a vingt ans, et le grand horizon bleu dans les yeux, si cruel lorsqu'on a les charges de la famille en plus et les illusions en moins. C'est là qu'il rencontra par hasard un ami d'enfance, M. Batavus Droogstoppel, associé de la maison Last et C°, courtiers en café.

M. Droogstoppel a pris dans la littérature néerlandaise contemporaine l'importance d'un type idéal. On le cite, on y fait allusion comme, en France, à Tartuffe, à Gavroche, à Joseph Prudhomme. C'est le repoussoir, l'antithèse de Max Havelaar. A côté du philanthrope enthousiaste, généreux, désintéressé, du poète égaré dans le fonctionnarisme, c'est le bourgeois égoïste et borné, le commerçant cupide et retors, strictement honnête en ce sens qu'il respecte le code et ne laisse pas protester sa signature, mais, du reste, absolument étranger à toute délicatesse, à toute générosité. C'est, de plus, le bourgeois hollandais et le commerçant d'Amsterdam, esclave des préjugés, de la respectabilité et du *cant*, roide, gourmé et piétiste. Pour rien au monde il ne permettrait à ses filles d'aller au théâtre ou de lire un roman français; mais il met l'aînée aux arrêts dans sa chambre, parce qu'au déjeuner elle a refusé de lire jusqu'au bout à haute voix l'histoire de Loth et de ses filles.

Cet homme sérieux fait un accueil peu empressé à son ancien camarade, qui lui paraît bien extravagant et surtout bien pauvre et bien râpé. Havelaar lui confie une liasse de manuscrits, qu'il feuillette négligemment d'abord. Quelques notes, où il est question de café, excitent cependant son intérêt, et il charge un jeune Allemand employé dans ses bureaux de coordonner les papiers du ci-devant fonctionnaire et d'en résumer le contenu.

Le résultat de ce travail, c'est le livre de *Max Havelaar*. Droogstoppel, qui s'attendait à tout autre chose, ne peut réprimer son indignation. Il traite son commis d'écervelé et Havelaar d'imposteur, d'intrigant, de coquin de bas étage.

Un homme si mal vêtu et qui n'avait pas même de montre dans son gousset, pouvait-il avoir raison contre tous les fonctionnaires des Indes, contre le gouverneur-général, contre le ministre des colonies, contre les deux chambres, contre le roi, contre Dieu même enfin, qui avait donné l'empire de l'Insulinde aux Hollandais, et décidé que tout contact, tout commerce entre des chré-

tiens et des infidèles, tourneraient au détriment de ceux-ci, au profit de ceux-là?

Pouvait-il avoir raison contre le résident pensionné chez lequel Droogstoppel avait dîné dans une charmante villa des environs d'Amsterdam et qui prétendait que Java était un paradis terrestre pour les gens qui se conduisaient bien?

Pouvait-il avoir raison contre le négociant en thé, qui avait un si beau coupé à deux chevaux et qui vantait en toute occasion la sagesse des lois grâce auxquelles il achetait à bas prix le thé qu'il revendait fort cher?

Pouvait-il avoir raison enfin contre la *Société néerlandaise de commerce* qui faisait gagner chaque année de si beaux courtages à la maison Last et C° sur le café de Java qu'elle vendait aux enchères publiques?

Décidément, ce Havelaar n'était qu'un fonctionnaire incapable ou infidèle, qui cherchait à se venger par de basses calomnies d'une disgrâce méritée.

Ici Multatuli, rompant brusquement avec la fiction, saisit la plume pour son propre compte. Après avoir adjuré en termes véhémens le peuple néerlandais de protester avec lui contre l'exploitation systématique des Javanais et contre les coûteuses et sanglantes expéditions destinées à réprimer les révoltes d'un peuple au désespoir, il déclare que, si l'on refuse de l'écouter, il traduira son livre dans toutes les langues de l'Europe, dans tous les dialectes de l'Insulinde, afin que le monde sache qu'il existe entre l'Ost-Frise et l'Escaut un État qui vit de piraterie, afin que l'Inde entière prenne les armes contre cette monstrueuse domination :

— Je ferai cela, dit-il, car je leur ai promis aide et secours à ces martyrs, moi, Multatuli.

Et s'adressant au roi des Pays-Bas, « souverain de ce bel empire de l'Insulinde qui se déroule le long de l'Équateur comme une ceinture d'émeraude, » il lui demande « si sa volonté impériale est que là-bas ses 30 millions de sujets soient maltraités et dépouillés en son nom. »

Si nous avions à juger *Max Havelaar* comme un roman ordinaire, nous en parlerions avec sévérité et peut-être n'en parlerions-nous pas du tout. L'action presque nulle, mal conduite et médiocrement intéressante, se traîne de chapitre en chapitre entre des conversations sans vivacité et des descriptions en style d'ingénieur. A moins d'être Hollandais ou d'avoir à écrire une étude sur Multatuli, on se décide difficilement à suivre jusqu'au bout ce flot de prose qui coule d'une allure à la fois saccadée et lente, charriant de distance en distance une observation neuve, une idée ori-

ginale, comme les fleuves de l'île des Bataves portent sur leurs eaux grisâtres des bateaux richement chargés.

Vers la fin du livre, on trouve cependant quelques pages qui dédommagent du reste. C'est l'histoire de Saïdjah.

Le père de Saïdjah était un petit cultivateur de Lebak, qui avait beaucoup de peine à nourrir sa nombreuse famille. A deux reprises, le chef du district s'était emparé de son buffle de labour. Pour en acheter un troisième, il avait fallu se décider à vendre tout ce qu'on possédait d'objets de quelque valeur et de vieux souvenirs de famille. Il ne tarda pas à s'établir des rapports d'amitié entre le buffle et le petit Saïdjah, qui se faisait obéir d'un signe par le lourd et robuste animal. Un jour, celui-ci sauva la vie de l'enfant en éventrant d'un coup de corne un tigre qui se préparait à bondir sur lui. Alors le buffle devint presque un membre de la famille. Il n'en fut pas moins requis illégalement comme les autres, mené au marché et abattu. Il n'y avait plus moyen d'en racheter un autre. Le champ resta en friche, les taxes ne furent pas payées; le fisc saisit les meubles et les instrumens de travail. La mère mourut de misère et de chagrin. Le père, qui avait émigré dans un district voisin, fut bâtonné pour s'être déplacé sans autorisation et mourut des suites de ce supplice. Les enfans se dispersèrent.

Saïdjah avait alors seize ans. Il se rendit à pied à Batavia, entra comme cocher au service d'un riche Hollandais et entassa sou sur sou jusqu'à ce qu'il eût réuni de quoi acheter deux buffles et un petit matériel d'exploitation. Alors il revint au pays pour épouser Adinda, la fille du voisin, à laquelle, suivant l'usage javanais, il avait été fiancé tout enfant. Avant son départ, la jeune fille lui avait promis de l'attendre le premier jour après la 32e lune, à l'ombre du *Ketapan*, sous lequel elle lui avait donné la fleur de *mélati*, symbole de la foi qu'elle lui engageait.

Saïdjah se mit en route, le cœur léger. Au jour dit, il arriva le premier au rendez-vous. Il attendit, confiant et joyeux d'abord, puis troublé, inquiet, puis triste et désespéré. Le soleil s'éteignit dans la mer. Adinda ne venait point. Alors, il se rendit au village. Mais il ne trouva plus la chaumière des parens de sa fiancée. Interrogés anxieusement, les voisins lui apprirent que la famille avait été ruinée à son tour par les corvées et les exactions. A bout de ressources, le père s'était emparé d'une barque de pêcheur et était parti avec les siens et une poignée d'autres désespérés pour Lampong, où avait éclaté une violente insurrection. De l'argent destiné à son établissement, Saïdjah acheta une barque et fit voile à son tour pour Lampong.

Il parcourut en tout sens le pays insurgé, à la recherche d'Adinda et des siens, et arriva un jour dans un village que les

troupes hollandaises venaient d'occuper, et qui, *par conséquent*, était en flammes.

Ce *par conséquent*, souligné avec ostentation, a été sévèrement jugé en Hollande. On y a vu une insulte à l'armée, un acte antipatriotique. En réalité, ce n'est que la constatation du fait malheureusement trop certain que les guerres coloniales dépassent toutes les autres en atrocité, et renouvellent en plein XIXe siècle les horreurs des temps les plus barbares.

Parmi les décombres fumans, Saïdjah découvre le cadavre du père d'Adinda. Plus loin gît le corps souillé et mutilé de la jeune fille. Dans un désespoir sans larmes et sans paroles, Saïdjah se jette sur la baïonnette du premier soldat qu'il rencontre.

Cette histoire un peu monotone d'amour et de malheur est celle d'innombrables familles javanaises. Elle a sous la plume de Multatuli une simplicité biblique et une chaleur tout orientale. Il s'en exhale un charme pénétrant et indéfinissable. Dès les premières lignes, on s'intéresse à la vie simple de ces pauvres gens, à leurs sentimens naturels et primitifs ; on travaille, on espère, on aime, on souffre avec eux. Adinda paraît à peine dans le récit et ne dit pas vingt mots, et cependant on garde son image dans les yeux et le son de sa voix dans l'oreille. Nulle recherche d'expressions dans le style, nul éclat factice, nulle trace de ce pittoresque à outrance et tout superficiel qui est à la mode aujourd'hui et qu'on trouvera si ridicule dans cinquante ans. Le trait est net, la couleur sobre, le sentiment contenu et profond. Cette fois, l'écrivain a rencontré le grand art. S'il y avait beaucoup de pages de cette valeur dans *Max Havelaar*, ce ne serait pas seulement au point de vue de l'humanité, mais aussi au point de vue de la littérature, que Multatuli aurait eu le droit de prononcer cette fière parole : « J'ai écrit ce livre pour léguer un titre de noblesse à mes enfans. »

III.

La publication de *Max Havelaar* fit l'effet d'un coup de tonnerre dans un ciel sans nuages. Un frisson courut sur ce peuple, si lent d'ordinaire à s'émouvoir. C'est qu'à cette époque la sanglante et ruineuse guerre d'Atjeh n'avait pas encore éclairé les Hollandais sur les inconvéniens qu'il peut y avoir pour un petit peuple à posséder un vaste empire colonial. Il était convenu que c'était des Indes que venaient pour la nation toute prospérité, toute grandeur, qu'elle leur devait son rang en Europe, et, chose plus pratiquement utile, l'équilibre de son budget. Le boni de 25 millions de florins donné par les colonies était, suivant l'expression de

M. Busken Huet, *la ceinture de liège qui maintenait la Hollande à flot.*

Et puis l'ordre, c'est-à-dire le silence, régnait à Java, à Sumatra, aux Moluques. On se figurait volontiers que les indigènes, contens, heureux, adoraient la domination bienfaisante et civilisatrice de la Hollande.

Brusquement, Multatuli fit s'évanouir cette heureuse et trompeuse sécurité. Du jour au lendemain, il fut célèbre. Tout le monde prit parti pour ou contre lui. Il n'y eut pas d'indifférens. Dans les régions officielles, parmi les gens qui profitaient des abus qu'il dénonçait, il souleva des haines froidement féroces. D'autre part, les esprits inquiets, avides de nouveautés, enthousiastes de liberté, de progrès, d'humanité, ou tout simplement mécontens de leur sort, lui firent un parti, une secte, presque une église. De toutes les parties du pays, on lui écrivait, on le félicitait, on le questionnait, on l'encourageait.

Dans la presse et dans le parlement, tous les partisans d'une réforme du régime colonial puisaient dans le livre de Multatuli des argumens à l'appui de leurs opinions et certainement, c'est à ses révélations, à sa longue et persévérante campagne contre des abus invétérés, qu'on doit les améliorations partielles réalisées depuis. Mais lui se contentait de hausser les épaules. Tout ce qu'on faisait sans sa coopération directe lui semblait efforts stériles et vains palliatifs. Lorsqu'on proposa de substituer dans les colonies au travail forcé le travail libre, c'est-à-dire l'exploitation des cultures par des compagnies privées, engageant à prix débattu des indigènes, il déclara que c'était substituer une machine d'épuisement à une autre machine d'épuisement et qu'il importait peu qu'on saignât le Javanais à blanc au profit du trésor et de la *Société de commerce*, ou bien au profit de quelques capitalistes.

« Il y a en Hollande, écrivait-il, deux partis, dont les principes sont bien différens : les conservateurs, qui veulent tirer des Indes tout le profit possible, et les libéraux, qui veulent tirer tout le profit possible des Indes. Aussi les libéraux ont-ils raison d'affirmer que les conservateurs grugent les Indes, et les conservateurs sont-ils dans le vrai en affirmant que les Indes sont grugées par les libéraux. »

En 1872, au congrès international des sciences sociales, il eut l'occasion d'attirer l'attention du public européen sur la question javanaise, et remporta devant ce tribunal une victoire morale qui dut le consoler de bien des dédains et de bien des injures. Il prononça en français un discours passionné, véhément, qui souleva une véritable tempête parmi les membres hollandais de l'assemblée. Rompant avec toutes les traditions de flegme national, ils se déme-

nèrent comme des énergumènes, interrompant l'orateur par des apostrophes et des invectives violentes. Mais, du haut de son indignation, il dédaigna ces colères. S'inquiétant peu des blessures qu'il inflige à l'amour-propre national, il flétrit l'absolutisme, les exactions, les cruautés de l'administration coloniale; il montre les cultivateurs javanais pressurés jusqu'à la dernière extrémité, la famine endémique dans le pays le plus fertile du monde; le vol organisé systématiquement, et la répression féroce de la moindre velléité de résistance, les villages incendiés, les femmes violées, les enfans massacrés.

« On ne m'a pas répondu, conclut-il. La nation hollandaise, représentée par son gouvernement, est condamnée par défaut. »

Lorsque la sensation profonde produite par ces paroles se fut un peu calmée, un membre belge du congrès, M. Dumonceau, déclara qu'en présence des accusations dont le gouvernement des Pays-Bas venait d'être l'objet, il lui semblait nécessaire que quelqu'un des Néerlandais présens entreprît sa défense.

Tous gardèrent le silence, et le congrès se sépara sur une impression des plus pénibles.

La première édition de *Max Havelaar* fut rapidement épuisée. Il fallut en faire une deuxième. L'auteur, avide de renommée plus que d'argent, et désireux surtout de faire de la propagande, eût voulu une édition à bon marché. Il désirait que son livre fût lu « à l'atelier, à la cuisine, à l'écurie. » M. van Lennep s'y opposa. Il en résulta un procès que Multatuli perdit haut la main.

A partir de ce moment, oubliant l'immense service reçu, il n'eut plus pour l'auteur de la *Rose de Dekama* et de *Klaasje Zevenster* que paroles amères et sarcasmes haineux. M. van Lennep demeurait impassible et bienveillant sous les injures de son ancien protégé.

— Mais fâchez-vous donc! s'écriait Multatuli exaspéré.

— Vous aurez beau faire, répondait le vieux patricien, avec son fin sourire de bonhomie sceptique, je ne me fâcherai jamais contre vous, monsieur Dekker.

Et régulièrement, il remettait au nerveux et irritable publiciste la moitié qui lui revenait dans le produit net de son livre. De 1863 à 1866, Multatuli toucha ainsi 2,210 florins ou 4,669 francs. L'année suivante, à la mort de M. van Lennep, la propriété du roman fut vendue publiquement pour compte de la succession. Une moitié du produit fut remise à Multatuli, l'autre moitié à l'éditeur.

La réputation de Multatuli comme écrivain était faite. Mais il lui était impossible de s'astreindre à un travail régulier. Des pamphlets, publiés de temps en temps, des lectures publiques, quelques travaux dans la presse, lui rapportaient maigrement de quoi

subvenir aux dépenses de son ménage. D'ailleurs, quoiqu'il eût dépassé la quarantaine, il n'avait pas appris à ménager ses ressources. Ce qu'on pouvait appeler sa dette flottante allait croissant, et ses amis un peu aisés, toujours menacés de demandes d'emprunts, évitaient sa rencontre. Parfois, des admirateurs anonymes lui envoyaient des dons, qu'il acceptait sans scrupule, les considérant comme des tributs payés à sa royauté intellectuelle. Si ses fidèles avaient eu l'idée d'établir un *denier de Multatuli*, il eût trouvé la chose fort naturelle.

Hier soir, raconte-t-il dans ses *Lettres d'amour*, j'entrai dans une maison où l'on faisait de la musique. Mais il était tard. Comme j'entrais, les dernières notes s'éteignaient. J'ignore pour qui on avait joué; il n'y avait personne dans la salle. Le public, c'était moi... Vous comprenez que je me sentis humilié.

Mon cœur était si malade que j'avais besoin de musique. Je demandai si l'on voulait jouer et chanter quelque chose pour moi seul. « C'est pour un malade, » ajoutai-je.

On tira le violon de sa caisse. Les jeunes personnes remirent leurs bagues et reprirent le sourire qu'elles avaient déposé parce que le public n'était plus là.

— Monsieur a-t-il quelque préférence? me demanda un personnage, qui paraissait exercer une certaine autorité. Il prononça ce mot de *monsieur*, avec une certaine hésitation; je le sentis bien.

— *La Chanson des larmes*, répondis-je.

— Très bien! s'écria l'homme en s'inclinant.

Et les jeunes personnes chantèrent tout autre chose. Mais elles me promirent d'apprendre *la Chanson des larmes*, et celle des *Deux Rossignols*, que j'aime tant.

J'étais dans l'impossibilité de payer. Je déclarai que je n'avais pas d'argent.

— Mais, monsieur, je vous prenais pour un prince!..

— Je suis un prince, il est vrai, mais détrôné, pour le moment, un prince en service extraordinaire.

— Serait-ce le roi de Naples? chuchotèrent les jeunes personnes qui avaient chanté.

Je leur donnai un bon sur la caisse de l'Insulinde.

Il était de bonne foi. Comme Micawber dans *David Copperfield*, il s'attendait toujours à quelque changement de fortune soudain, magique, *something turning up*. Le destin, son débiteur, ne pouvait manquer de s'acquitter quelque jour envers lui.

En attendant, il n'était pas devenu plus capable de refuser un secours aux autres que de se passer lui-même d'une satisfaction.

Un soir, il reçut en même temps une lettre d'un inconnu, qui lui envoyait un billet de cinquante florins, et une missive éplorée de sa femme, qui lui écrivait de Bruxelles qu'elle était sans habits et sans pain. Il met le billet sous enveloppe et court à la poste pour faire charger l'envoi. A l'idée des privations de ses enfans et de celle qu'il appelait *son cher ange*, *sa bonne Tine*, il avait les larmes aux yeux. Ce qui ne l'empêcha pas de laisser son billet aux mains d'une vieille juive, mendiante de profession, qu'il eut le malheur de rencontrer en chemin.

Lorsqu'il avait quelque argent, il voyageait, toujours inquiet, agité, incapable de se fixer, de rester tranquille. Un jour, croyant avoir trouvé une martingale infaillible, il se rendit à Wiesbaden dans l'espoir de faire sauter la banque, et y laissa ses dernières ressources. A Amsterdam, où il finissait toujours par revenir, il déménageait fréquemment, passait d'une modeste chambre au premier étage d'une boutique de pâtissier, dans un cabinet meublé du *Café polonais*, pour se réfugier enfin dans le grenier de l'éditeur Dalli, où il commença en 1862 la publication de ses *Idées*, le plus important et le plus étendu de ses ouvrages.

Sa femme, qu'il laissait dans un dénûment absolu, prit enfin le parti de se retirer avec ses deux enfans en Italie, où elle avait des relations de famille.

Vers cette époque, en 1866, il entra un soir dans un théâtre d'ordre inférieur, et se trouva assis à côté d'un jeune garçon, fils d'une actrice, qui, bien qu'elle ne manquât pas de talent, n'avait pas l'heur de plaire au public. Le parterre l'accablait de plates railleries et de lazzis grossiers. La douleur peinte sur le visage de l'adolescent toucha Dekker, qui, après avoir essayé d'imposer silence aux spectateurs, giffla rudement deux ou trois des plus bruyans. Cité en justice, il fut condamné à la prison et à l'amende.

Peu après cette aventure, il quitta la Hollande, le mépris sur les lèvres et l'amertume au cœur, pour aller se fixer près de Nieder-Ingelheim, dans la vallée du Rhin.

Il avait contracté une nouvelle union avec Mlle Hammink Schepel, qu'il connaissait depuis longtemps, ce qui fournit aux piétistes et aux bourgeois rangés, à qui il n'avait jamais ménagé les railleries ni les sarcasmes, une excellente occasion de le taxer d'immoralité et d'insouciance égoïste. Pour rendre hommage à la vérité, il faut constater qu'à partir de ce moment, un changement heureux se produisit dans l'existence de Multatuli. Que ce fût l'influence du séjour à la campagne, le calme qui se dégage des grands bois et des frais paysages où s'abrite la petite villa qu'il habitait, ou que sa nouvelle compagne eût mieux compris ce qu'il fallait à cette na-

ture, foncièrement bonne et aimante, mais impressionnable à l'excès et malade de l'immense disproportion qu'il y avait entre ses espérances et les réalités de la vie, Multatuli devint plus calme, plus rangé, plus méthodiquement travailleur : à sa vie d'expédiens, aux âpres poursuites d'une meute de créanciers succéda une demi-aisance. Pour la première fois depuis son retour de Java, il eut une bibliothèque et un cabinet de travail, une vraie salle à manger où l'on était certain de souper après y avoir dîné, enfin un intérieur modestement confortable. Entre sa femme et le petit Wouter, son fils du second lit, dont il faisait lui-même l'éducation, il fut aussi heureux qu'un homme comme lui pouvait l'être.

Il voyageait encore de temps à autre, le plus souvent pour assister à des congrès, ou pour aller donner des conférences en Hollande. Plus fréquemment, il recevait des visiteurs. Nieder-Ingelheim était devenu un lieu de pèlerinage pour les radicaux et les libres penseurs hollandais. Il les accueillait avec cordialité, et les captivait irrésistiblement par le charme d'une conversation, qu'il menait capricieusement par tous les domaines de la pensée, revêtant les paradoxes et les sophismes d'une apparence de raison et de logique, donnant aux banalités le tour imprévu que lui fournissaient son imagination brillante et son humour fantaisiste. Si démocrate qu'il fût, du reste, il refusa toujours de frayer avec des gens mal élevés, et il lui arriva plus d'une fois de refuser sa porte à des radicaux trop mal peignés, ou dont le langage n'était pas celui de la bonne compagnie.

Depuis quelques années, il souffrait d'un asthme ; de violens accès de toux, de fréquentes oppressions épuisaient sa constitution, éprouvée déjà par dix-sept ans de séjour dans les Indes. Il mourut le 19 février 1887. Suivant ses dernières volontés, son corps fut brûlé à Gotha le 23 du même mois.

IV.

Les opinions de Multatuli ne forment pas un corps méthodique de doctrines. On les trouve éparses dans ses pamphlets, dont les principaux sont *le Dialogue japonais*, *les Lettres d'amour*, *le travail libre*, *Choses et autres*, dans un drame intitulé *l'École des princes*, et surtout dans les sept volumes qu'il publia de 1862 à 1874 sous le titre d'*Idées*.

Les *Idées* ne sont pas un livre. C'est un amalgame incohérent de réflexions, de maximes, de diatribes, d'anecdotes, de paraboles, de dissertations philosophiques, morales, sociales, politiques,

esthétiques, de chapitres de roman, de scènes de comédie, d'articles de journal, qui se suivent sans ordre, sans lien, sans plan arrêté. On peut commencer la lecture par n'importe lequel de ces sept volumes; et il n'y a guère de raison pour ne pas commencer chaque volume par la fin. Tantôt trouble, tantôt bouillonnant et écumeux, parfois lamé d'or par un rayon de soleil, le flot coule, serpentant en méandres capricieux, parfois d'une allure rapide, plus souvent avec une pénible lenteur, s'élargissant en nappes stagnantes, se précipitant en cascades imprévues.

Mes *Idées*, a dit Multatuli lui-même, sont le *Times* de mon âme. J'écris pour traduire l'impression du moment, sans me préoccuper de la liaison, ni de l'homogénéité, ni de la conclusion possible.

Il a eu le mérite et le tort d'écrire avec une absolue sincérité tout ce qui lui passait par la tête. Tout ce qu'il a trouvé sur la pente de la méditation et de la rêverie, perles fines, scories, conceptions originales, vieilles défroques de toutes les philosophies et de toutes les morales, il a tout livré pêle-mêle à la publicité.

Il avait pourtant dit au début de l'ouvrage :

Un tas de bois, de pierres, de chaux, etc., ne fait pas toujours un édifice.

Les contradictions sont du reste au nombre des choses dont il ne faut pas s'étonner ni s'effrayer en lisant Multatuli; les paradoxes non plus, ni les banalités usées jusqu'à la corde.

De ce chaos, dégageons quelques-uns des élémens essentiels de ce que nous n'osons pas appeler ses doctrines, car ce seul mot eût mis hors de lui l'homme qui prétendait n'avoir d'autre système qu'une aversion insurmontable pour ce qu'il y a de faux dans tous les systèmes connus.

Au fond, c'est un positiviste. Il n'admet que les vérités d'expérience. Il était même de ces positivistes qui penchent pour la négative et n'ôtent leur chapeau devant aucune insondable obscurité.

Les raisons qu'il allègue pour ne point croire à l'existence de Dieu ne sont d'ailleurs ni scientifiques, ni expérimentales, mais purement logiques.

Un dieu, c'est une sorte de croquemitaine. Naturellement, de tous ces divins épouvantails, le dieu des Juifs, le vindicatif Sabaoth, qui écrase la tête de ses ennemis au jour de sa colère,

Jéhovah, l'associé, le complice des ambitions et des convoitises de ses fidèles, est surtout l'objet de ses sarcasmes indignés. Ce n'est pas qu'il ait trouvé pour combattre le monothéisme sémitique des armes bien nouvelles. Il a beau être plus familier que Voltaire avec la Bible, où sa mère lui a fait apprendre à lire, le plus souvent il se borne à rhabiller à neuf ses plaisanteries sur les récits bibliques.

Il a des sympathies personnelles pour le Christ, dans lequel il voit une espèce de Multatuli imparfait, tel que l'antiquité pouvait le produire. Mais le christianisme est à ses yeux le plus grand obstacle aux progrès de la civilisation et au bonheur de l'humanité. L'époque des pères de l'église est une tache noire dans l'histoire de l'humanité. Aussi Multatuli pardonne-t-il volontiers à l'empereur Constantin le meurtre de ses parens. La famille impériale était par trop nombreuse. Mais ce qu'il ne lui pardonne pas, c'est d'avoir assuré le triomphe des idées chrétiennes, et fait de la religion du Christ un culte d'État.

Pour l'exégèse du christianisme et l'histoire de l'Église, il en est encore au *Dictionnaire philosophique* et à l'*Essai sur les mœurs*. Il a longtemps frayé avec la pléiade philosophique du XVIIIe siècle, et doit beaucoup à Voltaire, à Diderot, à Rousseau même, qu'il maltraite souvent, et aussi aux *dii minores*, Helvétius et d'Holbach.

Élevé dans le protestantisme dissident, il s'est dégagé plus complètement encore des préjugés protestans que des croyances chrétiennes. C'est un effet naturel de cet esprit de contradiction qui est un des élémens de sa personnalité intellectuelle et morale.

A un certain point de vue, dit-il, l'Église catholique est une des plus belles créations des hommes. Elle est le résultat de la logique des faits... Je ne m'occupe pas ici de la vérité ou de l'erreur qu'il y a dans ses doctrines, mais de l'application de ces doctrines. Je trouve un reflet de poésie jusque dans les erreurs, — dans ce que ceux qui pensent autrement qualifient d'erreurs.

Et il vante le bonheur des catholiques italiens :

Qui vivent dans l'intimité des demi-dieux de la mythologie catholique. On s'entretient avec sainte Rosalie, avec sainte Lucie, avec sainte Monique. On est en relations avec la vierge Marie, on la remercie d'un service rendu, on stimule son zèle, on va jusqu'à la gronder comme un enfant qui n'est pas sage.

Il a surtout la haine du calvinisme avec ses dogmes atroces de la prédestination et de la justification par la foi, sa morale dure, son absence de charité, la teinte sèche et froide qu'il jette sur les rapports de l'homme avec Dieu et des hommes entre eux.

Sa bête noire, à l'égal du haut fonctionnaire et du gros commerçant, c'est le pasteur, le *dominé* avec sa longue redingote, sa cravate blanche, sa raideur et le ton nasillard dont il ânonne les textes de l'Écriture. Il voit en lui le type de l'hypocrisie et du servilisme, et l'accable sans relâche de ses railleries et de ses sarcasmes. Plus le ministre du culte fait de concessions à l'esprit du siècle, aux progrès de la science, plus il le trouve inconséquent, plus il lui conteste toute raison d'être.

En résumé, pour Multatuli, la foi, c'est le sommeil; le doute, c'est le désir; l'examen, c'est le travail qui aboutit à la négation.

La morale de Multatuli découle de sa métaphysique, ou plutôt de sa négation de la métaphysique.

Le bien, c'est tout ce qui épargne à l'homme une souffrance ou lui procure une satisfaction.

Jouir, c'est être vertueux. Le perfectionnement moral consiste à accroître le nombre, l'intensité, et ce qu'on pourrait appeler l'*altitude* des jouissances.

« Mais la borne de ces jouissances? »

La réponse se trouve clairement écrite dans le grand livre de la vérité, ouvert devant nous, et dont aucun texte n'est falsifié.

Celui qui poussera la jouissance jusqu'à l'excès deviendra malade. Celui qui tuera son prochain passera pour un homme désagréable. Celui qui volera sera garrotté par ceux qui possèdent quelque chose. Celui qui sautera par la fenêtre se fera du mal. Celui qui écrira des *Lettres d'amour* sera hué.

Nous voilà revenus à Diderot et à la morale du supplément au voyage de Bougainville. Les mœurs d'Otaïti, voilà l'idéal.

Le mariage chrétien paraît à Multatuli, comme au marquis d'Argenson, un droit furieux. La femme, servante ou poule couveuse, est sacrifiée au mari comme la fille l'a été au père. Pour la maintenir dans la soumission on la laisse dans l'ignorance. Il faut l'émanciper par l'instruction. Le seul droit qu'on ne lui ait jamais contesté, c'est celui de mourir en couches. Il faut lui accorder tous les droits qu'exerce l'homme, sans en excepter celui de suffrage et l'éligibilité. On l'a confinée dans des professions subalternes, dans des occupations machinales... Il faut lui ouvrir toutes les carrières. Il faut, en un mot, faire d'elle l'égale de l'homme. C'est alors seulement que pourra se réaliser l'idéal du mariage, qui est l'union libre des sexes, sanctionnée par la volonté et les

convenances mutuelles et non plus par des lois religieuses ou civiles.

Involontairement, on se rappelle ici les vers d'Alfred de Musset :

> De magistrats, néant; de lois, pas davantage;
> J'abolis la famille et romps le mariage.
> Voilà !.. Quant aux enfans, en feront qui pourront,
> Ceux qui voudront trouver leur père, chercheront.

En matière d'organisation sociale, les idées de Multatuli sont à la fois très radicales et très vagues.

Notre état social actuel est la consécration de toutes les injustices et de toutes les inégalités. Réduit au minimum de satisfactions physiques compatibles avec la possibilité de vivre et de travailler, le prolétaire est absolument privé de jouissances d'un ordre supérieur.

Qu'est-ce pour le pauvre que la beauté du printemps ? Rien. Le ciel étoilé ? Rien. Que lui dit l'art ? Rien. Que sont pour lui la couleur, l'harmonie, le parfum ? Rien. Que sont la poésie, l'amour ? Rien... Tout essor lui est interdit par la réalité, qui de son poing de fer le courbe dans la fange et punit toute révolte du supplice de la faim.

Il constate avec un peu d'exagération que, parmi les travailleurs de l'Europe, le prolétaire hollandais est un des plus misérables et des plus dégradés. Sa famille, souvent nombreuse, s'entasse dans un galetas malsain ou dans une espèce de *wigwam* construit au moyen de matériaux provenant de démolitions. Pour nourriture, il a du pain noir, des pommes de terre assaisonnées d'un mélange d'eau et de vinaigre, du lard parfois, jamais de viande. Son unique délassement après le travail, c'est de se gorger de genièvre et de brailler quelque refrain stupidement obscène. Il est plus à plaindre que l'esclave antique, que le nègre des colonies, que le cheval de fiacre, que le bœuf destiné à l'abattoir. La naissance d'un veau est un accroissement de richesse, la naissance d'un enfant de travailleur est une aggravation de misère. L'esclave représentait une valeur, car on l'achetait. Nul n'achèterait, nul ne voudrait pour rien toute la population ouvrière des Pays-Bas, à la condition de la nourrir.

Ainsi, de sophisme en sophisme, il arrive à conclure que l'abolition de l'esclavage est un progrès douteux dans l'évolution sociale.

Comment procurer à tous ces déshérités, non-seulement le bien-être physique, mais les jouissances d'un ordre supérieur, les

plaisirs intellectuels et esthétiques qui sont aujourd'hui le privilège d'une petite élite? Il faut bien avouer qu'il ne trouve aucun moyen pratique et ne recommande même aucune mesure déterminée. En tout cas, il ne sert de rien de faire des lois. Il serait plus utile de commencer par abroger la plupart des lois en vigueur.

Il se défend avec énergie d'être socialiste:

Je ne puis souscrire au programme de ce parti, écrit-il le 15 août 1886 au docteur Muller. C'est tant pis pour moi peut-être, mais certainement tant pis pour eux.

Je sympathise avec les mécontens. Je suis mécontent moi-même. Mais je prétends qu'ils se trompent dans le choix de leurs adversaires, comme sur les moyens de les combattre. *Ils font le jeu de l'ennemi* (en français dans le texte). Prudhomme et Cartouche, le bourgeois satisfait et le bandit en place leur doivent des remercîmens...

En politique, je ressemble plus à Danton, à Robespierre et même à Marat qu'à Lamartine, qui en 1848 inaugura sa carrière d'homme d'Etat par la suppression de la peine de mort en matière politique. Si j'avais été au pouvoir, j'aurais fait tomber des centaines, peut-être des milliers de têtes...

Mais on ne l'a pas voulu... Je ne puis suivre les socialistes... *C'est moi qu'il faudrait suivre.*

Je suis même antisocialiste. Les socialistes veulent rendre l'État tout-puissant; j'insiste pour qu'on réduise son intervention au strict nécessaire.

Il ne demanderait pas mieux que de supprimer complètement l'État, qu'il regarde comme le plus grand ennemi du bien après l'Église. Laisser à toute force, à toute intelligence, à tout instinct, à tout désir, son cours libre et naturel; abolir toute hiérarchie, toute subordination, toute discipline, supprimer toute autorité dans la famille, dans la nation, dans la société, voilà son idéal.

Le seul moyen d'y arriver, ce serait naturellement la dictature universelle d'un homme doué d'une haute et vaste intelligence, d'une volonté de fer, d'un amour ardent du bien, — d'un homme comme lui, enfin.

En dernière analyse, c'est plutôt aux anarchistes, aux nihilistes qu'il faut le rattacher. Mais, par une inconséquence qui fait plus d'honneur à ses instincts qu'à sa logique, il voudrait concilier l'anarchie avec l'urbanité, et ne pas sacrifier l'esprit et le cœur à la matière. C'est un anarchiste ganté de frais, — un girondin du nihilisme.

V.

La Hollande est un petit pays, traité en marâtre par la nature, qui doit en partie son existence physique au travail opiniâtre de ses habitans, son indépendance à une guerre de religion, sa prospérité au commerce, son importance européenne à un empire colonial dont l'étendue et la population sont disproportionnées à celles de la mère patrie. L'action de ces facteurs historiques et économiques, modifiant le caractère de la race, a produit un type idéal particulier, celui du négociant riche, orgueilleux, calviniste zélé, un personnage enfin que Multatuli a peint sous le nom de Droogstoppel. C'est pour lui que Guillaume le Taciturne a secoué le joug de l'Espagne, que le grand stathouder a résisté à Louis XIV, que Tromp et De Ruyter ont tenu tête aux flottes de la France et de l'Angleterre, c'est pour lui qu'on légifère à La Haye, qu'on plante du café à Java, et qu'on se bat à Atjeh, c'est pour lui qu'on prêche et qu'on catéchise, qu'on enseigne l'histoire et l'économie politique, c'est pour lui qu'on écrit des livres et qu'on rédige des journaux.

Une société qui se résume en un pareil idéal devait accueillir Multatuli et ses idées, qu'on nous passe la vulgarité de l'expression, comme on reçoit un chien dans un jeu de quilles. Il fallait le chasser au plus vite, à grands coups de pied, avant qu'il mît le désordre dans la partie que depuis si longtemps on jouait si bien à son aise. Ce fut la besogne de la presse et des recueils littéraires. Dans les petits pays où, suivant l'expression du plus distingué des critiques hollandais, Busken Huet, on ne possède qu'une *littérature de village*, on en est, en fait de polémique, aux procédés du XVIe siècle. La personnalité, le commérage malveillant, l'invasion méchante dans la vie privée, voilà la première arme et la plus redoutable. On accumula sur la tête de Douwes Dekker toutes les accusations qui pouvaient le perdre dans l'opinion d'un public bourgeois et puritain. Homme sans religion, citoyen sans patriotisme, fonctionnaire insubordonné, mauvais mari, mauvais père, débiteur insolvable, c'était de plus un libertin et un ivrogne.

Quelques-unes de ces accusations étaient de pures calomnies, d'autres portaient sur des malentendus. Elles n'en trouvèrent pas moins de l'écho, et Douwes Dekker, par son humeur imprudente et hasardeuse, par son dédain systématique du qu'en dira-t-on, fut le premier à fournir des semblans de preuves contre lui.

Par un contre-coup naturel, tous les mécontens, tous les déclas-

sés, tous ceux que la société mercantile et calviniste avait lésés ou froissés, tous ceux à qui elle n'avait pas fait la place à laquelle ils croyaient avoir droit, se rangèrent autour de l'auteur de *Max Havelaar* et des *Idées*. Les plus intéressés, ceux pour lesquels il avait parlé et souffert, les prolétaires néerlandais et les cultivateurs de Java, restèrent naturellement étrangers à ce mouvement comme à tout ce qui se passe en dehors du petit cercle de leurs occupations journalières. Aussi, dans les éclairs de clairvoyance qu'il avait parfois, s'irritait-il de ne compter de partisans que parmi les gens qui n'auraient pas demandé mieux que d'exploiter à leur profit les abus qu'il combattait. Ces thuriféraires, qui le portaient aux nues, lui firent d'ailleurs plus de tort auprès des hommes de bon sens que ses ennemis les plus acharnés et les moins scrupuleux.

Aujourd'hui, les colères se sont calmées, les illusions se sont dissipées, l'apaisement est venu, et après les démolisseurs et les panégyristes, les critiques sérieux se sont mis à étudier l'homme et l'œuvre pour essayer d'expliquer l'une par l'autre. Le plus sagace d'entre eux, le docteur Swartz Abrahamsz, s'est livré sur Douwes Dekker à une patiente analyse, véritable dissection, conduite avec le calme des chirurgiens de Rembrandt, et une sorte de bienveillance narquoise toute hollandaise. Sa conclusion, c'est qu'on se trouve devant un cas pathologique. Toute la conduite, toutes les idées, tout le talent et toute l'extravagance de Douwes Dekker s'expliquent par une neurasthénie congénitale, aggravée par un long séjour aux Indes, exaspérée par le contact hostile du milieu et des préjugés hollandais.

L'explication est juste, mais elle est incomplète. Douwes Dekker n'avait pas seulement un système nerveux irritable, il avait aussi, et surtout, un immense orgueil, et il a eu l'irréparable malheur de se tromper sur la nature de ses capacités.

Au cours de cette étude, nous avons eu plus d'une fois l'occasion de montrer quelle haute idée il se faisait de lui-même. Il avait la science infuse. S'il eût eu le temps de creuser pendant le jour les pensées qui la nuit illuminaient son cerveau comme des traits de feu, il eût renouvelé les sciences physiques et les sciences exactes. Il avait deviné avant Darwin la théorie de la sélection et du transformisme. « Pour moi, dit-il, ce n'est pas de Darwin que je tiens le darwinisme. Si l'on ne m'avait pas traqué comme une bête sauvage, il y a longtemps que j'aurais exposé l'idée mère de son système. »

Non-seulement, il se croyait capable de conduire les destinées de l'humanité, mais il n'hésite pas à déclarer, dans *Max Havelaar*, avec une sorte de pitié ironique pour lui-même, qu'il n'eût

pas trouvé au-dessus de ses forces de diriger tout un système solaire. Il se croyait de bonne foi un apôtre, un messie. Auprès de lui, le Christ n'était qu'un petit personnage, et le drame du Golgotha pâlissait à côté de sa passion à lui.

Absolument incapable de concevoir et d'exécuter un plan ambitieux, étranger à toute intrigue, à toutes menées pratiques, impuissant en un mot pour l'action, il crut qu'il lui suffirait de penser et d'écrire, pour changer la face du monde.

— Je défie, s'écria-t-il, tous les pouvoirs, sur tous les terrains, dans l'État, dans l'Église, dans la famille, d'empêcher mes idées d'exercer leur influence sur le cours des choses!

Je veux voir, et je verrai, je veux écrire et j'écrirai. Je veux démolir, déblayer, édifier, et je ferai tout cela.

En réalité, il se borna le plus souvent à donner une forme nouvelle à des idées, à des théories que des lectures incohérentes et mal digérées faisaient entrer dans sa cervelle toujours bouillonnante. Les lacunes de son érudition d'autodidacte lui faisaient souvent prendre pour des découvertes de vieux haillons philosophiques ou humanitaires, qui avaient été abandonnés dans les carrefours, aux crochets des chiffonniers de la pensée. Ses connaissances étaient superficielles. De l'antiquité, il savait à peu près ce qu'en sait un élève de sixième. Un jour, Dumas père s'avisa de mettre au concours une série de bouts-rimés. Multatuli fut l'un des concurrens, et ses vers, pour être d'un Hollandais, n'étaient pas trop mal faits. Seulement, il avait pris l'*Orestie* pour un nom de pays, et rempli ses vers en conséquence. Dumas lui écrivit avec le plus grand sérieux qu'Orestie était le nom d'une femme à laquelle il s'intéressait beaucoup. Multatuli, qui raconte l'anecdote, rapporte l'explication avec la plus entière candeur.

Le sens critique lui fait défaut. En art, il sent, il ne juge pas. En littérature, en philosophie, il condamne en bloc une œuvre, il raie sans appel un auteur de ses papiers, pour une phrase, un mot qui lui a déplu. Les plus grands, ceux mêmes qu'il a le plus aimés, n'échappent pas à ses capricieuses sévérités. Goethe, Schiller, Cervantes, sont tour à tour arrachés d'une main impatiente et brutale des hauts sommets où les a placés l'admiration des générations. Renan est traité de charlatan, Hugo, de faiseur, Darwin, d'esprit timide, puéril : c'est le père d'une pauvre science incomplète; Rousseau, qui le croirait? est un écrivain négligent.

Il est plus mauvais juge encore pour lui-même que pour les autres.

Il proteste lorsque l'on veut voir en lui surtout un écrivain et un artiste. Il s'indignerait tout à fait qu'on le prît pour un journaliste. Et cependant il est journaliste dans l'âme et dans la forme, il l'est par ses aptitudes et ses imperfections, par ses qualités et ses défauts. Comme le journaliste, il écrit au jour le jour, sans suite et sans liaison, sous l'inspiration du moment, il se répète, se contredit, s'arrêtant au milieu d'une thèse pour vider une querelle personnelle ou enregistrer une nouvelle à sensation. Comme le journaliste, il remplace souvent le raisonnement par l'invective ou la plaisanterie, et désarçonne d'une boutade l'adversaire trop robuste ou trop bien armé pour qu'il soit possible de le vaincre dans un duel régulier. Son style, quand il est bon, quand il ne s'égare pas dans la recherche et la subtilité, c'est celui d'un journaliste, clair, martelé et parfois asséné.

Il est si bien journaliste d'instinct qu'il a des inventions et des ruses dignes d'un reporter américain. Correspondant d'un journal hollandais pendant la guerre de 1866, on lui avait interdit les appréciations personnelles. Il devait se borner à traduire textuellement les journaux allemands. L'Allemagne ne tarda pas à posséder un journal de plus, le *Mainzer Beobachter*, à qui Douwes Dekker prêta toutes ses opinions personnelles, toutes ses remarques humoristiques, tous ses propos qui enlevaient la pièce. Le *Mainzer Beobachter* fut bientôt aussi connu en Hollande qu'il l'était peu dans la ville où il était censé s'imprimer, et on le tint pour le plus original, le plus spirituel des journaux allemands.

Malheureusement, dans les petits pays, on ne peut vivre du journalisme qu'à la condition d'être doué d'une grande fécondité, d'une facilité extrême, et de travailler comme un forçat. Multatuli était incapable d'une production régulière, il avait de l'esprit par intermittence et travaillait difficilement.

A Paris, assagi par le bon sens un peu sceptique qui forme comme l'atmosphère de la civilisation française, adouci par le contact d'un peuple communicatif et sociable, il eût pu écrire chaque semaine dans un grand journal un ou deux articles remarqués, et vivre heureux tout en exerçant une influence réelle par la vulgarisation d'idées philosophiques et sociales. Il eût été classé, mis à son rang, et traité selon ses œuvres, comme l'est tout producteur qui se présente sur un grand marché où les produits qu'il livre sont connus, cotés et demandés.

En Hollande, il eut le privilège et le malheur d'être un merle blanc. Ses livres, qu'il jetait à la face de la nation comme des pro-

jectiles, firent sensation et scandale dans le présent, pour lui assurer dans l'avenir une grande place dans une petite littérature.

Pour la postérité, ses véritables titres de gloire, ce ne seront pas ses théories humanitaires, ce sera l'histoire de Saïdjah, quelques apologues orientaux des *Lettres d'amour*, quelques souvenirs personnels racontés avec un mélange charmant d'émotion et de raillerie, enfin quelques chapitres du roman de *Wouter Pieterse*, où il raconte la vie, les impressions, la formation morale, religieuse, intellectuelle d'un enfant de la petite bourgeoisie, en s'inspirant de ses propres souvenirs.

La génération qui entrera dans quelques années aux affaires a beaucoup lu, beaucoup commenté et beaucoup admiré Multatuli. Elle lui doit d'avoir perdu des préjugés, des craintes puériles. Elle a bien moins que ses devancières le respect des usages surannés et des traditions peu respectables. Elle n'essaiera certes pas de faire passer dans l'ordre des faits les utopies négatives du publiciste, dont le matérialisme optimiste ne paraît pas de nature à relever la Hollande de sa décadence, toute relative d'ailleurs, et qui pourrait être considérée en d'autres pays comme une situation des plus prospères. Mais un peu de générosité entrera peut-être dans la politique, un peu d'altruisme dans l'activité pratique, un peu de chaleur dans les rapports sociaux. La maison est proprement tenue, richement meublée, mais on y sent le renfermé. Multatuli a voulu casser les vitres; parmi ses disciples il s'en trouvera sans doute d'assez avisés pour se contenter d'ouvrir les fenêtres.

Multatuli a donc rendu un service à son peuple. Il ne lui a pas appris grand'chose de nouveau, car en Hollande, on lit, on traduit beaucoup, on se tient au courant du mouvement intellectuel européen, mais il l'a secoué, il l'a tiré de son repos flegmatique, il lui a fait sentir qu'il ne suffit pas de faire ses affaires pour faire son devoir, qu'il y a quelque chose au-dessus de l'égoïsme, même intelligent, et que l'amour de soi ne vaut pas l'amour de l'humanité.

Il y a là de quoi faire pardonner bien des erreurs de jugemens, bien des écarts de conduite. Eût-il même prêché dans le désert, il faudrait lui pardonner encore, car il a possédé au plus haut degré deux des qualités qui font le plus d'honneur à la nature humaine, la générosité native et la pitié désintéressée.

L. Van Keymeulen.

LA

FORTUNE MOBILIÈRE

DANS L'HISTOIRE

I.

LE POUVOIR DE L'ARGENT.

Quels sont les résultats *matériels* de ce qu'on nomme la civilisation, pour les différentes classes sociales : celle des propriétaires mobiliers et fonciers, celle en particulier, la plus nombreuse, des travailleurs manuels : ouvriers et paysans ? C'est pour répondre à cette question, aujourd'hui d'une actualité très vive, mais que depuis longues années déjà il s'était posée, que l'auteur de cette étude a entrepris les travaux dont il présente l'un des résultats aux lecteurs de la *Revue*.

Le sort du Français de 1892, qui vit du produit de ses revenus ou de son labeur, est-il le même que celui de son aïeul, en 1789, au jour de la révolution, en 1700 durant la vieillesse de Louis XIV, en 1600, sous le sceptre d'Henri IV, en 1500 à l'avènement de Louis XII? Le même que celui de ces populations, séparées de lui par vingt-cinq ou trente cercueils d'ancêtres, qui jouirent et peinèrent comme lui, il y a cinq et six siècles, sous Charles le Sage ou sous saint Louis? Si ce sort a changé, est-ce toujours en

bien, ou au contraire, comme on l'a dit souvent, en mal? Quelles ont été par exemple les intimes et poignantes péripéties dont la bourse des humbles fut le modeste théâtre, cette bourse qui vit au jour le jour et n'a eu, depuis sept cents ans, d'autre ambition chaque année que d'en joindre les deux bouts?

Ce sort, après tant de vicissitudes, a-t-il en définitive empiré aujourd'hui, ou s'est-il amélioré? Et dans quelles limites, sous l'action de quelles causes? La masse de notre temps est-elle plus heureuse que la plèbe des temps qui l'ont précédé? Plus heureuse *économiquement*, bien entendu, puisqu'il y a plusieurs sortes de bonheurs : le bonheur prêché par les religions, qui consiste à se résigner à la volonté de Dieu, à regarder la vie présente comme une épreuve, pour obtenir après la mort une félicité parfaite; le bonheur philosophique, qui réside dans le contentement de ce qu'on a, même quand on n'a rien ou très peu de chose, dans la restriction de ses désirs à la faculté que l'on a de les satisfaire. Il y a aussi le bonheur moral, celui qui résulte des affections partagées, des succès obtenus, de tout ce qui flatte et réjouit l'esprit ou le cœur.

A celui-là se rattache, pour le plus grand nombre des citoyens, la possession de la dignité civique, de droits publics étendus, de la plus grande somme possible de liberté et d'égalité, acquise en commun à tous les membres de la nation indistinctement. Il est clair que, politiquement et socialement, la situation du Français actuel n'est pas à comparer avec celle de ses pères. On en suit, à travers les âges, les progrès lents ou rapides, selon les époques, mais presque incessans, pour admirer, à la fin de notre siècle, le degré d'élévation où elle est enfin venue, qui semble son maximum. Là-dessus tout le monde est d'accord.

Mais ce n'est pas aux jouissances de cet ordre que notre étude est consacrée. Elle ne s'occupe que du bonheur économique, de celui qui, contrairement au proverbe inventé par des millionnaires que « la richesse ne fait pas le bonheur, » naît de la richesse, ou tout au moins de l'aisance, qui consiste dans l'accroissement des besoins, créés par la possibilité de les satisfaire, du bonheur matériel enfin, de la douceur de vivre, du bien-être.

Quel est à cet égard le bilan des découvertes modernes? Avançons-nous ou croyons-nous seulement avancer? Sommes-nous le jouet d'illusions vaines ou avons-nous conquis quelque chose... et quoi? La question m'a paru d'importance, et de nature à en faire surgir beaucoup d'autres. L'histoire politique et militaire de la France est faite, refaite même, et par des maîtres; on est en train d'en mettre à nu les détails. Les négociations diplomatiques, les intrigues, les pensées les plus secrètes du passé, sont étalées de-

vant nos yeux, percées à jour, parfois honteuses du plein air. L'histoire économique et financière de notre pays est encore à faire. Non pas que de grandes et belles œuvres ne jalonnent déjà la route que devra parcourir celui qui, un jour, l'écrira; que la lumière n'ait été promenée autour de quelques gros événemens, le long de quelques institutions capitales ; mais, dans son ensemble, cette portion de nos origines reste obscure. Les documens sont épars encore avec lesquels nos descendans composeront des histoires complètes de l'agriculture, du commerce, des salaires, de l'argent, sous ses multiples aspects et dans ses diverses manifestations. Plus tard, peut-être, on connaîtra l'état des moyens de transport au moyen âge, ou le nombre des hectares cultivés sous François Ier, avec autant de précision, que l'on connaît le nom et la durée des maîtresses successives de Louis XIV.

Jusqu'à présent, sauf un Fustel de Coulanges, un Léopold Delisle, un Levasseur, et quelques autres en très petit nombre, les historiens laissent de côté l'économie politique, les économistes s'abstiennent d'aborder l'histoire. Il est cependant une certaine école très savante, qui extrait des trésors du sein des bibliothèques, mais elle répugne généralement à en tirer parti. Elle livre au public des blocs de marbre, qu'il ne lui plaît ni de tailler ni de voir tailler. Y porter une main profane, interpréter, dévêtir, débarbouiller seulement ces documens, vierges de toute explication, inféconds par là même, c'est, aux yeux de ces maîtres trop scrupuleux, commettre une sorte de viol historique, réduire un texte inattaquable en une vile pâte à discussion. De peur de faire mentir ce texte en le faisant parler, ceux-là préfèrent le voir se taire. Cependant, s'il se tait, nous ne saurons rien.

Pour étudier avec fruit la situation pécuniaire des différentes classes, et les transformations respectives qu'elles ont subies aux siècles passés, il fallait naturellement passer en revue les sources de leurs recettes et les chapitres de leurs dépenses. Comme de nos jours, ces recettes proviennent du capital, — valeurs mobilières ou propriété foncière, — et du travail.

L'histoire des salaires, c'est l'histoire des pauvres ; l'histoire de la terre et de l'argent, c'est celle des riches, des gens qui peuvent vivre sans travailler. C'est par eux que nous commencerons.

I.

Une conclusion de ces recherches, qu'il importe de signaler tout d'abord, c'est que les faits politiques ou sociaux et les phénomènes économiques sont indépendans les uns des autres : un pays de serfs ou de demi-serfs peut être heureux, une nation de citoyens

libres peut être malheureuse. Ce que de mauvais gouvernemens ont possédé sans le chercher, par suite d'évolutions physiques qui s'accomplissaient de leur temps, en dehors d'eux, à savoir le bien-être de la masse de leurs sujets, de bons gouvernemens le chercheront avec zèle et bonne foi, sans l'obtenir, parce qu'ils auront à lutter avec des forces naturelles contre lesquelles ils sont et seront toujours impuissans. Il est un enseignement donné par l'expérience des siècles qui viennent de s'écouler, c'est que, lors même que rien ne serait libre en un État, le prix des choses le demeurerait néanmoins, et ne se laisserait asservir par quiconque.

Ce que les despotes, régnant sur des populations ignorantes, n'ont pu faire dans des époques presque barbares, des parlemens, légiférant au nom d'électeurs souverains, ne l'imposeront pas à leurs commettans. Les ordonnances royales d'hier n'ont pu faire baisser, par le maximum qu'elles édictaient, le salaire des ouvriers; les lois démocratiques de demain ne pourraient pas davantage faire hausser ces mêmes salaires, par le minimum qu'elles se flattent d'imposer. Quoiqu'il soit, en théorie, *du devoir* de la politique de chercher à augmenter, par des mesures législatives, le bien-être du plus grand nombre, il n'est pas pratiquement en son *pouvoir* de réaliser cette augmentation, non pas même d'y influer sérieusement. Et la seule chose qu'elle puisse faire, c'est de ne pas entraver, par des tentatives incohérentes, l'accroissement spontané du bien-être, que le libre jeu des forces économiques procure de nos jours à l'ouvrier.

Voilà ce que nous apprend l'histoire, qui offre, pour les faits de ce genre, un large champ d'observation. Qu'on laisse agir la civilisation moderne ! Les résultats qu'elle a jusqu'ici obtenus, — et ce sera une seconde conclusion de ces articles, — sont en vérité extraordinaires. Le progrès contemporain agit exclusivement dans l'intérêt du travailleur : le capital mobilier, puis le capital immobilier, ont été atteints l'un après l'autre, par la baisse du pouvoir de l'argent, de la livre tournois et du taux de l'intérêt, par la concurrence étrangère. Le travail gagne tout ce qu'ils ont perdu, tout ce qu'ils perdront encore. Les prodigieuses découvertes auxquelles nous assistons depuis cent ans auront pour effet fatal l'abaissement des capitalistes qui ne sont pas autre chose que des capitalistes, c'est-à-dire de la propriété léguée et oisive, en même temps que la glorification du travail, et de la propriété personnelle et récente.

Les observations qui précèdent, aussi bien que celles qui vont suivre, ont pour fondement solide les prix anciens des terres, des denrées, des salaires, et de toutes les marchandises imaginables, réunis par moi au nombre d'environ quarante mille, et classés en

un certain nombre de groupes ou tableaux distincts, après avoir été convertis en francs et ramenés aux mesures actuelles du système métrique. Le lecteur entend bien que, sans ces chiffres, qui seront publiés quelque jour, cette étude ne serait qu'une dissertation plus ou moins ingénieuse, aisément réfutable. Par eux, elle acquiert un degré de certitude dont la science peut tirer profit.

Tous, nous sommes à la fois producteurs et consommateurs ; les productions des uns sont les consommations des autres, et réciproquement. Tous par conséquent, depuis le banquier milliardaire jusqu'au journalier rural qui vit de ses deux bras, nous sommes d'autant plus riches, ou d'autant plus aisés, que nous vendons plus cher nos marchandises : loyer de l'argent, de la terre, de l'intelligence ou du simple travail manuel ; et que nous achetons meilleur marché les marchandises d'autrui. Pour dresser le budget de chacun d'entre nous, depuis ceux qui dépensent par jour 25,000 francs, jusqu'à ceux qui dépensent 2 fr. 50, et apprécier les variations que ce budget a dû subir à travers les siècles, il convenait de savoir, à *toutes* les époques, le prix de *tout* ce que les hommes entre eux ont pu vendre et acheter.

II.

Cela n'était pas moins nécessaire pour déterminer d'une façon positive, dans ses grandes lignes du moins, les oscillations du « pouvoir de l'argent, » depuis le commencement du XIIIe siècle, par exemple, jusqu'à nos jours. Or, la connaissance du pouvoir de l'argent est la base d'un travail historique sur la fortune mobilière.

Nul n'ignore que l'on entend par « pouvoir de l'argent, » — et par là, l'on désigne indistinctement les deux métaux monnayés, — le rapport de la valeur de l'or ou de l'argent fin d'une époque, à la valeur de l'or ou de l'argent fin d'une autre époque, prise pour terme de comparaison. Quelle somme de richesses représentait le kilogramme d'argent de 1300, de 1500, de 1700? Quelle est celle que procure aujourd'hui le même kilogramme d'argent? « Ce parallèle, dit Jean-Baptiste Say, est *la quadrature du cercle de l'économie politique*, parce qu'il n'y a pas de mesure commune pour l'établir. » S'en tiendra-t-on en effet aux objets de première nécessité? Fera-t-on entrer en ligne de compte toutes espèces de marchandises, et notamment les objets de luxe? On devine les incertitudes et les difficultés que présentent ces comparaisons ; la plupart des historiens y ont renoncé, par lassitude : « les différences de valeur d'une même somme suivant les temps et les lieux, a-t-on souvent dit, ne pouvant être connues d'une manière

fixe, rendent impossible la comparaison, quelquefois tentée, des richesses de deux époques ou de deux nations voisines. »

Il est, en effet, aisé d'observer que, selon le choix des élémens employés dans ces calculs de la puissance d'achat des métaux précieux, on arrive trop souvent à des résultats contradictoires ou absurdes. Tel a été malheureusement le cas de plusieurs savans, qui se sont obstinés à prendre, pour *criterium* du pouvoir de l'argent, une seule espèce de valeur qu'ils supposaient être, par sa nature, plus à l'abri qu'aucune autre des variations commerciales. Que cette valeur, soi-disant stable depuis l'antiquité, fut la journée du manœuvre, ou la paie du soldat, suivant la croyance assez naïve du comte Garnier, ou même le blé, suivant l'opinion qui compte les plus nombreux adeptes, aucune de ces bases isolées ne pouvait être admise. Demander au cours du blé de nous faire connaître le prix relatif de l'argent, c'est se condamner d'avance aux plus grossières erreurs; parce que l'homme ne vit pas seulement de pain, et que la hausse ou la baisse des céréales, obéissant dans la suite des âges à des causes qui leur sont propres, ne joue qu'un rôle secondaire dans l'existence des sociétés civilisées.

C'est l'honneur de Leber, dans son *Appréciation de la fortune privée au moyen âge*, d'avoir bien compris et mis en relief cette vérité, que la connaissance exacte du pouvoir de l'argent ne pouvait être acquise qu'au moyen de l'accumulation d'une masse de prix, de toutes les choses nécessaires ou simplement utiles à la vie. Seulement il n'a pas réalisé le programme qu'il avait si sagement tracé. Leber a tiré des conclusions trop absolues d'un petit nombre de faits particuliers, de sorte que l'application des lois qu'il a formulées mène souvent à l'impossible. Cependant les coefficiens donnés par lui, bien qu'ils exagèrent considérablement le pouvoir de l'argent aux XIIIe et XIVe siècles, et qu'ils ne tiennent aucun compte des fluctuations singulières de ce pouvoir pendant le XVe siècle, sont demeurés classiques. Ses indications, quoique fausses, continuent à être généralement suivies, faute de guides meilleurs, par les écrivains qui veulent traduire en francs une somme exprimée en livres tournois.

Il faut d'ailleurs ajouter, à la décharge de Leber, que, son ouvrage datant d'un demi-siècle, le mouvement continuel dans lequel sont forcément les prix (aujourd'hui plus encore qu'autrefois) a dérangé, depuis cinquante ans, quelques rapports qui ont pu être justes en 1840. On doit aussi lui savoir gré d'avoir, avec les faibles ressources dont disposait alors cette branche d'érudition, — ses chiffres, pour les denrées, sont presque exclusivement tirés de l'*Essai sur les monnaies* de Dupré de Saint-

Maur, — ouvert une voie qui peut seule conduire à la vérité. Ce mérite n'est pas mince, et l'erreur que combattait mon honorable devancier avait de dures racines.

Parallèlement aux recherches de Leber, pour la France, paraissaient au-delà des Alpes les travaux de Cibrario. Ce dernier, après avoir donné la valeur du froment au moyen âge, dans l'Italie du Nord, exprimée en monnaies piémontaises, dauphinoises, suisses ou autres, converties par lui, selon leur poids et leur titre, en francs de quatre grammes et demi d'argent fin, croit bien faire, pour nous donner le *pouvoir d'achat* de ces quatre grammes et demi d'argent fin, au XIVe siècle, comparé à leur pouvoir actuel, *de les augmenter de toute la différence* qu'il vient de constater entre les prix du froment à cette époque et à la nôtre. De ce que l'hectolitre de blé valait par exemple 8 francs en 1350, tandis qu'il valait 16 francs en 1839, Cibrario en conclut que le franc jouissait alors d'un pouvoir double de celui qu'il a aujourd'hui, que 1 franc de 1350 égale 2 francs de 1839; et c'est en cette monnaie idéale, *en ces francs imaginaires*, ainsi déduits des prix comparés du froment, *qu'il évalue toutes les autres marchandises*.

Par suite de ce procédé, plus le blé est bon marché dans la période dont il s'occupe, plus le coefficient décennal qu'il trouve pour le pouvoir de l'argent est élevé; et, lorsqu'il applique ce coefficient au prix d'un bœuf, qu'il multiplie, non plus par deux, mais par trois ou par quatre, il en arrive à ce résultat bizarre que ce bœuf paraît d'autant plus cher, que le froment, à la même époque, coûtait moins. Le prix de toutes choses semble, avec ce système, monter ou descendre *en raison inverse* du prix du froment; tandis que le contraire serait plus près de la vérité. Ce que Cibrario prend ainsi pour le pouvoir de l'argent n'est réellement que le *pouvoir du blé*, c'est-à-dire le rapport de ce grain avec les autres objets. Le célèbre économiste italien s'imagine que ce pouvoir étroit et spécial du blé est la même chose que la puissance générale des métaux précieux sur l'ensemble des marchandises, ce qui est absolument faux.

Par exemple, d'après mes évaluations personnelles, le blé vaut à peine aujourd'hui plus du double de ce qu'il coûtait en France, dans la période 1351-1375 (9 francs l'hectolitre). Mais le lard vaut maintenant quatre fois et la viande de bœuf six fois plus. En revanche, le poisson se vendait alors moitié plus cher. Le salaire des manœuvres s'élevait à 90 centimes par jour, c'est-à-dire à plus du tiers de ce qu'il est en 1892, où on l'estime communément à 2 fr. 50; mais le revenu de la terre était six fois moindre, et sa valeur dix-neuf fois plus basse qu'aujourd'hui. Durant ces mêmes vingt-cinq années, le kilogramme de chandelle se vendait le double de ce qu'il se

vend chez nos épiciers actuels ; mais le cent de fagots valait neuf fois moins que de nos jours. On voit dans quelle mesure très diverse les anciens prix différaient des nôtres, et combien peu ils se proportionnaient au prix du blé.

Quant à Cibrario, ses calculs vicieux le conduisent dans son livre, justement estimable à d'autres égards, de l'*Economie politique au moyen âge*, à des affirmations extraordinaires : « On peut, dit-il, conclure qu'en général il n'existe pas une grande différence entre le prix des choses aux XIIIe et XIVe siècles et le prix actuel... L'augmentation incontestable de la richesse publique s'est équilibrée avec l'augmentation, qui en est la conséquence, de la population parmi laquelle cette richesse publique est répartie. *La population s'équilibre elle-même constamment avec la quantité des subsistances.* Et je pense que les recherches ultérieures, qui pourraient être faites sur une plus grande échelle, pour d'autres siècles, ne conduiraient pas à des résultats beaucoup différens. » Les phénomènes contemporains ont déjà donné à ces lignes d'éclatans démentis. De l'étude de ces phénomènes, M. Paul Leroy-Beaulieu, dans sa *Répartition des richesses*, a tiré de lumineux enseignemens, que le témoignage du passé, loin de les ébranler, vient ici fortifier encore.

Le prix du blé a servi de base, dans ces dernières années, à des calculs plus inexacts, s'il est possible, que ceux de Cibrario. Dans un volume, fertile en détails excellens, sur la commune de Brétigny (Seine-et-Oise), M. Bertrandy-Lacabane prétend déterminer le pouvoir de l'argent par la différence, non pas même *décennale* comme Cibrario, mais *annuelle*, entre le prix de l'hectolitre de froment exprimé en livres tournois, durant les derniers siècles, et le prix qu'il vaut de nos jours et qu'il fixe à 20 francs. Il obtient ainsi un pouvoir de l'argent *annuel*, basé exclusivement sur le cours du blé et sur ce cours dans une seule commune rurale. En évaluant ainsi en blé le salaire d'un domestique, on constate qu'il était payé très bon marché dans les années où le blé était cher, et très cher dans les années où le blé était bon marché. Poussée à ce degré d'asservissement du pouvoir de l'argent aux caprices d'une céréale, l'évaluation de M. Bertrandy-Lacabane viole, par son exagération même, les simples lois du bon sens.

Mais tous les autres calculs, — et il en a été fait grand nombre, — reposant uniquement sur le blé, ne sont pas, quoique d'aspect moins surprenant, plus dignes de foi que celui-ci.

Le pouvoir *particulier* de l'argent sur le blé n'est pas le même que le pouvoir particulier de l'argent sur telle ou telle autre marchandise, ni que le *pouvoir général* de l'argent sur l'ensemble des marchandises. Ce *pouvoir général* n'est autre chose qu'une

moyenne de tous les pouvoirs particuliers; chacun d'eux n'étant admis, bien entendu, à influer sur la moyenne qu'à raison de son importance, que dans la proportion même de son rôle dans l'existence du commun des hommes. Il est clair, comme on le faisait remarquer dans une étude sur le changement des prix depuis une douzaine d'années, qu'une baisse de moitié sur l'indigo ne compense pas une hausse d'un dixième sur le charbon de terre.

C'est la différence entre le pouvoir particulier de l'argent sur une certaine marchandise, et son pouvoir général sur l'ensemble des choses nécessaires, utiles ou simplement agréables à l'humanité, qui constitue ce qu'on appelle la hausse ou la baisse de chaque nature d'objets. Si, par exemple, le *pouvoir général* de l'argent a baissé de trois à un, depuis le règne d'Henri II et le commencement de celui de Charles IX (1551-1575) jusqu'à nos jours, tandis que son pouvoir sur le blé n'a baissé que d'un et demi à un, on peut dire que le blé a diminué de moitié, puisqu'il n'augmentait que de 50 pour 100 tandis que le prix de la vie triplait.

Cette expression même: « prix de la vie » n'est pas complètement exacte; elle rend mal l'idée, beaucoup plus vaste, qui s'attache à ce mot: « pouvoir général de l'argent. » Elle tend à particulariser cette idée, à limiter un champ d'études qui doit embrasser le rapport entre les métaux précieux d'une part, et de l'autre la *totalité* des valeurs, à l'examen de certaines catégories de valeurs, celles par exemple des objets d'alimentation, d'habillement, d'ameublement, etc. De même que, si l'on a mis plusieurs liquides dans une cuve, pour en opérer la fusion intime, chaque portion de la mixture, si petite soit-elle, chaque goutte doit posséder, à dose égale, les mêmes élémens que l'ensemble du mélange; ainsi, pour comparer deux kilogrammes d'argent que nous prenons à même la circulation monétaire, l'un en 1500, l'autre en 1892, et dont nous voulons savoir la puissance d'achat, il nous faut connaître non-seulement ce que l'un et l'autre nous donneront de pain, de viande, de culottes et de stères de bois, mais aussi ce qu'ils représentent de salaires ouvriers, d'appointemens et d'honoraires libéraux, de services rétribués, de propriété acquise ou louée, de chemin parcouru, suivant les systèmes de locomotion en usage, de « valeurs » en un mot, de « marchandises » ou de « richesses, » selon le terme générique que l'on préférera employer, pour désigner l'universalité des choses susceptibles d'être échangées et d'avoir un prix.

Car ces deux kilogrammes d'argent, que nous tenons en main, correspondent à toutes ces choses, à toutes ces recettes, à toutes ces dépenses; et pour savoir ce qu'ils valent par rapport l'un à

l'autre, nous ne pouvons négliger aucune des marchandises qu'ils sont susceptibles de procurer, dans une mesure plus ou moins forte. Maintenant, dans quelle mesure ces marchandises si diverses : denrées, terre, travail, influent-elles sur le pouvoir de mes kilogrammes d'argent? Évidemment, dans la mesure où elles existent elles-mêmes sur le marché du monde, sur le marché français tout au moins. Mes deux lingots monnayés d'un kilogramme, qui renferment un peu de blé, un peu de salaires, un peu de terres, et un peu d'intérêt d'argent aussi, si on loue ces lingots au lieu de les vendre, qui renferment un peu de tout enfin, puisqu'ils procurent tout, doivent à coup sûr contenir proportionnellement autant de grammes de métal, ou mieux autant de francs, de chaque marchandise, qu'il existe de milliers, de millions, ou de milliards de francs de chacune de ces marchandises sur le sol de notre pays.

Et combien en existe-t-il? Voilà qui n'est pas aisé à savoir. Constatons tout d'abord que cette proportion des marchandises entre elles n'est pas la même, en 1500 par exemple, et en 1892. Elle n'est la même presque à aucune époque de l'histoire, parce que toutes ces marchandises ont, dans le cours des siècles, augmenté ou diminué *en quantité*, et qu'elles ont haussé ou baissé *en prix*, par des motifs qui leur sont propres, *sans qu'il y ait*, comme on pourrait le croire, *aucune proportion entre leur changement en quantité et leur changement en prix.*

Il en est, comme la terre cultivée et le travail, qui ont augmenté à la fois en quantité et en prix, mais beaucoup plus en prix qu'en quantité; d'autres qui ont diminué à la fois en prix et en quantité, comme certaines denrées, certaines matières premières abandonnées pour d'autres : les poissons d'eau douce, le pastel. D'autres ont été découvertes ou apportées du dehors, que l'on ne connaissait pas ou dont on ne pouvait user : la pomme de terre, les bois exotiques. D'autres ont augmenté en prix moins qu'en nombre : les chevaux, par exemple; d'autres enfin ont augmenté en nombre et diminué en prix : tels les tissus. L'or et l'argent eux-mêmes ont augmenté en quantité, beaucoup plus qu'ils n'ont baissé de prix; puisqu'il y a peut-être sur la surface de l'Europe quarante fois plus de métaux précieux, en 1892, qu'il n'y en avait en 1520, tandis que leur prix de vente, — autrement dit leur puissance d'achat, — n'a baissé depuis lors que de cinq à un, et que leur prix de loyer, — autrement dit le taux de l'intérêt, — n'a baissé que de trois à un, tout au plus.

Il résulte de ce qui précède que, si l'on connaissait la valeur de tous les salaires, de toute la terre, de toutes les marchandises consommées annuellement sur le territoire actuel de la France, en 1520 d'une part, et d'autre part en 1892, comme on sait, se-

maine par semaine, la quantité de tonnes de sucre produites et absorbées dans le monde entier, on s'apercevrait que la proportion de toutes ces richesses, les unes vis-à-vis des autres, est fort peu semblable aux deux dates; et que par conséquent chacune d'elles représenterait une parcelle très différente d'une somme d'argent qui s'applique indifféremment à toutes. Par suite, le pouvoir de l'argent, dans sa hausse ou sa baisse sur chacune, les a affectées beaucoup plus ou beaucoup moins, selon qu'il en existe plus ou moins autrefois et aujourd'hui.

Ce gigantesque inventaire des valeurs ne peut être tenté sérieusement, dans l'état de la science, — pourra-t-il l'être jamais? — pour aucun des siècles qui ont précédé le nôtre. Pour notre siècle, même avec les renseignemens dont on dispose sur l'agriculture, le commerce, l'industrie, il ne peut l'être *mathématiquement*. La plupart des valeurs rentrant les unes dans les autres, on se trouverait additionner plusieurs fois, sous des formes multiples, la marchandise la plus simple. Une paire de bas de laine figurerait, comme « bas, » parmi les objets d'habillement, comme laine brute à l'article « matières premières, » et à l'article « moutons sur pied. » Implicitement ces bas figureraient à l'article « salaires, » puisqu'ils ont exigé une certaine quantité de main-d'œuvre, depuis le berger qui faisait paître les moutons jusqu'au marchand en détail qui vend, sous forme de bas, la laine de ces moutons, lavée, filée, teinte et façonnée suivant sa destination définitive. Les bénéfices professionnels de tous les intermédiaires, fabricans ou négocians, sont aussi compris dans la valeur de cette paire de bas; et aussi leurs frais généraux : commis, loyer, etc. Et dans leur loyer entre, pour une part, le prix des matériaux de construction de leur maison, et celui de la terre sur laquelle cette maison est assise. Le revenu de la terre entre, pour une autre part, dans le prix du bas de laine, puisque c'est la terre qui a nourri le mouton; et ainsi de suite, à l'infini...

J'ai cru plus sage et plus pratique, pour calculer le pouvoir général de l'argent, de le rechercher par un procédé rationnel, dont je dois au lecteur l'exposé sommaire : il est possible, lorsqu'on possède un assez grand nombre de chiffres, de comparer le prix de la vie actuelle avec le prix de la vie d'une époque déterminée. Ce calcul repose sur des bases absolument positives pour la masse populaire, dont la consommation est bornée à un petit nombre d'objets de première nécessité. Il repose encore sur des données solides, lorsqu'on s'élève aux classes aisées ou riches, parce qu'on introduit dans leurs dépenses une part de plus en plus grande d'objets de simple agrément, ou de luxe. Dans tous ces cas on prend pour point de départ, à deux dates diverses,

un chiffre fixe qui représente les recettes, et additionnant la somme de besoins ou de jouissances auxquels ce chiffre correspond, on conclut, s'il en représente deux, trois ou quatre fois plus, que le prix de la vie était deux, trois ou quatre fois moins élevé à une époque qu'à l'autre.

On trouve ainsi pour la classe riche, pour la classe moyenne, pour la classe ouvrière, trois pouvoirs de l'argent, spéciaux et différens, dont chacun a dû être recherché à part, et qui servent de types. On sait approximativement par les statistiques officielles, surtout depuis les travaux récens qui ont été faits à ce sujet (1), comment la richesse est répartie dans la France de 1892. On peut diviser les revenus en trois catégories : ceux qui sont inférieurs à 2,400 francs *par famille ou par individu isolé,* et qui forment environ 60 pour 100 de la masse totale; 30 pour 100 de cette masse sont ensuite représentés par les revenus de 2,400 à 7,500 francs. Enfin 10 pour 100 seulement des recettes françaises privées se composent de revenus supérieurs à 7,500 francs.

Les individus se trouvent de leur côté répartis, au point de vue pécuniaire, en trois fractions : la première, presque exclusivement recrutée parmi les cultivateurs et les artisans, qui possède 60 pour 100 *de la richesse* nationale, forme à peu près 80 pour 100 *de la population.* La seconde, à qui échoient 30 pour 100 environ du total des revenus, correspond à 18 pour 100 de la population; la troisième, qui prélève 10 pour 100 dans la fortune générale, ne comprend que 2 pour 100 de la population, une famille ou un individu sur 50. Les 2 pour 100 des familles ou des individus isolés, — soit à peu près 200,000 feux, en comptant quatre personnes par feu, — ayant en France plus de 7,500 francs à dépenser par an, peuvent être divisés en 40,000 propriétaires fonciers, 40,000 propriétaires de valeurs mobilières, et 120,000 personnes qui obtiennent ce revenu par les bénéfices du commerce et de l'industrie, les professions libérales et le service de l'État ou des grandes administrations, en y joignant des biens personnels, de nature et d'importance variable.

S'il s'agissait de mesurer le degré d'aisance ou de fortune des Français contemporains, par rapport aux Français d'il y a cent, deux cents, cinq cents ans, on devrait multiplier les subdivisions dans le sein de chacune de ces trois catégories. Il est naturellement une foule d'espèces particulières dans chaque classe, selon que leurs membres sont célibataires ou mariés, selon que les familles sont plus ou moins nombreuses, et, dans la classe ouvrière, selon que les membres de la famille sont plus ou moins en état

(1) Voyez l'*Essai sur la répartition des richesses,* par M. Paul Leroy-Beaulieu.

de travailler. Ici nous ne prétendons obtenir que des moyennes, donnant un degré suffisant d'exactitude.

Les *pouvoirs particuliers* de l'argent, qui s'appliquent à chacune de ces classes, et qui formeront ensemble le pouvoir *général* ou *commun* des métaux précieux, dans la proportion de 60, 30 et 10 pour 100, ne seront eux-mêmes que les moyennes de la puissance d'achat des sommes qui composent le budget de chaque catégorie. Ce budget se divise en deux parts, les recettes et les dépenses, que l'on peut supposer égales, bien qu'il y ait entre elles un écart représenté par l'épargne. Les salaires ouvriers, les gages des domestiques, le prix de loyer d'à peu près la moitié du sol cultivé, — cette moitié que possèdent aujourd'hui, et qu'ont aussi possédée autrefois nos millions de petits propriétaires, — les appointemens des petits emplois, telles sont les sources fort simples des recettes de la masse populaire. Ses dépenses ne sont pas moins rudimentaires : nourriture, logement, vêtement, éclairage et chauffage. Les dépenses de première nécessité s'amplifient dans la classe moyenne, et se compliquent d'un certain nombre d'autres frais, auxquels l'aisance relative de 2,400 à 7,500 francs permet de faire face. L'origine des recettes consiste alors soit dans la rente de la terre, dont cette classe possède aujourd'hui les trente-cinq centièmes environ, soit dans les honoraires des professions libérales, dans la rémunération attachée aux diverses fonctions publiques ou privées, et dans le revenu des valeurs mobilières, que les fluctuations du taux de l'intérêt permettent d'apprécier.

Enfin, dans la classe riche, qui commence aux rentiers simplement aisés de 7,500 francs, pour s'élever jusqu'aux archimillionnaires du XIXe siècle, successeurs de ces *milsoudiers* du XVIe, ainsi nommés parce qu'ils pouvaient dépenser mille sous ou cinquante livres par jour, les élémens des recettes sont les mêmes que dans la tranche sociale précédente, mais doublés, décuplés, centuplés; et parmi les dépenses, où les objets de première nécessité ne tiennent qu'une place amoindrie, figurent les denrées recherchées, les meubles et vêtemens de luxe, chevaux, voitures, chasses, bijoux, tableaux, voyages, et ce que comporte un train de maison. Tout cela n'est d'ailleurs l'apanage que d'un très petit nombre de privilégiés, un sur quinze ou vingt peut-être, parmi ces détenteurs de plus de 7,500 francs de rente, qui ne représentent eux-mêmes qu'un cinquantième de la nation.

III.

Que ce procédé soit sujet à critiques, qu'il y ait place à quelque arbitraire dans le *quantum* que l'on attribue aux recettes et aux

dépenses de diverse nature de chacun de ces budgets, je n'en disconviens pas : par exemple, des marchandises d'autrefois ont cessé d'être en usage; eût-on 500,000 francs de rente, on ne s'habille plus aujourd'hui, pour aller dans le monde, avec ces étoffes d'or ou d'argent si estimées de nos pères. Il y a des marchandises nouvelles : le café, le tabac. Il en est, parmi les anciennes, qui ont passé de la catégorie superflue à la catégorie nécessaire, comme le sucre; ou de la catégorie nécessaire à la catégorie superflue : quand les garçons meuniers de Basse-Bretagne stipulaient jadis, dans leur contrat de louage, « qu'ils ne mangeraient pas de saumon plus de trois fois par semaine, » ce poisson n'était pas, en ces contrées du moins, un aliment fort coûteux. Force est bien pourtant de classer chaque marchandise dans la catégorie à laquelle elle appartient de nos jours.

Tel qu'il est, ce mode de recherche du pouvoir de l'argent a, sur tous ceux que l'on a employés jusqu'à ce jour, l'avantage de comprendre presque *toutes les valeurs* et de leur attribuer une importance *proportionnée à leur nombre et à leur prix*.

Une erreur assez accréditée, dont il est bon de faire justice, c'est l'axiome de la décroissance prétendue « fatale » du pouvoir de l'argent. Cette décroissance est si peu fatale qu'elle a subi, dans l'antiquité, autant qu'on en peut juger par les quelques chiffres qui sont parvenus jusqu'à nous, de longs temps d'arrêt et de brusques retours en arrière. Elle en a subi dans notre XIXe siècle, la plupart des économistes l'ont remarqué. Le pouvoir de l'argent ou, si l'on veut, le coût de la vie, n'est pas le même à l'heure actuelle dans les diverses parties du globe. Les premiers voyageurs qui pénétrèrent au Thibet, il y a une quarantaine d'années, furent surpris du taux exorbitant auquel s'y maintenaient les denrées les plus vulgaires, taux qui tenait à la fois à la pauvreté du pays en produits manufacturés et agricoles et à une richesse en métaux précieux qui dépassait, non pas peut-être comme le dit le P. Huc : « tout ce qu'on peut imaginer, » mais très certainement les besoins restreints d'une population pastorale et clairsemée.

Au temps de Socrate, cinq siècles avant notre ère, l'hectolitre de blé ne coûtait pas moins cher qu'au temps de Philippe-Auguste, c'est-à-dire environ 4 francs, et un mouton valait le même prix sous Solon que sous Charles VIII, c'est-à-dire à peu près 1 franc. La vie était très certainement meilleur marché au IIe siècle après Jésus-Christ, dans la Gaule cisalpine, où la nourriture d'un homme ne revenait, si l'on en croit Polybe, qu'à 0 fr. 02 par jour, qu'elle ne l'était en Égypte deux cent cinquante ans auparavant. La Rome impériale payait son vin ordinaire plus cher qu'il ne valait, il y a quinze ans,

dans le département de l'Hérault, avant les ravages du phylloxera. Il ne paraît pas que le pouvoir de l'argent fût plus bas, dans son ensemble, à l'avènement de saint Louis, qu'il l'était à l'avènement de l'empereur Auguste; et la terre se louait bien plus cher en Italie, sous les Césars, — près de 100 francs l'hectare, dit M. Fustel de Coulanges, — qu'en France sous les Valois.

Pour m'en tenir aux six siècles qui ont fait l'objet de mes travaux personnels, le pouvoir de l'argent n'a nullement suivi la marche constamment descendante que Leber, et après lui la plupart des écrivains ont admise. Quatre fois et demie plus fort que de nos jours, dans le premier quart du XIIIe siècle (1201-1225), il diminue graduellement à quatre jusqu'à Philippe le Bel, puis à trois et demi sous les derniers Capétiens, et en 1351-1375 à trois fois seulement ce qu'il est aujourd'hui. La vie était chère en France sous Charles le Sage, et les contemporains s'en inquiétaient. Un mémoire de 1367 s'occupe de l'abaissement de la valeur de l'argent et de l'élévation du prix des denrées. Cette hausse s'arrête subitement avant le début du XVe siècle, et l'affaissement des prix commence vers 1390, plus ou moins rapide selon les provinces et selon la nature des marchandises, pour aller toujours s'accentuant jusque vers 1475, où il atteint son maximum. Ce fut là l'époque du plus grand pouvoir commercial des métaux précieux. Avec 1 fr., on obtenait, de 1451 à 1500, deux fois plus de marchandises qu'on ne s'en fût procuré, avec la même somme, cent ans auparavant. Le pouvoir de l'argent avait monté, autrement dit, la vie avait baissé du tiers au quart de ce qu'elle coûte aujourd'hui, de 1375 à 1400; elle était devenue, en 1401-1450, quatre fois et demie, et en 1451-1500 six fois moins chère qu'à l'heure actuelle.

Jamais, depuis 1200, l'or et l'argent n'avaient été si recherchés, jamais les marchandises n'avaient été à si vil prix; on était alors presque aussi riche avec 0 fr. 50 par jour qu'on l'est maintenant avec 3 francs. Le journalier l'était même davantage, puisque son salaire quotidien n'était descendu que de 0 fr. 90 à 0 fr. 60, tandis que l'hectolitre de froment tombait de 9 francs à 3 fr. 25 de 1375 à 1475. Cet état de choses dura peu; dès le commencement du règne de Louis XII, en 1500, la hausse recommence sous l'influence de causes intérieures; à partir de 1525, on s'aperçoit de la découverte de l'Amérique. Naturellement, l'Espagne et les possessions espagnoles en sont les premières affectées : les fonctionnaires des Pays-Bas reçoivent, dès 1527, des supplémens de traitemens « à cause de la cherté des vivres qui est à présent; » les Francs-Comtois déplorent, en 1546, cette cherté « qui règne partout et principalement dans le comté de Bourgogne. »

Quand on lit les lettres de Pizarre et de ses compagnons au

Pérou (1533), on voit que l'Europe fit un rêve des mille et une nuits. Ces explorateurs, de l'autre côté de l'Atlantique, disant « qu'on leur offre tant d'or qu'ils en seraient saouls, » ont l'ivresse, la folie, le détraquement du métal vénéré. Ce fut la grande révolution économique des temps modernes, comme la disparition du servage avait été, trois siècles auparavant, celle des temps féodaux, comme l'usage de la vapeur et de l'électricité sont celle de l'époque contemporaine. La première avait transformé la terre et le travail; la seconde transforme le numéraire, la marchandise-type, signe des échanges; quant à la troisième, on ne sait encore ce qu'elle ne transformera pas.

De 1492 à 1544, on avait importé d'Amérique 279 millions de métaux précieux, c'est-à-dire une quantité égale à celle que toutes les mines, alors exploitées en Europe, qui rendaient en moyenne, d'après les estimations les plus favorables, 5 à 6 millions par an, avaient pu produire ensemble pendant la même période. Le rendement annuel était ainsi doublé. Dans la seule année 1545, les importations s'élevèrent subitement à 492 millions. La fameuse mine du Potosi commençait à être exploitée; douze ans après, on inventait le procédé de l'amalgamation à froid, qui réduisait sensiblement les frais d'affinage du minerai, et, en 1559, la paix de Cateau-Cambrésis, rétablissant les relations entre l'Espagne et la France, ouvrait un libre accès à l'inondation métallique dont notre pays se ressentait déjà si fortement.

Le pouvoir de l'argent, après avoir baissé d'un quart de 1520 à 1540, baissa encore de moitié jusqu'au début du XVIIe siècle. Cette hausse des marchandises, qui avaient par suite triplé en soixante-quinze ans, était, vers la fin du XVIe siècle, le sujet des préoccupations de ceux qu'on appellerait aujourd'hui les économistes. Chacun en donnait une explication plus ou moins plausible, édifiait sa théorie particulière sur des raisonnemens plus ou moins sensés. Si l'on ne voyait pas de nos jours des hommes d'État recommandables partager, assez naïvement parfois, les aberrations économiques de la foule, on aurait peine à se figurer comment, au temps d'Henri III, des financiers et des penseurs de mérite ont cherché si loin la cause d'un phénomène qui leur crevait les yeux. Bodin est le seul qui ait attribué la crise à l'abondance nouvelle et inouïe des métaux précieux; mais Garrault, général des monnaies, soutint qu'elle venait de « la pénurie et nécessité de l'argent, engendrée par la guerre civile; » et Malestroit, maître des comptes, affirmait qu'on était dupe d'un trompe-l'œil, que rien n'avait haussé depuis trois cents ans, autrement dit que la hausse n'était qu'apparente et venait de la dépréciation de la monnaie. Entre ces diverses opinions le public d'alors demeurait perplexe.

Or cette dépréciation de la livre tournois n'a pas été plus sensible de 1500 à 1600, qu'elle ne l'avait été de 1400 à 1500, ou de 1300 à 1400; et nous pouvons constater combien Malestroit se trompait quand nous voyons le kilogramme d'or ou d'argent de 1595 ne valoir plus en terres, en salaires, en blé, en viande, en étoffes, que les deux tiers, la moitié, le quart ou le cinquième, selon les objets, et, en moyenne, que le tiers de ce que valait le kilogramme de 1495.

Cependant la masse d'or ou d'argent, épandue sur la surface de l'Europe en 1595, était de beaucoup supérieure au triple de celle qui existait cent ans auparavant; elle était peut-être cinq ou six fois plus grande. En admettant, avec M. Michel Chevalier, que le stock de métaux précieux du monde civilisé fût de 1 milliard de francs dans le premier quart du XVIe siècle, il n'est pas exagéré de le chiffrer à 5 ou 6 milliards dans les premières années du XVIIe. Comment donc l'augmentation des métaux disponibles n'a-t-elle fait baisser leur puissance d'achat que dans une proportion très inférieure à cette augmentation? Nous touchons ici au point le plus obscur, le plus difficile à pénétrer, mais aussi le plus intéressant de l'histoire des variations du pouvoir de l'argent : je veux dire les causes de ces variations et leurs conséquences, leurs rapports avec la prospérité publique.

Les marchandises augmentent de prix pour deux motifs : ou parce qu'elles deviennent plus rares, ou parce que l'argent devient plus abondant. De même, les marchandises diminuent de prix, ou parce qu'elles deviennent plus abondantes, ou parce que l'argent devient plus rare. Certes, quand une seule marchandise (terre, travail, matériaux, tissus) augmente ou diminue de prix par rapport aux autres, c'est évidemment une cause spéciale à cette marchandise qui agit, ce n'est pas l'augmentation ou la diminution de l'argent qui produit le fait. Mais quand il voit l'ensemble des marchandises augmenter ou baisser de prix, l'historien peut demeurer indécis.

Il y a des momens en effet où les métaux précieux deviennent plus abondans, comme au XVIe siècle, et où l'augmentation des prix est fictive; cependant l'ancien rapport entre l'argent et les marchandises ne s'est pas déplacé de toute l'augmentation du métal; ce qui laisse supposer que la demande d'argent a été plus forte que précédemment, soit par l'accroissement de la population, soit par une plus grande activité du commerce, dont les transactions devenaient plus nombreuses et plus importantes, soit par l'extension des contrées nouvellement policées. Une semblable diminution du pouvoir de l'argent peut coïncider avec une période de bien-être.

Un autre cas de diminution du pouvoir de l'argent, de hausse des prix, c'est celui des époques de guerre, de bouleversemens, où toutes choses deviennent moins abondantes (la terre et les produits de la terre, parce qu'ils sont moins aisés à exploiter, le travail, parce que la population diminue), et où ces marchandises coûtent plus cher, parce que l'argent *cesse encore moins de circuler* que les marchandises *ne cessent d'être produites.* Il peut arriver aussi que les marchandises et l'argent restent, les unes vis-à-vis de l'autre, dans un rapport stationnaire, que les prix dans leur ensemble varient peu, et que tantôt cet état cache une crise, si les marchandises et le métal précieux diminuent tous deux à peu près également, tantôt qu'il corresponde à une ère de progrès s'ils augmentent tous deux dans une proportion à peu près semblable.

On ne peut donc rien conclure, relativement à la prospérité publique, ni de la diminution du pouvoir de l'argent, ni de l'immobilité de ce pouvoir; puisqu'il se trouve diminuer ou demeurer immobile, aussi bien dans des momens de crise que dans des momens de progrès. On ne peut conclure davantage de l'augmentation du pouvoir de l'argent, puisqu'elle peut provenir de la très grande abondance des marchandises, aussi bien que de la très grande rareté du métal et que, dans la première hypothèse, elle est un indice de prospérité, et dans la seconde un indice de malaise.

Si l'augmentation ou la diminution du pouvoir de l'argent ne prouve rien, à première vue, dans l'histoire économique, elle révèlerait d'une façon infaillible l'état matériel d'un pays, lorsqu'on en découvrirait les motifs : ainsi l'augmentation du pouvoir de l'argent indique un état de gêne lorsqu'elle tient à une moindre abondance de métal; parce que le métal ne diminue pas effectivement, mais il rentre dans les poches, dans les coffres ou dans les bas. Et cette disparition factice de l'or et de l'argent, qui en cause le renchérissement, n'est autre que le resserrement du crédit. Quant à la diminution du pouvoir de l'argent, elle est signe de crise si elle provient de la rareté des marchandises, et elle ne signifie rien si elle provient de l'abondance des métaux précieux.

IV.

En voyant les prix insensés qu'atteignent les marchandises à la fin du XVIe siècle, on est assez étonné de ne pas trouver grandes plaintes à ce sujet dans les chroniques, journaux de famille, livres de raison, où la classe bourgeoise consigne volontiers, à huis-clos, ses impressions de toutes sortes. La misère, qui est grande pourtant sous la Ligue, n'atteint donc pas cette classe-là. C'est plutôt

la classe ouvrière qui souffre alors, la classe des vendeurs de travail, aux champs et à la ville, parce que le prix du travail était bien loin d'avoir haussé dans la même mesure que les autres prix. Depuis 1500, la journée du manœuvre avait augmenté de 30 pour 100, et les céréales de 400 pour 100. A l'avènement de Louis XII, le blé se payait 4 francs l'hectolitre, et l'ouvrier agricole gagnait 60 centimes par jour; à l'avènement d'Henri IV (1590), le blé se vendait 20 francs l'hectolitre, et le salaire du même ouvrier agricole n'était que de 78 centimes par jour. Cela tenait-il à la multiplication excessive de la population? Le ventre des femmes d'Europe était-il plus fécond que le sein de la terre d'Europe? La seconde produisait-elle moins de blé que les premières ne procréaient d'enfans? Sans doute; et cependant le trop-plein d'habitans mourait de faim devant les monceaux de blé et de denrées innombrables, qui ne demandaient qu'à sortir de la terre vierge; car la moitié au moins de ce vieux continent était inculte. Ce changement de rapport de la valeur des marchandises, *entre elles*, a eu des conséquences sociales incalculables.

Étudions seulement ici les rapports de l'argent avec l'ensemble des marchandises, et avouons que, si le mouvement ascensionnel des prix au XVIe siècle, souvent raconté, nous est bien connu, si nous suivons aisément de 1500 à 1600 les effets prodigieux de chacun de ces arrivages de lingots sur le marché monétaire de l'ancien monde, comme dans une bataille un spectateur découvre, d'un poste d'observation élevé, la trajectoire des obus, et calcule leurs ravages probables dans les rangs où ils tomberont, les fluctuations des trois siècles précédens (de 1200 à 1520), qui n'ont pas été moins extraordinaires, nous sont beaucoup moins explicables.

Nous voyons que le pouvoir de l'argent diminue de 1200 à 1390, augmente de 1390 à 1460, et demeure à peu près stationnaire de 1460 à 1500, avec une légère baisse de 1500 à 1520. Mais nous n'avons aucune statistique de la production des métaux précieux, de 1200 à 1520; nous ne possédons de renseignemens que sur l'autre terme du problème, — la production plus ou moins active des marchandises, — par l'histoire de l'agriculture, du commerce, et des événemens politiques généraux qui ont influé sur l'état physique de la nation.

On sait, à n'en pouvoir douter, que le règne de saint Louis et les années qui le suivirent, jusqu'à la fin du XIIIe siècle, furent en France une époque heureuse. Un grand nombre de terres ont été défrichées en ce temps-là; la suppression graduelle du servage créait la petite propriété, et modifiait de la manière la plus favorable l'exploitation du sol. L'organisation corporative du travail,

bien différente de ce qu'elle deviendra plus tard, améliorait la condition des ouvriers et poussait par suite à l'extension de la population; bref, l'état matériel, comparé à ce qu'il avait été au siècle précédent, favorisait bien davantage l'accroissement des marchandises de toute nature. Cependant ces marchandises, qui ont dû augmenter *en quantité*, augmentent aussi *de prix;* le pouvoir de l'argent baisse. Il faut donc admettre que la production des métaux précieux a dû croître plus encore que la production des marchandises. Le fait, bien que nous n'en ayons aucune preuve positive, paraît certain.

Cet état de choses ne se modifia pas durant les trois premiers quarts du XIVe siècle, ou, pour mieux dire, il s'accentua. Et pourtant ce XIVe siècle fut, politiquement, aussi fou que son prédécesseur avait été sage. Le gouvernement des princes eut beau être mauvais, il ne parvint pas à contre-balancer les conditions économiques de la circulation, de la répartition des richesses. Les tripotages monétaires de Philippe le Bel (1306) n'eurent pas d'influence appréciable sur la fortune publique, ni sur le prix des choses; la réaction féodale, que l'histoire nous dit avoir eu lieu sous ses fils (1328), n'eut aucun contre-coup dans les masses populaires. Ce fut une querelle de grands, dont les petits ne se ressentirent pas. Il en sera de même plus tard, en Angleterre, durant la guerre des Deux-Roses. Bien mieux, pendant que Philippe VI et Jean le Bon essuyaient les terribles défaites de Crécy et de Poitiers (1346-1356), que le dernier mourait prisonnier à Londres, le trésor royal étant à sec, la révolution dans Paris, la jacquerie dans les campagnes, les Anglais maîtres de la moitié de la France, et les « grandes compagnies » de brigands, semi-Cartouches et semi-chevaliers, se gobergeant dans l'autre moitié, le loyer des maisons, le prix de toutes les denrées, de tous les services, tous les prix en un mot, sauf ceux des terres qui baissaient de 50 pour 100, s'élevaient sans interruption.

Doit-on croire que la force d'impulsion, l'élan donné au XIIIe siècle, suffisait pour maintenir cette prospérité matérielle? que la France a vécu de 1320 à 1390 sur les réserves qu'elle avait faites de 1250 à 1320? La chose serait possible, pour quelques années du moins. Nous en voyons des exemples dans les temps modernes. Même dans l'époque contemporaine, la gêne ne se manifeste pas le jour où naissent les causes qui vont la provoquer, ni l'aisance ne commence jamais à renaître aussitôt que la marche en avant redevient possible. Mais, pour une durée de plus d'un demi-siècle, on ne peut admettre cette hypothèse. L'histoire aurait-elle exagéré? Ferait-elle dater à tort du milieu du XIVe siècle l'ère désastreuse qui ne devrait commencer qu'avec le XVe? Je ne le crois pas. La

machine féodale, qui avait été fortement montée aux âges antérieurs, continua-t-elle de fonctionner par ses petits rouages, alors que les grands ressorts étaient arrêtés? Le morcellement de la domination et de l'administration amortissait-il, dans l'intérieur de chaque fief, le choc des coups que donnait ou recevait le suzerain du royaume? Si M. Carnot était obligé d'aller tous les ans à Constantinople prêter foi et hommage au sultan, pour la République française, cela n'empêcherait pas les fermiers de payer leurs propriétaires comme devant. Quand les Anglais dominaient en Guyenne et en Normandie, l'économie intérieure des paroisses gasconnes ou normandes n'était pas modifiée pour cela.

Tout en admettant que l'état politique demeurât distinct de l'état matériel, il faut bien reconnaître que l'avilissement progressif de l'argent, le renchérissement de la vie dût avoir ses causes spéciales, les mêmes peut-être qu'au siècle précédent, dont nous apercevons quelques-unes, dont d'autres nous échappent.

Elles cessèrent assez brusquement d'agir, non-seulement en France, mais dans les pays voisins, en Angleterre, en Italie, en Allemagne, vers 1390, précisément après le règne de Charles le Sage, qui fut pour nous, au milieu de la guerre de cent ans, une oasis réparatrice. Dès lors, le pouvoir de l'argent augmente, la vie diminue de prix, les terres continuent de baisser d'une façon effrayante; les salaires seuls résistent à cet effondrement, peut-être parce que la population décroît plus encore que la quantité de métaux précieux. Et ce mouvement ne subira presque aucun temps d'arrêt jusqu'en 1500. Il se poursuivra, aussi bien pendant la démence de Charles VI que durant le relèvement du royaume avec Charles VII, et il atteindra son apogée sous Louis XI et Charles VIII, dans les années les plus prospères que la nation ait jamais connues avant notre siècle.

A quoi donc attribuer cette hausse de l'argent *sur les marchandises*, indépendante de tout événement politique, indépendante du pouvoir de l'argent *sur lui-même*, dont le crédit, partant le taux de l'intérêt, est le *critérium?* (Le taux de l'intérêt est plus bas sous Louis XII que sous Charles le Sage; l'argent procure plus de marchandises, mais il procure moins d'argent.) A quoi l'attribuer, sinon au changement, d'une date à l'autre, du rapport de la masse des métaux précieux avec la masse des marchandises? Qui a motivé ce changement?

Un fait singulier, mais appuyé de nombreux témoignages, c'est que la quantité d'argent et d'or consacrée aux bijoux, aux meubles, aux usages domestiques, par conséquent retirée de la circulation monétaire, est beaucoup plus grande au XVe siècle, où l'argent est cher, qu'au XIVe où l'argent est bon marché. Les par-

ticuliers et les princes du XIVe siècle avaient bien moins d'argenterie que ceux du XVe. On sait quel était en ce genre le luxe d'un Charles le Téméraire, tandis que son aïeul Jean sans Peur ne dédaignait pas, dans sa jeunesse, de se servir de plats d'étain pendant que l'on réparait sa vaisselle d'argent, assez mesquine. L'inventaire du comte d'Angoulême accuse, en 1497, pour plus de cent kilogrammes d'écuelles, bassins, aiguières, tasses et coupes d'argent. Ce chiffre paraît lui-même modeste, auprès du faste que de simples citoyens allemands déployaient alors sur leur table. « J'ai été traité à Cologne, raconte un témoin cité par Janssen, avec onze autres invités, dans de la vaisselle d'argent; des marchands font venir pour leur ameublement personnel des objets d'or et d'argent pesant trente, quarante et jusqu'à cent livres. » (1495.)

Au XVIe siècle, de nouveau, le luxe de l'argenterie paraît diminuer pour reprendre au XVIIe; en 1615, le parlement demandait au roi « d'interdire la vaisselle d'or, et la profanation de celle d'argent jusques aux moindres ustensiles de feu et de cuisine. » Et cependant il y a pléthore de 1525 à 1600, tandis que le pouvoir de l'argent se relève à partir du règne d'Henri IV.

Une semblable anomalie ne s'explique que d'une seule façon : c'est que l'abondance relative d'or et d'argent, pendant tout le cours du XIVe siècle, a dû introduire peu à peu dans les mœurs l'emploi de l'orfèvrerie et des bijoux; que ce genre de luxe une fois généralisé, dans les classes aisées s'entend, a subsisté durant le XVe siècle, même après être devenu très onéreux, par cette force de l'habitude, si puissante sur chacun d'entre nous, qui fait que les ouvriers enrichis continuent souvent à se nourrir, à se vêtir, à se loger, comme avant d'être parvenus à la fortune, et que les bourgeois, même tombés dans la pauvreté, ne parviennent pas à renoncer à certaines dépenses somptuaires, qui demeurent pour eux de première nécessité. Le besoin d'ustensiles d'argent était donc devenu assez vif en 1400, au moment où il allait être de plus en plus difficile à satisfaire ; et, après avoir lutté cent ans contre la force des choses, il s'était affaibli en 1520. Lorsque la découverte de l'Amérique lui permit de reparaître, il mit cinquante ou soixante-quinze ans à reprendre, sur les classes moyennes, l'empire qu'il avait perdu.

Ce n'est pas, d'ailleurs, la mainmise de l'orfèvrerie, au XVe siècle, sur un stock plus important de métaux précieux, qui a pu déterminer la hausse de ces métaux. Quoique plus répandu que dans la période précédente, ce genre de luxe l'était encore trop peu pour influer, d'une manière aussi sensible et aussi continue, sur le pouvoir de la monnaie. Je ne crois pas que le passage de

l'or et de l'argent, d'Europe dans l'extrême Orient, par le fait du commerce des soieries, des tapis, des épices et des autres produits, que nous payions alors en monnaie, non en nature, ait pu davantage en être cause ; ce commerce était en somme tout aussi actif, sinon davantage, au XIVe, siècle où l'argent perdait de sa puissance, qu'au XVe, où cette puissance ne cessait de grandir. Par la même raison on ne peut attacher d'importance à la diminution de la masse monnayée, sous l'action du *frai*, ni à son retrait du marché public par l'effet de la thésaurisation stérile de quelques chrétiens, observateurs trop scrupuleux des prohibitions ecclésiastiques sur le prêt à intérêt condamné comme usuraire. L'une et l'autre de ces causes agissaient au XIVe siècle comme au XVe, et la seconde n'a jamais été bien efficace.

On n'en saurait dire autant de la perte de métaux précieux qui a dû résulter entre 1360 et 1450 de leur enfouissement, par le désir de sauver, durant cette période déplorable, une partie de sa fortune, en la mettant à l'abri des pillages. Il est vraisemblable que des individus possédant une certaine masse de monnaie l'aient cachée, et que, n'ayant révélé à personne le secret de leur cachette, ils aient souvent emporté ce secret dans la tombe. Lorsque cette cachette était en quelque endroit écarté, dans une cave ou dans les champs, l'or et l'argent ainsi entassés ont pu être perdus pour toujours. De semblables dépôts étaient-ils confiés à l'épaisseur d'une muraille, à quelque meuble compliqué, leur trouvaille, certaine tôt ou tard, n'en demeurait pas moins indéfiniment retardée.

Une autre sorte d'enfouissement, bien plus grave que le précédent, qui à coup sûr se produisit en France à la fin du XIVe siècle, de la façon la plus générale, et contribua par conséquent à augmenter le prix de l'argent en le raréfiant, c'est l'arrêt du crédit, la suspension partielle de la vie nationale, l'espèce de retour à la barbarie qui signale ce temps désastreux. Mais tout cela était circonscrit à nos frontières ; ni l'Allemagne, ni l'Angleterre, ni l'Italie, ne souffraient de semblables maux. Cependant, le pouvoir de l'argent y augmente de la même manière qu'en France, avec autant de rapidité ; et il est certain que les divers pays d'Europe qui, malgré l'activité de leurs relations contemporaines, ressentent à peine, en plein XIXe siècle, le contre-coup des crises financières sévissant chez leurs voisins, quand ces crises ont une origine purement locale, n'auraient pas au milieu du moyen âge, où leurs rapports les uns avec les autres étaient si bornés, éprouvé les effets de nos malheurs intimes.

Les mines d'or et d'argent qui alimentaient, durant les deux siècles précédens, le marché européen, et qui non-seulement suffi-

saient aux besoins, mais les dépassaient, ont donc, sinon tari tout à fait, du moins vu baisser de beaucoup leur rendement vers 1400, et le déficit alla s'aggravant sans cesse, puisqu'en France, lors même que l'agriculture et le commerce eurent repris confiance, que l'état matériel alla s'améliorant, depuis la fin de Charles VII jusqu'au commencement de Louis XII, le prix de la vie resta immuable dans son bon marché, et ne haussa que d'un sixième de 1500 à 1525.

Il est du reste fort possible que la prospérité de la nation ait précisément maintenu ce bas prix de la vie, de 1460 à 1500, comme la misère y avait contribué de 1390 à 1460. La misère, aussi bien que la prospérité, tendaient à déranger le rapport ancien du métal aux marchandises : la première en diminuant la quantité de métal en circulation, la seconde, en augmentant a quantité des marchandises produites. La première pesait sur *l'offre* d'argent, la seconde multipliait la *demande* d'argent, et toutes deux ont dû jouer successivement un rôle dans cette élévation du pouvoir monétaire que nous venons de voir.

V.

La période moderne (1600 à 1800) offre des exemples de mouvemens presque aussi variés, et peut-être moins connus encore, du pouvoir de l'argent, que les quatre siècles précédens.

Les XVIIe et XVIIIe siècles ont, sur leurs devanciers, cet avantage que la statistique de la production des métaux précieux du nouveau et de l'ancien monde, ayant été faite au moins approximativement, nous fournit des données plus sûres dans l'explication des phénomènes, pour lesquels nous étions réduits, entre 1200 et 1500, à de simples conjectures. Cependant, ces phénomènes eux-mêmes, c'est-à-dire les variations du prix de la vie, n'ont jamais, que je sache, été décrits; et j'avoue que, partageant les préjugés du public à cet égard, je n'ai pu me défendre de quelque étonnement, lorsque les chiffres m'ont appris que l'argent avait eu un beaucoup plus grand pouvoir dans la première moitié du XVIIIe siècle, que dans la seconde moitié du XVIIe. Le fait pourtant n'est pas niable.

Le mouvement de baisse de la puissance d'achat de l'argent, au XVIe siècle, avait été excessif pour deux raisons : la première, c'est que le stock de métaux précieux existant en 1520, antérieurement à la nouvelle invasion métallique, était très faible; la seconde, c'est que ce siècle avait été médiocrement prospère. L'agriculture et

l'industrie n'avaient pu prendre un libre essor avec les guerres étrangères, avec les luttes civiles et religieuses surtout, qui décentralisèrent la ruine et l'étendirent dans les campagnes en tache d'huile, pendant la période de 1560 à 1600, celle où précisément l'argent affluait. Avec Henri IV, la tranquillité revenait; avec la tranquillité, la production des marchandises augmentait, et tenait tête à la production d'argent.

Même elle la dépassait; le prix de la vie baissa de 1600 à 1620. Il y eut aux premières années du XVIIe siècle, dans la consommation publique, un brusque saut de ressort débandé. On a vu un léger spécimen de cette force lâchée subitement, après une compression causée par des circonstances passagères, dans la fièvre industrielle des deux ou trois ans qui suivirent la guerre franco-allemande de 1870-1871. En 1600, ce fut une fièvre agricole qui s'empara de nos pères, et l'on se remit, avec une sorte de rage, à gratter et à solliciter cette terre, partiellement défigurée de main d'homme, et dont le rendement était depuis longtemps précaire. La terre cessa d'augmenter, ses produits baissèrent, les salaires aussi furent réduits; mais ils ne le furent que de 6 pour 100, tandis que l'hectolitre de blé diminuait de 40 pour 100, le kilo de viande de 25 pour 100, le mètre de drap de 30 pour 100, et ainsi pour beaucoup d'autres objets. Sans rappeler en rien ce qu'elle avait été sous Charles VIII, la condition du prolétaire fut donc beaucoup meilleure dans le premier quart du XVIIe siècle que dans le dernier quart du XVIe.

Comparés à ceux de 1591-1600, les prix de 1611-1620 accusent, pour le pouvoir moyen de l'argent, une hausse d'un cinquième. Il n'était plus, sous Henri III, que deux fois et demie plus fort que le nôtre; il était remonté au triple de son pouvoir actuel pendant la minorité de Louis XIII.

A partir de cette date (1620), la baisse recommence, non plus avec la rapidité vertigineuse du XVIe siècle, mais lente, insensible et cependant constante, pour atteindre son dernier degré de 1670 à 1685, autant qu'il est permis d'assigner des dates précises à de pareils mouvemens de chiffres. Ces quinze années furent sans contredit les plus heureuses du règne de Louis XIV, au point de vue du bien-être de la nation. Les riches voyaient augmenter leur revenu par la hausse du prix de la terre, qui montait de 80 à 90 pour 100, les pauvres ne voyaient augmenter leur salaire que de 10 pour 100 à peine (de 0 fr. 74 à 0 fr. 80 par jour pour la journée du manœuvre), mais le prix des céréales n'était pas plus élevé qu'en 1620. Cette époque fut celle de la production la plus intense des marchandises de toutes sortes, production favorisée par l'ac-

croissement de la population, qui avait peut-être augmenté d'un quart depuis la Fronde.

Tout porte à croire que la monnaie aurait vu son pouvoir croître dans une forte proportion, si la masse métallique était demeurée sans changement; mais l'offre des métaux précieux, de l'argent surtout, s'était maintenue et avait même excédé jusqu'alors la demande qui en pouvait être faite dans le monde civilisé. Au contraire, à la fin du XVIIe siècle, cette offre diminua. Le Potosi était devenu médiocrement productif. L'exploitation des mines d'Amérique fut moins fructueuse, les frais plus élevés.

Le pouvoir de l'argent se mit par suite à remonter progressivement dans les premières années du XVIIIe siècle. S'il ne s'éleva pas très vite, c'est que la misère de ce temps, qui entravait la consommation des marchandises de première nécessité, aussi bien que des objets de luxe, puis le mouvement en sens inverse de la population, qui diminuait d'année en année, et qui devait restreindre la production en même temps que la consommation, paralysa cette hausse du métal. Sans doute, la fonte de la vaisselle et des meubles d'argent de la couronne, des établissemens publics et des particuliers, qu'une ordonnance royale de cette époque prescrivit d'envoyer à la Monnaie, put retarder aussi quelque peu la baisse des prix, en rejetant dans la circulation monétaire un stock qui en avait été retiré. En un temps de prospérité, une pareille ordonnance, une pareille prétention de l'État, rappelant les édits somptuaires de jadis, eût pitoyablement avorté; au contraire, en des heures de gêne comme celles de la vieillesse du « grand roi, » l'opération eût été faite spontanément par les riches, lors même que l'autorité publique n'y serait pas intervenue. La baisse des prix, dans leur ensemble, n'en est pas moins saillante de 1695 à 1715.

Mais ce qui prouve qu'elle ne tenait pas tant à la misère qu'à un *déficit métallique*, c'est qu'elle continua de 1715 à 1726, en pleine paix, et qu'elle s'accentua encore sur bien des articles durant ce ministère du cardinal de Fleury (1726-1743), vrai type du gouvernement idéal, que n'illustre aucune action d'éclat, et dont le seul objectif est, sinon d'améliorer la condition des citoyens, ce qui le plus souvent est hors de la portée des hommes d'État, du moins de ne pas apporter d'obstacles au progrès naturel, que l'initiative individuelle recherche et obtient.

Sous ce ministère, les prix étaient non-seulement plus bas d'un tiers ou de moitié que soixante ans auparavant, sous Louis XIV, mais encore moins élevés à beaucoup d'égards que ceux de 1620 (le froment ne valait que 10 francs l'hectolitre au lieu de 13, et le salaire

du journalier nourri n'était que de 32 centimes au lieu de 34). Ce fut le moment où, depuis Henri IV, le pouvoir de l'argent fut le plus grand; et, pour retrouver une proportion analogue, il faudrait remonter jusqu'au milieu du XVIe siècle. Il est probable que la prospérité croissante, multipliant les marchandises dans un moment où il y avait pénurie de métal, comme sous Louis XI et Charles VIII, contribuait à en avilir le prix. Les deux périodes où le bien-être fut le plus grand ont été ainsi, au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, la première, une époque de cherté (1670-1685), la seconde, une époque de bon marché (1725-1740).

Je passe intentionnellement sous silence, dans cette revue des prix au XVIIIe siècle, le système de Law, parce qu'il n'a eu aucune influence appréciable sur le pouvoir d'achat des métaux précieux.

A partir de 1750, la baisse de l'argent reprend et continue jusqu'à la fin de l'ancien régime, avec une force qui rappelle presque ce qu'on avait vu deux siècles avant. Le filon de Guanaxuato, au Mexique, reproduisait les merveilles qui avaient jadis signalé le Pérou; de plus, ces nouvelles mines contenaient une proportion d'or très appréciable, ce qui grossissait singulièrement les bénéfices, et le pays, riant et fertile, permettait d'entretenir les mineurs à moins de frais que dans les solitudes inhospitalières du Potosi. De 1750 à 1789 la terre fit plus que doubler de prix, la plupart des marchandises montèrent de 40 à 50 pour 100. Les salaires seuls demeurèrent en arrière, par suite de l'accroissement de la population sans doute, phénomène qui allait justifier ainsi, pendant quelque temps, les théories pessimistes de Malthus et de son école.

Il me resterait à rechercher, pour compléter cette étude, le pouvoir de l'argent depuis 1789 jusqu'à la fin du XVIIIe siècle; afin d'apprécier les conséquences, non pas économiques, mais seulement monétaires, de notre révolution. Le cours extrêmement variable des assignats, selon les années et selon les provinces, n'est pas la seule difficulté qui compliquerait ce travail. En s'attachant *exclusivement aux sommes payées en numéraire*, on remarque que la création du papier-monnaie, suivie de sa dépréciation, fit monter le pouvoir de l'argent d'une façon extraordinaire, au rebours de ce qu'on voyait sous Louis XVI, où il baissait constamment. Ce pouvoir devient en quelques années le double, le triple peut-être de ce qu'il était précédemment; si bien, qu'exprimé en monnaie réelle, le prix de la vie paraît avoir baissé prodigieusement sous la convention et le directoire. Ce fait, tout exceptionnel, cessa d'ailleurs avec le consulat.

En résumé, le pouvoir général de l'argent, qui avait été deux fois et demie plus grand que de nos jours de 1626 à 1650, ne fut

plus guère que le double du nôtre, de 1651 à 1700. Il s'éleva à près du triple, de 1701 à 1750, et redescendit de 1751 à 1790 au double de ce qu'il est aujourd'hui. Beaucoup de personnes trouveront étrange que la vie n'ait fait que doubler, durant les cent années qui nous séparent de la réunion de l'assemblée constituante. Cependant, cette augmentation de 100 pour 100 n'est elle-même qu'une moyenne : il y a des marchandises qui ont triplé, comme le bois à brûler ; il en est qui ont sextuplé, comme les chaussures. En revanche, le linge et le drap n'ont augmenté que des quatre cinquièmes. L'huile à brûler coûte le même prix, et la chandelle 20 pour 100 de moins qu'autrefois. Le loyer des chaumières de campagnes a augmenté de 120 pour 100 ; mais le blé n'a augmenté que de 30 pour 100, les légumes secs que de 50 pour 100, et l'épicerie, le sel notamment, est trois fois moins chère. Bref, la vie, dans son ensemble, n'est que deux fois plus coûteuse qu'il y a un siècle ; or, tandis que les salaires ont triplé, le revenu de l'hectare de terre n'a fait que doubler et l'intérêt des capitaux a baissé de 20 pour 100.

Pour que la puissance d'achat des métaux précieux se soit en définitive abaissée de moitié depuis un siècle, il a fallu que les quantités extraites des mines aient beaucoup plus que doublé le stock d'or et d'argent, qui existait sur la surface du monde en 1790 ; si l'on songe que les progrès de l'aisance, en notre temps, ont absorbé, pour l'orfèvrerie et les usages domestiques, une somme prodigieuse de ces métaux, et que, d'autre part, des contrées entières ayant été ouvertes à la civilisation ont dû, pour former leur circulation monétaire, attirer une forte proportion de l'argent et de l'or nouvellement produits.

De plus, pendant que la quantité des métaux précieux augmentait, la quantité de marchandises de toute nature augmentait aussi : les matières premières, parce que, grâce au développement de l'agriculture, on en obtenait davantage de la terre ; les objets fabriqués, parce que, grâce aux inventions modernes, on en établissait beaucoup plus et à bien meilleur marché. Très certainement la somme des « marchandises, » de toutes les choses susceptibles d'être échangées, existant en 1892 sur le territoire français, est beaucoup plus que double de celles qui existaient en 1790 sur le même territoire. Il faut donc, pour qu'elles correspondent, prises en masse, à un nombre double de grammes d'argent, que la quantité d'argent, répandue sur notre marché national, soit au moins le quadruple de ce qu'elle était il y a cent ans.

Vte G. D'AVENEL.

VENGEANCE

RÉCIT DE MŒURS ROUMAINES

Clair d'étoiles. L'Olto mugit et bouillonne entre ses grands murs de rocher. Un vent froid passe dans les gorges où se précipitent les torrens des montagnes, qui viennent confondre avec les eaux du fleuve leurs eaux écumantes.

Dans une de ces gorges se glisse un être de haute taille que l'obscurité fait paraître gigantesque. La lune, qui monte lentement, verse soudain une large nappe de rayons, épaississant les ombres au milieu desquelles cette forme géante s'est effacée.

La lune inonde de sa lumière les villages plongés dans le sommeil, les bois qui semblent respirer doucement, les prés où dorment les troupeaux mêlant leur souffle au parfum des innombrables fleurs.

Dans la prairie vient de reparaître la forme mystérieuse : un homme grand comme un sapin et vêtu d'une courte veste brune. Des armes étincellent à sa ceinture ; son pantalon de laine blanche est rentré dans ses bottes ; le chapeau de feutre posé sur ses longs cheveux et orné d'un bouquet abrite un front bas, d'épais sourcils ; ses yeux luisent comme deux charbons ardens. De sa main, petite mais nerveuse, il tord sa longue moustache, puis tire de sa ceinture un couteau et une corde. A pas rapides et muets, il s'approche d'une des vaches. Ses dents brillent à travers la moustache, la courbe de son nez s'accentue, et il murmure :

— Ta peau va me fournir une paire de sandales.

En un clin d'œil, il a lié les jambes de la pauvre bête, et le large couteau luit au-dessus de son poil satiné. Il taille soigneusement deux amples morceaux et rit des râles de la vache à la torture.

Le sang, à flots noirs, inonde le gazon. L'homme rince au premier ruisseau les deux lambeaux de cuir, les roule ensemble et disparaît comme si l'ombre l'avait englouti.

La lune continue son chemin et épie, entre les rochers noirs, l'Olto, dont les vagues tumultueuses se couronnent de crêtes d'argent.

L'homme lève très doucement le loquet de sa porte et va pour se coucher sur le banc qui court le long du mur de l'étroite chambre. Mais sa jeune femme ne dort pas, elle a allumé un cierge de Pâques; elle joint les mains, et ses grands yeux semblent fouiller la nuit. Quand elle voit du sang sur les mains de son mari, un cri est tout près d'échapper à ses lèvres. Mais il rit de sa frayeur.

— N'aie donc pas peur, ce n'est que sa vache qui vient de m'offrir une paire de sandales. Sa peau, à lui, viendra plus tard.

Il éteint le cierge et s'allonge sur le banc. Au même instant, un coup de vent ébranle les bardeaux du toit, hurle dans les volets, renverse les pots de fleurs du balcon de bois, et éveille le nourrisson couché dans l'auge suspendue par des cordes aux poutres du plafond bas. Il éveille aussi une jeune fille endormie sur le banc de la cuisine; elle se lève, court au foyer, rassemble les charbons dispersés par la bourrasque et souffle dessus. La flamme éclaire un visage qui ressemble à celui de l'homme de tout à l'heure : le même nez d'aigle, les mêmes yeux enfoncés et noirs comme des charbons, le même front bas, où les cheveux noirs se massent lourdement et retombent en nattes ébouriffées jusqu'aux genoux. Elle se redresse de toute sa hauteur; sa tête touche presque le toit de la cabane; elle écoute et hoche la tête en entendant crier l'enfant.

— Veux-tu du lait, belle-sœur? demande-t-elle, à la porte de la chambre.

— Oui, Sanda, s'il n'est pas aigre; car voici un orage qui vient.

La jeune fille goûte le lait, le met sur le feu, puis ouvre les volets pour regarder au dehors. Des nuées sombres courent devant la lune, et le vent jette, par la petite fenêtre, des tourbillons de poussière mêlée au violent parfum des fleurs. Il se fait un grand calme,.. puis un éclair déchire le ciel tout près d'elle, et le tonnerre éclate presque en même temps. La jeune fille se signe, ramène le volet, retire du foyer le lait bouillant, le verse d'une écuelle dans l'autre, pour le refroidir, en fronçant avec impatience les noirs sourcils qui se rejoignent au-dessus de son nez d'aigle. L'enfant pleure plus fort, mais sa petite voix est couverte par le bruit de la pluie et de la grêle. Quand Sanda pénètre dans la chambre, avec son écuelle de lait, le cierge de Pâques a été rallumé, et la jeune mère serre vainement le nourrisson sur sa poitrine.

— Si je n'avais pas eu cette frayeur! J'étais si bonne nourrice! Et maintenant plus rien! Sainte Mère de Dieu, quels éclairs!

La jeune fille hausse les épaules avec dédain.

— Aussi, pourquoi être si poltronne!

— Je lui ai fait payer ta frayeur, Ancuza, ricana le mari.

— Oui, mais cela ne me rend pas mon lait. Je n'en ai que plus grand'peur! Sainte Mère de Dieu! quel tonnerre!

La jeune femme et l'enfant avaient tous deux des yeux bleus, de longs cils sombres et frangés des cheveux blonds. En voyant sa belle-sœur trembler si violemment, Sanda lui prit l'enfant des bras et le fit boire. Alors, elle releva son regard et vit les mains sanglantes de son frère.

— L'as-tu tué? demanda-t-elle, paisiblement.

L'homme éclata de rire :

— Sanda n'est pas aussi craintive que toi, Ancuza.

— Non, je ne suis pas craintive; mais si tu l'as tué, tu feras mieux de t'en aller de l'autre côté de la montagne. Veux-tu que je selle ton cheval?

— Je me suis contenté de saigner un peu sa meilleure vache, pour qu'elle perde son lait, comme Ancuza, quand il a incendié notre grange.

— Ah! que va-t-il nous faire? gémit la jeune femme, se tordant les mains.

— Ce qu'il nous fera, nous le lui rendrons, n'est-ce pas, Dragomir, mon frère?

L'enfant s'était endormi dans les bras de Sanda; elle le posa dans l'auge, caressa le front et les cheveux de sa petite belle-sœur pour l'apaiser, puis elle rentra dans la cuisine, couvrit soigneusement les tisons, se jeta sur son banc et tomba aussitôt dans un profond sommeil. Cependant l'orage s'éloignait, et chaque feuille, chaque brin d'herbe humide étincelait sous les rayons de lune.

Il existait depuis bien des générations une vieille haine héréditaire entre la famille de Dragomir et celle du maître d'école Pârvu. Au village, on racontait des histoires remontant jusqu'aux époques légendaires, sur la façon dont l'une et l'autre avait tour à tour satisfait sa soif de vengeance. Il ne se passait guère de semaines sans que le bruit d'un nouveau méfait effrayât les voisins. La pauvre Ancuza vivait dans une perpétuelle angoisse. Cette nuit-là, encore, elle ne put se rendormir; elle ne cessait de se représenter les malheurs qui pourraient résulter de cette action de son mari.

Pârvu s'était couché ivre la veille. Il était fort tard lorsqu'il entra dans la salle étroite et basse de l'école. Selon la coutume, en été, il n'y trouva que les plus jeunes et les plus faibles des

enfans, ceux qu'on ne pouvait utiliser aux champs. Pârvu portait le costume des paysans, quoiqu'il eût habité la ville et que, même aux examens, à Craiova, il eût trois fois remporté le premier prix. Il se faisait remarquer par des formes athlétiques, des yeux gris, pleins d'éclairs, d'abondans cheveux noirs coupés ras, et il savait discourir mieux que personne. Aussi avait-il dans le village un grand nombre d'admirateurs.

— Il sait des livres! disaient les paysans, qui le contemplaient avec un respect craintif. Les enfans avaient de lui une frayeur extrême et apprenaient comme de petits perroquets, de sorte qu'ils pouvaient débiter par cœur des pages entières. Car, entre les mains du maître, la baguette devenait un instrument de supplice fort redouté.

Ce matin-là, Pârvu était de mauvaise humeur, et ses écoliers, épouvantés, se serraient les uns contre les autres, attendant avec une terreur mortelle la première interrogation.

— Florica! appela le maître.

Une fillette maladive se leva. Ses cheveux emmêlés lui retombaient sur les yeux et cachaient son visage, d'une jaune pâleur. Ses yeux, très noirs, s'attachèrent avec angoisse sur le maître, puis les lourdes paupières se baissèrent, et, suivant du doigt les lignes, la petite lut péniblement une fable dont elle ne comprenait pas un mot. Pârvu ne l'écoutait pas.

— Lis toujours! souffla un gamin placé derrière elle; et, l'instinct de la conservation la soutenant, l'enfant continua de lire, sans points ni virgules. Les autres épiaient le visage du terrible maître d'école.

Pârvu s'absorbait dans ses pensées. Un seul être, au monde, avait été à lui : son frère qu'il adorait. Quelques semaines avant ce jour, il l'avait trouvé assassiné dans la forêt. Cette image revenait sans cesse à sa mémoire, quoi qu'il fît pour l'écarter. Parfois il s'efforçait de la noyer dans l'eau-de-vie; mais, l'ivresse dissipée, l'image était là, effrayante : il ne voyait et n'entendait plus rien. Il refaisait le chemin qui le ramenait de la ville, ayant à la main un paquet de tabac pour son frère, car il aimait à lui faire de petites surprises. La soirée était avancée; les rocs projetaient de longues ombres sur la route. Soudain, il vit quelqu'un assis sur une pierre, immobile, la tête appuyée au mur de rochers. En approchant, il lui sembla reconnaître son frère, mais pourquoi ne bougeait-il pas? « Moïse! » cria-t-il de loin. Pas un mouvement. La frayeur le prit, il se mit à courir; il toucha son frère. Les membres du jeune homme étaient glacés; les yeux, grands ouverts, le regardaient fixement. Pârvu poussa un cri, et crut étouffer. Il frictionna vigoureusement le corps; il l'appela tout bas, puis à grands cris, jusqu'à ce qu'il eût découvert la plaie béante. Alors il

comprit que Moïse n'entendrait plus jamais le son de sa voix. Il se jeta à terre, pleurant, s'arrachant les cheveux. Puis, la pensée de se venger de Dragomir lui revint et suffit pour sécher ses larmes.

La fillette lisait toujours, du même ton monotone, et cette fois un passage de l'histoire nationale.

« Mais le prince Tzepesch fit serment de se venger des boyards qui s'étaient révoltés contre lui. Il les invita à un repas splendide où tous vinrent avec leurs plus magnifiques habits de fêtes : les boyards, leurs femmes, leurs fils, leurs gendres et leurs filles. Pendant qu'ils mangeaient et buvaient, ils se virent soudain entourés de soldats armés, et Tzepesch leur cria en riant d'un rire terrible :

« — Vous ne sortirez pas d'ici que vous n'ayez construit pour moi et de vos propres mains la forteresse de Tschetazuia. Vous travaillerez nuit et jour ou vous serez empalés.

« Les hôtes devinrent blancs comme la muraille et commencèrent à supplier le prince de leur permettre du moins de dépouiller leurs joyaux et leurs habits de fête.

« — J'accepte volontiers les joyaux! dit Tzepesch, toujours en riant, je les offrirai aux ambassadeurs turcs pour conserver mon trône; mais vous garderez vos habits!

« Et, tels qu'ils étaient, on les mena au travail à coups de fouet : les femmes les plus belles, les hommes les plus vieux! Bientôt leurs mains et leurs pieds saignèrent; bientôt leurs habits tombèrent en lambeaux. Leurs corps étaient presque nus, leurs visages pâles et hagards; les coups de fouet pleuvaient sur eux sans pitié. Ils durent entasser pierres sur pierres pendant de longs mois, avant l'achèvement de la forteresse. Tzepesch, debout sur les murailles, riait en voyant ces êtres lamentables tomber d'épuisement et poussés sans relâche, jusqu'à ce que la mort eût délivré le plus grand nombre de leurs tortures, jusqu'à ce que l'orgueilleuse citadelle s'élevât au bord du fleuve... »

La sueur perlait sur le front de Pârvu; il croyait sentir encore le poids du cadavre peser sur son épaule, pendant qu'il le rapportait à la maison. Il avait juré de punir le meurtrier; et, jusqu'alors, il n'avait pas tenu son serment. Il est vrai qu'il avait mis le feu à la grange de Dragomir, à toute sa récolte de maïs, en partie vendue, en partie réservée pour semence. Il avait vu s'élever les flammes qui réduisaient Dragomir à la misère; mais était-ce une vengeance? Était-ce l'équivalent de la vie de son frère?

Moïse avait, il est vrai, insulté Sanda, un jour que celle-ci était venue à l'*hora*, et l'avait forcée à quitter la danse, non sans serrer les poings et murmurer quelques mots entre ses dents. Pârvu se frappa le front : si c'était Sanda qui l'eût tué de ses propres mains? Non, la chose était impossible! Moïse était plus grand

et plus fort qu'elle; il ne se serait pas laissé frapper par une femme! A cette seule pensée, Pârvu avait le vertige; il n'entendait plus la lecture, où il était maintenant question d'un agneau que sa désobéissance à sa mère conduisait à l'abattoir. La voix monotone de l'enfant se confondait, dans son oreille, avec le bruit du torrent qui roulait à travers le village, pour se jeter dans l'Olto.

Il se rappelait que son père avait été pope dans ce même village où le père de Dragomir était cultivateur. Il évoquait le souvenir d'un drame barbare : le pope avait à se venger... De quoi? Pârvu ne le savait plus! Un jour, il revenait à cheval d'un bourg voisin; il rencontra le paysan désarmé et occupé à laver ses brebis. Celui-ci vit un pistolet étinceler dans les mains du pope; il bondit et s'enfuit, rapide comme le vent, faisant des sauts et des zigzags. Le pope, sur son petit cheval, courait derrière lui. Le fugitif aperçut l'église; il se précipita jusque dans le sanctuaire et embrassa l'autel. Dans son aveugle rage, le pope poussa son cheval à la suite du malheureux dans l'église même, et tua le père de Dragomir, dont le sang éclaboussa l'autel.

En punition de ce crime, il fut interdit, rasé et enfermé dans un cloître. Pârvu resta seul avec son petit frère à élever.

Les enfans taillaient leurs pupitres avec leurs couteaux, dessinaient sur leurs ardoises et crachaient ensuite pour les nettoyer. Les mouches bourdonnaient contre les vitres malpropres; l'air devenait de plus en plus étouffant. Quelques écoliers bâillaient.

La porte s'ouvrit soudain, et un gamin en chemise se précipita, un lourd bonnet de fourrure enfoncé sur sa tignasse noire.

— Maître! bégaya-t-il, maître, votre vache!

Pârvu s'éveilla de son rêve.

— Qu'est-il arrivé à ma vache?

— Votre vache! balbutiait le gamin, venez et voyez!

Les enfans avaient peine à contenir leur joie, d'abord d'être quittes de la classe et ensuite d'assister à quelque scène tragique. Ils se précipitèrent vers la porte et se répandirent, en criant, dans le pré. Bientôt la moitié du village fut réunie autour de l'animal blessé, qui soulevait avec ses cornes d'énormes mottes de gazon et repoussait son petit veau, lequel lui demandait à boire avec des accens lamentables. Ses grands yeux semblaient accuser ceux qui l'entouraient. Des gouttes de sueur inondaient le front de Pârvu, tandis qu'il plaçait sur les blessures de larges feuilles mouillées pour en apaiser le feu.

Les femmes, leurs nourrissons dans les bras, hochaient la tête, sous les voiles blancs qui les faisaient ressembler à des matrones romaines. Les enfans se pressaient alentour avec curiosité, en groupe serré, car ils avaient peur de l'animal saignant, et de la rage du maître,

qui pouvait aisément se retourner contre eux, et des grandes taches rouges du gazon, passant rapidement au noir. Une grande et belle fille plongea avec compassion la main dans un seau de lait, et donna ses doigts à sucer au petit veau, tout en riant au contact avide de ce mufle velouté qui la chatouillait et aux grosses plaisanteries d'un garçon, dont les yeux brillans ne la quittaient pas. Les femmes se poussaient le coude.

— Vois donc! elle n'est pas sotte! C'est au maître d'école qu'elle en veut!

Soudain, tous les regards se tournèrent vers le chemin, où la forme majestueuse de Sanda apparaissait, enveloppée de soleil. Elle avançait, l'amphore verte de terre vernissée, posée obliquement sur ses cheveux noirs, la quenouille à la taille, le fuseau à sa main. Pour marcher plus à l'aise, elle avait relevé par devant la jupe rouge aux plis lourds, qui tombait de ses hanches, retenue par une ceinture de cuir; de sorte qu'on apercevait sa chemise blanche et ses beaux pieds nus. La chemise richement brodée aux épaules et aux manches, s'ouvrait sous le collier d'ambre à plusieurs rangs, assez pour laisser deviner le contour admirable de la poitrine. La tête était enveloppée d'un fichu jaune dont les bouts, rejetés par derrière, couvraient les petites boucles qui frisaient sur le cou, sous les nattes pendantes. La peau aux tons d'or, brunie par le soleil, les puissans sourcils noirs, l'étrange gravité du visage donnaient à cette apparition quelque chose de sévère et de grandiose. Les garçons du village avaient peur de Sanda, qui ripostait à leurs taquineries par des répliques acerbes, pires que des soufflets, les laissant à court comme des imbéciles.

Sanda attacha ses grands yeux sur la vache et demeura un instant immobile, observant tous les gestes de Pârvu. Bientôt, elle lui entendit prononcer le nom de son frère, et tout d'un coup, elle se vit entourée et accablée de questions.

Pârvu fendit le cercle, et, semblables à deux lions, le maître d'école et la jeune fille demeurèrent face à face, croisant leurs regards farouches.

— C'est Dragomir qui a fait cela! dit Pârvu, grinçant des dents.

Sanda garda le silence.

— Nie, si tu peux, cria Pârvu.

Sanda continuait à se taire et à le regarder.

— Parle, ou je te secoue!

Sanda le mesura de la tête aux pieds, et répondit de sa voix calme et profonde:

— Tu aurais de la peine à me secouer: tu es trop faible, liseur de livres! Tu n'es bon qu'à mettre le feu, la nuit, quand personne n'est là pour t'en empêcher.

D'un large geste, elle se fit place et passa, sans regarder autour d'elle. Pârvu était devenu jaune de rage.

— Tu me le paieras! dit-il entre ses dents.

— Sais-tu? fit un vieux paysan. Épouse cette fille; elle est forte, capable de beaucoup travailler; ce sera la fin de la vieille haine.

— L'épouser! cria Pârvu. Que l'Olto m'engloutisse avant que j'épouse cette vermine! Mais je lui laisserai de moi un souvenir qui l'empêchera de m'oublier jusqu'au dernier jour de sa vie. Je l'humilierai si bien qu'elle n'osera plus ouvrir la bouche ni se montrer! Je me vengerai, et avec moi, tous les garçons du village.

Les jeunes filles se regardèrent; les garçons sourirent; les hommes tirèrent leurs bourses à tabac pour rouler une cigarette; les femmes s'en allèrent à leur ouvrage. Quand les écoliers se virent seuls avec leur maître, ils s'enfuirent le plus vite qu'ils purent, et Pârvu demeura près de la vache enfiévrée, lui rafraîchissant la langue et les narines avec de l'eau, et se demandant s'il ne ferait pas mieux de la tuer.

Sanda s'était dirigée vers le puits, avait saisi le gigantesque levier qui se dessinait comme une potence sur l'horizon éblouissant de la vaste plaine et, abaissant le seau, avait rempli son amphore. Elle ne savait pas combien elle était belle en ce moment-là; le rouge éclatant de sa jupe, la chemise blanche, le fichu jaune, au milieu de ces vagues de verdure auraient ravi un peintre, tous ses mouvemens étaient pleins de vigueur et d'harmonie. Mais elle ne pensait qu'à la haine sauvage qui fermentait dans son âme contre Pârvu; elle pensait qu'elle en avait dit trop peu, qu'elle aurait dû le flageller davantage, lui faire sentir son mépris d'une façon plus mordante encore. Eh quoi? Eux n'avaient rien dit quand il avait anéanti par le feu tout ce qu'ils possédaient. Et lui, pour une misérable vache, il ameutait tout le village, par ses cris et ses lamentations, parce qu'il savait lire dans les livres! Et les autres l'écoutaient, parce qu'ils le croyaient supérieur à eux? A cette pensée, son profil d'aigle s'accentua davantage et ses sourcils se rapprochèrent. Elle se disait aussi qu'on leur en avait voulu, dans le village, à elle et à son frère, de leur orgueilleux silence, et que depuis, on les avait plus que jamais regardés comme les meurtriers de Moïse. Ces gens-là ne comprenaient que les gémissemens et les accusations violentes; le silence leur semblait quelque chose de suspect. Ancuza n'était pas aimée, parce qu'elle venait d'un autre village, et qu'avec ses yeux bleus, elle avait l'air d'une étrangère. On n'avait jamais pardonné à Dragomir de n'avoir trouvé à son goût aucune des filles de ses voisins; on en attribuait la faute à Sanda, qui n'en avait jugé aucune digne d'eux, ni assez douce pour plier devant elle. Sanda savait tout cela. Ce n'était pas en vain qu'elle

possédait des yeux et des oreilles; et si peu d'amis qu'on ait, il s'en trouve toujours un pour nous répéter les choses désagréables qu'il a entendu dire de nous ou même pour en inventer : « On dit ceci et cela sur ton compte. » Sanda connaissait bien cette phrase, parce que nul n'avait le courage de lui donner directement son avis. On n'ignorait pas ses colères subites, sa langue affilée, son bras d'acier, qui avait dégagé une charrette d'un bourbier, d'où quatre bœufs, sous les coups de fouet, s'efforçaient en vain de l'arracher.

Il se racontait sur sa force des histoires fabuleuses, et son audace était passée en proverbe. Dragomir disait souvent, en riant, qu'il ne craignait pas les voleurs, tant qu'il avait Sanda dans la maison. Pendant une de ses absences, une bande de brigands était venue attaquer son logis; mais Sanda s'était présentée au capitaine avec tant de sang-froid qu'il avait voulu l'emmener, comme sa femme, son frère, son camarade, même au besoin comme reine de la bande; tout, pourvu qu'elle consentît à les accompagner! Avec un sourire fugitif et un étrange éclair dans le regard, Sanda avait décliné cet honneur.

— Ce n'est pas que je n'eusse envie de l'accepter, dit-elle plus tard. Si ma petite belle-sœur et l'enfant n'avaient eu besoin de moi, je serais peut-être partie avec eux... Mais ils en auraient vu de rudes! Ils auraient dû m'obéir comme des esclaves...

Cependant elle s'était dit que son frère pouvait à tout heure disparaître, victime ou assassin, et qu'en ce cas, elle resterait seule, chargé du double soin de la défense et de la vengeance. A partir de ce jour, la maison de Dragomir fut sacrée pour les brigands.

— Tu pleures toujours, Anca! dit-elle sévèrement, en rentrant dans la cuisine avec sa cruche pleine.

— Ah! non! non! je n'ai presque pas pleuré, Sanda. Mais les gens disent que Pârvu est furieux et qu'il va nous faire quelque chose de terrible! Ah! mon Dieu, que devenir! que devenir! comment élever mon petit enfant au milieu de vous autres, si farouches, si sauvages!

— Laisse-le-moi; j'en ferai un homme!

La jeune femme n'en pleura que plus fort.

— Tu lui apprendras la haine et la vengeance, et cela n'aura jamais de fin!

— Jamais, tant qu'il restera quelqu'un de nos deux familles!

— Mon pauvre enfant! je voudrais le garder semblable à un petit œillet, je voudrais qu'il fût doux et bon.

— Je veux le rendre pareil à un sapin.

— Alors il sera renversé!

— Il défiera la tempête, et il sera fort comme nous autres!

— Il ira au ciel, car il a les yeux bleus, sanglota la jeune mère.

Sanda haussa impatiemment les épaules, sortit et revint avec une charge de jeunes tiges d'arbres qu'elle jeta brusquement sur le sol pour les briser à coups de hache et les lancer dans le foyer, dont les longues flammes envoyaient, en pétillant, des nuées d'étincelles jusqu'au plafond noirci.

— Ce bois est trempé, grommelait Sanda, j'ai horreur des pleurnicheries et des averses. Après, on n'a plus de feu, rien que de la fumée ou des étincelles qui ne chauffent pas!

La belle jeune femme s'était assise à la fenêtre, et les petites mains maladroites de l'enfant arrachaient les feuilles du géranium qui garnissait l'embrasure. Anca, perdue dans ses pensées, jouait avec les boucles d'un blond presque argenté qui entouraient d'une auréole le visage de son fils. Elle chantait une mélopée monotone et lugubre, dont l'air eût été impossible à noter, un chant de douleur qu'en roumain on nomme *doïna* :

Feuille verte du saule, — Je souffre et je languis! — Quand j'étais chez ma mère, — Je riais toute l'année! — J'ai suivi l'étranger — Là où je ne puis jamais rire, — Je prie, je travaille, je pleure, — Et me désole toute seule ; — Mes jours sont tristes et pesans! — Quand j'étais chez ma mère! — Petite mère, ô mère, écoute! — Feuille verte du saule, — Je souffre et je languis!

Les gazouillemens de l'enfant faisaient un accompagnement à cette chanson singulière ; et un rayon de soleil, qui se glissa par une fente de la cloison, vint mettre sur cette tête blonde comme un baiser céleste.

Le pope passait au moment même; il s'arrêta près d'un des piliers de bois de la cabane.

— Ce n'est pas beau, Anca, ce qu'a fait ton mari!

— Qu'a-t-il fait?

— Tu sais bien comment il a traité la vache.

— Quelle vache?

La jeune femme frissonnait, blanche jusqu'aux lèvres. L'enfant se frottait les yeux et cachait sa petite tête dans le sein de sa mère.

— Ne fais pas semblant de tout ignorer, comme si tu étais un agneau candide. Je vous connais, race de brigands!

— Mais les autres nous traitent bien plus mal?

— Alors, Dragomir a voulu se venger de ce que l'autre a mis le feu chez lui, à ce qu'il prétend?

Le pope ricanait dans sa grande barbe et regardait malicieusement la jeune femme effarée.

— Il n'aura pas de paix jusqu'à ce qu'on l'envoie à Ocna, la tête

rasée, les chaînes aux pieds, pour travailler aux mines de sel, dans la nuit perpétuelle. Je te le dis, Anca, si tu ne m'apportes plus de cierges, plus de gâteaux de froment bien sucrés, surtout si tu ne fais pas dire une couple de messes, les choses tourneront mal, très mal !

— Les messes ne servent à rien !

— Eh bien ! nous dirons des prières pour obtenir la ruine et la mort de Pârvu.

— N'as-tu pas dit deux messes pour la ruine et la mort de mon mari?

— Tu n'as qu'à mettre un plus gros cierge ; tes messes seront les meilleures.

— Je ne puis pas ; je suis pauvre, à présent!

— Alors, tant pis ! ton mari ira aux galères.

Et le pope s'éloigna, en secouant la tête.

— Que t'a dit ce prêtre, que le diable emporte? demanda Sanda.

— Il m'a dit que Dragomir irait aux galères, si...

— Si quoi ?..

— Si nous ne faisions pas dire de messes.

— Je le pensais bien ! Et toi, qu'as-tu répondu ?

— Que je n'avais pas d'argent pour les payer.

— Tu l'as dit? Vrai ! tu l'as dit ! Il va nous noircir aux yeux de tout le village !

— O Sanda ! ne m'as-tu pas défendu de lui donner un seul *para?*

— Pourquoi ne lui as-tu pas fait cadeau de tes boucles d'oreilles pour sa femme?

— Je vais les lui porter.

— Pas tout de suite ! Dieu, que tu es sotte !

— Il sait déjà l'histoire de la vache !

— Naturellement ! Pârvu a convoqué tout le village. Il a crié à tue-tête, il m'a insultée!

— Il t'a insultée, Sanda ! Et tu ne m'en avais rien dit !

— Cela m'est bien égal, je lui ai rendu sa monnaie !

— L'orgueil vous perdra bientôt ! dit soudain une voix étrangère, qui les fit toutes deux tressaillir d'effroi. C'était le notaire : un long nez, de gros yeux de grenouille et des lunettes.

— Je viens voir si je ne trouverai pas ici deux morceaux de cuir de vache, enlevés à leur légitime propriétaire.

— Où étiez-vous donc quand on a mis le feu à notre grange? dit Sanda.

— Ah! par malheur, j'étais en ville.

— Alors, je vous conseille d'y retourner bien vite avant que mon frère n'apprenne que vous avez montré votre nez chez nous. D'ailleurs, cherchez tant qu'il vous plaira.

Elle avait mis à l'abri les deux morceaux de cuir et avait déjà commencé à les tanner.

— Salue ton frère de ma part et dis-lui qu'il prenne garde de ne pas tomber aux mains de la justice.

Le notaire s'éloigna.

— Nous nous faisons justice nous-mêmes! dit Sanda entre ses dents.

Peu de jours après, elle eut une course à faire. Elle voulait porter quelques poules dans une ferme éloignée et elle partit, ses volailles pendues par les pattes, la tête en bas, à un bâton posé sur ses épaules. Il faisait chaud et les pauvres bêtes laissaient retomber languissamment leurs têtes qui effleuraient, comme des coquelicots empourprés, les blés en fleurs, dont le pollen volait en nuage de fine poussière. Autrefois, Sanda allait toujours à cheval, les volailles accrochées à sa selle; mais ils avaient dû vendre un de leurs chevaux et Dragomir montait l'autre.

D'un pas léger, la jeune fille marchait sous ce soleil brûlant, qui faisait reluire comme de l'or mat le plumage brun de ses poules. Sa chemise blanche se voyait de fort loin. L'atmosphère avait cet éclat jaunâtre qu'on lui voit seulement en Orient; on l'eût dit saturée de rayons en poudre; au bord de l'horizon, elle semblait vibrer comme au-dessus d'un four à chaux. Les grillons faisaient un bruit assourdissant, pour couvrir le coassement des grenouilles et le sifflement des crapauds.

Sanda se hâta de gagner la forêt, qui, tout le long du fleuve, offrait l'ombre épaisse de ses arbres si vieux que beaucoup tombaient de vétusté, et son beau tapis de mousse, moelleux aux pieds nus. Sanda n'entendait pas qu'on la suivait. C'était Pârvu qui se glissait à travers les buissons comme un chasseur après un coq de bruyère, et dont les pieds également nus couraient sans bruit sur la mousse. Soudain la jeune fille perçut tout près de son oreille un souffle haletant; elle n'eut pas le temps de se retourner; elle reçut dans les jarrets un coup brusque, qui la fit tomber en avant, et Pârvu mit le genou sur son dos. Il tira un couteau de sa ceinture. Sanda vit briller l'acier et se crut morte. Mais elle sentit qu'il détachait la lourde couronne de tresses qui faisait deux fois le tour de sa tête; un instant après, il les brandissait en l'air; il les avait tranchées dans le cou, et lui en fouettait le visage. Blême de rage, il n'avait pas prononcé un seul mot.

— Suis-je trop faible pour venir à bout de toi? dit-il enfin d'une voix étranglée. Honte pour honte! Tête rasée, fille déshonorée! Tu n'oseras plus te montrer. Ta langue devra s'user au logis, insolente! diablesse!

A chaque mot, il lui flagellait la figure, et faisait claquer les longs cheveux dans l'air comme un fouet; Sanda se tordait, se débattait en vain; il la lâcha seulement quand son bras fut tout à fait

las. Elle avait caché son visage dans la mousse et demeurait comme morte. Alors Pârvu se leva; le sang revenait à ses joues et à ses lèvres. Sanda se redressa d'un bond, il l'attendit de pied ferme, croyant qu'elle allait se précipiter sur lui comme une jeune lionne. Mais elle s'appuya contre un arbre, ensevelit son visage dans ses vastes manches de toile et éclata en sanglots amers, de vrais sanglots d'enfant. Pârvu demeurait indécis et stupide, pareil à un gamin qu'on vient de corriger; ses yeux allaient des longs cheveux noirs qui s'enroulaient dans sa main au mouchoir jaune arraché par lui et jeté sur la mousse, où un rayon de soleil faisait jouer l'ombre tremblante du feuillage des hêtres. Une bergeronnette s'approcha en sautillant; la tête penchée de côté, elle examina les poules gisant à terre et traînant dans la poussière leurs crêtes rouges.

La belle fille continuait à sangloter, comme si elle avait perdu à jamais la force et la joie de vivre. Pârvu restait à la regarder; il voyait qu'elle était fort belle, et un singulier frisson semblait, au contact de ces cheveux qu'il tenait, lui remonter le long du bras jusqu'au cœur et lui couper la respiration. Il se trouvait méprisable, lâche, honteusement criminel. Sa haine était partie, sa rancune oubliée. Il avait insulté une enfant et ne pouvait lui rendre ses cheveux, quoiqu'il eût volontiers donné sa vache, toutes ses vaches, pour cela! Il s'était attendu à tout, à une scène de fureur, à un coup de couteau, à une morsure, à tout, excepté ces larmes désolées, qui le réduisaient à l'impuissance.

Enfin Sanda se redressa, ramassa son mouchoir dont elle s'enveloppa la tête jusqu'aux sourcils et s'enfuit à travers bois, sans un regard ni une parole, aussi vite que ses pieds purent la porter.

Pârvu regardait, très irrésolu, les cheveux qu'il tenait à la main. Allait-il les laisser là, ou les jeter dans la rivière? Soudain, il les roula et les mit dans sa poitrine. Alors, il reprit la route du village, s'efforçant de garder un air indifférent; mais les cheveux touchaient son cœur; il sentait sans cesse leur caresse douce, étrange, quelque chose de très jeune et de très charmant. Une fois chez lui, il ouvrit son coffre, le vida, y plaça soigneusement les cheveux tout au fond, puis entassa dessus ses effets, referma le coffre et prit la clef sur lui, ce qu'il n'avait encore jamais fait, ne possédant rien de précieux.

Le soleil, à son déclin, apparaissait entre les grands troncs comme un œil lumineux. Sanda se glissa d'arbre en arbre, semblable à un daim effaré, jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé la place où ses malheureuses poules étaient restées, le bec ouvert, prêtes à mourir de soif. Elle choisit une large feuille qu'elle remplit au ruisseau, et leur versa des gouttes d'eau sur la langue. Quand

elles furent ranimées, elle les rechargea sur son épaule, et les emporta à grandes enjambées, non sans jeter derrière elle des regards craintifs.

Elle les remit à une paysanne qui, de très grand matin, avant le jour, devait s'en aller au marché de la ville. Au retour, elle se lava les mains, les pieds et le visage dans le ruisseau. Les gouttes d'eau fraîche suspendues à ses longs cils calmèrent la cuisson de ses paupières rouges de larmes. Elle rentra dans la forêt; la nuit noire l'enveloppa. Elle se sentit soulagée; personne ne pouvait la voir. En arrivant au lieu témoin de la lutte et de sa honteuse défaite, elle s'assit sur un arbre renversé et repassa tout dans sa mémoire. Pour la première fois elle songea que Pârvu, un homme, et son ennemi mortel, l'avait vue pleurer. Qui donc pouvait se vanter d'avoir jamais arraché une larme à Sanda? Sanda plus forte que tous les garçons, Sanda qui avait défié les voleurs, — elle avait versé des larmes, et devant qui? Les joues lui brûlaient tellement qu'elle dut détacher son mouchoir et ensuite l'ôter tout à fait; elle dénoua en outre le cordon de sa chemise, car les veines de son cou étaient gonflées à éclater.

Elle aurait dû l'étrangler, le poignarder, l'égorger! Il lui avait fait la plus grande injure qu'on puisse faire à une fille, et elle, qui toute sa vie n'avait songé qu'à la vengeance, n'avait su en un tel moment que pleurer et s'enfuir comme un enfant coupable devant le maître redouté. Elle passa les doigts dans les épaisses mèches tout emmêlées qui lui pendaient sur les yeux et ressentit une impression nouvelle, un bien-être inconnu, à pouvoir secouer sa crinière comme un poulain. Il lui sembla être devenue un garçon et avoir le droit de se montrer plus indomptable et plus sauvage que jamais, à présent que ses longs cheveux n'étaient plus là pour lui rappeler sa condition de femme. Mais, au milieu de ces pensées, l'image de Pârvu grandissait toujours en elle, Pârvu, le premier qui l'eût contrainte à plier, qui lui eût fait sentir un maître, qui eût été plus fort qu'elle, capable de la maltraiter et de la faire pleurer. Elle ne l'avait pas regardée en s'enfuyant; elle avait les paupières baissées, et cependant elle l'avait bien vu, là-bas, avec les cheveux dans sa main et les yeux troubles. Le sang empourpra de nouveau les joues de Sanda. Qu'étaient devenues ses tresses? Il les avait sans doute jetées dans l'Olto? Pourquoi, du moins, ne lui avait-elle pas arraché sa chevelure? A quoi avait-elle pensé, de la lui laisser! Elle appuya son coude sur son genou, enfonça tous ses doigts dans ses cheveux courts et se mit à réfléchir.

La nuit devenait toujours plus profonde : il régnait dans la forêt un grand silence, comme si des milliers et des milliers d'êtres vivans n'y eussent pas respiré. Sanda frissonna légèrement, en songeant

aux doigts de fer qui avaient saisi ses tresses, au froid de l'acier sur son cou, et à ce moment où elle avait cru mourir.

Il l'avait tenue en sa puissance; il pouvait l'égorger comme un agneau! Pourquoi ne l'avait-il pas fait?... Plutôt la mort mille fois que cette honte et cette ignominie! Et cependant elle était heureuse de respirer, d'entendre son cœur battre, au lieu d'être étendue, raide et glacée dans la mort. Il lui avait en quelque sorte fait présent de la vie, ce voleur, ce brigand, ce scélérat. Elle sentait encore l'acier sur son cou, et elle dut y porter la main, pour s'assurer qu'elle n'avait pas la plus légère blessure. Comme ses cheveux avaient grincé sous le couteau! Quel bruissement dans ses oreilles, quand il avait mis le genou sur elle, l'étouffant sous son poids! Il lui avait fouetté le visage avec ses propres cheveux, et ensuite il l'avait silencieusement regardée pleurer? Pourquoi ne pas l'avoir raillée, l'avoir maltraitée encore? Pourquoi n'avoir pas ri de joie à cette vengeance si complète? Les doigts de Sanda persistaient à ravager sa courte chevelure. Elle revoyait Pârvu déconcerté, irrésolu, attachant sur elle ses grands yeux, et le sang montait par vagues aux joues de Sanda. Désormais elle aurait honte devant lui; elle baisserait les paupières si elle le rencontrait. Du reste, elle ne pourrait le rencontrer, car elle ne sortirait plus de sa maison!

L'obscurité s'épaississait toujours. Sanda s'aperçut tout d'un coup qu'il lui était impossible de distinguer les arbres ni les sentiers. Il lui fallait donc rester à sa place jusqu'aux premières lueurs du jour. Le temps ne lui parut pas long, quoiqu'elle ne cessât de penser à la même chose. Par instans, elle sentait battre toutes ses artères, au cou, aux mains, aux pieds; son cœur palpitait à l'étouffer; puis tout cessait, et elle reprenait ses efforts pour combiner avec calme une vengeance digne de l'injure. Mais elle n'y parvenait pas. Elle ne pouvait ni penser ni vouloir, sa volonté était comme liée. C'était sans contredit un ensorcellement: elle demeurerait en sa puissance tant qu'elle n'aurait pu lui reprendre ses cheveux. Mais les avait-il gardés? Pourquoi s'imaginer qu'il les avait gardés? Parce qu'il ne les avait pas lancés aussitôt loin de lui? Il avait pu les jeter ensuite et les corbeaux les prendraient pour garnir leurs nids, comme si elle était morte et devenue la proie des bêtes sauvages. Là-dessus elle se reprit à pleurer, sans savoir pourquoi, mais elle pleura et sanglota longtemps.

Soudain elle crut entendre loin, bien loin, le chant du coq. Déjà! La nuit était donc passée? En effet, on commençait à distinguer vaguement la forme des arbres. Elle se leva brusquement, rattacha son mouchoir et se dirigea vers le village aussi vite que la clarté, encore indécise, le lui permit.

Le coq chanta de nouveau; et, de bas en haut, une aurore froide

et grise gagna lentement toute l'étendue du ciel, au sommet duquel scintillaient encore les dernières étoiles. Lorsque Sanda rentra dans la maison, son frère, le visage sombre, se dressa devant elle.

— Depuis quand cours-tu ainsi la nuit? demanda-t-il brutalement.

— Depuis que je n'ose plus me montrer en plein jour, répliqua-t-elle d'une voix dure.

Elle arracha son mouchoir et secoua ses cheveux.

Dragomir étouffa une malédiction.

— Venge-moi! cria Sanda, qui disparut dans la cuisine, en frappant la porte derrière elle.

Dragomir n'eut pas besoin de demander quel était l'auteur de l'injure. Il sortit de bonne heure, pour ne plus entendre les lamentations d'Anca, qui se désolait en voyant la tête de Sanda dépouillée de sa parure, navrée que sa jolie sœur fût devenue si laide. Sanda elle-même coupa court à ces plaintes :

— Gémir n'y changera rien! Je ferai la besogne de la maison et tu te chargeras des courses, car je ne me montrerai à personne.

Sanda travaillait avec plus d'ardeur que jamais. Elle remplaçait sa belle-sœur au métier à tisser; celle-ci, en échange, devait aller chercher l'eau et pourvoir aux achats nécessaires, ainsi qu'à la vente de l'étoffe fabriquée.

Dragomir allait partout, ne songeant qu'à sa vengeance, quand il s'aperçut qu'on l'évitait, que le vide se faisait dès qu'il paraissait, qu'on lui répondait de mauvaise grâce, ne lui adressant jamais la parole. Pârvu avait gagné tout le village à sa cause, ce qui ne lui était pas difficile, à lui, riche et savant. L'amertume de Dragomir grandissait de jour en jour.

— Faut-il mettre le feu à sa maison, Sanda?

— Non, ce ne serait pas une vengeance, on lui en rebâtirait une autre : c'est la maison d'école.

— Faut-il rendre son cheval boiteux?

— Il en achèterait un autre, il a de l'argent.

— Faut-il le tuer d'un coup de fusil?

— On t'enverrait aux mines!

— Faut-il brûler son colza?

— Il lui resterait assez de maïs.

Dragomir ne pouvait trouver aucune vengeance qui satisfît Sanda. Elle avait des objections à tout, mais elle ne trouvait rien elle-même quand il lui demandait un conseil.

Elle avait brisé et écrasé sous ses pieds un tout petit miroir qu'elle possédait, après y avoir aperçu une seule fois son visage. Ses cheveux noirs, ébouriffés, ses yeux très grands, lui donnaient l'aspect d'une tête de Méduse; elle avait peur de sa propre image. Elle espérait écraser, avec le petit miroir, l'interrogateur mystérieux

qui, au dedans d'elle, s'informait sans cesse de sa haine et ne la trouvait plus aussi grande, aussi profonde qu'elle aurait dû être. Sanda s'interrompait tout à coup dans ses momens de grande activité et demeurait perdue dans son rêve, les yeux fixes. Puis elle se secouait et reprenait à la hâte son travail.

— Ancuza, dit un soir Dragomir, Pârvu est trop fort pour moi; il a excité contre moi tout le pays, chacun m'évite; je ne puis conclure aucune affaire. Il vaut mieux que je quitte le village et que j'aille chercher du travail ailleurs, jusqu'à ce que cette histoire soit un peu oubliée.

— Et nous? demanda la jeune femme.

— Vous resterez ici, et vous veillerez sur mon bien.

Anca soupira. Ses angoisses étaient si grandes qu'elle ne savait plus ce qui valait le mieux pour elle-même. Elle avait renoncé à toute joie en ce monde; son seul bonheur était de serrer son enfant sur son sein et d'écouter ses chers gazouillemens. Elle y répondait avec une tristesse douce, et souvent elle s'épouvantait de la tendresse trop brusque de Dragomir pour son fils. Sanda, elle aussi, attirait violemment l'enfant à elle. S'il pleurait, elle le repoussait avec dédain.

— Il ne sera pas de notre race. Ce sera de la *mamaliga* (bouillie de maïs), tout comme sa mère!

Un jour que Dragomir traversait le village, une pierre lancée l'atteignit et donna le signal à une grêle d'autres pierres dont l'accablèrent les gamins qui sortaient de l'école. Il ramassa les cailloux, visa les enfans et leur riposta si bien qu'ils s'enfuirent en hurlant. Un des gamins avait l'œil hors de la tête; une fillette était gravement blessée à la cheville; un autre enfant avait un trou au front. La main de Dragomir était habituée à frapper juste. Il y eut un véritable soulèvement dans le village. Les parens l'accusèrent près du notaire, demandèrent des dommages et intérêts. On confisqua ce qui lui restait, parce qu'il était incapable de payer; bientôt il fut pourchassé comme une bête fauve.

— Sanda, dit-il, tu es plus forte que bien des hommes. Je te confie ma femme et mon fils. Il faut que je parte! Tout ira mieux pour vous! Mais vous ne demeurerez pas sans vengeance : seulement, ils sont à cette heure trop nombreux contre moi. Ce maître d'école, que le diable emporte, les a tous mis de son parti. Il faut que je parte!

Sanda fit un signe d'acquiescement et lui prit l'enfant des bras. Anca s'enfuit dans la maison pour ne pas le voir partir.

Pârvu se tordit, en souriant, la moustache, lorsqu'il apprit que Dragomir avait disparu du village. Il s'étonnait seulement de ne rien voir venir de cette vengeance qu'il attendait à toute heure.

Souvent il ouvrait son coffre et touchait les cheveux de Sanda. Il aurait voulu les jeter pour conjurer le mauvais sort; mais ce mauvais sort avait une si étrange douceur,.. pourquoi l'écarter de lui?

Il pensait à la vengeance suspendue sur sa tête et souriait en caressant les cheveux : il revoyait la belle jeune fille appuyée à son arbre, et il était pris d'un tel désir de la contempler encore qu'il lui semblait qu'elle l'attirait avec des chaînes. Il avait châtié, humilié jusqu'à la poussière la fille la plus forte et la plus fière du village; il se sentait un héros, et, à côté de cela, il était possédé du besoin de la prendre dans ses bras et de la caresser, comme un enfant qu'on vient de punir.

C'étaient les vacances, véritable délivrance pour le maître et les écoliers, par ces pénibles chaleurs. Sanda ne parut ni parmi les faucheuses ni à la tonte des moutons; Anca fit sa besogne, mais beaucoup moins bien qu'elle. La jeune femme était d'ailleurs épuisée : elle passait les nuits à écouter si elle n'entendrait pas revenir son mari. Il revenait, en effet, par les beaux clairs de lune, pieds nus, sur un cheval sans selle ni bride; il revenait pour surveiller sa femme, car il était férocement jaloux et avait déjà levé plus d'une fois son fouet sur elle, quand il s'imaginait qu'elle avait eu un regard pour celui-ci ou celui-là. Du reste, la jeune femme trouvait cela tout naturel. Sa propre sœur n'avait-elle pas réclamé le divorce du seigneur de son village, parce que son beau et bon mari ne l'avait pas battue une seule fois en trois ans de mariage?

— Il ne m'aime pas, il n'est pas même jaloux ; je veux divorcer.

Sur quoi, le seigneur avait exhorté l'époux trop indifférent :

— Prends-la donc par ses tresses et traîne-la par terre, puisqu'elle en a envie!

— Ah! notre maître! je ne puis pas, elle est trop belle; ça me ferait trop de pitié!

Anca pouvait se déclarer satisfaite; elle avait assez souvent senti la lourde main de son mari, et elle savait qu'elle serait la proie de la mort si elle paraissait seulement oublier ses devoirs.

Dragomir revint encore une fois, à bride abattue, par une nuit de pleine lune. Mais, voulant être sûr de son fait, il laissa son cheval à quelque distance et se glissa dans les buissons. Il vit un homme tourner sans bruit autour de sa maison, et, de rage et de frayeur, son cœur cessa de battre. Les yeux étincelans, la main sur le couteau, il épia l'intrus... et le reconnut... Pârvu! Que venait-il faire? Mettre le feu à la maison, assassiner l'enfant, séduire la femme? Rien de bon ne l'amenait au seuil de son ennemi.

Pârvu frappa doucement à la petite fenêtre de la cuisine.

— Sanda! dit-il à demi-voix, Sanda, écoute-moi!

Il attendit. Dragomir attendait aussi.

— Sanda, je ne veux pas te faire de mal; écoute-moi seulement.

La petite fenêtre s'ouvrit brusquement et Sanda parut, dans un rayon de lune, les joues pourpres sous ses cheveux emmêlés, ainsi qu'une enfant qu'on tire de son berceau.

— Que veux-tu encore de moi?

Elle voulait être fière et hautaine; mais sa voix tremblait, sa poitrine se soulevait, haletante.

— Je veux que tu me pardonnes.

Sanda partit d'un éclat de rire bref et rauque.

— Depuis quand ce mot est-il d'usage entre nous? Nous ne le connaissons pas.

— Sanda, je n'ai plus de repos. Tes cheveux m'ont ensorcelé!

— Alors, rends-les-moi!

— Oh! te les rendre? Certes, non! Je les ai pris, ils sont à moi.

— Comme le bien volé est au voleur.

— A quoi te serviront-ils, si je te les rapporte?

— Je les mettrai autour de ma tête et j'irai danser à l'*hora*, au lieu de me cacher comme un hibou.

— Alors, je les garde. Tu es trop belle, tu n'iras pas à l'*hora*. Je veux que personne ne te voie.

Dans sa cachette, Dragomir se pinçait les lèvres comme s'il voulait siffler longuement. Un sourire diabolique se jouait dans ses yeux, et il murmura :

— A présent, je te tiens! Tu es perdu!

Sanda jeta sur Pârvu un regard rapide et craintif.

— Depuis quand me donnes-tu des ordres? dit-elle, sur un ton de défi.

— Depuis que je t'ai vaincue, Sanda! Tu es tombée en mon pouvoir, tu ne peux plus t'en délivrer.

Elle voulut repousser la fenêtre, mais il avait placé son bras à l'intérieur.

— N'essaie pas, mauvaise tête! Je resterai tant que je voudrai.

— Si mon frère te voyait! s'écria Sanda.

Pârvu se mit à rire.

— Crois-tu que j'aie peur de lui, comme tu as peur de moi?

— Je n'ai pas peur de toi, pas un instant!

— Pourquoi trembles-tu donc? Pourquoi ton cœur bat-il si fort que les veines de ton cou se gonflent et que ta chemise se soulève sur ta poitrine?

— Parce que je ne suis pas encore vengée.

Dragomir sourit dans l'ombre.

— Tu auras ta vengeance, dès que tu le tiendras dans tes filets.

Pârvu, devenu très grave, dit à demi-voix :

— Tu es vengée, mais tu ne le sais pas.

— Écoute... murmura Sanda. Quel est ce bruit?

— Un hibou, ou quelque chauve-souris.

— Non, j'ai entendu rire et respirer.

— Ce sont des pigeons sauvages. Sanda, avoir peur! Qui l'aurait cru? Depuis quand?

— Depuis que j'ai perdu mes cheveux.

— Ils repoussent comme du blé nouveau.

Il voulut saisir ses boucles; Sanda recula.

— Si seulement j'étais devenue un garçon!

— Que ferais-tu, alors?

— Je te poignarderais.

— Vraiment! voici mon couteau, tue-moi!

Il lui mit dans la main la large lame. Sanda la contempla, étincelante sous les rayons de lune; son regard chercha Pârvu, qui attendait devant elle, avec calme, toujours appuyé à l'embrasure.

— Je ne suis qu'une fille! dit-elle entre ses dents.

Elle ferma violemment le couteau et le lui rendit.

— Sanda! Sanda! où es-tu? appela la voix d'Anca.

Sanda disparut en un clin d'œil. Pârvu demeura quelques momens encore plongé dans ses pensées; il soupirait et souriait. Il ne voyait pas les yeux de Dragomir étinceler dans le buisson, il ne voyait que cette superbe fille, dont il était amoureux fou. Il aurait volontiers reçu de sa main le coup de couteau, car ensuite il l'aurait embrassée, tant qu'il aurait eu une goutte de sang dans les veines. Pourquoi ne l'avait-elle pas frappé? Une joie folle lui brûlait la poitrine, à cette seule pensée qu'il la tenait réellement en son pouvoir. Doucement, il referma la petite fenêtre et s'éloigna.

Anca avait fait un rêve effrayant; il était impossible de la calmer. Enfin, elle se rendormit et Sanda rentra dans la cuisine, rouvrit sa fenêtre et, se penchant, regarda longuement au dehors! Il lui sembla entendre le trot d'un cheval se perdre dans le lointain. Ce bruit finit par se confondre avec la voix du fleuve, qui le couvrit tout à fait. Sanda appuya sa joue sur sa main et repassa tout ce qu'elle avait éprouvé pendant que Pârvu, en face d'elle, attendait le coup de mort. Quel sentiment avait paralysé sa main et fait taire sa soif de vengeance?

Comme des nuages sur la lune, les pensées se chassaient à travers son cerveau; elle frissonna enfin, et, s'imaginant que la nuit était froide, elle ferma la fenêtre, puis se coucha sur son banc, accoutumée à s'endormir aussitôt.

Mais, ce soir, le sommeil ne venait pas. Elle se retournait sans cesse; bientôt, elle eut chaud à étouffer. Alors elle se leva, sortit

sans bruit de la maison, descendit jusqu'au fleuve et s'assit sur le bord. Des truites argentées sautaient au clair de lune; les vagues passaient, avec leur couronne écumante; Sanda les voyait venir et se briser toujours contre le même rocher. Il lui semblait être une de ces vagues, et Pârvu était le rocher, tandis qu'elle avait cru l'entraîner comme un caillou. Elle rabattit ses cheveux sur ses yeux, puis les repoussa en arrière. Elle avait tremblé sous son regard comme un enfant. Où donc avait-elle pris ce cœur de lièvre? Lorsqu'il s'était précipité sur elle avec fureur, auprès du puits, elle l'avait traité si dédaigneusement!

Alors, elle songea à la vache qu'on avait dû tuer, et elle fut prise d'une étrange pitié pour la pauvre bête, sentiment tout nouveau qu'elle n'avait encore jamais éprouvé et jamais compris chez les autres. Sa pensée retourna vers Pârvu, vers le moment où il avait trouvé son frère assassiné. Qu'avait-il fait? qu'avait-il ressenti? Il sembla tout d'un coup à Sanda qu'elle ne pouvait plus aimer autant Dragomir, parce qu'il avait tué le jeune frère de Pârvu. Celui-ci avait-il crié? S'était-il arraché les cheveux? Avait-il appelé son frère mort? L'avait-il couvert de baisers? Les longs cils de Sanda se mouillèrent. Elle se leva d'un bond et s'en alla plus loin pour échapper à ces pensées.

Mais ces pensées la suivaient à la trace, la raillaient, la torturaient et la consumaient, de si mauvaises pensées qu'elle ramena ses cheveux sur ses yeux pour que la lune ne pût les lire dans son regard.

. . . . . .

— Hé! Sanda! oie plumée! moineau sans ailes! crièrent derrière elle quelques enfans, un matin qu'elle s'était attardée au puits.

D'ordinaire, elle y allait toujours avant le lever du soleil. Le sang lui monta au visage, et, comme un grand chien de race après lequel aboie une troupe de roquets, elle ne détourna pas la tête et suivit son chemin. La troupe de ses persécuteurs grossissait de minute en minute, et le bruit se gonflait ainsi qu'un ruisseau après l'orage.

— Rôtira-t-on les poules?

— Qu'as-tu fait de ta laine, pauvre agneau?

— Rasée! plumée!

— Mouton de la Saint-Jean!

Tous criaient à la fois. Brusquement, le silence se fit, car, semblable à l'ange exterminateur, Pârvu avait surgi, armé de sa longue baguette et distribuant de droite et de gauche des coups si bien appliqués, qu'ils nettoyèrent en peu d'instans la place.

— Pauvre enfant! murmura-t-il.

Des têtes curieuses s'allongeaient derrière les murs et les palis-

sades. Les écoliers avaient cru que leur maître serait ravi de les voir insulter Sanda; et à présent cela ne lui convenait plus?

Sanda continuait son chemin sans mot dire.

— Les odieux gamins! reprit Pârvu.

— C'est ton ouvrage, fit la jeune fille.

— Puis-je t'accompagner, pour qu'ils ne recommencent pas?

— Merci! J'aime mieux aller seule, et il m'est fort égal qu'ils crient après moi, répondit-elle vertement.

Pârvu demeura comme enraciné au sol, regardant l'orgueilleuse fille. Elle s'en allait sans se retourner, mais ces paroles lui chantaient encore à ses oreilles, qui étaient devenues toutes roses. Les enfans restaient tellement stupéfaits, qu'ils suivirent longtemps des yeux les deux ennemis, s'éloignant dans des directions opposées.

— Vois donc! il voudrait lui faire la conduite! chuchotaient deux fillettes entre elles.

— Et elle ne demanderait pas mieux! fit derrière leur dos un garçon qu'elles n'avaient pas aperçu.

Elles poussèrent un cri et se fermèrent mutuellement la bouche, en riant comme des folles.

Dragomir revint encore une fois, comme un fantôme, à travers la nuit noire : il vit sa sœur sortir de la maison dès que Pârvu frappa aux carreaux de la fenêtre; il vit ce dernier prendre Sanda dans ses bras sans qu'elle fît de résistance. Dragomir se mordit le doigt si fort que l'empreinte de ses dents y resta marquée; il étouffa la malédiction qui lui venait aux lèvres pour mieux entendre ce qu'ils allaient dire. Mais tous deux passèrent devant lui et se perdirent dans la forêt, parlant très bas à la manière des amans. Dragomir avait déjà la main sur son couteau, prêt à s'élancer sur Pârvu, comme un tigre, et à lui enfoncer la lame entre les épaules. Cependant il se ravisa; il était sûr de sa proie; avec un peu de vigilance, il pouvait la laisser aller et jouer avec elle. Pendant des semaines, il jouirait de sa vengeance; l'eau lui viendrait à la bouche en y songeant, un frisson délicieux lui courrait le long des moelles. C'était prolonger le plaisir : son adversaire mort, tout serait bien fini; l'existence n'aurait plus de charme. Il se faisait aussi une fête de torturer ensuite longuement sa sœur, de la tuer à petit feu. Sa cruauté saurait inventer un châtiment digne du crime.

Sanda était devenue rêveuse et taciturne. Elle entendait bien ce que lui disait Anca, mais elle n'en comprenait pas le sens. Les paroles frappaient son oreille comme un bruit désagréable au milieu d'un monde d'autres sensations, d'autant que ces paroles étaient le plus souvent des plaintes :

— Pourquoi Dragomir ne revient-il plus ?

— Il reviendra bientôt, répétait Sanda avec impatience.

— Sanda, fit la jeune femme, les yeux dilatés, je fais des rêves effrayans! Si cet affreux Pârvu avait tué mon mari! Sanda, je ne le supporterais pas.

— Et que ferais-tu, alors? dit Sanda d'un ton si froid et si distrait que sa belle-sœur sentit ses terreurs s'en accroître. Elle la saisit par l'épaule et la secoua.

— Sanda, mon mari est mort et tu le sais!

— Non, il n'est pas mort et personne ne le tuera.

— Comment peux-tu en être si sûre?

— Je le sais.

Aucune supplication ne put lui arracher un mot de plus; elle demeura comme un sphinx impénétrable et glacé, fixant dans le vide ses grands yeux las. Tout lui était devenu si indifférent, le frère, la sœur, l'enfant, tout! Une seule pensée ne la quittait ni jour, ni nuit, et elle demeurait assise à terre, les bras croisés sur ses genoux. Jamais elle n'avait trouvé le travail aussi fatigant que cette oisiveté. Enfin, Anca lui criait de se mettre au métier, ou elles n'auraient bientôt plus de quoi manger! Sanda se levait lentement, et tissait pendant des heures avec le même regard fixe, sans souffler mot. La pauvre petite Anca finissait par avoir peur d'elle et pleurait tout bas. Une ou deux fois, elle avait essayé de mettre son enfant sur les genoux de la jeune fille absorbée, mais celle-ci l'avait repoussé avec un geste d'horreur et s'était enfuie dans le bois. Elle courait le long de l'Olto jusqu'à une cabane éloignée, couverte de mousse et tombant en ruines, où demeurait une mystérieuse vieille, tireuse de cartes et sorcière, qui s'entendait en outre à préparer des philtres d'amour et plusieurs sortes de remèdes avec des herbes. Pas une âme ne savait ce que Sanda allait faire là; on ne se vantait pas d'ordinaire de ses visites à la vieille. Anca trouvait sa belle-sœur toujours plus pâle, et elle finit par lui demander timidement si elle était malade.

— Moi? Pourquoi cela? Je vais bien.

— Pourquoi donc es-tu pâle à faire peur?

— Parce que je ne me farde pas comme les autres.

— Si tu me disais ce qui t'afflige, je pourrais peut-être t'aider.

— Je voudrais bien savoir à quoi tu es bonne! Tu n'as pas pour trois paras d'intelligence ni de volonté.

— Vous êtes bien plus habile que moi, vous deux, je le sais; mais cette habileté ne vous a guère porté bonheur.

— Notre bonheur est un bonheur étrange, comme le vent qui abat une forêt.

Les semaines passaient; Dragomir attendait. Un soir, les deux

amans s'arrêtèrent tout près de sa cachette, et il entendit sa sœur, jadis si fière, murmurer :

— Pârvu, j'ai peur.

— Toi, avoir peur, mon enfant? Ne suis-je pas là?

— Je n'ai pas peur pour moi, mais pour toi. Mon frère se tient trop tranquille; on n'entend plus parler de lui. S'il découvrait notre secret...

— La forêt est grande et la nuit sombre.

— Il est comme le lynx, il voit la nuit et franchit d'un bond les distances.

— Je suis fort et armé.

— Il saisira le seul moment où tu seras sans défense. Je ne puis plus vivre ainsi; je meurs d'angoisse! Depuis des semaines, je n'ai pas dormi un instant. Mes yeux restent ouverts et secs; je ne puis plus les refermer. Et je voudrais tant dormir!

Son accent était celui d'un enfant lassé; elle se serra contre la poitrine de Pârvu, qui l'étreignit passionnément. Dragomir retint son souffle.

— Fuyons, alors! dit enfin Pârvu.

— Oui, oui! fuyons! Au-delà des frontières, personne ne nous connaîtra, personne ne nous trouvera!

Elle parlait avec une ardeur fiévreuse et se suspendait au cou du bien-aimé, comme si elle sentait un abîme au-dessous d'elle.

— Dimanche soir, je serai avec mon cheval près du puits. Nous fuirons, et avant que le coq chante, nous serons bien loin dans la montagne. Au lever du soleil, nous aurons passé la frontière.

— Ah! soupira Sanda avec une satisfaction profonde. Alors je n'aurai plus peur, plus jamais! Tu ne sais pas, Pârvu, comme c'est affreux, la peur! C'est un dragon, un monstre qui nous saisit et puis nous lâche jusqu'à ce qu'on se sente devenir chauve d'angoisses et que le dragon nous étrangle.

Pârvu sourit : — Non, je ne connais pas cela, car je n'ai encore jamais eu peur!

Et derrière lui étincelaient les yeux de son ennemi mortel.

Anca tomba malade et dut se mettre au lit. Sanda la soigna jour et nuit avec le plus grand zèle, mais intérieurement avec une frayeur affreuse que la maladie ne s'aggravât. Elle dit à son amant ses remords d'abandonner la pauvre faible créature.

— Bah! il ne manque pas de voisines. Laisse-la mourir! Ton frère n'aura que ce qu'il mérite.

Sanda se rendit chez une voisine.

— Ma belle-sœur a une mauvaise fièvre et j'ai tant veillé près d'elle que je n'en puis plus de fatigue. Voulez-vous veiller cette nuit et me laisser dormir chez vous?

— Volontiers! que me donneras-tu pour cela?

— Notre petite chèvre, et si vous venez plusieurs nuits, une pièce de toile.

— Je voudrais avec cela ton mouchoir rouge; alors, je viendrai six nuits.

— C'est conclu, dit Sanda. Elle ôta le mouchoir, un présent de Pârvu, et le tendit à la femme. Celle-ci fut ravie que la jeune fille eût si aisément accepté ce marché exorbitant, mais elle garda son étonnement pour elle et ne dit pas non plus qu'elle trouvait Sanda bien changée.

Les lignes de son visage s'étaient creusées; ses joues étaient pâles; ses yeux cerclés de noir comme si elle s'était peinte, ses paupières pesantes et gonflées, — peut-être par les veilles, si elle disait vrai.

La nuit était tiède et obscure : au ciel, une pluie d'étoiles filantes; sur terre, une pluie de vers luisans. Il y avait comme de petits feux de joie dans les herbes, de grandes fusées dans l'air. Tout faisait silence et cependant tout n'était qu'éclat et mouvement, amour et mort. Les étoiles filantes étaient-elles, comme on le dit, des amans, se hâtant de se rejoindre pour un embrassement éternel?

Pârvu attendait déjà près du puits avec son cheval lorsque le pas léger de Sanda glissa sur l'herbe. Un petit ver luisant s'était pris dans ses cheveux, sous son mouchoir et jetait sa lueur claire jusqu'aux sourcils de la jeune fille, comme une lampe perpétuelle au fond d'une grotte sombre. En dépit de la chaleur, elle tremblait de fièvre, et la main que saisit Pârvu était glacée.

— Pars-tu à regret? demanda-t-il ardemment.

— Oh! non, de tout mon cœur! Mais mon angoisse est si grande. Vois-tu les étoiles tomber du ciel; la nôtre est peut-être parmi elles! Entends-tu mugir l'Olto, d'une voix irritée et sauvage, comme s'il réclamait une victime?

— Folle! ne me parle pas de tes histoires superstitieuses! On les oublie vite quand on sait lire. Tu ne te doutes pas que sur ton front une flamme brille et que tu sembles toi-même une étoile lumineuse.

— Une flamme! Mon Dieu! mon cerveau va brûler.

— Enfant! — Il prit le ver luisant et le serra dans ses doigts; la flamme s'éteignit.

— Ce n'est qu'un pauvre insecte. Tu es aujourd'hui tout à fait déraisonnable; on ne peut te dire un mot! ajouta-t-il sévèrement.

Sanda appuyait les doigts sur ses paupières closes. Sans un mot de plus, il la prit par la taille et la jeta sur son cheval.

Dès le premier pas, l'animal buta et refusa d'avancer.

— Tu vois! un malheur nous menace! cria Sanda.

Mais Pârvu prit sa figure mauvaise, jura entre ses dents et donna au cheval un coup de cravache qui le fit bondir, et lui laissa une marque sanglante.

Selon l'usage du pays, Sanda montait à la façon des hommes et était solide en selle. Tous deux tournèrent autour du village endormi, sans même faire aboyer un chien, et suivirent le bord du fleuve, pour le traverser, s'il fallait dissimuler leurs traces. Ils retournaient souvent la tête, mais personne ne les suivait.

A l'aurore, ils étaient bien loin dans les montagnes qui bornent la Transylvanie, et quand le premier rayon de soleil colora de rose la pointe des sommets, ils respirèrent : une demi-heure encore, ils auraient franchi la frontière! Sanda sourit pour la première fois à son compagnon, et son regard perdit son expression effarée.

— Tu vois, lui dit Pârvu, que tu t'effrayais à tort. Tout va bien!

Il avait à peine prononcé ce dernier mot que le visage pâle de Dragomir, contracté par la rage, surgit derrière un rocher. Les amans crurent voir un spectre; mais avec ce cri : « Je te tiens! » il s'élança sur Pârvu et lui plongea son large couteau dans la gorge, dans les yeux, insatiable de coups, retirant son arme pour frapper sans relâche, quand déjà l'ennemi râlait à terre.

Sanda avait sauté de cheval, et, comme paralysée, s'appuyant de tout son poids contre la selle, elle regardait avec une fascination terrible son frère acharné sur l'agonisant. Il se ruait après sa victime, lui arrachait les entrailles, lui coupait le nez, les oreilles et recommençait à frapper, mais sans toucher au cœur, pour prolonger la torture.

Lorsqu'enfin Pârvu ne donna plus aucun signe de vie, Dragomir, grimaçant, couvert de sang, se retourna vers Sanda.

— Merci, ma sœur, de me l'avoir livré. Nous voilà quittes avec lui à jamais! Ris donc, Sanda!

Et le rire de Sanda s'éleva, si épouvantable, si prolongé, qu'il éveilla les échos de la montagne, et que Dragomir, ce démon, fut lui-même pris de frayeur. Il voulut la saisir et la maltraiter; mais elle évita son contact avec horreur, et le rire s'éteignit dans ce cri : « Du sang! du sang! »

— Voyons! reste tranquille et pense à ce qu'il faut faire pour qu'on ne me prenne pas. A quoi me servira ma vengeance, si on m'envoie aux mines d'Ocna?

Le regard de Sanda redevint fixe.

— Je sais un moyen de l'empêcher. Viens d'abord au fleuve laver tes habits, ton visage, tes cheveux, alors tu seras débarrassé de ce sang.

Elle remonta à cheval, et sans regarder derrière elle, reprit le chemin par où elle était venue.

Dragomir la suivait rapidement, non sans s'assurer, par des coups d'œil jetés de tous côtés, que personne ne l'épiait. Il vit un vautour décrire des cercles à une grande hauteur, puis un second; les oiseaux descendaient lentement.

— Ah! fit-il, en saisissant la bride du cheval, qu'ils nettoient la place! On pourra ensuite chercher longtemps.

A peine le vallon fut-il désert que les vautours commencèrent leur œuvre; il en vint d'autres, jusqu'à quarante, et bientôt il n'y eut plus à la place du cadavre de Pârvu, que quelques os blanchissans.

— Que vais-je faire de toi? dit Dragomir, menaçant sa sœur du regard.

Sanda ne répondit rien; elle attacha les yeux sur lui avec la même indifférence que sur un rocher ou sur un arbre.

— Tu n'as donc pas peur de moi?

— Peur? De quoi aurais-je peur?

— Du châtiment que je te réserve. Je te prépare un avant-goût de l'enfer, ma colombe! Cela te fera du bien.

— Viens te laver, il faut te laver, ou tu iras aux mines d'Ocna, fit-elle tranquillement, comme s'il n'avait rien dit.

— Qu'est devenue ta crainte, Sanda? Tu étais comme un enfant, tu tremblais; et maintenant te voici en ma puissance, tu sais que je sais tout, que je t'ai vue avec lui, et tu ne trembles plus?

— Viens vite, vite te laver, ou tu iras aux mines!

Ils sortirent du défilé et se trouvèrent au sommet des rocs qui surplombaient l'Olto. Le fleuve mugissait avec des bonds sauvages, resserré entre les murailles énormes.

— Peut-on descendre par là? demanda Sanda.

— Non, fit Dragomir.

Il laissa aller le cheval et se pencha sur le bord pour mieux voir.

— Va te laver!

Ces mots sifflèrent à son oreille: les mains de fer de Sanda l'avaient saisi par la nuque et le lançaient dans le vide. Elle sauta de cheval et le regarda tomber. Son corps rebondit sur les pointes de rocher et disparut dans l'eau bouillonnante. Sa main s'éleva un moment au-dessus des vagues, puis on ne vit plus rien. La masse des eaux recouvrait l'abîme profond qui l'avait englouti et se précipitait vers la vallée, emportant au milieu de son écume et de son tonnerre cet effroyable secret.

Anca s'était réveillée de son délire de plusieurs jours; la voisine l'avait quittée pour retourner à son ménage, et elle demeurait tran-

quille sans mouvement, avec la sensation de bien-être que donne parfois une extrême faiblesse. Tout à coup, une pierre tomba près de son lit. Elle tourna péniblement les yeux vers la fenêtre. La tête de Sanda apparut. Ses cheveux fous retombaient sur ses yeux ; elle montra dans un sourire ses dents étincelantes, fit un signe de tête et s'enfuit.

— Sanda ! cria la jeune femme d'une voix éteinte.

Elle crut à un nouveau fantôme de la fièvre et se signa faiblement. Mais le caillou demeurait là : cette apparition était donc une réalité !

De longs jours se passèrent sans qu'on entendît parler d'elle. Le cheval de Pârvu revint, la bride teinte de sang, s'arrêter à la porte de son maître ; puis des enfans accoururent un matin dire qu'ils avaient vu Sanda, assise dans le tronc creux d'un sapin. Elle ornait de fleurs sa tête et ses vêtemens et elle chantait.

On chercha à découvrir ce qu'était devenu Pârvu, d'autant qu'on apprit du village voisin que Dragomir avait également disparu. Sanda allait le long du fleuve en chantant ; mais quand on approchait d'elle, elle s'enfuyait toujours. On plaça de la bouillie de maïs dans l'arbre creux, et l'on vint pendant qu'elle mangeait ; à toutes les questions, elle secoua ses cheveux et refusa de répondre. Anca vint aussi la supplier ; Sanda rit à sa vue, sans qu'un mot s'échappât de ses lèvres.

« Sanda est devenue folle. Le cheval était couvert de sang, que s'est-il passé ? » — On ne disait plus autre chose dans le village. Beaucoup de gens voulurent prendre Sanda chez eux, car on croit que loger des fous porte bonheur ; il fut impossible de lui faire quitter son arbre. Ses vêtemens tombèrent en haillons. Avant l'hiver, on lui en apporta de neufs, qui furent bientôt dans le même état ; leurs couleurs déteintes n'en étaient que plus pittoresques et elle les orna de feuilles jaunes et rouges et de branches de ronces, quand il n'y eut plus de fleurs. La neige tomba : elle ne sentait pas le froid. Les loups sortirent de la forêt : elle n'avait pas peur. Durant les clairs de lune, elle ne cessait de chanter, et quand elle ne se croyait pas observée, elle parlait sans s'arrêter :

— Viens, mon bien-aimé ! je te couronnerai de fleurs. Tu reposeras sur ma poitrine, si douce et si belle ! Viens, nous irons au fleuve laver nos habits. Nous irons au bois et nous nous aimerons, mon bien-aimé.

Une fois, elle disparut assez longtemps. Quand elle revint, elle rapportait un crâne qu'elle déposa dans son arbre. Elle le gardait des heures sur ses genoux, le baisait, le berçait, le couronnait de fleurs et lui chantait des chansons telles que celle-ci :

Feuille verte de bruyère, — Je t'ai bâti une cabane, — Sous les étoiles, sous les fleurs! — Viens, mon bien-aimé, où tout fleurit, — Viens au bois où le ruisseau coule, — Où l'amour brûlant s'apaise ! — Je te couvrirai de fleurs, — J'appuierai ma joue sur ton cœur. — Je plongerai mes yeux dans tes yeux; — Te murmurant des mots d'amour! — Les clochettes des muguets sonnent la fête, — Des flocons de soleil nous éclairent; — Des vers luisans portent les flambeaux; — Les sapins chantent la litanie, — Et de tous les amours sans nombre — Le monde est demeuré si beau. — Viens! la nuit tombe et la rosée, — Feuille verte de bruyère!

On chargea des enfans de la suivre. Ils arrivèrent avec elle à la gorge rocheuse où elle fouilla longtemps l'endroit du meurtre. Elle finit par retrouver l'os d'un doigt et s'enfuit avec son trésor, en répétant toujours : « Pârvu! Pârvu! » Les enfans cherchèrent à leur tour, sous les feuilles amassées, les digitales et les épilobes serrées comme une forêt. Ils trouvèrent la bourse de Pârvu encore pleine. On comprit alors qu'il n'avait pas succombé à l'attaque d'un brigand, mais à une vengeance. Seulement, qu'était devenu Dragomir?

Un jour, Sanda descendit dans l'Olto, brisant les glaçons attachés aux rochers et les dévorant avec des manifestations de joie. On croyait à tout instant la voir disparaître, mais elle allait comme un enfant, chancelant souvent, sans jamais tomber. Enfin, elle se courba et retira de l'écume et de la vase un lambeau d'étoffe, puis un autre. Chaque fois qu'elle plongeait sous les vagues, elle rapportait un nouveau débris. Alors elle remonta, le visage serein, cette pente périlleuse. On fouilla le lit du fleuve avec des crochets et on ramena un cadavre. Le couteau à sa ceinture était celui de Dragomir. Sanda fut de nouveau accablée de questions. Elle se mit à rire.

— Il s'est lavé dans l'Olto, lavé de tout ce sang!

On n'en tira pas autre chose.

L'enfant d'Anca ne put se passer du lait maternel; il se flétrit comme une fleur. Sa mère lui survécut peu.

Les enfans du village atteignirent l'âge d'homme. Sanda vivait toujours. Sanda vit encore dans son arbre, heureuse et ravie, parlant sans cesse à son bien-aimé. Elle semble ne pas vieillir et conserve les traces d'une rare beauté. Son histoire est racontée comme une légende, et lorsqu'on la voit, dans sa sérénité enfantine, jouer avec ses fleurs, on a peine à croire que, par sa main, se soit accompli le dernier acte de la vengeance héréditaire.

CARMEN SYLVA.

LES

ANGLAIS EN BIRMANIE

III[1].

EXPLOITATION : LES RESSOURCES, L'OUTILLAGE, LES RÉSULTATS.

Nous avons, dans de précédentes études, exposé à grands traits l'œuvre des Anglais en Birmanie. Nous avons dit les mesures qui ont assuré la conquête et préparé la pacification, et les procédés qui ont procuré des lois et des fonctionnaires appropriés au pays, instrumens indispensables d'une administration féconde. Et, malgré bien des réserves, nous avons trouvé amplement de quoi louer. Il nous reste à voir les résultats et comment, une fois sortis de leurs premières difficultés, les Anglais ont su mettre en valeur leur conquête et tirer parti de ses ressources.

I.

A la première heure, ces ressources avaient été fort exagérées. Vraisemblablement les voyageurs, auteurs des descriptions enthousiastes que nous avons déjà signalées, n'avaient guère parcouru que les vallées, et, parmi elles, le vaste et fertile delta de l'Iraouaddy. On avait imprudemment jugé du territoire tout entier d'après ces

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1891 et du 1er janvier 1892.

portions exceptionnelles. Mais quand plus tard on remonta les fleuves et qu'on pénétra dans la région des plateaux et des montagnes; quand, au lendemain de l'annexion, les officiers et les ingénieurs se mirent à dresser l'inventaire de la Haute-Birmanie, on s'aperçut qu'il fallait rabattre un peu de ces opinions si flatteuses. Toutefois, même mieux connue, la Birmanie, n'occupât-elle point entre l'Inde et la Chine sa situation doublement précieuse pour les Anglais, demeurait encore une acquisition très appréciable.

Ses richesses naturelles peuvent être divisées en trois groupes : produits agricoles, forêts, mines.

Nous allons les décrire en peu de mots. Cette description sera, nous nous en rendons compte, bien aride. Il faut que le lecteur nous excuse et nous fasse, pour quelques instans, crédit d'un peu d'ennui.

L'agriculture de la Haute-Birmanie ne peut guère se comparer à celle de la Birmanie inférieure. Leurs produits sont très différens et les font réciproquement tributaires l'une de l'autre. La Basse-Birmanie cultive surtout le riz; elle en nourrit ses quatre millions d'habitans et vend ce qu'elle a de trop à la Haute-Birmanie et à l'étranger : un million de tonnes à celui-ci, une centaine de mille à celle-là (1). Parfois il lui arrive de servir l'étranger avant la province sœur : si la récolte a peu donné ou l'exportation trop demandé, la province sœur est exposée au jeûne et même à la famine. Cela est arrivé et arrivera encore : mais les grands marchands de riz de Rangoon ne s'inquiètent pas de si peu. Outre le riz, la Basse-Birmanie a encore et la statistique de l'exportation mentionne quelques articles moins abondans et de plus de valeur. Mais ces articles, quoique embarqués à Rangoon ou à Maulmein, viennent en grande partie du haut pays. La Haute-Birmanie, en effet, à la différence de la Birmanie inférieure, produit surtout le superflu. Elle n'a pas assez de riz, pas assez de pommes de terre, pas assez de bétail pour sa consommation, et ni ses chèvres ni ses poneys ne rachètent cette indigence. En revanche, elle a des produits spéciaux, qui feront sa richesse, quand le temps aura amené entre les deux provinces une répartition convenable des colons et des capitaux et une sélection rationnelle des cultures. C'est là que semble être l'avenir de cette province. On renouvellera en Birmanie l'expérience qui a si bien réussi dans l'Inde et à Ceylan : la Basse-Birmanie continuera à cultiver le riz, comme elle fait aujourd'hui; la Birmanie supérieure fournira les produits de luxe : le

(1) En 1889, l'exportation du riz à l'étranger, y compris l'Inde anglaise, s'est élevée à 918,369 tonnes, d'une valeur de 65,550,000 roupies.

thé, le quinquina, l'opium, etc. Il adviendra alors, — phénomène que nous-mêmes constaterons sans doute aussi au Tonkin, — que des territoires, à présent désolés, deviendront des centres de cultures riches, et acquerront d'année en année une plus grande valeur, tandis que, sauf près des villes, les terrains du delta demeureront stationnaires. Cet avenir n'est pas aussi éloigné qu'on peut le croire.

En attendant ce développement de son agriculture, la Birmanie exploite des richesses moins aléatoires : ses forêts et ses mines.

Les forêts, toutefois, ont, elles aussi, été une déception. On les connaissait surtout de réputation, et cette réputation excellente reposait sur deux faits : la prodigalité avec laquelle on employait en Birmanie le coûteux bois de teck, et le contrat qu'avait conclu avec le roi Thibau la *Bombay Burmah Trading corporation*. C'est cette corporation qui, menacée dans son monopole d'exploitation des forêts de teck, avait réclamé le secours de son gouvernement et indirectement provoqué la conquête du pays. A cause de cela, une légende s'était créée sur les ressources forestières de Birmanie. Cette légende, d'ailleurs, avait des bases sérieuses. Le teck est peut-être plus abondant en Birmanie que dans tout le reste de l'Indo-Chine, et Rangoon et Maulmein en sont assurément les marchés les mieux approvisionnés. En Basse-Birmanie, avant qu'il se bâtît des habitations à l'européenne, la plupart des maisons un peu élégantes étaient en bois de teck, et, une fois satisfaite la consommation locale, il restait encore de grandes quantités de bois disponibles pour l'exportation. Dans la seule année 1889-1890, il en a été exporté à l'étranger et dans les autres provinces de l'Inde 182,000 tonnes, d'une valeur de 16 millions de roupies, et en 1890-1891, 179,000, d'une valeur de 13 millions et demi (1). Et il n'y a pas seulement le teck. Les statistiques accusent, durant la même année, une exportation, tant par Rangoon que par Maulmein, d'environ 52,000 tonnes de bois d'autres natures, et les rapports des fonctionnaires (2), comme les livres de science, mentionnent une très grande variété d'arbres d'essence précieuse.

Toutefois, depuis que les Anglais occupent le pays, l'enquête a démontré qu'on avait surfait la valeur actuelle de ces forêts.

(1) Les chiffres tant des quantités exportées que de la valeur de ces quantités sont ceux que fournit un document officiel, *Review of the Trade of India* en 1890-1891, mais les rapports des consuls de France et d'Italie à Rangoon en donnent de bien moins considérables.

(2) Voir notamment le rapport de M. Warry, *political officer* à Bhamo, sur les ressources du district de Mogoung en arbres à caoutchouc; le rapport de notre consul à Mandalay sur le cachou, 8 octobre 1888; cf. É. Reclus, *Géographie universelle*, VIII, p. 714.

Exploitées de la façon la moins prévoyante par des populations qui n'ont jamais comblé les vides d'une consommation gaspilleuse, elles ont, en maint endroit, été trouvées absolument dévastées, si bien qu'au lieu de vivre, sans compter, sur les réserves accumulées, il a fallu débuter ici par reboiser et là par exploiter avec les ménagemens usités en Europe. Un corps forestier composé de : 1 conservateur, 9 sous-conservateurs et 9 assistans et sous-assistans, a dressé l'inventaire des ressources forestières dans les districts les plus riches et, suivant les cas, a interdit toute exploitation ou l'a limitée à un nombre d'arbres strictement déterminé.

Les mines, au contraire, n'ont donné lieu à aucun mécompte. On a retrouvé toutes celles qu'on savait exister, on en a découvert qu'on ne soupçonnait pas. C'est ainsi que tout récemment un ingénieur, M. Adam, a découvert de très riches gisemens d'étain, à Khow-Morang, près de Maliwun, où justement, quelques années auparavant, les recherches n'avaient donné aucun résultat. Les richesses minérales de la Birmanie sont extrêmement variées : presque tous les métaux, beaucoup de métalloïdes, le sel, l'ambre, le jade, etc. Toutefois, les métaux, au moins dans les gisemens qu'on en connaît aujourd'hui, ne se rencontrent pas toujours en quantités qui vaillent les frais d'une exploitation industrielle. C'est le cas du fer et du cuivre. L'or ne paraît guère plus abondant. Il se rencontre partout, et une foule de localités portent, en birman, un nom suivi de l'épithète *shive,* qui veut dire « doré; » mais presque nulle part il n'a mérité d'être exploité. Et cependant les Birmans et, après eux, les étrangers, n'ont pas manqué de faire de minutieuses recherches. Dans tout l'extrême Orient, l'or est d'un usage courant. On en fabrique moins des monnaies que des bijoux, — ce qui est la forme de l'épargne dans ces pays, — et des objets de culte. En Birmanie, détail particulier, on l'emploie encore pour dorer les pagodes. On ne va pas jusqu'à l'appliquer, comme en Russie, en plaques épaisses, qui représentent des sommes importantes, sorte de trésor sacré; on se contente de feuilles battues extrêmement minces. Cela est déjà fort coûteux. Il est telle pagode dont le toit doré représente 250,000 francs. L'or consommé en Birmanie vient, pour une partie, des États shans, des sables d'un torrent, près de Tounglaybin, non loin du lac Inlay, et de la région de Woonthou, dont on a beaucoup parlé lors de l'expédition contre le Tsawbwa de ce pays, et, pour une autre partie bien plus considérable, de la Chine. La production indigène ne dépasse point quelques centaines de viss (le viss = 3,56 livres, poids anglais).

Il en est autrement de l'argent. Les gisemens en sont nombreux

et riches. Il se rencontre surtout dans les États shans. On l'extrait, ordinairement par les méthodes les plus grossières (1), d'un plomb argentifère, qui donne de deux à huit francs de métal pur par cent kilogrammes de minerai. L'importance de la production actuelle, sous le régime des Anglais, ne nous est pas connue encore, mais les chiffres qui furent autrefois soumis au capitaine Yule attestaient une abondance extraordinaire.

Le sel, en Haute-Birmanie, est assez commun et toutefois recherché. Sans atteindre les prix où il s'élève dans le centre de l'Afrique, il est un produit de valeur, et, soit comme matière fiscale (2), soit comme instrument d'échange, fort apprécié des marchands et des gouvernemens dans toute l'Indo-Chine et même en Chine. Ce dernier pays a récemment fermé la province du Yunnan au sel d'Annam et de Birmanie : c'est qu'il souhaitait développer dans l'empire cette industrie assez prospère chez ses voisins. En Birmanie, les sources salines ne sont pas rares : les plus célèbres sont celles de Bangyo, dans les États shans, entre Goteik et Thebaw. Les paysans en extraient leur sel : c'est l'industrie domestique par excellence. Le capitaine Yule passant par les villages de Kyoukta, près de Sagaing, et de Yega (eau amère), a noté l'outillage sommaire dont ils disposent: dans chaque maison de quatre ou cinq habitans une cuve et des casseroles d'évaporation. Une casserole produit environ cinq viss par jour; à deux casseroles par maison, c'est une production journalière de dix viss, d'une valeur, à cette époque, de soixante-dix à quatre-vingts centimes. C'était là le bénéfice de cinq personnes. Il est vrai que ces personnes avaient d'autres occupations plus lucratives, et que le sel ainsi produit était très impur. Les pauvres seuls s'en contentaient : les riches tiraient le leur de Rangoon et de Basein (3).

Or, argent, sel, tout cela, du moins jusqu'ici, n'a pas une grande importance : il en est autrement du pétrole, du charbon et des rubis.

Le pétrole a de tout temps été exploité en Birmanie. On le trouve dans la Basse-Birmanie et dans la Birmanie supérieure : en Basse-Birmanie, dans la province de Pégou et à Akyab, sur la côte d'Arakan, et en Haute-Birmanie à Yenangyoung, sur l'Iraouaddy. Ce dernier district comprend environ 540 puits, dont 300 seulement

(1) Voir le rapport de M. Hildebrandt sur les mines de Bawzaing, district de Myelet.

(2) Le sel paie au gouvernement un droit de 2 1/2 roupies par mesure dans toutes les provinces de l'Inde, sauf en Birmanie où le droit n'est que de 1 roupie.

(3) Presque tout le sel consommé en Birmanie vient de l'Inde ou des pays voisins En 1889-90, il en a été importé 45,500 tonnes, valant 1,240,000 roupies.

sont productifs, répartis entre les centres appelés Yenangyoung, Beme, Twingaung et Yenangyet. La production totale est de 15,000 à 20,000 viss par jour. Les deux centres de Yenangyoung et de Beme en fournissent la plus grande partie. Yenangyoung comprend 375 puits, dont 209 en activité, qui fournissent de 12,000 à 15,000 viss par jour; et Beme, 151 puits, dont 72 actifs, qui fournissent par jour 3,600 viss. Jusqu'ici l'exploitation du pétrole a été conduite suivant les méthodes les plus rudimentaires ; mais les capitaux anglais les auront sans doute bientôt perfectionnées. Une grande maison, Finlay Fleming et C°, s'est déjà installée dans ce district. Il ne fait pas doute que ces capitaux ne soient convenablement rémunérés.

On n'est toutefois pas renseigné le moins du monde sur la richesse des sources de pétrole de Birmanie. Une discussion s'est élevée récemment entre deux ingénieurs anglais, dont le premier, M. Nœtling, admet seulement que l'on n'a peut-être pas encore découvert toute l'étendue ni toute la profondeur des couches de pétrole, et le second, M. Marvin, soutient que la Birmanie est plus riche en pétrole que le Caucase et les États-Unis ensemble. Cette affirmation optimiste rencontre beaucoup d'incrédules. Si les sources de Birmanie étaient d'une aussi prodigieuse abondance, la production, même avec les moyens primitifs usités jusqu'à ce jour, aurait augmenté et, à tout le moins, n'aurait pas diminué. Or, tout au contraire, il semble qu'elle ait diminué sensiblement depuis une trentaine d'années. Le capitaine Yule, en 1858, visitant le district de Yenangyoung avec cette attention minutieuse qui a fait de lui un des observateurs les plus précieux, n'y comptait que 200 puits. Les plus abondans y donnaient environ 400 viss par jour. Les autres n'en donnaient guère que 180. La production moyenne totale était d'environ 36,000 viss par jour. Et remarquons que cette production n'était pas encouragée ou facilitée, comme elle l'est aujourd'hui. Le pétrole se vendait fort bon marché : 1 roupie à 1 roupie 8 anas les 100 viss. La main-d'œuvre coûtait fort cher et il y avait un impôt d'exploitation de 10 pour 100. L'exploitant d'une mine racontait que, sur 27,000 viss de production mensuelle, il donnait 9,000 viss aux ouvriers, 1,000 au roi et 1,000 au propriétaire du district. Aujourd'hui où les recherches se font méthodiquement, où il n'y a plus d'impôt d'exportation, où le prix du pétrole est très élevé, la production diminue et la Birmanie Haute et Basse, loin de se suffire, est obligée d'importer (année 1888-89) des États-Unis 5,400,000 gallons et de Bakou 965,000 (1). Ces chiffres ne permettent guère de soutenir l'opinion de M. Marvin.

(1) Ces chiffres toutefois ne sont qu'à moitié probans et l'argument qu'on en peut

Les mines de charbon et leur richesse ne sont pas connues d'une façon plus précise. Yule, qu'il faut toujours citer quand on dresse l'inventaire de la Birmanie, avait reconnu aux environs de Thingadhau, sur la rive droite de l'Iraouaddy, des mines assez belles, dont le charbon donnait 27 pour 100 de cendres. Depuis l'annexion de la Haute-Birmanie, on a découvert plusieurs autres centres miniers (1) assez importans. Le premier, situé à 70 milles au-dessus de Mandalay et qui pourrait bien n'être que celui que Yule mentionnait, est déjà loué à un syndicat qui a commencé les opérations. Le second est dans la vallée de la Chindwin, entre les deux rivières Myittha et Yu. L'étendue totale en est évaluée à 175 milles carrés, de richesse inégale. La section la plus riche comprend 55 milles situés le long de la rivière ; les couches, peu profondes, varient de 3 à 10 pieds. Le charbon semble être d'excellente qualité et contenir une moyenne de 50 pour 100 (49.95) de carbone fixé. Un syndicat anglais en a loué déjà 6 milles. Un troisième centre se trouve dans les États shans du Nord, près de Lasheo, dans un endroit où doit passer une voie ferrée dont nous parlerons plus loin. Il renferme, entre autres, une couche de 30 pieds de profondeur sur une surface de plus de 2 milles ; mais le charbon est de qualité médiocre. Enfin, d'autres gisemens houillers se trouvent à Panlaung, à Nammra et en Basse-Birmanie, sur les bords de la rivière de Tenasserim, en un point où elle est encore navigable. Ajoutons toutefois que jusqu'à présent le charbon de ces gisemens n'a pas encore été employé dans l'industrie, et que même les chemins de fer exploités par l'État font venir leur combustible d'Angleterre ou du Bengale.

De toutes les richesses minérales que possède la Birmanie, la plus célèbre, — je ne dis pas la plus précieuse, — est ses mines de rubis, lesquelles contiennent aussi des saphirs, des topazes et des émeraudes. Elles sont situées dans deux districts : la moins importante, dans le district de Sagaing, sur l'Iraouaddy, parmi des collines à roches calcaires ; l'autre, de beaucoup la plus considérable, tout à fait dans le nord, par 4,000 pieds d'altitude, dans un district de 77 milles carrés, qui comprend les bassins de Mogouk, de Yebu, de Kathe et de Kyapin. Très probablement, c'est le cratère d'un volcan éteint. Comme ces mines sont, suivant les loca-

tirer n'est pas décisif. Le pétrole de Birmanie sert difficilement à l'éclairage. La production en serait-elle beaucoup plus considérable qu'on aurait encore avantage à faire venir du pétrole d'éclairage de l'étranger et à réserver pour d'autres usages industriels le pétrole indigène. Au surplus, les chiffres de l'importation américaine en 1888-89 ont, probablement sous l'influence de la spéculation, dépassé énormément la moyenne des années précédentes. En 1887-88, cette importation ne s'élevait qu'à 1,900,000 gallons, tandis que celle de Bakou ne dépassait pas 1,200,000 gallons.

(1) Voir le rapport de M. Jones, du *General Survey of India*.

lités, très différentes quant à la constitution géologique, très différente aussi est la manière de les exploiter (1). Ici les rubis se rencontrent dans les fissures du rocher, mêlés à une terre argileuse noirâtre ou rougeâtre, et c'est cette argile qu'il s'agit d'abord d'extraire du rocher. Là, ils sont emprisonnés entre les différentes couches de rochers dont sont formés les flancs de la colline. De ces couches, les unes sont dures comme du granit, les autres tendres comme de la pierre ponce. Pour en extraire les pierres précieuses, on baigne d'eau la surface de la roche, le soir, et le matin on trouve une couche mince, désagrégée et brisée. En répétant l'opération, on arrive peu à peu à mettre la roche à découvert. Enfin, dans les lieux bas, on creuse des fosses qui ont jusqu'à 25 pieds de profondeur; on en extrait la terre et on la recueille avec soin dans des vases de bambou.

Mogouk, centre du district minier, doit avoir été autrefois une localité considérable. On y rencontre encore une importante agglomération de Shans, de Manipours, de Chinois et même de Birmans. Les Birmans sont en minorité : autant que cela dépend d'eux, ils le sont partout où l'on travaille.

II.

Cela tient à la conception que le Birman s'est faite de la vie. Il a proclamé, avant nos philosophes, le droit au bonheur et, avant nos socialistes, le droit au repos. La journée des trois huit, revendication de nos ouvriers les plus avancés, ne le satisferait guère. Il ne saurait que faire de huit heures de sommeil ni supporter huit heures de travail. Rien ne lui répugne autant que l'assiduité, si ce n'est la régularité. Des occupations qui n'occupent pas et qui changent toujours, voilà son idéal. Aussi, de l'heure du réveil à l'heure du coucher, que de variété dans sa paresse et comme tout son temps est rempli! Il lui en faut pour bavarder, il lui en faut pour ne rien faire et pour jouir délicieusement de son oisiveté, il lui en faut encore pour se préparer à reprendre sa tâche. Recommencer chaque jour la même besogne, suivre chaque jour le même chemin lui paraît intolérable et, à vrai dire, un peu fou. Au début de l'occupation, on avait pris, comme facteurs de la poste, des Birmans. Ils gardaient leur service une semaine et disparaissaient sans prévenir. Leur bonheur est de rester accroupis, se balançant doucement sur l'extrême bout de leurs pieds et fumant des cigares interminables. L'activité d'autrui ne gêne d'ailleurs pas leur inaction. Ils aiment assez, tandis qu'ils flânent, à faire travailler leurs

(1) Voir le rapport du consul d'Italie à Rangoon, juin 1890.

femmes. Au surplus, bons garçons, faciles à vivre, faciles même à gouverner, mais si paresseux, si menteurs, tellement enclins à rejeter tout fardeau, à décliner toute responsabilité, que jusqu'ici nulle entreprise sérieuse ne peut faire fond sur eux seuls.

Toutefois, comme il faut vivre, le Birman travaille. En Basse-Birmanie, il peut encore s'en fier aux autres du soin de lui faire gagner sa vie : le plus fainéant trouve dans les manufactures ou sur les ports un modique salaire, qui suffit à ses besoins plus modiques encore. Mais en Haute-Birmanie, force lui est de ne compter que sur lui-même. Il cultive son champ de riz, avec les instrumens les plus primitifs ; il garde quelques chèvres, — qu'il préfère aux moutons, — parfois même une ou deux vaches, qu'il élève pour la viande, non pour le lait; car il partage la répugnance de tout l'extrême Orient à « devenir le frère de lait du bufflon. » Ou bien encore à sa petite culture il joint une industrie domestique : il tisse avec de la soie, qu'un marchand chinois lui aura vendue, les vêtemens de la famille, sorte de jupon appelé pour l'homme *putso*, pour la femme *tamelin*. Dans quelques centres, il y a même des industries plus compliquées : Yule a vu, durant son exploration, fabriquer du papier, si grossier d'ailleurs, que les indigènes préferaient, pour écrire, la feuille d'un palmier; tailler le marbre, en faire même des statues d'un poli extraordinaire ; préparer de la laque d'une belle qualité, etc.

Mais tout cela est ou enfantin ou purement artistique : ce n'est pas de l'industrie. Le Birman produit pour lui, au fur et à mesure de ses besoins, ou pour le client, au fur et à mesure de la demande ; il ne s'est pas encore élevé à la notion de l'épargne ou de la fabrication pour ce qu'on appelle aujourd'hui le stock.

Il ne sait pas davantage le commerce. Comment l'aurait-il appris? Les Chinois, en tout temps, et, avant la venue des Anglais, ses rois eux-mêmes lui en ont épargné le souci. C'était le profit et l'un des plus sûrs revenus du roi que d'acheter les produits du pays pour les vendre aux Chinois et aux Européens, et parfois même d'acheter en retour les produits de l'étranger, qu'il revendait à ses sujets. Il possédait, pour cela, deux grands entrepôts de commerce : l'un à Bhamo, près de la frontière de Chine ; l'autre à Thayet-Myo, sur la frontière de la Birmanie anglaise. Il vendait du coton, du caoutchouc, du plomb, du bois, des rubis. On évaluait, pour une seule année, le bénéfice de ses opérations à 6 millions de francs. Naturellement, le peuple n'en recevait aucune part. Pressuré par le roi, qu'imitaient ministres et mandarins, dégoûté d'un travail qui n'enrichissait que ses maîtres, réduit d'ailleurs, par son inconcevable indolence, à une vie d'inaction et de paresse, ce peuple est, jusqu'à nos jours, demeuré un peuple enfant.

Aussi toutes les occupations qui demandent de l'énergie, de l'exactitude et de la prévoyance, ce n'est pas lui, ce sont d'autres qui s'en sont chargés. Les vastes espaces libres de la Haute-Birmanie, ce n'est pas par des Birmans qu'on songe à les faire défricher, c'est par des Indiens de l'Assam et du Bengale, à qui, tout le long du chemin de fer de Mandalay, on distribuerait, à des termes très favorables, des concessions de terres. La banque, les prêts d'argent, le haut négoce, l'armement maritime, la commission, tout cela est entre les mains non des Birmans, mais des Parsis, des Persans, et surtout des Chinois.

La communauté chinoise est très considérable (1). A Rangoon seulement, elle compte 30,000 membres. Les Chinois sont les premiers commerçans et les premiers colons du monde : princes marchands ou humbles boutiquiers, hardis capitalistes ou prêteurs avisés à la petite semaine, puissans entrepreneurs ou simples terrassiers, agriculteurs et pionniers intrépides, ou, près des capitales, fins jardiniers et fabricans émérites de primeurs, tous, en tout temps et sous toutes les latitudes, dans les villes regorgeant de monde ou dans les campagnes encore désertes, on est sûr de les voir accourir à l'heure précise où leur concours est nécessaire. Ils arrivent, ils fondent une famille, car ceux mêmes qui sont mariés ont, par respect pour la coutume, laissé leur femme au pays; et ils ont gagné une fortune pendant que leurs rivaux en sont encore à dresser des plans pour faire la leur. Malheureusement ils causent parfois, surtout dans les premiers temps, de grosses difficultés. Ces colons si hardis ne sont pas, on l'imagine, des modèles de discrétion et de discipline. Ils maraudent, ils volent, ils se font contrebandiers et au besoin pirates, et les chefs de leurs « congrégations » n'ont pas toujours le pouvoir ou même la volonté de les contenir.

Dans un pays comme la Haute-Birmanie, longtemps désolé par la guerre, les occasions de méfaits abondent. Troublés dans leur possession de Bhamo, que depuis longtemps ils détenaient contre le gré des rois de Birmanie, et dont ils avaient, avec leurs maisons aux briques bleues et leurs rues aux pavés réguliers et nets, fait l'une des plus jolies villes du royaume; maîtres d'ailleurs de la région qui touche la Chine et sûrs de trouver, de l'autre côté de la frontière, un asile et peut-être même des secours (2),

(1) Voir l'excellent rapport de M. Pilinski, consul de France à Rangoon, *Bulletin consulaire français*, juin 1891.

(2) A l'heure où nous écrivons, il s'est produit sur la frontière de Chine quelques incidens : entrée en Birmanie de réguliers chinois, contestations de territoires occupés par les Anglais. Ces incidens, on les a exagérés, et on a prétendu en tirer cette conclusion que toutes les précautions de l'Angleterre et toute sa diplomatie avec l'Empire

les Chinois ont, depuis la venue des Anglais, eu, en plus d'une occasion, une attitude singulière. Certains fonctionnaires anglais, qui n'avaient pas l'expérience de cette sorte d'administrés, y ont répondu par une sévérité maladroite. Mais les commissaires en chef ont adopté, et, autant qu'ils l'ont pu, maintenu une autre politique : ils ont feint de ne pas s'apercevoir de ces mauvaises dispositions. Loin de redouter la venue de ces hôtes incommodes, ils l'ont souhaitée, ils l'ont facilitée. L'un après l'autre, sir Charles Bernard, dans son discours de *Jubilé,* sir Ch. Crosthwaite, sir A. Mackensie lui-même, dans une réunion tenue à Bhamo, où les chefs des Chinois n'avaient pas daigné se rendre, ont dit à leur adresse les choses les plus flatteuses et leur ont fait les promesses les plus engageantes. La vallée de l'Iraouaddy, par quelques méfaits qu'ils y puissent débuter, leur est ouverte. Ils la descendront peu à peu : ils se feront ici mineurs, là agriculteurs. Sans doute ils seront, pendant plusieurs années, la cause de bien des ennuis et de beaucoup de désordres. Mais peu à peu, avec les communications plus faciles et la sécurité grandissante, leur immigration s'épurera; les bons élémens élimineront les mauvais. Déjà, moyennant certaines concessions, des fonctionnaires mieux au fait de leurs façons, tels que M. Warry, ancien consul d'Angleterre en Chine, les ont, dans une certaine mesure, assagis et disciplinés. Dès à présent, on peut prévoir que les Chinois joueront en Birmanie un rôle considérable. Les filles de Heth, les coquettes Birmanes, ne dédaignent pas les galanteries de ces fins compères à la parole avisée et aux mains libérales. De cet heureux rapprochement peut sortir une race nouvelle qui fera l'éducation du peuple birman.

Avec la coopération de gens si habiles, l'avenir du pays est assuré. La Birmanie a les ressources naturelles et la main-d'œuvre; il ne lui manquait plus que l'outillage d'exploitation : de bonnes lois économiques et des travaux publics bien conçus. Les Anglais, sauf une exception que je vais dire, ne faillirent pas à le lui donner.

III.

Que le législateur ou le conquérant puisse, au moyen de lois et de réglementations, exercer sur la prospérité d'un pays une in-

du Milieu ne lui ont servi de rien. C'est une erreur. Ces incidens en soi sont peu de chose et ne doivent pas fort préoccuper le gouvernement de l'Inde ni celui de Downing-Street. Fussent-ils plus graves que je ne le dis, la conduite politique adoptée par l'Angleterre aurait encore produit cet effet salutaire d'empêcher la Chine de prêter main-forte à la révolte au début même de l'occupation et de permettre aux Anglais, pendant une période nécessairement critique, de s'occuper uniquement de leurs sujets révoltés, sans avoir à faire face à d'autres ennemis.

fluence décisive, cela ne saurait être mis en doute. Assurément, avec les lois les mieux faites, il ne suppléera pas l'initiative des particuliers : l'État agriculteur, l'État industriel, l'État commerçant ne se conçoit et ne réussit que dans des communautés tout à fait primitives, et même l'exemple des Hollandais à Java, au cours de ce siècle, ne va pas à l'encontre de ce que j'avance. Mais, s'il ne peut suppléer l'initiative des particuliers, le législateur peut certainement agir sur elle et agir de la façon la plus heureuse ou la plus détestable, selon qu'il la paralyse ou la stimule.

Les lois économiques que les Anglais pouvaient donner à la Birmanie étaient peu compliquées et d'ailleurs peu nombreuses. Son industrie est encore dans l'enfance; les grandes villes, où se sont concentrés, à côté des Européens, tous ceux des habitans qui copient ou tolèrent la civilisation de l'Occident, vivent surtout de commerce; le reste du pays vit surtout d'agriculture. Le rôle et le devoir des Anglais étaient donc tout tracés : encourager l'agriculture et le commerce, et, pour cela, faciliter au cultivateur l'accès des terres et au commerçant l'échange des marchandises.

Rien peut-être n'est si important, dans un pays neuf, que de bien organiser le régime des terres. La conquête a rendu le conquérant propriétaire au moins de toutes les terres domaniales et de toutes les terres délaissées. Le choix du procédé par lequel ces terres passeront aux mains des colons est chose capitale. Les Anglais ont, à cet égard, formulé et appliqué des règles d'une grande sagesse; leur législation australienne a procuré les résultats les plus féconds et a été imitée par presque tous les peuples (1). Au lieu de donner gratuitement la terre ou même de l'offrir à tout venant, ils la vendent au plus offrant. Ce procédé leur fournit de quoi faire face aux dépenses de travaux publics, nécessité première des jeunes colonies, et leur attire des colons qui savent ce que vaut la terre, puisqu'ils l'ont payée, et la cultivent sans retard, puisqu'ils en attendent le remboursement de leurs dépenses. Ce procédé, toutefois, ils ne l'ont pas appliqué en Birmanie. Ils n'ont, à vrai dire, pas paru se soucier de faire, par un procédé quelconque, passer aux particuliers les terres de l'État.

La Haute-Birmanie, peu peuplée, mal cultivée, renferme de très grands espaces incultes et même inappropriés: ils les firent inventorier. Il existe dans l'Inde, et par conséquent en Birmanie, une administration qui s'appelle *Survey of India*, et qui, entre autres missions, a celle de faire l'inventaire et la description des richesses

(1) Voir sur ce sujet l'important document suivant : *Report on the modes in which Land is disposed of in the Australian Colonies... and as to what mode would be most beneficial in future, both to the colonies and the mother country*, 1836.

foncières de l'État. Des fonctionnaires de cette administration, et, sur une grande partie du territoire, des officiers du corps d'occupation, y procédèrent sans retard. Dès 1887, le major Hobday parcourut le district de Yaw, le colonel Woodthorpe, la vallée de Kubo, le capitaine Jackson et le major Harvey, les districts de Minbu, de Myingan, de Sagaing, etc. D'autres opéraient dans d'autres régions, si bien qu'à la fin de l'année 1888-1889 on avait déjà cadastré 20,500 milles carrés, moyennant la dépense peu considérable de 8,740 livres sterling. Depuis lors, les opérations ont continué avec un plein succès.

Or, ces terres ainsi cadastrées, le gouvernement anglais n'a jusqu'ici pris aucune mesure pour les faire mettre en valeur. Cela ne lui eût pas été très difficile. A la vérité, les indigènes ruinés par la guerre, et manquant de bravoure autant que de capitaux, n'étaient pas gens à aller s'installer dans une région déserte, exposée aux incursions et qui exige, avant de rien rapporter, d'assez longs travaux préparatoires. Mais ce que les indigènes ne pouvaient faire, les Européens le pouvaient, et surtout les Chinois, ces frères aînés de tous les peuples de l'Indo-Chine. Avec des Européens comme capitalistes, des Chinois comme entrepreneurs, des Birmans comme ouvriers, on pouvait fonder, sans autres frais que les frais de police et de garde, des centres de culture, autour desquels des indigènes empruntés au Delta seraient bientôt venus se grouper. De cette opération assez simple et que l'appui moral du gouvernement aurait suffi à lancer, on aurait retiré des avantages considérables : on aurait peuplé les solitudes, dégagé le Delta qui souffre d'une pléthore de population, assuré l'ordre, augmenté la production et jeté les bases de la future richesse de la Haute-Birmanie. Au lieu de cela, on a concédé à certains fonctionnaires, d'abord à titre gracieux, mais bientôt, à cause du scandale, à titre onéreux, quelques terrains d'étendue médiocre, qui étaient, surtout à Mandalay, des terrains à bâtir; à Bhamo, on a fait quelques adjudications, où l'on a vu la terre dépasser le prix de 5 roupies par *yard* carré. Mais, d'une manière générale, dans les campagnes et même dans les villes, le gouvernement n'a pas cherché, il s'est même refusé à vendre les terrains dont il est propriétaire.

C'est, au reste, la règle que déjà il avait adoptée en Basse-Birmanie. En Basse-Birmanie, il ne vend pas la terre, il la loue, et jamais pour un terme de plus de trente années. La raison en paraît être celle-ci : maître du domaine éminent, le gouvernement anglais veut se réserver la chance des plus-values éventuelles. Il sait, par l'expérience de ses autres colonies, la valeur prodigieuse que peut prendre le sol aussitôt que se développent l'agriculture et l'industrie; et, ayant supporté seul les frais de la conquête et de

l'organisation première, il prétend recueillir seul les bénéfices de l'ère de prospérité. Et cette manière de voir peut être justifiée, de même que ce calcul peut être exact. Mais, pour cela, il faut que tout d'abord le gouvernement ait préparé la mise en valeur des terres qu'il détient. S'il les garde par devers lui, l'ère de prospérité, sur laquelle il compte pour donner tant de prix à ses propriétés, sera plus lente à venir. Et, d'autre part, quand elle sera venue, et que le gouvernement qui, au moins dans cet ordre d'idées, n'aura rien fait pour la préparer, en recueillera le bénéfice, il fournira aux ennemis de la propriété le seul argument d'apparence raisonnable qu'ils puissent mettre en avant: celui du bénéfice mal acquis (*unearned increment.*)

Il est bien probable que le gouvernement anglais s'est parfaitement rendu compte du double inconvénient de la pratique qu'il a depuis longtemps adoptée aux Indes (1), et s'il y persévère en Birmanie, c'est qu'il a, sans doute, des raisons qui ne sont pas celles que nous avons dites. On peut se demander si ces raisons ne seraient pas d'ordre politique bien plutôt que d'ordre économique. Prévoyant, — ce qui est vraisemblable, — que les acquéreurs de terres seront le plus souvent des Européens ou des capitalistes chinois, il se peut qu'il envisage sans grande satisfaction et même avec quelque défiance la venue de colons ordinairement difficiles à satisfaire, à tout le moins enclins à la critique et toujours portés à saisir l'opinion publique de leurs doléances. Or, établi aux Indes avec des forces, soit civiles, soit militaires, extrêmement limitées et à peine suffisantes, au milieu d'une population de 250 millions d'indigènes et ne la dominant que par le prestige, il doit toujours redouter que ce prestige ne soit compromis. Et comme le prestige n'est, au fond, que la conviction qu'on a su inspirer de son infaillibilité, plus il y aura de critiques, — fondées ou non, peu importe dans la circonstance, — plus il y aura de chances qui conspireront contre la domination britannique aux Indes (2).

(1) Un troisième inconvénient est qu'il pourrait advenir en Birmanie ce qui est advenu à Bombay (où l'on pratiqua la même politique) : que le terrain restât pour compte au gouvernement.

(2) « Un homme qui arrive aux Indes avec 1,000 livres sterling en poche et qui veut acheter de la terre pour faire de l'agriculture peut très bien avoir dépensé tout son argent et n'avoir à montrer en échange qu'un monceau de correspondance officielle : « Pourquoi lui faut-il des terres? — Qu'est-ce qu'il veut en faire? — Est-il une personne respectable? — Suivra-t-il les idées du gouvernement dans tout ce qu'il fait? — Paiera-t-il un fermage élevé, qu'il réussisse ou non? » — Et, finalement, la terre qu'on lui aura livrée lui sera retirée sommairement s'il ne remplit pas toutes les conditions inscrites dans le contrat. Tout cela est parfait du point de vue du gouvernement; mais, dans ces conditions, on n'aura pas de colons. — J.-W.-W. Danson. — Rangoon, 26 septembre 1889. (Lettre à *The Economist.*)

Quelles que soient les raisons du gouvernement anglais, une chose est constante, c'est qu'il n'a rien fait pour l'agriculture (1).

Il n'a rien fait non plus pour le commerce. A la vérité, il n'y avait rien à faire. Non-seulement dans un pays neuf comme la Birmanie, mais encore dans n'importe quel pays, ce qu'on peut faire de mieux en faveur du commerce, c'est de rien faire. Je ne parle pas, bien entendu, de l'outillage, mais de ces règlemens dits tutélaires, qui, sous prétexte de protéger et de vivifier le commerce, l'ont toujours paralysé, quand ils ne l'ont pas tué. Le gouvernement anglais a donc bien agi en n'essayant pas de rien réglementer, et son abstention, qui a été préjudiciable à l'agriculture, a, au contraire, été très heureuse pour le commerce, sans que toutefois le commerce soit, plus que l'agriculture, tenu envers ce gouvernement à quelque reconnaissance : on n'a dans tout ceci consulté que les seuls intérêts de la métropole.

Au surplus, c'est l'habitude de toutes les métropoles. La fondation d'une colonie n'est, de nos jours, qu'une œuvre de prévoyant égoïsme, que la métropole accomplit dans son exclusif intérêt et dont elle entend seule et au plus tôt recueillir les fruits. Mais les colonies, elles, sont comme les enfans : elles n'ont point demandé à naître; une fois nées, elles demandent à grandir et à prospérer; et toute circonstance qui gêne leur croissance ou retarde leur prospérité leur paraît odieuse; plus odieuse encore si elle est imputable à la métropole. Cette métropole, — qui n'a fondé la colonie que pour l'exploiter, — elle la considère comme tenue à donner toujours et à n'exiger jamais. De cette opposition de vues, très naturelle d'ailleurs, résulte un perpétuel conflit qui, plus ou moins aigu, commence au lendemain de la fondation de la colonie et ne finit guère qu'avec son émancipation.

Or cette lutte d'intérêts, le terrain sur lequel elle se manifeste d'abord, c'est le terrain du commerce. La métropole, lasse de toujours payer pour sa colonie, ne tarde pas à lui demander de participer aux dépenses et, pour cela, de se procurer des ressources régulières. Ces ressources, évidemment, elle se les procurera par l'impôt; et le premier impôt qui se présente à l'esprit est un impôt de douanes sur les principaux objets que consomme la colonie ou dont elle trafique. Ces objets, suivant les circonstances et la nature des lieux, on en constate l'importance et la valeur à l'entrée, à la sortie ou à la circulation dans l'intérieur du pays. C'est d'une pratique si commode et si fructueuse, qu'à toutes les époques

(1) On ne peut, en effet, tenir grand compte des quelques avances d'argent qu'il a consenties aux cultivateurs. Ce sont là des moyens enfantins à côté du procédé si efficace de la dispersion des terres aux mains des colons.

tous les peuples y ont recouru. Aujourd'hui encore les nations les moins avancées, les derniers roitelets de la côte d'Afrique, quand ils veulent conférer quelque sûreté à leurs créanciers, n'imaginent rien de plus efficace que de remettre entre leurs mains le service de la douane et de lui en abandonner le produit.

Malheureusement, ce procédé si simple est un impôt sur le commerce, et cet impôt, c'est la colonie et ses habitans qui en feront les frais. Le vainqueur était venu aux indigènes, la bouche pleine de promesses alléchantes ; il leur avait vanté les bienfaits de la civilisation et, le premier de tous, l'abondance et le bon marché de toutes choses. Il avait, de même, séduit les colons, en faisant miroiter devant eux la facilité qu'offrait à leurs entreprises un pays neuf, libre de toutes les entraves et de toutes les charges que nécessite l'appareil des vieilles civilisations; et voici qu'aux indigènes comme aux colons il impose un fardeau qui renchérit la vie du consommateur et restreint les bénéfices du commerçant. Pour apaiser, autant que possible, leur mécontentement, en apparence légitime, — car la métropole peut faire valoir de bons argumens, — du moins faut-il rendre cet impôt léger et peu gênant, lui donner un taux modéré et l'asseoir sur un nombre limité d'articles. C'est ce que les Anglais ont compris: ils n'ont taxé en Birmanie que six articles: à la circulation intérieure, les bois précieux, teck, etc.; à la sortie, le riz; à l'entrée, les spiritueux, le sel, les armes et munitions de guerre, et, par une décision récente, le pétrole.

Mais bientôt surgit une autre cause de conflit entre la métropole et la colonie. Les colonies constituent des placemens assurément excellens, mais à longue échéance. La génération qui les a fondées se console difficilement de ce qu'elles lui coûtent par la pensée de ce qu'elles rapporteront aux générations suivantes. Elle veut en jouir elle-même, et prétend retirer, dès le temps présent, au moins quelques avantages des peines qu'elle a prises et des sacrifices qu'elle s'est imposés. Quelles compensations peut-elle espérer? L'honneur de son drapeau? Le prestige de son nom? Oui, sans doute; mais cela ne suffit pas: elle souhaite quelque chose de plus substantiel, des bénéfices matériels. Et elle dit à son gouvernement: ces bénéfices, comment me les assurerez-vous?

Or, quand cette question se pose, il y a une classe de citoyens qui, dans tous les temps et dans tous les pays, apparaît immédiatement avec une solution toute prête: c'est la classe des industriels. Voici sa thèse. Les colonies sont fondées pour le plus grand profit de la métropole. Si elles donnent des bénéfices, ces bénéfices doivent être pour les métropolitains. Or, ces métropolitains ne peuvent pas supposer que le gouvernement aille les répartir entre eux par tête d'habitant. Ce ne serait ni aisé comme moyen

de distribution, ni efficace comme moyen d'enrichissement. Mais on peut convenir que, parmi les millions de métropolitains, quelques-uns seront désignés pour recueillir directement les bénéfices de la colonisation, sauf à en faire, par la libre circulation des biens et le mécanisme perfectionné de l'échange, participer plus tard indirectement tous leurs concitoyens. Et ceux qui semblent tout indiqués pour remplir cet office d'intermédiaires, ce sont les industriels de la métropole. Ils figurent le plus souvent parmi ceux qui ont réclamé et même encouragé la fondation des colonies ; ils ont, ordinairement plus que les autres contribuables, pris leur part des dépenses qu'elle a occasionnées : à ces titres, ils sont, entre tous, qualifiés pour être des premiers à qui l'entreprise coloniale profite. Et, pour qu'ils en profitent, rien n'est plus aisé : il n'y a qu'à établir, à l'entrée de la colonie, un tarif de douane, non plus fiscal cette fois, mais différentiel et protecteur ; qu'à faire aux marchandises des métropolitains des conditions autres et meilleures qu'à celles des étrangers : le marché de la colonie et les bénéfices qu'il comporte leur seront réservés et, par le canal des industriels, la métropole sera certaine de recueillir les avantages qu'elle a prétendu s'assurer. Cette conception, en apparence si raisonnable, est celle des industriels de presque tous les pays ; c'est celle notamment des industriels français ; c'est à elle que nous devons l'application de notre tarif général des douanes dans nos colonies, même au Tonkin qui, convoité par nos hommes d'État comme offrant au commerce européen la route la plus courte vers la Chine méridionale, a été, dès la première heure, par un vote solennel et retentissant de notre parlement, à peu près fermé aux produits étrangers, quelle qu'en fût la destination, et n'est aujourd'hui encore, après de timides mesures de l'autorité locale que les intéressés ont presque ignorées, qu'entr'ouvert à ceux qui transitent.

A cette conception si favorable aux industriels et, l'expérience le prouve, si préjudiciable à l'ensemble de la nation, — car les industriels de la métropole ne réussissent jamais à alimenter largement le marché dont ils ont écarté leurs concurrens étrangers, tandis qu'à ne plus vendre que des produits nationaux, les marchands de la colonie font moins d'affaires, — à cette conception, on en peut opposer une autre qui, du même point de départ, aboutit à une conclusion toute différente. Comme la première, elle reconnaît que le temps est passé où l'on fondait des colonies pour le plus grand bénéfice de la religion ou de la civilisation ; elle proclame que les colonies ont été fondées pour le profit des métropolitains, et que, ces métropolitains ne pouvant recevoir individuellement leur quote-part de bénéfices, il faut, de toute nécessité, trouver une fraction

d'entre eux qui recueille et canalise ces bénéfices, pour les distribuer peu à peu à travers la métropole entière. Mais cette fraction, cette classe privilégiée et utile, la métropole n'a point prononcé que ce serait celle des industriels. Elle ne désigne pas spécialement pour ce rôle telle ou telle classe; elle le destine d'avance à la classe qui pourra faire valoir le plus de droits et les exercer le mieux. Or cette classe, c'est celle des hommes qui ont quitté leur patrie, leur famille, la société où ils vivent, tous les agrémens de la civilisation, et s'en sont allés dans la colonie même exposer à d'innombrables risques leur vie et leur fortune; c'est celle des hommes qui, par leur présence sur le terrain, sont seuls en situation d'exploiter le marché de la colonie : c'est la classe des colons.

Or, l'intérêt des colons est précisément contraire à celui des industriels : avec eux, plus de tarif protecteur; s'il se peut même, plus de tarif fiscal; plus de droits différentiels; plus de barrières. Toutes les portes largement ouvertes à tous les produits. Et les conséquences de ce système, les voici : pour l'indigène, la vie facile et abondante; pour le marché intérieur, l'activité et la richesse; pour les marchés extérieurs, pour les pays où conduit la « route commerciale, » l'accès rapide et peu coûteux; pour le colon, la fortune, faite d'un tribut modique prélevé sur des transactions nombreuses et importantes; pour le trésor, les recettes croissantes, qui soulagent la métropole; pour la colonie, le bon renom que lui vaut sa richesse; enfin, pour la métropole, la conviction, répandue parmi les nations, que nul désormais n'a rien à regretter quand elle s'empare des territoires inoccupés du globe. C'est là la conception qui, depuis près d'un siècle, a été adoptée et mise en pratique par l'Angleterre et qui lui a, pour une grande partie, valu l'étonnante prospérité de son empire colonial. C'est celle qui prévaut dans l'Inde et en Birmanie et qui a fait de Rangoon, entrepôt du commerce birman, une des plus belles et des plus opulentes cités de l'extrême Orient (1).

Toutefois, il serait puéril d'attribuer à la seule liberté des échanges l'état florissant de la communauté indienne sous le protectorat de l'Angleterre; bien d'autres causes y ont contribué, et parmi elles le développement des communications et l'impulsion donnée aux travaux publics. C'est ce que n'oublia pas lord Dufferin. L'annexion de la Birmanie datait de décembre 1885 ; en février 1886, lord Dufferin s'embarquait pour Rangoon et s'occupait aussitôt de dresser et d'exécuter un programme de travaux publics.

(1) Voir, sur cette question de la liberté des échanges et sur ses effets dans l'Inde, l'ouvrage déjà cité de sir John Strachey, *India*, p. 102.

IV.

De tous les moyens qu'un gouvernement peut mettre en œuvre pour développer la richesse d'un pays, il n'en est guère de plus puissant que les travaux publics. Cela est vrai en tout temps et en tout pays; c'est plus vrai encore dans un pays conquis et durant la période troublée qui succède à la guerre. Les premiers problèmes qui s'imposent au vainqueur sont, en effet, de décourager ses derniers ennemis en prouvant, par des faits et non plus par des paroles, que son établissement est définitif; de se concilier la population laborieuse en mettant à sa disposition, si elle est pauvre, du travail, si elle est aisée, des instrumens perfectionnés de richesse; de récompenser enfin ses soldats et ses fonctionnaires en leur assurant plus de sécurité et de confort. Ces problèmes, il peut les résoudre en partie à l'aide de travaux publics bien conçus.

Les chefs qui, depuis 1885, se sont succédé en Birmanie, ne s'y sont point trompés. Lord Dufferin, le premier en date, déclarait attendre beaucoup des travaux publics. Toutefois, la pénurie de ses finances le rendait fort modeste dans ses prétentions. Il ne voulait entreprendre tout d'abord que l'indispensable : des routes pour relier les points occupés et en atteindre de nouveaux; quelques casernes et quelques hôpitaux pour les troupes si éprouvées par le climat et par les fatigues d'une surveillance incessante. Plus tard, il étendit son programme : des tribunaux et des maisons de fonctionnaires, pour garder un peu de décorum aux yeux des indigènes; la réparation et même l'extension des digues et des canaux d'irrigation, et enfin des chemins de fer. Ses successeurs suivirent la même politique. En 1886, le budget des travaux publics de la Haute-Birmanie était environ de 2 millions de francs; en 1887-88 et en 1888-89 il montait à près de 12 millions; enfin, pour 1892, il est d'environ 13 millions de roupies, près de 25 millions de francs, dont 10 millions pour les seuls chemins de fer.

Voici comment se répartissaient les 12 millions du budget de 1889 : 4 millions pour les casernes, hôpitaux, etc.; 3,100,000 francs pour les bâtimens civils : tribunaux, prisons, postes et télégraphes, etc.; 1 million 200,000 francs pour diverses dépenses; enfin 3,500,000 francs pour les communications (1). Je ne m'occuperai que de ce dernier chapitre.

3,500,000 francs pour les voies de communication seulement ne

(1) Ces chiffres ne sont toutefois pas ceux que donne un document officiel : *East India accounts and estimates*, 1891-1892, C. 6454, 1891, p. 13. J'en citerai ici seulement les chiffres suivans qui se rapportent à l'année 1888-1889 : Irrigation, 246,000 roupies; travaux publics militaires, 1,604,000; travaux publics civils, 2,908,000; total : 4,756,000 roupies, soit environ 9 millions 1/2 de francs.

sont pas à dédaigner. Nos gouverneurs du Tonkin peuvent l'attester, eux qui, leurs ingénieurs et conducteurs payés, n'ont plus rien de reste. Et cependant ce n'était pas encore là tout le budget de ce chapitre : dans ces 3,500,000 francs n'étaient compris ni les digues (qui en ces pays sont en même temps des routes), ni les chemins de fer. Si pauvre que l'on fût, on n'avait pas voulu tarder davantage pour se donner un outillage supérieur. Dans l'ordre stratégique comme dans l'ordre économique, on assignait à ces travaux un rôle capital ; d'une chaussée en bon état, d'une voie ferrée bien conçue, on attendait autant que d'un bataillon ou même d'un régiment, et on allait jusqu'à rogner le budget de la guerre pour grossir celui des ponts et chaussées.

Tout d'abord, on devait songer aux routes. En Basse-Birmanie on avait eu le tort de trop s'en désintéresser : les uns après les autres, les commissaires en chef avaient commis la même erreur. Vivant à Rangoon, sur la mer, à l'extrémité d'un delta que desservent tant de fleuves et de canaux, ils s'étaient pour la plupart peu inquiétés du reste du pays. On eut plus d'une fois à le déplorer : mais leur expérience ne fut pas perdue pour la Haute-Birmanie. Un pays sillonné de cours d'eau et hérissé de montagnes a naturellement peu de routes : dans les régions plates, il se contente des fleuves et des rivières et, dans les régions montagneuses, ne connaît guère que les sentiers. Or, c'était dans la montagne que s'étaient réfugiés les derniers belligérans. Des postes nombreux y avaient été installés : pour les relier entre eux et avec les centres principaux, il fallait élargir les sentiers et percer des routes nouvelles. C'est à quoi on procéda sans retard et surtout sans interruption. Routes internationales, si l'on peut ainsi les appeler, allant de l'Iraouaddy au Brahmapoutra, de l'Assam à la Birmanie ; routes nationales réunissant les vallées entre elles, de la Chindwin à l'Iraouaddy, du Chittagong à Mandalay ; chemin de district à district, tout fut étudié en même temps. Mais, fort sagement, on para au plus pressé : on relia d'abord les postes et les centres administratifs. Dès le commencement de 1887, on avait 300 milles de bonnes chaussées, quelques-unes pavées de fer, et de nombreux chemins. Depuis lors, d'année en année, ces travaux ont pris une plus grande extension et aujourd'hui il n'est guère de district qui ne soit traversé au moins par une route.

Naturellement, tout en s'occupant des routes, on ne négligeait pas les autres moyens de transport et le plus important de tous : les fleuves et les rivières. La Birmanie, je l'ai déjà dit, est parcourue par de nombreux cours d'eau : l'Iraouaddy, la Salouen, le Sittang, la Chindwin, la rivière Mu et bien d'autres, qui offrent, à travers des territoires considérables, des communications com-

modes et économiques. Malheureusement ces fleuves, comme la plupart de ceux de l'Indo-Chine, sont, pour employer une expression fort juste, des fleuves inachevés; ils présentent à la navigation deux grands obstacles: dans la saison sèche, ils ont souvent trop peu d'eau, même pour les bateaux d'un faible tirant; dans la saison des pluies, ils prennent des allures de torrens. Ils entraînent alors, si l'on peut ainsi dire, leur lit avec eux-mêmes : le sable et le limon s'écoulent jusqu'à la mer, se déposent à l'embouchure, forment des *barres* redoutées et, en même temps, gagnant sur les flots, accroissent peu à peu le continent; le reste, pierres, galets et rochers, arrêtés en de certains points par des obstacles naturels, constitue des *rapides* extrêmement dangereux. Joignez à cela que les eaux, démesurément grossies, franchissent les rives et débordent dans les campagnes.

Contre les inondations, on a les digues. Les Orientaux y sont passés maîtres: ils les construisent et les entretiennent avec des moyens dont la simplicité et l'efficacité doivent faire envie à nos très savans ingénieurs. Les digues atteignent parfois des dimensions prodigieuses. Les fleuves d'Indo-Chine, cependant, coulent dans des lits très encaissés; leurs rives les dominent de dix, quinze, vingt mètres (parfois davantage : à Thabetyin, en Birmanie, trente-sept mètres). A ces hauteurs, où les eaux semblent ne devoir jamais atteindre, on est tout surpris de voir l'indigène se méfier encore de leurs caprices, et percher sa case, ainsi qu'un oiseau fait son nid, tout au haut de frêles bambous. L'indigène à raison. Vienne la saison des pluies; le fleuve enfle ses eaux, et sans les digues se précipiterait dans les campagnes inférieures. A 250 milles de la mer, l'Iraouaddy, de la saison sèche à la saison des pluies, monte de plus de 45 pieds, et ses digues, longues de près de 300 milles, dépassent parfois 16 pieds de hauteur. Ce que peut coûter de soin et d'argent l'entretien de pareils travaux, on le devine. Du moins, peut-on, à ce prix, garantir presque absolument la vie et la fortune des habitans.

On est moins heureux dans la lutte contre les eaux basses et les rapides. Les procédés sûrs, mais coûteux, usités en Europe pour corriger le cours des fleuves et leur assurer en tout temps un débit normal, ne sauraient l'être dans ces pays encore pauvres, avec ces fleuves géans. Les *rapides*, la dynamite peut les supprimer. Les Anglais ne semblent pas l'avoir employée jusqu'ici; mais au Tonkin, dans les cours d'eau qui rappellent l'Iraouaddy au-dessus de Bhamo, les Français en ont fait le plus heureux usage. Contre les basses eaux, on n'a que la ressource, bien insuffisante, de construire des bateaux d'un faible tirant. Mais cela est peu pratique dans les

parages très fréquentés. L'Iraouaddy, qui est de beaucoup le fleuve le plus considérable et absorbe presque tout le trafic intérieur de la Birmanie, a une navigation incertaine et difficile. Durant plusieurs mois, les eaux y baissent au point de n'offrir plus même aux steamers de rivière la profondeur suffisante, et les sables, sans cesse en mouvement, déjouent l'expérience des meilleurs pilotes. Le capitaine Yule, en 1853, et, tout récemment, lady Dufferin, ont conté leurs mésaventures sur des bateaux ensablés. Quand ce n'est pas le sable, ce sont les rochers qu'il y a à redouter : déjà bien des fois des bateaux s'y sont brisés : témoin le *Thooreah*, de la *Flotilla Company*, qui devait, un peu plus tard, perdre encore le *Patheen* dans la Chindwin. Dans ces conditions, chaque année le trafic est suspendu pendant plusieurs semaines et, au-dessus de Bhamo, pendant plusieurs mois. Le même capitaine Yule raconte que, pour franchir la distance assez courte de Bhamo à Tsa-Chœ-Sing, il lui fallut quatre-vingt-trois jours. Au surplus, passé Bhamo, le fleuve n'est navigable que sur 120 à 150 milles ; à Hokat, se dresse un rapide jusqu'ici infranchissable et des rives abruptes, surmontées par des montagnes de 6,000 pieds, interdisent presque le transbordement.

Contre de pareilles difficultés, l'homme ne peut directement que peu de chose. La canalisation d'un fleuve qui, à 800 milles de la mer, est large à peu près comme à son embouchure, paraît une chimère. La création d'un chenal serait extrêmement dispendieuse ; le maintien, avec ce lit changeant et ces sables toujours en mouvement, en serait sans doute impossible. Les autres fleuves n'ont pas un régime plus commode. Pour en tirer parti, on n'a d'autres ressources que d'y poser des balises sans cesse vérifiées, de dresser de bons pilotes et de construire des bateaux appropriés. A cet égard, la puissante *Irawaddy Flotilla Company* a fait tout ce qu'on pouvait faire. Sa flotte, l'une des plus considérables, sinon la plus considérable des flottes fluviales, dessert l'Iraouaddy tout entier, de Rangoon à Bhamo et au-dessus, et, autant que les saisons le permettent, les rivières Chindwin, Myintge, etc. D'autre part, soit pour assurer l'ordre et la sécurité, soit pour prêter assistance aux bateaux en péril, le gouvernement a organisé des convois escortés, des patrouilles de remorqueurs et de *steam-launches*, etc.

Malgré cela, la navigation de ces fleuves demeure intermittente et incertaine. Un gouvernement, dans la situation délicate où était alors le gouvernement de Birmanie, ne pouvait sans imprudence se contenter de communications aussi précaires ; il lui fallait un instrument plus régulier et plus rapide : il n'en était point, semble-t-il, en dehors des chemins de fer.

On hésita pourtant entre les chemins de fer et les routes. Non pas en Birmanie, assurément, où l'idée ne vint même pas de comparer des moyens de transports si dissemblables dans leur but et leur utilité; mais à Londres, à l'*India office*, lord Kimberley, quand on sollicita de lui l'autorisation de construire la ligne de Toungoo à Mandalay, répondit en demandant si, « tout au moins en l'état actuel des finances de la Birmanie, et tant qu'elles ne se seront pas améliorées, l'attention du gouvernement ne pourrait pas être plus avantageusement tournée vers de bonnes routes, utilisables en toute saison, qui relieraient entre eux les principaux centres. » Mais le gouvernement local triompha facilement de cette objection : aujourd'hui la Haute-Birmanie possède déjà 519 kilomètres (314 milles) et la Basse-Birmanie 546 kilomètres (336 milles) de voies ferrées.

Mais l'histoire même de la construction de ces chemins de fer est trop instructive pour que nous n'entrions pas dans plus de détails.

En Basse-Birmanie on avait, pendant longtemps, paru se soucier des chemins de fer aussi peu que des routes. Les Anglais étaient maîtres d'une partie du pays depuis 1824, de la totalité depuis 1852, et c'est seulement en 1877 (le 2 mai) qu'ils avaient inauguré la voie de Rangoon à Prome. Puis un intervalle de huit années s'était écoulé avant l'ouverture de la voie de Rangoon à Toungoo. C'est une remarque bien digne d'attention que les Anglais dans l'Inde ont tâtonné durant près d'un siècle et demi avant de dégager une méthode rationnelle. En particulier, ils ne semblent avoir eu que très tard la notion de l'importance économique et politique des travaux publics, des voies de communication, etc. En 1836-1837, le budget des travaux publics ne dépassait pas 2 millions (81,000 livres sterling). En 1850, il s'élevait déjà à 10 millions (400,000 livres), sans parler d'un budget spécial pour les casernes, les hôpitaux, etc.; en 1886-1887, les yeux étaient dessillés, et le budget des travaux publics atteignait près de 400 millions (15,617,000 livres sterling). Aussi, quand on songea à pacifier et à mettre en valeur la Haute-Birmanie, s'inspira-t-on d'autres idées que celles qui avaient longtemps prévalu dans le reste de l'Inde et notamment en Birmanie inférieure.

« Après une forte police et une bonne administration civile, rien n'est plus important, pour assurer la pacification, que l'ouverture de moyens perfectionnés de communication, et, entre autres, des voies ferrées que l'on est en train de construire jusqu'à Mandalay. » C'est en ces termes que s'exprimait la *Revue d'Édimbourg* (avril 1887), laquelle ne faisait que résumer l'opinion des hommes les plus autorisés. Dès la première heure, lord Dufferin, sir Frederick Roberts, sir George White, sir Charles Bernard, le

colonel Fryer, étaient d'avis qu'en dépit de la pauvreté du budget de Birmanie, il fallait sans retard commencer la construction de voies ferrées. Avec sir Herbert Mac-Pherson, qui venait de mourir dans ce pays qu'il connaissait si bien, ils estimaient que « chaque ligne de chemin de fer que l'on ouvrirait en Birmanie serait plus efficace qu'un corps d'armée, » et serait à la fois une cause de richesse, un instrument stratégique, un agent de pacification.

« L'ouverture d'un chemin de fer à Mandalay, — prolongation en Haute-Birmanie de la ligne de Rangoon à Toungoo, — cette ouverture, disait un document du milieu de 1886, aurait des résultats importans, et pour la Birmanie et pour les États shans. En Haute-Birmanie, un grand nombre de personnes se refusent à croire que réellement les Anglais ont conquis leur patrie et occupent Mandalay; un grand nombre d'autres ne peuvent admettre que nous entendions rester dans le pays et le gouverner au nom de la reine-impératrice. Sur ces doutes et ces imaginations, l'effet de l'ouverture d'un chemin de fer d'État serait décisif. D'autre part, le travail et les salaires que procureraient les travaux auraient une heureuse influence sur la pacification du pays et concilieraient la population au gouvernement anglais. Dans la région que la ligne doit traverser, les villages ont été pillés par les *dacoits* et les rebelles; les paysans ont été bouleversés par l'anarchie de l'année dernière. Quand nous aurons, dans ces régions, sur une longueur considérable, ouvert, gardé et efficacement protégé la ligne de chemin de fer, l'effet immédiat en sera très grand sur la population : on lui aura fourni du travail pendant la saison morte, on lui aura fait gagner de l'argent (1); enfin, on lui aura donné une preuve matérielle de l'intérêt que le gouvernement anglais porte à son pays. Naturellement, ces effets de la construction du chemin de fer ne seront que temporaires, mais ils se produiront précisément au moment le plus désirable; car notre objectif, à l'heure présente, est d'amener ces populations à se soumettre, d'offrir un aliment à leur énergie, de leur procurer de quoi nourrir leur famille en s'adonnant à des travaux pacifiques. Après ces effets, d'ailleurs, le chemin de fer en aura sur cette population de plus durables : il l'amènera à aller et à venir, à se faire une idée de la puissance des Anglais, de leur système de gouvernement, de leur souci du bien-être des populations, et à consentir peu à peu à devenir les sujets de sa gracieuse majesté.

(1) L'année 1891 a vu se produire une de ces famines qui désolent la Haute-Birmanie. Les deux tiers de la population étaient sans ressources. Le gouvernement distribua des secours en nature, décida d'urgence la construction d'une ligne de Myingan à Meiktila, la réparation de certaines digues rompues, enfin offrit du travail à plus de 20,000 personnes.

« On a objecté qu'un chemin de fer est une affaire très coûteuse ; que ni l'Inde ni la Birmanie ne peuvent prélever une roupie sur des dépenses qu'il soit possible de différer; que, dans la plupart des pays, les routes précèdent les chemins de fer, et qu'il n'y a pas de routes en Haute-Birmanie. On a suggéré cette idée qu'il serait peut-être préférable de consacrer les minces ressources dont on peut disposer à des routes transversales se dirigeant sur les principaux centres de commerce et à une grande route centrale que plus tard l'on pourrait convertir en une voie ferrée. Il est assuré que le gouvernement ne doit pas, dans la condition actuelle de ses finances, se lancer dans des travaux qui peuvent être remis ou même évités. Mais, selon moi, ce n'est pas avant trente ans d'ici que l'on aura construit le réseau de routes dont il s'agit, et nulle voie centrale, en quelque circonstance que ce soit, ne peut procurer à la province les avantages commerciaux, politiques, militaires, administratifs, que procurera le chemin de fer proposé. Il y a plus : je crois pouvoir espérer qu'avant dix ans ce chemin de fer sera, au lieu d'une charge, une source directe de recettes, ce que ne sera jamais un système de routes ou une route centrale.

« A la vérité, les frais d'établissement d'un chemin de fer seraient six à sept fois ceux d'une route centrale de même longueur et trois à quatre fois ceux d'un système de routes transversales convergeant vers une route centrale; mais le capital consacré à la construction du chemin de fer donnerait, au bout d'un temps assez court, des recettes qui dépasseraient l'intérêt de ce capital, tandis qu'au bout du même temps le simple entretien d'un système de routes représenterait une somme totale de moitié plus forte que le coût initial de construction. Le nouveau chemin de fer enverrait, sur la section de Toungoo à Rangoon, un trafic qui serait aussi une cause de recettes importantes, et cela doit encore être mis au nombre des avantages indirects de ce projet. Ainsi, non-seulement ce chemin de fer se suffirait à lui-même, mais encore il fournirait sur ses excédens de quoi ouvrir les routes qu'il faudra faire plus tard pour l'alimenter et le nourrir; et, de plus, il serait, dans les districts qu'il traverse, un instrument de pacification et d'enrichissement incomparablement supérieur à celui du système de routes le plus perfectionné qu'on puisse imaginer (1). »

Les passages qui précèdent sont extraits d'un mémorandum de sir Charles Bernard, en date du 10 juin 1886, six mois après l'entrée des Anglais en Birmanie. Ce mémorandum était adressé au vice-roi, lord Dufferin. Le vice-roi en adoptait les conclusions, et, dès le 6 août, les recommandait, par le télégraphe, au secrétaire

(1) *Burmah*, 1887, n° 1, C-4962.

de l'Inde à Londres; le 20 septembre, il insistait, dans une dépêche explicative; le 27 octobre suivant, il recevait un télégramme ainsi conçu : « Reçu votre dépêche du 20 septembre dernier, touchant le chemin de fer. La construction du chemin de fer de Mandalay est sanctionnée. » Il n'y avait pas un an que les Anglais étaient entrés en Haute-Birmanie. Qui pourrait ne pas admirer et envier cette rapidité dans les décisions !

On n'avait pas attendu cette dépêche pour commencer les études préliminaires de levers et de tracés. Dès qu'on l'eut reçue, on n'eut plus qu'à ouvrir les chantiers. Les travaux marchèrent rapidement. Une première section, de Toungoo à Pyinmina, était ouverte dès le mois de juillet 1888; la ligne entière le fut le 1er mars 1889. L'inauguration s'en fit solennellement, en présence de sir Charles Elliott, ministre des travaux publics. La construction d'une ligne de 220 milles, au milieu d'une contrée dépeuplée où la main-d'œuvre était rare (1), à travers des montagnes hautes de 400 à 500 pieds, et par-dessus des rivières larges de 300 à 500, n'avait duré que deux années et demie et coûté que 92,000 roupies (environ 160,000 francs) par mille (de 1,609 mètres).

La ligne avait d'ailleurs presque tout de suite donné ce qu'on en attendait. Elle avait assagi les populations, rendu plus rares les actes de piraterie et les crimes de toutes sortes. On en a attaqué le mode d'exploitation (2); on a prétendu que l'administration faisait une concurrence inintelligente aux transports par rivière en réduisant ses tarifs partout où le commerce pouvait choisir entre la voie de fer et la voie d'eau. Et personne ne peut approuver cette tactique, quoique l'administration de l'État puisse se retrancher derrière la nécessité de faire ses frais et même de réaliser des excédens. On en a aussi critiqué le tracé. On a dit que c'était folie de construire le premier chemin de fer presque parallèlement au plus beau fleuve de la Birmanie, à travers la région la mieux desservie par la navigation. Cette dernière critique n'est pas fondée. La ligne de Toungoo à Mandalay était le complément naturel de celle de Rangoon à Toungoo; de plus, elle devait, — on le croyait alors, — être bientôt prolongée jusqu'à Bhamo, et, d'autre part, servir de « base aux futurs chemins de fer entre les États shans. » D'autres vallées, celles des rivières Mu et Chindwin, importans affluens de l'Iraouaddy, et, comme lui, d'une navigation très irrégulière pendant la saison sèche, celles encore de Hokum et de Mogung, au-delà de Bhamo, attendaient impatiemment leurs voies

(1) Dans le tronçon oriental de la ligne, la rareté des travailleurs se compliquait d'une véritable répugnance au travail et d'une hostilité contre ceux qui l'ordonnaient. Même les mendians refusaient de se laisser enrôler.

(2) Voyez lettre au *Times*, du 28 octobre 1889.

ferrées. Enfin, on songeait encore à d'autres lignes, d'un intérêt commercial ou politique : telles les lignes qui devaient rejoindre Mandalay à la Salouen; la Birmanie à l'Assam (station de Makum), et, par-delà, au Brahmapoutra (station de Sudiya).

De pareils résultats ne pouvaient que hâter l'exécution des autres entreprises que l'on méditait, et l'on en méditait de considérables.

V.

La conquête et la mise en valeur de la Birmanie ne sont pas, en effet, le terme de l'ambition des Anglais. La Birmanie n'est pas seulement, si l'on peut s'exprimer ainsi, un point d'arrivée; elle est aussi un lieu de passage. Elle touche à l'Inde et à la Chine; elle garde les approches de la première et semble être une des avenues de la seconde; et lorsque les Anglais l'eurent conquise, ils crurent avoir effectivement donné à l'Inde un nouveau rempart et gagné une des portes de la Chine (1) : restait seulement à ouvrir cette porte.

La Chine, depuis plus d'un demi-siècle, est, en extrême Orient, l'un des objectifs des grandes puissances. Sans doute, aucune d'elles ne menace aujourd'hui l'intégrité de son territoire; mais toutes ambitionnent de prendre une part de son commerce et de mettre en valeur les immenses ressources naturelles qu'elle garde inexploitées. Elles s'efforcent donc d'obtenir pour leurs ingénieurs et leurs industriels l'entrée de son territoire, comme elles ont déjà obtenu pour leurs commerçans l'entrée de beaucoup de ses ports. Elles prétendent renouveler son outillage et ses méthodes, et peu à peu l'entraîner avec elles dans les voies de la civilisation occidentale ; et, bien que la Chine, satisfaite d'elle-même, soit défiante d'autrui, — persuadée qu'elle est, avec raison, que ce contact de l'Occident lui sera fatal, — il y a longtemps assurément qu'elles y seraient parvenues, si, dans ces trente dernières années, elles ne s'étaient départies de la politique séculaire qui leur avait si bien réussi.

Pendant les siècles qui ont précédé le nôtre et jusqu'aux environs de 1860, les Européens, quelles que fussent en Europe leurs inimitiés, avaient toujours, en face de la Chine, affecté la plus étroite union. Une nation européenne rencontrait-elle quelque difficulté, réclamait-elle quelque réparation : son grief ou sa pré-

(1) « Je ferai observer, écrivait Yule en 1857, que les missionnaires du Yunnan reçoivent leurs fonds par la voie d'Amarapoura. » — (*Op. cit.*, p. 145.) Toutefois, depuis cette époque, ces envois d'argent étaient faits, pour le Szuchuen certainement, et probablement aussi pour le Yunnan, par la voie du Yang-Tse-Kiang. (Voir *Seize années en Chine*, lettres du P. Clere (Paris, 1887; Haton.)

tention devenait la prétention et le grief de toutes les autres. L'entente, à vrai dire, était alors facile. Quatre nations seulement, la France, l'Angleterre, la Russie et les États-Unis, avaient des intérêts en Chine, et ces intérêts étaient d'ordre différent. Après 1860, et surtout après 1870, les choses changèrent. L'Allemagne, puis l'Italie, d'autres nations encore entrèrent en scène. Toutes se préoccupèrent des intérêts matériels. Toutes furent représentées, non plus par leurs consuls dans les ports, mais par leur ministre à Pékin. Les haines de nationalité, surtout les rivalités de personnes et plus encore la concurrence industrielle et commerciale, rompirent l'union : dès lors, on laissa voir aux Chinois, qui s'en doutaient, que pour les Européens d'extrême Orient l'Europe n'était plus une patrie.

On croyait proche le moment où la Chine sortirait de son antique immobilité, et, entrant de nouveau en concurrence avec les nations d'Occident, s'armerait pour un duel colossal. Que ce duel pût être un jour fatal à l'Europe, nul n'y prit garde. La seule perspective de tous les chemins de fer, télégraphes, usines, arsenaux, qu'allait demander ce gigantesque consommateur tourna toutes les têtes. Au lieu de partager, en bons larrons, cette aubaine inespérée, chacun voulut la garder pour lui seul et se fit tout humble. L'Allemagne, pleine d'ambition pour ses industriels, ne voulait pas d'affaires qui pussent indisposer le gouvernement chinois contre M. Krupp. L'Angleterre, pleine de sollicitude pour ses compatriotes établis en Chine : banquiers, commerçans, assureurs, etc., faisait taire ses plus légitimes exigences. Tandis que la Chine englobait toujours, dans une commune hostilité, les diverses nationalités, et que tous, Anglais, Russes, Français, Italiens, Allemands, elle les haïssait également sous le nom générique d'Européens, les Européens, eux, se divisaient et s'émiettaient. En politique, c'étaient de petites trahisons ; en affaires, c'étaient des enchères au rabais, parfois des contrats à perte. Les Chinois laissaient dire et faire, et acceptaient ce qui leur était avantageux, mais sans se lier avec personne, sans se lancer dans de grandes entreprises, sans ouvrir leur territoire ni aux hommes ni aux capitaux d'Europe. A ce jeu, toutes les nations perdirent rapidement leur influence et leur considération. Même la Russie, jadis si redoutée, et qui encore en 1881 arrachait à la Chine d'importantes concessions, a vu diminuer son crédit, et de bons observateurs se demandent aujourd'hui laquelle des deux fait peur à sa rivale. En cet état, chaque nation se console de son échec par l'échec des autres.

Toutefois, mieux avisées, certaines puissances se sont décidées à recourir à d'autres procédés, qui, à ce qu'elles croyaient, hâteraient la solution désirée. Elles cherchèrent, parmi les contrées

limitrophes de la Chine, celles d'où l'on pourrait, sans trop de difficulté, nouer des relations avec la province contiguë de l'Empire. Cette province, elles s'en ménageraient l'accès; elles amèneraient jusqu'à ses confins leurs lignes de chemins de fer et de télégraphes, leurs services de poste et de transport, leurs bazars et leurs marchés; elles lui montreraient ce que peuvent pour la prospérité des peuples la science, les lois, l'organisation des barbares d'Occident; elles enrichiraient les habitans de ses districts les plus voisins; elle les séduiraient à nos usages et à nos inventions; elles en feraient, par l'intérêt satisfait, des missionnaires qui chanteraient nos louanges parmi leurs compatriotes; de proche en proche, elles convertiraient les districts et les provinces, et le jour où l'Empire, cédant à l'autorité de l'exemple, se déciderait à recevoir nos produits, à imiter nos procédés, elles seraient les premières à pénétrer sur son territoire et à « prendre les commandes. » C'est dans cet espoir que les Anglais s'établirent en Birmanie, les Français au Tonkin, et que les Allemands tournent autour de Siam.

La Birmanie, comme le Tonkin, confond, sur une longue étendue, sa frontière septentrionale avec celle de la province du Yunnan. Le Tonkin touche en outre, par le nord-est et l'est, aux deux provinces du Kwang-Si et du Kwang-Tong. La Birmanie possède plusieurs fleuves qui descendent de Chine : l'Iraouaddy, le Sittang, la Salouen, etc.; le Tonkin, à vrai dire, n'en a qu'un seul, le célèbre Fleuve-Rouge. Ce n'est pas ici le lieu de parler du Fleuve-Rouge et de le comparer, en tant que voie de pénétration vers la Chine, aux fleuves de Birmanie. La comparaison d'ailleurs est aujourd'hui superflue; le Fleuve-Rouge a cause gagnée. Des bateaux à vapeur, d'un type qu'on a déjà perfectionné, remontent jusqu'à Laokai, sur la frontière de la Chine, et il ne nous reste plus qu'à donner toutes facilités à la navigation en améliorant, moyennant une dépense modique, le cours du fleuve, et au commerce en répudiant, non par des arrêtés subreptices et presque tenus secrets, mais par une loi solennelle et connue au loin, le fâcheux régime douanier qui interdit la voie du Tonkin aux transactions de l'Europe avec la Chine méridionale. Les fleuves de Birmanie, au contraire, sont, je l'ai déjà dit, infiniment plus longs que ceux du Tonkin et rencontrent, avant d'atteindre la frontière de Chine, des obstacles infranchissables. Les Anglais eux-mêmes paraissent les avoir décidément condamnés, et étudient, en vue de se rapprocher de la Chine, sinon d'y pénétrer, diverses lignes de chemins de fer.

Parmi ces études, il faut bien distinguer celles qui ont pour objectif la frontière chinoise, et qui ont été ou contrôlées ou même ordonnées par le gouvernement, de celles qui visent le cœur même

de l'empire et n'émanent que de l'initiative privée. De ces dernières, en effet, il y a eu une véritable débauche. Bien avant que la Haute-Birmanie fût annexée, des explorateurs, des ingénieurs, d'anciens fonctionnaires de l'Inde, véritables commis-voyageurs en chemin de fer, lançaient toutes les semaines en Angleterre et en extrême Orient, le projet d'une nouvelle ligne, laquelle, à moins de frais que toutes les autres, mettait la Chine toujours et quelquefois le Siam avec elle, littéralement dans la main de l'Angleterre. Elles partaient de Rangoon ou de Maulmein, ou de Mandalay ; elles passaient par Tali-Fu ou par Ssumao et aboutissaient à Bangkok, à Canton, à Yunnan-fu, à Nanking, etc. Leur objectif était de détourner vers la Birmanie le trafic qui jusqu'alors prenait la route du Mékong, du Fleuve-Rouge, de la rivière de Canton et surtout du Yang-Tse-Kiang ; et, dans les exposés magnifiques qu'on faisait de leurs chances, invariablement cet objectif était atteint.

La plus célèbre, peut-être, de ces lignes fut la ligne de Maulmein à Chung-King, sur le Yang-Tse-Kiang. Comme ce fleuve a un cours extrêmement violent, qu'à la montée la navigation en est fort lente et fort coûteuse, on se flattait, — on se flatte encore, — que le commerce d'importation de l'Europe avec l'intérieur de la Chine, l'abandonnerait pour prendre la voie ferrée, partant de Birmanie et aboutissant à Chunking. La descente, au contraire, quoique périlleuse, est rapide et relativement peu coûteuse; il est donc vraisemblable que toutes les provinces baignées par le fleuve continueraient, même après l'ouverture du chemin de fer, à l'utiliser pour transporter leurs produits vers la côte orientale et, de là, vers l'Europe. Cette répartition probable du trafic laisserait encore une part magnifique à la ligne birmano-chinoise.

Mais il est douteux que les choses aillent ainsi au gré de ses promoteurs. Ne parlons même pas des difficultés d'exécution et des dépenses énormes qu'elles entraîneraient. La conception tout entière repose sur deux hypothèses ; la première est que la Chine autorisera sur son territoire la construction d'un chemin de fer ; la seconde est qu'au moins pendant longtemps elle n'autorisera la construction que d'un seul. Or, l'une et l'autre hypothèse prêtent à discussion.

Que la Chine consente à l'établissement d'une voie ferrée, cela n'est pas impossible; cela non plus n'est peut-être pas très prochain. L'exemple de la petite ligne de Woosung à Shanghaï, détruite aussitôt que construite et transportée à Formose, où la mer use pièce par pièce le matériel entassé, cet exemple récent n'est pas engageant. En sens contraire, on peut invoquer l'exemple de la ligne, fort courte d'ailleurs, qui relie Tien-Tsin aux mines de charbon de Kaï-Ping et que jusqu'ici rien ne menace ; mais celle-ci, des per-

sonnages puissans, Li-Hung-Chang entre autres, étaient intéressés à sa construction et le sont à son maintien. Or, la ligne que l'on propose, bien des gens, au contraire, sont intéressés à ce qu'elle ne se fasse pas. Pour ne pas trop en allonger la liste, je citerai seulement les mandarins des provinces que la ligne traverserait, et les Anglais ou plutôt les Européens de l'est et du sud-est de la Chine, notamment des communautés de Shanghaï et de Hong-Kong et de tous les ports ouverts. Les mandarins des provinces redoutent par-dessus tout l'introduction de communications à l'européenne, — télégraphes et chemins de fer, — qui leur enlèveront leur puissante indépendance, en assurant mieux la transmission des ordres et le contrôle. Aussi, en toute circonstance ont-ils, sans protester eux-mêmes contre les travaux publics projetés, cherché à entraver même les études préliminaires, en excitant les préjugés populaires (1) et en ameutant les populations contre les projets et les Européens qui les soutiennent (2). Les persécutions contre les chrétiens se rattachent au même sentiment : il y entre beaucoup moins de haine pour la religion chrétienne que pour la civilisation occidentale. Quant aux communautés anglaises d'extrême Orient, comme toute portion de trafic détourné vers la Birmanie est pour elles une perte, elles ne peuvent qu'être hostiles à tous ces chemins de fer. A cet égard, le doute n'est pas possible, et l'on a remarqué que personne n'a élevé contre ces divers projets des critiques aussi vives et aussi soutenues que les feuilles anglo-chinoises dont elles disposent. Cette opposition de deux élémens aussi considérables est déjà pour ces projets une première et formidable cause d'insuccès : en voici une seconde.

Ils supposent que, la Chine consentant à la construction d'un chemin de fer, le premier qu'elle autoriserait serait précisément celui de Chunking, par le Yunnan et le Szu-Chuen, et qu'une fois ce chemin de fer construit, pendant longtemps elle ne souffrirait pas qu'il s'en construisît d'autres. C'est là une sup-

(1) Lire sur le *Feng-choui* (le vent et l'eau qui peuvent s'irriter) les récits innombrables des voyageurs.

(2) Et ce ne sont pas là des propos en l'air. En 1889, fut concédé à une compagnie étrangère, *la Hong-Kong and Shangai Bank*, une ligne allant de Tien-Tsin à Trong-Tchéou ; le décret était signé de l'impératrice-mère, et les capitaux prêts. A ce moment, une opposition si formidable se manifesta qu'on ne crut pas pouvoir passer outre. Le gouvernement consulta alors les gouverneurs de province sur l'utilité du chemin de fer. Les plus influens répondirent qu'il était bon sans doute d'avoir des chemins de fer, mais qu'il fallait les construire avec les ressources du pays, sans le secours des étrangers. Dans ces conditions, les chemins de fer étaient impossibles. C'est ce que voulaient les mandarins, mais non pas le gouvernement central. A cette occasion, en effet, le vice-roi des deux Kouang, le fameux Tcheng, qui avait le plus nettement formulé cette opinion, fut déplacé, envoyé dans la province de Hupeh, et chargé d'exécuter, par ses moyens propres, la ligne de Hankow à Lu-ko-Tsiao, près de Pékin.

position gratuite et peu raisonnable. Un pays aussi vaste comporte plusieurs systèmes de voies ferrées : on ne saurait prétendre le drainer d'un seul côté. En se plaçant dans les hypothèses les plus favorables aux promoteurs de la ligne birmano-chinoise, il faut prévoir que le massif de la Chine centrale serait attaqué encore de deux ou trois autres côtés : du côté de l'est, du côté du sud-est et enfin du côté du sud. La Chine, le premier pas fait, ne refuserait pas d'en faire un second. Quand elle aurait autorisé un chemin de fer en quelque sorte international, elle ne repousserait pas, elle encouragerait plutôt des lignes absolument nationales (1). Et les capitaux ne feraient pas défaut : les Chinois, ces puissans et habiles négocians, souscriraient tout ce qu'on voudrait. Quant aux colonies européennes et anglaises de Shanghaï et de Hong-Kong et des ports ouverts, elles en offriraient spontanément, et la crainte de faire concurrence à leurs compatriotes de Birmanie ne les retiendrait guère.

Il ne faut donc, au moins pour le présent, attacher qu'une médiocre importance à ces projets de gigantesques lignes birmano-chinoises, allant de Rangoon ou de Maulmein à Canton ou à Chunking. Il en est tout autrement des chemins de fer qui sont destinés non pas à franchir, mais à atteindre seulement la frontière chinoise. Nous savons combien rapidement les Anglais, quand ils sont sûrs de leur terrain, passent de la conception à l'exécution ; or, depuis le jour où ils sont entrés en Haute-Birmanie, ils ont mis à l'étude un certain nombre de projets que nous devons examiner avec toute l'attention qu'ils méritent.

Le premier projet d'un chemin de fer allant à la frontière de Chine date de trente ans. En 1861, sir Arthur Phayre, le premier commissaire en chef de Birmanie, avait recommandé l'étude d'un tracé se dirigeant sur Kiang-Hung. En 1866, lord Salisbury, alors vicomte Cranborne, avait demandé au gouvernement de l'Inde, qui ne s'en souciait pas, de lever le plan d'une voie ferrée jusqu'à la frontière de Chine. En 1869, le duc d'Argyle, et, en 1874, lord Salisbury de nouveau avaient insisté sur ce projet. Enfin bien d'autres, voyageurs ou fonctionnaires, avaient lancé des plans plus ou moins étudiés et pratiques. Mais ce n'est pas avant 1882 que, sur l'initiative de l'explorateur Colquhoun, on procéda sur le terrain à l'examen sommaire de la possibilité qu'il y avait d'établir une voie ferrée reliant la Birmanie à la Chine. Depuis 1882, cette idée n'a jamais été abandonnée : les tracés seuls ont varié.

Sans m'occuper de l'ordre chronologique, j'indiquerai les tracés

(1) Le premier chemin de fer auquel aient songé les Chinois va de Hankow à la mer à travers les plaines.

qui ont eu le plus de vogue. Presque tous, en vue d'éventualités que j'ai indiquées plus haut, comportent deux points terminus : l'un sur la frontière chinoise ou tout proche de cette frontière, l'autre en territoire chinois, plus ou moins loin de la frontière birmane.

Un premier tracé part de Mandalay, remonte l'Iraouaddy jusqu'à Bhamo et, s'inclinant vers le nord-est, franchit la frontière de Chine et aboutit à Momein (environ 25 degrés de latitude nord et 98°40' de longitude est Greenwich). De Momein, il se dirige soit par le nord-est sur Tali-Fu (100 degrés longitude), soit par l'est sur Yung-Chaw et de là sur Yunnan-Fu (103 degrés longitude). Ce tracé, longtemps vanté, et dont une partie sera probablement exécutée plus tard, est aujourd'hui abandonné dans son ensemble. Beaucoup de voyageurs, notamment ceux de la mission Grosvenor et M. Colquhoun, ont parcouru le pays qu'il traverse, et le considèrent comme impraticable. Voici ce qu'en disait feu M. Colborn-Baber, secrétaire interprète de la légation d'Angleterre à Péking et membre de la mission Grosvenor : « Il semble chimérique de croire que l'on puisse rendre cette route praticable pour des voitures. Les vallées ou plutôt les abîmes de la Salouen et du Mékong, pour ne pas parler d'autres obstacles, présenteront des difficultés longtemps sans doute insurmontables. En perçant une demi-douzaine de tunnels comme le Mont-Cenis, en construisant quelques ponts comme ceux du Menaï, la route de Birmanie à Yunnan-Fu pourrait sans doute être beaucoup améliorée. » Ajoutons ceci : cette ligne traverserait des pays montagneux, pauvres et inhabités.

Un deuxième tracé part de Hlinedet, sur la ligne de Rangoon à Mandalay, descend par le sud-est, vers Mone (20° 30′ lat., 97° long.), franchit la Salouen à Tacaw-Ferry (21 degrés lat., 98° long.) et passe par Kiang-Tung (21 degrés lat., 100° long.) et Kiang-Hung (22 degrés lat., 101° long.). A Kiang-Hung, on n'est plus qu'à une faible distance de la ville chinoise de Ssu-Mao. Ce tracé passe à travers une contrée montagneuse. De Hlinedet à Mone, on rencontre quatre défilés, dont l'un est à 4,900 pieds au-dessus de la mer. Depuis Mone, on franchit trois chaînes de montagnes, puis on redescend jusqu'à 870 pieds d'altitude, à Tacaw-Ferry, où la Salouen a 800 pieds de large. De Tacaw-Ferry à Kiang-Tung, quatre autres chaînes de montagnes, dont la hauteur varie de 4,000 à 6,500 pieds, et enfin de Kiang-Tung à Kiang-Hung, une pente continue durant laquelle on s'abaisse de 4,000 pieds.

Les énormes difficultés physiques que rencontreraient ces tracés ont amené MM. Colquhoun et Hallett à en chercher un autre à travers des pays moins bouleversés. Leur chemin de fer part de Maulmein, le second port de Birmanie, situé sur le golfe de Martaban, non loin de l'embouchure de la Salouen et de là passe successi-

vement par Myawaddi (16° 20' lat. et 98° 30' long.); Raheng, sur le Meh-Nam (17° lat., 99 long.); Lakon (18° 20'), et Kiang-Hsen (20° 40' lat. et 100° long.) sur le Mékong. A partir de Kiang-Hsen, il suit de près le cours du fleuve et atteint Kiang-Hung, point terminus du précédent tracé. Ce projet, encore en faveur aujourd'hui, a l'avantage d'être plus court que les autres et de traverser des pays à pentes un peu moins fortes. L'altitude de Raheng est 377 pieds; celle de Lakon, 763; de Kiang-Hsen, 1,097; enfin de Kiang-Hung, environ 2,000 pieds. En revanche, il a l'inconvénient de n'utiliser aucune ligne déjà construite et d'emprunter, sur un parcours considérable, le territoire siamois. En cela, il est inférieur aux autres qui, tous, restent exclusivement en territoire birman.

Si on l'examine de ce point de vue, il comporte quatre sections : deux en territoire birman, deux en territoire siamois, lesquelles se succèdent comme suit : Maulmein à Myawaddi, territoire birman; Myawaddi à Raheng, territoire siamois; Raheng à Kiang-Hsen, territoire siamois; Kiang-Hsen à la frontière de Chine, territoire birman. Les deux portions birmanes ou plutôt anglaises mesureraient : de Maulmein à Myawaddi, 80 milles, de Kiang-Hsen à la frontière chinoise, 240 milles de long; les deux sections siamoises mesureraient : de Myawaddi à Raheng, 88 milles; de Raheng à Kiang-Hsen, 250; soit, au total, 320 milles pour les Anglais, et, pour les Siamois, 338 milles. Les dépenses probables s'élèveraient, pour les Anglais, à 2,500,000 livres sterling; pour les Siamois, à 2,200,000; au total, en chiffres ronds, à 5 millions de livres ou 125 millions de francs. C'est là un très gros chiffre et rien ne prouve qu'il soit définitif. M. Holt-Hallett n'a pu faire que des études très sommaires; le jour où l'on établirait des calculs plus précis, il est vraisemblable que l'on dépasserait ce devis d'un tiers, de moitié, peut-être de plus encore. Même en admettant qu'il soit exact, ce chiffre énorme constitue, pour un projet d'ailleurs bien conçu, un nouvel et très sérieux obstacle. On peut, en effet, se demander si les Siamois consentiront à construire ou seulement à subventionner une ligne qui leur serait infiniment moins utile qu'aux Anglais. Assurément, ils sont disposés à s'outiller à l'européenne; mais, dans la liste très complète de leurs projets de chemins de fer qu'a publiée récemment M. le capitaine Jones, consul-général d'Angleterre à Bangkok, celui-ci ne figure pas (1).

J'ajoute que le public anglais s'est montré lui-même très opposé à une ligne qui ne serait pas tout entière en territoire anglais; si bien que M. Holt-Hallett a dû récemment modifier son tracé et le faire passer à travers la Birmanie et les États shans birmans.

(1) Voir cette liste à peu près complète dans la brochure intéressante et exacte de M. le capitaine Devrez : *les Grandes voies commerciales du Tonkin;* Paris, 1891.

Au surplus, le gouvernement de l'Inde n'a pas cru devoir adopter le tracé de MM. Colquhoun et Holt-Hallett : il s'est rabattu sur une route terrestre qui existe et est depuis longtemps fréquentée, et il a mis à l'étude une voie ferrée qui emprunterait uniquement le territoire birman et utiliserait sur une partie de son tracé des voies déjà construites.

La route est celle qui va de Bhamo à Tali-Fu. On l'appelle « route des ambassadeurs, » parce que c'est par là que passaient les ambassadeurs birmans pour aller en Chine payer le tribut; elle a été longtemps aussi la route du commerce. Elle ne l'était plus depuis quelques années : le commerce languissait, et les marchands, moins nombreux et moins forts, régulièrement dévalisés par une tribu de pillards qu'on appelle Kachyens, préféraient s'abstenir. Les Anglais s'émurent de cet état de choses et recoururent à un moyen qui leur avait déjà réussi. Ces Kachyens sont, en effet, coutumiers de ce genre d'entreprises. Commerçans qui voyagent, paysans qui cultivent, tout leur est matière à profit. Ils avaient, nous l'avons vu, pris, depuis le début des difficultés, l'habitude de razzier les paisibles habitans des vallées situées au pied de leurs montagnes, et le gouvernement anglais n'avait ramené la paix et la sécurité dans cette région qu'en envoyant le capitaine Raikes négocier avec leurs chefs. C'est ce qu'ils firent une seconde fois pour rouvrir aux commerçans la route du Yunnan. Au début de 1890, les chefs kachyens, depuis longtemps travaillés, s'engagèrent à ne plus pressurer les commerçans, à leur laisser la route libre et même à la maintenir en bon état. En échange, le gouvernement anglais lèvera sur les marchands une contribution déterminée et en répartira chaque année le montant entre les chefs associés. Grâce à ce contrat singulier, qui est bien dans les mœurs du pays, la route est de nouveau ouverte au commerce et les relations d'affaires rétablies entre la Chine et la Birmanie.

Mais c'est là, on le conçoit, un moyen de communication assez primitif et qui ne peut guère donner aux affaires une forte impulsion. Aussi le gouvernement songe-t-il, pour un avenir plus ou moins éloigné, à une ligne de chemin de fer. Cette ligne, qui n'est, d'ailleurs, pas nouvelle et que M. Colquhoun lui-même discutait et combattait dès 1884, partirait de Mandalay, se dirigerait sur Thebaw (97° 20′ long., 22° 20′ lat.), et, de là, remontant la vallée du Myitnge, arriverait à Theinnee (98° long. et 23° 20′) et atteindrait la Salouen à Kunlon-Ferry (23° 40′). La Salouen constitue une limite au-delà de laquelle, pour beaucoup de raisons, le gouvernement anglais ne veut pas encore aventurer ses capitaux. Provisoirement donc, la ligne s'arrêterait à ce point. Le jour où l'on pourrait pénétrer en Chine, on franchirait la Salouen, on remonterait

la rivière Nanting jusqu'à Sunnig-Fu (100° long., 24° 40′ lat.), et, de là, on gagnerait Yunnan-Fu. Tel qu'il est actuellement conçu, c'est-à-dire de Mandalay à Kunlon-Ferry, ce tracé aurait une longueur de 260 ou 265 milles et coûterait environ 30 millions de roupies. On le prétend réalisable. C'est l'opinion d'ingénieurs comme de profanes. M. William Sheriff, chargé d'une mission par la chambre de commerce de Rangoon, a déclaré formellement, devant la *Society of Arts* de cette ville, qu'il n'avait rencontré aucun obstacle sérieux. Selon lui, la pente ne dépasserait pas 1/40e. Lord Lamington, qui vient de voyager en Indo-Chine, est du même avis. Cependant, les projets même officiels portent des cotes de 4,000 pieds et mentionnent comme obstacle sérieux une gorge célèbre, appelée Gokteck ou Gotkeik. La section de la chambre de commerce de Liverpool, qui examine les affaires de Chine et de l'Inde, « déclare que les difficultés d'exécution de ce chemin de fer sont énormes. » Enfin, M. Colquhoun, dans son examen comparé des tracés possibles, rapporte l'opinion de M. le docteur William, l'auteur de *Through Burmah to Western China,* laquelle n'est rien moins que rassurante : — « Les passes (des plateaux shans), je les tiens, dit-il, pour impraticables soit pour un chemin de fer, soit pour un tramway. En 1861, franchissant les monts où débouche la route de Theinnee, j'ai eu à passer par des sentiers situés à 5,000 pieds d'altitude au-dessus du niveau de la rivière. J'ai monté et redescendu le versant de la montagne dans ces environs par quatre routes différentes : chacune d'elles était un précipice et non-seulement impraticable à ce moment, mais, — autant qu'on peut juger sans expérience technique, — impossible à rendre praticable pour aucune espèce de railway ou de tramway, sans des dépenses qui excèderont de beaucoup tout ce que raisonnablement on peut consacrer à atteindre ce but. » — Quoi qu'il en soit, le gouvernement de l'Inde a fait étudier ce tracé, et ses ingénieurs l'ont déclaré possible. Toutefois, il ne l'a pas encore sanctionné et n'a pas autorisé l'ouverture des travaux.

Tels sont les principaux tracés qui ont attiré l'attention du gouvernement de l'Inde ou des capitalistes.

On peut affirmer que la plupart d'entre eux sont d'une réalisation encore lointaine (1).

Car il est, en vérité, bien facile de lever les plans et de tracer les parcours ; ce qui l'est infiniment moins, c'est de trouver l'ar-

(1) J'ajouterai ceci : la plupart des voies ferrées qui visent la Chine passent par Ssu-Mao. Or, le jour où nous le voudrons, nous serons à Ssu-Mao avant tout le monde. Consultez la carte de Chine et d'Annam.

gent pour les exécuter, et les Anglais en Birmanie se sont, dès la première heure, trouvés arrêtés par les difficultés financières, comme les Français l'ont été au Tonkin. Toutefois, entre ces deux pays, on ne peut faire une comparaison bien exacte. Leur situation est semblable sous ce rapport que, ni le Tonkin, ni la Birmanie ne peuvent, avec leurs seules ressources, suffire aux dépenses d'un budget cependant très réduit ; mais elle diffère profondément sous celui-ci : que le Tonkin, pour obtenir les ressources complémentaires, s'adresse à la métropole, et que la Birmanie s'adresse au gouvernement général de l'Inde.

J'ai déjà eu l'occasion d'indiquer, mais il n'est pas inutile de redire que l'Inde n'est pas une colonie comme les autres : c'est une vice-royauté. C'est un organisme indépendant de la métropole, qui a sa vie propre et qui, sous le contrôle toutefois du gouvernement britannique, dirige sa politique intérieure et extérieure en toute liberté. La condition de cette indépendance, c'est qu'elle ne gênera ni la politique, ni, — ce qui serait plus facilement à craindre, — les finances anglaises. L'Inde, comme les pays riches et organisés, a des ressources de deux sortes : l'impôt et l'emprunt. Dans la limite de ses ressources et à la condition de n'abuser ni de l'une ni de l'autre, elle est maîtresse d'établir, à peu près comme il lui plaît, le budget de ses dépenses. Et cela a pour elle des conséquences importantes. Je n'en veux indiquer qu'une seule.

Dans une colonie ordinaire, entre la conception et la réalisation des plans, il y a un abîme. Supposons qu'au Tonkin l'on veuille construire un réseau ferré. Le gouverneur demande un projet à la direction locale des travaux publics. Ce projet est envoyé à Paris au sous-secrétaire d'État, qui le fait examiner dans ses bureaux. Mais ces bureaux, compétens pour en étudier ce qui intéresse la politique, le commerce, les finances, ne le sont plus pour ce qui regarde l'art de l'ingénieur. On va donc confier l'examen de cette partie du projet soit au conseil supérieur des ponts et chaussées, soit à une commission spéciale, qui ne manquera pas d'y apporter des modifications. En conséquence, on le renverra, « pour supplément d'études, » au service local. Mais le temps a passé; l'auteur responsable du projet primitif n'est plus là; le nouvel ingénieur a une manière de voir qui n'est celle ni de son prédécesseur, ni du conseil ou de la commission; il fournit un plan qui, après beaucoup de temps, va peut-être parcourir à nouveau la même filière. Supposons qu'enfin l'on ait pu se mettre d'accord : reste la question d'argent. Aux colonies pas plus qu'ailleurs, les chemins de fer ne se construisent ordinairement avec des excédens budgétaires, mais bien avec des emprunts ou des subventions de la

métropole. On s'adresse donc au parlement qui étudie à son tour tout ce qu'avait, par deux fois déjà, étudié l'administration, et voici que vont recommencer les odyssées de l'infortuné projet. Trop heureux, si ce n'est pas seulement le tracé, mais le principe même du chemin de fer qu'on remet en discussion. Si bien qu'à moins que le gouverneur ne soit très écouté, le ministre des colonies très ferme, la commission du parlement très bien disposée, la législature se passera en atermoiemens, et le Tonkin n'aura toujours pas sa voie ferrée.

L'Inde, au contraire, avec son administration presque autonome, ses finances indépendantes, son gouvernement à peu près tout-puissant, ne rencontre guère d'obstacles que dans sa prudence même, et il n'est peut-être pas excessif de dire que parfois cette prudence l'a retenue davantage que ne l'aurait souhaité le gouvernement de la métropole. S'agit-il de creuser un canal, de construire un chemin de fer, elle peut les mettre à l'étude et même commencer les travaux préliminaires, sûre qu'on ne lui marchandera pas l'autorisation d'exécuter un plan bien conçu. Nous l'avons pu constater au cours même de cette étude pour le chemin de fer de Toungoo à Mandalay.

Or, pour montrer tant de facilité, la métropole a ses raisons. Elles ne sont pas difficiles à deviner. La première est que le gouvernement de l'Inde, étudiant les problèmes sur place, disposant de conseillers politiques et de techniciens de premier ordre, lui inspire sinon une confiance absolue, en tout cas autant et même plus de confiance que tout autre corps consultatif qu'elle pourrait réunir en Angleterre. La seconde raison, moins solide peut-être, mais, il faut l'avouer, plus déterminante, est qu'en lui demandant son autorisation, le gouvernement de l'Inde ne lui demande ordinairement pas d'argent et ne la met pas dans l'obligation de consulter le parlement. Le cabinet se décide donc, en pleine liberté, d'après la valeur intrinsèque de l'entreprise et non pas d'après les difficultés qu'elle peut lui créer pour sa politique intérieure. Cette entente des deux gouvernemens, qui ne se manifeste pas seulement en matière de travaux publics, donne à la politique de l'Inde une sûreté et une souplesse merveilleuses. L'Inde, devenue ainsi, de par son autonomie financière, maîtresse de ses mouvemens, excelle et doit une partie de sa grandeur à son habileté à saisir les occasions que d'autres ont laissé échapper, et à faire ce qu'il y avait à faire au moment où il convenait de le faire. Aussi, parmi les Français qui ont étudié son histoire, ne doit-il pas en être un seul qui ne lui envie cette position si propice et ne souhaite par-dessus tout à notre Indo-Chine cette semi-indépendance vis-à-vis de la métropole, condition nécessaire de sa future grandeur. Mais une

pareille position exige d'abord des finances prospères, ou, à tout le moins, élastiques : c'est pourquoi les Anglais et le gouvernement de l'Inde, dans toutes les provinces et notamment en Birmanie, ont, dans la mesure où la politique le permettait, pris tant de soin de se procurer des ressources par l'exploitation des richesses locales.

Je ne puis entrer dans le détail du budget des recettes. J'en dirai, d'un mot, l'esprit. Le commerce est, — dans la première période de colonisation, — la source de toute richesse : donc on favorisera le commerce; on lui laissera le maximum de liberté; on lui fournira le maximum de facilité. Ce faisant, on enrichira les colons et l'on grossira les recettes du trésor. Ces recettes toutefois, si besogneux que l'on soit, on ne prétendra pas les accroître à tout prix. Le fisc exigeant fait les contribuables indociles : on ne demandera que ce qu'il est raisonnable de demander; et, si cette libéralité, jointe à ce dénûment, conduit au déficit, on s'en consolera : ce n'est encore que le temps des semailles; vienne la moisson, elle paiera toutes les peines et tous les sacrifices.

Cette méthode, si simple, si logique et cependant si rarement suivie, a donné aux Anglais tout ce qu'ils en pouvaient attendre.

Le commerce de la Birmanie, largement outillé, n'a cessé de progresser. En 1886-1887, au lendemain de l'annexion, au plus fort de l'insurrection, il était de 328 millions de francs; il s'est élevé en 1887-1888, à 383 millions; en 1888-1889, à 351; en 1889-1890, à 394; en 1890-1891, à 449 millions. C'est, si on laisse de côté l'année exceptionnelle 1886-1887, une augmentation, en trois ans, de 14 pour 100. Et notre consul à Rangoon, M. Pilinski, dont j'ai déjà cité le rapport, ne laisse aucun doute sur la cause de cette augmentation : « Les affaires avec la Haute-Birmanie, dit-il, étaient presque complètement arrêtées... Mais, depuis 1887, le pays a été graduellement pacifié; les paysans qui, en grande partie, avaient abandonné leur village, y sont retournés et se sont adonnés à la culture, et les affaires, momentanément ralenties, ont repris avec plus d'activité. »

Les chiffres que je viens de citer s'appliquent à tout le commerce extérieur de la Birmanie, au commerce avec l'Angleterre et au commerce avec l'étranger. Détail curieux et contraire à la commune opinion, la part de l'Angleterre dans ce commerce n'est pas très importante. Les importations de Birmanie en Angleterre ont été en 1886-1887, de 53 millions de francs; en 1887-1888, de 39; en 1888-1889, de 35; en 1889-1890, de 57 millions. Les exportations d'Angleterre en Birmanie ont été en 1886-1887, de 35 miltions de francs; en 1887-1888 de 58, en 1888-1889, de 52; enfin, en 1889-1890, de 47 millions de francs; soit, au total,

en 1886-1887, 87 millions sur 328, en 1889-1890, 104 millions sur 449. La proportion n'est pas favorable à l'Angleterre; malgré cela, il n'est pas question d'appliquer à la Birmanie un tarif dit protecteur qui la ruinerait sans enrichir la métropole.

Dans le chiffre des recettes, comme dans le chiffre des affaires, on constate un progrès. En 1886-1887, ces recettes étaient de 2,224,980 roupies ; elles se sont élevées, en 1887-1888, à 5,016,360; en 1888-1889, à 7,345,430; en 1889-1890, à 10,103,150 roupies. Cette augmentation régulière est d'un bon augure; elle ne suffit pas toutefois à équilibrer le budget. Depuis 1886, le déficit annuel a été de 8 à 12 millions de roupies (1). Mais ni le gouvernement de l'Inde ne s'en alarme, ni le parlement ne réclame l'évacuation ; ils savent qu'une colonie neuve ne fait point ses frais; ils ont, à commencer par lord Dalhousie en 1852, prévu le déficit; ils se rappellent ce qu'ont été les finances de la Basse-Birmanie et voient ce qu'elles sont aujourd'hui : cela leur fait prendre patience.

VI.

Le commerce prospère, les finances assises sur des bases excellentes, mais toutefois encore, et pour plusieurs années, inférieures aux besoins du pays; la machine administrative solidement établie sur des lois sages et sur de bons fonctionnaires, mais néanmoins arrêtée encore par des frottemens et exposée à des à-coups; la pacification enfin et la sécurité progressant de jour en jour, mais cependant troublées, de temps à autre, par des réveils et même des succès de l'esprit de révolte : tel est, en quelques lignes, le bilan, au bout de six années, de la domination anglaise en Birmanie.

J'ai peur qu'il ne paraisse assez mince. Son apparente médiocrité causera quelque joie à ceux que la Birmanie empêche de dormir et fera sourire de pitié ceux qu'avait pu choquer la prétention de s'instruire à l'école de l'Angleterre. Quant à la réelle disproportion de ces résultats avec les moyens mis en œuvre, elle inspirera quelque doute à ceux qui de la sagesse et de l'habileté des Anglais avaient auguré des effets merveilleux.

Ceci me semble plus fâcheux.

Il y a, de par le monde, de braves lecteurs de romans qui tiennent par-dessus tout à la logique des caractères. Ils les veulent figés à jamais dans la rigidité de leur forme première. Les ont-ils vus d'abord vertueux, il les leur faut vertueux jusqu'au bout ; ils ne toléreront pas qu'ils se relâchent, fût-ce une minute, de leur

(1) Tous ces chiffres sont d'ailleurs sujets à caution. Les documens anglais et les documens indiens ne sont nullement concordans.

vertu intransigeante. De même, aux gens habiles, ils ne permettront pas une faute, ni aux prudens une étourderie. Et, si des mesures excellentes sont, par malheur, demeurées inefficaces, ils les condamneront désormais comme inutiles. De ces lecteurs de romans, le malheur est qu'on en rencontre en politique.

Mais ce n'est point là la vie. Ni les hommes ni les choses n'y ont cette constance invariable, et cette précision automatique ; à chaque instant, les plans les mieux combinés s'y trouvent dérangés par les circonstances. Que les Anglais, en dépit du soin avec lequel ils ont préparé, par leur politique, la pacification ; par leurs lois et leurs fonctionnaires, le gouvernement ; par leurs travaux publics et leurs règlemens, la mise en valeur de la Birmanie, n'aient au bout de six années, ni achevé l'entière pacification, ni établi une administration parfaite, ni assuré une exploitation régulière, cela n'est pas fait pour nous déconcerter, ni ruiner notre foi dans la science et la prudence. La médiocrité des résultats ne prouve rien contre la méthode.

J'irai plus loin. Il est permis de croire qu'avec des procédés moins méthodiques on eût pu obtenir des résultats d'apparence plus brillante. Mais la méthode est consciencieuse : elle proscrit les expédiens, et dédaigne les apparences. Elle lie l'avenir au présent; elle déblaie et tasse le terrain avant d'y bâtir; elle commence la maison par les caves et non par les étages. Cela est lent, cela est cher ; mais cela est durable. A des yeux prévenus, les Anglais en Birmanie peuvent ne pas paraître beaucoup plus avancés que nous au Tonkin. Ils le sont infiniment plus. Ils ont assuré l'avenir.

Cela, pour moi, ne fait aucun doute. Aussi, au moment de conclure, n'éprouvé-je aucune hésitation à dire : Adaptons au Tonkin les institutions de la Birmanie.

Adaptons, et non pas transportons. Car dans les deux situations, rien n'est identique ni même entièrement comparable : ni eux à nous, ni le Tonkin à la Birmanie, ni nos mandarins à leurs fonctionnaires indigènes, ni les Birmans aux Tonkinois, ni même leurs Chinois aux nôtres. Les différences assurément sautent aux yeux. Beaucoup ne verront que ces différences. Pourtant, bien des similitudes s'imposent, et le seul danger serait peut-être d'en trouver trop. Ne copions donc pas; adaptons.

Ainsi que je l'annonçais au début de ce travail, l'expérience des Anglais en Birmanie, consciencieusement interrogée, va nous permettre maintenant de dégager certaines règles.

Appliquées au Tonkin, voici ce que ces règles exigent :

1° Connaître les peuples dont nous avons pris en main les destinées. Ces peuples, quoique habitant une même contrée, appartiennent à des races ou à des familles différentes. Sans parler d'innombrables tribus, nées de croisemens inextricables, les Cam-

bodgiens sont une race, les Annamites en sont une autre; les habitans de la Cochinchine et ceux de l'Annam forment une famille; il n'est pas sûr que les Tonkinois n'en forment pas une seconde. Il y a là-dessus des opinions contradictoires : M. Harmand a son opinion; M. Aymonnier a la sienne; M. Sylvestre a la sienne; Mgr Puginier a la sienne; le gouverneur-général, M. de Lanessan, a la sienne : il faut, au point de vue historique, ethnologique et politique, étudier les habitans de l'Annam et du Tonkin, et savoir enfin d'une façon indiscutable s'ils sont une seule et même nation, ou si leurs origines, leurs luttes, leurs institutions n'en font pas deux nations distinctes, peut-être même opposées.

2° Une fois tranchée cette controverse, il importe de donner des lois à ces peuples : j'entends des lois appropriées. Or, c'est ce que ne sont pas les lois en vigueur dans notre Indo-Chine. Leurs lois à eux ne leur suffisent plus, depuis qu'ils sont entrés en relations avec nous, et nos lois à nous les dépassent encore. Il leur faut des lois moins simplistes que leurs lois et moins compliquées que les nôtres. Ni le code annamite, — dont nous possédons le recueil et la traduction depuis la période féconde des amiraux gouverneurs de la Cochinchine, — ni le code Napoléon ne peuvent séparément donner satisfaction ou se plier à leurs besoins : ils veulent des lois faites pour eux, des lois qui s'inspirent largement des lois indigènes, et les complètent sur quelques points d'après les principes, non pas d'après les dispositions de nos lois d'Occident.

Toutefois, le moment n'est pas venu encore d'édifier cette législation. C'est là une tâche colossale, et qui demande infiniment de précautions et de talent. Dans l'Inde, on l'a confiée à des hommes tels que Macaulay et sir Henry Sumner Maine, qui ont consacré de longues années à en préparer seulement les matériaux. Je ne sais pas si nous avons de tels hommes à notre disposition; je crois, en tout cas, que ces matériaux nous font encore défaut. Bornons-nous donc, pour le moment, à restituer aux Annamites une partie des lois que nous avons imprudemment altérées; et, reprenant les traditions des La Grandière et des Luro, rassemblons pour l'avenir les matériaux d'une législation indigène digne d'un grand peuple.

3° Les lois ne sont pas tout; ayons des fonctionnaires et des juges qui les sachent appliquer. Laissons, ou mieux rendons à la métropole trop généreuse les magistrats et les administrateurs de choix qu'elle envoie si volontiers à ses colonies. L'Indo-Chine, comme l'Inde, veut des fonctionnaires triés et préparés. Un moment, elle en a eu : reprenons la tradition. Instituons des concours dans le genre de ceux que j'ai décrits, — ce sera plus libéral, — ou gardons l'école coloniale, — ce sera moins compliqué. Mais perfectionnons-la. Faisons-en non plus une école coloniale, mais une

école indo-chinoise. Ouvrons-la, non à tout venant, mais aux seuls vainqueurs d'un concours sérieux et sincère et qui atteste déjà de l'instruction et de la valeur morale. Organisons pendant deux années des cours pratiques avec de bons professeurs; garantissons aux lauréats des débouchés honorables et une carrière sûre; enfin, complétons leur instruction sur place par un stage *payé*, et, avant dix ans, nous aurons, tant que nous en voudrons, des fonctionnaires comparables à ce que l'Inde offre de plus distingué.

4° Après la justice et le gouvernement, la sécurité; sécurité intérieure, sécurité extérieure.

Du côté de la Chine, quelques forts bien situés, quelques bataillons bien postés; surtout de bons offices et de bonnes relations. Regardons moins Pékin et davantage les provinces nos voisines. Nous ne connaissons guère, nous méconnaissons les mandarins chinois. Des égards, — que beaucoup méritent, — nous les concilieraient. Des présens, convenables et proportionnés, aux vice-rois des deux Kouang et du Yunnan, aux gouverneurs et aux *taotai* seraient d'un effet décisif. Ils surveilleraient leurs frontières, et, si je puis dire, filtreraient l'émigration. Si, après cela, nous remaniions la capitation, qui, telle qu'elle est, les humilie, nous aurions, non pas tout de suite, mais dans quatre ou cinq ans, les meilleurs Chinois du monde. En extrême Orient, on a les Chinois qu'on mérite.

Du côté de l'Annam et du Tonkin, utilisation raisonnée des ressources politiques et militaires du pays. Restaurer le protectorat. Environner le roi d'honneurs et lui rendre un prestige qu'il dépensera à notre service; agir sur le peuple au moyen des mandarins, non pas des princes ou des chefs des grandes familles, qui ne sauraient, sans arrière-pensée, se rallier à une administration honnête et économe, mais des petits mandarins, humbles lettrés, dont nous pouvons d'ailleurs contrôler la conduite par nos agens et balancer l'influence par celle des notables.

Voilà pour les choses de la politique. Les choses de la guerre comportent des solutions également nettes. Instituer des milices indigènes, police civile et police militaire, et ne pas craindre de mettre à leur tête, sauf dans les grades supérieurs, des chefs indigènes. Outre les milices, avoir deux armées, très peu nombreuses assurément, mais deux armées distinctes : une de troupes françaises, une autre de troupes indigènes, commandées par des Français. Les troupes indigènes, en faire exactement ce qu'est l'armée indienne aux Indes, c'est-à-dire une armée destinée uniquement au service du Tonkin, avec des cadres dont toute la carrière se fera au Tonkin. Les troupes françaises, moins nombreuses encore, les placer judicieusement, sous des climats salubres, sur des points stratégiques. Les y laisser, non pas dans l'inaction,

mais dans la paix, toujours entraînées et jamais ou rarement utilisées, entourées de confort et de prestige; les réserver pour des éventualités suprêmes; ne pas les montrer, à peine les laisser voir, comme un épouvantail mystérieux, et, pour employer l'expression anglaise, comme de superbes et terribles *animals of war*.

Ces dispositions nous feront redouter des indigènes; mais cela ne suffit pas: il nous faut nous en faire connaître, apprécier, je n'ose pas dire aimer.

5° Pour cela, à tout ce qu'ils possèdent, fruit des civilisations d'Orient, ajoutons ce que donnent nos civilisations d'Occident: instruisons-les, outillons-les, enrichissons-les.

A. — *L'éducation*, surtout près de peuples qui ont le culte de la science et le respect des savans, est un admirable instrument d'influence. Il ne s'agit que de savoir s'en servir. Les Anglais, en Birmanie, en ont à peine essayé. Leur abstention est de la timidité. Leurs expériences, aux Indes, ont assez mal réussi et ont accrédité cette opinion, qui a des défenseurs considérables, qu'instruire les indigènes, c'est préparer des chefs à ses ennemis. Cette opinion est fondée sur de fausses apparences. Les Anglais, aux Indes, ont commis une faute. Ils ont prétendu, — fidèles à leurs traditions, — s'appuyer, pour gouverner les peuples, sur une élite indigène. Dans ce dessein, ils ont, à grands frais, institué pour cette élite l'enseignement supérieur, et, pendant longtemps, négligé l'enseignement primaire. Grâce à cela, les lauréats des facultés ont fait à leurs compatriotes, systématiquement tenus dans l'ignorance, l'effet de demi-dieux et acquis un prestige qui eût pu devenir dangereux. Pour le combattre, les Anglais commencent à répandre l'enseignement primaire. Et déjà ils en sentent le salutaire effet. Là est la solution. Instituons au Tonkin des écoles nombreuses et ouvrons-les largement au peuple. Que cet enseignement soit, — autre faute à éviter, — le complément, non le rival de l'enseignement annamite. Ne prétendons pas ôter à ces disciples des Chinois l'instrument qui leur permet de communiquer avec le monde chinois. Ne leur fermons pas ce monde pour les faire entrer dans le nôtre. Ne leur offrons même pas le choix entre deux instrumens, laissons-les leur tous les deux.

B. — *L'outillage*, un outillage perfectionné, qui légitime notre intervention, voilà, en effet, ce qu'il faut à ces curieux et à ces agissans. L'outillage matériel, comme l'outillage intellectuel: ils sauront à merveille l'utiliser. Voyez plutôt le succès de nos messageries maritimes et fluviales. Des ports bien aménagés, des canaux bien conçus et bien entretenus, des routes, des chemins de fer, un bon service postal et télégraphique, voilà les meilleurs instrumens de domination et de richesse.

C. — *La prospérité* de toute colonie naissante, surtout de celle-ci,

qui est une voie commerciale, dépend du commerce. Donnons au commerce toute liberté. Nous appliquons en Indo-Chine, sans profit pour personne, au grand dommage des indigènes et des colons, notre tarif général des douanes : abolissons-le. Et abolissons-le, non pas subrepticement, mais ouvertement, publiquement, solennellement. Proclamons-le aboli. Que le monde, que nos adversaires qui s'en sont fait une arme contre nous, ne puissent ni ignorer sa suppression, ni la laisser ignorer. Que les colons, que les indigènes, que les Chinois sachent que désormais on peut librement trafiquer, qu'on peut enfin faire fortune dans l'Indo-Chine française.

6° Et peuplons-la, cette Indo-Chine, de bons colons, de colons entreprenans et avisés. Appelons-y les Chinois. Appelons-y aussi les Français ; mais non pas les pauvres ; les riches, les capitalistes : ceux-là plus tard emploieront les autres. Appelons-les ; attirons-les. Offrons-leur des avantages, des privilèges, des monopoles. C'est mon vœu, à moi économiste et libéral. Créons au Tonkin des compagnies privilégiées : non pas une, plusieurs ; non pas une grande compagnie, des compagnies petites et moyennes, qui se feront concurrence. Nous avons dans l'Est et le Nord et le Nord-Ouest des espaces qui, du train dont vont les choses, resteront déserts pendant un siècle : peuplons-les. Des Français capitalistes, des Chinois contremaîtres, des indigènes ouvriers : voilà une alliance féconde.

Et quand nous aurons fait tout cela, quand nous aurons, dix années durant, sans nous laisser rebuter par quelques échecs, pratiqué cette politique, d'ailleurs bien simple, nous n'aurons plus de leçons à demander à personne.

Car, en vérité, quand je compare ce qu'ont en Birmanie obtenu les Anglais qui disposaient des ressources infinies de l'Inde et ce que nous avons, nous, obtenu au Tonkin avec nos moyens misérables, je ne puis m'empêcher d'admirer nos qualités de colonisateurs. Nous n'avons à envier à personne ni le courage, ni le dévoûment, ni l'ingéniosité, ni l'entrain, ni même la ténacité et l'application. Une seule chose nous fait défaut : nous qui avons par excellence l'esprit d'épargne, nous n'avons pas l'esprit de prévoyance. Les Anglais, eux, le possèdent à un suprême degré. Depuis un demi-siècle, ils se sont mis à l'école du « préparez-vous. » Nous en sommes toujours à l'école du « débrouillez-vous. » Parfois cela nous réussit ; parfois cela nous conduit aux abîmes. Et, quand nos affaires sont désespérées, nous nous tournons vers quelque talent supérieur et nous lui crions : « Tirez-nous de là. » De simples fonctionnaires, bien dressés, eussent suffi à la tâche : nous, nous y tuons nos hommes de génie. C'est là un gaspillage qu'une nation bien ordonnée ne peut tolérer : soyons ménagers, mais soyons prévoyans.

JOSEPH CHAILLEY-BERT.

PENSÉES D'HISTOIRE

DANS ROME

Je m'étais proposé d'étudier cette fois des travaux d'histoire sur la fin du monde antique. Je dois remettre à un autre temps le soin d'en parler comme ils le méritent. Ayant rencontré dans mes auteurs de grandes difficultés, je suis venu à Rome pour m'ouvrir l'entendement. J'avais apporté les ouvrages, objet de mon étude. Je les ai peu lus : j'ai regardé Rome en pensant aux points d'histoire sur lesquels je voulais m'éclairer. Les personnes qui ont pris une forte instruction dans les livres vont me marquer un juste mépris ; mais je crois que nous restons toujours enfans par un côté, que nous apprenons lentement et mal sur les textes, vite et mieux par les images, quand elles sont belles et bien faites. Une ville ancienne est l'image la plus exacte de la vie humaine qu'elle a contenue, le traité d'histoire le plus digne de foi. L'homme ment dans ses paroles, il ment dans ses écrits, il ment dans ses actions ; il n'est parfaitement sincère, à son insu, qu'en bâtissant sa demeure pour ses vrais besoins. C'est le moule où l'animal s'incruste avec tous ses reliefs. Et le temps, qui retravaille l'œuvre de l'homme, corrige vite ce qui a pu s'y introduire d'inexact et de superflu ; le temps ne laisse dans cette œuvre que l'essentiel.

Par une disposition admirable, l'essentiel devient le beau, sans doute parce qu'il est le vrai. Une ville actuelle, une ville qui s'élève, paraît laide et vulgaire tant qu'elle est dans la période d'utilité. Dès qu'elle cesse d'être utile, dès qu'elle meurt, la beauté naît et croît sur l'abandonnée, comme la giroflée des ruines ; ainsi elle monte sur le visage d'un mort, banal quand il était affairé de la vie. Dans une ville de l'antiquité ou du moyen âge, d'Italie, d'Alle-

magne ou d'Orient, dans les quartiers anciens d'une cité moderne, le voyageur le plus dépourvu de sens esthétique s'écriera involontairement : « C'est beau! » Et si étranger qu'il soit au passé du pays, il dira sans hésiter : « Le peuple qui habitait là vivait de telle manière, il avait tel caractère et tel état social. » C'est, d'ailleurs, la loi commune, le stage nécessaire à toute chose pour dégager sa vérité et sa beauté : ville, tableau, poème, fleurs, qui n'acquièrent leur éclat et leur parfum qu'après le long séjour dans l'herbier.

Ces observations se vérifient partout : nulle part mieux qu'à Rome. La Ville nous livre plus qu'une expression individuelle; elle exprime et résume l'histoire de notre Occident, et, à certains égards, de tout le monde civilisé. *Urbs*, toujours, jusque dans ses enseignemens et sa domination posthumes. Ce n'est point là, comme quelques-uns pourraient l'imaginer, un sentiment spécial aux croyans; l'impression est aussi franche, aussi entière sur l'historien, sur le simple passant non prévenu. Ici, la loi générale prend un caractère étrange; conformément à cette loi, ce sont les parties mortes, arrêtées dans le passé, qui apparaissent révélatrices et belles; pourtant, ce mot de mort leur convient mal; tant elles manifestent je ne sais quelle vie d'outre-tombe, je ne sais quelle puissance de se continuer en s'assimilant tout ce qu'on leur ajoute. Rome est un tombeau qui enfante perpétuellement. Elle a du tombeau la paix, non le silence. La loquacité de notre Paris, avec sa fièvre de vie exubérante, n'est qu'un murmure en comparaison du langage fort et soutenu de cette revenante. Ici, les idées se lèvent de partout, comme les vols de corneilles qui tourbillonnent au-dessus de ces ruines; elles nichent dans les monumens antiques, se posent sur les larges têtes des pins parasols, descendent à l'horizon des crêtes de la Sabine; idées pieuses, qui montent des autels, idées funèbres, qui s'abattent sur les cyprès et sur l'océan des dalles tumulaires, idées d'art, envolées des tableaux et des statues, idées historiques, blotties dans chaque trou de mur; le soir, à la paix tombante, elles sortent en foule, elles emplissent le ciel jusqu'à l'heure où elles se rassemblent toutes sur ce dôme de Saint-Pierre, qui émerge seul, aux dernières clartés, de la ville ensevelie dans l'ombre.

Il faut bien que cette suggestion soit irrésistible; tous les visiteurs de Rome l'ont subie et attestée. Déjà notre Balzac, l'ancien, qui n'était pourtant qu'un homme d'esprit, écrivait dans une de ses lettres : — « Cet air m'inspire quelque chose de grand et de généreux que je n'avais point auparavant; si je rêve deux heures au bord du Tibre, je suis aussi savant que si j'avais étudié huit jours. » — C'est bien cela : le rêve, léger et vide ailleurs, est ici substantiel et nutritif. Goethe fut saisi comme il devait l'être par

ce don de plasticité que Rome possède entre toutes les villes, don qu'il eut lui-même plus que tout autre homme : — « Plus on avance dans la mer, plus on la trouve profonde : il en est de même de Rome... Tout devient ici pour moi conception vivante, et non plus parole et tradition. » — Rome révéla et communiqua à Goethe cette force plastique qui rend toute conception vivante. Ses biographes nous disent qu'il revint de son voyage transformé, au point que ses amis ne le reconnaissaient plus, mûri et complet, se sentant Goethe.

Voilà pourquoi il faut regarder Rome au lieu d'y lire des livres d'histoire. Cette ville est le modèle que l'historien devrait contempler du matin au soir pour apprendre les règles infaillibles de ses compositions. Aujourd'hui plus que jamais. Tout me confirme ici dans les idées que je soumettais au lecteur dès le premier de ces entretiens, en lui demandant la permission de les ramener sans cesse. Tout me crie que nous faisons fausse route, avec notre rage analytique, avec notre confiance dans le document de détail, avec notre prétention d'expliquer la vie par des dissections d'amphithéâtre. Il est bon sans doute que la vaste enquête poursuivie depuis un demi-siècle ait été faite; il est bon qu'on ait vérifié toutes les notions léguées par le passé, qu'on ait remué profondément le vieux sol avant d'y semer. Ne soyons pas ingrats envers nos maîtres; ils ont dépensé à cette tâche un talent prodigieux, il faudrait dire du génie, si ce mot pouvait se séparer de l'opération qui crée de la vie. Mais le terrain qu'ils ont ameubli, nous sommes en train de le pulvériser avec l'abus de leurs méthodes. Le monde qui vient a soif de recomposition, on ne le groupera qu'autour des idées simples. Il dit par toutes ses voix le mot historique : « Bien taillé, maintenant il faut recoudre. » Dans l'ordre religieux comme dans l'ordre social et politique, en histoire et en littérature comme en peinture, il demandera qu'on lui refasse de grandes lignes directrices, avec cette multitude de points brisés où notre œil s'est trop complu.

A tort ou à raison, on juge un peu de ses contemporains par soi. Voilà plus de vingt ans que je lis avec passion les travaux de nos grandes écoles d'érudition, de critique, d'exégèse. Il n'en est presque point qui ne m'aient paru ingénieux et séduisans, au moment où je lisais. Leurs explications étaient plausibles, très souvent vraies, je le crois, pour chaque petit fait particulier. Elles ne me rendaient pas raison du fait capital, qui se défendait au centre de ces travaux d'approche. Des vérités de détail ne font pas toujours une vérité d'ensemble. Surtout elles ne me renseignaient pas sur cette force que je sens dans les phénomènes de l'histoire comme dans ceux de la nature, sans pouvoir l'exprimer ni la

comprendre, la vie. En présence des grands faits et des grandes figures, sous l'amoncellement des dossiers et des gloses dont on les accable, je devine d'énormes corps vivans, qui font craquer à chaque mouvement l'appareil artificiel où on les maintient. Quand on m'explique les effets éloignés de ces mouvemens, je saisis encore. Dès qu'on veut m'expliquer pourquoi ils se produisent, je ne comprends plus. Quand on m'explique trop, cela devient drôle.

L'autre soir, de la maison solitaire des monts Albains où je rassemble ces notes, je regardais un jour mourir sur ce linceul déroulé qu'est la campagne romaine, fausse mer, fuyante vers la vraie mer, qui fuit au-delà. Rome blanchissait confusément dans un petit canton de cette étendue; on eût dit d'un amas de cendres brûlées par des bergers, signalées seulement par quelques dernières spirales de fumée. Quand le globe rouge du soleil, déclinant derrière Ostie, se perdit dans la pâleur des eaux lointaines, de maigres cloches sonnèrent sur ma tête au hameau de Palazzuola; d'autres leur répondirent, de tous les villages accrochés aux rampes de la montagne, dans la vasque du lac d'Albano. Elles redisaient obstinément, depuis bientôt dix-neuf cents ans : l'Ange du Seigneur annonça à Marie. Et des gens s'arrêtaient sur les routes, pour bénir une fois de plus l'événement. Quel événement? Le plus fugitif des faits quotidiens, le plus sujet aux chances d'oubli, survenu dans les conditions les plus ordinaires : une femme d'artisan, de ces sordides tribus juives qu'on a soumises en Syrie, mettant un être de plus au monde dans un bourg ignoré de ces provinces ; ce qui arrive à chaque minute dans le vaste univers et passe inaperçu de l'histoire, l'histoire ayant de plus grands soucis que ce pullulement des pauvres gens d'en bas. Cependant, après l'épreuve de tant de siècles, tous ceux qui devaient raisonnablement peser sur le sort du monde gisent là-bas dans ces cendres, à peine remémorés des érudits; d'autres puissances leur ont succédé, qui ont fait lit commun avec les Augustes dans l'oubli de ce tombeau. La chose insignifiante que je dis est devenue et reste le pivot de l'histoire, on la sonne à chaque soleil qui paraît et disparaît, dans tous les lieux qui furent l'empire romain, et bien au-delà ; elle a interrompu le compte de nos années terrestres, on les date à nouveau de l'enfantement de cette femme : *a partu virginis*, disent ici les épitaphes sur les dalles. Pourquoi cet établissement d'un pareil rien sur tout? — Je ne sais pas, j'admire, avouent les moins fiers, et leur aveu n'est pas pour faire sourire. Mais quand on vient m'expliquer cette étonnante fortune par des déductions rationnelles, alors, vraiment, il n'y a qu'un mot, c'est drôle, c'est trop drôle.

Un auteur fort dépourvu de critique, dit-on, mais qui exprimait assez heureusement ses idées, Bossuet, appelait déjà ces fines recher-

ches « de vaines curiosités, incapables de porter atteinte au fond des choses. » Lui aussi, il a des raisonnemens drôles, quand il abonde dans son sens. Cela n'empêche que le *Discours sur l'Histoire universelle*, cet ouvrage tant raillé, est le seul livre qui supporte la lecture à Rome, avec les poètes; parce qu'il semble calqué sur Rome, animé de la même vie organique; parce que la série des faits s'enchaîne avec la même liaison et la même ampleur sur ces pages et sur ces pierres. Il avait l'œil recomposant, cet homme. Pourquoi sa façon de voir la vérité ne serait-elle pas aussi légitime que notre procédé analytique? Dernièrement, comme j'avançais des doutes sur ce procédé en parlant de Lamartine, un critique du sens le plus délicat m'a prêté cette affirmation : Il ne faut pas dire la vérité aux hommes, il faut les bercer avec l'illusion idéale. — J'ai dû m'expliquer bien gauchement, puisque je n'ai pu me faire comprendre d'un esprit aussi fin. Je ne serai jamais coupable d'un pareil blasphème. Il faut dire aux hommes tout le peu de vérité qu'on aperçoit. Je crois seulement que la vérité ne réside pas où vous la placez, dans ces légères toiles d'araignée où l'on nous dit qu'elle est balancée; je crois qu'elle se retransporte ailleurs, là où d'autres l'ont vue avant nous. Car la vérité joue pour nos faibles yeux comme la lumière dans un ciel chargé de nuages; la lumière est une et emplit tout ce ciel; mais selon les heures, la marche des nuages et la place de l'observateur, le pâle rayon qui arrive jusqu'à lui filtre à l'une ou l'autre extrémité de l'horizon, il éclaire tel champ, replonge tel autre dans l'ombre.

On est tenté parfois de se demander si tout ce filigrane intellectuel de notre temps n'ira pas rejoindre le byzantinisme et la scolastique. Eux aussi, les esprits subtils de Byzance et de la vieille Sorbonne, ils se flattaient d'avoir trouvé la règle du raisonnement et le chemin de la vérité. Ils devaient considérer avec mépris leurs devanciers, les ignorans qui ne connaissaient pas les lois fondamentales du jeu de la pensée. Tout ce qui s'emprisonnait dans un syllogisme a paru prouvé, comme aujourd'hui tout ce qui s'appuie sur un « document » ou se plie à une interprétation « scientifique. » Nous disons: la cervelle humaine a connu deux passe-temps amusans et puérils, le byzantinisme et la scolastique. Nos arrière-neveux diront peut-être: trois, en ajoutant aux deux premiers la manie critique.

Sans aller si avant dans la conjecture, il est très probable que le grand travail de la fin de notre siècle ou du siècle prochain sera un travail d'élimination. Déjà nous sommes tous d'accord pour souhaiter la venue de l'éducateur compatissant, du bon Rollin qui allègera la masse indigeste de connaissances dont on surcharge nos enfans. Mais pas plus que le cerveau de l'enfant,

celui de l'homme mûr n'est indéfiniment élastique; il l'est peut-être moins; et il demandera grâce à son tour. Quelques principes, quelques faits à peu près certains, quelques lois mieux connues, voilà sans doute tout ce qu'un avenir prochain retiendra de notre débauche de commentaires sur le monde. Le reste sombrera dans l'oubli. En oubliant ainsi, l'esprit humain procédera comme le corps, qui élimine ou brûle sans cesse les alimens qu'il absorbe, pour n'en conserver que la substance assimilable et la transformer aussitôt en énergies actives. Il procédera comme la nature, qui sacrifie l'infini détail de ses œuvres à l'unité vivante de l'ensemble, qui compose ses paysages en subordonnant l'accessoire au principal, l'accident singulier aux larges plans. Il procédera comme l'histoire, lorsqu'elle opère en liberté, sans intervention de la main de l'homme, lorsqu'elle sculpte une ville en n'y maintenant que les traits significatifs, ceux qui nous révèlent au premier coup d'œil le génie d'un peuple et la suite de ses transformations.

Oui, tout nous est exemple de ce que devrait être notre propre travail, dans cet univers où les conditions du travail sont si merveilleusement organisées, dès qu'elles échappent aux perversions qu'y introduit notre royauté brouillonne. En revanche, si l'on veut savoir comment l'ingérence indiscrète de cette royauté peut mettre en fuite le génie des choses, il suffit de regarder le Forum romain, tel qu'on nous l'a fait. C'est le triomphe de nos méthodes pédagogiques, substituées à celles de la nature. Elles ont eu un effet immédiat. Le lieu de Rome qui devrait retenir entre tous, celui qui garde le plus de souvenirs et prêterait le plus à la méditation, est aujourd'hui le seul où l'on ne se sente pas attiré. Pour y descendre, il faut vraiment être embrigadé par M. Cook. Le Forum était un animal historique, un être vivant qui avait le tort de ne pas laisser voir chacun de ses ossemens, ce qui est assez l'habitude des êtres vivans; les naturalistes l'ont capturé dans leurs filets, ils l'ont vidé de ses chairs, ils ont nettoyé, raclé, classé plus ou moins arbitrairement chaque petit os du squelette, et le voilà mis en vitrine pour la démonstration. « ... Ici étaient les rostres où parla Cicéron... Ici Antoine montra au peuple le cadavre de César... Ici était la maison des Vestales... » Mais non! Je vois bien des pierres, sans grande signification par elles-mêmes, et qui stimulent d'autant plus mes doutes que vous voulez préciser davantage l'identité de chacune d'elles. Je ne vois plus l'œuvre continuée de la nature, qui donnait le recul des siècles et gardait un refuge paisible à ces ombres. La voix de Cicéron était dans le bruissement du chêne vert enraciné aux joints de ces blocs; l'âme de César était dans l'épervier qui nichait sur ces chapiteaux; la grâce des Vestales était dans le romarin qui blanchissait entre les noirs

cyprès. Certes, je ne demanderais pas qu'on ramenât le *Campo vaccino* à l'époque où il était un marché à bestiaux; mais nos devanciers avaient trouvé la juste mesure en dégageant le principal, en laissant quelque chose à deviner, en respectant la vie ambiante. Maintenant, quand on se penche sur ce parallélogramme propret, ratissé, emprisonné de barrières, sans un brin d'herbe entre les petits tas de débris rangés par divisions symétriques, il éveille aussitôt l'idée d'un échiquier où les savans joueraient leur partie favorite, avec ces pions qui sont les fragmens de colonnes et les arasemens de temples. Ils la jouent avec bonheur. Songez donc! Il y a, me disent les gens doctes, quarante-sept manières d'expliquer le Forum.

Je ne lui en veux pas, cependant. S'il ne m'instruit plus sur la vieille Rome, — car on ne s'instruit pas avec une froide terminologie, mais avec ce qui échauffe l'esprit, ouvre des vues, suggère des pensées, — il m'instruit merveilleusement sur notre principe d'éducation. Le Forum actuel est la meilleure image de la grande classe où nous avons entrepris de mettre le monde en formules. C'est le chef-d'œuvre où l'on voit toute notre Chine en raccourci, où l'on devine quel pourrait être l'avenir d'une humanité qui ferait de l'univers un vaste muséum, habité par des êtres scolaires dont chacun serait le conservateur d'une section. Nous allons répétant qu'il faut imiter la nature, et tout notre système intellectuel lui inflige un démenti. Le moindre inconvénient de ce système, s'il devait durer, serait de rendre presque inconcevable l'éclosion d'un grand poète, du créateur qui imite d'instinct les opérations de la nature. Nous l'appelons pourtant, car nous ne pouvons pas ignorer qu'un grand poète élève les hommes, au vrai sens du mot, mieux que tout un régiment de magisters; nous savons qu'un Shakspeare suscite plus de pensée qu'une encyclopédie, qu'il fait pénétrer dans l'histoire plus avant que toute une bibliothèque d'ouvrages spéciaux; qu'il donne à l'homme conscience de lui-même, ce qui est la première fin de l'éducation. Nous l'appelons, et nous desséchons de telle sorte le terrain où croît cette fleur rare, qu'il faudrait un miracle pour qu'elle y poussât; nous expulsons du monde le symbole, dont elle vit; nous décrétons de mensonge l'idéal, qu'elle a mission de créer.

Aussi, l'insuffisance du système éclate aux yeux des nouveaux arrivans, de ceux qu'on entend monter sur l'escalier du temps et qui viennent enterrer notre siècle. Nous leur avions tant promis! Ils approchent avec respect et curiosité, comme la Charmian de Cléopâtre chez le devin : « Est-ce vous, milord, qui connaissez les choses? — *Le devin.* — Je puis lire quelque peu dans le livre infini des secrets de la nature. » C'est tout ce que notre siècle

peut écrire dans son testament, tout ce qu'il doit répondre, s'il est sincère. Eh! quoi, ce n'est que cela? disent ceux qu'on avait mis si fort en appétit. Ils se détournent insensiblement de notre science, pauvre nourrice, ils commencent à se demander s'il n'y aurait pas une nourriture plus substantielle et plus simple à la fois, qui fasse refluer le sang vers le cœur au lieu de congestionner le cerveau. Et beaucoup la cherchent ailleurs.

Notre siècle! Je l'ai vu sur son tombeau, frappant de ressemblance, un matin de la semaine passée. J'étais entré à Sainte-Marie au Transtevère, la première église publique ouverte dans Rome, au temps des persécutions. A l'extrémité de la travée de droite, un monument m'arrêta longtemps. Le cardinal Armellini s'est fait sculpter de son vivant sur un lit de repos. C'est une famille de lettrés, des gens savans; son père, qu'il voulut voir couché près de lui, dit l'inscription, est représenté en pendant avec le bonnet de docteur. Armellini s'est endormi sur un livre; ce livre s'est refermé, emprisonnant un des doigts, qui marque la page inachevée. Je ne puis dire ce qu'il y a de lassitude sur ces traits, dans la détente de ces membres, dans ces muscles lâches du col, qui retiennent à peine la tête roulante sur l'épaule. Quelle fatigue d'avoir tant lu! Quel repos d'échapper enfin au livre, qui pèse encore sur les mains défaillantes! Sous la statue, une épitaphe magnifique. Je passe l'énumération des titres et dignités, des bienfaits dont Armellini est redevable à Jules II et à Léon X. Il les rappelle, et il ajoute : « ... Comblé des biens de fortune et des titres de ses dignités, ayant considéré dans son esprit la fuyante imbécillité de la vie mortelle et les vicissitudes incertaines des choses, craignant que le Seigneur ne survînt à l'improviste, vivant et veillant, il s'est préparé cette demeure. » — Et au bas, après les dates obituaires, cette ligne en rejet et en gros caractères, comme un *post-scriptum* de la pensée obstinée du défunt : « Certainement, l'homme n'est qu'une bulle d'air (1). »

Tandis que je relevais cette inscription, elle me fut dérobée par un groupe d'hommes et de femmes qui s'agenouillèrent contre le monument. Un prêtre venait d'entrer dans la chapelle voisine et récitait une litanie. Ses auditeurs en haillons appartenaient tous, sans exception, au plus pauvre monde du Transtevère : ces mêmes

(1) Je cite le texte latin, le français en rend trop mal la force : ... Fortunis et dignitatum titulis auctus, fluxam vitæ mortalium imbecillitatem et rerum incertas vices animo intutus, ne non parato dominus superveniret, vivens et vigilans domum sibi hanc munivit...

Certè homo bulla est.

éternels affligés qui halaient sur la barque de Pierre, quand il aborda près de ce lieu, au port du Tibre. Prosternés sur le pavé, ils reprenaient en chœur les répons avec des voix ferventes, des voix de misère qui semblaient implorer secours du fond des entrailles. Entre leurs corps cassés, j'apercevais la figure lasse du riche, de l'heureux, du savant qui avait dit, en fermant son livre et ses yeux : Certainement, l'homme n'est qu'une bulle d'air. — Un faible vagissement détonna sur les voix graves. C'était un nouveau-né qu'on apportait au baptême. De la plus misérable engeance, lui aussi; la femme qui le portait était seule avec un homme, l'unique cierge qu'ils allumèrent était très petit. Des fidèles se levèrent pour aller l'assister. La frêle chose rouge gémissait de toute sa force naissante. Je n'entendis pas le nom que le prêtre lui donnait. Qu'importe? Je le savais, ce nom. Lorsque Dante approche de la triste ville de Dité, un malheureux se cramponne à sa barque; au voyageur qui lui demande son nom, il répond seulement : *Vedi che son un che piango*, tu vois que je suis un qui pleure... Et le poète n'en demande pas davantage. C'était aussi le nom du futur petit homme, qui savait déjà le mot d'ordre avec lequel on entre dans la bataille de la vie. Plus tard, quand il y sera blessé, et ce sera souvent, il reviendra ici; car pour ceux de sa sorte, il n'y a pas d'autre asile où porter ses larmes. — Vous pouvez attacher un instituteur primaire à la personne de chaque jeune citoyen : vous ne remplacerez pas cela. Vous serez récompensés de vos soins, c'est probable et les faits le montrent assez, par le mot de Caliban à son maître : « Vous m'avez appris à parler, et le profit que j'en retire est de savoir comment maudire. » Malgré tout, vous faites bien; lors même que le peuple devrait nous frapper, avec cette épée à double tranchant dont nous le munissons, nous la lui devons. Mais il lui faut aussi, il lui faut surtout cela. « Cela s'appelle l'Église : on ne s'en passera jamais, sous peine de réduire la vie à une sécheresse désespérante. » C'est M. Renan qui l'a dit, dans une admirable page.

Je vais, les souvenirs et les songeries m'emportent : je voudrais pourtant appuyer sur mon propos. Je voudrais montrer comment agit dans Rome cette vertu organique qui en fait la plus belle œuvre d'histoire et la plus belle œuvre d'art. Au premier abord, devant cette ville faite de tant de villes, on est tenté de croire qu'il faudrait dire « les Romes », et les étudier séparément; un regard plus attentif persuade vite que ce pluriel serait un contresens. Rome est une et variée, continue dans le temps avec des modifications incessantes; le darwinisme le plus audacieux n'a jamais supposé pareille flexibilité d'adaptation chez le même individu. Elle est

universelle, et l'on sent que le mot de cosmopolite porterait à faux; le centre d'attraction est trop fort, tout s'y agrège, sans s'y déformer. Faite de fragmens de toutes les époques et d'échantillons de toutes les parties du monde, elle frappe chaque pièce étrangère à son coin en lui laissant une physionomie originale. La plupart des écrivains que j'ai lus ont surtout vu dans Rome l'empire de la mort et de l'immobilité, un musée de ruines successives. Je ne puis sentir comme eux; mon impression dominante est celle d'une vie cachée, tenace et souple; une vie d'outre-tombe, je le répète, qui réduit à la longue et plie à ses fins les formes de vie passagères; si vous préférez, la vie calme d'un très vieil arbre, dont les jeunes pousses sans cesse regreffées portent toujours des fruits nouveaux. Piranèse a entrevu la grandeur indéfectible et les lents mouvemens intérieurs de Rome. Deux hommes seulement en ont rendu la mystérieuse vitalité, parce que leurs génies étaient parens du génie romain : dans le domaine des idées, Bossuet, qui ne l'a jamais vue; dans le domaine des formes, Poussin, qui l'a si bien vue.

Je parle ici de la Rome matérielle, tangible; il n'est pas possible de la dissocier de cette Rome spirituelle dont elle est l'image, pas plus que de séparer l'âme du corps. Les figures des papes sont aussi instructives que leurs monumens. On peut faire à Saint-Paul-hors-les-murs une étude qui révèle bien la persistance de ces divers caractères, la fusion de la variété dans l'unité, du particulier dans l'universel. La basilique renferme les médaillons de tous les pontifes, exécutés il y a peu d'années. Ce sont d'honnêtes peintures, de la même main, je crois, sans prétentions à l'originalité; conventionnelles pour les personnages des époques reculées, elles deviennent de bonnes photographies coloriées, faites sur des documens exacts, pour les papes si souvent portraiturés de l'époque moderne. Prenons-les à partir de Jules II, à partir du moment où l'unité de civilisation s'établit en Europe, où les types généraux de chaque période sont présens à la mémoire de chacun d'entre nous. N'oubliez pas que le vêtement de ces pontifes est invariable, que la mode n'y a pas de prise, que l'expression du visage peut seule les différencier. Cependant, si l'on arrachait les noms et les dates, si l'on brouillait pêle-mêle ces médaillons, l'homme le plus étranger à la chronologie pontificale, et qui n'aurait jamais vu un de ces portraits, rétablirait sans peine la série, à très peu d'exceptions près. Chez nous, ceux-ci auraient posé devant les Clouet, ceux-là devant Philippe de Champaigne, les autres devant Rigaud, Largillière, Vanloo, David, et ainsi de suite. Un Anglais, un Allemand, un Espagnol feraient les mêmes observations en évoquant les noms

de leurs peintres nationaux. Pie VI est à première vue un contemporain de Louis XVI, Grégoire XVI de Louis-Philippe. Pie VII n'a pu vivre qu'à côté de Bonaparte ; cette maigre face jaune, ce nez d'aigle, ce regard vif, c'est l'épreuve adoucie de la médaille napoléonienne, le spectre d'une victime proche parente du geôlier. Pourtant, tous sont des pontifes romains, tous sont le pape et ne peuvent être que lui. Hors du temps et dans le temps, participant à toutes les transformations du temps. Concluez de cette flexibilité d'un type permanent à celle des actes, du caractère, de l'esprit, tirez-en toutes les conséquences que chacun entrevoit.

Bref, s'il fallait exprimer Rome d'un seul mot, je dirais que tout y fait la chaîne ; chaîne forgée des métaux les plus divers et sans soudure apparente ; chaîne résistante et élastique ; chaîne jamais fermée, qui s'allonge sans cesse de tous les maillons qu'elle engendre ou reçoit, les plus inattendus, les plus étranges. Ici l'on comprend combien l'historien ou le politique offensent l'art et la nature des choses, quand ils veulent choisir dans la série des faits, accepter celui-ci, rejeter celui-là. L'image la plus parfaite de Rome et de sa chaîne, c'est le plus significatif de ses monumens, cette colonne Trajane pour laquelle il faudrait inventer le mot de symbolisme, si ce mot n'eût pas été appelé par tout ce qui mérite d'attirer nos regards dans l'univers. Quand il ne resterait de notre Occident, dévasté par quelque cataclysme, que cet unique débris, on pourrait reconstituer les lignes essentielles de notre histoire avec cette spirale de marbre, jaillissant des ruines d'un temple, terminée et dominée par la statue de bronze de saint Pierre, le nimbe au front, les clés aux mains. Lentement, sûrement, allant où il ignore, comme ceux qui gravissent les lacets d'une montagne sans jamais prévoir le tournant prochain, le peuple-roi monte en déroulant son triomphe, il pousse devant lui son César, ses légions, ses captifs, les foules rassemblées et fondues de la Bretagne à l'Adiabène, de la Scythie à la Cyrénaïque ; toutes les forces, les gloires, les peines de cet ancien monde rampent le long des flancs du fût de marbre, elles vont s'offrir et se perdre aux pieds de l'apôtre, du pauvre tendeur de filets exhaussé sur cette grandeur ; il la foule du talon en même temps qu'il l'absorbe, pour nourrir son auréole, pour mieux justifier sa prise des deux clés, celle du passé, celle de l'avenir. Symbole de Rome, et symbole de la démocratie, le plus expressif, le plus noble qu'elle puisse souhaiter : l'univers vaincu portant aux nues le plus humble de ses enfans.

Ah ! misère des mots ! Ce qu'il faut dire avec tant de paroles, si incomplètement et si mal, l'esprit le plus inculte le reçoit là-devant d'une seule sensation, le comprend d'une seule illumination.

L'œil intérieur du rêve ne peut se détacher de cette colonne Trajane. Et le cœur se reporte à une autre colonne, à la sœur de bronze, là-bas, celle où notre révolution déroule de même ses œuvres, ses victoires, le cortège des peuples modernes fondus dans son creuset, pour aboutir, elle aussi, à un homme, qui l'a résumée temporairement. Comme celle-ci, la colonne de bronze passera sans doute par toutes les surprises de l'histoire, elle connaîtra les changemens de destination et de maître, — si jeune encore, elle en a déjà subi; peut-être la verra-t-on quelque jour expliquée et couronnée par un obscur ouvrier, par l'enfant de peuple qui aura fermé le cycle, dégagé le sens de cette révolution, l'âme du monde nouveau qu'elle a pétri.

La chaîne romaine est visible sur tout ce qui subsiste du passé; elle relie le Colisée à Saint-Pierre et aux édifices les plus récens. Au point de vue esthétique, il semble qu'elle enserre chaque pin et chaque cyprès, tant chacun d'eux a sa valeur nécessaire dans l'harmonie du tableau, son petit mot à dire qui accentue la signification de la symphonie. La chaîne passe sous les arcs de triomphe, sous l'arc de Titus, où les prisonniers juifs s'engouffrent, venant de l'Orient à l'Occident; sous tant d'autres, où les prisonniers barbares s'ameutent autour de leur proie future; sur les statues des gladiateurs germains, qui prennent mesure en mourant du monde qu'ils divertissent. Elle descend dans les catacombes, dans ces cheminemens de taupes où les étrangers, les gens de rebut, les échappés du cirque et de la prison Mamertine élaborent leur nouvelle âme collective. Peu à peu, la taupinière s'enfle, se rapproche, soulève le sol, pratique des jours furtifs à la surface; le boyau de la catacombe s'élargit en crypte, la crypte se hausse à la chapelle, la chapelle se dilate en église, comme à Sainte-Praxède. Puis les basiliques surgissent, victorieuses, elles confisquent les matériaux des temples et leurs leçons d'art, la pompe et la puissance de l'empire qu'elles ont dévoré. Rome attire et absorbe notre moyen âge en le disciplinant, en l'appropriant à sa conception propre du fort et du grand. A la renaissance, au confluent de ses deux grandeurs, elle devient ce que l'on sait, la mer profonde dont parlait Goethe, inépuisable de splendeurs variées, mais qui baignent toutes dans les mêmes eaux. Après, il semble qu'on remonte la chaîne, avec cette décadence majestueuse encore, comme celle de l'empire, et qui garde le goût du magnifique jusque dans ses dernières œuvres. Mais elle ne crée plus. Il y eut ainsi plusieurs siècles de perdus dans Rome, pendant la nuit barbare. Ils ne comptent pas, voilà tout. On n'aperçoit point de solution de continuité dans ce qui est demeuré. La vie, trop largement répandue, se repose un temps.

On la sent toujours présente. On la sent déjà ranimée, depuis qu'elle est resserrée et comprimée.

Dans ce court moment de la durée que nous appelons notre temps, Rome subit une transformation de plus. La chaîne prépare un maillon. Le dirai-je? Ces douloureuses bâtisses, qui bouchent les horizons et affligent l'œil de l'artiste, ne me troublent pas autrement. Le Forum actuel est plus choquant, parce que c'est une chose romaine distraite de Rome, parce que cet arrêt de vie artificiel est contraire aux lois de la végétation locale. Les quartiers neufs, c'est un bouillon de vie mal réglé et qui n'a pas encore trouvé sa forme. Ce qui en est irrémissiblement laid et inutile disparaîtra vite. Ce qui répond à des besoins s'agrègera, fera sa beauté, trouvera sa place dans l'ensemble, après l'élimination inévitable. En d'autres temps, tous les architectes à Rome n'étaient pas des Michel-Ange, et Rome finit toujours par être tout entière ordonnée de la main d'un Michel-Ange. Nos neveux rêveront sans doute sur les cités ouvrières du Latran comme nous faisons sur les bouges du Transtevère.

De même pour le nouvel ordre de choses, dont ces bâtisses sont la figure sensible. Devant la réalité des faits, il n'y a pas deux impressions; celle des étrangers de toute opinion, des moins suspects, peut se traduire ainsi: le nouvel ordre de choses restera un accident, un feuillet dépareillé dans un volume d'histoire, tant qu'il n'aura pas pris sa place dans la chaîne. Les deux bouts de la chaîne sont au Vatican; on la sent si forte, malgré tout, si bien vérifiée par le passé, que ce qui est en dehors d'elle ne paraît pas être dans Rome. La gêne est intense, les conditions de vie sont anormales des deux parts, à la prison, au campement. Cependant, nul esprit réfléchi n'admet un seul instant la restauration du pouvoir temporel, tel que nous l'avons connu; nul ne conteste la légitimité et la durée de l'unité italienne, achevée dans Rome, profondément respectable, comme tout ce qu'un peuple a accompli avec son âme, à coups de sacrifices. Personne ne prévoit la solution. Le maillon n'est pas fait. On n'en peut affirmer qu'une chose, c'est qu'il rentrera tôt ou tard dans la chaîne. L'histoire, c'est-à-dire le merveilleux forgeron dont je constate à chaque pas le travail, en inventera la composition et la forme, comme elle y a toujours réussi. Le lendemain, chacun s'écriera: c'était si simple, et personne n'y avait pensé!

Mais une ville ne dit pas les secrets du présent, des parties qui se font. Elle n'est claire et infaillible que pour la lecture du passé. La surcharge des caractères rend illisible pour le contemporain ce texte qui sera si limpide pour nos successeurs. Néanmoins, dans cette

Rome qui renferme la Sixtine, les Loges, les épopées du Pinturicchio aux appartemens Borgia, on ne peut s'empêcher de rêver un peintre aux fières ambitions, jaloux d'imiter ses devanciers et de jeter comme eux, sur des plafonds et des murailles, une de ces compositions symboliques où les artistes d'autrefois résumaient les grandes époques de l'histoire universelle avec le spectacle de leur temps. On voudrait que ce peintre s'emparât d'un Panthéon, d'une basilique; et là, uniquement soucieux d'art et d'histoire, comme l'étaient ses aînés, certain de faire comme eux des tableaux assez religieux, s'ils expriment de hautes vérités, on le voit fixant sur les murs et les voûtes la figure chancelante du monde où il vit. Et l'on croit deviner les traits essentiels qui s'imposeraient à son pinceau.

Dans un premier caisson, il poserait notre globe; non plus la mappemonde timide et fragmentaire peinte au Vatican par Ignazio Danti, mais le globe tel que nous l'avons fait, le globe capté, vaincu dans ses résistances farouches au compas, connu dans presque toutes ses parties, prisonnier dans le réseau de fils où circulent nos pensées et nos volontés. Plus loin, il détacherait de ce globe la vieille Europe, foyer de civilisation comme le fut jadis la Grèce, foyer plus grand pour éclairer une surface agrandie. Il la représenterait hérissée d'armes, prête à se déchirer les flancs, tandis qu'elle s'écoule sur les terres nouvelles par tout le réseau de fils et de voies océaniennes, qu'elle se vide d'hommes, d'idées, de forces, au profit de ces terres; amazone blessée, achevant de monter sa faction pour défendre des trésors qui ne sont déjà plus siens, donnant le sein à toutes ces colonies qui sucent sa vie et lui soutirent lentement sa civilisation. Il jetterait dans la suite de ses tableaux les membres de cette Europe, les nations personnifiées par les rares têtes qui émergent encore de la foule avec une physionomie et un geste. Et sous les attitudes consacrées par le temps, sous les puissances connues et officielles, sous le monde satisfait et somptueux, il ferait surgir de terre les multitudes anonymes, innombrables, qui se lèvent contre ce monde avec la force d'un élément; sortant, comme le peuple réveillé par Michel-Ange dans le *Jugement dernier,* de dessous la roche qui pesait sur lui, non plus pour être jugé, ainsi que le peuple douloureux de la Sixtine, mais pour juger. Il montrerait l'effrayant porte à faux d'un monde qui a tout remis, sources du pouvoir, armes militaires, armes scientifiques, entre les mains avides tendues vers lui pour prendre le reste, pour exiger tout ce qu'on ne peut leur donner. Le peintre allumerait, dans les fonds d'ombre de sa composition, les feux des ateliers et des usines qui flambent dans la nuit pour alimenter notre civilisation, tout en jetant sur elle les lueurs menaçantes que jetaient sur Rome les

feux des armées barbares, campées à ses portes avec Alaric et Attila.

Il faudrait bien lui faire une place, à cette Rome sans laquelle aucune représentation de l'univers ne se conçoit : il faudrait lui donner sa place naturelle, à la clé de voûte, puisque partout et toujours les sentimens les plus contraires, amour, crainte ou haine, contraignent tous les regards à s'élever vers elle. Et au centre, au sommet de la Rome qu'il résume et domine, l'homme que les yeux chercheraient alors même que l'artiste l'aurait oublié; l'homme extraordinaire qui parle en maître à ce globe, où il ne possède plus un arpent de terre, et qui s'en fait écouter. Tous les problèmes de vie et de mort qui empliraient l'œuvre de notre artiste, parce qu'ils accablent notre monde, occupent sans relâche la jeune pensée de ce vieillard; son esprit les remue, sa voix les discute. L'autre soir, aux premières heures d'une nuit obscure, j'étais perdu dans le labyrinthe du Vatican; arrêté dans la cour de Saint-Damase, au centre du colossal palais plongé dans l'ombre et le silence, je vis briller tout en haut une seule lumière, à une fenêtre des galeries supérieures. C'était la vigie qui cherchait la route du monde commis à sa garde, la lampe sous laquelle le pontife veillait avec sa pensée accoutumée : comment arrêter, retarder les barbares, à l'exemple de son prédécesseur Léon Ier, — mais en se jetant dans leurs bras? Il veillait sur cet autre problème plus difficile encore : comment faire jaillir, avec son ancienne richesse, la source de vie obstruée, stagnante, d'où les ronces et les pierres accumulées par le temps ont détourné tant de lèvres qui ont soif? Je vois encore, lorsqu'il dit la vertu de cette source, le geste ardent de ces vieilles mains tremblantes, le beau geste du pêcheur qui retire ses filets, avec la confiance qu'ils vont remonter remplis d'âmes. Et je pensais en l'écoutant à cet autre geste que je venais de revoir en bas, dans la Sixtine : au geste d'effort du Créateur, quand il entreprend son premier, son plus rude travail, quand il divise la lumière des ténèbres. Le maître immortel des formes et des pensées a compris que l'effort était pénible, même pour le Créateur; il l'a marqué; après, il lui fait accomplir les créations ultérieures d'un mouvement facile et souverain.

Oui, la contemplation de Michel-Ange devrait stimuler un peintre à tenter cette évocation du présent, de ses angoisses et de ses grandeurs. Cela vaudrait bien les minutieuses études sur les effets du plein air. Cependant, l'œuvre serait incomplète, si elle n'encadrait pas l'humanité passagère dans un coin de l'éternelle nature. Rome donne aussi cette leçon. En cela encore, elle fait la chaîne. Sans faubourgs, sans transitions hideuses à ses portes, la noble ville baigne directement dans la campagne; elle y projette ses basiliques

comme des forts avancés; la campagne allonge ses champs et ses ombrages jusqu'au cœur des ruines, qui revivent de sa vie. Au Palatin, où sous les lauriers odorans la grasse acanthe recouvre les chapiteaux qui l'imitaient, aux Thermes de Caracalla, où le verger d'un *contadino* pousse ses pêchers en fleurs dans les plus fiers débris de Rome, la nature donne la juste mesure des œuvres de l'homme et du temps dont il dispose.

J'aime surtout les Thermes, au moment de l'année où j'achève d'y crayonner ces impressions. Sur les dalles où sonnèrent les pas des Césars, avril célèbre un triomphe toujours nouveau, toujours certain, qui fait oublier ceux des vieilles histoires. Les pousses du figuier annoncent l'approche de l'été, comme dit le Livre ; le sol est blanc de pâquerettes et de pétales neigés des amandiers. Les pariétaires fleuries pendent aux immenses arceaux. Sur le faîte de la montagne de briques, des nuées de corneilles mènent le vacarme de leurs noires amours. Quand ces oiseaux volent entre le soleil et les murailles, leurs petites ailes projettent du haut en bas de la paroi dorée de très longues ombres, longues comme les pensées prolongées là par de faibles hommes. Au ciel laiteux, une chaleur fondue rayonne des nuages qui montent de la mer, poussés par des souffles tièdes, humides, des vents qui semblent avoir ramassé, en venant de la Grande-Grèce, tout ce que l'homme a jamais laissé de désirs sur les belles terres et les ruines immémoriales où ils ont couru. Oiseaux, arbres, plantes, tous ces êtres accomplissent leur œuvre de vie avec une joie calme et sourde, comme si nul n'était jamais mort, ici où l'on est tant mort.

La nature prodigue ses enseignemens, mais non pas ceux qu'on est trop tenté d'entendre, depuis qu'on l'adore et la subit davantage. Elle ne dit pas : « Abandonnez-vous, tout est inutile, l'action et la lutte sont folles, je suis si grande et vous êtes si petits ! » — Elle dit : « Faites comme la plus fugitive de ces fleurettes, comme tout ce qui est de moi ; ignorant la fin pour laquelle je travaille, sachant seulement que je dois continuer de créer, je continue, j'aime, je sers. » Armellini a raison, certainement l'homme n'est qu'une bulle d'air; mais au moment qu'elle traverse le monde, cette bulle doit en refléter les spectacles, retenir le peu de vérité qu'elle y recueille, s'imprégner de cette lumière et la rendre. — Tout ici, jusqu'à l'olivier qui me prête son ombrage, tout rappelle le conseil du sage et pieux Marc-Aurèle : « Il faut se conformer à la nature durant l'instant imperceptible que nous vivons ; l'heure venue, il faut partir de la vie avec résignation, comme l'olive mûre qui tombe en bénissant la terre sa nourrice, et en rendant grâces à l'arbre qui l'a portée. »

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

REVUE MUSICALE

Concerts du Conservatoire : Second tableau du premier acte de *Parsifal*. — Opéra-Comique : Reprise des *Noces de Figaro*.

Locus regit actum : autrement dit, c'est à Bayreuth qu'il faut entendre le premier acte de *Parsifal*. Il faut voir le Monsalvat, comme le Parthénon, sur sa colline sainte ; là-bas seulement plane la colombe et le Graal s'empourpre du sang de Jésus. Au Conservatoire, le miracle ne s'est pas renouvelé. Les voix ont eu beau chanter : mangez, ceci est mon corps ; buvez, ceci est mon sang, la transsubstantiation ne s'est point accomplie, et nous n'avons pas retrouvé notre extase de pèlerin.

Pourquoi ? Parce que cette musique a besoin d'autre chose que d'elle-même : de pantomime et de figuration, parce que la beauté de cet art n'est pas seulement en lui, mais autour de lui. Vous qui n'avez pas été à Bayreuth, interrogez ceux qui en reviennent. Lisez notamment un volume que publiait hier un amateur éclairé, que dis-je, enflammé (1). Vous y trouverez la part judicieusement faite aux causes extérieures et secondaires, ne fût-ce qu'au seul aspect du temple où les chevaliers du Graal célèbrent leurs mystères. « Jamais, observe l'auteur, avec un sens très délicat de la scène qu'il étudie, jamais

(1) *Un Pèlerinage à Bayreuth*, par M. E. de Saint-Auban ; A. Savine.

je n'ai vu sur les planches une pareille architecture. Le décor est ici à la hauteur du rêve; la vision du maître est égalée. On se sent dans le tabernacle où s'adore l'Immuable. Tout respire la tradition; c'est l'image de l'absolu. Une puissante unité règne dans l'édifice; la figure circulaire s'y manifeste partout; elle en est le *leitmotiv;* chaque ligne lui obéit. Les colonnades s'y conforment; les tables saintes aussi; le dôme et le pied des murailles suivent le même mouvement. Ces courbes harmonieuses ont pour axe une verticale qui passe par l'autel et le centre de la coupole, dont la hauteur semble se perdre dans le domaine de l'azur. Là-bas, de chaque côté, dans les lointains de l'abside, une ouverture donne accès sur des lieux fermés au regard. On dirait la porte inquiétante qui s'ouvre dans les monastères sur la blanche longueur des couloirs où les profanes n'entrent pas et par laquelle les religieux arrivent à l'église, lorsqu'ils interrompent l'extase de leur oraison solitaire pour venir prier ensemble à l'heure du rendez-vous. »

Le fait est que cette coupole, ces pleins cintres, ces courbes du décor et du double cortège, tout cela répond par je ne sais quel secret accord aux courbes des mélodies, aux sonneries moelleuses et pour ainsi dire arrondies des cloches. Ce n'est pas tout: la musique est parfois ici d'une telle envergure, qu'il lui faut de l'espace en largeur pour se déployer; en hauteur, pour prendre son vol. Enfin la disposition des voix par étages peut seule donner l'illusion d'un édifice qui vit et qui vibre tout entier, où, depuis le pavé jusqu'aux frises, il n'est pas un arceau, pas une colonne, pas un bloc de pierre qui ne chante et ne prie.

Wagner, pour nous émouvoir, a compté encore sur d'autres artifices, ou, si on veut, d'autres prestiges: sur l'obscurité de la salle, qui ajoute au mystère et au mysticisme du tableau ; sur la correspondance étroite entre la musique et les mouvemens, les gestes et la physionomie des acteurs, sur la majesté de la procession religieuse et guerrière, sur le manteau rouge des chevaliers; que sais-je? sur l'angélique visage et la démarche modeste d'un enfant qui porte le calice, sur le sanglant éclat du cristal miraculeux. Pourrons-nous sentir la mâle douceur de cette marche, si nous ne faisons que l'entendre, et deviner pourquoi l'orchestre a crié de douleur, si nous ne voyons Amfortas, pâle et gisant sur une litière, porter à sa poitrine toujours saignante ses mains désormais indignes de consacrer le corps du Sauveur?

Supprimer le spectacle matériel, c'est nous retirer toute la vision poétique et philosophique du sujet. Il est si vaste et si complexe, que la représentation sonore ne suffit pas à le rendre en son entier. Le répertoire lyrique, avant *Parsifal*, comptait déjà plus d'un grand

tableau religieux : la crypte de la *Flûte enchantée*, les funérailles d'Eurydice, la Pâque de la *Juive* surtout, ou la liturgie orientale de l'*Africaine*. Pourquoi toutes ces admirables cérémonies pourraient-elles, sans trop de dommage, passer de la réalité du théâtre à l'abstraction du concert? Parce que l'idée en est plus simple que celle de *Parsifal* et dès lors plus facilement évocable par la seule musique. Qu'est-ce que la douleur d'Orphée, par exemple ? Une douleur purement naturelle et humaine, éclatant parmi les rites funèbres sur le sépulcre où dorment ses amours. Mais au milieu de ses frères, Amfortas endure un plus étrange martyre. Prêtre et roi, infidèle gardien du sang du Christ et de la lance qui, jadis, ouvrit le flanc divin, il a péché dans sa chair, et sa chair est punie; de plus, il s'est laissé ravir l'arme sacrée; son ennemi l'en a blessé et la blessure saigne, à flots plus pressés et plus brûlans chaque fois que le malheureux prince voit resplendir le calice auguste. A ce ministère qui le torture il doit pourtant se prêter; ses compagnons l'y contraignent et réclament la vue, pour eux bienfaisante, du ciboire rayonnant. On le découvre donc. Alors, entre la souffrance de l'homme et la divine souffrance, dont ces gouttes lumineuses perpétuent la mémoire, s'établit une communion douloureuse et tendre. Ne cherchez ni chez Gluck, ni chez Halévy d'aussi poignantes délices : une psychologie, que dis-je? une théodicée aussi mystérieuse était étrangère à la foi d'Hellas comme à celle de Juda. Sans compter que *Parsifal* possède un dernier élément de grandeur et de beauté morale tout chrétien et tout moderne, que, seule encore, la représentation peut mettre en lumière : la pitié. Nous ignorons, au concert, que devant cet homme qui souffre un autre homme est debout qui contemple et compatit. *Durch Mitleid wissend.* Il saura par la miséricorde, et par la miséricorde il sauvera. Imaginez le spectacle complet : les chevaliers assis à la table eucharistique ; le pécheur en proie au martyre expiatoire, et, caché dans l'ombre des colonnades, le rédempteur espéré et promis. Tant de douleur et tant d'amour, tout le christianisme est là. Mais, dira-t-on, et la musique elle-même? Si douteux qu'en ait été l'effet l'autre jour, nous ne la renierons pas, après l'avoir jadis admirée de toute notre âme. Wagner jamais n'en écrivit de plus belle, de plus musicale surtout, dont le souffle soit plus pur et plus soutenu. A part le *lamento* d'Amfortas, terriblement chromatique, et qui se prolonge et s'étire indéfiniment, toute mélodie ici est déterminée et développée : les rythmes ont la carrure, la tonalité, la franchise, et les voix chantent comme trop rarement, hélas! Wagner les fait chanter. « Prenez et mangez, ceci est mon corps; prenez et buvez, ceci est mon sang. Faites ainsi en mémoire de moi. » Paroles augustes, les plus étonnantes qui jamais aient été prononcées sur la terre, que Wagner, seul, je crois, depuis

Bach, osa mettre en musique. Qui l'oserait, maintenant, après lui? Bach les avait notées avec respect, mais avec froideur aussi. Wagner les a reprises avec un ineffable amour. Murmurées par des bouches invisibles, deux fois elles passent sur le cénacle noyé d'ombre, comme un frisson de tendresse et de mélancolie. Ainsi dut frissonner Jésus, quand il nous fit, de lui-même, le legs mystérieux. A chaque verset des voix, l'orchestre répond et confirme le testament sublime. Les cloches sonnent au loin, très douces; puis des cantiques d'enfans se répandent sous la coupole. Les uns flottent à mi-hauteur, les autres tout en haut; ainsi des cercles d'harmonie et de prière se superposent de la terre au ciel...

Mais je le vois, et ceux qui furent au Conservatoire il y a quelques semaines le voient également sans doute, c'est de Bayreuth que je parle et que je me souviens. La tentative de la Société des concerts était louable, mais ne pouvait réussir. On a pu juger de *Parsifal*, l'autre dimanche, un peu comme un aveugle jugerait de l'harmonie de la nature, en écoutant, sans les voir, les ruisseaux, les cascades et les arbres où chante le vent. Si grand que soit dans *Parsifal* le musicien de Bayreuth, il n'est que le collaborateur, le serviteur peut-être de l'architecte, du peintre, et j'ajouterai: du poète et du croyant. Wagner a toujours prétendu fondre en une seule toutes nos sensations et toutes nos jouissances; pour décider s'il y a ou non réussi, n'est-il pas équitable de lui donner sur nous-mêmes toute la prise qu'il demande? Le théâtre seul peut nous livrer à sa merci entière. Maintenant qu'un tel art soit un art d'exception, je n'y contredis pas; d'exception ou de miracle. Allez lui demander là-bas, dans le sanctuaire privilégié de ses grâces, les passagères délices de l'extase; mais craignez, au retour, qu'il ne vous refuse le bienfait plus humble, mais plus durable de la foi!

A de telles vicissitudes d'impression, Mozart ne nous expose jamais. Qu'on joue les *Noces de Figaro* au théâtre ou au concert, avec paroles françaises, italiennes, ou sans paroles du tout, il n'importe; de l'ensemble ou de chaque parcelle du chef-d'œuvre, la beauté se dégage invariable. Après toute la théologie et la littérature de *Parsifal*, il est temps peut-être, comme disait l'oracle à Socrate, de ne faire que de la musique. Laissons dormir en nous l'esprit de la science, l'esprit de l'angoisse et de la douleur, et chanter celui de la joie et de la lumière.

Dans les *Noces de Figaro*, ce qui nous a ravi l'autre soir (entre autres ravissemens), c'est de voir avec quelle grâce, quelle aisance, quelle impertinence adorable, le divin naturel de Mozart se rit de nos efforts, de nos intentions et prétentions, de nos théories et de nos systèmes. Oh! le délicieux défi de l'art souriant à l'art morose, du

génie qui se joue à celui qui se travaille. Raisonnons et légiférons; décrétons que la musique sera ceci, cela, ou qu'elle ne sera plus. Donnons le pas à la parole sur le chant, à l'orchestre sur les voix; enfermons les librettistes dans les légendes du Nord, les compositeurs dans le *leitmotiv;* à la mélodie définie, substituons la mélodie infinie; proscrivons les airs, les duos, les trios, les quatuors. Un beau soir, on reprend les *Noces,* et nous reconnaissons une fois de plus que la forme du passé vaut peut-être bien celle de l'avenir.

Il semble d'abord que nul sujet ne pouvait prêter aussi peu à un musicien que *le Mariage de Figaro*, comédie d'actualité, d'intrigue, comédie politique et sociale. Imaginez-vous le *Fils de Giboyer* en musique? Mais le musicien qu'était Mozart n'avait pas besoin qu'on lui prêtât; au contraire, il donnait de son propre fonds. Mozart a fait mieux que traduire le *Mariage de Figaro ;* il l'a transfiguré. Qu'en a-t-il négligé, retenu? qu'y a-t-il ajouté? Tel sera, comme on disait au grand siècle, le partage de notre discours.

Rien, naturellement, n'a passé dans la partition, de la satire et du pamphlet, de cet esprit hardi et frondeur qui fait souvent de la comédie de Beaumarchais un manifeste et de Figaro un tribun. « Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint... Vous vous êtes donné la peine de naître... Si le ciel l'eût voulu, je serais fils d'un prince. » Voilà des mots qui ne sauraient se chanter, et quant au célèbre monologue, dont la suppression découronnerait, que dis-je? décapiterait la comédie, il ne pouvait figurer dans l'opéra. La musique ne fait pas de politique et ne prépare pas les révolutions. Sa mission est toute d'harmonie et non de discorde; elle ne se plaît qu'à la joie innocente; l'ironie et le rire méchant lui font peur.

Mais en dehors de l'allusion et du sarcasme politique ou social, on retrouve dans l'opéra tout l'esprit de la comédie, la gaîté, le mouvement, la verve et la vie dont elle étincelle. « De ces soleils tournans, comme disait Beaumarchais, qui brûlent en jaillissant les manchettes de tout le monde, » Mozart n'a pas éteint une seule fusée. De l'intrigue, par exemple, est-ce que la musique n'a pas rendu, peut-être plus brillamment encore que la prose, et les combinaisons et la folie? Quelle merveille, à cet égard, que le finale du second acte! Comme l'action musicale y coopère à l'autre action et la précipite! Comme elle en embrouille encore l'*imbroglio!* Comme elle marque nettement d'abord et les personnages et les péripéties, pour les fondre tous à la fin et nous les présenter ensemble! Ce finale ne contient pas moins de sept épisodes musicaux, sept formes sonores et mouvantes, vivantes même, et d'une vie personnelle, essentiellement musicale, que la suppression des paroles amoindrirait sans doute, mais n'anéantirait pas.

Égal à Beaumarchais dans la conduite de l'intrigue, dans l'observa-

tion des caractères, Mozart le dépasse quelquefois. Figaro qui chante a moins de mordant, mais peut-être encore plus de brio que Figaro qui parle. Sur le beau visage de la comtesse, au lieu du trouble un peu sensuel que Beaumarchais y a répandu, Mozart nous montre la noblesse et la mélancolie. Et Suzanne, « la charmante fille, toujours riante, verdissante, pleine de gaîté, d'esprit, d'amour et de délices... » chez Mozart comme chez Beaumarchais, la voilà bien. Mais chez Mozart, au dernier moment, elle est quelque chose de plus. Rappelez-vous l'air des marronniers. De ces lèvres rieuses, de ce gosier de fauvette, jamais n'était sorti encore un chant aussi grave, aussi mystérieux. S'agit-il seulement d'attirer et de duper le comte? N'y a-t-il ici que malice et supercherie? Alors, pourquoi ce récitatif solennel, je dirais presque auguste, pourquoi cette largeur inaccoutumée et dans certaine modulation mineure autant de trouble et d'émoi? Ah! moqueuse Suzon, vous ne vous moquez plus. Sous les grands arbres qui balancent leurs grappes embaumées, vous voici sérieuse et vaguement alanguie. Cette joie, cette belle joie, *gioia bella*, comme dit le texte italien, vous l'appelez d'une voix qu'on ne vous connaissait pas. Êtes-vous Suzanne? Êtes-vous la comtesse? Dans l'ombre, on n'en sait plus rien. Qu'importe? Vous êtes ce que vous n'aviez jamais été encore. Ce n'est plus votre esprit, c'est votre âme qui chante : une âme de femme, inquiète du mystère de l'amour dans le mystère de la nuit.

De Chérubin enfin, que ne dirait-on pas si tout n'avait été dit, si chacun ne savait depuis longtemps quel rayon d'idéal a gardé le front de cet enfant, depuis que Mozart l'a touché. Le charmant polisson de Beaumarchais est devenu l'adolescent divin, le frère curieux et rêveur de l'antique Psyché. *Voi che sapete*... Vous qui savez quelle chose est l'amour... On ne l'a peut-être jamais su tout au juste; mais personne n'a été plus près de le savoir et de le dire, que Mozart en cette exquise chanson. Pour être beaucoup, oh! oui, beaucoup plus simple que celle de Wagner, on voit donc que la psychologie de Mozart n'en est pas moins fine. Où trouverait-on du désir, par exemple, une expression aussi juste, aussi nuancée et subtile que dans les deux airs de Chérubin, dans l'effervescence du premier, dans la timidité du second? Tous les *leitmotive* du monde n'y ajouteraient rien. Et cela, sans convention, sans effort, sans le secours de ces motifs-étiquettes, qu'on accroche au cou des personnages : « C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. » Trois notes pour la compassion de Brunehild; pour la douleur d'Amfortas, une succession chromatique. Pour Chérubin, au contraire, pour Figaro, pour Suzanne, des mélodies, des mélodies encore, toujours diverses, toujours nouvelles, et pourtant c'est toujours Suzanne et toujours Chérubin et toujours Figaro.

Enfin, et par là surtout il reste unique, Mozart est le créateur le plus

fécond des plus belles formes sonores qui jamais aient enchanté les oreilles. Si dans le second tableau de *Parsifal* nous admirons même la musique, dans les *Noces de Figaro* c'est la musique surtout qu'il faut admirer. Toute la différence, toute l'opposition est là. La musique de Mozart est belle en elle-même et par elle seule, d'une beauté spécifique et absolue, belle comme le profil d'une statue, le fronton d'un temple, la courbe d'une colonne ou la ligne d'un coteau. La musique de Wagner est un moyen ; celle de Mozart, une fin, sa propre fin, et vous savez que selon Kant,.. je m'arrête : j'allais retomber dans la philosophie.

C'est pour Mlle Isaac qu'on a repris les *Noces de Figaro*. Elle est digne de cet honneur et de ce rôle de Suzanne, qu'elle chante aujourd'hui avec plus de science et de conscience que jamais. La voix n'a rien perdu ; le style a peut-être gagné encore en délicatesse et surtout en ampleur. Mlle Isaac n'exprimait pas naguère avec cette largeur et cette puissance tout ce que l'air des marronniers contient de vague émotion et de sérénité profonde. Je veux seulement reprocher à la cantatrice quelques « vains ornemens » dans le duo avec le comte. J'en reprocherais bien d'autres à Mmes Landouzy et Simonnet. Toutes deux gâtent par d'affreuses petites fioritures le ravissant duo que Mozart, soit dit en passant, a écrit pour Suzanne et la comtesse et que chantent, je n'ai jamais su pourquoi, la comtesse et Chérubin.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 avril.

Tous les régimes ont sans doute leurs épreuves et leurs mauvais jours. Ils ont les embarras qui naissent d'une situation, des circonstances, du mouvement inévitable des choses ; ils ont aussi, ils ont surtout les difficultés qu'ils se créent par leurs propres œuvres, par leurs passions obstinées et leurs aveuglemens. Ils ne doivent le plus souvent qu'à eux-mêmes, à leurs fautes, les crises où ils jouent à tout instant leur fortune.

Il faut bien, convenez-en, que la république ait une force secrète, qu'elle réponde à quelque intime et profonde nécessité du temps, pour avoir résisté jusqu'ici à tout ce qu'ont fait pour la ruiner ceux qui ont la prétention de la conduire. Il faut qu'elle ait le tempérament vivace pour n'avoir pas déjà péri deux ou trois fois, victime de cet étrange acharnement des républicains à remettre sans cesse le trouble et la confusion dans les idées, dans les lois, dans les faits, dans la vie morale, dans le gouvernement. Elle vit malgré tout, mais ce n'est vraiment pas la faute des républicains. Certes, s'il y a eu jamais un régime pour qui tout parut simple et facile, c'est bien cependant cette république d'aujourd'hui. Elle semblait sortie de l'ère des contestations, elle était acceptée par le pays sans arrière-pensée et sans regret. Il y a six mois tout au plus, elle avait repris une certaine figure dans le monde par sa bonne attitude, par son armée reconstituée ; elle comptait en Europe, — et à l'intérieur, elle voyait les dissidences s'émousser chaque jour, les adhésions aller vers elle, les irréconciliabilités s'éteindre, les chefs de l'Église entourer le chef de l'État. Elle a eu même la chance de voir un pape lui prêter le concours de son autorité modératrice. La république n'avait qu'à se laisser vivre, à rester le régime équitable et conciliant de tout le monde, le gouvernement régulier et sensé de la nation française. Eh bien! non, les républicains ne l'entendaient pas et ne l'en-

tendent pas ainsi. Ils redoutent la paix morale et la conciliation; ils ont peur des adhésions comme d'une menace pour leur règne. Voici trois mois qu'ils sont à chercher comment ils pourront réveiller les passions, les querelles implacables. Les radicaux tiennent la tête de la campagne, les prétendus modérés de la masse républicaine suivent, les ministères, trop faciles complaisans des partis, n'osent résister, — et on rentre par degrés dans une sorte d'agitation indéfinissable, entremêlée de quelques explosions anarchistes. On passe son temps à rallumer les guerres religieuses par des interpellations dont le gouvernement est à demi complice, à chercher une fausse popularité en faisant des lois sociales contre les patrons, ou à discuter dans la confusion, sans pouvoir s'entendre, les affaires sérieuses du pays, la politique coloniale. Nous sommes moins avancés qu'il y a six mois. La république n'est pas décidément au bout des épreuves que les républicains lui réservent!

Un des signes les plus caractéristiques de l'état moral du moment, c'est certainement cette recrudescence de passions anticléricales, qui a un écho jusque dans le parlement, qui se manifeste par une sorte d'accord entre les scènes de désordre extérieur et les interpellations multipliées, toujours renaissantes, du Palais-Bourbon. La vérité est que depuis quelque temps on est entré dans une phase de plus en plus aiguë, où tout est prétexte à des manifestations tumultueuses, à des espèces de batailles dans les églises. Ce ne sont plus des accidens fortuits, provoqués à l'improviste par quelque imprudence de langage, par quelque sermon qui aurait effleuré la politique; c'est une agitation visiblement concertée, organisée contre la prédication religieuse et peut-être aussi malheureusement encouragée par des chefs de partis qui ne vont pas se mêler au tumulte, mais qui se hâtent d'en profiter, ne fût-ce que pour compromettre le gouvernement dans une campagne nouvelle contre ce qu'ils appellent le cléricalisme. C'est trop méthodiquement conduit pour que tout n'ait pas été calculé et bien préparé. Après l'église de Saint-Merri, c'est l'église de Saint-Joseph qui a été envahie par une bande de perturbateurs, procédant, selon l'usage, par des vociférations contre le prédicateur et par la bataille des chaises. Puis, l'église de Saint-Ambroise a eu son tour et, de proche en proche, la plupart des églises de Paris étaient probablement destinées à recevoir la visite de ces étranges manifestans. Et, après Paris, c'est la province qui a eu ses scènes de desordre: à Marseille, à Beauvais, on a voulu manifester à la mode parisienne; on a envahi les églises, interrompu la prédication, brisé les chaises sur le dos du voisin et chanté la *Carmagnole*. A Nancy, l'evêque lui-même, Mgr Turinaz, qui passe cependant pour un prélat conciliant, n'a pu se faire entendre; il a tenu tête à l'agitation, sans pouvoir néanmoins la dominer. Partout ces scènes ont eu le même caractère; partout elles ont été la violation du sanctuaire réservé au culte. Et qu'on ne dise pas que ce sont

de simples protestations contre des sermons qui touchaient à la politique ou au socialisme. Le fait est que ces manifestations étaient annoncées et se préparaient depuis longtemps. Elles ne sont qu'un épisode d'une campagne qui a commencé le jour où l'on a vu se dessiner un apaisement religieux qu'on redoutait. Elles se sont senties encouragées et elles ont redoublé le jour où on a dit du haut de la tribune que, si les désordres se renouvelaient, les églises seraient fermées. Le moyen était trouvé, la tactique avait du moins à demi réussi. Les églises n'ont pas été fermées ; mais les prédications ont été prudemment interrompues par les chefs du clergé, pour n'être pas tout simplement suspendues par un ordre de la police. De sorte que, pour quelques perturbateurs qui n'avaient que faire autour de la chaire, les fidèles réunis dans leurs églises ont été troublés dans leur culte. Voilà toute la question !

Encore une fois, même après des scènes qui sont la plus violente atteinte à la liberté des consciences, à la sécurité du culte religieux, et qui ne s'étaient pas passées depuis longtemps, on peut réserver son opinion sur un système de prédication qui paraît trop tenter le clergé contemporain. Sans doute, de nos jours, tout a étrangement changé dans les idées comme dans les mœurs, dans le rôle du prêtre, dans les conditions de publicité et de discussion. L'esprit moderne pénètre partout, jusque dans l'église, et des membres du clergé, surtout les jeunes, peuvent penser qu'il ne leur est point interdit d'exposer à leur tour dans leur prédication des problèmes qui intéressent les hommes, l'avenir moral des sociétés. Ils cèdent à une tentation, à l'attrait des grandes controverses, des conquêtes de la parole. Quoi qu'on en dise, ce n'est pas moins une aventure, et c'est toujours un péril pour des prêtres, de se jeter dans ces bruyantes mêlées, dans ces polémiques tumultueuses, d'attirer les auditeurs par des convocations, par une sorte de représentation, d'aborder des questions autour desquelles ne cessent de s'agiter les plus ardentes et les plus âpres passions. Qu'ont-ils à faire de pulvériser dans leurs chaires les systèmes et les philosophies, de dialoguer sur le socialisme et l'évolutionisme, d'ouvrir des cours d'économie politique sur la mutualité ou même d'emprunter aux plus violens polémistes des déclamations sur les « déshérités? » ce n'est point leur rôle, ils sont toujours plus ou moins dépaysés dans ce domaine troublé des abstractions ou des passions. L'évangile reste pour eux un assez beau texte qui n'est pas épuisé, qui peut suffire aux plus éloquens sermons, à la plus persuasive et à la plus efficace des propagandes. Ils y trouveront tout ce qui a fait la vieille et saine prédication chrétienne. A chercher la force et le succès ailleurs, ils s'abusent. Dans tous les cas, s'ils cèdent un peu trop au goût de la nouveauté, ou même, s'il y a parfois de leur part quelque imprudence de langage, c'est une erreur et ce n'est qu'une erreur ; ce n'est pas un

délit, tandis qu'à côté il y a des délits précis, caractérisés, d'autant plus blessans et révoltans, qu'ils sont commis par bravade de secte contre des croyances, contre des fidèles inoffensifs, contre la dignité d'un lieu consacré.

Eh bien ! qu'en dit le gouvernement et que pense-t-il faire? Comment entend-il régler ou apaiser ces conflits où les passions religieuses se raniment? franchement, il faut bien l'avouer, M. le président du conseil n'est pas jusqu'ici un brillant premier ministre. Il a l'attitude embarrassée de tous ces pouvoirs que nous avons vus passer, qui ne savent trop que faire et cherchent à tout ménager, qui, sans avoir le goût des violences, finissent par les subir et par en être les complices. M. le président du conseil se démène, tenant à la main deux ou trois articles du code pénal, l'un punissant les excès de langage des prêtres, l'autre punissant ceux qui troublent le culte; il brandit ces terribles articles, regardant surtout avec menace du côté des prêtres, morigénant doucement les fauteurs de désordres. Qu'en est-il de plus? Personne n'est poursuivi. Le gouvernement se laisse encourager plus que jamais à l'énergie contre le cléricalisme, — et le ministère est sauvé au moins jusqu'à la première occasion!

Ce qu'il y a de plus curieux encore que l'attitude de M. le président du conseil, c'est l'intervention toute récente de M. le garde des sceaux dans ces discussions qui se succèdent. Ici le débat devient vraiment une comédie assez mal déguisée. Il s'agit toujours des troubles dans les églises: c'est l'objet de l'interpellation. Qu'est-ce à dire? M. le garde des sceaux, qui a peut-être plus que M. le président du conseil la faveur des radicaux, M. le garde des sceaux survient; d'un geste dramatique il tire de son portefeuille un mandement de M. l'évêque de Mende, qui n'a rien de commun avec les troubles des églises, mais qu'il se plaît à représenter comme un signe nouveau des « menées cléricales. » Là-dessus, M. le garde des sceaux part en guerre, déployant son éloquence et sa fermeté. Il annonce fièrement qu'il vient de supprimer le traitement de M. l'évêque de Mende, que le prélat va être déféré au conseil d'État. Il lit un peu pompeusement quelques phrases de la bulle de Pie VII sur le concordat et le serment des évêques. Il n'en faut pas plus pour que M. le garde des sceaux ait son triomphe auprès des radicaux, son ordre du jour avec l'affichage de son discours dans toutes les communes de France. C'est le manifeste de l'anticléricalisme sanctionné par la chambre, subi par M. le président du conseil. Et voilà comment les envahisseurs des églises sont bien punis de leurs méfaits! — Il faudrait cependant en finir avec ces confusions, et savoir ce qu'on veut, où l'on va. Si on veut encore malgré tout, en dépit de toutes les passions conjurées, sauvegarder la paix religieuse visiblement désirée par la masse de la nation, c'est certainement un autre langage qu'on doit tenir, c'est une autre politique qu'on doit suivre. Si on ne craint pas

de se jeter les yeux fermés dans tous les hasards des guerres religieuses, soit, on est logique dans ce qu'on fait et dans ce qu'on dit; mais alors on a prévu sans doute les agitations redoutables qu'on prépare à la France, les périls qu'on peut susciter à la république elle-même. On a probablement tout calculé, tout pesé, les chances de la paix et les chances de la guerre. Il faut choisir!

On veut simplement, dit-on, faire respecter les lois, — « toutes les lois. » Mais c'est là, en vérité, la question. On parle ainsi au moment même où on équivoque sur des délits, sur les plus simples devoirs de la police, où on désarme les lois devant les uns en les aggravant contre les autres. Est-ce qu'il n'est malheureusement pas trop vrai que lorsque la politique est en jeu, et elle y est maintenant presque toujours, les lois restent livrées à l'arbitraire de toutes les interprétations; elles deviennent ce qu'elles peuvent. Le malheur est justement qu'on commence à ne plus savoir ce qu'il y a dans ce beau mot de légalité. On applique les lois anciennes comme on le veut, quelquefois en les dénaturant; on fait des lois nouvelles pour la circonstance, selon la passion du jour. Le parlement vote des lois pour se créer une popularité ou par un calcul électoral; le gouvernement suit le courant, évite de s'engager de peur de se compromettre, et on glisse ainsi dans cette incohérence qui est aussi sensible aujourd'hui dans ce qu'on appelle les lois sociales que dans les affaires morales. On vient certes de le voir une fois de plus à l'occasion de ce projet Bovier-Lapierre, qui est censé destiné à compléter la loi sur les syndicats ouvriers et qui en réalité n'aurait d'autre résultat que d'enchaîner les patrons, d'introduire des pénalités correctionnelles dans des questions du contrat civil. Elle a déjà fait bien du chemin et a subi bien des vicissitudes, cette étrange loi. Elle est allée au Luxembourg, où elle a disparu. Elle a été reprise récemment au Palais-Bourbon, où on a commencé à s'apercevoir qu'elle était peut-être excessive. Un député républicain plus libéral, M. Leygues, a proposé alors un amendement pour l'atténuer, pour exonérer au moins de toute pénalité le patron qui dans sa liberté aurait refusé d'embaucher un ouvrier. Même ainsi amendé, le projet n'était encore qu'une œuvre de confusion, et M. Piou, avec autant d'esprit que de raison pratique, l'a mis en morceaux. N'importe : cette loi Bovier-Lapierre a été remaniée, rajustée, puis votée, pour aller sans doute encore une fois mourir au sénat. Au fond, ce qu'il y a de plus clair, c'est qu'on veut flatter les passions populaires en décrétant pour les chefs d'industrie une véritable servitude, en les plaçant sous le coup de pénalités toujours menaçantes. On ne voit pas qu'en réduisant les patrons à l'impuissance, on risque de réduire les ouvriers à la misère, qu'on s'expose à enfermer les uns et les autres dans un cercle où ils ne pourront plus vivre. Bel exemple de réforme sociale!

C'est la fatalité des politiques incohérentes de se perdre dans les

complications qu'elles accumulent et de n'être pas plus heureuses dans leurs entreprises lointaines que dans les affaires intérieures. Il y a longtemps déjà, il y a plus de dix ans qu'on s'est jeté à corps perdu dans ces campagnes d'extension coloniale, s'engageant partout à la fois, au Tonkin, à Madagascar, au Soudan, sur le Niger, au Dahomey, sans savoir toujours où l'on va, jusqu'où l'on veut aller. Il y a longtemps aussi que les surprises et les mécomptes se succèdent, que les ministères sont périodiquement réduits à demander avec un embarras mal déguisé des crédits dont on n'avait pas prévu la nécessité, qui ne suffisent jamais.

On croit toujours en avoir fini, et rien n'est fini ! On prononce des discours fort éloquens, le gouvernement renouvelle les déclarations invariablement rassurantes, et on n'est pas plus avancé. L'éternel débat sur la politique coloniale recommence sans cesse ; il vient de se rouvrir ces jours passés encore à la chambre, ravivé par des difficultés nouvelles, par une nouvelle demande de crédits. Le fait est que la politique coloniale n'est pas pour le moment heureuse, et que, depuis quelques jours, de tous les points de l'horizon, sont arrivées des nouvelles faites pour émouvoir l'opinion. Au Tonkin, bien qu'on ne cesse de parler de la pacification, de la fin des troubles et des désordres, il a fallu récemment mettre en mouvement une colonne de 3,000 hommes pour reprendre des positions où on aurait peut-être pu éviter de laisser l'ennemi se fortifier. Il a fallu livrer bataille, donner un véritable assaut. A Madagascar, malgré un traité en bonne forme, en dépit des arrangemens négociés avec l'Angleterre, notre protectorat n'est rien moins que respecté et la sécurité même des Français est loin d'être garantie ; mais c'est dans l'Afrique occidentale que se passent peut-être les faits les plus graves. Dans ces vastes espaces du Soudan occidental, des rives du Niger ou dans le golfe de Benin, les incidens pénibles se pressent. Hier encore, un de nos officiers, le capitaine Ménard, qui s'était courageusement aventuré dans des régions inexplorées jusqu'ici, a péri en faisant tête aux sauvages. Un autre de nos officiers, le lieutenant-colonel Humbert, occupé à guerroyer avec un de ces rois nègres de l'intérieur, est peut-être en ce moment encore obligé de se replier en se défendant avec une poignée d'hommes contre des masses armées sur le Niger. D'un autre côté, dans le golfe de Benin, nos petits postes de Kotonou, de Porto-Novo, sont serrés de près et menacés par les bandes du roi de Dahomey, Behanzin, cet étrange pensionnaire de la France, qui, en recevant notre argent, ne cache pas sa prétention de nous jeter à la mer. Et partout c'est la même chose ; ce sont des hommes périssant par le feu de l'ennemi ou par les maladies, des dépenses nouvelles pour faire face à de nouveaux dangers. Quand et comment cela peut-il finir ? où s'arrêtera-t-on ? Là est toujours le problème, le dernier mot de toutes

les discussions qui se rouvrent sans cesse et ne cesseront de se rouvrir tant qu'on n'y verra pas plus clair.

Tout dépend évidemment de ce qu'on veut faire, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'après dix ans d'expéditions, d'expériences et de sacrifices on ne le sait pas encore. Que la France ait cédé sans trop de calcul à cette sorte de mouvement universel qui entraîne depuis quelque temps les plus grandes nations sur tous les points du globe ou de l'océan, vers l'intérieur de ce continent africain aujourd'hui assailli de toutes parts, cela n'est pas douteux; elle n'a pas voulu être la dernière à l'œuvre, d'autant plus que par son rôle maritime, par sa position au nord de l'Afrique, elle avait des traditions et des intérêts de toute sorte à sauvegarder. Que dans cette carrière où elle s'est engagée avec les autres nations, avec l'Angleterre, avec l'Allemagne, elle ait trouvé aussitôt des hommes prêts à se dévouer à sa fortune, à étendre au prix de leur sang sa domination, oui, assurément. Elle a trouvé de hardis explorateurs qui ont ouvert la route. Elle a eu pour la servir au Soudan même, — puisqu'il s'agit surtout du Soudan dans ces derniers débats, — elle a eu tous ces vaillans hommes, ces chefs de colonnes expéditionnaires, les Borgnis-Desbordes, les Boilève, les Combe, les Frey, les Gallieni, les Archinard, — aujourd'hui le colonel Humbert. Il y a toujours des chefs intrépides pour porter le drapeau jusque dans des déserts meurtriers, et il y a aussi de braves soldats pour mourir obscurément sous ce drapeau. C'est là le beau côté, le côté héroïque de ce qu'on appelle la politique coloniale; mais la question est de savoir quels sont les fruits de ce sang versé, de ces expéditions toujours nouvelles, si la France, dans la position que les événemens lui ont faite, n'engage pas imprudemment ses forces en les disséminant au loin, si elle ne risque pas quelquefois de compromettre son nom, son autorité et son drapeau. Le danger est de s'égarer dans l'indéfini, dans des entreprises démesurées, de n'avoir pas toujours un sentiment bien exact de ce qui est possible et pratique, de mettre en un mot l'imagination à la place de la réalité.

Rien n'est sans doute plus séduisant que ce rêve d'une jonction future entre la côte méditerranéenne et la côte occidentale de l'Afrique par le Soudan, de la fondation d'un empire dans cette partie du continent noir. Rien n'est plus tentant que de voir les couleurs françaises sur le Niger, de substituer une autorité humaine, protectrice, à la brutale tyrannie de ces roitelets nègres qui font la guerre pour avoir des esclaves, pour les vendre ou les immoler dans d'horribles sacrifices. M. le comte de Mun a tracé, l'autre jour, avec une vive et entraînante éloquence, le tableau ou pour mieux dire le poème de l'extension civilisatrice de la France dans ces régions de la barbarie noire. Il a caressé un beau rêve dans un beau langage et il a ému bien des esprits, sensibles à la grandeur de la France. Est-ce là ce qu'on veut?

Fort bien! mais alors il n'y a pas à se faire illusion. Il faut songer qu'il n'y a pas seulement à voter des crédits de 360,000 ou même de 900,000 francs, à envoyer quelques malheureuses compagnies de marine ou à former quelques compagnies sénégalaises de plus. C'est par millions qu'il faut compter les crédits et c'est une armée, une force suffisante qu'on doit avoir pour longtemps sous la main. Il faut tout voir, il faut calculer qu'on entre dans des espaces désolés, plus ou moins déserts, qui, de Nioro à la petite république de Libéria, de Kayes au pays de Kong, égalent presque la surface de la France, qu'il y a tout à faire, des postes à créer, une défense à organiser, des établissemens à multiplier; sans cela on n'a rien fait. C'est la réalité à côté du rêve! Si on ne veut pas aller jusque-là, si on s'arrête devant l'immensité de l'œuvre, devant les sacrifices disproportionnés d'hommes et d'argent, le plus simple serait de le dire sans hésitation, de se fixer des limites; le plus sage encore serait de s'avouer qu'avant d'aller plus loin, avant de s'engager dans des conquêtes nouvelles, mieux vaudrait s'occuper d'abord de féconder le beau domaine qu'on possède. Il y a certes assez à faire pour cette Algérie, qui est un prolongement de la France au-delà de la Méditerranée, pour la Tunisie, qui en est le complément désormais inséparable, pour ces belles possessions qui peuvent si naturellement contribuer à la force et à la richesse de notre pays.

Il faut s'arrêter à un système ou à l'autre; la plus dangereuse et la plus décevante des politiques est de rester entre les deux, de ne pas savoir ou de ne pas oser avouer ce qu'on veut. Qu'arrive-t-il alors? On s'agite et on dépense beaucoup pour ne rien faire; on est à la merci des incidens et de l'imprévu. On se retrouve périodiquement dans cette situation précaire et irritante où l'on est aujourd'hui avec ces petits potentats nègres, avec ce Samory, qu'on n'a pas réussi encore à soumettre, avec ce roi de Dahomey, Behanzin, qui vient de nous déclarer la guerre. Va-t-on se retrancher dans une défensive pénible sur le Niger ou à Kotonou et à Porto-Novo? Va-t-on se décider à marcher avec des forces nouvelles sur ces hordes barbares que des excitations étrangères poussent peut-être contre nous? Si on attend l'ennemi en se bornant à le repousser, on s'expose à rester dans une situation indécise, dure à l'orgueil militaire; si on le poursuit pour achever de le dompter, on risque d'être entraîné dans des aventures indéfinies. Que fera-t-on? C'est justement ce que le nouveau sous-secrétaire d'État des colonies, M. Jamais, dans son élégant langage, n'a pas bien éclairci et ce que M. le président du conseil Loubet a encore moins réussi à préciser. Ni l'un ni l'autre n'ont fait la lumière parce qu'ils ont tout l'air de ne pas la voir ou de craindre de la dévoiler, et naturellement ce n'est pas avec cette indécision de volonté qu'on peut inspirer de la confiance à un parlement, donner une direction à l'opinion.

De ces derniers débats, où tout a été dit et redit cependant, il s'est dégagé deux idées, deux projets, qui ne seront peut-être pas sans soulever des difficultés, mais qui ont une portée, une valeur pratiques. Un de ces projets, qui n'a, il est vrai, rien de nouveau, qui est étudié depuis quelque temps, est celui de la création d'une armée coloniale dont le gouvernement de la métropole pourrait toujours disposer pour faire face aux incidens lointains et à l'imprévu. Oui, sans doute, cette armée coloniale est une nécessité ; elle peut devenir un instrument précieux pour ces expéditions lointaines qu'on ne redoute plus assez, qui peuvent assurément quelquefois servir la grandeur française. Elle ne sera pourtant pas si facile à coordonner avec le nouveau système militaire. De quels élémens sera-t-elle composée dans ses corps et dans ses cadres ? quelle sera sa place dans l'organisation de nos forces ? comment se combineront ces deux armées, l'une attachée au territoire, à la défense nationale, aux opérations de guerre sur le continent, l'autre employée à des services lointains, presque toujours en campagne, portant sur tous les rivages, au prix de son sang, le drapeau de la France ? Dans quelle mesure se répartiront les récompenses entre deux armées si différentes, et sous quel commandement supérieur marcheront-elles ? Autant de questions, qui ne laissent pas d'être délicates dès qu'on y touche de près. L'œuvre est sans doute, désormais, une nécessité : elle ne sera peut-être pas aussi aisée à réaliser qu'on le croit.

Reste un autre projet qui est aussi sérieux, qui est peut-être d'une exécution moins difficile, si on le veut, et qui pourrait simplifier le grand problème de notre extension lointaine ; c'est la création de compagnies libres et indépendantes de colonisation, comme les grandes compagnies anglaises, comme la *Royal Niger company*. Il est certain que ces compagnies, fortement constituées, dotées de larges privilèges, de vastes concessions, d'une indépendance suffisante, pourraient être les plus puissans auxiliaires de l'État, ainsi dégagé d'une lourde responsabilité ; que seules, avec le temps, par une action libre, elles pourraient arriver à étendre et à consolider nos conquêtes, même à avoir leur armée et leur flotte commerciale. Ce n'est pas impossible. Des projets sont déjà soumis aux chambres : ils sont indépendans des crédits qui viennent d'être définitivement votés pour suffire aux incidens du moment, au Dahomey comme au Soudan ; mais ce qu'il faut évidemment avant tout, c'est avoir une politique, des idées claires et précises, de l'esprit de suite dans les desseins, et les grands desseins extérieurs ne vont pas sans la paix morale, sans la libérale prévoyance dans les affaires intérieures. C'est la première condition. Sans cela, qu'il s'agisse de politique coloniale ou de politique intérieure, on ne fait rien. On dispute sur de petits crédits qu'on n'ose demander qu'à

la dernière extrémité; on se perd dans de petits subterfuges de tactique parlementaire ou dans de mesquines agitations de secte qu'on n'ose braver, on s'épuise et on épuise un régime sans profit pour la sécurité et pour la grandeur de la France.

Le monde européen lui-même n'est pas tout à fait au repos, au moins à une parfaite quiétude. Il n'a point, il est vrai, le souci de ces points noirs qui reparaissent de temps à autre, des grands conflits qu'on est toujours tenté de redouter. Il n'y a point de grands conflits en perspective; il n'y a même pas d'affaires bien sérieuses entre les principales puissances dont les rapports n'ont pas changé depuis quelque temps. Il n'y a ni incidens ni apparence d'incidens. Diplomatiquement, rien n'est changé sur le continent. Ce qui tient pour le moment l'Europe en alerte, ce qui peut troubler sa quiétude, ce n'est pas la crainte de la guerre ou le sentiment des antagonismes qui la divisent; c'est plutôt un fait qui pourrait rapprocher tous les cabinets: c'est cette menace universelle d'anarchie qui se manifeste, c'est ce retour offensif de la barbarie en pleine civilisation. Ce n'est pas d'hier sans doute que la dynamite a fait son entrée avec effraction dans le monde contemporain; mais c'est la première fois, à ce qu'il semble, qu'elle est employée avec cet ensemble, avec cette profusion comme un instrument de destruction méthodique, et ce qui s'est passé récemment à Paris n'est pas un fait particulier à la France. C'est de tous côtés qu'on voit fleurir cette étrange industrie de l'anarchisme et des engins explosifs.

Aujourd'hui, en effet, c'est évident, la plupart des pays sont infestés de l'horrible contagion. Presque partout l'anarchie a ses séides, qui sont prêts à tout, qui ont leurs mots d'ordre, leurs plans d'opérations. Oui, en vérité, ils ont leurs manuels, leur instructions, leurs fabrications, leur programme, qui consiste tout bonnement à « incendier les églises, les casernes, les préfectures, les mairies, les cabinets des juges et des avocats. » En un mot, il ne s'agit plus d'une lutte d'idées, d'opinions ou même de revendications sociales; la société européenne tout entière est réduite à se défendre par ses lois, par ses polices, contre une bande cosmopolite de la destruction et du meurtre. Aussi bien que la France, la Belgique, l'Italie ont eu leurs explosions, elles ont leurs conspirateurs de la dynamite. En Angleterre même, dans la libérale Angleterre, on vient de voir se dérouler devant les assises de Stafford, un procès où ont comparu cinq anarchistes, anglais ou étrangers, arrêtés les uns à Londres, les autres à Walsall, tous accusés et convaincus de fabriquer des bombes, toute sorte d'engins meurtriers, d'avoir préparé sous le nom de « fête de l'anarchie, » une vaste explosion. En Espagne, où les récentes tentatives révolutionnaires de Jerez ont laissé, avec des souvenirs qui pèsent sur l'opinion, des traces

sanglantes, on vient de saisir à Madrid deux individus, l'un Français, l'autre Portugais, affiliés aux clubs anarchistes espagnols; on les a surpris munis de leurs bombes au moment où ils se disposaient à faire sauter la chambre des députés. On a découvert dans leurs papiers tout un plan de leurs prochains travaux : ils se proposaient de faire sauter, après la Chambre, le Sénat, le Palais de justice, le Conseil d'État, le ministère de la guerre, enfin le Palais-Royal. Ils avaient choisi pour le Palais-Royal le dimanche des Rameaux! Naturellement, on a profité des découvertes faites à Madrid pour organiser une vaste chasse aux anarchistes dans toute l'Espagne, à Barcelone, à Valence, à Grenade.

Le coup a manqué pour cette fois. Les plus hardis exécuteurs de ces œuvres de destruction ont été au moins arrêtés en Espagne, en Angleterre, comme en France. Les gouvernemens se défendent de leur mieux, par des redoublemens de vigilance, par les lois dont ils disposent, par les lois nouvelles dont ils entendent s'armer, par l'expulsion des étrangers suspects; ils sont d'autant plus portés à se tenir en garde qu'ils ont devant eux cette date du 1er mai signalée comme un rendez-vous d'agitation universelle. Peut-être maintenant ces explosions récentes, heureusement prématurées, auront-elles servi à atténuer d'avance la gravité de cette journée du 1er mai promise à toutes les manifestations. Le fait général ne subsiste pas moins, et ici s'élève une question nouvelle. Ce qu'il y a de frappant dans ces mouvemens anarchistes, c'est le caractère de plus en plus marqué de cosmopolitisme et d'internationalité. C'est la ligue avérée de tous les instincts de révolution brutale et de destruction alliés en Europe, sans distinction de drapeau et de race. A cette attaque organisée, combinée, de l'internationalisme révolutionnaire procédant par le fer et par le feu, les gouvernemens ne seront-ils pas tentés d'opposer à leur tour une résistance diplomatiquement délibérée? Ne seront-ils pas conduits à compléter leur défense intérieure par des mesures de défense commune? Ils ont essayé quelquefois de se concerter; ils se sont arrêtés jusqu'ici, ils ont hésité, et à la vérité l'œuvre n'est pas facile. Ce qu'il y a de curieux cependant, c'est que sous le coup des derniers exploits de la dynamite, cette idée s'est réveillée, — et qui sait si les généreux scrupules qui ont pu retenir jusqu'ici des nations libérales ne finiraient pas par céder devant la nécessité de sauvegarder la sécurité universelle?

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Les débats sur la question religieuse et la discussion des crédits pour le Soudan et le Dahomey à la chambre des députés n'ont à aucun degré troublé la sérénité du marché de nos fonds publics. Le 3 pour 100, compensé fin mars à 96.80, s'est avancé à 96.95 et le déport coté en liquidation accuse encore l'existence d'un découvert que tant de leçons répétées ne découragent pas.

L'emprunt a été plus favorisé que le 3 pour 100 ancien ; il a été porté de 96.55 à 96.95 et devrait dépasser normalement de 45 centimes le niveau de l'autre fonds. L'amortissable, coté 98.05 à la fin du mois dernier, vaut aujourd'hui 97.65 ex-coupon de 75 centimes. Le 4 1/2 s'est avancé de 12 centimes à 105.72.

Les capitaux sont partout si abondans, que la Banque d'Angleterre a réduit le taux de l'escompte officiel de 3 à 2 1/2 pour 100 et que l'on parle déjà d'un abaissement prochain à 2 pour 100.

A Washington, le bill sur la frappe libre de l'argent a été enterré par la chambre des représentans, et il est peu probable que les démocrates et le chef des *silvermen*, M. Bland, fassent des efforts sérieux pour le faire revivre dans cette session. Le prix de l'argent fin est tombé à 39 3/4 pence l'once, soit de 6 pour 100 au-dessous du plus bas cours coté avant le vote du dernier *silver bill*, et de 28 pour 100 au-dessous du plus haut cours coté depuis la mise en vigueur de cette législation. La loi actuelle oblige le gouvernement à acheter chaque année 54 millions d'onces d'argent fin et à émettre en représentation de ce stock des billets du Trésor remboursables en or ou en argent au gré du secrétaire du département des finances.

Cette loi nouvelle est en application depuis vingt et un mois ; elle a un moment exalté les espérances des partisans de l'argent métal au point de les engager dans des spéculations dont l'événement n'a pas tardé à démontrer la témérité. Si le *silver bill* n'a pas eu le pouvoir d'arrêter le mouvement de dépréciation de l'argent, il était illusoire de compter que l'adoption du système de la frappe libre aux États-Unis suffirait pour rétablir l'ancienne proportion de valeur entre les deux métaux précieux. Les Américains l'ont reconnu, et tous les efforts des *silvermen* vont se borner à provoquer la réunion d'une conférence internationale pour l'étude de la question au point de vue d'une réha-

bilitation de l'argent dans tous les grands États, œuvre sinon chimérique, au moins très difficile et dont la réalisation ne saurait être considérée comme prochaine.

Le cours du rouble s'est relevé à Berlin et l'emprunt d'Orient a été porté un moment jusqu'à 68. Les nouvelles défavorables de l'état de santé de MM. de Giers et Vichnegradski ont enrayé ce mouvement et ramené les cours de 206.25 et 67. Les fonds or sont restés à peu près sans changement. Un coupon trimestriel de 1 franc a été détaché sur le Consolidé, et un autre de 75 centimes, sur le 3 pour 100 1891. Le premier de ces fonds vaut maintenant 92 1/4, le second 75 1/2. Celui-ci ne pourra se rapprocher de son cours d'émission que lorsque le classement des titres aura fait des progrès plus sensibles.

Un fugitif mouvement de hausse a porté le 1 pour 100 turc aux environs de 20 francs et la Banque ottomane à 558.75. Les réalisations ont ramené l'un à 19.75 et l'autre à 553.75. La Société financière franco-suisse, récemment créée à Genève, et qui est un *trust* de valeurs ottomanes, a commencé ses opérations.

La rente italienne s'est relevée de 87.97 à 89.45, soit d'une unité et demie. Un syndicat italo-allemand s'est formé pour le soutien de ce fonds et est assuré de l'appui du ministre des finances à Rome.

La rente Extérieure 4 pour 100 d'Espagne a détaché un coupon trimestriel de 1 franc et l'a regagné immédiatement. La cause de cette reprise est surtout l'amélioration sensible du change à 15.50 pour 100. L'État et les compagnies de chemins de fer ayant cessé leurs achats d'or pour le paiement des coupons d'avril, cette détente est naturelle, mais par cela même peut ne présenter qu'un caractère passager. M. Camacho a quitté le gouvernement de la Banque d'Espagne, et les deux derniers bilans de cet établissement accusent déjà une augmentation d'environ 15 millions dans la circulation fiduciaire. D'autre part, si le gouvernement propose 12 millions d'économies pour le budget en cours de discussion, le parti libéral en demande 30, qu'il sera bien difficile de réaliser. Il est vrai que le déficit dépasse de beaucoup ce chiffre et que, si on veut réellement le couvrir ou tout au moins le réduire, il faut tailler avec résolution dans les dépenses ou établir de nouveaux impôts. Le parti qui vient de forcer M. Camacho à abandonner la direction de la Banque d'Espagne préfère de beaucoup que l'on pare au déficit avec des émissions de billets. Si cette politique l'emporte, on verra le taux du change s'élever peu à peu à 25 pour 100.

Le Portugais a pu reprendre un instant le cours de 27 et finit à 26 3/4. Les propositions du gouvernement de Lisbonne pour le règlement de la dette ont été examinées par les divers comités des porteurs de fonds portugais. Ces comités ont décidé, en séance plénière, que les conditions présentées pouvaient être acceptées comme une base de négociations. Ils réclament, toutefois, dès maintenant, un supplé-

ment de garanties pour le paiement de l'intérêt réduit, et c'est sur ce point que l'entente sera surtout difficile à établir. Le gouvernement portugais envoie à Paris M. Serpa Pimentel pour engager avec les comités les négociations nécessaires. Il est très probable que l'on ne fera pas aisément admettre aux porteurs de rente 3, 4 et 4 1/2 pour 100 que l'emprunt de 100 millions de francs à émettre constitue un privilège pour la dette flottante.

Le gouvernement portugais a offert de payer en papier, et sous la réduction de l'impôt de 30 pour 100 établi par la loi de janvier 1892, les coupons d'avril sur les deux emprunts 4 1/2 et 4 pour 100, cotés actuellement 192.50 et 165. Mais la chambre syndicale des agens de change a décidé que les titres de ces emprunts continueront à se négocier avec la jouissance d'octobre 1891.

Les fonds argentins se sont légèrement relevés à Londres sur un commencement de diminution de la prime de l'or à Buenos-Ayres et sur le résultat des élections préparatoires qui viennent d'avoir lieu pour la présidence de la république. La combinaison Saenz Pena-Uriburu semble avoir de grandes chances de succès.

Le Crédit foncier a tenu son assemblée générale le 6 courant. Le dividende de l'exercice a été fixé à 60 francs. Le rapport constate que la réalisation d'une partie du portefeuille en valeurs de l'État français a contribué pour 4 millions de francs aux bénéfices nets de 1891. Cette source de produits est évidemment exceptionnelle, mais le rapport constate en même temps une augmentation du mouvement des prêts et un ralentissement des remboursemens anticipés.

La Banque de France avait baissé de 150 francs sur le dépôt du rapport de M. Burdeau touchant le renouvellement du privilège. Elle s'est quelque peu relevée depuis. La Banque de Paris s'est raffermie, ainsi que le Crédit lyonnais, l'ancien Comptoir, et le Comptoir national. La Banque d'escompte et le Crédit mobilier ont regagné 10 francs à 157.50.

Les actions de nos grandes compagnies de chemins de fer n'ont eu que de légères variations. Les Autrichiens et les Lombards se sont relevés d'une dizaine de francs. Le Nord de l'Espagne et le Saragosse ont reculé de 3.75.

L'annonce de dividendes réduits sur le Rio-Tinto et le Tharsis a jeté le désarroi sur le marché des valeurs cuprifères. Le premier de ces titres a baissé de 450 à 425, le second de 147.50 à 127.50. Le Tharsis ne donne pour 1891 que 12 1/2 pour 100 au lieu de 22 1/2 l'année précédente. Le solde du dividende du Rio sera de 10 francs, ce qui portera la répartition totale pour l'exercice écoulé à 25 francs.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT DIXIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LXIIe ANNÉE.

MARS. — AVRIL 1892.

Livraison du 1er Mars.

La Rencontre du Faubourg Saint-Antoine, par M. le duc d'AUMALE. 5
Le Journal de Mlle de Sommers, troisième partie, par M. Charles de BERKELEY. 25
Les Jeux séculaires d'Auguste, d'après de récentes découvertes, par M. Gaston BOISSIER, de l'Académie française. 75
La Papauté, le Socialisme et la Démocratie. — III. — Les Syndicats, l'Alliance avec le quatrième état et la Paix sociale, par M. Anatole LEROY-BEAULIEU, de l'Institut de France. 96
Josette, par Mme la baronne DOUBLE. 140
Un Séjour a Athènes, par M. Gaston DESCHAMPS. 177
L'Empereur Guillaume II, ses ministres et sa politique, par M. G. VALBERT. 209
Revue musicale. — Un Problème musical. — *Le Cas de Wagner*, par M. Camille BELLAIGUE. 221
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 228
Mouvement financier de la quinzaine. 238

Livraison du 15 Mars.

Études diplomatiques. — Fin de la guerre de la Succession d'Autriche. — Traité d'Aix-la-Chapelle (1748). — III. — Dernières négociations, le Traité, par M. le duc de BROGLIE, de l'Académie française. 241
Le Journal de Mlle de Sommers, dernière partie, par M. Charles de BERKELEY. 295

Le Roman contemporain et le Naturalisme en Allemagne, par M. LÉVY-BRÜHL. 352
La Littérature byzantine, par M. D. BIKÉLAS. 374
La Révolution a Toulon. — Le Club Jacobin, l'Esprit public et l'Émigration, d'après des documens inédits, par M. George DURUY. 391
Athènes au moyen age, par M. Eugène MÜNTZ. 427
Histoire d'un Cabinet minéralogique. — Le Cabinet d'histoire naturelle des princes de Condé, par M. Germain BAPST. 437
Chateaubriand, a propos d'un livre récent, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. 450
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 466
Mouvement financier de la quinzaine. 477

Livraison du 1er Avril.

Belle-Madame, première partie, par M. Albert DELPIT. 481
Le Grand Frédéric avant l'avènement. — II. — L'Idylle de Rheinsberg, par M. Ernest LAVISSE. 522
Les États-Unis et la Vie américaine, par M. André CHEVRILLON. 554
Du Progrès de la science archéologique et de l'Exégèse a Rome, par M. A. GEFFROY, de l'Institut de France. 586
Un Roman de Rudyard Kipling, par M. Th. BENTZON. 612
Des Anciennes provinces de la France. — Le Berry. — III. — De François Ier a la révolution, par M. Edmond PLAUCHUT. 646
Le Couvent des Lotus. — Légende bouddhique, par M. Maurice PALÉOLOGUE. 680
L'Histoire du journalisme en Autriche, d'après une publication récente, par M. G. VALBERT. 693
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 705
Mouvement financier de la quinzaine. 716

Livraison du 15 Avril.

Belle-Madame, deuxième partie, par M. Albert DELPIT. 721
Le Système du monde selon Descartes et selon la science contemporaine, par M. Alfred FOUILLÉE. 759
Un Écrivain hollandais. — Multatuli, par M. L. van KEYMEULEN. 791
La Fortune mobilière dans l'histoire. — I. — Le Pouvoir de l'argent, par M. le vicomte d'AVENEL. 820
Vengeance, récit de mœurs roumaines, par Carmen SYLVA. 848
Les Anglais en Birmanie. — III. — Exploitation : les Ressources, l'Outillage, les Résultats, par M. J. CHAILLEY-BERT. 877
Pensées d'histoire dans Rome, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. 922
Revue musicale. — Concerts du Conservatoire, *Parsifal*. — Opéra-Comique, Reprise des *Noces de Figaro*, par M. Camille BELLAIGUE. 938
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 945
Mouvement financier de la quinzaine. 956

Paris. — May & Motteroz, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 517 788